DISSERTATIONS SUR L'EXISTENCE DE DIEU,

OÙ L'ON DEMONTRE CETTE VERITE'

PAR L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA PREMIERE ANTIQUITE' DU MONDE

PAR LA REFUTATION DU SYSTEME

D'EPICURE ET DE SPINOSA:

PAR

LES CARACTERES DE DIVINITE'

QUI SE REMARQUENT DANS LA RELIGION DES JUIFS:

ET

DANS L'ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

On y trouvera aussi des preuves convaincantes de la Révélation des Livres Sacrez.

PAR Mr. JAQUELOT.



A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, auprès de la Cour, à l'Enseigne de CORNEILLE TACITE.

M. DC. XCVII.

Avec Privilége de Nosseigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.



AU ROY
DE LA
GRANDE BRETAGNE.

IRE,

La vérité, que j'ai tâché de démontrer dans cet Ouvrage, est de si haute importance, qu'elle me fait
*
pren-

rope. De fait, SIRE, *cette appréhension ne seroit que trop juste & trop bien fondée, si* VOTRE MAJESTE', *n'eût été toûjours en action, pour la faire cesser. Au même instant qu'Elle monte sur le Thrône & qu'Elle reçoit une Couronne de la gratitude & de l'affection des Peuples, il faut agir, il faut résister à cette formidable Puissance qui commençoit à se mettre en mouvement, & à remplir les Etats Voisins de terreur. Une nouvelle Couronne, en de semblables conjonctures, est sans contredit un fardeau bien pesant. Il n'appartient qu'aux Héros de sçavoir régner dès le prémier jour, & d'apaiser ces mouvemens sourds, ces tumultes secrets, ou ces tempêtes d'éclat que de grandes révolutions entrainent immanquablement avec elles. Mais ce qui suffisoit pour acquérir, ou pour conserver la réputation de Grand Prince, a été peu de chose à* VOTRE MAJESTE'. *Assurée de l'amour de ses Peuples, combien de fois l'a-t-on vû sortir de ses Etats pour la deffense des Provinces qui sont sous son Gouvernement, & pour raffermir l'Europe ébranlée?*

Que n'auroient pas dit ces Historiens qui ont tant vanté César, pour s'être hazardé de passer en Inconnu, le Trajet qui sépare l'Epire de l'Italie, afin de faire embarquer ses Légions dans une pressante nécessité, s'ils eussent vû VOTRE MAJESTE', *traverser tant de fois, aux yeux mêmes de l'Ennemi, une Mer souvent orageuse, soit pour gouverner ses Royaumes, soit pour conduire des Armées? Que n'auroient pas dit ces*

 Histo-

Historiens, qui ont parlé avec tant d'éloges du plus grand Capitaine que Carthage aît jamais eu, parce qu'il sçut maintenir dans l'obéïssance une Armée composée de différentes Nations, s'ils eussent vû VOTRE MAJESTE', *également chérie & respectée des Troupes Etrangéres, & de ses propres Sujets, malgré les jalousies mutuelles & l'antipathie insurmontable qui se rencontre toûjours entre les Peuples. Chaque Soldat se fait bonneur d'être Vôtre Soldat, de tirer l'épée sous vos yeux & a l'exemple de* VOTRE MAJESTE'. *Permettez moi,* SIRE, *de dire, qu'en Vous considérant comme leur Général, ils Vous régardent comme leur Compagnon dans les hazards d'une Bataille. La diversité des Troupes, qui combattent sous Vos ordres, ne sert qu'à produire entre elles une émulation qui les anime a faire leur devoir: & chaque Nation reçoit l'approbation de* VOTRE MAJESTE', *comme un titre de valeur, qu'Elle fera gloire de laisser a sa postérité.*

On connoît plusieurs Capitaines qui ont paru Grans tandis que la fortune, comme on parle, leur étoit favorable; il n'y a rien de plus ordinaire. Mais il en est peu qui n'ayent été abbatus par de fâcheux revers, ou par la crainte des noirs & des abominables complots qui les tenoient exposez à des dangers inévitables. Peut-être, SIRE, *j'oserois bien le dire, sans craindre d'en dire trop, peut-être n'y a-t-il jamais eu de Princes ni de Rois qui ayent fait paroître plus d'intrépidité dans le péril, plus de prudence & de fermeté dans les difficultez que* VOTRE MAJESTE', *une Ame, en un*

mot, plus élevée audessus de tous les événemens.

Pardonnez moi, SIRE, *si j'importune* VOTRE MAJESTE': *on ne peut faire ce qu'Elle fait, sans être souvent contraint d'entendre parler de ses exploits. Je sçai mon devoir, mais il est difficile de se taire: & pour demeurer dans le silence, il faut nécessairement avoir peur de Vous déplaire. L'Histoire exempte de cette retenuë qui me lie apprendra à la postérité qu'il y a quelques années que* VOTRE MAJESTE' *se trouva tout d'un coup sur les bras, le Gouvernement d'une République allarmée de voir à ses portes & presque dans son sein des Armées victorieuses. Il fallut dans un âge où les autres Princes sont assez occupez des seuls exercices de la jeunesse, il fallut de Vous-mêmes choisir des Conseillers, des Officiers, & des Ministres; il fallut veiller de Vos propres yeux sur l'Etat & sur l'Ennemi. C'eût été infailliblement une grande tâche, pour le Prince le plus consommé dans les affaires, & qui auroit vieilli dans les intrigues du Monde. Mais pour un Jeune Prince, c'étoit un emploi qui demandoit de toute nécessité un courage magnanime, une ame véritablement héroïque. L'Histoire Vous représentera dans ce moment où Vous montâtes sur le Thrône de la Grande Bretagne, chargé du soin de Vos Royaumes & de la plus puissante République de l'Univers, soutenir en même tems le poids des affaires publiques de l'Europe. Quelle force! Quelle pénétration d'esprit ne faut il pas pour cela! Il est difficile de le bien comprendre.*

Si on étudie la conduite de VOTRE MAJESTE',

dans

dans le Cabinet ou à la tête des Armées, toûjours semblable a Elle même, toûjours uniforme dans ses démarches, on ne sçait qui doit l'emporter de sa prudence, ou de sa valeur: l'Esprit demeure en suspens & incertain a laquelle de ces deux Vertus il doit donner le prix.

On révére le Sceptre de VOTRE MAJESTE' *& le Caractére sacré de Vôtre Royauté. La Puissance de Dieu, quoiqu'infinie, ne peut élever sur la Terre un Mortel a un plus haut rang. Néanmoins*, SIRE, *Vous nous faites connoître que de sçavoir être Roi, c'est encore quelque chose plus excellent de beaucoup, que d'être simplement Roi. La Naissance laisse presque en tous lieux, la Couronne en partage comme les autres biens d'une succession: & daus ce petit nombre de Royaumes où l'Etat s'est réservé le droit de l'élection, souvent les brigues & les factions prévalent & l'emportent sur le mérite.* VOTRE MAJESTE' *a répondu à l'origine, à la splendeur, & aux droits de son sang. La Couronne n'a pas été plûtot posée sur sa Tête, qu'on a reconnu qu'Elle étoit digne de la porter. On Vous honore*, SIRE, *comme le Chef d'une République qui a étendu son pouvoir aux deux extrémitez de la Terre habitable. On Vous respecte sur le Trône de la Grande Bretagne, de ces Peuples célébres dans les sciences, comme dans les combats. Mais on admirera encore davantage* VOTRE MAJESTE', *quand on fera réfléxion que Vous Vous êtes fait Vous-mêmes, ce que Vous êtes; & qu'après Dieu, Vous ne devez vôtre gloire, toute*

brillante

brillante qu'elle est, qu'à vôtre propre vertu. L'imagination ne peut concevoir rien de plus grand.

Puissiez Vous SIRE, *joüir long-tems du fruit de Vos travaux! Puissent les Sciences & les Arts, mais principalement la Religion & la Piété fleurir sous Vôtre Empire! Puisse le Nom de Dieu être connu & adoré en paix & en tranquilité! Ce sont les vœux de celui qui sera toute sa vie avec un zéle inviolable & un profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïssant
& très-soumis serviteur

JAQUELOT.

PRIVILEGIE.

De Staten van Hollandt ende West-Vrieslandt, Doen te weeten. Alsoo Ons vertoont is by Isaac Jaquelot, woonende alhier in 's Gravenhage, dat hy Suppliant hadt gemaeckt ende jegenwoordigh onder de Pers zijnde, seeckere Fransch Boeck in Quarto, geintituleert, *Dissertations sur l'Existence de Dieu, &c.* mette Verdeelinge van dien: Ende alsoo den Suppliant beducht was, dat sijn voorsz Boeck, niet alleenlijck in de Fransche Taele, maer oock in andere Taelen mogte werden Overgeset ende naergedruckt, tot groote schade ende prejuditie van den Suppliant, het welcke niet anders soude konnen werden geprevenieert, als door Onse Souveraine Authoriteyt, soo versogte den Suppliant seer demoedelijck aen Ons, dat het Onse goede geliefte sy, aen den Suppliant te verleenen Octroy ende Privilegie, omme gedurende den tijt van vijftien achter-eenvolgende Jaeren, het voorsz Boeck alleen te mogen drucken, doen drucken, venten en verkoopen, met speciael Verbodt aen allen anderen, van het voorsz Boeck, 't sy in het Fransch, of in eenige andere Taelen, in 't groot ofte kleyn, niets uytgesondert, naer te drucken ende te verkoopen, op de verbeurte van alle de naergedruckte Exemplaren, ende daer en boven op soodanige Boete, als Wy gewoon waren daer toe te stabileeren ende te stellen: SOO 'T IST, dat Wy de saecke ende 't versoeck voorsz overgemerckt hebbende, ende genegen wesende ter bede van den Suppliant uyt Onse rechte wetenschap, souvereyne Maght ende authoriteyt, den selven Suppliant geconsenteert, geaccordeert ende geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen ende octroyeren mits desen, dat hy gedurende den tijt van vijftien eerst achter-eenvolgende Jaren, het voorsz Boeck genaemt, *Dissertations sur l'Existence de Dieu, &c.* binnen den voorsz Onsen Lande alleen sal mogen drucken, doen drucken, uytgeven ende verkoopen; verbiedende daerom allen ende een yegelijcken het selve Boeck in 't geheel ofte deel naer te drucken, ofte elders naargedruckt, binnen den selven Onsen Lande te brengen, uyt te geven ofte te verkoopen, op verbeurte van alle de naergedruckte, ingebrachte ofte verkoghte Exemplaren, ende een Boete van drie hondert guldens daer en boven te verbeuren, te appliceren een derde-part voor den Officier die de calange doen sal, een derde-part voor den Armen der Plaetse daer het casus voorvallen sal, ende het resterende derde-part voor den Suppliant, alles in dien verstande, dat Wy den Suppliant met deesen Onsen Octroye alleen willende gratificeren tot verhoedinge van sijne schade door het naedrucken van het voorsz Boeck, daer door in genigen deele verstaen den inhouden van dien te authoriseren ofte te advoüeren, ende veel min het selve onder Onse protectie ende beschetminge eenigh meerder credit, aensien ofte reputatie te geven, nemaer den Suppliant in cas daer inne yets onbehoorlijcx soude

influeren, alle het selve tot sijnen laste sal gehouden wesen te verantwoorden, tot dien eynde wel expressèlijck begeerende, dat by aldien hy desen Onsen Octoye voor het selve Boeck sal willen stellen, daer van geen geabrevieerde ofte gecontraheerde mentie sal mogen maecken, nemaer gehouden sal wesen het selve Octroy in 't geheel ende sonder eenige omissie daer voor te drucken ofte te doen drucken, ende dat hy gehouden sal zijn een Exemplaer van het voorsz Boeck gebonden ende wel geconditioneert te brengen in de Bibliotheecq van Onse Universiteyt tot Leyden, ende daer van behoorlijck te doen blycken, alles op pœne van het effect van dien te verliesen; Ende ten eynde den Suppliant deses Onsen Consente ende Octroye moge genieten als naer behooren: Lasten Wy allen ende een yegelijcken die 't aengaen magh, dat sy den Suppliant van den inhoude van desen, doen, laten ende gedoogen, rustelijck, vreedelijck ende volkomentlijck genieren ende gebruycken, cesserende alle beleth ter contrarie: Gedaen in den Hage onder Onsen grooten Zegele hier aen doen hangen den 28. September in 't Jaer Ons Heeren ende Salichmakers duysent ses hondert ses en 't negentigh.

A. HEINSIUS, vt

Ter Ordonnantie van de Staten,

SIMON VAN BEAUMONT.

En den voornoemden Sieur Jaquelot heeft sijn recht van dese Privilegie gecedeert aen Etienne Foulque, Boeckverkooper in 's Gravenhage, den 9. October 1696.

A U



PREFACE.



IL eſt certain que nôtre Siécle eſt ſçavant & éclairé. On a fait de grands progrès dans les Arts & dans les Sciences, ſoit pour leur donner de meilleurs principes, ſoit pour en établir plus ſolidement les preuves & les démonſtrations. Combien de nouvelles découvertes, combien de nouvelles expériences n'a-t-on pas miſes au jour, pour aider l'eſprit à pénétrer au delà des limites, dans leſquelles la barbarie des Siécles précédens retenoit ſes lumiéres renfermées?

Cependant on peut douter avec raiſon, ſi la Religion a reçu de grands avantages de toutes ces belles recherches: & ſi elle n'y a point perdu plûtôt que gagné. Les Mathématiques accoûtument l'eſprit, à ne ſe laiſſer perſuader, que par une certaine évidence, dont les matiéres de Réligion ne ſont pas ſuſceptibles. L'Aſtronomie étourdit la raiſon & l'imagination, par les idées qu'elle nous donne, de l'é-

tenduë preſqu'infinie de l'Univers, de la grandeur démeſurée de tant d'Aſtres, que nous n'apercevons que comme des étincelles dans les Cieux. La Terre s'évanouït, quand on fait réflexion, que la diſtance de ces Aſtres ſe compte par des millions de lieuës, & que l'erreur qu'on pourroit commettre de trois ou quatre millions dans ce calcul, eſt à peu près de même, que ſi on ſe trompoit de quatre ou cinq pas, en déterminant à vûë d'œil une diſtance d'une demi-lieuë ou environ. Quand on penſe à cette immenſité de l'Univers, on ne ſçait preſque plus quelle place cette Terre occupe. C'eſt un point; c'eſt un rien, que la Religion néanmoins engage de conſidérer comme la partie la plus conſidérable de l'Univers, la plus favoriſée du Créateur, & la ſeule qu'il aît honorée de ſes graces & de ſes merveilles les plus extraordinaires. La Philoſophie occupée à la recherche des cauſes naturelles, croit avoir ſatisfait pleinement l'eſprit, quand elle l'a conduit juſqu'à la prémiére de ces cauſes, & qu'elle nous a donné la connoiſſance de la nature. Il eſt vrai que cette partie qu'on nomme *Métaphyſique*, va un peu plus loin, mais ſes idées ſont ſi abſtraites, & ſouvent ſi embaraſſées & ſi épineuſes, que peu de perſonnes s'appliquent à les méditer, & qu'il y en a encore moins qui en ſoient & touchez, & ſincérement perſuadez.

Voyez les obſervations Aſtronomiques de Meſſieurs de l'Obſervatoire de Paris.

Ainſi on peut dire des Sciences, qu'elles rempliſſent un peu trop l'eſprit, & qu'elles le façonnent

trop

trop à leur mode. Je ne prétens pas les blâmer, ni les condamner, c'est l'honneur de nôtre Siécle: mais il est juste d'empêcher qu'elles n'impriment dans l'esprit des idées & des plis funestes à la Religion.

On trouve dans le cœur beaucoup d'obstacles à l'établissement de la piété. Il faut vaincre ses propres passions, & résister souvent au mouvement de la nature. Il faut ajoûter foi à ce qui paroît le plus incroyable. Il faut croire contre toutes les apparences, une résurrection, un jugement universel, un bonheur, ou un malheur éternel. Il faut changer le plan de ses desseins, de sa conduite, & renoncer à soi-même. On doit nécessairement être bien persuadé pour réüssir dans une si haute entreprise, & pour surmonter tant de difficultez.

Néanmoins, peu de personnes étudient à fond les véritez de la Religion. La plûpart du monde occupez à d'autres exercices, s'en rapportent paisiblement à ce qu'on leur en dit. Desorte que, quand ils rencontrent quelqu'un, qui attaque ces véritez, qu'ils ont peu étudiées, ils se trouvent embarassez à la prémiére difficulté. Et comme d'ailleurs, la Religion s'accommode peu avec les maximes de la vie, il y a dans le cœur de l'homme un penchant secret, à recevoir avec applaudissement les moindres objections, qu'on peut former contre ses principes. Il ne faut, pour se laisser ébranler par de fâcheux doutes, qu'entendre dire à un Sçavant, à un Mathématicien, à un Philosophe, que Moyse a avancé beaucoup de

choſes, qu'il ſeroit difficile de prouver. On voudroit, que la Religion fut généralement reçûë de tous les Hommes, ſans aucune contradiction, quoiqu'on n'ignore pas, que peu de gens en faſſent leur principale étude, & qu'il y en aît encore moins qui s'y appliquent par un eſprit de piété, parceque les Loix de l'Evangile ſont un joug, qu'on eſt bien-aiſe de ſecoüer. Il ne faut pas davantage pour cela, qu'un petit prétexte fondé ſur des Hiſtoires peu vraiſemblables, il ne faut qu'une miſérable difficulté.

On ne doit donc pas s'étonner, ſi on voit tant de Libertins, & tant de Profanes, les uns par un eſprit de débauche, les autres par ignorance; les uns par une malheureuſe affectation d'eſprit fort, les autres ſéduits par de pernicieux exemples, ou toûjours occupez à d'autres affaires, ſans penſer jamais ſérieuſement à la Religion. Il y en a mêmes qui étudient ces matiéres avec application; mais ils ne remontent pas, juſqu'à l'examen de ces prémiers principes, qui ſont *la Divinité de l'Ecriture Sainte* & *l'Exiſtence de Dieu*. Deſorte, qu'encore qu'ils ſoient aſſez inſtruits ſur les Controverſes, qu'il y a entre Secte & Secte, ils n'ont pas néanmoins les connoiſſances néceſſaires pour ſoûtenir ces prémiers fondemens, contre ceux qui s'efforcent de les ébranler, & de les renverſer. On a beau ſuppoſer ces principes, le Monde eſt plein de gens qui les nient, & les combattent. Il eſt de la derniére néceſſité d'établir ſolidement & clairement *l'Exiſtence de Dieu*, la ſource de toutes les véritez.

On

On a plusieurs beaux traitez sur cette grande question, & sur la vérité de la Religion Chrétienne, qui ont tous leur prix & leur utilité. Je me suis appliqué depuis long-tems à méditer cette importante matiére, sachant que je ne pouvois faire un meilleur usage de mes études, ni de mon tems. J'ai remarqué sur ce sujet, que quelques-uns se font une piété d'employer toutes sortes de raisonnemens & de preuves, sans penser que le Lecteur étant naturellement incrédule à l'égard de ces grandes véritez, qui deviennent des loix de sa conduite & de ses pensées, tient tout suspect dès qu'il a une fois surpris un Auteur dans un faux raisonnement. J'ai encore reconnu, que plusieurs preuves Métaphysiques, n'ont pas assez de corps pour frapper sensiblement le cœur. L'esprit résiste à des argumens qui lui paroissent trop subtils, quand même il n'y trouveroit aucune réponse. Descartes, cet incomparable Philosophe, prétend prouver invinciblement qu'il y a un Dieu, parceque l'existence est inséparable de l'essence de cet Etre éternel, & que Dieu étant un Etre *souverainement parfait*, il doit nécessairement avoir *l'existence*, qui est le fondement & la prémiére de toutes les perfections. Cet argument est dans les formes. Il conclud toûjours vrai dans toutes sortes de sujets, où l'on voudra l'appliquer. Cependant je doute, qu'il suffise pour nous persuader. L'Esprit de l'Homme ne se rend pas si facilement. Le sujet lui paroît de si haute importance, qu'il croit, retranché qu'il est naturellement dans l'incrédulité, y devoir tenir ferme, & ne

pas se rendre à si peu de frais. D'autre côté, j'ai toûjours crû, que la Divinité avoit des preuves convaincantes de son existence, pour tous les Hommes, sans qu'il fût nécessaire de les faire passer par le canal de l'école, & d'être Philosophe, pour en sentir la force & le poids. Enfin, après avoir lû les Ecrits des Philosophes, & même des Athées déclarez; après avoir examiné leurs difficultez, j'ai reconnu que la vérité de *l'Existence de Dieu* est conforme à toutes les lumiéres, à toutes les connoissances de l'Homme, les plus saines & les mieux établies sur l'Histoire générale du Monde, & sur les principes des Sciences, les plus solidement fondez & les mieux suivis.

Les Hommes sont faits à peu près les uns comme les autres, & j'espére de faire sentir la force des raisonnemens qui m'ont convaincu. Je ne me suis point laissé entraîner à une simple crédulité, qui donne prise aux Prophanes sur la Religion. Je la regarde comme une foiblesse dangereuse: de même que je considére comme le plus grand de tous les crimes, cette opiniâtre incrédulité, qui se fait un faux honneur de résister à la raison, n'ayant pour tout appui que des doutes volontaires, ou de vaines difficultez.

Mais il est très nécessaire de mettre le cœur dans une situation raisonnable, pour juger sainement de cette grande question. Et pour le bien disposer, il faut prémiérement méditer son importance. Il y va de nôtre tout: il s'agit d'un bonheur, ou d'un malheur éternel. Car y ayant un Dieu, comme la Religion Chrétienne nous

nous l'enſeigne, ſes promeſſes & ſes menaces ſont véritables & certaines : elles s'accompliront infailliblement. Deſorte que ſi la ſeule curioſité m'engage, comme Philoſophe, à rechercher la prémiére de toutes les Cauſes, mon propre intérêt, mon bonheur, me doit porter à prendre parti ſur cette prémiére vérité, qui en eſt la ſource & le fondement.

On ſe vante aujourdhui d'être Philoſophe: chacun dit qu'il y a un Dieu. Mais ce grand Nom, fait ſouvent une equivoque dangereuſe, qui ne ſert qu'à éblouïr, & à faire prendre le change. Tel qui parle de Dieu, de ſon entendement, de ſa volonté, de ſon amour, n'a pas néanmoins d'autre idée de la Divinité, que celle de la matiére de l'Univers. Il faut donc chercher le Dieu que Moyſe nous a enſeigné, pour avoir la connoiſſance de ce prémier principe, qui fait le bonheur, ou le malheur de l'Homme.

Il y a tout à eſpérer, dit-on, & rien à craindre, quand on ſe tromperoit à croire un Dieu, comme Moyſe l'enſeigne: tout eſt à craindre, & rien à eſpérer, dans le parti du libertinage. Ce raiſonnement peut avoir ſon utilité, quand on ne le pouſſe pas trop loin. Il ne ſuffit pas pour déterminer l'eſprit, à embraſſer le parti de la Religion. Dieu ne veut pas être ſuivi au hazard & à l'avanture, un doute, un *peutêtre* eſt un crime, il faut de la connoiſſance & de la perſuaſion. Deplus, comme la Religion requiert la réforme de la vie & des mœurs, il faut plus qu'un *peutêtre*, pour former une ſi pénible entrepriſe, & pour y réüſſir. Qu'on

employe

employe donc ce raiſonnement pour retirer les Hommes de l'aſſoupiſſement & de l'indolence qu'ils ont pour la Religion, abîmez qu'ils ſont dans les affaires de la vie, à la bonne heure! Mais qu'on en faſſe une preuve pour les engager dans le parti de la piété: c'eſt le faire trop valoir.

La principale choſe à quoi l'on doit prendre garde dans l'éxamen de cette importante vérité, c'eſt que le cœur ne ſéduiſe pas l'eſprit. Quand le cœur n'a pas d'inclination pour une vérité, l'eſprit l'examine d'un œil ou négligent, ou malin, parceque l'eſprit & le cœur ſont preſque toûjours d'intelligence, & dans ce commerce ſecret, l'eſprit fait tous ſes efforts pour ſoûtenir les intérêts du cœur. Les biens, les plaiſirs de la vie préviennent le cœur: le cœur prévenu, attire l'eſprit. C'eſt là, la prémiére cauſe de l'incrédulité & de la réſiſtance qu'on apporte à recevoir ce grand principe de la Religion, parceque les Hommes ſont conduits par leurs paſſions, comme des machines par leurs reſſorts. *Platon. Dial. 1.* Il faut donc tâcher d'examiner l'exiſtence de Dieu, non par l'inclination du cœur, ni ſelon ce qu'il ſouhaite, ou ce qu'il craint: mais par les lumiéres de l'eſprit, & ſelon la vérité de l'objet.

Il faut encore remarquer, que la Divinité eſt un objet, qui ne tombe pas ſous les ſens. C'eſt un Etre ſpirituel, que nous ne pouvons aborder que par l'effort de l'eſprit & de la méditation; deſorte que rien n'aide la raiſon à ſe pénétrer de l'idée de cet Objet infini, que ſes propres raiſonnemens. Dans les autres ſujets, où

l'eſprit

l'eſprit eſt ſoûtenu de l'imagination, il eſt attiré & mis en œuvre par les idées qu'elle lui préſente d'elle-même. Il n'eſt pas en nôtre pouvoir d'ignorer que nous avons un Corps, qu'il y a un Soleil dans les Cieux, du moins ſi nous ne ſommes pas aveugles, parceque nous voyons & ſentons ces Objets. Il n'eſt beſoin, ni de méditation, ni de réfléxion pour nous en faire reſſouvenir. Mais quand l'Objet n'eſt point à portée de nos ſens, ou qu'il n'eſt pas de nature à les frapper, ſes idées ne peuvent naître dans nos Ames, ni s'y maintenir que par la force de la méditation & du raiſonnement. C'eſt pour cela, que peu de perſonnes connoiſſent la nature de leur Ame, la grandeur du Globe du Soleil, ni celle des Aſtres du Firmament, parceque ces véritez ne peuvent être connuës ni apperçûës que par l'action de l'Eſprit.

On doit donc néceſſairement admettre ces deux ſortes d'Objets, dont les uns ſont ſenſibles & touchent les ſens & l'imagination; & les autres ne ſont acceſſibles qu'à l'eſprit & à la raiſon. La vûë & l'imagination nous repréſentent le Soleil comme un Globe de feu, d'un ou de deux pieds de Diamétre; c'eſt l'idée qu'en ont tous les Hommes. Mais on ſe rendroit ridicule, ſi on prétendoit nier qu'il ne fût pas plus grand que la Terre, parceque ce vaſte corps de lumiére ne nous eſt ni ſenſible ni viſible. La raiſon a ſa propre vûë & ſes propres opérations, diſtinguées de celles de l'imagination: deſorte que l'étenduë du Globe du Soleil, qui paroît ſi petite à nos yeux, ſe conçoit par la raiſon d'un habile Aſtronome, capable de contenir un million de Globes, ſemblables à nôtre Terre. *M. Caſſini Obſervat. Aſtronom.*

Le Corps humain eſt apperçû de tous les Hommes. L'Anatomie découvre à nos yeux tous ces reſſorts néceſſaires au mouvement. Mais il n'y en a que très peu qui ſe forment une juſte idée de l'Eſprit qui l'anime & le régit, parce qu'il n'y a que la raiſon qui puiſſe le concevoir par la méditation & par de fortes réfléxions.

Ce qu'il faut encore bien remarquer à l'égard de ces Objets ſpirituels; c'eſt qu'il eſt néceſſaire de repaſſer ſouvent ſur les raiſons qui nous en repréſentent la vérité & la réalité, parceque n'étant pas aidez dans ces ſortes de connoiſſances, par les ſens, ni par l'imagination, elles ſe diſſipent & s'évanoüiſſent inſenſiblement. Les idées des Objets corporels nous occupent malgré nous & nous rempliſſent. On oublie facilement ces Etres ſpirituels, parcequ'il n'eſt pas aiſé de ſe rappeller en un inſtant, les preuves & les raiſons de leur exiſtence, qui ſont comme la lumiére & les rayons, dont nous avons été frappez, pour les appercevoir.

Cette diverſité d'Objets étant poſée, de même que la maniére différente, dont nous devons nous ſervir pour les connoître, on ne peut douter d'ailleurs que l'*Exiſtence de Dieu* ne ſoit de la nature de ces véritez, que la raiſon ſeule peut appercevoir. Ce prémier Etre ne ſe rend ſenſible qu'à la méditation: il faut le chercher & le trouver par le raiſonnement. Cet Univers eſt un ouvrage qu'il a crée & qu'il conduit. La Philoſophie s'exerce & s'applique à en faire l'Anatomie, s'il eſt permis d'uſer ici de ce terme. Elle recherche les reſſorts qui le font agir: mais le principal eſt, de connoître cet Eſprit éter-

nel

nel qui donne l'être & le mouvement à toutes choſes.

Comme cette grande vérité, la prémiére de toutes les véritez, eſt d'une conſéquence infinie pour les Hommes, il ne faut pas craindre que ſa recherche puiſſe laiſſer quelques regrets d'un tems mal employé. Ainſi j'eſpére que le Public me ſaura quelque gré de lui communiquer les raiſons qui m'ont perſuadé de *l'Exiſtence de Dieu*, après avoir étudié cette matiére à fond, & pour l'utilité publique, & pour ma propre conſolation.

On a beau dire, que c'eſt un principe contre lequel on ne doit pas diſputer. Il ſeroit à ſouhaiter que cela fût: mais cela n'eſt pas. Et comme c'eſt le fondement de la Religion, le moindre doute, le moindre coup contre cette pierre fondamentale, ébranle inſenſiblement tout le bâtiment. L'incrédulité produit néceſſairement l'irréligion, d'où naiſſent tous les deſordres de la vie.

Je prétens, s'il plaît à Dieu, mettre cette vérité dans un ſi grand jour, que ceux qui ſavent ſuivre un raiſonnement, en ſeront convaincus. L'Athéïſme s'y trouvera forcé dans tous ſes retranchemens. On verra que les connoiſſances les plus certaines que nous avons de l'Hiſtoire du Monde & de ſa Nature, de la Société civile & de la Religion, concluent pour *l'Exiſtence de Dieu*. Et où il n'y aura que des conjectures, on les verra toutes favorables à la vérité que nous voulons prouver. C'eſt la cauſe publique que nous plaidons, chacun a dans ſa deffenſe un intérêt égal. Ceux qui

ne feront pas perfuadez, après une lecture attentive de cet Ouvrage, nous feront plaifir de nous communiquer leurs doutes & leurs difficultez.

C'eft vainement qu'on fouhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu, ou qu'on tâcheroit d'obfcurcir cette importante vérité. C'eft vainement qu'un efprit de débauche, ou d'ignorance nous détourneroit de la chercher. C'eft vainement, qu'on fe laifferoit prévenir par de malheureux exemples, par des connoiffances mal conduites, ou par un affectation d'efprit fort, comme fi la Religion n'étoit inventée que pour contenir le Peuple dans fon devoir. Toutes ces mauvaifes difpofitions de cœur ne changeront pas la nature des chofes. Chacun eft ici pour fon compte. S'il y a un Dieu, comme nous le démonftrerons, il eft néceffairement l'Auteur de la vie, nous devons lui en faire hommage. Et fi le fyftême de la Religion eft véritable, il faudra néceffairement après la mort, fubir un jugement de peines, ou de récompenfes, fuivant ce qu'on aura fait de bien ou de mal, pendant cette vie.

Je ne demande pas qu'on apporte ici une crédulité qui faffe recevoir tout ce qu'on dit, fans examen. Il fuffira qu'on veüille s'inftruire & fe foûmettre à la raifon. On fe fait un honneur d'être raifonnable dans toutes les occafions. Y a-t-il tant d'avantage à vouloir ignorer le Dieu qu'on doit fervir, pour rifquer une éternité malheureufe, en agiffant injuftement & contre la raifon?

On

On verra donc dans la prémiére de ces Dissertations, la vérité de l'Existence de Dieu, établie par l'Histoire du Monde, & par des faits, dont on ne peut contester la certitude. On prouve la vérité de la Cronologie de Moyse, qui nous apprend la naissance & l'âge du Monde. Cette connoissance étoit fort au dessus des forces de l'Esprit humain. Un Historien peut bien nous apprendre la fondation de quelque Ville, ou de quelqu'Etat: mais pour parler du Monde en général, cela étoit entiérement hors de la portée de l'esprit: & pour y réüssir, il falloit nécessairement être aidé de la révélation, & des lumiéres de cet Etre infini, qui existoit seul avant la Création du Monde, & qui seul a pû apprendre aux Hommes, en quel tems il avoit formé l'Univers.

Pour établir la vérité de ce fait, il a fallu nécessairement entrer dans la recherche la plus exacte qu'il a été possible des Histoires de l'Antiquité, afin de dissiper deux difficultez, dans lesquelles les Libertins se retranchent ordinairement. On dit que l'Histoire de cette prémiére Antiquité est obscure & imparfaite: & on ajoûte encore, que cette obscurité & ces défauts viennent, de ce que les prémiers Auteurs étoient privez des aides nécessaires pour écrire l'Histoire. Voilà le grand retranchement, où l'incrédulité se persuade qu'il est impossible de la forcer.

Mais il faut prendre garde de ne pas confondre ici deux choses, qui doivent être distinguées avec soin. J'avouë que l'Histoire de l'Antiquité est obscure &

trop défectueuse pour établir la vérité d'un fait dans toutes ses circonstances. Ce n'est pas aussi ce qu'on entreprend de faire: on se contente de prouver qu'il y a eu, en ce tems-là, quelques Hommes, quelque chose, & cela suffit pour le raisonnement, par lequel on démontre la vérité de la Cronologie de Moyse. Ainsi, quoiqu'on dise des Héros de ces tems fabuleux, d'un Inachus, d'un Cécrops, d'un Thésée, d'un Bélus, d'une Sémiramis, d'un Sésostris, on en conclut seulement qu'il y a eu en ce tems-là des Hommes en Gréce, en Assyrie, & en Egypte. Desorte, qu'encore que les Auteurs ayent écrit des Fables plûtôt que des Histoires; on employe tout ce qui est connu, vrai ou faux, pour rechercher le tems, où on ne dit rien d'un Pays, & le tems où l'on commence à y trouver des Hommes, soit par la Fable, soit par l'Histoire. Or, toutes les connoissances qu'on a du monde & par la Fable & par l'Histoire, se réünissent ici, pour prouver, que ce Monde n'a pas été avant le tems que Moyse désigne dans la Sainte Ecriture.

Il a donc été nécessaire d'entrer dans cette discussion, & on a jugé à propos de citer les Auteurs, & souvent leur propres paroles, afin de ne laisser aucune fuite à l'incrédulité.

On a cru encore, qu'il étoit nécessaire de faire connoître que l'Antiquité n'étoit pas dépourvûë autant qu'on s'imagine, des secours propres à l'Histoire, afin qu'on ne se flattât pas de pouvoir raisonnablement se révolter contre les lumiéres qu'elle nous fournit, pour

prou-

prouver en général l'existence du Monde, & l'établissement du Genre humain. C'est à quoi on s'est fort appliqué dans les prémiers Chapitres de cette Dissertation.

On verra que la question de l'âge du Monde étoit fort agitée entre les Epicuriens & les autres Philosophes, long-tems avant la Naissance de Jésus-Christ. Desorte que cette dispute engageoit les différens partis à rechercher avec soin les preuves & les monumens de l'Antiquité du Monde. On verra, qu'il y a eu des Auteurs de toutes Nations en grand nombre, qui étoient aidez de tant de preuves, & de tant de monumens, qu'il leur étoit facile de discerner en gros le tems où une Nation avoit commencé à faire figure dans le Monde, & à être quelque chose.

On s'est arrêté à rechercher ces monumens & cette antique tradition, non pour faire une vaine parade de litterature, mais pour convaincre l'esprit de cette vérité, que cette prémiére Antiquité n'a pas été ensévelie dans une telle obscurité, qu'on ne pût la déterrer, du moins assez, pour reconnoître si elle étoit ou si elle n'étoit pas, ce qui suffit pour établir l'Histoire de Moyse.

On ne pouvoit donc être ici trop exact, c'est pourquoi, pour ne point interrompre la suite du raisonnement, on a mis en Notes les preuves des faits & des circonstances, qui eussent trop détourné l'esprit du Lecteur, & lui auroient fait perdre de vûë le lieu où on veut le conduire. Ainsi, après avoir considéré toutes

les facilitez qu'il y avoit de connoître cette prémiére Antiquité, on a parcouru l'Hiſtoire des Nations pour montrer la vérité de l'Hiſtoire Sacrée, & pour établir ce point fondamental, qu'*au commencement*, dont Moyſe parle, *Dieu créa les Cieux & la Terre*. Peut-être que quelques Lecteurs pourront s'ennuyer de cette exactitude. Il n'importe, nous ſommes contens d'eſſuyer leur chagrin juſqu'à ce qu'ils ayent lû cette Diſſertation toute entiére. Car nous ſommes perſuadez qu'ils conviendront enſuite, que nous n'avons rien avancé d'inutile, ou de ſuperflu: & que tout ſert à établir la vérité de l'Hiſtoire Sainte, dont nous avons tâché de faire voir le rapport & la conformité avec toutes les autres Hiſtoires.

Enfin la démonſtration qu'on a voulu établir dans la prémiére de ces Diſſertations, pour prouver que *Dieu créa au commencement marqué dans l'Hiſtoire Sainte, les Cieux & la Terre*, ſe réduit à cet argument.

„ Il a été facile de connoître l'Hiſtoire de l'Antiqui-
„ té par la multitude des monumens qui l'enſeignoient
„ à tant d'Auteurs qui l'ont recherchée avec ſoin: nous avons employé ſept ou huit Chapîtres à établir la vérité de cette propoſition.

„ Or cette connoiſſance générale du Monde, que
„ tant d'Auteurs nous ont donnée, s'accorde en tout
„ avec l'Hiſtoire de Moyſe. C'eſt une vérité que nous démontrons amplement.

„ Donc l'Hiſtoire de Moyſe eſt véritable, & par
„ conſéquent divine, parcequ'elle poſe des faits

„ qui

,, qui n'ont pû être connus que par la révélation.

On peut donc lire, ſi on veut, cette Diſſertation, comme un abrégé de l'Hiſtoire univerſelle, pourvû qu'on prenne garde à deux choſes, l'une, que partout l'Hiſtoire Sacrée conſerve ſon rang & ſa prééminence, l'autre, que cette Sainte Hiſtoire poſant des faits certains, qui n'ont pû néanmoins être connus que par la révélation, il s'enſuit néceſſairement qu'elle eſt divine, puiſque ces principales connoiſſances ne peuvent être émanées d'autres ſources que de l'Eſprit de Dieu. Et ſi ce divin Eſprit a voulu révéler à l'Auteur de cette Hiſtoire les principales véritez, il ne faut pas croire qu'il l'ait abandonné dans le reſte, pour nous débiter des fables & des impoſtures.

Quelques Sçavans ont abuſé de leur lécture pour embaraſſer & pour obſcurcir l'Hiſtoire de Moyſe, il étoit néceſſaire de les redreſſer, afin que la littérature & le ſçavoir qui brillent dans leurs Livres, ne puſſent en impoſer au Lecteur. Voilà les raiſons qui nous ont obligez de nous étendre, & d'être autant exacts & circonſpects qu'il nous ſeroit poſſible dans cette prémiére Diſſertation.

Dans la ſeconde on entreprend de prouver qu'il y a une Subſtance ſpirituelle, un Eſprit infini, qui a créé le Monde & la Matiére. Quoi qu'on aît tâché de s'exprimer clairement, néanmoins les queſtions qu'on y traite ſont d'elles-mêmes ſi difficiles & ſi abſtraites, qu'il ſera néceſſaire de lire & de relire avec attention ce qu'on y dit.

On y combat le systême d'Epicure resuscité par Spinosa, sous une autre forme. La différence qu'il y a, c'est, qu'Epicure parloit clairement de ces atômes, qu'il regardoit, comme la seule Cause de la formation des Etres qui composent l'Univers. Et, comme il ne cherchoit pas à se cacher, il reléguoit ses Dieux imaginaires, dans une mollesse de vie oisive & indolente, n'ayant rien de commun avec le Monde. Mais Spinosa, n'ayant pas eu la liberté de s'exprimer qu'à demi-mot, à fait un Dieu d'une Substance inconnuë, susceptible également d'étenduë & de figure, dans ce qu'on nomme *Corps*, de pensées & de connoissances, dans ce qu'on appelle *Esprit*, qui est cette même Substance inconnuë, modifiée & façonnée pour faire un Homme. C'est à cette Substance inconnuë, qu'il attribuë tout ce qui appartient à Dieu. Et quoi-qu'elle agisse toûjours nécessairement, & qu'elle fasse toûjours tout ce qu'elle peut faire, dans toute l'étenduë de ses forces, il la nomme pourtant *Libre*, parce qu'elle est indépendante, & exempte de la contrainte d'une Cause supérieure. Il ne connoit point d'autre Liberté. Les Hommes ne se croyent Libres, selon lui, que parce qu'ils connoissent leurs actions, & qu'ils ignorent la Cause qui les produit.

Cette fatalité, comme on voit, détruit non-seulement toute Religion, mais encore tout ce qui peut porter, à proprement parler, le nom de vice ou de vertu; parceque cette prémiére Substance, produit avec autant de nécessité & avec les mêmes impressions, les

actions

actions humaines, qui paroissent les plus libres, comme les mouvemens de l'air & du feu.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, est qu'on prétend revétir cette mauvaise Philosophie, des idées de la Religion. On veut anéantir la nature du vice & des crimes, sous prétexte, que Jesus-Christ à satisfait, pour les péchez du genre humain. La Religion ne consiste, selon ceux dequi je parle, que dans un acte purement intellectuel, qu'on appelle *Foi*. Et à l'égard de la Liberté humaine, ils ne prétendent pas moins, que de la détruire entiérement, sous prétexte que la grace est absolument nécessaire pour faire le bien. C'est dequoi il faut avertir ces gens qui tirent de fausses conséquences de la mort de Jesus-Christ, comme s'il n'étoit plus nécessaire de demander à Dieu le pardon de nos péchez, & qu'il dût suffire de croire & de reconnoître qu'ils nous sont pardonnez, en benissant Dieu de sa bonté. Dequoi l'impiété ne peut-elle pas abuser; puisqu'on trouve une Préface aux Ouvrages de Spinosa, où on cite une multitude de passages de la sainte Ecriture, pour prouver la Philosophie de cet homme, qui combat de front la Religion & la révélation?

Il est donc nécessaire de lire avec application cette seconde Dissertation, où on croit avoir démontré l'existence d'un Etre spirituel, différent de la Substance corporelle, ce qui suffit, pour détruire entiérement le systême d'Epicure & de Spinosa. Si on y trouve quelqu'obscurité, l'importance du Sujet mérite bien, qu'on y apporte tout son esprit, pour comprendre

ce que nous diſons, afin d'éclaircir ces obſcuritez.

Après avoir examiné dans ces deux prémiéres Diſſertations, les preuves que le raiſonnement naturel nous fournit, pour établir l'exiſtence de Dieu, on entreprend dans les deux ſuivantes, de confirmer cette vérité par les divins caractéres qui brillent dans la Religion des Juifs, & dans l'établiſſement du Chriſtianiſme.

On y découvre quelque choſe de fort élevé au-deſſus des forces de l'Eſprit humain. On voit dans les Loix de Moyſe & de Jeſus-Chriſt, des traits d'une ſageſſe ſi ſinguliére & ſi extraordinaire, que l'Eſprit de l'homme ne pouvoit naturellement atteindre juſques-là. On remarque, que l'établiſſement du Chriſtianiſme requéroit néceſſairement des miracles, qui démontrent un Auteur & une Cauſe ſupérieure à la Nature. Enfin on s'eſt un peu étendu dans la Récapitulation de cet Ouvrage, afin de ramaſſer des idées, qui ſont & éclaircies, & prouvées amplement dans ce Livre, pour les préſenter à l'Eſprit avec toute la force de la perſuaſion que leur réünion peut leur donner.

Ainſi on peut dire, qu'on trouvera dans ces Diſſertations, non-ſeulement la preuve de l'exiſtence d'un Dieu, mais encore des argumens certains & convaincans de la divinité de l'Ecriture & de la Religion. Il s'agit ici de l'affaire la plus importante de la vie, & de ſçavoir ſi on doit s'abandonner ſans crainte & ſans regrets, à ſuivre les paſſions du cœur, par tout où elles nous pouſſent, ou s'il faut tâcher à les régler ſuivant la volonté d'un Dieu, qui nous menace de peines éter-

nelles,

nelles, ou qui nous fait espérer une autre vie, dans un bonheur parfait, qui ne finira jamais. Je n'ai épargné ni peine, ni étude, ni soins pour mettre, cette grande vérité dans son jour : je me flatte de cette pensée que le Lecteur ne plaindra pas son tems, en lisant cet Ouvrage avec application.



TABLE



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIERE DISSERTATION,

Que le Monde n'eſt pas de toute Eternité: & que ſa durée eſt conforme à la Cronologie de Moyſe, *Pag.* 1

CHAPITRE I.

De l'Etat de la Queſtion. Ibid.

CHAPITRE II.

Suite du même ſujet, où on établit plus diſtinctement l'état de la queſtion, qu'on traite dans cette Diſſertation. 10

CHAPITRE III.

Des moyens par leſquels on peut connoître l'Hiſtoire du Monde. Et prémiérement des Hiſtoriens. 24

CHAPITRE IV.

Dequoi ces Auteurs ſe ſont ſervis pour écrire l'Hiſtoire du Monde.

de. Et premièrement des Cantiques, des Villes & des Temples. 33

CHAPITRE V.

Des Statuës des Dieux, & des Offrandes qui étoient dans les Temples. 51

CHAPITRE VI.

Des Sépultures & des Trophées. 66

CHAPITRE VII.

Des Statuës, des Autels, & des Colonnes. 82

CHAPITRE VIII.

De la Monnoye & des Cachets des Anciens. 93

CHAPITRE IX.

De la Communication que les Nations avoient les unes avec les autres. 101

CHAPITRE X.

Des Bibliothéques des Anciens. 122

CHAPITRE XI.

Examen du sentiment de ceux qui ont crû l'eternité du Monde. 128

CHAPITRE XII.

Prémier argument, de la vérité du Systéme de Moyse, tiré du défaut de preuves, qui démontrent le contraire. 141

CHAPITRE XIII.

Second argument, tiré de ce qu'il y a de certain, dans l'histoire des Grecs & des Latins. 149

CHAPITRE XIV.

Troisiéme argument, qui fait voir la nouveauté du Monde, par celle

celle des habitans de la Gréce & de l'Italie, & par les Colonies des Anciens. 170

CHAPITRE XV.

Quatrième argument, tiré des jeux publics, & principalement des Olympiades. 181

CHAPITRE XVI.

Cinquième argument, tiré de la naissance des Sciences, & des Arts chez les Grecs. 185

CHAPITRE XVII.

Sixième argument, tiré de l'Histoire des Assyriens. 197

CHAPITRE XVIII.

De l'Histoire de quelques autres Peuples de l'Asie & de l'Europe. 209

CHAPITRE XIX.

Reponse à quelques objections, qu'on pourroit tirer de l'Histoire. 219

CHAPITRE XX.

De l'Histoire des Egyptiens. 226

CHAPITRE XXI.

De l'Histoire des Chinois. 257

CHAPITRE XXII.

Des preuves tirées de l'Astronomie. 267

CHAPITRE XXIII.

Des Lettres & de l'Ecriture. 288

CHAPITRE XXIV.

De la Langue Hébraïque. 299

CHAPITRE XXV.

Preuves de la vérité de l'Histoire de Moyse, tirées des Anciens Auteurs. 304

CHAPITRE XXVI.

Conclusion de cette Dissertation. 311

SECONDE DISSERTATION,

Où l'on prouve, que le Monde a été formé par une Cause Intelligente, & non par hazard. 315

CHAPITRE I.

DE l'Etat de la question. Ibid.

CHAPITRE II.

Prémier argument, qui prouve l'existence d'un Etre spirituel, par le mouvement de la Matière. 319

CHAPITRE III.

Second argument, pour prouver, que le Monde ne s'est pas fait par hazard: tiré de ce que l'Univers a été formé tel qu'il est, dès le prémier moment de la Création. 328

CHAPITRE IV.

Troisiéme argument, tiré du dessein de l'Auteur des Créatures. 333

CHAPITRE V.

Quatriéme argument, tiré de la production des Animaux, & principalement de l'Homme. 339

CHAPITRE VI.

On répond aux objections, qu'on peut faire contre ce qui est contenu

au Chapitre précédent ; & on parle de la manière, dont les Iles & l'Amérique ont pû être peuplées. 347

CHAPITRE VII.

De l'existence d'une substance Spirituelle & intelligente : prémiére preuve tirée de la connoissance qu'à l'Homme. 351

CHAPITRE VIII.

Preuves de l'Existence d'un Etre spirituel, tirées de la Liberté de l'Homme. 374

CHAPITRE IX.

Réponse aux difficultez qu'on peut faire contre la Doctrine contenuë dans les deux Chapîtres précédens. 397

CHAPITRE X.

Réponse à cette Objection, qu'on ne connoît pas la nature de l'Ame. 408

CHAPITRE XI.

De l'Existence de Dieu, qui est un Etre spirituel, Créateur de l'Univers. 413

CHAPITRE XII.

Où l'on fait voir la fausseté des principes de la Démonstration de Spinosa. 441

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet, avec la Conclusion de cette Dissertation. 452

TROI-

TROISIEME DISSERTATION,

Où l'on traite de la Religion des Juifs. 461

CHAPITRE I.

DE la Nature de la Démonstration, qui fait le sujet de cette Dissertation. ibid.

CHAPITRE II.

De la Nation des Juifs. 464

CHAPITRE III.

De la connoissance que les Peuples ont euë des Juifs. 483

CHAPITRE IV.

De Moyse. 494

CHAPITRE V.

De l'Antiquité des Livres Sacrez. 507

CHAPITRE VI.

Où l'on prouve l'Antiquité des Livres Sacrez par des preuves tirées des Livres mêmes. 513

CHAPITRE VII.

Prémier argument pour la Divinité des Livres de Moyse, fondé sur leur Antiquité, & sur ce qu'elles n'ont reçû aucun changement. 522

CHAPITRE VIII.

Autre argument pour la divinité des Loix de Moyse, fondé sur quelques réflexions, sur la nature de ces Loix. 535

CHAPITRE IX.

Où l'on traite le même sujet par quelques réfléxions sur les Loix de Moyse, par raport au Gouvernement. 547

CHAPITRE X.

Où l'on fait quelques Réfléxions sur les Loix de Moyse, touchant les Cerémonies. 566

CHAPITRE XI.

Conclusion de cette Dissertation. 578

QUATRIEME DISSERTATION,

Où l'on prouve cette vérité par l'établissement du Christianisme. 685

CHAPITRE I.

LA Religion Chrétienne est la seule de toutes les Religions, qui se soit faite elle-même des Sectateurs. ibid.

CHAPITRE II.

On prouve qu'il y a eu des Chrétiens quelque tems après Jesus-Christ. 592

CHAPITRE III.

De Jesus-Christ. 597

CHAPITRE IV.

On y fait quelques réfléxions sur les Loix de l'Evangile, & sur la conduite des prémiers Chrétiens. 604

CHAPITRE V.

Du zele & de la patience des prémiers Chrétiens, dans la persécution. 616

CHAPITRE VI.

Des preuves de la vérité de l'Evangile, & prémiérement des Prophéties. 622

CHAPITRE VII.

Des Miracles, qui sont les autres preuves de la vérité de l'Evangile. 642

CHAPITRE VIII.

De la différence qu'il y a entre les Miracles de l'Evangile, & les faux Miracles du Paganisme. 651

CHAPITRE DERNIER.

Recapitulation de toutes les Dissertations de ce Livre. 672

Fin de la Table des Chapîtres.

ERRATA.

Quelque soin qu'on ait apporté à la correction de ce Livre, on n'a pû empécher qu'il ne s'y soit glissé des fautes que le Lecteur pourra facilement corriger de lui-même. Mais comme il y en a quelques-unes qui pourroient faire de la peine, il est bon d'en avertir ici.

Pag. 18 *à la marge Lib,* 22. ℣. 24. lisez *Ep.* 24. *Pag.* 19 *lign.* 3 Mais on se trompe *lisez* On se trompe encore. *Pag.* 64. *lign.* 22 où ils les reportoient eux-mêmes *lisez* où ils les raportoient eux-mêmes, *Pag.* 250 *lign.* 4 qui autoient effectivement régné, *lisez* qui régnérent effectivement. *Pag.* 271 *lign.* 14 par autorité *lisez* par l'autorité. P. 272 *lign.* 2 *d'embas* s'arrêta sur la fin d'Avril *lisez* s'arrêta vers la fin d'Avril. P. 285 *lign*: 6 ils se vouloient bien *lisez* ils vouloient bien. P. 335 *lign.* 14 & la Planéte de cet Astre, *lisez* & les Planétes de cet Astre. P. 370 *lign.* 9 aux esprits du maux *lisez* aux esprits animaux. P. 382 *lign, d'embas* 5 & 6 diffe par *lisez* différent de. P. 411 *lign.* 2 qui sont mobiles *lisez* qu'ils sont mobiles. P. 457 *lign.* 12 au Chap: 19 des Juges. L'Histoire Sainte, *lisez* Chap. 19 des Juges l'Histoire Sainte. P. 479 *ligne* 9 *d'embas* les traductions si vantées, *lisez* les traditions si vantées. P. 489 *lign.* 19 ils consacrérent le septiême *lisez* ils consacrérent le septiême jour. P. 490 *lign.* 5 *d'embas* le Poëte dit qui ne veulent *lisez* le Poëte dit qu'ils ne veulent. P. 555. *lign.* 21 le réduisoit en même tems *lisez* le réduisoient en même tems. P. 598 *lign.* 5 *d'embas il y a quelques exemplaires qui ont* défendit de ne pas tourmenter *pour* défendit de tourmenter. P. 631. *lign.* 3 renouvellé *lisez* renouvella. P. 643 *lign.* 18 un pauvre renom fort *lisez* un fort pauvre renom. P. 690 *lign.* 3 *d'embas* que l'on connoît dans l'Univers *lisez* que l'on conçoit dans l'Univers.

DISSER-



DISSERTATIONS SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

PREMIERE DISSERTATION.

Que le Monde n'eſt pas de toute Eternité: & que ſa durée eſt conforme à la Cronologie de Moïſe.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Etat de la queſtion.

PLuſieurs ont traité de l'Exiſtence de Dieu, & ont cherché dans la Philoſophie des argumens pour prouver cette vérité. On a découvert ſans peine, que le mouvement n'étant pas de l'eſſence de la matiére, il a fallu néceſſairement qu'il y aît été imprimé

La Philoſophie a des preuves de l'Exiſtence de Dieu.

A d'ail-

d'ailleurs, & qu'il aît par conféquent une autre caufe de fa production. On a vû que l'Eternité étoit incompatible avec le mouvement de l'Univers, qui fait que fes Aftres occupent, tantôt une place & tantôt une autre, ce qui caufe les révolutions des jours & des nuits, & des faifons d'été & d'hyver. Et comme le jour & la nuit, l'été & l'hyver, ne peuvent fe trouver enfemble en un même endroit, ils ne peuvent auffi avoir été de toute éternité: puifque l'un a dû néceffairement précéder l'autre de quelques heures. Si c'eft le jour, la nuit a eu fon commencement. Si la nuit eft de toute éternité, le jour a vû fa prémiére origine. On dit encore, qu'y ayant quelque chofe de créé & de formé, il faut remonter jufqu'à une prémiére caufe, qui foit le principe des autres caufes, de même que dans la fuite des générations humaines on remonte infailliblement au prémier homme. D'autres ajoûtent que, puis que nous avons naturellement l'idée d'un Etre infini, il faut abfolument qu'il y aît un objet, qui contienne la réalité de cette idée.

Pourquoi on ne s'eft pas fervi de ces argumens.

Je ne prétens rien ôter à ces argumens, de leur poids. Mais je ne m'en fuis prefque pas fervi, pour deux raifons. L'une, que je fuis perfuadé, que la Divinité a des preuves de fon exiftence, propres à fe faire fentir à toutes fortes de perfonnes, fans philofophie, & fans beaucoup d'efforts d'efprit. L'autre, que ces raifonnemens Philofophiques, qui établiffent la Divinité, n'ont pas affez de liaifon avec la Religion, & que je mets une différence infinie entre un philofophe & un Chrétien.

D'autre côté, je me fuis toûjours imaginé, qu'il n'étoit pas poffible, que les Livres facrez ne renfermaffent des preuves de l'Exiftence de Dieu, capables de la démontrer à tous les hommes: puis qu'il s'agiffoit d'établir la Religion & la piété en faifant connoître le vrai Dieu, & en le diftinguant de tant de fauffes Divinitez, que les Nations fervoient.

La Sainte Ecriture prouve l'Exiftence de la Divinité.

J'ai lû la Sainte Ecriture dans cette vûë, & j'ai reconnu avec joye, que je ne m'étois pas trompé dans mon fentiment. J'y ai trouvé la démonftration de l'exiftence de Dieu, à portée

à portée de toute sorte d'esprit. Elle n'y est pas à la vérité dans la forme des argumens de l'Ecole. Elle est plus simple & plus naturelle : mais elle n'a pas moins de force, pour faire sentir la nécessité de la conclusion. Ainsi en prouvant l'existence de Dieu, nous établirons en même tems la divinité des Saintes Lettres, & la vérité de la Religion.

La démonstration, qu'elle emploie pour cela.

La Création des Cieux & de la Terre forme cette démonstration, de laquelle le Saint Esprit s'est servi, pour faire connoître & sentir la Divinité à tous les hommes. La plûpart des Nations adoroient le Soleil, la Lune, & les Astres On faisoit de la Terre, de la Mer, & des autres Elémens, des Divinitez que les Philosophes mêmes reconnoissoient, & que les Poëtes avoient voilées sous des emblêmes, des figures, & des fables, pour entretenir la dévotion des peuples. La seule Nation des Juifs nous enseigne dans ses livres, que toutes ces Divinitez qu'on révéroit n'étoient que des parties de l'Univers. Elle seule reconnoit & adore le Dieu de tous ces Dieux, le Créateur qui a formé le Soleil & les Etoiles, la Terre & la Mer. D'où lui peut venir tant de sagesse? Où a-t-elle pris cette idée de la Divinité, plus grande, & plus conforme à la Majesté de son objet, que celle qu'on en donnoit à Rome & dans Athéne, au Portique, au Lycée, ou dans l'Académie, ces sources fameuses de la science des Grecs? On peut remarquer dans les Livres de ces Peuples, que quand on y parle de *Dieu* [a] par excellence, il faut presque toûjours entendre le Soleil; & il y a beaucoup d'apparence, que le nom de cet Astre dans [b] la Langue Gréque, venoit de celui que les Hébreux donnoient à la Divinité. Si on consulte le Livre des Juifs après qu'on s'est rempli l'esprit de ces fausses images de la Divinité, on trouve un nouveau jour, de nouvelles lumiéres, qui éclairent l'esprit par des connoissances plus claires & plus certaines, & laissent dans

 nos

[a] Les Auteurs Grecs, Appien sur tout dit ordinairement *δύνοντος τοῦ θεοῦ* pour signifier *à Soleil couchant.*

[b] Il est fort vrai-semblable que le nom Grec ἥλιος vient du mot Hébreu Eloah

nos ames un contentement secret, que la science des Grecs ne donnoit pas, hérissée qu'elle étoit, d'épines & de difficultez.

L'Ecriture Sainte prouve la Divinité par la création de l'Univers. Deut. 4. ℣. 19.

Moïse voulant prévenir l'idolatrie, dans laquelle les Israëlites auroient pû tomber à l'imitation de leurs Voisins, fait remarquer à ce Peuple, qu'il n'avoit vû aucun objet, lors que la Loi fut publiée, sur la montagne de Sinaï. *Depeur*, leur dit-il, *que levant vos yeux aux Cieux, & qu'ayant vû le Soleil, la Lune, les Etoilles, toute cette armée des Cieux, vous ne soyez incitez à vous prosterner devant ces choses & à les servir: puis que l'Eternel vôtre Dieu, les a départis à tous les Peuples, qui sont sous les Cieux.* On fait souvent des reproches à ce Peuple, de n'avoir pas profité de cét avis. Un Prophéte leur dit, de la part de Dieu, *Vous qui avez abandonné le Seigneur & qui avez oublié la montagne de ma Sainteté, qui dressez une table à l'armée des Cieux & qui faites des aspersions à autant qu'on en peut conter.* Ce passage est un peu difficile à traduire: mais on voit à travers son obscurité une censure de leur idolatrie. L'Auteur de la Vulgate, croit qu'il est parlé premiérement de *la Fortune*, à laquelle les Juifs offroient des Liqueurs, en sacrifice. Les septante Interprétes ont traduit, *au Démon*, par lequel quelques Savans entendent Mars, les autres Jupiter, & par le mot *Meni*, Mercure, le Dieu du Négoce. D'autres prétendent que par ce mot *Meni* il faut entendre quelque Héros d'Egypte, comme le prémier Roi, qu'Hérodote, Diodore de Sicile & Manethon appellent *Menes*. S'il est permis de dire ici en passant, ce que j'en pense, je voudrois, par ce Dieu *Meni*, * entendre la Lune, qui auroit reçû ce nom, à cause qu'elle sert à marquer & à comter les mois, & dire que les Grecs auroient pris de ce mot Hébreu, le nom de *Meni* qu'ils donnioient à cet Astre. De sorte que ce passage d'Esaïe est expliqué par celui de Jeremie, ou ce Peuple idolâtre se plaint de

Esaïe ch. 65. ℣. 11. — גד — *Spencerus.* — מני — *Jerem. 44. ℣. 18.*

* Dans la langue gréque Μήνη signifie la Lune. Lucien dans un de ses Dialogues (*Jup. Trag.*) parlant des Dieux de différentes Nations, dit, que les Phrygiens faisoient des Sacrifices à la Lune Μηνὶ. Ce mot μῆν & μήνη d'où le mot Latin *mensis*, mois, tire son origine, vient sans doute de l'Hébreu מנה ou מני, *comter*, à quoi Esaïe lui-même fait aussi allusion dans le verset suivant. Strabon Lib. 12. parle du Temple de *Menis Pharnacés* dans l'Armenie qui étoit un Temple de la Lune.

de l'indigence qu'il souffre, depuis le tems qu'il a cessé de faire des encensemens à la Reine des Cieux.

Si on considére la Religion Payenne, dans l'idée du Peuple & par rapport au culte public des Idoles, on lit souvent des descriptions vives de ces faux Dieux d'or ou d'argent, de bois, ou de pierre, qui n'étoient que des ouvrages de la main des hommes, qui avoient des yeux & ne pouvoient voir, des oreilles sans entendre, des piés & des mains, dont ils ne pouvoient se servir. On s'aperçoit à la prémiére réflexion, que l'Ecriture parle juste de ces faux Dieux, & qu'elle fait sentir leur neant, quand on voudroit l'ignorer.

Es. 40. ℣. 19, 20, & souvent ailleurs. 2 Chron. ch. 32. ℣. 19. Ps. 135.

Mais quand elle décrit la Divinité qu'elle propose, pour l'objet de nos adorations, elle nous dit que ce Dieu est le Créateur, le Maître, le Possesseur des Cieux & de la Terre; que c'est ce grand Dieu qui les a formez, qui les gouverne & les régit, comme il lui plaît; qu'il commande au Soleil & à la Lune; qu'il a fait l'hyver & l'été, le jour & la nuit.

Voyez Job ch. 38. & 39. Ps. 19. It. 24. It. 74. It. 94. It. 95. It. 96. It. 104. It. 115. Esdras ch. 5. ℣. 11. Es. ch. 45. ℣. 18. Deut. 10. ℣. 14.

Elle prouve la vérité de l'existence de cette Cause souveraine, par ses ouvrages & par ses effets. C'est la démonstration que l'Ecole appelle *a posteriori*. Le sujet n'en peut recevoir d'autres, puisque la prémiére de toutes les causes, ne peut-être démontrée par sa cause: elle n'en a point. Il faut donc demeurer d'accord, que la révélation établit l'existence de Dieu, par toutes les preuves, dont cette grande vérité est susceptible.

On se tromperoit de croire, que les Livres sacrez éxigeassent de nous, une foi aveugle dénuée de preuves & d'argumens. Ils nous renvoyent souvent à la méditation des ouvrages de l'Univers, pour nous instruire dans cette école, & pour nous convaincre de l'existence du Créateur. Combien de fois est-il écrit, que le véritable Dieu est *celui qui a fait les Cieux & la Terre*; que les Dieux des Peuples idolâtres sont de fausses Divinitez, des Idoles mortes. Pour quelle raison, & quelle en est la preuve? C'est parce qu'elles ne peuvent agir & qu'elles n'ont pas fait les Cieux & la Terre. *Pourquoi diroient les Nations, où est maintenant leur Dieu? Car nôtre Dieu est dans les Cieux & il fait tout ce qu'il lui plaît.* Un autre Pro-

Ps. 115. ℣. 2. 3. It. Ps. 135.

 phéte,

Jerem. Ch. 10. ℣. 11. phéte, nous donne la même instruction, *Ainsi leur direz-vous. Les Dieux qui n'ont point fait les cieux & la terre, périront de dessus la terre & de dessous les cieux.* Et dans un autre endroit, *Ch. 14. ℣. 22.* *y en a-t-il parmi les vaines Idoles des Nations, qui fassent pleuvoir, les Cieux donnent-ils la rosée à leur parole? N'est-ce pas toi, Eternel nôtre Dieu? C'est pourquoi nous nous attendrons à toi, parce que c'est toi qui a fait toutes ces choses-là.* C'est dans la même vûë que le Psalmiste s'écrie, *Ps. 96.* *Tous les Dieux des Nations ne sont que des Idoles, mais c'est le Seigneur qui a fait les Cieux. Je suis Hebreu,* disoit Jonas, à ceux qui lui avoient demandé, *Ch. 1. ℣. 9, 10.* quel étoit son métier? *Je suis hebreu & je crain l'Eternel, le Dieu des Cieux, qui a fait la Terre & la Mer.* En un mot, le grand principe de la Religion, c'est d'apprendre aux hommes, *Ps. 124. ℣. 8.* à mettre leur confiance, *au Nom de celui, qui a fait les Cieux & la Terre.* De sorte qu'on ne peut douter que la Sainte Ecriture n'employe la création des Cieux & de la Terre, pour démontrer *l'existence de Dieu.*

L'Ecriture prouve que Dieu est un Etre intelligent.

On trouve encore dans les Livres sacrez, une autre sorte d'argument, pour prouver la Divinité, & pour nous en donner une idée, qui la distingue de la matiére, & de ces atomes, que presque tous les Philosophes ont considérez, comme les prémiers principes de toutes choses. Dieu est un Etre infiniment sage & intelligent, parce qu'on voit beaucoup de sagesse dans la composition de l'Univers, & que deplus, il y a des créatures ornées d'esprit & de connoissance. Or c'est une maxime du bon sens, que l'effet ne peut-être plus excellent que sa cause, parce que tout ce qu'il a, vient du principe qui l'a formé. Et par conséquent, s'il est vrai, qu'on puisse remarquer quelque sagesse dans l'arrangement des parties de l'Univers, dans ses mouvemens & dans sa conduite; s'il se trouve quelques Créatures intelligentes, il faut nécessairement conclurre, que Dieu l'Auteur de toutes ces choses, contient toutes ces perfections dans un souverain dégré.

Ce sont des réflexions & des conséquences dont la révélation s'est servie en plusieurs endroits, pour faire connoî-

tre

tre aux hommes la Divinité. Dans le Livre des Proverbes, on fait l'éloge de la Sapience, & là, on la voit présider à la Création de l'Univers. *O Eternel*, s'écrie l'Auteur d'un Cantique, *que tes œuvres sont en grand nombre! tu les as toutes jugement faites: la Terre est pleine de tes richesses.* Plusieurs autres Pseaumes nous invitent à considérer les mouvemens des Cieux & de leurs Astres, la variété des saisons, la dispensation des météores & leur utilité pour rendre la terre habitable. Les Prophétes marquent souvent, la cause de l'impiété & de l'incrédulité des méchans, en ce qu'ils ne s'appliquent pas à méditer sur les ouvrages admirables du Dieu fort. Et quand ils descendent en particulier à la considération du Genre-humain, ils engagent l'homme à réfléchir sur lui même, pour le porter à conclurre, que s'il a quelque connoissance & quelqu'esprit, il en est redevable à son Autheur. *Hommes sans jugement, pensez à ce que vous dites: insensez ne serez-vous jamais sages? Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point? Celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point? Celui qui châtie des Nations entiéres ne vous reprendra-t il point? Celui qui donne la science aux hommes, ignorera-t-il quelque chose? Le Seigneur connoît, que les pensées des hommes ne sont que vanité.* Ailleurs, le même Auteur parle ainsi, *Tu découvres ma pensée de loin, avant qu'elle soit formée, tu connois tous mes mouvemens & toutes mes démarches. Tu es présent à tous mes pas. Avant que ma parole soit sur ma langue, tu sçais déja Seigneur tout ce que je pense. Tu m'às formé au dedans & au dehors, & je suis l'ouvrage de ta main. Ta sagesse se fait admirer en moi; elle est élevée infiniment & je n'y puis atteindre. Où irai-je pour me cacher à ton esprit? & où fuirai-je pour me dérober à ta vûë?... Tu sondes mes reins & mon cœur; tu m'as reçû dès le ventre de ma mere.* De toutes ces idées, on conclut que Dieu est UN ETRE TOUT PARFAIT. *Trouveras-tu le fond de Dieu, si-tu le sondes?* dit Job, *pourrois-tu concevoir toutes les perfections du Tout-puissant? Ce sont les hauteurs des Cieux qu'y feras-tu? C'est une chose plus profonde que l'abyme, qu'y connoîtras-tu?... C'est en lui qu'est la sagesse & la force; c'est à lui qu'appartient,*

Ch. 8.
Ps. 104.
Ps. 74. It. 104. It. 147. It. 148. & d'autres.
Esaie ch. 40. It. 41. It. 45. It. 51. It. Ps. 28. ℣. 5. It. 32. ℣. 9.
Ps. 94.
Ps. 139.
Job ch. 11. ℣. 7, 8.
Job ch. 12. ℣. 13.

Ps. 36. It. voi. Jerem ch. 32. ℣. 17, 18, 19.

tient, le conseil & l'intelligence. .... Sa justice est comme les plus hautes montagnes, & ses jugemens sont un profond abyme. Seigneur tu as soin de la conservation des hommes & des bêtes. Ce sont ces argumens, dont S. Luc nous donne le précis & l'abrégé au récit qu'il nous à fait du discours de S. Paul, dans l'Aréopage. *Le Dieu qui a fait le Monde & toutes les choses qui y sont, étant Seigneur du Ciel & de la Terre, n'habite point en des temples faits de main. Il n'est point servi par les mains des hommes, comme ayant besoin de quelque chose, puisque c'est lui qui donne à tous, la vie, la respiration & toutes choses. Il a fait d'un seul sang tout le Genre-humain, pour habiter sur toute l'étenduë de la terre: ayant déterminé les saisons qu'il a auparavant ordonnées, & les bornes de l'habitation de châque Peuple, afin qu'ils cherchent le Seigneur & qu'ils voyent, si en quelque sorte ils pourront le trouver & le toucher, comme avec la main: encore qu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement & l'être.*

Act. des Ap. ch. 17. ℣. 24. & les suiv.

On peut juger de ces passages & d'une infinité d'autres semblables, que nous pourrions alléguer, que c'est une erreur grossiére de s'imaginer, que les Livres sacrez qui sont le fondement de la Religion, n'ayent pas des preuves convaincantes de la Divinité. On les y trouve par tout, & la Philosophie la plus saine, n'a rien découvert, que la révélation ne nous ait enseigné, d'une maniére également forte & sensible.

Les Philosophes étoient en peine, si le Monde étoit de toute éternité, ou s'il avoit eu un commencement. Un d'eux [d] prétendoit, au rapport d'Eusebe, prouver par cet argument, que le monde avoit été de tout tems comme il est; *Si quelque chose existe, outre tout ce qui est, ce ne seroit pas un être. Or ce qui n'est pas, n'existe point dans la nature des choses: & par conséquent ce qui est, doit exister de toute éternité & sans aucun commencement.* Un fameux Athée de ce siécle a tâché de réduire ce raisonnement en démonstration,

[d] Eusebe dans la préparation Evangelique cite ces paroles de Parmenides Eleates. εἰ τι ὑπάρχει παρὰ τὸ ὄν, τοῦτο οὐκ ἔστι ὄν. τὸ δὲ μὴ ὄν, ἐν τοῖς ὅλοις οὐκ ἔστι. οὕτως ὂν τὸ ὄν, ἀγένητον ἀπολείπει.

tion, quoique ce ne soit qu'un misérable sophisme, fondé sur l'équivoque du mot *d'être*, qui dans son idée générale, renferme tout ce qui n'est pas un néant, & comprend ainsi dans son enceinte le Createur avec les Créatures. Nous en parlerons plus au long dans la suite de cet Ouvrage.

Pythagore, Platon, Aristote & presque tous les Philosophes, ont eu les mêmes pensées, & ont crû que le Monde étoit de toute éternité, parce qu'il existoit nécessairement. Quelques modernes les ont suivi dans cét égarement, & on dit, que c'est l'opinion des Indiens. Je n'en suis pas surpris. Ces peuples ont encore aujourd'hui, des restes assez considérables, des anciennes opinions de ces prémiers Philosophes, pour être dans cette erreur. Nous traitterons ailleurs plus amplement, de cette fausse éternité.

Censorin. de Die. Natal. Varron. lib. 2. de re rustica Proclus, Averroes, simplicius, qui a voulu refuter Philoponus. Albupharge Dynast. 1.

Ceux qui ont suivi Epicure, rejettoient cette éternité du monde & prétendoient qu'il avoit été formé, par le mouvement & par la rencontre de ces petits corps, qui regardoient comme les principes éternels de toutes les choses.

Moise plus éclairé que tous ces Philosophes, nous dit, que le Monde a été créé, & nous apprend, quand il a été formé. Cette connoissance est au delà de la portée de l'esprit humain.

L'Ecole des Grecs ne donnoit qu'avec peine, la moindre idée, d'un Etre spirituel & intelligent. Anaxagore en avoit parlé le prémier, & l'avoit joint à la matiére. Les Auteurs sacrez s'en expliquent distinctement, & prouvent l'intelligence de ce souverain Etre, par la sagesse qui brille dans les ouvrages & dans la conduite de l'univers, & par la connoissance que les hommes ont, qu'ils ne peuvent avoir reçûë, que d'une cause sage & intelligente.

Diogenes Laerce, Livr. 2.

Il faut donc avoüer, que la révélation contient toutes les démonstrations qu'on peut avoir, de l'existence de Dieu. Elle nous apprend, que le Monde a été créé. Elle marque ce commencement, & nous donne l'histoire de ce Monde, depuis ce prémier moment. Cette preuve est sensible, & propre à persuader les plus ignorans. Ce sont des faits

 d'histoi-

d'hiſtoire, que chacun peut comprendre aiſément. Nous mettrons cette démonſtration, dans tout ſon jour, & au deſſus de toute exception, en prouvant dans cette Diſſertation, *non-ſeulement que le Monde n'eſt pas de toute éternité: mais que ſon exiſtence n'a point précédé le tems, que Moïſe a marqué dans ſon Hiſtoire.*

L'autre preuve eſt un peu philoſophique, il faudra faire voir *que le Monde ne s'eſt pas formé au hazard, par le ſeul mouvement, d'une matiére inanimée, mais par une Cauſe intelligente*, comme l'Ecriture nous l'enſeigne: ce ſera le ſujet d'une autre Diſſertation. Deſorte qu'on n'a d'autre vûë, dans cét ouvrage, que de ſoûtenir les argumens, dont la révélation ſe ſert, & d'en faire connoître & ſentir la force & l'évidence.

CHAPITRE II.

Suite du même ſujet, où on établit plus diſtinctement l'état de la queſtion, qu'on traitte dans cette Diſſertation.

Il eſt beaucoup plus facile, d'examiner la vérite de l'hiſtoire de Moïſe, que de toutes les autres hiſtoires particuliéres, qui ſont fort incertaines.

QUand Moïſe ſe ſeroit contenté de nous dire, que Dieu a créé le Monde, ſans en marquer le tems, & ſans nous en donner l'hiſtoire, il auroit fait plus que tous les philoſophes; mais il n'en auroit pas encore fait aſſez, pour rendre cette vérité ſenſible & inconteſtable. On ſe ſeroit égaré ſans peine, dans les eſpaces imaginaires d'un tems indéfini, & ne voyant point de commencement certain à l'origine du Monde, on auroit pû s'imaginer, qu'il auroit été de tout tems. Pluſieurs Nations ſe ſont vantées à l'envi d'une antiquité qu'elles s'attribuoient, ſans preuves & ſans raiſon. On ſentoit l'impoſture, par le grand vuide qui paroiſſoit dans l'hiſtoire, ni ayant ni ſuite ni aucun fait notable, qui ſoûtint leur prétention. Mais quand on lit la fondation d'un Etat ou d'une Ville, ſes commencemens,

cemens, ses progrès, ses guerres, ses alliances: & que ses Annales s'accordent avec les autres histoires, on se rendroit ridicule, de douter de sa verité. C'est avec raison, que l'on commence l'Histoire Romaine, par le Régne de Romulus, quoiqu'il y aît des sentimens différens sur sa prémiére origine. Les uns ont crû, qu'elle devoit sa naissance, à de certains peuples errans, que les Grecs nous font entrevoir, dans leur prémiére antiquité, & qu'ils appelloient *Pélagiens*, ou à cause de la mer, ou parce qu'ils changeoient facilement de païs, comme les Cigognes. Ces mêmes Auteurs disent, que la Ville qu'ils bâtirent fut appellée, *Rome*, à cause de la force & de la valeur de ces peuples : ce qui a fait dire à quelques-uns, qu'elle se nommoit auparavant *Valence*. Mais ces Historiens ne sont pas suivis, parce que cette prémiére Rome ou Valence, demeure trop long-tems entiérement ensevelie dans l'oubli. Ainsi on ne doute pas que Romulus n'en soit le prémier fondateur. Il y a quelque diversité d'opinions [a] sur l'année qu'il en jetta les fondemens. mais toutes ces variations se renferment entre la sixiéme & la douziéme olympiade; c'est-à-dire, dans l'espace de vint-quatre ans. Depuis ce tems-là l'histoire est suivie. On voit le circuit de cette Ville s'augmenter. Son quatriéme Roi renferme dans l'enceinte de ses murs le Janicule, qu'on nomme aujourd'hui *Montorio*. Servius son sixiéme Roi, y joignit le mont *Viminal*, où sont les bains

Plutarque dans la Vie de Romulus Strabon Livr. 7. πελάσγοι ὡς de πελάργοις ῥώμη.

Servius in Eclog. 1. & Malela Liv. 7.

Ancus Martius.

de

[a] *Denis d'Halicarnasse Livr. 1.* dit, que Romulus fut le dix septiéme Roi depuis Enée & qu'il bâtit Rome, la prémiére année de la septiéme Olympiade, 432 ans apres la prise de Troye.

Entre les Auteurs dont nous avons des fragmens reliez avec Salluste, il y en a qui disent, que Rome fut bâtie la prémiére année de la huitiéme Olympiade, c'est Quintus Fabius Pictor.. D'autres Auteurs incertains, assurent que ce fut la quatriéme année de la douziéme.

Cette diversité est venuë, de ce que les Romains n'ont marqué les années dans leurs Fastes, que par les Consuls, ce qui est cause, qu'il n'y avoit que des conjectures, sur l'année de la fondation de Rome. Ennius croyoit que de son tems jusqu'au commencement de cette Ville, il y avoit environ sept siécles, quoique le sixiéme ne fut pas expiré :

Septingenti sunt paulo plus, aut minus anni
Augusto augurio, postquam incluta condita Roma'st.

Varron, le plus Docte des Romains a crû, qu'on avoit jetté les fondemens de Rome, environ la quatriéme année de la septiéme Olympiade.

Denis d'Halicarnasse, comme je l'ay dit ci-dessus, met cette époque deux ans plûtôt, en quoi il a été suivi par Tarrutius & par Vellejus Paterculus. Desorte qu'il n'y a rien de précis, ni de certain.

de Diocletien, & le mont *Esquilin*, où est l'Eglise de S[te]. Marie Majeure. On la voit, cette superbe Ville devenir insensiblement la maîtresse du Monde, sous ses Rois, ses Consuls, ses Tribuns & ses Empereurs. Douter de cette histoire c'est tomber dans l'extravagance. Je veux [b] qu'il ne soit pas certain, si Enée aborda jamais en Italie; si Romulus [c] tua son frére Remus. Ces incertitudes naissent de l'obscurité & de la variété des histoires. Cependant pour toutes ces difficultez le corps de l'Histoire Romaine n'en est pas moins certain, & on n'en est pas moins convaincu, qu'il y a eu une Ville nommée *Rome*, environ le tems qu'on assigne à sa fondation, dont le pouvoir s'est accrû, jusqu'à ce point, de donner des Empereurs à la plus considérable partie de la terre. Mais l'Histoire de Moïse est encore plus certaine, parce qu'il est beaucoup plus facile de s'assurer, de sa vérité. Dans les histoires particuliéres, chaque Auteur cherche à faire honneur à son parti, on ajoûte, on retranche des circonstances: & comme souvent on écrit sur des traditions incertaines ou fabuleuses, il arrive aussi que les Historiens sont partagez [d] ou opposez les uns aux

Den. d'Halic. Liv. 4.

[b] Le savant M. Bochart a voulu prouver qu'Enée n'a jamais été en Italie, dans une épitre qu'il a écrite à M. de Segrais. Ces argumens sont de grand poids. Il remarque, que Festus sur le mot *Roma* assûre, que plusieurs Auteurs disent, qu'Enée a été enseveli dans une Ville nommée Berecynthie, proche d'un fleuve qui n'est pas éloigné de Troye. Il ajoûte, que si Enée avoit été en Italie, il y auroit apporté avec lui le culte de la Déesse Venus sa mere, qui fut néanmoins inconnu long-tems aux Romains, de même que celui de la mere des Dieux, dont l'Idole ne fut apportée à Rome, de la Ville de Pessinunte, que l'an 550. de sa fondation. D'autre côté tous les Historiens Romains ont parlé d'Enée, & de sa demeure en Italie, aussi bien que Denis d'Halicarnasse dans son Histoire, aprés quelques Auteurs Grecs qu'il a suivis. Aussi quand on lit dans Homere Iliad. 20. ℣. 307. ce qui est repeté dans l'Hymne sur Venus, *qu'Enée par sa valeur commandera aux Troyens, de même que la posterité qui viendra aprés lui*,

Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει
Καὶ παῖδες παίδων, τοί κεν μετόπισθε γενώνται.

Et qu'on ne voit aucun établissement certain de sa race, que dans l'Italie, qui se l'approprie, il y a lieu de croire, qu'Homere avoit quelque connoissance de la prétention des Latins.

[c] Un Auteur nommé Cn. Egnatius Verinus Lib. 1. soûtient, que Remus ne fut pas tué dans le différent qu'il eut avec Romulus, & que mêmes il survéquit à son frere.

[d] *Tite Live a fort bien dit dans sa Préface*, qu'il n'a pas dessein de réfuter ni d'affirmer ce qu'on a écrit au sujet de la fondation de Rome, plus conforme aux fables des Poëtes, qu'aux monumens certains de l'histoire. Il faut, ajoûte-t-il, pardonner à l'antiquité, si elle mêle des prodiges dans l'histoire, afin de rendre la naissance des Etats plus auguste. Le même Auteur au Ch. 24. dit, qu'autant que l'histoire des Horaces & des Curiaces est certaine, autant

aux autres. Mais Moïse ayant renfermé dans ses Livres, l'Histoire du Monde entier, & ayant marqué son commencement, il n'a rien laissé au delà. Rélation de Villes, de Royaumes, ou d'Empires, Histoires vrayes ou fausses, Archives, Monumens, tout doit être nécessairement contenu dans l'espace de sa Cronologie.

La différence de la Cronologie des Hebreux, & des Septante, n'est ici d'aucune conséquence.

Il faut ici remarquer que la diversité qu'il y a, de quelques siécles de plus ou de moins, entre les exemplaires Hebreux & la version Gréque des septante Interprétes, faite sous le Régne des deux prémiers Ptolomées Rois d'Egypte, ne doit faire aucun obstacle au sujet que nous traittons.

Je n'ai pas dessein de prendre ici aucun parti. D'un côté, quand je considére le soin extrême que les Juifs ont apporté à la conservation des Oracles sacrez, dont ils ont comté, [e] il y a deja long-tems les versets & les lettres; quand

autant est-il douteux, de quel parti ils étoient les uns & les autres. Les Auteurs étant partagez sur ce fait, quoi que la plus grande partie mette les Horaces du côté des Romains.

Pline remarque Livr. 34. qu'*Annius Fetialis* a écrit que la jeune fille qui avoit été donnée entre les ostages au Roi Porsenna, & qui le sauva à travers le Tybre, ne s'appelloit pas Clelie. Mais que c'étoit Valerie fille du Consul Publicola.

Diodore de Sicile Liv. 2 dit, que Cyrus fut attaché en croix par la Reine des Scythes. *Ctesias dans Photius* Cod. 72. veut que ce Roi faisant la guerre aux Derbices soit tombé de cheval, qu'il fût blessé à la cuisse d'un Dard & mourut de cette playe. Lucien rapporte sur le témoignage d'*Onesicrite*, que Cyrus mourut de chagrin à cause de la perte de ses amis, que son fils Cambyse avoit fait mourir. *Jean Malela* dit, qu'il fut tué par les Samiens dans un combat naval. Cependant l'histoire la plus connuë de la mort de ce Roi, c'est qu'ayant été trouvé entre les morts, aprés une bataille donnée contre la Reine des Massagetes, elle lui fit couper la tête, qu'elle jetta dans un tonneau plein de sang; *afin qu'il se soûlat*, disoit-elle, *du sang qu'il avoit tant aimé.* On peut juger de toutes ces diverses rélations, que l'histoire ancienne est chargée de quantité de faits incertains.

[e] Le Rabbin Sadaia a comté combien de fois chaque lettre de l'Alphabeth Hébreu se rencontre dans la Bible, on ne sera peut-être pas fâché de satisfaire ici cette curiosité.

א	-	42377.
ב	-	38218.
ג	-	29537.
ד	-	32530.
ה	-	47554.
ו	-	76922.
ז	-	22867.
ח	-	23447.
ט	-	11052.
י	-	66420.
כ	-	48253.
ל	-	41514.
מ	-	77778.
נ	-	41696.
ס	-	13580.
ע	-	20175.
פ	-	22725.
צ	-	21822.
ק	-	22972.
ר	-	22148.
ש	-	32148.
ת	-	59343.

je me représente le respect superstitieux, qui a retenu les Correcteurs de ces Livres sacrez, jusqu'à les porter à chercher du mystére, dans [f] une lettre renversée, plûtôt que de la redresser : & que je voi les passages les plus favorables au Messie dans leur entier, j'ai peine à croire, ce qu'on dit d'un fameux [g] Rabbin, qu'il ait commis par malice & par haine contre les Chrétiens cét attentât, d'altérer & de corrompre le Texte sacré.

Mais aussi d'autre côté, quand on fait réflexion, que Jesus-Christ & ses Apôtres ont presque toûjours allégué les passages de l'Ancien Testament, comme ils sont dans la Version Gréque, lors même qu'elle est différente de l'Hébreu, cette raison seule suffit pour tenir l'esprit en suspens, & pour l'engager à croire, qu'il y a pû avoir de part & d'autre, quelque petite erreur, par la faute des Copistes.

Si on allégue le soin de la Providence pour le Texte Hébreu ; on ne doit pas, à mon avis, le rejetter absolument de la Version Greque, que le Saint Esprit a comme canonizée, par l'usage qu'il en a fait, afin que l'Eglise pût s'en servir sans aucun scrupule. On sait que depuis le tems des Apôtres, l'Hébreu a presque été hors d'usage. Pour un Chrétien qui pouvoit connoître ce langage, il y en avoit assûrément plus de mille, qui ne l'entendoient pas. De tous les Péres de l'Eglise qui ont vécû pendant les six prémiers siécles, a peine en connoît-on trois ou quatre qui ayent été habiles dans cette langue. Ainsi on peut dire, que la Version des Septante a été long-tems la régle souveraine de la foi. Desorte, qu'on ne doit pas, ce semble, exclurre entiérement cette Version du soin de la Providence.

Aprés

[f] On voit pour exemple au vers. 14. du Ps. 80 la lettre ע dans ce mot *de la forest*, hors de rang & suspenduë, au dessus des autres. Le Rabbin *Bechas* en rend une raison que je ne veux pas exposer aux yeux du Lecteur. La Masore parle de toutes ces petites exactitudes. Elle a remarqué en combien de lieux, une lettre est ou plus petite ou plus grande qu'elle ne devroit être, ou renversée comme le נ qui l'est en neuf endroits de l'Ecriture.

[g] C'est le Rabbin *Akiba*, qui vivoit du tems de l'Empereur Adrien. Il aida Aquilas à faire la Version de la Bible, la douzieme année du régne de cét Empereur. On croit aussi qu'il fut l'Auteur du Talmud Babylonien, & que ce grand ouvrage demeura imparfait jusqu'au tems du Rabbin *Jose*, qui y mit la derniére main, aprés la fin de la persécution, que le Calife Omar fit aux Juifs, dans le septiéme siécle.

Après tout, je ne crois pas qu'il y aît un homme raisonnable assez entere de l'Hebreu, pour aimer mieux donner prise aux Libertins, si cela étoit, que de se servir de la Version Gréque. Nous marquerons la différence qu'il y a dans la Cronologie, afin d'établir plus solidement les fondemens de nos preuves. Huit ou neuf siécles de plus ou de moins dans l'age du Monde, à remonter jusqu'au déluge ne changeront pas l'état de la question, & n'affoibliront en aucune sorte nos raisonnemens.

Sans vouloir ici déterminer précisement le tems ou Moïse a écrit; nous remarquerons d'avance, que tous les Auteurs prophanes qui ont parlé de cét Auteur, en font le Legislateur des Juifs. Ils disent deplus, qu'il étoit le Conducteur de cette Nation, quand elle sortit d'Egypte, soit qu'elle en sortit de son propre mouvement, ou qu'elle en aît été chassée. Nous examinerons cela plus au long, dans la Dissertation sur la Religion des Juifs. Il faut considérer présentement qu'elle est la Cronologie du Monde que Moïse nous a donnee au tems qu'il écrivoit.

De la Cronologie du Monde selon Moïse.

Il paroît par le calcul qu'il a fait au Chap. 5. de la Génése, que depuis Adam jusqu'au Déluge, on conte selon l'Hébreu 1656. ans, & selon les Septante, il y a quelque diversité. Je trouve dans un exemplaire 2262 ans, dans un autre 2260 ans, parce qu'il y a deux ans de moins, à l'âge, auquel Methusela eut Lamech. Il y en a d'autres qui ne content que 2252 ans. Eusebe en conte 2242, & Joseph selon les exemplaires les plus corrects en pose 2256. Cette diversité de vint ans, plus ou moins, n'est pas une affaire. Mais il se trouve que l'Hébreu a six cens six ans de moins, parce qu'il retranche cent ans à chacun des prémiers Patriarches, de l'âge sur lequel le calcul se fait. Ceux qui soûtiennent les Septante, disent qu'alors, l'enfance des hommes duroit trop long-tems, pour se marier à soixante dix, ou soixante cinq ans, vû que l'Hébreu même, ne donne des enfans à Jared, à Methusela & à Lamech qu'à cent soixante deux, cent soixante sept, & cent quatre-vint-huit ans.

Antiq. Liv. 1. ch. 5.

Il y a une difficulté plus considérable contre la Version des Septante. C'est que Methusela auroit véçû selon quelques exemplaires, quatorze ans au delà du Déluge, ce qui est contraire à l'Histoire sainte. Eusebe s'est inquiété pour savoir le lieu où il auroit pû se retirer. Cette objection embarassa aussi S. Augustin & S. Jerôme, & les porta à recourir au Texte Hébreu. Le prémier a pourtant remarqué, qu'il s'y étoit pû glisser des erreurs dans la Version des Septante, par la faute des Copistes, qui auroient mal suivi l'Original de la Bibliothéque de Ptolomée: mais ils ne croyoient pas ces erreurs de grande conséquence. Eusebe dit, que la Providence avoit veillé sur cette traduction, afin que les Gentils pussent avoir les oracles de Dieu, indépendamment des Juifs. Au reste cette objection fondée sur l'âge de Methusela est nulle, depuis qu'on a recouvert plusieurs exemplaires de la Version Gréque, & entr'autres celui d'Alexandrie. Car à ne poser que 2256 ans, depuis la Création du Monde, jusqu'au Déluge, comme a fait Joseph; & a ajoûter seulement cent ans à six de ces Patriarches, & mettre le tems où Lamech engendra Noé à cent quatre vint deux ans selon l'Hébreu; il s'ensuit que Methusela meurt la même année du Déluge: desorte qu'il n'y reste aucune difficulté.

De Civit. Dei Lib. 15. cap. 11.

De la prepar. Livr. 8. §. 1.

Antiq. Livr. 1. ch. 3.

Moïse n'a pas marqué précisement l'année en laquelle les peuples entreprirent de bâtir cét édifice, que l'Écriture nomme Babel, & où le langage fût confondu. Mais puis qu'il dit, que les Habitans de la terre furent divisez au tems de Phaleg, il faut nécessairement que cela soit arrivé, ou à la naissance ou pendant la vie de ce Patriarche. Depuis le Déluge jusqu'à la naissance de Phaleg le Texte Hébreu ne conte que cent un an; & la Version Gréque cinq cens trente un an. Cette diversité vient de ce qu'on ajoûte encore un siécle à chacun des Patriarches, & que deplus, on insére *Cainan* entre Arphaxad & Sela, & on lui donne cent trente ans, avant qu'il eût des enfans. S. Luc a suivi le Grec, & mis *Cainan* dans la Généalogie de Jesus-Christ. Cette Cronologie des Grecs à cét avantage, qu'elle donne

Genes. ch. 10. ℣. 25.

Ch. 11.

Evang. ch. 3. ℣. 36.

le tems au genre humain, de crôitre & de multiplier en assez grand nombre pour former cet amas de peuples, que Dieu disperſa par la confuſion des langages. Cent ans ou cent cinquante ans paroiſſent un tems fort reſſerré, pour une multitude ſi nombreuſe.

Il n'eſt pas néceſſaire de nous embaraſſer davantage de cette diverſité de calcul. Je me contenterai de remarquer, que depuis la diſperſion des Peuples juſqu'au tems de la ſortie des Iſraëlites hors d'Egypte, l'Hébreu ne compte qu'environ 653 années, & le Grec à peu prés 1156, en ayant cinq cens trois plus que l'Hébreu.

Preuves tirées de l'Hiſtoire de Moïſe, pour prouver ſa verité & ſa divinité.

Si on fait réfléxion préſentement ſur l'Hiſtoire de Moïſe ſans paſſer plus avant, il eſt aiſé d'y remarquer des caractéres, de ſa vérité & de ſa divinité. Il dit, que *Dieu créa au commencement les Cieux & la Terre*: & depuis ce moment, il en conduit l'hiſtoire de Pere en Fils, de génération en génération, juſqu'au tems où il écrivoit. On n'a guéres accoûtumé de revoquer en doute, des annales autant circonſtanciées, que celles de Moïſe, à moins qu'elles ne ſoient contraires, à d'autres hiſtoires plus certaines & mieux établies. Si on diſoit, pour exemple, que Paris auroit été bâti par l'Empereur Julien, à cauſe qu'un Auteur remarque qu'il s'y plaiſoit, on ſe tromperoit en raiſonnant de la ſorte. Cette célébre Ville eſt beaucoup plus [a] ancienne. Il en eſt parlé dans les Commentaires de Cæſar, comme d'une cité qui donnoit ſon nom à tout un peuple : & on ne ſait pas le tems de ſa fondation. Mais qu'on diſe de Veniſe, cette ancienne & fameuſe République, que cette Ville doit

Gen. ch. 1. ℣. 1.

Ammian. Marcellin.

Livr. 7.

[a] Il y en a qui croient que le nom de *Paris* vient du Grec [illegible] Isis parce qu'il y avoit un Temple de cette Déeſſe dans le Territoire de l'Abbaye de S. Germain, ou dans le Village d'Iſſy, qui en a retenu le nom. On trouva une tête d'*Iſis* en creuſant dans le Jardin de M. Berrier. C'étoit le lieu des fondemens de l'ancien mur de Paris. On remarque encore que l'Idole d'Iſis fut long-tems gardée, dans un coin de l'Egliſe de S. Germain, lors qu'elle fut bâtie par Childebert. Le Cardinal Briçonnet qui en étoit Abbé là, fit mettre en piéces en 1514. parce que de bonnes femmes lui allumoient des chandéles.

Si ces conjectures ſont bien fondées, l'origine de Paris devient encore plus incertaine. Les Phocéens qui s'établirent à Marſeille, ou quelques uns de leur poſtérité, pourroient bien être les Auteurs de cette idolâtrie. Je ne connois que ces gens qui ayent pû apporter dans les Gaules la dévotion d'Iſis, ou quelques habitans d'Italie, aprés qu'on en eut condamné le culte dans Rome.

ſa prémiére origine aux peuples Venitiens, dont la capitale étoit Aquilée, qui, pour éviter la fureur d'Attila ſe retirérent l'an de Jeſus-Chriſt 452. dans des Iles qui ſont aujourd'hui la Ville de Veniſe, où l'on bâtit du tems de Charlemagne environ l'an 810. un Palais pour le Duc en l'Ile de Rialte, & un autre pour l'Evêque en celle d'Olivolo. Cette hiſtoire eſt certaine; car on ſait qu'avant ce tems ces Iles étoient entiérement déſertes, & qu'on n'y trouvoit que quelques oiſeaux de mer. Pour l'origine [i] des peuples Venitiens, il eſt vrai, qu'elle eſt beaucoup plus incertaine. C'eſt ainſi qu'on raiſonne dans les matiéres d'hiſtoire, parce que dans l'obſcurité des tems, on n'a pas les lumiéres néceſſaires, pour débrouiller ce qui eſt certain, de ce qui ne l'eſt pas. Ainſi on ne ſçait pas certainement quel fût le [l] prémier établiſſement des Comtes de Hollande, ni d'où vient le nom de *Hollandois*, qui a ſuccédé à ce fameux nom de *Bataves* ſi connu dans l'Hiſtoire Romaine. On ignore le tems de la fondation de *Leiden* [m]. Mais on ſçait que la Haye un des plus

Caſſiodorus Lib. 12. Ep. 24.

[i] Homere parle des *Enetes* dans le ſecond Livre de ſon Iliade, qui étoient des Peuples de la *Paphlagonie*, & remarque, qu'on vit les prémiers mulets parmi ces Peuples. Euſtache remarque, que le Geographe *Zenodote*, avoit écrit aprés *Hecatée*, que la Ville *Enete* étoit celle qu'on appelloit de ſon tems, *Amiſe*. Le grand Saumaiſe, (*In exercit. in Solinum*, *p.* 889) croit, que ces Peuples ayant erré longtems aprés la priſe de Troye aborderent en Italie; & que les Venitiens ſont deſcendus d'eux. D'autres tirent leur origine de la Bretagne d'un lieu nommé Vaunes. *Appien* dans ſon Livre de la Guerre contre Mithridate fait mention des Venitiens dans l'Armée de *Fimbria*.

De Antiq. Reipub. Bat.

[l] Grotius remarque, que les Seigneurs de quelque Canton conſidérable ſe nommoient d'un nom Allemand *Graf*, qui eſt encore demeuré au prémier Magiſtrat qui a inſpection ſur les digues, *Dyck-Graef*, & qu'on changea ce nom, en celui de *Comte*, parce que ceux qu'on nommoit ainſi en latin, avoient apparemment la même autorité. Je trouve dans l'Hiſtoire de France que ſous la prémiére race des Rois, le titre de *Comte* ſe donnoit au Gouverneur d'une Ville, comme celui de *Duc* au Gouverneur d'une Province. Il y eſt parlé de *Lupus* Duc de Champagne. Grotius ajoûte, qu'il y avoit pluſieurs de ces Comtez dans ces Provinces avant le tems de *Didier*, qu'on fait le prémier Comte de Hollande, & que pour mieux reſiſter aux courſes des Normans qui ſaccageoient tout, ils élûrent entr'eux un Chef de la République. Il dit encore aprés *Janus Douſa*, que le Pere de ce *Didier* eſt nommé *Comte des Friſons*, & il croit que comme il eſt fait mention dans les anciens Regîtres de la Province d'Utrecht d'une Comté nommée *Hollande*, qui étoit apparemment l'ancien Patrimoine de la famille de Didier, ce nom de *Hollande* ſe donna à tout le païs, dont il fut fait Comte. D'autres dérivent ce nom, de *Hout-lande*, *Terre de Bois*, à cauſe qu'elle avoit été autrefois couverte de forefts, ou de *Hol land*, qui ſignifie *terre creuſe*. *Guicciardins Holland. Deſcriptio.*

[m] Il n'eſt pas certain ſi le *Lugdunum Batavorum* dont parle Ptolomée étoit au même lieu, où eſt bâtie aujourd'hui la Ville de Leiden. Quoi qu'il en ſoit on croit que cet ancien *Lugdunum* fut détruit par les

plus agréables séjours du monde, doit ses prémiers fondemens au Comte Guillaume élû Roi des Romains, qui bâtit le Château. Mais on se trompe de croire qu'il y ait transféré la Cour de Justice de la Province qui auroit été auparavant à ce qu'on dit, à Gravesande. Car on n'a pas connoissance de ce tribunal avant le tems de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne.

Dans ces sortes de ténébres on se conduit par ces maximes. C'est que lors qu'une histoire de Ville, de Peuples, ou de Royaume est suivie, & qu'elle s'accorde avec les autres, on ne doute pas de sa vérité. Pourquoi est on persuadé que Rome doit son origine à Romulus, Alexandrie à Alexandre le Grand, Bag-dad au [a] Calife Al-Mansor l'an de l'Egyre 145. ou de Jesus-Christ 762, le Caire [b] en Egypte à un Ministre d'un Prince Sarasin l'an 970, & la Haye au Comte Guillaume? C'est parce qu'avant ce tems-là, il n'est parlé de ces Villes dans aucune Histoire, & que depuis ce jour de leur fondation, il en est souvent fait mention. C'est la régle que le bon sens nous fait suivre dans ces matiéres. *Albufaraje Elmacin.*

Il est aisé présentement de l'appliquer à l'Histoire de Moïse. Il marque précisément le tems de la Création du Monde. Il nous apprend le nom du prémier homme. Il traverse les siécles depuis ce premier moment, jusqu'au tems où il écrivoit, passant de génération en génération, & marquant le tems de la naissance & de la mort des hommes, qui ser-

les Danois. On rebâtit ensuite un Château dont on voit au neuviéme siécle, des Bourggraves qu'on croit être originaires des Rois Frisons, & d'où les Seigneurs de Wassenaer sont descendus.

[a] Elmacin au Livr. 2. de l'Histoire Sarasine dit, que l'an 145. de l'Egire Al-mansor ordonna, qu'on bâtit la Ville de Bagdad dans le tems que les Astrologues avoient unanimement indiqué; qu'on choisit une prairie ou il y avoit un petit hermitage, ou demeuroit un Hermite nommé Bagdad, de qui la Ville reçût son nom. Al-mansor la nomma *Medinato-Salums*, c'est à dire, *Cité de Paix*. Ce fut la demeure ordinaire des Califes Abbasides.

[b] Le même Elmacin Liv. 3. dit, que ce Ministre se nommoit *Gheuhar* & le Prince Muazz Lidinella, le prémier de la famille des *Fatimes*, qui conquit l'Egypte sur les Princes Abbasides, ce qui dura jusqu'au tems de Joseph Saladin, qui la remit sous leur Empire. Il remarque que *Muazz* avoit ordonné qu'on jettât les fondemens de la Ville sous la constellation de Mars, qui réduit le Monde par la force, qui est l'étymologie du mot *Al-cahire*.

servent à sa Cronologie. Si on prouve que le monde aît existé avant le tems marqué dans cette Gronologie, on a raison de rejetter cette Histoire. Mais si on n'a point d'argument, pour attribuer au Monde une existence plus ancienne, c'est agir contre le bon sens, de ne la pas recevoir. Il y auroit trop de crédulité à croire, ce que chaque Nation dit de son antiquité: la ressemblance d'un nom, une étymologie suffit souvent pour faire une Généalogie fabuleuse. C'est assez de trouver dans l'Histoire un *Francus* fils de Priam, pour en faire le prémier Roi des François. Ces sortes de larcins se commettent sans peine dans les ténébres d'une antiquité inconnuë, & ce seroit encore un plus grand travail de les refuter, parce que le fait, quelque chimérique qu'il soit, n'est pas impossible. Mais la supposition de Moïse donne prise sur elle de toues ls côtez si elle est fausse. Il prétend, que le Monde n'étoit pas avant le tems qu'il a marqué dans son Histoire. Parlant du Monde, il renferme tout; il n'y avoit rien auparavant, rien que Dieu. La Thêse est de trop grande étenduë pour ne pouvoir être facilement convaincuë de faux, si elle n'est pas véritable. Il ne s'agit seulement que de prouver qu'il y avoit quelque chose. Or nous montrerons dans la suite non-seulement qu'on ne sauroit prouver qu'il y ait eu quelque chose: mais nous ferons encore voir, que l'Histoire entiére du Monde s'accorde & s'unit avec celle de Moïse.

Quand on fait réfléxion, que Moïse ne donne au monde qu'environ deux mille quatre cens dix ans, selon l'Hebreu, ou trois mille neuf cens quarante trois ans, selon le Grec, à compter du tems où il écrivoit, il y a sujet de s'étonner, qu'il aît si peu étendu la durée du Monde, s'il n'eût été persuadé de cette vérité. Moïse, quel qu'il ait été, étoit un homme de bon sens: ses écrits ne permettent pas qu'on en doute. Pourquoi donc n'auroit-il pas donné au Monde des millions de siécles; afin de poser à coup sûr une époque qu'on ne pût refuter? La prémiére pensée d'un imposteur iroit-là. Car enfin, on peut bien connoître l'Histoi-

l'Histoire de sa Nation & de ses Voisins, & s'assurer de leur origine. Mais parler de l'Univers entier, & soûtenir qu'il n'y avoit rien du tout, à remonter au delà de trois ou de quatre mille ans, cette supposition me paroît si hardie & si téméraire, qu'elle ne tombera jamais dans l'esprit d'un homme sensé, à moins qu'il ne soit convaincu de sa vérité. Aprés tout, que faisoit cette hypothêse d'un Monde si nouveau pour l'honneur de Moïse, de son Histoire, ou de sa Nation? Si on remonte plus haut qu'Abraham, on ne trouve dans cette Histoire rien de particulier, ni de distingué pour le peuple Juif. Les prémiers Rois & les prémiers Empires se voyent chez les Egyptiens & chez les Assyriens. Enfin, les Philosophes ont presque tous crû, que le Monde étoit de toute éternité; & voici Moïse qui ne lui donne que trois ou quatre mille ans. S'il a dit faux, ne fera-t'il pas aisé de l'en convaincre?

Mais il ne s'est pas arrêté-là. Il s'est retranché plus de la moitié de son calcul par l'Histoire du Déluge. Car depuis cette inondation universelle, qui fit périr tout le genre humain, excepté huit personnes, qui composoient la famille de Noë, jusqu'au tems de Moïse, il n'y a, selon le compte des Hébreux, que sept cens cinquante quatre ans, ou selon le calcul des Grecs, seize cens quatre-vint sept ans. C'est bien peu, en vérité, pour la durée du monde! Il y a aujourd'hui des familles qui ont des preuves certaines & des titres incontestables d'une plus grande antiquité?

Mais à quoi bon Moïse se seroit-il précipité lui même, sans aucune nécessité dans des détroits, dans des entraves d'où il étoit impossible de sortir, que par la force & par l'évidence de la vérité? Rien ne l'obligeoit à nous faire l'histoire d'un Déluge universel. Elle ne fait rien à son plan, ni à son dessein. Un imposteur cherche du moins la vrai-semblance autant qu'il peut; & rien ne paroît moins vrai-semblable que ce Déluge. C'est une renaissance du Monde, qui rappelle le genre humain à Noë, comme à une seconde souche. Si on prouve qu'il y aît un homme au Monde, qui tire son origine d'une autre source que de Noë, son histoire est fausse,

Il faut pour soûtenir ce systême, voir au tems de Moïse la terre peuplée d'une seule famille de l'Asie, qui n'étoit composée que de huit personnes, il y a sept cens ans, ou seize siécle, tout au plus. Il me semble que la question étoit facile à détruire, si elle eût été fausse: & je ne comprens pas qu'un imposteur aït voulu s'exposer de la sorte, pour peu qu'il aït eû d'esprit & de bon sens.

Ce n'est pas encore tout. Moïse nous marque un tems dans son histoire, auquel tous les hommes parloient un même langage. Si avant ce temps-là, on trouve dans le Monde des Nations, des inscriptions de différentes langues, la supposition de Moïse tombe d'elle-méme. Depuis Moïse en remontant à la confusion des langages, il n'y a dans l'Hébreu que six siécles ou environ, & onze selon les Grecs. Ce ne doit plus être une antiquité absolument inconnuë. Il ne s'agit plus que de savoir, si en traversant douze siécles tout au plus, on peut trouver en quelque lieu de la terre un langage entre les hommes différent de la langue primitive usitée, à ce qu'on prétend parmi les habitans de l'Asie.

Il faut faire ici une remarque trés considérable. Moïse avoit demeuré avec les Egyptiens. Il le dit, & toûtes les histoires prophanes le confirment. Il étoit deplus leur voisin, & n'étoit pas aussi fort éloigné des Chaldéens & des Assyriens; Ces Nations passent sans aucun contre-dit, pour les plus anciennes du monde. Moïse n'étoit pas loin de la Ville de Joppe, Pline & Solin aprés lui assûrent qu'elle fût bâtie avant le Déluge. On peut donc dire de Moïse & des Israëlites, qu'ils étoient environnez des antiquitez du Monde. Il faut encore remarquer, que Moïse n'ignoroit pas que le langage des Syriens & des Egyptiens étoit fort différent de celui des Hébreux. Cette colonne que Laban & Jacob élevérent pour témoignage de leur reconciliation fut nommée par Jacob *Galhed* & par Laban *Jegar Sahadutha.* Le Roi d'Egypte ordonna, quand il voulut honorer Joseph, qu'on eut à crier devant lui *Abrec*, il le nomma *Tsaphenath-Pahaneah*, ayant égard apparemment à la déclara-

Solin ch. 34.

Genes. 31. ℣. 47.

Genes. ch. 41. ℣. 43. 45.

clarat.on qu'il lui avoit donnée de son songe. Ce langage est fort éloigné de l'Hébreu, & je ne sçai, s'il est resté chez les Cophtes d'aujourd'hui, assez de vestiges de cette langue antique, pour en deviner [p] la signification.

Quoiqu'il en soit, Moyse qui n'ignoroït rien de ces choses, soûtient pourtant que les hommes ne se servoient onze siécles auparavant, que d'un seul langage. Si cela n'étoit pas véritable, Moyse a voulu entreprendre de prouver qu'il étoit nuit, en plein midi.

Mais si ces suppositions sont véritables, elles sont nécessairement divines, c'est-à-dire, qu'on n'a pû avoir ces connoissances que de Dieu, & par le moyen de la révélation. Que Moise les aît eûës par tradition ou non, ce n'est pas dequoi il est ici question. Il est toûjours certain, que pour marquer le tems de la création, & nous dire quel fut le prémier homme; pour assûrer, que le Déluge détruisit tout le genre humain, & pour désigner le tems auquel il n'y avoit qu'un seul langage dans tout le monde, ni la tradition, ni les efforts de l'esprit ne vont point jusques-là. Il faut nécessairement avoir reçû ces connoissances du Créateur des Cieux & de la Terre. Et par conséquent il faut croire, que l'Histoire de Moyse est divine, si elle est véritable.

Pour examiner cette question, il ne s'agit que de savoir, si ce qu'il pose de l'uniformité du langage onze siécles avant le tems où il composoit son Histoire; si ce qu'il dit du Déluge, seize siécles avant ce même tems, est conforme avec l'histoire & la connoissance que nous avons du Monde. Un monument plus ancien suffira pour la détruire. Mais si au contraire toutes les lumiéres qu'on peut avoir de l'Histoire du Monde, s'accordent avec l'Histoire de Moyse, il s'ensuit évidemment & nécessairement, qu'elle est veritable & divine.

CHA-

[p] *Le P. Kircher dans son Prodrome Copsique* dit, que ceux-là se trompent, qui croyent que ces mots ne soient pas Egyptiens; que le Pentateuque Coptique, ou Egyptien, fait assez connoître que *Psoton*, ou *Psonton Panec*, signifie celui qui declare les choses à venir.

CHAPITRE III.

Des moyens par lesquels on peut connoître l'Histoire du Monde. Et prémiérement des Historiens.

Difficulté des Libertins, fondée sur l'ignorance & sur les tenebres de l'antiquité.

ON a acoûtumé de se former un Chaos & une obscurité impénétrable de l'antiquité, afin de s'y égarer & de s'y perdre. On prétend qu'on ne connoît rien dans ces ténébres ; qu'on peut y placer sans crainte, ses imaginations & ses chiméres ; qu'on peut y bâtir impunément des systêmes faits à plaisir, comme dans un pays inconnu & abandonné. C'est le fort des Libertins. Sans vouloir s'informer de l'Histoire du Monde, sans en avoir la moindre connoissance, ils s'imaginent avoir de bons fondemens de leur incredulité, quand ils disent, qu'il a été facile à Moyse de fabriquer une histoire de siécles inconnus & impossibles à connoître : & que, comme il s'est contenté d'avancer sans preuves, ce qu'il a dit, la raison ne veut pas, qu'on aît pour lui une crédulité aveugle. Ceux qui ont quelque légére connoissance de l'histoire, croyent encore être mieux fondez dans leur incrédulité. Ils alléguent les incertitudes, les contrariétez & les fables dont les Auteurs sont remplis, afin de couvrir l'histoire de nuées si épaisses, qu'on ne puisse rien appercevoir au travers. Ils ajoûtent, qu'il nous reste peu d'Auteurs de l'antiquité, & il leur plaît de supposer, que si on avoit recouvert cette perte, il seroit aisé de refuter l'Histoire de Moyse.

C'est un grand malheur en effet, que le tems, les guerres, l'ignorance, la jalousie des Nations & des diverses Religions nous ayent dérobé un nombre infini de Livres, qui nous auroient instruits & délivrez de mille difficultez qui nous embarassent. Mais c'est un malheur beaucoup plus déplorable de voir que la plus grande partie des hommes tire de pernicieuses conséquences de ce qu'on ignore, au lieu de s'instruire & de raisonner juste, sur ce que l'on connoît.

Je

Je regrette cette multitude d'Auteurs entiérement inconnus, & ceux dont il ne nous est resté que les noms. Je souhaiterois que les Princes Chrétiens voulussent une fois se persuader, qu'ils ne sauroient rien faire de plus glorieux, ni de plus digne d'eux, que de faire chercher ces prétieux restes de l'antiquité. Ce seroit, sans contredit, le plus grand service, qu'ils pussent rendre au public & principalement à la Religion.

On repond à cette difficulte.

Cependant il est certain, qu'il nous reste assez d'Auteurs & assez de connoissance du Monde, pour nous assûrer que l'histoire de Moïse est fidéle & véritable. Je me suis appliqué avec soin à cette étude. J'ai tâché de démêler ce qui est certain de ce qui ne l'est pas, afin d'établir la verité, par de justes raisonnemens, pour la faire voir dans cet Ouvrage à ceux qui ne peuvent, ou qui ne veulent pas prendre la peine de la chercher.

Il faut donc savoir qu'au tems de Jesus-Christ & quelques siecles aprés, lors que la dispute étoit le plus échauffée entre les Payens & les Chrétiens, le Monde étoit tout rempli de Livres de toutes les espéces, & principalement de ceux qui avoient du rapport avec l'histoire du Monde.

De la multitude des Auteurs.

On trouve des Auteurs * qui avoient traitté des fondations des Villes, comme leurs noms sont barbares nous les

D ren-

* Entre les Auteurs qui ont écrit de la fondation des Villes, je trouve *Hellanicus de Mitylene*, plus ancien de douze ans que Herodote au raport d'Aulu Gelle Lib. 15. cap. 23. Athenée en parle aussi Livr. 10. ch. 14. *Un Hipys*, qui a veçû au tems de Darius. Stephanus dit de cet *Hipys*, qu'il est le prémier qui aît dit, que les habitans d'Arcadie étoient avant la Lune. Un *Heraclides* de la Ville d'Odesse, disciple d'Aristote, Laert. Lib. 5. Un *Callimachus* de Cyrene en Afrique, sous Ptolomée Evergete. Un *Ephorus* de Cûme Ville d'Asie, disciple d'Isocrate. Un *Apollonius* qu'on nomme communément Rhodien, quoi qu'il fut Alexandrin. Vossius Lib. 1. cap. 16 Un *Philon* qui a véçû sous Neron & Nerva Un *Demosthenes* de Bithynie. Un *Dercylus*, un *Denis de Chalcide*, un *Trisimachus*, un *Abaris Hyperboréen*; c'est-à-dire, des Nations Septentrionales, qui a écrit au raport de Suidas, la Généalogie des Dieux & l'origine du Monde; Un *Trogus Pompeius* qui avoit porté les armes sous Jules César, dont Justin, qui vivoit du tems d'Antonin, nous a donné l'abbregé. Il y en a qui croyent que les sept prémiers Livres de ce grand Ouvrage contenoient les origines du Monde. A tous ceux-ci, il faut joindre *Stephanus* qui a fait un Dictionaire des Villes. On doit remarquer ici, que *κτίσις* d'où vient *κτίστης*, qui est le titre que la plûpart de ces Auteurs ont donné à leurs Ouvrages, signifie dans la langue gréque, ou le Fondateur d'une Ville, ou le Chef d'une Colonie, comme Casaubon l'a remarqué sur Athénée Lib. 10. cap. 14. Macrobe parle aussi en quelque lieu d'un *Hyginus* qui a fait un Traité des Villes.

renvoyerons dans les notes, afin qu'on puisse suivre nôtre raisonnement sans en perdre l'idée. On en trouve [b] qui ont traitté de l'invention des Arts & des Sciences.

D'autres [c] ont écrit l'histoire des Nations particuliéres des

[b] Parmi ceux qui ont parlé de l'invention des Arts & des Sciences, on peut compter un *Ephorus* de Cûme; un *Phylarchus* dont Athenée parle souvent, on ne sait s'il étoit de Naucrate ou d'Athénes. Un *Scamnon* dont le même Athenée parle Lib. 14. cap. 4. Un *Héraclides* disciple d'Aristote, un *Philochorus* d'Athenes; un *Euphorus*, Athen. Lib. 4, qu'il ne faut pas confondre avec Ephorus, dont nous avons déja fait mention; un *Simonides*, neveu du Poëte Lyrique, qui portoit le même nom. Aristotes lui-même est de ce nombre, au rapport de Clement Alexandrin Liv. 1. Un *Straton* dont parle Diogene Laërce Lib. 5, qui avoit fait une Critique de ces sortes d'Ouvrages. Caton avoit fait aussi un Traitté des Origines, cité par Ciceron Lib. 4. *Quest. Tuscul.*

[c] On doit rapporter ici, un *Daimachus* Ambassadeur de Seleucus dans l'Inde, à la Cour du Roi *Allitrochades*, qui a écrit *des Indiens*, comme Strabon le témoigne Livr. 1. A ce Daimachus il faut joindre *Megasthenes*, *Onesicrite* & *Nearque*, qui avoient acompagné Alexandre, & un *Patrocles* qui parcourut avec une Flotte la Mer Indienne du tems d'Antiochus & de Seleucus. Arrian estime ces Historiens, quoique Strabon les méprise. Un *Clitophon* de Rhodes, un *Orthagoras*, un *Scylax* que le Roi Darius fils d'Hystaspe avoit envoyé reconnoître le fleuve qui porte le nom d'Inde, comme Hérodote le dit, dans sa Melpoméne. Ctesias en a écrit. Vossius dit de cet Auteur, qu'on ne doit pas y ajoûter plus de foi, qu'aux Poëtes. Idololat. Lib. 4 ch. 29. Plutarque dans son Traitté des Fleuves, fait mention au sujet du Fleuve Hydaspes, d'un *Chrysermus*, qui avoit composé 80. Livres de l'Histoire des Indes. Outre tous ces Auteurs perdus, nous avons Diodore de Sicile qui a écrit au Livr. 2. ce qu'il avoit appris d'eux touchant ces Peuples. Xenophon *Lib. 2. Memorab.* remarque, que les Chiens de l'Inde étoient fort recherchez pour la chasse des Daims & du Cerf. Diogene Laerce au Livr. 9. dit, que Democrite avoit voyagé aux Indes, pour s'y entretenir avec ces Sages, qu'on nommoit *Gymnosophistes*. Strabon au Livr. 15. parle de ces Païs & dit, que les Historiens sont peu d'accord entr'eux sur les choses qu'ils en ont écrites. Pline en dit quelque chose au Livr. 6., & Arrian en a fait un Livre.

Pour les *Phéniciens*, on trouve entre les Auteurs, dont les noms nous restent, un *Mochus* qui avoit écrit en sa langue l'histoire de sa Patrie, Athenée en parle dans son Livre 3.; un *Theodotus*, un *Jerome* Egyptien, Gouverneur de Syrie sous Antigonus, un *Sanchoniate* assez célébre, de qui ce *Philon*, dont j'ai déja fait mention, traduisit les Ouvrages en Grec, sous l'Empire d'Adrien. Porphyre a crû que *Sanchoniate* vivoit du tems de Semiramis, parce qu'il s'est imaginé que cette Reine étoit du tems de Troie. Il s'est trompé en cela de sept ou huit siécles. On lit encore dans Photius Cod. 186. des extraits d'un *Connon*, qui parle des histoires les plus antiques & qui dit, que les Phéniciens ont réduit autrefois sous leur Empire, la plus grande partie de l'Asie & que la Capitale étoit Thébes en Egypte.

Il s'est trouvé des Auteurs qui ont parlé des Ethiopiens, un *Bion* de la Ville de Sole. *Juba* en avoit écrit & les nommoit Indiens. Ce qui sert à quelques-uns pour expliquer ces Vers si difficiles de Virgile, au Livr. 4. de ses Géorgiques, où parlant du Nil, il dit:

Nam quà Pellæi gens fortunata Canopi,
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum
Et circum pictis vehitur sua rura Phaselis.
Quàque Pharetratæ, Vicinia Persidis urget
Et Viridem Ægyptum, nigrâ fecundat arenâ
Et diversa ruens, septem discurrit in ora
Usque coloratis, amnis devexus ab Indis.

Ils croyent donc, que par ces Indiens, ou Virgile met la source du Nil, il faut entendre les Ethiopiens. Homere est le prémier qui ayant parlé de deux Ethiopies, Odyss.

des Indiens, des Phéniciens, des Ethiopiens, des Chartaginois, des Scythes & de ces habitans de terres Septentrionales, qu'ils nommoient *Hyperboréens*. Les guerres des Grecs & des Perses, des Siciliens, des Romains & des Carthaginois; l'union étroite de ceux-ci avec les Phéniciens de qui ils tiroient leur origine; les irruptions des Scythes en Asie obligeoient nécessairement ceux qui ont écrit ces guerres de parler de ces Nations. Tant d'Auteurs qui ont fait l'histoire d'Alexandre le Grand, ne pouvoient se dispenser de dire ce qu'ils avoient pû apprendre touchant les Peuples de l'Asie les plus inconnus, & les climats les plus éloignez.

Odyss. Livr. 1, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, a engagé les Historiens en de grandes recherches. Gemini dans ses Elemens d'Astrologie remarque, qu'on parle de deux sortes d'Ethiopies, parce que ce Païs s'étend dans l'Afrique depuis le tropique d'Eté, jusqu au tropique d'hyver. D'autres prétendent prouver par Philostrate Lib. 3. cap. 6. que les Ethiopiens sont premiérement venus d'Asie en Afrique, & que ce Peuple Asiatique étant venu des Indes, les Anciens nommérent *Inde*, le païs situé au midi de l'Egypte. Cependant je ne me souviens pas d'avoir jamais lû, que ces climats d'Afrique ayent été nommez Inde. Et quand cela seroit, on ne pourroit pas ce semble expliquer nettement la pensée de Virgile, puisqu'il parle de la Perse. J'aimerois donc mieux supposer, pour le dire en passant, que ce Poëte auroit crû, que l'Euphrate & le Nil sortoient d'une même source, & qu'ils se communiquoient leurs eaux par ces Canaux sou-terrains, comme les Poëtes l'ont écrit d'un Fleuve de la Gréce & d'une Fontaine de Sicile. C'est la Philosophie du Prêtre Egyptien dans l'entretien qu'il eut avec Cesar, dont Lucain nous a fait le recit au Livr. 10.

... uni qui spiramina terris
Esse putent, magnosque cava compagis hiatus,
Commeat hac penitus tacitis discursibus unda...
Gangesque Padusque
Per tacitum mundi: tunc omnia Flumina Nilus
Uno fonte vomens, non uno gurgite perfert.

Les Chartaginois ont eu leurs propres Historiens. Salluste parlant de l'Afrique dans l'Histoire de la Guerre de Jugurtha, dit, que ce qu'il en rapporte lui avoit été expliqué des Livres qu'on attribuoit au Roi *Hiempsal*. Pline Lib. 18. Sect. 5. raconte qu'aprés la prise de Carthage, le Senat ayant distribué aux Rois d'Afrique, les Bibliothéques qui s'y trouvérent, fit traduire en Latin, vingt-huit Volumes du Capitaine *Magon*, touchant l'Agriculture. Un *Hannon* a laissé l'Histoire de sa Navigation. Vossius prétend que c'est celui qui fut envoyé contre Agathocles. Athenée Lib. 14. fait mention d'un *Hippagoras*, qui avoit écrit de la République de Chartage. Il faut joindre à ceux-ci cette foule d'Historiens qui ont écrit les guerres de cette fameuse République avec les Siciliens & les Romains.

Entre les Auteurs qui ont parlé des Scythes, Plutarque au Traitté des Fleuves, cite un *Agathon* de Samos, & le Scoliaste d'Appollonius sur le Livr. 2. un *Agratas*. *Hecatée* a écrit des Hyperboréens, & Pline Lib. 6. Sect. 20. parle d'un certain *Amometus* qui a composé un Volume des Peuples nommez *Attacores*, qui habitoient un climat semblable à celui des Hyperboréens. Il y a même eu un *Abbaris Hyperboréen*, qui a écrit au rapport de Suidas, de la Généalogie des Dieux, & des origines du Monde.

Il

Je renvoye à des chapîtres particuliers, les Historiens qui nous ont parlé des Assyriens & des Egyptiens, les prémiers Peuples de l'antiquité. Il semble qu'Homére n'ait parlé des voyages & des courses errantes de son Ulysse, que pour exciter la curiosité des hommes, à découvrir les régions de la terre les moins habitées.

D'autres ont composé des [e] Annales, des Chroniques, des Olympiades & des Mémoires pour l'Histoire. Plusieurs ont

Il seroit trop long de rapporter les noms de ces Historiens, ils sont en trop grand nombre. Un *Héraclides* de Cûme, un autre d'Alexandrie, qui ont écrit l'Histoire des Perses, au rapport de Diogenes Laërce. Un *Menipe*, dont parle le même Auteur Livr. 6. qui avoit fait l'Abbrégé d'un *Xanthus Lydius*, car c'est ainsi qu'il faut traduire ξάνθον ἐπιτεμόμενος. Strabon Lib. 12. parle d'un *Baton* de Seleucie. Et, Laërce Livr. 7. fait encore mention d'un *Zenon* de Rhodes, qui avoit fait l'Histoire de la Patrie, & d'un autre qui avoit écrit les Gestes de Pyrrhus & les Guerres de Rome avec Carthage. Un *Epimenides*, un *Dosiades*, un *Sosicrates*, un *Laostenides* avoient écrit l'Histoire de l'Ile de Créte, les plus anciens peuples que la Gréce ait connus. Diodore de Sicile fait mention d'eux Lib. 5. Un *Aristobule* dont Arrian parle Lib. 4. un *Clitarque*, un *Appollodore* & un *Timéus*, dont Diodore de Sicile fait mention Lib. 13., avoient écrit touchant Alexandre le Grand. Et un certain *Jerôme* avoit composé l'Histoire de ses Successeurs. Diod. Sic. Lib. 18. Combien aussi y avoit-il d'Auteurs Latins, Siciliens, Carthaginois, Grecs Asiatiques, qui s'étoient appliquez à écrire l'histoire?

[e] L'Historien Timée est loüé comme un exact Chronologiste par *Diod. Sic. Lib.* 5. & par Censorin cap. 18. *De Die. Natali.* Cornelius Nepos est mis en ce rang par Aul. Gel. Lib. 17. cap. 21. Un *Eratosthenes* de Cyrene, & un *Theagénes* sont aussi de ce nombre. *Timée* de Tauroméne, *Andron* d'Alexandrie, & *Antileon* avoient composé des Chroniques. Clement Aléxandrin dit la même chose d'un certain *Enthymenes*. *Castor*, qui fut le Gendre du Roi Déjorare, avoit fait un Traité, des Chroniques les plus inconnuës: & *Phlegon* l'Affranchi d'Adrien avoit écrit sur les Olympiades, depuis la prémiére jusqu'au tems de cet Empereur.

Un *Cléanthes*, disciple de Zenon avoit travaillé sur l'Histoire de l'Antiquité. Un *Cephaleon* avoit fait un Compend de l'Histoire Universelle. On peut voir dans Photius de combien d'Auteurs il avoit tiré ses extrait. Un *Helychius* de Milet avoit aussi écrit une Histoire Universelle, de même qu'un Anaximenes de Lampsaque qui avoit composé l'Histoire des Grecs & des Barbares, à commencer dès les prémiers habitans du Monde. Il fut tant estimé d'Alexandre, qu'étant députe par les habitans de Lampsaque, pour obtenir leur grace de ce Conquerant, parce qu'ils avoient suivi le parti de Darius, il l'engagea malgré lui à la leur accorder. Car Alexandre s'étant douté de la requête qu'il vouloit lui faire, jura de lui refuser ce qu'il demanderoit; surquoi le Philosophe prit le parti de lui demander le saccagement de la Ville, & la sauva par cette ruse. Dans Aulugelle Lib. 1. cap. 7. il est parlé d'un *Sotion* ou *Phocion* qui avoit composé un si gros Recueil d'Histoires, qu'il portoit le titre de *Corne d'abondance*, d'un *Quadrigarius* qui avoit composé des Annales, comme aussi un *Fabius*, un *Claudius* & *Pison*. D'autres, comme *Massurius Sabinus*, & un *Aristarque* avoient écrit des Mémoires. Un *Euphorion* Poëte & Historien Bibliothéquaire du Grand Antiochus; un *Teophrastus Eresius* avoient aussi composé de semblables Ouvrages.

ont écrit leurs [f] Navigations, leurs Voyages, & quelques-uns mêmes le circuit de la terre. Il y a quelques Auteurs qui ont écrit avant [g] Herodote, à ce qu'on prétend. Les plus antiques etoient de certains Historiens Poëtes qui avoient composé un amas de Poëmes remplis de toutes les histoires fabuleuses, depuis le commencement du Monde jusques à la guerre de Troie & au retour d'Ulysse dans sa patrie. Ces vers etoient simples & grossiers. Chacun les savoit, & ordinairement on les chantoit. Il faut rapporter à ces vers la petite Iliade que les uns attribuent à Eumelus, ou à Lesches, ou à Machao comme Pausanias, & d'autres comme S. Jerôme à Aretinus.

On les nommoit Cyclici Vates.

Lib. 3. Laconi.

Il y a eu des Auteurs de toutes Nations, de tout ordre, de toute qualité, [h] des Pontifes, des Généraux d'Armées, des Favoris des Princes, des Rois, des Empéreurs. Une personne de qualité reçoit ordinairement de sa naissance & de son éducation, une certaine élévation de génie qui ne le laisse pas tomber dans une crédulité puérile plus propre à faire

[f] Entre les Auteurs qui ont fait l'Histoire de leurs Navigations, on peut compter un *Nymphodore* de Syracuse, qui a écrit de l'Asie. Athenée le remarque au Livr. 8. un *Scrapion*, un *Simmias*, un *Artemidore* d'Ephese, un *Mnaseas* de Patare en Lycie, un *Pytheas* de Marseille, un *Hannon* de Carthage; un autre *Mnaseas* au tems de Ptolomée Physcon, un *Timagenes* de Milet, un *Denis* qu'Auguste envoya dans l'Orient. Tous ces gens avoit écrit leurs Voyages.

[g] Quoi qu'Herodote soit le plus ancien de tous les Historiens qui nous restent, plusieurs néanmoins avoient écrit avant lui. Denis d'Halicarnasse en son discours sur Herodote, parle d'*Hellanicus* de Mitylene, de *Denis* de Milet, de *Charon* de Lampsaque, qui l'avoient précedé. Tatien, dans son Oraison contre les Grecs, met au rang des Auteurs qui ont vécû avant Homére *Linus, disciple d'Hercule, Philammon, Thamyrides, Amphion, Musée, Orphée, Demodocus, Phemius, la Sybille Epimenides de Créte, Aristée qui a écrit des Arimaspiens, Asbolus, Isatides, Drymon, Eumicles de Cypre, Horus de Samos Prosnautis d'Athenes.*

[h] Parmi les Auteurs, dont le nombre est infini, on en voit de tout Païs, aussi bien que des Philosophes. Il y en a de Seleucie, de Babylone, de Tarses & de toutes ces Villes Gréques d'Asie. Il y en a de Carthage, de Cyréne & de l'Egypte. La Gréce & l'Italie en sont pleines. On en compte mêmes quelques-uns des Nations Septentrionales.

On a eu dans Rome les Annales des grans Pontifes. Ciceron dit Lib. 2. de Orat. qu'ils avoient acoûtumé de rédiger par écrit les Gestes de chaque année. Les sacrificateurs faisoient la même chose en Egypte. On tenoit à la Cour de Perse des regîtres & des Journaux de ce qui s'y passoit.

On peut faire l'honneur aux Auteurs, de mettre dans leur rang, outre tant de grands politiques Grecs, & tant de Consuls Romains, plusieurs Empereurs. Suetone fait mention des Livres de Jules César; & sans parler de Claude, on dit qu'Adrien, Sévére, les Antonins avoient composé des Ouvrages. Il nous en reste encore de Marc Aurele & de Julien.

un recueil de fables ridicules, qu'une histoire raisonnable.

On compte même parmi les Auteurs jusqu'à des [1] femmes qui ont rendu leur nom célébre par les histoires qu'elles ont composées.

De quoi ces anciens Auteurs n'ont-ils point parlé? Quel sujet n'ont-ils pas traitté? Ils ont écrit de leurs Dieux, de leurs Héros, des prémiers hommes & des prémiers Rois, des fondations des Villes & des Empires, de l'Astronomie de la Géographie, des montagnes, des ports de mer & des Vens, des Temples & des dons qui y étoient consacrez, des Statuës & des Sépulcres, des colonnes & des inscriptions. On trouve même un Aristophanes de Bizante disciple d'Eratosthene, qui avoit composé un Traitté des Courtisanes d'Athénes, dont Athénée parle.

Athen. Livr. 13.

Enfin, outre tous ces Historiens, il y a eu plusieurs Philosophes & plusieurs Critiques, qui se sont fait une étude d'examiner les fautes des autres & de les corriger. On parle entr'autres d'un Callimachus de Cyrene qui avoit fait des tables des Auteurs anciens, où il avoit marqué ce que chaque Livre contenoit de lignes.

Réflexion sur les Grecs.

J'ai quelques-fois fait réfléxion sur les Grecs, & je me suis souvenu à leur occasion de ce qu'on a dit des Juifs, qu'ils avoient été les Bibliothéquaires des Chrétiens. On peut dire de même des Grecs, que la Providence s'est servie d'eux, pour nous fournir par leurs recherches & par leur curiosité des argumens de la vérité de l'Histoire de Moyse. Jamais Nation n'a eu plus d'esprit, soit à cause de la température de l'air, également éloignée du froid & du chaud, ou parce que le voisinage de l'Egypte & de la Phénicie leur donna de bonne heure le goût des Sciences. Quoi qu'il en soit, la Gréce fut considérée comme le Païs natal des sciences & de la raison. En effet jamais Peuple ne fit un plus bel usage de son esprit à la Réligion près, à laquelle la Politique ne vouloit pas qu'on touchât. Ils avoient pourvû, à ce que l'Oracle d'Appollon répondit, qu'il falloit

[1] On parle d'une Pamphyle Egyptienne, qui véçût au tems de Néron, de l'Impératrice Eudoxe & de cette célébre Zénobie, qui fit un Abbrégé de l'Histoire d'Egypte & d'Orient.

loir observer les anciens rites de la Patrie, & ne rien changer à la Religion de ses Péres. Mais à cela prés, jamais on ne vit tant de curiosité, de tout connoître & de tout sçavoir. Les sciences & les arts, qu'ils alloient chercher dans les contrees les plus éloignées, se cultivoient & se perfectionnoient au milieu d'eux. Ce Pays étoit situé entre l'Asie, l'Afrique & l'Europe, & comme au milieu de la terre habitable, afin que ce Peuple industrieux, plein d'esprit & de bon sens, pût étendre sa vûë jusqu'aux extrémitez du Monde, pour l'examiner & pour en laisser l'Histoire aux siecles à venir. Les Sciences y étoient honorables, & recherchees des gens de la prémiére qualité. C'étoit une voye à parvenir aux prémiers emplois de l'état. Et si on excepte les Lacedémoniens, qui ne se piquoient pas de Philosophie, on ne connoît guére de personnes distinguées a Corinthe, & sur tout dans Athénes, qui ne l'aît aussi été par son eloquence, ou par son savoir.

Les Sciences estimées des Romains.

Lors que Rome, cette République toûjours sage & prudente dans sa conduite, également invincible par son travail, comme par sa valeur, eût conquis la Gréce ; quelle estime ces Mâitres du Monde ne firent-ils pas du sçavoir des Grecs? Ils y envoyoient leur jeunesse, pour s'y former l'esprit & pour y prendre un bon pli. On ne voit guéres d'illustre Senateur qui n'ait suivi quelque Secte de Philosophie. Cassius est dans l'opinion d'Epicure, Brutus est Stoicien, & Ciceron suit les sentimens de l'Académie. Les Princes de cette auguste République se faisoient un devoir d'honorer les Sçavans. On a vû le Grand Pompée dans l'Ile de Rhodes, ordonner à ses Huissiers de baisser leurs faisseaux, de frapper par respect à la porte d'un Philosophe qu'il alloit visiter, & attendre contre la coûtume des Grands qu'on la lui ouvrît: De sorte qu'on peut dire, que ces siecles étoient les siécles du triomphe des Sciences & des belles Lettres. On les a vûës souvent sur le trône, depuis le tems d'un Pisistrate tyran d'Athénes, jusqu'au siécle des Antonins, c'est-à-dire, pendant plus de sept cens ans.

Ainsi

Les Prédicateurs de l'Evangile, trouverent les Peuples instruits de l'âge du Monde.

Ainsi on doit se représenter dans ce long espace de tems, le Monde éclairé & instruit par cette nombreuse multitude d'Auteurs & de Volumes dont nous venons de parler. Et par conséquent, lors que les prémiers Prédicateurs de l'Evangile vinrent proposer le systême & la cronologie de Moyse, ils trouvérent des gens instruits sur la grande question de la création & de l'âge du Monde, & capables de la convaincre de faux, si l'Histoire eût fourni des argumens suffisans pour cela.

Il faut encore se souvenir d'une chose. C'est qu'on se prévient ordinairement en faveur du systême, dans lequel on s'est une fois engagé. J'ai déja remarqué, que tous les Philosophes, excepté les Sectateurs d'Epicure, soûtenoient l'opinion de l'éternité du Monde, comme la plus vrai-semblable. Les Epicuriens au contraire, s'éfforçoient de renverser cette prétenduë antiquité par les inventions des Arts & des Sciences, qui n'étoient pas à beaucoup prés si antiques, qu'elles auroient dû l'être si le Monde eût subsisté de tout tems. De sorte, qu'on ne peut raisonnablement douter, que les autres Philosophes & tous ceux qui étoient de leur opinion n'ayent recherché avec exactitude & avec diligence, tous les argumens qui pouvoient favoriser cette vieille antiquité du Monde. Ainsi on doit croire certainement, que cette grande question de l'âge du Monde étoit une dispute préliminaire à la Réligion, & une dispute qu'on avoit examinée & aprofondie avec soin. Nous verrons dans la suite quel en étoit le résultat, le plus vrai-semblable & le mieux fondé.

Il nous reste assez d'Auteurs pour juger de ceux qui sont perdus.

Il ne sert plus de rien de dire, que nous n'avons pas ces Auteurs pour connôitre ce qu'ils avoient écrit. Nous remonterons à ces siécles où ils étoient entre les mains des Sçavans, & nous y trouverons assez de lumiéres pour entrevoir le plan de ces anciennes Histoires. Davantage on peut dire, qu'il nous reste assez d'Historiens qui nous ont conservé l'essenciel & le précis des écrits dont nous regrettons la perte, pour juger du Corps de ces Ouvrages, principalement au sujet de l'Histoire du Monde. Sans parler d'Hé-

d'Hésiode, ni d'Homere, il est certain, qu'un Hérodote nous a appris ce qui étoit connu de son tems. Diodore de Sicile, Pline, Mela, Strabon, Pausanias, Ptolomée, Plutarque, Athénée, & Diogene Laërce nous ont laissé des recueils de ces anciennes Histoires, qui ne nous permettent pas d'ignorer les connoissances de ces prémiers Auteurs. Parmi les Docteurs de l'Eglise, Tatien, Athénagoras, Théophylacte, Clément Alexandrin, Eusebe, S. Augustin & tant d'autres, jusqu'à Photius dans sa Bibliothéque, font assez voir, que ces anciennes Histoires ne leur étoient pas inconnues, non plus qu'à Joseph & à Philon Juif.

C'est donc une vaine fuite, d'alléguer le défaut d'Auteurs. Ce vuide se trouve heureusement rempli par la diligence & par le soin de ceux dont nous avons les Ouvrages : & quand on prendra la peine d'examiner les citations qu'on a de ces Auteurs perdus dans les écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, il faudra convenir que cette perte, causée par le malheur des tems & par la jalousie des hommes, est presque entiérement reparée.

CHAPITRE IV.

Dequoi ces Auteurs se sont servis pour écrire l'Histoire du Monde. Et prémiérement des Cantiques, des Villes & des Temples.

CEux qui ont pris le parti de vouloir nier tout ce qui a du rapport à l'établissement de la Religion diront, qu'on ne peut faire aucun fond sur ces histoires, ni en tirer aucune conséquence solide & juste. Pourvû qu'ils parlent, sans connoissance & à tout hazard, de doutes & d'incertitudes qui aillent à nier les véritez les plus claires, cela leur suffit. Un fait rapporté par quelqu'Auteur, est contesté par un autre. Un Historien assûre que Scipion ayant détruit Carthage, rendit aux habitans d'Agrigente en

Les contradictions des Historiens ne sont ici d'aucune conséquence.

Diod. Sic. Lib. 13.

en Sicile, ce Taureau tant vanté, instrument des fureurs de Phalaris, qu'un Capitaine Carthaginois avoit emporté avec lui. Un autre nie, ce qu'on a dit, de ce Taureau d'airain. Que voudra-t-on conclurre de ces contradictions? Dira-t-on, à cause de cela, que tout est obscur & incertain, & qu'il est impossible de rien connoître dans l'Histoire du Monde? Il n'y a rien de plus injuste que ce procédé. Si on argumentoit sur un fait contesté, alors j'avouë que ces récits opposez détruiroient entiérement, la force de l'argument. Mais on s'arrête uniquement à ce qu'il y a de certain. Qu'on doute tant qu'on voudra de l'année de la fondation de Rome, il est certain que Rome a eu ses commencemens: cinquante ans plus tôt ou plus tard, il n'importe. Qu'on doute tant qu'on voudra du genre de mort, par lequel Cyrus finit sa vie; il n'importe, Cyrus a été. Il a fondé l'Empire des Perses & détruit celui des Médes & des Lydiens, cela suffit. Que Phalaris aît fait fondre un Taureau d'airain, pour faire mourir dans les tourmens, ceux qu'il persécutoit ou que cela ne soit pas, il est pourtant certain, qu'il y a eû une Ville nommée *Agrigente* qui fut sous la cruèlle domination de Phalaris: nous n'en demandons pas davantage. En un mot, nous raisonnons sur ce qu'il y a dans l'Histoire du Monde de certain & d'incontestable. Et pour ne laisser aucun doute, ni aucune apparence de résistér à nos preuves, il faut tout examiner, & voir les conséquences qu'on peut tirer de ce qui est douteux, comme de ce qu'il y a de plus certain.

Imilcar.

Art. 1. Les Chansons servoient aux Anciens, à conserver la mémoire des actions notables.

Pour mieux démêler l'un d'avec l'autre, il faut considérer ce qui a servi aux Auteurs, à composer leurs histoires. Je remarque dans la prémiére Antiquité qu'on se servoit de Cantiques, qu'on chantoit & qui étoient en vogue parmi les peuples, pour perpétuer la mémoire de quelqu'histoire illustre, & de quelqu'avanture notable. Ainsi on croit qu'Homére a chanté ses Ouvrages qui étoient des piéces dispersées, avant qu'on les eût recueillies par les soins de Pisistrate. Ces Poëtes qu'on nommoit *Cyclici*, dont j'ai déja parlé, en faisoient de même. C'est pour cette raison que

que la Musique est si ancienne, & qu'elle a été si estimée de la prémiére Antiquité. Un Linus chez les Grecs à ce que dit Diodore de Sicile, & une Carmenta ou Thémis chez les Latins, au rapport de Denis d'Halicarnasse, furent les prémiers qui s'en servirent. Cet Auteur fait mention de ces vers, qu'on nommoit, *les Hymnes de la Patrie*, où on parloit de Romulus & de Remus: & lors que Romulus triompha des Ceninates, il remarque que les soldats chantoient ces Hymnes à l'honneur des Dieux, & qu'ils recitoient les loüanges de leur Général. Ailleurs il remarque encore, que c'étoit une coûtume usitée à Rome & dans Athenes au tems des triomphes & des funérailles. Eusebe dit, que l'origine de cette coûtume venoit, de ce que l'écriture n'étoit pas encore connuë, desorte qu'il falloit aider la mémoire par ces Chansons. Je crois qu'Eusebe à raison: nous le prouverons dans la suite. Plutarque écrit dans la Vie de Lycurgue qu'il envoya à Sparte, un Poete de l'Ile de Crete, pour faire des leçons à ces esprits feroces, & pour les adoucir par ses Vers. Tous ces Anciens remarquent, que les Vers ont été en usage long-tems avant la Prose. D'où vient qu'ils disoient *chanter* pour *parler*. Aristote dit, qu'on a chanté les loix long-tems avant qu'elles fussent écrites, & [a] que c'étoit encore la coûtume de son tems parmi les Peuples qu'il nomme *Agathyrses*. Cette coûtume étoit si générale, que Polybe nous apprend, que dans l'Arcadie les enfans chantoient les Loix de la Patrie & les actions des Héros; que c'étoit une honte de ne pas sçavoir ces cantiques, mais qu'il étoit indifférent d'ignorer les autres sciences. Ciceron assûre comme les autres, qu'on chantoit les loüanges de ses Ancêtres; & chacun sçait que les Oracles [b] se rendoient de cette maniére.

Libr. 5. *Libr. 1.* *Libr. 7.* *Plut. Cur Pythias Oracula Carmine non reddat.* *Strabon. Liv. 1.* *Problem. Tmemat. 19.* *Tusc. Quest. Lib. 4.*

[a] Aristote *Problemat. Tmemat.* 59. πρὶν ἐπίστασθαι γράμματα ᾖδον τοὺς νόμους, ὅπως μὴ ἐπιλανθάνωνται ὥσπερ ἐν Ἀγαθύρσοις ἔτι εἰώθασι.

[b] On dispute pour sçavoir si les prémiers Oracles se sont rendus en Prose ou en Vers. Un sçavant Auteur, qui nous a donné la traduction d'Horace avec des notes, remarque sur ces paroles de l'Art Poëtique, *dictæ per carmina sortes*, que les Oracles se prononçoient en Prose dans ces prémiers commencemens. Il me pardonnera si je dis que cela ne s'accorde pas avec l'Histoire de l'Anti-

La même coûtume avoit lieu dans l'Orient, Quint-Curce remarque dans la pompe de la marche de Darius, que des Mages chantoient les Hymnes de la Nation. Un autre Auteur écrit, que les Poëmes sont trés anciens chez les Arabes; qu'ils leur tiennent lieu de Mémoires & de Commentaires pour leurs Généalogies & pour leurs Histoires. Il remarque de plus que tous les ans ils s'assemblent à la place d'*Ocadhi*, non-seulement pour leur commerce, mais aussi pour reciter des Vers, à quoi il se provoquent les uns les autres, comme à un combat. On peut recueillir de l'Histoire Romaine de Tite-Live, qu'on appelloit *Carme*, une formule usitée dans les cérémonies. Car il dit dans l'alliance des Romains avec ceux d'Albe, que les Albanois récitérent leurs Carmes & leur Serment, par leur Dictateur & par leurs Sacrificateurs.

Albupharaje, de l'origine & des mœurs des Arabes.

Decade 1. chap. 24.

Cette coûtume se trouve pratiquée dans l'Histoire Sainte.

Enfin on peut établir par les Livres de Moyse cette ancienne coûtume de conserver l'histoire dans des hymnes. Je ne trouve point de preuve plus convaincante de l'antiquité de ces livres, que la conformité qu'on y trouve avec les coûtumes les plus anciennes, que l'Histoire du Monde nous fasse connoître. Moyse, pensant à toute autre chose, nous laisse apperçevoir dans la simplicité de son récit, ces coûtumes & ces maniéres des prémiers hommes. Ceux qui ne veulent pas prendre la peine de s'en instruire eux-mêmes, devroient au moins profiter du travail des autres, pour leur instruc-

l'Antiquité, sur tout à l'égard des Oracles. Il sçait bien qu'on a remarqué non-seulement ce que nous avons déja dit de *Carmenta*, mais aussi que la Prêtresse Phémonoë a été la prémiére qui a prononcé les Oracles d'Apollon, & qu'elle les prononçoit en Vers. On lui attribuë l'invention du Carme, nommé par le Grecs ἔπος, parce que *l'événement suivoit la prédiction*, comme le dit Eustache dans sa préface, ὅτι ἕπονται τὰ πράγματα τοῖς χρησμοῖς. Plutarque est dans le même sentiment (*cur Pyth. Orac. non redd.*) quoi qu'il mette en doute si au commencement les Oracles se rendoient en Prose ou en Vers, & qu'il concluë que peut-être on se servoit quelquesfois de la Prose. Il paroît assez qu'il ne le dit que par conjecture & qu'il a plus de penchant à croire qu'on y employoit les Vers. En effet les Vers étoient plus propres que la Prose à cacher l'ambiguité de la réponse, comme Sophocles s'en étoit apperçû dans ses Vers que Plutarque raporte:

σοφοῖς μὲν αἰνικτῆρα θεσφάτων ἀεὶ
σκαιοῖς δὲ φαῦλον, κἂν βραχὺ διδάσκαλον.

L'Oracle parle aux Sçavans en enigme, & les maîtres sont inutiles aux ignorans. Ce Théopompus qui soutient dans Plutarque que les prémiers Oracles se rendoient en prose, vouloit peut-être dire que le Dieu parloit en Prose, mais que le Prêtre rendoit aux consultans l'Oracle en Vers. Quoi qu'il en soit, je doute fort qu'on trouve dans les Historiens un seul exemple de ces Oracles qui ne soit en Vers.

instruction & pour leur propre salut. Nous ferons remarquer cette conformité plus au long en un autre lieu. Mais puisque nous avons établi, par tant de témoignages, que les Anciens se servoient de Cantiques, pour faire subsister dans la mémoire des hommes les événemens les plus considérables de leur tems, il faut faire remarquer la même méthode dans les Livres de Moyse, quoi que cet Auteur n'aît rien d'affecté sur cela. Parlant de Nimrod, il dit : *Il fut* Gen. ch. 10. ỳ. 9.
un puissant chasseur devant l'Eternel, on dit comme Nimrod le Ch. 22. ỳ. 14.
puissant chasseur devant l'Eternel. Ailleurs il dit : *Et Abraham appella le nom de ce lieu-là le Seigneur y pourvoira. Dont on dit aujourd'hui, en la montagne de l'Eternel il y sera pourvû* Au chapitre 15. de l'Exode, on lit un Cantique composé sur la delivrance des Israëlites, après le passage de la mer rouge On y voit la musique en usage, les femmes répondent par antiphones à la sœur de Moyse; les Sistres & les Flutes y sont en usage. Ailleurs il est parlé d'un autre Cantique au sujet d'une victoire signalée: & sur tout on lit aux Nombr. 21. ỳ. 14. & suiv.
versets 27. 28, 29, & 30 de ce même chapître, des paroles, qui ont grand raport à la coûtume dont nous parlons. *C'est pourquoi*, dit Moyse, *ceux qui usent de proverbes disent*, les Septante ont rendu, *ceux qui usent d'énigmes*. Et les Sçavans remarquent fort à propos, qu'il faut entendre *les Historiens*, parce que c'étoit la maniére d'écrire l'histoire, en ces tems-là Ces gens-là donc, disent : *Venez en Héscbon, que la Ville de Sihon soit bâtie & dressée, car le feu est sorti d'Héscbon, la flamme de la Cité de Sihon : Elle a consumé Har des Moabites, & les Seigneurs de Bamoth en Arnon. Malheur sur toi Moab, Peuple de Kemos tu es perdu. Il a mis ses fils qui se sauvoient & ses filles en captivité, à Sihon Roi des Amorrhéens. Nous les avons défaits à coups de fléches : Héscbon est périe jusqu'en Dibon, nous les avons détruits jusqu'à Nopha, qui est jusqu'en Médeba.* Ces paroles ont fort l'air d'un Cantique Ne sent-on pas aisément que Balaam Nombr. 24.
se sert dans son discours, de cette façon de parler; de mê- Deut. 32.
me que Moyse dans son Cantique & dans les derniéres pré- & 33.
dictions qu'il laisse avant sa mort aux Enfans d'Israël? Qui

sçait même, si les Livres de Moyse & principalement le Deutéronome, ne sont point composez dans ce genre d'écrire? Isidore de Seville soûtient, que le Carme héroique est le prémier de tous les Vers; que Moyse s'en est servi dans ses hymnes long-tems avant Phérécydes & Homére; que le Livre de Job contemporain à Moyse est écrit en Vers examétres; qu'un *Achatetius* de Milet ou Phérécides passe chez les Grecs, pour en être le prémier Auteur. Il remarque enfin, que cette espéce de Vers, qu'on a appellez *Héroïqûes* depuis Homére, se nommoit auparavant, des Vers *Pythiens*.

Lib. Origin. cap. 38.

On voit encore ailleurs dans l'Ecriture Sainte ces Hymnes en usage. Et on lit l'Eloge funébre de Saül & d'Abner, composé par David, de la même maniére.

Jug. ch. 5. 1 Sam. ch. 18. ℣. 6, 7. 2 Sam. 1. It. 3. ℣. 33.

Il seroit inutile de s'étendre d'avantage sur ce sujet. Ces preuves suffisent pour persuader que dans les prémiers siécles du Monde, les Hymnes & les Cantiques suppleoient au défaut de l'Ecriture, & qu'ils servoient de mémoires à l'histoire.

Des Bâtimens & des Villes.

Un autre moyen qu'avoient les anciens Auteurs, pour écrire l'histoire, c'étoit les Ouvrages des hommes. Car on ne peut pas raisonnablement douter, qu'ils ayent vécû longtems, sans s'appliquer à la recherche des commoditez de la vie. Ils bâtirent des maisons pour se garantir des injures de l'air. La Société, comme les besoins de la vie, les engagea à former des communautez & des Villes, en s'aprochant les uns des autres. La nécessité de se défendre contre les incursions des voleurs, des gens inconnus, ou des nations ennemies les contraignit d'environner leurs demeures, de tours & de remparts. Ce fut-là, selon les apparences les prémiers efforts du genre humain.

La Sainte Ecriture nous parle de deux Nations, qui formérent les prémiers Empires du Monde. On voit dans la Canaan, dès le tems d'Abraham, autant de Rois que de Villes. Mais quand ce Patriarche va en Egypte, l'Histoire Sacrée nous parle de ce beau Païs, comme étant déja sous la domination d'un seul Prince. Et dans la Vie du Patriar-

che

Voyez les derniers chapitres de la Geneſe, & les premiers de l'Exode.

che Joſeph, il eſt aiſé de ſe former une grande idée de la puiſſance & de l'autorité du Roi d'Egypte, ſoit que l'on conſidére ce degré d'honneur & de pouvoir où il éleva Joſeph, & les méſures que prit ce Miniſtre pour lui préſenter ſon Pére & ſes Freres, ſoit qu'on faſſe réfléxion ſur cette dependance du Peuple, durant le tems des playes qu'ils ſouffrirent au ſujet des Iſraëlites à cauſe de l'opiniâtreté d'un Prince entierement abſolu. Nous parlerons plus au long de cet état : il ſuffit préſentement d'y conſidérer les Villes & les autres bâtimens.

Des Labyrinthes. *Lib. 17.* *Lib. 36. Sect. 19.* *Demoteles.* *Lyceas.*

On ne peut lire ſans étonnement la deſcription que les Anciens nous donnent d'un Labyrinthe, qui étoit bâti au milieu d'un Lac. Pline & Strabon en ont parlé long-tems aprés Herodote. Strabon remarque, que le Lambris des chambres etoit d'une ſeule pierre. Pline dit, que le prémier Labyrinthe fut bâti par le Roi *Pete Succus* ou *Tithoë* quatre mille ſix cens ans, avant le tems où il écrivoit, à ce que diſoient les Egyptiens. Hérodote l'attribuë au dernier *Pſammeticus*. Un autre Auteur en fait le Palais du Roi *Mothérude* : & un autre le Sepulcre du Roi *Méris*. Pline ajoûte, qu'on ne doute pas que Dédale n'ait bâti ſur ce modele le fameux Labyrinthe de Créte. Ces ſortes d'édifices eurent long-tems la vogue : & le même Pline parle d'un autre Labyrinthe que le Roi Porſenna avoit fait conſtruire pour lui ſervir de monument après ſa mort.

De Thébes. *Lib. 17.* *Ch. 46. ℣. 25.*

Si on conſidére les Villes, les Hiſtoires les plus anciennes nous parlent de Thébes, cette Cité fameuſe par ſes cent portes, par chacune deſquelles Homére dit, [a] qu'on faiſoit ſortir deux mille hommes en bataille. Elle fut détruite par ce Ptolomée, qu'on nommoit par dériſion Philométor, à cauſe que ſes habitans s'étoient révoltez contre lui. Mais Strabon aſſûre, qu'on en voyoit encore de ſon tems les ruines qui marquoient aſſez ſa grandeur. Pluſieurs Sçavans pretendent que cette Ville eſt appellée *No* par le Pro-

[a] Homére au Livr. 9. de ſon Iliade :

οὐδ' ὅσα Θήβας
Αἰγυπτίας, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται,
Αἵθ' ἑκατόμπυλοί εἰσι, διηκόσιοι δ' ἀν' ἑκάστην
Ἀνέρες ἐξοιχνεῦσι, σὺν ἵπποισι καὶ ὄχεσφιν.

Prophéte Jéremie, ou *No-ammon*, à cause du culte de Jupiter Ammon.

De Memphis Postellus. La Ville de Memphis fut encore des plus célébres en ce Païs. Quelques-uns disent, qu'on appelle aujourdhui le lieu où elle étoit *Menchis.* Le vieux Caire a été bâti au méme lieu, mais de l'autre côté du Nil. *Voyez Bochart dans l'Epitre à St. Aman.* Je ne parle pas de Tanis ou Tsohan, *De Tsohan.* ce Païs mal-heureux par les playes desquelles Dieu le frappa, parce que les Historiens profanes n'en font aucune mention, à cause que la Ville de Memphis la rendit bien-tôt obscure. *Au même endroit.* L'habile M. Bochart remarque avec quelque vrai-semblance, qu'Homére[a] qui n'a rien dit de Memphis, pourroit avoir connu Tanis, quand il dit, qu'il y avoit une journée de chemin du bord de la mer, à la Ville où les Rois d'Egypte tenoient leur Cour. Bérose remarque dans Joseph, qu'Hébron fut bâtie sept ans avant Tanis.

Genes. 10. ℣. 10, & 11. Moyse parle des Villes de Ninive & de Babylone, comme des prémiéres Citez du Monde: *De Ninive.* & toute l'histoire s'accorde généralement avec cette remarque. *Lib. 2.* Diodore de Sicile dit, que Ninive fut bâtie par Ninus proche de l'Euphrate, & qu'il la nomma de son nom. Elle avoit cent cinquante stades de longueur, quatre-vingt & dix de largeur & quatre cens quatre-vingt de circuit. Ses murailles étoient hautes de cent pieds, & on y contoit quinze cens tours. Comme le stade étoit une mesure de cent vingt-cinq pas, en donnant quatre mille pas à nos lieües, cette Ville auroit eu de tour plus de quatorze lieuës. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner, *Ch. 3.* s'il est remarqué au Livre du Prophéte Jonas, que c'étoit une Ville extrémement grande, *de trois journées de chemin*, & si Dieu dit, *Ch. 4.* qu'il y avoit plus de six vingt mille enfans. *Diodor. Sic. Lib. 2.* Arbace le Général des Médes ayant vaincu Sardanapale, détruisit entiérement cette grande Ville; & Lucien qui étoit de ce païs-là, assûre qu'il n'en restoit pas le moindre vestige. *Lib. 16.* Strabon dit aussi la même chose.

Cepen-

[a] *Homere dans son Odyssée Livr. 4.*
ὅσσον τε πανημερίη γλαφυρὴ νηῦς | ἤνυσεν ἧ λιγὺς οὖρος ἐπιπνείῃσιν ὄπισθεν.

Cependant tous les Auteurs remarquent dans la Vie d'Appollonius de Tyane, qu'il alla dans une ville appellée Ninive, & Tacite dans ses Annales parle d'une ancienne ville d'Assyrie appellée *Ninos*, qu'on prit au passage de l'Euphrate. A quoi il faut joindre ce que dit Ammian Marcellin, qui vivoit environ l'an de Christ 370, de la ville *Ninos*, qui étoit la Capitale des Perses. D'où il faut conclurre, qu'on rebatit une ville de ce même nom, en un autre lieu, & par là on accorde la diversité des Auteurs, qui mettent Ninive tantôt proche de l'Euphrate, & tantôt proche du Tygre. Cette remarque servira à expliquer quelques endroits de la Sainte Ecriture. Enfin pour achever l'histoire de cette ville, il faut sçavoir, que cette Cité ayant été rebatie par les Parthes l'an de Christ 230, elle fut detruite par les Sarrasins l'an 632. De sorte qu'on peut conter trois villes qui ont porté le nom de Ninive, une dans l'Assyrie, une autre en Syrie & la troisiéme en Perse, donc parle Marcellin. Strabon dit aussi, que Tygrane ravagea le Païs, qui étoit sous la domination des Parthes, aux environs de Ninive & d'Arbele.

Lib. 12. *Lib. 22.* *Voyez M. Bochart en sa Geographie Lib. 4. ch. 20.* *Et Marsham.* *Lib. 11.* *Τὴν περὶ Νῖνον*

L'Histoire Sacrée parle de Babylone & lui attribuë une antiquité égale à celle de Ninive. L'Histoire profane en fait mention, comme d'une ville de la prémiére antiquité. On lui donne environ 360 stades de circuit, avec deux cens cinquante tours. Strabon dit, que ses murs étoient de l'épaisseur de trente-deux pieds, de la hauteur de cinquante, & ses tours de soixante. Il y a des Historiens qui lui donnent beaucoup plus de hauteur & de circuit. Aristote a crû, qu'elle étoit aussi grande que tout le Pélopone-se, qu'on appelle aujourdhui la Morée. Presque tous les Auteurs ont remarqué, que quand elle fut prise par Cyrus, il y avoit des endroits dans la ville où l'on n'en sût rien que trois jours après. L'Ecriture Sainte dit simplement, que c'étoit une grande ville. Esaïe en parle, comme de l'admiration des Peuples; de sorte que ce n'étoit pas sans raison, que le Roi Nabucadnetsar en faisoit le sujet de sa vanité. Les uns disent, qu'elle fut bâtie par la Reine

De Babylone. *Diodor. Sicul. Lib. 2.* *Libr. 16.* *Voyez M. Boch. Livr. 1. cap. 12.* *Dan. 4. ℣. 30.*

 Sémi-

Sémiramis, les autres par un Babylon fils de Bélus. Le Prophéte Daniel fait parler Nabucadnetsar d'une telle maniére, qu'on doit croire qu'il en étoit le restauratеur, de même que Nimrod ou Bélus en étoit le prémier fondateur. Pausanias dit, que quand Séleucus bâtit Séleucie, & qu'il y transféra les habitans de Babylone, il ne détruisit ni les murailles ni le temple de Belus. Ailleurs il dit, que les murs de cette ville restoient encore de son tems, quoi qu'il remarque en un autre endroit, qu'il ne les avoit pas vûs, & qu'il n'avoit entendu dire à personne, qu'il les eut vûs. Ammiam Mercellin dit pourtant, qu'ils étoient en leur entier de son tems, quoique cette ville fut déserte, à cause de Seleucie. Elle fut ensuite repeuplée par les Juifs, & enfin détruite entiérement, en l'année de Christ 1037.

Chap. 4. *Libr. 1.* *Lib. 8. de Arcadia.* *Lib. 4. Messen.* *Voyez Quinte Curce Lib. 5. chap. 1.*

De Ur.

On peut juger par ces vastes citez du travail des prémiers hommes, & combien il y avoit d'autres villes dans le Monde, superbes par leurs bâtimens. L'Ecriture parle d'*Ur* au Païs des Caldéens, qui est le même nom que celui d'*Helliopole*, ou de ville bâtie à l'honneur du Soleil, le Dieu des Idolâtres. Les Auteurs remarquent plusieurs villes de ce nom en divers climats de la terre. L'Histoire Sacrée parle encore de *Caran*, & les autres Historiens font souvent mention de ce nom, au même Païs. Appien remarque, qu'un Capitaine Romain se retira dans une ville de ce nom, après la défaite de Crassus. Ammian Marcellin, en parle aussi dans son histoire. Comme les noms des régions ont compris plus ou moins d'étenduë, on ne doit pas s'imaginer, que les Auteurs anciens ayent toûjours parlé de différentes villes, parce que les contrées où ils les placent ont souvent changé de nom. Desorte que les disputes des Sçavans sur l'ancienne Géographie, ne sont ordinairement fondées, que sur des conjectures fort incertaines. Strabon parle d'un Païs qu'il nomme *Artacéne*; selon le grand Scaliger, c'est celui que Moyse nomme *Arec*: le Poëte Tibulle [h] en a fait mention.

De Caran. *Appien de la Guerre des Parthes.* *Lib. 18. cap. 7.* *D'Arec Lib. 16.*

De quelques autres Villes.

Nous ne dirons rien des autres Villes, on peut juger de ces prémiéres citez du Monde, qu'elle étoit déja l'industrie

[h] Tibulle Livr. 4. *Ardet arecteis ut unda perhospita campis.*

[illegible] les hommes, pour élever de vaſtes bâtimens. Et par-là on peut ſe repréſenter quelle étoit une [c] Sidon, les deux Tyr, dont la premiére ville qu'on nommoit l'ancienne, fut détruite par Nabucadnetſar, & l'autre par Alexandre le Grand; une Suſe en Perſe, une Athénes, une Sycione; une Tyrinthe [d] dans le Péloponeſe, ſi renommée par la force de ſes remparts; une Thébes célébre par Cadmus & par Amphion, une [e] Carthage, une Cyrene, une Tunis &

F 2 une

[c] Il faut croire que Sidon étoit une forte place, puis qu'il paroît par le Livre des Juges chap. 18. ℣. 7. que c'étoit un proverbe reçu. Il est dit des habitans de Laïs qu'ils ſe tenoient aſſûrez dans leur Ville comme les Sidoniens. Justin. *Lib.* 18. *cap.* 3, croit que *Sidon* ſignifie un poiſſon en langue Phenicien. Strabon Libr. 16, dit, qu'après Sidon la ville de Tyr eſt la plus ancienne des Phéniciens, & qu'on diſputoit laquelle des deux étoit la Métropole de Phénicie. Il parle de quelques Philoſophes originaires de Tyr, ſur tout d'un Apollonius qui avoit fait une liſte de ces Philoſophes Stoïciens qui croyoient ſelon leurs principes l'éternité du Monde. Quinte Curce, Lib. 4. ch. 4, dit qu'elle étoit fameuſe par ſon antiquité & par la renommée de ſes fondateurs. Il fait mention du vieux Tyr dans la réponſe que les Tyriens firent aux Ambaſſadeurs d'Alexandre. On tira de ſes ruïnes les pierres qu'on employa à la conſtruction de la digue qu'on bâtit pour le ſiége de cette Place.

[d] Homére appelle ſouvent Tyrinthe une ville *bien murée* Τίρυνθα τειχιόεσσαν, Pauſanias Lib. 2. dit, qu'elle avoit été bâtie par les Cyclopes. La fable a fait des monſtres de ces ouvriers, parce que les Grecs les appelloient *ἐγχειρογάστορες*, ou *χειρογάστορες*, qui a ſes mains dans le ventre, à cauſe qu'ils ſe nourriſſoient du travail de leurs mains. Ceux qui bâtirent Tyrinthe étoient venus de Lycie, ce furent apparemment les premiers Maſſons, qui parurent en Gréce: & peut-être furent-ils appellez Cyclopes, à cauſe de quelque capuchon qu'ils auroient mis ſur leurs têtes, pour empêcher que l'éclat des pierres qu'ils tailloient ne leur bleſſât les yeux. Pauſanias remarque que les pierres dont ces villes furent conſtruites, étoient rudes & nullement polies. Il nomme ces pierres *ἀργοὺς λίθους*. Je ne ſçai, ſi on ne pourroit point prendre au même ſens ces paroles de Jeſus-Chriſt, que les hommes tendront compte à Dieu au jour du Jugement, *ῥῆμα ἀργὸν*, *des paroles dures & injurieuſes*. La matiére dont il s'agiſſoit, requiert aſſez cette explication, puis que c'eſt au ſujet du blaſphême contre le Saint Eſprit. Auſſi y a-t il des exemplaires qui ont *mauvaiſe πονηρὸν*, au lieu de *ἀργὸν* inutile. Matth. 12. ℣. 36.

[e] On ne doute pas, que Carthage ne ſoit une colonie des Tyriens, & Polybe, *Legat.* 114. remarque que les Carthaginois avoient accoûtumé d'envoyer à Tyr tous les ans des prémices aux Dieux de la patrie. Appien dans l'Hiſtoire des Guerres Puniques dit, que les Phéniciens avoient bâti Carthage en Afrique cinquante ans avant la priſe de Troye, & que ſes fondateurs furent un *Zorus* & un *Carchedon*. L'Hiſtorien *Philiſtus* de Naucrates, *Stephanus*, *Hiéronymus*, & même Euſebe dans ſa Chronique diſent la même choſe. Mais les Sçavans croyent avec beaucoup d'apparence qu'ils ſe ſont trompez, & qu'ils ont pris les noms des Villes pour les noms des fondateurs; parce que *Tſor* d'où ils ont fait leur *Zorus* eſt le nom de Tyr, & celui de *Carchedon* eſt le nom de Carthage, qu'on nomme proprement *Carthada*, qui ſignifie, *nouvelle Ville*. Diodore de Sicile remarque dans Photius, que ſes murailles avoient quarante coudées de hauteur & vingt deux de largeur. Il y a beaucoup de varieté touchant le tems de ſa fondation. *Philiſtus* dans Euſebe dit, que ce fut trente ans avant la guerre de Troye, Paterculus croit, que ce fut ſoixante cinq ans avant la fondation de Rome, Juſtin Lib.

Scaliger, Saumaiſe, Voſſius Bochart.

une Utique en Afrique, une Tartesse ou Tarsis en Espagne. On ne s'étoit pas piqué d'imiter la valeur des habitans de Sparte, qui n'avoient pas voulu défendre leur Ville par d'autres boulevarts, que par leur courage & par leurs bras.

Des argumens, que ces prémiers Edifices pouvoient fournir, pour connoitre l'antiquité.

On ne peut douter, que ces villes n'eussent quelques marques certaines de leur établissement, soit par la tradition & par l'histoire de leur fondation, soit par le culte qu'on rendoit à leur fondateur, ou par la généalogie des Rois qui les gouvernoient. Car il faut remarquer ici, que tous les Historiens s'accordent avec Moyse, à faire dans ces prémiers siécles du Monde, autant de petits Etats qu'il y avoit de villes, parce sans doute, que la Terre étant moins peuplée, chaque cité avoit un territoire de grande étenduë. L'Egypte étoit divisée en plusieurs tribus. Il y a grande apparence, que c'étoit autant de villes. On dit, que chacune de ces villes d'Egypte avoit un Roi: mais l'Ecriture sainte ne s'accorde pas fort avec cette pensée, nous

en

Lib. 18. cap. 6. croit, que ce fut soixante douze ans auparavant, & Tite Live quatre vingt treize ans, 296 ans après la prise de Troye. Ciceron dit qu'elle n'a subsisté en tout que six cens ans, l'Abrégé de Tite-Live sept cens, il ajoûte, qu'elle fut détruite l'an de Rome six cens sept. On en voit aujourdhui les ruïnes à quinze lieuës de la ville de Tunis, les habitans du Païs nomment ce lieu *Cartin* & *Bersak*, apparemment du nom *Byrsa*. Les Arabes appellent *Almenara*, la montagne qu'on croit avoir été renfermée dans la Ville, & les Chrétiens la nomment *Rocca di Mastinaces*.

** Strabon. Lib. 3.*

Marmol. Lib. 4. cap. 26.

La ville de *Cyrène* en Afrique est célébre dans les histoires, à cause de Battus son fondateur, de ses Poëtes, & de ses Philosophes.

Polybe dans son prémier Livre fait mention de *Tunis*.

Justin au chapître 4. du Livre 18. dit, que les Tyriens étant venus en Afrique bâtirent prémiérement la Ville d'Utique. Vellejus Paterculus au prémier Livre dit, qu'ils avoient quelque tems auparavant, fondé dans le détroit *Gades*, aujourdhui Cadis. C'étoit au même tems, que les habitans du Péloponese chassez par les descendans d'Hercule, fondérent la ville de Mégare.

On dit plusieurs choses de * Tartesse ou Tarsis en Espagne. Anacréon dit, que les hommes y vivoient long tems, & tous les Anciens Auteurs en ont parlé, comme d'un lieu de délices. C'étoit peut-être en cette Ville que Jonas vouloit aller, & nous pourrons quelque jour le prouver assez clairement, & montrer qu'il est plus facile d'entendre de cette Ville, ce que dit l'Histoire Sainte de Tarsis, que non pas de la Ville de Cilicie, qui avoit été bâtie par Sardanapale; dequoi il se vantoit dans son Epitaphe, quoiqu'Ammian Marcellin Lib. 14. cap. 8. l'attribuë à Persée ou à un *Sandan* venu d'Ethiopie. Saluste remarque, que cette Tarsis d'Espagne avoit changé de nom & s'appelloit Gadir. On peut voir M. Bochart au Lib. 3. de son Phaleg. chap. 7. Au reste on voit dans Photius, Cod. 43. que c'étoit un proverbe de parler de cette Tartesse d'Espagne, comme de la corne d'abondance.

en parlerons dans un autre lieu. Pline remarque, qu'il y avoit neuf Royaumes dans la seule Ile de Chypre. Ailleurs il assure, qu'il y avoit autant de Rois que de Villes: & dans un autre endroit parlant de l'Iberie, qui est la Mingrelie, il dit, qu'il y avoit six vingt Gouvernemens, qui étoient pour la plûpart autant de Royaumes & d'Etats. Il ajoute, qu'il faut croire qu'anciennement, lors que les hommes ne possedoient rien en particulier, ils vivoient sans crainte & sans envie, n'ayant d'autres ennemis que les bêtes sauvages: de sorte que celui qui avoit le plus d'adresse ou de force pour donner la chasse à ces bêtes féroces, étoit le chef & le maitre des autres. Il paroît encore par l'histoire, que les hommes commencérent à se faire la guerre les uns aux autres, de la même maniére qu'ils la faisoient aux animaux. Plutarque dans la Vie de Thesée remarque, que ce Heros de l'antiquité tua un insigne Voleur qui ployoit des arbres, pour servir de trébuchets à prendre les passans. Et delà, on peut connoître, que Moyse parloit le langage de la prémiére antiquité, quand il appelle Nimrod *un puissant chasseur devant Dieu*, c'est-à-dire, un grand chasseur.

Lib. 5. Sect. 35.

Liv. 14.

Lib. 6. cap. 9.

Sinnis πιτυοκάμπτης.

Genes. 10.

Si on fait réfléxion sur ce que l'histoire nous dit de la solidité, & de la vaste grandeur de ces prémiers édifices de l'antiquité, elle nous en donne une idée, qu'on a peine à se représenter, & qui surpasse toute créance. Encore aujourdhui le peu qui nous reste de ces antiques bâtimens fait l'etonnement des Architectes. On ne conçoit pas bien de quelles machines ils se servoient, pour mouvoir des pierres d'une grosseur si prodigieuse. On peut lire ce que nous aprend Hérodote d'un édifice taillé dans un roc, que le Roi d'Egypte Amasis transféra de la ville Eléphantine. On employa deux mille hommes qui furent occupez à ce transport durant trois années. La description qu'il fait des dimensions de ce bâtiment passeroit pour fabuleuse, si les Pyramides qu'on voit encore aujourdhui, & les Obelisques, que quelques Empereurs on fait venir à Rome, ne nous contraignoient d'ajoûter foi, à ce qu'on a écrit de

Livr. 1. Clio.

plus incroyable, touchant ces anciens édifices. Quand Pausanias parle de la Ville de Tyrinthe dans la Morée, qu'on dit avoir été batie par les Cyclopes, il remarque que les pierres étoient d'une telle grosseur qu'à peine les plus petites, pouvoient être trainées par deux Mulets : on en voyoit encore de son tems les ruines. Lorsque les Athéniens aidez par la ruse de Thémistocle, qui amusoit les Lacedémoniens, rebâtirent fort à la hâte ce fameux port de Pyrée, dont les murs étoient si épais, qu'il y pouvoit passer deux chariots de front, Thucydide [f] remarque, qu'ils ne se servirent ni de cailloux, ni de mortier, mais qu'ils y employoient de grosses pierres, liées avec le fer & le plomb.

Je fais cette remarque pour faire comprendre, comme plusieurs de ces édifices durérent long-tems, malgré les injures du tems & les efforts de la guerre. Aussi Pausanias, Strabon & Vitruve nous assûrent, qu'il y en avoit beaucoup qui subsistoient de leur tems, & qu'ils avoient eux-mêmes considérez. Par conséquent, on ne peut douter, que tous ces monumens n'ayent été, au tems que Moyse écrivoit, des preuves incontestables de la vérité ou de la fausseté de son histoire. Une seule preuve d'une antiquité, au de-là de douze siécles, tout au plus, suffisoit pour la refuter, & pour la convaincre de faux.

Art. 3. Des Temples. Il faut joindre aux villes les bâtimens consacrez à la dévotion. L'idolâtrie est presque aussi ancienne que le Monde. Les hommes s'apparçurent d'abord, que les influences des Cieux étoient nécessaires pour la fertilité de la terre, & pour les commoditez de la vie. Ainsi le désir de leur propre conservation, les portant à faire des souhaits & des vœux pour cette fertilité, ils se firent bien-tôt des Dieux du Soleil, des autres Astres, & de la Terre. C'étoient-là, leurs prémiéres [g] & leurs grandes divinitez. Dans la suite,

[f] Thucydide, Libr. 1, nomme ces pierres χαλιξ d'où est venu sans doute le mot François *Caillou*.

[g] On voit dans un ancien marbre, ou est gravé le Trairté de habitans de Smyrne, avec ceux de la ville de Magnéte, le serment qu'ils font de l'observer fidélement. Ils jurent prémiérement par la Terre & par le Soleil. *Marmor Oxon..*, ὀμνύω διὰ τὴν γῆν, ἥλιον...

forte, ils crurent devoir honorer les hommes qui s'étoient rendus fameux par quelques bien-faits, soit pour avoir fondé leurs Villes, ou pour avoir rendu célébres, les noms de la Patrie & de la Nation, soit pour avoir inventé quelque chose utile à la vie, ou pour avoir eu quelque qualité d'esprit & de corps, au-dessus du commun. Quoi qu'il en soit, ou par reconnoissance, ou par crainte, ou par un motif d'intérêt, ils érigerent bien-tôt des Temples & des Statuës à leur honneur. On composa un culte religieux. On institua des sacrifices & des fêtes solemnelles, qu'on célébroit à certains jours de l'année, avec beaucoup de pompe, comme avec un grand concours de Peuples, de même que ces jeux publics, qui se faisoient pour honorer quelque divinité, ou pour perpétuer la mémoire de quelque Héros, & de quelqu'action signalée. De sorte que la Religion elle-même, toute idolâtre & fausse qu'elle étoit, servoit de tradition & de mémoires pour l'Histoire du Monde. Il seroit fort difficile, que toutes ces choses s'accordassent avec le Systéme de la Chronologie de Moyse, sans qu'une seule le combatte, ni le renverse, pour peu qu'il eût été contraire à la vérité.

On peut voir dans les Historiens, la description de ces fameux Temples d'Egypte. Celui de Belus dans Babylone n'étoit pas moins admirable. Nous avons déja remarqué, que lors que Seleucus transporta les habitans dans la ville qu'il avoit fondée & appellée de son nom, il conserva ce Temple avec les murailles de la Ville. Tite-Live dit aussi, que *Lib. 1. cap. 29.* dans la destruction d'Albe, on épargna les temples des Dieux, parce que le Roi des Romains l'avoit ainsi ordonné. La Politique & l'esprit de Religion contribuoient également à rendre ces monumens sacrez & inviolables aux ennemis, soit pour ne se pas rendre l'horreur des Peuples, ou [ε] pour ne se pas attirer la colére des Dieux. Les Perses qui

[ε] L'Histoire est pleine d'exemples, vrais ou faux propres à inspirer cette terreur. * Lors que les Perses alloient pour piller le Temple de Delphes, ils furent surpris à l'improviste d'une si terrible tempête, que des pierres arrachées par la violence des tourbillons, se mêloient avec la pluye, la grêle & la foudre, & mirent en fuite les ennemis. Pausanias au Libr. 1. n'en dit pas

** Diodor. Lib. 11.*

qui n'avoient point de Temples, parce qu'ils regardoient comme une chose ridicule de vouloir renfermer la Divinité, ayant par ce principe détruit les Temples de la Gréce, dans les tems des irruptions qu'ils y firent sous Darius & Xerxes, s'attirérent par ce dégât sacrilége, la haine immortelle des Grecs. Les Gaulois pour avoir pillé le Temple d'Appollon se rendirent l'horreur des autres Nations, & on[b] parla de *l'Or de Toulouse*, comme d'un bien interdit, qui attiroit la vengeance divine. L'Histoire nomma *la Guerre Sacrée*, celle que la Gréce entreprit contre les Phocéens, par un décret des Amphictions à cause qu'ils avoient pillé le Temple de Delphes. De sorte qu'on doit poser ce principe, que ces édifices érigez par la dévotion subsistérent longtems, & qu'ils étoient des preuves autentiques de l'Histoire du Monde. Les Grecs rebâtirent bien-tôt les Temples que les Perses avoient brûlez, & les conquêtes d'Alexandre le Grand leur fournirent en [i] peu de tems, les moyens de recouvrer ces vénérables dépoüilles, qu'on rapporta en Gréce & en Egypte, pour les remettre aux lieux d'où elles avoient été transportées.

Il seroit trop long de parcourir l'histoire de ces lieux sacrez. Un des plus fameux de l'Asie fut le Temple de Diane dans la ville d'Ephese. Cette Ville lui fut [l] consacrée solemnellement, depuis que Crésus l'ayant assiégée, les habi-

Hérodote Lib. 1.

Lib. 15.

Lib. 12. cap. 5.

pas moins des Gaulois. Diodore raconte encore en un autre endroit des punitions exemplaires de ces sacriléges commis par les Phocéens, qui avoient pillé le trésor du Temple de Delphes. On voit dans Athénee la punition Divine de ceux qui avoient violé les Temples par des meurtres.

[b] Justin au Livr. 32. ch. 2. parle de cet Or de Toulouse que les Gaulois, sous la conduite de Biennus, avoient pillé dans le Temple de Delphes. Il fut fatal à ceux qui le tavirent & on attribuë à cet or, la cause des miséres des Romains sous la conduite du Consul Q. Cépion. Aulugel Lib. 3. cap. 9. dit, que ce proverbe *l'Or de Toulouse*, signifioit ce qu'on pouvoit souhaiter de plus sinistre, de même que le *Cheval Sejan*, dont les Maî res Cn. Séjus, Corn. Dolabella, & C. Cassius étoient morts misérablement.

** Val. Max. Lib. 5. cap. 1. §. 6.*

[i] Arrian Livr. 3. raconte, qu'Alexandre le Grand ayant pris Suse, renvoya en Gréce les Statuës que les Perses en avoient emportées. Ptolomee surnommé *Evergetes* ou bienfaiteur, ayant vaincu Seleucus & mis sous son obeïssance la ville de Seleucie, avec toute la Syrie jusqu'à Babylone, reporta avec lui en Egypte tant des Statuës des Dieux, que des Vases précieux jusqu'au nombre de deux mille cinq ceus, que Cambyse en avoit ôtez. Scipion * ayant pris Carthage, rendit aux Siciliens ce qu'on leur avoit pris des ornemens de leurs Temples.

[l] Thucidide au Livre 3. de son Histoire remarque que Polycrate consacra de la même maniére, une Ile à Apollon de Délos.

Ephesiens joignirent avec une corde leur Ville à ce Temple, qui en étoit alors eloigné de sept stades. Quelques Auteurs pretendent * que les Amazones le fondérent : mais Pausanias soûtient qu'il étoit beaucoup plus ancien, & que la tradition le faisoit venir du Ciel avec l'idole de Diane; c'est aussi le nom qui lui est donné dans l'Histoire des Actes des Apôtres.

Lib. 4. Messeni.

Ch. 19. ℣. 35. Actes.

Toute la Gréce étoit pleine de Temples, que ces Peuples superstitieux avoient bâtis à l'honneur de leurs Divinitez. On peut lire dans leurs Histoires ce qu'ils ont écrit du Temple de Delphes, consacré à Appollon, de celui de Minerve dans Athénes, de celui de Céres à Eleusine, de celui de Jupiter dans Sparte, & de celui d'Elide, où étoit la celebre Statuë de Jupiter Olympien. En Italie, combien y en avoit-il, non-seulement de ceux que la superstition Greque avoit érigez dans cette partie qu'on nommoit la grande Gréce, mais encore à Albe, & dans cette ancienne Toscane, d'où les prémiers Romains avoient tiré leurs rites & leur dévotion? Enfin parmi * les Arabes, les Carthaginois, & les Ibériens, les Siciliens & les Gaulois, combien pouvoit-on trouver de ces prémiers monumens de l'antiquité? Quoiqu'on remarque des Gaulois, comme des Peuples de la Germanie, que le culte de Religion s'y pratiquoit ordinairement au fond des plus épaisses forêts, on ne laisse pas d'apperçevoir dans l'histoire, qu'ils avoient des Temples considérables par l'art & par la solidité de leur structure. Grégoire de Tours remarque, que Chrocus Roi des Allemans brula dans l'Auvergne ce Temple célébre que les Gaulois nommoient *Vasso*. On ne sçait qu'elle Divinité y etoit adorée; mais on sçait, que ses murailles étoient de trente pieds d'epaisseur, que sa couverture étoit de plomb, & que le dedans étoit revétu de marbre, orné à la mosaique.

Lib. 1. cap. 30.

 Com-

On dispute si l'architecte du prémier Temple fut Chersiphronte, & si celui qui le rebâtit après qu'il eut été brulé le jour de la naissance d'Alexandre, fut Dinocrates, le même qui dirigea la fondation d'Alexandrie. On peut consulter sur ce sujet, M. de Saumaise sur Solin p. 812.

* On peut se former quelqu'idée de la multitude de ces édifices, par ce que Pline Lib. 6. nous apprend des Arabes. Il dit qu'en une de leur contrée, dans la seule ville de *Sabota* qui étoit la capitale, il y avoit soixante Temples dans son enceinte.

Lib. 6.

Comme ces édifices étoient respectez par un esprit de religion, & de crainte qui les rendoit inviolables, on ne peut douter qu'ils n'ayent subsisté long-tems. Pausanias as- *Lib. 1.* sûre, que de son tems on voyoit encore dans Athénes le portait du Temple de Minerve, & que c'étoit une des plus belles piéces d'Architecture, qu'on pût considérer. Vitruve remarque, que cet ancien Palais de l'Aréopage, où ces célébres Magistrats s'assembloient, étoit encore débout, quand il écrivoit. Combien de ruïnes voit-on aujourdhui en Egypte & dans l'Asie, de ces anciennes Villes, dont les Voyageurs curieux nous parlent dans leurs Rélations? De sorte que si on remonte au tems d'Alexandre le Grand & des Ptolomées, où il y a eu tant d'Historiens; & sur tout, si on se représente l'état du Monde lors que Moyse écrivoit, il ne se pouvoit qu'il n'eût quelque connoissance de tant de Villes, qui portoient avec elles, ou par la tradition, ou par quelqu'inscription des marques certaines de leur histoire. Pourquoi donc Moyse n'auroit-il donné à la durée du Monde, que deux mille ans depuis le Déluge, & onze siécles tout au plus, au commencement de la division des langues? A quel propos & dans quelle vûë, un homme raisonnable auroit-il posé un fait, que deux inscriptions en différens langages renversoient absolument? Il ne falloit pour le détruire, qu'une seule inscription en Grec, en Egyptien, ou en Syrien, de douze siécles tout au plus, parmi tant de Villes & tant de Temples bâtis avec de si grans efforts & si solidement. Ce pourroit-il faire qu'aucun Historien, entre cette foule innombrable, dont-on fait mention, n'ait rien laissé, qui convainquît de faux la Cronologie de Moyse, si elle n'eut pas été certaine & véritable? Pour peu qu'on y fasse attention, on sera contraint d'avouër, que cela n'est ni possible, ni vrai-semblable. Car ceux [a] qui entre-

[a] Xénophon parle dans l'expédition de Cyrus, des murailles de la ville qu'il appelle *Médie*, qui n'étoit pas éloignée de Babylone, & dit, qu'elles étoient de briques liées avec du bitume, qu'elles avoient vingt pieds de largeur & cent de hauteur. Ailleurs il parle des murs de Larisse proche du Tygre, de vingt cinq pieds de largeur & de cent de hauteur. Il y avoit au même lieu une Pyramide d'un arpent de largeur & haute de deux. On enfermoit quelquesfois des contrées entiéres de fortes murailles pour se défendre des irruptions des ennemis,

treprenoient de si superbes bâtimens, n'avoient pas seulement en vûë leur propre défense : mais ils vouloient faire passer leur nom à la postérité, comme le Poëte Ennius le remarque si bien dans Censorin:

Reges per regnum, statuasque, sepulcraque quærunt,
Ædificant nomen, summâ nituntur opum vi.

CHAPITRE V.

Des Statuës des Dieux, & des Offrandes, qui étoient dans les Temples.

L'Idolatrie est si ancienne, qu'elle a devancé de beaucoup, l'art de la sculpture & de la peinture : quoi qu'il soit presque un des prémiers, que l'esprit humain ait inventé, parce que la représentation de la Divinité qu'on sert, est quelque chose qui flatte la fausse dévotion.

De l'antiquité de l'Idolatrie.

Dès le tems de Moyse, on voit cette coûtume établie parmi les Nations. C'est pourquoi il défend sévérement aux Israëlites dans sa loi, de représenter la Divinité sous quelque figure que ce soit. Il parle souvent des Idoles des Peuples voisins de la Canaan. Et Aaron eut pour le peuple de Dieu la criminelle complaisance de fondre un Veau, afin d'imiter sans doute la devotion des Egyptiens.

Comme on voit dans l'Histoire Sainte, l'origine, la naissance & la propagation du genre humain, on peut aussi remarquer qu'il y est parlé de tout ce que les hommes inventerent pour les nécessitez de la vie, & pour les faux cultes de leurs Dieux, long-tems avant qu'on les trouve, parmi les Nations éloignées de celles, dont Moyse a parlé. Car tous les Peuples de la terre, ayant tiré leur origine de ces contrées, dont l'Ecriture fait mention, c'étoient

 des

nemis, [illegible]llide. Laced-monien avoit ainsi [illegible] me l. C[illegible]erf[illegible] d'un mur. Tous ces grands ouvrages capables de durer une multitude de siécles, étoient autant de preuves incontestables de l'Histoire du Monde.

des nations nouvelles, en comparaison des habitans de ces régions, qui étoient la patrie, & la source d'où le genre humain étoit sorti. De sorte qu'on voit chez les Nations, dont l'Ecriture parle, les arts & les inventions humaines fort avancées, lors qu'elles étoient parmi les autres Peuples dans leurs prémiers commencemens. Ce qui n'est pas une petite preuve de l'antiquité & de la vérité de l'Histoire Sainte.

Les prémiéres Statuës des Dieux furent de simples pierres.

Pour nous arrêter présentement aux objets de l'idolâtrie, on remarque dans les Historiens, que les prémiéres figures des Dieux furent d'abord grossiéres & informes. On se servit prémiérement de pierres & de colonnes. Il y a de l'apparence, que cette pierre ou cette colonne, [a] que Jacob érigea en Béthel, au lieu où il avoit eu une vision, fut l'origine de ces pierres si vantées chez les Idolâtres. Ils les nommérent *Bætuli*, & ce nom venoit apparemment de celui de Béthel, par une tradition corrompuë, dont on voit par tout des traces dans l'antiquité. On appelloit *Betulus* [b] cette pierre que Saturne dévora: & Sanchoniat ajoûte, que *Cælus* trouva des pierres animées. Pausanias ce Payen superstitieux dit, qu'on la montroit proche du Temple du fils d'Achilles, & qu'on versoit dessus tous les ans de l'huile par dévotion. Dans les extraits de Photius, il est parlé d'un Asclepiades, qui vît sur le Liban beaucoup de ces pierres, dont-il raconte plusieurs prodiges fabuleux, jusques-là qu'il dit, qu'un certain Eusebe en avoit [c] une, qui voloit en l'air, & qui se couvroit quelques-fois d'habits, tant il est vrai,

Genes. 28. ỷ. 18.

Lib. 10. Phocica.

Cod. 242.

[a] Le Grec a rendu le mot Hébreu מצבה par celui de Colonne: *Il érigea une colonne.* Nôtre version a traduit, qu'il *la dressa pour enseigne.*

[b] C'étoit un proverbe chez les Grecs, *καὶ βαίτυλον ἂν καταπίνοις. Il dévoreroit une betule.*

La conjecture du sçavant M. Bochart, touchant ces pierres animées est fort vraisemblable. Car enfin, il n'est point de fable quelque ridicule qu'elle soit, qui n'aît quelque fondement. Il prétend, que Sanchoniat avoit écrit משחים *des pierres ointes*, & que par une petite transposition de lettres, on lût נפשים *animées.* Enfin on peut lire ce que dit ce sçavant homme, & ce qu'en a écrit Vossius au chap. 39. du second Livre de l'Idolâtrie.

Phaleg. Lib. 2. cap. 7.

[c] Il fait la description de cette pierre & dit, qu'elle étoit ronde, d'une paûme de diamétre, qu'elle étoit blancheâtre: mais qu'elle paroissoit quelques fois plus grande & de couleur de pourpre, qu'on y voyoit quelques-fois des Lettres; que cet Eusebe la ficha dans le mur d'où elle rendoit par une fistule des Oracles, que cet homme interprétoit.

vrai, qu'une superstition crédule ne se donne point de bornes. Plusieurs Nations retinrent dès ces prémiers tems, la coutume d'adorer des pierres, & l'Empereur Eliogabale en fit apporter du Temple de Diane. Albupharage dans son Traitté de l'origine & des mœurs des Arabes, remarque que *Mana* ou *Meneth* étoit une pierre entre la Méque & Medine, à laquelle les tribus *Hodailo* & *Chozaah* rendoient un culte religieux. Il parle encore d'une Idole qu'il nomme *Saadah*, qui est une pierre longue. Maxime de Tyr dit aussi des Arabes, qu'ils adoroient une pierre quarrée, & chacun sçait qu'il y a une pierre noire dans [d] l'*Alcahaba* de la Méque, que les Arabes baisent par dévotion.

Lampridius chap. 7. Herod. Lib. 5. cap. 3.

Differt. 38.

Histor. Arab. Roder. Tolet.

On se servit dans la suite de ces pierres informes pour représenter les fausses divinitez, l'art de la Sculpture n'étant pas encore parvenu chez les peuples qui se dispersoient peu à peu & proche à proche sur la terre. De sorte que la grossiereté de ces objets d'Idolâtrie, prouve assez clairement l'enfance du Monde. Pausanias dit, qu'il y avoit une Pyramide à Mégare, qu'on nommoit Appollon, une autre chez les Sycioniens, qu'on appelloit Jupiter *Melichius*, & une colonne qui représentoit Diane. Ailleurs il remarque, qu'il y avoit sept colonnes proche d'un certain monument dans le pays de Lacedémone, qui représentoit les sept Planétes. Et dans son Livre 7. de l'Achaïe, il dit, que dans la place de la ville de Phare, il y avoit proche de la Statuë de Mercure, trente pierres quarrées avec l'inscription du nom de quelque Dieu, de même que dans l'Arcadie: parce, ajoûte-t-il, que chez les prémiers Grecs de simples pierres servoient à la représentation des Dieux. Un autre Auteur nous apprend, qu'Inachus le prémier Roi d'Argos fit bâtir une ville nommée Jopolis, dans laquelle il y avoit une Chapelle, où il avoit érigé une colonne d'airain, qui repré-

Libr. 1.

Lib. 2.

Lib. 3.

Joan. Ant. Malela Lib. 1.

[d] Cette Chapelle qu'on nomme *Alcahaba* est selon les Arabes, la maison d'Adam *. Roderic de Tolede écrit, que quand on rebâtit cette maison, qui avoit été detruite par une inondation, il y eut de la division entre les principaux, pour sçavoir qui remettroit la pierre noire à son coin. On convint que ce seroit celui, qui paroîtroit le prémier à la porte nommée *Baysaba*, & que cet honneur échut à Mahomet. C'est cette Chapelle *Alcahaba*, que les Califes revêtoient tous les ans de brocard, ce que fait aujourdhui le Grand Seigneur.

* *Histor. Arab. cap. 1.*

Albupharage.

représentoit la Lune ſous le nom d'Jo, avec cette inſcription : Ἰὼ μάκειρα (liſez μάκαιρα) λαμπαδηφόρες, *Bienheureuſe Jo qui* Liv. 1. *nous éclaire*. Pauſanias remarque que dans cette contrée d'Athénes qu'on nommoit *les Jardins*, il y avoit un Temple de Venus, & que la Statuë de cette Déeſſe étoit une pierre quarrée, comme les Termes, qui repréſentoient Mercure. Il ajoûte, qu'il ne pouvoit rien aſſûrer de ce Temple, ni de cette Venus qui fut digne de foi, à cauſe de ſa grande antiquité, qui étoit la cauſe pour laquelle cet- *Lib. 1. Strom.* te Idole n'étoit qu'une pierre quarrée. Clement d'Alexandrie à crû, que cette coûtume de repréſenter la Divinité par une colonne venoit de ce que Dieu s'étoit apparu, ſous la forme d'une colonne de feu.

Dea Syria. Il ne faut pas oublier ici ce que Lucien remarque au ſujet des repréſentations des Dieux. Il dit que les Egyptiens ſont les prémiers de tous les hommes qui ayent eu la connoiſſance des Dieux, & qui ayent bâti des temples, planté des bocages, & inſtitué à leur honneur, un culte & des ſolemnitez. Il dit encore que les Aſſyriens ayant reçû cette ſcience des Egyptiens, y ajoûtérent des ſtatuës & des repréſentations, que les Egyptiens n'avoient pas: De ſorte que les temples de Syrie ne ſont guéres moins anciens, que ceux d'Egypte. Il parle du temple d'Hercule [a] Tyrien, & d'un autre dans la ville de Sidon, conſacré à la Déeſſe *Lib. 2. Argot.* Aſtarthe, qu'il croit être la Lune. Pauſanias n'eſt pas du ſentiment du Lucien à l'égard des Egyptiens. Car ayant remarqué que Danaüs venu d'Egypte fit bâtir une Chapelle & une Statuë de bois à Apollon, ſurnommé Lycien [b], il ajoûte, qu'alors toutes les Statuës étoient de bois, principalement chez les Egyptiens. Cependant Hérodote *Liv. 2.* eſt du même ſentiment que Lucien. De ſorte que pour accor-

[a] Strabon au Livre 15. dit, que les anciennes Statuës d'Hercule ne le repréſentent pas avec la peau de Lion & la maſſuë.

[b] Cet Appollon étoit ſurnommé *Lycien*, parce qu'au raport de Pauſanias, lors que Danaüs vint d'Egypte & qu'il diſputa le *Libr. 2. Argot.* Royaume d'Argos à Stenelus; comme le Peuple étoit en ſuſpens, un Loup ſurvint qui ſe jetta ſur un taureau. Cet accident décida le différent. On crût que le Loup ſignifioit Danaüs, parce ſans doute que Danaüs étoit étranger, & on lui attribua la victoire, en reconnoiſſance dequoi l'Apollon qu'il conſacra fut ſurnommé *Lycien*, c'eſt-à dire, *Loup* dans la langue gréque.

accorder ces Auteurs, il faut croire, qu'au commencement ces peuples n'ayant aucune représentation, se laissérent enfin entrainer au torrent des autres Nations.

On doit joindre à ces pierres informes, les aiguilles & les obelisques des Egyptiens, qui étoient consacrez au Soleil, pour en representer les rayons. Nous en parlerons dans la suite.

La grossiereté de ces tems idolâtres étoit telle, qu'on employoit pour représenter les Dieux, non-seulement des pierres qui n'etoient ni façonnées, ni polies : mais encore des troncs d'arbres. Denis surnommé le curieux Inspecteur, veut que la prémiere Idole de la Diane d'Ephese n'aît eté qu'un tronc d'orme, posé par les Amazones. Le Consul Mucien dans Pline dit, que c'étoit une souche de vigne. Callimachus croit, qu'elle étoit de chêne. Vitruve pretend qu'elle étoit de cédre, d'autres la font d'ebéne : & Xenophon fort différent d'eux tous, assûre qu'elle étoit d'or.

Des Statuës de bois grossier.

περιηγητής.

Lib. 16.

Lib. 5. de l'Expedit. de Cyrus.

On façonna avec le tems le bois & la terre pour leur donner quelque figure. Pausanias fait mention d'une Colonne de bois, si vieille, qu'elle étoit liée avec des barres de fer. On disoit qu'elle avoit été autresfois dans la maison d'Enomaüs, & qu'elle étoit restée seule, quand le logis fut brûlé de la foudre. Il paroît de-là, soit que cette Colonne fut un objet de devotion ou non, qu'on étoit fort soigneux de conserver les reliques de l'antiquité. On remarque parmi les Lacedemoniens, que les anciens Simulacres des Dieux étoient des poutres mises en quarré, à peu près, comme les Astrologues representent le signe des gémeaux ♊. Ils les appelloient *δόκανα*.

Lib. 5. Eliacor. Prior.

Eusebe dit, que Pyras fut le prémier qui bâtit un Temple à la Junon d'Argos, que sa fille Carlythie en fut la Prêtresse, & qu'il fit d'un poirier sauvage, une figure de la Deesse. La version n'est pas bonne de rendre [1] une Statuë belle

Prepar. Evang. Lib. 3. §. 8.

[1] Plutarque, d'où Eusebe l'a pris, avoit dit auparavant, que ceux de Samos avoient une Statuë de Junon, faite de bois, comme le raporte Callimachus, dont il cite les vers, mais le passage est corrompu. Οὔπω σκέλμιον ἔργον εὐξόανον. ἀλλ' ἐπὶ τέθμῳ

belle & polie. Plutarque, d'où Eusebe l'a pris, dit assûrément le contraire, quoi que les vers de Callimachus qu'il cite, soient fort corrompus. Pausanias remarque qu'au temple de Poliade, il y avoit un Mercure de bois, qui passoit pour un don de Cecrops, & qu'on voyoit auprès, une litiére pliante qui étoit un [b] ouvrage du fameux Dedale. Pline dit, que le cédre dure plusieurs siécles, qu'à cause de cela, il servit à faire des Statuës des Dieux; & qu'on voyoit à Rome un Appollon de cédre, que C. Sosius, questeur de Lepidus avoit apporté de Seleucie, qu'on le nommoit pour cette raison, *Appollon Sosien.* Enfin le même Pline parlant des arbres, dit très bien, [i] qu'ils furent les temples des Dieux, & que par les anciens rites, la simplicité rustique, consacroit quelque bel arbre à la Divinité. Il ajoûte encore, que les Statuës étoient de bois, lors qu'on n'avoit encore nulle estime pour les os des bêtes, il veut parler de l'yvoire, & qu'on ne lui avoit donné aucun prix.

Lib. 1.

Lib. 13. cap. 5.

Lib. 12. cap. 1.

Des Statuës de terre.

On fit aussi des Statuës de terre durcie [l] au Soleil & au feu. Nous ne nous arrêterons pas à ce qu'on dit de cette colonne de Seth, ou la science de l'Astronomie étoit gravée,

τέθμιον δὴ νεόγλυφον ἄναξ θεῶς ἦσθα σανίς. ὧπε γὰρ καθιδρύοντο θεὺς τότε· καὶ γὰρ Ἀθήνης ἐν Λίνδῳ Δαναὸς λεῖον ἔθηκεν ἕδος. On apperçoit assez que le Poëte nous apprend, qu'alors l'art de faire des Statuës de bois étoit si imparfait, que les ais servoient à représenter les divinitez, après quoi il ajoûte parlant de cette Junon que Pyras avoit faite, ἐκ τῶν περὶ Τίρυνθα δένδρων ὄγχνην τέμων εὐκτέανον Ἥρας ἄγαλμα μορφῶσαι qu'il faut traduire ainsi, qu'ayant pris de la contrée de Tyrinthe des arbres, il choisit un beau poirier sauvage, & en fit la Statuë de Junon. De sorte qu'il faut joindre εὐκτέανον, *à souhait*, avec ὄγχνην *poirier sauvage*, & non pas avec ἄγαλμα *Statue*. Pausanias remarque la même chose, & dit que cette Statuë étoit très ancienne. τὸ δὲ ἀρχαιότατον πεποίηται μὲν ἐξ ἀχράδος ἀνετέθη δὲ ἐς Τίρυνθα ὑπὸ Πειράσου τοῦ Ἄργου... La plus ancienne fut faite d'un poirier sauvage & mise à Tirynthe par Pyras d'Argos...

** Exercit. in Sol. p. 1040.*

Lib. 2. Corinth.

[b] Le même Pausanias au Livre 9. de sa Beotie dit, que ces figures qu'on appelle ξόανα, qui signifient ordinairement des Statuës de bois, s'appelloient autres-fois δαίδαλα *Dédales*, & il croit que ce célébre Sculpteur tira son nom de-là, plûtôt qu'il ne le donna à ces sortes d'ouvrages. Le même Auteur, qui a si curieusement recherché, l'antiquité nous dit Libr. 8., que les Anciens faisoient leurs divinitez, d'ébene, de cyprés, de cédres, de chênes, de lotus, & d'un autre arbre qu'il nomme σμῖλαξ, que quelques uns prennent pour du lierre & M. de Saumaise * prétend que c'est l'If *Taxu.*.

[i] Pline lib. 12. cap. 1. *Hæ* (arbores scilicet) *fuère Numinum templa, priscoque ritu, simplicia rura etiam nunc Deo præcellentem arborem dicant.... Ex arbore & simulacra hominum fuère nondum pretio excogitato, belluarum cadaveri.*

[l] Tibulle Lib. 1. Eleg. 1, parle des premiers vases qui furent faits de terre.

Fictilia, antiquus primùm sibi fecit agrestis
Pocula, de facili composuitque luto.

re, parce que ce fait est si peu vrai-semblable, que ce seroit pousser la credulité trop loin, d'y ajoûter foi. Mais il paroît par l'edifice de Babel dont l'Ecriture parle, que les briques servirent aux prémiers usages des hommes. Il ne falloit pas en effet beaucoup de tems, ni de pénétration pour avoir cette expérience. Si la tradition des Juifs est véritable, Taré le pere d'Abraham fut des prémiers à former des Idoles de terre, puisque la même tradition, ou si on veut, la même fable nous apprend qu'Abraham les mit un jour en piéces*, excepté la plus grande, dont il fit un conte à Taré, afin de le retirer de son idolâtrie. Pausanias nous aprend que dans une certaine ville qu'il nomme *Tritia* dans l'Achaïe, il y a un temple des grans Dieux, dont les Statuës étoient de terre de potier; & Pline nous assure que le Jupiter du Capitole, dédié par Tarquin l'Ancien, étoit de la même matiére, d'où vient qu'on le doroit de tems à autre. *Lib. 7. Achaica.* *Lib. 35. Sect. 45.*

Des Statuës d'airain, d'or & d'argent.

Après s'être servi du bois, de la terre & des pierres pour façonner des divinitez, on employa dans la suite les métaux. Moyse parle de ces différentes matiéres, *Vous avez vû*, dit-il aux Israëlites, *leurs abominations*, *leurs Dieux de fiente, de bois, de pierre, d'argent & d'or.* Où on peut remarquer en passant, que le mot Hébreu, que nôtre version rend toûjours *un Dieu de fiente*, tire son origine d'un verbe qui signifie *tourner*, & qui pourroit avoir quelque raport à la terre façonnée. Le Grec a traduit simplement *des Idoles*. *Deuter. 29. ỷ. 17.* גלל

L'or & l'argent n'ayant pas été si-tôt connus chez les

H peu-

* Cette tradition fabuleuse porte, que Taré étant un jour absent, son fils Abraham détournoit de leur dessein ceux qui venoient pour acheter des Idoles, en leur disant, qu'ils devoient être honteux de servir des Dieux, qui n'étoient faits que depuis deux jours. On ajoûte qu'une vieille femme ayant présenté un plat de bouillon à ces Idoles, Abraham s'irrita de telle sorte, qu'il les brisa toutes, excepté une seule qui étoit la plus grande, à la main de laquelle il mit un bâton, & dit à son Pere, quand il fut de retour, que cette Idole avoit brisé toutes les autres, pour manger seule le sacrifice qu'on avoit offert. Le Pere irrité de l'outrage fait à ses Dieux, accusa son fils devant Nimrod, qui le fit jetter dans une fournaise. Albu-pharage dit seulement, qu'Abraham fut contraint de s'enfuir de la Ville des Caldéens, parce qu'il avoit brûlé le temple de leurs Idoles. Cela n'est pas plus certain, que ce qu'il raconte des Piës, qui mangeoient les grains que les Caldéens semoient, dont Abraham les délivra par ses priéres. * *Middraschim.* *De Dynastiis.*

peuples, dont l'Ecriture ne parle point, ils se servirent prémiérement de l'airain pour former leurs idoles. On peut remarquer dans les Historiens, que l'usage de l'airain fut le prémier reçû pour les armes. Homére n'en connoît point d'autre, & cela est parfaitement conforme à l'Histoire sainte, qui ne parle d'armes de fer, que fort tard. On se servit de l'airain, pour les Vases, pour la Monnoye, pour les Temples & pour les Statuës. Il y avoit dans Sparte une Chapelle de ce métail avec une figure de Jupiter; on la nommoit, *le Temple d'Airain*. L'ouvrage étoit très ancien. On l'attribuoit à un Léarque de Rhegge, que les uns faisoient disciple d'un *Dipœnus* ou d'un *Scyllis*, & les autres de Dédale. Il paroît de-là, qu'il y avoit dès ces prémiers tems, des Sculpteurs en Italie, & que ces Nations avoient quelque commerce, les unes avec les autres.

Pausan. Lib. 3. Laconica χαλκίοικος.

Pausanias remarque encore qu'aux environs de la ville de Corone, il y avoit un temple d'Appollon proche de la mer, avec une Statuë d'airain de ce Dieu. Ce temple passoit pour le plus antique de tous, & on croyoit que les Argonautes avoient dedié la Statuë. Il y avoit à Delphes, une Chapelle d'airain. Le Temple de Minerve, & le Lambris du Palais de Rome étoient de la même matiére.

Lib. 4. Messenica.

Pausanias Lib. 10.

Nous serions trop longs, si nous voulions raporter ce que les Anciens ont écrit de tous ces objets de l'idolâtrie, qu'ils ont examiné avec soin pour en connoître le tems & les Auteurs, soit qu'ils en eussent des preuves certaines, ou qu'ils ayent apris par la tradition, ce qu'ils nous en ont dit.

On commença d'abord à couvrir de [a] lames d'airain, d'or ou d'argent ces Dieux de bois & de pierres. Lucien dit, que

[a] Pausanias Lib. 1. parlant des Statuës qui étoient dans la Citadelle d'Athénes, remarque que celles de Minerve étoient très anciennes ϗ σφίσιν ἀντίλάκη μὲν ὐδὲν, *qu'il n'y avoit rien de fondu*, mais qu'elles étoient noircies, & peu capables de résister aux coups, parce que les Perses avoient mis le feu au temple, lors que la Ville fut abandonnée de ses habitans. Il est difficile de donner un sens raisonnable à la pensée de cet Auteur, à moins qu'on ne suppose que ces Statuës étant couvertes de plaques d'airain, d'or ou d'argent, le dedans qui étoit de bois ou de pierres, avoit été fort endommagé par le feu, de sorte que ces lames n'étoient plus si solidement appuyées. Car au reste du bois brûlé, ni des pierres calcinées n'eussent pû durer jusqu'au tems de Pausanias.

que les Statuës qui brilloient d'or ou d'yvoire, n'étoient au dedans que de bois, & il ajoûte que Lysippe ne fit son Neptune que d'airain, dans un état de pauvreté, parce que les Corinthiens de ce tems-là n'avoient point d'or. Jupit. Trag.

Dans la suite on les fabriquoit * par piéces séparément, & on les rejoignoit ensemble les unes avec les autres. Enfin on trouva l'invention de la fonte. Cet art de Sculpture fut dans sa perfection au tems d'un Phidias & d'un Praxitele. Le premier est renommé dans les fragmens de Diodore de Sicile, pour les Statuës d'yvoire, & le second pour sçavoir marquer les passions dans les ouvrages de pierres. Apelle & Parrasius furent ensuite célebres pour les peintures.

Il y avoit de ces Idoles chez toutes les Nations, en Egypte, en Assyrie, parmi les Chaldeens, parmi les Phéniciens, en Afrique, en Gréce, en Italie, chez les Scythes, dans la Chersonêse Taurique, en Germanie & dans les Gaules. Il y en avoit de grandes & de petites. Pline les distingue en trois sortes, les unes étoient de grandeur naturelle, il les nomme, *Iconicæ*; les autres étoient plus grandes, comme Jupiter Olympien, il les appelle *Augustes*; & les autres etoient ces fameux Colosses, [p] dont la plûpart furent consacrez au Soleil. Lib. 34. Sat. 9.

Comme la Religion, est la tradition la plus sacrée & la plus inviolable de toutes celles, dont les hommes peuvent être les depositaires, il ne faut pas douter que cette tradition vraye ou fausse, ridicule ou vrai-semblable, n'aît été transmise soigneusement d'une postérité à l'autre : de sorte que l'histoire de ces Dieux & de ces Statuës fut d'un grand usage, à ceux qui recherchérent l'antiquité du Monde.

* Pausanias dit au Livre 8. qu'au tems d'Ulysse, il n'y avoit point encore de Statuës d'airain. Mais quand on examine avec soin sa pensée, il veut dire seulement qu'on n'avoit pas alors l'usage de les faire entiérement d'airain, par l'invention de la fonte. Car il ajoute qu'elles etoient faites de la méme maniére, que le Jupiter d'airain de Sparte. Or cette Statuë étoit faite de piéces raportées, qu'on avoit attachées avec des clous & des agraphes, comme Suidas entr'autres le [illegible]oigne. Et c'est sans doute la pensée de Pausanias, quand il dit, καθάπερ ἐσθῆτα ἐξυφαίνοντες, elles n'étoient pas tout d'une piéce, comme une robe tissuë.

[p] Strabon Lib. 6. dit qu'à Tarente, il y avoit un Colosse de Jupiter, le plus grand de tous, aprés le Colosse de Rhodes. Il remarque encore, qu'il y avoit une forteresse, ou on voyoit des restes de l'antiquité.

Des dons qui étoient consacrez dans les temples.

Mais ils étoient encore aidez dans ce dessein, par les offrandes & les dons qu'on avoit faits à ces Divinitez, qui étoient déposez dans leurs temples & conservez avec grand soin. On en sçavoit l'occasion, le sujet & l'histoire, par la tradition ou par les inscriptions. Des gens établis exprès, les montroient aux Pélerins & aux Voyageurs curieux. Il est impossible de se figurer la prodigieuse multitude de ces présens, que la vanité des hommes autant que la dévotion, leur avoit fait consacrer, afin que leurs noms & leurs actions ne demeurassent pas ensévelies dans l'oubli.

Plutar. cur Pyth. non reddat oracula. Les Grecs les nommoient ἀναθήματα.

Exod. 35. Moyse avoit engagé les Israëlites à offrir ce qu'ils avoient de plus précieux pour la construction du Tabernacle, & lors qu'il fut fait, les principaux du Peuple offrirent des présens. On fit des plaques d'airain pour couvrir l'Autel, des encensoirs de ces malheureux, qui s'étoient rebellez contre Moyse & contre Aaron. Dieu ordonna qu'on mît au Sanctuaire, de la Manne dans une cruche d'or, avec la verge d'Aaron qui avoit fleuri. Saül, ou David déposa les armes de Goliath au tabernacle. Enfin il est souvent parlé dans l'Histoire sainte, du trésor de la maison de l'Eternel: & Joseph nous parle de plusieurs offrandes considérables, que des Rois étrangers avoient consacrées dans ce saint lieu.

Nomb. 7. Nombr. 16. Nombr. 17. 1 Sam. 21.

Cette coûtume s'observa parmi les autres Nations. Il y eut peu d'Idoles renommées, sur tout pour des oracles, qui n'eût un temple rempli de ces veux & de ces présens de dévotion.

L'Oracle de Delphes étant célébre parmi plusieurs Nations, on voyoit dans ce temple des présens, qui y avoient été aportez de toutes parts. Hérodote a remarqué que Gyges Roi des Lydiens fut le prémier des Barbares, qui y en envoya. Plutarque parle d'une Statuë d'or, de la boulengére de Crésus. On peut lire dans cet Auteur une description de ces trésors; les villes y avoient leurs chambres, où étoient leurs présens. Il parle de celle de Corinthe, qui y avoit été érigée par le Tyran Cypselus, où les Corinthiens déposoient leurs offrandes. Il parle de celle des Acan-

Lib. 1. Clio. Cur Pyth. non reddat orac.

thiens

thiens & de Brasidas, où avoient été autrefois des Obelisques de fer, donnez par une Courtisane. Il fait mention d'une foule de dons & de prémices offertes, pour des victoires remportées, avec ces inscriptions : *Brasidas & les Acanthiens, des Atheniens*, c'est-à-dire, pour avoir triomphé des Atheniens. *Les Phocéens, des Thessaliens : les Athéniens, des Corinthiens : les Orneates des Sycioniens : les Amphyctions, des Phocéens.* Lors que ces Phocéens eurent pillé ce temple, & qu'ils eurent fait de la monnoye, des offrandes d'or & d'argent qu'ils avoient emportées, les habitans de la Ville d'Oponte, en ramassérent assez pour faire une grande urne d'argent, qu'ils consacrérent dans ce temple. Quoi que plus d'une fois l'avarice aît poussé les hommes à ravir ces dépots sacrez, il en restoit encore beaucoup de fort anciens, du tems même de Plutarque. On sçavoit deplus, l'histoire de ceux qui avoient été emportez. Il y avoit des curieux qui sans doute en avoient parlé. Au même traitté de Plutarque, il est fait mention d'un Cléombrote Lacédémonien, qui avoit parcouru l'Egypte, & qui avoit visité curieusement le temple & l'oracle de Jupiter Hammon. *Rodhopis.*

Il faut remarquer ici, qu'il y avoit de ces Oracles par toute la terre, & presque dans chaque ville considérable, à Delphes, à Delos, à Milet [1] à Ephese, à Saba chez les Phoceens, à Dodone, à Clare, à Didyme. On parloit de l'Oracle d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Amphilochus, que Pausanias estimoit beaucoup. Tertullien contre Hermogenes, parlant de tous ces Oracles dit, qu'un Epicharme avec un Philochorus d'Athénes, entre toutes ces espéces de prédictions, donne le prix aux songes. Car, ajoûte-il, le monde est plein de ces Oracles, comme d'un *Amphiaraus* dans Orope, d'un *Amphilochus* à Malle, d'un *Sarpedon* dans la Troade, d'un *Trophonius* en Béotie, d'un *Mopsus* en Sicile, d'une *Hermione* en Macédoine, d'une *Pasiphaé* chez les Lacédémoniens. On pourra voir amplement, continué-t-il, dans les Volumes d'Hermippus de *Des Oracles.*

 Beryte,

[1] On appelloit l'Oracle de Milet *Evangelus*, c'étoit l'Oracle de *Branchus*.

Beryte, l'origine, les rites, les rélations & l'histoire de ces oracles qui se rendoient en songe.

Iliad. *Odyss.* *Lib. 9.* *Histor. Graec.*

L'Oracle de Dodone semble avoir été des prémiers chez les Grecs. Homére en a parlé dans ses ouvrages. Celui de Delphes ne lui cédoit pas l'ancienneté. Strabon dit, que le Senat des Amphyctions avoit été institué par Acrisius, pour veiller sur ce temple, & particuliérement pour avoir soin de son trésor & des offrandes qu'on y portoit. Il étoit très riche dès le tems d'Homére. Le même Strabon remarque, qu'on l'avoit déja pillé avant la guerre des Phocéens, quoique l'histoire n'en dise rien, à moins qu'on ne raporte ce sacrilége, à ce que dit Xenophon en quelqu'endroit, que les habitans de Delphes ayant consulté l'Oracle, pour sçavoir s'ils emporteroient le trésor, dépeur que Jason ne le pillât, il leur fut repondu, qu'ils eussent soin seulement, de ce qui leur appartenoit. Ils reçurent encore la même réponse à une semblable demande, au tems de la guerre des Perses, à ce que dit Hérodote.

Lib. 8. Urania, *Lib. 10. Phocica.*

Les Oracles de ce Dieu étoient si célébres, que Pausanias remarque de ces Peuples, que les Anciens nomment *Hyperboréens*, qu'ils avoient consacré un Oracle à Apollon, & qu'un nommé *Olen* en fut le [r] prémier Prêtre.

Des Sibilles. *Pausan.* *Ibid.*

A tous ces Oracles on peut rapporter ici, ce qu'on dit des Sibilles; d'une *Hérophilé*, dont on voyoit une élegie écrite sur une colonne dans la Troade, au bocage d'Apollon surnommé *Sminthien*; d'une *Démo* à Cumes, chez les Opiciens; d'une *Saba*, Suidas la nomme *Sambetha*, chez les Hébreux, on la disoit, fille de Bérose, les uns la font Babylonienne, les autres Egyptienne; d'une *Phœnis* chez les Chaoniens. Les Peliades étoient plus anciennes à Dodone, la fable en a fait des colombes; Pausanias en cite deux vers, qui parlent sans doute des Cieux, ou peut-être du Soleil & de la Terre, leur attribuant une éternité de la même maniére, que l'Ecriture sainte nous décrit quelquesfois

[r] Pausanias Lib. 10.
ὠλὴν δ' ὃς γένετο πρῶτος φοίβοιο προφάτας
πρῶτος δ' ἀρχαίων ἐπέων τεκτάνατ' ἀοιδάν.
Olen fut le prémier des Anciens, qui recita en Vers, les Oracles de Phebus.

for celle de Dieu [f], *qu'il étoit, qu'il est & qu'il sera.* On peut juger de cette multitude de temples, où l'on rendoit des Oracles que les dons qui y étoient consacrez, étoient sans nombre.

Les temples des autres Divinitez en étoient aussi ornez & remplis. Cela paroît également & par les histoires de ceux qui en avoient consacrez, comme par les relations de ceux qui les avoient pillez. La coûtume de faire des vœux aux Dieux, se voit dans la prémiére antiquité. Quelques-fois on consacroit, tout le revenu d'une année & tout ce qui naissoit tant d'hommes que de bêtes. On appelloit ces colonies, *le Printems sacré.* Nous pourrons en citer dans la suite, quelques exemples. Quelques-fois on dévoüoit des Peuples & des Nations entiéres. Quant Xerxes vint en Gréce, la plûpart des Béotiens s'étant rangez de leur parti, le conseil général de Gréce, ordonna que si on en remportoit la victoire, on dîmeroit ces peuples à l'honneur des Dieux. Peut-être que cette coûtume étoit venuë, des Peuples de la Canaan, que les Israëlites avoient mis à l'interdit, ou du vœu de Jephté, qui immola sa fille unique à l'Eternel.

Des choses, que l'on consacroit aux Dieux.

Ver sacrum.

Didor. Sic. Lib. 11.

Hérodote dit qu'à Babylone, l'argent que les femmes retiroient de leurs prostitutions étoit consacré à Venus, qu'ils nommoient Milytte. C'étoit peut-être à cause de cette infame coûtume, que la Loi de Moyse défendoit qu'on apportât ce gain honteux, en la maison de Dieu. Denis

Lib. 1.

Deuter. 23. ỷ. 28.

[f] Pausan. Lib. 10.

Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἐστὶ, Ζεὺς ἔσσεται, ὦ μεγάλε Ζεῦ

Ἁ καρποὺς ἀνίει, διὸ κλῄζετε ματέρα γαῖαν.

Jupiter qui étoit, qui est, & qui sera, ô grand Jupiter. Appellez aussi *Mere* la terre, qui nous donne ses fruits.

Homére parle aussi des Prêtres de Dodone qu'il nomme *Selli*, Iliade 16.

Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε, Πελασγικὲ, τηλόθι ναίων

Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου, ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ

σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται ἀνιπτόποδες, χαμαιεῦναι.

Jupiter Pélasgien Roi de Dodone, toi de qui la demeure est fort étenduë, tu régis Dodone parmi les froidures de son climat. Les Selles qui sont tes Prophetes sont autour de toi, les pieds sordides, & couchez à terre.

On parle fort des sonnettes de Dodone, & Mr. le Moine croit, que l'origine venoit de ce que le mot Hébreu נחש qui signifie *Serpent*, signifie aussi des vases d'airain. Il croit encore que les trépieds, si célébres dans les Oracles viennent des Teraphins, comme Orphée du mot arabe *Orphon*, qui signifie Magicien & enchanteur.

Varia Sacra.

Lib. I. Aborigines.

nis d'Halicarnaſſe nous apprend, que les prémiers habitans d'Italie, dont on ne connoiſſoit pas l'origine, étant chaſſez par les Sabins, de *Liſte* leur ville Métropole, & ayant de la peine à la recouvrer, dévoüérent aux Dieux & la ville & ſon territoire, avec des imprécations ſur ceux qui à l'avenir en recueilliroient quelque fruit.

Laerce, dans ſa vie. Voi les Notes de Caſaubon.

C'étoit auſſi la coûtume, que chaque art s'appropriât quelque divinité, à laquelle ils conſacroient quelques perſonnes, deſquelles tout le travail, tout le profit, ſe raportoit à ce Dieu & à ſes Sacrificateurs: d'où vient ce mot plaiſant de Diogene, qu'on devoit conſacrer un homme querelleur à Eſculape, le Dieu des Médecins. L'origine de ces conſécrations ſe peut lire dans l'Ecriture, & on y peut rapporter, ce que les Phariſiens appelloient *Corban*, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire de l'Evangile.

Appien d'Alex. de Bell. Rom.

De Quæſt. Græcis.

Τῆς ἐπισκόπου

J'ai déja remarqué, que ces dons ſacrez étoient inviolables aux hommes qui avoient quelque ſentiment de piété. Scipion défendit à ſes ſoldats de toucher à ceux qui étoient en grand nombre, dans les temples de Carthage. Et quand il arrivoit, qu'un [a] vainqueur honnête homme en trouvoit qui euſſent été pris, il les faiſoit rendre à ceux à qui ils appartenoient, où ils les reportoient eux-mêmes, pour en orner les temples de leur Patrie. Lors que quelqu'un de ces ſacriléges étoit pris, on le puniſſoit très griévement. Plutarque expliquant l'origine de ce proverbe: *Il ſouffre de plus grans tourmens, que Sambicus*, dit, que cet homme avoit briſé les offrandes d'Olympe, pour les vendre; qu'il avoit auſſi pillé le temple de Diane l'inſpectrice, & qu'ayant été pris, on lui fit ſouffrir durant une année, de cruels tourmens.

On peut juger de-là, que ces dons ſacrez étant en ſi grand nombre, fourniſſoient de bons mémoires à l'Hiſtoire du Monde. Car on ſçavoit ou par les inſcriptions ou par la tradition, quand ils avoient été conſacrez, par qui, & pour quel

[a] Pauſanias au Livr. 9. de la Beotie, dit que Silla faiſant la guerre à Mithridates, emporta les dons qui étoient à Olympe, à Epidaure & à Delphes. Ce temple d'Olympe fut rarement ſaccagé, parce ſans doute, qu'il étoit renfermé dans le Pélopponeſe, ou on n'abordoit pas ſi facilement. On y voyoit de ces préſens apportez de toutes parts, chaque Nation voulant y faire connoitre ſon nom; de ſorte que le même Auteur dit au Livr. 5. qu'il y en avoit même de la Cherſonêſe.

ce sujet, soit que l'histoire fût véritable, ou que ce fût une fable. Denis d'Halicarnasse dit, qu'il y avoit à Dodone de grandes coupes d'airain, qu'Énée & les Troyens avoient consacrées, comme cela paroissoit par les lettres antiques, qui y étoient gravées. Il parle encore d'un semblable don, offert par les mêmes personnes dans un temple d'Italie. Arrian dit qu'Alexandre étant dans Ilium, emporta du temple les armes qui y avoient été déposées, au tems de la guerre de Troye, & qu'on y avoit conservées en bon état. *Lib. 1.* *Lib. 1.*

Ciceron remarque, que c'étoit une coûtume pratiquée par les Anciens, d'écrire sur ces dons le sujet du vœu & de la donation : & il ajoûte, que Denis emporta ceux qui avoient cette inscription, *aux bons Dieux*, parce qu'il falloit, disoit-il, se servir de leur bonté. Pausanias nous apprend un coup hardi d'Aristoméne cet ennemi juré des Lacédémoniens, & dont la vie a quelque rapport, avec celle de Samson. Il dit qu'étant entré la nuit dans Sparte, il afficha son bouclier au temple d'airain de Jupiter, & qu'il y avoit mis cette inscription, *Aristoménes ayant vaincu les habitans de Sparte, consacre son bouclier à la Divinité.* Les mêmes Lacédémoniens firent changer l'inscription que leur Général Pausanias avoit fait mettre sur le trépied, qu'il consacra dans le temple de Delphes; parce qu'il y avoit fait écrire son nom, ce qu'ils ne voulurent point souffrir, après qu'ils l'eurent condamné. Ciceron parle de la Statuë de Lysandre, ce Capitaine fameux de Lacédémone, & des étoiles d'or, qu'il avoit consacrées à Delphes, après la bataille d'Aigopotamos qui abbatit l'Empire des Athéniens. Ces étoiles disparurent au tems de la bataille de Leuctres, & Ciceron dit très bien, que ce fut plûtôt un effet des Voleurs, qu'un ouvrage des Dieux. Alexandre envoya aux Athéniens trois mille dépouilles de l'Asie, pour mettre au temple de Minerve, avec cette inscription : *Alexandre fils de Philippe & les Grecs, excepté les Lacédémoniens, pour avoir vaincu les Barbares qui habitent l'Asie.* *Lib. 3. de Divin.* *Lib. 4. Messeniaca.* *Cornel. Nep.* *Lib. 3. de Divin. Plutar. cur Orac. Cess.* *Arrian.*

Ce peu d'exemples suffit, pour faire connoître que les

lieux ſacrez enſeignoient aux curieux, l'Hiſtoire du Monde: puiſque tant de préſens, conſacrez aux Dieux, tant de Statuës marquoient les tems & les lieux où il s'étoit fait quelque choſe de notable, juſques-là, qu'on diſtinguoit même ces monumens de l'Antiquité, qui étoient connus, de ceux dont on ignoroit l'hiſtoire. *Lib. 4.* Polybe remarque, comme quelque choſe d'extraordinaire que dans la Ville d'Aliphére, il y avoit une Statuë d'airain de Minerve, qui étoit un ouvrage d'Hécatodore & de Soſtrate: mais qu'on ignoroit par qui elle avoit été dédiée, & pour quel ſujet.

CHAPITRE VI.

Des Sépultures & des Trophées.

On a toûjours eu grand ſoin, d'enſevelir les morts.

De tout tems il paroît, qu'on à eu une certaine vénération pour les morts; & qu'on s'eſt fait un devoir religieux de leur ſépulture, ſoit qu'on voulût honorer les reſtes d'un composé, dont la plus noble partie ſubſiſtoit encore, ou qu'on s'efforçât de ſauver un [a] nom du nauffrage & du néant. Ainſi ceux qui avoient de la religion, comme ceux qui croyoient l'anéantiſſement entier de l'homme, travaillérent également à ériger des Sépulcres & à orner des Tombeaux. Si quelque peuple négligeoit ce devoir, on le regardoit comme une Nation féroce & ſauvage, & on en parloit, comme de la derniére [b] barbarie.

Geneſ. 23. Abraham acheta une grotte, avec le champ où elle étoit, pour ſervir de ſépulture à ſa famille. On peut recueillir de cette hiſtoire, que c'étoit la coûtume parmi les Cananéens, non-ſeulement d'enterrer leurs morts, mais auſſi d'avoir

[a] Homére Livr. 16. de l'Iliade ℣. 455. dit très-bien, parlant des tombes & des colonnes qu'on poſoit ſur le lieu de la ſépulture, que c'étoit la recompenſe des morts: γέρας ἐστὶ θανόντων.

[b] Ciceron Lib. 1. Quæſt. Tuſcul. dit, que dans l'Hyrcanie le Peuple & les grands Seigneurs nourriſſoient des chiens pour en être dévorez après leur mort. Il parle de Chryſipe, comme d'un Auteur qui avoit écrit fort exactement de ces matiéres, & il ajoûte qu'il y avoit parmi quelques Nations, des coûtumes ſi horribles & ſi odieuſes qu'on n'oſoit en parler.

voit des monumens considerables & de grand prix. Je ne m'arrêterai pas à examiner quelle pouvoit être la valeur des quatre cens sicles qu'il paya, pour l'acquisition de ce champ. On en peut juger par un autre achat que fit Jacob au pays de Sichem à son retour de Padan-Aram. Car l'Histoire sainte remarque, qu'il ne donna que le quart du prix, qu'Abraham avoit paié. Et quoique l'Ecriture ne se serve pas des mêmes termes, pour marquer la monnoye; s'il y avoit néanmoins de la difference, il faudroit dire, que l'argent que donna Jacob pour le champ de Sichem, étoit beaucoup moins que le quart, de ce qu'avoit donné Abraham. De sorte qu'il est toûjours certain, que la sépulture, qu'Abraham achetta, étoit de grand prix. *Genes.* 33.

Il paroit encore par la mort de Jacob, que les Egyptiens embaumoient les corps, & qu'ils les enterroient avec pompe & magnificence. Si on en croit les Auteurs, qui ont parlé des coûtumes de ce Peuple, les lieux de leurs sepultures étoient plus considerables que leurs propres maisons. On croit que les Pyramides étoient des sépulcres de Rois. Strabon parle d'une ville qu'il nomme *Nécropolis*, la ville des morts, parce que dans ses Faux-bourgs, il y avoit plusieurs jardins, destinez à la sepulture. Diodore de Sicile en rend la raison, c'est que les Egyptiens regardoient les maisons des vivans comme des hôtelleries, où l'on ne demeure qu'en passant, au lieu qu'ils considéroient les sépulcres, comme des maisons éternelles. Cette coûtume, d'élever de superbes tombeaux aux morts, vint à un tel excès, que la Loi des douze Tables si célébre chez les Romains, leur ordonna la simplicité, & Démetrius défendit aux Athéniens d'elever les sépulcres plus haut que de trois coudées. Mais ce reglement vint tard, & ne fut pas observé long-tems. *Lib.* 17. *Lib.* 1. *Cicer. Lib.* 2. *de Leg.*

On ne peut s'imaginer rien de plus sacré [c], ni ne plus inviolable, parmi les Nations, qu'étoit la sépulture. Au

[c] Les Loix défendoient expressément de détruire les sépulcres. Elles ordonnoient de grosses peines à ceux qui seroient convaincus de les avoir violez. Denis d'Halicarnasse remarque que Tarquin fut surnommé *le superbe*, pour avoir privé son beau-pére de sépulture, en disant que Romulus lui même n'avoit pas été enterré.

tems de la guerre des Perſes, les Grecs s'engagérent par ſerment, de ne point abandonner leur Général, & de ne pas laiſſer leurs morts ſans ſépulture. Ce ſoin étoit ſi grand & ſi religieux, que l'hiſtoire remarque dans un combat qui ſe donna proche de Corinthe, qu'il y eût deux Athéniens qui ne furent pas enſévelis, parce qu'on n'avoit pû les trouver, & dans un autre, qui ſe donna proche de Syracuſe; on parle, comme d'une calamité funeſte, que les Athéniens n'ayent pû enſévelir leurs morts. On voit dans Xénophon des Généraux punis de mort, quoique victorieux pour n'avoir pas eu aſſez de ſoin des morts. En un mot, il n'y avoit que les ſacriléges qui etoient privez de la ſépulture.

Thucydides Lib. 4.

Diod. Sic. Lib. 16.

On peut voir dans Homére, toute la ſcrupuleuſe exactitude, qu'on employoit à l'égard des morts, pour s'aſſûrer que cette coûtume étoit de la prémiére antiquité. Il en rend même la [a] raiſon, c'eſt qu'on croyoit la ſépulture abſolument néceſſaire, afin que les ames fuſſent reçûës aux lieux où elles alloient après la mort.

Nous ne marquerons pas les Nations qui enterroient leurs morts, ni celles qui les brûloient pour enſevelir leurs cendres. Cette coûtume de brûler les corps eſt très ancienne, & paroît avoir été pratiquée par la plus grande partie des Grecs & des Romains. Cependant on n'y contraignoit perſonne. L'Hiſtoire Romaine remarque, que Silla fut le prémier de ſa famille, qni ordonna qu'on brûlat ſon corps, depeur que ſes os ne fuſſent expoſez à quelqu'outrage: mais cela ne fait rien à nôtre ſujet.

Voyez Ciceron Livr. 2. des Loix.

Ciceron Lib. 2. de Legib.

Nous remarquerons en paſſant, que l'antiquité croyoit, que

[a] Homére au Livre 23. de l'Iliade introduit l'ame de Patrocle, ſe plaignant à Achille, de ce qu'il le négligeoit après ſa mort, & que le laiſſant ſans ſépulture, il ne pouvoit paſſer avec les autres ames, qui le chaſſoient & le contraignoient de demeurer errant:

Εὕδεις αὐτὰρ ἐμεῖο λελασμένος ἔπλευ Ἀχιλλεῦ
Οὐ μέν μευ ζώοντος ἀκήδεις, ἀλλὰ θανόντος
Θάπτε με ὅττι τάχιστα, πύλας Ἀΐδαο περήσω
Τῆλέ με εἴργουσι ψυχαὶ εἴδωλα καμόντων
Οὐδέ μέ πως μίσγεσθαι ὑπὲρ ποταμοῖο ἐῶσιν
Ἀλλ' αὔτως ἀλάλημαι ἀν' εὐρυπυλὲς Ἀΐδος.

On voit dans ce même Auteur, la coûtume de laver les corps morts, de leur fermer les yeux, de leur élever des tombeaux, de tourner trois fois à l'entour, de ſe couper les cheveux en ſigne de deüil, de faire un repas funébre, de célébrer des jeux, & de recueillir les os du milieu du bucher, pour les mettre dans une Urne.

que les cadavres fouilloient les lieux sacrez. Dans le tems d'une peste qui desoloit la ville d'Athénes; on consulta l'Oracle, qui repondit que c'étoit à cause des corps, qu'on avoit enterrez dans l'Ile de Delos consacrée à Apollon. Les Athéniens les firent retirer avec grand soin & porter les Urnes, dans l'Ile Rhénée, & purifiérent celle de Délos. Cela alla si loin, que les Grecs regardoient, comme souillez ceux qu'on avoit crû morts, & dont on avoit fait les funérailles. Ils les éloignoient des choses saintes, jusqu'à [e] ce que par quelques cérémonies, ils eussent repris une seconde vie. Cette coutume venoit sans doute de la Loi de Moyse, qui déclaroit souillé, tout ce qui avoit touché un mort.

Diod. Sic. Lib. 12.

Plutarch. Quæst. Rom.

Des sépulcres.

Après avoir fait connoître la piété des Anciens à l'égard des morts. Il est aisé de comprendre, que la terre se trouva bien-tôt couverte de sépulcres. Jacob érigea un monument à Rachel, d'où on peut conclurre, que c'étoit une coûtume etablie, comme nous l'avons remarqué ci-dessus au sujet d'Abraham. Moyse remarque, que la Statuë, ou la colonne que Jacob dressa pour enseigne sur le tombeau de Rachel, subsistoit au tems qu'il écrivoit. Absalom étant mort à la bataille qu'il donna contre l'Armée de son Pere, & les Israëlites n'ayant, ni le tems, ni peut-être la volonté d'ériger un sépulcre à ce fils rebelle, jettérent son corps dans une fosse, & élevérent sur la place, *un fort grand monceau de pierres*. Il est remarqué au même endroit, qu'Absalom, voyant qu'il n'avoit point de fils, [f] avoit fait bâtir une Statuë, ou une colonne, qui portoit son nom, afin qu'il pût passer à la postérité. On doit poser, comme une chose certaine, que dans chaque ville, & chaque état, il

Gen. 35. ℣. 20. מצבת

2 Sam. 18. ℣. 17.

I 3 y avoit

[e] Plutarque au même lieu parle d'un certain Aristin, qui ayant consulté l'Oracle sur ce sujet, fut, suivant la réponse, lavé par des femmes, envéloppé de langes & de bandes, & allaité, comme s'il eût commencé à naître. Les Grecs nommoient ces gens ὑστερόποτμοι, comme on diroit *des gens d'une seconde destinée*. A Rome c'étoit la coutume, quand quelqu'un retournoit, après que le bruit de sa mort s'étoit répandu par la Ville, de descendre dans sa maison par le toit, au lieu d'entrer par la porte.

[f] Joseph. Liv. 7. des Antiq. chap. 9. dit, avec les Septante, que c'étoit une colonne. Cela est vraisemblable, car les Juifs n'avoient pas accoutumé d'avoir des Statuës. Il y a des Voyageurs qui racontent, qu'on voit encore aujourd'hui ce monument, proche du petit pont de Cedron. Mais de la façon qu'ils le décrivent, ils ne s'accordent pas avec Joseph, qui ne dit pas aussi, qu'il subsistoit de son tems, ce qu'il n'auroit pas oublié s'il eût été si proche de Jérusalem.

J. Daubdan cap. 13. dans le sota de Vazensel.

y avoit des monumens notables pour les Rois & pour les Princes. C'étoit une punition, & une marque de tyrannie, quand le corps d'un Prince n'étoit pas déposé avec les autres, dans ces superbes tombeaux. L'Histoire sainte le remarque des Rois de Juda. Et généralement tous les Historiens nous apprennent la même chose, des autres Princes. Pausanias reporte, que les Lacédémoniens avoient érigé dans les plaines d'Olympe, une Statuë à Archidamus le fils d'Agésilaus, quoique ce ne fût pas leur coûtume de dresser des monumens hors de leur pays; mais ils en usérent de la sorte, à cause que ce Roi étant mort à la guerre contre les Barbares, fut le seul qui ne fut pas mis dans les sépulcres des Rois.

Lib. 6.

Ces sépulcres portoient avec eux plusieurs enseignes des personnes dont ils renfermoient les corps, du tems où ils avoient vécû, de leur condition & de la profession qu'ils avoient exercée. Les plus simples avoient des tombes & des colonnes, où les noms des morts étoient écrits. Lucien parle de Tertres, de Pyramides, de Colonnes & d'Inscriptions ou de titres. Ces inscriptions ne contenoient pas seulement le nom du mort, mais encore la cause de sa mort, quand il y avoit quelque chose d'extraordinaire. Hérodote dans la Vie d'Homére, si elle est de lui (le stile m'en paroît différent) dit, que ce prémier Poëte véquit au tems du Roi Midas, à qui il fit une Epitaphe, qui fut écrite sur la colonne de son sépulcre. Epaminondas, étant tiré en justice, pour avoir retenu l'Armée des Thébains, quatre mois au de-là du tems préfix, répondit pour sa défense, qu'il ne refusoit pas de mourir[a], pourvû qu'on mît sur son tombeau cette inscription : *Epaminondas a été condamné à mort par les Thébains, pour les avoir contraints de vaincre les Lacédémoniens à la bataille de Leuctre.* Ce qui fit rire l'assemblée, & fut suffisant pour l'absoudre. L'histoire parle d'une inscription faite en lettres assyriennes, sur la vie voluptueuse de

Voyez Homére Odyss. Lib. 11. ℣. 77.

Dial. de Luctu.

Cornel. Nepos, & Appien de Bell. Syr.

[a] Cornelius Nepos, dans la Vie d'Epaminondas racontant cette Histoire, fait dire à ce Général qu'il ne refusoit pas de mourir *modo in periculo suo scriberetur...* Sur quoi Cujas remarque que ces mots *in periculo* signifie *in titulo*. Il a raison, car Appien écrivant la même histoire dit κατὰ τὸν τάφον ἐπιγράψαι, écrire sur son tombeau.

de Sardanapale. On lit aussi celle de Cyrus. Strabon nous apprend qu'Aristobule y étant entré par l'ordre d'Alexandre, y lût ces paroles : *Je suis Cyrus qui ai fondé l'Empire des Perses, qui ai regné dans toute l'Asie, qui que tu sois, ne portes point d'envie à ce monument.* Onésicrite dit, qu'il y avoit seulement. *Je suis Cyrus qui ai été autresfois le Roi des Rois*, l'une & l'autre de ces Epitaphes peuvent être véritables. Il n'est pas nécessaire d'en raporter ici plus d'exémples. Car comme ces monumens étoient érigez pour conserver la memoire du défunt, on ne peut pas douter, qu'il n'y ait eu quelque chose qui le fit connoître. On y voyoit du moins le nom du mort. Pausanias parlant des sépulcres des Atheniens, qui étoient sur le chemin de l'Académie, dit, qu'on lisoit sur des colonnes les noms du mort & de sa tribu. Le même Auteur recherchant, pourquoi il n'y avoit rien d'ecrit sur le tombeau de ces Thébains, qui avoient combattu contre Philippe, croit que c'est à cause, que les Dieux ne leur avoient pas été favorables. *Lib. 15.* *Voyez aussi Arrian Lib. 6.* *Lib. 6.*

On remarque encore, que sur les monumens des Rois des Sycioniens, qui ont été les prémiers Princes de la Gréce, selon Eusebe [a] & quelques autres Historiens, on remarque, dis-je, comme quelque chose de singulier, qu'il n'y avoit rien d'ecrit. Le sçavant Commentateur du Traitté de S. Augustin *de la Cité de Dieu* croit, que Pausanias n'a voulu dire autre chose, sinon qu'il n'y avoit que les noms d'écrits. Cependant il semble que cet Auteur n'en dise pas tant, que ce sçavant homme s'imagine. Car il assûre [i] qu'il n'y avoit rien d'écrit, & que le peuple ayant donné au monument le nom du mort, lui disoit, le dernier adieu. Peut-être que cette coûtume leur étoit restée de la prémiére antiquité, lors que l'ecriture n'étoit pas encore en usage chez eux. De même que *Lud. Vives.* *Lib. 2.*

[a] Quelques Savans croient avec beaucoup de vraisemblance, qu'il n'y a point eu de Rois chez les Sycioniens, avant Inachus, qui occupa le Peloponese, facile à garder à cause de l'Isthme. Il établit sa domination sur les Argiens, trois cens ans selon Eusebe, avant que Cécrops régnât en Attique.

[i] Pausanias ayant dit Lib. 2. Corinth. qu'il n'y avoit rien d'écrit sur les Sépulcres des Sycioniens, ajoûte Τὸ δὲ ὄνομα ἐφ' ἑαυτοῦ καὶ οὐ πατρόθεν ὑπειπόντες κελεύουσι τὸν νεκρὸν χαίρειν. *& ayant prononcé son nom, sans parler du nom de ses ayeux, ils souhaitent au mort, un doux répos.*

que nous lisons dans l'Histoire sainte, qu'Abraham & les autres Patriarches avant Moyse, imposoient des noms aux autels & aux sépulcres qu'ils érigeoient : *Il appella*, dit l'Histoire sacrée, *l'autel ou le sépulcre de ce nom....* Puis qu'on parle de cette coûtume des Sycioniens, comme de quelque chose de singulier, il est certain que c'étoit la maniére ordinaire des Anciens, de mettre le nom du mort sur son tombeau.

Outre ces Epitaphes, il y avoit souvent des Statuës du mort, des sculptures & des bas reliefs, qui apprenoient ce qu'il avoit été, & qui avoient du raport à sa vie & à sa profession. On mettoit assez souvent des Lions sur les sépulcres. *Cod. 100. il cite Ptolom. Ephestion Lib. 7.* Un Auteur dans Photius, dit, que cette coûtume étoit venuë d'Hercules ; d'autres en parlent autrement. Il y avoit la figure d'un Serpent sur le sépulcre de Cadmus. *In cap. 6. Maimon. de Idolo-tat.* Vossius dit, que c'étoit à cause qu'il avoit le prémier apporté en Gréce, la religion des Phéniciens, qui révéroient la Divinité dans l'image d'un Serpent. Sur la tombe d'Isocrate, il y avoit, *De la Vie des dix Orateurs.* à ce que dit Plutarque, un Bélier haut de trente coudées, aux pieds duquel étoit une Syréne de sept coudées ; c'étoit la marque de sa douce éloquence. Lycurgue l'Orateur Athénien, avoit fait ordonner, qu'on poseroit des Statuës d'airain, sur les tombeaux d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, ces fameux Poëtes. *Lib. 1.* Pausanias dit qu'à Mégare, on voyoit le sépulcre de *Corebus*, sa Statuë taillant des figures de pierre, & proche de ce monument étoit celui d'*Orsippe*, en posture d'Athléte ; d'où il paroît que ce Corebus est le même qui fut déclaré vainqueur à la prémiére Olympiade. Aussi Pausanias croit que c'étoit la plus ancienne de toutes les Statuës qu'il ait vûës. *Lib. 5. quæst. Tuscul.* Ciceron raconte qu'étant questeur ou Receveur général en Sicile, il découvrit le sépulcre d'Archiméde, que les habitans de Syracuse ne connoissoient pas, parce qu'il étoit couvert de ronces & de buissons. Cet illustre Orateur,

[1] Peut-être Pausanias veut il parler des figures de terre, & que c'est ce qu'il entend par le mot Grec πωρον, puisqu'on remarque que ce Corebus Athénien, fut le prémier qui inventa la poterie ; de même, qu'on attribuë au Scythe Anacharsis, l'invention de la rouë des Potiers. Elle étoit sans doute plus ancienne chez les Hébreux. Jérémie en parle ch. 18. comme d'un usage reçû.

[illegible] sçavoit, nous dit-il, des Sizains qui devoient être gravez sur cette tombe, & qui apprenoient qu'on avoit mis au haut du sépulcre, une Sphére avec un Cylindre. Plutarque en dit la raison, c'étoit à cause que ce célébre Matematicien estimoit entre tous ces problêmes, celui de la proportion du Cylindre avec la Sphére. Ciceron continuë son récit & dit, qu'ayant considéré tout fort exactement, parce qu'il y avoit proche d'une porte de la ville une multitude de sépulcres, parmi lesquels il apperçût le haut d'une petite colonne sortant des buissons, sur laquelle il y avoit une Sphére & un Cylindre, il en avertît les principaux de Syracuse qui l'accompagnoient. On coupa les buissons: on nettoya le lieu, & on trouva à la base, une partie des Vers, l'autre etant effacée. Ce Romain se vante à son ordinaire, & se felicite de cette découverte. Je rapporte cette petite narration pour faire mieux concevoir, le soin & l'exactitude, avec laquelle on recherchoit ces anciens monumens, pour connoître par leur secours, l'Histoire de l'Antiquité. Il y avoit deux places chez les Athéniens qu'on nommoit Céramiques, l'une étoit dans la ville & l'autre dehors. La prémiére renfermoit les tombeaux de ceux, qui étoient morts, combattans vaillamment pour la Patrie. Le public fournissoit les frais de ces monumens, & on y gravoit les noms des morts sur des colonnes. On appelloit mêmes les cimétierres dans la langue Gréque, d'un nom qui signifioit *la multitude des Statuës.* πολυάνδριον.

Si on joint à ces simples monumens, les Pyramides, les Labyrinthes, les Mausolées, * combien de figures, de Statuës, de Bas-reliefs, & de gravûres y avoit-il, qui ne permettoient pas qu'on ignorât, quelles avoient été les personnes, de qui ils renfermoient les os. Clement d'Alexandrie remarque avec raison, que les prémiers temples de l'ido-

K

* Le mot κοιμητήριον signifioit en Crete les chambres, où les étrangers dormoient. Athénée Lib. 4. chap. 9. remarque, qu'on nommoit celles où l'on mangeoit ἀνδρεῖον, & celles ou l'on dormoit *cimetiere* ἐν ᾧ τοὺς ξένους κοιμίζουσι, d'où est venu le mot de cimetiére.

* Anaxagoras parlant du monument de Mausole, dit daus Diogéne Laërce Libr. 2. que c'étoit *une représentation tres belle des richesses de pierres*, πολυτελὲς λιθοποιημένης οὐσίας εἴδωλον.

° Eusebe en sa préparation Evangélique, cite

l'idolâtrie, étoient des sépulcres des Fondateurs des villes & des états, où de quelques Héros. Denis d'Halicarnasse *Lib. 1.* assûre qu'un même Héros avoit souvent plusieurs monumens en différens pays, & il dit que c'est la raison pour laquelle, on voyoit plusieurs tombeaux d'Enée.

Il y avoit dans ces sépulcres, des marques qu'ils faisoient connoître à qui ils appartenoient. Dès la prémiére antiquité, on mettoit dans ces monumens quelque chose de précieux, argent, vases, lampes, urnes & d'autres meubles mortuaires. Il seroit inutile de le prouver : on en trouve encore tous les jours dans les sépulcres qu'on découvre, sur tout en Egypte, il ne faut que voir les Mumies qu'on garde par curiosité. C'étoit l'ordinaire de [p] mettre sur les cadavres, une piéce de monnoye, pour le passage de l'autre vie. Dans l'Orient, on avoit accoûtumé de remplir les tombeaux des Grands, de richesses & d'autres choses prétieuses. Joseph remarque que Salomon fit mettre de grandes richesses dans le sépulcre de David son pére. *Livr. 7. ch. 22. des Ant.* Pour le prouver, il ajoûte, que treize cens ans après, Antiochus fils de Démétrius, ayant assiégé Jerusalem, le grand Sacrificateur Hircan, afin de l'obliger par argent à lever le siége, comme il n'en pouvoit trouver ailleurs, fit ouvrir ce sépulcre & en tira trois mille talens, dont il donna une par-

tie

cite Clement d'Alexandrie qui prouve, que les prémiers temples furent des sépulcres. Il dit après un Antiochus au Livre 9. de ses histoires, que Cécrops fut enterré dans la citadelle d'Athénes, où étoit le temple de Minerve; qu'au rapport d'un Ptolomée fils d'Agésarchus Livr. 1. Cyuira & ses descendans furent inhumez au temple de Venus, dans l'Ile de Paphos. Il en cite plusieurs autres. C'étoit sans doute pour cette raison & pour prévenir l'idolâtrie, que dans la Loi de Moyse, l'attouchement d'un mort rendoit un homme impur.

** Lib. 11. Sect. 95. Voyez Homére Lib. 11. ✠. 453. Lib. 2. cap. 6. De Iside & Osiride. In vita Poplic.*

[p] Lucien remarque dans un de ses Dialogues, qu'on mettoit une obole dans la bouche du mort, pour payer son passage, & qu'on croyoit les ames errantes & vagabondes, si on y avoit manqué. Il dit aussi, qu'on lavoit les corps, qu'on les ornoit d'habits précieux, qu'on les couronnoit de fleurs; qu'il y avoit des femmes qui pleuroient, qui déchiroient leurs habits, qui se frappoient l'estomach, qui ensanglantoient leurs jouës, & qui s'arrachoient les cheveux. * Pline nous apprend, que c'étoit aussi la coûtume de fermer les yeux du mort. Ce devoir se rendoit ordinairement par les parens. Il paroît dans Valére Maxime, que cette coûtume étoit très ancienne. On voit aussi dans Plutarque, que ceux qui s'étoient consacrez à quelque Divinité, étoient revétus d'habits religieux après leur mort. Le même Auteur nous apprend encore, qu'il n'étoit pas permis au Pontife de Rome, de pleurer un mort, ni aux autres Sacrificateurs, ni généralement à toutes sortes de personnes, tant qu'elles étoient occupées aux sacrifices. Cette coûtume étoit conforme aux ordonnances de Moyse.

De Luctu. Homér. Lib. 18. ✠. 345. Lib. 23. ✠. 46.

ne, ce Prince. En long-tems après, le Roi Hérode tira une fort grande somme d'un autre endroit de ce sépulcre, où ces trésors étoient cachez, sans que néanmoins, dit-il, on ait encore touché aux cercueils, dans lesquels les cendres des Rois sont enfermées, parce qu'ils ont été cachez sous terre avec tant d'art, qu'on ne les a pû trouver. Elien nous aprend, que Xerxes, ce Roi de Perse qui fut si malheureux dans son entreprise contre les Grecs, ouvrit le sépulcre de l'ancien Bélus, qu'il trouva le corps dans une grande urne de crystal pleine d'huile, excepté environ la hauteur d'une paume; qu'il y avoit une inscription sur une colonne, qui dénonçoit de grands malheurs à celui qui ne pourroit achever de la remplir, & que ce Roi l'entreprit inutilement. Ce fut peut-être la raison pour laquelle ce Prince infortuné, renversa ce temple, ou ce monument, comme Arrian nous l'apprend. Ce même Auteur remarque, qu'Alexandre fut fort irrité contre Baryane, parce qu'il avoit ouvert le monument de Cyrus, afin d'en tirer les trésors & qu'il l'en punit. Quinte Curce raconte l'histoire & dit, qu'Alexandre étant à Pasargade ville de Perse, fit ouvrir le tombeau de Cyrus pour rendre aux cendres de ce Conquérant des honneurs funébres, & qu'il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, & un cimeterre au lieu qu'il croyoit le trouver plein d'or & d'argent, comme les Perses en faisoient courir le bruit. Mais l'Eunuque Bagoas qui avoit la faveur d'Alexandre, irrité contre Orsines Satrape de la Province, c'est ainsi qu'il le nomme, l'accusa d'avoir dépouillé ce sépulcre, parce qu'il avoit ouï dire à Darius qu'il y avoit trois mille talens dedans. Cette accusation vraye ou fausse causa la mort du Gouverneur. Il étoit impossible d'ignorer l'histoire de ces monumens reconnoissables à tant d'indices.

Lib. 13. Histor. cap. 3.

Liv. 7.

Lib. 10. ch. 1.

J'ai deja dit, qu'ils se faisoient distinguer par leur structure. Nous avons aussi remarqué qu'on enterroit ordinairement les morts hors des villes. Cette coûtume n'étoit pas sans exception, Lycurgue avoit ordonné, que les sépulcres fussent dans les lieux des assemblées, afin que les

Voyez Alex. ab Alexand. Libr. 6. ch. 16.

 jeunes

jeunes gens les puſſent conſidérer, pour s'inciter à la vertu. On les érigeoit ordinairement proche des grands chemins, d'où vient cette inſcription, *Siſte Viator*, arrête paſſant. Les Grecs avant qu'ils brulaſſent les corps, les mettoient dans des grottes ſouterraines comme les Juifs, avec une groſſe pierre à l'entrée. Jeſus-Chriſt reproche aux Juifs, qu'ils embelliſſoient les ſépulcres des Prophétes. Les Grecs mettoient les corps dans des coffres qui étoient dans ces grottes, comme cela paroît par l'hiſtoire de la Matrone d'Ephéſe, dont parle Pétrone. Les Romains avoient au bout de leurs chams, des Autels quarrez, ſous leſquels il y avoit des voûtes, où l'on mettoit les urnes. Mais par tout il y avoit des colonnes, des figures, des Statuës & des inſcriptions. De ſorte que ces monumens [a] ſe préſentoient aux yeux de tout le monde: & les morts enſeignoient ſans peine l'Hiſtoire du Monde aux Vivans. On peut dire aſſûrément que la prémiére magnificence des Anciens, parut dans les funérailles, & dans la ſtructure des tombeaux. Cela eſt inconteſtable, quand on fait réfléxion ſur les précautions des Loix des douze Tables, expliquées par Ciceron, & par
Lib. 2. de Legibus. les Loix de Solon & de Démétrius, qui tendoient toutes à arrêter ces excès.

Ainſi on découvrit facilement ces anciens monumens
Lib. 8. ch. 10. dans toutes les parties du Monde. Quinte Curce, raconte, que l'Armée d'Aléxandre ayant coupé du bois & allumé des feux, quelques étincelles volérent juſqu'aux ſépulcres des habitans de Nyſe, qui étoient bâtis de vieux cyprés, à quoi le feu ſe prit auſſi-tôt & les conſuma entiérement.
Lib. 10. ch. 1. Le même Auteur dit, que Néarque & Onéſicrite ayant eu ordre de naviger ſur l'Ocean le plus avant qu'ils pour-

[a] Dans Homére Lib. 7. de l'Iliade ψ. 85, Hector parle des Grecs qu'il tuera, & auquels il accordera la ſépulture.

σῆμά τι οἱ χεύωσιν ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησ-ποντῳ
Καί ποτέ τις εἴπῃσι, καὶ ὀψιγόνων ἀν-θρώπων
Νηὶ πολυκλήϊδι πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον
Ἀνδρὸς μὲν τόδε σῆμα πάλαι κατατεθνειῶ-τος.

Les Grecs lui érigeront un monument ſur les côtes de l'Elleſpont, afin que quelque jour la poſtérité à venir traverſant la mer, on diſe de deſſus les vaiſſeaux; c'eſt ici le tombeau de quelqu'illuſtre mort de l'Antiquité. * Ailleurs le même Poëte, parle de bâtir des forts & des tours, au lieu où les Grecs auroient brûlé leurs corps.

Lib. 7. ψ. 335.

revinrent, raporterent diverses choses qu'ils avoient apprises des habitans de ces côtes. Ils disoient entr'autres que la mer rouge n'est pas ainsi appellée, à cause de la couleur de ses eaux comme plusieurs croyent, mais à cause du Roi *Erythras*; qu'assez près de la terre ferme, il y avoit une Isle toute plantée de palmiers & environ le milieu du bois, une colonne fort haute, qui étoit le sépulcre de ce Roi, chargée de caractéres du païs. Arrian nous apprend, qu'il y avoit des tombeaux des anciens Rois de Caldée, qui etoient couverts de l'eau d'un lac proche de Babylone, que le Diadême d'Alexandre le Grand s'y accrocha, ce qui fut de mauvais presage. Appien raconte la même chose. Arrian nous dit encore qu'Alexandre étant passé en Asie couronna le tombeau d'Achille. Diodore de Sicile y joint celui d'Ajax. Il a raison, car long-tems après Ammien Marcellin, parlant du voyage de l'Empereur Julien en Asie, fait mention des sépulcres d'Achilles & d'Ajax, si renommez au siége de Troye. Homère dans Pausanias parle du tombeau d'*Epytus* fils d'Elatus, qui étoit un Tertre elevé, entouré d'un bord de pierre. Ce prémier Poëte de l'antiquité suffit seul pour nous apprendre le soin, que les anciens avoient d'eriger des tombeaux aux morts, pour conserver leur nom & leur réputation. De sorte que plus le mort avoit été renommé, plus son monument avoit de splendeur. Au Livre 7 de l'Iliade, il fait dire à Hector, qu'il mettra dans les temples, les dépouilles des Grecs, qui auront la hardiesse de combattre contre lui, mais qu'il leur rendra les corps, afin qu'ils leur dressent des monumens si superbes, qu'on puisse les appercevoir de loin sur l'Ellespont pour engager les passans à dire, *c'est ici le tombeau d'un homme illustre, mort il y a long-tems*. On peut voir aussi dans Xenophon, que les sépulcres étoient assez élevez & assez forts, pour servir dans la guerre, d'embuscades & de retran-

Ce mot en Grec veut dire, rouge. — *Lib. 7.* — *Lib. de Bel. Syror.* — *Lib. 1.* — *Lib. 17.* — *Lib. 22. cap. 8.* — *Homér. Odyss. Lib. 24.* — *Lib. 8. Arcadica.* — *Voyez la note q.* — *Lib. 7.*

Diodore de Sicile l. ... raconte une avanture à peu prés semblable au sujet d'Epaminondas. Il dit que comme ce grand Capitaine sortoit de Thebes, pour aller commander l'Armée, la Banderole, qui étoit attachée à une halebarde, pour donner le signal, fut emportée par un tourbillon de vent, & attachée à une colonne de sépulcre, ce qui fut un prodige fâcheux.

retranchemens. Auſſi quand les Athéniens rebâtirent du tems de Témiſtocle le port de Pirée, parce qu'ils étoient fort preſſez d'achever leur deſſein, ils ſe ſervirent des tombes, des colonnes, & des autres pierres des ſépulcres. Thucydide qui nous l'apprend, parle formellement des báſes de Statuës, & de pierres figurées ou gravées.

Lib. 1. λὶθ βάσεων ἀνδριάντων εἰργασμένοι.

Par tout ces ſépulcres, étoient ſi apparens, qu'on ne pouvoit pas, ne s'en point appercevoir. L'Hiſtoire ſainte, parlant du Roi Joſias, qui démolit l'autel ſchiſmatique de Béthel, dit qu'il apperçût des ſépulcres qui étoient en la montagne, & entr'autres, celui du Prophéte qui avoit prédit les choſes qu'il faiſoit, étoit notable.

2 Rois ch. 23.

L'Italie n'étoit pas moins ornée de ces tombeaux antiques que les autres parties de la terre. Denis d'Halicarnaſſe dit, qu'on voyoit encore de ſon tems les fondemens de la ville d'Orvin, & des ſépulcres d'un ouvrage très ancien. Ailleurs il parle des colonnes.

Lib. 1. *Lib. 3.*

On ne peut pas même douter, que cette ancienne coûtume n'ait été pratiquée parmi les peuples Septentrionaux. Les relations de ces païs, diſent qu'on y voit encore des Tertres élevez, qui ſont des anciennes ſépultures. Et quant à la Germanie, les ſépulcres des prémiers Rois François, prouvent invinciblement qu'ils en uſoient à l'égard de leurs morts, comme les autres Nations. Le tombeau du Roi Childeric en eſt une preuve inconteſtable. Il avoit été enterré à Tournai ſur le grand chemin. Ce monument eſt un des plus conſidérables de tous ceux de l'antiquité, qui ayent été découverts de nos jours. Ces peuples mettoient les corps en terre, & la loi Salique ordonnoit des peines à ceux qui les déterreroient, pour les dépouiller. Les perſonnes de qualité avoient ſur leurs ſépulcres, un monument élevé avec divers ornemens d'Architecture qu'ils nommoient *Ariſtatons*, ou *Baſiliques*. On trouva dans le tombeau de Childeric, quantité de filamens d'or, c'étoit apparemment des reſtes de ſes habits royaux, des anneaux d'or, entr'autres il y en avoit un, ou on voit ſa figure. Son épée, ſon baudrier, ſa hache d'armes & ſa lance y étoient auſſi. On y trouva

Titulo de expoliatione.

[illegible] des tablettes, un ſtile d'or, un globe de criſtal, avec quantité de piéces de monnoye, ou de médailles d'or & d'argent. Il eſt aiſé de juger par ce monument, où on a trouvé tant de précieux reſtes de l'antiquité, après douze ſiecles ou environ, combien les tombeaux donnent de facilité aux Hiſtoriens, pour connoître l'Hiſtoire du Monde. Il y en a qui croyent, qu'on trouva il y a environ deux cens ans, le tombeau d'Adoniram Miniſtre du Roi Salomon, proche de Sagonte en Eſpagne, comme il apparoiſſoit par les caractéres hébreux de l'inſcription. Mais comme ces caractéres ſont ſemblables aux nôtres, cette découverte m'eſt fort ſuſpecte.

Les Trophées ſont une autre eſpece de tombeau qu'il faut *Des Trophées.* joindre ici avec les ſépulcres. Cette coûtume d'ériger des marques d'une victoire remportée ſur les ennemis, eſt auſſi ancienne que les guerres, qui ont preſque commencé avec le genre humain. On lit dans l'Hiſtoire Sainte, que Joſué *Exod. 17.* avant vaincu les Amalecites, Moyſe eleva un trophée, car l'hiſtoire remarque qu'il batit un Autel & le nomma, *l'Eternel mon enſeigne*, ou *mon refuge*. *Joſ. 10.* Joſué imita Moyſe, & fit élever un monceau de pierre, à l'entrée de la caverne, où étoient les corps des Rois qu'il avoit défaits.

Les autres peuples en firent de même, chacun voulant laiſſer un monument de ſa prudence & de ſa valeur. Héro- *Lib. 4.* dote dit, que Darius au retour de ſon expédition contre les Scythes, fit ériger des colonnes de pierres blanches ſur le bord du Boſphore. On voyoit ſur l'une, des lettres aſſyriennes, & ſur l'autres des lettre gréques. Si c'étoit des trophees, il vouloit en impoſer à la poſtérité; car ſon voyage ne fut pas fort heureux. Les habitans de Samos firent gra- *Id. Lib. 6.* ver ſur une pierre, les noms de ces dix Capitaines de Vaiſſeaux, qui avoient vaillamment combattu contre Darius. Tous les Hiſtoriens parlent des Victoires de ce Roi d'Egypte, que la plûpart appellent Séſoſtris. Pline dit, qu'il *Lib. 6.* porta ſes armes juſqu'au port, qu'il nomme Moſſylique, qui eſt aujourdhui le Cap de Gardafu. Strabon remarque, *Lib. 17.* qu'il érigea par tout des autels & des colonnes, pour monumens

numens de ses victoires. Il avoit même accoûtumé de faire tailler sur ces colonnes des figures qui distinguoient les Peuples efféminez, de ceux qui s'étoient défendus avec un courage mâle, & une vigueur martiale. On croit que ce Roi, qu'Hérodote & d'autres après lui nomment Sésostris, est celui que Manéthon appelle Séthosis, & d'autres, Rameſté, dont on voit une obélisque à Rome, qui est expliquée dans Ammian Marcellin. Je ne parlerai pas de la colonne de Sémiramis, parce qu'Annien de Viterbe, ne mérite pas d'être cité.

Lib. 17.

Ce seroit perdre le tems de s'arrêter à parler des trophées des Grecs, & des Latins. Les régions où ils avoient porté leurs armes en étoient pleines. Polybe remarque, qu'Aratus en avoit rempli le Pélopponese. Il n'y avoit que les seuls Macédoniens qui n'avoient pas cette coûtume, au raport de Pausanias. L'histoire n'y perdoit rien, car ils ne laissoient pas d'ériger chez eux, des Statuës & des colonnes, où l'on voyoit les noms des vaillans hommes. Alexandre fit faire par Lysippe, vingt cinq Statuës d'airain, de ses gens qui avoient été tuez au passage du Granique. Elles étoient dans la Ville qu'il nomme *Dio*, & Tite-live nous apprend, que Métellus les emporta à Rome.

Lib. 4. *Lib. 9.* *Arrian Lib. 1.* *Lib, 44. cap. 7. Vid. Pline & Paterculus.*

Comme les Anciens n'avoient rien de plus saint, que l'amour de la Patrie, & le désir de la gloire, on ne peut douter, qu'ils ne recompensassent ceux qui mouroient au service de la République, de tout ce qui pouvoit donner quelque splendeur à leur nom & à leur réputation. De-là venoient, les tombeaux, les colonnes, les trophées, les statuës, les inscriptions. On voyoit des Statuës triomphales de tous côtez. Denis d'Halicarnasse, dit, que Romulus triomphant des Camérins, consacra au Dieu Vulcain, un char à quatre chevaux, sur laquel étoit sa Statuë. Le tout étoit d'airain. Mais Plutarque croit qu'il s'est trompé, parce qu'en ce tems-là, toutes les Statuës triomphales étoient à pied. Il paroît par cette réfléxion de Plutarque, comme les Anciens examinoient les monumens de l'antiquité, pour écrire l'histoire. Il ne faut pas oublier la remarque d'Elien, que

Lib. 2. *Dans la Vie de Romulus.* *Histor. Lib. 12. chap. 23.*

que les Celtes avoient accoûtumé d'ériger des trophées, selon la coutume des Grecs.

Chacun sçait qu'ordinairement ces trophées étoient chargez des dépouilles de l'ennemi. On avoit attaché dans Rome les armes des Curiaces à une colonne. Ces armes avoient été rongées par le tems ; mais la colonne se voyoit encore *Lib. 5.* au tems[a] de Denis d'Halicarnasse. Il n'y avoit rien de plus connu dans cette ville maîtresse de l'Univers, que cette fameuse tribune, d'où l'on haranguoit le peuple Romain. Elle étoit composée des [b] éperons des vaisseaux qu'on avoit *Tite Live* pris en un combat naval contre les Antiates. Enfin le Sco- *Livr. 8. ch. 14.* *Plutus Acte* liaste d'Aristophane, nous enseigne suffisamment, ce que *2. Scene. 4.* c'étoit qu'un trophée. Les Anciens érigeoient en signe de leur Victoire, une pile, ou une grande pierre, & ils y écrivoient les actions qu'ils avoient faites contre leurs ennemis. On l'appelloit un Trophée, à cause qu'on avoit mis l'en- *Τροπαῖον ἀπὸ* nemi en déroute. Clitus dans Quinte-Curce, cite un Vers *τῆς τροπῆς τῶν ἐχθρῶν.* d'Euripide, d'où il paroît que les trophées avoient toûjours *Livr. 1.* des inscriptions. La pensée du Poëte est que les Grecs *Ch. 1.* avoient eu grand tort, d'ordonner qu'on mettroit seulement le nom des Rois dans ces sortes d'inscriptions, parce que c'étoit dérober à de vaillans hommes la gloire qu'ils avoient acquise au prix de leur sang.

Il n'y a plus qu'une chose à remarquer sur ce sujet. C'est que l'on consacroit souvent à quelque Dieu, le trophée qu'on érigeoit, pour le rendre sacré & inviolable. Cette coûtume s'étendoit même sur les Statuës des particuliers, afin de les conserver plus long-tems. L'effigie de Platon étoit consacrée aux Muses. Pline nous apprend que Caïus *Lib. 6.* Cesar ayant vaincu Pharnace à l'embouchure du Thermodon, érigea un trophée à l'opposite de celui que Pharnace

L fils

[a] Tite Live remarque la même chose Liv. 1. ch. 26. & dit, que le lieu où elle avoit été posée se nommoit *la pile d'Horace, pila Horatia.* Il ajoûte que le pére d'Horace ayant fait passer son fils sous le joug, à cause du parricide qu'il avoit commis, on appelloit ce joug *le pilier de la sœur. sororium tigillum.* Il se voyoit encore au tems d'Auguste dans la petite ruë, qui alloit des Carines à la ruë Cyprienne.

[b] Tit. Liv. L. 8. c. 14 dit, qu'une partie des navires pris sur les Antiates fut amenée au port, une autre partie brûlée, des éperons (*rostra*) desquels on trouva bon, de faire construire une tribune dans la place du Palais. On remarque qu'il y avoit deux sortes de *rostra*, les vieux devant la Cour d'Hostilius, les nouveaux au pied du Palais.

fils de Mithridate avoit élevé, lors qu'il battit Triarius Capitaine Romain, parce que le trophée de Pharnace étant consacré aux Dieux de la guerre, on ne croyoit pas qu'il fut permis de l'abbattre.

Voyez Dion. Lib. 42.

Il est donc certain que la terre étoit toute couverte de monumens, qui enseignoient l'Histoire du Monde à ceux qui vouloient la connoître.

CHAPITRE VII.

Des Statuës, des Autels, & des Colonnes.

Le Monde étoit rempli de ces monumens qui enseignoient l'histoire.

Lib. 5. de Finibus, quâcunque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus.

On ne sçauroit assez se représenter cette multitude innombrable de Statuës, de peintures, & d'autres monumens, dont le monde étoit plein, qui mettoient devant les yeux l'histoire de l'antiquité, quand on ne l'auroit pas recherchée. On peut dire que la Gréce seule étoit un Livre, qui ne permettoit pas qu'on l'ignorât. Ciceron a très bien dit de la ville d'Athénes, parlant de ces choses, *que par tout où l'on passoit, on marchoit sur des histoires.* De fait, il seroit difficile de trouver dans l'histoire véritable ou fabuleuse, quelque chose de notable, dont il n'y eût dans cette sçavante ville, quelque effigie, & quelque représentation. Si on lit les descriptions que nous avons des histoires qui étoient représentées aux bases des Statuës les plus notables, comme de Jupiter Olympien, ou de la Minerve d'Athénes, aux trépieds, aux autels, dans les [a] portiques, dans les temples, dans quelqu'ouvrage singulier, comme le coffre de Cypselus, on avoüera, que les Anciens avoient taillé, ou peint toute l'histoire.

Cette

Diog. Laert. Lib. 7.

[a] Il y avoit dans Athénes un Portique fameux pour les Disciples de Zénon, on l'appelloit ποικίλη, qui signifie *diversifié*, à cause de la variété des peintures de Polygnote. On peut voir la description d'un trépied dans Pausanias au Livr. 3. Et l'on doit conjecturer de celle qu'Hésiode fait du bouclier d'Hercules, comme de celle qu'on lit dans Homére du bouclier d'Achille, que ces sortes d'ouvrages étoient très anciens. Le coffre de Cypselus étoit orné de tout ce qu'il y avoit de plus notable touchant Hercule, Thésée, Pélope & Tantale.

Cette coutume étoit autant universelle, qu'elle étoit ancienne. Darius ayant été élevé sur le thrône des Perses par la ruse de son Ecuier[1], fit ériger sa Statuë à cheval, avec cette inscription : *Darius fils d'Hystaspe, a acquis le Royaume des Perses par la valeur de son Chéval, & d'Oëbarus son Ecuier.* L'histoire remarque deux Statuës de la hauteur d'une coudée, entre les ornemens du char de Darius, dont l'une représentoit Ninus, & l'autre Bélus. On dit que Sémiramis lors qu'elle se coiffoit ayant eu la nouvelle de la revolte des Babyloniens, ne voulût pas achever de retrousser ses cheveux, qu'elle ne les eût auparavant rangez à leur devoir ; & que sa Statue la représentoit en cet état. Si on lit Pausanias, Strabon, & Diogéne Laërce, on jugera facilement, qu'il faudroit composer un Volume, pour parler des Statues qui étoient chez les Grecs. Dans les plaines d'Elide consacrées à Jupiter Olympien, on y en voyoit de tous les endroits de la Grece, & de plusieurs autres Païs. Il y en avoit de tous ceux qui avoient remporté le prix des jeux olympiques, outre plusieurs autres monumens, que la vanité y avoit fait ériger, comme sur le plus célébre Théatre de l'Univers.

Hérodote Lib. 3.

Quinte-Curce Lib. 3. ch. 3.

Il faut sçavoir que ces effigies & ces peintures étoient la passion dominante des Anciens. Une belle Statuë suffisoit pour donner du renom à une ville. Les Thespiens[2] étoient célébres à cause d'un Cupidon qu'ils avoient, que le Sculpteur Praxitéle avoit donné à une Courtisane. Lors que Démetrius assiegeoit Rhode, il fut contraint de lever le siége, parce qu'il n'attaqua pas la ville, par l'endroit, par où il pouvoit la prendre, de peur de gâter le tableau d'un che-

Strabon. Lib. 9.

Pline Lib. 35. Sect. 36.

 val,

[1] L'histoire de ces sept Seigneurs de [illegible] Ayant tué le Mage [illegible] qui avoit usurpé le Gouvernement [illegible] fils de Cyrus, ils convinrent entre eux de se trouver un matin au lever du Soleil en un certain lieu, & que celui de qui le cheval auroit hanni le prémier seroit reconnu Roi. Ce * bonheur arriva à Darius par l'adresse de son Ecuïer. Hérodote ajoute qu'il s'y fit des tonnerres & des eclairs, quoique le Ciel fut serein.

** Lib. 3.*

[2] Cette Courtisane se nommoit Glycere. Elle étoit de Thespie en Béotie. Praxitéle lui donna le choix dans tous ses ouvrages. Elle usa de subtilité, pour connoître lequel étoit le plus estimé de cet excellent ouvrier. On cria subitement *au feu*, par son ordre, & de tous ces ouvrages il choisit un Cupidon, pour le sauver de l'embrasement, ce qui détermina sa maîtresse à le lui demander. Il le lui accorda, & elle en fit un présent à sa ville.

val, peint par Jalyzus. C'étoit ce tableau tant vanté, à cause que le Peintre ne pouvant peindre à son gré, l'ecume qui sort de la bouche d'un cheval en action, avoit jetté de colére son éponge contre la toile, qui avoit peint, ce qu'il n'avoit pû représenter.

Herod. Lib. 1. Quand les Phocéens, qui ont fondé Marseille, furent assiégez par *Harpagus* le Général de Cyrus, l'histoire remarque qu'ils emportérent avec eux dans leurs vaisseaux, l'airain & les pierres, où il y avoit quelque gravûre & quelqu'ouvrage. *Liv. 13.* Strabon dit, que dans l'Ile de Samos, proche de la riviére qu'il nomme *Imbrasus*, il y avoit une Chapelle de Junon fort ancienne; & que de son tems, elle servoit à renfermer les tables, c'est-à-dire, les archives, avec des armoires destinées au même usage. Ce lieu étoit vaste & découvert, il étoit rempli d'excellentes Statuës, entr'autres, il y avoit trois colosses de la façon de Myron, qui étoient posez sur une même base. Dans la ville de Milet on en voyoit une si grande quantité dans les places publiques, qu'elles donnérent occasion à Alexandre le Grand, *Plut. aux Apopth. ch. 17.* de se railler d'eux, & de leur demander, *où étoient les mains & les bras de ces grands hommes, quand ils reçurent le joug & la domination des Perses.* *Pausanias Libr. 1.* On voyoit à Pergame, des dépouilles & des peintures des Gaulois, pour marques des victoires qu'on avoit remportées sur eux.

Nous avons déja rémarqué qu'Athénes en étoit remplie. On y trouvoit les Statuës des Dieux, des Héros, des fameux Capitaines, & des [a] Philosophes célébres. On y pouvoit voir les Histoires du Monde & les fables de la Religion.

La ville de Corinthe ne cédoit guéres à celle d'Athénes, pour ces sortes d'ornemens. Cette ville étoit celébre par le

[a] On voyoit les tableaux des Philosophes dans le célébre Portique d'Athénes, au tems des Empereurs Arcadius & Honorius. Mais parce que les Stoïciens avoient plus de vénération pour ce lieu, que pour les temples des Dieux, il fut detruit par le Proconsul d'Achaïe. Sidonius Appollinaris parlant de ces tableaux dit, *Lib. 9. Epist. 9.* que Chrysippus baissoit la tête, qu'Aratus l'avoit droite, que Zénon avoit le front serré, Epicure la peau unie, Diogene la barbe épaisse, Socrate les cheveux brillans, Aristote le bras nud & élevé, Xénocrate, les cuisses serrées, Héraclite, les yeux fermez à force de pleurer, Démocrite les lévres ouvertes pour rire, Chrysipe les doigts serrez pour compter, Euclide les avoit ouverts pour mesurer, & Cleanthe comme rongez & usez, à cause de l'un & de l'autre de ces deux exercices.

le commerce de l'Asie & de l'Europe. Quand * Mummius la détruisit, il fit transporter à Rome, un grand nombre de ces antiquitez. Et comme on la rebâtissoit sous Jules César, les affranchis qu'on y avoit envoyez, trouvérent dans ses masures, plusieurs sepulcres d'airain & d'autres antiquitez, dont ils remplirent Rome. On les nommoit *Necrocorinthia*, comme qui diroit *les antiquitez mortuaires des Corinthiens.* Polybe nous apprend, que Marc Fulvius ayant pris la Ville d'Amoracie, fit emporter à Rome des Statuës d'hommes & de Dieux, & plusieurs autres monumens, qui y étoient en grand nombre, parce que c'étoit la demeure & le Palais de Pyrrhus. Strabon. Lib. 8. Excerpt. ex Legat.

Ces Anciens Grecs étoient si soigneux d'enseigner & de conserver l'histoire par ces monumens, que Pausanias se détermine à croire, ce qu'on disoit des Amazones, à cause qu'on voyoit les monumens de quelques-unes dans Athénes, comme d'*Antiopes* & de *Molpadie.* Il ajoûte, qu'on voyoit au Ceramique le combat d'Hercules avec ces Heroïnes. Celui de Thesée contre les mêmes femmes étoit dépeint au bouclier de Minerve d'Athénes, & à la base de Jupiter Olympien. Enfin cet Auteur nous dit, qu'il n'y avoit personne, ni homme, ni femme, qui eût quelque réputation, dont on ne vît la Statuë d'airain dans ce célébre Céramique. Lib. 1.

On conservoit avec un si grand soin ces ornemens publics, que Plutarque pour donner une preuve de la misere extreme, à laquelle les habitans de Syracuse étoient réduits au tems que Timoleon les delivra du joug de Carthage, remarque, qu'ils furent contraints de vendre leurs Statuës. On conserva celle de Gélon, à cause de la victoire qu'il

 avoit

* Ce Lucius Mummius fut le premier, qui donna aux Romains quelque goût pour la Peinture. Comme il faisoit vendre les dépouilles de Corinthe, il fut surpris de voir le Roi Attalus, offrir d'un tableau de Bacchus de la main d'Aristidas, six cens mille sesterces, qui font à peu près [illegible] francs. C'est pourquoi il s'imagina, qu'il y avoit quelque vertu secrette, qu'il ne connoissoit pas, il fit retirer le tableau, malgré les plaintes du Roi. Il le posa à Rome dans un bois sacré, & Pline croit, que ce fut la prémiére peinture de dehors, qui fut consacrée aux Dieux. Au reste ce Romain étoit si ignorant dans ces sortes d'ouvrages, que quand il les envoya à Rome, il dit aux maitres des Vaisseaux, que s'il en mes arrivoit il leur en feroit rendre d'autres.

* Pline Lib. 35. Sect. 8.

Vell. Paterc. Lib. 1.

avoit autresfois remportée sur les Carthaginois.

Denis d'Hal. Lib. 1. L'Italie ne cédoit guéres à la Gréce, à l'égard de ces sortes de monumens. Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'on y voyoit les Statuës de Romulus, de l'Augure Névius qui traça le plan du Capitole, d'Horace surnommé le Borgne, *Lib. 8.* de Clélie, de Spurius Cassius qui fut précipité pour avoir voulu usurper l'autorité souveraine. Il paroît même par cet Auteur, qu'on avoit la coûtume de mettre dans les temples, *Lib. 7.* les représentations des personnes vivantes. Car il nous dit qu'un Aristodémus ayant vaincu les habitans de Cume, fit ôter de tous les temples, les portraits de ceux qui avoient été tuez, pour mettre les siens à leurs places. *Lib. 34. Sect. 16.* Pline prouve que l'art des Sculpteurs étoit fort ancien & fort commun en Italie, puisque Evandre consacra, comme on dit, la Statuë triomphale d'Hercule au marché aux beufs, & que c'étoit pour ce sujet, qu'au jour de l'entrée d'un Général victorieux, on la revétoit d'une robbe de triomphe. On voyoit un Janus à deux visages, consacré par le Roi Numa. Il parle aussi des antiquitez toscanes, qu'on voyoit en plusieurs lieux; & il s'étonne que l'origine de la Sculpture étant si ancienne en Italie, néanmoins les Statuës des Dieux, qui étoient consacrées dans les bocages, n'étoient que de bois ou de terre durcie, avant qu'on eût triomphé de l'Asie.

Il faut remarquer ici, qu'outre les inscriptions & les figures qui étoient aux bases & aux piédestaux de ces Statuës, elles étoient taillées d'une maniére & d'une posture *Strabon Lib. 6.* qui parloit, & qui enseignoit l'histoire. On parle de la Statuë du Musicien Eunomus de la ville de Locre, qui avoit une cigale taillée sur sa harpe, parce qu'elle avoit suppléé *De Quæst. Roman.* au défaut d'une corde, dans le tems des jeux. Plutarque parle de *Cecilie* femme d'un des fils de Tarquin, à qui on avoit érigé une Statuë au temple de Sancus, avec des sandales & un fuseau, pour faire connoître les exercices de sa vie privée. C'est peut-être ainsi qu'il faut entendre ce que *Livr. 1.* dit Pausanias de la Statuë d'un Calades, qu'elle représen-*Lib. 6. cap. 37.* toit cet homme dictant des Loix. Pline assûre, que celle

de Berose avoir la langue dorée, parce qu'il avoit enseigné le premier aux Grecs, l'Aftronomie, & l'Aftrologie judiciaire. On parle en Architecture d'un ordre de colonnes, qu'on nomme des *Caryatides*, & d'un autre qu'on appelle l'*Ordre Perfique*. L'Ordre des Caryatides, qui font des figures de femmes, au lieu de colonnes qui foûtiennent l'entablement, tire fon origine de la ville de Carye, dans le Peloponnefe. Les habitans de cette ville s'étant joints avec les Perfes, contre leur propre Nation, furent affiégez par les Grecs. La ville prife, les habitans pafférent au fil de l'épée. Les femmes & les filles furent emmenées captives. Et pour laiffer des marques de cette vengeance, on repréfenta dans les édifices publics des femmes captives fervant de colonnes aux batimens. Pour l'ordre Perfique, il commença chez les Lacedémoniens, qui repréfentérent les Perfes que Paufanias avoit défaits, fous la figure d'Efclaves, portans les entablemens de leurs maifons. En un mot cette paffion d'ériger des monumens, étoit fi exceffive qu'Elien parle d'un certain Poliarchus d'Athénes, qui en dreffoit à des chiens & à des poules qu'il aimoit. *Var. Hift. Lib. 8. ch. 4.*

Des Autels.

Avant que les hommes euffent l'induftrie de repréfenter leurs actions par la fculpture & par la peinture, ou bien lors qu'ils n'avoient ni le tems, ni les chofes néceffaires pour ces monumens, ils en érigeoient d'autres fur le champ, de ce qui leur venoit en main. Les prémiers monumens font nommez dans l'hiftoire du nom d'*Autels* foit qu'ils invoquaffent la Divinité dans l'érection de ces monumens, ou qu'ils les confacraffent aux Dieux, pour les rendre inviolables & pour les conferver plus long-tems.

L'Hiftoire facrée remarque que Noé au fortir de l'Arche bâtit un Autel. Elle nous dit fouvent que les Patriarches obfervérent la même coûtume en leurs voyages, pour marquer les lieux de leurs Pelerinages. Quand Jacob & Laban fe reconcilierent, ils érigérent un monceau de pierre. Comme c'étoit le monument le plus fimple & le plus facile à elever, c'etoit auffi le plus ufité. Jofué ordonne, qu'on en érigeât un des pierres du Jourdain, qu'on prît à l'endroit *Genef. ch. 8. ỳ. 20.* *Jofué. ch. 4.*

où

où les Sacrificateurs qui portoient l'Arche s'étoient arrêtez, pendant que le peuple traversoit ce fleuve. Ceux d'entre les Israëlites, qui s'étoient établis en deça du Jourdain, lors qu'ils retournérent de la conquête de Canaan, élevérent un autel sur les bords de ce fleuve, pour servir de monument, comme ils s'en expliquérent aux Députez des dix Tribus, qui leur furent envoyez pour sçavoir leur intention.

Jos. 22.

Cette coûtume se pratiqua parmi les autres Nations, des les prémiers siécles. Les Historiens nous parlent assez souvent des autels que Bacchus, Hercule, Sesostris & Cyrus firent ériger. Pline remarque qu'il y en avoit au Païs des Sogdiens. Ceux qui ont écrit la Vie d'Alexandre le Grand raportent, que ce Conquérant n'ayant pû obliger son Armée de passer au delà de l'Hyphase, fit faire un vaste camp, ou tout étoit d'une grandeur extraordinaire, pour laisser à la postérité, une haute idée de ces vainqueurs du Monde. Car les Anciens se figuroient les prémiers hommes, d'une taille & d'une force extraordinaire. Homére parlant de ces Héros [f], dit qu'en ce tems-là une homme avoit plus de force que deux autres.

Lib. 6. Pline & Strabon.

Diod. Sic. Lib. 18.

Enfin cette coûtume d'ériger des monumens de quelque chose de notable étoit si générale, & on peut dire même si naturelle, que Xénophon remarque dans l'histoire de cette fameuse retraite des dix mille Grecs, que les soldats ayant vû la mer, qu'on nommoit le Pont Euxin, après avoir essuïé beaucoup de dangers & de travaux, élevérent une grande pile de pierres, pour marquer leur joïe & pour laisser des vestiges de leur passage. C'est pourquoi on lit souvent dans les histoires, les noms qui étoient demeurez à ces restes de l'antiquité. On parle du camp de Cyrus, de celui de Sémiramis & d'autres monumens antiques que l'on connoissoit

[f] Solin dit quelque part: *Quis jam ævo isto, non minor parentibus suis nascitur*, il le prouve par les os d'Oreste, qui étoient d'une grandeur prodigieuse. Juvenal avoit la même pensée:

Terra malos homines, nunc educat atque Pusillos.

Homére au Livre 6. de son Iliade dit, qu'Enée fut blessé à la hanche d'un coup de pierre, que Diomede lui jetta, & que la pierre étoit si pesante, que deux hommes de son tems, n'auroient pû la porter:

μέγα ἔργον, ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν
Οἷοι νῦν βροτοί εἰσι.

inſtruits par tradition, & dont les Peuples conſervoient les reſtes, ou les maſures avec le dernier ſoin.

Cette recherche de l'antiquité alla ſi loin, qu'outre tant d'antiques monumens qu'on avoit apportez à Rome, de tous les endroits de la terre, & qui s'y voyoient encore au tems des Hiſtoriens qui nous en ont parlé, on montroit encore des reliques fabuleuſes de la prémiére antiquité. Pline dit qu'on voyoit à Rome de ſon tems, les côtes de ce monſtre marin, auquel Andromede fut expoſée. Ils avoient, ajoûte-t-il, été tranſportez à Rome, lorſque Scaurus beau fils de Sylla étoit Edile. Mela ſoutient néanmoins que de ſon tems, on les montroit encore dans la ville de Joppe. Juſtin remarque qu'en la ville de Metaponte, on gardoit les inſtrumens dont Epeus s'étoit ſervi pour fabriquer le cheval de Troye. Ailleurs on montroit une dent du ſanglier de Calydone. On portoit en pompe à Corinthe les os d'Europe, en un certain jour de fête, ſi on en croit Athénée, & le Scoliaſte de Théocrite.

Des reliques des Payens.
Lib. 9. cap. 5.
Liv. 1. cap. 11.
Lib. 20. cap. 2.
Ellotiorum Feſta.
Lib. 15. cap. 6. Idyll. 2.

Pour ſe former quelqu'idée de ces autels de l'antiquité, on peut lire la deſcription que fait Pauſanias, de l'autel de Jupiter Olympien. Le bas avoit cent vingt cinq pieds de tour, & le haut trente deux. Le tout étoit élevé de vingt deux pieds.

Lib. 5. Eliacorum.

Entre tous les monumens qui pouvoient ſervir à l'Hiſtoire, il n'y en avoit point de plus certains, ni de plus fréquens, que les colonnes qu'on voyoit par toute la terre, avec des inſcriptions qui apprenoient l'occaſion pour laquelle elles avoient été érigées. On pourroit faire un gros Volume ſur ce ſujet. Il y a aſſez de Livres de ces antiquitez qui nous reſtent, pour juger de l'utilité qu'on pouvoit tirer de celles qu'on n'a pas. J'ai remarqué par la lecture des Anciens, que ces colonnes étoient deſtinées à quatre ou cinq ſortes d'uſage.

Des Colonnes.

Prémiérement elles ſervoient de limites aux Provinces & aux Etats. Herodote nous dit, que Cyrus fit dreſſer une pile ſur les Frontieres des Phrygiens & des Lydiens, avec une inſcription, qui marquoit les limites de ces deux Etats.

Elles ſervoient de limites.
Lib. 7. Polym.

Les Perses firent encore la même chose, pour borner le territoire de la ville de Magnésie. Xénophon assûre de la Thrace en général, que les contrées étoient distinguées par des colonnes. Cette coûtume étoit des plus anciennes, puisque Théfée fit ériger dans l'Istme de Corinthe, cette fameuse colonne sur laquelle il avoit fait écrire du côté de l'Orient, *ce n'est pas ici le Pelopponese, mais l'Ionie*, & du côté de l'Occident, *c'est ici le Pelopponese & non pas l'Ionie.* La Loi de Dieu ordonnoit qu'on mît des bornes aux héritages, & elles défendoit expressément de les ôter, ni de les transférer. C'étoit aussi la coûtume parmi les Athéniens d'ériger des colonnes au bout des champs, sur lesquelles on écrivoit le nom du possesseur & de ceux à qui il étoit engagé; c'est proprement ce qu'ils appelloient des bornes.

De Cyri Exped.

Τάδ' οὐχὶ Πελοπόννησος ἀλλ' ἰωνία.

Τάδ' ἐστὶ Πελοπόννησος, οὐκ ἰωνία.

Pollux Lib. 3. cap. 9.

Elles servoient à écrire les Ordonnances & les Loix.

Le second usage, à quoi l'on employoit ces colonnes étoit pour écrire les Loix, les Ordonnances & les Décrets. On peut dire sans se tromper, que chez les Anciens tout étoit écrit sur le bois, sur l'airain, & sur la pierre. Dieu lui-même écrivit le prémier ses Loix sur des tables de pierres. Les autres Nations en firent de même. Solon ce célébre Legislateur écrivit sur des tables de bois, les Loix qu'il donna aux Athéniens. Elles furent mises d'abord dans la Citadelle: mais Ephialte les transporta à la place publique de la Ville. Aristote a remarqué, que les prémiers hommes, avant qu'ils sçussent écrire, avoient chanté leurs Loix. Théopompe a écrit, que les Corybantes furent les prémiers, qui trouvérent l'invention de dresser des piles, pour y écrire les Loix. Cette coûtume devint universelle. Elle fut suivie de tous les Peuples, si on excepte les Lacédémoniens, chez lesquels Lycurgue leur Législateur n'avoit pas voulu qu'on écrivît ses décrets, afin qu'on fut contraint de les apprendre, pour ne les pas ignorer. Diodore de Sicile remarque, que Philomélus Général des Phocéens dans la guerre qui furent contraints de soûtenir, pour avoir pillé le temple de Delphes, renversa les colonnes sur lesquelles les décrets des Amphyctions étoient écrits, avec les tables qui contenoient les noms de ceux qu'ils avoient condamnez.

On les appelloit Ἄξονας ou κύρβεις.

στήλη

Lib. 16.

Denis

Denys d'Halicarnasse nous apprend, que Numa second Roi *Lib. 2.*
de Rome, écrivit la Liturgie sur des tables de chêne, parce qu'on n'avoit pas encore des colonnes d'airain. Je n'examine pas la raison qu'allegue cet Auteur, on pourroit la refuter par son histoire, puisqu'il fait mention de ces monumens d'airain dès le tems de Romulus. Ce même Au- *Lib. 4.*
teur dit en un autre endroit, que Tarquin revoqua les Loix que Tullius avoit faites, & qu'il ôta de la place publique, les tables où elles étoient écrites.

Ces colonnes & ces tables servoient aussi principalement *Elles servoient à écrire les traittez de paix.*
à écrire les traittez & les alliances: Romulus fit graver sur une colonne, l'alliance qu'il contracta avec ceux de Veies. *Den. d'Halic.*
Le traitté de Paix avec les Sabins sous Tullius, fut aussi écrit sur une colonne, de même que celui de Tarquin l'ancien, avec les Latins. On ne lit autre chose dans les premiers Historiens. Thucydide parle de ces colonnes où *Lib. 5.*
l'on écrivoit les traitez, posées dans les plaines d'Olympe, dans l'Isthme, dans l'Attique, dans Athénes, à Lacédémone, dans l'Amyclée, & par tout ailleurs. De sorte que Po- *Lib. 2.*
lybe remarque, comme quelque chose de surprenant, & comme une preuve incontestable de trouble & de confusion, que l'État de l'Achaie ayant été changé en République, fut tellement agité, qu'on ne trouve aucune colonne, qui en apprenne le rétablissement.

Le quatriéme usage de ces monumens, étoit de conser- *Elles servoient à conserver la mémoire de quelqu'action notable.*
ver la mémoire de quelqu'action notable, & pour servir à l'histoire. Diodore de Sicile dit, qu'à Nyse en Arabie, il y avoit une colonne érigée à l'honneur d'Osiris & d'I- *Lib. 1.*
sis, * avec une inscription en lettres sacrées. Dans la Cita-

 delle

* Les Egyptiens, outre leurs Hiéroglyphes avoient des lettres sacrées, pour les matiéres de religion, & des lettres prophanes pour d'autres sujets. * L'inscription qui étoit sur la colonne d'Isis, commençoit ainsi: Ἐγὼ Ἶσις εἰμὶ, ἡ βασίλισσα πάσης χώρας, ἡ παιδευθεῖσα ὑπὸ Ἑρμοῦ, καὶ ὅσα ἐγὼ δήσω οὐδεὶς δύναται λύειν. *Je suis Isis la Reine de tout ce Païs, qui ai été instruite par Mercure, & ce que j'aurai lié, personne ne pourra le délier.* On peut remarquer cette façon de parler, *ce que j'aurai lié*, pour dire ce que j'ordonnerai. Jesus-Christ se sert dans l'Evangile de St. Matthieu, d'une semblable expression, quand il promet à ses Disciples, *que tout ce qu'ils auront lié en terre sera lié aux Cieux, & ce qu'ils auront delié sur la terre sera delié aux Cieux.* Comme Diodore de Sicile vivoit sous les Empereurs Auguste & Tibére, & qu'il avoit demeuré long tems en Egypte, son stile a quelque conformité avec celui des Auteurs du Nouveau Testament.

** Diod. Sic. Lib. 1.*

Matth. ch. 18. ℣. 18.

Lib. 6. delle d'Athénes il y avoit des colonnes à ce que dit Thucydide pour marque de l'injustice des Tyrans, qui avoient *Hérod. Lib. 7.* usurpé l'autorité. On érigea une pile, par le décret des [h] Amphyctions, où il y avoit des épitaphes à l'honneur de ceux qui avoient été tuez aux Thermopyles, lors qu'ils y furent envoyez, pour en défendre le passage au Roi de Perse. Le *Livr. 4.* même Auteur parle d'une colonne, avec une inscription, érigée sur les bords d'un fleuve de Scythie. Plutarque au traitté de la Musique, parle d'une inscription qui étoit en la ville de Sicyone, où l'on voyoit les noms des Sacrifica- *Lib. 3.* teurs, des Poëtes & des Musiciens d'Argos. Polybe parle avec certitude du nombre des soldats d'Hannibale, à cause *Lacinium.* dit-il, qu'il avoit trouvé en une certaine ville, une table d'airain, où ce fameux Général avoit écrit le nombre de ses troupes. Au même endroit, il parle encore d'un ancien traitté fait entre les Romains & les Chartaginois, qui contenoit entre autres choses, que les Romains ne passeroient pas au delà du promontoire nommé le Beau, avec de longs Vaisseaux, & il dit que ce [i] traitté étoit composé en un langage si vieux & si fort inusité, que les plus sçavans dans la langue latine, pouvoient à peine l'entendre. *Lib. 4.* Pausanias rapporte [l] une belle Epigramme écrite sur une colonne, contre la trahison d'Aristocrate Roi des Arcadiens, que les Lacédémoniens corrompirent dans la guerre qu'ils eurent avec les Messéniens. L'histoire dit, qu'il passa du côté des Lacédémoniens, au tems de la bataille, & elle remarque cette trahison, comme la prémiére, qui aît été con-

Lib. 4. [h] Denis d'Halicarnasse dit, qu'Amphictyon fils d'Hellen, voyant la Nation des Grecs fort petite & incapable de résister à leurs Ennemis, les réunit & forma l'assemblée des Amphictyons.

[i] Ce traité dont Polybe parle est sans doute le même dont Denis d'Halicarnasse fait mention. La seule différence qu'il y a c'est que Polybe le raporte aux prémiers Consuls & que Denis d'Halicarnasse le met sous le dernier des Tarquins.

[l] Voici l'Epigramme que Pausanias raporte :

πάντως ὁ χρόνος εὗρε δίκην ἀδίκῳ βασιλῆι
εὗρε δὲ μεσσήνης σὺν Διὶ τὸν προδότην
ῥηιδίως. χαλεπὸν δὲ λαθεῖν θεὸν ἄνδρ' ἐπίορκον
χαῖρε Ζεῦ βασιλεῦ, καὶ σάου Ἀρκαδίαν.

La vengeance d'un Prince injuste, vient immanquablement avec le tems. Elle a facilement trouvé le Traître des Messeniens. Car il est difficile à un homme parjure, de se cacher à la Divinité. O Jupiter nôtre Roi nous t'honorons & nous te prions de sauver l'Arcadie.

connuë dans l'antiquité. Le traître fut lapidé par les Arcadiens, & l'on érigea une colonne, pour détester sa perfidie. Si Procope ne s'est point trompé, il faudroit mettre au premier rang, ces deux colonnes qui étoient dans l'Afrique, sur lesquelles, il y avoit écrit en lettres phéniciennes, *Nous fuyons ce brigand Josué fils de Nun.* Enfin on parle de ces monumens, parmi toutes les Nations. Dans l'Ile de Crete, on avoit écrit sur des colonnes les rites des Corybantes, & nous avons déja remarqué qu'ils passoient pour être les premiers Auteurs de cette coûtume. Les anciens Danois chantoient les actions mémorables de leurs ayeux, & les écrivoient sur les pierres & sur les rochers. On voit encore aujourdhui en Suède, des restes de ces antiquitez.

Lib. 2. Vandale.

Saxo Grammaticus, Libr. de Situ Daniæ.

C'en est assez pour donner quelqu'idée du monde ancien, dont l'histoire se lisoit en caractéres si solides & si durables. Nous verrons que ces monumens ont été examinez avec soin par les Auteurs, & qu'il ne falloit qu'une seule inscription, avant le tems où Moyse a parlé de la diversité des langues pour convaincre son histoire de faux, s'il eût avancé quelque chose, de contraire à la vérité.

CHAPITRE VIII.

De la Monnoye & des Cachets des Anciens.

ON ne peut pas douter que l'excellence de la nature de l'or & de l'argent n'aît été bien-tôt connuë des hommes. Il n'étoit pas nécessaire d'être habile en chymie, pour découvrir les rares propriétez de l'or. C'est pourquoi, aussi-tôt qu'il fut connu, il fut estimé & reçû dans le commerce.

L'excellence de l'or, a été bientôt connue.

Moyse parlant de l'or d'havila, fait cette remarque, qu'il étoit bon. En un autre endroit il dit qu'Abraham devint tres puissant en bétail, en argent & en or. Ailleurs il y joint les serviteurs & les servantes, les chameaux & les ânes.

Genes. 2.

Genes. 13.

Genes. 24.

Lib. 8. Urania. Pausan. Lib. 4. Génes. 23. Voilà les richesses des Anciens. Hérodote fait la méme remarque, & Homére dit, que le fils d'Anténor donna cent bœufs à son beau pére pour un présent de noces. Comme l'or & l'argent pouvoient être facilement portez, ils servirent à l'échange des marchandises. Quand Abraham voulut acquérir un lieu pour la sépulture de Sara, l'histoire remarque qu'il l'acheta quatre cens sicles d'argent, que quelques-uns estiment valoir deux cens cinquante francs de nôtre monnoye.

Genes. 33. Il est dit dans un autre endroit, que Jacob acheta un champ cent brébis, selon la version gréque, & selon la Vulgate. Si cette version est bonne, c'auroit été un échange assez ordinaire, parmi les Anciens. *Act. ch. 7.* Mais comme Saint Etienne parlant de cet achat dit, qu'il se fit à prix d'argent, il y a plus d'apparence de suivre le sentiment commun des Hébreux, qui croyent que c'étoit des piéces d'argent, qu'on appelloit *brébis*, parce qu'elles en auroient porté la figure, ou qu'elles en auroient été la valeur.

On voit dans cette même Histoire de Moyse, l'or employé à la construction du Tabernacle, & aux ornemens des femmes. *Exod. 32.* Enfin il est remarqué, que Moyse mit en poudre le veau d'or, qu'Aaron avoit fait, d'où quelques-uns s'imaginent que ce Legislateur avoit quelque secret de chymie. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à cette science, pour mettre l'or en limaille si menuë, qu'on la puisse avaller dans quelque liqueur.

Le fer n'a été trouvé que tard. L'airain servoit aux armes & aux utensilles ordinaires, & il paroît par l'Histoire sainte, comme par les autres histoires, que le fer fut trouvé assez tard. Je ne me souvien pas d'avoir lû qu'aucune Statuë aît été faite de fer, excepté celle d'Epaminondas. L'Ecriture parle du lit du *Deut. 3.* Roi Og, & remarque qu'il étoit de fer: & Thucydide *Lib. 3.* nous apprend que les Thébains ayant détruit Platée firent des lits de l'airain & du fer, qu'ils y avoient trouvez & les consacrérent à la Déesse Junon.

D'abord on pesoit l'or. L'histoire des autres Nations nous apprend, que leur prémier commerce consistoit en échange de marchandise,

Le premier usage qu'on faisoit des métaux dans ce commerce, regardoit aussi cet échange. On le pesoit & le poid seul en faisoit la valeur, comme cela s'observe encore parmi plusieurs Peuples.

Mais comme le betail fut les prémiéres richesses des hommes, aussi le prémier commerce se faisoit par un échange de beufs & de brebis. Et parce que le beuf signifioit en général, les animaux qu'on nourrissoit pour le soûtien & la commodité de la vie, il donna le nom au prix & à l'estimation des choses qu'on échangoit. C'est pourquoi Homére pour désigner la valeur des choses, se sert du mot de beuf, d'écatombe, ou de cent beufs. Il nous apprend encore, que les Grecs achétoient du Vin de Lemnos, par l'échange d'autres marchandises. *On échangeoit le bétail.*

Aussi Pline remarque qu'il étoit défendu, quand on condamnoit quelqu'un à l'amande de nommer les beufs, [b] avant les brebis. Pausanias parle d'un chemin nommé *Boonete* au païs de Lacédémone, c'est-à-dire, *acquis par des beufs*. Il dit, que la maison du Roi Polydore y étoit, & qu'après sa mort, on l'acheta de sa femme, en lui donnant des beufs, pour le prix. Car, ajoûte-t-il, on n'avoit point encore de monnoye d'or ou d'argent qui fut marquée : mais la coûtume des Anciens étoit de faire leurs achats avec des beufs, des esclaves, de l'or & de l'argent qu'on pesoit. *Lib. 18. cap. 3.* *Lib. 3.*

A la fin les metaux, sur tout l'or & l'argent l'emportérent sur l'échange des autres marchandises, & le firent cesser. Il ne faut pas douter, qu'on y aît bien-tôt imprimé quelques figures. Les prémiéres furent prises du bétail, qui avoit long-tems servi au commerce. On croit que l'argent que Jacob paya pour le champ de Sichem étoit marqué *La Monnoye marquée de figures de bêtes.*

[a] Homere au Livr. 2. de son Iliade, décrivant le fameux bouclier de Minerve, dit entr'autres choses, que cent floquets de pur or, pendoient de ce bouclier, & que chaque floquet étoit de la valeur de cent beuf.

* ——— Ἑκατόμβοιος δὲ ἕκαστος. *Lib. 2. ℣. 449.*

Et au Livre 8. il remarque que les Grecs qui étoient devant Troye achétoient le vin qui venoit de Lemnos, en échangeant de l'airain, du fer, des peaux, des bœufs & des esclaves. *Liv. 8. ℣. 470.*

Ἔνθεν ἄρ' οἰνίζοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
Ἄλλοι μὲν χαλκῷ, ἄλλοι δ' αἴθωνι σιδήρῳ
Ἄλλοι δὲ ῥινοῖς, ἄλλοι δ' αὐτῇσι βόεσσιν
Ἄλλοι δ' ἀνδραπόδεσσι.

[b] Plutarque a raporté, que le Consul Publicola fit une Loi, qui imposoit une amande de cinq bœufs & de deux brebis, à celui qui desobéïroit au Consul.

qué d'une brébis, & qu'à cause de cette marque, il en portoit le nom, selon la traduction de plusieurs versions. Plutarque dit, que la monnoye des Perses avoit un archer pour sa marque, & celle des Athéniens une chouëtte, parce que cet oiseau étoit consacré à Minerve. La monnoye la plus commune avoit dans son coin la figure d'un beuf, d'où étoit venu ce proverbe[c], *Il porte un beuf sur sa langue*, pour dire de quelqu'un qu'il gardoit le silence, parce qu'il s'étoit laissé corrompre par argent. Pline remarque que le Roi Servius fut le prémier qui marqua la monnoye d'airain de la figure de brébis, ou de beuf. Plutarque nomme aussi le pourceau, dans la Vie de Publicola.

In vita Artaxercis.

Lib. 18. cap. 3.

Dans la suite les Rois firent mettre leur tête, sur les monnoyes, & le revers représentoit souvent quelqu'action considérable. Pline nous apprend, qu'on baissa le prix du denier Romain au tems de la prémiére guerre punique, & qu'alors la monnoye d'airain, portoit d'un côté un Janus à deux faces, & de l'autre l'éperon d'un navire. On ne commença à marquer la monnoye d'argent[d] qu'en l'année 485. de la fondation de Rome, sous le consulat de Q. Ogulnius & de C. Fabius cinq ans avant la prémiére guerre de Carthage. Pour la monnoye d'or, elle ne fut marquée que soixante & deux ans après, l'an de Rome 547. qui fut le treziéme de la seconde guerre Punique. Mais comme l'airain fut le prémier des métaux, dont on se servit, il laissa chez les Latins son nom à la monnoye la plus commune, & à la chambre du Trésor, qui étoit à Rome le temple de Saturne.

Quand la monnoye fut marquée à Rome.

Liv. 33.

Lib. 6. cap. 4. Du mot as vient as & ærarium.

Comme l'or venoit d'Orient, il ne fut pas si-tôt connu des Grecs & des Latins. Athénée nous apprend que les Lacédémoniens ayant voulu dorer le visage d'Apollon d'Amyclée,

Lib. 33.

[c] Eustache remarque sur le mot d'Homére ἑκατόμβοιος de la note précédente, que c'étoit cent pieces de monnoye, marquées d'un bœuf. D'où venoit ce proverbe βοῦν ἐπὶ γλώττης φέρει, quand on vouloit dire que l'argent faisoit taire un homme, δῶρα λαβὼν σιωπᾷ.

[d] On lit dans les Fragmens des anciens Auteurs Latins, un extrait de M. Terent. Varron Lib. 3. de ses Annales, où il remarque, qu'on fit la prémiére piéce de monnoye d'argent, sous le Roy Servius Tullius. Il étoit, dit l'Auteur, plus pesant de quatre scrupules, qu'il n'est présentement.

tlé, & ne trouvant point d'or, ils interrogérent l'Oracle pour en avoir, qui leur enseigna le Roi Cresus. Hiéron, un des Tyrans de Sicile, voulant faire un trépied & une victoire de pur or, n'en pût trouver qu'avec peine, chez Architéles de Corinthe. Cet Auteur cite pour garant de son histoire, un certain Phanias qui avoit écrit des Tyrans, & sur le rapport de cet Ecrivain il remarque, que les ornemens antiques des temples, les trépieds & les bassins étoient d'airain. Toutes ces remarques sont conformes à l'Histoire sainte.

On appelle aujourdhui *Médailles*, les restes de ces monnoyes antiques. Les Curieux en ont de bronze, d'argent & d'or; & le bronze porte avec soi un certain caractére d'antiquité, qu'on ne peut guéres contre-faire. La science qu'on a aujourdhui de ces antiquitez, dont on se sert avec succès, pour découvrir les endroits de l'histoire les plus cachez, nous apprend assez de quelle utilité étoit la monnoye des Anciens, pour connoître l'Histoire du Monde, & de son Antiquité. Il n'y a que les seuls Lacédémoniens, qui ayent eu la connoissance de la monnoye d'or & d'argent, sans vouloir s'en servir. Lycurgue ce farouche Legislateur la défendit, & mit en usage la monnoye de fer, afin de bannir le luxe de cet Etat. Car on peut juger aisément que les marchans n'abordoient guéres un pays, d'ou ils ne pouvoient rapporter que du fer, qui auroit rempli leurs vaisseaux, sans contenir de grandes richesses. Cette vie austére néanmoins ne dura pas toûjours. L'or trouva moyen d'y rentrer sous le Roi Agis, & y mena avec soi le faste & l'opulence.

Des Médailles.

Plut. in Vit. Lycurg.

Nous pouvons joindre à ces monnoyes, les anneaux qu'on portoit au doigt, dont on se servoit ordinairement pour cacheter ce qu'on vouloit tenir dans le secret. Le prémier usage de ces cachets se voit dans l'Histoire sainte. Juda donna à Tamar, qu'il ne connoissoit pas, son cachet pour assûrance de sa parole. On n'est pas assûré de la signification du terme que l'original employe, pour marquer le second gage qu'il lui donna. Les uns l'entendent d'un bracelet,

Des cachets.

Gen. 38.

& les autres, de sa tiare. Mais pour le prémier mot, il n'y a aucune difficulté, il signifie sans contredit un cachet. 1 Rois ch. 21. C'est le même terme dont l'Ecriture se sert ailleurs pour nous apprendre, dequoi Izebel femme d'Achab cette méchante Reine, se servit, pour écrire des lettres au nom de son mari, afin de perdre Naboth. L'histoire remarque, qu'elle les scélla du Sceau du Roi. Ailleurs l'Histoire sainte employe encore le même terme, pour nous apprendre Daniel ch. 6. que Daniel ayant été jetté dans la fosse des Lions, on mit une pierre à l'entrée, que le Roi de Babylone scélla de son anneau, & de l'anneau de ses Ministres. On les portoit Genes. ch. 41. au doigt. Car l'Histoire sainte remarque, que Pharaon voulant élever Joseph à la charge de prémier Ministre, tira son anneau de sa main, pour lui donner. Quoi que le terme de l'original soit différent de celui qui est employé, quand il est parlé de l'anneau de Juda, il est aisé de reconnoître, qu'il signifie une même chose; l'un de ces termes ayant rapport à la gravure, & l'autre à l'usage qu'on en faisoit, de le mettre au doigt.

On ne peut douter qu'il n'y ait eu quelque gravure sur ces anneaux; autrement ils n'eussent servi de rien. Et il paroît, qu'on gravoit déja sur des lames d'or, puis que Exode ch. 28. dans les ornemens du Souverain Sacrificateur des Israëlites, il est parlé de deux pierres prétieuses qu'il devoit porter sur ses épaules, où les noms des enfans d'Israël étoient gravez, *de gravure de cachet.* Et on lit encore dans le même chapitre, qu'il devoit porter sur son front, une lame d'or, où étoit écrit *en gravure de cachet* LA SAINTETE' A L'ETERNEL, ou *de l'Eternel.* Les Juifs racontent plusieurs choses peu croyables du cachet de Salomon, qu'ils nous représentent figuré de triangles entrelacez.

Lib. 12. des Ant. ch. 5. Joseph l'Historien rapporte une lettre d'Arius Roi de Lacédémone, à Onias Grand Sacrificateur des Juifs, & dit, qu'elle étoit écrite dans une feüille quarrée, & cachetée d'un cachet, où étoit empreinte la figure d'un aigle, qui tenoit un serpent dans ses serres. On voit aussi dans le cabinet des Curieux, une médaille d'Amintas Roi de Lacédémone,

[illegible], pere de Philippe & Grand-pere d'Aléxandre le Grand, qui porte la tête d'Amintas couverte de la peau d'un Lion, parce que ces Rois se disoient descendus d'Hercules. Elle a au revers un Aigle qui déchire un Serpent.

L'usage de ces anneaux ou de ces cachets, ne vint pas si-tot aux autres Nations. On voit dans l'histoire, que les plus habiles envoyoient leur secret sur des tablettes gravées, sur lesquelles ils couloient de la cire, pour y écrire à l'ordinaire, ce qu'ils ne craignoient pas de faire sçavoir. On sçait l'usage ordinaire des Lacédémoniens, quand ils envoyoient des ordres à leurs Généraux. Ils écrivoient sur une longue courroye des lettres séparées, qu'il falloit réünir, sur un baton rond, que le Général avoit avec lui, entierement semblable à celui, sur lequel le Conseil écrivoit ses dépêches. On dit même, qu'il y avoit quelques Grecs qui avant l'invention des cachets, se servoient de planchettes, sur lesquelles les Vers en les rongeant avoient tracé diverses figures.

Pline remarque, que l'usage des cachets, quoi qu'il fût *Lib. 33. cap. 1.*
très ancien en Orient, n'étoit pas connu néanmoins au tems de la guerre de Troye. On fermoit les Lettres de différens neuds, au lieu de cachet.

Ce même Auteur traittant cette matiére, dit, qu'on ne *Lib. 33. Sect. 4.*
sçait pas assûrément, qui porta le prémier un anneau au doigt. Il traitte de fable ce qu'on dit de Prométhée & de l'anneau du Roi Midas. Il n'est pas assûré, si les prémiers Rois des Romains en portérent, parce que la Statuë de Romulus qui étoit au Capitole, n'en représentoit aucun. Le prémier Roi des Tarquins donna à son fils, qui avoit tué un ennemi, cet ornement d'or, que les jeunes gens de qualité, portérent dans la suite. C'étoit une petite *bulle* d'or, qui avoit la figure d'un cœur, & pendoit devant eux. Les Romains se servirent dans la suite d'anneaux de fer, qu'ils portoient en la main gauche. Ensuite, ils *Alexand. ab Alexand. Lib. 2. Gen. Dier. cap. 19.*
furent composez d'or, & c'étoit la marque ordinaire des Chevaliers. D'abord on les accorda à ceux qu'on envoyoit, pour les affaires publiques, chez les autres peuples. On

mettoit une pierre dans le chaton de l'anneau, ou l'on faisoit graver ce qu'on vouloit. L'histoire parle de l'anneau de Polycrate, où il y avoit une pierre de grand prix. Il le jetta dans la mer, pour éprouver sa fortune & le retrouva dans un poisson qu'on servit sur sa table. Lentulus portoit la figure de son ayeul, le jeune Scipion, celle de Scipion l'Afriquain son pere. Auguste se servoit d'un Sphinx, ensuite de la tête d'Alexandre le Grand. La pierre de Pyrrhus étoit célébre: on y voyoit un Apollon avec les Muses. Les Historiens d'Alexandre le Grand remarquent, que ce Prince après avoir conquis l'Orient se servoit de l'anneau de Darius, dans les dépêches de l'Asie, & du sien propre, pour celles de l'Europe. C'étoit l'ordinaire, à beaucoup de Philosophes Epicuriens, de porter à leur doigt, le portrait d'Epicure. Cette mode étoit reçuë de toutes les Nations. Les Lacédémoniens portoient ordinairement des anneaux de fer. L'histoire parle de ce Thébain Isménias, qui pour ne pas adorer le Roi de Perse, laissa tomber sa bague en s'approchant du Roi, afin d'avoir sujet de se baisser, pour la ramasser. Les Rois de Perse donnoient des anneaux à ceux qu'ils vouloient honorer, & les Babyloniens se servoient généralement de cette sorte de cachet. Les Charthaginois donnoient aussi des anneaux, pour recompense à leurs soldats. Et en Germanie, au pays de Hesse, les plus vaillans en portoient, lors qu'ils avoient vaincu qüelqu'ennemi.

Cependant l'usage des sceaux apposez aux patentes des Princes n'a été connu que fort tard, parmi nos peuples. Il n'en est fait aucune mention dans le prémiére race des Rois de France, quoique leurs Patentes fussent ornées de leur figure. On en parle sous les Carolovingiens: mais dans la famille de Hugues Capet, Philippes Prémier en fait mention expressément. Et l'anneau du pêcheur si célébre, par les Bulles du Pape, où on voit la figure de l'Apôtre Saint Pierre, pêchant dans la nasselle, n'a été en usage, que depuis quatre cens ans, ou environ.

P. Mabillon de Re Diplomat.

Ces antiques gravures, étoient d'une grande utilité à l'histoi-

l'histoire, & on ne doit pas douter, que ceux qui s'appliquoient à l'écrire, ne les recherchassent & ne les examinassent avec un grand soin.

CHAPITRE IX.

De la communication que les Nations avoient les unes, avec les autres.

ON ne sçauroit raisonnablement disconvenir, que tous ces materiaux d'histoire, dont nous avons fait la revûë en abregé, dans les chapitres précédens, n'ayent fourni des moyens surs à ceux qui étoient curieux de les examiner. Mais on pourroit dire, que pour avoir cette connoissance, il faut supposer un grand commerce des Peuples, les uns avec les autres, & des voyages de gens habiles à étudier ces monumens. Cette difficulté est considérable, & nous oblige pour la lever entiérement de considérer le commerce, que les anciens Peuples avoient entr'eux.

La guerre & le Negoce engagerent les Peuples à se connoître les uns les autres.

Aussi-tôt qu'il y eut quelque chose de séparé entre les hommes, & qu'on parla de tien & de mien, le désir de conserver ce qu'on avoit & de l'augmenter, fit naître la guerre, & le commerce des marchandises. Et la guerre & le négoce fournirent aux Nations, des occasions de se connoître mutuellement.

Du Negoce.

On voit dans l'histoire ces prémiéres guerres dès le tems de Nimrod, & au tems que Lot demeuroit à Sodome. On y voit un commerce de marchandise, au sujet de l'achat qu'Abraham fit d'une sépulture. Il est parlé d'argent, ayant cours entre les Marchans, ce mot de l'original signifie, celui qui circuit le monde, & qui rode de lieu en lieu. La nécessité de la vie obligeoit souvent d'aller chercher ailleurs, ce qu'on ne pouvoit trouver dans sa Patrie. La famine contraignit Jacob, d'envoyer acheter du bled en Egypte. La seconde fois qu'il y envoya ses fils, ils portérent avec eux,

Gen. 23. ℣. 16.

Genes. 42. des fruits de Canaan, pour en faire un présent à Joseph. Quand Ruben voulut sauver la vie à Joseph, il proposa à ces freres cruels & envieux, de le vendre à des Marchans Ismaëlistes, qui venoient de Galaad, & portoient en Egypte des
Genes. 37. drogues, du baûme, & de la myrrhe. On peut remarquer dès ce tems-là, & même long-tems auparavant, la coûtume de vendre des hommes pour esclaves. C'est pourquoi, comme le malheur de l'esclavage pouvoit arriver à toutes sortes de personnes, on se trouvoit souvent dès ces prémiers siécles, réduits à la dure nécessité, d'abandonner sa Patrie, pour être emmené aux pays les plus barbares & les plus éloignez. La guerre d'ailleurs réduisoit les Peuples vaincus à de si grandes extrémitez, qu'on mettoit tout à l'épreuve, pour ne pas subir un joug insupportable & accablant.

Je ne doute pas, qu'un semblable desespoir, n'ait porté les hommes, à faire des Vaisseaux, pour éviter l'insolence & les mauvais traittemens d'un Peuple victorieux. On avoit oüi parler de l'Arche qui avoit sauvé Noé & sa famille du Déluge. Quand une fois on eut essaïé d'aller sur la Mer, jusqu'où ne poussa-t-on pas les Voyages ? Dans la Méditerranèe, on alla bien-tôt, jusqu'au détroit qui la joint à l'Ocean, & on parla des colonnes d'Hercules. Les Phéniciens, ceux de Tyr & de Sidon se rendirent des plus célébres. Salomon invita le Roi de Tyr, à joindre ses Vaisseaux avec sa flotte : elle alloit en Ophir, nous dit l'Histoire sainte. On ne sçait pas assûrément quel étoit ce pays : nous pourrons dire quelque jour ce que nous en pensons, si Dieu nous conserve la vie. L'opinion la plus commune est qu'elle partoit d'un port de la mer rouge, pour aller à cette Ile que les Auteurs profanes, nomment Taprobane, & qu'on croit être aujourdhui l'Ile de Ceilam, quoi que la situation que Ptolomée lui donne, soit si incertaine, qu'on ne sçait au juste, si ce n'est point l'Ile de
Observations Astronomiques de Mr. Cassini. Sumatra ou de Borneo. Cependant comme les habitans de la Taprobane sont nommez par Ptolomée *Sælæ* & l'Ile σαλικὴ, on peut dire, que delà est venu le mot, de *Zeilan*.

Il est déja aisé de juger, que le commerce & la guerre engagérent les Nations à se connoître les unes les autres. Mais afin de

de ne rien dire sans preuve, il faut retourner chez les Grecs, & considerer ce qu'ils nous en ont appris. Il paroît d'Homére que les premiers hommes avoient accoûtumé, de faire le métier de Pirates. On lit plusieurs histoires de ces Pirateries. Ils enlevoient les hommes & les vendoient. Ce Poëte fait ainsi parler Nestor au fils d'Ulysse, * *Qui étes vous mes amis & d'où venez vous? De traverser les plaines de l'Ocean? Est-ce pour quelque negoce? Où si vous errez à l'aventure comme les Pyrates qui courrent la mer, hazardant leur vie, pour faire du mal aux autres?* Thucydide ce judicieux Historien fait la même remarque, & la prouve par les mêmes argumens. Il croit, que les premiers habitans de la Gréce, n'eurent point de demeure fixe, & qu'ils changeoient facilement de lieu, se contentant de trouver de quoi vivre. De sorte que les meilleures contrées furent les plus sujettes, à ces changemens. Et comme l'Attique étoit un terroir stérile, l'établissement de ses habitans y fut plus fixe & plus stable.

Iliad. Lib. 1.
Les Anciens faisoient sans honte le métier de Pyrates.

L. b. 1.

Les prémiers qui l'habitérent, se nommoient *naturels*, pour se distinguer de ceux qui y venoient d'ailleurs. De sorte, qu'étant devenus puissans & en grand nombre, ils envoyérent des colonies en Asie, & eurent par ce moyen connoissance des Perses, des Arabes & des autres Peuples de l'Asie, comme de ceux de l'Afrique.

αὐτόχθονες.

Les Grecs s'etant joints pour la guerre de Troye, se dissipérent à leur retour, & fondérent des colonies, en plusieurs pays de l'Europe. Avant cette guerre, qui fut la prémiére des Grecs faite en communauté par une ligue, leurs exploits n'étoient que de petits brigandages. Il y eut ensuite plusieurs petits combats entr'eux. Thucydide remarque, comme

Des guerres des Grecs.

* Homére Odyssée 3. ὑ 71.

ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ, πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα

ἤ τι κατὰ πρῆξιν, ἦ μαψιδίως ἀλάλησθε

Οἷά τε ληϊστῆρες ὑπεὶρ ἅλα τοί τ' ἀλόωνται

ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες

Au Livre 14, on lit encore une histoire de ces Pyrateries & au Livre 24. Il fait dire à l'Ame d'Agamemnon, des choses qui sont assez connoître, que ces hommes antiques ne se faisoient pas un deshonneur, de ce brigandage. Car demandant à Amphimédon, pourquoi il descendoit au pays des morts, il lui fait faire cette question entr'autres. S'il n'a point été tué, en pillant des brébis & des beufs?

ἦ που ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντο · ἐπὶ χέρσου
βοῦς περιταμνομένους ἠδ' οἰῶν πώεα καλά.

me le prémier combat naval, celui que les Corinthiens donnérent contre ceux de l'Ile de Corcyre, qu'on appelle aujourdhui Corfou, deux cens soixante ans, avant le tems où il écrivoit.

Les Athéniens étendirent leur Empire en Asie. Après eux les Lacédémoniens y remportérent quelques victoires. Et enfin, les Macédoniens la réduisirent sous leur joug.

Il y avoit des Grecs, établis en une partie considérable de l'Italie, qu'on nommoit la grande Gréce. Il y en avoit dans toutes les Iles de la Méditerranée. Il y en avoit en Afrique, où étoit cette fameuse colonie de Cyréne, que Battus y avoit conduite. Pausanias dit, qu'une partie des Messéniens, ayant été vaincus par les Lacédémoniens, se retirérent en Lybie, chez des Peuples qu'il appelle *Evesperites*, c'est-à-dire, sans doute, Occidentaux. Et il remarque, que ces Peuples admettoient volontiers les Grecs dans leur Société, parce qu'ils étoient souvent inquiétez par des Barbáres de leur voisinage. Ces Messéniens retournérent en leur Patrie, lors que les Thébains sous la conduite d'Epaminondas, vainquirent les Lacédémoniens. Ils rétablirent la ville de Messéne, deux cens quatre vingt sept ans, après qu'elle eut été détruite. Pausanias s'étonne, que pendant tout le tems de cet exil, ils ayent retenu leur langage & les rites de leur Patrie.

Lib. 4. Messenica.

Dans la seule Ile de Sicile, ce même Historien nous apprend, qu'il y avoit des Sicaniens, qui en étoient les prémiers habitans. On croit qu'ils étoient venus d'Espagne. Il y avoit encore, outre les Siciliens, des Phrygiens venus de Troye & des environs du Scamandre, & des Phéniciens venus de Lybie & de Carthage. Desorte que dans cette seule Ile on y avoit des habitans, de presque toutes les parties du Monde. Comme les Carthaginois eurent de longues guerres contre les habitans de cette Ile, qui furent aidez, tantôt des Athéniens, tantôt des Corinthiens & enfin des Romains, on pût connoître exactement ces Africquains: & par leur moyen, les Pheniciens dont ils étoient descendus.

Lib. 5. Eliacon.

Les

Les guerres des Perses en Egypte & en Gréce, les conquêtes d'Alexandre, & les guerres de ses Successeurs, les victoires des Romains jusques dans le Païs des Parthes, le joug de ce Peuple vainqueur du Monde, qui s'étendit en Afrique, en Europe, comme en Asie, contraignit les Nations, de s'entre-connoître sous l'Empire d'un même Maître, qui les gouvernoit.

Les Scythes mémes, que l'horreur de leur climat sembloit de voir cacher éternellement aux autres hommes, *Des irruptions des Scythes.* furent bientôt connus par leurs irruptions. Arrian nous parle *Rerum Indicarum Liber.* d'un Indathyrse Scythe, qui, après avoir subjugué plusieurs Nations de l'Asie, passa victorieux en Egypte. Le même *Cod. 58.* Auteur nous apprend dans Photius, que les Parthes, à qui Trajan fit la guerre, étoient venus de Scythie au tems de Sesostris Roi d'Egypte, & d'un Roi des Scythes qu'il nomme *Jandusus*: c'est apparemment le même qu'Indathyrse. Justin dit, que les Scythes ont tenté trois fois l'Empire de *Lib. 2. cap. 3.* l'Asie, & que Vexoris Roi d'Egypte fut le prémier qui leur déclara la guerre. Il ajoûte, que l'Asie leur fut tributaire pendant quinze cens ans, jusqu'à ce que Ninus Roi d'Assyrie l'en délivra. Ces quinze cens ans d'Empire en Asie, que Justin leur attribuë, sont inventez sans aucun fondement dans l'histoire. Hérodote & tous les autres Historiens n'en parlent pas; quoi qu'ils fassent mention de ces Nations Septentrionales. Hérodote nous apprend, que les Scythes *Liv. 1.* vainquirent les Médes, & subjuguérent l'Asie, sous la conduite de Madye, fils de Protothye leur Roi; mais ils ne gardérent pas leurs conquêtes, plus de trente ans. Stra- *Lib. 15.* bon dit, comme Arrian, qu'un Indathyrse fit des courses par toute l'Asie jusqu'en Egypte. C'est aussi, de quoi ils *Lib. 7. ch. 8.* se vantent dans Quinte-Curce dans la harangue qu'ils font à Aléxandre. C'est avec quoi, disent-ils, en parlant de leurs fléches & de leurs javelots; *C'est avec quoi nous avons prémiérement vaincu le Roi de Syrie, puis celui de Perse & des Médes, & nous sommes ouverts le chemin, jusques dans l'Egypte.*

Hérodote nous dit encore, que les Scythes ayant passé *Lib. 4.*

 l'Araxe,

l'Araxe, parce qu'ils étoient eux-mêmes attaquez des Massagétes, se jettérent sur les Cimmériens. Ceux-ci chassez de leur pays passérent en Lydie, au tems d'Ardys fils de Gyges Roi des Lydiens, sous la conduite de Lygdamis. Il périt en Cilicie avec son armée. Ces Peuples donnérent le nom au Bosphore, qu'on appelle Cimmérien.

Lib. 1.

Les plus habiles Interprêtes de l'Ecriture sainte, croyent que le Prophéte Ezéchiel a eu en vuë les Scytes, aux chap. 38. & 39. de sa Prophétie, où il parle de Gog & de Magog [b], comme ils entendent la Russie & la Moscovie, par ces mots de l'original qu'on a traduit *Chef de Mesec.* D'autres raportent le mot de *Rosch*, *Chef*, au fleuve Araxe dans la Scythie. Il est pourtant très difficile d'expliquer ce que le Prophéte à voulu dire. Si les tems s'accordoient, il seroit aisé, d'appliquer la prédiction d'Ezéchiel à la défaite des Scythes, au tems de Cyaxare Roi des Médes, & de croire que la ville de Scythopolis, qui se nommoit auparavant *Bathsan* proche du Lac de Tybériade, auroit reçû son nom d'eux. Quel qu'aît été cet Empire des Scythes hors de leur Septentrion, on peut croire, qu'il n'étoit pas fort puissant, puis qu'Athénée nous apprend, qu'ils furent souvent battus par les Milésiens. Ceux-ci se rendirent célébres, avant qu'ils eussent été abatardis par les délices. Ils bâtirent mêmes des villes considérables sur l'Ellespont, après avoir vaincu les Scythes. Mais depuis que la volupté les eût surmontez, ils dégénérérent si fort de leur ancienne valeur, qu'ils firent naître ce honteux proverbe:

Voyez M. Bochart Geogr. Sac. Lib. 3. cap. 13. ראש

Lib. 12. cap. 5.

Les Milésiens étoient autres-fois vaillans.

πάλαι ποτ' ἦσαν ἄλκιμοι Μιλήσιοι.

Du Commerce. Si la guerre confondoit les Nations les unes avec les autres, le commerce ne contribuoit pas moins à les faire connoître. Chaque pays ayant quelque chose de propre, la commodité de la vie les engageoit, à se communiquer mutuëllement par le Négoce, les biens & les utilitez de leur terroir, avec les ouvrages de leurs habitans.

Les

[b] S. Augustin en son Traitté, de la Cité de Dieu. Liv. 16. cap. 17. dit, que quatre Empires s'élevérent presque en même tems dans le monde: les Assyriens à l'Orient: les Sycioniens au Couchant: les Scythes au Septentrion, & les Egyptiens au Midi.

Les Phéniciens furent les prémiers, qui trafiquérent sur la Méditerranée. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils fabriquérent les premiers Vaisseaux, pour courir toutes les côtes de cette mer. L'histoire des Grecs nous en parle dès la prémiére antiquité.

Photius dans ses extraits, fait mention d'un certain Auteur qui avoit compilé plusieurs histoires des Anciens, dans une desquelles on lit, que les Phéniciens au tems de Cadmus, étoient si puissans, qu'ayant réduit une partie de l'Asie sous leur pouvoir, ils établirent le Siége de leur Empire à Thébes en Egypte. Cet Auteur à voulu sans doute parler des Israelites, que Manéthon a désigné aussi, quoi qu'on en dise, par la Dynastie des Bergers. Cod. 186.

Quoi qu'il en soit, on voit les Phéniciens par tout, tant ceux de l'Asie que de l'Afrique, vendre, acheter, ou échanger leurs marchandises : Et ce négoce facilitoit beaucoup la connoissance de la terre habitable.

On apportoit les marchandises de la Taprobane & des Indes, jusqu'à la Ville de Bérenice sur les bords de la mer Rouge, comme pline nous l'apprend. Delà, on les portoit sur des chameaux, jusqu'à la ville de Copte, sur les bords du Nil, d'où on les chargeoit pour les transporter en Gréce, & sur toutes les côtes de la Méditerranée. La ville de Corinthe fut célébre par la commodité de son port. On y pouvoit facilement échanger les denrées de l'Europe, avec celles de l'Afrique & de l'Orient. Lib. 6. Sect. 26.

La vanité & le luxe des Grecs excitérent bientôt l'avidité des Marchands. On lit des prémiers Athéniens qu'ils portoient des Cigales d'or, sur les tresses de leurs cheveux. Athénée remarque de ces Anciens Athéniens, qu'ils faisoient porter des siéges plians derriere eux par leurs valets, pour s'asseoir quand ils voudroient, & que sous une longue robbe de pourpre, ils portoient des soûtanes en broderie. C'est le même nom que la version Gréque donne à la robbe de Joseph. La pourpre & la soye furent de grand usage, aussi-tôt quelles furent connuës. La pourpre pour les hommes étoit l'habit ordinaire des Lacédémoniens, sur tout

ὀκλαδίας δίφρους

Lib. 12. cap. 1.

ποικίλους χιτῶνας

Gen. 37.

quand ils alloient à l'armée. Les ſoyes furent long-tems, propres aux ornemens des femmes. La magnificence des femmes étoit ſi grande dans Athénes, qu'il y avoit une Loi qui leur défendoit de paroître en public, ſans ornemens, & les condamnoit à une amande de mille drachmes. Il y avoit mêmes des Magiſtrats créez pour ce ſujet, qui en portoient le nom. Au contraire on lit dans Athénée, ſur le raport de Phylarchus, que la loi défendoit aux femmes de Syracuſe, de porter des ornemens d'or, à moins qu'elles ne vouluſſent paſſer, pour Courtiſanes.

Sam. Petit. de Leg. Attic.

γυναικοκόσμοι.

Lib. 12. cap. 4.

Il paroît du chapître troiſiême du Prophéte Eſaïe, que les ornemens des femmes de Judée, étoient en très grand nombre. Elien remarque la même choſe des femmes de l'Antiquité. Il dit, qu'elles portoient de hautes coiffures avec des couronnes, de longues robes, dont les manches étoient retrouſſées avec des agrafes d'or & d'argent; qu'elles avoient de grans pendans d'oreilles, & des ſouliez de grand prix. Homére dit, ' que les cheveux d'Euphorbus étoient tracez avec de l'or & de l'argent. Et ailleurs parlant des ornemens des femmes, il fait mention d'agraphes, de braſſelets tournez, de pendants d'oreilles & de colliers. Pline a remarqué ſur ce Vers d'Homére, qu'on n'y parle point de bagues, ni d'anneaux. Mais je doute que cette remarque ſoit fort ſolide, puis qu'on pourroit entendre des bagues, ce qu'on a traduit des *bracélets tortillez*. On peut lire encore au Livre 18. de l'Odyſſée, les préſens qu'on fait à Pénélope, pour être perſuadé que ces atours ſont d'une grande antiquité. Ariſtophane & Plaute dans leurs Comédies ne permettent pas qu'on en doute. Diodore de Sicile remarque, qu'un Roi d'Egypte accorda à ſa femme, pour les frais de ſes pommades & de ſes parfums, un impôt qui lui rapportoit un talent par jour. Le talent valoit de deux à trois mille francs de nôtre monnoye.

El. Var. Hiſt. Lib. 1. cap. 18.

Iliad. 17.

Iliad. 18.

Lib. 33. Sect. 4.

γνάμπτας ἕλικας.

νεφέλαι

Aulularia.

Lib. 1.

Myris.

Si on joint au luxe des vétemens, celui des bâtimens & les

Homére au Livre 17. de l'Iliade verſet 52. parlant d'Euphorbus que Ménélaus tua, dit:

πλοχμοί θ' οἳ χρυσῷ τε καὶ ἀργύρῳ ἐσφήκωντο

Et au Livre ſuivant ℣. 400.

πόρπας τε, γναμπτάς θ' ἕλικας, κάλυκάς τε καὶ ὅρμους.

les délices[d] de la table, on avouëra sans peine, qu'il falloit ramasser ce que les divers climats du monde produisoient, pour fournir à tous ces excès, & qu'il falloit nécessairement parcourir la terre, & se connoître les uns, les autres, pour s'entraider, dans tous ces differens besoins.

La pourpre la plus estimée, venoit de Phénicie d'où elle avoit pris son nom. Les Lacédémoniens, les prémiers Atheniens en etoient vétus, & les Senateurs de Rome, comme les enfans de bonne maison, en portoient sur leurs robes. On en faisoit à Lacédémone. Lucien & Pausanias parlent des conques marines de ce Païs, dont on se servoit pour la pourpre. mais elle n'étoit pas si estimée, que la Phenicienne. Pline fait dire à Cornelius Népos, qui mourut au tems d'Auguste, que dans sa jeunesse, la pourpre violette étoit fort à la mode. La livre coutoit cent deniers, qui font quarente francs. La pourpre rouge de Tarente vint en suite; & du tems de Pline, on voyoit encore les vestiges des boutiques où elle se faisoit, de même que des monceaux de coquillages, qui avoient enfermé l'animal d'où on la tiroit. Horace louë en quelqu'endroit la pourpre de Lacédémone[e].

De la Pourpre Elien. Lib. 6. cap. 6.

φοινικὶς.

Dial. Cataplus Lib. 10.

Lib. 9. cap. 39.

L'ivoire si vantée dans l'antiquité, nous apprend aussi, qu'on eut de bonne heure la connoissance des lieux d'où on l'apportoit. Pausanias dit, que chacun sçait, que des la prémiére antiquité, on travailloit en ivoire, mais que personne n'avoit vû la bête, qui la fournissoit, avant que les Macédoniens eussent passé en Asie. L'Eléphant n'étoit

De l'Ivoire.

Lib. 1.

 connu

[d] Les Egyptiens sont distingnez entre les autres Peuples, pour la bonne chere. Athenée Liv. 4 ch. 9. raconte qu'un Roi d'Egypte ayant été pris par Ochus Roi de Perse, à qui il faisoit la guerre, l'Egyptien se moqua du souper d'Ochus, & le pria de trouver bon que ses Officiers lui preparassent à manger le lendemain, comme ils avoient accoûtumé de faire pour lui-même. Ce que le Roi de Perse ayant vû, il s'écria que les Dieux t'accablent, toi qui vivant en de si grandes delices n'as pû te contenter que tu ne sois venu chercher la simplicité de nos tables.

[e] Horace au Livr. 2. Carm. Ode. 18. nous dit un petit mot de la magnificence des Romains, & entr'autres choses, il parle de la pourpre de Lacédémone.

Non ebur, neque aurum
Meâ renidet in domo Lacunar
Non trabes Hymettiæ
Premunt columnas, ultimâ recisas
Africa: neque Attali
Ignotus hæres regiam occupare
Nec Laconicas mihi
Trahunt honestæ purpuras clientæ.

connu que des Indiens, des Peuples de Lybie & des Nations Voisines. Il fonde sa remarque sur Homére, qui a souvent parlé de l'ivoire; mais qui n'a rien dit de l'animal qui la portoit. Ce même Auteur prétend en un autre endroit, que l'ivoire se prenoit de la corne des Eléphans, & non pas de leurs dens. Cela fait assez connoître, qu'il n'en avoit pas vû, non plus que Strabon, qui tout judicieux qu'il étoit, nous a débité cette vieille fable, qu'il n'avoit point de jointure au genou. Diodore de Sicile avoit écrit avant lui la même chose, ce qui est surprenant, comme ce qu'ils ont dit de la maniére, dont on les prenoit à la chasse, en sciant à moitié l'arbre contre lequel, ils se reposoient. Je suis étonné, que ces deux célébres Historiens, n'ayent pas vû des Eléphans à Rome, où ils étoient assez connus, depuis les guerres qu'ils avoient eûes avec Pyrrhus, avec les Carthaginois & principalement dans l'Asie. Cette erreur est venue sans doute, de ce qu'on n'apperçoit point de jointures aux jambes des Eléphans, s'ils ne sont couchez. Tite-Live remarque, qu'Asdrubal, frére d'Hannibal, trouva le prémier, le secret de tuer ce monstrueux animal, en fichant un coin, entre sa tête & son cou. Et comme ce tems se raporte à celui des Maccabées, il ne faut pas s'étonner, si Job avoit dit tant de Siécles auparavant, que celui-là seul qui l'a fait, le peut tuer de son epée.

Lib. 5. *Lib.* 16. *Lib* 3. *Job.* 40. ℣. 14.

L'ivoire fut connuë dès le tems de Salomon, & la flotte en rapportoit d'Ophir. L'original porte des dents d'Elephans, quoique la version Gréque ait traduit *des pierres tournées*. Le Prophéte Amos parle aussi, de *maison des dents*, c'est-à-dire, d'ivoire. Et comme nous avons remarqué ci-dessus, que quelques Anciens croyoient que l'ivoire venoit des cornes de l'Eléphant, aussi Ezéchiel parle en quelque lieu de ses révélations, *des cornes de la dent*, ce n'étoit qu'une dispute de nom chez les Anciens, de savoir s'il falloit dire les cornes, où les dents de l'Eléphant. Juba croit dans Pline, que l'expression est plus juste, de parler de cornes. Au reste, l'ivoire fut mise en œuvre par les Grecs & dans les Statuës & dans les autres ouvrages. Athénée nous

1 *Rois. ch.* 1 *Amos ch.* 3. *Ch.* 27 ℣. 15. *Lib.* 8. *cap.* 3. *Lib.* 5. *cap.* 10.

née, décrit le magnifique vaisseau de Hiéron, & nous parle entr'autres choses d'une chambre, dont la couverture étoit de cyprès & les portes d'ivoire & de cédre. Pausanias parle d'une Statuë de Minerve dont le corps étoit de bois, le visage & les mains d'ivoire. Le même Auteur nous apprend, que les plus antiques statuës des Dieux étoient façonnées avec de l'ivoire. Et comme on n'en pouvoit avoir que des pays fort éloignez, il remarque, que les Anciens n'épargnoient aucun frais, pour l'ornement de leurs Divinitez. Quand il parle des chevaux de Castor & de Pollux, il dit, que la plûpart étoient d'ébéne, & quelques-uns d'ivoire.

Lib. 7. Achaic.

Lib. 5.

Lib. 2.

Des Tortuës
Lib. 8.

On peut joindre à l'ivoire, ces écailles de Tortuës, dont ils faisoient leurs lires. Car quoi que Pausanias assûre, qu'il y en avoit de fort grandes dans les forêts d'Arcadie, les plus estimées neanmoins étoient les Indiennes, & celles d'Ethiopie. La conjecture [f] du grand Saumaise, qui explique un certain endroit des loix, par ces tortuës d'Ethiopie & des Indes, est si vrai-semblable qu'on ne peut s'empécher de l'admettre.

Des plantes.

Si on consulte les Anciens, Aristote, Théophraste, Pline, Dioscoride, qui ont écrit, des plantes, des pierres, des animaux, on verra facilement qu'ils avoient une grande connoissance des pays étrangers. Théophraste parle des agates & des jaspes de Scythie, des Indes & d'Egypte, d'une pierre de couleur d'azur, comme d'une turquoise qui appartenoit à un Roi d'Egypte, des escarboucles de Carthage. On a fort parlé d'une pierre de la ville de Topaze dans les Indes, qui fut donnée par les habitans de Thébes à la Reine Bérénice, mére du second Ptolomée, dont on fit la statuë de la Reine Arsinoé. Elle étoit de quatre pieds. Ce Théophraste écrivoit environ la seconde année de l'Olympiade 116. près de quatre cens ans avant Pline. Il fait mention de quantité de [g] plantes, qui ne croissoient qu'en

[f] Dans ses exercices, sur Solin p. 1189, il remarque que la Loi 16. des Publicains n'a pas de sens sur la fin. Elle est conçuë en ces termes *Adamas, Sapphirus Callainus, Beryllus, Chelyne & hopta vela Indica.* Ces derniers mots ne sont pas intelligibles. Cet habile Critique croit avec raison

qu'en Egypte ou en Arabie. On parle ſouvent de l'encens, de la myrrhe, & de cette plante qu'on nommoit *Lotus*, ſi célébre en Egypte. Athénée fait mention des [h] onguents & des parfums d'Egypte ſur le rapport de Platon. Pline parlant du Tanaïs, dit qu'il y a une autre riviére nommée *Rha*, qui n'eſt pas éloignée de ce fleuve. Pluſieurs croyent que cette riviére eſt le Volga. Quoiqu'il en ſoit, il dit, que proche de ce fleuve il y a une racine de grande utilité dans la medécine. On la nomma *Rechoma* ou *Rhapontique*, pluſieurs croyent que c'eſt nôtre *Rhubarbe*, *Rhabarbarum*. M. de Saumaiſe n'eſt pas de cet avis, parce que la rhubarbe dont on ſe ſert aujourdhui vient des Indes, & qu'elle a des propriétez contraires à celle des Anciens. Le baume de Judée n'a pas été moins célébre, ni moins connu dans l'antiquité. On tranſporta la plante en Egypte, où il ſe conſerva juſqu'à l'année 1516. Selim Empereur des Turcs ayant pris & tué les jardiniers qui avoient ſoin de cette plante, èlle eſt devenuë ſi rare, qu'on a de la peine à en trouver. Plaute, dans une de ſes Comédies, ſemble avoir parlé du *Macis* entr'autres aromates, dont ſe ſert ſon cuiſinier. Le *Jaſmin* ſi connu des Anciens, vient à ce qu'on croit d'Arabie, on dit que ce mot en Arabe ſignifie *une belle ſémence*. Les citrons & les orangers, de même que les pla-

Lib. 15.

Lib. 22.

Pſeudolus Act. 3. Scene 2.

raiſon qu'il faut lire, *Chélyne Æthiopa vel Indica*, la tortuë d'Ethiopie, ou des Indes.

[g] Il parle de ces eſpéces de figuiers, que Pline Lib. 13. nomme aprés lui, Sycamines, Sycomore, & de Pruniers qui ne croiſſoient qu'en Egypte. Le fruit du Sycomore s'appelloit à ce que dit M. de Saumaiſe, κεράτια. On tiroit une liqueur de ces gouſſes & le marc ſe donnoit aux pourceaux. C'eſt ce que mangeoit, cet enfant débauché, dont il eſt parlé dans l'Evangile Luc. 15. Le P. Hardouin, veut que ce ſoit de Carotes. Il parle du *Ladanum*, qu'on ramaſſoit d'aprés la barbe des boucs d'Arabie, c'étoit un compoſé de la roſée des plantes odoriferantes qui s'y attachoit: du *Laſerpicium* qui croiſſoit proche de Cyrene en Afrique, le *Silphium* en étoit la racine. Il croiſſoit auſſi dans le pays des Médes, Hérodote en a fait mention avant Théophraſte. On voit dans Plaute que les Cyréniens faiſoient un grand commerce du *Magudaris*, qu'on croit être la graine du *Silphium*. Car il fait dire dans ſon *Rudens*, au valet de Démones.

Teque oro & quaſo, ſi ſperas tibi.
Hoc anno multum futurum ſirpe & laſerpicium ...

Et un peu plus bas:

Seu tibi confidis fore multâ magudarim.

[h] Pline dit qu'on ne ſçait pas, qui a trouvé le prémier les onguens parfumez dont les Anciens s'oignoient ſouvent. Ils n'étoient pas encore en uſage au tems de la guerre de Troye, non plus que l'encens. On ſe ſervoit de l'écorçe de cédre & de citron. On parla enſuite d'huile roſat. Les onguens ſont venus des Perſes. Le prémier dont il eſt fait mention fut trouvé au camp de Darius. Ceux d'Egypte, entr'autres l'onguent mendeſien, fut le plus eſtimé.

plantes ne sont pas moins celebres dans l'antiquité. Les pommiers venoient d'Afrique, & avoient donné lieu à la fable des pommes d'or, du Jardin des Espérides. Les platanes venoient d'Asie, la passion de Xerxes pour cet arbre, l'avoit rendu remarquable.

Le sucre a fort exercé la curiosité des Anciens. Pline dit, qu'il y en a en Arabie: mais que le meilleur vient des Indes. Il dit, que c'est un espéce de miel, blanc & facile à être broyé, qui croît dans des roseaux, que les morceaux les plus gros sont comme des noisettes, qu'on ne s'en sert qu'en medecine. Dioscoride s'imagine que c'est une rosée qui s'attache aux cannes; plusieurs autres ont eu la même opinion. Seneque doute, si c'est une rosée, ou le suc des Cannes. Lucain [k] a cru que c'étoit le propre suc des roseaux, & il en parle comme d'un bruvage. Au reste le sucre n'est point connu dans l'Histoire sainte. Un habile Rabbin s'est trompé, s'il a crû que Jonatan en ait gouté, quand il a traduit cet endroit de Samuel, où il est dit que Jonatan prit avec son bâton un rayon de miel, comme s'il y avoit que Jonatan eut prit une canne de sucre. Une [l] version pourroit bien, si je ne me trompe, avoir été cause de cette erreur. Néanmoins le mot de sucre, semble venir du mot hebreu, *enyvrer*, *Sacar*.

Du Sucre. *Lib. 12. cap. 8.* *Lib. 2. ch. 104.* *Jarki.* *1 Sam. 13. ℣. 27.* סכר

Les Anciens nous ont beaucoup parlé de ces vases, qu'ils appelloient *murrhina*, non qu'ils fussent du bois de myrrhe, mais d'une terre que M. de Saumaise prétend être nôtre porcelaine. Pausanias dit, qu'il y en avoit en Arcadie.

De la Porcelaine.

De combien d'animaux Aristote & Pline nous ont ils parlé, qui ne se trouvent que dans les climats les plus éloignez?

Des Animaux.

P

[k] Lucain au Livre 3. dit que les Indiens buvoient ce suc.

Quique terens rapidum diviso gurgite fontem,
Vastis Indus aquis mistum non sentit Hydaspen,
Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine succos.

[l] La version de Jonatan a rendu l'Hébreu, יערת הדבש *un rayon de miel par ces mots*, בקנא הדובשא *dans un nid de miel*. Ce que Jarki, a entendu sans doute d'une *canne*, comme Esaïe s'en sert au chap. 35. ℣. 7.

[m] Pline nous aprend que dés le tems de Callimachus, on parloit des petits chiens de Malte, *Catelli Melitæi*. Mais on ne sçait pas assûrément quelle Ile c'étoit, car il ne se trouve point aujourdhui de semblables chiens dans les Iles qui portent ce nom, soit dans l'Ile qui appartient aux Chevaliers de Malte, ou dans l'Ile qui est ainsi appellée dans la mer Adriatique.

gnez? De Tygres, de Lions, de Panthéres, d'un Orix, d'Asnes Indiens & de Crocodiles que les Egyptiens appelloient *Champsas*. Les Grecs les appellérent Crocodiles; & parce qu'ils sont semblables au Lézard, ils nommérent aussi ce petit animal Crocodile. D'où vient que Démocrite a dit, que le Chaméléon étoit de la grosseur d'un Crocodile.

Herod. Lib. 2.

De la Soye.

La soye a été fort célébre parmi les Anciens, sur tout pour les vétemens des femmes. Elle venoit des Assyriens, & on la façonnoit dans l'Ile de Ceo. Il y en avoit aussi dans une ville de Carie nommée Co, ce qui fait qu'on la confond souvent avec l'Ile, à cause de la ressemblance du nom. On la nomma soye, du mot *séres* si connu dans l'antiquité, & qui vrai-semblablement, signifie les Chinois d'aujourdhui, ou du moins cette Province septentrionale de la Chine, qu'on nomme *le Cathay*. L'Auteur du livre intitulé *Cosri*, désigne la situation du pays qu'il nomme *Tzin* d'une maniére, qui fait assez connoître, qu'il entendoit la Chine, car dans une objection qu'il se fait sur le jour de Pâques, il dit, que le Soleil se couche en ce pays-là, quand il est midi dans la Judée. Ce livre a été composé il y a environ neuf cens ans. Comme nous parlerons de ces Peuples, en un autre lieu, nous n'en dirons rien ici, que par rapport à la soye. Pausanias à la fin de son Livre 6. parle du Vers qui fait la soye, chez ce Peuple qu'il nomme *Seres*. Il est vrai, qu'il leur fait habiter les côtes de la mer rouge, proche de l'Ethiopie, il entend sans doute ces Ethiopiens, que les Anciens mettoient en Asie. Mais il ajoûte aussi, qu'il y en a d'autres qui croyent, que ces Peuples sont des Scythes mêlez avec les Indiens. Ce qui est très véritable des Chinois. Ce même Auteur fait la description du ver à soye: mais il paroît parce qu'il en dit, qu'il ne l'avoit pas vû. On pourroit rendre la description qu'il en fait plus vrai-semblable, si on disoit qu'il le compare à une chenille au lieu d'une araignée. Tant qu'on a apporté cette marchandise de la chine, elle a été estimée autant que l'or dans l'Empire Romain. Ce qui a duré jusqu'au tems de Justinien, où la soye devint plus commune, parce que quel-

Part. 2.

Au lieu de ἀράχναις, je lirois κάμπαις

quelques Moines rapportérent des œufs de ver à soye, de ce pays-là. Procope le dit ainsi. Il y en a pourtant qui croyent, *Lib. 4. de Bell. Got. Cap. 17.* qu'un Auteur * en a parlé dès le tems de l'Empereur Commode. On ne doit pas oublier ici, que Pline parle aussi *Lib. 34. Sect. 41.* du fer des Chinois, & il nous dit qu'ils l'envoyoient avec des vestes & des fourures. Cela se doit entendre de la Chine septentrionale, proche de la Tartarie. On peut enfin réduire à trois opinions, ce que les Anciens ont écrit sur ce sujet. Les uns ont parlé d'une écorce, qu'on travailloit comme le lin & le chanvre. Les autres en ont parlé comme d'une laine, qui croissoit sur des arbres de même que le coton. Et les autres ont dit quelque chose des Vers à soye. D'abord on parla de ceux d'Assyrie puis de l'Ile de Ceo, ou de la ville de Co, & à la fin, on connut au tems de Justinien, ceux de la chine qu'on nommoit *Seres*.

Il est aisé de juger, qu'on avoit beaucoup de connoissance de ces pays, dont les Anciens nous ont décrit les plantes, les minéraux, les animaux, les pierres & les ouvrages les plus renommez. Nous avons des fruits qui ont retenu les noms des pays d'où ils sont venus, & qui étoient connus dès le tems de Pline. Entre les fruits, la péche, & la prune de damas étoient ainsi nommez, parce qu'on les avoit apportez de Perse & de Damas. Entre les espéces d'aulx, ceux d'Egypte étoient d'excellent goût; c'est pourquoi les Israëlites les regrettoient. Les échallotes ont tiré leur nom de la ville d'Ascalon. L'Armoise avoit reçû le sien, d'Artemise femme de Mausole, comme la Pivoine de Péonie, d'où elle venoit. Pour peu qu'on réfléchisse sur cette connoissance qu'ont eue les Anciens, de ce que produisoient les différens climats, on ne pourra guéres se laisser persuader, que le monde leur aît été inconnu.

On peut se former une idée, du nombre prodigieux d'hommes que le commerce tenoit dispersez de tous côtez, par ce petit trait de l'Histoire. On lit dans Valére Maxi-

P 2 me,

* Julius Pollux, au raport du P. Hardouin dans ses Notes sur Pline dit, aprés avoir parlé des Vers à soye, que quelques-uns soûtiennent, que les *Seres* faisoient des toiles d'autres animaux semblables: ἔτι δὲ καὶ τὰς σῆρας ἀπὸ τοιούτων ἑτέρων ζώων ἀθροίζειν φασὶ τὰ ὑφάσματα.

Lib. 8. cap. 2. me, que Mithridate voulant se défaire des Romains, que le négoce avoit répandus dans les terres de son obéïssance, en fit tuër quatre vingt mille. Plutarque & Appien disent cent cinquante mille. *Dans la Vie de Sylla.*

Les Nations ont eu connoissance les unes des autres, ce qui se prouve par la Religion.

Quand du commerce, on passe à la Religion, il y a des preuves de cette communication mutuëlle des Nations. On parloit du tems d'Alexandre le Grand, de ces divinitez connuës de toute la terre, d'un Hercule & d'un Bacchus. Les mêmes noms & les mêmes histoires nous contraignent de croire, qu'elles étoient sorties d'une même source, pour se répandre dans le monde. *Lib. 2.* Diodore de Sicile dit, que les Indiens racontent plusieurs choses de Bacchus. Ils disent entr'autres, qu'il conduisit ses soldats abbatus de chaud, en des lieux montueux, qu'on appelloit d'un mot grec qui signifie *cuisse*, *μηρὸς.* d'où venoit la fable, de la naissance de Bacchus, de la cuisse de Jupiter. *Lib. 5.* Il est vrai qu'Arrian avoüe, qu'il ignoroit, quel étoit-ce Bacchus: mais puis qu'il fait la même remarque de cette montagne qu'on appelloit *une cuisse*, il en devoit tirer la même conséquence. Quinte-Curce dit la même chose, *Lib. 8. cap. 10.* & ajoûte que la ville de Nyse étoit bâtie au pied de cette montagne. Nous parlerons ailleurs de la conformité que les Sçavans trouvent, entre Nimrod & Bacchus. On parle de plusieurs Hercules. Mais quoiqu'il en soit, il y en a un plus ancien & plus célébre que les autres. *Lib. 4. Melpomene.* Les Scythes, à ce que dit Hérodote, montroient les vestiges de ses pieds, qui étoient de deux coudées. *Lib. 5.* Pausanias parle de la statuë d'Hercule, qui étoit au lieu nommé *Altı.* Elle représentoit son combat avec une Amazone, & avoit été consacrée par un *Evagoras Zanclien*, d'où il conclut avec raison, qu'elle étoit très ancienne, puis qu'on appelloit alors *Zancles* cette ville de Sicile, qui fut depuis nommée Messine. Il dit qu'il y en avoit une autre, dédiée par les Thasiens originaires de Phénicie. Ils tiroient leur nom de Thasus fils d'Agénor, avec lequel ils s'embarquérent pour la recherche d'Europe. Ces Peuples croyoient Hercule originaire de Tyr. Cet Hercule Tyrien étoit selon Arrian, *Lib. 2.* le plus ancien de tous. Ce pourroit

[illegible] Josue. Les Grecs parloient d'un autre, comme les Egyptiens, qui avoient aussi leur Hercule. Il y en avoit un, de qui le culte étoit fort célébre à Tartesse, parmi les Iberiens. Cet Auteur croit que c'est Hercule le Tyrien. On le nommoit aussi *Desanaus*, & on croit qu'il a vécu au tems de Moyse.

On avoit encore dans la Religion des preuves de la communication que les Peuples avoient les uns avec les autres, par les temples d'Isis, & de Sérapis divinitez Egyptiennes, qu'on voyoit en Gréce & ailleurs. Il est vrai que Pausanias nous parle de deux Serapis, comme de deux Isis, l'une Pelasgienne, l'autre Egyptienne. Mais toutes deux avoient leurs Chapelles dans la citadelle de Corinthe. Tacite nous parle en quelqu'endroit d'un Sérapis apporté de Synope à Alexandrie au tems de Ptolomée. Mais, quoiqu'il en soit, quand il est joint avec Isis, on entend toûjours le Sérapis d'Egypte. Ainsi Pausanias ne remarque pas seulement, qu'il y avoit chez les Troëzeniens un temple d'Isis, & un autre à Methone: mais il y avoit aussi un temple d'Isis & de Serapis, au lieu où étoit autresfois la ville d'Hermione, comme à Patras dans l'Achaïe, il y en avoit deux de Serapis, en l'un desquels on voyoit le monument d'Egypte, qu'il dit être fils de Bélus & frere de Danaüs. On sçait le trouble que causérent autrefois dans Rome ces dévotions Egyptiennes, sans qu'il soit nécessaire de nous arrêter ici pour en parler. Pline fait mention du temple de Diane à Suse: & Martian dit la même chose des Indes.

Lib. 2.

Lib. 2.

Lib. 7.

Lib. 6. cap. 27.

Si on fait refléxion sur toutes les Nations, dont les Auteurs nous ont parlé, on reconnoît qu'ils en ont eu quelque connoissance, non-seulement par les choses qu'ils nous en ont dites, mais aussi par les noms qu'ils leur ont donnez, qui avoient du raport à leurs coûtumes. Ainsi ils nous parlent de *Troglodytes*, parce qu'ils habitoient dans des cavernes, de *Lotophages*, & d'*Ichthyophages*, parce qu'ils se nourrissoient de *lotus*, & de poissons. Pline nomme de certains Peuples *Epigerotes*, parce, dit-il, qu'on les excitoit facilement à s'assembler pour prendre les armes. Il fait une remar-

Lib. 6. cap. de India.

Autre preuve de la communication des Nations entr'elles, tirée des noms qu'ils donnoient aux Peuples.

Lib. 6. cap. 5. [illegible]

marque, qui nous fait assez concevoir, la curiosité qu'on avoit de s'informer de l'état des Nations étrangéres. Car il dit en quelque lieu, qu'on les a beaucoup mieux connuës, depuis l'expédition de Corbulon, & par les enfans des Princes qu'on envoyoit à Rome. Quelques-fois ils ont donné des noms, qui ont fait naître des fables. Ils appelloient de certains Peuples de Tartarie, *des gens qui portoient des plumes*, à cause de la neige, qui tomboit souvent en ces climats. Il y avoit des Scythes qu'on nommoit *Arimaspes*, c'est à-dire, des hommes qui n'avoient qu'un œil, à cause que les Scythes habiles à tirer des fléches, fermoient un œil pour mieux viser. On en nommoit d'autres *Octapodes*, à huit pieds, à cause que tout leur ménage consistoit, en un chariot & deux beufs. Pline nous parle de Gétes, de Daces, de Sarmates, d'Hamaxobiens, d'Alains, de Rhoxalains toutes Nations de Scythie, qui se chassoient les unes les autres de leur Patrie, & s'étendoient jusqu'au Danube. Il dit de ces Nations *Hyperboréennes* qui étoient à l'extrémité du Septentrion, dont Hécatée & Hérodote ont tant fait de contes, sur le raport d'un Aristée Préconnésien, qu'elles habitoient sous les Poles, où il y a un jour de six mois. Ailleurs il prouve, qu'il y a des Antipodes & se raille de ceux qui soûtenoient le contraire. Il ne faut pas s'étonner, si les Anciens avoient une si grande connoissance du monde, comme il paroît par leurs Historiens, sur tout par ceux qui ont écrit expressément de la Géographie, comme Mela, Pline, Strabon * & Ptolomée. L'Itinéraire qu'on attribuë à Antonin, peut-être considéré comme l'abbregé de l'ouvrage d'Auguste. Cet Empereur avoit ordonné qu'on fit des descriptions de divers pays. On y avoit auparavant travaillé, pendant deux siécles. Elle fut enfin achevée sous Auguste, sur les mémoires d'Agrippa, & mise au milieu de Rome, dans un Portique, qu'on bâtit exprès.

Lib. 6. cap. 8. — πτεροφόροι — *Lucien. Dial Scytha.* — *Lib. 4.* — *Lib. 6 Sect. 10.* — *Lib. 4. Melpom.* — *Lib. 2. cap. 65.* — *Pline Lib. 3. cap. 2.*

On le prouve aussi par les exiles.

On doit donc sçavoir qu'outre le commerce, qui engageoit les Nations à avoir Société ensemble, & que l'avidité

* Strabon lui même, met au rang des Géographes, Homére, Anaximandre de Milet, Hécatée du même lieu, Démocrite, Eudoxe, Dicæarque, Ephorus & d'autres encore. Il ajoûte ceux qui sont venus ensuite Eratosthéne, Polybe, Posidonius.

[illegible] roit jusqu'aux extrémitez de la terre, d'où vient que les Grecs avoient un nom propre, pour les marchans des Indes. Outre, dis-je le commerce, on peut croire que les mécontens & les exilez d'un état, passoient ordinairement en un autre. On voit un Thémistocle, un Alcibiade, un Lisandre chez les Perses. Hippias Tyran d'Athénes ayant été chassé de la ville, se retira auprès de Darius: vingt ans après, Xerxes le ramena avec lui en Gréce, & il se trouva à la bataille de Marathon. On voit Annibal à la Cour du Roi de Bythinie. Hérodote dit, que lors que Darius méditoit son expedition contre les Grecs, il y envoya des espions, mêmes jusqu'en Italie. Diogéne Laërce nous apprend, que le Philosophe Aristippe ayant été pris prisonnier de guerre en Asie, répondit à celui qui s'étonnoit de la confiance qu'il faisoit paroître, pourquoi non, puisque je dois aujourdhui parler avec le Satrape Artapherne. Le Philosophe Protagoras, fut aussi fort familier avec le Roi Xerxes. Son Pére avoit été l'Hôte du Roi. Il permit aux Mages de lui apprendre ce qu'il voudroit sçavoir, ce qu'ils n'osent faire sans la permission du Roi. Thémistocle obtint aussi la même faveur.

Ἰνδέμποροι. *Thucydides Lib. 6.* *Lib. 3. Thalia.* *Lib. 2.* *Diogénes Laerce, Lib. 9.*

De fait on peut remarquer dans l'histoire, que les Anciens s'instruisoient assez souvent dans les langues étrangéres. Les Carthaginois avoient rendu le langage Phénicien connu en Sicile & en Italie: on en peut juger par les Comédies de Plaute. Le Phénicien étoit d'un grand secours, pour entendre les autres langues Asiatiques. Il y en avoit beaucoup chez les Grecs & chez les Perses, qui sçavoient l'une & l'autre langue. Les Grecs les nommoient des gens de deux langues. C'est ainsi qu'Arrian nomme Laomédon frére d'Erygius, qu'Alexandre commit à la garde des Barbares captifs. Cornelius Népos remarque de Thémistocle, qu'il apprit le langage Persan avec tant de facilité, qu'il s'en servoit plus aisément, lors qu'il parloit au Roi, que ceux là mêmes, qui étoient nez en Perse. Justin nous apprend, que les Chartaginois ayant découvert, que Suniat l'ennemi d'Hannon, avertissoit Dénis de Sicile du dé-

δίγλωσσοι. *Lib. 3.*

part

part de ce Général par des lettres gréques qu'il lui écrivoit, ces lettres ayant été interceptées, le Senat fit un décret, qui défendoit aux Carthaginois, d'apprendre le Grec, afin qu'on ne pût à l'avenir avoir commerce avec l'Ennemi sans trucheman.

Et sur tout, par les Voyages des Philosophes.

Mais ce qu'on doit principalement observer, pour mieux comprendre la connoissance que les Anciens avoient du Monde, c'est l'envie que les Philosophes avoient de voyager. La plûpart d'eux firent quelque séjour en Egypte. Diodore de Sicile nous apprend, que les Prêtres d'Egypte trouvoient dans les regîtres sacrez que [p] tous les Sçavans de la Gréce, avoient tiré d'eux, l'origine de leur sçavoir. Strabon dit, que Démocrite parcourut une grande partie de l'Asie. L'Empereur Julien nous apprend, que ce Philosophe étant à la Cour de Perse, lors que Darius étoit extrémement affligé, de la mort de sa femme, usa de ce stratagême pour le consoler. Il lui promit de la resusciter, si on lui fournissoit ce qui étoit nécessaire. Toutes choses étant prêtes, il dit au Roi qu'il ne manquoit plus qu'une chose, c'étoit qu'il falloit écrire sur le tombeau de la Reine les noms de trois personnes, à qui il ne fut arrivé aucun malheur, pendant leur vie : ce qui servit à la consolation du Roi, parce qu'on ne les pût trouver. Diogéne Laërce dans la vie de Solon, remarque que les Philosophes se mêloient du [q] négoce, pour avoir dequoi subsister plus facilement dans leurs voyages. Il dit, que Platon vendoit de l'huile en Egypte, pendant le long séjour qu'il y fit. Porphyre dit aussi, que Platon apprit la Philosophie chez les Chaldéens d'un Zabrate, qu'un Agathias prétend être Zoroastre ce fameux Magicien. Il n'est pas jusqu'aux Sages de Scythie dont on n'ait parlé, un Anacharsis, un Abaris Hyperboréen, & un Zamolxis Gête ont été fort connus.

Liv. 1.

Lib. 15.

Epist. 57.

Il faut ajoûter ici une particularité touchant les voyages des

[p] Diodore Lib. 1. cite Orphée, Musée, Mélampode, Dedale, Homére, Lycurgue de Lacédémone, Pythagore de Samos, Solon d'Athénes Platon, Eudoxe le Mathématicien, Démocrite d'Abdére, un Enopides de Chios.

[q] Diog. Laërce dans la vie de Solon, remarque, que le négoce étoit fort honorable en ces tems-là. Il cite Hésiode, qui avoit dit la même chose. Solon s'y appliqua, & géneralement tous les plus considerables d'Athénes.

des Anciens. Ils contractoient ensemble une amitié inviolable, que le droit d'hospitalité avoit fait naître. Quand un homme avoit logé chez un autre, ils se laissoient des marques mutuëlles de leur amitié, qu'on gardoit de pere en fils, & à ces marques, ils se reconnoissoient & se rendoient en toutes sortes d'occasions, tous les secours dont ils étoient capables. L'histoire est pleine de ces exemples. C'est pourquoi la sainte Ecriture recommande souvent l'hospitalité. On la voit pratiquée par Abraham, par Lot, & géneralement, par tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens.

On peut donc présentement conclurre, que ce seroit une vaine défaite de dire, qu'on n'auroit point eu connoissance du monde, dans l'antiquité; puis que le négoce, qui se faisoit alors en personne, & sans le secours des lettres, la guerre, les différens Empires, la Religion, les Voyages & sur tout ceux, que les Philosophes entreprenoient dans le seul dessein de connoître & d'examiner, l'origine & les coûtumes des Peuples, toutes ces choses ne permettent pas qu'on doute, qu'ils n'ayent recherché & connu les monumens qui pouvoient servir, à la connoissance de la prémiére antiquité.

* L'hospitalité, produisoit une amitié si étroite, que chez les Anciens, *mon hôte* veut dire *mon ami*. Xerxes disoit à Pythius de qui il avoit été bien reçû, *je vous fais mon hôte*, c'est-à dire, mon ami. Herod Lib. 3. Le même Auteur remarque qu'Amasis inquiet du bonheur obstiné de Polycrate Tyran de Samos, & craignant quelque revers, lui envoya un Héraut pour degager l'hospitalité, ou l'amitié. Il nous raconte encore ailleurs, que Miltiades fils de Cypselus, vit des étrangers passer, comme il etoit assis au vestibule de sa maison, & les invita à loger chez lui. Ces Etrangers suivant l'oracle le choisirent pour Roi & le ramenerent à Dolonce. Il vainquit les Absynthiens, qui les tourmentoient, regna en Chersonese, & on lui offroit des Sacrifices dans la ville de Cardie.

Les marques que les hôtes se donnoient, étoient quelques-fois partagées en deux, afin qu'ils pussent se reconnoître à ces indices. D'où vient que Plaute fait dire au Carthaginois Hannon: *Pænulus Act. 5. Scen. 1.*

Deum hospitalem, ac tesseram mecum fero.

Ce droit d'hospitalité passoit à la postérité, & quand quelqu'un l'avoit violé, les Latins disoient qu'il avoit rompu ce gage. *tesseram hospitalem confregit*. Les Grecs les nommoient des *Symboles*, & généralement, tout ce qui pouvoit servir à connoître la verité. Ce nom étoit aussi employé, pour signifier les marques de l'autorité. Appien parlant de Glaucias & d'Apulée l'un Questeur, l'autre Préteur, que le Consul Saufejus avoit enfermé au Palais, dit que le Peuple les massacra, revérus des marques de leur autorité, ἔτι περικειμένους τὰ σύμβολα τῆς ἀρχῆς. *Appien de Bell. Civil. Lib. 1.*

CHAPITRE X.

Des Bibliothéques des Anciens.

ON doit cette justice aux Anciens, qu'ils ont fait un bon usage, de tant de monumens, qui servoient de matériaux pour écrire l'Histoire du Monde.

Nous avons déja remarqué que dans la prémiére antiquité, & sans doute avant l'usage des lettres & de l'écriture, on se servoit de chansons, pour conserver les Loix & les choses les plus notables. D'où vient qu'Athénée remarque, que les prémiers Musiciens étoient des Docteurs, qui enseignoient aux hommes leur devoir. Pausanias parle de certains [a] Vers célébres parmi les Grecs, touchant Jason & ses fils, & d'autres très anciens.

Lib. 1.

Lib. 2.

Des Mémoires.

On peut encore remarquer, que les Anciens étoient si curieux d'observer ce qu'ils voyoient & ce qu'ils entendoient, que ceux qui ne vouloient pas écrire l'histoire, ne laissoient pas de composer des mémoires, des choses les plus considérables qu'ils connoissoient. Il en est souvent fait mention. Un Auteur Grec imprimé avec Polybe, qui a traitté des siéges de villes, parle souvent d'exemples tirez de ces mémoires. Il y [b] en avoit de toute sorte. Aristote & Pausanias en parlent souvent.

Eneas Poliorcetes: ἐν τοῖς ἀκροάμασι γέγραπται.

Des Princes curieux de l'histoire.

Lib. 4. ch. 8.

On voit des Conquérans rechercher avec soin les monumens de l'antiquité. Quinte-Curce, parlant du voyage d'Alexandre le Grand à l'Oracle de Jupiter Hammon, dit, qu'au retour il s'en alla à Memphis, & qu'il lui avoit pris une

[a] Pausanias Lib. 2. Corinth. ἔστι δὲ ἔπη ἐν Ἕλλησι ναυπάκτια ὀνομαζόμενα. Il y a des Poëmes chez les Grecs, qu'on appelle Naupactes. Et il fait encore mention de ces Poëmes antiques, qu'on nommoit les grandes oées *magna æa*. On croit qu'Hésiode en étoit l'Auteur, & que ce nom venoit du prémier mot οἵαι *telles qu'étoient*... par ou ces Poëmes commençoient.

[b] Aristote Lib. 1. Polit. avertit les Politiques de consulter ces mémoires, & de les rechercher avec soin: τοῖς λεγομένοις σποράδην. Un de ces Livres porte ce titre: περὶ ἀκουσμάτων θαυμασίων. Pausanias fait mention Lib. 1. de livres intitulez ἔργων ὑπομνήματα. Mémoires d'actions notables. On parloit des gestes de Pyrrhus. Il parle mêmes Lib. 2. des Poëmes d'Eumelus, de Sisyphe & de Nelée, dont on ne connoissoit pas l'origine, de même que des Vers Cypriens.

une envie, loüable à la vérité, mais hors de saison, d'aller visiter l'Egypte & même l'Ethiopie. Car, ajoute-il, il témoignoit une grande passion de connoître les merveilles de l'Antiquité si bien que la curiosité de voir le fameux Palais de Memnon & de Titon, l'emporta presque au delà des bornes du Soleil. Quelles découvertes ne pouvoit-on pas faire sous un Prince si puissant, si curieux, l'Eléve d'Aristote, & qui aimoit tant les sçavans? Jules César ne l'étoit pas moins. Suétone nous apprend, qu'il rechercha toûjours avec passion les tableaux, les pierres, les statuës, & generalement tous les ouvrages antiques. On remarque une semblable curiosité en Tybére, en Germanicus, qui alla visiter les ruines de Thébes, & les antiquitez d'Egypte. On dit que l'Empereur Adrien voyageoit, par la seule curiosité de voir les antiquitez du monde. Si on se représente la terre gouvernée long-tems par les successeurs d'Alexandre, ou par les Gouverneurs Romains dans presque toutes les parties du monde, il faut avoüer que rien ne pouvoit echapper à la curiosité des Sçavans & des Historiens.

Cap. 47.

Tacite Annal. Lib. 2. cap. 20.

Combien de monumens subsistoient alors de la prémiére antiquité; puisqu'après tant de siécles & tant de désolations, qui causérent la destruction de l'Empire Romain, il nous reste encore beaucoup de ces anciens monumens? On voit des temples, des amphitéatres, des colonnes, des obélisques ouvrages des prémiers Rois d'Egypte. On montre encore des restes de la colonne de Duillius, qui batit les Carthaginois sur mer, l'an 493. de la ville de Rome. On voit des médailles, qui sont sans contredit, d'une grande antiquité. Si les sicles Samaritains ne sont point contrefaits, ils doivent l'emporter sur tous les autres monumens. On voit des *As* à deux têtes, en lettres Etrusques, qui doivent être nécessairement fort antiques. Combien d'inscriptions trouve-t-on tous les jours, qui nous contraignent d'avoüer qu'au tems dont nous parlons, sous l'Empire des Grecs & des Romains,

[c] Il y a un de ces *As* dans le cabinet de Ste. Geneviéve à Paris. Le P. du Moulinet a donné l'extrait de ce cabinet.

mains, l'Histoire du Monde étoit écrite sur le marbre, sur l'airain & sur l'or.

Aussi ces Anciens en avoient profité. Ils avoient composé des mémoires & des livres que l'on conservoit avec soin. Outre les annales & les regitres publics, qu'ils s'écrivoient dans les Cours de l'Orient, en Egypte & à Rome, il y avoit des Bibliothéques, que les Princes amateurs des lettres avoient fait remplir de tous les écrits qu'ils avoient
Lib. 1. pû recouvrer. Diodore de Sicile dit que l'inscription de la Bibliothéque du Roi d'Egypte, nommé Osimanduas,
ψυχῆς ἰατρεῖον. étoit, *Reméde pour l'ame.* Il n'en dit pas davantage. C'est la prémiére Bibliothéque dont l'histoire parle. Ce que l'Ecriture sainte nous dit de Salomon, nous fait connoître qu'en ce tems-là on s'exerçoit beaucoup dans les ouvrages
1 Rois ch. 4. d'esprit. Il avoit écrit trois mille sentences, cinq mille cantiques, & avoit traitté amplement des arbres & des ani-
Ch. 10. maux. La Reine de Séba le vint trouver pour lui proposer des énigmes, selon la coûtume de ces tems-là. Il y avoit sur ce sujet, comme un deffi entre le Roi de Tyr & Salo-
Lib. 1. mon. Diogéne Laërce dit, que c'étoit la maniére de philosopher des Druides & des Gymnosophistes des Indes. Athénée en parle dans le chap. 10. du Livre 10. On peut raporter à cette antique méthode, les Hiéroglyphes des
1 Rois ch. 10. ℣. 8. Egyptiens, & les préceptes de Pythagore. Salomon satisfit la curiosité de la Reine, & l'obligea de s'écrier, que ceux-là étoient bien heureux [a] qui pouvoient le considérer
De Morib. Arabum Lib. 8. Antiq. ch. 2. & entendre la sagesse de ses discours. Je remarquerai en passant qu'Albupharage nomme cette Reine Belkis, & la fait Reine d'Arabie. Joseph la nomme Nicaulis & dit, qu'elle étoit Reine d'Egypte & d'Ethiopie. Il y a peu d'apparence qu'elle ait été Reine d'Egypte : l'Histoire sainte

[a] Sapphos s'est écrié parlant de son amie, dans les mêmes termes, que la Reine de Séba, au sujet de Salomon,

φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θέοισιν
ἔμμεν' ὠνὴρ ὅτις ἐναντίον τοι
ἰζάνει, καὶ πλασίον ἁδὺ φωνού-
σας ὑπακούει.

Cet homme me paroît égal aux Dieux, qui est toûjours proche de vous & qui à le bonheur de vous entendre. Il seroit à souhaiter que ces beaux restes des Anciens, ne fussent pas défigurez par ces mots coupez, φωνού - - σας ὑπακούει, Pour moi, je ne sçaurois leur pardonner, non plus qu'à Horace, son *Ux - - orius amnis*. Anacréon les a évitez le plus qu'il a pû. Cela choque l'oreille & la raison.

Sinne l'auroit sans doute remarqué. Philostorge croit, qu'elle étoit Reine d'Arabie. Cette conjecture est des plus vraisemblables, puis que Claudien [c] nous apprend, que les femmes avoient accoûtumé de commander en ces pays. Pline parle d'une contrée de ces Peuples, nommée Atramite, dont la Capitale est *Sabota* où il y a soixante temples. Ne seroit-ce point de-là que seroit venuë la Reine de Séba? Philostorge le dit, & nomme cette capitale Séba. C'est aussi le sentiment des Juifs qui appellent cette Reine, la Reine du Midi, ou étoit l'Arabie, à l'égard de la Judée.

Lib. 3, ch. 4.

Lib. 1. in Eutropium.

Liv. 6.

Voyez M. Bochart dans la Geogr. Lib. 2. cap. 26.

Quoiqu'il en soit, on voit clairement par toutes les histoires, que dès ces prémiers tems, on s'appliquoit fort aux ouvrages d'esprit. Et, puisque les Egyptiens ont passé sans contredit, pour les Peuples, les plus sçavans comme les plus anciens, jusques-là que Moyse est célébre, pour avoir connu la science de ces Peuples, on ne doit pas être surpris, si Diodore de Sicile a parlé de la Bibliothéque du Roi Osimanduas.

Act. 7. ℣ 22.

Athenée parlant de ceux qui ont été renommez par leurs Bibliothéques, fait mention de Policrate Tyran de Samos, de Pisistrate Tyran d'Athénes, d'Euclide habitant de la même ville, de Nicocrate Cyprien, des Rois de Pergame, du Poëte Euripide, d'Aristote. Les livres de ce Philosophe parvinrent entre les mains d'un certain Nileus, d'où Ptolomée Philadelphe les retira, pour les mettre dans la Bibliothéque d'Aléxandrie.

Lib. 1.

On lit dans Photius, que Cléarque, qui fut le prémier Tyran d'Héraclée au tems d'Artaxerxes & d'Ochus, forma une Bibliotheque. Athénée parle aussi d'une Bibliothéque, qui étoit dans ce superbe vaisseau du Roi Hiéron, dont il nous a donné la description. Strabon nous apprend, qu'il y en avoit une à Smyrne. Cette ville ayant été détruite par les Lydiens, Antigonus & Lysimachus la rétablirent

Cod. 224.

Lib. 5. cap. 10.

Lib. 14.

 quatre

[c] Claudien Lib. 1 in Eutropium.
Medis levibusque Sabais Imperat hic sexus. Reginarumque sub armis barbariæ pars magna jacet.

[d] Aulu-Gelle Lib. 6 cap 17. dit, que les Athéniens augmentérent beaucoup la Bibliothéque de Pisistrate, & que Xerxes ayant emporté les Livres en Perse, Seleucus Nicanor ordonna dans la suite qu'on les raportât dans Athénes, où l'Empereur Adrien fit bâtir une magnifique Bibliothéque.

Euseb. Gron. Lib. 1. Vers. Hieron.

Lib. 2. quatre cens ans après. Le même Auteur nous assûre qu'Eratosthéne avoit composé son histoire, sur le rapport de ceux qui avoient été sur les lieux dont il parle, & qui avoient écrit des mémoires : & il remarque sur le témoignage d'Hipparchus, que cet Eratosthéne avoit une ample Bibliothéque. Cod. 186. Photius parle aussi de la Bibliothéque d'Apollodore le Grammairien, dans laquelle on trouvoit, les plus antiques Histoires des Héros & des Dieux. On peut juger par ce peu d'exemples, que les Sçavans de l'antiquité recherchoient les Livres & les conservoient avec soin.

Des Bibliothéques de Pergame & d'Egypte.

Les Bibliothéques les plus renommées furent celles des Rois de Pergame, & d'Egypte. On croit que les Rois de Pergame commencérent à donner cet ornement à leur ville, & qu'Attalus composa sa Bibliothéque vingt deux ans avant celle d'Alexandrie. Ptolomée Philadelphe ramassa des Livres de toute sorte de langues, qu'il fit traduire en Grec, & fit une Bibliothéque de cent mille Volumes. Lib. 22. cap. 16. Ammian Marcellin, parlant d'Alexandrie & de ce fameux temple nommé *Serapée*, dit qu'après le Capitole, le Monde ne voit rien de plus magnifique. Dans ce Temple, ajoûte-t-il, il y a des Bibliothéques d'un prix inestimable, où on trouve des preuves certaines des monumens de l'antiquité. Les Rois d'Egypte y avoient recueillis plus de soixante & dix mille Volumes.

L'histoire fait une remarque au sujet de ces Bibliothéques. Comme les Ptolomées avoient formé ce dessein à l'envi des Rois de Pergame, ils deffendirent qu'on transportât le papier hors d'Egypte. *Vossius de Grammat. Lib. 1. cap. 38.* Ce qui obligea les Rois de Pergame, de faire façonner des peaux pour écrire dessus. D'où est venu le velin & les parchemins, qui retinrent le nom de la Ville de Pergame, où on les faisoit.

Cette fameuse Bibliothéque d'Aléxandrie, fut brûlée au tems de la guerre sous Jules Cæsar. Mais on ne fut pas long-tems à rétablir la réputation de cette ville, pour les Sciences. Lib. 22. Ammian Marcellin dit très bien, qu'elle a été long-tems le domicile des gens Sçavans. *Albuphar. de Mer. Arab.* Et lors quelle tomba sous la domination des Sarrasins, un Auteur Arabe nous

nous apprend, que le Genéral Amri qui la prit; ayant consulté le Calife Omar, pour sçavoir ce qu'il feroit des Livres qui se trouvoient dans les Bibliothéques, eut ordre de les brûler. Il les fit distribuer aux bains publics, & on s'en servit pendant six mois à les échauffer.

Pour la Bibliothéque des Rois de Pergame, elle fut apportée à Rome, où Aulu-Gelle fait mention de beaucoup d'autres. Il parle de la Bibliothéque de Trajan, de la Bibliotheque Tibérienne, de la Bibliothéque de la Paix, & de celle qui etoit à Tiburce au temple d'Hercule. *Lib. 11. cap. 17. Lib. 13. cap. 18. Lib. 16. cap. 8. Lib. 19. cap. 5.* Suëtone dit, que Domitien n'épargna aucuns fraiz pour faire rebâtir des Bibliothéques qui avoient été brûlées, ayant fait apporter des exemplaires de tous côtez, & qu'il envoya des gens à Alexandrie pour copier les manuscrits qui y étoient. *De Domit. §. 20.* On ne peut pas douter qu'il n'y aït eu beaucoup de Bibliothéques à Babylone, à Tarse, & ailleurs, où Diogéne Laërce nous apprend qu'il y avoit de celébres écoles.

Il paroit par la lecture d'Aulu-Gelle, que dès le tems de Pisistrate, on ouvroit ces Bibliothéques à ceux qui les vouloient consulter. Aussi Théophile s'étonne, qu'Autolycus à qui il écrit, fut si curieux en toutes sortes de sciences, & si negligent à s'informer de la Religion Chrétienne, sur tout puis qu'il ne se faisoit pas un travail de passer les nuits dans les Bibliothéques, autant qu'il lui étoit possible. *Lib. 3.*

Ajoûtons, enfin, qu'à tous ces moyens, qu'on avoit de connoître l'Histoire du Monde, on étoit fort incité à l'étude par l'honneur & par le profit. Nous avons déja remarqué l'honneur qu'on faisoit aux Sçavans, & comme les belles lettres étoient l'occupation des Empereurs, des Rois, des Princes, des Sénateurs & de tout ce qu'il y avoit de plus grand parmi les Grecs. Mais il faut joindre aussi, la recompense à l'honneur. *Les lettres furent honorées & recompensées des anciens.*

Diogéne Laërce dans la Vie des Philosophes, dit, que Protagoras fut le prémier qui reçût la valeur de cent mines pour sa pension. Cela valoit environ trois mille francs. Antonin accorda aux Philosophes dix mille dragmes de gage par an, c'étoit quelque peu davantage.

A Mar-

Strabon Lib. 4. Diod. Sic. Lib. 12.

A Marseille long-tems auparavant, on donnoit des salaires publics aux Philosophes & aux Médecins. Et il semble que Charondas fut le prémier, qui établit des recompenses pour les Sçavans. De sorte qu'il faut conclurre, qu'il ne manquoit rien à l'étude des belles lettres. Comme on les professoit avec honneur & avec profit, on les exerçoit avec application & avec plaisir.

CHAPITRE XI.

Examen du sentiment de ceux qui ont crû l'éternité du Monde.

Pourquoi les Philosophes ont crû l'éternité du Monde.

QUand on réfléchit sur l'Histoire du Monde & sur toutes les connoissances, qu'on pouvoit tirer de tous ces monumens de l'antiquité, que nous avons parcouru dans les chapîtres précédens, il est difficile de s'imaginer, qu'on aît pû croire, que ce Monde aît été de toute éternité. Mais d'autre côté, quand on pense, qu'il falloit que la raison atteignît jusqu'à la création, & quelle se formât l'idée d'une puissance infinie, pour tirer l'Univers du néant par un seul acte de sa volonté, on ne peut que plaindre l'esprit humain, de le voir occupé à un travail si fort au-dessus de ses forces. Il étoit dans un détroit plein d'abymes & de précipices. Car s'il ne connoissoit pas de puissance assez grande, pour créer la matiére de l'Univers, & pour la tirer du néant, il falloit nécessairement dire, que le Monde étoit de toute éternité, ou qu'enfin cette matiére étant en mouvement, l'auroit produit par hazard. Il n'y a point de milieu, il falloit prendre parti, & choisir l'une ou l'autre de ces deux extrémitez. C'est aussi à quoi on fut réduit, & nous avons déja remarqué, qu'excepté les Epicuriens (nous comprenons sous ce nom tous ceux qui attribuérent la formation de l'Univers au mouvement des atômes) excepté dis-je ces Philosophes, tous les autres crurent que le Monde étoit éternel. Et comme ils ne pouvoient

[illegible] attribuer ce qu'ils voyoient à un aveugle hazard, ils parloient tous de l'ame du Monde, excepté Démocrite & Epicure.

Plutarque de Placit. Philosph. Lib. 3. cap. 3.

De Die. Nat. cap. 4.

Censorin dans son traitté du Jour-natal, parlant de l'éternité du Monde dit, que cette opinion à été suivie par Pythagore, Lucain, & Archytas de Tarente, tous Philosophes Pythagoriciens. Mais encore, ajoûte-t-il, Platon, Xénocrate & Dicéarque de Messine, & tous les Philosophes de l'ancienne Académie, n'ont pas eu d'autre sentiment. Aristote, Théophraste & plusieurs célébres Péripatéticiens ont crû la même chose, & en donnoient ces raisons, qu'il est impossible de decider, si les oiseaux ont été avant les œufs, ou les œufs avant les oiseaux. De sorte qu'ils concluoient, que le Monde étant éternel, il n'y avoit aucun commencement, & que toutes choses avoient été, & seroient dans une vicissitude mutuelle de générations. Macrobe qui a vêçû sous l'Empereur Théodose, dont on parle avec honneur dans le Code, & qui avoit joint à la Philosophie beaucoup de lecture, a crû l'éternité du Monde, comme tant d'autres. Il connoissoit le sentiment des Chrétiens sur l'age du Monde; & il ne faut pas douter, qu'il n'eût allégué des argumens pour le détruire, s'il en eût eu. Néanmoins, après avoir dit un mot du siécle d'or si vanté par les Poëtes, voici comme il parle: « Mais de„ peur que nous ne paroissions emprunter tout des fables, „ qui ne jugera d'ici, que le Monde a commencé, & que „ sa durée n'est pas extrémement ancienne; puis qu'à re„ monter plus haut de deux mille ans, il n'y a rien dans „ l'Histoire gréque de considérable. Car on n'a rien de no„ table dans les Livres au delà de Ninus, qu'on croit être „ le pére de Semiramis. Si donc le Monde a été de tout „ tems, & même avant le tems, comme les Philosophes le „ pretendent, pourquoi n'a-t-il pas été cultivé, pendant „ une infinite de siecles, comme on le voit aujourdhui?

Lib. 6. tit. 8. de Præpos. sacri Cubiculi.

Lib. 2. in Somnium Scipionis cap. 10.

Cette difficulte les embarassoit terriblement, & de fait elle est sans réplique. On peut dire d'avance, que ces gens ont décidé la question. Puis qu'ayant recherché l'Histoire

R du

du Monde, pour soûtenir l'opinion qu'ils avoient de son éternité, ils n'ont rien trouvé, parmi tant de monumens antiques, dont nous avons parlé, d'où ils ayent pû conclurre, quelque chose de contraire à la Cronologie de Moyse, ni même qui approchât de l'âge qu'il donne à la naissance du Monde dans son histoire.

Les embrasemens & les inondations, qu'on supposoit, sont ridicules.

Pour se tirer d'affaire, ils vouloient s'imaginer, que le Monde auroit été souvent détruit, par des déluges & par des embrasemens, & qu'il auroit fallu le repeupler de nouveau, par le reste de ceux qui auroient échappé ces désolations. Ils se sont tous servis de cette réponse, qui est plus que chimérique. Car ces inondations & ces embrasemens n'ayant pû consumer, que quelques contrées, puis qu'un déluge, ou un embrasement universel n'est pas une chose possible dans l'ordre de la nature, le monde ne seroit pas retombé dans sa prémiére enfance, par ces désordres. Les Nations conservées, auroient reçû ceux qui seroient échappez à ces malheurs, & leur auroient communiqué leurs avantages. A supposer mêmes, que ces restes du genre humain, eussent subsisté seuls, & qu'ils eussent été engagez à repeupler la terre, ils n'auroient pas oublié les commoditez nécessaires à la vie, quand même ils auroient voulu négliger la culture des sciences & des arts. Les maisons, les navires, le pain, le vin, les loix, la religion, étoient de ces choses nécessaires, qu'un déluge ou un embrasement ne pouvoit effacer de la mémoire des hommes, sans détruire entiérement tout le genre humain. On auroit quelque monument, quelque tradition, quelque petit recoin dans l'histoire, qui nous laisseroit entrevoir ces inondations & ces embrasemens. Au lieu qu'on ne les trouve, que dans les conjectures & dans la seule phantaisie des Philosophes entêtez du systême de la prétenduë éternité du Monde. Ainsi il faut nécessairement être convaincu, & demeurer d'accord, que toute l'histoire de l'Univers, se récrie contre cette éternité.

Les raisons des Philosophes qui soutenoient l'éternité du Monde.

Mais pourquoi donc tant d'habiles gens, ont ils embrassé un systême si incompatible avec l'histoire? Les raisons n'en sont

sont que difficiles à trouver. Il n'y avoit point de milieu entre le sentiment d'Epicure, qui attribuoit la formation de l'Univers, au mouvement fortuit des atômes, & l'opinion de l'éternité du Monde. Car la creation qui a tiré l'Univers hors du néant, n'a éte connuë que par la révélation. Je ne ferois pas méme difficulté d'avoüer, que la raison humaine n'avoit pas assez de force d'elle-même, pour faire cette découverte. De sorte qu'étant réduits à la nécessité de choisir un Monde éternel, ou un Monde formé par hazard, ils trouvoient beaucoup moins de difficultez à prendre le parti de l'eternité, tout contraire qu'il étoit à l'histoire, que de se précipiter dans les difficultez inexplicables, d'un aveugle hazard, qui, tout aveugle qu'il est, auroit formé néanmoins, un ouvrage le plus sage & le plus constant que l'esprit humain se pût figurer, un ouvrage permanent & toûjours conduit par une sagesse admirable. A peser les difficultez, ils en trouvoient beaucoup moins dans leur systéme, & ils avoient raison. Mais comme d'autre côté, ni l'histoire, ni les monumens du Monde, ni la nouveauté des sciences & des arts, ni l'âge de la politesse du genre humain, ne pouvoient s'allier avec ce systéme de l'éternité, pressez qu'ils étoient de ces objections par les Epicuriens, ils coupoient ce neud indissoluble avec leurs inondations & leurs embrasemens inventez à plaisir, & contre toutes sortes d'histoires & de connoissances. C'est un misérable retranchement à l'impieté, de n'avoir que ce refuge imaginaire, qui n'est appuyé non-seulement d'aucune raison: mais qui est même contre la raison. Si le systéme de Moyse & de la religion donnoit autant de jour à se laisser entamer, quel vacarme? quel bruit les Libertins ne feroient-ils pas? Presque tous ces gens ont raisonné, comme a fait Galien. Il disoit que le témoignage des sens étoit suffisant, pour décider cette grande question, parce qu'on voit le Monde aller toûjours d'un même ordre, sans aucun changement, desorte qu'on devoit croire, qu'il en avoit été toûjours de même. Le Poëte [t] Manilius faisoit le même rai-

[t] *Non alium videre patres, aliumve Nepotes Aspicient. . .*

raiſonnement. Nos ayeux, diſoit-il, ne l'ont pas vû autrement, & la poſtérité ſuivante le verra toûjours de mêmes. C'eſt l'objection des prophanes que l'Apôtre St. Pierre rapporte dans une de ſes Epîtres, *où eſt la promeſſe de ſon avénement? Car depuis que les Péres ſont endormis, toutes choſes demeurent comme elles étoient au commencement de la création.*

2 Ep. ch. 3.

Il y a eu, à la vérité, des Philoſophes, qui ont parlé d'un Eſprit, d'un Dieu, d'une Cauſe qui aſſiſtoit l'Univers: mais ils ne laiſſoient pas néanmoins, de croire l'éternité du Monde, parce qu'ils ne pouvoient pas concevoir, quel droit cet Eſprit auroit eu, de diſpoſer à ſa volonté, d'une matiére éternelle. Ils ne pouvoient pas mieux comprendre, comment-il auroit pû agir ſur cette matiére, ni de quels inſtrumens, il ſe ſeroit ſervi, pour la mettre en œuvre. Ce ſujet a ſervi quelquesfois de raillerie, aux plus beaux eſprits du Paganiſme. Lucien dans un de ſes Dialogues dit, qu'il y a des ſentimens différens touchant l'origine du Monde; que quelques-uns diſent, que n'ayant point de commencement, il n'aura point auſſi de fin; que d'autres ont oſé parler de l'Auteur de l'Univers, & de la maniére dont il a été formé: il pourroit bien, avoir eu en vûë les Chrétiens. J'admire pourſuit-il, ces gens par-deſſus tous les autres, en ce qu'ayant poſé un Dieu Auteur de toutes choſes, ils n'ayent pas ajoûté d'où il étoit venu, ni où il demeuroit, quand il fabriquoit le Monde, puis qu'avant la naiſſance de l'Univers, on ne peut ſe figurer ni tems, ni lieu. Ciceron s'eſt fort appliqué a détruire l'opinion de la formation de l'Univers par une Cauſe intelligente, dans ſon traitté de la nature des Dieux, qui eſt un ouvrage fait exprès pour établir l'Athéiſme. Il dit en ſe raillant, qu'on a recours à une prémiére Cauſe, pour former l'Univers, comme à un aſyle. Ailleurs il demande, de quels inſtrumens ce Dieu ſe ſeroit ſervi, pour façonner ſon ouvrage? Ariſtote ſe raille auſſi d'Anaxagore & dit, qu'il employe ſon *Mens*, ſon Etre intelligent, comme une machine pour former le Monde: car Anaxagore étoit le prémier des Philoſophes,

Icaromenippus.

Metaphyſ. Lib. 1. cap. 4.

espéce, qui est partie de *Mens* ou d'un Etre intelligent, pour mettre en ordre les corps, ou la matiére qui subsistoit de toute éternité. Platon vouloit que les corps fussent en mouvement, quand Dieu voulut les arranger. Mais Plutarque tout sage qu'il etoit, se raille de ce Dieu de Platon, & demande s'il existoit, lors que les corps commencérent à se mouvoir. S'il étoit, ajoûte-il, où il veilloit, où il dormoit, ou il ne faisoit ni l'un, ni l'autre? On ne peut point dire qu'il n'ait pas existé, car il est de toute éternité. On ne peut point dire aussi qu'il ait dormi, car dormir de toute éternité, c'est être mort. Si on dit, qu'il veilloit, il demande s'il manquoit quelque chose à sa beatitude, où s'il n'y manquoit rien. S'il avoit besoin de quelque chose, il n'étoit pas Dieu. S'il ne lui manquoit rien, à quoi bon former le monde? Si Dieu gouverne le Monde, ajoûte-t-il encore, pourquoi arrive-t-il que les méchans soient heureux, pendant que les bons sont dans l'adversité?

Plutarque de Plac. Philosoph. Lib. 1. cap. 7.

D'autres soûtenoient l'éternité du Monde, parce que Dieu quel qu'il soit, est une cause qui agit nécessairement. Car, disent-il, il est impossible que Dieu fasse autre chose, que ce qu'il fait, à cause que sa volonté est immuable, & ne peut recevoir aucun changement; de sorte qu'elle ne peut vouloir faire autre chose, que ce qu'elle fait actuellement. Ils ajoûtent pour fortifier ce raisonnement qu'en Dieu, l'acte & la puissance, c'est la même chose, puis qu'il n'y a aucune composition en Dieu; de sorte que sa volonté & sa puissance sont un seul & même attribut.

On peut assurer que ce sont-là, les seules raisons de l'impieté de tous les tems. Ce sont ces embarras qui ont poussé les Philosophes, à parler de l'eternité du Monde. Car n'ayant pû comprendre, comment Dieu auroit pû agir pour former le Monde, ni pourquoi il auroit laissé passer une eternité sans le créer, & le concevant d'ailleurs, comme une Cause qui devoit agir nécessairement, ils se sont determinez à croire, que le Monde étoit éternel, malgré toute l'histoire qui protestoit contre leur systême. Ils ont crû, qu'il leur seroit plus aisé de supposer des déluges & des em-

brasemens infinis, quelque chimériques & impossibles qu'ils fussent, que de se tirer des entraves, où la raison se trouvoit enserrée, à parler d'un Monde formé comme il étoit.

On répond à ces difficultez.

L'embarras de ces raisonnemens vient de ce qu'un Etre spirituel est difficile à connoître, & de ce que nous ne pouvons comprendre l'éternité. Ainsi la prudence veut, que nous choisissions le parti le plus certain, quand nous avons des preuves de sa vérité, quoique nous y trouvions des difficultez, & mêmes des difficultez insurmontables. C'est pourquoi, puisque l'Histoire du Monde confirme la Cronologie de Moyse, jusques-là que pour la détruire, il faut inventer des inondations ou des embrasemens, sans aucune preuve & mêmes contre la connoissance que nous avons du Monde, le bon sens & la justice veulent, que nous recevions la Cronologie de Moyse, parce qu'elle est nécessairement véritable, si elle ne peut être convaincuë de faux.

Voici la raison de la conséquence. C'est que Moyse n'a pas donné à la durée du Monde, des cent & des deux cens mille ans, comme il auroit fait infailliblement, s'il n'eût parlé que par conjectures, afin qu'on se perdit dans cette grande antiquité, sans pouvoir le contredire. Au contraire, quand il a écrit, le Monde étoit si nouveau, à conter depuis la division des langues ou depuis le Déluge, qu'il ne falloit que quelque monument de douze cens ans, ou de deux mille ans tout au plus, pour détruire tout ce qu'il disoit. Sçavoit-il donc, ce Moyse, qu'en Egypte, qu'à la Chine, en Assyrie, ou en Scythie, en Gréce, en Sicile, ou dans les Gaules, il n'y auroit point de villes, point de temples, point de Sépulcres, point d'inscriptions, point de monnoyes, point de regîtres publics, point de livres, point d'histoires, en un mot point de monumens suffisans pour démontrer la fausseté de son systême? S'il ne le sçavoit pas, c'étoit une folie, & une témérité insensée, d'avancer pour constant un fait, qui pouvoit être refuté aussi facilement, que si quelqu'un disoit aujourdhui, que Paris, que Rome ou Constantinople n'existent que depuis trois ou quatre cens ans. Mais s'il a sû, que

que le Monde n'existoit que depuis trois ou quatre mille ans, lors qu'il écrivoit, que le genre humain avoit été entierement détruit par un Deluge, il n'y avoit que deux mille ans, & qu'on ne parloit par toute la terre qu'un même langage, douze siecles seulement avant le tems où il écrivoit; que si, dis-je, il à posé tous ces faits & que l'Histoire du Monde se rapporte à ces faits, il faut nécessairement conclurre, non seulement, que son histoire est véritable, mais qu'elle est divine, puisqu'il n'a pû sçavoir l'état du Monde universel, que par la révélation, soit qu'il l'ait euë immediatement, soit qu'il l'ait reçûë par une tradition, dont l'origine devoit necessairement être divine.

Je comprens bien, qu'un Historien peut s'instruire si à fond de l'origine d'une Nation & de son établissement en quelque païs, qu'il en marquera au juste les prémiers commencemens. Qu'on nous dise, que la Hollande n'étoit que des dunes, des bois & des terres marécageuses, il y a deux ou trois mille ans, on dira la vérité, ou du moins on sera assuré qu'il n'y aura pas de preuves du contraire. Mais si on osoit assurer la même chose de tout l'Univers, on se rendroit ridicule. Moyse néanmoins parle de toute la terre habitable. On n'y parloit qu'un même langage, il n'y avoit que douze cens ans, lors qu'il a composé son histoire : & cette supposition est tellement conforme à l'Histoire du Monde, qu'il faut supposer pour la combattre des déluges & des embrasemens inventez à plaisir, sans preuves & contre toutes les apparences. Il faut sans contredit se faire violence, pour refuser son acquiescement à l'histoire de Moyse, qui a toutes les preuves, & tous les caractéres que l'histoire peut avoir de sa verité & de sa divinité.

Mais, dit-on, qu'a fait l'Auteur de l'Univers pendant cette éternité, que le Monde n'a pas existé ? Je répons à cette demande prémiérement, que, quand le Monde au lieu de six ou sept mille ans, qui renferment sa durée, auroit existe pendant des millions de siécles, la difficulté seroit toûjours la même. Des qu'on trouvera un commencement, soit qu'il ne faille remonter qu'à sept mille ans, ou qu'il faille

faille traverser des millions de siécles, il y aura toûjours une éternité qui l'aura précédée; & par consequent, puisque l'Histoire du Monde est conforme à l'âge que la sainte Ecriture lui donne, il faut s'y arrêter : sur tout, puisque cette courte-durée pouvant être convaincuë de faux, si elle n'eut pas été véritable, n'a pû être connuë que par la voye de la révélation. Posons un moment que Moyse aît attribué deux ou trois cens mille ans, à la durée du Monde, je demande si la raison seroit plus satisfaite? Point du tout, car on diroit qu'il a avancé une supposition, qu'il seroit impossible de combattre, non pas à cause de sa vérité, mais par le seul défaut de preuves & de connoissances, qui ne peuvent être d'une si longue étenduë, parce que l'histoire seroit nécessairement confonduë & engloutie, dans cette antique obscurité. Posons d'autre côté, qu'on nous dise aujourdhui que le Monde n'aît que douze cens ans, & qu'au delà, il n'y avoit rien, on riroit de ce discours comme d'un songe & d'une extravagance. Disons plus, si un Historien au tems d'Auguste avoit écrit que les Grecs & les Assyriens n'avoient que trois ou quatre cens ans, on le traitteroit aujourdhui de ridicule & d'ignorant, quelqu'éloigné qu'il fût de nôtre tems. Suivons ce raisonnement & allons plus haut, il y a trois ou quatre mille ans qu'un Auteur écrit, que dix ou douze siécles auparavant, on parloit par toute la terre un même langage. Imaginons nous que nous subsistons au tems de Moyse. Voici un fait fort considérable, & fort facile à examiner. S'il est faux, l'histoire est ridicule. S'il est véritable, elle est divine. Mais, dit-on, nous ne sommes plus en ce tems-là : je l'avouë. Mais aussi toute l'histoire du Monde, s'y accorde si justement, que toutes les connoissances, toutes les conjectures, & tous les raisonnemens qu'on peut faire ont tant de conformité avec ce fait, que quand Moyse n'en auroit parlé, que comme d'une supposition, on seroit contraint de l'admettre, si on agissoit raisonnablement.

Ainsi ce n'est plus une difficulté de croire que le Monde n'aît pas été créé plûtôt, c'est un fait conforme à l'histoire-

Si on ſuppoſoit cent mille ans de durée, non-ſeulement on demanderoit toûjours, pourquoi il n'auroit pas été formé plutôt? Ce qu'auroit fait l'Auteur du Monde; mais de plus l'hiſtoire entiere du genre humain, contrediroit cette ſuppoſition.

Il ne reſte donc, que quelques raiſonnemens philoſophiques, qui ne ſont pas d'aſſez grand poids, pour renoncer aux lumieres de l'hiſtoire. Les Philoſophes s'embaraſſoient de ſçavoir, ſi les oiſeaux avoient été avant les œufs, où les œufs avant les oiſeaux; & ne pouvant décider cette queſtion, ils ſe ſauvoient dans l'éternité du Monde, où on ne pouvoit trouver de commencement. Quand on ſuppoſe un Créateur de l'Univers, cette difficulté tombe auſſi-tôt, car on conçoit clairement qu'il crea toutes les eſpéces d'animaux qui ſont ſur la terre, qui ſe conſervérent enſuite par la generation. Mais la difficulté ſeroit beaucoup plus grande à ſuppoſer l'éternité du Monde, parce que le Monde étant en mouvement, il ſemble qu'il y aït de la contradiction à ſuppoſer un mouvement éternel. Car tout mouvement étant ſucceſſif, une partie va devant d'autre, & cela ne peut compatir avec l'éternité. Pour exemple, le jour & la nuit ne peuvent être en même tems, en un même pays. Par conſéquent il faut néceſſairement, que la nuit aït précedé le jour, ou que le jour aït exiſté le prémier, ſi la nuit à précedé le jour, il s'enſuit démonſtrativement que le jour n'eſt pas éternel, puiſque la nuit aura exiſté auparavant.

Mais à parler franchement, nous ne pouvons comprendre l'éternité, au contraire nous n'y concevons rien, que des contradictions. Cependant il eſt certain qu'il y a une éternité, qui nous a precédez, ſoit, que Dieu aït été éternel, ou que ce ſoit la matiére de l'Univers, ou le Monde. Quelque parti qu'on choiſiſſe, on conçoit dans cette éternité, une eſpéce de durée, qui n'a point de commencement, & par conſéquent on y trouve autant de ſiécles, que d'heures & de momens, car l'un & l'autre ſont infinis. Cela implique manifeſtement contradiction à nôtre eſprit, & pourtant cela eſt néceſſairement véritable.

Ainsi l'éternité est au delà de nôtre portée. C'est de quoi l'Esprit humain ne doit pas s'embarasser. Mais, dit-on, comment concevoir une Cause produisant quelque chose après avoir été oisive, pendant une éternité. Pour répondre quelque chose à cette question, il faut se représenter l'idée qu'on peut avoir d'un esprit, & celle que nous avons des corps. Nous en parlerons plus au long dans la Dissertation suivante, où nous prouverons que le Monde ne s'est pas fait par hazard: ici nous n'en dirons qu'un mot. Il est certain que les hommes n'ont pu se former aucune idée d'un esprit, que celle qu'ils empruntoient d'eux-mêmes, car ni les cieux ni la terre n'étoient pas capables de la faire naître. De sorte que quand ils se considéroient eux-mêmes, & qu'ils réfléchissoient avec soin, sur ce qui se passoit au dedans d'eux, ils devoient être convaincus de l'existence d'un Etre qui pensoit & qui agissoit sur leurs corps par la volonté. Car ils ne pouvoient douter, qu'ils n'eussent des pensées, & qu'ils ne marchassent & ne se reposassent, quand ils vouloient, & qu'ils avoient des forces suffisantes pour cela.

L'éternité d'un Etre spirituel est moins difficile à comprendre que l'éternité d'un Corps.

Posons donc, qu'un Esprit est un Etre qui pense & qui agit par sa volonté, & qu'un corps est une substance privée de connoissance, qui n'est susceptible de mouvement, que lors qu'elle en a reçû l'impression, par quelque cause étrangére.

Cela supposé, comme je fais ici, il ne sera pas impossible de répondre aux questions, qui avoient contraint la plûpart des Philosophes, de parler de l'éternité du Monde. On demande ce qu'auroit fait Dieu dans toute l'éternité, si le Monde a eu un commencement? J'avoüe que si on entendoit par le nom de Dieu, un corps, une matiére qui eût été en mouvement, on ne pourroit guéres satisfaire à cette question. Car il est impossible de se représenter, une Cause en action, une matiére en mouvement, un Dieu faisant ses efforts pour produire le Monde, & ne pouvant le former, qu'après avoir été une éternité en mouvement sans pouvoir le produire.

Mais

Mais ſi on ſe repreſente Dieu comme un Eſprit, on apperçoit cet Etre dans ce que nous en connoiſſons par nous mêmes, capable de deux actions fort différentes, ſçavoir de penſées qu'il renferme dans ſon propre ſein, & qui ſont ſes actions les plus naturelles, outre leſquelles il peut encore produire par ſa volonté, des impreſſions ſur les corps. De ſorte qu'on peut répondre que cet Eſprit éternel, penſoit de toute éternité. C'eſt là ſa vie & ſon action. C'eſt ce qu'il faiſoit, avant que de produire le Monde par ſa volonté, de même à peu près, que nous voyons un homme long-tems en repos, occupé de ſes propres penſées. Cela n'implique aucune contradiction, & ne renferme aucunes difficultez comparables à celles qui ſe trouvent dans le ſyſtême d'une matiere, qui aît ete en mouvement de touté éternité, ſans rien produire.

Ces mêmes Philoſophes ont eu recours à l'éternité du Monde, parce qu'ils ne pouvoient comprendre de quels inſtrumens ce Dieu ſe ſeroit ſervi, ni comment il auroit agi pour mettre la matiére de l'Univers, dans l'ordre où nous là voyons. Cette difficulté ſe ſeroit encore diſſipée, s'ils euſſent fait attentivement réfléxion, ſur les mouvemens du corps humain, que nous déterminons par le ſeul acte de la volonté. On marche, on s'aſſied, quand on veut. A remonter juſqu'à la prémiére origine de ce mouvement & de ce repos, il faut néceſſairement parvenir à l'acte de la volonté. On connoît bien par l'anatomie du corps humain, comment cette machine peut ſe mouvoir. On voit des os emboitez les uns dans les autres, pour ſe tourner & pour ſe ploier; on voit des muſcles attachez à ces os, pour les tirer; on trouve des nerfs dans ces muſcles, qui ſervent de canaux aux eſprits animaux. On ſçait encore, que ces eſprits animaux peuvent être déterminez à couler d'un côté plutôt que d'un autre, par les différentes impreſſions des objets. Mais pour comprendre que tant que là machine eſt bien conſtituée, ils ſoient toûjours diſpoſez à ſe répandre, du côté, où la volonté les détermine; je veux pour exemple marcher à droite, & j'y marche; je veux tourner à gau-

che & j'y tourne, il n'y a sans contredit, que le seul acte de ma volonté, qui cause cette prémiére détermination aux esprits animaux. Donc la connoissance que l'homme a de lui-même, nous donne l'idée d'une cause, qui agit par sa volonté. Appliquons cette idée à l'Esprit éternel, nous y concevrons une Cause agissante par sa volonté, & par conséquent, on répondra à ceux qui demandent, quels instrumens Dieu aura pû employer pour former l'Univers, qu'il s'est servi de sa volonté. *Dieu dit, que la lumiére soit, & la lumiére fut.*

Enfin ces Philosophes demandent, quel droit ce Dieu auroit eu, de disposer d'une matiére, qui étant éternelle étoit aussi indépendante. Mais cette éternité de la matiére, est une fausse supposition, la matiére a été créée. On n'a pû concevoir cette création du néant, je l'avouë. Néanmoins elle a beaucoup moins de difficultez, que l'éternité de la matiére : & puis qu'on a trouvé dans l'homme, un être qui agit par sa volonté, cela suffisoit pour donner l'idée d'une Cause, qui pouvoit former quelque chose, de rien. Car je demande, si la détermination du mouvement de mon corps n'est pas quelque chose, si mes pensées ne sont pas quelque chose, hors du néant? Ouï. sans doute. Cependant, il est certain, que je détermine les mouvemens de mon corps, selon ma volonté, & que je produis des pensées, & des raisonnemens sur les sujets que je choisis, parce que je le veux. Je raisonne présentement sur l'éternité du Monde, parce que je le veux. Il seroit en mon pouvoir, si je voulois, de raisonner sur une autre matiére.

Et par conséquent, puisque j'ai l'idée d'un Etre, qui peut agir par sa volonté, je puis en perfectionnant cette idée, me représenter une Cause si parfaite qu'elle auroit produit cette Univers, par sa volonté. Du moins, il faut convenir, que cela n'implique pas contradiction, & n'est point impossible. Ce qui suffit présentement pour assûrer, que les raisonnemens des Philosophes ne les contraignoient pas d'avoir recours à l'éternité du Monde, contre toutes les con-

connoissances & toutes les lumiéres de l'histoire. Desorte que je conclus, puisqu'il n'est pas impossible, que le Monde ait eu un commencement, comme l'histoire nous oblige de le croire, qu'il faut recevoir ce systême. Et de plus, comme l'histoire entiére du genre humain, soûtient & confirme l'âge que Moyse assigne à la durée du Monde, la raison veut qu'on reçoive cette histoire, & qu'on soit persuadé de sa verité. Sur tout, parce que Moyse n'a pû avoir une connoissance générale de la terre habitable, que par la revelation.

CHAPITRE XII.

Prémier argument, de la vérité du Systême de Moyse, tiré du défaut de preuves, qui démontrent le contraire.

ON a montré dans le Chapître précédent, que ceux qui ont crû l'éternité du Monde, avoient choisi ce sentiment contre toutes les lumiéres de l'histoire, parce qu'ils s'embarassoient de certains raisonnemens touchant l'éternité, qui ont à la vérité, quelque difficulté: mais qui ne devoient pas néanmoins les engager, à renoncer à des faits constans, qui détruisent entiérement leur systême.

La question de l'âge du Monde avoit été agitée, quatre cens ans avant Jesus-Christ.

Car il faut sçavoir, que la question de l'âge du Monde a été de tout tems agitée entre les Philosophes. Les Epicuriens & tous ceux qui avec Democrite parloient d'atômes, croyoient que le Monde avoit été formé, par l'assemblage de ces petits corps. C'étoit une dispute ouverte, quatre cens ans pour le moins, avant que Jesus-Christ vint au monde, entre les partisans des atômes, & tous les autres Philosophes, qui croyoient l'éternité du Monde. Et comme la question d'un Monde créé est la démonstration d'un Dieu Créateur, & le fondement de la Religion; la Providence fit, que cette grande question avoit été agitée &

examinée, avec application & avec chaleur.

Mais ce qu'il y a de plus considérable, & surquoi on ne peut faire trop de réfléxion, c'est qu'encore que les Philosophes Epicuriens n'eussent d'autre intérêt, qu'à prouver, que le Monde avoit eu un commencement, soit qu'il fut de cent mille, ou de deux cens mille ans, cela leur étoit indifférent pour leurs hypothêses; cependant, quand ils ont voulu prouver la naissance du Monde, ils ont été contraints de rentrer dans le systême de Moyse, & de renfermer sa durée, dans le tems de sa cronologie.

Les Grecs n'ont rien de plus ancien que les guerres de Thebes & de Troye.

Lucréce Lib. 5. ℣ 325. & seqq.

Lucréce seul nous suffira pour prouver amplement ce que nous disons, il faut l'entendre. Nous laisserons ses raisonnemens, pour nous attacher uniquement à l'histoire. *Davantage*[a], dit-il, *si la Terre & le Ciel n'ont point eu de commencement & s'ils sont éternels; pourquoi les Poëtes n'ont-ils rien chanté au-dessus de la guerre de Thébes & des ruines de Troye? Pourquoi auroit-on perdu la mémoire de tant d'actions mémorables, qui se seroient faites? Pourquoi ne seroient-elles pas gravées, dans les monumens éternels de la renommée? Cependant, si je ne me trompe, tout ce qu'on dit dans l'histoire est fort nouveau. Le Monde est tout récent & ses commencemens ne sont pas fort anciens. C'est pourquoi il y a des arts qui se polissent encore, & qui se perfectionnent tous les jours. On a depuis peu ajoûté plusieurs choses à la Navigation, &* [b] *les Musiciens ont n'aguerres inventé de nouveaux accords. Enfin la Philoso-*

[a] Lucret. Lib. 5. ℣. 325. & seqq.

Praterea si nulla fuit genitalis origo
Terrarum, & cali, semperque aterna fuère:
Cur supra bellum Thebanum & funera Troja,
Non alias, alii quoque res cecinere Poëta?
Quò tot facta virûm toties cecidère? Neque usquam
Æternis fama monumentis insita florent?
Verum ut opinor, habet novitatem summa; recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cœpit.
Quare etiam quadam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt: nunc addita navigiis sunt
Multa: modò organici melicos pepèrere sonores.
Denique natura hac rerum, ratioque reperta est
Nuper, & hanc primus, cùm primis ipse repertus
Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere voces.

[b] On peut remarquer touchant les instrumens de musique, que les femmes Israëlites accompagnérent Marie avec des Tambours, c'étoit sans doute des sistres d'Egypte. Il est souvent parlé de la harpe, entre autres instrumens. Pline Lib. 7. Sect. 57. remarque, que les flûtes sont plus anciennes. Le Marbre du Comte d'Arundel, attri-

connoissance de la nature & de ses causes, ne fait que de paroître au jour jusqu'à nous, & je suis le prémier, qui en ai parlé dans notre langue. Ciceron a dit souvent la même chose que Lucrece, & s'est excusé, s'il étoit contraint d'employer souvent des mots Grecs, parce que la langue Latine, n'en fournissoit pas, dans une matiére qui avoit été jusqu'alors inconnue aux Latins. *Lib. 3. De Finibus.*

Voici un fait notable, que les Epicuriens posoient dans la question que nous traittons. Ils assûroient qu'on ne connoissoit rien de certain dans l'histoire, au delà des guerres de Thébes & de Troye. On dit aujourdhui que l'histoire est perdue, & que les desordres des guerres & des changemens d'Empires, la négligence des hommes & le tems qui engloutit tout, nous ont ravi la connoissance de la prémiére Antiquité. Mais quand on se représentera les coûtumes des Anciens, & tous ces monumens dont nous avons parlé, sur lesquels on écrivoit l'Histoire du Monde, on avoüera, que cette reponse n'a pas de vrai-semblance. Quand Lucrece a écrit, il y avoit déja trois ou quatre siécles, que les Philosophes combattoient pour l'éternité du Monde, contre les Epicuriens. Lucréce avoit connoissance de tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre: il avoit lû leurs écrits & leurs objections. Desorte que ce qu'il nous dit des guerres de Thébes & de Troye, étoit ce qu'Epicure & Démocrite avoient dit avant lui. Ainsi il faut poser ici, qu'au tems de Democrite & d'Epicure, on ne connoissoit rien de certain dans l'histoire, avant la guerre de Thébes & celle de Troye. Démocrite naquit l'an troisiême de la soixante & & dix-septiême Olympiade, c'est-à-dire, environ quatre cens

attribuë l'invention de la flûte à un Hyagnis Phrygien l'an de son époque 1242. & 1506. avant l'Ere Chrétienne. Cela est fort vrai-semblable, car apparemment on s'apperçût bien tôt par l'expérience, que l'air agité dans un tuyau rendoit un son agréable. Ce qui porta à inventer les instrumens pneumatiques. Pour les instrumens à cordes, entre lesquels la lyre, ou la harpe a été des prémiers, le même Auteur remarque, que Thamyras, s'en est servi, sans y joindre la voix, qu'Amphion accompagnoit les instrumens de sa voix; que les uns attribuent l'invention de la harpe à Amphion, les autres à Linus & les autres à Orphée. Terpandre la monta de sept cordes, Simonides y ajoûta la huitiéme, & Timothée la neuviéme. Il y a quelque vrai-semblance à croire, que David parloit d'un instrument à huit cordes, sur lequel il indique, qu'on devoit chanter quelques uns de ses Pseaumes, entr'autres le sixiéme.

cens soixante onze ans, avant la naissance de Jesus-Christ. Par conséquent quand l'Evangile fut prêché sur la terre, il y avoit quatre cens ans, que les Epicuriens soutenoient leur hypothêse de la nouveauté du Monde, parce que l'histoire ne connoissoit rien de certain, qui fut plus antique que la guerre de Thébes & de Troye, & que l'invention des sciences & des arts étoit toute nouvelle. Il ne faut plus parler de l'obscurité de l'histoire, ni des pertes causées par le malheur des tems. Nous sommes en droit de raisonner aujourdhui, comme on faisoit, il y a plus de deux mille ans. Et quoiqu'on eût alors, tous les monumens de l'Antiquité en leur entier, quoiqu'on étudiât les sépulcres, les statuës des hommes & des Dieux, les temples & les dons qui y étoient consacrez, les obélisques & les pyramides, les monnoyes, les regîtres publics & les livres, les colonnes & les inscriptions, les loix, les coûtumes civiles, comme les rites de la religion, on ne trouvoit pas néanmoins en toutes ces choses le moindre indice certain d'aucun fait mémorable, qui passât au delà de la guerre de Thébes & de celle de Troye. On raisonnoit donc il y a deux mille ans, comme on fait aujourdhui. Cette dispute qui a duré si long-tems, nous convainc, que de tout tems l'Histoire du Monde a été conforme au systême de Moyse, & qu'il n'y a jamais eu d'argument, de preuves, ni de conjecture, qui donnât lieu d'attribuer au Monde, une antiquité plus grande, que celle dont Moyse a parlé.

Il faut encore remarquer, que la philosophie de Pythagore s'est répanduë, fort loin dans l'Orient, soit que ce Philosophe l'aît portée à Babylone, soit qu'il l'aît reçûë des Caldéens, ce que je crois beaucoup plus vrai-semblable. Quoi qu'il en soit, les Indiens, dès le tems d'Aléxandre le Grand, paroissent imbus de cette philosophie, comme la plûpart le font encore aujourdhui. Cependant, ni parmi les Caldéens, ni parmi les Scythes, ni parmi les Phéniciens, ni chez les Carthaginois, ni chez les Egyptiens, ni en Gréce, ni en Italie, quelque recherche qu'on aît faite, on n'a pû empêcher les Epicuriens, d'objecter aux Philosophes

[illegible]s la nouveauté du Monde, & de la prouver par toutes les connoissances qu'on en pouvoit avoir, sans que les autres Sectes, qui posoient l'éternité du Monde, ayent pû répondre quelque chose de solide, ni de raisonnable à cette objection; si bien que ce n'est plus une objection, mais un fait clair & constant.

Cette dispute a du se renouveller avec les Juifs.

Joseph. Lib. 2. contre Apion ch. 2.

La meme question dut s'agiter entre les Juifs & les Payens, aussi-tôt que les Juifs en furent connus. Desorte que, sans parler de leur demeure au pays de Babylone, ni de leur dispersion par toute la terre, sous l'Empire des Grecs & des Romains, leur seul séjour dans la ville d'Aléxandrie, où Joseph les établit, depuis le tems d'Aléxandre le Grand, suffit pour être persuadé, que le systême de Moyse a été connu des Philosophes: sur tout depuis le tems qu'un des Ptolomées fit traduire la Bible. Personne n'ignore, que la Nation des Juifs a été ou haïe, ou méprisée de toutes les autres. On se railloit de leurs Sabbats, de leur circoncision, & de leur abstinence de certaines viandes. On a attaqué jusqu'à leur culte, en les accusant d'adorer la tête d'un Ane, sans[*] qu'on sçache positivement, surquoi pouvoit être fondée cette accusation. D'où vient, qu'on ne s'est point appliqué, à renverser la Cronologie de Moyse, & à se railler de la nouveauté qu'ils attribuoient au Monde? Appion, cet Auteur si renommé, avoit écrit contre eux, avec beaucoup d'animosité: mais il paroît par la sçavante réponse que lui fit Joseph l'historien, qu'il n'avoit trouvé rien à redire à l'Histoire du Monde, & qu'il n'avoit avancé aucun argument, qui tendît à lui donner plus d'antiquité, que Moyse n'avoit fait. Au contraire Joseph insulte les Grecs & les accuse d'ignorance dans l'Histoire du Monde. Il leur reproche, de n'avoir rien connu de l'Antiquité, d'être nouveaux & peu avancez dans la science de l'histoire. Il cherche des temoins de cette antiquité chez les Egyptiens, & parmi les Caldeens & les Phéniciens. Tant ce principe des Epicuriens etoit incontestable, que l'Histoire du Monde qui

T étoit

[*] On a de la peine à trouver ce qui peut avoir donné prétexte aux Payens, d'accuser les Juifs, d'adorer la tête d'un Ane. On en parlera ailleurs.

étoit connuë certainement des Grecs, ne remontoit pas plus haut, que les guerres de Thébes & de Troye.

Et avec les Chrêtiens jusqu'au tems de l'Empereur Théodose.

Lors que le Christianisme se répandit dans le monde, on ne peut pas douter, que les disputes de Religion n'ayent été agitées avec beaucoup de chaleur, depuis le commencement de la prédication de l'Evangile, jusqu'à l'Empire de Constantin, & depuis ce tems-là, sous l'Empereur Julien, & jusqu'à Théodose, où on voit encore un Symmaque Sénateur Romain, & plusieurs autres restes illustres du Paganisme mourant. Car il faut remarquer, que les Juifs se mettoient peu en peine, de convertir les autres Nations: mais les Prédicateurs de l'Evangile avoient ordre, d'annoncer cette doctrine de salut à tous les hommes. L'amour du salut d'autrui étoit la vertu la plus capitale & la plus essencielle de ces Prédicateurs. Et comme l'Evangile accusoit, toutes les autres Religions d'idolatrie, de superstition & d'une ignorance autant criminelle que grossiére, on doit être persuadé, que toutes ces Religions animées contre l'Evangile, faisoient tous leurs efforts, pour en faire voir l'absurdité, s'il eût été possible. Cependant nous avons assez de connoissance de ces disputes, pour assûrer, qu'on n'a jamais entrepris de prouver, que le Monde fut plus ancien que ne disoit Moyse. On ne voit pas mêmes la moindre difficulté, qu'on aît proposée aux Chrétiens, sur ce sujet.

Justin, Athénagoras, Tatien, Théophile, Tertullien, bâtissent tous leurs raisonnemens sur l'Histoire du Monde, selon la Cronologie de Moyse, desorte qu'on n'a pû l'ignorer. On ne voit pas néanmoins dans tous ces écrits, que ces Anciens Docteurs ayent fait le moindre effort, pour répondre à quelque difficulté qu'on leur auroit proposée pour prouver une antiquité, plus grande, que celle que la Religion Chrétienne supposoit. C'étoit pourtant le fondement essenciel de la Religion. Car dire que le Monde n'avoit été créé que depuis cinq ou six mille ans, c'étoit avancer un fait, que ni la science, ni l'étude ne pouvoient avoir enseigné. Il falloit nécessairement l'avoir appris, dans une autre école, & l'avoir puisé dans la révélation & dans

la tradition divine. Celſus ami de Lucien, & Porphyre ont écrit avec aigreur, contre les Chrétiens : ont-ils rien avancé de contraire à la Cronologie de Moyſe? Non, car Origene & Euſébe qui leur ont repondu, n'ont pas dit un mot pour détruire quelqu'objection qu'ils auroient faite, contre l'hiſtoire de la ſainte Ecriture, touchant l'âge du Monde. Il ſeroit inutile de dire, que les écrits de ces Philoſophes ſe ſont perdus, & que nous n'en avons que ce qu'il a plû aux Chrétiens, de nous en rapporter : je le ſçai bien. Mais auſſi il eſt facile d'appercevoir par les difficultez qu'ils ont rapportées, qu'ils n'auroient pas oublié celles qui auroient concerné l'Hiſtoire du Monde, le fondement de la Religion & des Livres ſacrez. Il ne ſeroit pas poſſible, qu'on n'entrevît quelques efforts des Chrétiens, pour répondre à des objections, ſi notables & ſi importantes. Julien étoit grand Philoſophe & grand Empereur. Il connoiſſoit la Religion Chrétienne & la haïſſoit mortellement, cela paroît par ſes écrits. Il étoit le maître du Monde. Les Payens ſe relevérent ſous ſon Empire, & recommencérent leur aigreur contre les Chrétiens. Ils eurent la facilité de conſulter les Bibliothéques & les monumens du Monde. Néanmoins dans toutes les controverſes, dans toutes leurs invectives, on ne lit pas le moindre mot, on ne voit pas le moindre effort, pour donner atteinte à l'hiſtoire de Moyſe, touchant l'âge du Monde. S. Cyrille qui a répondu à Julien, nous laiſſe à comprendre aiſément, qu'on ne formoit aucune difficulté, contre cette cronologie : de même qu'on peut encore le recueillir des livres de S. Auguſtin de la Cité de Dieu, où on ne trouve pas la moindre difficulté contre le ſyſtéme des ſaintes Lettres. Ce Pére de l'Egliſe avoit pourtant lû fort exactement Varron le plus docte des Romains, qui avoit le plus approfondi l'hiſtoire, & le mieux demélé l'obſcurité des tems. S. Auguſtin dit mêmes en quelque lieu, que ce ſçavant Romain ne connoiſſoit rien de plus antique, que le Deluge arrivé au tems d'Ogyges.

Ammian. Marcellin Lib. 16. cap. 5.

Lib. 18. cap. 40.

C'eſt donc quelque choſe de divin, que Moyſe écrivant dans un petit coin de l'Arabie, aît oſé déterminer l'âge du Mon-

Monde, & de tout le genre humain : c'est quelque chose de divin, que cet Auteur, au lieu de craindre d'avoir trop peu donné à la durée du Monde, en aît retranché seize ou vingt siécles, par l'histoire d'un déluge qui auroit désolé toute la terre habitable: c'est quelque chose de divin, que cette histoire aît assûré, que douze siécles auparavant, tout au plus, on ne parloit qu'un même langage par toute la terre, puis qu'on n'a pù contredire cette supposition, par aucune histoire, par aucun monument de l'Univers. Et quoi que cette dispute de l'âge du Monde aît été poussée avec chaleur par les Philosophes, il y a plus de deux mille ans; quoique le systême de Moyse aît été connû dès ce tems-là, pour le moins; quoique les Chrétiens ayent été contredits, pendant plus de quatre cens ans, par tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans le Paganisme; non-seulement, on n'a rien trouvé de plus ancien que l'histoire de Moyse; mais on n'a pû mêmes trouver dans l'histoire des Grecs, rien de certain, qui allât au delà de la guerre de Troye. Tous les adversaires des Chrétiens, n'ont rien allégué de contraire au systême de Moyse, & nous n'avons appris que des seuls Historiens de l'Eglise, une antiquité plus grande, que celle qui étoit connuë des Grecs, quoique cette Nation sçavante, curieuse & spirituelle, aît recherché avec soin tous les monumens, qui pouvoient leur donner quelque connoissance du Monde.

Ce silence, dans une dispute si agitée pendant plus de huit siécles, doit passer pour une démonstration du systême de Moyse, touchant l'Histoire du Monde & de la Création. Car il faut toûjours se ressouvenir, de ce que nous avons dit, que l'histoire de Moyse ne peut-être véritable, qu'elle ne soit divine.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Second argument, tiré de ce qu'il y a de certain, dans l'histoire des Grecs & des Latins.

Les Grecs eurent tout ce qui étoit nécessaire, afin de bien connoître l'histoire.

QUoique les Grecs ne soient pas les Peuples les plus antiques de la terre, néanmoins leur situation étoit telle, qu'ils n'ont pû être long-tems, sans avoir communication avec la plûpart du genre humain. Ils étoient contigus à la Scythie & aux terres Septentrionales par la Thrace. Ils joignoient l'Asie & n'étoient pas loin de l'Afrique. La mer qui les environnoit presque de tous côtez, les exposoit aux courses des Etrangers, & les tenoit comme engagez d'avoir quelque commerce avec eux. C'étoit d'ailleurs un Peuple actif, plein d'esprit, curieux de connoitre les autres Nations, & toûjours disposé à profiter des commoditez, & des avantages qu'ils pourroient trouver ailleurs. On a remarqué ci-dessus, la grande communication qu'ils eurent avec les Egyptiens, les Phéniciens & les Perses. Ainsi on doit conclurre, qu'ils firent leur profit de ce commerce, & qu'ils en tirérent la connoissance, de tout ce qui étoit nécessaire & propre à la vie. Ils voyageoient dans le seul dessein de connoitre les autres peuples, & d'y recueillir ce qu'ils trouveroient digne de remarque, dans les arts, ou dans les sciences. Ils cultivérent & perfectionnérent ce qu'on leur apprit, si bien que cette Nation peut être considérée, comme la plus pure partie du genre humain, à la religion près. Et par conséquent, on peut raisonner de toute la terre habitable, par ce qu'on trouvera chez les Grecs. A la vérité, ils ne furent pas les prémiers Peuples du Monde: mais la situation de leur pays, & leur humeur active & ingénieuse, ne souffrent pas, qu'on regarde cette région, comme ayant été long-tems déserte & inhabitée, ni ces peuples, comme ayant croupis dans la rudesse & dans la grossiéreté de l'enfance du monde, sans profiter des avantages, qu'ils purent remarquer, parmi les Na-

tions les plus antiques & les mieux policées. Et comme d'ailleurs il est certain, que ce peuple nous a laissé des monumens incontestables de son histoire, on peut conclurre, quelle donne un grand jour à l'Histoire du Monde. Car on ne peut raisonnablement disconvenir, que quelques siécles n'ayent sufli, pour leur donner la connoissance des autres Nations, sur tout des Egyptiens & des Phéniciens, qu'on tient avoir été les plus anciens habitans du Monde.

Cela posé, il faut se servir de la méthode de Varron pour se former une idée claire & certaine de l'histoire de ce Peuple. Ce docte Romain a distingué judicieusement trois sortes de tems pour l'histoire. Il nomme le prémier, un tems inconnu & incertain qui a commencé depuis l'origine du genre humain, jusqu'au prémier déluge, qu'on dit être arrivé au tems d'Ogyges. Le second, s'étend depuis ce déluge, jusqu'à la prémiére Olympiade. Il le nomme fabuleux, à cause des fables, dont la vie des Héros de ce tems est remplie. Il contient seize siécles, ou plûtôt quatorze, parce qu'on ne conte que six cens ans, depuis le tems d'Ogyges jusqu'à celui de Deucalion, & depuis le tems de Deucalion jusqu'à la guerre de Troye, on ne conte que quatre cens ans, d'où jusqu'à la prémiére Olympiade, on ne conte encore que quatre cens années. Si donc, on pose la naissance de Jesus-Christ sur la fin de la cent quatre-vint quatorziéme Olympiade, le tems certain dans l'histoire des Grecs n'aura commencé, que sept cens soixante seize ans, avant la naissance de Jesus-Christ.

On ne s'arrête pas aux difficultez de la cronologie.

Je ne prétens point m'arrêter dans cet ouvrage aux chicanes de la cronologie : cela ne fait rien à mon dessein. Quelques années, quelques siécles de plus ou de moins, n'empêchent pas la force de nôtre raisonnement & de la démonstration.

Les Grecs n'ont rien de fort certain, au del des Olympiades.

Seroit-il donc possible, que le Monde fut plus ancien que Moyse ne l'a dit, puisque l'histoire Gréque qui n'a été certaine que depuis les Olympiades qui marquoient les années, ne va pas à huit siécles, au delà de la naissance de Jesus-Christ; au lieu que Moyse donne à la durée du Monde

de cinq ou six mille ans, avant cette célébre Epoque? Il faut remarquer une chose très considérable au sujet des Olympiades, qui étoient des jeux publics, qu'on célébroit de quatre années en quatre années, dans les chams Olympiens. C'est qu'encore, qu'elles n'allassent pas au delà de huit siécles, avant la naissance du Sauveur, néanmoins, elles renferment dans leur enceinte l'invention des sciences & la perfection des arts, comme nous le verrons dans la suite. Les Grecs étoient donc encore fort grossiers, aux tems de Corebus, qui a rendu son nom illustre par la prémiére Olympiade.

Qu'on dise ce qu'on voudra, on aura peine à croire, qu'un pays peuplé de Grecs, depuis plusieurs miliers de siécles, si cela étoit véritable, aît pû demeurer si long-tems inculte & sauvage, pour se policer tout d'un coup, dans l'espace de trois ou quatre cens ans. Il faut nécessairement se représenter la Gréce quelques tems déserte, se peupler ensuite par quelque petite colonie, sujete à être pillée, désolée, enlevée, par des étrangers, jusqu'à ce qu'enfin, ils furent en assez grand nombre, pour se maintenir dans un état stable & fixe, pour s'y defendre contre les courses des étrangers, & pour y jouïr de toutes les commoditez de la vie. Et si d'autre côté, on se représente les prémiers hommes établis en Asie, proche de l'Euphrate, ne s'étendre qu'à proportion qu'ils multiplioient, afin de peupler la terre de proche à proche, on jugera aisément, que l'Egypte, l'Assyrie & la Phénicie devoient se peupler avant la Gréce, qu'on ne pouvoit aborder, sans traverser quelque détroit. Tout cela se trouvera fort conforme au systême de Moyse, & au tems qui dut nécessairement s'écouler, avant que les régions eloignées de l'Euphrate pussent se peupler, & se civiliser. On ne voit point dans cette hypothêse, de vuide incompréhensible.

Mais passons au delà des Olympiades, & voyons ce qui paroît de plus certain dans l'histoire des Grecs. Parlons prémiérement de l'Attique & de la ville d'Athénes. *Histoire d'Athénes.*

Strabon Lib.8. Il * y a eu plusieurs Historiens de ce Peuple, & nous apprenons d'eux, que les Athéniens conservérent leur langage, parce que la disette & l'âpreté du pays, firent qu'on ne s'efforça pas, de les en déposséder. C'est pourquoi les *αὐτόχθονες.* prémiers habitans, se nommérent *natifs du lieu*, pour se distinguer de ceux qui s'y établirent dans la suite. Si on veut avoir une idée abrégée de l'histoire d'Athénes; on trouve, à remonter d'ici à son origine, qu'elle étoit gouvernée par un Grand-Duc, ou Général, avant qu'elle fut tombée sous la domination des Turcs, ce qui arriva l'an de Christ 1440. Ces Gouverneurs avoient été créez par l'Empereur Galien, & Constantin les honora du titre de Duc. Avant Galien, ils avoient des Gouverneurs, ou des *Archontes* qu'on changeoit tous les ans. Il y eut quelque petite interruption à ce Gouvernement sous Vespasien; & long-tems auparavant sous Démétrius. On voit, à remonter plus haut, sept Archontes de qui l'emploi duroit dix années. Ils avoient succédé à d'autres, dont la charge avoit été à vie, & qui furent

* On peut conter entre les plus anciens Auteurs, qui ont écrit l'histoire d'Athénes, un *Phérécyde*, *Lérien* ou de l'Ile de Leros, qu'on nomme aussi l'Athénien, parce qu'il passa sa vie dans Athénes. On l'appelle *Génealogiste*, à cause qu'il avoit traitté fort au long, des antiquitez des Athéniens, en dix ou douze Livres. Il étoit à peu près contemporain d'Hécatée de Milet, & moins ancien qu'un autre Phérécyde de l'Ile de Scytos, que quelques uns ont confondu mal à propos, avec la Syrie.

Hecatée de Milet avoit aussi écrit, au rapport d'Athénée Lib. 10. une histoire de l'Attique & de l'origine des Nations & des villes.

Athenée Lib 4. *Démétrius Phalérien* avoit fait un traitté des Archontes d'Athénes. *Istrus*, disciple de Callimachus Cyrénien, avoit composé un recueil des antiquitez de l'Attique. *Philochorus Athénien* en avoit écrit fort au long. Il vivoit au tems d'Antiochus qui fut surnommé *Dieu*. *Appollodore* Athénien, composa des Croniques environ la 165. Olympiade. Cet Auteur est fort célébre dans Diogéne Laërce, qui parle aussi d'un *Stesiclides* d'Athénes. Cicéron dans son oraison pour Flaccus fait en peu de mots l'éloge de la ville d'Athénes. *Adsunt Athenienses unde humanitas, doctrina, religio, fruges, jura, leges ortæ, atque in omnes terras distributæ putantur: de quorum urbis possessione propter pulchritudinem etiam inter Deos certamen fuisse proditum est: quæ vetustate ea est, ut ipsa ex sese suos cives genuisse dicatur: & eorum eadem terra parens, altrix patria dicatur: autoritate autem tanta est, ut jam fractum prope, ac debilitatum Græciæ nomen, hujus Urbis laude nitatur.*

Voici les Athéniens, d'où l'on croit que l'humanité, les sciences, la religion, les moissons, le droit & les loix sont sorties, pour se répandre par toute la terre. On dit même qu'il y eut une dispute entre les Dieux, pour sçavoir qui seroit le fondateur de cette ville, à cause de sa beauté. Son antiquité est si grande qu'elle se vante d'avoir engendré ses citoyens de son propre sein, & que leur terre en fut la mére, & la patrie leur nourrice. Elle est si célébre qu'encore que le nom de la Gréce soit obscur & presque anéanti, il se soûtient néanmoins par la renommée de cette seule Cité.

rent treize. Et enfin depuis le Roi Codrus jusqu'à Cécrops, on conte dix sept Rois. Ces trois sortes de gouvernement durerent neuf cens quatre vingt dix huit ans.

Le fameux marbre du Comte d'Arondel, où on voit plusieurs célébres époques, gravées depuis le tems de Cécrops, jusqu'à l'Archonte Diognete, c'est-à-dire, 264. ans avant Jesus-Christ, quoi qu'il ne soit pas entier, est si clair en plusieurs points de l'histoire, qu'on ne peut trop estimer cette piéce. Strabon remarque, que, comme les Cariens, qui abordoient l'Attique par mer, la ravageoient de même que les Béotiens qui y venoient par terre, Cécrops rassembla cette multitude de gens épars, afin de mieux résister à ces brigandages, & les distingua en douze Cantons. Le marbre marque cette époque de Cécrops à l'année 1318, c'est-à-dire, 1582. avant Jesus-Christ. Le même Strabon nous apprend, que Thésée après avoir tué ce fameux voleur, que l'histoire nomme *Sinnis*, qui occupoit l'Isthme de Corinthe & rendoit ce chemin fort périlleux, réünit ces douze Cantons pour en former la cité d'Athénes. Le marbre assigne à cette Epoque 985. ans, c'est-à-dire, douze cens quarente neuf ans avant Jesus-Christ. Ce marbre est d'autant plus considérable, qu'il s'accorde avec les Auteurs, ou du moins avec le plus grand nombre. Ainsi quoiqu'il fasse Cécrops plus ancien de vingt-six ans que la Cronique d'Eusébe, & qu'il mette le siége de Troye dix ans plûtôt que l'Historien Timée, c'est une différence qui doit être contée pour rien, dans une antiquité si reculée.

Lib. 9

Epoc. 1.

Epoc. 21.

Mais pour se former une juste idée de l'ancienne Gréce & de la maniére, dont elle s'est peuplée, il faut entendre Thucydide, le plus judicieux de tous les Historiens. Il croit, que les prémiers habitans de la Gréce n'avoient point de demeure fixe, & que contens de leur nourriture, ils changeoient facilement de lieu, n'ayant ni villes, ni murailles. De sorte que ceux, qui habitoient le meilleur terroir, étoient les plus exposez & les plus sujets à en être chassez. Delà vient, que l'Attique fut long-tems paisible, à cause de la stérilité du pays. Les mêmes peuples l'habi-

Lib. 1.

 térent

terent assez long-tems, & reçurent ceux qui chassez de leur demeure, se retiroient chez eux : mais ils se distinguoient de ces nouveaux habitans, par le nom d'originaires, ou de naturels du pays. C'est pourquoi les Athéniens multipliérent assez, pour envoyer bien-tôt des colonies en Asie.

Ce même Auteur regarde, comme une preuve certaine, de la foiblesse & du petit nombre des anciens habitans de la Gréce, qu'ils n'ayent point agi en communauté avant la guerre de Troye. Il remarque même, qu'ils n'ont point eu de nom commun, que depuis les fils d'*Hellen*, fils de Deucalion. Ils ne sont pas tous appellez de ce nom, dans Homére, il n'y a que les sujets d'Achille. On ne lit pas non plus dans ce Poëte, le nom de *Barbares*, par opposition aux Grecs, comme ils l'ont employé depuis, pour signifier les autres Peuples, qui n'étoient pas unis avec eux, ou qui ne parloient pas leur langue. Il ajoûte, que le prémier métier des Anciens étoit de faire des courses & d'exercer des brigandages : c'est pourquoi chacun portoit des armes, en ces prémiers tems. Les Athéniens furent les prémiers qui renoncérent à cette vie sauvage, & même quand Thucydide écrivoit, il n'y avoit pas long-tems, qu'ils avoient quitté les ornemens de leur prémiére antiquité, leurs tuniques de lin, & les cigales d'or, dont ils attachoient les tresses de leurs cheveux. On ne doit donc pas s'étonner si en ce tems-là une Région changeoit facilement de nom, & ses habitans de maître : un petit nombre d'Etrangers suffisoit, pour les assujettir.

Le pays d'Attique, se nommoit auparavant *Actée* ou
ἀπὸ τῆς ἀκτῆς *Acte*. Strabon veut que ce nom vienne des côtes de la mer.
Lib. 9. Pausanias croit, qu'il avoit été imposé par le Roi *Acteus*, qui donna sa fille *Agraule* en mariage à Cécrops. D'autres prétendent, que l'Attique & la Béotie s'appelloient *Ogygie*, du Roi Ogyges sous qui on prétend, que le prémier déluge arriva ; que depuis ce tems-là jusqu'à Cécrops, le pays demeura désert, pendant cent quatre vingt dix ans :
Philochorus. desorte qu'un Auteur rejette les noms d'*Actée*, de *Porphyrion*, de *Colænus*, comme des noms de Rois qui n'ont jamais été.

Quoi-

Quoiqu'il en ſoit, voilà ce qu'on connoît de plus ancien de l'Attique, qu'on appelle aujourdhui le Duché de Setines. Et comme ces prémiers tems ne remontent pas juſqu'à deux mille ans au delà de la naiſſance de Jeſus-Chriſt; il en reſte encore deux mille autres juſqu'au déluge, dont parle Moyſe, pour donner le tems au genre humain, de ſe peupler aſſez en Aſie & en Egypte, pour ſe déborder, & arriver en Gréce.

On parle beaucoup de [c] l'antiquité des Sycioniens, dans le Pélopponeſe. Euſébe en marque les prémiers Rois dès le tems des Aſſyriens: & St. Auguſtin le met au rang des quatre prémiers Empires, qui s'elevérent preſque en même tems dans le Monde, ſçavoir l'Empire des Aſſyriens, celui des Scytes, celui des Egyptiens & celui des Sycioniens. Caſtor qui fut frére du Roi Déjotare dit, que les Sycioniens ſont les plus anciens de tous les Grecs. Ils reçurent ce nom de Sycione leur dixneuviême Roi. Le prémier ſelon cet Auteur eſt *Egialeus*, de qui la région prit le nom & s'appella Egialée. Il y eut vingt-ſix Rois, qui régnérent pendant neuf cens cinquante neuf ans. Le quatriême fut *Pélops*, qui donna le nom au Péloponéſe. Le ſeptiême nommé *Turimachus* fut du Tems d'Inachus, le prémier Roi des Argiens, & *Marathonius* le treiziême du tems de Cécrops, le prémier Roi d'Attique. Troye fut priſe ſous le vingt-quatriême Roi nommé *Poluphides*. Après ces vingt ſix Rois, ce petit état fut ſous le gouvernement des Prêtres qu'on nommoit *Carniens*. Le prémier fut *Archélaus*, & le ſeptiême & dernier *Charidémus*, depuis lequel juſqu'à la

Des Sycioniens.

Lib. 16. de Civ. Dei cap. 17.

V 2 pré-

[b] Ce mot de *Setines* vient d'Athénes, *Atina*, les matelots diſent par corruption Setines pour εἰς 'Αθήνας Ainſi ils nomment Thebes, *Tiva* & ils diſent *Stiva* pour εἰς θήβας. On appelle Conſtantinople, *Stampole* pour dire εἰς τὴν πόλιν *la ville* par excellence. Le Port de Pyrée ſe nomme auſſi par les habitans du lieu, *Porto draco*, & par les Mariniers *Porto lione*, à cauſe d'un Lion qui y eſt repréſenté. On nomme la muraille qui joignoit le Port à la ville, *Macra ticki*, qui ſignifie *longues murailles*, μακρὰ τεῖχη. Eleuſine s'appelle aujourd'hui *Eleffin*.

[c] Si ce qu'à dit Pauſanias de l'Empire des Sicyoniens étoit véritable, car il eſt le ſeul qui en aît parlé, il auroit commencé environ deux cens ans avant *Phoroneus*. Cependant Pline *Liv. 7. chap. 56.* dit après Anticlides & Acuſilaus, que Phoroneus eſt le prémier Roi des Grecs. Et Platon dans ſon Timée, où il a fort affecté d'inſinuer une grande antiquité du genre humain, ne connoît point néanmoins de tems plus ancien, que celui de Phoronée & de Niobe.

prémiére Olympiade on conte trois cens cinquante un an. Mais il y a des Sçavans, qui croyent avec beaucoup d'apparence que le prémier Roi de Sycione fut *Inachus*, parce que son fils *Phoroneus*, est nommé par plusieurs Auteurs, le prémier homme qui aît régné sur les autres. Il occupa le Péloponése, qu'on appelle aujourdhui la Morée, & ce lieu étant propre pour se défendre, parce qu'on n'y pouvoit entrer du côté de la terre que par l'Isthme de Corinthe, les Argiens régnérent paisiblement en ce pays, trois cens ans selon Eusébe, avant que Cécrops régnât en Attique.

Des Arcadiens. Denys d'Halicarnasse lib. 1. Diodor. de Sicile lib. 4. προσέληνοι. Strabon lib. 8.

Au tems de *Phoroneus*, Ezius, & après lui Lycaon son fils furent les prémiers Rois de l'Arcadie. Ce peuple se vantoit d'être *avant la Lune*. On ne sçait pas au juste, pourquoi on parloit d'eux de la sorte, & cela les a fait regarder, comme des Peuples de la prémiére antiquité. De fait, comme ils habitoient le milieu du Pélopponése, il n'étoient pas si exposez aux incursions des Etrangers. Censorin croit, qu'on les nomma, *avant la Lune*, parce que l'année n'étoit composée chez eux que de trois mois, avant que les Grecs eussent réglé les années, sur le cours de la Lune. Eustache remarque, qu'un Hippys de Rhége est le prémier, qui les aît ainsi appellez : ce qui me fait croire, que la conjecture de Scaliger est la plus vrai-semblable. Il dit, que les Lacédémoniens se faisoient une religion, de ne rien entreprendre, avant la nouvelle & la Pleine Lune, d'où vient qu'on parloit *des Lunes Laconiques*. Cette superstition égala celle des Juifs, à l'égard du Sabbat. Les Arcadiens au contraire ne faisoient aucun scrupule de ces choses, desorte qu'on les nota par cet endroit, en les nommant *avant la Lune*, ce qu'ils tournérent à leur honneur, pour l'antiquité de leur Nation.

Cens. de Die Nat. cap. 19.

In Iliad. 2.

De Emend. Temp. in Proleg.

Des Lacédémoniens. Lib. 7. Polymnia.

Les Lacédémoniens furent les plus célébres dans le Péloponése. Hérodote parlant du Roi Léonides, qui mourut avec tant de courage, en combattant contre les Perses à la garde des Thermopyles, fait sa généalogie & remonte de Pére en fils, jusqu'à *Hyllus* fils d'Hercule, à travers

vingt

vingt générations. L'histoire nous apprend, que *Lelex* fut le prémier qui regna dans la Laconie. Il étoit venu d'Egypte, quelques années avant le tems de Deucalion, & eut deux fils *Myles* & *Polycaon*. Celui-ci épousa *Messéne* fille de *Triope* Roi d'Argos, & nomma Messene, la contrée de la Laconie qui étoit à l'Occident. Le triste sort des Messéniens dans les guerres, qu'ils eurent avec les Lacédémoniens, est assez connu. On la nomme aujourdhui *Mossenigo*.

Pausan. lib. 1. *& lib.* 3.

Myles qui regnoit dans la Laconie eut *Eurotas*, qui laissa son nom au fleuve du pays. Cet Eurotas eut une fille nommée *Sparte*, qu'il maria avec *Lacédémon*, qui fut associé au Royaume. Le marbre d'Arondel, met cette époque à l'an 1252, c'est-à-dire, 1516. avant Jesus-Christ, lors qu'Amphictyon régnoit à Athénes, & trois cens huit ans avant la guerre de Troye. Le fils de Lacédémon fut *Amyclas* qui eut *Cynortas*, & celui-ci *Ebalus*, qui eut Castor & Pollux, Helene qui fut mariée à Ménélaus & Clitemnestre à Agamemnon. Quelques tems après, ce Royaume parvint à Hyllus le fils d'Hercule. Ces gens étoient si scrupuleusement attachez aux anciennes coûtumes, que le Musicien Timothée fut chassé de la ville pour avoir ajoûté des cordes à la harpe. Polybe parle de Nabis le dernier Tyran de Lacédémone, qui avoit fait faire un machine qui se mouvoit par des ressorts. Elle étoit semblable à sa femme Apega. Et lors que quelqu'un résistoit à ses volontez, il le renvoyoit à sa femme pour en être, disoit-il, persuadé. Cet automate embrassoit ceux qu'on lui présentoit, & il sortoit des pointes de ses bras, qui les perçoit. Ces Peuples demeurérent libres, parce qu'ils embrassérent les prémiers, le parti des Romains : & ce sont ces gens qu'on nomme aujourdhui les *Mainotes*, & la montagne *Taygete*, la montagne des Mainotes. On appelle encore le lieu, où sont les ruïnes de Sparte, *Paleochori*, qui signifie *ancienne région*.

Excerpt. en lib. 13.

παλαιὰ χώρα.

Phoroneus, fils d'Inachus eut de *Niobe*, la prémiére femme, que les Poëtes disent avoir été aimée de Jupiter, ce que je remarque, pour faire connoître que nous parlons de la prémiére antiquité; Phoronéus, dis-je, eut de Niobe

De Pelasgiens & des Grecs.

Pelasgus qui épousa *Déjanire* la fille de Lycaon, & lui succéda au Royaume d'Arcadie. Comme il fut très puissant, il nomma tout le Péloponese de son nom. Le pays fut appellé *Pélasgie*, & les habitans *Pélasgiens*, jusqu'au tems de *Danaus*, de qui ils furent nommez *Danai*, pendant trois cens ans. Pausanias dit, que sous Pelasgus, les hommes vivoient de racines, & que Danaüs leur enseigna l'usage du gland, dont la nourriture est beaucoup plus saine. C'est pourquoi les Arcadiens en retinrent long-tems l'usage, depuis mêmes qu'on eut trouvé les grains; & dans un oracle[4] qui fut rendu aux Lacédémoniens, un peu avant les Olympiades, ils sont encore nommez, *mangeurs de glands*.

Lib. 8.

Ce *Pelasgus* eut un fils nommé *Lycaon*, c'étoit le second de ce nom. Il immola le prémier des hommes à Jupiter *Lycæus*, & institua les jeux qu'on nomme dans l'histoire *Lupercaux*. Le fils, ou le petit fils de ce Lycaon fut un nommé *Piasus*, qui eut de sa propre fille *Larisse* un *Pelasgus* second du nom, *Phthius* & *Achæus*. Ces trois enfans passérent pour les fils de Neptune, parce que les Anciens avoient accoûtumé de rapporter aux Dieux, l'origine de ceux, dont la naissance étoit illégitime, lors qu'ils s'étoient rendus célébres.

Strabon liv. 13.

Diodor. Sicul. lib. 1.

Chacun de ces trois laissa son nom à une contrée hors du Péloponése, d'où la disette les avoit contraint de sortir. En ce même tems *Oenotrus*, fils du second Lycaon, fut obligé par la même raison, de passer en Italie. Pelasgus eut pour fils & pour successeur *Chlorus*, celui-ci *Emon*, qui eut *Thessalus*, & celui-ci *Grécus*. Chacun d'eux donna son nom, à la région qu'il habitoit.

Pausan. lib. 1. *Denis d'Halic. lib.* 1. *Serr. in Virg. lib.* 3. *Æneid.*

Græcus qui régnoit en Thessalie sur les Pélasgiens, ayant été vaincu par Deucalion, les Peuples se dispersérent en plusieurs endroits. Comme ils furent les prémiers habitans de la Gréce, ils se nommoient naturels: mais comme depuis leur

[4] Les Lacedémoniens voulant faire la guerre aux Arcadiens, consultérent l'Oracle, qui répondit, au rapport d'Hérodote *Lib.* 1. & de Pausanias *in Arcad.*

πολλοὶ ἐν Ἀρκαδίῃ βαλανηφάγοι ἄνδρες ἔασιν
οἵ σ' ἀποκωλύσουσι.

Il y a en Arcadie plusieurs gens, qui ne vivent que de gland, qui vous en empêcheront.

leur dispersion, ils rodoient de région en région, les Atheniens les appellérent par raillerie, *des Cigognes*, parce que dans la langue Grêque, ce mot est fort semblable à celui de Pelasgiens. Le marbre d'Arondel assigne l'Epoque de Deucalion, lors que le déluge le contraignit de se retirer à Athénes sous le Roi *Cranaus*, à l'an 1265. c'est-à-dire, 1529 ans avant Jesus-Christ.

πελαργοὶ
πελασγοὶ

On ne sçait pas certainement quel étoit le langage de ces Pélasgiens. Quoiqu'il en soit, il furent traittez de Barbares dans la suite, par la postérité de Deucalion, qui n'eut rien de commun avec eux.

Du nom de Grec.

Le nom de *Grec*, vint selon les apparences de ce *Græcus*. Cette étymologie est plus vrai-semblable, que celles qu'on dérive de *Tanagra* fille d'Eole, qui auroit été nommée *graia*, c'est-à-dire, vieille, à cause qu'elle auroit vécu longtems.

Deucalion eut un fils nommé *Hellen*, qui eut *Eole* & celui-ci eut dix d'enfans de plusieurs femmes, qu'il epousa successivement. Athamas fut fils de *Néphéle* sa troisiême femme, qui eut *Phrixus*, célébre par la toison d'or & *Hellen* qui donna son nom à l'Hellespont, parce qu'il se noya dans ce detroit.

Des Doriens. De l'Isle de Créte.

Eole fils d'Hellen eut deux freres, *Dorus* [a] & *Xuthus*. De Dorus vinrent les Doriens, & l'Idiome Dorique. Ce Dorus eut pour fils Tectamus qui passa avec ses gens en Créte, & occupa l'Ile. Son fils *Astérius* épousa *Europe* de *Phénicie*, que des Phéniciens avoient emmenée dans un vaisseau, qui avoit pour enseigne un Taureau; d'où est venuë la fable d'Europe enlevée par Jupiter, sous la figure d'un Taureau. Peut-être aussi a-t-on parlé de Taureau, parce que dans le langage des Phéniciens, le même mot qui signifie Taureau, signifie aussi un Navire. אלף

De la posterité de Minos.

De cet Astérius & d'Europe vint *Minos* ce fameux legislateur. Il vivoit au tems du prémier *Pandion* Roi d'Athénes.

[a] Ciceron dans son Oraison pour Flaccus, dit, qu'il y a trois sortes de Grecs, les Joniens, les Æoliens, & les Doriens. *Quis ignorat, qui modo unquam mediocriter res istas scire curavit, quin tria Græcorum genera sunt verè? quorum uni sunt Athénienses, quæ gens Jonum habebatur: Æolei alteri; Dores tertii nominabantur.*

nes. Le marbre d'Arondel marque son Epoque à l'an 1168, c'est-à-dire, 1432 avant Jesus-Christ. De son tems on trouva le fer au mont Ida, & l'histoire a rendu célébres, ceux qui le trouvérent, sous les noms de *Idæi Dactuli*, Idéens dactyles. *Ep. 11.*

Ce Minos eut un fils nommé *Lycaste*, & ce Lycaste eut un autre *Minos*, *Sarpedon* & *Radamanthe*. Sarpedon passa en Carie & bâtit la ville de Milet. Il eut *Evandrus*, qui eut de Laodamie fille de Bellerophon, un autre *Sarpedon*, célébre dans la guerre de Troye.

S. Cyril. contr. Jul. lib. 6. Radamanthe renommé par sa justice, fut le sujet de l'envie de *Minos* son frére, qui l'éloigna & lui donna à gouverner les Iles de la mer Egée. Thucydide remarque, que Minos fut le prémier qu'il connoisse, qui aît équipé une flotte. Il se rendit maitre de la mer, ayant chassé les Cariens des Iles Cyclades, où il établit ses fils. On dit de ce dernier Minos qu'il voulut passer pour fils de Jupiter. D'où vient qu'il y avoit écrit sur son tombeau [1], *Minos fils de Jupiter est ici enterré*, & il arriva, que les prémiers mots ayant été effacez, on ne lisoit plus que ces derniers, *Jupiter est ici enterré*, ce qui donna lieu à la fable de Jupiter né & élevé en Créte. *Lib. 1.*

De l'Achaïe. Le troisiéme fils d'Helléne qui fut *Xuthus*, étant chassé de Thessalie par ses fréres, vint en Attique avec ceux qui tenoient son parti, & servit *Ericthée* Roi d'Athénes, contre les Calcidiens de l'Ile Eubée. Ce Roi lui accorda pour recompense, une contrée, où il bâtit quatre villes, & la nomma *Tetraple*, à cause de cela. Il eut de Creuse fille d'Ericthée *Jon* & *Achæus* qui s'empara de la Thessalie & la nomma Achaïe.

Des Joniens. Pour Jon, comme il étoit vaillant, il eût l'administration du Royaume d'Attique, après la mort d'Ericthée son beau-pére, & nomma le pays *Jonie*, depuis le Promontoire Sunion, jusqu'à l'Isthme. Ces Joniens chassez par les Achaïens, se rétirérent à Athénes, où ils reçûrent le droit de

[1] Le Scoliaste de Callimachus dit, qu'il y avoit cette inscription sur le tombeau de Minos, Μίνωος τοῦ Διὸς τάφος, & que le premier mot Μίνωος étant rongé par le tems, on ne lisoit plus que τοῦ Διὸς τάφος.

de Bourgeoisie, & en jouïrent pendant cinquante années. Après quoi ils passérent en Asie, sous la conduite de Néléus fils de Codrus dernier Roi d'Athénes, & s'emparérent du pays que les *Léléges*, les *Pélasgiens* & les *Cariens* occupoient, & nommérent le pays *Jonie.* Ils devinrent si puissans, qu'ils donnérent leur nom à tous les Grecs, que l'on comprend souvent sous le nom de Joniens. Le marbre d'Arondel met cette Epoque, où Néléus prit Milet, à l'an 954, *Ep. 24.* c'est-à-dire, 1218 ans avant Jesus-Christ. L'assemblée de tous ces Grecs Asiatiques, qu'on nomma *Panjonie*, fut instituée cent quarente un an après.

Des Corinthiens.

La ville de Corinthe s'appelloit anciennement *Ephyre*, elle fut bâtie par Epiméthée, qui la nomma du nom de sa fille, ce fut environ l'an trente septiême du Régne de Cécrops. Mais Sisyphe fils d'Eole ayant pris cette ville, l'augmenta, la fortifia & la nomma Corinthe. Quelque tems après la descente des Héraclides dans le Péloponése, *Alétes* fils d'Hippotas vainquit la race de Sisyphe, & se saisit de Corinthe. Vellejus Paterculus le fait le sixiême descendant d'Hercule & dit, qu'il aggrandit Corinthe, qu'on appelloit auparavant Ephyre. Le quatriême descendant de cet Alétes se nommoit *Bacchis*, d'où vint la famille royale des *Bacchiades*, dans Corinthe. Cette postérité d'Hercule y régna quatre cens quarante quatre ans, jusqu'à *Cypselus.* Il faut remarquer, que dans ce calcul, on y comprend les cent vingt une année, où la famille des Bacchiades changea la Monarchie en un gouvernement aristocratique, composé d'un conseil de deux cens de cette famille. Ils élisoient tous les ans un chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Prytanne*, & qui présidoit au conseil, comme l'*Archon* d'Athénes. Ce gouvernement fut beaucoup plus rude, que celui des Rois, & dura jusqu'à la troisiême année, de la trentiême Olympiade, auquel tems Cypselus fils d'Etion s'en empara. Après la mort de *Cypselus* & de *Périandre* qui régnérent soixante quatorze ans, le gouvernement devint démocratique, comme celui des autres villes de Gréce.

On doit ici remarquer qu'au tems de Cypselus, *Démarate* de la famille des Bacchiades passa en Italie, & s'établit parmi les Tarquins dans l'Etrurie. Il eût un fils, qu'il nomma Lucius Tarquin, qui régna dans Rome, après Ancus Martius.

Nous apprenons de Paterculus, que Lucius Mummius détruisit entiérement Corinthe, huit cens cinquante deux ans, après qu'elle eût été rétablie par Alétes. Jules César la fit rebâtir, & elle conserve encore aujourdhui son nom. L'Apôtre Saint Paul l'a renduë célébre par les deux Epîtres qu'il a écrites aux Chrétiens de cette ville.

Du Conseil des Amphictyons.

Epoq. 5.

Amphictyon, qui fut fils de Deucalion, régna aux environs des Thermopyles, assembla en communauté les Peuples du voisinage, & appella de son nom, l'assemblée qui la régloit, *les Amphictyons*. Le marbre marque la création de ce conseil, à l'an 1258. c'est-à-dire, 1522 ans avant Jesus-Christ. Ce conseil s'assembloit aux dépens du public deux fois l'année, au printems & en automne, dans le temple de Céres, qu'on fit bâtir au détroit des Thermopyles, proche de l'embouchûre du fleuve Asope. *Acrysius* Roi des Argiens, se retirant en Thessalie rétablit ce conseil, & lui donna des Loix écrites environ deux cens trente ans, après sa création. Les Sénateurs qu'on députoit à cette assemblée, s'appelloient d'un mot Grec qui signifie *assemblez au détroit*. On les nommoit aussi des *Notaires sacrez*, soit qu'ils fussent Sacrificateurs, soit parce qu'ils dirigeoient la Religion & le culte des Dieux. Les Egyptiens nommoient aussi ceux qui exerçoient cet office parmi eux, des *Scribes sacrez*. Ce fut par un décret de ce conseil des Amphictyons, qu'on déclara la guerre aux Phocéens, pour avoir pillé le temple de Delphes.

πυλαγόραι. ἱερομνήμονες. ἱερογραμματεῖς.

De Thébes.

Pausanias lib. 9.

Les prémiers qui habitérent le pays de Thébes se nommoient *Ectenes*, & leur Roi Ogyges. Car Pausanias remarque qu'en ces prémiers tems, la Gréce étoit gouvernée par des Rois, parce sans doute que les terres qu'on peuploit étoient occupées par des colonies, ou par des bandes de voleurs qui devoient nécessairement avoir leur chef. Ces pré-

prémiers habitans périrent par quelque maladie contagieuse. Les *Hyantes* & les *Aones* leur succédérent. Les prémiers furent défaits par Cadmus, quand il y arriva de Phénicie, & les autres se mêlerent avec les Phéniciens. Après Cadmus, l'histoire parle de Polydore son gendre, à qui succéda *Labdacus* son fils qui eut *Laïus*, qu'il laissa sous la tutelle de Lycus. *Amphion* & *Zethus* chassérent ce Régent, joignirent la ville avec la citadelle qu'on nommoit *Cadmé* & appellérent la ville, Thébes, qui n'avoit que sept portes, au lieu que Thébes d'Egypte en avoit cent. Le fameux *Edipe* fut fils de Laïus, & sous ses deux fils *Etéocle* & *Polynice*, la guerre de Thébes arriva, qui est l'événement le plus ancien & le mieux connu dans l'obscurité de l'histoire. Le siége de Troye arriva peu d'années ensuite, puisque *Thersandre* fils de Polynice le frere d'Etéocle y fut tué par Telephe. Ce pays fut nommé *Béotie*, de *Béotus* fils d'Itonus & petit fils d'Amphictyon.

J'avois oublié les Eliens Peuples du Péloponése, célébres par les jeux Olympiques. Pausanias nous apprend qu'*Ethlius* régna le prémier en ces quartiers. Il le fait fils de Jupiter & de Protogénie fille de Deucalion. Son fils fut *Endymion* qui eut *Pæon*, *Epeus*, *Etolus*, auquels il proposa un combat de course dans les plaines d'Olympe, dans lequel Epeus fut vainqueur. Dans la suite on voit *Iphitus*, contemporain de Lycurgue le Législateur, rétablir ces jeux, qui servirent depuis ce tems-là, d'époque certaine à l'histoire. *Des Eliens.* *Pauf. lib. 5.*

Justin dit, que *Pélégon* pére d'*Astéropeus* régna autresfois en Péonie, qui est une partie de la Macédoine. Cet Asteropeus fut tué par Achille, irité de la mort de Patrocle. Homére fait ce Pélégon fils du fleuve *Axius*, desorte qu'on ne peut pas remonter plus haut. Tous les Historiens conviennent, que les Macédoniens tirent leur origine des Argiens & que *Caranus* frére de Phidon Tyran d'Argos, en fut le prémier Roi. Ce Caranus étoit l'onziême descendant d'Hercule, ou selon d'autres le seiziême, & Alexandre le Grand fut le dix-neuviême successeur de ce Caranus, y comprenant les trois fils d'Amyntas, qui régnérent successivement. *Des Macédoniens.* *Lib. 7. cap. 1.* *Iliad. 21.*

Cela suffit pour se former une idée de l'antiquité de la Gréce. On voit que les prémiers tems & les plus reculez, ne vont pas au delà de deux mille ans, avant la naissance de Jesus-Christ.

De la Sicile. La Sicile a trop d'affinité avec les Grecs par la langue, par le commerce, & par le secours qu'elle en a tant de fois reçû contre les Carthaginois, pour n'être pas obligé d'en dire quelque chose. La beauté de cette Ile & la fertilité de son terroir, ont dû vrai-semblablement, y attirer des habitans, aussi-tôt qu'elle fut découverte. Ce pays célébre par son Hésiode, & par son Théocrite, a eu plusieurs Historiens très renommez. Il n'est pas croyable que les habitans ayant été si long-tems confondus avec les Africains, n'ayent appris avec le langage Phénicien, plusieurs choses de l'histoire & de l'antiquité du Monde. Sur tout on ne peut douter, qu'ils n'ayent tâché d'approfondir l'histoire de leur pays & des peuples qu'ils l'habitoient. De tous les Historiens de cette Nation, il ne nous reste que Diodore, qui s'est plus appliqué à l'histoire étrangére, à en juger par les livres que nous avons, qu'à celle de son propre pays. Denys d'Halicarnasse nous dit, après Philistus de Syracuse fameux Historien, que quatre-vingt ans avant la guerre de Troye, des Peuples de Ligurie, (c'est le pays de Gennes) abordérent cette Ile, sous la conduite de *Siculus* fils d'*Italus*, & il remarque que ces deux hommes laissérent leurs noms aux régions qu'ils habitérent. Hellanicus de Lesbos dit encore la même chose, au rapport du même Denis d'Halicarnasse. Thucydide dans son Histoire nous apprend plusieurs choses de la Sicile. Il remarque prémiérement qu'on disoit, que cette Ile avoit été habitée par les Cyclopes & par les Lestrygons au tems de la prémiére antiquité. Ce sage Historien dit, parlant de ces gens, qu'il n'a rien à raconter d'eux, & qu'il ne sçait ni d'où ils étoient venus, ni où ils s'étoient retirez: desorte qu'il fait assez sentir, qn'il regardoit ce qu'on en disoit, comme une fable. Homére en a été apparemment le prémier Auteur dans le récit des avantures d'Ulysse. Et s'il y a quelque vérité dans

Homére Odyss. lib. 9.

Lib. 1.

Lib. 6.

Odyss. lib. 9.

dans cette fable, il faut croire que des Voleurs demeuroient dans cette Ile, & qu'ils se rendirent par leur cruauté l'horreur de leurs Voisins. Peut-être furent-ils appellez *Cyclopes* [a], parce qu'ils étoient toûjours au guet. Homére les représente sur des éminences, pour decouvrir de plus loin le pays d'alentour. Thucydide ne comptant donc pour rien, ces Brigans qui furent apparemment détruits par les prémiers Peuples qui arrivérent en cette Ile, dit, que les *Sicaniens* en furent les prémiers habitans, qui se nommérent à cause de cela *les Naturels du Pays*. Ils donnérent αὐτόχθονες leur nom à l'Ile qui fut prémiérement appellée *Sicanie*. Homére fait dire à Ulysse, sous le faux non d'*Eperitus*, qu'il venoit de *Sicanie*. On la nommoit auparavant *Trinacrie*, à ce que dit Thucydide. Ce nom venoit de sa figure triangulaire. Ces Sicaniens étoient des Peuples d'Espagne, ainsi nommez, du fleuve *Sicanus*. Thucydide les fait [b] originaires de Ligurie, & je serois fort porté à croire, qu'il auroit voulu dire Libye. Cet Auteur ajoûte, que les Siciliens Peuples d'Italie fuyant les Opiques, passérent en cette Ile, & la nommérent Sicile. Ephorus a écrit que *Naxus* & *Mégare* furent les prémiéres villes de Sicile qui furent bâties, en la dixiême génération, c'est-à-dire, près de trois cens ans, apres le siége de Troye. On peut lire dans Thucydide, la fondation de plusieurs villes de cette Ile en l'espace de cent cinquante trois ans, sçavoir depuis l'année 813 de l'Ere attique, jusqu'à l'an 967. Pausanias veut, que la ville qu'on nommoit Zancles, fut appellée Messine des Messéniens, qui s'y retirérent, après qu'ils eurent été vaincus, dans la seconde guerre qu'ils eurent contre les Lacédémoniens. Cette Ile fut long-tems exposée aux guerres de Carthaginois, qui en furent enfin entiérement chassez par les Romains, sept cens ans après la fondation de Carthage,

Odyss. 14.

Lib. 6.

[a] Cyclope vient du Grec, qui peut signifier regarder autour de soi.

[b] Thucydide dit de ces Sicaniens qu'ils vinrent de Ligurie ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες, si on lisoit Λιβύων, il semble, que cela seroit beaucoup plus vrai-semblable; & que ces Libyens, chassez par les Phéniciens quand ils abordérent en Afrique, se seroient établis en Espagne. Ptolomée parle de certains peuples, qu'il nomme *Libyphéniciens*, & les marque dans ses Cartes. Il est vrai que Denis d'Halicarnasse dit la même chose que Thucydide: mais peut-être ne l'a-t-il écrit qu'après cét Auteur.

Appien de Bello Alex.

thage, & cet Auteur eſt de ceux qui prétendent, que cette ville fut bâtie cinquante ans avant la fondation de Rome.

De l'Italie.

Lib. 1.

La Sicile nous conduit en Italie, nous laiſſerons préſentement cette partie, qu'on nommoit la grande Gréce, pour nous arrêter au territoire de Rome. Denis d'Halicarnaſſe qui a écrit en Critique l'hiſtoire, afin de faire paroître ſon ſçavoir & ſon exactitude dans la recherche de l'antiquité, nous apprend, que les Siciliens furent les prémiers habitans de ce pays, où eſt aujourdhui Rome: on les nommoit *Naturels du Pays*. Il remarque, qu'on ne ſauroit dire, ſi ce pays avoit eu auparavant d'autres habitans, où s'il étoit demeuré déſert. Ils furent enſuite chaſſez de leur demeure, par d'autres Originaires du lieu, qui habitoient les montagnes par Cantons, ſans villes & ſans murailles. Les Auteurs [1] Latins les nomment *Aborigines*, pour ſignifier à mon avis la même choſe que les Grecs, quand il vouloient deſigner ceux qui étoient *nez au pays*. D'autres tirent l'origine de ces prémiers habitans d'une Colonie gréque, qui paſſa en Italie ſous la conduite d'*Enotrus* fils de Lycaon ſecond de ce nom, qui régnoit en Arcadie, dont nous avons parlé ci-deſſus; & Denis d'Halicarnaſſe prétend qu'ils furent nommez *Aborigines*, d'une étymologie Gréque, parce qu'ils demeurérent ſur les montagnes. Je m'imagine qu'ils choiſirent les montagnes, à cauſe que le plat pays étoit trop expoſé aux irruptions des Etrangers. Ce même Auteur nous apprend encore, qu'*Evandre* fils de Mercure & d'une Nymphe d'Arcadie, c'eſt-à-dire ſelon le ſtile des Anciens qu'on n'en connoiſſoit ni le pére, ni la mére, conduiſit en Italie, une colonie de la ville de Palance en Arcadie, au tems que *Faunus* régnoit en Italie. Ils y bâtirent *Palantium*, d'où eſt venu le mot de *Palais*. Cela arriva ſoixante ans avant la guerre de Troye. Nous ne dirons rien ici des variations des Cronologiſtes ſur le tems de la fondation de Rome,

αὐτόχθονες. Den. d'Hal. dit αὐτογενεῖς.

Pauſan. lib. 8.

Servius in Virg. Æneid. lib. 3.

ἀπὸ τῆς ἐν τοῖς ὄρεσιν οἰκήσεως.

[1] Denis d'Hal. lib. 1. dit, que quelques Auteurs Latins prétendent, que ces peuples étoient nommez *Aborigines*, parce qu'ils étoient comme l'origine de leur Nation. Les autres la tirent du verbe *aberrare*, *errer*, parce qu'ils n'avoient pas de demeures fixes.

me, ni sur l'arrivée d'Enée en Italie. Nous en avons parlé ailleurs, & on peut lire sur cela, Plutarque dans la Vie de Romulus.

Strabon dit, que les Sabins sont la Nation la plus ancienne d'Italie, & que les Picentins & les Samnites tiroient d'eux leur origine. Pline assûre, que ce sont les *Ombres* & qu'on les nommoit ainsi, parce qu'ils avoient échappé aux pluyes du déluge. On parle fort dans l'histoire Romaine du Royaume d'Albe. Il avoit commencé quatre cens vingt ans avant la fondation de Rome. Enfin on ne connoît point de Roi plus ancien que Janus, qui régna sur ceux qu'on nommoit *Aborigines.* On le fait fils d'Appollon & de Creuse qui etoit fille d'Erectée Roi d'Athénes. Il fut adopté par *Xipheus* Mari de Creuse, à ce que dit l'Auteur de l'origine des Romains, mais il faut lire selon toutes les apparences Xuthus, fils d'Ellen, au lieu de Xipheus. Seize ans après Janus, Saturne régna. Picus fut le fils de Saturne, & on croit qu'Enée vint en Italie, cent cinquante ans après Janus, l'an trente troisiéme de Latinus. Ce Latinus régnoit l'an 1237 avant Jesus-Christ, & depuis ce Roi jusqu'à la fondation de Rome, on conte dix sept Rois. Le pays fut nommé *Italie*, d'Italus pére de Siculus, qui donna son nom à la Sicile.

Lib. 5.

Lib. 3.

Umbri ab imbribus dicti.

Arnob. advers. gentes lib. 2.

On peut assûrer que nous avons rapporté tout ce que les Historiens ont pû remarquer de plus antique, dans l'origine des Nations dont nous avons parlé. Nous avons parcouru, non-seulement ce qu'il y a de certain dans l'histoire, mais nous avons mêmes traversé ces tems, que Varron appelle fabuleux: puisque les Poëtes nous apprennent, que Niobe fille de Phoronée fut la prémiére femme, qui eût commerce avec Jupiter & qu'Alcméne mére d'Hercule fut la derniére. On peut donc regarder ce tems, comme celui des fables. Et parce qu'il n'y a point de fables, qui n'ayent quelque fondement dans l'histoire, nous y avons compris ces tems incertains, pour renfermer généralement tout ce que les Anciens nous ont appris de la prémiére antiquité de leurs Nations & de leur pays. Cependant, tout aidez

Conséquences des histoires rapportées dans ce Chapitre.

qu'ils

qu'ils étoient de la tradition, vraye ou fausse, de tant de monumens, que les Historiens avoient exactement considérez, ils n'ont rien apperçû en Gréce, en Sicile ni en Italie, qui allât au delà de deux mille ans avant la naissance de Jesus-Christ.

On ne sçauroit guéres raisonner sur ce principe qui est certain, sans reconnoître aisément, que le Monde n'a pas existé, plûtôt que Moyse le dit; qu'il ne s'est pas peuplé plûtôt que le tems du déluge & de la division des langues le suppose. Car si on y donnoit beaucoup plus de siécles, comment seroit-il possible, qu'un climat aussi sain & aussi tempéré que celui de la Gréce; qu'une Région située au milieu du Monde, qui touchoit à l'Asie, à l'Afrique & à l'Europe, n'eût pas été peuplée plûtôt, & qu'il ne s'y fût rien passé au delà de deux mille ans avant Jesus-Christ, qui aît pû venir à la connoissance de ceux qui en ont recherché curieusement l'histoire dans tous les monumens qu'ils ont pû examiner, il y a près de trois mille ans?

Quoi? Seroit-il possible, que la Gréce & l'Italie eussent été peuplées beaucoup de siécles avant le tems, dont les Historiens nous parlent, & que tous ces Esprits curieux n'ayent pû trouver aucune trace, aucun vestige de cette grande antiquité; de sorte que le plus ancien monument de ces régions qu'ils nous ont décrites; la plus ancinne coutume, soit dans la Société soit dans la Religion, n'eût pas remonté au delà de mille ans, lors qu'ils écrivoient? On ne dévroit pas être fort surpris si aujourdhui, on ne voyoit plus de ces fameux monumens de l'antiquité, parce que les inondations des Peuples, qui se succédoient les uns aux autres, pourroient facilement avoir détruit tous ces vestiges de l'antiquité, & les avoir ensévelis dans l'oubli: cependant combien nous reste-t-il de ces prétieux monumens de villes, de temples, de statuës, de pyramides, d'obélisques, d'amphithéatres, d'inscriptions ou entiéres, ou en fragmens, de médailles, d'urnes, de tombeaux, de livres d'une Antiquité au delà de deux mille ans? Homére,

Hésiode,

Hésiode, Hérodote [1] & tant d'autres Auteurs qui nous restent, & de l'antiquité desquels on ne peut raisonnablement douter, sont des preuves cértaines & incontestables de la vérité de l'histoire, en ce qu'il y a d'essenciel pour nôtre sujet. On voit encore à la Chine, cette fameuse muraille bâtie contre les irruptions des Tartares, plus de quatre cens ans avant Jesus-Christ. Il faut donc nécessairement être convaincu, que l'histoire de Gréce & d'Italie n'est pas plus ancienne que nous l'avons remarqué, parce qu'il n'y avoit pas dès le tems que ces prémiers Historiens l'ont écrite, des monumens, ni des vestiges d'une plus grande antiquité, quoique le petit nombre des Peuples qui s'entrechassoient les uns les autres, n'aît pas été capable de les détruire de telle sorte, qu'on aît pù oublier jusqu'au nom.

Je ne doute aucunement, que tout homme qui voudra se persuader qu'il agit raisonnablement, sera convaincu, que l'histoire de la Gréce & de l'Italie, se rapporte parfaitement bien au systême de Moyse, & qu'elle sert à prouver la démonstration des véritez que l'Histoire sainte nous apprend, touchant l'âge du Monde. Il faut voir dans le chapître suivant si la chicane & l'incrédulité peuvent trouver quelque retranchement pour s'y défendre. Nous parlerons plus bas des Assyriens & des Egyptiens, les prémiers Peuples du Monde.

[1] Hérodote au liv. 2. parlant d'Hésiode & d'Homére, dit, *qu'il croit qu'ils sont plus anciens que lui de quatre cens ans & non pas davantage; que ce sont eux qui ont appris aux Grecs la Généalogie des Dieux, avec leurs noms, leurs cultes, les arts qu'ils exerçoient, & les figures sous lesquelles on devoit les répresenter.* Ἡσίοδον γὰρ καὶ Ὅμηρον ἡλικίην τετρακοσίοισι ἔτεσι δοκέω μευ πρεσβυτέρους γενέσθαι, καὶ οὐ πλέοσι. οὗτοι δέ εἰσι οἱ ποιήσαντες θεογονίην Ἕλλησι, καὶ τοῖσι θεοῖσι τὰς ἐπωνυμίας δόντες, καὶ τιμάς τε καὶ τέχνας διελόντες, καὶ εἴδεα αὐτῶν σημήναντες. On doit remarquer dans ces parôles, qu'Hérodote met Hésiode devant Homére, comme le croyant sans doute plus ancien, à quoi nous ajoûtérons ailleurs une autre conjecture, pour soûtenir cette opinion.

CHAPITRE XIV.

Troisiéme argument, qui fait voir la nouveauté du Monde, par celle des habitans de la Gréce & de l'Italie, & par les Colonies des Anciens.

ON revient toûjours à des déluges imaginaires, qui auroient détruit tous les habitans d'un pays à l'exception de quelques-uns, qui se seroient retirez dans les montagnes. Les Philosophes qui parloient de l'éternité du Monde, étoient contraints d'avoir recours à ces suppositions faites à plaisir, parce qu'ils étoient obligez de reconnoître avec les Epicuriens la nouveauté du Monde, & d'avoüer à ces Philosophes, qu'on ne connoissoit rien de certain dans l'histoire au delà des guerres de Thébes & de Troye.

On a recours inutilement à de prétendus déluges.

Mais je pose en fait, qu'un homme raisonnable ne sauroit se persuader ces déluges chimériques. Car prémiérement, l'histoire ne parle de ces inondations que dans la Gréce. Je ne me souvien pas d'avoir lû qu'il en soit arriva en Sicile, en Italie, ni dans aucun autre pays. Mais comme on pourroit dire, que, puisqu'il en est arrivé en Gréce, il a pû aussi en arriver ailleurs, je n'insisterai pas sur cette remarque, quoique ces déluges ne tirent à conséquence, que pour les contrées maritimes, & nullement pour les pays éloignez de la mer.

Supposons donc ce qu'on en dit. On avoüe, que le pays se repeupla de ceux qui s'étoient retirez aux montagnes. Cela étant, on en peut sauver un grand nombre, parce que l'Itálie & la Gréce sont des pays fort montueux. Mais que ce nombre soit grand ou petit, il n'importe : il faut toûjours demeurer d'accord, que ces Echappez des déluges, ne perdirent pas la mémoire, de ce qu'ils avoient vû avant ces inondations. Ils savoient donc, qu'elles étoient les commoditez de la vie dont on jouïssoit avant le déluge, à peu près comme les connoîtroient aujourdhui des gens poussez

par

par le naufrage, dans une Ile déserte. Par conséquent, aussi-tot que les eaux se furent retirées, ces gens devoient reprendre ces commoditez dont nous parlons, des habits pour se couvrir, des maisons pour s'y retirer, des villes pour y vivre en société, des murailles pour s'y défendre, des temples pour y servir leurs Dieux, des loix pour vivre en paix, des armes pour se défendre contre leurs ennemis, des vaisseaux pour le traffic, de l'argent & de l'or pour la commodité du commerce, des grains pour vivre; en un mot, ils devoient réprendre en peu de tems, leurs maniéres & leur prémier train de vie. Mais on ne voit rien de tout cela. Au contraire ces Montagnards descendent dans la plaine, comme s'ils étoient sortis de terre depuis deux jours, sans expérience & sans aucune connoissance des commoditez de la vie. Ils vivent de racines & de glands, contens de ce que la terre leur fournissoit, sans avoir l'industrie de la cultiver. Ils paroissent si nouveaux & si grossiers en toutes choses, que pour supóser qu'avant ces prétendus déluges, ils ayent connu des villes, des temples, des vaisseaux, des habits, des grains & des moissons, il faut encore supóser, qu'ils ayent entiérement perdu la mémoire de tout ce qu'ils avoient vû.

De plus je ne crois pas qu'on puisse soûtenir, que ces inondations ayent pû détruire toutes les villes, tous les temples, tous les sépulcres, toutes les colonnes, & généralement tous les monumens dont cet ancien Monde étoit rempli, comme nous l'avons remarqué. Et voici comme je raisonne: il y avoit de ces monumens avant ces déluges prétendus, ou il n'y en avoit pas. S'il y en avoit, ils n'auroient pû être tous absorbez par les eaux de telle sorte qu'il n'en fut reste aucun vestige, dont on n'aît pû avoir la connoissance. S'il n'y en avoit point, le Monde étoit donc nouveau, & dans sa prémiére enfance, sans connoissance & sans expérience des utilitez de la vie: & se pourroit-il faire que les hommes fussent demeurez si grossiers & si dépourvûs de sens & d'industrie, une infinité de tems avant ces déluges, & que sept ou huit cens ans après, on les trouvât si raisonna-

bles & si façonnez ? Si le pays eût été habité si long-tems auparavant, n'auroient-ils pas eu connoissance des Nations voisines, où ils auroient été chercher les commoditez de la vie ? En un mot, y a-t-il la moindre vrai-semblance à croire, que ces inondations qu'on suppose, auroient inondé la Gréce & l'Italie, il y a plus de quatre mille ans, sans laisser le moindre vestige de leur prémier état, & que depuis quatre mille ans, il n'y soit rien arrivé de semblable ? Je suis certain que ceux qui voudroient le dire, ne peuvent se le persuader.

On ne peut faire les mêmes difficultez, supposant les peuples de Gréce, ou d'Italie, venus d'Asie.

On ne peut objecter, que les mêmes difficultez reviendront, si on suppose des gens venus d'Egypte, d'Assyrie & de Phénicie, pour peupler la Gréce & l'Italie, sous prétexte, qu'ils auroient dû avoir des Peuples, d'où ils seroient venus, la connoissance de ces commoditez de la vie dont nous parlons. Car il est aisé de se représenter que des gens en petit nombre, chassez par la guerre, jettez par le naufrage, ou par quelqu'autre infortune dans une terre inconnuë, manquant de tout & d'ailleurs étant peut-être d'eux-mêmes fort grossiers, furent long-tems dans cette grossiéreté, contens d'entretenir leur vie, de ce qu'ils pouvoient trouver avant que d'avoir reconnu les utilitez du pays, où ils se rencontroient comme tombez du Ciel. Et comme cette terre, où ils arrivoient, étoit entiérement déserte, l'histoire n'a pû aller plus haut, ni nous y faire remarquer des monumens plus anciens. Concluons donc, que ces déluges & ces embrasemens prétendus, dont les Partisans de l'éternité du Monde ont été contraints de se servir, sont de pures chiméres, qu'un peu de sens commun, ne peut s'empêcher de rejetter.

On objecte que peut-être les premiers habitans n'ont pas été connus.

Il semble qu'il y auroit plus de vrai-semblance à dire, qu'encore que l'histoire de la Gréce & de l'Italie, ne laisse rien entrevoir, au delà de deux mille ans avant Jesus-Christ, on ne doit pas pour cela conclurre, que ces pays n'ayent eu aucuns habitans, avant ce tems-là : mais qu'il s'ensuit seulement, qu'ils n'ont pas été connus & qu'il n'est rien parvenu d'eux, jusqu'à nous. C'est la seule réponse qui reste

reste à opposer à la démonstration que nous formons de la conformité de toutes les histoires du Monde avec celle de Moyse. Il faut donc l'examiner. Il ne s'agit présentement que de la Gréce & de l'Italie.

Il paroît prémiérement qu'on doit demeurer d'accord de la vérité de ce que nous avons posé, que la connoissance entiére du Monde Grec & Latin que nous avons par l'histoire, se raporte au systême de Moyse. L'objection qu'on fait ici, n'est fondée que sur des conjectures, qui ne concluent rien, parce que dans l'hypothése de Moyse, il y reste encore douze siécles, ou tout au moins sept, avant ce prémier point de l'histoire gréque, pendant lequel tems la Gréce & l'Italie auroient pû avoir quelques habitans. Mais comme il est certain qu'ils n'auroient pû être en grand nombre, & que leur naissance & leur enfance auroient dû se passer, pendant ces siécles inconnus à leurs Historiens, on ne peut en parler que par conjectures: & comme il faut poser quelque chose de certain, pour en tirer des conjectures vrai-semblables, on verra aisément qu'à raisonner par conjectures, tout est vrai-semblable dans le systême de Moyse, au lieu que dans les autres hypothéses, il n'y a pas la moindre apparence de vérité. *Réponse à cette objection.*

On a montré, que ceux qui ont écrit l'histoire les prémiers, n'ont pû trouver aucun monument dans la Gréce, qui allât au delà de mille ans, à conter du tems où ils écrivoient. Dans le systême de l'éternité du Monde, ou d'une durée de cinquante mille ou de cent mille années, cela n'est ni vrai-semblable, ni conçevable: mais dans le systême de Moyse, il n'y a que mille ans ou douze siécles tout au plus, depuis la division des langues. Il n'en falloit pas moins pour peupler l'Asie & l'Afrique, & pour multiplier assez le genre humain, afin de le faire commencer à se déborder en Gréce & en Italie, & s'y établir assez fixement & considérablement, pour y laisser des marques certaines de leur demeure & de leur établissement.

Dans l'hypothêse d'une plus longue durée, on ne comprendroit pas, comment l'Italie & la Gréce situées au mi-

lieu du Monde habité, se seroient trouvées mille ans avant le tems d'un Thucydide, d'un Hérodote & d'un Homére, exposées à l'invasion d'une petite colonie, & ouvertes au prémier occupant. Mais dans le systême de Moyse, la chose devoit nécessairement arriver, comme toutes les histoires nous apprennent qu'elle est arrivée.

Car si nous considérons, comment-on vivoit alors, tout ce qu'on nous en a appris, nous représente ce pays si désert, si grossier, si peu peuplé, qu'il faut nécessairement croire, que le commencement de son habitation n'étoit pas fort ancien. Pour peu qu'on réfléchisse sur le naturel des hommes, on sera convaincu, qu'ils n'auroient pû long-tems vivre en paix, les uns avec les autres, à moins qu'ils n'eussent été contenus dans le devoir, par quelque Prince de grande autorité: ce qui n'est point arrivé en Gréce. On y voit d'abord autant de Princes que de villes: desorte que toutes ces petites communautez, ne purent vrai-semblablement vivre long-tems, sans avoir quelque chose à démêler les unes avec les autres.

Cependant la prémiére guerre que l'on connoisse, qui aît été de quelqu'éclat, fut celle de Thébes, comme on l'a déja souvent dit. Elle arriva environ quarente ans avant la prise de Troye, au sujet des Enfans d'Edippe. Sept Princes s'unirent dans cette guerre, & elle est fameuse dans l'histoire, sous ce titre de *Sept devant Thébes*. Mais la plus célébre de toutes les prémiéres guerres des Grecs, fut celle de Troye. Lib. 1. Thucydide ne croit pas, que la flotte des Grecs aît été à beaucoup près, si puissante que les Poëtes l'ont décrite. Il prouve, que les vaisseaux portoient si peu d'hommes, qu'on doit les considérer aujourdhui, comme des barques, plûtôt que comme des navires. Et quoique, presque toute la communauté des Grecs aît été assemblée à ce siége, il dura néanmoins dix ans. Thucydide s'imagine, qu'ils labourérent la Chersonêse afin d'avoir des vivres: desorte qu'ils restérent longtems acharnez au saccagement de cette place. Il n'y a point d'époque dans l'histoire, qui aît plus exercé les Auteurs & les Chronologistes, qui ont voulu marquer le jour du mois & le tems de la Lune. Il n'est pas nécessaire de raporter ici leurs dif-

differens sentimens, cela seroit inutile. Presque tous les Auteurs conviennent, que cette ville fut prise quatre cens cinq, six, sept ou huit ans avant la prémiére Olympiade, dix sept jours avant le Solstice d'Eté, au tems de la pleine Lune, ou quelque peu de jours après. Jean d'Antioche surnommé Malela, met ce siége au tems du Roi David, & Constantin Manassé, n'a pas fait difficulté de tomber dans la même erreur, & de mettre le tems de ce siége sous le régne de ce Roi à qui Priam [a] demanda un secours, qu'il ne lui accorda point. Dion Chrysostome, dans Photius, soutient qu'Ilium ne fut pas pris. Il est vrai qu'on parle dans la suite d'Ilium, parce sans doute qu'il fut rebâti. Appien nous apprend, que Fimbrias le detruisit, & ajoûte qu'il y en a qui croyent, que cela arriva mille cinquante ans après la prémiére guerre de Troye. Thucydide met au rang des prémiéres guerres connuës, celles des Athéniens contre les Pélopponésiens. On remarque ensuite la prémiére guerre des Lacédémoniens contre les Messéniens, la seconde année de la neuviême Olympiade, où on vit la prémiére fois des Cavaliers qui ne firent aucun exploit, parce, dit l'histoire, que les Péloponésiens [b] ne sçavoient pas conduire un cheval, en ce tems-là.

Cod. 209.

Lib. 1.

Pausanias Lib. 4. De l'usage de la Cavalerie dans la guerre.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici, que l'Histoire sainte ne fait mention de chevaux que fort tard, excepté dans l'armée de Pharaon : mais on n'en voit pas dans l'armée des Israëlites avant le tems de Salomon. Plutarque fait une remarque dans la vie du Dictateur Fabius, que nous raporterons encore ici. Il dit que ce Dictateur fut le prémier, qui demanda au Senat la permission de se servir de son cheval un jour de bataille, parce que cela étoit défendu par une loi ancienne, qui ordonnoit au Général de combattre avec l'infanterie, où ils mettoient toute la force de l'armée, & afin aussi que les soldats n'abandonnassent point leur Général.

Pour

[a] Constantin Manassé dit, que Priam envoya vers le Roi David pour avoir du secours.

Ἐν τούτοις ἀπορηθεὶς ὁ Δαρδανίδης γέρων
Εἰς τὸν Δαβὶδ τὸν ἄνακτα τῶν Ἰουδαίων πέμπει
Ἀλλ' ὁ Δαβὶδ οὐ δίδωσι. ..

[b] Pausanias lib. 4. οὐ γὰρ τοι ἀγαθοὶ τότε ἱππεύειν ἦσαν οἱ Πελοποννήσιοι. Les habitans du Pélopponése n'étoient pas alors de fort bons hommes de cheval.

Des prémiers combats de mer.
Lib. I.

Pour les combats de mer, le prémier qui se donna entre les Grecs fut, au raport de Thucydide, celui des Corinthiens contre les Corcyréens : cette Ile se nomme aujourdhui *Corfou.* Cet Auteur ne compte que deux cens soixante ans, depuis ce combat, jusqu'au tems où il écrivoit. Il est aisé de juger par l'histoire de ces guerres, qu'alors la Gréce commença à se peupler, & que si elles ne sont pas plus anciennes, ce n'est que parce qu'il y avoit trop peu d'habitans & trop de terrain pour les satisfaire.

Comment les Colonies s'établissoient.

Mais quand on fait réflexion sur la maniére dont la terre se peuploit en ces tems là, on est contraint d'avoüer qu'il falloit qu'une grande partie du monde fût déserte, ou du moins que le nombre de ses habitans fut très petit. Il ne faut pour cela, que voir l'établissement des colonies. Quelques-fois une poignée de gens se joignoient pour aller chercher à l'avanture une nouvelle demeure. Souvent ils consultoient l'oracle, pour avoir quelques indices, qui leur fissent connoître le lieu où ils s'établiroient, soit qu'ils fussent chassez par la guerre, par la mortalité, ou par la famine, soit qu'ils fussent dévoüez par leurs parens.

ἔτος ἱερὸν
Ver sacrum ce que c'est.
Lib. I.

Ce vœu est fort connu dans l'histoire, sous le nom de *Printems sacré.* Voici ce que c'étoit, comme Denis d'Halicarnasse nous l'apprend. Quand le peuple étoit en trop grand nombre dans une ville, & que la disette, ou quelqu'autre calamité publique les pressoit ; ou même dans le tems d'une grande prospérité, ils avoient accoutumé de consacrer à quelque Divinité, tout ce qui naîtroit en cette année soit mâle ou femelle. Lors qu'ils étoient devenus grans, on les fournissoit des choses nécessaires, & on les envoyoit chercher une autre patrie. Si un malheur avoit engagé leurs péres à faire ce vœu, ils leur demandoient pardon : si c'étoit à cause de quelqu'heureux événement, ils offroient des sacrifices pour eux, & leur souhaittoient toute sorte de bonheur. Et pour quelque raison que ce fût, on croyoit que le Dieu à qui ils avoient été consacrez en prenoit un soin particulier. Pour les bêtes, qui étoient nées en ce tems-là, on les immoloit à la Divinité à qui on avoit fait vœu.

Ne faut-il pas avoüer, que pour en user de la sorte, il falloit nécessairement supposer, que la terre fût peu habitée, & que la plûpart des régions occidentales de l'Europe, fussent exposées aux prémiers venus? Car excepté les Grecs Joniens, qui passérent en Asie & s'établirent le long des côtes de la Méditerranée, & la colonie que Battus conduisit à Cyréne proche de l'Egypte, presque toutes les autres colonies tirérent du côté de l'Italie, des Gaules & dans les Iles. Supposons qu'on formât présentement un semblable projet; en quel lieu non-seulement de l'Italie, de l'Espagne ou des Gaules; mais je dirai méme des quatre parties du Monde, une poignée de gens errans à l'avanture, pourroient-ils s'établir, malgré les habitans du pays? Ce dessein nous paroîtroit aujourdhui une extravagance. Il faudroit pour faire de ces sortes d'établissemens, chercher des Iles desertes, des pays inconnus, où les habitans dépourvûs de toutes choses seroient contraints de céder à la nécessité.

Cependant, ce qui nous paroît aujourdhui impossible, se failoit ordinairement, il y a trois & quatre mille ans. L'équipage d'un petit vaisseau, d'une de nos barques étoit capable de faire une descente, de bâtir une ville, & de s'y fortifier malgré les habitans naturels du pays, tant ils étoient en petit nombre, & incapables de s'opposer à l'établissement d'une poignée d'étrangers. Cette remarque est si véritable, qu'on ne lit point dans l'histoire autant qu'il m'en souvient, qu'aucune colonie de Grecs allât jamais s'établir en Egypte. D'où vient cela? Ce pays étoit beau & très fertile: il n'étoit pas éloigné de la Gréce: & dès le tems de Danaüs qui étoit venu d'Egypte, il devoit leur être connu. La raison en est claire: c'est que cette région étoit peuplée dès la prémiére antiquité. L'accès n'en eût pas été facile, & il étoit impossible qu'un petit nombre d'Etrangers, y formât un établissement, malgré ses propres habitans. On n'en voit point aussi pour la même raison, ni en Phénicie, ni sur les côtes de l'Afrique, à cause qu'elles furent prémiérement occupées par les Tyriens & par les Sidoniens,

doniens. Mais à l'égard des côtes occidentales de la Méditerranée, comme elles étoient plus éloignées, des prémiéres demeures du genre humain, on les voit long-tems désertes, où si peu habitées, que les nouveaux venus y trouvoient place aisément.

L'histoire remarque, qu'après le siége de Troye, les Grecs se dispersérent & allérent s'établir en différens pays. On peut sans peine se représenter, que ces bandes dispersées étoient très petites. L'armée n'avoit pas été fort nombreuse, & une guerre de dix ans devoit l'avoir beaucoup diminuée. Desaccoûtumez qu'ils étoient de leur Patrie, tout pays leur fut indifférent. On peut lire, touchant les colonies, le chapitre second de Solin & ce que M. de Saumaise a écrit sur ce sujet.

Nous avons vû au chapître précédent, de quelle maniére la Gréce se peupla. Cadmus avec quelques Phéniciens, s'établit dans la Béotie : Tantale & Pélops s'établirent en Gréce. Pausanias dit, qu'on parloit du Port de Tantale, & qu'on montroit son sépulcre, de même que la chaise de Pélops au mont Sipylus. Diodore de Sicile & Africain dans Eusébe, croyent après Théopompus, que les Athéniens étoient une colonie d'Egyptiens, de la contrée nommée *Saïte*, & le prouvent par la ressemblance du nom *Asty* venu du mot *Saïte* & particulier aux Athéniens, pour signifier leur ville, comme aussi par la division des habitans. Il y avoit prémiérement les gens de qualité, qui étoient les sacrificateurs : on voit aussi dans l'Histoire sainte, qu'ils étoient fort considérez. Après ces gens de qualité, on parloit de manouvriers, & de roturiers qui renfermoient les laboureurs & les soldats. La même distinction qui étoit d'usage en Egypte, se trouvoit dans Athénes. Marsham ajoûte à toutes ces conformitez, le culte de Minerve & les vestes de lin, dont les Egyptiens se servoient, & dont l'Ecriture sainte parle souvent. A quoi il faut encore joindre ce que Platon dit dans son Timée, car après toutes ces remarques il ajoûte, que ceux de Saïte étoient amis des Athéniens.

Lib. 5. Eliac Prior.

Lib. 1.

Præp. Evang. Lib. 10.

Strabon

Strabon dit, que *Brundusium*, aujourdhui *Brindes* est une colonie de Cretains, que Thesée y conduisit de Gnosse. Pausanias nous apprend, qu'un *Sardus* fils de Macerides mena des Libyens en l'Ile Ichnuse, & la nomma de son nom *Sardaigne*. Le même Auteur nous apprend encore, que la plus ancienne colonie des Grecs & qui précéda d'un siécle, la transmigration des Joniens d'Athénes en Asie, se fit sous Jolaus Thebain, fils du frére d'Hercule. Il conduisit des Athéniens & des Thebains en cette même Ile de Sardaigne. *Lib. 6. Brindes. Lib. 10. Sardaigne. Lib. 7.*

Milet en Asie fut bâtie par Milet de Créte, qui fuyoit le Roi Minos. La region se nommoit *Anactorie*: elle étoit sous le gouvernement d'*Anacte* & d'*Astérius* son fils, Rois des Cariens, qui reçûrent les Cretains & s'unirent avec eux. Lors que les Joniens passérent en Asie, sous la conduite de Néleus fils de Codrus, ces Cariens & les Leleges possédoient le pays: mais on n'y voit point de villes. Strabon croit, que les Cariens & les Léleges n'étoient qu'un même peuple. Les Joniens se les assujettirent de telle maniére que le nom de Carien, est pris souvent dans les Historiens, pour un valet ou un esclave: d'où venoit ce proverbe, lors qu'un Général exposoit imprudemment sa personne aux hazards de la guerre, *qu'il faut faire ces périlleuses expériences, par des Cariens, & non par des Généraux.* *Milet. Pausanias Lib. 7. Lib. 14.*

La ville de Cume en Italie est une des plus anciennes. Strabon veut, qu'elle aît été bâtie par des Chalcidiens de l'Ile d'Eubée, avant qu'Enée abordât l'Italie. D'autres prétendent, que c'est une colonie des Eoliens, venus d'une autre Cume d'Asie. Ces Eoliens étoient allez de Gréce en Asie & y avoient fondé les villes de Cûme & de Smyrne. Un Auteur Latin nous apprend encore, que la ville de Naples fut fondée par des descendans de ces Chalcidiens, qui avoient bati Cûme en Italie, sous la conduite d'Hippocle & de Mégasthéne. Pour Smyrne, elle fut détruite par les Lydiens & demeura deserte pendant quatre cens ans, Antigonus & Lysimachus la firent rétablir, & elle conserve encore aujourdhui son nom. *Cume. Vellejus Paterculus. Naplés. Smyrne. Strabon. Lib. 14.*

Cha-

Marseille. Chacun sçait, que Marseille est une colonie des Phocéens d'Asie, après qu'ils eurent été vaincus, par Harpagus Général de Cyrus. *Lib. 43. cap. 3.* Justin remarque, qu'elle fut bâtie au tems que Tarquin l'Ancien régnoit dans Rome. Je ne sçaurois taire ici, *Lib. 10.* ce qu'on lit dans Pausanias à l'honneur de cette ville, qu'il y avoit à Delphes une statuë d'Appollon, qui avoit été donnée par les habitans de Marseille, pour avoir défait les Carthaginois dans un combat naval, je n'en sçai pas davantage.

Cadis. Vellejus Paterculus. Lib. 1. A toutes ces colonies des Grecs, si on joint celles des Phéniciens on trouve Gades aujourdhui Cadis, sur les côtes d'Espagne, & peu de tems après, Utique en Afrique. Saluste veut que Cadis soit l'ancienne Tartesse, si rénommée par ses délices. *Carthage.* On voit enfin cette célébre Carthage. Procope veut, qu'elle ait été prémiérement bâtie par les Cananéens chassez par Josué: mais tous les autres Auteurs ne la font pas si antique. *Appien Alexand. de Bellis Punicis.* Ils l'attribuent aux Tyriens, & croyent qu'elle fut fondée quelques années avant la ville de Rome, quatre cens trente un an après la fondation de Tyr. D'autres la font plus ancienne de quelques années, ce qui ne fait rien à nôtre sujet.

Il n'est pas nécessaire de parler davantage des colonies, & de la maniére dont elles s'établissoient. Ce peu d'exemples que nous avons raportez suffit, pour donner l'idée de l'état du Monde, & pour persuader tout homme raisonnable, qu'alors ces pays qui recevoient avec si peu d'obstacles ces petites & nouvelles colonies, commençoient à se peupler. Ce qui s'accorde parfaitement bien, avec l'âge que Moyse donne au Monde, & avec l'histoire de ses prémiers habitans.

CHA

CHAPITRE XV.

Quatriême argument, tiré des jeux publics, & principalement des Olympiades.

DAns la plûpart des facrifices, que les hommes offroient à la Divinité, comme des marques de leur reconnoiffance, pour les biens qu'ils en avoient reçûs, les victimes fe partageoient, & ce qui n'étoit pas consumé fur l'autel, fervoit à des feftins de joye, où ceux qui les avoient offerts invitoient leurs amis. Cela paroît clairement dans l'Ecriture fainte, & fur tout dans hiftoire de Saül & de David. On apperçoit cette coûtume long-tems auparavant dans les livres de Moyfe, lorfque Jéthro fon beau-pére le vint trouver: & quand Moyfe traita l'alliance de Dieu avec le Peuple, il remarque, que Dieu ne mit point fa main fur les Anciens du Peuple que ce Legiflateur avoit choifis, pour agir au nom de la Nation, il virent Dieu, ils mangérent & burent.

On faifoit des feftins, & on fe rejouiffoit dans les facrifices.

Exode 18.

Exode 24.

On voit encore dans cette Hiftoire fainte, que Dieu ordonna des affemblées publiques, pour célébrer fon Nom, à caufe des biens qu'ils en recevoient. Il avoit retiré ce Peuple de l'efclavage où il étoit en Egypte. Il ordonna la Pâque, en mémoire de cette délivrance. Et comme il leur donnoit la terre de Canaan, pour y méner une vie douce & paifible, dans la jouïffance des biens que cette terre leur fourniffoit abondamment, il s'affembloient au tems de la moiffon pour célébrer la fête de la Pentecôte. Et après la recolte de tous les biens de la terre, venoit la fête des tabernacles qui fe célébroit à la fin de l'année. *Trois fois l'année*, difoit la Loi, *tous les mâles d'entre vous fe préfenteront devant le Seigneur, l'Eternel.*

Exod. 23. ℣. 17.

On peut recueillir aifément de cette même hiftoire, que les autres Nations fe réjouïffoient auffi, dans le tems qu'on offroit des facrifices. Car on ne peut pas douter, que les Ifraëlites n'ayent voulu imiter les fêtes des Egyptiens, quand ils

Exod. 32.

ils consacrérent l'Idole du Veau d'or. L'histoire remarque, qu'ils offrirent des sacrifices, *que le Peuple s'assit pour manger & pour boire & qu'ils se levérent pour jouër.* Elle parle encore de danses & de chansons.

Des Jeux publics, célébrez par les Grecs.

Cette coûtume passa chez les Grecs, & comme elle tiroit son origine de la Religion, ou de quelqu'action notable, dont on vouloit perpétuer le souvenir, il y a lieu de croire, que ces jeux publics & sacrez furent instituez, dès la prémiére antiquité. Dans les extraits de Photius, on apprend d'Helladius, qu'on institua prémiérement les jeux qu'on nommoit *Athénéens*, sous le Roi Ericthonius, & ceux qu'on nomma *Pan Athénéens* sous Thésée. Les Thessaliens au tems des Argonautes, en instituérent à l'honneur de Pélias après sa mort.. Les jeux *Isthmiens* furent établis par Thésée, à l'honneur de Mélicerte. Ceux d'Olympe par Hercule. Ceux de Némée se faisoient en mémoire d'Archémorus, & ceux de Pythie, à cause du malheur de la ville de Cyrrha. Tertullien les distingue autrement: il dit que les jeux Olympiens étoient particuliérement consacrez à Jupiter. Il y en avoit à Rome, qui se faisoient à l'honneur de la même Divinité, qu'on nommoit *Capitolins*. Les jeux Néméens étoient consacrez à Hercule; ceux de l'Isthme à Neptune. Tous les autres, dit Tertullien, se célébroient à l'honneur des morts.

De Spectaculis.

Des Jeux nommez Lupercaux.

Pour avoir une idée plus distincte de ces jeux, il faut sçavoir, que ceux qu'on appelloit *Lycées* ou *Lupercaux* furent instituez par Lycaon second de ce nom, qui immola le prémier des victimes humaines à Jupiter. Ces jeux furent les prémiers établis. Ce fut selon le marbre d'Arondel environ 1337. ans, avant la naissance de Jesus-Christ.

Des Panathénéens.

Les jeux qu'on nommoit *Panathénéens* furent instituez à l'honneur de Minerve, par Ericthonius & par Thésée, tous deux Rois des Athéniens. Il y en avoit de deux sortes, de petits, qu'on célébroit tous les deux ans le vingtiéme jour du mois que les Athéniens appelloient *Thargélion*; & de grans qu'on sollennisoit tous les cinq ans, le vingt-cinquiéme du mois, que les Athéniens nommoient *Hécatombeon.*

Aux

Aux uns & aux autres, il y avoit des courses de chevaux, des luttes & de la musique. Entre tous ces exercices, les courses furent les prémiéres & les plus célebres. Il y a beaucoup d'apparence, que c'étoit pour représenter le cours du Soleil, qui étoit la grande Divinité des Payens.

Les jeux qui prirent leur nom de l'*Isthme* où ils se célébroient, furent établis prémiérement par Glaucus Roi de Corinthe, à l'honneur d'Ino & de Mélicerte: Thésée les consacra à Neptune. Lors que la ville de Corinthe fut détruite par les Romains, on commit le soin de ces jeux aux Sycioniens; & quand on la rebâtit, ils furent remis sous la direction des Corinthiens. *Des Jeux Isthmiens.*

On dit que les jeux qu'on nommoit *Pythiens* furent institüez prémiérement par Apollon, pour avoir tué le Brigand Python, lors qu'il se retiroit de l'Ile de Delos dans la Phocide avec sa mére Latone. On nommoit ce voleur Dragon à cause qu'il se retiroit dans des cavernes du mont Parnasse. Latone l'ayant apperçû la prémiére s'écria, *courage mon fils:* & ce cri *Io pean* devint célébre parmi les Grecs & les Latins, au tems du combat & au tems de la victoire. On célébroit à Delphes tous les huit ans ces jeux: les Musiciens y chantoient l'Hymne d'Apollon. Ayant été dans la suite longtems négligez, ils furent rétablis par les Amphyctions l'an 3, de la 48 Olympiade selon Pausanias, ou selon l'epoque du marbre d'Arondel l'an second de la 47. Ce décret des Amphyctions ne fut rendu, qu'après la prise de la ville de Cyrra, dont ils ordonnérent le siége, parce qu'elle usoit de violence & de concussion dans la levée des impots qu'on exigeoit de ceux qui alloient consulter l'oracle de Delphes. *Des Pythiens.* *ἰὲ παῖ, ἰὲ παιᾶν.*

Enfin les plus célébres de tous les jeux, furent ceux qu'on nommoit *Olympiques*, qui se célébroient dans les plaines d'Elide. Ciceron dit quelque part, que les Grecs se glorifioient plus de remporter la victoire de ces jeux, que les Romains de leurs triomphes. Il est vrai que Ciceron étoit en colere contre les Grecs, quand il composa cette oraison. Voici ce que Pausanias nous apprend de l'origine de ces jeux. *Des Jeux Olympiques.* *Orat. pro Flacco.* *Lib. 5. Eliac. Prior.*

jeux. Il dit qu'entre ces Dactyles Idéens, célébres par l'éducation de Jupiter, & par la découverte du fer que l'histoire leur attribuë, il y avoit [a] un Hercule, qui proposa une course à ses fréres, & couronna le vainqueur d'Olivier sauvage. Pélops ensuite célébra ces jeux, & ses fils ayant été chassez d'Elide, Amythaon fils de [b] *Créthéus* les continua. Pelias & Néléus les célébrérent quelque tems après. Puis Augeas & Hercule fils d'Aphytrion ayant pris Elide, les rétablirent & celui-ci donna une couronne à Jolaus, qui remporta le prix des jeux. Ils furent continuez jusqu'à *Oxilus* le quatriéme descendant d'Hercule. On y voit ensuite une interruption, jusqu'à ce qu'*Iphitus* les rétablit, & ils servirent ensuite de cronologie certaine à l'histoire.

κότινος.

Ils se célébroient de quatre ans en quatre ans, au commencement de la cinquiéme année. On ne trouve rien de plus sacré parmi les Grecs, que les mystéres d'Eléusine & ces jeux Olympiques. Le bois sacré de ce Jupiter Olympien se nommoit *Alti*, dont nous avons quelquesfois parlé. La statuë si célébre de ce Jupiter avoit été faite [c] par Phidias, des dépouilles de la ville de Pise. La prémiére Olympiade est marquée par le nom de *Corœbus*, qui y fut vainqueur. Il y en a qui prétendent qu'Iphitus les avoit rétablies cent huit ans auparavant : & que Corœbus ne fut vainqueur, qu'à la vingt-neuviéme qui fut néanmoins marquée la prémiére dans l'histoire.

Tous les Cronologistes conviennent, que cette Olympiade

[a] Pausanias lib. 5. nomme cinq Dactyles, Hercules, Pæoneus, Epimédes, Jasius & Idas.

[b] *Crétheus* fut le dixiéme fils d'Eole. Il eut de *Tyro* fille de Salmonée, *Phéretes*, *Amythaon*, & *Eson*. Ce *Phéres* eut Admet & Lycurgue, qu'il faut distinguer de celui qui donna des Loix aux Lacédémoniens. Cét Ancien Lycurgue régnoit aux environs de Némée. Il eut un fils nommé Archémorus, on l'appella aussi *Opheltes*. Ayant été laissé sur l'herbe par sa Nourrice Hypsipile, il fut tué par un Serpent, pendant qu'elle alloit montrer une fontaine aux Argiens qui alloient à la guerre de Troye. Ils tuërent le Serpent & instituërent à l'honneur d'Archémorus les jeux Néméens. Hercule les consacra ensuite à Jupiter, pour avoir tué ce fameux Lion, qu'Achille Tatius dit être tombé de la Lune en terre, selon la tradition ; on les célébroit tous les deux ans.

[c] Pausanias remarque au même endroit, que l'inscription qui étoit aux piés de cette Statuë portoit,

Phidias fils de Charmidas Athénien m'a fait.

Φειδίας Χαρμίδου υἱὸς Ἀθηναῖος μ' ἐποίησε.

On voyoit à la droite de cette célébre Statuë Oenomaüs & sa femme Stérope, une des filles d'Atlas : & à sa gauche Pélops & Hippodamie sa femme.

de fut celébrée quatre cens sept ans après la prise de Troye; & la différence qu'il y peut avoir, n'est que de deux ou trois ans. Les Anciens Historiens ont ainsi fait ce calcul. Ils posent quatre vingt ans depuis la prise de Troye, [a] jusqu'au retour des Héraclides au Péloponése. Depuis ce retour jusqu'au tems que les Joniens passérent en Asie, ils mettent soixante ans; depuis cette transmigration jusqu'au gouvernement de Licurgue, cent cinquante neuf ans; & depuis ce tems-là, jusqu'à la prémiére Olympiade, cent huit ans. Ce qui fait en tout quatre cens sept ans depuis la prise de Troye, jusqu'à la prémiere Olympiade.

Voila ce que les Grecs avoient de plus certain dans l'histoire. Desorte que tous ces jeux sacrez, qu'une fausse dévotion avoit fait naître, pour conserver la mémoire de ce qu'il y avoit de plus antique chez eux, s'accordent avec tout ce que nous avons remarqué, pour conclurre, que les prémiers tems de cette Nation si connuë par tant de monumens, ne vont pas au delà de deux mille ans avant la naissance de Jesus-Christ.

CHAPITRE XVI.

Cinquiême argument tiré de la naissance des Sciences & des Arts chez les Grecs.

ON ne doit pas douter, que les hommes ne se soyent appliquez d'abord, à rechercher les choses nécessaires à la vie, soit pour l'entretenir, soit pour se défendre contre leurs ennemis.

[a] Les Héraclides étoient les fils d'Hercule, dont les quatre principaux furent *Hyllus*, *Antiochus*, *Tlepolemus*, & *Ctesippus*. Euristhée Roi de Mycéne entreprit de les chasser de toute la Gréce. Thésée les reçût, ce qui causa la guerre entre les Athéniens & Euristhée. D'abord Euristée fut battu & vaincu par Hyllus, qui poussa sa victoire, & prit plusieurs Villes dans le Péloponése. Euristhée eut sa revenche & chassa Thésée. Hyllus se retira dans la Doride, & eut la troisiême partie du Royaume, par une donation d'Egymius. Il joignit les Héraclides avec les Doriens, & retourna avec eux au Péloponése. Atrée fils de Pélops, qui avoit succedé à Euristhée mort sans enfans, défia Hillus au combat & le tua. Ils étoient convenus que si Hillus étoit vaincu, les Héraclides pendant cinquante ans ne feroient aucune tentative sur le Péloponése.

L'agriculture fut d'abord en usage.
Genes. 4.

Quoique l'Histoire sainte ne se soit pas appliquée à nous marquer l'invention des choses utiles à la vie, elle nous apprend néanmoins que l'agriculture fut l'occupation des prémiers hommes. L'un des enfans d'Adam cultivoit la terre, & l'autre nourrissoit des troupeaux. Et à l'égard du prémier homme, il vivoit dans le tems de son innocence, des fruits que la terre produisoit d'elle même. La raison ne peut rien imaginer de plus vrai-semblable. Au même lieu, Moyse nous parle de villes & de tentes pour ceux qui avoient du bétail, des instrumens de musique & d'autres instrumens d'airain & de fer. Toutes ces découvertes sont conformes à ce que les Historiens nous apprennent de la prémiére antiquité. Excepté la connoissance [a] du fer qui n'est pas si ancienne: aussi l'usage du fer est-il fort rare dans l'Histoire sacrée.

Des Vivres des premiers hommes.
De Céres & des Moissons.

Nous avons déja remarqué, que les prémiers habitans de la Gréce, vivoient de racines sous Pélasgus: ils mangérent ensuite les glands & les noix des arbres. Les Arcadiens se servirent de cette nourriture assez long-tems. Enfin Céres apprit aux Athéniens à sémer des grains & à faire des moissons: & envoya ce sécret à d'autres Nations, par Triptolême fils de Célæus & de Néére. Le marbre d'Arondel met l'arrivée de Céres en Gréce, sous le régne d'Ericthée, l'an 1409 avant Jesus-Christ, ou l'an 1145 de son époque. Il semble que la fable de Proserpine fille de Céres enlevée par Pluton, avec qui elle passe une partie de l'année, & l'autre avec sa mére, ne signifie autre chose, que les semences cachées en terre, long-tems avant que de renaître & de porter leur fruit. Mais comme Céres fut la prémiére qui apporta les grains de Sicile en Gréce, il est aisé de conclurre qu'il n'y avoit pas long-tems que la Gréce étoit habitée, & qu'il n'y avoit point encore de communication avec cette Ile, quoiqu'elle n'en fût pas fort éloignée; tant les hom-

Epoq. 12.

[a] Quoique l'usage du fer aït été peu connu dans la prémiére antiquité, Homére en parle néanmoins, en plus d'un lieu. Il en donne une grande quantité à Ulysse. Odys. 22. & c'est une Epithéte qu'il attribuë quelquesfois au Ciel & au courage. Il appelle l'un & l'autre σιδήρεον. *Odyss. Lib.* 15. Eumæus dit à Ulysse, que l'injustice & la violence de ceux qui recherchoient Pénélope en mariage, montent jusqu'au Ciel de fer:

Τῶν ὕβρις τε βίη τε σιδήρεον οὐρανὸν ἵκει.

hommes de ces siécles étoient nouveaux, & sans aucune connoissance, ni expérience du Monde & de leurs Voisins. Comme c'étoit la coûtume parmi ces prémiers Peuples, de mettre au rang des Dieux, ceux qui avoient inventé quelque chose de fort utile à la vie, Céres & Proserpine furent de grandes Déesses, & la multiplication des grains fut le fondement de leurs mystéres. Cette coûtume étoit si établie, que les Ephésiens au raport de Vitruve ne firent aucune difficulté, de rendre des honneurs divins à un certain Pyxodore, pour avoir trouvé le marbre. Chez les Athéniens il y avoit la fête de l'airain, c'est-à-dire, de l'invention des ouvrages d'airain. Eustache remarque sur l'Iliade[b] qu'au commencement elle se célébroit publiquement, & qu'en suite on en laissa le soin aux Ouvriers. On voit par ce peu d'exemples, & par le bruit que firent ces découvertes, qu'elles étoient nouvelles, & que ces Peuples uniquement occupez des commoditez de la vie, reçûrent avec grand éclat des choses dont Moyse nous a parlé, presque sans y penser, ayant des vûës infiniment & plus nobles & plus grandes. L'Empereur Julien ne pensoit pas à ce qu'il disoit, quand il objectoit aux Chrétiens que les arts & les sciences avoient été inventées par les Grecs.

Libr. 10. ch. 7.

Lib. 2.

St. Cyril. contr. Jul. Lib. 7.

Du Vin.

Pour l'usage du vin, l'Histoire sacrée en attribuë l'invention à Noë après le déluge. L'Histoire profane parle de Bacchus. Nous verrons dans la suite, ce qu'on doit croire de ce Bacchus, suivant des conjectures très vrai-semblables.

De l'invention des Sciences & des Arts.

Clement Aléxandr. Stromat. lib. 1. Isidor. Hispalens. de Origin. Polyd. Virgil. de Invent. Verum.

On ne s'arrêtera pas ici au détail de l'invention de plusieurs choses, dont les Historiens parlent, sans être d'accord les uns avec les autres. Il y a des Auteurs connus de tout le Monde, qui en ont traitté expressément. Nous nous contenterons de remarquer ici deux choses. L'une, que Moyse nous ayant donné l'Histoire du Monde, on y voit les

[b] L'ancienne fête de l'invention des Ouvrages d'airain, étoit célébrée de tout le Peuple, à ce que dit Eustache, *in Iliad. in Catal. Navium*. . . . après elle ne le fut que par les seuls Artisans, au prémier jour du mois Pyanépsion, parce que Vulcain travailla l'airain dans l'Attique. Χάλκεια ἑορτὴ ἀρχαία δημοτελὴς ὕστερον δὲ ὑπὸ μόνων ἤγετο τῶν τεχνιτῶν ἔνη καὶ νέα πυανεψιῶνος, ἐπείπερ ἥφαιστος ἐν τῇ ἀττικῇ χάλκον εἰργάσατο.

les arts en pratique long-tems avant qu'ils ayent été exercez par ces Nations éloignées du pays natal des prémiers hommes. Car il est aisé de s'imaginer, que des gens en petit nombre chassez par la guerre, ou jettez par la tempête en quelques régions inconnuës, s'y trouvant destituez de toutes choses, ne pûrent transmettre à leurs descendans la connoissance qu'ils avoient des arts & des autres utilitez de la vie: desorte qu'ils retombérent malgré eux, dans l'ignorance de toutes choses. Il fallut attendre que le tems & l'expérience les en instruisissent de nouveau. C'est pourquoi, encore que l'histoire de Moyse nous parle dans sa loi des poids & des mesures par l'ordonnance équitable qu'on y lit, de n'avoir qu'un même poids & une même mesure, les Historiens des autres Nations ne laissent pas de rechercher avec grand soin, le nom de celui qui inventa ces régles du commerce. Aulu-gelle veut que ce fut Palaméde. Albupharage l'attribue à un Samirus Roi de Caldéens, de même que la teinture & les ouvrages de soye: mais Pline prétend avec tous les autres Auteurs, que Phidon Argien en fut l'inventeur. Le marbre d'Arondel dit, qu'il gouvernoit l'état d'Argos, & ne lui attribue pas seulement l'invention des poids & des mesures, mais il remarque encore, qu'il fit battre dans Egine, de la monnoye d'argent. Il le fait l'onziéme descendant d'Hercule, & le met à l'an 631 de son époque, c'est-à-dire, 895 avant Jesus-Christ.

Des poids & des mesures. *Livit. 19. Deut. 25.* *De Dynastiis.* *Lib. 7. cap. 56.*

L'Histoire sainte, après avoir parlé de l'Arche de Noë, qui fut sans doute le prémier bâtiment qui alla sur les eaux, fait mention de Navires dans le cantique de Débora. *Galaad est demeuré au delà du Jourdain: & Dan pourquoi a-t-il voyagé dans des Navires?* L'original pourroit être traduit ainsi, *pourquoi a-t-il demeuré dans des Navires?* parce que la crainte des ennemis leur auroit fait abandonner leurs villes, pour se mettre dans des vaisseaux, comme firent autresfois les Athéniens, au tems de la guerre des Perses. Il est parlé dans la suite des navires de Tyr & de la flotte de Salomon, qui alloit avec les Tyriens en Ophir.

Des Navires. *Jug. ch. 5. ỳ. 17.*

L'histoire des Grecs à recherché avec soin, la prémiére con-

connoissance qu'on eut des navires. Pline nous apprend, *Lib. 7. cap. 16.* que Danaüs amena d'Egypte le prémier vaisseau qui parut en Grece. Il dit, qu'auparavant on navigeoit sur des bateaux, qu'on inventa dans les Iles de la mer Rouge, que les Grecs appelloient ainsi, d'un certain Roi nommé *Erythrus*, que les Sçavans prétendent être Esaü ou Edom, qui signifie rouge. Il y a beaucoup d'apparence, que d'abord on se hazarda d'aller par eau, sur des piéces de bois jointes ensemble, que nous appellons *radeaux*. On ne fut pas long-tems sans doute, sans avoir cette expérience, la nature l'enseignoit. Le marbre dont on parle ici souvent, met l'arrivee de ce prémier vaisseau d'Egypte, qui étoit à cinq rames, sous le Roi Erichtonius l'an 1247, ou 1511 ans avant Jesus-Christ. L'art de bâtir & d'équipper des vaisseaux fut long-tems à se perfectionner. Homére ne leur *Iliad. 2.* donne, que six vingt hommes d'équipage. Il nous ap- *Iliad. ξ* prend [a] qu'on employoit de grosses pierres, pour servir d'ancres. Thucydide nous dit, qu'autant qu'il en a pû con- *Lib. 1.* noître, Minos fut le prémier, qui bâtit une flotte, & se rendit maître de la mer. On tient généralement, que les Phéniciens équippérent les prémiers vaisseaux. Il est certain qu'ils sont les prémiers dont l'histoire parle. Homére les appelle, *célébres par leurs vaisseaux*. Il faut croire que *ναυσίκλυτοι.* les côtes d'Egypte n'ayant point de port, furent cause, que les Egyptiens ne voyageoient pas sur la Méditerranée, au lieu que la Phénicie ayant plusieurs villes maritimes, & des bois propres à équipper des flottes que le mont Liban leur fournissoit, furent les prémiers & les plus célébres, parmi les gens de mer. Il y en a une preuve fort convaincante dans le nom de la petite ourse, qui a été si long-tems la seule régle de la Navigation. Les Anciens la nommoient *Cynosure*, à cause de ces trois étoiles, qui en font la queuë, qui se reléve comme celle d'un chien. Hyginus dit, qu'on la

[a] Homére *au Liv.* 14 *de l'Iliade*, dit, qu'Ajax prit une pierre qui servoit à retenir les vaisseaux, pour la jetter à Hector. ϔ. 409.

Τὸν μὲν ἔπειτ' ἀπιόντα μέγας Τελαμώνιος Αἴας
χερμαδίῳ, τά ῥα πολλὰ θοάων ἔχματα νηῶν
πὰρ ποσὶ μαρναμένων ἐκυλίνδετο.

la nommoit aussi *Phénicienne*, à cause de Thales Phénicien, qui en découvrit l'usage le prémier. Callimachus dit la même chose, dans Diogéne Laërce : mais il y a plus d'apparence, qu'elle reçût ce nom en général des Phéniciens.

Des rouës de Potier.

L'histoire des Grecs fait grand bruit de l'invention, de la rouë de Potier. Diodore de Sicile, l'attribuë à Dédale, de même que la scie, qu'il inventa sur le modéle d'une mâchoire de serpent. Strabon fait mention du Scythe Anacharsis, comme de l'Auteur de cette invention, quoique ce même Auteur remarque, qu'Homére en aît parlé. De sorte qu'il y a beaucoup de variété dans l'histoire sur ce sujet.

Lib. 7.

Des Meules.

Lib. 3. Laconica.

Pausanias dit, que Milet fils de Léléges, inventa la meule de Moulin, en un village qui n'étoit pas éloigné du mont Taygete.

Des Quadrans

Lib. 2.

Hérodote prétend que les Grecs ont reçû des Babyloniens l'usage du quadrant. D'autres l'attribuent au Philosophe Anaximandre, & d'autres à Anaximéne son disciple.

Levit. 6. ℣. 26. It. ch. 11. ℣. 35. It. ch. 14. ℣. 5.

L'Histoire sainte ne parle qu'en passant des ouvrages de poterie, & cela dans un tems beaucoup plus ancien, puis que Moyse en fait souvent mention dans les ordonnances du Levitique. Il défend au ch. 24. du Deuter. de prendre pour gage les deux meules, parce qu'on ôteroit à un homme les moyens de gagner sa vie. Dans l'histoire des Rois, il est parlé du quadran d'Achaz, ou des dégrez sur lesquels l'ombre d'une éguille tomboit, pour marquer les parties du jour. Car on ne trouvera pas, si je ne me trompe dans l'histoire du Vieux Testament, que le jour aît été partagé en douze, ou vingt quatre parties qu'on aît nommées *heures*, comme on fit depuis. Je ne trouve qu'un ou deux endroits dans l'Ecclesiastique, ou le mot d'*heure* pourroit recevoir ce sens. C'est au chap. 11. où il dit que *l'affliction d'une*[d] *heure, fait oublier les délices*, & encore au chapitre suivant, où parlant du méchant, il dit, *il demeurera avec toi une heure paisiblement*,

2 Rois ch. 20.

Le mot d'heure n'est pas fort ancien.

[d] Cet Auteur dit κάκωσις ὥρας. Il faudroit un article pour la pureté de la langue & dire τῆς ὥρας : mais il les oublie souvent.

ment, mais si tes affaires changent, il ne s'y arrêtera pas. Là le mot d'*heure* est employé pour signifier très-peu de tems, & approche fort de la signification, que nous lui donnons aujourdhui. Mais comme cet Auteur a écrit sous Ptolomée Evergéte, il s'ensuit toûjours, que cette distinction n'est pas extrémement ancienne. C'est pourquoi Moyse ne s'en sert point, quoique cette division du jour en plusieurs heures, lui eût été très nécessaire si elle eût été connuë, pour marquer précisement le tems de l'oblation des holocaustes, de l'agneau pascal & des autres fonctions de la liturgie dont il a tâché de désigner le tems, avec toute la précision possible.

Les Sçavans * disputent entre eux, pour sçavoir si les Anciens ont connu l'usage des heures, tel que nous l'avons aujourdhui.

* Diogéne Laërce attribuë à Phérécyde l'invention du Quadran que l'on conservoit dans l'Ile de Scyre, qui est une des Cyclades. Cet instrument marquoit, comme on prétend, les équinoxes, les solstices & le lever des astres, dans un certain cercle d'années. Méton fut le prémier qui en posa un dans la ville d'Athénes. M. Huet, ce sçavant Evêque d'Avranches, soûtient, qu'Homére a parlé d'un *Heliotropium* qui étoit dans l'Ile de Scyros. Odyss. 15. ℣. 402.

Νῆσός τις Συρίη κικλήσκεται, εἴ που ἀκούεις
Ὀρτυγίης καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.

Surquoi un Commentateur dit, que c'étoit une grotte dans laquelle on remarquoit, quand le Soleil commençoit à s'approcher, & à s'éloigner de nous: on n'en sçait pas davantage: mais on a peine à croire, que s'il y eût eu en cette Ile, quelqu'instrument astronomique, dont Homére aît fait mention, il n'en soit point parlé davantage dans l'histoire; & c'est assûrément celui dont Diogéne Laërce, fait le Philosophe Phérecyde l'inventeur. Au sujet de ces quadrans, il y a eu une dispute entre M. de Saumaise & le P. Pétau pour sçavoir, si ces instrumens astronomiques marquoient les heures du jour, comme aujourdhui. M. de Saumaise prétend que non, & que le mot d'*heure*, au sens que nous lui donnons, n'a été connu, que plûs de deux cens ans, après Anaximandre. De fait ce nom ὥρα, *heure*, se prend toûjours chez les anciens Auteurs, pour le tems de faire quelque chose. Censorin cap. 24. dit, qu'il est croyable que le nom d'*heures* a été inconnu à Rome, pendant trois cens ans pour le moins, puisque les Loix des douze tables n'en disent rien, non plus que celles qui les suivirent. Le jour étoit alors divisé en deux parties, *avant midi* & *après midi*. D'autres le partageoient en quatre, de même que la nuit. Ces parties de la nuit, avoient pris leurs noms, des veilles du camp. On parloit de la prémiére, de la seconde, de la troisiême & de la quatriême veille. Les Juifs s'exprimoient comme les Romains, Jesus Christ se sert de cette division dans l'Evangile. Cette remarque de Censorin est fort favorable, à l'opinion de M. de Saumaise. Je ne me souvien pas d'avoir lû dans le P. Pétau, qui la combat, des exemples du conrraire. Quelques-uns alléguent Anacréon en son Ode 3. où il dit:

μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις
στρέφεται ὅτ' Ἄρκτος ἤδη...

Mais on n'en peut r en conclurre, car Anacréon seroit très bien traduit ainsi: *Au tems de minuit, où l'ourse se tourne déja*... D'autres alléguent un passage de Xénophon *Lib. 4. Memor.* où il dit que quand le Soleil ne luit pas, & que le Ciel est couvert de nuées, on ne sçauroit connoître les tems du jour & de la nuit, c'est-à-dire, si on

jourdhui. Mais il est fort vrai-semblable qu'ils n'en ont eu la connoissance, que fort tard.

Nous ne nous arrêterons pas ici davantage. On voit par ce peu d'exemples, que les Grecs ont eu grand soin de nous apprendre, qu'elle a été chez eux, l'origine des arts & des sciences : & tout ce qu'ils en ont écrit, confirme le tems de leur établissement, & de l'habitation de la terre. Nous ne parlons pas des Romains, parce qu'il est certain, qu'ils reçûrent des Grecs toutes leurs connoissances, desorte que les arts & les sciences, furent chez les Grecs, avant que de passer chez eux.

De la Sculpture.

Si on repasse sur l'histoire de la Sculpture, on voit d'abord des troncs d'arbres & des pierres informes, employées à représenter les divinitez. On commença ensuite à façonner la terre : elle sert encore aujourdhui de modéle aux Sculpteurs. Ensuite on tailla le bois & la pierre. Dédale fut

on est au commencement, au milieu, ou à la fin, qui est la division d'Homére au Livr. 10. de l'Iliade ℣. 251. Le Grec de Xénophon, ὥρας ἡμέρας καὶ νυκτός, ne contraint pas d'en entendre davantage, non plus que l'endroit qu'on cite de la Préparation Evangelique d'Eusébe au Livr. 14. §. 11. où on remarque de Socrate qu'il vouloit, qu'il y eût des gens habiles en Astronomie, afin de pouvoir connoître pour la facilité de la navigation, *le tems* ὥρας, des nuits, des mois & de l'année. Car il est clair, que si le mot ὥρα se rapporte aux mois & aux années, il ne peut recevoir un autre sens, puisqu'on ne parle pas de l'heure du mois, ni de l'année. Le prémier Auteur qui aît fait mention d'*heures* à nôtre maniére est Polybe autant qu'il m'en souvient, qui dit, qu'au tems que les Romains avoient investi Libybée en Sicile, un Rhodien nommé Annibal entreprit d'y entrer, environ les quatre heures, à la vûë de tout le Monde. Hipparchus parle de vingt-quatre heures, qui renferment le cours de certains astres. Le jour fût enfin divisé en douze heures. D'où vient que Crassus, se moquant du Roi Déjotare, qui tout vieux qu'il étoit, entreprenoit de bâtir une ville, lui disoit, *Vous entreprenez de batir une ville, à la douziéme heure.* A quoi ce Roi répondit, *& vous Seigneur, vous n'allez pas fort matin contre les Parthes.* Jesus-Christ disoit aussi, *n'y a-t-il pas douze heures au jour?* Je ne sçaurois m'empêcher de remarquer, que les Anciens avoient aussi, de petites Horloges qu'ils portoient. Cela paroît d'un passage d'Athénée, qu'il a tiré du Poëte Comique Baton Livr. 4. cap. 17. ὥστε περιφέρειν ὡρολόγιον δόξει τις, οὐχὶ λήκυθον. *Desorte qu'il sembleroit, qu'il porte une horlogoge & non une lampe.* Le P. Hardouin dans ses notes sur Pline au Livr. 1. ch. 96, cite après le P. Pétau contre le sentiment de M. de Saumaise, Hérodote au Livr. 2, qui nous assûre que les Babyloniens avoient inventé le Quadran, & qu'ils partageoient le jour en douze parties. Le P. Pétau s'est fort servi de cet argument au Livr. 7. de ses Dissertations imprimées avec l'*uranologium*, comme aussi des différens dégrez d'ombre que les Grecs observoient, pour distinguer les parties du jour qui étoient propres à leurs affaires. Après tout c'est une dispute de rien. Car comme je ne crois pas qu'on puisse nier que les Grecs, avant le tems d'Alexandre le Grand, eussent des quadrans destinez à marquer les parties du jour; aussi faut-il avouër, qu'on ne trouve que fort tard le mot d'*heure* employé dans cette signification.

Lib. 1.

Lib. 2. ad Phan. Arat.

Appien de Bell. Parth.

fut le prémier qui distingua les membres, & qui fit les statues ayant les yeux ouverts, & les jambes séparées, comme pour marcher: d'où vient que l'histoire remarque, qu'il les animoit. Cet art fut en sa perfection, au tems de Phidias d'Athénes, de Polycléte de Sycione, de Lysippe, de Myron qu'on ne pouvoit imiter, de Praxitelle & de Scopas qui ont fait les belles figures & ces admirables chevaux, qu'on voit encore aujourdhui à Rome, devant le Palais du Pape *à Monte-cavallo*.

La peinture, comme la sculpture, eut d'abord des commencemens fort grossiers. Au tems du Poëte Anacréon, on se servoit de cire de différentes couleurs, qu'on posoit sur la planche. Elien dit, que les ouvrages des prémiers Peintres, étoient si informes, qu'il falloit y mettre une inscription & écrire *un cheval*, *un arbre*, afin qu'on pût connoître, ce que c'étoit. Pline remarque, que, quelque peu de tems avant Romulus, un *Hygiémon*, qui faisoit des tableaux d'une seule couleur, distingua le prémier dans ses ouvrages, le mâle d'avec la fémelle; qu'un Eumarus Athénien, entreprit de représenter toutes sortes d'objets, & qu'un Cimon Cléonien, augmenta beaucoup cet art. Enfin après qu'on eut commencé à traçer simplement des lignes sur l'ombre d'un homme, & qu'ensuite on se fut servi d'une couleur, les habiles Peintres y en employérent quatre, le blanc, le jaune, le rouge & le noir. Et cet art fut achevé sous Echion, Nicomachus, Protogéne & Apelle. Aristide de Thébes fut celui, qui excella à représenter les passions de l'ame.

De la Peinture.

Elien. Var. Hist. Lib. 8. cap. 8.

Lib. 35. cap. 8.

Comme la sculpture & la peinture furent les nourrices de l'idolatrie, il faut croire, que ces arts furent les prémiers cultivez, & on peut conclurre des histoires qui parlent de la naissance & de la perfection de ces arts, l'âge des Grecs & de leur religion.

Si on considére la naissance & la perfection des sciences chez les Grecs, on y trouve deux Sectes anciennes de Philosophes. La Jonique, qui commença par Anaximandre, ou plûtôt par son maître Thales, qui étoit Jonien de la vil-

Des sciences & des Sectes de Philosophes.

Diogene Laërce Libr. 1.

le de Milet. La seconde Secte étoit l'Italique, de laquelle Pythagoras fut le chef. Il avoit été disciple de Phérécyde, de l'Ile de Scyros, à qui on attribue l'invention d'un quadran, que l'on conservoit dans cette Ile, à ce que dit Diogéne Laërce, pour connoître les Solstices & les Equinoxes. Pythagore se nomma le prémier *Philosophe*, qui signifie *amateur de la sagesse*; parce, disoit-il, qu'il n'y avoit que Dieu seul, qui pût être nommé *sage*. Thales eut pour successeurs, Anaximandre, Anaximéne, Anaxagore, Archélaüs & Socrate, après lequel cette Secte se divisa en plusieurs branches. Car Platon fondateur de l'ancienne Académie eut pour successeurs, Speusippe, Xénocrate, Polémon, Crator, Crates, Arcesilaüs, qui fut le chef de la moyenne Académie, & son disciple Lacyde de la nouvelle. Antisthéne disciple de Socrate, & Diogéne commencérent la Secte des Cyniques. Zénon Cittien de l'Ile de Cypre aussi disciple de Socrate, fut le chef des Stoïciens, comme Aristote, disciple de Platon, le fut des Péripatéticiens.

Pour Pythagore, il eut son fils Télauge, après lui Xénophane, Parménide, Zénon d'Elée, Leucippe & Démocrite, de l'école duquel sortirent plusieurs Philosophes, entr'autres Nausiphane & Naucide, de qui Epicure fut le disciple, comme le fondateur de sa Secte.

Cette naissance & cette perfection des sciences arriva, en moins de quatre cens ans.

On voit dans l'histoire de ces Philosophes & des sept Sages de la Gréce si vantez, l'esprit humain se former dans les sciences de telle maniére, qu'à peine les hommes furent-ils reconnoissables, tant on y trouve de différence. Nous ne descendrons pas au détail des choses qu'ils découvrirent, qu'ils inventérent & qu'ils perfectionnérent. Nous renvoyons ceux qui seront curieux de l'apprendre, à Diogéne Laërce qui a écrit leurs vies. Nous remarquerons seulement, que ce grand changement qui perfectionna si fort l'esprit humain, arriva depuis la trente-cinquiéme Olympiade, où naquit Thales de Milet, jusqu'à l'Olympiade cent vingt-septiéme, la seconde année de laquelle, Epicure mourut. Ce qui n'emporte que trois cens soixante dix ans.

Je

Je voudrois bien, qu'on me dît, pourquoi avant le tems des Olympiades, les Grecs étoient si grossiers, & si ignorans dans la connoissance des ouvrages de la nature, si le monde étoit si ancien & si la Gréce avoit été habitée longtems, avant les siécles dont leurs histoires parlent? Et pourquoi en l'espace de quatre cens ans, c'est-à-dire, des cent prémiéres Olympiades, on les voit habiles dans les arts, & dans les sciences? La sculpture, la peinture, l'astronomie, & l'invention de plusieurs choses nécessaires & utiles à la vie, se trouvent les unes fort avancées & les autres dans un état de perfection. Est-ce que les hommes de ces quatre heureux siécles, avoient un esprit d'une autre espéce & d'une trempe plus heureuse, que leurs ayeux? C'est ce qu'on ne sçauroit dire. Il faut donc nécessairement supposer conformément à l'histoire, qu'il fallut du tems à la Gréce pour se peupler, pour y former des établissemens fixes en bâtissant des villes, & pour y acquérir les commoditez de la vie, avant que l'esprit se donnât le loisir, de s'appliquer aux sciences, & aux connoissances de la nature.

Les Anciens ont ignoré long-tems la véritable cause des Eclypses.

Je ne remarquerai pas, pour prouver la vérité de la naissance des sciences dans ces siécles que nous avons marquez, qu'au tems d'Alexandre le Grand, le flux & le reflux de l'Océan étoit un prodige inconnu, comme il paroît par l'histoire de Quinte-Curce. Il ne faut pas s'en étonner: les Grecs n'étoient pas encore sans doute entrez dans l'Océan. Mais la crainte & l'épouvantement que leur causoient les Eclypses, montre assez le peu de connoissance qu'ils avoient. Hérodote nous apprend, que Cleombrote rappella ses troupes de l'Istme, où il avoit été envoyé contre les Perses, parce que le Soleil s'obscurcit pendant qu'il sacrifioit. *Lib. 9. Calliop.* Thucydide dit, que Nicias Général des Athéniens empêcha les chefs de faire sortir l'armée, à cause d'une éclypse de Lune: & il remarque que cette éclypse se fit au tems de la pleine Lune. *Lib. 7.* Cette observation n'étoit pas nécessaire, puisqu'il est impossible, qu'elle arrive en un autre tems. Mais il semble, qu'au tems de Thucydide, quoique l'on connût la cause des Eclypses, on n'en parloit pas

 néan-

Ib. néanmoins avec une entiére certitude. Car ce même Auteur, tout habile qu'il étoit, ne s'en exprime qu'en doutant, puis qu'au sujet d'une éclypse de Soleil, il remarque encore qu'elle se fit au tems de la nouvelle Lune, & ajoûte, qu'il semble qu'elle ne puisse arriver en un autre tems. Cette expression ne seroit pas aujourdhui supportable. On peut voir dans Aulugelle, que la cause des Eclypses, comme celle des tremblemens de terre, a été long-tems inconnuë, ou incertaine aux Romains.

Lib. 2. cap. 28.

Il seroit difficile de douter de la vérité de l'histoire des Grecs en ce qu'il y a d'essenciel, c'est-à-dire, pour le tems où la terre se peupla & se cultiva, après tant de preuves, qui se rapportent toutes à montrer, qu'il n'y avoit rien de connu en ce pays, au delà de deux mille ans avant l'Evangile. On a vû les commencemens & les progrès de l'habitation de ce climat, soutenus de tant d'indices, de tant de monumens, & des rélations de tant d'Historiens, que ce seroit être ridicule, d'oser les revoquer en doute, & en contester les conséquences.

La Gréce n'a pû être déserte long-tems.

C'est déja beaucoup, d'avoir trouvé certainement l'âge d'une Nation située au milieu de la terre habitable, voisine de l'Asie, de l'Affrique & de l'Europe, dans laquelle elle étoit. Car on ne peut raisonnablement se persuader, qu'elle aît été déserte pendant plusieurs milliers d'années, étant si fort à la portée & à la bien-seance des habitans des autres parties du Monde; & toûjours ouverte à ceux, qui auroient cherché de nouveaux établissemens. Si c'étoit quelque Laponie, ou quelque nouvelle Zemble, je ne m'en étonnerois pas: mais qu'un pays, qu'on touchoit à la main, qui étoit toûjours sous les yeux des Voyageurs, commode par son bon air & par plusieurs autres utilitez, eût été négligé pendant mille & mille siécles, lorsque d'autres contrées stériles, ingrates, toûjours couvertes de neiges & de glacons, & d'autres de sables brûlans, auroient été peuplées très long-tems auparavant, cela n'est ni vrai-semblable, ni possible. Aussi dès que ce pays fût connu, il fut en peu de tems si rempli de peuple, que comme il étendit plus d'une fois son

empire,

empire, par les armes des Athéniens, des Lacédémoniens, & des Macédoniens, il peupla encore plusieurs autres régions, par les colonies qu'il y envoya. Dans un dénombrement qui se fit des habitans d'Athénes, sous Démétrius le Phalerien, au tems de l'Olympiade cent dixiéme, Athénée nous apprend, sur le rapport d'Etésicle au livr. 3. de ses Chroniques, qu'on trouva vingt un mille Citoïens naturels, dix mille autres habitans, & quatre cens mille Esclaves. On peut delà juger du reste. *Lib 6. cap. 29.*

Cependant ce pays si peuplé de gens curieux qui voyageoient pour connoître les autres Nations, & qui ont eu tant de commerce avec les Perses, & avec les Egyptiens, n'a reçû les arts & les sciences, qu'au tems que nous avons marqué. Il faut bien croire, que conformément à l'histoire de Moyse, il fallut deux mille ans tout au plus, au genre humain, pour peupler l'Asie & l'Affrique depuis le déluge, avant que les habitans des autres contrées, ayent pû se multiplier assez, pour faire quelque figure dans le Monde.

Quoiqu'il en soit, la Gréce & l'Italie confirment l'Histoire sainte, par tous leurs monumens: il faut que l'Athée en convienne malgré lui. Voyons si les autres Nations, ne pourront s'y accorder.

CHAPITRE XVII.

Sixiéme argument, tiré de l'Histoire des Assyriens.

J'Ai déja remarqué, que Moyse parle des Assyriens, comme d'un des prémiers Peuples du Monde. Je ne sçai pourquoi, un sçavant Anglois a négligé leur histoire, faisant beaucoup plus de fond, sur celle des Egyptiens, qui n'est pourtant pas mieux connuë. *Les Assyriens sont les prémiers Peuples du Monde. Marsham.*

Moyse nous ayant indiqué ce pays, quand il dit que le fleuve *Genes. 2.*

Ch. 10. fleuve Hiddekel, [a] qui est le Tygre, passe à l'Orient d'Assyrie, nous apprend ensuite, qu'Assur partit de Sinnar & bâtit Ninive, ou bien que Nimrod étendit son Empire, jusqu'au pays d'Assur, car l'original peut recevoir, l'une & l'autre, de ces deux explications. Depuis ce tems-là, il est vrai, que l'Histoire sacrée n'en parle pas, jusqu'au régne de Ménahem Roi d'Israël. Il ne faut pas s'en étonner: elle ne fait mention des Nations étrangéres, que quand elles ont eu quelque rapport au peuple de Dieu. Mais de la maniére qu'elle nous en parle, elle nous donne l'idée d'un puissant Empire. On les voit détruire les Syriens, prendre Damas, désoler Samarie, ravager le Royaume d'Israël & emmener ses habitans captifs. On nomme le Roi des Assyriens, *le grand Roi*, titre qu'on donna depuis au Roi de Perse. Voyons ce que les autres Historiens, nous en ont appris.

2 Rois ch. 15. & les suivans.

Les Assyriens sont pour le moins autant connus dans l'Histoire, que les Egyptiens.

Cet Auteur Anglois dont j'ai déja parlé, soûtient que la Nation des Assyriens a été entiérement inconnuë; que mêmes les Médes & les Perses n'ont pas été connus, jusqu'au tems de Déjoces & de Cyrus, le prémier ayant etabli l'Empire des Médes, & le second, celui des Perses. Il prétend encore, que tous ces Peuples furent rendus tributaires des Egyptiens, par Sésostris qui les subjugua. Il est pourtant certain, qu'encore que l'histoire des Assyriens soit fort confuse & embrouillée, dans les Historiens qui ont parlé de ses prémiers commencemens, on a cependant plus de connoissance, de cette prémiére antiquité des Assyriens, que de celle des Egyptiens, soit qu'on aît égard [b] aux Auteurs

[a] Ce mot Hiddekel signifie clair & leger, ou rapide. חדין וקלין. Pline le nomme *Diglitò*, qui vient apparemment de ce nom, d'où est sans doute venu par corruption le nom de *Tygre*. Grotius croit que le nom du Roi Tiglathphileser, en seroit dérivé.

[b] On fait mention de plusieurs Auteurs qui ont écrit l'histoire des Assyriens ou des Perses. Athénée *lib.* 12. *ch.* 7. & *liv.* 13. *cap.* 1. cite *Ctesias*, *Cléarque*, *Dinon*, *un Phenix* de Colophone. Hérodote avoit dessein d'écrire une histoire Assyrienne, comme il paroît, de ce qu'il dit en son prémier Livre. *Callisthène*, *Abydénus*, *Bérose* Babylonien, *Athénocle*, *Simachus*, *Agathias* sont aussi de ce nombre. * Pline dit, que Bérose avoit écrit l'histoire de 480. ans, sçavoir, depuis l'Epoque de Nabonassar, qui commença la seconde année de l'Olympiade huitiéme; depuis lequel tems jusqu'à la fin du Régne d'Antiochus Soter, il y a justment le tems de cent quatre-vint ans. *Céphaléon* avoit écrit un Abrégé d'Histoire, depuis Ninus & Sémiramis, jusqu'à Aléxandre le Grand. *Hésychius de Milet*

* *Lib. 6.*

teurs anciens, qui en ont tous parlé, excepté peut-être Thucydide & Polybe, ou que l'on compare ce qu'ils en ont écrit, avec ce qui nous ont dit de la prémiere antiquité des Egyptiens.

Lib. 1.

Denis d'Halicarnasse a raison de faire remonter cet Empire des Assyriens jusqu'au tems fabuleux. Mais il n'importe au sujet que nous traittons, s'il y a eu deux Ninus & deux Sémiramis. Il n'importe de sçavoir précisement, quand cet Empire fût détruit par les Médes, ni quand il se rétablit. Il est aisé de s'imaginer, qu'un si vaste Etat divisé par de grans fleuves difficiles à traverser, fut souvent sujet à des révolutions. Nous renfermons ici tout ce qui a été connu, & tout ce qu'on en a dit, afin de voir si les Historiens ont connu quelque monument, ou entrevû quelque trait d'histoire qui détruise la Cronologie de Moyse, ou si tout ce qu'ils en ont écrit, s'y rapporte parfaitement. C'est ce que nous prétendons démontrer : desorte que l'histoire des Assyriens, comme celle des Grecs & des Latins, confirme l'Histoire sacrée.

Les Assyriens sont quelquefois confondus avec les Syriens.

2 Rois 16.

Quoique la sainte Ecriture mette de la distinction entre les Assyriens & les Syriens, nommant ceux-là les Peuples d'Assur & ceux-ci les Peuples d'Aram, nom qu'Hésiode [c] à suivi dans sa Théogonie; quoique l'Histoire sacrée nous dise encore en quelque lieu, qu'Achaz rechercha le secours du Roi d'Assyrie, contre les Rois d'Israël & de Syrie qui s'étoient liguez contre lui, il est pourtant vrai, que souvent les

let composa une Histoire Universelle, qui commençoit à Bélus. *Agathias* au livr. 2. dit, sur le rapport de *Bion*, qu'après que la Race de Sémiramis eut fini, un Bélitara envahit le Royaume d'Assyrie. Un *Héraclide* de Cume, & un *Pharnucus* ont écrit l'histoire des Perses *Nicolas de Damas* a composé un gros volume de l'histoire des Assyriens, après avoir étudié à fond les Anciens Auteurs, comme Photius nous l'apprend *Cod.* 189. Juba, le gendre d'Antoine & de Cléopatre, avoit écrit deux Livres de l'histoire des Assyriens. Il y a eu aussi des Philosophes de Babylone, qui savoient apparemment l'histoire de leur païs. *Un Diogéne* s'est rendu célébre entre les autres, Ciceron en parle au prémier livre de la Nature des Dieux. Voilà un nombre assez considérable d'Historiens, pour avoir égard à l'Empire des Assyriens plus que n'a fait le Chevalier Marshan.

[c] Hésiode en sa Théogonie ỷ. 304. met, au païs de ceux qu'il nomme *ἀρίμοις* l'antre de la Nymphe Echidna, mére de Gérion, de Cerbére, & de l'Hydre, Monstres qu'elle eut de Typhon,

ἣ δ' ἔρυτ' εἰν Ἀρίμοισιν ὑπὸ χθόνα λυγρὴ ἔχιδνα.

M, Grævius prétend qu'il faut entendre par ces *Arimiens* les Syriens. Strabon nous apprend Liv. 13. qu'il y en avoit qui étoient dans ce sentiment.

les Historiens confondent ces deux Peuples, à cause de la ressemblance des noms. Strabon dit, que les Médes détruisirent l'Empire des Syriens qui avoient leur demeure à Babylone & à Ninive. Lucien en son Dialogue de la Déesse de Syrie, dit, que les Assyriens eurent d'Egypte la connoissance des Dieux, & qu'ils y ajoûtérent les statuës. Il le prouve ensuite, par les temples de Syrie, presque aussi anciens, que ceux des Egyptiens, & particuliérement par celui d'Hercule, qui étoit dans la ville de Tyr. On voit delà clairement, qu'il a confondu les Syriens avec les Assyriens, quoiqu'il fût de Samosate, & qu'il dût avoir plus de connoissance de ces Nations que les autres Auteurs. Xénophon néanmoins les à distinguez les uns des autres.

Lib. 16. *Lib. 1.*

Les Assyriens ont été connus.

Il faut encore remarquer, que l'antiquité de ces Peuples, n'a pas dû demeurer si inconnuë, ni si ensévelie dans l'oubli qu'on pourroit s'imaginer. Car outre ces fameux monumens dont l'histoire parle, qui devoient avoir nécessairement quelqu'indice propre à donner du jour à l'histoire, on dit que Pythagore & Démocrite voyagérent en ces pays-là. Clément d'Aléxandrie cite des Historiens qui ont écrit, que Pythagore fut disciple d'un certain Nazarate Assyrien; d'autres disent, du fameux Mage Zoroastre. Pour Démocrite, on prétendoit, qu'il avoit décrit les Livres de morale des Babyloniens, & qu'il avoit expliqué & inseré dans ses écrits, la colonne d'Acicari. De plus il est certain, que les Grecs ont souvent été en grande considération à la Cour des Perses. Il y en a eu, comme Thémistocle & d'autres, qui ont eu la permission de s'entretenir avec les Mages. Thucydide remarque de Thémistocle, qu'il demeura un an à Ephése, pour y apprendre le langage & les coûtumes des Perses. Ctésias Cnidien, qui après avoir été au jeune Cyrus, fut très bien auprès d'Artaxerce son frére, à cause de la connoissance qu'il avoit de la médecine, & qui pendant un séjour de seize ans, étudia les regîtres & les journaux de la Cour de Perse, écrivit une histoire de ces Peuples, dont il ne nous est resté que quelques fragmens, qui ne lui sont pas fort avantageux à cause de

Stromat. Lib. 1.

Lib. 1.

contes ridicules dont ils sont remplis, sur tout à l'égard de son histoire des Indes. Enfin les conquêtes d'Aléxandre le Grand, & l'Empire des Séleucides fournirent les occasions & les commoditez propres à déterrer l'histoire & les monumens antiques de ces Peuples. De sorte qu'ils ne peuvent avoir été si inconnus, que quelques-uns voudroient le persuader.

Cependant Hérodote, le prémier des Historiens & le Pére de l'histoire nous apprend, que les Assyriens tinrent l'Empire de la haute Asie durant cinq cens vingt années, avant que les Médes entreprissent de secouër leur joug. Il ajoûte, que les Médes jouïrent [d] quelque tems de leur liberté, jusqu'à ce que Dejoce, par son addresse & par son habileté à terminer les différens de ces Peuples, s'empara du Gouvernement, & établit sa demeure à Ecbatane qu'il bâtit. Son fils Phraorte lui succéda & Cyaxare fils de Phraorte fut vaincu par les Scythes, qui subjuguérent l'Asie, & n'arrêtérent les progrès de leurs armes qu'aux priéres de Psammeticus Roi d'Egypte. Ce régne des Scythes en Asie, ne dura que vingt huit ans, les Médes ayant recouvré leur Empire, pris Ninive & domté les Assyriens, excepté dans la contrée de Babylone. Astiage, fils de Cyaxa-

Libr. 1. Clio de l'histoire des Assyriens.

[d] Hérodote au rapport de Diodore de Sicile Lib. 2. dit, que les Assyriens aprés avoir tenu l'Empire cinq cens ans, furent subjuguez par les Médes; que ces Médes furent ensuite sans Rois, pendant plusieurs générations; qu'enfin Cyaxare homme juste & équitable fut élevé au trône, la seconde année de la 7. Olympiade, & que sa postérité régna successivement, jusqu'au tems d'Astyage, qui fut défait par Cyrus.

Mais Hérodote lui-même en son prémier Livre, dit, qu'après 520 ans de l'Empire des Assyriens, les Médes se rebellérent; il ne parle point d'Arbace, autant qu'il m'en souvient. Ils jouïrent de leur liberté jusqu'au tems de Déjoce, qui régna 53 ans, son fils Phraorte 22. Cyaxare son fils lui succéda qui régna tant seul, qu'avec les Scythes, 40 ans. son fils Astyage régna 35 ans. Après quoi l'Empire passa aux Perses, par les victoires de Cyrus. Les Médes ayant été soûmis aux Perses pendant 128 ans se rebellérent sous Darius, qui les rangea bien-tôt à leur devoir. Ainsi Hérodote lui-même ne s'accorde pas, avec ce que Diodore lui fait dire. Crésias, dans ce même Auteur, nous donne un autre catalogue des Rois des Médes. Arbace, qui défit Sardanapale est le prémier & régna 28 ans, son fils Madauce 50, Sosarmus 30, Arbias 50, Arbiane 22, Artæus 40. Sous ce régne un *Parsodas* Persan se révolta avec les Perses, ce qui causa des inimitiez perpétuelles, entre les Cadusiens & les Médes, jusqu'a l'Empire de Cyrus. Après Artæus, il est parlé d'Artyne qui régna 22 ans. Puis Artibaras 40 ans; son fils fut Astyage, que Cyrus vainquit. Dans toutes ces ténébres, on voit un point fixe, dont tout le Monde convient, qui est que cet Empire des Médes, ne commença qu'après la mort de Sardanapale.

Cyaxare, eut Mandane mére de Cyrus, qui assujettit les Médes aux Perses.

Lib. 2. Diodore de Sicile dit, que Ninus Roi d'Assyrie est le prémier des Rois d'Asie, dont l'histoire fasse mention. Il se ligua avec *Ariæus* Roi d'Arabie & envahit l'Etat des Babyloniens ses voisins. Il reçût à composition *Barzane* Roi d'Armenie & défit *Pharnum* Roi de Médie, poussa ses conquêtes jusqu'en Egypte, quoique les Prêtres Egyptiens soutiennent que Cambyse le fils de Cyrus ait été le prémier Prince étranger, qui soit entré en leur pays. On étend encore plus loin les conquêtes de Sémiramis, puis qu'on lui fait subjuguer l'Egypte, l'Ethiopie & la Lybie, ou elle alla consulter l'oracle de Jupiter Hammon. Il faut remarquer ici en passant, que les Assyriens & les Egyptiens ont attribué par honneur à leurs prémiers Rois l'Empire du Monde qu'ils connoissoient. Car comme les Assyriens parlent de leur Bélus, de Ninus, & de Sémiramis: les Egyptiens en disent autant, de leur Osiris & de Sésostris, ou Sésochis.

Lib. 1. Diodore fait Ninyas, le fils de Sémiramis. Ctésias compte trente Rois qui régnérent successivement de Pére en fils, jusqu'à Sardanapale, pendans treize cens soixante ans. Il dit que *Teutamus* le vingtiême Roi depuis Ninyas, envoya au secours des Troyens, Memnon fils de Titon, Gouverneur de Perse. Les Ethiopiens cependant le disent originaire de chez eux, & on montroit sa fameuse statuë, qui Libr. 17. resonne, au lever du Soleil. Strabon nous assûre, qu'il la vûë & examinée, qu'il ouït quelque son, & qu'il n'en sçait pas la cause.

Sardanapale, [c] trentiême Roi d'Assyrie, fut vaincu par Arbace Général des troupes que les Médes envoyoient à Ninive. Il s'associa Bélésis, Caldéen, & chef des Babyloniens, qui prédit à Arbace, qu'il vaincroit Sardanapale, & l'engagea par sa prédiction dans cette entreprise: Bélésis fut aussi fait Prince de la contrée de Babylone, & Arbace

[c] Athénée Lib. 12. cap. 7. dit au rapport de Ctésias, que Sardanapale envoya trois fils & deux filles, qu'il avoit, à Ninus Roi de Ninive. Il cite encore au même endroit un Clitarchus *Lib. 4. de Alexandr.* qui dit, que Sardanapale mourut de vieillesse.

ce fut declaré Empereur. Il détruisit Ninive, sépara ses habitans en plusieurs Cantons, & transporta les trésors à Ecbatane capitale des Médes. Cela ne s'accorde pas avec ce que dit Hérodote qui fait Dejoce fondateur de cette ville, puis qu'on met quatre ou cinq Rois, entre Arbace & Déjoce.

Les ténèbres de l'histoire des Assyriens & des Médes, ne diminuent point les preuves qu'on en tire.

Mais ces embarras de l'histoire, ne diminuent pas les preuves que nous en voulons tirer. Car, soit que l'Empire d'Assyrie ait été depuis rétabli avec Ninive, ou qu'il aît passé pour toûjours entre les mains des Médes; soit que Babylone ait formé un Etat indépendant, ou non; soit que les Médes ayent été soûmis à des Princes depuis Arbace, ou qu'ils n'ayent commencé à perdre leur liberté, que sous Déjoce, cela nous est indifférent. Ce qui sert uniquement à nôtre sujet n'est conteste par aucun Historien, à quelques années près. Ceux qui donnent le plus de durée à cet Empire, ne vont pas au delà de dix sept cens ans. Justin dit, que l'Empire des Assyriens, qu'on nomma dans la suite Syriens, dura treize cens ans; Ctésias dit, treize cens soixante, Vellejus [g] dix sept cens, ou comme Lipsius prétend, douze cens trente ans; Africain quatorze cens quatre-vingt-quatre; Eusébe, douze cens quarente; George Syncelle, treize cens soixante. *Lib. 1. cap. 5.*

Cette différence peut venir, de ce que les uns commencent cet Empire à Ninus & les autres à Bélus. S. Augustin a remarqué la même diversité en son traitté de la cité de Dieu, non-seulement à l'égard de la cronologie, mais aussi touchant le nombre des Rois. Car il dit, que Diodore de Sicile *Lib. 4. cap. 6.*

[f] Ceux qui parlent du Roi Déjoce & d'Arbace, mettent entre ces deux Princes; *Mandauce, Sosarmus* & *Artucas*. Ils disent que Nabonasiar se rebella à Babylone l'an 19. de cet Artucas, qui régna trente ans. On sçait précisément le tems de Nabonassar. Cela éclaire l'histoire & la conduit.

[g] Vellejus Paterculus Libr. 1. § 6. dit, que l Empire d'Asie fut tenu par les Assyriens 1700 ans, après quoi il fut transporté aux Médes. Il y avoit environ 777 ans, lors que cet Auteur écrivoit. Il commence cet Empire comme les autres à la mort de Sardanapale, mais il dit, que ce fut le Méde Pharnace qui le dépouilla de l'Empire. Ce Sardanapale étoit, selon Paterculus, le trente troisiéme Roi, à conter depuis Ninus & Sémiramis.

Ce même Auteur citant les paroles d'Emilius Sura, de l'âge du Peuple Romain dit, que les Assyriens sont les prémiers de tous les Peuples, qui ayent formé un Empire, après eux les Médes, ensuite les Perses, puis les Macédoniens. Après quoi les Romains, peu de tems après la ruïne de Carthage, ayant vaincu Philippe & Antiochus se rendirent maîtres de l'Empire du Monde.

Sicile parle de trente Rois depuis Ninus jusqu'à Sardanapale, Parterculus de trente trois, & Eusébe de trente six. Appien ne donne à l'Empire des Assyriens, des Médes & des Perses jusqu'au tèms d'Alexandre le Grand, que neuf cens ans, à quoi il égale la durée des Romains, lors qu'il écrivoit son histoire. Ainsi laissant à part, toutes les difficultez de la cronologie, à mettre le commencement du régne de Cyrus, a la prémiére année de la cinquante-cinquiéme Olympiade, c'est-à-dire, 559 ans avant Jesus-Christ, & donnant 317 ans à l'Empire des Médes, & dix sept cens aux Assyriens, il s'ensuivra que cet Empire n'aura commencé, que deux mille cinq cens soixante seize ans avant la venuë de Jesus-Christ, cinq ou six cens ans avant la prémiére connoissance que l'histoire nous donne de la Gréce.

Rom. Hist. præfat.

Des Babyloniens.

On ne peut séparer les Babyloniens, des Assyriens, dans cette prémiére antiquité. L'Histoire Sainte leur donne un même commencement, car elle attribue à Nimrod, la fondation de l'Empire d'Assyrie, & le dessein de la construction de Babel, qui a reçû ce nom, de la confusion du langage. Depuis ce tems-là, il n'est parlé de Babylone, qu'à l'occasion des nouveaux habitans que le Roi d'Assyrie envoya, pour peupler la terre d'Israël qu'il avoit ravagée. Il est remarqué au livre des Rois, qu'il envoya des gens de Babel, de Cuth & d'autres lieux, à la place des Israëlites. Babylone étoit alors sujette au Roi des Assyriens. Mais quelques années après, Sancherib Roi des Assyriens ayant été tué par ses fils, après la défaite de son armée devant Jérusalem, il est parlé ensuite, de Bérodac-Baladan fils de Baladan Roi de Babylone, qui envoya des lettres avec un présent au Roi Ezéchias. D'où on peut vrai-semblablement conclurre, qu'alors les Rois de Babylone secoüérent le joug des

בלל de בבל

2 Rois ch. 17. ℣. 24.

2 Rois ch. 19. ch. 20.

[a] Appien en sa préface de l'histoire Romaine dit, Ἀσσυρίων τε αὖ, καὶ Μήδων, καὶ Περσῶν τριῶν τῶνδε μεγίστων ἡγεμονιῶν εἰς Ἀλέξανδρον τὸν Φιλίππου συντεθειμένων οὔτ' ἂν ὁ χρόνος ἐφίκοιτο τῶν ἐνακοσίων ἐτῶν ὅσα ἐστὶ Ῥωμαίοις ἐς τὸν παρόντα χρόνον. *Quand mêmes on joindroit ensemble le tems de la durée de l'Empire des Assyriens, des Medes & des Perses, qui fut ensuite transporté à Alexandre le fils de Philippe, il n'iroit pas à neuf cens ans, autant qu'il y a depuis la fondation de Rome jusqu'à présent.*

[b] Ce Bérodac Baladan, pourroit étre Nabonassar qui rétablit l'Empire de Babylone, & qui est devenu si célébre dans l'histoire par l'époque, qui commença sous son régne, & qui en porta le nom.

des Assyriens. On voit ensuite Nabucadnetsar Roi de Babylone, pousser ses conquêtes jusqu'en Egypte. Plusieurs Prophétes ont parlé de l'étendue de l'Empire de ce Prince. *Ezechiel, Jeremie, Daniel.* Il devoit détruire Tyr, ce qu'il faut entendre de l'ancien Tyr, dont les masures servirent à Aléxandre le Grand à élever une digue pour le siége de l'autre Tyr. Jéremie assûre, que ce Roi devoit subjuguer l'Egypte. *Ch. 43.* Strabon en dit encore plus que les Prophétes, car il étend les conquêtes de Navocodrosorus Caldéen, jusqu'aux colonnes d'Hercule, *Lib. 15.* qui étoient comme chacun sçait au détroit de Gibraltar. Il remarque aussi au même endroit, que Sesostris Roi d'Egypte & Tearco Roi d'Ethiopie, portérent leurs armes, jusqu'en Europe. Ce Tearco est nommé dans l'Histoire sainte *Tirhaka*: ce fut le bruit de ses armes, qui contraignit *2 Rois, ch. 19.* les Assyriens de lever le siege de Jérusalem. On voit dans l'histoire du Prophéte Daniel, les noms de quelques Rois de Babylone qui y régnérent depuis Nabucadnetsar pendant les soixante & dix annees de la captivité des Juifs, jusqu'à la translation de l'Empire des Babyloniens aux Perses, par les armes de Cyrus.

Les Historiens conviennent que Babylone fut bâtie par Semiramis, excepte Hérennius ou Philon de Biblis, selon M. de Saumaise, qui en fait fondateur un Babylon fils de Bélus. Mais sans doute cet Auteur n'a pas eu d'autres preuves que le nom seul de Babylone, pour débiter cette histoire. Il est vrai qu'Hérodote n'attribuë à Sémiramis d'autres ouvrages, que des digues & des chaussées, pour arrêter les débordemens de l'Euphrate; & Bérose qui le devoit *Dans Joseph Lib. 1. contre Appion.* mieux sçavoir, rejette ce qu'on dit de Sémiramis, & assûre que Bélus fut le fondateur de Babylone, en quoi il a été suivi de plusieurs autres Historiens. Il dit encore que Nabucadnetsar commença à bâtir les murailles de Babylone, que Nabonid acheva. Ce Bélus ne peut-être autre que Nimrod, qui auroit été deifié après sa mort, comme furent tous les fondateurs de villes, & son nom de *Bélus* viendroit de celui de *Bahal*, qui signifie *Seigneur*, comme celui de בעל *Nimrod* signifie *rebelle*. Peut-être même que le nom de *Bé-* נמרד

 lus

lus auroit été tiré, du mot Babel. Quoiqu'il en soit, comme on fait Bélus le pére de Ninus qui épousa Sémiramis, on voit qu'ils ont vêçû à peu près au même tems.

De Sémiramis. On a écrit plusieurs fables de Sémiramis: on a dit que sa mére Dercète l'eut d'un Syrien, qu'elle fut exposée & nourrie par des colombes, qu'à cause de cela elle fut nommée Sémiramis, ou selon M Bochart *Serimamin*, qui signifie en langage Phénicien *Colombe de montagnes*. On dit encore, que sa mére Dercète se précipita dans un lac proche d'Ascalon, & que la moitié de son corps fut changée en poisson, d'où vient que les Syriens ne mangent point de poisson. Les Sçavans rapportent cette histoire à Dagon, l'Idole des Philistins. On attribuë à Sémiramis, l'Empire de l'Asie & de l'Egypte qu'elle conquit par des actions merveilleuses.

Georg. Sacr. par. 2. Lib. 2. cap. 11.

Je ne sçaurois m'empêcher de dire ici ma conjecture touchant cette Sémiramis, qui n'est autre chose à mon avis, qu'une fable fondée sur le bâtiment de Babel. L'Histoire sainte remarque, que ceux qui l'entreprirent voulurent se faire un grand nom, & se rendre célébre par ce fameux bâtiment. *Ce grand nom*, qui auroit été imposé à ce bâtiment, se dit en hébreu *sem ram*, d'où vient sans doute, le nom de *Sémiramis*, & celui de *Ninus* vient de Ninive, que Nimrod chef de ces Peuples bâtit aussi, & à laquelle sans doute, il donna le nom de son fils. Comme ce prémier bâtiment fut aussi nommé *Babel* à cause de la confusion des langues, on fit dans la suite une Reine de Sémiramis, à laquelle on attribua la fondation de Babylone, avec de grandes conquêtes. Peut-être qu'on représenta sa mére *Dercete*, sous la figure d'un monstre moitié femme & moitié poisson, parce que Babylone étoit située, au milieu des eaux de l'Euphrate qui couvroit souvent ses plaines par ses inondations. Peut-être aussi, qu'à cause que cette Ville étoit peuplée, & qu'on y étoit fort addonné aux voluptez, on fit de cette Dercéte, une Venus qu'on appelloit *Mylitta*, d'un mot hébreu, qui signifie enfanter. Car presque toutes les dévotions mystérieuses des Idolatres, se raportoient au Soleil & aux

שם רם

ילד

aux aîtres, à la terre & à la génération des plantes, des animaux & des hommes.

Mais toutes ces conjectures ne servent de rien à nôtre sujet. Il suffit de sçavoir, que le commencement des Babyloniens & des Caldéens (car c'est le même Peuple) tire son origine, d'un même principe & d'une même source, & se reunit avec les Assyriens, au même point d'antiquité.

Je n'ai pas crû, qu'il fut nécessaire, d'embarasser le Lecteur dans la varieté des Auteurs sur le nombre des Rois d'Assyrie, ni de rechercher si le siége de Troye se fit au tems du Roi Teutamus, ou sous le régne de Thineus, ni s'il y eut trente six Rois, ou quarente depuis Bélus, jusqu'à Sardanapale. C'est assez d'avoir mis le prémier point de l'histoire, aussi avant dans les prémiers siécles qu'aucun Historien l'ait posé, afin de ne rien négliger, de tout ce que l'histoire nous a appris.

Quelle que puisse être l'antiquité des Assyriens, elle s'accorde avec l'Histoire sainte.

Il y a quelques Sçavans qui croyent, que Nimrod n'est pas le même que Bélus & qu'il l'a précedé de sept cens ans. Cependant puisque tous les Auteurs conviennent, que Ninus fut le fils de Bélus, & que Ninive fut bâtie au tems de Ninus, de qui elle prit son nom, il y a lieu de croire, que Nimrod est le même que Bélus, puisque l'Histoire sainte nous apprend, que Ninive fut bâtie par Nimrod, ou de son tems. On prétend prouver l'antiquité de ces Rois qui ont précédé Bélus, par ces vieux tombeaux qui étoient dans des terres submergées proche de Babylone, ou la tiâre d'Aléxandre, emportée par le vent s'arrêta, ce qui fut de mauvais présage à ce Conquérant. Mais la preuve n'est pas fort concluante, car depuis Nabonassar, qui secoüa le joug des Médes au tems d'Artucas quatriême Roi depuis Arbace, ou qui est le même que Belésis Babylonien, qui entra avec Arbace dans la conspiration faite contre Sardanapale, jusqu'à Bélus, en remontant, il y a eu assez de Rois & assez de tems écoulé, pour causer la submersion de ces terres & de ces tombeaux des prémiers Rois d'Assyrie dont l'histoire parle: puisque l'époque si fameuse de Nabonassar n'a commencé que sept cens quarente sept ans, avant Jesus-Christ.

Arrian, Livr. 7. Strabon Liv. 16.

On voit enfin, dans quelques fragmens d'Historiens, qu'Eusébe nous a raportez dans ses Chroniques, quelques Rois Arabes & Caldéens, quoique les Caldéens n'ayent jamais été distinguez des Babyloniens, par aucun Historien. Mais quand on supposeroit que ces Rois n'auroient pas vécû au même tems que les Rois d'Assyrie, & qu'ils auroient precédé Bélus, ils ne sont pas tous ensemble plus de quatre cens quarente ans. Desorte que toute cette antiquité certaine ou incertaine, véritable ou fabuleuse, ne remonte pas à trois mille ans, au delà de la naissance de Jesus-Christ. Ainsi l'histoire de ces Nations antiques, qui ont toûjours passé, pour les prémiers Peuples du Monde, ne laisse rien entrevoir, qui ne s'accorde parfaitement bien avec la Crônologie de Moyse, de laquelle ces Nations mêmes nous prouvent la vérité, par leur antiquité.

Abbrége de l'histoire de l'Empire des Assyriens jusqu'à nous.

Aprés l'Empire des Assyriens, des Médes, des Perses, des Grecs Séléucides ou Syromacédoniens, vint celui des Parthes qui commença par Arsace, sous Séleucus Callinicas fils d'Antiochus surnommé Dieu. Les Perses se rebellérent sous la conduite de deux fréres Tiridate & Arsace. Ils se disoient issus du Roi Artaxerce & étoient Satrapes des Bactriens. Arsace régna & fut le chef des Arsacides. Les Séléucides régnérent environ deux cens trente sept ans. Le Régne des Parthes depuis Arsace jusqu'à Artaban le dernier des Arsacides dura deux cens soixante dix ans. La famille de Chosroës vint ensuite sur le trône. On la fait descendre d'un certain Artaxerce Persan fils d'un Conroïeur. Elle eut vingt sept Rois, jusqu'à Hormisdas Jezdegird qui fut défait par les Sarasins, l'an de Christ six cens trente deux. La Perse fut subjuguée sous le Calife fils d'Omar, par Abdala fils de Gédil. Mamon vingt sixiême Calife établit Ali Roi de Perse: il voulut que sa postérité portât des habits de soye jaune. Les fils de Bavie de la famille de Jezdegird se rendirent célébres sous Elcahar trente sixiême Calife. On parle ensuite de la famille de Tolon, & puis aprés de celle des Phatimiens, dont le dernier fut Etzarledin, Illahi sous Musteneged 49 Calife, environ l'an de Christ

Christ 1165. Asa-reddin Schirachoch lui succéda, qui fut le prémier des Rois de la famille Ajub originaire des Curdes. Pour l'Empire du Mogol, il fut fondé environ l'an de Christ 1202. Voilà quelles ont été les différentes révolutions de l'Empire des Assyriens depuis ses prémiers commencemens jusqu'à nous.

CHAPITRE XVI.

De l'Histoire de quelques autres Peuples de l'Asie & de l'Europe.

MOyse met Lud au rang des enfans de Sem, de qui on croit que les Lydiens ont tiré leur origine & leur nom. Il faut distinguer ce Lud, d'un Ludim qui fut fils de Mitsraim le pére des Ethiopiens à ce qu'on prétend. Les Sçavans tirent l'étymologie de *Lud* d'un mot hébreu, qui signifie *tourner*, *circuler*, & prétendent, que les circuits du Nil & du Méandre, auroient fait naître ces noms. Des Auteurs ont écrit, que la Lydie se nommoit auparavant *Méonie*, & les Peuples *Méoniens* du nom de leur [a] fleuve, ou d'un Roi *Méon* dont parle Claudien. Mais ce Roi est si inconnu, qu'on peut dire que ce Poëte ne l'a appellé, que pour venir au secours de son étymologie. Longtems après ce Méon, on parle de *Lydus*, qui laissa son nom au pays. Il est toûjours certain que les Lydiens s'appelloient autrefois Méoniens, car Homére qui en fait souvent mention, ne dit rien des Lydiens. M. Bochart né pour deterrer les étymologies, prétend, que les *Lydiens* en hébreu signifient la même chose que *Méoniens* en Grec. Les Phrygiens sont aussi compris sous ce nom. Ils se croioient si anciens, que Pausanias nous apprend qu'ils disputoient

Des Lydiens Gen. ch. 10. ℣. 22.

לוד, לון

In Eutropium Lib. 2.

In Georgr. Sacr. Lib. 2. cap. 12. לודים, *signifie* nez, *de même, que* μαιῶσθαι.

Lib. 1.

[a] Plutarque au traité des Fleuves dit, que le Meandre s'appelloit autrefois *Anabaon*, puis Meandre, d'un Roi appellé Meandre fils de Cercaphus & d'Anaxibias, qui se précipita dans le Fleuve, pour un sujet fort semblable à ce qui arriva à Jephthé. Mais il y a de l'apparence que ce Fleuve se nommoit *Anabcon*, à cause de ses circuits, parce qu'il sembloit souvent remonter vers sa source.

d'antiquité avec les Egyptiens, comme en Gréce les Argiens, avec les Athéniens.

Quoiqu'il en soit, l'histoire Gréque fait ce Lydus, qui a donné son nom à la Nation, fils d'Atys: & Hérodote, qui a commencé ses histoires par celle de ce Peuple, nous a appris que Candaule fut le dernier Roi de la race des Héraclides Depuis Alcée fils d'Hercules jusqu'à lui, il compte vingt deux générations, qui font cinq cens cinq ans. Candaule fut tué par Gyges qui régna 38 ans, son fils Ardys lui succéda & régna 49 ans. Après lui Sadyate son fils régna 12 ans, & Halyate fils de Sadyate 57 ans. Crésus fut fils de celui-ci, qui fut défait par Cyrus. La postérité de Gyges se nommoit Mermnades.

Lib. 1.

Halyate eut guerre avec Cyaxare Roi des Médes, à l'occasion des Scythes. Comme ils se préparoient au combat, une éclypse de Soleil les étonna & les empêcha d'en venir aux mains. L'histoire remarque, que Thales de Milet avoit prédit cette éclypse.

On peut juger par la fondation de cet Etat, qu'on attribue à Alcée fils d'Hercule, que l'antiquité de ces Peuples, quelle qu'elle aît été, ne peut rien avoir de contraire à la cronologie de Moyse, puisque les Héraclides ne se rendirent célébres en Gréce, que quelque tems après la mort d'Hercule, qui arriva quarente ans avant le siége de Troye. Il falloit que ce pays fut peu habité, puisqu'il fut subjugué par une petite [b] colonie. Strabon dit que les Etrusques, ou les Toscans étoient appellez Tyrrhéniens par les Romains, & que les Grecs tiroient cette Etymologie de Tyrrhénus

Lib. 5.

[b] On doit faire le même jugement de quelques Nations inconnues, dont il ne nous est resté que les noms. Pline dit, Lib. 5 Sect. 33 qu'Eratosthéne a écrit, qu'il y avoit quelques Peuples de l'Asie qui étoient entiérement dissipez, les Solymiens, qu'on nomma aussi les Pisides, les Léléges, qui occupoient la Carie, les Bébryces qui furent les Bithyniens (car la Bithynie se nommoit autrefois Bébrycie) les Colycantioriens & les Trépsédotiens, dont on ne sçait rien du tout.

On peut remarquer ici, que quelques-uns tirent l'étymologie du mot de jeu *Ludus* des Lydiens, parce que dans un tems de famine, ils convinrent que la moitié d'entr'eux, feroit un jour sans manger, ce qu'ils feroient alternativement. Et que pour se desennuïer, & pour supporter la faim avec plus de patience, ils passoient le jour au jeu & dans les divertissemens.

rhenus fils d'Atys, qui y conduisit une colonie de Tyriens.

Les Phéniciens ont été fort connus par les voyages, par le négoce, & par les villes qu'ils bâtirent en Afrique & dans l'Espagne qu'on nommoit Ibérie. Ils habitoient le long des cotes de la méditerranée. Sidon & Tyr furent leurs principales villes. Sidon étoit le fils aîné de Canaan, & fut aussi sans doute le fondateur de cette ville, qui doit par conséquent être regardée, comme une des prémiéres villes du Monde. Le Prophéte Esaïe parlant de Tyr, dit, qu'elle étoit fille de Sidon, & qu'elle étoit de toute ancienneté.

Des Phéniciens. — *Genes. ch. 10.* — *Ch. 23.*

L'histoire profane s'accorde ici avec l'Histoire sacrée. Hérodote dit, qu'il y avoit deux mille trois cens ans que Tyr étoit bâtie : cela peut-être vrai de l'ancien Tyr. Il assûre, que l'Hercule des Egyptiens & des Tyriens est incomparablement plus ancien, que celui des Grecs. Joseph nous raporte un fragment des annales de Phénicie & de Tyr, traduites en Grec par Ménandre, où il est parlé d'Hiram Roi de Tyr, & de Salomon Roi de Jérusalem. Il est aussi remarqué que cet Hiram fut le prémier, qui érigea une statuë à Hercule. On ne doit pas oublier ici, qu'entre quelques villes de Phénicie qui portérent le nom de Tyr, parce sans doute qu'elles étoient bâties sur des rochers, il y en eut deux très célébres. On nomma la prémiére Palétyr, ou l'ancien Tyr, après qu'on eut bâti l'autre Tyr dans la mèr, cette Ville si célébre, par la résistance qu'elle fit à Alexandre. L'Histoire sainte parle assûrément de l'ancien Tyr au Livre de Josué, où elle fait passer les frontiéres de la tribu d'Ascer par Sidon & delà jusqu'à Tyr ville forte.

De Tyr & de Sidon. — *Libr. 1.* — *Lib. 8. Ant. chap. 2.* — *Ch. 19. ℣. 19.*

Plusieurs Historiens ont écrit des Phéniciens & de leur antiquité. Sanchoniat est célébre entre les autres. Porphyre dit, que cet Auteur avoit composé son histoire, sur les regîtres des villes, sur les monumens & les inscriptions des

Voyez Vossius de Histor. & M. Bochart Geog. Sacr. Part. 2. Lib. 2. ch. 17.

[c] Denis d'Halicarnasse Livr. 1. dit, que Tyrrhenus & Lydus furent fréres & enfans d'Atys. Cet Atys étoit le cinquiême descendant d'un fils de Jupiter. Il faut se souvenir, que quand les Grecs parlent d'un fils de Jupiter, on doit renfermer son tems entre celui de Niobe & d'Alcméne, puisque l'une fut la prémiére maîtresse de Jupiter, & l'autre la derniére. C'est une maxime pour l'histoire.

des Temples, & sur les commentaires de Jérombal, sacrificateur du Dieu *Jao*: plusieurs Sçavans croyent que ce Jérombal est Gédeon. Ce Sanchoniat avoit écrit huit ou neuf livres de l'histoire de Phénicie, que Philon de Biblis, qui vivoit sous l'Empereur Adrien, avoit traduit en Grec. Porphyre a crû, que Sanchoniat avoit vécu avant le tems de la guerre de Troye; Eusébe semble avoir été de cette opinion. Mais Porphyre n'étoit pas fort habile en cronologie, puisqu'il fait vivre Semiramis environ le tems de Troye, quoiqu'elle l'aît précédée de près de huit cens ans. M. Bochart n'est pas éloigné de croire que Sanchoniat à vécu du tems de Gédéon.

Les Historiens disent, que les Sidoniens vaincus par le Roi d'Ascalon bâtirent la ville de Tyr avant la prise de Troye; & Joseph met cette fondation, deux cens quarente ans avant celle du Temple de Jérusalem. Pour la ville de Sidon elle étoit beaucoup plus ancienne, comme nous l'avons déja remarqué par l'Histoire sainte. Strabon dit, qu'après Sidon, la ville la plus ancienne de Phénicie, est Tyr. On dispute, dit-il, laquelle des deux est la Métropole de Phénicie. Mais Homére suffit à mon avis, pour terminer la dispute, puisqu'il n'a pas dit un seul mot de Tyr, quoiqu'il aît parlé souvent des Sydoniens.

Lib. 8. Ant. cap. 2.

Lib. 16.

On peut remarquer deux choses à l'égard des Sydoniens, en quoi l'Histoire sainte s'accorde avec les autres Auteurs. L'une, que Moyse avoit prédit à la Tribu d'Ascer qu'elle marchéroit sur l'airain & sur le fer, pour dire que son terroir seroit abondant en mines d'airain & de fer. Ce pays étoit contigu à celui des Sidoniens, qui sont aussi renommez dans Homére, par [a] l'abondance de son airain. L'Histoire sacrée parle avec éloge de l'industrie & de l'habileté des Sidoniens. Homére en fait de même en plusieurs endroits.

Deuter. ch. 33 ℣. 25.

[a] Homére en son Odyssée Livr. 15. fait dire à la mére d'Eumée, qu'elle se vante d'être de la ville de Sidon célébre par son airain.

Ἐκ μὲν Σιδῶνος πολυχάλκου εὔχομαι εἶναι

Et au Livre 23 de l'Iliade ℣. 743, au sujet des prix qu'Achille donna, il parle de l'adresse des Sidoniens, & les nomme fort industrieux, à cause d'une grande coupe d'argent, qui surpassoit toutes les autres, parce qu'elle avoit été travaillée à Sydon.

ἐπεὶ Σιδόνες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν.

droits. Enfin on lit dans Photius des extraits d'un certain Auteur, qui a écrit dans sa trente-septiéme histoire, que l'Ile de Thasus fut ainsi nommée de Thasus frére de Cadmus. Il ajoûte que les Phéniciens avoient en ce tems-là de grandes forces, qu'ils subjuguérent une grande partie de l'Asie, & établirent leur siége à Thébes en Egypte. Il seroit fort difficile de trouver dans les Auteurs quelques preuves de cette histoire, à moins qu'on n'y raporte la dynastie des Pasteurs qui régnérent en Egypte selon Manéthon, & dont nous parlerons dans la suite. Voilà ce que l'on connoît de plus ancien chez les Phéniciens, qu'on peut compter sans contredit entre les prémiers Peuples du Monde. Tout y est entiérement conforme avec l'histoire de Moyse & des autres Auteurs sacrez.

Des Indiens *Libr.* 15.

Les Indiens ont eté long-tems inconnus & on peut voir dans Strabon, comme les Historiens sont partagez, sur ce qu'ils nous en ont appris, & que souvent ils n'en ont parlé que par conjectures. Cependant depuis les conquêtes d'Alexandre, on n'a pû se tromper dans leur situation, ni les confondre avec les Arabes. Les denrées des Indes, que les Arabes échangeoient, ont pû faire naître pendant quelque tems, cette confusion parmi les Grecs : mais depuis Alexandre le Grand, qui fit reconnoître le fleuve qui donne le nom au pays, on n'a pû s'y méprendre. Diogéne Laërce prétend, que Démocrite avoit voyagé jusques-là, & qu'il s'etoit entretenu avec les Gymno-Sophistes, qui sont les Docteurs des Indiens.

In vitâ Democriti.

Quoiqu'il en soit, la connoissance qu'ils avoient d'Hercule & de Bacchus, & toutes les marchandises qui venoient de ces climats ne permettent pas de croire, que ces régions ayent eté entiérement inconnuës aux Anciens. Dès le tems de Xenophon, on renommoit les Chiens des Indes pour la chasse du Cerf & du Daim. Il est vrai que les prémiers Historiens, qui ont fait des relations de leurs voyages en ces régions inconnuës, nous ont débité plusieurs fables, parce qu'on se plaît ordinairement à raconter des choses merveilleuses & incroyables, sur tout, quand il est difficile d'ê-

Tract. de Re Equestri.

tre contredit. Ainſi ſans nous arrêter à ce qu'on a dit de ces hommes qui n'ont qu'un œil, de longs pieds, & qui ſont ſans bouche & ſans nez, comme l'ont écrit un Damaïchus & un Mégaſthéne, nous nous arrêterons à ce que d'autres Auteurs plus ſenſez nous en ont appris.

Les Arabes ſont quelquefois nommez Indiens.

Il faut prémiérement remarquer, comme nous l'avons déja inſinué, que ſelon pluſieurs Sçavans, on entend quelquesfois dans l'hiſtoire Romaine par le nom d'Indiens, ces habitans de l'Arabie heureuſe qu'on appelloit *Homérites* ou *Auxumites*. C'eſt pourquoi on voit des médailles du conſulat de Trajan, qui font mention de l'Inde. Pantænus alla vers ces Peuples, Frumentius & Edéſius, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire Eccléſiaſtique, les convertirent au tems de Conſtantin. S. Barthelemi leur avoit auparavant annoncé l'Evangile. Dion nous apprend qu'ils envoyérent une Ambaſſade à Trajan, l'an de Chriſt 107. Il y a encore des médailles, qui confirment cette vérité. On croit que ces mêmes Peuples ont été auſſi nommez Ethiopiens Orientaux.

Lib. 2.

Pour les véritables Indiens, que nous connoiſſons aujourdhui, depuis que les Portugais en firent la découverte, l'an 1420, Diodore de Sicile en a écrit pluſieurs choſes, qui ont beaucoup de raport avec les coûtumes des Chinois. Ils ſe diſent naturels du pays, de même que les Ethiopiens. On ne doit pas s'en étonner, car n'y ayant point eu d'Hiſtoriens de ces Nations, ils ont pû facilement impoſer ce qu'ils ont voulu. Diodore les diſtingue en ſept Claſſes, en Philoſophes, en Laboureurs, en Paſteurs, en Artiſans, en Soldats, en Sénateurs, & en Ephores, ou Inſpecteurs qui rapportent au Roi ce qui ſe dit, & ce qui ſe fait. Chacun ſuit la profeſſion de ſes ayeux. Il n'y a point d'eſclaves parmi eux, on y jouït de liberté, & l'eſclavage y eſt même deffendu par la loi. Pline dit, que les Indiens ſont les ſeuls de tous les Peuples qui n'ayent jamais changé de pays. Ils comptoient depuis Bacchus juſqu'au tems d'Alexandre le Grand, cent cinquante quatre Rois, pendant le tems de ſix mille quatre cens cinquante un an & trois mois. Arrian compte cent cinquante trois Rois, depuis Bacchus juſqu'au

Lib. 6. Sect. 21. De la fauſſe antiquité des Indiens.

Lib. Rer. Ind.

qu'au Roi Androcote, exclusivement, durant six mille quarente ans. Ils ne jouirent durant tout ce tems, que trois fois de leur liberté, l'une pendant l'espace de trois cens ans, l'autre de six vingt ans, la troisiéme n'est pas spécifiee. Ce Roi Androcote fut vaincu par Alexandre.

Mais il faut remarquer que Pline & Arrian, ne rapportent ces choses que sur le raport du seul Mégasthéne, Auteur plein de fables, si jamais il y en eut. De plus comme le point de cette époque commence à Bacchus, si ce qu'ils disoient de ces six mille années étoit véritable, il faudroit nécessairement croire, que les années ne signifioient pas chez ces Peuples, le même espace de tems, que parmi nous, puisqu'il s'en faut beaucoup, que l'histoire de Bacchus la plus ancienne approche de cette antiquité. La ville de Palimbrotte étoit la capitale de cet Etat: mais quoique cette Ville & tout ce pays aît du être fort connu, sous l'Empire des Séleucides, on n'y a pas néanmoins trouvé aucun monument qui réponde à cette antiquité.

On ne peut sans étonnement, voir le mépris de la mort que ces Peuples ont eu de tout tems. Leurs Gymnosophistes allument quelquesfois eux-mêmes le bucher dans lequel ils se précipitent. Strabon parle d'un Chéga : & Calanus s'est rendu illustre, par sa mort volontaire à la présence de l'armée d'Alexandre. Les femmes ont aussi accoûtumé de se brûler sur le bucher de leurs maris. Diodore prétend, que cette dure nécessité leur fut imposée, à cause qu'elles empoisonnoient leurs maris pour se remarier à leur phantaisie. Je ne sçai, s'il ne leur fait point tort, puisqu'il raconte lui-même, un différend de deux femmes, pour sçavoir laquelle se brûleroit sur le corps de leur mari *Céteus*. Il est toûjours vrai, qu'aujourdhui c'est la bien-aimée, qui remporte ce funeste avantage.

Les Indiens méprisent la mort.

Lib. 15.

Ciceron. Lib. 1. de Divin.

Arrian, Lib. 7.

Lib. 16.

Strabon Lib. 15.

Il est donc certain que l'histoire des Indiens n'a rien de contraire à l'Histoire sainte. Car puis qu'elle ne remonte pas plus haut que Bacchus, on sçait mieux que ces Peuples, à quel tems il faut rapporter l'histoire ou la fable de Bacchus. Puisqu'il n'étoit pas originaire de ce pays, comme

Diodor. Sic. Lib. 2.

ils

ils l'avoüoient eux-mêmes, & qu'ils racontoient son arrivée, comme celle d'un Conquérant, qui auroit fait reposer ses soldats accablez de soif & de misére à la montagne *Meros*, qui signifie en Grec *une cuisse*, d'où est venuë, sans doute, la fable de la naissance de Bacchus, de la cuisse de Jupiter, comme nous l'avons déja remarqué. Les Grecs qui font ce Héros fils de Sémelé, ne l'ont pas crû à beaucoup près si ancien.

Des Scythes. L'Histoire sainte ne parle point des Scythes, du moins ils n'y sont pas connus sous ce nom. Plusieurs Sçavans croyent qu'il faut entendre ces Peuples par les noms de Gog & de Magog, dont parle Ezéchiel aux chapîtres 38 & 39 de sa Prophétie. Les prédictions qu'on lit en cet endroit, sont très obscures. Cependant il y a quelques traits, qui conviennent aux Scythes avec beaucoup de vrai-semblance, comme leur équippage, leur pays qui est au fond d'Aquilon, & les irruptions assez fréquentes de ces Peuples. Ces caractéres me déterminent à croire, que le Prophéte a voulu parler des Scythes, plûtôt que du pays de Gyges, que quelques Sçavans entendent par le nom de Gog, comme la Syrie par celui de Magog. Les Historiens sacrez n'ont parlé de ces Nations à leur ordinaire, que par raport au Peuple de Dieu. Mais l'histoire ne nous donne pas assez de clarté, pour se déterminer sur la Prophétie d'Ezéchiel, & pour sçavoir si elle a été accomplie, ou si on en doit encore attendre l'événement.

Grotius.

Nous avons déja vû quelques Scythes, qui se sont rendus célébres dans l'histoire des Grecs. Un Abaris & un Zamolxis, que quelques-uns font contemporains à Pythagore, & d'autres leur donnent plus d'antiquité. Lucien nous parle du sépulcre de Toxaris. Ainsi ces Sçavans Scythes pouvoient avoir appris quelque chose de l'antiquité de leur Nation.

Lib. 1. Hérodote nous dit, que les Scythes sous la conduite de Madye, vainquirent Cyaxare Roi des Médes, & se soûmirent l'Asie, ayant arrêté leur victoire, aux priéres de Psamméticus Roi d'Egypte. Il est à croire que ce Roi d'Egypte

re se soumit volontairement & qu'il se rendit tributaire des Scythes : d'où vient que d'autres Auteurs attribuent à ces Peuples, la conquête de l'Egypte. Cela arriva selon quelques-uns l'an 104 de Nabonassar, lors que le Roi Josias faisoit reparer Jérusalem. Arrian dit que le Scythe Indathyrse, subjugua l'Asie & l'Egypte, & remarque que les Parthes arrivérent en Asie, au tems de Sésostris Roi d'Egypte & de Janduse Roi des Scythes, & qu'ils occupérent le pays, qu'ils ont toûjours habité depuis ce tems-là, ayant quitte la Scythie qui étoit leur Patrie. C'est pourquoi Quinte-Curce leur fait dire, dans la harangue qu'ils firent à Alexandre le Grand, qu'ils avoient autresfois tenu l'Egypte. Hérodote ne donne que vingt-huit ans à cet Empire des Scythes en Asie, après quoi les Médes les en dépossédérent.

Lib. Rer. Jud.

Parth. excerpt. a Photio.

On ne sçait rien du tems, ni de la durée de leurs autres conquêtes. Il est vrai que Justin nous dit, que les Scythes s'étoient efforcez par trois fois de se rendre maîtres de l'Asie. Trogus, que Justin a abbrégé, n'a pas eu assûrément plûs de connoissance que les autres, de l'histoire des Scythes. Et ces trois différentes conquêtes, qu'il leur attribue, sont fondées apparemment sur ces trois Conquérans, Janduse, Indathyrse & Madie. Mais quand Justin ajoûte, que l'Asie leur fut tributaire pendant quinze cens ans, & que Ninus le Roi des Assyriens mit fin le prémier à ce tribut, il nous a dit des choses incompatibles avec l'histoire de l'Empire des Assyriens & des Egyptiens. Un si long régne auroit laissé tant de marques & tant de monumens de sa durée, qu'on n'auroit pû l'ignorer, puisque tant d'Auteurs ont parlé de l'Empire des Assyriens, des conquêtes de Sémiramis, & de Sésostris, sans faire aucune mention de celui des Scythes. Et comme Arrian met l'Empire de Janduse avec celui de Sésostris, il est impossible de les faire subsister ensemble en Asie. On a déja remarqué qu'Hérodote, qui en a beaucoup parlé, ne les fait venir en Asie que sous Cyaxare, & ne les y fait régner que vingt-huit ans. On n'a point d'autres monumens de ces irruptions que

Lib. 2. cap 3.

peut-être la seule ville de Scytopolis, à six cens stades de Jérusalem, qui se nommoit autresfois Baitsan, comme nous l'avons déja dit, & qui n'a pû vrai-semblamement changer ce nom en celui de Scythopolis, qu'à cause de quelque victoire, ou plûtôt de quelque défaite des Scythes. Peut-être encore, seroit-il vrai-semblable, de raporter à cette défaite, la Prophétie d'Ezéchiel.

Aprés tout, quand ce que dit Justin seroit véritable, comme il ne donne à l'Empire des Assyriens que treize cens ans, tout ce tems des Scythes & des Assyriens seroit très conforme à la Cronologie sacrée: Mais Hérodote écrit formellement, que la Nation des Scythes ne compte que mille ans depuis son prémier Roi Targitao, jusqu'à l'expédition de Darius contr'eux. Diodore de Sicile nous apprend, qu'ils raportoient leur origine à un monstre qui étoit femme & vipére, & que *Scythe* qui donna le nom à la Nation, naquit de ce monstre & de Jupiter.

Lib. 4. Melpo.

Lib. 2.

Voilà ce qu'on a écrit des Scythes, & de tout ce pays qui comprend les terres du Pont Euxin & de la mer Caspiénne, en tirant au Septentrion. Je ne doute pas que ce pays n'aît été habité des prémiers, parce que les prémiers Peuples étant arrêtez par des fleuves, passérent facilement entre le Pont Euxin & la mer Caspienne vers le Septentrion, où ils eurent le tems de s'établir & d'y multiplier, sans être chassez, ni inquiétez de leurs voisins. Il y a apparence qu'ils n'en sortirent, que lorsque leur propre multitude les y contraignit. Mais comme ces incursions ne sont pas plus anciennes que nous l'avons montré. On doit conclurre nécessairement, que l'âge de ces Peuples est à peu près de même date, que celui des Assyriens. Car il est fort vrai-semblable, qu'aussi-tôt qu'ils eurent connoissance d'un climat plus doux & plus fertile incomparablement que le leur, ils firent tous leurs efforts, pour l'envahir & pour s'y établir.

Quoiqu'il en soit, nous concluons de tout ce qu'on nous en a appris, que l'histoire de cette Nation, s'accorde avec toutes les autres, pour soûtenir la vérité de l'Histoire sainte.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Réponse à quelques objections qu'on pourroit tirer de l'Histoire.

AVant que d'examiner les annales des Egyptiens, il est à propos de faire quelques réfléxions sur quelques endroits de l'histoire, qui pourroient servir de prétexte à de vaines objections, afin de ne laisser aucune difficulte dans un sujet si important.

On ne peut douter que les Nations ne se soyent faites un honneur de s'attribuer une grande antiquité, & même de s'approprier les plus rares découvertes dans les arts & dans les sciences. Il y a eu souvent des contentions entre les Peuples, au sujet de leur ancienneté. C'est delà que nous sont venuës tant d'histoires des Egyptiens, des Assyriens, des Phéniciens, qui assûrez qu'ils étoient d'une véritable antiquité, plus que tous les autres Peuples de la terre, nous ont débité sur ce fondement des fables, à travers lesquelles néanmoins on peut appercevoir une tradition altérée & corrompuë de l'histoire de Moyse. Car il est certain, que la postérité de Noë ne pût oublier, ni si tôt, ni entiérement ce qu'ils avoient entendu de leurs ayeux touchant la création du Monde, le déluge, la longue vie des prémiers hommes, l'édifice de Babel & la confusion des langues. Mais comme les véritez qui ne sont soutenuës que de la tradition, s'augmentent en peu de tems, ou se diminuent, après quelques générations, elles ne paroissent plus que des monstres hideux, *desinit in piscem, mulier formosa superné.* Nous verrons plus amplement dans la suite, la vérité de cette remarque. Ici nous ne nous arrêterons; qu'à ce qui regarde l'histoire.

Les Peuples ont été jaloux de leur antiquité.

Eusébe, pour exemple, parle dans ses Croniques des Rois des Caldéens, & cite Appollodorus, Bérose & Abydénus, qui

Du Saros des Caldéens & de leurs autres Cycles.

qui donnent à ces Peuples dix [a] Rois avant le déluge, & les font vivre plusieurs *Saros*, qui est une période de trois mille six cens ans. N'est-il pas plus clair que le jour, que Bérose de qui les autres Auteurs ont tiré ces fables, avoit raporté une fausse tradition fondée sur les dix générations, qui précédérent le déluge, dont Moyse parle au chapître 5. de la Génése, puisque le déluge arriva selon Bérose, sous Xixuthrus le dixiéme Roi, comme Noé est le dixiéme homme depuis Adam. N'est-il pas aisé encore d'appercevoir que cette période de 3600 ans est inventée, au sujet de la longue vie, de ces prémiers hommes?

Ce seroit perdre le tems, que de s'arrêter à refuter ces chiméres. Car le déluge dont parle ces Auteurs a été universel, ou particulier en Caldée. S'il a été général par toute la terre, il faut recourir à l'histoire de Moyse comme à une histoire divine, puisqu'il étoit impossible de sçavoir autrement que par la révélation, que tout le genre humain par toute la terre habitable sans aucune exception, eût été étouffé sous les eaux. Et si l'histoire de Moyse est véritable & divine, elle doit être la régle de toutes les autres. Si ce déluge n'a pas été universel, & qu'il n'aît inondé que quelques parties de l'Asie, il s'ensuivroit de l'histoire des Caldéens, qu'il y auroit d'autres pays, qui auroient été peuplez, pendant 432000 ans avant le déluge. Nous ferions tort au Lecteur qui aura l'idée du Monde par la lecture de cet ouvrage, de refuter une telle fable.

On.

[a] Bérose, Abydénus, & Appollodore dans Eusébe, parlent de dix Rois des Caldéens qui ont précédé le déluge. Pour compter les années, ils ont trois Cyles, le prémier, de soixante ans qu'ils nomment *Sosus*, le second de 600 ans appellé *Nirus*, le troisiéme de 3600 ans nommé *Sarus*.

Le prémier de ces dix Rois est:

1 Alôrus qui régna 10 Sarus,
2 Alaspargus 3
3 Amelôn 13
4 Aménon 13
5 Métalatus 18
6 Daorus 10
7 Aedorachus 18
8 Amphis 10
9 Oliartes 8
10 Xixuthrus 18
Somme 120 Saros,
Qui font 432000 ans.

Anianus & Panodotus, deux Moines, ont cru que ces années ne signifioient que des jours, desorte que ces six vint *Saros* ne feroient que 1183 années des Egyptiens 6 mois & vint-cinq jours: à quoi si on ajoute 1058 ans, où il n'y a eu aucun Roi à ce qu'ils prétendent, toutes ces années feront ensemble 2242 ans, qui est le tems qui s'est écoulé, depuis la création, jusqu'au déluge selon la version gréque. Mais cela se dit sans aucune preuve.

Des Saros des Caldéens.

On peut encore faire une réflexion au sujet de ces Cycles qu'ils nomment *Saros* qui est de 3600 ans, *Nirus* de 600 ans, & *Sosius* de 60 ans. Comme les Cycles dont on a parle ont toûjours été fondez sur quelques raisons d'Astronomie, il s'ensuivroit que cette science auroit été connuë, il y auroit des deux & trois cens mille ans, ce qui est la plus grossiere de toutes les absurditez, comme on le montrera, quand nous parlerons de l'Astronomie.

Surquoi donc étoient fondées toutes ces périodes? Il est vrai que Joseph parle d'un Cycle de six siécles, après la révolution duquel la grande année s'accomplit. Il ajoûte encore, que les prémiers hommes ne devoient pas vivre moins de six cens ans, afin de perfectionner l'Astronomie. C'est en effet la premiere période Luni-solaire, c'est-à-dire, où les années sont de douze mois, de trente jours chacun. Elle est composée de trente une périodes de dix-neuf années, & d'une d'onze. Quoique les Chronologistes n'en parlent point, le célébre M. Cassini l'estime fort, & dit, que les Indiens s'en servent encore aujourdhui. On peut donc croîre que les Caldéens s'en servoient. Mais Joseph ne parle point de cette période de 3600 ans, ni de ces hommes qui auroient vécû 64800 ans, qui font dix-huit Saros, quoiqu'il cite Bérose & ces autres Auteurs qui ont attribué quelques [b] siécles à la vie des prémiers hommes, il dit seulement, qu'il y en a qu'on fait vivre mille ans. Je croirois donc, pour hazarder une conjecture que je ne puis examiner, que ces *Saros* ne sont autre chose, que le Toth des Egyptiens, qui étoit un Cycle de 1460 ans. Nous en parlerons ailleurs. On sçait qu'il prenoit son nom de la Canicule, & ce qui me fait naître cette pensée, c'est qu'un Auteur Arabe nous apprend, que les Arabes appellent la canicule *Al-Shaari*, d'où est venu le nom de *Syrius* & sans doute celui de *Sarus*.

Lib. 1. Antiq. ch. 3.

Albulfarage de Mor. Arabu.

Diodore de Sicile dit, que ces mêmes Caldéens, se vantoient d'avoir des observations des Astres de 4703000 ans avant

Lib. 2.

[b] Valére Maxime lib. 8. cap 13. dit au raport de Xénophon dans ses voïages, qu'un Roi de l'Ile des *Lathmiens*, ou selon M. de Saumaise *des Latmiens* avoit vécu huit cens ans, & son pére six cens, mais Valére Maxime s'en raille.

avant l'expédition d'Aléxandre. Si la remarque de Diodore n'eſt point fauſſe, il nous a fait voir la folle vanite de cette Nation à l'égard de ſon antiquité. Puis qu'on lit dans un des Commentateurs d'Ariſtote, que ce Philoſophe, ayant prié Calliſthéne qui étoit à la ſuite d'Alexandre, de lui envoyer les obſervations des Caldéens, on n'y en trouva que de mille neuf cens trois ans. Peut-être auſſi que Diodore s'eſt trompé, car Pline remarque, qu'Epigéne parle d'obſervations de 470000 ans, qui étoient gravées ſur des planches de terre cuite, que les Babyloniens avoient faites pour tirer l'Horoſcope des Enfans, à ce que dit Ciceron & de quoi il ne fait aucun cas. Au contraire il dit [c] manifeſtement que cela eſt faux, parce "que ſi on avoit commencé, ,, on n'auroit pas fini. Or, ajoûte-t-il, nous n'avons au-,, cun Auteur, qui diſe que cela ſe faſſe, ni qui ſçache que ,, cela aît été fait· Pline remarque encore au même endroit, que Béroſe & Critodémus ne font monter ces obſervations qu'à 490 ans, ce qui échoit environ le tems de l'Ere de Nabonaſſar. De ſorte que peut-être toutes ces obſervations des Caldéens, dont on fait tant de bruit, ne font autre choſe, que l'époque de Nabonaſſar. Ajoûtez à toutes ces remarques, qu'on a pû aiſément à l'aide des tables aſtronomiques, remonter fort haut dans les obſervations des Aſtres. On pourroit mêmes pouſſer ces obſervations au delà de la création du Monde : ſi bien qu'il faut les joindre néceſſairement à l'hiſtoire pour en former quelque argument légitime touchant la durée du Monde.

Simplicius Lib. 2. de Cal.

Lib. 7. cap. 56.

Lib. 2. de Divinat.

De l'Antiquité des Ibéres. Lib. 3.

Strabon parlant de l'Ibérie, l'ancien nom de l'Eſpagne, dit, que ces peuples ſont très ſçavans, qu'ils ſe ſervent de la Grammaire depuis long-tems, & qu'ils ſe vantoient d'avoir des poëmes, des loix écrites, & des monumens d'une antiquité de ſix mille ans. Mais tout cela ſe dit ſans preuves : ces monumens n'ont jamais été ni vûs, ni connus. Cependant l'Eſpagne a été expoſée aux Carthaginois, qui y ont

[c] Cicero Lib 2 de Divinatione. *Nam quod aiunt quadraginta & Septuaginta millia annorum in periclitandis experiundiſque pueri., quicunque eſſent nati, Babylonios poſ[illegible] [illegible]. Si enim eſſet factitatum, no[illegible] [illegible]m. Neminem autem hab[illegible] [illegible] qui aut fieri dicat, aut,*

ont établi des Colonies facilement, comme en un pays exposé au prémier occupant, à cause du petit nombre de ses habitans. Ils avoient sans doute entendu dire quelque chose aux Phéniciens, de l'antiquité du Monde : & sur cette tradition, ils se vantoient d'avoir des loix & des monumens de six mille ans. Enfin on ne trouve pas plus d'apparence à croire ces six mille ans, que s'ils avoient parlé de six cens mille ans. Strabon ajoûte, que les Phéniciens occupérent ce pays avant le tems d'Homére, il ne faut pas s'en étonner. La bonté du climat & la richesse des mines, y devoient attirer des habitans de tous côtez. Il remarque, que les Carthaginois y ayant fait une descente sous la conduite de Barca, y trouvérent des créches & des tonneaux faits d'argent. Les Anciens ont appellé quelques Iles de ces côtes, les Iles des Bienheureux. Anacréon a rendu célébre l'Ile de Tartesse, qui est aujourdhui Cadis selon Salluste. Ces pays ont donc été fort connus & fort renommez. Hercule y fit à ce qu'on dit une expédition & rendit célébre ce detroit, où étoient les colonnes d'Herculè. Mais tout ce qu'on a dit de ce pays, ne surpasse pas l'antiquité de la Gréce. Et on doit considérer ces six mille ans dont ces Peuples se vantoient dans Strabon, de la même maniére, que les dix mille ans, que Platon dans son Timée, donne à des Athéniens qui n'ont jamais été. Ce Philosophe, dans la description qu'il fait de son Ile Atlantique, fait paroître qu'il avoit oui dire quelque chose aux Egyptiens de l'état d'innocence du prémier homme, & du passage de la mer rouge. Il y a même quelqu'apparence, qu'il écrivit cette histoire pour insinuer secrétement aux Athéniens le dessein & le courage de résister à leurs ennemis, qui étoient alors liguez [d] contre eux en grand nombre. Car enfin l'histoire de

De l'antiquité que Platon attribue aux Athéniens dans son Timée.

[d] Il y eut environ ce tems là plusieurs guerres, qui affoiblirent fort les Athéniens, depuis la défaite de leurs troupes en Sicile. Les Lacédémoniens les batirent, & mirent le gouvernement de l'Etat entre les mains de trente personnes qu'ils choisissoient à leur gré. Théraméne & Socrate furent condamnez à mort, sous ce gouvernement. Platon pouvoit avoir alors vint huit ans. Cette mort de son maître l'affligea & l'aigrit contre ces gouverneurs. Les Thébains se firent craindre des Athéniens, quelques tems aprés. La guerre des Associez vint ensuite, *Sociale bellum*, où quatre ou cinq peuples étoient liguez contre les Athéniens. Après vint la guerre sacrée, contre les Phocéens, que

de la Gréce, & en particulier celle d'Athénes étoit trop connuë, pour s'imaginer que Platon aît voulu débiter ce qu'il a dit, comme une histoire véritable.

Comme on ne parle dans ce chapitre que de ce qui concerne l'histoire, on ne dira rien de ces divers calculs des Astronomes, qui attribuent au Monde des cent mille années, selon qu'ils se sont imaginez, que les constellations & sur tout les sept Planétes, devoient être conjointes, au commencement de leurs cours.

Ce qu'on doit juger de ces prétenduës antiquitez.

On peut avoir oublié quelques traits d'histoires, qui parlent d'une grande antiquité du Monde. Mais j'ose assûrer, que si cela est, ce que je ne crois pas, le Lecteur trouvera de lui-même, assez de lumiére dans cet ouvrage, pour découvrir la fausseté de cette prétenduë antiquité. Ce n'est pas assez de s'attribuer sans preuves, une ancienne durée, il faut qu'elle s'accorde nécessairement avec les autres histoires, & qu'elle soit prouvée par quelque monument certain & incontestable. Mais au contraire, il faut poser ici ce principe certain, que généralement tous les Auteurs, sans en excepter un seul, n'ont rien connu qui aît quelqu'apparence de vérité, au delà de l'Empire des Assyriens. Encore même, les plus judicieux Historiens se sont-ils apperçûs, qu'il y avoit beaucoup de fables, & beaucoup d'incertitude. Diodore de Sicile dit, que les nouveaux Auteurs les plus considérables se sont principalement appliquez à écrire l'histoire des derniers siécles, ayant laissé celle des prémiers tems, parce qu'ils y trouvoient trop de difficultez. Et Tite-Live, au commencement de son ouvrage, a fait avec raison cette judicieuse remarque: [e] " qu'il n'entreprenoit " pas

Les plus sages Historiens, ont reconnu ces fables.

Lib. 4.

In præfat.

que les Athéniens secouroient, à cause que Philippe de Macédoine & les Thébains en étoient les principaux Chefs. Toutes ces guerres se firent pendant la vie de Platon, qui parla sans doute de ces antiques Athéniens & de leur valeur, pour donner courage à ceux de son tems. Il faut ici remarquer, que Diogéne Laërce dit de Solon, qu'il avoit prémiérement commencé à traiter cette matiére (c'est à dire l'histoire Atlantique) qu'il avoit aprise à Saï, des Savans d'Egypte & que la vieillesse & la mort l'empêchérent de l'achever. Il ajoute que Platon avoit retouché ce même sujet & l'avoit rempli de plusieurs fictions. Solon, qui voyoit ses Athéniens assujettis à Pisistrate, avoit voulu sans doute, de même que Platon, relever le courage de ce peuple.

[e] Tite-Live dans sa préface. *Quæ ante conditam, condendamve urbem poeticis magis decora fabulis, quàm incorruptis rerum gestarum monumentis, traduntur,*

„ pas de soutenir, ni de refuter, ce que les Poëtes avoient
„ écrit avant le tems de Rome, ou au tems de sa fondation,
„ parce que leurs discours avoient plus de l'agrément
„ des fables, que de la vérité d'une histoire, prouvée par
„ des monumens certains. Il faut, ajoûte-t-il, le pardonner
„ à une antiquité, qui vouloit rendre la fondation de
„ ses Etats & de ses Villes plus auguste, en y intéressant
„ les Dieux.

C'est à quoi ces sages Historiens ne se sont point arrêtez. Ils sçavoient que chaque Nation, pour peu que son antiquité ait été inconnuë, s'étoit efforcée de passer pour l'origine des sciences, aussi-bien que du genre humain. On peut voir dans Diodore de Sicile, combien les Rhodiens & les Crétains étoient jaloux de leur antiquité. La connoissance des Dieux, des loix & de plusieurs autres commoditez de la vie étoit sortie de Créte, si on les en croit; quoique Minos leur prémier Législateur aît vécu, au raport d'Hérodote, trois générations seulement avant la guerre de Troye. On ne doit pas faire plus d'Etat, de ce que disent les Egyptiens, quoi-qu'ils soient véritablement dès la prémiére antiquité, parce que cette envie dominante, de vouloir être les prémiers hommes, & de faire naître chez soi, tout ce qu'il y avoit eu de considérable & de grand parmi les hommes & dans les sciences, les avoit emportez si loin, qu'outre l'origine des arts & des sciences qu'ils s'attribuoient, ils vouloient encore, que les Macédoniens tirassent leur extraction de chez eux, à cause qu'ils s'étoient rendus rénommez par leur Empire. Car ils prétendoient au rapport de Diodore, qu'un Macédon étoit fils d'Osiris. *Libr. 10.* *Libr. 1.*

On ne doit pas s'arrêter davantage, à ce que dit le Roi *Cosar* dans le livre intitulé de son nom *Cosri*, qu'il y avoit des édifices de cent mille ans, chez les Indiens. L'Auteur répond en un mot, que ce sont des fables & remarque, qu'on ne doit faire aucun cas de certains livres composez à *Part. I.*

tur, ea nec refellere, nec affirmare in ut miscendo humana divinis, primordia animo est. Datur hac venia antiquitati urbium augustiora faciat.

la phantaisie de quelques particuliers, qui se plaisent à débiter des contes ridicules, comme ceux dont il parle, [f] ou on fait mention de *Janbusar, Tzagrith & Roane*, qui auroient vécû avant Adam, & que Janbusar étoit le Précepteur d'Adam. Ces mêmes rêveries parlent de dix mille ans. Le Lecteur nous pardonnera si nous l'ennuyons de ces fables. Nous avons tâché d'être exact à raporter toutes les petites objections, qu'on pourroit tirer des Livres des Anciens, sans en négliger aucune.

Voilà les pitoyables argumens, dont les Libertins, Sçavans dans l'histoire auroient pû se servir. Il ne reste plus qu'à considérer, dans les chapîtres suivans, l'histoire des Egyptiens, & des Chinois, d'où ils s'imaginent pouvoir tirer de plus fortes objections.

CHAPITRE XX.

De l'Histoire des Egyptiens.

IL n'y a point de pays dont il soit parlé plus souvent dans l'Histoire sainte, que celui d'Egypte, à cause des Patriarches & de leur postérité, qui y demeura pendant plus de deux siécles, & qui en sortit avec grand éclat, pour aller prendre possession, de la Canaan.

Gen. 10.

De Mitsraim & des deux parties de l'Egypte.

Moyse dit qu'un des fils de Cam fut *Mitsraim*. C'est le nom que l'Egypte porte, dans tous les Auteurs sacrez. On remarque, que ce mot *Mitsraim*, est dans un cas que la Grammaire nomme duël, pour signifier deux, parce que l'Egypte se distingue ordinairement, en haute & basse Egypte. L'une est vers l'Ethiopie qui commence à la ville de Syéne, & s'étend en descendant jusqu'à Memphis, où le Nil se partage en plusieurs bras, qui forment un triangle, à un

[f] Cosri dans sa prémiére partie, nomme l'un de ces Livres העבודה, que quelques uns traduisent *de l'agriculture*, l'autre המכשות *Des aspects*. Il remarque, qu'il y en a qui croient, que ces deux tîtres se rapportent à un même ouvrage, ce qui est fort vrai-semblable. Ce pourroit être un traitté du culte rendu aux constellations, c'est à dire, au Soleil, à la Lune & à l'armée des cieux, comme parle l'Ecriture.

à un bout desquels est Péluse, & à l'autre la ville d'Alexandrie. Ce triangle fait l'autre partie, & c'est-là cette basse Egypte fort connuë chez les Anciens, sous le nom de *Delta*, à cause de sa figure triangulaire. Ces deux Egyptes sont de si petite étenduë, qu'elles ne passent pas au delà de six ou sept dégrez, qui ne font tout au plus que cent soixante quinze lieuës de France, avec quarente ou cinquante de largeur. Δ

Cette distinction n'est pas fondée sur le mot Mitsraïm.

Il est pourtant vrai que cette distinction de l'Egypte est plûtôt venuë des Historiens, que de la force du mot Hébreu, puisque les Egytiens sont nommez indifféremment *Mitsrim* & *Mitsraïm*, cette diversité n'ayant point d'autre cause que la difference de ponctuation, qui est assez nouvelle, & qui est arbitraire sur ce mot de *Mitsrim*.

Autre raison de cette étymologie.

Il y a beaucoup d'apparence, que ce nom de *Mitsraïm* fut donné à ce pays, à cause qu'on y alloit de l'Asie par un Istme, & que ce pays est étroit, fortifié de tous côtez de montagnes, de digues & de chaussées, pour renfermer les eaux du Nil. Car on peut raporter l'origine du mot Hébreu à toutes ces choses; & c'est le nom qu'Esaïe lui donne dans sa Prophétie. C'est aussi le même sens qu'on peut donner aux paroles du Prophéte Michée, quand il dit, qu'on viendra à Jérusalem d'Assyrie & depuis la forteresse jusqu'au fleuve. Le Prophéte veut dire sans doute, depuis l'Egypte jusqu'à l'Euphrate. מצר Chap. 19. ℣. 6. Ch. 7. ℣. 12.

L'Egypte est encore nommée quelquesfois *Raab* dans l'Ecriture. Les Sçavans prétendent, que ce mot signifie une poire, qui a la figure de la basse Egypte, qu'on nommoit *Delta*, à cause de son triangle. Il y avoit autresfois une ville au milieu de ce *Delta* qu'on nommoit *Atrive*, qui signifie le cœur de la poire. Ps. 87 ℣. 4. Ps. 89. ℣. 11. Es. 51. ℣. 9.

Du nom de Pharaon.

L'Idée que l'Ecriture sainte nous donne de ce pays, nous le fait concevoir, comme un seul Etat, gouverné par un seul Roi qui se nommoit généralement *Pharaon*: on l'ajoûtoit au nom propre du Roi. Joseph veut que ce mot signifie *Roi*; d'autres prétendent qu'il signifie *Crocodile*, & on pourroit soutenir ce sentiment par plusieurs endroits de l'E-

Ezech. ch. 29. It. 32.

criture sainte, où on parle du Roi d'Egypte, comme d'un monstre qui vivoit dans les eaux. Car l'opinion de Joseph, ne se peut défendre, parce que souvent l'Ecriture ajoûte le nom de *Roi*, à celui de *Pharaon*, ce qu'elle ne feroit pas si *Pharaon* signifioit *Roi*. Si ce nom étoit hébreu, on pourroit avancer plusieurs conjectures sur son étymologie, mais comme il est égyptien, on se tourmenteroit inutilement. Il est presque inutile, de raporter ici ce que dit un Auteur

Albupharaje.

Arabe, qu'au tems de Sérug, un Apiphanus Roi d'Egypte bâtit un vaisseau, pour faire des courses sur ses Voisins. & qu'après lui régna un nommé *Pharaon* fils de Sanes, d'où est venu aux autres Rois d'Egypte, le nom de *Pharaon*. Cet Historien est si plein de contes, [a] qu'il n'est pas propre à donner une idée fort avantageuse de l'érudition des Arabes.

L'Histoire sainte ne parle que d'un seul Roi en Egypte, qui ait regné en même tems.

Quoi-qu'il en soit, l'Histoire sainte qui parle souvent de ce pays, ne fait jamais mention que d'un seul Roi. Il est parlé de Pharaon, quand Abraham descendit en Egypte. Il en est parlé du tems de Joseph & même d'une maniére, qui nous laisse l'idée d'un grand Prince fort absolu sur ses Sujets, & qui avoit dans sa maison, un grand nombre d'Officiers. Cela paroît encore par la circonspection, dont usa Joseph, pour présenter son pére à Pharaon. Quand Moyse nous parle de Pharaon, on voit un Prince puissant & absolu, qui avoit réduit dans un cruël esclavage, un Peuple étranger, comme les Israëlites, composé de six cens mille hommes, sans compter les femmes, ni les enfans. A diviser l'Egypte en plusieurs Etats, on ne pourroit guéres comprendre, qu'aucun de ces petits Etats eût pû s'assûjettir une multitude si nombreuse. D'ailleurs il paroît de cette histoire, que ce Prince avoit un pouvoir despotique sur

[a] Il dit pour exemple, qu'Achab rebâtit Jéricho; que la fille de Pharaon qu'il nomme Amumphatis donna Jannes & Jambres à Moyse, pour Précepteurs. & que l'Apôtre S. Paul nous l'a apris; que Cyrus avoit épousé la sœur de Zorobabel, & que pour cette raison il est nommé par Esaïe, *l'Oint de Dieu*, comme parent du Roi David; que Scipion l'Africain détruisit Carthage, au tems du second Artaxerces qui avoit épousé Esther, & que l'Afrique reçut son nom, de ce Général; que Socrate ayant censuré un Roi d'Athénes, fut condamné à mort, à cause des calomnies, dont il fut chargé par Anitus & Mélitus les Enfans de ce Roi. On peut juger de cet Auteur, par ces remarques.

sur ses Sujets, puisqu'ils furent contraints de souffrir tant de playes accablantes, sans oser contraindre leur Roi de laisser aller ce Peuple, à l'occasion duquel ils souffroient tant de miséres.

Nous remarquerons en passant, que l'Histoire sainte parle souvent de la sortie du Roi qui se faisoit le matin, pour aller vers le fleuve, & que Diodore de Sicile explique cette coûtume. Il dit que les Rois d'Egypte sont soûmis aux loix, que le matin ils lisent prémierement leurs lettres, qu'ensuite ils se lavent, & que revétus de leurs habits royaux, ils sacrifient à leurs Dieux. *Exod. ch. 7. ℣. 15. It. ch. 8. ℣. 20. Diod. Lib. 1.*

Depuis que les Israëlites furent sortis d'Egypte, l'Histoire sainte n'en parle qu'au tems des Rois d'Israël. Il est fait mention du Roi *Sésac*, au tems de Salomon & de Roboam son fils, sous lequel ce Roi Egyptien enleva les trésors de la maison de l'Eternel. L'Histoire sainte donne à ce Roi douze cens chariots avec soixante mille hommes de Cavalerie, & une infanterie sans nombre, composée de différentes Nations, entr'autres d'Ethiopiens. *1 Rois ch. 11. It. 14. 2 Cron. ch. 12.*

Il est parlé du Roi *So*, avec lequel Hosée Roi d'Israël fit une ligue secréte, pour se revolter contre le Roi des Assyriens, ce qui causa la ruïne du Royaume d'Israël. Il est encore parlé du Roi *Néco*, qu'Albupharaje interpréte *boiteux*, qui marcha vers l'Euphrate, contre le Roi des Assyriens, tua en Méguiddo Josias Roi de Juda, & s'assujettit tellement ce Royaume, qu'il emmena prisonnier Jéhojacaz le fils de Josias, établit pour Roi de Juda, Eliakim son frére, & imposa un tribut à tout le pays. Alors les Rois de Juda se virent exposez aux armes des Rois d'Egypte & des Babyloniens, entre lesquels ils étoient situez, comme ils furent ensuite entre les Ptolomées & les Séléucides. Hérodote s'accorde avec l'Histoire sainte, à l'égard de ces deux Rois; car il dit, que Sanchérib Roi des Assyriens entra en Egypte, contre *Séthon* Roi des Egyptiens. Ce Séthon est le Roi *So*, & l'Ecriture nous laisse entrevoir le sujet de cette guerre, dans la ligue d'Hosée avec le Roi *So*; contre le Roi des Assyriens. Le même Hérodote parlant *2 Rois ch. 17. 2 Rois ch. 23. Lib. 2.*

de *Néco*, fils de Psamméticus dit, qu'il entreprit de percer l'istme, & qu'il livra bataille aux Syriens en Magdolo. Ce fut-là que Josias fut tué.

On voit clairement par toutes ces histoires, qu'il n'y a eu en tout tems, qu'un Roi souverain de toute l'Egypte & si on parle de *Nomes*, de Cantons, ou de Gouvernemens, ce n'étoit point des Etats indépendans, puisque l'histoire sainte ou profane, ne parle jamais que d'un seul Roi d'Egypte. Cela se peut encore prouver par l'histoire de Moyse,
Lib. 2. ch. 5. que Joseph a écrite dans ses Antiquitez. Cet Historien met la demeure de la Cour des Rois d'Egypte à Memphis, mais il s'est trompé sans doute. Elle étoit alors à Tanis, ou *Tsohan*, parce que ce fut-là où la sainte Ecriture nous dit souvent, que Dieu fit les prodiges, dont il est parlé dans
Ch. 13. ℣. 23. l'histoire de l'Exode. Et au livre des nombres il est remarqué, que la ville de Tanis fut bâtie sept ans après celle d'Hébron. Quoi-qu'il en soit, Joseph fait le récit d'une guerre qu'il y eut entre les Egyptiens & les Ethiopiens. Ceux-ci batirent d'abord les Egyptiens, pénétrérent fort avant dans l'Egypte, & furent ensuite défaits & repoussez dans l'Ethiopie par Moyse Général des Egyptiens, qui assiégea Saba la capitale d'Ethiopie, que Cambyse nomma depuis Méroë, à ce que dit Joseph. Dans toute cette histoire, il n'est pas dit un mot du Royaume de Thébes, ni d'aucun autre Roi d'Egypte, que de celui qui fut pére de Thermutis, c'est ainsi que Joseph appelle la Princesse, qui prit soin de l'éducation de Moyse.

Les Prophétes parlent quelquefois des Rois d'Egypte.

Il est vrai qu'il y a un endroit dans le Prophéte Jérémie, où il est parlé des Rois d'Egypte, *l'Eternel des armées, le Dieu d'Israël a dit, voici je m'en vais punir le grand Peuple de No, & Pharaon & l'Egypte, ses Dieux & ses Rois, tant*
Ch. 46. ℣. 25. *Pharaon, que ceux qui se fient en lui.* Un autre Prophéte
Esa. ch. 19. parlant des jugemens de Dieu sur l'Egypte dit: « qu'il mettra aux mains l'Egyptien contre l'Egyptien, Ville contre » Ville, Royaume contre Royaume. Les principaux de » Tsohan (ou Tanis) dit-il, sont insensez, les principaux » de Noph (ou Memphis) se sont trompez, les Cantons des Tribus

„ Tribus d'Egypte l'ont fait égarer. L'Hébreu dit l'*Angle* des Tribus, mais quel que soit le sens de ce mot *Angle*, il y est parlé de Tribus.

Pour entendre cet endroit de l'Histoire sainte, & tout ensemble les prédictions qu'on lit dans Esaïe, dans Jérémie, & dans Ezéchiel, il faut avoir recours aux autres Historiens, surtout à Hérodote qui nous explique assez clairement ces Prophéties. On a déja remarqué, que cet Historien nous apprend qu'au tems du Roi Séthon ou So, le Roi des Assyriens nommé Sanchérib envahit l'Egypte. Après la mort de Séthon, ce pays fut troublé par des guerres civiles qui se terminérent, par l'élection de douze Rois : le pays fut alors divisé en autant de petits Etats. Hérodote dit, qu'ils s'accordérent tous à bâtir le Labyrinthe, que Diodore de Sicile attribuë à un Roi nommé Mendes ou Maris. C'est de cette guerre civile sans doute, qu'Esaïe a voulu parler au ch. 10. de ses révélations. Psamméticus se rendit le plus considérable & le maître de ces Rois, & assiégea la ville d'Azot, qu'Hérodote met en Syrie, confondant toûjours la Palestine avec ce pays. Son fils Néco lui succéda, qui marcha contre les Assyriens & donna bataille à Josias en Magdolo, que l'Ecriture appelle Méguiddo. Psammus son fils régna après lui durant six ans : & Apries fils de Psammus & petit fils de Néco régna ensuite vingt-cinq ans. C'est cet Apries, que l'Ecriture nomme Hoprah sous lequel Jérémie se retira en Egypte, & duquel il dit, que Dieu le livreroit entre les mains de ses ennemis. De fait les autres Historiens nous apprennent, que ses sujets se révoltérent contre lui & mirent *Amasis* à sa place. On nous parle ensuite de Psammenit qui fut défait entiérement, par Cambyse fils de Cyrus Roi des Perses.

On explique ces prophéties.

ch. 44. ℣ 30.

On voit par toutes ces histoires, que les Rois d'Egypte s'efforcérent souvent de subjuguer l'Asie : desorte qu'ils eurent plusieurs guerres avec les Assyriens, & avec les Babyloniens, après que Nabucadnedsar eut entiérément soûmis l'Empire d'Assyrie. Ce Conquérant ayant ruïné le vieux Tyr, passa en Egypte & la subjugua, Mais comme ces révolu-

volutions n'étoient pas de durée, l'hiſtoire n'en parle qu'en paſſant: & cependant le peu qu'elle en dit, ſuffit, pour donner du jour aux Prophéties de Jérémie & d'Ezéchiel, touchant l'Egypte.

Des villes d'Egypte, dont l'Hiſtoire ſainte fait mention.

Nombr. 13. ℣. 23.

Les villes d'Egypte dont l'Hiſtoire ſainte nous parle, ſont prémiérement *Tſohan*, que la verſion des Septante appelle *Tanis*. On peut aſſûrer que ce fut la prémiére demeure des Rois d'Egypte, puiſque Moyſe, pour faire concevoir une grande antiquité de la ville d'Hébron, dit, qu'elle fut bâtie ſept ans avant Tanis. Ainſi on doit croire, que c'étoit la demeure des Rois d'Egypte, lors qu'Abraham s'y retira à cauſe de la famine, & lorſque Moyſe s'y préſenta devant Pharaon, pour lui demander qu'il laiſſât aller les Iſraëlites. C'eſt pourquoi l'Ecriture ſainte parle ſouvent des miracles faits au pays de Tſohan. M. Bochart croit, qu'Homére en a voulu parler, quand il a dit, qu'il y avoit une journée de chemin, depuis Pharos juſqu'au lieu du ſéjour de ces Rois: nous l'avons remarqué ailleurs. L'Hiſtoire ſacrée fait encore mention des villes de *Python* & de *Rameſſès* que les Iſraëlites bâtirent, à quoi la verſion Gréque joint la ville d'*On* ou *Héliopole*. Je ne ſçai pourquoi, preſque tous les Interprétes veulent, que ces villes ayent été conſtruites par les Iſraëlites, pour être des magazins de grains, puis qu'au tems des ſept années d'abondance, ils étoient en trop petit nombre, pour faire de ſi grans ouvrages. On voit encore ſur les Cartes de Ptolomée une embouchure du Nil, qu'il appelle *pathmétique*, & Hérodote parle de *Patumos*, qui eſt apparemment cette ville de Python. Jérémie parle de la terre de *Pathros*, qu'on croit être la haute Egypte, ou la Thébaïde, ou ſelon d'autres l'Ethiopie. Mais comme ces pays ſont contigus, il y a peu de diſtinction. Le Prophéte parle encore de *Taphnis*, & de *Noph*, que les Interprétes Grecs traduiſent Memphis: cette ville devint le ſéjour des Rois d'Egypte. On ne ſçait pas qui la bâtit: Diodore l'attribue à *Ouchereus*, qui lui donna le nom de ſa fille *Memphis*. Hérodote dit, que *Ménes* le prémier Roi d'Egypte en fut le fondateur. L'Hiſtoire ſainte n'en parle

Epiſt. 3 St. Amand.

Odyſſ. 4.

Exod. ch. 1. ℣. 11.

Jer. ch. 44. ℣. 1.

Voyez M. Bochart Geogr. Sacr. Part. 1. Lib. 4. ch. 27.

qu'aſſez

qu'assez tard, & Homere n'en a pas dit un mot. Il faut remarquer à l'égard de *Taphnis*, qui est le Daphnis des Grecs, qu'elle etoit la demeure du Roi Hophra, au tems que Jérémie fut contraint malgré lui de se retirer en Egypte, avec le reste des Juifs, qui n'avoient pas été emmenez en captivité. Le Prophéte Ezéchiel ajoûte à ces villes ou ces contrées, celle de *Sin*, où il dit qu'est la force d'Egypte. Quelques-uns croient que cette Sin est Syéne, mais sans raison, car le Prophéte n'y mettroit pas la force de l'Egypte. D'autres l'entendent avec plus d'apparence de *Péluse*, pays de difficile accez, à cause de sa terre fangeuse, d'où elle a tiré son nom Grec de *Péluse*, ce que signifie aussi le mot *Sin* dans la langue Chaldaïque. On pourroit encore entendre par Sin, la Tribu nommée *Sais* dans les Cartes. Le Prophete parle aussi de la ville de *No* & de *Pibéseth*, que Ptolomée appelle sans doute *Pharbétus* dans ses Cartes.

Jérém. ch. 43. ℣. 9.

Ch. 30. ℣. 15.

πηλὸς signifie Boue סין

Pour *No* qui est souvent appellée *Amon-No*, plusieurs Interprétes suivent S. Jérome, qui a traduit Alexandrie; Grotius mêmes est de ce nombre. Cependant il y a peu d'apparence, que le Prophéte aît voulu parler d'une ville, qui ne fut bâtie que long-tems après par Alexandre, & qui n'a jamais été détruite, comme le fut Ninive, dont on ignoroit même le lieu. Le Prophéte Nahum menace néanmoins cette No-Ammon de laquelle il parle, d'une destruction semblable à celle de Ninive. L'histoire nous apprend qu'Aléxandrie fut bâtie en un lieu, où étoit auparavant une ville qu'on nommoit *Rhacotis*, qui n'a aucune ressemblance avec *No-Amon*. C'est pourquoi, il y a plus d'apparence d'entendre par ce nom, la ville de *Diospolis*, puisque *No* vient d'un verbe qui signifie *habitation*, & qu'Ammon est le nom de Jupiter, ce que marque le nom Grec *Diospolis*, *ville de Jupiter*. Le Prophéte dit, qu'elle est située entre les mers, ce qui a déterminé les Interprétes à l'entendre d'Aléxandrie, mais Diospolis étoit assez environnée des eaux du Nil, pour pouvoir dire au stile de l'Ecriture, qu'elle étoit entre les Mers. Enfin il y a des Sçavans qui entendent par *No-Amon* cette fameuse ville de Thébes, qu'on nom-

Nahum ch. 3. ℣. 8.

נוה

 moit

moit aussi Diospolis, dont le pays étoit défendu du côté du Septentrion par le Nil & par la Méditerranée, & à l'Orient par la mer rouge.

Conjecture sur ce mot Pharaon.

S'il est vrai qu'il y aît eu plusieurs Rois dans ces différentes contrées, ne pourroit-on point dire, que celui qui s'appelloit Pharaon étoit le maître des autres, & cela supposé, ne pourroit-on point dire encore, que ce nom de *Pharaon*, lui étoit donné pour marquer sa souveraineté & son indépendance? Il seroit aisé suivant cette conjecture de tirer l'étymologie de ce mot d'un nom hébreu. C'est une pensée qui nous vient dans l'esprit en écrivant, & sur laquelle nous ne voudrions pas trop appuyer.

פרע *signifie entr'autres chose, être Libre.*

Du Nil.

Le Nil est presque nommé toûjours dans l'Ecriture le fleuve, parce qu'il arrosoit seul toute l'Egypte, par plusieurs bras, & par divers canaux. L'Histoire sainte parle de cette contrée comme d'un jardin. On ne peut guéres douter que le nom de *Nil*, ne vienne de l'Hébreu *Nahal* (נחל) qui signifie fleuve & torrent: quoique Diodore dérive ce mot du Roi *Nileus*, en remarquant que ce fleuve s'appelloit auparavant *Egyptus*. Il est aisé d'appercevoir, que ce fleuve n'eut point d'autre nom, que celui de *Nahal* ou de fleuve, parce que n'y ayant point d'autre riviére en Egypte, il suffisoit de parler du fleuve d'Egypte, pour sçavoir de quelle riviére on parloit, sans qu'on pût s'y tromper. Méla remarque, [b] que la source du Nil en Ethiopie s'appelle *Nuchul*. Il y a un autre passage au prémier livre des Croniques, où il est dit, que David fit assembler son Peuple depuis *Schihor* d'Egypte: ce nom *Scihor* signifie *noir*, & se doit entendre assûrément du Nil, à cause de la profondeur de ses eaux, ou parce qu'elles sont souvent troublées par un [c] limon noir. Les Septante ont traduit *depuis les frontiéres*

Lib. 3. cap. 9.

1 Cron. ch. 13. ℣. 5.

שחור.

[b] Méla Liv. 3. cap. 9. *In horum finibus fons est quem Nili esse aliquâ credibile est. Nuchul ab incolis dicitur: & videri potest, non alio nomine appellari, sed à barbaro ore corruptus.*

[c] Plutarque dit, que le Nil fut prémiérement appellé *Mélas*, c'est à dire Noir. Mais il veut que ce nom lui ait été donné, à cause de *Mélanes* fils de Neptune; C'est recourir à la fiction. Il ajoûte, qu'il fut ensuite nommé *Egypte*, de fait Homére l'appelle ainsi. Plutarque tire cette étymologie du nom d'une fille qui s'appelloit *Agamippe* qu'on voulut immoler aux Dieux, & qui se précipita dans ce fleuve. Mais ce nom viendroit plûtôt, de ce que

tiére d'Egypte : je ne sçai pourquoi ils n'ont pas traduit, *depuis le fleuve d'Egypte*, puis qu'ils ont expliqué ce même mot, dans le Prophéte Jérémie, par celui de *fleuve*. Jérémie dit au Peuple qui avoit souvent recours aux Rois d'Egypte, quand ils étoient attaquez par les Assyriens, *qu'as tu affaire d'aller en Egypte pour y boire de l'eau de Scihor?* Aussi les sçavans remarquent, que les habitans le nomment *Siris*; Vitruve dit *Diris*, d'autres *Giris*. Scaliger a remarqué, que les Ethiopiens l'appellent *Schichri*, ce qui vient manifestement de Scichor. Enfin l'Ecriture renomme souvent les Egyptiens, à cause de leur antiquité, de leur science, & de leurs ouvrages de lin.

Jérém. ch. 2. ℣. 18.

Saumaise sur Solin pag. 420.

On a jugé à propos de s'arrêter à faire connoître ce que l'Histoire sainte nous a appris de l'Egypte, non-seulement pour montrer qu'elle est conforme à ce que les autres Historiens nous en ont dit de plus certain, mais encore pour faire comprendre, que cette Nation ayant été si bien connuë des Auteurs sacrez, il ne faut pas s'imaginer, qu'ils n'eussent accommodé la cronologie du monde avec l'histoire d'Egypte, s'il y eût eû quelque monument certain, d'une antiquité beaucoup plus grande que celle dont Moyse avoit parlé. Cela est contre toute sorte de vrai-semblance. Cependant comme les plus fortes objections qu'on pourroit fonder sur l'histoire, se tirent de l'antiquité des Egytiens, il faut examiner ce que les Auteurs nous en ont appris.

L'Egypte a été si connuë des Historiens Sacrez qu'ils n'ont pû ignorer son antiquité.

Il n'y a guéres eu de Nation dans le Monde, qui aît dû être mieux connuë que les Egyptiens. Dans la seule ville d'Alexandrie, il y avoit un grand nombre de Sçavans de toutes sortes de Religions. On a montré ci-dessus, que les Juifs avoient eu de tout tems un grand commerce avec eux: c'est un reproche que les Prophétes leur font souvent. Au tems de la captivité, plusieurs Juifs s'y retirérent avec Jérémie. Onias y bâtit un temple au Canton de Bubaste, par la permission du Roi. On traduisit en Grec l'Histoire sainte; & enfin depuis l'Evangile, on vit dans Aléxan-

Ce pays a été fort connu des autres Historiens.

Joseph. Antiq. liv. 13. cap. 6.

 drie

que ἀιγυπτιᾶν signifie la même chose que μελάνειν *rendre noir*. On remarque encore que les Romains appelloient le Nil *Mélon*.

drie des Juifs, des Chrétiens, & des Payens habiles & ſçavans: deſorte qu'on ne peut douter, qu'ils n'ayent eu ſouvent entr'eux, des diſputes ſur les matiéres de Religion, & que la vérité n'y aît été attaquée par toutes les voyes poſſibles à l'eſprit humain.

Quand il ne s'agit que de raiſonnement, l'opiniâtreté de l'eſprit n'a guéres accoûtumé de céder. Il faut avoir le cœur bien placé & une certaine grandeur d'ame, qui n'eſt pas fort ordinaire, pour avouër de bonne foi qu'on s'etoit trompé, parce qu'on ſe vante plus de ſon eſprit, que d'aucune autre choſe. Et pour ſe déterminer dans une controverſe de ſcience & de raiſonnemens, on ſe tromperoit d'attendre, qu'un parti confeſſât ſon erreur. Il faut conſidérer mûrement, de quel coté le poids & la force des argumens nous emportent. Mais quand il s'agit d'un fait, on ne peut pas pouſſer l'opiniâtreté ſi loin. On y trouve des bornes, au delà deſquelles la conteſtation devient ridicule & impertinente. Or la principale queſtion qui étoit entre les Payens d'un côté, & les Juifs & les Chrétiens de l'autre, conſiſtoit principalement en faits. Moyſe diſoit, que le Monde avoit été créé, il n'y avoit que ſix mille ans tout au plus. Il diſoit qu'un déluge avoit détruit tout le genre humain, à la reſerve d'une ſeule famille, il n'y avoit pas quatre mille ans.

Il diſoit encore, qu'il n'y avoit guéres plus de trois mille ans, qu'on ne parloit qu'un ſeul langage ſur la terre. Et il fait aſſez connoître, que cette langue n'étoit pas celle des Egyptiens, puis qu'il les fait deſcendre dans ſon hiſtoire, d'une race maudite de Dieu.

La diſpute de l'âge du monde étoit facile à décider, entre les Payens & les Juifs joints avec les Chrétiens.

Voilà trois faits, trois fameuſes époques qui ne requiérent ni ſubtilité, ni pénétration, ni philoſophie pour leur examen, il ne faut que lire une hiſtoire avec de bonnes preuves. On diſpute en Egypte, dans Alexandrie le lieu du Monde le plus propre, pour examiner ces faits que Moyſe poſoit, ou ſuppoſoit dans ſon hiſtoire. Les Egyptiens ſont les peuples les plus antiques de la terre, chacun en convient & Moyſe en demeure d'accord. On eſt ſur les lieux, on peut examiner les Villes, les Temples, les Sépulcres, les Pyramides,

ramides, les Obelisques, les ruïnes de Thébes, & du Labyrinthe. On peut visiter les Annales des Prêtres, & consulter tous les Historiens. Voilà des sources d'où on pouvoit tirer des argumens de toutes les sortes, pour appuyer la vérité d'une histoire. Rien n'y manque; on n'en peut désirer d'avantage.

On pouvoit alors déchifrer les Hiéroglyphes, dont se servoit cette ancienne Nation, & dont tous leurs monumens étoient remplis, comme il paroît aujourdhui par les restes que nous en avons. Pline parlant des obélisques, remarque, que ceux que le Roi *Eraphio*, c'est apparemment le Roi *Hophra*, dont parle l'Ecriture, ceux dis-je que ce Roi fit ériger, étoient sans notes, & sans sculpture: preuve certaine, que tous les autres en avoient, comme il le dit expressément. On ne peut douter, que ces notes, ces Hiéroglyphes n'ayent marqué, tout au moins, le nom du Prince qui faisoit élever ce monument. Ammian Marcellin qui nous a donné l'explication de l'obelisque qu'on transféra à Rome, parle du Roi *Ramesses*, qu'on prétend être le Sésostris d'Hérodote, & le Séthosis de Manéthon.

Par les Hiéroglyphes.

Lib. 36. Sect. 14.

Lib. 17. c. 14.

On sçait avec quel soin les Egyptiens embaumoient leurs morts, & avec quelle dépense & quelle magnificence, ils leur érigeoient des tombeaux: de telle maniére, qu'on peut dire sans exaggération, qu'un cimetiére d'Egypte étoit une ville soûterraine. Les Voyageurs curieux, nous raportent encore tous les jours de ce pays-là, des corps embaumez, connus sous le nom de *Momies*, à cause de *l'amomum* qu'on y employoit. Strabon parle d'une ville d'Egypte qu'on appelloit *Nécropole*, ou ville des morts, à cause du grand nombre de ses sépultures. On ne doit pas douter, que ces lieux n'ayent eu quelques indices du tems, & des personnes dont ils renfermoient les corps. Nous avons déja raporté toutes ces choses.

Par les Sépulcres.

Lib. 17.

Il faut encore remarquer, que la plûpart des Philosophes Grecs voyageoient & séjournoient en Egypte, attirez par la réputation qu'avoit ce Peuple, d'avoir chez eux l'origine des sciences, comme de l'histoire. Strabon dit, que

Par les Voyages des Philosophes.

Lycurgue, ce fameux Légiſlateur de Sparte alla en Egypte, pour apprendre leurs coûtumes & leurs loix. Et Plutarque nous apprend, que les Egyptiens ſe vantoient, que ce Légiſlateur avoit appris d'eux, à diſtinguer les gens de guerre, des artiſans. Diogéne Laërce dit, que Pythagore diſciple de Phérécyde apprit la langue des Egyptiens, & fut initié dans tous leurs myſtéres, ayant été recommandé au Roi Amaſis, par Polycrate Tyran de Samos. Valére Maxime aſſûre, que ce Philoſophe foüilla dans les annales des Pontifes, & qu'il y vit des obſervations d'une multitude innombrable de ſiécles: nous verrons ailleurs, ce qu'on en doit croire. Ce même Auteur ajoûte qu'il paſſa d'Egypte en Perſe, & qu'il apprit des Mages, les mouvemens des Cieux & le cours des Aſtres; qu'il alla en Crete & à Sparte, pour s'informer de leurs loix. Clément d'Alexandrie qui avoit une ſi vaſte érudition, dit, que Pythagore avoit été en Egypte diſciple de *Sonchedis*, un des principaux Prétres du pays, & qu'il fréquenta le Mage Zoroaſtre au pays de Babylone. Il remarque encore qu'un certain Auteur avoit écrit, que Pythagore avoit été diſciple d'un Aſſyrien nommé [a] *Nazarat*, que quelques-uns prenoient pour le Prophéte Ezéchiel. Mais c'eſt une erreur, car ce Philoſophe ne peut avoir été à Babylone qu'après la mort du Prophéte: puiſque Ciceron dit, qu'il vint en Italie au tems que Brutus délivra ſa Patrie du joug des Tarquins, c'eſt-à-dire, plus de deux cens ans après le tems d'Ezéchiel. D'ailleurs l'opinion de ce Philoſophe touchant l'éternité du Monde, & la tranſmigration des ames ne permet pas qu'on croye, qu'il ait été inſtruit d'un Juif.

En la Vie de Lycurgue. — *Lib. 8.* — *Lib. 8. cap. 7.* — *Lib. 1. Strom.* — *Alexander Polyhiſtor.* — *Tuſc. Quaeſt. lib. 4.*

Il eſt certain que Solon fut auſſi en Egypte. Il vivoit avant Pythagore, environ la 46. Olympiade. Platon dit, qu'il avoit appris en ce pays, ce qu'il nous a dit de l'antiquité des Athéniens & de leur origine de la tribu de Sai: ce Philoſophe y fit auſſi un long ſéjour. Enfin on nous apprend,

In Timaeo.

[a] Ce Nazarat Aſſyrien, dont parle Aléxandre Polyhiſtor, & que quelques uns ont pris pour le Prophéte Ezéchiel eſt ſans doute Zaradate, ou Zoroaſtre, qui fut le maître de Pythagore, à ce que pluſieurs ont écrit, entr'autres Clément d'Aléxandrie.

prend, que Démocrite y avoit voyagé & sur tout Eudoxe, cet habile Astronome. Diogéne Laërce remarque, qu'il porta des lettres d'Agésilaüs, à Nectanébo Roi d'Egypte, qui le recommanda aux Prêtres avec lesquels il demeura pendant seize mois. Strabon dit, qu'on montroit la maison où Eudoxe & Platon avoient demeuré treize ans avec les Prêtres d'Egypte, comme quelques-uns disoient; que ces Prêtres étoient habiles dans l'Astronomie, & qu'ils avoient les prémiers reconnu de combien l'année à parler juste, surpassoit le nombre de 365 jours. On dit qu'Eudoxe eut durant ce tems-là, quelques conversations avec un *Ichonuphis* d'Héliopolis. On remarque que le Beuf Apis lécha son manteau, d'où les Prêtres conjecturérent, qu'Eudoxe se rendroit illustre, mais qu'il ne vivroit pas long-tems. Il faut à ce célébre Astronome, y en joindre un autre, qui ne lui céda pas. Ce fut Aratus, qui mit en Vers, à ce qu'on croit les observations d'Eudoxe. Il vivoit sous Ptolomée Philadelphe, & fut un de ces sept Poëtes renommez sous ce régne, & qu'on appelloit à cause de leur nombre les Pleïades. On ne peut douter, que ces Astronomes n'ayent eu connoissance, de toutes les observations célestes des Egyptiens. Cette remarque seule suffit, pour persuader quelle étoit l'antiquité de ce Peuple, & pour démêler ce qu'il y a de certain, d'avec ce qui étoit fabuleux. Nous en parlerons plus bas, quand nous traiterons de l'Astronomie.

Lib. 8.

Lib. 17.

Il est donc certain que l'Egypte fut fort visitée & fort connuë des Grecs, depuis que le Roi Psamméticus, leur eut permis d'y entrer. C'est pourquoi, comme ce Peuple étoit fort renommé, à cause de son sçavoir & de son antiquité, plusieurs Auteurs [a] s'appliquérent à écrire l'histoire de ce

Par les grand nombre d'Historiens, qui ont écrit de l'Egypte.

[a] Pline parlant de l'histoire d'Egypte Lib. 36. Sect. 16. dit, que ceux qui en ont traité sont *Herodote*, *Euhémerus*, *Duris de Samos*, *Aristagoras*, *Denys*, *Artemidorus*, *Alexandre Polyhistor*, *Butorides*, *Antisthéne*, *Démetrius*, *Démotéles*, *Apion*. Mais Pline en a beaucoup oublié. Athenée parle Liv. 13. de *Lyceas* de Naucrate, & au Liv. 5 il fait mention d'un *Asclepiades*, qui avoit composé 60 Livres de l'Egypte. Au Lib. 11 il parle d'un *Nicomachus*, qui avoit écrit des fêtes des Egyptiens. Au Liv. 15. il cite *Hellanicus* de l'Egypte, au rapor: duquel il dit, que les Dieux d'Egypte avoient jetté leurs Couronnes, quand ils virent que Babyn, ou Typhon y régnoit. A tous ces Auteurs il faut ajoûter *Eratosthéne* de Cyréne, né sous Ptolomée Philadelphe la pré-

ce pays. Mais entr'autres Manéthon a fait beaucoup parler de ſon hiſtoire, depuis que Scaliger a fait revivre ſes Dynaſties, dans le pénible ouvrage des Croniques d'Euſébe, qu'il a mis au jour. Ce Manéthon vivoit ſous Ptolomée ſurnommé Philadelphe, à qui il a dédié ſon ouvrage. Il ſe dit Prêtre d'Egypte, de la ville d'Héliopole, & de la Tribu Sébennite. Il compoſa l'hiſtoire d'Egypte, depuis ſes prémiers commencemens juſqu'à la fuite de Nectanébo en Ethiopie, environ la ſeconde année de la 107. Olympiade & l'an ſeiziéme de l'Empire d'Artaxerce Ochus.

Des Colonnes Sériadiques.

Il parle d'un monument aſſez ſingulier, d'où il auroit tiré ſon hiſtoire. C'étoit à ce qu'il dit, des colonnes qui avoient été érigées dans la terre qu'il appelle *Sériadique*, ſur leſquelles il y avoit des Hiéroglyphes ſacrez, que Thoüt, ou le prémier Mercure y avoit gravez, & qu'ils furent expliquez en Grec après le déluge, par un Agathodæmon autre Mercure, pére de Tat, & mis parmi les Livres des Egyptiens, dans les archives de leurs temples. Cette origine ſent ſi fort la fable, qu'on ne s'y arrêteroit pas, n'étoit qu'on ne veut rien négliger, dans une matiére ſi importante. On ne ſçait où eſt cette terre *Seriadique*. Ces colonnes où tant d'hiſtoires étoient gravées, & tant de ſciences expliquées, n'ont jamais été connuës que des Prêtres d'Egypte qui en ont impoſé à Manéthon, s'il n'a pas été lui-même l'impoſteur. C'eſt pourquoi il y a beaucoup de vrai-ſemblance à croire, que les Prêtres Egyptiens, ayant eu commerce avec les Juifs, & ayant l'Hiſtoire ſacrée entre leurs mains, au tems de Manéthon, s'approprièrent plu-

ſieurs

prémiére année de la 126. Olympiade, & mort la prémiére année de la 46. On le nommoit Beta, parceque s'il n'étoit pas le prémier homme en toutes ſortes de Sciences, il étoit du moins le ſecond. Il fut Bibliothéquaire d'Aléxandrie, & écrivit l'hiſtoire des Rois d'Egypte. Il faut mettre encore en ce rang *Philiſtus* de Syracuſe parent du prémier Denys, *Hécatée* ou celui d'Abdére, ou celui de Milet ſelon Voſſius, qui avoit écrit l'hiſtoire d'Egypte, au tems du prémier Ptolomée comme en parle Diodore liv. 1. Le célébre *Démetrius* Phalérien, qui procura, pour l'utilité des Savans cette célébre Bibliothéque d'Aléxandrie, & ſur tout la Verſion de la Bible, qui fut commencée lors que Ptolomée Philadelphe régnoit avec ſon pére, & achevée après la mort de ſon pére, ſelon le ſentiment que Voſſius a ſuivi, pour concilier les Auteurs qui en parlent diverſement. Enfin on peut compter entre les Hiſtoriens d'Egypte *Traſibule*, ce Mathématicien ſi connu d'Auguſte, & de Tibére: & *Sénéque*, qui au raport de Servius avoit écrit des rites des Egyptiens.

sieurs choses en les altérant. Ainsi ces colonnes gravées dans la terre de Seiriad, dont cette histoire parle, ne sont autre chose, à mon avis, que les Tables de la loi de Dieu, que Moyse jetta sous la montagne de Sinai, à cause de l'idolâtrie des Israëlites. Aussi Ammian Marcellin parle de *Syringues* souterraines, ou les mystéres sacrez étoient gravez & écrits en Hieroglyphes. Ces *Syringues* viennent manifestement, de la terre *Sëirad*. Cet Auteur dit, qu'elles étoient cachées sous terre, afin que le déluge n'effaçât pas ces monumens. Ils nommérent cette terre *Sëiriad*, confondant la montagne de Sinai, avec celle de Sehir, ou entendant par ce pays la terre d'Idumée : il est encore souvent parlé dans l'Ecriture de *Saïr*, au pays d'Edom. C'est pour cela qu'ils disent que Toüt les avoit gravées, à cause qu'il est remarqué dans l'Histoire sainte que Dieu les avoit écrites de sa propre main. *Lib. 22. cap. 15.*

Peut-être aussi qu'ils avoient ouï les [f] Juifs parler de *la pierre du fondement*, que Dieu promettoit de poser en Sion, & qu'entendant souvent parler de la pierre *Sethija*, ils auroient imaginé un pais nommé *Sérija*. Mr. Vossius, en son traitté de la version des Septante à crû, que cette fable venoit *Esa. ch. 28.*

Hh

[f] Les Juifs font plusieurs contes de cette pierre du fondement, dont Esaïe parle au chap. 28. de sa Prophétie. Ils l'appellent שתיה אבן la pierre du fondement, & disent que le nom de *Jehova* y etoit gravé, & qu'elle fut mise dans le Sanctuaire sous l'Arche. Ils croient que c'étoit la pierre que Jacob oignit en Béthel. Mr. le Moine dans ses *Varia Sacra*, conjecture fort judicieusement que ce qu'on a dit de la colonne de Seth, où l'on avoit gravé tant de science est venu delà, parce qu'on l'appelloit la pierre *Sethia*. D'où vient que plusieurs, suivant la coûtume des Anciens, en parlérent comme d'une colonne & d'un monument. Les Juifs ont inventé plusieurs rêveries touchant cette pierre, & le Messie. Ils disent entr'autres que l'Antechrist doit naître d'une pierre qui est à Rome, répresentant une belle fille, dont ils racontent des choses que nous n'osons écrire, pour faire naître l'Antechrist de cette Statuë. Cela se lit dans le Livre אבקת רוכל Et dans un autre petit Livre, qui a pour titre *les Signes du Messie*. Cét Antechrist est nommé Armillus, que plusieurs expliquent par Romulus. Mr. le Moine heureux en conjectures croit, que cét Armillus qui devoit naître de l'inceste d'une mére avec son fils, a donné l'origine à cette fable parce que אבן signifie l'un & l'autre, & *pierre* & *fils*. D'où il conjecture encore qu'est venuë la fable de Pyrrhus & de Deucalion, qui jettoient des pierres, qui se changeoient en hommes. J'ajoûterois volontiers à ces conjectures touchant la colonne de Seth, que ce pouvoit être un monument, où l'on avoit gravé quelques observations de l'année Egyptienne, qu'ils appelloient Soth, ou Sothis : quelques uns croient que c'est Isis, qu'on a raportée à la Canicule. Cette Sothis s'appelle aussi *Seth* dans Vettius Valens, qui a tiré ce qu'il a écrit des livres de Pétosiris. Il en est parlé au masculin, on y lisoit *le Lever de Seth*, τῆ σὴθ ἀνατολῆ.

Ch. 3. noit de ce qui est écrit au Livre des Juges qu'Héhud passa jusqu'aux carriéres de Séhira. Il fonde sa conjecture, sur ce que les Septante au lieu de *Carriéres* ont traduit les *Sculptures* & que St. Basile lit en ce lieu, *qui étoient en la terre de Scirat*. Mais ce fait étoit de trop peu d'importance, pour en faire le sujet de ces fameuses colonnes : & la conjecture est trop recherchée & vient de trop loin. On pourroit dire encore, que cette histoire auroit été inventée, sur cette tradition, dont Albupharage nous parle. Il dit qu'après la désolation de Jérusalem, Siméon Pontife des Juifs cacha du consentement de Jérémie, les Tables de la Loy, la Verge de Moyse, l'Encensoir avec l'Arche, dans un puits; & qu'on ne sçait pas encore aujourdhui le lieu où il les mit: Ce pays inconnu pourroit être la terre Siriadique de Manéthon.

De Dynast. p. 46.

Des Dynasties de Manéthon.

Quoi-qu'il en soit, cet Auteur nous a donné une Cronologie historique de l'Egypte, divisée en trente dynasties, car je ne parle pas de la trente uniéme, qui contient les Rois de Perse. Il fait régner en ce pays six Dieux, dix Héros ou Demi-dieux, à qui il attribue un grand nombre de siécles. Après quoi il commence au prémier Roi Mennes, & fait une liste de plus de trois cens quarente Rois. Il est difficile de calculer juste le nombre des années, parce qu'il y a beaucoup de vuide & d'embarras dans ce Catalogue. Scaliger dit, que toutes ces dynasties d'hommes font ensemble 5355 ans, & celles des Dieux & des Héros 31145. Ce qui fait en tout 36500, qui font vingt cinq fois l'année Egyptienne nommée *Soth* de 1460 ans. C'est assûrément ce nombre de 36500 ans, que contenoit cette vieille Cronique Egyptienne, dont parle George Syncéle, & non pas 36525, ou il faut donner à l'année *Sothaïque* 1461 an.

Depuis que Scaliger a travaillé sur ces Dynasties, plusieurs s'y sont exercez après lui. Ce grand homme les a comptées pour quelque chose: le docte Pétau n'y a eu aucun égard. Mais ceux qui ont aujourdhui le plus travaillé, à donner quelque jour à ces ténébres sont le Chevalier Marsham, & le sçavant Auteur de *l'Antiquité des tems rétablie.*

Cepen-

Cependant tout leur soin, n'empêche pas, qu'on ne reconnoisse aisément, que ces Dynasties ne sont autre chose qu'un cahos impénétrable.

Pour le faire plus aisément comprendre, il faut remarquer, que ces Dynasties portent les noms de Princes de différentes Tribus. La 1, la 21, & la 23 sont des Princes *Thynnites* ou de Tanis; la 2 & la 6 n'ont point de nom; la 3, la 4 & la 7 sont des Rois de Memphis; la 5 est des Rois Eléphantins: la 9, & la 10 des Rois Héracléo-Politains; la 11, la 12, la 13, la 15, la 18, la 19 & la 20, sont des Rois de Diospolis; la 16 des Rois de Thébes; la 17 des Pasteurs Phéniciens; la 22 des Rois de Bubaste; la 24, la 26 & la 28 sont des Rois de Saït, la 25 des Rois Ethiopiens; la 27 des Perses; la 29 des Mendésiens; & la 30 des Sébennites.

Il faut encore remarquer, qu'on trouve des Catalogues des Rois d'Egypte, dans Hérodote, dans Eratosthéne, qu'Eusébe nous a rapportez, & dans Diodore de Sicile: cependant dans tous ces différens Auteurs, à peine peut-on trouver deux noms qui se ressemblent.

De l'ordre que le Chevalier Marsham donne à ces Dynasties.

Marsham pour mettre en ordre tant de matériaux épars, à choisi ceux qu'il à voulu, & laissé ceux qu'il lui a plû, pour en faire trois colonnes, ou trois catalogues. Après s'être efforcé de diviser l'Egypte en trois parties, en Inférieure, en Supérieure, & en cette partie qu'on nommoit Thébaïde, il a ainsi disposé ces colonnes. La prémiére est des Rois de Thébes suivant Eratosthéne; Manéthon n'étoit pas suffisant seul pour les trouver. La seconde liste, est des Rois de Tanis. Et la troisiéme, des Rois de Memphis.

On voit assez de soi-même, que cette division est purement arbitraire, & qu'elle s'est faite sans preuves. Car que deviendront toutes ces autres Tribus royales dont Manéthon parle? Ce sçavant Anglois dit, qu'il les faut accommoder à la Cronologie d'Eratosthéne, parcequ'il plaît ainsi à l'Auteur. On sçait encore, que ce sçavant homme auroit beaucoup de peine à prouver, que l'Egypte supérieure eût été distinguée de la Thébaïde pour faire un Royaume séparé. Deplus il est contraint, tantôt de réü-

nir ces différens Etats sous un même Prince, & tantôt de les séparer; tout cela sans preuve & comme il lui plaît. Enfin ces trois catalogues sont une compilation de ce que Joseph, Africain, Eusébe, Syncelle, ont dit après Manéthon, & de ce qu'Hérodote & Eratosthéne ont écrit. Aucun de ces Auteurs ne s'étant accordé, le Chevalier Marsham à pris & laissé ce qu'il a voulu, pour composer sa Cronologie: desorte qu'étant dénuée de toutes preuves, il n'est pas nécessaires de s'y arrêter plus long-tems.

De l'opinion de l'Auteur de l'Antiquité des Tems.

Pour l'Auteur de l'Antiquité des tems, il a pris une autre route. Il croit que les treize derniéres Dynasties de Manéthon se doivent prendre successivement, parce qu'elles ne font toutes ensemble que 1499 ans., ce qui se peut accorder avec la Cronologie. Mais à l'égard des dix sept prémiéres, il croit qu'elles sont collatérales, c'est-à-dire, qu'il faut les entendre des Princes, qui ont régné en même tems, parce que composant toutes ensemble le nombre de 3916 ans, elles ne peuvent se raporter à la Cronologie du Monde. C'est pourquoi, il met en ligne collatérale les Rois de Thinnis, de Memphis, d'Elephantine, d'Héracléopole, de Diospolis & des Pasteurs. Dans cet ouvrage, cet Auteur de même que le Chevalier Marsham, dispose de tout comme il lui plaît. Il donne au prémier Roi *Ménes* trois fils, & à chacun d'eux un Royaume, contre la coûtume des Orientaux, qui n'ont jamais divisé leurs Etats, & en particulier contre l'histoire d'Egypte, qui ne parle jamais, que d'un seul Roi en ce pays. Aussi puisque les treize derniéres Dynasties de Manéthon parlent des Rois de Diospolis, de Bubaste, de Tanis, de Saïte, d'Ethiopiens, de Mendésiens & de Sébennites, pourquoi les faire régner les uns après les autres, plûtôt que collatéralement? Il est certain qu'il n'y a point d'autre raison, que le dessein de donner quelqu'ordre à ce qui est confus, & de vouloir répandre quelque lumiére sur les ténébres mêmes. Desorte que tous ces systémes cronologiques, composez de piéces de raport, n'ont d'autres fondemens, que l'autorité seule de leurs Auteurs. Et quand il seroit véritable, qu'il y auroit des Dynasties,

nasties, dont les Rois, ou plûtôt les Gouverneurs auroient regné en même tems, il seroit impossible de les discerner.

Les Auteurs n'ont fait aucun fond sur l'Antiquité des Egyptiens.

Lib. 17.

On a fait si peu de fond sur cette prétenduë antiquité de l'Egypte, qu'on l'a géneralement attribuée à la vanité de cette Nation. Strabon remarque, qu'on se railloit de l'ignorance & de la vanité de ce Peuple, lorsqu'un certain Cheremon, leur donnoit l'éxplication des monumens de l'Egypte, qu'il étoit allé visiter avec Elius Gallus le Gouverneur de ce Pays. Aussi on ne voit pas, qu'aucun Philosophe ait jamais objecté cette antiquité aux Juifs ni aux Chretiens, quoiqu'ils ayent eu souvent dispute ensemble dans la ville d'Alexandrie. On voit dans Jôseph, qu'Appion lui avoit objecté, les contes que Manéthon avoit écrits, touchant Moyse & les Juifs au sujet de la Lépre, pour laquelle il prétendoit qu'on les eut chassez d'Egypte. Mais on ne voit pas dans la réponse de Joseph, qu'on aît voulu en façon du monde se prévaloir contre eux, de cette prétenduë antiquité. Car ni Joseph, ni Philon, ni Clément d'Alexandrie, ni Origénes, ni S. Cyrille, ni aucun autre Auteur Ecclésiastique, n'a dit un seul mot pour répondre à une semblable objection, comme nous l'avons déja remarqué ci-dessus, au chapître douziême.

On a eu raison de n'y avoir aucun égard.

Pourquoi ce profond silence à l'égard d'un argument qui eut été décisif, s'il n'eût manqué de bonnes preuves? C'est parce que cette prétenduë antiquité étoit si contraire à la raison, & au bon sens, qu'on la regardoit comme une fable, & comme l'absurdité même. Car on jugeoit naturellement & sans effort qu'il étoit impossible, que l'Egypte eût été habitée, soit par des Dieux, des Héros, ou des hommes, trente cinq mille ans avant la Gréce, & trente trois mille, avant les autres pays habitez par les Nations les plus antiques. Encore si l'Egypte étoit un pays séparé de tous les autres, par une vaste étenduë de mer qu'on eût découvert par les voyages, comme on a fait depuis quelques siécles le nouveau Monde, on pourroit croire, que cette antiquité seroit possible, si on la voyoit soutenuë de quelque monument, de quelque argument vrai-semblable. Mais

qu'on aille s'imaginer que l'Egypte étant accessible de toutes parts, environnée de tous côtez, de terres habitées & de Nations qui ont eu leurs histoires & leurs monumens, & que néanmoins ces Nations voisines de l'Egypte ne donnent que deux ou trois mille ans tout au plus à leurs prémiers Rois, & à leurs fondateurs; que ces Nations nous parlent pendant ce tems de leur grossiéreté & de leur enfance, qu'on les voye se peupler, se policer, qu'on y voye naître les arts & les sciences, pendant qu'un peuple de leur voisinage, auroit été sagement gouverné & auroit exercé les arts & les sciences trente trois, ou trente quatre mille ans, auparavant, ou trois mille ans seulement, si on veut rejetter le régne des Dieux & des Héros, c'est vouloir croire sans contredit l'absurdité même. Il ne faut donc pas s'étonner, si aucun Philosophe, ni aucun Auteur, n'a voulu se prévaloir de cette antiquité contre les Juifs & les Chrétiens, ils auroient crû se faire tort, d'employer un argument si ridicule & si manifestement faux.

Quelques-uns ont cru que l'année des Egyptiens n'étoit que de quelques mois.

Lib. 1.

C'est pourquoi quelques-uns ont dit, même de ceux qui croyoient l'éternité du Monde, que l'année des Egyptiens n'étoit que d'un mois. Diodore de Sicile remarque, que comme on regardoit, comme des fables, ce long régne que les Egyptiens attribuoient à leurs Dieux, ou à leurs Héros, quelques-uns considérant cette multitude d'années, comme incroyable, ont crû, que le cours du Soleil n'étant pas autresfois connu, on avoit réglé les années par la Lune, desorte qu'elles n'auroient été que de trente jours. Ensuite on la régla, par les diverses saisons: & alors elle fut de trois & de quatre mois, comme le dit Solin, quoique Pline que cet Auteur a fort mal abbrégé, ne parle que d'un mois. Censorin qui a crû l'éternité du Monde, dit pourtant, que l'année chez les Egyptiens, ne fut anciennement que de deux mois; qu'ensuite le Roi Ison la fit de quatre mois, & qu'enfin Arminon la composa de treize mois, ayant ajoûté cinq jours au nombre de trois cens soixante jours.

Cap. 1.

Cap. 19.

On prouve que l'annee des Egyptiens n'a pas été telle que ces Auteurs l'ont cru.

Cependant cette remarque ne me paroît pas assez solidement établie pour la recevoir. Les Egyptiens semblent avoir

eu

eu plus d'avantages que les autres Nations, pour composer leurs années sur le cours du Soleil. Car les inondations du Nil les y conduisoient malgré eux, arrivant tous les ans précisément au lever de la Canicule, ce qui fit sans doute, qu'ils commencérent l'année par le lever de cet Astre qu'ils nommoient *Soth*, & qui donna son nom à la Période de 1460 ans. Aussi le commerce qu'il eurent avec les Israëlites, ne leur permit pas d'ignorer les années solaires, dont le Peuple de Dieu s'est toûjours servi, comme il paroît par l'histoire du déluge & par la Cronologie de Moyse. Desorte que ces années d'un, de deux, de trois, de quatre mois n'ont été imaginées à mon avis, que par quelques Auteurs, qui vouloient rendre vrai-semblable ce prodigieux nombre d'années, dont les Egyptiens parloient.

Porphyrius de Antro Nympharum. Apud Salmas. in Solin. p. 435.

Car il faut bien remarquer, que non-seulement les prémiers Historiens n'en ont rien dit, mais ils ont même écrit des choses contraires. Hérodote dit formellement, que les Egyptiens furent les prémiers qui distinguérent l'année en douze mois, chacun de trente jours, à quoi ils ajoûtoient cinq jours. Il ne dit rien de ces années, d'un, de deux, ou de quatre mois. Clément d'Alexandrie attribuë aussi, dans Eusébe, une année de douze mois aux Egyptiens. Plutarque dans la Vie de Numa, parlant de l'année à laquelle ce Roi ajoûta les mois de Janvier & de Février, dit, qu'au commencement elle n'étoit que de dix mois, comme elle étoit encore parmi plusieurs Nations Barbares, & chez les Arcadiens de quatre mois. Il ajoûte ensuite, que chez les Egyptiens l'année fut d'abord d'un mois & ensuite de quatre, *comme on dit*, car c'est toûjours avec cette reserve, que ces Auteurs parlent de ces années Egyptiennes. Et encore, continuë-t-il, que cette Nation soit assez nouvelle, elle passe néanmoins pour la plus antique, parce qu'elle renferme dans ses annales, un nombre infini d'années, comptant les mois entre les années. Plutarque s'est trompé de ne pas croire l'antiquité de ce Peuple : mais il paroît delà, le peu de cas qu'on faisoit de leurs annales. Nous dirons tantôt, pourquoi quelques Auteurs ont douté de leur antiquité.

Lib. 2.

Lib. 10. De Præp. Evang.

D'Isis. Au reste Plutarque lui-même, nous raconte ailleurs une fable, laquelle, toute fable qu'elle est, ne laisse pas de nous apprendre, que l'année des Egyptiens a toûjours été réglée par le cours du Soleil. Car il dit que *Rhéa* étant grosse de Saturne, le Soleil la condamna à ne pouvoir accoucher, ni dans le mois, ni dans l'année. Mais Mercure aimant cette Déesse, & ayant été vainqueur de la Lune dans un jeu, prit la soixante dixième partie de chaque jour, dont il composa les cinq jours d'épactes, qu'on ajoûta aux trois cens soixante. Ce calcul de l'année est fort juste, il y restoit encore une heure. Macrobe nous assure que le cours de l'année a toûjours été certain, & déterminé chez les Egyptiens sans être sujet au changement, comme parmi les autres Nations. Il cite les Arcadiens qui la composoient de trois mois, les Acarnaniens de six, & les autres Grecs de trois cens cinquante-quatre jours.

Saturnal. lib. 1. cap. 12.

Et comme cet Auteur soûtient l'éternité du Monde, il a recours aux embrasemens, & aux inondations, pour détruire les autres Nations, & dit, à l'égard des Egyptiens, que n'ayant été sujets à aucun de ces désastres, à cause de leur situation sous un air temperé, il est arrivé de là, que cette Nation compte plusieurs milliers de siécles dans ses Annales, comme Platon le raporte en son Timée. Gémini dans ses Elémens d'Astronomie nous dit, que l'année des Egyptiens étoit composée de 365 jours, sans y ajoûter le quart d'un jour, qu'il faut donner au juste cours du Soleil, afin qu'il revienne au même point du Zodiaque. Il donne pour raison, une superstition de ce Peuple, qui vouloit célebrer les mêmes fêtes de leurs Dieux, dans toutes les saisons de l'année, puisque chaque quatriême année les avançoit d'un jour. On doit conclure de tous ces témoignages, à quoi nous pourrions en ajoûter d'autres, qu'il seroit inutile de dire, que l'année des Egyptiens n'eût éte composée que d'un mois, afin de rendre la Cronologie de Manethon vrai-semblable.

Ce qu'on peut croire de ces Dynasties.

Je suis donc très persuadé, que ces Dynasties, cette Cronologie de Manéthon n'est autre chose qu'une rapsodie inventée

ventée à plaisir, par la vanite des Prêtres d'Egypte, & mal compilee de l Histoire sainte. Pour le prouver, il faut sçavoir prémiérement, que les Prêtres d'Egypte étoient les seuls, au commencement, qui composoient leurs annales. Ils avoient tant de peine à les communiquer, qu'il falloit un ordre exprès du Roi afin qu'ils en instruisissent les étrangers. Il faut remarquer en second lieu, que ces annales ou ces commentaires furent emportez par Artaxerce, comme Diodore de Sicile nous l'apprend, & que l'Eunuque Bagoas les rendit aux Prêtres d'Egypte pour une grande somme d'argent. On peut juger qu'ils ne furent pas plus épargnez par Cambyse, qui désola ce pays, de même que les Ethiopiens qui s'en sont tant de fois rendus maîtres & qui disputoient avec eux de l'antiquité, comme aussi les Phéniciens, qui y régnérent long-tems, si l'histoire des Dynasties des Pasteurs est véritable. En troisiéme lieu, il faut se souvenir, que ces Prêtres Egyptiens sçachant qu'il étoit souvent parlé d'eux dans les Livres sacrez des Juifs, soit qu'ils l'eussent appris de la tradition, ou par la version des Septante qui étoit entre leurs mains sous les Ptomolées, & au tems de Manéthon, ils composérent sans doute des annales, à l'imitation des Hébreux. Et comme ils virent, que l'Histoire sainte leur attribuoit une grande antiquité, ils prirent droit sur cette Histoire, pour débiter ce qu'il leur plût. Car on sçait, que les Auteurs des Nations voisines de la Judée, comme Sanchoniate & Bérose ont écrit plusieurs fables, qui ont un raport trop manifeste à l'histoire de Moyse, pour pouvoir douter, qu'elles ayent eu d'autre fondement qu'une tradition altérée & corrompuë, comme nous le verrons dans la suite. Enfin il faut remarquer, que comme la Cronologie de Moyse suit des Généalogies tirées de pere en fils, ces Cronologues Egyptiens voulurent les imiter.

Lib. 15.

On lit dans la Genêse plusieurs Généalogies, & entr'autres, quand Moyse parle de celle d'Esaü, il donne à ses descendans le titre de *Duc*, peut-être que les Prêtres Egyptiens prirent delà, le titre de *Dynasties*. Quoi-qu'il en soit, je

Genes. ch. 36.

je croirois que ces Auteurs, quand ils font mention d'un Roi, auroient en même tems à l'imitation de Moyse, parlé de ses ayeux, qu'on auroit ensuite confondu avec les Rois, qui auroient effectivement régné en Egypte. Ce qui doit persuader, que ces Prêtres ont voulu imiter l'histoire de Moyse; c'est que comme ce divin Auteur parle de dix hommes, depuis Adam jusqu'à Noë, auxquels il attribuë plusieurs siécles avant le déluge, de même aussi les Prêtres Egyptiens, parlent de dix Héros, ou demi-Dieux qui régnérent long-tems. Et comme ils commencent ensuite le régne des hommes, il est aisé de voir que ces Héros vivoient en un autre tems, où ils croyoient le genre humain d'une autre espéce, c'est-à-dire, qu'ils parloient des hommes d'un autre monde, qui vivoient avant le déluge. Nous avons remarqué ci-dessus la même chose des Caldéens.

Pour le régne des Dieux, on doit remarquer, que les Divinitez des Philosophes, ou des Prêtres Egyptiens, car il ne faut pas considérer la religion du Peuple qu'on a toûjours repu de vaines légendes & de fables : les divinitez, dis-je, des Philosophes Egyptiens, comme celles de tous les autres Philosophes, n'étoient autre chose que le Monde & les parties de l'Univers.

C'est pourquoi, je crois que les Egyptiens en voulant parler des six Dieux qui avoient régné avant les Héros, ont eu en vûë les six jours de la création, dont parle Moyse. Car comme cet Auteur sacré parle prémiérement de la lumiére, aussi le prémier de ces six Dieux Egyptiens est *Epheste*, qui signifie le pére de la lumiére. Ils comptent parmi ces Dieux, le Tems, le Soleil, Osiris & Isis, qui sont sans doute le Soleil & la Lune. Osiris & Isis pourroient encore signifier Adam & Eve, comme Typhon le prémier de leurs Héros pourroit être Cain qui tua son frére. On ne s'arrêtera pas à déchifrer ces fables, cela n'est guéres possible & ce seroit un tems perdu : il suffit d'en avoir indiqué la source.

On ne travailleroit pas avec plus de succès, à réduire en ordre les Dynasties des hommes, puisqu'à mon avis, on y a un-

inſére les généalogies des Princes qui ont régné effectivement, mais il eſt impoſſible de les diſcerner des autres. Il ſera plus à propos, d'en choiſir quelques-uns connus par d'autres hiſtoires, pour les faire ſervir de point fixe, & de guide à la Cronologie, afin de prouver la conjecture que nous avons avancée.

Nous choiſirons *Séſoſtris*, comme le plus célébre & le plus vanté des Rois d'Egypte. Manéthon le met dans la douziême Dynaſtie: mais tous ces Auteurs ne ſe rencontrent en aucune choſe, qu'au ſeul nom. Diodore de Sicile poſe ſept générations entre Méris & Séſoſtris. Hérodote ne les a pas comptees, mais il dit, que ſon fils fut *Phérones*: Diodore de Sicile le nomme encore Séſoſtris. Hérodote ajoûte, que Protée ſucceda a Phérones & qu'il régnoit au tems que Paris aborda en Egypte avec Héléne. Ainſi ſelon Hérodote, Séſoſtris auroit vécû deux générations ſeulement avant la guerre de Troye. Mais Diodore de Sicile y met une diſtance beaucoup plus grande. Car ayant parlé de Séſoſtris, il dit qu'après pluſieurs âges, *Amaſis* régna cruellement, & parle enſuite d'*Actiſanes* Ethiopien, de *Mendes* que d'autres nomment Maris, qui bâtit le Labyrinthe. Il poſe enſuite une anarchie, qui dura pendant cinq générations, après quoi il fait mention de Céten, que les Grecs nomment *Protée*. Il eſt impoſſible d'accorder ces généalogies. Mais cette grande diverſité, qu'on voit parmi ces Hiſtoriens, prouve aſſez la conjecture que nous avons avancée, ſçavoir, que dans les Catalogues des Egyptiens, on y avoit inſéré la généalogie de leurs Rois. Deſorte que quand la Couronne paſſoit à une autre Maiſon, on y mettoit les noms des ancêtres du Prince, ce qui a fait naître tant d'erreur & tant de diverſité. On ne trouve point Séſoſtris dans le Catalogue d'Eratoſthéne, à moins, qu'on ne prenne Séſonchoſis le huitiême Roi, pour Séſoſtris; car *Séthos* le trentiême Roi ne peut-être Séſoſtris. Hérodote a parlé de *Séthos*; mais ce ne peut-être encore celui d'Eratoſthéne, puiſqu'il n'y a eu tout au plus ſelon Hérodote, que neuf ou dix Rois depuis ce Séthon juſqu'à Cambyſe, au lieu que dans Eratoſthé-

Séſoſtris peut ſervir de regle à cette hiſtoire.

Lib. 2.

tosthéne, il y en a eu cinquante six. En un mot, pour ne nous pas arrêter plus long-tems à ce chaos, comme depuis Protée jusqu'aux Rois des Perses, Diodore de Sicile & Hérodote peuvent s'accorder, aussi n'ont-ils rien de conforme à remonter de Protée, jusqu'au prémier Roi d'Egypte: & Eratosthéne n'a rien de commun avec l'un ni avec l'autre. Les noms sont si dissemblables, qu'on n'y peut imaginer aucun raport.

Les Auteurs Ecclésiastiques ne s'accordent pas mieux entr'eux. Joseph est le prémier qui aît parlé de Manéthon. Africain avoit inséré ses Dynasties dans ses ouvrages. Eusébe les ayant prises d'Africain, les a disposées à sa mode, & George Syncelle l'accuse d'y avoir fait de grandes variations. On sçait la cause de cette diversité. Elle venoit de ce que les uns s'imaginoient, que Moyse avoit vécû sous un tel Roi, & les autres sous un autre : desorte que pour accorder la Cronologie de ces Dynasties à leurs sentimens, ils ont épuisé leurs efforts, pour les mettre dans l'ordre qu'il leur a plu; & ce seroit tenter l'impossible de vouloir les rétablir, comme elles étoient dans Manéthon, Auteur d'ailleurs très peu connu.

Voyez Mr. Bochart Geogr. lib. 4. cap. 31.

Pour retourner à Sésostris, il en est fort parlé dans l'histoire. On en fait un Conquérant de l'Asie. On prétend qu'il établit une Colonie d'Egyptiens dans la Colchide: d'autres le nient: On dit, qu'il faisoit ériger des Colonnes dans les pays qu'il avoit subjuguez, avec des indices qui marquoient le courage mâle, ou efféminé de ses habitans. Pline dit, qu'il porta ses armes jusqu'au port Mossylique, nommé aujourdhui le Cap de Gardafu. Aristote a crû, que ce Roi avoit vécû long-tems avant Ninus. Mais plusieurs prétendent que Sésostris est le frére de Danaüs, qu'on nommoit Armaïs, & qui fut depuis appellé, Egypte. Il est vrai qu'Armaïs confiant son Royaume à Danaüs qui en usa mal, marcha à la conquête de l'Asie : & ce tems n'est pas fort éloigné de celui, qu'Hérodote assigne. Ainsi ce qu'on peut dire de plus vrai-semblable de ce Sésostris, c'est à mon avis, ce que cet Auteur nous en a appris. Car les monumens que

Lib. 6.

Lib. 7. Polit. cap. 10.

ce Prince avoit erigez subsistoient encore, & Hérodote en avoit vû plusieurs. De plus il nous raconte une histoire du frére de Sésostris, qui voulut s'emparer du Royaume pendant son absence, entierement semblable à ce qu'on a écrit de Danaüs. Il érigea des obélisques, & celle qu'on apporta au champ de Mars, avoit été faite sous ce Roi, comme Pline nous l'apprend. *Lib. 36. sect. 14.*

Car il faut principalement remarquer, que les Prêtres Egyptiens avouoient, qu'il n'y avoit aucun monument de ces trois cens trente prémiers Rois, qu'ils mettoient avant Mœris. Le Lac, le temple de Vulcain, les Pyramides, les Obélisques, le Labyrinthe, tous ces fameux ouvrages, ne furent faits, que depuis ce Roi : & par conséquent, il n'y avoit point d'autres preuves de ces trois cens trente Rois qui l'avoient précédé, que les annales des Prêtres d'Egypter, composées comme il leur avoit plû. Or Hérodote nous assûre, que du tems qu'il étoit en Egypte, à remonte jusqu'au décès de Méris, il n'y avoit que neuf cens ans: desorte que le tems de Sésostris conviendra avec celui *Lib. 2.* de Danaüs. On peut soûtenir ce que dit ici Hérodote par *Lib. 6. §. 5.* un endroit de Tacite, qui remarque dans ses annales, que le bruit courut, sous le Consulat de P. Fabius & de L. Vitell. qu'un Phœnix avoit paru en Egypte ; qu'on croyoit ordinairement, que cet oiseau ne paroissoit que de cinq cens ans, en cinq cens ans ; & que les prémiers avoient paru sous Sésostris, ensuite sous Amasis, puis après sous le troisiême Ptolomée, & enfin sous Tibére. Il est vrai que Tacite a remarqué, qu'il n'y avoit que deux cens cinquante ans, depuis Ptolomée Evergéte jusqu'à Tibére, & qu'à cause de cela, on doutoit que ce fût un véritable Phénix, qui eût paru. Quoi-qu'il en soit, on peut conclurre delà, que la tradition ne mettoit que cinq cens ans, entre Sésostris & Amasis, & mille ans, depuis Sésostris jusqu'à Ptolomée.

Il est donc aisé présentement de conjecturer, que l'histoire d'Egypte n'ayant point de monument certain au delà de Mœris, excepté quelques villes qui étoient beaucoup plus anciennes, les Prêtres de ce Pays jaloux de leur antiquité,

composérent à l'imitation de Moyse, des Généalogies qu'on prit ensuite pour des Catalogues de Rois qui avoient succédé les uns aux autres. On donna à ces trois cens trente Rois, la durée de dix mille ans, comme dit Hérodote, parce que les Grecs attribuoient ordinairement, trente ans à une génération.

Antiq. lib. 8. cap. 4.

Ce point de leur histoire étant fixe, donne à mon avis beaucoup de jour à leurs ténébres. Il est vrai que Joseph a crû, que ce Sésostris d'Hérodote étoit ce Roi Sésac, qui fit la guerre à Roboam: mais il ne l'a dit, que sur sa conjecture.

Ce que c'étoit que les Dieux & les Héros des Egyptiens, dont leurs Annales parlent.

Enfin pour dire quelque chose du régne des Héros & des Dieux, qui joint au régne des hommes jusqu'à Nectanébo, faisoit 36525 ans; il faut remarquer, que comme les Egyptiens avoient voulu suivre la Cronologie de Moyse dans la version Gréque qu'ils avoient entre les mains, en donnant à leurs Rois, depuis Ménes le prémier jusqu'à Nectanébo environ cinq mille ans, qui est le même tems que les Hellénistes comptoient, depuis Adam jusqu'à ce tems-là: aussi dans la durée des Dieux, qui étoient des parties de cet Univers, ils voulurent suivre des raisons d'Astronomie. Or comme les Astronomes, avant que le mouvement des Etoiles fixes fut connu, ne raisonnoient que sur le cours des Planétes, ils se figurérent des situations différentes de ces Astres, ou des conjonctions qui regardoient comme le prémier commencement de leurs mouvemens. Delà vient, qu'ils ont donné au commencement du Monde, plusieurs milliers d'années, selon leurs différentes hypothêses. C'est le sentiment de Porphyre qui met le commencement de l'année des Egyptiens au lever de la Canicule, qui est aussi, dit-il, le commencement du Monde. Il s'est trompé de poser le lever de cet Astre, au commencement de la constellation qu'on nomme *Cancre*, il falloit le mettre au signe du Lion. Ainsi les Egyptiens ayant commencé leur année au lever de la Canicule, & ne donnant que trois cens soixante & cinq jours, au cours du Soleil, il arrivoit qu'en l'espace de quatre ans, ils avançoient d'un jour: desorte que pour remettre l'année à son

son prémier point, il falloit 1461 ans: c'étoit ce cycle qu'on nommoit l'année Sothaique. Mais afin que le Soleil & la nouvelle Lune se rencontrassent au même point, ils formérent un cycle de vingt cinq années, par lequel, si on multiplioit l'année Sothaïque, on trouvoit le nombre de 36525 ans, qui étoit le tems qu'ils donnoient au commencement du Monde, à cause de la conjonction de ces Astres. Voilà le fondement de ces longues époques, dont parlent les Astronomes, qui n'ont d'autres raisons, que leur différentes hypothêses, & qui ne doivent par conséquent entrer aucunement en compte dans l'histoire. Nous en parlerons ailleurs plus au long.

Les Grecs ont crû le Delta fort nouveau.

Lib. 2.

Au reste j'avois oublié de remarquer, que les Grecs étoient si éloignez de croire cette grande antiquité de l'Egypte, qu'au contraire, la plûpart d'eux ont crû après Hérodote, que l'Egypte inférieure, qu'on nommoit *Delta*, étoit un pays nouvellement fait, par le limon & les terres que le Nil entraînoit avec soi. Cependant les prémiéres Dynasties de Manéthon, étoient renfermées dans cette région de la basse Egypte. Il est vrai qu'ils se sont trompez, & que ces accroissemens de terre, sont imaginaires, puisqu'on n'y a pas remarqué le moindre changement, depuis près de deux mille ans qu'Alexandrie est bâtie sur le bord de la mer. Mais nous ne parlons que du sentiment des Grecs.

Abbrégé de l'Histoire d'Egypte.

On ne sera pas fâché d'avoir ici une idée en abbrégé, des révolutions d'Egypte. Chacun sçait qu'elle est aujourdhui, sous l'Empire des Turcs, depuis que le Sultan Sélim, douziéme Empereur de la race des Ottomans eut détruit le gouvernement des Circassiens, qu'on nommoit Turcomans ou Mamlucs. Ce qui arriva l'an 924 de l'Egire, où l'an de Christ 1518. Ces Mamlucs ou Turcomans étoient ordinairement la garde des Soudans ou Sultans d'Egypte. Le mot *Mamluc* signifie un Esclave acheté, ou pris en guerre.

Ces Soudans avoient commencé à régner en Egypte, par Saladin qui prit Jérusalem sur le Roi Baudoüin, l'an de l'Egire 586 & de Jesu-Christ 1190. Il avoit trois fils *Aphtzal* qu'il établit d'abord à Damas, *Mélich Elaziz* qui eut l'Egypte:

l'Egypte: mais peu de tems après ils changérent, & Aphtzal régna en Egypte. *Elmutan* le quatriême descendant d'Aphtzal, fut mis à mort par la garde de Mamlucs, qui l'enfermérent dans un tour de bois, où ils mirent le feu, & ce Prince demi-brûlé s'étant jetté dans la riviére, y fut noyé. S. Loüis Roi de France étoit alors prisonnier en Egypte. Ces Mamlucs se saisirent du gouvernement, & le prémier qui monta sur le thrône s'appelloit *Pipéritim.*

Avant Saladin, l'Egypte avoit été conquise sur les Empereurs Romains, par Omar fils d'Elkateph troisiême Calif, environ l'an de Jesus Christ 643. Ce Royaume avoit été réduit en Province par Auguste: & son prémier Gouverneur fut Cornelius Gallus, qu'il ne faut pas confondre avec Elius Gallus, qui fut le troisiême Gouverneur.

L'Egypte avoit eu auparavant, les Ptolomées depuis le tems d'Alexandre le Grand.

Ce vainqueur de l'Asie l'avoit conquise sur les Perses, qui en avoient presque été toûjours les maîtres, depuis que Cambyse la subjugua. Car on doit compter pour peu de chose, ces Rois *Inarus* & *Tacho*, & quelques autres, que les Egyptiens elevérent sur le trône, pour recouvrer leur liberté. Ce fut ce Tacho, qui voyant Agésilaüs Roi des Lacédémoniens venir à son secours, dit cet apologue si connu, *que les montagnes parloient d'enfanter, ce qui étonna Jupiter: mais qu'elles ne produisirent qu'une souris*, parce que cet Agésilaus si renommé étoit petit & boiteux: cette raillerie choqua si fort ce vaillant Prince, que les affaires de Taco en souffrirent beaucoup.

Lors que Cambyse entra en Egypte, Nectanébo y régnoit qui fut contraint de s'enfuïr en Ethiopie. Ce fut le dernier Prince, de toute cette longue suite de Rois, qu'Eratosténe nous a raportée jusqu'au nombre de quatre vingt six. Ces Rois furent presque tous du pays d'Egypte. Nous avons vû, qu'il y avoit des monumens de leur régne & de leur grandeur, jusqu'à Sésostris & Méris, qui vivoit neuf cens ans avant Hérodote. On ne connoît plus rien à remonter plus haut, que des généalogies confuses & des noms si in-

si incertains, qu'on n'en trouve pas deux semblables parmi tous les Auteurs qui en ont parlé. L'Histoire sainte est la seule, qui nous a fait connoître cette prémiére antiquité. Ainsi l'histoire d'Egypte comme les autres, s'accorde avec le systême de Moyse, puisque depuis le tems où il faut placer Sesostris, jusqu'au tems de la dispersion des Peuples, il y reste encore près de deux mille siécles à remplir.

CHAPITRE XXI.

De l'Histoire des Chinois.

Les Anciens n'ont parlé que très-obscurément des Peuples qu'ils nomment Séres.

LEs Historiens nous parlent quelquesfois d'un Peuple, qu'ils nomment *Séres*. Ils en ont dit si peu de chose, qu'il faut deviner qu'elle est cette Nation, & la découvrir à l'aide des conséquences & des conjectures. Mais il est fort vrai-semblable, que ces Peuples habitoient ces régions, que nous nommons aujourdhui la Chine.

Prémiérement ce pays a été peu connu de l'Antiquité, on ne nous en a parlé que sur le raport d'autrui: & aucun Auteur n'a entrepris de nous en donner la description, ni d'en marquer [a] précisément la situation. On n'a rien écrit, ni de ses

[a] Pomponius Méla au Liv. 1. chap. 2. parlant des Peuples de l'Orient, dit, que ceux qui habitent les Climats les plus éloignez sont les Indiens, les Séres, & les Scythes; que les Séres occupent le milieu; les Indiens & les Scythes les extrémitez. *In ea (Tanais ripa) primos hominum accepimus ab Oriente, Indos, Seres & Scythas. Seres media ferme Eoæ partis incolunt, Indi & Scythæ ultima.* Ailleurs (*Lib.* 3. *cap.* 7.) après avoir parlé des Scythes, il dit, que le Mont Taurus s'étend delà fort loin, que les Séres y demeurent, gens pleins de justice & fort connus par le commerce des choses qui croissent chez eux sans aucune peine. *Longe ab eo Taurus attollitur. Seres inter sunt, genus plenum justitia, ex commercio, quod rebus in solitudine relictis absens peragit, notissimum.* Le misérable Auteur Anonyme de Ravenne nous apprend qu'il ne les connoissoit guéres mieux, quoiqu'il écrivît environ le septiéme Siécle. Car il dit, qu'il y passe plusieurs fleuves, par l'Inde Sérienne, entr'autres le Gange, le Torgoris & l'Acésine qui se rendent à l'Ocean. Cet Ocean, ajoûte-t-il, borne ce pays, & s'étend jusqu'aux portes Caspiennes & beaucoup plus en avant. *Libr.* 2. §. 3. *Per quam Indiam Sericam transeunt plurima flumina: inter cætera quæ dicuntur, id est Ganges, Torgoris, & Accesinis quæ exeunt in Oceanum. Cui patria Indica confinatur Oceanus, qui per longum intervallum usque ad Caspias navigatur portas & in antea.* Horace met ces peuples entre ceux qui habitent les Climats les plus réculez vers l'Orient & le Septentrion, quand il dit *Lib.*

ses guerres, ni de ses Rois, ni de son gouvernement. Aussi la Chine n'a-t-elle été découverte, que depuis le tems, que l'art de la Navigation ayant été dans sa perfection, on a entrepris de parcourir le Monde, & de découvrir ses régions les plus écartées. Encore trouva-t-on beaucoup de difficulté à entrer dans ce pays, où les habitans contens des terres qu'ils avoient en partage, ne vouloient pas que les Etrangers abordassent, pour prévenir les guerres, que l'ambition des Princes suscite parmi les Peuples, qu'ils voudroient s'assujettir, afin d'aggrandir leur domination. Cette précaution étoit une maxime inviolable chez les Chinois, & on peut dire, qu'on ne connoît ce vaste Empire, que depuis le tems que les Tartares l'ont envahi, parce que cette Nation belliqueuse & fiére, se feroit un affront de cette politique timide des Chinois, & ne voudroit pas qu'on crût, qu'elle appréhendât quelque chose des Etrangers. Voilà sans doute la cause, qui jointe à l'éloignement de ces climats a fait, que les Anciens ont parlé de ces *Séres*, sans sçavoir ou étoit ce pays.

Lib. 6. Eliac. Prior. Pausanias le met proche de l'Ethiopie dans la mer rouge. mais il ajoûte, qu'il y en a d'autres qui croyent que les *Séres*, sont une espéce de Scythes, ou de Tartares confondus *Lib. 6. Sect. 20.* avec les Indiens. Pline en parle d'une maniére qui fait croire, qu'il a entendu par ce pays, le Cathay & la partie Septentrionale de la Chine. Diodore de Sicile, parlant des Indes nous a dit beaucoup de choses, qui sont assez conformes aux coûtumes & aux mœurs des Chinois. Ptolomée dans ses Cartes les met en Scythie, au delà du mont Imaüs. Nous avons déja remarqué ci-dessus que l'Auteur du Livre *Part. 2.* intitulé *Cosri*, fait mention d'un pays qu'il nomme *Tzin*, qui est sans doute la Chine, comme on peut le recueillir de sa situation, puisqu'il dit, qu'au lever du Soleil en Judée, *Lib. 31. cap. 2.* il est déja Midi en ce pays. Ammiam Marcellin parle aussi de cette Nation d'une maniére qui convient très bien aux Chinois.

Ces

Lib. 4. Carm. Ode. 15. Que ces Nations n'osérent plus violer les Loix Romaines, à cause de la crainte & du respect qu'Auguste leur inspiroit,

Non qui profundum Danubium bibunt
Edicta rumpent Julia; non Getæ
Non Seres, infidive Persæ
Non Tanaim prope flumen orti.

Ces Peuples ont été renommez par l'équité de [b] leurs loix. Eusebe, sur le raport d'autres Auteurs nous apprend, *Lib. 6. de præparat. Evangel.* que le culte des Images, le meurtre, la fornication & le larcin, y étoient defendus. Les Annales des Chinois qu'on nous a données leur attribuent aussi beaucoup d'équité. Clément d'Alexandrie, *Lib. 1. Stromat.* parlant de ceux qui font profession de sagesse parmi plusieurs Nations dit, que la Philosophie a fleuri chez les Nations Barbares avant que de parvenir aux Grecs. Il y avoit des Prophétes chez les Egyptiens, c'est ainsi qu'ils nommoient leurs sages; des Chaldéens chez les Assyriens; des Druïdes chez les Gaulois; des Philosophes chez les Celtes; des Sémanéens chez les Bactriens; des Mages chez les Perses; des Gymnosophistes chez les Indiens, dont les uns se nommoient Sarmanes & les autres Brachmanes; on parloit, ajoûte-t-il, chez les Scythes d'un Anacharsis, & parmi quelques Indiens d'un *Butta*, [c] de qui les préceptes tenoient lieu de loix; on le révéroit même comme un Dieu à cause de sa sainteté. Ce *Butta* ne seroit-il point Confucius si célébre parmi les Chinois qui naquit en la Province de *Lu* aujourdhui *Xantum*, cinq cens cinquante un an avant Jesus-Christ?

Ce Peuple a été encore renommé, par les soyes, qui portérent leur nom. *Sericum a Seribus.* Ce commerce dont nous avons parlé, fortifie beaucoup la conjecture qu'on peut faire, que les *Séres* des Anciens, sont nos Chinois d'aujourdhui. *Lib. 34. Sect. 41.* Pline dit en quelque lieu, que le fer des *Séres* emporte le prix par-dessus tous les autres, & que celui des Parthes est ensuite le

[b] Mela *lib. 3. cap. 6.* les nomme *une Nation pleine de Justice.* Pline & Solin les appellent *doux & paisibles, se separans du reste des mortels.* C'est pourquoi toutes ces idees avantageuses que l'Antiquité avoit conçuës de ce peuple donnent juste sujet de douter s'il faut lire les *Séres* ou les *Syriens* dans une passage de Celsus, qu'Origéne raporte dans ses Livres *, contre cét ennemi du nom Chrétien. *οὐκ ἀνέχονται νεὼς ὁρῶντες καὶ βωμοὺς καὶ ἀγάλματα. οὐδὲ γὰρ Σκύθαι τοῦτο, οὐδὲ Λιβύων οἱ Νομάδες, οὐδὲ Σῆρες οἱ ἄθεοι οὐδὲ ἄλλα ἔθνη δυσαγέστατα καὶ ἀνομώτατα.* Quelques Nations, dit ce Philosophe, *ne peuvent souffrir ni Temples, ni Autels, ni Statuës, comme les Scythes, les Nomades de Lybie, ni les Séres ces Athées, de même que d'autres Nations abominables & sans loix.* Mais outre la justice qu'on attribuoit aux *Séres*, leur pays ne paroît pas assez connu pour savoir ce qui s'y pratiquoit. Aussi y a-t il des exemplaires qui ont *les Syriens* au lieu de *Séres*, *οὐδὲ Σύριοι οἱ ἄθεοι*, par lesquels il faut entendre les Juifs qu'on a souvent appellez de ce nom.

* *Orig. contr. Cels. lib. 7.*

[c] Clément d'Aléxandrie dit, *εἰσὶ δὲ τῶν Ἰνδῶν, οἱ τοῖς Βούττα πειθόμενοι παραγγέλμασιν· ὃν δι' ὑπερβολὴν σεμνότητος εἰς θεὸν τετιμήκασι.*

plus renommé. Il ajoûte que les *Séres* l'envoyoient avec des Peaux & des Vestes. Je n'ai pas entendu dire jusqu'à présent, qu'on apportat du fer de ce pays-là : & les peaux dont cet Auteur parle me font croire, qu'il a confondu la Tartarie avec la Chine. Quoi-qu'il en soit, c'est l'opinion commune, que ces Peuples sont les Chinois, & je la trouve bien fondée.

Les Séres sont les Chinois.

Depuis que ce pays nous est plus connu, on a mis au jour des annales de cette Nation, qui remontent deux mille six cens quatre vingt dix sept ans au delà de la naissance de Jesus-Christ, à commencer seulement depuis le tems, que les Chinois comptérent leurs années par des Cycles de soixante ans, sous l'Empereur *Hoam-ti*; à quoi, si on ajoûte deux cens cinquante cinq ans, qui se sont écoulez sous le régne des deux Empereurs *Fo-Hi* & *Xin-Num*, qui ne sont pas compris sous les Cycles, il s'ensuit que l'histoire de ces Peuples, va au delà de la naissance de Jesus-Christ, approchant de trois mille ans.

C'est à dire 2953. ans.

Si ces annales sont certaines, il faut nécessairement suivre la Cronologie sacrée, comme elle est dans la version des Septante. Car autrement il s'ensuivroit, que *Fo-Hi* auroit régné six cens ans avant le déluge. Puisque les originaux Hébreux ne contiennent aujourdhui tout au plus, que 2350 depuis le déluge jusqu'à Jesus-Christ, & même la grande Cronique des Juifs, ne compte que deux mille cent dix ans.

On ne peut répondre qu'une seule chose à cette difficulté, qui seroit de dire, que les Chinois sûrs de leur antiquité y auroient joints encore, pour la rendre plus vénérable, ce qu'ils auroient appris par la tradition des tems qui auroient précédé le déluge. Mais c'est couper un neud, qu'on ne sçauroit dénouër. Car si ces Peuples avoient voulu charger leurs annales d'une tradition incertaine, pourquoi n'auroient-ils pas remonté beaucoup plus haut ? D'ailleurs, comme on leur attribuë l'opinion de l'éternité du Monde, ce seroit une chose fort étrange, que s'étant voulu attribuer une fausse autiquité, ils n'eussent pas remonté davantage dans

dans un tems inconnu. Ils parlent à la vérité dans leurs annales, d'un déluge qui dura neuf ans, & qui arriva l'an 40. du septième cycle sous l'Empereur *Yao*, mais on n'y voit aucune conformité avec celui de Noé. Enfin cette histoire est si obscure, qu'il a été facile de faire dire à ces antiques annales, ce qu'on a voulu. Puisqu'on nous apprend que le prémier Livre de cette Nation, qu'on attribuë à *Fo-Hi* son fondateur ne contient que trois cens quatre-vingt-quatre lignes, tantôt [d] continuës, tantôt interrompûës, qui sont jointes trois à trois par de différentes combinaisons. On peut juger sans peine, qu'on ne sçauroit rien extraire de précis d'un tel chaos, sur tout puisque l'Empereur *Ven-Vam*, qui l'a expliqué le prémier, n'a vécû que dix sept cens ans après *Fo-Hi*, & *Confucius* plus de cinq cens après *Ven-Vam*.

Confucius in præmiali Declar. §. 1.

Je conclus encore delà, que ce qu'on nous dit de l'antiquité de leurs annales est fort incertain. Car il n'y a aucune apparence, que l'usage des lettres & de l'Ecriture aît été reçû pour écrire le régne des prémiers Empereurs assez distinctement, afin qu'on puisse nous marquer précisément le tems qu'ils ont vécû, & les événemens les plus notables de leurs regnes, pendant que l'ouvrage qui renfermoit tout leur sçavoir auroit été durant plusieurs siécles, renfermé ou plûtôt enterré, sous quelques lignes énigmatiques.

Ce qu'on doit croire des Annales des Chinois.

. Il est donc vrai-semblable que les annales des Chinois sont assez modernes, & qu'elles ont été composées par quelqu'homme peu éclairé, qui à voulu pour la gloire de cette Nation lui attribuer, non-seulement une grande antiquité, mais encore l'invention des arts & des sciences. Je ne doute pas, que ces Peuples ne soient fort anciens, & qu'ainsi ils n'ayent eu plusieurs Rois, des prémiers desquels ils n'avoient que les noms, soit par tradition, soit par leurs prémiers Auteurs. Et comme enfin, ils comptérent les révolutions des tems par des cycles de soixante années, on ne fit pas scrupule de raporter ces tems obscurs & inconnus dans l'or-

[d] On doit juger des ténébres sous lesquelles la Science des Chinois étoit renfermée, puisque leur prémier livre est composé de lignes combinées de cette maniére

l'ordre de ces Cycles, pour rendre cette histoire plus vraisemblable.

Le Cycle de soixante années n'est pas bien imaginé.

Voici surquoi on peut fonder cette conjecture. Si on considére prémiérement ce Cycle de soixante années, on a peine à comprendre sur quelles raisons d'Astronomie il étoit établi. Car on sçait, que toutes ces Périodes avoient leur raport aux Astres, pour servir de quelque régle à connoître leurs mouvemens. Sur tout on tâchoit de distinguer par ces Périodes, le tems des équinoxes ou des nouvelles Lunes, & de raporter à quelque point de conformité, le mouvement du Soleil & de la Lune, comme nous le verrons, quand nous parlerons de l'Astronomie. Cependant je ne vois pas, que les plus habiles Astronomes ayent découvert l'utilité de ce Cycle de soixante années, si célébre parmi les Chinois.

Car les Annales de ces Peuples, attribuent à l'Empereur *Hoam-Ti* la perfection de ce Cycle, aidé par l'Astronome *Ta-Nao*, 2697 ans avant Jesus-Christ. Il trouva les tables d'Astronomie & d'Arithmétique, comme aussi la Musique, & ses instrumens, les armes, l'arc & la fléche, les rets, les chariots, les navires, les poids, les mesures, l'art de potier & de charpentier. Voila déja des Peuples fort sçavans, seroit-il possible, que les Scythes & les Indiens leurs voisins n'eussent pû pendant tant de siécles, leur dérober aucune des ces connoissances si utiles à la vie humaine?

Il apprit à nourrir les Vers à soye, cela n'étoit pas difficile: la nature l'enseignoit. Il apprit encore le moyen d'en faire des vestes & de les teindre en couleur. Passons tout cela: mais il fondit douze cloches, dit-on, pour représenter les douze mois de l'année: voilà un grand Astronome. Romulus ne composa d'abord l'année que de dix mois: & beaucoup de Nations ne comptérent pendant un assez long-tems, que des années lunaires de 354 jours.

Ce même *Hoam-Ti* sut parfaitement la Médecine & l'art de connoître la santé & la maladie, par les variations du poux, & composa plusieurs Livres sur ce sujet. Si ces Livres n'étoient que des lignes continuées & interrompuës; il a été

a été fort difficile de les déchifrer. Si l'usage des lettres lui a été connu, pourquoi ne pas enseigner sa philosophie plus clairement qu'il n'a fait?

On vit l'oiseau du Soleil sur son Palais, comme on le vit encore quelques années après, sous l'Empereur *Xao-Hao*. Cela sent fort la fable du Phénix. Mais l'Auteur ne s'est pas souvenu de toutes les parties de la fable, il le fait reparoitre trop tôt, on donne ordinairement cinq cens ans d'intervale à ces apparitions.

L'Empereur *Chuen-Hio* petit fils d'*Hoam-Ti*, mit le commencement de l'année à la nouvelle Lune du Printems qui repondoit à la Chine, au cinquiême dégré d'Aquarius. On a changé depuis, & on a été obligé de remonter plus haut d'un ou deux mois. Cet Empereur observa encore la conjonction des Planétes, au même jour que celle du Soleil & de la Lune. L'Empereur *Xun* composa de pierres prétieuses une sphére des sept Planétes 2277 avant Jesus-Christ. Ainsi voilà les Chinois sans contredit habiles Astronomes. Cependant leur Cycle de soixante ans ne répond ni à ce sçavoir, ni au mouvement d'aucun Astre.

Ces Annales remarquent, que l'an 2 ou 6 du Cycle 10, l'Empereur *Chum-Cam* fit mourir *Hi* & *Ho* deux célébres Astronomes, parce qu'étant yvres, ils n'avoient pas remarqué ni prédit l'éclypse de Soleil qui arriva. Il faut que ces deux Astronomes ayent vécû long-tems, ou que ces deux noms ayent été communs aux Astronomes de ce pays. Car ces annales disent, qu'ils réglérent sous l'Empereur *Tao* les douze mois lunaires, six de trente jours & six de vingt-neuf, avec des mois qu'ils ajoûtoient sept fois, dans une Période de dix neuf ans. Cela est bien précis: Méton n'en auroit pas fait davantage. Mais ces annales nous représentent encore trois Cycles après, c'est-à-dire, cent quatre-vingt ans, ces deux Astronomes punis de mort, pour avoir manqué à l'observation d'une Eclypse. Passons cette difficulté & supposons qu'ils ayent violé la loi, qui avoit défendu l'usage du vin, quelque tems auparavant: mais ne faut-il pas demeurer d'accord, qu'une punition si rigoureuse, dût rendre

les Aſtronomes plus appliquez & plus circonſpects, à marquer les Eclypſes? Néanmoins on n'en voit aucune marquée dans ces annales, qu'à la ſeconde année du Cycle 33, c'eſt-à-dire, 777 ans avant Jeſus-Chriſt, & treize cens quatre-vingt ans, depuis que ces deux Aſtronomes dont nous avons parlé, furent mis à mort pour n'avoir pas obſervé l'Eclypſe qui arriva. D'où vient tant de négligence? Ou bien, d'où vient tant de diligence à les marquer dans la ſuite, & à en remplir leurs annales? D'où vient encore, qu'on n'obſerve que les Eclypſes du Soleil, ſans dire un ſeul mot de celles de la Lune?

Les remarques des Eclypſes ſont fauſſes.

C'eſt ici un endroit qui confirme fort le peu d'état qu'on doit faire de ces annales, parce que la plûpart de ces obſervations ſont fauſſes, les Eclypſes étant ou trop proches, ou trop éloignées, les unes des autres. Je l'apprend de Mr. Caſſini dans les obſervations Aſtronomiques de l'Académie des ſciences: « Il eſt indubitable, dit-il, qu'une grande par-„ tie des Eclypſes & des autres conjonctions, que les Chi-„ nois donnent, comme obſervées, ne peuvent être arrivées „ au tems qu'ils prétendent, ſelon le Calendrier réglé de la „ maniére qu'il eſt préſentement, comme nous avons trou-„ vé, par le calcul d'un grand nombre de ces Eclypſes, „ & même par le ſeul intervalle marqué entre les unes & les „ autres, qui eſt ou trop long, ou trop court. Le P. „ Couplet doute lui-même de la vérité de ces Eclypſes, „ à cauſe que les Aſtronomes Chinois firent un compliment „ à un de leurs Rois, ſur ce qu'une de ces Eclypſes n'étoit „ point arrivée au tems qu'ils avoient prédit, le Ciel lui „ voulant épargner ce malheur. *Ce malheur* n'eſt guéres du ſtile d'un Aſtronome. Mr. Caſſini ajoûte encore, que le P. Couplet a laiſſé un manuſcrit à Mr. Thévenot ſous ce tître *Eclypſes veræ & falſæ*. De tout cela il conclut avec raiſon, qu'on ne peut faire aucun fondement ſur le Calendrier des Chinois. Je ne ſai, s'il en faut davantage pour renverſer ces annales, dont on prétend que l'Aſtronomie eſt la baſe & le fondement, & comme la caution de leur ſincérité.

A parler

A parler franchement, il semble que cette histoire de la Chine ait été compilée des autres Cronologies historiques : & que l'Auteur, ou les Auteurs y ont inséré, tout ce qu'il y avoit de plus remarquable ailleurs. Pour exemple, cette prémiére Eclypse, qu'ils mettent en l'an 777 avant Jesus-Christ, dévance de quelques années, celle qu'on observa à Babylone, sous les régnes de Nabonassar & de Mardocempade dont les anciens Astronomes ont parlé. On y voit un Auteur d'une Secte Epicurienne, & on dit qu'il semble avoir reconnu la Divinité, mais que ses Disciples ont corrompu ses dogmes. On ajoûte qu'il y eut diverses Sectes qui parurent environ ce tems-là : c'étoit quelques années avant la naissance de Confucius, sur la fin du sixiême siécle avant Jesus-Christ. C'est aussi environ ce même tems, que parurent les diverses Sectes de Philosophes parmi les Grecs. On fait naître Jesus-Christ sous un Empereur pacifique, comme son nom *Hiao Pim-Ti*, le porte. Cela me paroît être pris d'Auguste, qui donna la paix à l'Empire Romain. *Conjecture sur les Annales de la Chine.*

Enfin ce Compilateur d'annales n'a rien voulu obmettre de toutes les inventions humaines. Il fait jouër aux échecs l'Empereur *Vu-Te* douze cent cinquante ans avant la naissance de Jesus-Christ. Et quelque tems après il fait régaler des Envoyez de la Cochinchine, d'une aiguille aimantée, que leur donna l'Empereur *Chim-Vam*, ou son Tuteur *Cheu-Cum*. C'est une chose fort étrange, si l'usage de la Boussole est si ancien parmi ces Peuples, que cet art y soit demeuré si imparfait, puisqu'on dit, qu'encore aujourdhui ils mettent cette aiguille dans un vase plein d'eau, soutenuë de quelques fétus. Les François en faisoient de même dans leurs navigations, il y a plus de quatre cens ans, au raport de Guyot de Provines.

D'où vient encore, si ces Peuples ont été si polis, si civilisez & si instruits des commoditez de la vie, que les Indiens leurs voisins, n'ont tiré aucun profit de toutes leurs connoissances? Car il paroît, par ces Annales, qu'ils ont eu grand commerce les uns avec les autres, jusques-là qu'on y a inséré la naissance de l'Indien *Fœ*, plus de mille ans

avant Jesus-Christ. Ce Philosophe fut l'Auteur de la Secte des Bonzes, & de la doctrine de la Métempsycose. Il faloit ravir cet honneur à Pythagore ou plûtôt aux Caldéens, de qui je crois que les Indiens, comme ce Philosophe, l'ont récû.

Mais s'il y a eu tant de communications entre les Chinois & leurs Voisins; pourquoi ces Voisins n'ont-ils rien appris d'eux touchant l'Astronomie? Au contraire l'année Indienne est beaucoup plus juste & plus astronomique, puisqu'elle est entierement semblable à l'année tropique d'Hipparque & de Ptolomée à deux secondes de minutes près. L'année de Ptolomée est de 365 jours, 5 heures, 55, 26″. M. Cassini croit, que si on pouvoit prouver, que l'Astronomie des Indiens fût indépendante de celle de l'Occident, cet accord serviroit à prouver, que l'année tropique a été autresfois de cette grandeur, quoiqu'aujourdhui on la trouve plus petite de six minutes, qui font en dix ans une heure; & en 240 ans, un jour entier. Mais il y a beaucoup d'apparence, que l'Astronomie des Indiens est venuë des Caldéens, comme celle des Grecs.

Les Siamois ont eu encore quelque connoissance des Chinois. Les Annales remarquent que quelques Empereurs ont fait des courses en ces pays. Cependant le P. Tachard a remarqué, que l'année 1687 de Jesus-Christ, répondoit à l'année 2231 de l'Epoque Civile Siamoise, qui se raporte par conséquent à l'an 544, avant la naissance de Jesus-Christ. Il y a beaucoup d'apparence que cette Epoque est la plus ancienne de ces régions. Elle est à peu près du tems de Pythagore, dont les dogmes sont fort conformes à ceux que ces Peuples ont encore aujourdhui. Ce seroit une chose fort étrange, que l'Astronomie eut été si connuë à la Chine plus de deux mille ans, avant que leurs Voisins ayent pû avoir aucune part à leur sçavoir.

Il seroit à souhaiter qu'on eût une histoire plus étenduë de ces peuples, on pourroit plus aisément juger du fond qu'on y doit faire: au lieu qu'il est difficile de raisonner sur des annales si abrégées. Quoi-qu'il en soit, je ne les compte pas

pour

pour beaucoup, & quand même cette Cronologie seroit juste & certaine, elle n'auroit rien que de très conforme à celle de Moyse, selon les exemplaires Grecs.

CHAPITRE XXII.

Des preuves tirées de l'Astronomie.

Moyse nous apprend dans l'histoire de la création, que *Dieu créa des Luminaires dans l'étenduë des Cieux, pour séparer la nuit, du jour, afin d'être pour signes, pour les saisons, pour les jours & pour les années.* Ce peu de mots nous dit beaucoup de choses, & nous apprend tout l'usage que les hommes pouvoient retirer des constellations célestes.

Genes. ch. 1. ℣. 14. & suiv. Explication de ce que Moyse écrit de l'usage des Astres.

Le prémier nous est marqué par ces termes, *pour être des Signes.* Quelques-uns entendent par ces signes, des prodiges étonnans, comme celui qui se fit, lorsque le Soleil s'arrêta à la parole de Josué, ou que l'ombre rétrograda au Quadran d'Achaz. Mais il n'y a aucune apparence d'expliquer ainsi le dessein de Dieu, dans la création des Astres. Quelques autres raportent à ces signes ce que dit Jérémie, quand il exhorte le Peuple de Dieu, à ne pas suivre le train des Nations, & à n'être pas épouvantez comme elles des signes des Cieux: & on peut donner deux sens aux paroles du Prophéte. Il défend de regarder les Astres comme des Dieux, des influences desquels, ils faisoient dépendre les biens & les maux de la vie, & à cause dequoi ils les révéroient, & leur offroient des sacrifices. Mais on ne peut appliquer ce desordre de l'idolâtrie aux paroles de Moyse, ni au dessein de Dieu, dans la création des Astres. Il y a, ce semble, plus de vrai-semblance à dire, que ces signes célestes, qui épouvantoient les autres Nations, étoient les Eclypses qui ont été long-tems la terreur des Peuples. Cependant ce n'est pas encore le sens des paroles de Moyse: & il n'y a pas lieu de croire, que Dieu aît créé les Astres

Jos. ch. 10. Esaie ch. 38.

Jérém. ch. 10. ℣. 2.

 dans

dans cette vûë, non-seulement, parce que les Eclypses ne regardent que le Soleil & la Lune, celles des autres Planétes n'étant apperçûës, que des Astronomes : mais encore parce que les Eclypses ne sont que des suites nécessaires du mouvement des Planétes dans le Zodiaque qui ne tirent à aucune conséquence pour les événemens de la vie humaine. Desorte qu'on ne peut donner à mon avis que deux sens à cette expression de Moyse, que Dieu *créa les Astres, pour être des Signes*, Le prémier seroit d'entendre ce mot de *Signes* en général, & de l'expliquer, par ce qu'ajoûte cet Auteur sacré, quand il parle des saisons, des jours & des années qui sont les Signes que Dieu avoit dessein de nous faire distinguer dans la création des Astres. Car il étoit nécessaire aux hommes de connoître distinctement, le Printems, l'Eté, l'Automne & l'Hyver pour sçavoir les tems propres à semer & à moissonner. Il étoit nécessaire de connoître les jours & les nuits, les mois & les années, pour la célébration des fêtes, & pour l'Histoire du Monde. Le second sens, qu'on pourroit donner au dessein du Créateur, seroit, que par ces signes des étoilles du Firmament, il faut entendre les points fixes qui servent à marquer précisément le cours du Soleil, de la Lune & des autres Planétes, comme nous le verrons dans la suite.

Je ne parle pas de l'Astrologie judiciaire. Le Monde est assez éclairé aujourdhui, pour se desabuser de cette vaine science qui a tant occupé les tems de l'idolâtrie. Puisqu'elle n'est fondée, que sur des noms arbitraires, qu'on a imposez aux constellations du Firmament & aux Planétes, des différens aspects desquelles on tire ces frivoles horoscopes. On voit donc, que Moyse, sans aucune affectation de faire l'Astrologue, nous à enseigné en deux mots, toutes les utilitez des Astres.

Cet Auteur sacré ajoûte, que Dieu forma les étoiles & *deux grands Luminaires*, l'un pour éclairer durant le jour, & l'autre durant la nuit. Les Docteurs Hébreux croyent, que le Soleil fut créé au prémier jour, quoi-que Moyse n'aît parlé en général que de la lumiére pour reprendre sa narration,

ration, après avoir parlé de l'étenduë & de la séparation de la Terre & des Eaux. Joseph ne paroît pas néanmoins être de ce sentiment. Il suit le récit de la création, de la maniére, que la version Gréque & les nôtres ont traduit l'original, au verset 14 du ch. 1. de la Genése, *puis Dieu dit*, & non pas *avoit dit*, comme il faudroit l'expliquer, dans le sens de ces Docteurs Hébreux dont nous parlons. *Antiq. liv. 1. ch. 1.*

Au reste, il est inutile de se faire une objection de ce que Moyse appelle le Soleil & la Lune *deux grands Luminaires*, quoi-que la Lune soit un des plus petits. Car il faut sçavoir que les Auteurs sacrez n'ont eu aucune autre vûë, que d'enseigner aux hommes la religion, c'est-à-dire, la piété & la crainte de Dieu. C'est pourquoi sans s'arrêter, aux précisions de la Philosophie, de l'Astronomie, ni des Mathématiques l'Ecriture sainte nous parle, des phénoménes d'une maniére populaire, à peu près comme ils paroissent à nos yeux, sans vouloir étonner le Peuple, par des descriptions surprenantes de la vaste étenduë des Cieux, de la rapidité incompréhensible de leur mouvément, soit qu'il appartienne aux Astres, soit qu'il faille le raporter à la Terre. Ainsi, sans discuter si la Terre tourne autour du Soleil, ou si le Soleil fait le tour des Cieux, l'Ecriture nous en parle, comme nous le jugeons ordinairement. De même aussi, sans déterminer la proportion, que peut avoir la Lune avec les autres Astres, comme elle nous paroît beaucoup plus grande, & que sa clarté, tout empruntée qu'elle est du Soleil, reluit beaucoup plus que celle des étoilles & des planétes dont elle dissipe l'éclat: Moyse l'appelle sans difficulté un grand Luminaire par raport à nous, & c'est avec raison. *Ps. 19.*

Cette remarque doit être appliquée en général, au stile de l'Ecriture sainte. Ainsi Moyse dans le récit qu'il nous a donné de la création, nous parle prémiérement des quatre élémens, ou des quatre appartemens de l'Univers s'il est permis d'user de ces termes: & ensuite, il nous fait connoître les créatures, dont Dieu remplit ces appartemens. Nous pourrons peut-être, s'il plaît à Dieu, expliquer quelque jour ces chapitres, où Moyse nous fait un récit de la création.

Des constellations, dont il est fait mention dans l'Histoire Sainte.

Il y a deux ou trois endroits de l'Ecriture, qui parlent de quelques constellations: mais comme les noms sont fort différens, de ceux que la fable des Grecs leur a imposez, on a peine à les reconnoître, & on a besoin de conjectures & de raisonnemens pour cela. Job parlant de la grandeur de Dieu dit, *qu'il a fait le Chariot & Orion, la poussiniere & les cachettes du Midi.* Ces noms dans la Langue hébraique sont *hasch*, *chesil*, & *chima*. La version des Septante a rendu les Pleïades, Lucifer & Arcturus. Il faut que le nom d'*Arcturus* n'y soit pas dans son ordre, puisque ces mêmes Interprétes ont traduit ailleurs en ce même Livre de Job, le mot hébreu *Chima* par celui de *Pleïades*. La Vulgate a traduit, *celui qui fait Arcturus, Orion & les Hyades.* Les Hyades & les Pleïades ne sont pas éloignées les unes des autres, car on a donné ces noms, à de petits amas d'étoilles qui appartiennent à la constellation du Zodiaque, qu'on nomme *le Taureau.*

Ch. 9. ỽ. 9.

עש
כסיל
כימה

Il y a une grande diversité d'opinions, sur l'interprétation de ces noms hébreux, à quoi nous ne nous arrêterons pas. Mais pour dire ce qui nous paroît de plus vrai-semblable, nous remarquerons que Job dans ces paroles, a manifestement en vûë les quatre parties opposées de l'Univers. Ainsi comme il oppose le Septentrion au Midi, il faut croire qu'il a pris deux autres constellations opposées dans le Zodiaque, ou dans l'Equateur pour marquer l'étenduë de l'Orient à l'Occident. Job pour parler du Midi, s'exprime en ces termes *les cachettes du Midi*, parce qu'on ne voit pas, du lieu ou étoit Job, le pôle Antarctique, ni les étoiles qui en sont proche, & qui sont cachées sous l'Horizon. C'est peut-être la seule raison de l'opposition qui a fait joindre ensemble aux Interprétes Grecs, Arcturus avec le Midi, sans suivre l'ordre de l'original. Quoi-qu'il en soit, on ne peut douter que *Hasch* dans l'hébreu ne signifie quelque constellation proche de nôtre pôle & nôtre version a eu raison de traduire le chariot ou l'ourse.

A l'égard des deux autres constellations, *Chesil* & *Chima*, il seroit difficile de les connoître, si Job n'en eût parlé en

en un autre endroit, qui sert à les désigner. C'est au chap. ẏ. 31.
38 où il dit *pourrois-tu retenir les délices de la poussinière, ou
délier les vertus attractives d'Orion.* Il est certain que l'Au-
teur sacré parle de deux saisons fort opposées, l'une agréa-
ble & l'autre triste ce qui signifie le Printems & l'Hyver,
pour se servir d'autres termes, que de ceux de l'Astrono-
mie. Or il est encore certain, que le Printems com-
mence lorsque les Pleïades se lévent, ou paroissent le
matin sur nôtre Horizon, & que l'Hyver approche, lors-
qu'on y voit Orion. Mais commé *le Scorpion* se léve au
même tems, & marque par conséquent la même saison, je
ne voi pas qu'on puisse se déterminer précisément à enten-
dre une de ces constellations plûtôt que l'autre, si ce n'est
par autorité de la version Gréque, à laquelle je crois qu'on
doit avoir de grands égards, parce que ces Auteurs ayant
commerce avec les Grecs, pouvoient sçavoir mieux que
nous, si Orion signifie la même constellation chez les Grecs,
que *Chésil* chez les Hébreux. S. Jérome s'est trompé assû-
rement, quand il a traduit, pourrois-tu dissiper ou empê-
cher le tour d'*Arcturus*.

Job ajoûte, *pourrois-tu faire sortir les couronnes en leur tems,* ẏ. 32.
& conduire Arcturus avec ses enfans? Plusieurs Sçavans ex-
pliquent le mot hébreu *Mazarot* que les Septante ont con- מזרות
servé, par celui de signes célestes, & ils l'entendent des si-
gnes du Zodiaque, ce qui est assez vrai-semblable. Chry-
sostome remarque, que quelques-uns rapportoient ce nom
à la Canicule. Si cela est vrai, ne pourroit-on point dire,
que le *Saros* des Caldéens auroit tiré son nom delà, & confir-
mer la conjecture que nous avons avancée, que ce *Saros* étoit
la même chose, que l'année Sothaïque? Le Prophéte Amos Ch. 5. ẏ. 8.
parle encore de ces deux constellations, *Chima* & *Chésil*.
Grotius a remarqué, que le prémier mot signifie en Arabe
monceau, ce qui est propre à marquer les Pleïades qui sont
un amas de sept étoilles. Il dit encore, que le mot *Chésil*
signifie en Arabe l'*oisiveté*, ce qui se raporte très bien à la
constellation qui améne l'Hyver, ou la terre se repose, &
fait cesser les pénibles travaux de l'Agriculture. La sainte
Ecri-

Ecriture ne parle point d'autres conſtellations, mais elle fait quelquesfois mention de quelques Planétes, à quoi nous ne nous arrêterons pas.

On connoît dans Hiſtoire Sainte les mois & les années.

Pour les mois & les années, on ne peut douter que la connoiſſance n'en aît été très ancienne. On voyoit les accroiſſemens & le plein de la Lune varier continuellement, & reprendre ces diverſes phaſes en un certain tems réglé. Et comme elles dépendoient de la conjonction de cet Aſtre avec le Soleil, comme encore de ſon oppoſition & de ſes divers aſpects, il ne ſe pouvoit faire, qu'on ne s'appliquât à connoître le rapport, que ces deux Aſtres avoient l'un avec l'autre dans leur mouvement. On voyoit encore les fruits de la terre croître, & ſe meurir en de certaines ſaiſons, & comme l'Agriculture fut ſans doute la prémiére occupation des hommes, il faut croire qu'il s'appliquérent d'abord à reconnoitre les Saiſons. Joſeph dit, que les prémiers hommes vécûrent long-tems, afin de pouvoir faire plus commodément, des obſervations d'Aſtronomie. Il parle d'une Période de ſix cens ans, que les plus habiles Aſtronomes approuvent beaucoup, comme nous l'avons déja remarqué.

Par l'Hiſtoire du Déluge. Geneſ. chap. 7. & 8.

Quoi-qu'il en ſoit Moyſe a ſupputé les années dans ſa Cronologie: & il nous apprend qu'au tems du déluge, Noë avoit déja la connoiſſance d'une année ſolaire compoſée de 360 jours, auxquels, ſans doute, on ajoûta les cinq jours d'épacte, comme faiſoient les Egyptiens. Car Moyſe nous fait connoître diſtinctement le calcul qui avoit été fait, & nous dit, que la pluye commença à tomber ſur la terre, le dix-ſeptiême jour du ſecond mois, & continua durant quarante jours, & que les eaux couvrirent la terre cent cinquante jours, après leſquels l'Arche s'arrêta ſur les montagnes d'Ararat, au dix-ſeptiême jour du ſeptiême mois. De ſorte que ſelon ce calcul de Moyſe, on trouve juſtement ſix mois compoſez de ces 40 & de ces 150 jours, qui font 190 jours, & par conſéquent ſix mois de 30 jours chacun. Le prémier mois de l'année répond en partie au mois d'Octobre, & en partie à celui de Novembre, deſorte que le déluge commença ſur la fin de Novembre, & l'Arche s'arrêta ſur la fin d'Avril, ſur les montagnes d'Armenie. Il

Il est encore aisé de juger, par les fêtes des Israëlites, que ce Peuple devoit avoir égard au mouvement du Soleil & de la Lune. Car, puisque la fête de Pâques se devoit celébrer le quatorziéme de la Lune, au tems que les epics meurissent, vû qu'on offroit les prémices de la moisson le lendemain de Pâques, d'où on commençoit à compter les cinquante jours de la Pentecôte, il falloit nécessairement raporter le mouvement de la Lune à celui du Soleil, afin de rencontrer le tems propre à la maturité des fruits de la terre. *Par le tems des fêtes.*

Les Juifs comptoient le commencement du jour par la nuit, comme Moyse dit dans l'histoire de la création, *qu'ainsi fut le soir & le matin, qui fut le prémier jour*. Ils ont eu cela de commun [a] avec d'autres Nations. *On commence à compter le jour par la nuit.* On entrevoit encore dans l'histoire de la création, comme dans celle du déluge & des prémiers Patriarches, un choix de sept jours. *De la semaine.* Dieu créa le Monde en six jours & se reposa le septiême. *Gen. 1.* Noë lacha la colombe de sept jours, en sept jours. *It. 7.* Laban parle à Jacob de semaines, pour accomplir le mariage de Leâ sa fille. *It. 29.* On voit enfin qu'il est parlé dans l'Histoire sainte de douze mois, par les douze Intendans, que Salomon choisit, pour avoir chaque mois le soin de sa maison. *Des douze mois de l'année.* Ces mois n'eurent point d'autres noms, que celui de l'ordre qu'ils suivoient dans la prémiére antiquité. Moyse ne les fait connoître que par leur nombre, de prémier, de second, de septiême, ou de dixiême. On lit quelques noms de mois, dans le prémier Livre des Rois, comme *Bul*, *Ethanim*, *Ziu*, que Scaliger croit être des noms des Sydoniens, plûtôt que des Hebreux. Enfin dans le tems de la captivité, les Juifs reçûrent des Caldéens, à ce qu'on croit, les noms des mois, tels qu'ils les conservent encore présentement. Cette remarque prouve fortement à mon avis, l'antiquité des Livres de Moyse; & nous fait connoitre fort clairement, que son

[a] L'Histoire remarque, que les prémiers François commençoient à compter par les Nuits, d'où vient que les anciennes Loix de ces Peuples, parlent de Nuits, dans le terme qu'elles donnent, pour les comparutions. Chacun sait qu'aujourd'hui on commence le jour après minuit. On a remarqué la même chose des Numidiens & des Allemans.

son histoire a précedé & le tems de la captivité, & celui de David & de Salomon. Car il n'y a aucune apparence que Moyse n'eût pas appellé les mois de leurs noms, s'ils en eussent eu au tems qu'il écrivoit.

De la connoissance de l'Astronomie parmi les autres Nations.

Il faut maintenant passer aux autres Nations, & voir l'antiquité de l'Astronomie. Outre les raisons que nous avons déja remarquées à l'égard des prémiers hommes, on peut dire, que le culte idolâtre, qu'on rendoit aux Astres, sur tout au Soleil & à la Lune qui ont été presque de tout tems & parmi tous les Peuples, les plus grandes Divinitez: on peut croire, dis-je, que cette idolâtrie les tenoit fort appliquez à observer leurs mouvemens. Et comme les Cieux & les Astres ne sont pas sujets aux vicissitudes qui arrivent sur la terre, cette science a dû subsister & s'accroître, desorte quelle est plus propre qu'aucune autre, pour nous marquer l'âge du Monde, & du genre humain. C'est pourquoi nous avons reservé ce chapitre, après avoir parlé des Nations en particulier, parce que cette science leur ayant été commune, & presque tous les Peuples s'y étant addonnez, elle servira beaucoup à nous faire connoître leur antiquité.

On n'entrera pas ici dans la dispute des Sçavans, pour sçavoir chez quelle Nation, & en quel tems, les années lunaires qui sont de 354 jours ont été en usage, ou les années solaires qui sont de 365 jours avec quelques heures, & quelques minutes, ou enfin les années luni-solaires, qui sont composées de douze mois pleins, c'est-à-dire, chacun de 30 jours, qui font 360 jours. Cette dispute ne sert qu'à faire parade de son érudition, ce que nous n'affectons pas. Nous dirons seulement, que par tout on a tâché le plus qu'il a été possible de conformer les mouvemens de la Lune avec ceux du Soleil, afin que les fêtes arrivassent aux mêmes saisons de l'année. Ce qui paroit avoir été généralement observé de tous les Peuples, excepté des Egyptiens, qui vouloient à ce que nous apprend un ancien Astronome, que leurs fêtes parcourussent tous les jours de l'année. Mais par tout ailleurs on s'est efforcé de fixer le tems des Sacrifices publics, des solemnitez, & des jeux aux mêmes saisons. C'est

Voyez le Chap. 20.

ce

ce qui obligea les premiérs Astronomes, d'inventer des Périodes & des Cycles, afin de trouver quelque régle qui raportât le cours de la Lune à celui du Soleil. On fut encore contraint pour ce sujet, d'ajoûter des mois & des jours qu'on nommoit intercalaires.

Le commencement de l'Astronomie vient des Caldéens. *Saturnal lib. 1. cap. 12.*

Les Egyptiens furent selon quelques-uns les plus renommez pour l'Astronomie. Macrobe dit qu'ils furent les seuls qui déterminerent le cours du Soleil, & qu'il y avoit de l'erreur dans le calcul de toutes les autres Nations. D'autres croyent avec plus de vrai-semblance, que les prèmiers commencemens de cette science sont venus des Caldéens. Hérodote est de ce sentiment, & c'est avec raison. Car nous verrons dans la suite, qu'ils commencérent leur prémiére Epoque comme les Babyloniens à la prémiére année de Nabonassar, comme Censorin nous l'apprend au chap. 12. de son traitté du Jour Natal.

Les commencemens de l'année ont été fort différens parmi les peuples.

On ne s'arrêtera pas non plus à marquer les divers commencemens de l'année, que les Peuples ont observez. Les uns l'ayant commencée au solstice d'Hyver, d'autres au solstice d'Eté, les uns à l'équinoxe du Printems, d'autres à l'équinoxe de l'Automne, & d'autres enfin en d'autres tems. C'est peut-être pour cette raison, qu'on voit dans les médailles de plusieurs villes, des signes du Zodiaque. On voit le Capricorne aux médailles de Thessalonique, le Bélier en celles d'Antioche, le Lion en celles de Béryte, le Taureau en celles des Cyrresthiens, le Capricorne aux médailles de la Ville de Zeugma & le Sagittaire, en celles de Bostréniens.

De l'Astrologie judiciaire.

Mais outre tous ces légitimes usages des Astres, les Peuples dans leur ignorance leur en attribuérent beaucoup d'autres. Ils crûrent qu'ils étoient les causes de tous les événemens, & même de ce qui arrivoit à la vie humaine. C'est pourquoi ils s'appliquérent de bonne heure à les connoître, pour prédire ces événemens. Les Caldéens furent renommez entre les autres pour cette science: c'est ce qui rendit le nom de *Mage*, si célébre dans l'Orient. On prétend que Zoroastre en fut l'inventeur, duquel le tems est fort incertain. Plutarque dit, qu'on croyoit qu'il avoit vécû cinq mille

De Zoroastre. *De Iside & Osiride.*

ans, avant la guerre de Troye. Il lui attribuë l'opinion de deux Divinitez, l'une bonne & l'autre mauvaise, comme les Manichéens l'enseignoient: mais on ajoûtoit peu de foi, à cette antiquité. Car Pline parlant de ce Zoroastre, nous apprend le jugement qu'on en faisoit. " Eudoxe, dit-il, ,, croit qu'il vécût six mille ans avant la mort de Platon ,, Aristote a été aussi de ce sentiment. Hermippus le met ,, cinq mille ans avant la guerre de Troye: c'est ce que di- ,, soit Plutarque. Mais, ajoûte Pline, ce seroit une chose ,, bien étrange, que cette science se fût conservée si long- ,, tems, dans les écrits de cet homme, sans avoir été con- ,, nuë pendant tant de siécles. Car qui est celui, qui ait ,, seulement entendu parler de ces noms, d'*Apuscore*, de ,, *Zarate* de *Marmarus*, d'*Arabantiphocus* dont les Médes & ,, les Babyloniens parlent aujourdhui, quoi-qu'ils n'en ayent ,, aucunes preuves, & qu'il n'en reste aucun monument? ,, Qui pourroit croire, qu'Homére n'en eût rien dit dans ,, ses Livres, & sur tout dans les voyages d'Ulysse, quoi- ,, qu'il parle des secrets de la Magie, qu'il attribuë à Pro- ,, tée, aux Syrénes, & à Circé, sans dire un mot, ni de Zo- ,, roastre, ni de ces autres célébres Magiciens?

Lib. 30. Sect. 2.

Il ne sera pas inutile de continuer le discours de Pline, au sujet de la Magie. Il dit qu'Osthane, qui accompagna Xerxes en Gréce, fut le prémier qui écrivit sur ce sujet. Les plus exacts mettent un Zoroastre Préconnésien, un peu auparavant. Mais il est certain que Pythagore, Empédocle, Démocrite, & Platon voyagérent dans le dessein d'apprendre cette science, & qu'ils l'enseignérent à leur retour. Démocrite la tint secrette long-tems. Il l'avoit apprise des ouvrages d'un *Appollobéches* Egyptien, & des livres qui étoient dans le tombeau d'un Dardanus Phrygien. Pline ajoûte, que la Médecine est de même âge que la Magie, qui fut mise au jour par les soins d'Hippocrate, comme la Magie par les veilles de Démocrite, environ le tems de la guerre du Péloppọnêse, l'an 300 de la fondation de Rome. Il y a, continuë-t-il, une autre Secte de Magie chez les Juifs, de laquelle *Moyse*, *Jamnes* & *Jotape* sont les Auteurs;

mais un fort long-tems après Zoroastre. On peut voir de là, que l'histoire de Moyse & des Magiciens d'Egypte n'étoit pas inconnuë aux autres Nations. Bérose dans quelques fragmens qui nous restent dit, que Zoroastre est Cham le fils de Noé. Justin assûre, que ce Zoroastre étoit Roi des Bactriens, & qu'il eut guerre avec Ninus Roi de Babylone. Arnobe, S. Augustin & Orosius ont été de ce sentiment. Ctesias néanmoins, nomme ce Roi des Bactriens, Oxiarte, & non pas Zoroastre.

Voyez Vossius de Idolol. lib. 1. chap. 5 & Mr Bochart. Geogr Sacr. lib. 4. c. 1.

Agathias parlant de Zoroastre, qu'il nomme aussi *Zarades*, dit, que les Perses croyent, qu'il vivoit au tems d'Hystaspe: mais il ne sçait, si c'est le pére du prémier Darius, ou quelqu'autre. Cependant il paroit par cette tradition des Perses, qu'ils étoient bien éloignez de lui attribuer une antiquité si grande, que celle dont les Auteurs Grecs que nous avons citez ont parlé, quoi-qu'ils dûssent connoître ce Zoroastre, beaucoup mieux que les Grecs. Un Auteur Arabe le fait vivre au tems de Cambyse fils de Cyrus. Il le nomme Zoradasth, & dit, qu'il fut l'Auteur de la Secte de Magiciens; qu'il enseigna plusieurs choses touchant l'étoille, qui manifesta la naissance du Sauveur du Monde, & qu'il étoit né dans cette contrée d'Assyrie, qu'on nomme *Aderbijan*. Ce même Auteur nous dit ailleurs, que ce Magicien vivoit au tems de *Gushstasfo* grand pére de Cyrus, c'est assûrément cet Hystaspe, dont parle Agathias, qui n'est pas le pére de Darius, dequoi cet Auteur doutoit. Ce nom d'Hystaspe a sans doute été la cause pour laquelle beaucoup d'Auteurs ont mis ce Zoroastre au tems de Cambyse & de Darius, comme Ammian Marcellin, & Apulée, qui ajoûte, que Pythagore ayant été du nombre des captifs que Cambyse emmena d'Egypte, eut pour ses maîtres les Magiciens & principalement Zoroastre le plus célébre de tous. Ainsi s'il y a quelque chose de certain, touchant le tems de ce Zoroastre, c'est qu'il a vécû environ le tems de Cambyse & de Pythagore: la pluralité des Auteurs, & la tradition des Perses vont-là. Peut-être mêmes, que ce qu'on dit de ce Magicien n'est fondé, que sur la tradition de Balaam, de son

Albuphar. de Dynast.

De Origin. & Moribus Arabum.

Lib. 25. Florid. lib. 2.

Nombr. cap. 24

 ânesse,

ânesse, & de ce qu'il avoit dit de l'étoille d'Israel. Aussi Albupharaje cite un Auteur Arabe, qui dérive le mot de *Mage* de deux autres qui signifient *un homme à courtes oreilles*, & Balaam se décrit souvent par *l'homme qui entend les paroles du Dieu fort*. On pourroit encore croire, que ce mot de *Zoroastre*, ne signifioit pas un homme, mais quelque livre qui enseignoit cette science, ou quelque divinité imaginaire. Car Théodore de Mopsveste, qui a composé trois Livres de la Magie des Perses, parle dans Photius de *Zurvam* le principe de toutes choses, qu'il nomme *Fortune*. Enfin je ne puis m'empécher de croire, que *Zoroastre* ne soit un mot Grec, dérivé de la contemplation des Astres, pour prédire les accidens de la vie.

Mije Gu.h.

Cod. 81.

ζαν ωρω αστρων

La Magie fut confonduë avec la Médecine.

Nous avons voulu parler de ce Zoroastre, afin de ne laisser aucune difficulté dans la Lecture des Anciens, sur le sujet de l'antiquité du Monde, que nous traittons, & pour marquer en même tems les commencemens de la Magie, qui fut confonduë quelque tems avec la médecine, à cause sans doute des poisons dont les Magiciens se servoient: d'où vient que le mot Grec, qui signifie faiseurs de médicament, est aussi attribué aux enchanteurs & aux Magiciens. Les Grecs font Appollon l'inventeur de la Médicine, on parle ensuite d'Esculape. Homére fait mention de Macaon & de Podalire. Et long-tems après ces tems fabuleux, Hippocrate fut le prémier qui en donna des préceptes.

φαρμακοι.

La connoissance qu'on a eu des Astres, & de leur mouvement est une regle certaine, pour juger de l'antiquité du Monde.

Pour retourner à la connoissance que l'antiquité a euë de l'Astronomie, on peut la rapporter à deux choses, à la connoissance des Etoilles, & à celle de leur mouvement. Comme les Cieux ne sont pas sujets au changement, aussi cette science a dû être fixe & stable, & doit servir par conséquent, de preuve démonstrative, de l'antiquité du Monde & de l'âge des Nations.

On ne peut parler de cette science des Anciens, qu'autant que les Grecs nous en ont appris. Mais on ne peut douter que les Grecs ayant reçû cette science des Egyptiens, [b] & des Babylo-

[b] Lucien en son Dialogue de l'Astrologie, ne croit pas que les Babyloniens ayent été les prémiers Astronomes, comme ils s'en vantent. Il s'imagine que les Grecs re-

byl[illegible], n'ayent inséré dans leurs ouvrages, les observatio[illegible] les plus anciennes de ces Nations. Ainsi on doit regarder la connoissance qu'Eudoxe, Aratus & Hipparque ont eüe des constellations & de leurs mouvemens, comme etant la même que celle des Egyptiens & des Caldéens, excepte peut-être les noms, qu'on a donné aux Astres, qui ont pû être differens.

Homére parlant des Astres que Vulcain avoit représentez dans le bouclier [c] d'Achille, fait mention des Pléïades, des Hyades, d'Orion & de la grande Ourse, qu'il nomme aussi le Chariot. & de laquelle il fait cette remarque, quelle ne se cache pas dans l'Ocean, parce qu'elle paroit toûjours sur l'horizon. Ailleurs il parle du chien d'Orion, ou de la Canicule & dit, qu'elle est très brillante, mais que c'est une constellation dangereuse qui cause beaucoup de maladies aux misérables mortels; & il remarque, qu'elle se léve en Automne. Au même Livre encore, il parle de Venus, qu'il nomme *Vesperus* & qu'on appelle aussi *Lucifer*, quand cet Astre precéde le lever du Soleil. Homére dit avec raison, que cette etoille brille plus qu'aucune autre, qui soit dans les Cieux.

Iliad. 17. *Iliad. 22.*

On doit observer ici, qu'Homére ne dit rien de la petite Ourse célébre par l'Etoile polaire qui fut si nécessaire aux Anciens pour diriger leur navigation; la grande Ourse étant trop éloignée du Pole, pour servir beaucoup à cet usage. Théon a remarqué, sur les Phénoménes d'Arates qui a mis en

De la petite Ourse.

reçurent cette science d'Orphée, & non pas des Ethiopiens, ni des Egyptiens. Mais tous les Auteurs sont contraires à Lucien à cét égard.

[c] Homére au Livre 17. de son Iliade ℣. 485. dit, que Vulcain représenta sur le Bouclier d'Achilles tous les Astres dont le Ciel est couronné.

ἐν δὲ τὰ τείρεα πάντα τά τ' οὐρανὸς ἐστεφάνωται
Πληϊάδας θ', Ὑάδας τε, τό, τε σθένος Ὠρίωνος
Ἄρκτον θ' ἣν καὶ Ἅμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν
ἥ τ' αὐτοῦ στρέφεται, καί τ' Ὠρίωνα δοκεύει
Οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο.

Et au Livre 22. ℣. 29. il parle du léver de la Canicule & de ses effets. Il compare Achille à cét Astre.

Ὅν τε κύν' Ὠρίωνος ἐπίκλησιν καλέουσι
λαμπρότατος μὲν ὅγ' ἐστὶ, κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται
καί τε φέρει πολλὸν πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν

Au ℣. 317. Il dit de Vesperus, qu'il brille dans les ténébres de la Nuit, plus qu'aucune autre étoille des Cieux

Οἷος δ' ἀστὴρ εἶσι μετ' ἄστρασι νυκτὸς ἀμολγῷ
ἕσπερος, ὃς κάλλιστος ἐν οὐρανῷ ἵσταται ἀστήρ.

en Vers les observations qu'Eudoxe avoit faites en Egypte au tems du Roi Nectanébo: Théon, dis-je, a remarqué, que la grande Ourse avoit été découverte par [d] Nauplius, & la petite par Thales; & Hyginus dit, qu'elle fut appellée *Phénicienne* à cause que Thales étoit Phénicien. Mais Hyginus s'est trompé, sans doute, & cette Etoile, prit ce nom chez les Grecs, des Phéniciens qui venoient souvent en Gréce, & qui se servoient de cette Etoile, pour se conduire dans leurs courses sur mer. Peut-être aussi qu'Hyginus a voulu dire que Thales Phénicien, nomma le prémier cette constellation l'*Ourse*.

De Venus lib. 8. Diogéne Laërce dit, que Parménides fut le prémier qui découvrit, que Venus étoit la même Planéte, qu'on nommoit le soir *Vesperus*, lors qu'elle suit le coucher du Soleil, & le matin *Lucifer*, quand elle précéde son lever. M. Ménage croit qu'il faut lire, que quelques-uns attribuoient cette découverte à Parménides: mais qu'elle est plus ancienne. Il est toûjours très vrai-semblable, qu'on avoit cette connoissance, lorsque les Astronomes inventérent des signes, pour marquer les Planettes, puisqu'ils désignoient Venus, par le caractére de la prémiére lettre Gréque de *Phosphore* *Lib. 2. cap. 8.* ou Lucifer. Mais Pline attribue la connoissance des mouvemens de cette Planette à Pythagore; & Achille Tatius dit, qu'un Ibycus fut le prémier qui nomma Venus, *Phosphore*.

D'Orion. La constellation d'Orion a été des plus célébres. Nous avons vû ci-dessus, qu'on a crû, que c'étoit le *Chesil* de Job. Jean d'Antioche surnommé Maléla, dit, que Nimrod après sa mort fut mis parmi les Astres & nommé *Orion*. Albupharage dit, que les Arabes le nomment *El-Jauza*, ce mot ne viendroit il point du *Hesch*, ou *Haisch* de Job? Les Grecs pour trouver cette étymologie racontent une fable que nous n'oserions rapporter ici, la pudeur nous le défend. Hyginus le fait fils de Neptune & d'Euryale, fille de Minos. Plutarque dit, que quelques-uns vouloient, que l'Isis des Egyp-

De Orig. & Morib. Arabum.

De Iside & Osiride.

[d] Sophocle dans Achille Tatius, attribuë la découverte de la grande Ourse, & le coucher de la Canicule à Palaméde, & non pas à Nauplius,
Ἄρκτου στροφάς τε καὶ κυνὸς ψυχρὰν δύσιν.

Egyptiens sur la Canicule qu'ils appellent *Sothis*, & qu'Orion étoit Orus, comme Typhon la grande Ourse. Mais apparemment ce nom lui a été donné, à cause des vents & des pluyes qui arrivent au tems que cette constellation se léve, d'ou vient que les Poëtes ont toûjours attribué à Orion, la vertu d'exciter des tempêtes, *Nimbosus Orion*.

Des Pléïades. Les Pléïades ont été fort renommées par les Anciens, à cause qu'elles amenoient le Printems. Les Grecs disent qu'elles étoient * sept filles d'Atlas, qui furent mises au rang des Astres. Ils ajoûtent à ce conte, une autre fable pour rendre la raison, pourquoi on n'en voit que six, à ce qu'à crû Eudoxe, dequoi Hipparque l'a repris avec raison. Albupharage dit, que les Anciens Arabes les plaçoient au signe du Bélier, mais chacun sait qu'elles sont au dos du Taureau, comme les Hyades sur le front.

De plusieurs autres constellations. On disoit que la grande Ourse étoit Caliston, fille de Lycaon Roi d'Arcadie. *La Lire*, est celle d'Orphée. *Le Serpent*, est celui qui gardoit le jardin des Hespérides. *L'Auriga* c'est Erichtonius, qui joignit le prémier des chevaux à un chariot. Le *Deltoton*, ou le triangle qui est sur la téte du Bélier, est la prémiére lettre de *Διος* ou la figure de la basse Egypte. Le *Belier* est celui de Phryxus & d'Hellen, d'où vient la fable de la Toison d'Or, & le nom d'Hellespont. C'est assez de ce peu d'Etymologie, pour nous apprendre, que les Astronomes Grecs perfectionnérent cette science, depuis qu'ils en eurent appris les principes des Egyptiens & des Caldeens, & qu'ils donnérent aux Astres les noms de ce qu'il y avoit de plus célébre & de plus antique dans leur histoire, comme Céphée, Andromède, Cassiopée, la Couronne de Bérénice, que Conon l'Astronome mit au rang

* Ces sept filles d'Atlas, dont on a fait les Pleïades, sont *Maia*, *Electra*, *Taygeta*, *Asterope*, *Merope*, *Halcyone*, *Celano*. Hyginus dit, qu'elles furent toutes aimées des Dieux, que Jupiter eut Dardanus d'Electra, Mercure de Maia, Lacédemone de Taygete; que Neptune eut Hyrea d'Alcyone, Lycus de Celæno; que Mars eut Oenomæus d'Astérope: & que Mérope aiant été aimée d'un mortel, qui est Sisyphe, de qui elle eut Glaucus, l'Etoille fut obscurcie à cause de cela. Mais Hipparque dit, qu'Eudoxe & ceux qui l'ont suivi se sont trompez, & que quand le Ciel est serein pendant la nuit, on peut découvrir les sept Pléïades. Les Hyades sont aussi sept, *Ambrosie*, *Eudore*, *Phesile*, *Coronis*, *Polixo*, *Phao*, *Thyéne*.

rang des Astres, sous le régne des Ptolomées, & d'autres à quoi il seroit inutile de nous arrêter. Achille Tatius nous dit, que les Egyptiens & les Chaldéens leur donnoient d'autres noms dans leur Sphére. Si on avoit plus de connoissance de ces noms, ils pourroient servir à établir quelques conjectures, sur l'histoire de ces Nations.

Du Zodiaque. Le Zodiaque est le prémier cercle, qui a dû être connu, puisqu'il est le fondement de la Sphére & de l'Astronomie, à cause que le Soleil, la Lune & les autres Planétes font leur mouvement dans ce cercle. Les Caldéens le divisérent en douze signes, & chaque signe en trente parties ou dégrez, & chaque dégré en soixante minutes. Cette division leur servoit à l'Astrologie judiciaire. Bérose fut le prémier, à ce que dit Pline, qui apporta aux Grecs cette vaine science. *Lib. 7. cap. 37.* Vitruve dit, qu'il l'enseignoit publiquement en l'Ile de Coa. On employoit dans cette science le mot d'*heure* pour Horoscope, d'où vient qu'on parloit de *bonne heure* & de *mauvaise heure*.

De son obliquité. Ceux qui ont quelque connoissance de la Sphére, n'ignorent pas, qu'il faut nécessairement connoître l'obliquité du Zodiaque. *Voyez Achille Tatius, au commencement.* On a fort recherché celui qui a découvert le prémier cette obliquité. Les uns veulent, que ce soit Pythagore, les autres Oenopides de Chio, cet Oenopides qui croyoit, que la Voye Lactée avoit été autrefois, la route du Soleil. *Lib. 2. cap. 8.* Pline croit, qu'Anaximandre de Milet fut le prémier qui reconnut cette obliquité du Zodiaque vers la 58 Olympiade. *Isagoge in Phænom.* Achille Tatius nous [t] apprend, qu'autresfois les Egyptiens étoient en deüil, lorsqu'ils voyoient les jours se raccourcir, parcequ'ils craignoient de perdre entiérement le Soleil; ce deüil arrivoit au tems de la fête d'Isis. Mais lorsque cet Astre se raprochoit d'eux, ils portoient des cou-

[t] Achilles Tatius de la Latitude du Zodiaque, πολλοὶ δὲ Αἰγύπτιοι ἀπὸ καρκίνου ἐπὶ αἰγοκέρωτα τὸν ἥλιον καλιόντα ὁρῶντες, καὶ ἐκ μακροτέρων σμικρυνομένας τὰς ἡμέρας, ἐπένθουν, εὐλαβούμενοι μὴ κατὰ βραχὺ καταλίπῃ αὐτοὺς, ὁ ἥλιος. καὶ ἔστιν ὁ καιρὸς οὗτος ὁ παρ' αὐτοῖς τῶν καλουμένων Ἰσίων. ἐπεὶ δὲ πάλιν ἀναβαίνειν ἤρξατο, καὶ μακροτέρας ποιεῖν τὰς ἡμέρας, τηνικαῦτα λευχειμονήσαντες, ἐστεφανηφόρουν. *Autrefois quand les Egyptiens voyoient le Soleil descendre de la constellation du Cancre à celle du Sagittaire, & raccourcir les jours, il étoient en dueil, craignant que cet Astre ne les quittât dans peu. Mais lors qu'il commençoit à retourner & allonger les jours, alors ils se réjouissoient portant des couronnes & des habits blancs.*

couronnes & s'habilloient de blanc. Si cela est vrai, il faut supposer nécessairement, qu'alors ces Peuples n'avoient aucune connoissance de la Sphére, ni de l'obliquité du Zodiaque. car ils n'auroient pas eu une crainte si puérile & si mal fondée. Ainsi l'Astronomie, n'est pas si ancienne chez eux qu'ils s'en vantoient. Enfin la plus commune opinion chez les Grecs étoit, qu'Atlas fut le prémier Astrologue: c'est pourquoi on disoit, qu'il portoit le Ciel. D'autres attribuent cette science à Prométhée, à cause dequoi, la fable l'accusoit d'avoir derobé le feu du Ciel. Diogéne Laërce dit, que Démocrite composa le prémier des tables d'Astronomie pour plusieurs années. Elles montroient les Eclypses, le lever & le coucher des Astres. C'étoit, sans doute de ces Tables, que Protagoras se servoit, qui au raport du même Laërce, avoit marqué les tems propres pour [t] agir, c'est-à-dire, à mon avis, les saisons propres pour planter, pour semer & pour moissonner.

De la connoissance qu'eurent les Anciens du mouvement des Astres.

Mais si nous examinons la connoissance que les Anciens ont eu du mouvement des Astres, nous connoîtrons plus distinctement & plus certainement l'âge de l'Astronomie, soit chez les Egyptiens, soit chez les Babyloniens. Il faut remarquer en passant, que le systême qui fait mouvoir la Terre autour du Soleil est le plus ancien & le plus universellement reçû, des prémiers Astronomes. C'étoit le systême des Pythagoriciens, & celui d'Eudoxe qui avoit apris sa science des Egyptiens. Ils ne se trompérent pas non plus à plaçer les Planétes en leur rang, parce qu'ils remarquoient pour exemple, que le corps de la Lune leur cachoit quelquesfois le disque des autres Planétes: mais ils n'observoient pas, que jamais d'autres Planétes parussent au dessous de la Lune.

Du mouvement de la Terre.

Il faut remarquer ici, que la vitesse du mouvement annuel des Planétes, ne répond pas à la vitesse du mouvement de l'équateur du corps de la Planéte, qui sert de centre à son Orbe. Car si cela étoit, la Lune, pour exemple, qui

[t] Diogéne Laërce lib. 9. dit de Protagoras, μέρη χρόνου διώρισε, καὶ καιροῦ δύναμιν ἐξέθετο. Il détermina les parties du tems, & expliqua la vertu de chaque saison.

qui tourne autour de la Terre, ne devroit faire son tour qu'en cinquante neuf jours, puis qu'elle est éloignée de nous de 59 demi diamétres de la Terre, qui font 88500 lieuës françoises. Cependant elles le fait en 27 jours. Il en est de même, des autres Planétes à l'égard du Soleil qui est le centre de leurs Orbes.

Des périodes que les Anciens inventérent, pour trouver quelque proportion aux mouvemens du Soleil & de la Lune.

Les Anciens ont fort médité pour trouver quelque régle certaine, selon laquelle on pût mesurer & proportionner le mouvement de la Lune & celui du Soleil, afin de remettre les nouvelles Lunes, au même lieu du Zodiaque. Ils firent pour cela, l'essai de plusieurs petites périodes. La prémiére fut celle de huit ans, nommée *Octaëteris*. Car nous ne parlerons pas de la Période de quatre ans, qu'on juge avoir été nécessaire pour les jeux olympiques, puisqu'on n'en connoît pas l'Auteur. Cléostratre de Ténédos inventa la Période de huit ans, composée de cinq années ordinaires & de trois embolimisques, c'est-à-dire, des années, ou on ajoûtoit quelques mois. On la trouva trop longue d'un jour & demi, desorte qu'on fut obligé de retrancher un mois entier, à la vingtiéme période, pour remettre la nouvelle Lune, au même point du Zodiaque, afin de célébrer les jeux & les fêtes marquées dans les Fastes, aux mêmes saisons de l'année. On joignit dans la suitte, cette période de huit années à une autre d'onze, qui firent ensemble, la célébre Période de dix neuf années, qu'on crût d'abord fort précise. Méton fameux Astronome en fut l'inventeur vers le tems de la guerre du Péloponése. Elle eut pourtant besoin de correction, ce que fit Callipus, par sa Période de 76 ans, composée de quatre Périodes de 19. Hipparque en fit une autre de 304 ans composée de seize Périodes de 19,

Les Juifs en eurent une de 84 ans, qui remet les nouvelles Lunes, prés de l'Equinoxe, au même jour de la Semaine. Elle étoit composée de quatre Périodes de 19 & d'une de 8. La plus célébre enfin, fut la Période Victorienne de 532 ans, qui remet les nouvelles Lunes au même endroit du Zodiaque & au même lieu de la semaine. Elle est composée de vingt-huit Périodes de 19 ans. Nous ne parlerons

pas

pas de la Période Julienne, qui multipliant cette Période de 532 ans, par le nombre 15 des indictions, produit le nombre si en usage de 7980 ans. La naissance de toutes ces périodes fait assez connoître l'âge de l'Astronomie.

On ne trouve pas ces travaux des Astronomes chez les Egyptiens, parce que comme nous l'avons déja dit, ils se vouloient bien, que leurs fêtes parcourussent tous les jours de l'année. Ils se contentoient de la Période Sothaïque de 1461 ans, après laquelle les fêtes revenoient au même jour précisément. On peut juger par tous ces efforts des Grecs, quoi-qu'ils fussent aidez des Babyloniens & des Egyptiens, qu'alors on travailloit fort à découvrir la justesse & la proportion du mouvement des Astres.

Le mouvement des Etoiles fixes n'a pas été connu des Anciens.

Mais voici une preuve sans replique, qui nous apprendra que la science de l'Astronomie n'a point été si ancienne chez les Caldeens, ni chez les Egyptiens, comme ils s'en vantoient. C'est qu'encore qu'ils eussent découvert le Zodiaque, avec les douze signes qu'il contient; encore qu'ils eussent divisé ce cercle en douze parties & en 360 dégrez, pour mieux dresser leurs horoscopes, néanmoins ces Astronomes d'une antiquité si vantée, ne se sont pas apperçûs du mouvement des étoilles fixes d'Occident en Orient. Sans contredit il n'est pas possible: que ces gens ayent pu observer le Zodiaque sans avoir remarqué que ses constellations s'avançoient d'Occident en Orient, de sorte qu'un signe entre dans la maison d'un autre, dans l'espace de 2200 ans, chaque étoille fixe s'avancant d'un dégré en 72 ans, un mois & quelques [b] jours. Or il est constant que les prémiéres observations des Astronomes de quelque Nation & de quelqu'antiquité qu'ils ayent été, mettent la prémiére étoile du signe du Bélier au point de l'équinoxe. Et parce que ce mouvement des étoilles fixes est très lent, puis qu'elles emploient 72 années à parcourir un dégré, ils furent longtems sans s'en appercevoir & crûrent d'abord, que ces étoi-

 les

[b] Il paroît par les observations de l'Académie Royale des Sciences établie à Paris qu'en l'année 1681. la distance de l'Etoile Polaire, du Pole étoit de 2 dégrez 24′-0″. Et Mr. Hugens en 1694 la pose de 2 dégrez 19′ 40″. Donc en treize années elle s'est avancée proche du Pole de cinq minutes & quarante secondes.

les du firmament étoient fixes. Aujourdhui le ſigne du Bélier a paſſé dans la maiſon du Taureau.

Je ne voi rien a repliquer à cette preuve, & elle ſuffit ſeule pour détruire cette prétenduë antiquité de l'Aſtronomie. Prémiérement ils ont crû les étoiles du firmament fixes, ce qu'ils n'auroient pû dire s'ils euſſent eû, quelques obſervations antiques. En ſecond lieu, ils ont mis la conſtellation du Bélier dans le Zodiaque Local, précíſément au point de l'équinoxe du Printems. Et cependant s'ils euſſent eu des obſervations de deux mille deux cens deux ans ſeulement, ils auroient dit que le Taureau étoit au point de l'équinoxe.

Pourquoi les Aſtronomes ont parlé de tant de longues Periodes.

Mais depuis qu'on s'apperçût de ce mouvement, on parla de pluſieurs longues Périodes, qu'on imaginoit pour remettre les Aſtres à leurs prémiéres places. Ainſi, pour exemple, ſi on veut ſuppoſer que ces étoiles fixes faſſent un tour entier pour reprendre leur prémiére ſituation, il faudra parler d'une Période de 26400 ans. Si on veut enſuite chercher quelque ſituation aux Planétes pour les ramener à un même point, il faudra des Périodes infinies, puiſque pour remettre ſeulement les nouvelles Lunes & les Equinoxes au méme Méridien, Viéte en propoſe une pour le Calendrier Grégorien de 165580000 années. Voilà, à mon avis la cauſe de tant de longues Périodes, dont les Egyptiens & les Babyloniens parloient, & dont nous ne voulons pas embaraſſer le Lecteur. On voit que ce ne ſont que des ſuppoſitions, qui n'ont pas plus de raport à l'hiſtoire que la Période de Viéte. Mais comme ils ſe figuroient qu'une telle ou telle ſituation d'Aſtres étoit plus parfaite qu'une autre, ils s'imaginoient par conſéquent que le Monde avoit dû commencer ſous une telle ſituation. Enſuite dequoi ils parloient de pluſieurs milliers d'années.

Mais en effet ils n'ont eu que fort tard cette connoiſſance du mouvement des Aſtres, puiſque les plus anciennes obſervations qu'on aît, ne vont pas au delà de deux mille cinq cens années.

Almageſt. Lib. 4. cap. 6.

Ptolomée ayant comparé des Eclypſes au tems d'Adrien avec

avec les plus anciennes qu'on eût observées à Babylone, dit, que la prémiére arriva au commencement du régne de Mardocempade vingt six ans après la prémiére année de Nabonassar. Et ce même Auteur ne compte que 855 ans depuis cette prémiére année de Mardocempade, jusqu'à la 19 de l'Empire d'Adrien. Cette Epoque de Nabonassar fut la prémiére autorisée par les observations céléstes, & reçûë des Egyptiens comme des Babyloniens, preuve assez certaine, que les Egyptiens avoient reçû l'Astronomie des Caldéens.

Ptolomee parle encore ailleurs des observations d'Hipparque: & cet Astronome ne suppose pour ces observations que 5923 mois qui font 493 ans & 7 mois, tellement qu'il lui restoit encore beaucoup d'espace pour en faire de plus ancienne, s'il en eût connues. *Livr. 4. cap. 2.*

On peut conclurre d'ici, que ces Peuples qui se vantoient de leur antiquité, non-seulement n'avoient aucune preuve de ce qu'ils disoient, mais même il paroît assez par ces remarques sur leurs observations, qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ayent le moindre argument contraire au systême, ou à la Cronologie de Moyse.

Les Matémathiques & la Géographie ne sont pas plus anciennes. Il y en a qui en attribuent l'invention à Méris Roi d'Egypte qui vivoit environ neuf cens ans avant Hérodote.

Enfin les Grecs avoient très bien connu toutes les sciences & les observations des Egyptiens & des Caldéens, depuis qu'Alexandre le Grand les eut rendu maîtres de ces Peuples; & Jules César qui reforma le Calendrier sur les observations de ces Nations ne pût rien ignorer de leur véritable antiquité. Cependant les Grecs & les Romains se railloient également de la prétenduë antiquité de ces Peuples.

Par conséquent puisque la connoissance des Astres & de leurs mouvemens n'a pas une plus grande antiquité, que celle dont on a parlé en ce chapître; & que même on n'a remarqué qu'assez tard le mouvement des étoiles fixes, il s'ensuit clairement que ces antiques observations d'Astronomie sont fausses, & que la connoissance qu'on a euë des Cieux, de

de même que l'Histoire du Monde, confirme la vérité de la sainte Ecriture.

CHAPITRE XXIII.

Des Lettres & de l'Ecriture.

De l'excellence de l'Ecriture.

L'Usage de l'écriture est si excellent & si nécessaire, qu'on peut considérer l'invention des Lettres, comme une de ces preuves communes à toutes les Nations, de même que l'Astronomie, & qui est très propre à découvrir l'antiquité du genre humain. Peut-on [a] s'imaginer rien de plus grand, que de peindre ses pensées & ses conceptions, & d'entretenir la societé & la conversation, malgré la distance & l'éloignement des lieux? Peut-on se représenter rien de plus utile à la vie humaine, que de rapeller le tems passé, & donner un être fixe à nos idées, pour les faire passer à la postérité sans changement, & sans altération? La nature y poussoit les hommes: mais il n'étoit pas aisé de trouver ce rare secret, cette parole muëtte qui peut se faire entendre aux extrémitez de l'Univers. On doit donc croire nécessairement, que dès que ce secret fut connu, l'usage le reçût & l'établit, & qu'on dût en voir des traces, dans les monumens des Peuples qui l'ont connu.

Il

[a] Lucain attribuë aux Phéniciens l'usage des Lettres, & dit très bien au Livre 3. de sa Pharsale ꝟ. 230.

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus, vocem signare figuris.
Nondum flumineas, Memphis contexere Biblos
Noverat: & Saxis tantum, volucresque, feræque
Sculptaque servabant, Magica animalia linguas.

Mr. de Brébeuf a fort embelli la prémiére pensée du Poëte, quand il l'a traduite, ainsi en parlant du Phénicien,

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux
Et par les traits divers de figures traçées
Donner de la couleur, & du corps aux pensées.

Il seroit à souhaiter qu'il eût été aussi heureux, dans la suite.

Memphis auparavant sur de rudes métaux
Donnoit à ses secrets l'air de ces animaux
Et des Lyons sans ame, ou des Aigles muettes
De ses conceptions, étoient les interprêtes.

Du prémier Auteur des Lettres.

Pirk. Aboth. cap. 5. §. 6. R. Eliez. in Pirk. cap. 3.

Moyse est le premier Auteur de l'Ecriture.

Il y en a qui prétendent, que le premier homme fut aussi le premier Auteur de l'écriture, & que le Créateur, en lui donnant la parole pour communiquer ses pensées, lui donna aussi la science des Lettres, afin de les conserver. Les Juifs qui parlent de dix choses qui furent créées le soir du prémier Sabbat, mettent l'écriture de ce nombre. Un autre Rabbin prétend, que ce fut au second jour: mais je ne voi pas dans l'Histoire sainte, qu'on aît eu la moindre connoissance de l'écriture, avant le tems de Moyse. Prémiérement, tous les Théologiens demeurent d'accord, que les veritez sacrees se maintinrent par la tradition, jusqu'au tems de Moyse. Il seroit difficile d'en rendre aucune raison, si l'écriture eût été en usage. Secondement, Moyse ne cite aucun Livre, qui aît precédé sa loi: il parle seulement de quelques cantiques, dont on se servoit pour conserver la mémoire de quelques faits notables, comme nous l'avons déja remarqué. En troisiéme lieu, il n'est fait aucune mention de lettres, ni d'écriture, en des occasions où il en auroit été parlé, si elle eut été connuë.

Genes. 24. Genes. 31. Genes. 26. Genes. 28. Gen. ch. 42. & 43. Genes. 44.

Quand Abraham envoya l'Intendant de sa maison en Mésopotamie, pour y demander une femme en mariage à son fils, ce serviteur ne paroît chargé d'aucune lettre de son maître, mais il explique lui-même sa commission. Lorsque Jacob & Laban érigérent un monument de leur reconciliation; lors qu'Isaac imposoit des noms aux Puits qu'il faisoit creuser, ou que Jacob érigea une pile en Béthel, où Dieu lui étoit apparu en vision, il n'est parlé d'aucune inscription, mais il est dit seulement, qu'on les appella de telle maniére. Et lorsque les fréres de Joseph descendirent en Egypte, & que Joseph retint l'un d'eux pour ôtage, afin d'engager les autres, d'amener Benjamin avec eux pour assûrance qu'ils n'étoient pas des espions, & qu'ils lui avoient dit sincérement la vérité, on ne voit point de lettres de Jacob; ni même quand Joseph envoya querir son pére. Ce seroit une chose fort étrange, qu'il ne lui eût pas écrit pour se faire connoître, si l'écriture eût été alors en usage. Cependant il paroît par l'histoire, que Jacob n'en fut persua

dé, que par l'équipage que Joseph fit partir, afin de le conduire en Egypte. Toutes ces raisons me persuadent, que Moyse fut le prémier Auteur de l'écriture, ou plûtôt Dieu lui-même en écrivant sa Loi. C'est donc avec raison que plusieurs croyent, que Moyse a donné le prémier la connoissance de l'écriture, & que sa loi est le prémier ouvrage de ce prétieux secret. Voilà, à mon avis, l'origine des lettres; & les raisons que nous avons alléguées suffisent pour refuter ceux qui croyent qu'Abraham inventa les caractéres Syriens.

Objections. Le sçavant Vossius fait une difficulté contre ce sentiment. Il ne comprend pas, comment les Israëlites auroient pû lire la Loi, si l'écriture eût été auparavant inconnuë. *Réponses.* Mais cette objection tombe d'elle même; car, quel qu'aît été le commencement des lettres, on pourra toûjours faire la même difficulté, ou bien il faudra dire, que les prémiéres personnes qui auront sû lire, auront eu ce sçavoir par inspiration. Mais il n'est pas difficile de répondre avec S. Augustin, *De Civit. Dei lib. 18. cap. 39.* que Moyse établit des gens pour enseigner les Israëlites à lire ses Loix. Il seroit inutile d'alléguer la colonne de Seth, qui est une fable, dont nous avons parlé, en examinant l'histoire des Egyptiens. On ne peut encore objecter la prophétie d'Enoc. Car si on en juge par le fragment qui nous en reste, cet ouvrage étoit rempli de contes puériles, qui marquent l'imposture de celui qui lui a donné ce titre de Prophétie d'Enoc. C'est pourquoi S. Jérôme a crû, que c'étoit l'intitulation du Livre & non pas le nom de l'Auteur. Il y en a même qui croyent, que la dispute de l'Ange avec Satan touchant le corps de Moyse, dont parle S. Jude, étoit tirée de cette Prophétie, d'où ont conclurroit clairement que

[b] C'est le sentiment d'Eupolémus dans Joseph, en son prémier livre contre Appion, & dans Clément d'Alexandrie lib. 1. Stromat. Pierre Crinitus lib. 17. *de Honest. Disciplin.* & Lilius Gyraldus Dialog. 1. *de Histor. Poët.* rapportent des Vers trouvez dans un vieux manuscrit, qui parlent des Auteurs des Lettres,

Moyses primus Hebraïcas exaravit litteras,

De Arte Grammat. cap. 9. Ou selon la correction de Vossius, pour faire un Vers Trochaïque,

Primus Hebraas, Moses exaravit literas
Mente Phœnices sagaci condiderunt Atticas, (strata
Quas Latini scriptitamus, edidit Nicostrata)
Abraham Syras, & idem reperit Chaldaïcas
Isis arte non minore protulit Ægyptias
Gulfila promsit Getarum, quas videmus literas.

On verra dans ce Chapitre qu'il n'est pas vrai-semblable qu'Abraham aît été l'inventeur des lettres Syriaques & Caldaïques.

que ce ne feroit pas un Livre qui eût vû le jour avant le déluge. Au reste comme l'ouvrage d'un imposteur peut renfermer la vérité, il ne faut pas s'étonner si les Auteurs facrez ont emprunté quelque chose de la tradition.

La plus forte objection, qu'on pourroit faire contre l'opinion, qui fait Moyse le prémier Auteur des Lettres, se peut prendre du Livre de Job, puisque la plus commune opinion touchant le tems de ce saint homme, le fait vivre avant Moyse; & on n'en peut guéres douter, quand on fait réfléxion, que dans cette histoire il n'est pas dit un seul mot des plaies d'Egypte, de la sortie d'Israël hors de ce pays, ni des miracles que Dieu fit en sa faveur. Faut-il donc croire que ce Livre auroit été écrit avant Moyse? Non sans doute, puisqu'il n'en est fait aucune mention dans le Pentateuque de ce Législateur, & qu'il n'a jamais été compté, entre les ouvrages de cet homme divin, qui d'ailleurs n'auroit pas manqué de mettre souvent cet exemple de patience devant les yeux des Israëlites, pour arrêter leurs murmures & leur impatience. Ainsi, sans nous arrêter ici davantage, nous nous rangeons à la pensée de ceux qui croyent que ce livre a été écrit au tems de David ou de Salomon. Je suis même assez disposé à croire, que Salomon en est l'Auteur. Les Dialogues, les sentences de ce Livre, & l'idiome arabe que Salomon n'ignoroit pas, comme on peut le conjecturer par ses entretiens avec la Reine de Séba, sont des preuves assez vrai-semblables, pour soutenir cette conjecture. Si on demande, comment cette histoire se conserva avant l'usage de l'écriture? Je répondrai, quelle fut conservée de la même maniére, que tant d'autres événemens que la tradition & les cantiques transférérent à la postérité. C'est pourquoi, on ne peut rien conclurre de ces paroles de Job: *Que je souhaiterois maintenant que mes propos fussent écrits, & qu'ils fussent gravez en un Livre, avec une touche de fer & du plomb, & qu'ils fussent gravez en pierre de roche pour toûjours!* Car non-seulement l'Auteur fait parler Job d'une maniére conforme au tems où il écrivoit: mais même ce souhait qu'il attribuë à Job semble supposer, qu'alors cela ne se faisoit

Du Livre de Job.

Voyez le traité de Mr. Spanheim sur Job.

Ch. 19. ℣. 23.

pas, comme il s'est pratiqué dans la suite. Au reste on peut remarquer en ces paroles, les différentes maniéres d'écrire des Anciens, sur la pierre, sur le plomb, & sur l'airain. Un Auteur qui à écrit de l'antiquité des Danois dit, qu'ils avoient accoûtumé de conserver les actions mémorables de leurs Ayeux par des hymnes, & en les gravant sur les rochers.

Saxo, Grammat.

Nombr. chap. 21. ℣. 14.

Il y en a qui objectent encore contre nôtre opinion, ce qui est dit dans les nombres du Livre des Batailles de l'Eternel : le docte Walton fait valoir cet argument. Cependant, non-seulement il n'a aucune force, pour détruire nôtre sentiment: mais même il peut servir à l'établir, quand on l'examine de fort près. Moyse s'exprime ainsi: *C'est pourquoi il est dit au Livre des Batailles de l'Eternel Vaheb & Supha & les torrens en Arnon ; & le cours des torrens qui tend vers la situation de Har, & qui se rend aux frontiéres de Moab.* Car quelles seroient ces batailles qui auroient été rédigées en un Livre sous ce tître, *les Batailles de l'Eternel ?* Il parle sans doute d'un cantique qui avoit été composé sur la bataille qui s'étoit donnée entre le Roi des Amorréens & le Roi de Moab, où celui-ci avoit été battu & avoit perdu son pays avec Arnon & Har, dont-il est ici fait mention. Moyse cite à ce sujet ce cantique, pour indiquer qu'Arnon, Har & Bamoth, étoient sous la domination du Roi des Amorrhéens, avec lequel les Israëlites eurent guerre. Il cite encore des paroles de ce cantique dans ce même chapître. On sent, à mon avis, que ces expressions *Vaheb en Supha.....* sont des Vers qu'on chantoit: desorte qu'il faut traduire, c'est pourquoi il est dit *dans le récit des Batailles de l'Eternel*: & si on demande, pourquoi ce tître *des Batailles de l'Eternel*, je répond qu'ici cette expression *Batailles de l'Eternel*, veut dire, selon le stile ordinaire de cette prémiére antiquité, de *grandes & de fameuses Batailles.* Il faut enfin remarquer que Moyse ne dit pas *il est écrit*, comme les Auteurs sacrez le disent si souvent aux Livres des Rois, quand ils veulent parler d'un autre Livre : mais il remarque, qu'*il est dit*, parce que l'écriture n'étoit pas encore en usage, & que l'hi-

stoire

stoire se conservoit dans ces chansons qui étoient connuës de tout le Monde.

De l'usage des Lettres parmi les Grecs.

Il s'ensuit nécessairement du sentiment que nous venons d'établir que si Moyse est le premier Auteur de l'écriture, les lettres dont-il se servit, auront été l'origine & la source de plusieurs autres, parmi diverses Nations. C'est aussi ce que l'histoire des Grecs & des Latins prouve manifestement. Car l'opinion commune des Grecs est que Cadmus apporta les lettres de Phénicie, à cause de quoi on les nommoit *Phéniciennes*, plûtôt que de *Phénice*, la fille d'Actæus. Il seroit inutile de s'arrêter beaucoup à raporter ici le témoignage des Auteurs. Hérodote dit, que les Joniens nommoient les Livres *Diphtéres*, à cause qu'on écrivoit sur des peaux de chévres, & les lettres *Phéniciennes*, parce que Cadmus les avoit apportées de Phénicie. Diodore de Sicile dit la même chose, & remarque outre cela, que Linus enseigna le prémier la mesure des Vers. Lucien assûre, que Cadmus, Palaméde, & Simonide de Syracuse furent les Auteurs de l'Alphabet. Le prémier en apporta seize en Gréce, & les deux [a] autres y en ajoûtérent chacun quatre. Marcus Victorinus dit la même chose des Grecs, & assûre qu'Evander apporta en Italie les seize Lettres que Cadmus avoit apprises aux Grecs. Une antique tradition le confirmoit par ces Vers:

Lib. 5. Terpsi.

Lib. 2.

Dial. des Voyelles.

Mente Phœnices sagaci, condiderunt atticas,
Quas Latini scriptitamus, edidit Nicostrata.

Fabius Pictor dit la même chose in Fragm. Veterum.

Cette *Nicostrata* étoit la mére d'Evander, Arcadien: & comme les Arcadiens tiroient leur origine des Pélasgiens, quelques Auteurs Latins, ont attribué à cause de cela, l'invention des Lettres aux Pélasgiens.

Pline, qui connoissoit si bien toute l'antiquité, croit que l'origine des lettres vient des Assyriens: d'autres disent des Syriens. Mais on sçait que les Grecs & les Latins confondent assez souvent ces Peuples Orientaux; desorte que les Assyriens, les Syriens sous lesquels on comprend les Juifs, les Babyloniens & même les Phéniciens, sont assez souvent

 mélez,

[a] Palaméde ajoûta ξ. θ. φ. χ. & Simonides ζ. η. ψ. ω.

mêlez, les uns avec les autres dans l'histoire. Quoi-qu'il en soit, Pline ajoûte, que Cadmus donna aux Grecs la connoissance de seize lettres. Il dit encore, qu'Anticlide remarque, qu'en Egypte Mennon fut le prémier Auteur des lettres. Ce Mennon est *Mennes* le prémier Roi d'Egypte, duquel Anticlide dit, qu'il vecût quinze ans avant Phoronée le prémier Roi de Gréce. Il a voulu parler sans doute de quinze âges ou générations, qui font quatre cens cinquante ans : ce qui abbrége beaucoup les Dynasties de Manéthon, & c'est peut-être la vérité & la véritable Epoque des prémiers Rois d'Egypte. Ailleurs, Pline assûre, que les anciennes lettres Joniques étoient fort semblables aux caractéres Phéniciens, & que ces antiques caractéres sont presque les mêmes que ceux dont se servoient les Latins; ce qu'il prouve par une inscription fort ancienne, qu'on avoit transférée du temple de Delphes à Rome, qui portoit, que *Nausicrate Athénien fils de Tisaménes l'avoit consacrée.* Scaliger prétend, que ces lettres Assyriennes & Phéniciennes sont les mêmes que les Samaritaines d'aujourdhui, dont les Juifs se sont servis avant la captivité de Babylone.

Lib. 7. cap. 56.

Lib. 7. Sect. 58.

Ναυσικράτης. Τισαμένου, Ἀθηναῖος ἀνέθηκεν.

Voyez Scaliger sur les Croniques d'Eusébe, pag. 110.

Preuves que les Lettres tirent leur origine des Hebreux.

Outre toutes ces autoritez, on a encore d'autres preuves, qui confirment cette vérité. La prémiére est la ressemblance des caractéres, dont nous ne nous embarasserons pas. La seconde est l'ordre de l'alphabet, car à la place du *vau* des Hébreux, qui est la sixiéme lettre, les Grecs ont eu une lettre qui marquoit le nombre *six* d'où est venuë nôtre F dans d'alphabet; au lieu du *T sadé* des Hébreux, ils mirent le *sampi* connu dans le chiffre, & dans la marque des chevaux. Et à la place de *coph*, on mit le *coppa*, célébre par les mêmes usages que le *sampi*, d'où est venuë la lettre Q.

La troisiéme preuve vient du nom des lettres qui est manifestement venu des Hébreux. Presque toutes les Nations ont commencé leur alphabet par la lettre A. Les Hébreux la nomment *Aleph*, les Caldéens *Olpha*, les Indiens *Alefu*, les Assyriens & les Phéniciens, *Aluz*, les Sarasins *Alchmon*, les Egyptiens *Athomus* ou *Athoin*, les Grecs *Alpha*, les Latins & les autres Peuples de l'Europe n'ont retenu que la prononcia-

nonciation, A On voit manifestement, que toutes ces dénominations viennent de l'*Aleph* des Hébreux, parce que *Alpha* ne signifie rien en la langue Gréque, à cause que c'est un nom barbare. Plutarque s'étant proposé cette question, apres avoir bien philosophé sur la prononciation de la lettte A, afin de rendre raison pourquoi elle étoit la prémiére en ordre, ne répond pas néanmoins à cette difficulté, pourquoi on l'appelloit *Alpha*, ce qui ne signifie rien. Mais il remarque, que chez les Phéniciens d'où Cadmus avoit apporté les lettres, ce mot signifie un *Taureau*, parce que comme le Taureau conduit ordinairement le troupeau, de même aussi la lettre A est a le tête des autres. C'est par la même raison, sans doute, que les Egyptiens représentoient cette lettre par un *Ibis*, à ce que dit Plutarque au même lieu, à cause que les *Ibis*, soit que ce soit la Gruë ou la Cigogne, volent en ordre dans l'air. Quoi-qu'il en soit, Eusébe a raisonné juste, quand il conclut, que l'origine de l'alphabet vient des Hébreux, puisque le mot *Aleph* signifie quelque chose en leur langue, & qu'ailleurs ce n'est qu'un son barbare, dérivé du mot Hébreu.

Sympos. lib. 9. Quest. 2.

De Præpar. Evang. lib. 10. §. 5.

La quatriême raison, qui fait connoître que la langue Gréque, vient de la Syriaque ou de l'Hébraïque, c'est qu'on y voit des traces de l'ancienne maniére d'écrire comme font les Hébreux, de la droite à la gauche. Ils appelloient cette façon d'écrire, d'un nom qui signifioit le tour des Bœufs dans le labourage, où ils commencent en retournant à traçer un nouveau Sillon qui finit, où le précédent avoit commencé. C'est ainsi qu'étoit écrite l'inscription [d] de ce fameux coffre, où Cypsélus avoit été caché. C'est de cette maniére que Solon avoit écrit ses loix en des Aix. Un Sçavant remarque qu'il avoit vù une médaille entre celles de M. de Peyresc qui avoit cette inscription ΑΓΑ ΞΗΛΧΟΘ. J'ai lû dans la description d'un cabinet qui est à Amsterdam, qu'il y a une médaille à tête inconnuë, & au revers ces lettres ΣΟΝΝΟΙΙ, qui vont à la gauche.

βουστροφηδὸν.

Chez Mr. Jaques de Wilde.

[d] Pausanias au Livre 5 parlant de cette armoire dit, que la seconde ligne commençoit ou la prémiére avoit fini, comme dans la course où on retournoit aux Barriéres, d'où on étoit parti. ἀπὸ τοῦ πέρατος τοῦ ἔπους, ἐπιστρέφει τῶν ἐπῶν τὸ δεύτερον, ὥσπερ ἐν διαύλου δρόμῳ,

che. Cela prouve démonstrativement, que l'origine de l'écriture vient de l'Orient, & indique à peu près le tems, où on a commencé à écrire de la gauche à la droite, comme nous faisons.

Des lettres des Egyptiens.

Les Egyptiens ont eu plusieurs maniéres d'écrire : & les Auteurs distinguent leurs lettres en deux classes; les unes ne servoient qu'aux usages sacrez, les autres étoient employees aux usages communs, que Clément d'Alexandrie appelle épistolaires. Ils disoient, que l'Inventeur de ces lettres étoit un Mercure, ou un *Taut*. Il seroit inutile de rechercher qui étoient ces hommes ; on se fatigueroit en vain de vouloir éclairer ces ténébres. Mais on peut conjecturer, que ce Mercure étoit Moyse, à qui ils ont donné sans doute plusieurs noms, selon le bien ou le mal, qu'ils en avoient reçû.

Cette Nation fut renommée principalement par leurs Hiérogliphes, dont Clément d'Alexandrie fait plusieurs espéces. Les unes sont parlantes: les autres s'expriment par l'imitation de la chose qu'ils signifient, comme lors qu'on représente le Soleil par un cercle ; les autres s'expliquoient par quelque raport & par quelque convenance, c'est ainsi que l'Hippopotâme signifie, l'impudence & la cruauté; les autres enfin tiennent de la nature des Enigmes, c'est à ce genre de Hiérogliphes, qu'il faut raporter l'Escarbot, dont les Egyptiens se servoient pour représenter le Soleil.

Des Hiérogly-phes.

Il ne faut pas douter que cette sorte de caractéres ne soit trés ancienne. La nature l'enseignoit, & on étoit de soi-même disposé à peindre l'idée qu'on avoit dans l'esprit, à représenter un arbre, lorsqu'on y pensoit, & un cheval, quand on en avoit l'idée. On se servit ensuite de ces objets sensibles, pour faire appercevoir des idées plus abstraites & plus spirituelles, lorsque ces objets avoient quelque raport & quelque liaison avec ces pensées. Mais après tout, ces caractéres étoient trop imparfaits, pour exprimer les conceptions & les raisonnemens de l'esprit. Ainsi les sciences n'allérent pas loin, & les ouvrages de la raison demeurérent fort imparfaits, tant qu'on n'eut pas le secret de l'écriture.

On

On peut remarquer que ce genre de caractéres, étant enseigné par la nature, fut aussi en usage parmi les Nations les plus éloignées qui ne pûrent avoir communication avec les Peuples qui eurent les premiers, l'usage de l'ecriture. Les Chinois se servirent d'abord de Hieroglyphes & si on en croit leurs annales, *Fo-Hi* leur prémier Empereur, renferma tout son sçavoir dans la combinaison différente de ces deux sortes de lignes, l'une continuë ——— l'autre rompuë — — qu'il diversifia soixante quatre fois, les unissant trois à trois. Ces Hieroglyphes sont, à mon avis, une des plus fortes preuves de l'antiquité des Chinois, qui fait voir leur établissement dans ces régions éloignées, avant que l'écriture fut en usage chez les Assyriens. Clément d'Alexandrie dit sur le raport de Phérécyde, que ces Hiéroglyphes étoient fort usitez, par les anciens Scythes, d'où les Chinois sont apparemment venus, ou bien les Scythes, des Chinois. Cette maniére d'écrire à passé de la Chine au Japon, & aux Amériquains qui sont sans doute originaires de ces Nations Septentrionales. Enfin comme on ne peut concevoir, que quatre maniéres de conduire l'écriture, nous les voyons aussi pratiquées par différens Peuples. Les Grecs & les Latins écrivent de la gauche à la droite; les Nations Orientales de la droite à la gauche; les Chinois de haut en bas, parce qu'ils ont inventé leurs caractéres; & ceux de Mexique & du Pérou de bas en haut, comme Acosta le témoigne. Mais ces caractéres sont plûtôt des Hiéroglyphes qu'une véritable écriture, selon l'Inca Garcillasso de la Véga, qui nous apprend encore, que les habitans de ce pays, se servoient de chansons, comme on faisoit dans la prémiére antiquité, pour conserver les vestiges de l'histoire.

Ils ont été en usage chez les Chinois, au Japon, & dans l'Amérique.

Acosta lib. 1. cap. 23. & 24.

Lib. 6.

On voit par cet argument commun à toutes les Nations, que l'art de l'écriture confirme démonstrativement le systême & la Cronologie de Moyse. Et on peut encore connoître delà, pourquoi il y a eu tant de Peuples ensevelis dans une grossiére ignorance, parce qu'ils n'ont pas eu l'usage de l'écriture. C'est encore par cette même raison, qu'on n'a point vû chez les Grecs, aucun Auteur qui aît précédé la

L'usage de l'écriture confirme le systême de Moyse.

guerre de Troye: & si on croit, comme on le doit, que les prémiers ouvrages de l'esprit humain ayent été composez en Vers, c'est à cause qu'on se servoit de Chansons pour conserver les monumens de l'histoire, avant l'usage des lettres & de l'écriture.

Des Chiffres. Nous ne sçaurions finir ce chapître, sans dire quelque chose des notes de l'Arithmétique, que nous nommons *chifres*, comme les Arabes. On sçait que toutes les Nations se sont servies pour cet effet, des lettres de leur Alphabet, parce qu'y étant placées en ordre, elles étoient naturellement propres à cet usage. Les Anciens employérent aussi quelquesfois la prémiére lettre du mot d'un nombre pour le signifier. Ainsi la lettre Gréque H signifioit cent, parce que c'est la prémiere lettre du nom Grec qui signifie cent. Ainsi nous nous servons encore de l'M & du C pour marquer *mille* & *cent*. Mais à l'égard des chifres qui sont aujourdhui en usage, on prétend que la connoissance en est fort nouvelle, & que Planude qui vivoit sur la fin du 13 siécle sous l'Empereur Michel Paléologue, fut le prémier qui s'en servit. On recherche qu'elle est l'origine de ces notes. Mr. Huet ce sçavant Prélat croit, qu'elles viennent des lettres Gréques. Mais la plus commune opinion, les tire des caractéres Arabes, de même que le mot de *Chiffre* & celui d'*Algébre*, qui signifie *Fraction*.

Je ne sçai qu'une objection contre cette opinion. C'est que dans la description, que le P. du Moulinet nous a donnée du cabinet de Ste. Genefviéve, il parle d'un abaque à compter avec des jettons, où on voit ces chiffres 2, 7, 4, 3. Il faudroit l'examiner de près & sçavoir de quelle antiquité il peut être. Car si c'est une véritable piéce de l'antiquité, ce monument détruiroit l'opinion de ceux qui font venir des Arabes depuis quatre ou cinq siécles, l'usage des chiffres, & fortifieroit beaucoup la pensee de M. l'Evêque d'Avranches. Pour nous, il nous suffit de remarquer, que cet usage de compter par les lettres de l'alphabet, est conforme à la pratique du Peuple de Dieu, & que les autres Peuples l'ont reçûë d'eux avec les lettres.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

De la Langue Hébraïque.

ON n'a point dessein d'entrer ici dans ces questions agitées par les Sçavans, pour rechercher si la langue Caldaïque est plus ancienne que la langue Hébraïque, si les Phéniciens avoient le même langage que les Israëlites.

Ces matiéres ont été traitées si à fond, par les plus grands hommes de ce siécle, qu'il ne s'agit plus que de prendre parti. Je trouve le Caldéen si approchant de l'Hébreu, qu'il semble que ce soit une dispute fondée sur rien, de sçavoir si avant le déluge, le langage des prémiers hommes étoit ou Caldéen, ou Hébreu. Cependant dans cette petite diversité, il n'est pas difficile de se déterminer. Car puisque les noms d'*Adam*, d'*Eve*, de *Cain*, d'*Abel*, d'*Enoc* & généralement tous ceux dont Moyse se sert avant la confusion du langage, se dérivent plus naturellement de l'Hébreu que du Caldéen, il n'y a pas lieu de douter, que l'Hébreu n'aît été le langage reçû aux prémiers siécles du genre humain. Autrement il faudroit dire, que Moyse n'auroit pas raporté les noms des prémiers hommes dans la langue primitive & originale. Or ce seroit avancer un fait non-seulement sans preuve & sans raison, mais mêmes contre la raison & contre l'expérience; puisque ce divin Auteur a toûjours rapporté les noms propres des langues étrangéres en leurs propres termes, comme il paroît par son nom de Moyse, & par celui que Pharaon donna à Joseph, & même par le nom Syrien, que Laban imposa au monument de sa reconciliation avec Jacob. Cet argument est à mon avis sans replique, & on peut raisonnablement conclurre, que puisque ces noms antiques, usitez dès la naissance du genre humain, tirent leur origine de la langue Hébraïque, cette langue est sans contredit, la prémiére de toutes les langues,

L'Hébreu est la langue primitive du genre humain.

qui fut conservée dans la postérité de Sem, & sur tout dans la famille des Patriarches.

Des caractéres & des points. De sçavoir si les caractéres de cette langue, dont on se sert aujourdhui, sont venus des Caldéens, au tems de la captivité; si les caractéres Samaritains sont les véritables originaux, comme les plus doctes le croyent, cela ne fait rien à nôtre sujet. Encore moins rechercherons nous si les points de cette langue sont de Moyse, d'Esdras, ou des Rabbins de Tybériade, quoique la raison ne permette gueres de douter, qu'ils ne soient de l'invention de ces Docteurs.

Argument pour la preuve de la vérité de l'Histoire Sainte. Il nous suffit de poser ici, que si l'Hébreu est la prémiére de toutes les langues, l'Histoire sainte est véritable. Or on ne peut guéres douter de ce fait, quand on considére ce que nous avons dit de l'écriture & des lettres au chapitre précédent. On doit encore remarquer, que cette langue est simple, & que la plûpart des autres langages, sont manifestement dérivez de l'Hébreu. Nous n'en raporterons pas ici les preuves, & nous renvoyons pour cela, ceux qui voudront s'en informer, aux Sçavans qui ont traité cette matiére.

Voyez Scaliger, Saumaise, Vossius, Bochart.

Nous remarquerons seulement, que cette supposition de Moyse, qu'avant l'entreprise de Babel, on ne parloit qu'un même langage, est si extraordinaire, & que la division des langues est un fait si surprenant, que s'il est véritable, il faut nécessairement, que cette Histoire soit divine. Car à qui pouroit-on faire accroire aujourdhui, qu'on ne parloit qu'une même langue, il y a six cens ans ou mille ans. Il faudroit pour l'entreprendre, avoir entiérement perdu l'esprit. C'est l'argument dont se sert l'Auteur du Livre intitulé *Cosri*, & ce raisonnement est sans replique.

Il n'est pas nécessaire de sçavoir, si la langue primitive reçût quelque changement, ou si elle demeura pure dans la postérité des Patriarches. On doit encore moins s'embarasser à rechercher si le nom d'*Hébreu*, vient d'*Héber*, ou de ce qu'Abraham étoit un *passager* venu de delà l'Euphrate. Il suffit que Moyse nous apprenne, que le langage des Hébreux, des Cananéens, & des Phéniciens étoit assez semblable, pour faire

Passager & Hébreu c'est la même chose & le même nom.

faire que ces Peuples s'entendissent les uns les autres, sans avoir besoin d'interpréte, comme on le peut remarquer dans l'Histoire sainte. C'est-là précisément le principe que nous posons, afin d'en conclurre la vérité de l'histoire de Moyse & de son systême. Or que cela soit, on n'en peut douter, quand on voit que la plûpart des autres langues sont dérivées de ces langages Orientaux, de même que la plus grande partie des Etymologies des lieux, qui ont été ou peuplez, ou fort fréquentez par ces Nations Orientales.

Des Etymologies des noms des lieux qui viennent de l'Hebreu.

Les Grecs ont accoûtumé, pour rendre raison de ces Etymologies, de nous débiter des fables, & de faire venir à leur secours, des Divinitez chimériques qui ne font que choquer la raison, au lieu de satisfaire la curiosité. Mais quand on suppose, ce qui est d'ailleurs très certain, que les Phéniciens ont peuplé la Gréce, ou que du moins ils y abordoient souvent, comme sur toutes les côtes de la Mediterranée, & qu'on trouve des raisons très vrai-semblables, des noms de leurs villes, de leurs fleuves & de leurs contrées dans la langue des Phéniciens, on doit vrai-semblablement conclurre, que leur langage est la véritable source de ces Etymologies. On peut consulter ici la Gréographie de M. Bochart. Je veux qu'il y aît quelques-unes de ces Etymologies trop subtiles, & tirées de trop loin : mais il faut avoüer, qu'il y en a tant d'autres si naturelles & si vrai-semblables, qu'on ne peut, sans se faire violence, n'être pas persuadé de leur vérité.

De l'Afrique.

On recherche, pour exemple, d'où vient le mot d'*Afrique*. Martian le dérive d'*Afrus* fils d'Hercule & de Lybie, c'est-à-dire, qu'il a recours aux fables, à la mode des Grecs. Quelques-uns le tirent par antiphrase, de ce qu'elle est exposée aux ardeurs du Soleil, d'où vient encore selon ces gens nôtre mot François, *Abri*. Nous avons déja remarqué l'ignorance d'un Auteur Arabe, qui fait venir ce nom de Scipion l'Afriquain, comme il est certain que l'*Amérique* tire son nom d'*Améric us*. Un certain Auteur dans Eusebe derive le nom d'Afrique d'un *Hépher*, fils de Madian, & petit fils d'Abraham & de Kéthura : mais l'Afrique a été connuë

Lib. 6.

ἄνευ φρίκης.

Voyez Mr. Bochart Geogr. Sacr. Part. 2. lib 1. cap. 25.

Cleodemus apud Euseb. lib. 9. præp. cap. 20.

connuë trop tard sous ce nom, pour en tirer l'étymologie, d'une antiquité si reculée. Dans cette obscurité, n'y a-t-il pas plus d'apparence de dériver ce nom du mot Arabe, ou Syrien *Phéric*, qui signifie des *Epics*, parce que la Lybie qui a été connuë la prémiére, est une région très fertile: ou si on a égard à ses déserts, du mot Hebreu *Epher*, qui signifie cendre.

אפר

De l'Asie.

L'étymologie de l'*Asie* est encore plus obscure. Je ne m'arrête pas à ce qu'on dit du Roi *Asius*, c'est une divinité, qui descend par machine. M. Bochart prétend, que ce nom a été proprement attribué à l'Asie mineure, parce qu'elle est située entre l'Afrique & l'Europe, desorte qu'il tire son étymologie d'un mot Hébreu, qui signifie *moitié*. D'autres la dérivent du mot de *feu*, parce que le feu y étoit adoré par les Caldéens. Et d'autres encore, la font descendre des Géans, dont-il est parlé au Livre du Deutéronome, parce que l'Interpréte Samaritain, a traduit *Aséens*, ceux que l'Hébreu appelle *Réphaïns*, ayant mal dérivé ce nom, d'un verbe qui signifie *guérir*. Mais comme ces Géans, dont-il est parlé, n'ont aucun raport aux Médecins, il est plus vraisemblable d'en chercher l'étymologie, dans le mot qui signifie *abbatre & relâcher*. Ainsi ces *Aséens* sont de l'invention de l'Auteur Samaritain.

Lib. 4. cap. 33.

חצי

אש

Ch. 2. ℣. 20.

רפאים *de* רפא, *qui signifie* guérir, *au lieu qu'il vient de* רפה *qui signifie* relâcher.

De l'Europe.

Pour l'*Europe*, sans nous arrêter à la fable d'*Europe*, qui peut douter qu'elle n'aît été ainsi nommée, des Phéniciens, parce que les Européens ont *le visage blanc*, ce que signifie le mot Phénicien *Ur-Appa*. Il faut remarquer en passant qu'Homére n'a point connu le nom de ces parties du Monde.

דור אפא

On seroit trop long de s'arrêter ici à montrer, que la plûpart des Peuples sont des colonies de ces antiques Nations Orientales, dont beaucoup ont retenu le nom de leurs fondateurs, que Moyse seul a fait connoître. N'est-il pas clair, que les Médes viennent de *Madai*, les Joniens de *Javan*, les Thraces de *Thiras*, les Assyriens d'*Assur*, les Lydiens de *Lud*? N'y a-t-il pas encore beaucoup d'apparence, que le *Rhône*, qui a été un des fleuves les prémiers connus,

nus de la Gaule, parce qu'il se décharge dans la Méditerranée où les Pheniciens voyageoient, a tiré son nom & celui de ses habitans, qu'on nommoit *Rhodanim*, de ce mot qui signifie *blond*: & que le nom *Latin* est l'explication du *Citthim* des Hébreux, qui signifie *cacher*, de même que le mot *Latin*. Les curieux peuvent consulter les ouvrages des Sçavans & sur tout la Géographie de M. Bochart, dont nous nous servons ici pour former cet argument, que la langue Hébraique & toutes les autres, qui ne sont que des Idiomes dérivez de cet original, sont la * source des étymologies des noms de Peuples, de Villes, de Fleuves & de plusieurs pays, que ces premiers habitans de la terre, ont ou découverts, ou habitez.

רודני

כתים

Du nom de Dieu.

Avant que de finir ce chapître, nous dirons encore quelque chose du nom de Dieu. Le prémier nom, dont Moyse se sert, est celui d'*Elohim*, qui signifie *Seigneur*. Ce nom a été donné à la Divinité dans toutes les Langues. On croit que c'est à ce nom, qu'il faut raporter ce que dit Sanchoniat, que le Ciel (*Cælus*) & la Terre, engendrérent *Ilus*. L'Auteur du Livre nommé *Cosri*, dit que ce nom est au pluriel, pour signifier, le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs: & le sçavant Buxtorfe approuve cette conjecture.

Part. 4.

Le plus célébre de tous les noms, que la sainte Ecriture attribuë à Dieu, est celui de JEHOVA, que les Juifs ont en si grande vénération depuis long-tems, qu'ils n'osent le prononcer, comme il paroit par la version des Septante, qui ont toûjours traduit ce mot, par celui de *Seigneur*. On lit dans Cosri, qu'Adam ayant demandé à Dieu, quel étoit son nom, *puisque tu es*, dit Adam, *la source, de tout ce qui a l'être*, ce qu'emporte le mot de JEHOVA: & il remarque que Dieu prit ce nom, lorsqu'il fit connoitre aux hommes par les miracles d'Egypte, qu'il étoit véritablement le Créateur

* Il ne se peut rien trouver de plus vraisemblable que l'étymogie de *Mars* qu'on appelle en Grec Αρης du mot Hébreu הרס *haras* qui signifie *detruire*, *Balene* du mot Hébreu *Balagn* qui signifie *engloutir*, *Minerve* qu'on nomme en Grec *Athena* du verbe *thana* תנה qui signifie chez le Chaldéens *enseigner* *Osiris* c'est *Sorea* le Nil avec l'article des Grecs *Themis* la Deesse de la justice & de l'équité vient du mot Hébreu *thom* תם qui signifie *integre* & parfait. On pour oit en raporter un grand nombre si cela n'etoit trop connu.

teur de toutes choses. On ne peut douter, que les Anciens n'ayent eu quelque connoissance de ce nom. M. le Moyne croit avec beaucoup de vrai-semblance, que le *Ei* qui étoit écrit au temple de Delphes, est le *Jah* des Hébreux, étant lû, de la gauche à la droite, comme on a fait *Ba*, de l'Hébreu *Ab*, qui signifie pére, d'où est venu le nom de *Papa*, & celui d'*Abbé*. Jean d'Antioche prétend que selon Orphée, le nom de la souveraine Divinité *Erikepeo*, est celui de JEHOVA, parce que ce nom Képo fait le nombre de 180 qui est le même produit, que font les quatre lettres de JEHOVA, chacune étant multipliée par soi-même. On doit encore rapporter ici, ce fameux nom PIPI attribué à la Divinité, qui est le JEHOVA des Hébreux, יהוה étant lû de la gauche à la droite.

יה

Lib. 4.

הרי קפו *Voici cépo* יהוה

Voilà ce semble assez d'indices pour persuader un homme raisonnable, que la langue Hébraïque est la mére & la source de toutes les autres langues, & pour conclurre que la Nation d'où elle est sortie, doit être l'origine de tous les autres Peuples.

CHAPITRE XXV.

Preuves de la vérité de l'Histoire de Moyse, tirées des Anciens Auteurs.

Les plus considérables veritez de l'Histoire Sainte ont passé par la tradition chez les autres peuples.

ON ne peut douter, que les véritez importantes de la création, du déluge, & de la dispersion des Nations, causée par la confusion du langage, n'ayent été long-tems conservées parmi les Peuples. Et quoi-que dans la suite des tems, elles ayent été altérées & corrompuës par la tradition, on ne laisse pas d'entrevoir au travers de ces fables dont l'histoire est remplie, les véritez dont elles ont pris leur origine. Car il n'est rien de si fabuleux, qui ne doive son commencement à quelque vérité. Les plus considérables dont l'Histoire sainte parle, se pûrent conserver par la tradition des enfans de Noë, par le séjour des Israë-

Iſraëlites en Egypte, par leur commerce avec les autres Peuples, par leur diſperſion après la ruïne de leur Etat, par la captivité des Juifs en Babylone, & enfin par la lecture des Livres ſacrez, principalement depuis qu'ils furent traduits en Grec, l'Empire d'Alexandre & de ſes Succeſſeurs ayant rendu cette langue, célébre par toute la terre.

De la Création.

Moyſe nous dit dans le récit de la création, qu'il y eut prémiérement, un abyme confus, un chaos, une matiére informe: tous les Auteurs ont parlé de ce *chaos*. Moyſe dit que l'Eſprit de Dieu ſe mouvoit ſur les eaux: & la force du verbe Hébreu, nous repréſente l'action d'un oiſeau, qui étend ſes aîles ſur ſes œufs, afin de les échauffer pour faire éclore ſes petits. Macrobe dit, que l'œuf étoit l'embléme du Monde. Les Syriens & les Phéniciens faiſoient naître d'un œuf leurs Dieux, qui étoient les Aſtres. Moyſe parle des ténébres qui couvroient ce chaos: Sanchoniat appelle ces ténébres *Baau*, mot qui vient, ſans contre-dit, de l'Hébreu *Bohu*. Moyſe ajoûte, que l'Eſprit de Dieu ſe mouvoit ſur les eaux: Sanchoniat parle d'un vent, nommé *Colpia*, mot composé des paroles de Moyſe, *la Voix de la bouche de Dieu*. Moyſe dit, que Dieu ſépara la lumiére des ténébres, la terre de la mer: les autres Auteurs ont enſeigné après lui la même choſe. Et d'où vient que la Théologie Payenne met *Erébus* au rang des prémiéres Divinitez, qui auroit produit les autres? Pourquoi aller chercher la nuit & les ténébres, pour en faire l'origine des Dieux, ſi ce n'eſt à cauſe que Moyſe avoit dit, que les ténébres couvroient le deſſus de l'abyme? On peut voir dans Diodore de Sicile, & dans Ovide une deſcription de la création, qui a une conformité ſenſible avec le récit de Moyſe. On voit cette tradition pleine de fables dans Alexandre ſurnommé le grand Hiſtorien; mais on ne laiſſe pas d'appercevoir des traces, quoiqu'obſcures, de l'Hiſtoire ſainte.

Saturnal. Lib. 7 cap. 16.

קול־פי־יה

Héſiode & Ariſtophane. Ce mot Erebus vient de ערב *nuit.*

Du prémier homme.

Moyſe dit que le prémier homme fut formé de la terre, & tous les Auteurs l'ont dit avec lui.

Moyſe nous repréſente la vie innocente du prémier hom-

me, content de l'agriculture, & des fruits de la terre. Toutes les autres histoires nous donnent la même idée, de la vie des prémiers hommes, & de l'état d'innocence, qu'ils ont nommé le siécle d'Or.

Du Serpent. Moyse parle beaucoup du Serpent dans l'histoire de la tentation. Que n'ont pas dit les autres Auteurs de cet animal, de sa subtilité, & de la part qu'ils lui attribuent dans les enchantemens? Que n'ont-ils pas écrit de Python, nom qui vient sans doute du mot Hébreu פתן qui signifie *Aspic*. Eusébe dans sa Préparation Evangélique nous apprend plusieurs choses du culte qu'on a rendu au Serpent, & du Dieu *Ophion*, ou Python, qu'il a tirées du Traducteur de Sanchoniat. Le même Auteur nous apprend, que les Egyptiens dans leurs Hiéroglyphes représentoient l'Univers par un cercle, au milieu duquel il y avoit un Serpent, qu'ils appelloient *le bon Démon*, (ἀγαθὸν δαίμονα) Il dit, que Zoroastre enseignoit à représenter la Divinité par la figure d'un Serpent, ayant la tête d'un Epervier: & Clément d'Alexandrie fait mention dans les mystéres de Bacchus d'un Serpent & de ces acclamations, *Eve*, *Eve*. Les Egyptiens, les Marses, les Psylles & d'autres Peuples de l'Orient, (*Arnobe liv. 2.*) s'étoient rendus célébres, par le secret qu'ils avoient d'enchanter les Serpens avec des Talismans. On dit même, qu'ils ne pouvoient vivre en la ville d'Emése. Pline (*Lib. 28. Sect. 4.*) ajoûte à tous ces enchantemens, que le Serpent a le secret de les prévenir & de se munir contre leur vertu, s'il en à la connoissance. L'Auteur du Ps. 58 a parlé d'une maniére conforme à cette tradition vulgaire. D'où vient, je vous prie, tant de remarques sur cet animal? Sur tout, d'où vient qu'il a eu tant de part à l'Idolâtrie? Si ce n'est à cause de l'histoire de la tentation.

Phorphyre a parlé de la Création. Phorphyre dans Eusébe parle de la création du Monde, sur le raport de Sanchoniat. Il fait mention des ténébres & de l'Esprit qui les animoit d'où vint *mot*, qui signifie l'abyme. Il parle du vent *Colpia* & de sa femme *Baau*, c'est le *Bohu*, où le chaos de Moyse, comme nous l'avons remarqué. Il fait mention d'*Ajon* & de *prémier né*, (αἰῶν & πρωτόγονος. *Voyez aussi Ep. aux Hebr. ch. 1. ℣. 2.*) cela se raporte manifestement à Cain, prémier né d'Adam. Il parle

d'une

d'une ſtatuë de bois, d'un temple portatif, tiré par des beufs: qui ne reconnoît à ces enſeignes l'Arche de l'Eternel? Il parle encore du Dieu *Elioun*, qui eſt Elohim, & d'un Dieu de l'Agriculture, d'où il tiroit ſon nom. Cela vient ſans doute du nom de *Schaddai*, qui ſignifie tout Puiſſant, mais qui peut auſſi ſe dériver d'un autre mot qui ſignifie *champ*. Ce même Auteur ajoûte encore, que les Phéniciens appellent Saturne, *Iſraël*, qui eut un fils unique nommé *Jeüd*: ne reconnoît on pas d'abord Jacob & Juda? C'eſt aſſez de ces exemples, pour faire voir cette tradition de l'Hiſtoire ſainte, altérée & corrompuë: mais qui laiſſe néanmoins entrevoir la ſource, d'où elle eſt puiſée. שדה

Pour le Déluge, tous les Auteurs en ont parlé: & ceux qui ont eu plus de connoiſſance de la tradition des Orientaux, nous ont dit des choſes qui ont un raport manifeſte, à l'Hiſtoire ſainte. Nous ne nous arrêterons pas à ceux qui en ont écrit, pour ſoutenir leur faux principe de l'éternité du Monde. Mais Alexandre le grand Hiſtorien, Béroſe, & Abydénus, quand ils en ont parlé, font mention d'un navire, d'un oiſeau lâché trois fois, pour reconnoître ſi les eaux ſe retiroient, Plutarque dit, que c'étoit une colombe. Ils parlent encore d'une montagne d'Arménie, ou le vaiſſeau s'arrêta, & remarquent qu'il y en avoit des reſtes, dont on ſe ſervoit dans la Médecine. Joſeph s'eſt ſervi du témoignage de ces Auteurs, dans ſes antiquitez; & Appion ni aucun autre ne ſe ſont point inſcrits en faux contre ces autoritez. Lucien au contraire les a confirmées, en parlant du Déluge, comme avoient fait ces Auteurs, & ajoûtant qu'en mémoire de cet événement, on avoit accoûtumé de verſer une grande quantité d'eau au temple de Junon, proche de l'autel de Deucalion, & du gouffre qui avoit englouti ces eaux. *Du Déluge.* *Dial. de Deâ Syriâ.*

La tour de Babel, & cette fameuſe entrepriſe des mortels, n'a pas été moins connuë par la tradition. Abydénus a écrit, que Babylone avoit été bâtie de ſes ruïnes. Eupolémus en parle dans Alexandre l'Hiſtorien. Et Heſtiæus remarque dans Joſeph, que les Sacrificateurs qui ſe ſauvérent *De la Tour de Babel.* *Antiq. lib. 1. cap. 4.*

de ce grand desordre avec les choses sacrées, destinées au culte de Jupiter le Vainqueur, vinrent en Sennaar de Babylone.

Lib 1. contr. Jul. Fol. 143.

A l'ègard de la confusion du langage, S. Cyrille remarque que le même Abydénus en parle, Hyginus dit, qu'au commencement sous le régne de Jupiter, les hommes vivoient sans Villes & sans Loix, & qu'ils n'avoient qu'un même langage: mais que Mercure leur en apprit plusieurs, d'où vient qu'il est nommé *Hermeneutes*, c'est-à-dire, interprête. Suidas met ce fameux événement au tems de Phaleg, trois mille ans depuis la création, qui est selon l'Auteur de l'antiquité des tems rétablie, la moitié du tems, qui s'écoula depuis la création du Monde, jusqu'à Jesus-Christ.

On peut consulter, si on veut avoir une plus grande connoissance de cette tradition de l'Histoire sainte, parmi les autres Peuples, ceux qui ont traitté à fond cette matiére, comme Joseph, Eusébe, & entre les Modernes Scaliger sur les Croniques d'Eusébe. Vossius en son traitté de l'Idolâtrie, Grotius en ses remarques sur le Livre de la Religion Chrétienne, M. Bochart dans sa Géographie, & M. Huët dans sa Démonstration Evangélique.

Du rapport qu'il y a de la Théologie des Payens avec l'Histoire Sainte.

Tous ces Sçavans ont formé des conjectures sur la Théologie de Payens, par raport à l'Histoire sainte, qui ont assez de vrai-semblance pour faire de fortes impressions sur l'esprit. Il ne faut pas être surpris qu'elles ne soient pas toutes conformes. Adam, Noé, Abraham & Moyse, ont été si renommez, que la tradition nous en a conservé assez pour les reconnoître, quoique d'une maniére obscure & difficile à distinguer ayant souvent attribué aux uns, ce qui appartenoit aux autres.

Noé & ses fils, sont Saturne & ses Enfans.

N'y a-t-il pas beaucoup d'apparence, que Noé est le Saturne des Idolâtres; l'un & l'autre sont les Auteurs du genre humain; l'un & l'autre sont justes. Au tems de l'un & de l'autre, les hommes ne parloient qu'un même langage. La tradition dit même qu'en ce tems-là, les hommes s'entretenoient avec les bêtes. Cela est pris de l'histoire de la tentation par le Serpent. Noé est nommé Laboureur, ou homme de la terre, comme porte l'hébreu: la fable donne

Rhéa,

Rhéa, ou la Terre, pour femme à Saturne, & on lui met une faulx à la main, pour marque de l'Agriculture. Noé s'enyvra; on fait préſider Saturne aux feſtins, & chacun ſçait que les Saturnales étoient des jours de joye. On ſçait qu'elle fut l'inſolence de Canaan pendant le ſommeil de Noé. Et on attribuë à Saturne la défenſe de contempler les Dieux, dans leur nudité. Noé ſortit de l'Arche, ou le genre humain s'étoit conſervé: on donnoit à Saturne un navire pour ſymbole. Noé prédit la deſtruction du genre gumain, & ne ſauva que ſes trois enfans. On dit que Saturne dévora ſes enfans, & qu'il n'en reſta que trois, Jupiter, Neptune & Pluton, qui ſont manifeſtement les trois fils de Noé. Car comme les enfans de Saturne partagérent l'Univers, auſſi les trois enfans de Noé occupérent la Terre pour la peupler.

De Jupiter.

Cham fut Jupiter ſi connu par ce nom d'*Ammon* ou *Hammon*, qui vient manifeſtement de Cham. Ce mot de *Cham* (חם) ſignifie *ardent*, le nom Grec de Jupiter ſignifie la même (Ζεὺς) choſe. Jupiter & Cham ſont tous deux les plus jeunes de leurs fréres. Et ſi on dit que Jupiter mit Saturne en état, de n'avoir plus d'enfans, cette fable pourroit bien venir, de ce que l'Hiſtoire ſainte nous parlant de l'inſolence de Cham, dit qu'il raconta à ſes fréres ce qu'il avoit vû, ayant employé un verbe qui peut-être dérivé d'un autre, qui ſignifie *couper*.

ויגד de גדד couper.

De Neptune.

Si Cham eſt Jupiter, il y a de l'apparence qu'on a fait de Japhet, Neptune, parce que ſa poſtérité habita la plus grande partie des Iles de la Méditerranée. Japhet ſignifie *s'etendre*, Neptune qu'on appelle auſſi *Poſéidon*, ſignifie la même choſe dans la langue phénicienne. Le nom même de Neptune, peut-être dérivé du même verbe, d'où vient celui de Japhet, ou du mot Egyptien *Neptune* qui ſignifie *promontoire*, ſelon Plutarque.

פתה in Coniug Niphal נפתה.

De Pluton.

De *Sem*, on croit, qu'on a fait Pluton, prémiérement en haine de l'Egliſe de Dieu, qui s'eſt conſervée dans ſa poſtérité. De plus, ce nom dans la langue Hébraique a beaucoup de raport avec un verbe qui ſignifie, *deſtruction* & *déſo-*

שמה

déſolation. A quoi on doit ajoûter, que les Egyptiens appelloient Typhon *Smu* nom qui vient manifeſtement de celui de *Sem.*

Ce même Sçavant M. Bochart de qui nous tirons ceci, prétend encore que *Chanaan* eſt le Mercure des Payens, l'un & l'autre ſont fils de Jupiter; Mercure eſt le Dieu du Négoce, *Canaan* veut dire Marchand. Il eſt le pére de l'Eloquence, parce que les lettres viennent des Pheniciens. Mercure eſt le Miniſtre des Dieux, Noé maudit Chanaan & le rendit ſerviteur de ſes fréres.

De Bacchus. De Nimrod, on a fait apparemment Bacchus: prémiérement ce mot *Bacchus* ou *Bar-Chus*, ſignifie *fils de Chus*: ſecondement *Nimra* chez les Chaldéens, eſt le nom du Tygre: les Idolâtres repréſentoient Bacchus vétu d'une peau de Tygre, & ſon char tiré par des Tygres. Bacchus eſt le Dieu du Vin, le pays de Babylone, a été fort renommé, par l'excellence de ſon Vin, on l'appelle Nectar dans Athénée. Enfin Bacchus eſt renommé, par la conquête de l'Orient: & Nimrod y établit ſon Empire.

Ces exemples ſuffiſent pour établir ces conjectures, que les fables les plus anciennes & les plus célébres, parmi les Peuples Idolâtres étoient tirées de l'Hiſtoire ſainte. Ce qui prouve manifeſtement, que les Livres de Moyſe ſont de la prémiére antiquité.

On peut encore remarquer, que les Auteurs nous ont débité des contes ridicules qui n'ont d'autre fondement, que l'étymologie de leurs noms, tirées des langues Orientales. *Lib. 5. cap. 8.* Ainſi Pline nous parle de certains Peuples, nommez *Blemmies*, qu'il dit être ſans tête, parce que ce nom ſignifie en Hébreu *ſans cerveau.* *בלי מח* On a beaucoup parlé des *Pygmées:* Pline, Solin, & dans Photius, Nonnéſus & Ctéſias, en font mention. S'ils ne parloient que de quelques Nains qu'ils auroient vûs, cela n'auroit aucune difficulté. Je me ſouvien d'avoir lû dans un Auteur Eccléſiaſtique qu'il avoit vû à Rome un homme ſi petit, qu'il ſe battoit dans une cage contre une Perdrix. Mais de croire qu'il y aît ſur la terre une Nation de ſi petite ſtature, c'eſt aſſûrément une fable.

fable. Cependant plusieurs Auteurs l'ont écrit, qu'elle a pû être la source de cette fable? Ne seroit-ce point, comme le croit M. le Moyne, qu'il y a eu des Peuples dans l'Afrique, qui ont retenu long-tems le nom Hébreu *Amin* ou *Amot*, qui signifie *Peuples*, & qui a beaucoup de raport avec le même mot qui signifie *une Coudee*: ou bien ces Pygmées signifient peut-être des gens *robustes de bras*, *Gamadim* ce qu'on a mal à propos raporté à la taille. C'est le sentiment de Caméron, qui avança cette conjecture en présence du Roi d'Angleterre Jaques Prémier, pour rendre la raison des versions qui ont ainsi traduit un endroit du Prophéte Ezechiel, ou parlant de Tyr, il dit *que les Pygmées sont la garde de ses Tours*.

אמות אמים אמין

גמדים

La fable des Pygmées, pourroit bien venir encore de ce que les Peuples d'Ethiopie, qui habitent proche des sources du Nil, mettoient de petits hommes dans leurs champs, pour épouvanter les Gruës, afin qu'elles n'enlevassent pas les grains qu'ils semoient.

Enfin on découvre tous les jours, que ces langues des prémiers Peuples du Monde, ont été aussi l'origine de plusieurs choses, qui sont démeurées inconnuës, tant qu'on n'a pas remonté à la source. Desorte qu'on doit conclurre de ce chapître que les fables mêmes des Payens servent à établir la vérité de l'Histoire sainte.

CHAPITRE XXVI.

Conclusion de cette Dissertation.

POur conclurre cette Dissertation, & la réduire en argument. Il faut prémiérement remarquer, qu'il s'agit de sçavoir si les histoires, les monumens, les archives de l'Univers ne détruisent point le systême, & la Cronologie de Moyse, ou si elles y sont conformes. La naissance du Monde, quand Moyse écrivoit, n'alloit pas au delà de quatre mille ans tout au plus, dont il retranchoit lui-même plus de

de deux mille ans par le Déluge, & près de six cens ans par l'histoire de la division des langages. Desorte qu'il ne s'agissoit au tems de Moyse, que de prouver qu'il y avoit plus d'une langue en usage parmi le genre humain, douze ou treize siécles auparavant.

Et afin de ne former aucune difficulté sur le tems de Moyse, on peut descendre jusqu'au tems des Philosophes de la Gréce, où on commença à raisonner sur la nature de l'Univers, & à rechercher son âge & son antiquité.

Posons donc, qu'au tems de ces Philosophes, il fallût remonter jusqu'à deux mille cinq cens ans, pour détruire l'Histoire sainte, au cas qu'on trouvât en ce tems-là deux Nations seulement, parlant des Langages différens. Voilà précisement le point décisif de la question. Nous avons aujourdhui, malgré les révolutions du tems, du langage & des Peuples, & malgré les desordres de la guerre, des preuves incontestables de la diversité des langues & des Nations. Pourquoi n'en auroit-on pas eu en ce tems-là, lorsque la terre étoit chargée de monumens, qui enseignoient l'histoire du genre humain ? Il y avoit des Auteurs, des Livres, des Mémoires, des Hymnes, des Bibliothéques, dépositaires de l'histoire. On pouvoit consulter la tradition & l'inscription des villes, des temples, des dons consacrez aux Dieux, des sépulcres, des trophées, des colonnes & des piles qui avoient du rapport à l'histoire, aux Loix, aux Limites des Provinces & des Territoires des Villes. Il y avoit des statuës de Dieux, de Héros, & généralement de toutes choses. Il y avoit des fêtes & des jeux instituez, pour conserver la mémoire de quelqu'action notable, ou de quelqu'invention d'arts & de sciences. Il y avoit des Sectes de Philosophes qui soutenoient l'éternité du Monde contre les Epicuriens qui ne lui donnoient pas une grande antiquité.

Cependant, avec toutes ces aides, les Crecs ne connoissoient rien de certain avant la guerre de Troye & de Thébes. C'est un principe que les Epicuriens posoient, & dont les autres Philosophes étoient contraints de demeurer d'accord.

Cela

Cela même qui étoit le plus incertain, & qu'on n'appercevoit qu'au travers de plusieurs fables, n'alloit pas au delà de deux mille ans, avant la naissance de Jesus-Christ. Alors la terre, sur tout l'Europe, étoit ouverte à de petites colonies, à des poignées de gens, qui choisissoient sans peine & sans résistance le lieu de leur demeure. Et quoi-que quelques Nations se vantassent d'une grande antiquité, cette prétention étoit si vaine & si peu soutenuë par l'histoire, qu'on la considéroit comme une fable, qui n'étoit pas digne qu'on s'y arrêtat. Les Assyriens, les Egyptiens, quelqu'antiquité qu'on leur donne, n'atteignent pas le tems que l'Histoire sainte leur attribuë, si on excepte cette multitude de siécles, contraire à tous les monumens de l'histoire, & qui n'ont véritablement d'autre origine, que de vaines suppositions d'Astronomes. Les Indiens, les Chinois & les Scythes n'ont rien de plus antique, que la Cronologie de Moyse. D'ailleurs l'Astronomie, de laquelle les Babyloniens & les Egyptiens se vantoient si fort, démontre que leurs observations étoient fort opposées à cette prétenduë antiquité dont ils parloient. Les lettres apportées des Phéniciens chez les Grecs, les noms des Lieux, les Etymologies, tout porte des caractéres de la langue primitive, dont parle Moyse. Les fables mêmes des Dieux, ont tant de raport avec l'Histoire sainte qu'il est assez évident, qu'elles en ont été tirées comme de leur source, par une tradition altérée & corrompuë. Enfin c'est une vérité incontestable, qu'où l'histoire est certaine, elle est manifestement conforme à la Cronologie sacrée; que, quand on n'apperçoit que des conjectures, les plus vrai-semblables s'accordent avec l'Histoire sainte; & si quelques Nations ont voulu s'attribuer une vaine antiquité, cette prétention paroît si insoutenable, par l'histoire des Etats Voisins, comme par l'invention des sciences & des arts, que le bon sens ne permet pas d'y faire attention, ni de s'y arrêter comme à quelque difficulté.

Donc puisque toutes les connoissances, qu'on a de l'histoire du Monde, s'accordent avec les Livres sacrez, il s'ensuit démonstrativement:

 1. *Que*

1. *Que Dieu créa, au commencement dont parle Moyse, les Cieux & la Terre.*

2. *Que ce principe de l'histoire étant véritable, est aussi nécessairement divin, puisqu'il n'a pû être connu que par la révélation.*

3. *Il s'ensuit encore, que le Déluge est arrivé sur la terre; & que les Langages ont été divisez ou multipliez, au tems marqué dans l'Ecriture. Desorte que l'histoire de Moyse doit sans difficulté être reçûë comme véritable & divine.*

FIN DE LA PREMIERE DISSERTATION.



DISSER-



DISSERTATIONS SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

SECONDE DISSERTATION.

Où l'on prouve, que le Monde a été formé par une Cause intelligente, & non par hazard.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Etat de la question.

ON a vû dans la Dissertation précédente, que le Monde n'est pas plus ancien, que Moyse le dit dans son histoire. C'est beaucoup, que d'avoir trouvé l'âge de l'Univers : les forces de l'esprit humain, ne peuvent naturellement aller jusques-là. Les Peu-

Les Peuples se sont vantez d'une grande antiquité sans aucunes preuves.

Peuples qui ont été jaloux de leur antiquité, se sont attribuez plusieurs miliers de siécles, quoi-que contre toute sorte d'apparence. Mais ils craignoient de se méprendre, & ne voyant point de commencement au Monde, ils remontoient sans aucun scrupule, dans une prétenduë antiquité, dont la possession chimérique, ne pouvoit, ce semble, être contestée au prémier occupant.

Moyse seul parle précisément de l'âge du Monde.

Moyse seul, plus simple & plus sincére a marqué sans crainte dans son histoire, le prémier commencement du Monde; & assûré qu'il étoit de la vérité de ses principes, il n'a point mis cette célébre époque de la création, dans une antiquité si reculée qu'on ne pût ni l'appercevoir, ni discuter la vérité de son hypothése. Il ne donnoit que quatre mille ans, tout au plus à ce prémier commencement. Il en retranchoit deux mille par l'histoire d'un déluge universel qui ne pouvoit être encore connu, que par la révélation. Il marque un tems où tous les habitans de la terre, ne parloient qu'un même langage: & il n'y avoit guéres plus de dix siécles, que ce fameux événement de la divison des langues avoit séparé & divisé les Nations du Monde. C'est être bien hardi de ne prendre que si peu de tems pour l'étenduë d'une histoire universelle. Il faut être fort assûré de la vérité d'un fait, pour oser se commettre avec les Archives de tous les Peuples & avec tous les monumens de l'Univers.

Ce n'étoit pas pour faire honneur aux Israëlites.

Et cela dans quelle vûë, & pour quel dessein? Ce n'étoit pas, pour attribuër à la Nation des Israëlites, le prémier Etat, ni la prémiére antiquité. Cet honneur est donné dans cette histoire, aux Assyriens & aux Egyptiens. Abraham & Jacob se retirent en Egypte, lorsqu'il y avoit déja de puissans Princes élevez au faîte des grandeurs humaines. La seule prérogative de la postérité des Patriarches, consiste en la connoissance du vrai Dieu, & dans la possession de ses Loix.

Puis donc que ces fameuses époques de la création, du déluge, & de la division des langues, ne peuvent être convaincuës de faux, & que deplus elles s'accordent avec tout ce

ce qu'il y a de certain, & de vrai-semblable dans toutes les autres histoires; c'est une preuve démonstrative, que Moyse à tiré ses mémoires d'une source divine, & qu'il a été dirigé par l'Esprit du Créateur, pour avoir pû déterminer si précisément le tems de la création.

La dispute des Philosophes sur l'age du Monde sert de preuve à l'Histoire de Moyse.

Mais pour ne laisser aucune difficulté dans un sujet si important, il nous faut examiner présentement, si le Monde a pû s'être formé par hazard, & par le seul mouvement d'une matiére éternelle. Nous trouvons ici dans ce sentiment, tous ces Philosophes qui n'ont point connu d'Esprit ni d'Etre intelligent, que nous renfermerons tous dans la Secte d'Epicure. On a déja vû que ces Philosophes avoient agité la question de l'âge du Monde, contre ceux qui lui attribuoient une éternité. Ils soûtenoient au contraire que le Monde n'étoit pas fort antique, puisque les histoires ne connoissoient rien au delà des guerres de Thébes & de Troye. Delà on peut juger qu'ils ne faisoient pas grand fond sur cette chimérique antiquité dont les Chaldéens & les Egyptiens se vantoient. Desorte qu'ici l'athéisme, l'impiété ellemême sert de preuve & de démonstration au systéme de Moyse.

Ce qu'ils ont cru des principes & de la formation de l'Univers.

Plutarque de Placit. Philos. lib. 1.

Il faut les entendre un moment, les uns vouloient que le feu fut le prémier principe de toutes choses. Les autres donnoient ce privilége à l'eau, principalement ceux qui suivoient les principes de Thales de Milet Auteur de la Secte Jonique. Ce Philosophe avoit étudié chez les Egyptiens. Il enseignoit que toutes choses tiroient leur origine de l'eau, & qu'elles se resolvoient en eau. Cette opinion paroît avoir été fondée sur ce que dit Moyse dans l'histoire de la Création, où il parle des eaux de l'abyme sur lesquelles l'Esprit de Dieu se mouvoit, comme d'un principe, & d'une matiére dont les Cieux & la Terre furent formez. Comme nous ne composons pas un Traité de Philosophie, nous nous contenterons de remarquer pour une seule fois, que depuis Thales jusqu'à Platon, la plûpart des Philosophes n'admirent aucun vuide dans l'Univers. Pour Leucippe, Démocrite, Démétrius, Métrodore, Epicure, ils parlérent tous

de petits corps, d'atômes indivisibles infinis en nombre, dans un espace vuide d'une immensité sans bornes. Les Stoiciens ne vouloient pas qu'il y eût du vuide dans le Monde. mais ils en admettoient hors du Monde, de même qu'Aristote qui le croyoit nécessaire pour le Ciel, qu'il s'imaginoit être de feu.

Enfin sans nous étendre sur les divers noms, qu'on donnoit à la Matiére, on doit savoir que généralement tous les Philosophes ont crû, que le Monde avoit été formé d'une matiére qui subsistoit d'elle-même de toute éternité. Démocrite ne cherchoit dans cette substance, que l'extension & la figure pour en composer le Monde, en y supposant le mouvement: Epicure y ajoûta la pesanteur.

Si on en croit Diodore de Sicile, l'Univers fut ainsi formé par ces principes. Il dit qu'au commencement la nature des Cieux & de la Terre étoit confonduë, & n'avoit qu'une seule & même forme: & que ces corps confus s'étant séparez avec le tems, reçûrent la figure que nous leur voyons; que l'air demeura dans une agitation perpétuelle, & que le feu ayant pris le dessus, forma le Soleil & les Astres dans ce tourbillon où ils sont; que la matiére trouble & fangeuse demeura en bas, à cause de sa pesanteur; & qu'enfin l'eau se sépara de la terre, qui étant dans ces commencemens molle & bourbeuse se fermenta par la chaleur du Soleil & produisit les animaux. Diodore pourroit bien avoir pris cette Philosophie des Egyptiens, qui l'avoient empruntée des Livres de Moyse.

Diodor. Sic. lib. 1.

ἐν τῇ δίνῃ.

Ciceron nous apprend, que Thales, qui croyoit avec les six autres Sages de la Gréce, que l'eau étoit le principe de toutes choses, ne put persuader son sentiment à son disciple Anaximandre. Il crut que la matiére dont le Monde avoit été formé, étoit infinie: Anaxagore disoit la même chose. Xénophane un peu plus ancien, avoit la même pensée, mais il s'expliquoit autrement. Il disoit qu'un seul Etre étoit toute chose, & que cet Etre unique étoit Dieu, qu'il n'avoit jamais été né, qu'il étoit éternel & de figure ronde. Axaximéne parloit de l'air comme d'un principe infini d'où pro-

Acad. Quaest. lib. 4.

provenoient toutes les choses finies. Parménide & Héraclite regardoient le feu comme principe universel. Empédocle avoit recours aux quatre Elémens. Mélisse parloit d'un principe infini, immuable, éternel. Platon supposoit une matiére éternelle, de laquelle Dieu avoit formé le Monde de toute éternité. Les Pythagoriciens énigmatiques philosophoient sur les nombres. Que vôtre sage, ajoûte Ciceron, choisisse présentement quel Docteur il suivra? Il ne pourra se déterminer pour un parti, sans rejetter des sentimens soûtenus d'autres Auteurs célébres, par leur nombre & par leur autorité.

Le prémier Philosophe qu'on dit avoir distingué l'Esprit, de la Matiére fut Anaxagore. Socrate & Platon enseignoient, que Dieu ou l'Eprit, l'Idée & la Matiére étoient les causes de l'Univers. Dieu étoit l'Esprit du Monde, l'Idée étoit l'essence incorporelle des choses, dans la conception de l'entendement divin. Ces idées n'auroient elles point tiré leur origine de ces paroles de Moyse: *Dieu vit que ce qu'il avoit fait, étoit bon?* *Diog. Laerce lib. 2.* *Plutarque de Placit. Philos. lib. 1.*

Voilà comme les hommes ont philosophé sur la naissance du Monde. Cela nous oblige de prouver deux véritez, que l'Histoire sainte nous apprend. La prémiére, que l'Univers à été formé par une Cause intelligente & spirituelle. L'autre, que la Matiére elle-même a été tirée du néant, par le pouvoir infini de cette Cause intelligente. *Deux questions qu'il faut prouver.*

CHAPITRE II.

Prémier argument, qui prouve l'existence d'un Etre spirituel, par le mouvement de la Matiére.

TOus les Philosophes qui n'ont reconnu, qu'une matiére éternelle, ont aussi supposé un mouvement dans cette matiére, sans s'être mis en peine de philosopher davantage sur la cause de ce mouvement. Eusébe dit après Plutarque, qu'Epicure, outre la figure & l'extension, *Les Philosophes n'ont pû connoitre la cause du mouvement.* *Prepar. Evang. lib. 14. §. 14.*

avoit

avoit donné à ses atômes la pesanteur, pour être la cause de leur mouvement. Lucréce, [a] qui a fait tant d'honneur à cette philosophie, s'est efforcé de prouver en son second Livre qu'il y avoit du mouvement dans la nature: personne n'en doute. Il pose ensuite ce principe que chaque corps, chaque atôme tend en bas par son propre poids. Si on en voit quelqu'un monter en haut, il prétend que cela n'arrive qu'à cause qu'il y est poussé par d'autres. Ce n'étoit pas encore assez de ce mouvement perpendiculaire de haut en bas, car si ces atômes fussent toûjours descendus en droite ligne, ils ne se seroient jamais joints ni rencontrez, pour former aucun composé. C'est pourquoi il a jugé qu'il étoit encore nécessaire de leur attribuër un mouvement de déclinaison, afin qu'ils pussent s'accrocher pour faire quelque masse, quelque corps sensible.

Je suis surpris que cette philosophie aît fait tant de bruit & qu'elle aît eu tant de Sectateurs. Pour moi, j'avoüe franchement, sans aucun préjugé de parti, que je ne trouve rien de moins raisonnable, que ces principes: & je ne m'étonne pas, qu'on aît raillé Epicure d'avoir attribué à une cause si frivole la production des Astres, des Animaux, & sur tout de la liberté humaine. C'est Plutarque, qui fait cette remar-

[a] Lucréce au second livre ℣. 140.

Nunc quæ mobilitas sit reddita materiæ
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere Memmi.
Primùm aurora nova, cùm spargit lumine terras;
Et Variæ volucres Nemora avia pervolitantes
Aera per tenerum liquidis loca vocibus opplent.
Quàm subitò soleat, Sol ortus tempore tali
Convestire sua, perfundens omnia luce
Omnibus in promptu, manifestumque esse videmus.

C'est à dire en deux mots, que ce Poëte prouve le mouvement de la Matiére, parce qu'au léver de l'Aurore & du Soleil, on voit en l'air les Atômes se mouvoir aux rayons du Soleil.

Plus bas il parle ainsi de leur poids & de leur déclinaison, au ℣. 217.

Corpora cum deorsum rectum per inane feruntur
Ponderibus propriis; incerto tempore firmè
Incertisque locis, spatio se pellere paullùm
Tantùm quòd momen mutatum dicere possis.
Quod nisi declinare solerent; omnia deorsum
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;
Nec foret offensus natus, nec plaga creata,
Principiis: ita nihil unquam natura creasset.

C'est-à-dire, que si les corps eussent toûjours été portez en bas, perpendiculairement comme une goûte d'eau, ils ne se seroient point rencontrez, & la Nature n'eut jamais rien créé.

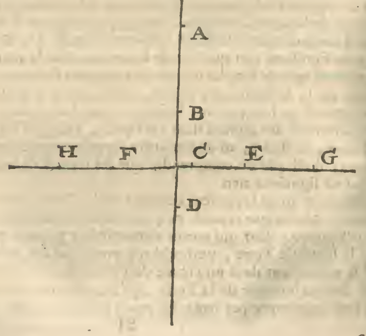
remarque en son traité de l'industrie des animaux. Il faut observer en passant que cette philosophie des atômes est très ancienne, puisque Mochus de Sidon l'enseignoit, à ce qu'on dit, avant la guerre de Troye.

Les suppositions d'Epicure de haut *&* de bas, *sont ridicules.*

Cette antiquité ne l'a pas renduë plus vrai-semblable, du moins dans les principes d'Epicure & de Lucréce. Je ne prétens m'engager dans aucun parti : il suffit qu'on suive les lumiéres du bon sens, pour examiner ce que nous dirons. Prémiérement quand Epicure suppose dans ces atômes un mouvement de haut en bas, je demande ce que c'est, que ce *haut* & ce *bas*, dans l'espace infini du vuide ? Chacun sçait que le haut & le bas ne se disent que par raport à nous mêmes. Nous nommons *haut*, ce qui est au-dessus de nos têtes : nous appellons *bas* ce qui est sous nos pieds. Et ceux qui habitent aux antipodes, parlant comme nous, appellent *haut* ce que nous nommerions bas, si nous considérions une ligne qui passant sous nos pieds traverseroit le centre de la Terre, pour parvenir à l'endroit du Ciel qui nous est diamétralement opposé, quoi-que les habitans des antipodes crussent que cette ligne montât en haut, à l'instant qu'elle sortiroit de la superficie de la Terre, pour joindre le Ciel qui est sur leur tête. Desorte que ces noms de *haut* & de *bas*, ne signifient rien qui soit de soi-même dans la nature. Ce ne sont que de simples termes qui marquent seulement le raport de la situation des objets, avec ceux qui parlent. Ainsi quand on se représente l'espace immense du vuide, & le mouvement des atômes dans cet espace, avant qu'il y eût ni Cieux, ni Terre, ni aucun autre corps composé de ces atômes, il est aisé de comprendre que les termes de *haut* & de *bas* ne signifient rien.

Dira-t-on qu'ils supposent ce point ou la Terre devoit se former ? Mais cette réponse ne peut subsister dans le systême d'Epicure. Car qui auroit déterminé ce point, pour être le lieu de la Terre, puisqu'il n'y avoit que des atômes qui se mouvoient dans un espace de vuide infini ? Ce point n'est devenu le centre de la Terre, qu'à cause que les atômes s'y sont rencontrez par hazard & joints ensemble, pour for-

mer ce corps composé que nous nommons *la Terre*. Desorte qu'avant que la Terre eût été formée, ce point, ce centre n'avoit rien de déterminé, qui le fît être un lieu *bas*, plûtot qu'un lieu *haut*. Ajoûtez à cela, que s'il y eût eu un point fixe, qui fût le lieu bas vers lequel les atômes tendoient de toute éternité, ils s'y seroient arrêtez sans passer outre, parce qu'il auroit fallu pour cet effet, monter en haut en passant au delà; ce que ces atômes ne peuvent faire selon les principes de cette Philosophie, à moins qu'ils n'y soient contraints par d'autres corps qui les y poussent. De plus comme dans le systême d'Epicure, il y a plusieurs Mondes, ou plusieurs Terres, il s'ensuit nécessairement qu'il y a plusieurs points, plusieurs centres, c'est-à-dire, selon Epicure, plusieurs *bas*, ce qui implique contradiction. Car ils ne peuvent être en plusieurs lieux qu'ils ne soient mutuellement *bas* & *haut*, tout ensemble par raport de l'un à l'autre, si le *bas*, & le *haut* sont quelque chose de fixe & d'absolu en eux-mêmes. Il est aisé de se représenter que si B. C. D. sont des lieux *bas* à l'atôme A, qui des-



cend

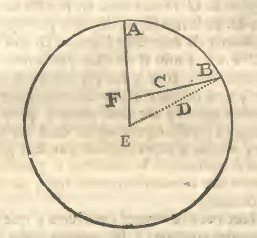
cend sur la ligne B. C. D. le centre B. sera un lieu *haut* par raport au lieu C. & le lieu C. un lieu *haut* par raport au lieu D. On doit raisonner de même de l'atôme G. qui descend sur la ligne E. C. F. H. Enfin il est clair que dans un vuide infini par son immensité, tout y est parfaitement égal & semblable. Il n'y a ni milieu, ni extrémité, & par conséquent, il est impossible qu'il y aît une raison, pour laquelle un point, quelqu'il puisse être imaginé dans cet espace, soit un lieu bas, où les atômes tendent par leur propre poids. Cette vérité à quiconque la méditera, pároîtra aussi claire, qu'aucune des connoissances de l'ame, les plus sensibles & les plus certaines.

De là il faut nécessairement conclurre, que cette pesanteur qu'Epicure attribuë à ses atômes pour principe de leur mouvement, est une pure chimére. Car puisque ce poids n'a de force, que pour les pousser en bas, comme il n'y a dans l'immensité du vuide ni bas, ni haut, cette pesanteur, quoi-que ce puisse être, demeuroit sans action & ne pouvoit produire aucun mouvement. Elle devoit être comme l'âne de la fable qui mourut de faim, entre deux boisseaux d'avoine ne sçachant auquel des deux se déterminer.

Le mouvement de déclinaison n'est pas plus raisonnable.

Epicure semble encore n'avoir pas eu beaucoup de pénétration, de parler d'un mouvement de déclinaison, car quel en auroit été la cause? Puisque, si la pesanteur est l'unique principe du mouvement & qu'il y aît un lieu bas qu'il affecte, ce principe de mouvement doit nécessairement être opposé à toutes sortes de déclinaisons, parce que ce mouvement oblique s'éloigne du lieu bas, par son obliquité, & par conséquent la pesanteur n'en peut-être la cause.

Ceci se pourra plus facilement concevoir par une figure où nous supposons que le Centre du Cercle est le lieu bas d'Epicure; car soit qu'il n'y aît que nôtre Terre, ou qu'il y en aît plusieurs, puisqu'elle est ronde, nous devons juger des autres Mondes par le nôtre, & le Centre sera toûjours le lieu bas, où les atômes doivent tendre selon le principe d'Epicure.



Or on peut comprendre aisément que l'atôme B. se mouvant par déclinaison sur la ligne C pour joindre l'atôme A. au point F, s'éloigne par l'obliquité de son mouvement du lieu bas ou du centre E. & que si sa pesanteur est la seule cause de son mouvement, il doit nécessairement se mouvoir sur la ligne D.

Mais Epicure n'y a pas fait tant de façons : ne jugeant des choses que par ses yeux, il s'est imaginé, qu'il étoit dans cet espace, & étant placé dans ce vuide, il a fait venir ses atômes de dessus sa tête, & d'autres de travers pour les rencontrer. Il pouvoit raisonner plus juste, car il étoit ridicule de faire partir les atômes d'un même endroit & cela de toute éternité. Il devoit plûtôt se représenter que ces petits corps se mouvoient de toutes parts en ligne droite, sans parler de *haut* ni de *bas*, desorte qu'il étoit impossible qu'ils ne se croisassent dans leur mouvement. Et alors il auroit été plus vrai-semblable de conclurre qu'ils se seroient accrochez & joints ensemble en se rencontrant. Ce qui a trompé Epicure, est qu'il a voulu rechercher le prémier principe de mouvement dans ces atômes, & que n'ayant pû en trouver d'autre que la pesanteur, il a parlé ensuite de *haut*, de *bas* & de *déclinaison*.

De

De fait c'étoit une chose impossible aux Philosophes de trouver la premiére cause du mouvement de la matiére. C'est pourquoi la plûpart d'eux l'ont supposée, sans entrer dans la recherche de ce principe, ou s'il y ont travaillé, ils ont trouvé un abyme, d'où ils ne pouvoient sortir heureusement. On ne doit pas en être surpris, car il est aisé de conçevoir que si on ne pose un Etre spirituel qui aît imprimé le mouvement à la matiére, on tombe de tous côtez, dans des absurditez inexplicables.

Le mouvement n'est pas de l'essence de la matiére.

La prémiére proposition qui se présente à l'esprit, c'est de sçavoir *si le mouvement est de l'essence de la matiere, ou du corps, ou s'il n'est pas de son essence.* S'il est de l'essence du corps, il en est nécessairement inséparable. Il n'y a aucune force, aucune puissance, qui puisse l'en séparer, puisqu'on ne peut rien ôter à l'essence d'une chose sans la détruire. Si le mouvement n'est pas de l'essence de la matiére, elle a dû infailliblement le recevoir d'ailleurs. Le néant n'a pû le lui communiquer. Il faut donc conclurre, qu'outre la matiére, il y a un autre Etre, une autre cause, qui lui a imprimé son mouvement.

Quel sera cet Etre? C'est un corps, ou ce n'est pas un corps. Si on dit que c'est un corps, la question reviendra toûjours comme auparavant. On demandera si ce corps renferme dans son essence le mouvement, ou s'il ne le renferme pas? Si on dit que le mouvement n'est pas de l'essence de ce corps, la difficulté reviendra avec la même force. Il faudra qu'il l'aît reçû d'ailleurs: & ainsi on ira jusqu'à l'infini, pour trouver la prémiére Cause du mouvement, ce qui est absurde.

Si on dit que le mouvement soit de l'essence de ce corps ou de cette matiére, il faudra nécessairement admettre deux corps, deux matiéres de différentes espéces, de nature dissemblable. C'est ce qui implique contradiction. Car quand on parle ici de la matiére, on entend une matiére prémiére, éternelle, la cause & le principe de toutes les créatures. Or cette matiére n'a qu'une seule essence, qu'une même définition, qu'une même idée essentielle, qui con-

tient l'idée du mouvement, ou qui ne le contient pas. Si elle renferme le mouvement, il en est certainement inséparable. Il impliquera formellement contradiction qu'elle puisse en être privée, ni recevoir aucun repos. Si le mouvement n'est pas contenu dans l'essence de la Matiére, on doit toûjours conclurre qu'il est venu d'ailleurs, & que par conséquent il doit avoir une autre cause que la Matiére.

D'ailleurs il est certain, que le corps, n'enferme point dans son essence l'idée du mouvement. Car soit qu'on fasse consister l'essence du corps, ou de la matiére, dans la dureté, ou dans l'étenduë & l'impénétrabilité de ses parties, il est facile de comprendre, qu'un Etre étendu, dur, impénétrable est également susceptible de mouvement, ou de repos; parce que, soit qu'il se meuve, ou qu'il soit en repos, il est toûjours également dur., impénétrable & étendu.

Considérons cet argument d'une autre maniére. Je demande si la matiére a été en mouvement de toute éternité, ou si elle a été de toute éternité en repos. Si elle a été de toute éternité en repos, elle n'a pû rien produire. Car qui auroit pû après cette éternité de repos, changer la situation de ses parties, & lui imprimer le mouvement, puis qu'outre la matiére, on ne conçoit que le néant, & qu'il est certain, par les notions communes de l'esprit, qu'un corps qui est en repos, y demeurera toûjours, jusqu'à ce qu'une autre cause change cet état & le mette en mouvement.

Si on dit, que la matiére a été de tout tems en mouvement, il s'ensuit nécessairement, que le mouvement est de l'essence de la matiére, car pour avoir été de toute éternité en mouvement, il faut que ce mouvement soit du moins, une propriété ou une qualité qui émane infailliblement de son essence. Et si cela est, le mouvement sera inséparable de la matiére: son essence emportera avec soi nécessairement l'idée de mouvement. Or nous avons montré ci-dessus que cela

cela n'est pas. Et de plus si le mouvement est joint de toute éternité à la matiére, elle n'aura pû jamais recevoir aucun repos, ce qui est manifestement faux.

Dira-t-on, & c'est la seule chose qui reste à dire, qu'il y aura eu des parties de la Matiére, ou du Corps en mouvement, & d'autres en repos. Mais ne voit on pas que c'est renverser ses principes, & admettre deux sortes de matiéres, différentes en essence & en espéce, outre qu'on n'avancera rien par là. Car la Matiére qui aura été de toute éternité en mouvement, y persistera toûjours, de même que l'autre partie sera dans un continuel repos. Ainsi cette matiére aura été absolument incapable de rien produire, puisque celle qui aura toûjours été en repos, y demeurant, & celle qui aura été en mouvement y persistant, elle sera toûjours demeurée la même, & au même état. Enfin toutes ces suppositions choquent manifestement l'expérience & le bon sens, qui nous apprennent qu'un même corps reçoit indifféremment le mouvement & le repos, sans cesser d'être corps & sans que son essence en reçoive la moindre altération, ni aucun changement.

Je deffie la raison humaine, de sortir de ces embarras ni de donner le moindre jour à ces difficultez. L'Athée est donc fort éloigné de son compte. Car enfin pour embrasser un parti si dangereux, où il y a tout à craindre & rien à espérer, encore faudroit-il du moins avoir quelque raison, quelques fortes preuves, capables de soûtenir un principe si périlleux. Or non-seulement il n'y a aucun argument, ni aucune conjecture suffisante pour rendre l'Athéïsme probable: mais au contraire il est clair & démonstratif, que la raison humaine & le bon sens, s'opposent de toutes leurs forces & par toutes leurs lumiéres, aux principes d'Epicure & de l'Athéïsme. Car puisque la matiére de l'Univers est en mouvement, & qu'elle n'a pû l'avoir d'elle-même ni d'aucun autre corps, il s'ensuit démonstrativemenr qu'elle la reçû d'un Etre qui n'est pas un corps, c'est-à-dire d'un Etre spirituel. & cet Etre spirituel n'est autre chose que le Dieu que Moyse à fait connoître.

Ariftote femble avoir apperçû cette vérité, quand il a crû qu'il étoit néceffaire, d'attacher des Intelligences aux orbes céleftes, pour être la caufe de leurs mouvemens.

On pourroit demander préfentement, comment un Etre fpirituel peut mouvoir la matiére & les corps? Mais nous ne le connoiffons pas affez encore, pour répondre à cette queftion. Il faut attendre que cette Differtation nous en aît donné plus de connoiffance. Il fuffit à cette heure d'avoir prouvé la néceffité de fon exiftence, pour être la prémiere caufe & le prémier principe du mouvement.

CHAPITRE III.

Second argument, pour prouver, que le Monde ne s'eft pas fait par hazard: tiré de ce que l'Univers, a été formé tel qu'il eft, dès le prémier moment de la création.

Le Monde a du fe former fucceffivement selon les principes d'Epicure.

SI l'Univers à été produit par le mouvement de la matiére, il faut croire que fes parties fe font formées fucceffivement & avec le tems. La prémiére difficulte qui fe préfente à l'efprit, c'eft de comprendre, s'il eft poffible, qu'une matiére aît été en mouvement de toute éternité fans rien produire; & qu'enfin après l'éternité d'un mouvement inutile & ftérile, elle aît commencé à former cet Univers, tel que nous le voyons aujourdhui. Car fi le Monde s'eft formé par le feul mouvement de la matiére, fans qu'aucune autre Caufe y ait préfidé pour en régler & pour en hâter la production, on doit croire qu'il s'eft formé à peu près de la même maniére, que s'engendrent les autres corps & fur tout les animaux.

Quelques-uns croyent qu'il ne s'y forme plus de métaux ni de minéraux dans le fein de la terre.

Il y en a qui croyent que les métaux & les minéraux ne fe forment plus de nouveau dans les entrailles de la terre, & qu'on n'y trouve que ceux qui furent produits au commencement de la création. La raifon qu'ils alléguent, eft que les mines les plus riches & les plus abondantes s'épui-

fent,

fent, fans qu'on voye d'autres métaux femblables fe former dans ces matrices, & reprendre la place de ceux qu'on en a tirez. Si cela eft véritable, on auroit peine d'accorder cette production complette & finie de tous les corps fouterrains, avec cette production fucceffive, qui fe fait par le mouvement de la matiére. Mais je ne veux point infifter fur cette opinion. On voit tous les jours des corps fe pétrifier & fe confolider; on en voit d'autres fe refoudre en terre & en eau. Et fi des mines fe trouvent épuifées, c'eft parce qu'il ne fe rencontre plus en ces lieux, de matiére propre à former des métaux, & des minéraux nouveaux. Je n'entre donc pas dans ce petit détail : nous parlerons feulement des parties les plus confidérables de l'Univers, c'eft-à-dire, de la Terre & des Cieux, du Soleil, des Planétes, & des Etoilles. Voyons s'il y a quelqu'apparence à croire, que ces notables parties de l'Univers, ayent été formées fucceffivement.

Il faut du tems à la génération des Animaux.

On voit dans la génération des animaux, que le cœur fe forme prémiérement, il pouffe enfuite des artéres, comme de petits filets, qui vont produire le cerveau & enfuite les autres parties du corps de l'animal, qui eft plus ou moins de tems à fe former, felon qu'il a plus ou moins, de maffe & d'étenduë, felon qu'il eft plus ou moins organizé. Car il eft aifé de concevoir qu'il faut du tems au mouvement de la matiére, pour affembler les parties qui font propres à compofer les différens membres d'un corps. Il faut plus de tems, fans doute, pour compofer le corps d'un Eléphant, que pour former un Ver, ou une Mouche. Mais, reprenons la difficulté. Dire que la matiére aît été de toute éternité en mouvement, fans rien produire, & qu'après cette éternité, les corps, les atômes fe foient enfin joints pour former les Cieux, les Aftres, la Terre & la Mer, c'eft dire une chofe entiérement incompréhenfible, pour ne pas dire impoffible.

De quelle maniere Mr. Defcartes pretend que le Monde auroit pû fe former.

M. Defcartes cet incomparable Philofophe, a pofé des principes, d'où il a voulu tirer la formation de l'Univers. Mais combien de tems auroit-il fallu, afin qu'il fe formât pré-

prémiérement un Astre, ensuite des taches qui se seroient si accumulées, qu'elles auroient obscurci l'astre & formé sur sa superficie, un corps dur, puis un autre liquide, & encore un autre plus épais que le liquide, mais plus spongieux & semblable à nôtre terre. Cette Terre deséchée n'ayant pû se soutenir en voute autour du corps liquide, à cause des fentes & des crevasses, que la secheresse y auroit causées, seroit enfin tombée par morceaux au fond du liquide, qui auroit gagné le dessus pour former la Mer, & en d'autres endroits ces parties de la terre se seroient croisées les unes sur les autres, pour produire des montagnes & des hauteurs. Enfin cet Astre obscurci ayant perdu la force & la vertu, d'entretenir le vaste tourbillon de la matiére céleste, dont il étoit le Soleil & le centre, auroit été englouti ou entraîné par un autre tourbillon, pour tourner autour de son centre, & y être éclairé de son Soleil. On sçait que ce Philosophe a été un des plus grands Matémathiciens du Siécle & qui a le mieux connu les loix de la Mechanique & les régles du mouvement. Il nous a appris tout ce que l'imagination & le raisonnement étoient capables d'inventer, pour donner quelque vrai-semblance à la production de l'Univers, selon les loix du mouvement de la matiére. Admettons pour un tems son hypothêse, & posons ses principes.

Des consequences de cette supposition.

Ne s'ensuivra-t-il pas delà, prémiérement que la Terre aura été long-tems à se former, secondement qu'il aura fallu plus ou moins de tems pour la production des autres Planétes qui sont semblables à nôtre terre ; & de plus il s'ensuivra, que l'Univers étant exposé à de semblables accidens, il peut arriver tous les jours, que des Etoilles disparoissent, que des Planétes redeviennent des Soleils, & ce changement même pourroit arriver à nôtre Terre. Elle pourroit devenir un Soleil, comme le Soleil pourroit recevoir la forme de nôtre terre. C'est un nouveau sujet de frayeur surquoi les hommes n'ont pas encore accoûtumé de faire beaucoup de réflexions. Ce n'est pourtant pas l'imagination du seul M. Descartes, qui nous exposeroit à ses appréhensions. Il faut rendre justice à ce grand homme qui n'a débité cette production

duction chimerique de l'Univers que comme une imagination, pour poser des principes certains de Physique, par lesquels on puisse rendre raison de tous les phénoménes de la Nature : mais c'est un systême, ou plûtôt ce sont des suites nécessaires du systême d'Épicure.

On refute la supposition d'un Monde formé par succession de tems.

Or il est certain que l'Histoire du Monde, ne s'accorde pas avec ces principes, parce qu'on a toûjours vû l'Univers dans l'état où il se trouve aujourdhui, sans y avoir remarqué pendant le cours de tant de siécles, aucun notable changement, qui réponde à la varieté que des principes si inconstans auroient dû nécessairement y produire.

La Terre a toujours été au même état qu'elle est aujourdhui.

Je ne parlerai pas de la Terre ; on répondroit que les hommes n'ayant été produits, qu'après que la terre fut dans un état de perfection, ils n'ont pas dû y apperçevoir aucun changement. Cependant il est difficile de comprendre que toutes ces parties les plus considérables, subsistent en un même état, si elle avoit été formée si fortuitement, ni qu'on y apperçoive point de plus grands changemens, que ceux que les temblemens de terre y ont pû causer. Platon nous a parlé de son Ile Atlantique engloutie entiérement par l'Océan : mais si Platon n'avoit rien entendu dire de l'Amérique, il nous a débité une fable. D'autres ont écrit que la Sicile avoit été autresfois jointe à l'Italie. Quand cela seroit véritable, il ne tireroit à aucune conséquence. On n'en a pourtant parlé que par conjectures, à cause du petit trajet qui sépare ces deux terres. Mais quand on considére l'isthme de Corinthe, que la Mer n'a pû perçer, on peut croire que s'il y eût eu une langue de terre semblable, qui eût joint cette Ile avec l'Italie, elle subsisteroit encore. Ainsi la face de la terre à toûjours été la même.

Il en est de même des Cieux.

Mais arrêtons nous principalement à considérer les Cieux. On les a vû de tout tems comme ils sont présentement. La Terre a toûjours été éclairée d'une Lune & d'un Soleil. Leurs mouvemens ont été réglez dès les prémiers tems. On y a toûjours vû les Planétes & les Etoilles qu'on y apperçoit aujourdhui : & si on eût eu dans la prémiére antiquité l'usage des Lunétes à longue vûë, on auroit apperçû dès cette

prémiére antiquité, ce nombre innombrable d'étoiles, qu'on y découvre présentement. Dira-t-on que la Terre a été formée la derniére, & après la production de tous ces corps célestes : mais c'est parler sans preuves & sans avoir aucune raison de ce qu'on dit. Pourquoi donc, si l'Univers s'est formé avec le tems par le mouvement de la matiére, n'a-t-on pas vû tantôt une Planéte aparoître & tantôt une autre? Pourquoi n'a-t-on jamais apperçû de nouveaux Soleils, ou des Lunes nouvelles? Pourquoi ne voit-on pas souvent des Etoilles paroître de nouveau, & d'autres disparoître, ou bien augmenter, ou diminuer notablement leur grandeur? Ce sont des suites nécessaires du principe d'Epicure, du systême des Athées : mais ce sont des conséquences, que toute la connoissance que nous avons de l'Univers rejette & ne peut souffrir.

Objection tirée des nouvelles Etoiles qui ont paru.

On parle de quelques nouvelles Etoiles qui ont paru & ensuite disparu. On en remarqua une, au signe de Cassiopée l'an 1572, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril de l'année 1574. Olaüs Cimber raporte que Tycho Brahé en découvrit une autre à Uranisbourg vers le lien du poisson méridional, qui surpassoit une étoille de la prémiére grandeur, & qui parut depuis le dixhuitiême d'Octobre, jusqu'au douziême de Novembre de l'année 1585. Nicéphore dit que l'an sixiême de l'Empereur Gratien, qui étoit l'an de Christ 393, il y parut une grande Etoile au milieu de la nuit proche de Lucifer, & qu'en peu de tems, un grand nombre d'autres étoilles se joignirent à ce Phénomêne. Nous ne nous arrêterons pas à cette histoire de Nicéphore, on voit bien qu'il a pris des feux allumez dans l'air pour des étoilles.

Réponse à cette objection.

Mais à l'égard des autres Etoilles observées par les Astronomes, il est, ce semble, fort difficile de se persuader, que ces Astres ayent été de même nature, que les autres Astres du firmament. Car enfin tous ces Astres observent depuis plusieurs siécles le même poste, & la même splendeur. D'où pourroit-il donc arriver que dix ou douze Etoiles depuis trois ou quatre mille ans, eussent paru tout à coup, pour disparoître

roître ensuite, après peu de jours, ou peu d'années. Cela n'a guéres de vrai-semblance quelques principes, qu'on puisse supposer. Il y a donc beaucoup d'apparence que ces Astres étoient des Cométes, comme nous en voyons de fois à autre paroître dans le firmament. Leur mouvement est si peu connu, & a paru jusqu'à cette heure si irrégulier, qu'on ne peut tirer aucune conséquence ni de leur vitesse, ni de leur station en un même lieu.

On doit donc présentement conclurre, de la connoissance que les histoires nous ont donnée de l'Univers, qu'il a été de tout tems, comme il est aujourdhui, & que par conséquent, il a été formé par une Cause sage & intelligente qui lui a donné d'abord toute la perfection, qu'elle vouloit qu'il eût: desorte qu'il n'a point été produit dans une suite de siécles & de tems, par le seul mouvement de la matiére.

CHAPITRE IV.

Troisiême argument, tiré du dessein de l'Auteur des Créatures.

LEs Philosophes qui nient l'existence d'un Etre spirituel & intelligent Créateur du Monde, sont contraints d'avouër que toutes les Créatures, ont été formées, sans aucun dessein, parce qu'il n'y a qu'une Cause intelligente qui puisse avoir quelque vûë, & se proposer quelque fin dans ses ouvrages. Desorte que si on peut appercevoir quelque dessein dans l'Auteur de la nature, les principes de l'Athéïsme & le systême d'Epicure tombent necessairement & ne peuvent subsister.

Les Philosophes n'ont pu supposer aucun dessein dans la formation des Creatures de l'Univers, ce qui est neanmoins contraire au sens commun.

J'avouë qu'il n'est pas possible à la raison humaine, de pénétrer le dessein du Créateur. L'Ecriture sainte nous dit qu'il a tout fait pour sa gloire: nous n'en connoissons pas davantage. Et quand nous réfléchissons sur l'étenduë immense de l'Univers, sur le vaste corps des Astres des Cieux, qui sont peut être autant de Soleils qui ont leur propre Ciel

Il est difficile de pénétrer le dessein du Createur. La révélation nous apprend qu'il a tout fait pour sa gloire.

& leurs propres Planétes, il seroit difficile de rendre aucune autre raison vrai-semblable que celle de la gloire de Dieu, qui a voulu dans l'immensité de l'Univers & dans la multiplicité de ses grands ouvrages, imprimer des caractéres de sa sagesse & de son pouvoir infini.

Les Anciens ont cru que chaque Astre étoit un Soleil.

Quand je dis que chaque Etoille peut-être un Soleil, qui aît son Ciel & ses Planétes, il ne faut pas croire, que ce soit une affectation d'épouser les imaginations de Descartes. Les anciens Philosophes l'ont crû avant lui. Eusebe en sa Préparation Evangélique, au livre 15, si je ne me trompe, nous raporte qu'Héraclide & les Pythagoriciens avec lui, croyoient que chaque Astre fut un monde entier, qui avoit sa terre, son air, & son ciel. Il attribuë aussi ce même sentiment à Orphée.

De l'étenduë immense de ce Monde.

Quoi-qu'il en soit, à ne parler que de nôtre Soleil, & du Ciel ou nous sommes, quand on se représente la vaste étenduë de ce Ciel, l'énorme grandeur du corps du Soleil qui est, selon le calcul des plus habiles Astronomes de ce siécle, un million de fois plus grand que la Terre, desorte que si on pouvoit appercevoir la Terre, du lieu ou est le Soleil, elle paroîtroit un milion de fois plus petite que le Soleil ne paroît à nos yeux; quand on se représente encore, que la distance de la Terre au Soleil, étant selon ces grands Astronomes de vingt deux mille demi-diamétres de la Terre, qui font plus de trente ùn milion cinq cens mille lieües, à quinze cens lieües chaque demi-diamétre, tellement que le mouvement journalier de la Terre sur l'équinoctial, doit faire plus de deux mille cent soixante lieuës en une heure; quand dis-je on se représente toutes ces choses, l'imagination se trouve absorbée, par ces idées, & il ne lui reste de force, que pour admirer la puissance, la sagesse & la gloire du Créateur. Si de la considération de la Terre, on passe à celle des autres Planétes, de Mars, de Jupiter & de Saturne, leur élévation nous donneroit une idée incroyable de la vaste étenduë de ce Ciel, dont nôtre Soleil est le centre. Et que pourroit-on croire ensuite de chaque Etoille fixe si c'est un Soleil, puisqu'il y en a une si grande multitude, que nous n'apperceyons

cevons qu'avec peine à cause de leur trop grand éloignement? On croit même que ces traces blanchâtres qu'on apperçoit la nuit dans le Cieux, & qu'on nomme *la voye de lait*, ne viennent que de la lueur que cause une multitude d'étoilles, dont nous ne pouvons appercevoir les corps. *O Dieu que tes œuvres sont en grand nombre, tu les as toutes faites avec beaucoup de sagesse.* *Ps. 104.*

Je ne fais donc pas difficulté d'avoüer, que c'est une temérité mal fondée, de prétendre connoître les desseins du Créateur, & de s'imaginer qu'on puisse rendre des raisons de la composition de l'Univers, tirées des vûës de cette souveraine cause qui l'a formé. Cependant quand on considére, les Satellites de Jupiter, ou ces petites Lunes qui l'environnent, l'anneau de Saturne, & la planéte de cet Astre; la Lune qui tourne autour de nôtre Terre, il est difficile de se persuader, que cela se soit fait sans dessein. Il est beaucoup plus aisé de croire qu'un Auteur intelligent à pourvû à l'utilité des globes, que ces lunes & cet anneau environnent. Car puisque ces Satellites de Jupiter y font l'office de Lune, on en doit juger comme de la nôtre. Mais ne parlons pas davantage, de ce que nous connoissons si peu.

La varieté des Saisons ne se fait point par hazard.

Dira-t-on, que c'est par hazard que le Soleil s'approche & s'éloigne de nous, pour varier les Saisons & rendre la Terre habitable par la dispensation de ses influences? On a beaucoup de peine à rendre raison de cette variété, & même à parler franchement on n'en connoît pas la cause. Car si la Terre tourne autour du Soleil, étant entrainée par la matiére céleste, de laquelle le Soleil est le centre, son axe devroit être nécessairement parallele à l'axe de l'Ecliptique, au lieu d'en être éloigné de vingt trois dégrez & davantage, ce qui fait les approches & les éloignemens du Soleil. Je suppose ici qu'on a quelque connoissance de la Sphére, autrement on ne comprendra pas ce que je dis, & il faudroit trop s'écarter pour se rendre plus intelligible. M. Descartes suppose, que la Terre ayant été un Soleil dans son commencement, il est arrivé qu'ayant été couvert & englouti

par le Tourbillon ou par le Ciel du Soleil, elle a conſervé toûjours ſa prémiére ſituation ſur ſon axe, qui s'eſt trouvé de vingt trois dégrez différent d'une ligne parallele avec l'axe du Soleil. Mais, outre que ce n'eſt qu'une ſuppoſition chimérique, quand elle ſeroit véritable, elle ne ſuffiroit pas encore pour lever la difficulté, parce qu'il eſt difficile de s'imaginer qu'étant entrainée par la matiére céleſte, elle n'en ait pas reçû avec le tems, toutes les directions & toutes les déterminations, pour ſe rendre entiérement conforme à ſes mouvemens. Ainſi l'eſprit demeure ſuſpendu & arrêté, dans la recherche d'une cauſe ſi importante, qui rend la terre habitable : & quand on fait attention à cette grande utilité qui revient de la variété des Saiſons, quoi-qu'on n'en connoiſſe pas la cauſe naturelle, on ne peut guéres s'empécher, d'y remarquer le deſſein du Créateur, *qui a déterminé*, comme dit S. Paul, *les ſaiſons qu'il a auparavant ordonnées, & les bornes de l'habitation de chaque Peuple.*

Voyez les principes de Deſcartes Part. 3 §. 155. §. 156.

Act. des Apot. ch. 17. ℣. 26.

Ni le mouvement des Etoiles fixes.

On a encore remarqué que toutes les Etoiles fixes, ſemblent avoir un mouvement réglé d'Occident en Orient, comme nous l'avons remarqué dans la Diſſertation précédente au Chapître de l'Aſtronomie. La cauſe n'en eſt pas connuë. On l'attribuë à un certain mouvement de l'axe de la Terre, dont on ne ſçaït pas la raiſon.

Mais il faut parler de choſes plus ſenſibles, qui ſont ſous nos yeux, & à l'égard deſquelles il faut ſe faire violence pour ne pas reconnoitre le deſſein de l'Auteur de la nature. Je ne dirai pas que les Eaux devoient naturellement couvrir le deſſus de la Terre, comme étant plus légéres, & que les abymes qui les reçoivent ſont plûtôt l'effet d'une Cauſe intelligente, qui a pourvû à l'habitation de la Terre, qu'une ſuite d'un aveugle hazard. Je ne remarquerai pas que les ſemences des plantes, portent avec elles aſſez de ſageſſe, pour élever l'eſprit à la connoiſſance d'une Cauſe intelligente.

Les corps des Animaux ne ſont point ſ[illegible] ſans deſſein.

Je m'arrêterai plûtôt à conſiderer le corps des animaux. Je ſoûhaiterois qu'on ſe repréſentât ici, tous les organes dont ils ſont compoſez, qu'on examinât leur ſtructure, les nerfs, les

les muſcles, les os, qui ſervent à tous leurs mouvemens; qu'on fît réflexion ſur les organes des ſens, ſur l'œil & ſur l'oreille; qu'on ſe repréſentât les tuniques, les humeurs qui compoſent l'œil, cette tunique flottante qui fait la prunelle, qui s'élargit ou ſe retrécit ſelon que les objets ſont proches ou éloignez; qu'on fît attention à cette petite peau délicate & tenduë qui eſt au fond de l'oreille, qu'on nomme le Tympan, à ces petits os qu'on appelle l'enclume & le marteau. Oſera-t-on bien dire que l'œil n'a pas été fait pour voir, ni l'oreille pour entendre? C'eſt pourtant le langage qu'il faut ſuivre dans le ſyſtême de l'Athée: & ſelon la Philoſophie * d'Epicure, à parler exactement, il n'eſt pas plus véritable de dire, que l'œil ait été fait pour *voir*, que pour *marcher*. Mais il faudra croire que la Nature aveugle agiſſant ſans deſſein & ſans ſavoir ce qu'elle fait, il ſera arrivé, que l'œil étant par hazard ainſi formé, cet organe ſe ſera trouvé propre à la vûë, comme les pieds à marcher.

Je ne ſçai en vérité ſi on peut imaginer une extravagance plus ſenſible. Car enfin par tout où eſt l'œil, il eſt capable de voir, & n'eſt capable d'aucune autre fonction. Il a ce qui eſt néceſſaire à la vûë, & n'eſt propre à rien autre choſe. Comme il ſeroit ridicule en conſidérant les outils de la boutique d'un Artiſan, de dire qu'ils n'auroient pas été faits pour tel & tel uſage, mais qu'ayant été ainſi façonnez par hazard, on s'en eſt ſervi à tel ou tel emploi: de même auſſi, il eſt beaucoup plus ridicule de dire, en conſidérant les organes des corps des animaux, & voyant l'induſtrie, l'inſtinct que la Nature leur a donné, qu'ils ont été formez par hazard, & que l'Auteur n'avoit pas plus de deſſein de les rendre capables de voir en formant l'œil, ou propres à entendre en formant l'oreille, qu'en produiſant un pierre, ou un arbre. Y a-t-il donc tant davantage

* Lucréce Libr. 4. ℣. 832.
Nil ideo quoniam natum'ſt, in corpore ut uti
Poſſemus; ſed quod natum'ſt, id procreat uſum.

Ce qui compoſe le corps n'a pas été fait afin que nous puiſſions nous en ſervir: mais nous l'employons à un tel uſage, parce qu'il eſt ainſi fait.

dans l'Athéïſme, que de ſe précipiter dans ce parti au travers de tant d'extravagances? Ce ſeroit en vain qu'on alléqueroit l'exemple d'un Poulet que le mouvement ſeul cauſé par la chaleur, produit dans un œuf: puiſqu'il y a une différence infinie entre un vaſte cahos de divers corps fortuitement diſpoſez, & une matiére toute préparée par la vertu de la génération à former un Poulet, de telle ſorte, que ſi on retranchoit quelque choſe de cet œuf, ou qu'on y ajoûtât quelque matiére etrangére, il ne pourroit rien produire.

On voit encore les Animaux pourvûs de tous les organes néceſſaires à l'uſage de leur vie. Il y en a qui ſont armez de ſerres, de griſes, & de dents, pour exercer leur voracité. D'autres ont ce qui eſt propre à vivre dans les eaux & dans les lieux aquatiques & marécageux. Dira-t-on que la figure de leurs membres ne leur a pas été donnée en vûë de les faire vivre dans ces lieux; mais, qu'étant ainſi formez, leur figure les leur aura fait chercher? Mais cela eſt manifeſtement faux, parce que la nourriture eſt conforme au tempérament, & non pas à la figure du corps avec laquelle elle n'a aucune liaiſon. Deſorte que la figure de l'Animal a dû être proportionnée au tempérament, afin qu'il pût ſe pourvoir d'une aliment propre à ſa nature.

Dira-t-on, que c'eſt par hazard que les Poiſſons n'ont qu'un ſeul ventricule dans le cœur? L'Epicurien n'a pas d'autre réponſe à faire. Mais la raiſon nous apprend, que les Poiſſons ne reſpirant pas, & n'ayant point de poumons parce que leur ſang froid n'a pas beſoin de rafraîchiſſement, un ſeul ventricule leur ſuffit, & qu'il n'eſt pas néceſſaire que le ſang ſortant d'une des cavitez du cœur, retourne par l'artére véneuſe, dans une autre.

Dira-t-on que c'eſt par hazard, qu'on a deux yeux ſans voir l'objet double, deux oreilles ſans entendre un double ſon, comme il ſemble que cela devroit naturellement arriver? Cependant ces deux organes ſe réüniſſent dans une même opération.

Dira-t-on que c'eſt par hazard, que l'enfant, tant qu'il eſt

est au ventre de sa mére, a de petits conduits, qui suppléent au défaut de la respiration: desorte qu'ils se referment & deviennent inutils aussi tôt qu'il est né & qu'il peut respirer? Dira-t-on encore que c'est par hazard que ces petits canaux se conservent dans les Animaux qui demeurent long-tems sous l'eau?

Si nous parcourions l'Anatomie, on reconnoîtroit qu'à chaque pas l'Epicurien seroit contraint de demeurer dans un silence extravagant, ne voulant pas admettre de vûë ni de dessein dans l'Auteur de la Nature.

A quelle extrémité ne faut il pas être réduit, pour n'oser dire, à parler exactement, *que le Soleil n'a pas été fait pour illuminer; que la Lune ne tourne pas autour de la Terre pour l'éclairer; que le pied n'a pas été fait pour marcher, ni l'oreille pour entendre, ni l'œil pour voir.* Il faut croire que les hommes ont peu fait de réflexion sur ces principes, pour ne pas sentir une absurdité si grossiére, que les lumiéres du bon sens les plus simples & les plus naturelles se soulévent contre elle.

Cependant s'il est véritable de dire que l'*œil est fait pour voir*, & l'*oreille pour entendre*, il s'ensuit clairement qu'il y a une raison, une Cause intelligente qui préside sur la Nature, & qui en dirige les opérations, pour les conduire à ses fins. C'est l'argument dont s'est servi David au Pseaume 94. *Celui qui a fait l'oreille n'entend il point? Celui qui a formé l'œil ne voit il point?*

CHAPITRE V.

Quatriême argument, tiré de la production des Animaux, & principalement de l'Homme.

ON a vû dans le chapître précédent, qu'il falloit faire violence à la raison & au bon sens, pour ne pas reconnoitre une vûë & un dessein dans l'Auteur de la nature. On ne découvrira pas moins, la puissance & la

sagesse du Créateur dans la production de cette variété infinie d'Animaux, qui vivent sur la terre, où nous habitons.

Si les Animaux ont été formez par hazard de la terre, pourquoi n'en produit elle pas aujourd'hui?

Si on recherche dans les principes d'Epicure, qu'elle est la cause qui a produit tant d'espéces de Créatures vivantes? On répond qu'ils ont été engendrez de la terre, par le seul mouvement de la matiére: & il est clair qu'on ne peut donner d'autre réponse. Mais comme il est certain, qu'on ne voit point d'Eléphans, de Lions, de Chevaux, de Beufs, de Brébis sortir aujourdhui de la terre, qu'on nous dise la raison, pourquoi elle n'en produiroit plus? Je soûtien qu'on ne peut rien répondre à cette question, qui aît la moindre apparence de raison.

Dira-t-on que la Terre, n'est plus de même nature, qu'elle étoit autresfois? Mais ce seroit parler, pour parler, & sans rendre aucune raison de ce qu'on dit. Car non-seulement on ne sçauroit prouver, que la Terre aît été autrefois différente, de ce qu'elle est présentement: mais on ne peut douter qu'elle n'ait été de tout tems, depuis qu'elle subsiste, ce qu'elle est & telle que nous la voyons aujourdhui. Il y a toûjours eu des montagnes, & des plaines, des terres arides, & des lieux marécageux, des riviéres & des forêts, aux mêmes endroits où nous en voyons. Il y a mêmes des pays si uniformes dans toutes les variations des saisons pour les pluyes & pour les sécheresses, qu'on n'y peut guéres appercevoir de changement. Tous les climats qui sont entre les deux tropiques, & sur lesquels le Soleil verse à plomb ses rayons, pendant quelques jours de l'année, ont toûjours une température d'air égale. On sçait quand les pluyes commencent, & quand elles finissent: les nuits y sont longues, & les rosées abondantes. L'Egypte est toûjours arrosée, par les débordemens du Nil. On a remarqué, que sa moindre hauteur, n'est guéres au-dessous de dix coudées, & sa plus grande, ne passe pas seize dans l'ordinaire. L'Euphrate inonde de même maniére les régions, à travers lesquelles il passe: & ces climats jouïssent d'une si grande égalité de saisons, que les Historiens Arabes, remarquent comme quelque chose digne de leurs annales quand il

y tombe de la neige, & qu'elle demeure sur la Terre quatre, cinq, ou six heures. La Terre a donc toûjours été de méme nature. Pourquoi donc si elle a produit autrefois des Animaux, ne produiroit elle aujourdhui rien de semblable ? En vérité il faut étourdir furieusement ses sens & sa raison, pour ne se pas rendre à une preuve si sensible.

La réponse des Philosophes, pourquoi la Terre ne produit plus d'Animaux.

Cependant les Philosophes étant contraints de parler & de chercher la cause de la production des animaux, ont dit, que la Terre étant au commencement molle & fangeuse, étoit plus propre à être fermentée, par la chaleur du Soleil, & à produire les animaux: & qu'elle a perdu cette fecondité depuis qu'elle a été desséchée par le Soleil.

On montre la fausseté de cette réponse.

Il faut avoüer que c'est une pauvre & chetive réponse, pour satisfaire l'esprit sur une question, de si haute importance. On a déja montré, que la Terre a toûjours été comme elle est. On doit encore remarquer que les régions les plus exposées au Soleil, sont aussi les plus détrempées par les pluyes, parce qu'il pleut toûjours à l'endroit ou le Soleil passe sur la tête des habitans: il y a des lacs & des marais comme ailleurs. Mais disons plus, si le Soleil pendant quelques siécles à eu la force de dessécher la Terre, assez pour absorber la vertu qu'elle avoit de produire des animaux, comment se peut-il faire, que depuis tant d'autres siécles, elle n'ait pas été entiérement desséchée, & dévenuë si aride qu'elle ne soit plus qu'un amas stérile de sablons brûlans, incapables de produire ni herbes, ni plantes, pour nourrir les Animaux? Car enfin la force du Soleil n'est pas éteinte ni diminuée, & s'il a pû la dessécher, pourquoi ne pourroit il consumer entiérement une masse séche & aride. Quoi? n'y a-t-il plus de terre molle & fangeuse? n'y a-t-il plus de limon au monde capable de produire un Cheval, un Elérphant ou un Bœuf? Cependant on ne voit plus de ces sortes de productions, & l'histoire ne nous apprend pas que personne en ait jamais vûë.

Objection. Lib. 1.

Mais Diodore de Sicile dit, qu'on voit tous les jours des Rats sortir de terre, au pays d'Egypte qu'on nomme la Thé-

Réponse. Thébaïde. Ce n'est pas une grande merveille, on en voit aussi par-tout ailleurs. La question est s'ils sont engendrez de la Terre. Car si la Terre les engendre, rien n'empêche qu'en Egypte ou ailleurs, elle ne produise des Chevaux & des Bœufs, puisqu'il est certain par l'Anatomie, qu'un Rat est aussi parfait qu'un Cheval, & que ses organes sont aussi bien constituez & en aussi grand nombre.

Diodore de Sicile, pour prouver que ces Rats de la Thébaïde s'engendroient de la Terre, ajoûte, qu'on en trouvoit quelquefois d'imparfaits, où on ne voit encore qu'une moitié d'Animal, & une autre moitié de Terre; & que néanmoins ce demi Animal se remuoit. Cet Auteur fait voir sans contredit, une crédulité puérile, pour ce qu'on lui racontoit. S'il eût eu quelque teinture d'Anatomie, & qu'il eût vû une seule dissection du corps de l'Animal, il eut conçû aisément que cela étoit impossible, & qu'avant que l'Animal puisse rémuer ou sa tête ou ses pieds, il faut nécessairement que son corps soit entiérement formé.

On dit encore que les Laboureurs de ces pays-là trouvent quelquefois sous des mottes de terre, des figures de mains ou de pieds. Cela va bien qu'on n'a point trouvé jusqu'à present d'homme entier vivant & marchant. Car je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune conséquence de ces formes de pieds, pour tout le corps humain: & je suis persuadé que si on en faisoit la dissection, au lieu d'y trouver des muscles, des os & des nerfs, on verroit à l'œil que c'est une espéce de racines ou de champignon, qui peut aisément recevoir cette figure.

Si les insectes s'engendrent de corruption. Mais on objecte, qu'il s'engendre tous les jours des Insectes de pourriture & de corruption: & qu'il y a grand nombre de Philosophes qui admettent cette espéce de génération. Je répons prémiérement, que quand cela seroit véritable & certain, il ne diminuëroit pas la force de nôtre argument, parce qu'il y a une différence notable entre un Ver & un Cheval. Cependant ceux qui ont le plus étudié & examiné la nature des Animaux & de leur génération, réjettent avec raison cette production, qui se feroit

par

par voye de corruption. Car quand on considére les œufs des Chenilles, des Mouches, & des autres insectes; quand on fait réflexion sur tous ces petits Animaux que les Microscopes font découvrir dans les liqueurs, & généralement dans tous les corps, il faut nécessairement démeurer d'accord, qu'il n'y a aucun lieu dans la Nature ou la semence de ces insectes ne puisse entrer. Et comme la chaleur suffit pour faire éclorre ces œufs, il n'est pas étrange qu'on en trouve par tout. On dit que l'Autruche cache ses œufs dans le sable, pour les échaufer: la Tortuë en fait de même au bord de la Mer: & chacun sait qu'en Egypte on se sert de fours pour avoir de poulets. Ainsi tous les Animaux se forment & se produisent par voye de génération, soit qu'ils s'engendrent d'œufs, ou qu'ils sortent vivans du corps de leurs méres.

Disons-le encore une fois, si la Terre avoit été capable de former d'elle même des Animaux, elle en produiroit encore. Rien ne lui manqueroit pour cet effet: la même matiére demeure toûjours, les corps morts feroient la semence des vivans, & même avec beaucoup plus de facilité que dans la prémiére production, où il fallut assembler une matiére dispersée, au lieu qu'aujourdhui les Cimetiéres & les Voiries seroient des magazins & des pepiniéres, ou la Nature trouveroit des matériaux tout taillez & disposez à former les Hommes & les autres Animaux. Car comme dit un sage Empereur, tout ce qui existe est la semence & la matiére de ce qui sera. Puis donc que la Terre n'a pû produire d'elle-même les Animaux, il faut de nécessité avoir recours à une autre Cause intelligente qu'il les aît formez. *M. Aurel. lib. 4. §. 38.*

Mais après avoir fait quelques réflexions sur la production des Animaux, il nous faut arrêter particuliérement à celle de l'Homme, & le considérer ici, par rapport à son corps. S. Paul prouve aux Athéniens l'existence du vrai Dieu, par ce raisonnement, que le genre humain a été formé *d'un seul sang*, c'est à dire, d'un seul Homme: desorte que toutes les Nations de la Terre sortent d'une même tige, & ont une même origine. Si cela est véritable, il faut nécessairement reconnoître une Cause intelligente & libre,

De la production de l'Homme.

Act. des Apôt. ch. 17.

bre, qui n'a voulu produire qu'un feul Homme. Car fi on parloit d'un principe brute & inanimé qui agit néceffairement dans toute l'étenduë de fes forces, on ne pourroit concevoir que fa vertu fe fut bornée à la production d'un feul Homme, & quelle fe fut toute épuifée à former un feul fujet. Si donc le genre humain eft émané d'une feule fource, il y a du myftére: on ne peut en donner d'autre raifon que la volonté du Créateur. Il faut examiner la vérité du fait.

Les Philofophes ont cru que les Hommes étoient fortis de la Terre comme les autres Animaux.

Les Philofophes ont été contraints dans le fyftême d'Epicure, de faire fortir l'Homme de la Terre, comme les infectes & les autres Animaux. Mais pourquoi la Terre n'en produit elle plus aujourdhui? Qui a vû jamais ces Hommes fortir de Terre? Le miracle eut été affez extraordinaire pour ne demeurer pas enféveli dans l'oubli. Cependant quel Hiftorien a jamais ofé débiter une pareille avanture? On fait que les prémiers Habitans d'un lieu fe diftinguérent des autres qui y arrivérent dans la fuite, & qu'ils s'attribuérent le titre d'*originaires*, préférablement aux autres. Il arriva même que quelques-uns, ne fachant pas d'où leurs prémiers ayeux étoient venus, ne faifoient pas difficulté de débiter qu'ils étoient iffus de la Terre. On dit que les prémiers Athéniens agrafoient les tréces de leurs cheveux avec des cigales d'or, pour montrer cette origine. D'autres fe nommoient *Enfans de la Terre*, comme Erecthée, & on donnoit à d'autres des Dieux pour péres; ou parce qu'ils étoient bâtards, ou parce qu'ils s'étoient fignalez par des actions extraordinaires, & utiles à la fociété. L'ignorance de l'étymologie des noms des pays faifoit naître ces fables. Un *Cres* né de la Terre, avoit donné le nom à l'Ile de Créte, un *Syrus* à la Syrie, un *Scythe* à la Scythie. Les Rhodiens fe difoient iffus de fept *Héliades*, c'eft à dire, des Hommes nez de la Terre échaufée par le Soleil. Mais ce feroit perdre le tems que de s'arrêter à refuter ces fables, non plus que celle que nous raconte Lactance Placide de ce *Tages*, qui enfeigna aux Tofcans la Science de l'Avenir. Il dit qu'un certain Laboureur trouvant une motte de terre plus pefante qu'à l'ordinaire, en fut furpris, & encore davantage

Diod. de Sicil. lib. 5.

Fab. 47.

rage quand il la vit prendre en peu de tems la forme d'un enfant. Les hommes n'étoient ils pas fort à plaindre d'avoir été contraints d'ajoûter foi à de telles sotises?

Cependant ces contes ont été débitez par leurs Philosophes, parce qu'il s'ensuivoit néceſſairement de leurs principes, que les hommes étoient prémiérement sortis de la terre. Ils ne connoiſſoient point d'autre cause de leur production. Pausanias à l'occasion d'une Urne, ou plûtôt d'un cercueil de terre, d'onze pieds de longueur, qui avoit été trouvé dans un canal deſſéché, & où on disoit qu'étoit le corps d'Oronte: Pausanias, dis-je, faisant réfléxion sur la hauteur de la taille des Indiens, croit, que si la Terre étant humide au commencement a produit les hommes, il ne faut pas s'étonner que les Indiens soient plus grans que les autres, parce qu'il n'y a point de régions plus humides que les Indes. Il rend ailleurs la même raison, de la naiſſance des Egyptiens & des Ethiopiens. Avicenna a raisonné de même, & a crû au raport d'Averroës que sous la Ligne, la température de l'air & la fertilité de la terre étoient telles, que les hommes pouvoient avoir été engendrez de la terre. Mais toutes ces conjectures philosophiques, se détruisent par l'expérience & par l'histoire, on ne connoît point, & on n'a jamais connu *ces Enfans de la terre*.

Lib. 8. Arcad.

Lib. 1. & lib. 5.

Phys. lib. 8. & Metaphys. lib. 2.

Mais pour ne laiſſer aucune difficulté, il ne sera pas inutile de s'arrêter un peu à détruire ces conjectures. Pour le faire plus clairement, il faut établir ce qui eſt de plus eſſenciel à l'*Homme*. Ce n'eſt point aſſurément la forme du corps qui fait l'Homme: on parle de Poiſſons qui ont la même figure, & le corps des Singes n'eſt pas extrémement diſſemblable du nôtre. Ce qui fait donc proprement l'Homme, eſt la faculté qu'il a de raisonner, & de communiquer aux autres ses pensées, par la parole. Or l'homme ne raisonne pas, parce qu'il a deux piés, ou deux mains & cinq doigts à chaque main. On conçoit bien qu'il pourroit raisonner de même, & par conséquent être Homme quand il auroit quatre piés, quatre mains, & dix doigts à chaque main. D'où vient donc que par toute la terre, ce que nous appel-

On refute le sentiment de ces Philosophes.

lons *Homme* a toûjours eû en tous les lieux du Monde, la même figure & la même situation de parties ? Car il seroit inutile d'alléguer les monstres, qui, par quelque défaut, ou par quelque violente imagination de leurs méres, ou par quelque chose de plus fâcheux, ont eu des formes extraordinaires. Cette exception ne tire à aucune conséquence, puisque ces monstres ne sont point semblables à leurs péres ni à leurs méres. Qu'on nous dise donc pourquoi tous les hommes en tout tems, & en tous lieux, ont eu un corps de même forme, & de même figure ?

Le genre humain doit nécessairement tirer son origine d'un seul homme comme S. Paul l'assure.

S'il n'y a pas eu un moule certain, *un seul sang*, comme dit S. Paul, d'où ils ont tous tiré leur origine, pourquoi ne voit-on point de Nations qui ayent de péres en fils, trois ou quatre pieds & autant de mains, ou qui ayent les membres du corps, situez & façonnez d'une autre maniére que nous ? Peut-on croire que la Terre soit si uniforme en Scythie, en Egypte, aux Indes, en Ethiopie, en Asie, en Europe, au Perou, dans la Laponie, que par tout elle aît figuré & façonné le corps humain de même sorte ? Peut-on s'imaginer que si les hommes n'ont point eu d'autre moule, que les entrailles de la terre, il ne s'y soit trouvé en aucun lieu, ou plus, ou moins de matiere, pour y former quelque diversité. Leur couleur, leurs alimens, leurs coûtumes, tout est différent, selon la variété des climats. L'un est noir, l'autre est blanc, & l'autre basané; l'un a les cheveux noirs & crépus comme la laine d'un agneau, l'autre les porte longs, blons & frisez; l'un est grand, l'autre est de médiocre stature; l'un est d'un naturel vif & ardent, l'autre est lent & plein de phlegme; l'un a une telle inclination, l'autre un penchant différent: toutes ces choses viennent de la diversité des climats. Les pays les plus Septentrionaux, ont des animaux, comme les corbeaux, qui sont blancs, quoi-que par tout ailleurs ils soient noirs. On comprend sans peine que toutes ces diversitez viennent de la variété des climats. Mais à l'égard de la figure du corps & de l'arrangement de ses parties & de ses organes, le Chinois & l'Ameriquain, l'Indien & le Laponnois, tout est parfaitement

tement semblable, non-seulement au dehors, mais encore au dedans. Si on en fait l'anatomie, tout se trouve dans une si exacte ressemblance, en nombre, en figure, en situation, nerfs, muscles, artéres, veines, conduits, valvules, tout est si conforme qu'il n'y a pas la moindre diversité. Qui pourra croire que la Terre seule échauffée du Soleil, aît pû produire à l'Orient, à l'Occident, proche des Poles, comme sous la Ligne, des hommes si parfaitement uniformes & semblables dans la structure de leurs corps? Je suis assûré que, si on consulte un moment les lumiéres de la raison, on sera persuadé que le Soleil seul & la Terre ne peuvent être la cause d'une si parfaite ressemblance, & que la raison se laissera conduire avec joye, à reconnoître un Auteur sage & intelligent, qui a voulu faire naître le genre humain *d'un seul sang*.

CHAPITRE VI.

On répond aux Objections, qu'on peut faire contre ce qui est contenu au chapître précédent ; & on parle de la maniére dont les Iles & l'Amérique ont pû être peuplées.

ON ne mettra pas au rang des objections, contre ce que nous avons montré de la propagation du genre humain d'un seul sang, les fables qu'un Ctésias nous a débitées de ces Peuples des Indes, qui ont des têtes de chien, ni des Cyclopes, des Arimaspes, des Pygmées & de tous ces contes puériles, qu'Aulu-gelle avoit trouvez quand il aborda à Brunduse à son retour de Gréce, dans les histoires Gréques d'un Aristée Préconnésien, d'un Isigone de Nicée, d'un Ctésias, d'un Onésicrite, d'un Polysthéphanus, & d'un Hégésias. S. Augustin a raison de dire que ces Historiens semblent quelquesfois avoir pris des Singes pour des Hommes. Ce seroit faire tort au genre humain, de

Des Monstres fabuleux ou véritables.

Lib. 9. cap. 4.

De Civit. lib. 16. cap. 45.

de croire, qu'il puisse ajoûter foi à de si misérables relations, comme à ces Ethiopiens proche de Sirbite, que Pline appelle *Nisicastes* & *Nisites*, c'est-à-dire, qui ont trois ou quatre yeux.

Lib. 6. cap. 30.

Il est vrai qu'on a quelquesfois vû des géans d'une énorme grandeur, comme on en voit encore aujourdhui: l'Ecriture parle du Roi Og, de Goliat & des Anakins. Cependant il ne faut pas s'imaginer pour le dire ici en passant, que les hommes de l'antiquité ayent été à parler généralement d'une autre taille que nous. Les cercueils qui sont dans les Pyramides d'Egypte ne souffrent pas qu'on le croye.

In Opuscul. 34. cap. 6.

Pierre Damien dit, que le Roi Robert eut de sa femme qui étoit sa proche parente, un enfant qui avoit le cou & la tête d'un oison. Ce fait n'est pas trop certain & les différens de ce Roi, avec la Cour de Rome, pourroient bien être la cause de cette histoire. Ce n'est pas que cela soit impossible, si on en croit le P. Mersenne, une femme mit au monde des Poulains à Verone l'an 1254; une autre à Ravenne un demi-oiseau l'an 1512; une autre en Saxe un demi-veau au village nommé Stéthel; une autre à Boileroi en France, eut un enfant avec une tête de grenouille l'an 1517; une autre, un demi-chien l'an 1493; & une autre à Anvers un véritable chien excepté la tête l'an 1571. Il se pourroit donc bien faire, que ces Auteurs dont parle Aulugelle ayant vû quelques monstres semblables, & s'étant informé de quel pays ils étoient, se seroient imaginez, que toute la Nation leur ressembloit: & qu'ils auroient pris plaisir de l'insérer dans leurs histoires pour écrire des choses surprenantes. Ne nous arrêtons pas plus long-tems à ces bagatelles. Il n'est pas nécessaire d'imiter ici la crédulité de Saint Augustin.

Impiété des Deistes.

Comment les Iles ont été peuplées.

Mais on demande avec plus de raison, comment les Iles éloignées de la terre ferme, ont pû se peupler, si le genre humain tire son origine d'un seul homme & d'un seul sang? Il ne sera pas nécessaire, pour satisfaire à cette question, d'avoir recours à la réponse de S. Augustin, qu'il n'est pas impossible, que les Anges ayent transporté des bêtes dans les Iles. Je ne trouve pas tant de difficulté à concevoir comment

De Civit. Dei lib. 16. cap. 7.

ment les Iles ont pu se peupler, sans y employer le ministére des Anges. On sçait que la Navigation est fort ancienne: la Nature enseignoit cet art aux Hommes sans beaucoup de peine. Car on voyoit le bois flotter sur l'eau, & plusieurs piéces de bois jointes ensemble suffisoient pour transporter des familles entiéres, lorsque le désir de conserver leur vie & d'échapper à un ennemi victorieux les contraignoit de tout hazarder, & de se confier aux flots de la mer. Quoi-qu'il en soit l'Ecriture sainte nous parle des flottes de Tyr & de Sidon auxquelles les vaisseaux du Roi Salomon se joignoient pour aller en Ophir: & les autres font mention de la navigation des Phéniciens dès la prémiére antiquité. Cela suffit pour comprendre comment les Iles ont pû facilement être remplies d'hommes & d'animaux. Desorte que pour donner quelque force à cette objection il faudroit prouver que les Iles eussent été peuplées avant l'art de la Navigation; avant que les Hommes eussent découvert que le bois nageoit sur l'eau, & qu'il étoit capable de porter quelque charge à travers les plaines de l'Ocean.

De l'Amérique.

Mais à l'égard de l'Amérique, qui fut découverte, il y a deux siécles, la difficulté paroît d'abord plus considérable, parce qu'à considérer ces terres si éloignées de nôtre Continent, il ne semble pas, que l'art de la Navigation chez les Anciens, eût été assez sûr pour oser se commettre à tant de hazards, afin de chercher un autre Monde, sur tout puisque la Terre que l'on connoissoit, étoit alors plus que suffisante à ses habitans. On ne passoit guéres en ces prémiers tems le détroit de Gibraltar, ou les colonnes d'Hercule, pour se commettre sur l'Ocean. Arrian raconte que le Carthaginois Hannon, ayant passé les colonnes d'Hercule, & laissant la Libye à la gauche navigea vers l'Orient pendant trente cinq jours; qu'ensuite ayant tourné vers le Midi, il tomba en de grandes angoisses par la chaleur excessive, & par la disette d'eau. On dit pourtant qu'Eudoxe le Cyzicenien étant sorti du Golfe Arabique retourna par le détroit de Cadis, ayant fait le tour de l'Afrique. Mais cela n'est pas fort certain, Pausanias dit que personne n'avoit jamais

De Rer. Indic.

Cornel. Nepos. Mela, Pline lib. 2 cap. 67.

Lib. 1.

jamais abordé la côte de ces Ethiopiens qu'il nomme Nasamones.

Ainsi on doit conclurre, que si quelques vaisseaux de ces pays connus, ont abordé autrefois l'Amérique, ils y auroient été poussez par les vens & par la tempête. *Libr. 2. cap. 67.* Cælius Antipater avoit vû un homme qui avoit été d'Espagne en Ethiopie. C'est Pline qui nous l'apprend, & qui raconte encore sur le raport de Népos, que sous le Consulat de Q. Mettellus Céler & de L. Afranius, un Roi des Suéves envoya au Proconsul des Gaules, des Indiens qui s'étant embarquez pour le commerce, avoient été poussez par la tempête en Allemagne. *Lib. 5.* On lit dans Diodore de Sicile quelque chose de semblable qui peut se raporter à l'Amérique. „ Il y a, dit-il, une grande Ile au Couchant de la Libye, „ séparée du Continent, d'une navigation de plusieurs jours. „ Elle a été long-tems inconnuë, à cause qu'elle est fort éloi„ gnée du reste de la terre habitable: mais enfin elle fut dé„ couverte par le commerce des Phéniciens. Ayant passé „ au delà du détroit, ils furent emportez par la tempête, „ & après plusieurs jours ils découvrirent cette terre qu'ils „ firent connoître aux autres. Les Tyrrhéniens (je crois „ qu'il faut entendre les Tyriens) avoient formé le dessein „ d'y envoyer une Colonie: mais les Carthaginois s'y op„ posérent, de peur que leurs habitans, attirez par la dou„ ceur & par la beauté du pays ne désertassent & n'aban„ donnassent leur Patrie à la prémiére calamité qui leur ar„ riveroit. On pourroit dire que cette Ile seroit les Canaries ou les Açores: mais ni les unes ni les autres ne sont point si éloignées de la terre ferme, outre qu'elles n'ont point, que je sçache, de riviéres navigables. *Demonst. p. 102. §. 6.* M. Huet n'a donc pas tort de croire, que ce nouveau Monde a été prémiérement découvert par les Phéniciens, qui ayant été une fois sous la Ligne furent ensuite poussez à l'Occident par les vents, qui soufflent continuellement d'Orient en Occident. Il raporte encore qu'on a trouvé en ces pays, des médailles du tems d'Auguste.

Nous n'entrerons point en dispute pour sçavoir d'où sont venus

venus ces habitans du nouveau Monde : la tempête a pû y en jetter de toutes les Nations. Ainſi il y en a peut-être qui ſont deſcendus des Cananéens, comme Hornius le croit à cauſe de la coûtume qu'ils ont de baiſer les pieds à leurs Rois, comme faiſoient les Iſraëlites. Grotius à crû que les habitans de l'Amérique Septentrionale venoient originairement de Norvégue, d'où ils auroient paſſé en Iſlande & de là en Groënlande : & pour les habitans du Jucatan, il s'imagine qu'ils viennent plûtôt de l'Ethiopie que des dix Tribus des Iſraëlites après leur diſperſion, comme d'autres le prétendent : il en fait venir encore d'autres de la Chine. On peut lire ſur cette queſtion la Diſſertation de Jean de Laet contre Grotius. Il ſuffit de ſçavoir qu'on n'eſt pas certain, ſi les extrémitez de la Tartarie ne touchent point le Continent de l'Amérique. Ce qu'on en connoît aujourdhui donne lieu de croire, que ſi ces Pays ne ſont pas contigus, du moins, ils ne ſont ſéparez que par un très petit trajet : de ſorte que l'Amérique a pû facilement être habitée par les Tartares. Car les hiſtoires nous apprennent, que ſouvent des multitudes de Peuples ſont ſorties de ces pays Septentrionaux, toute autre demeure leur étant indifférente. Et par conſéquent rien n'empêche qu'on ne ſoit perſuadé de ce que S. Paul diſoit aux Athéniens que Dieu a formé le genre humain, *d'un ſeul ſang.*

CHAPITRE VII.

De l'exiſtence d'une ſubſtance ſpirituelle & intelligente : prémiére preuve tirée de la connoiſſance qu'a l'Homme.

ON a montré dans les chapîtres précédens qu'il y devoit avoir une cauſe, qui eût prémiérement imprimé le mouvement à la matiére, & que cette Cauſe ne pouvoit être un corps, parce que le mouvement n'étant

Récapitulation des Chapitres precédens.

tant pas essentiel au corps, il faut nécessairement qu'il y soit produit par un principe qui ne soit pas corporel : autrement la question reviendroit toûjours & iroit jusqu'à l'infini. On a donc légitimement conclu, que ce prémier principe qui a imprimé le mouvement à la matiére n'est pas un Corps. On a montré que cette prémiére Cause avoit ses vûës & ses desseins dans la production de l'Univers, sur tout dans celle des animaux & de l'homme, parce que si tout est chez nous en ordre, comme le disoit si bien Marc Auréle, qui pourroit croire que hors de nous, tout fût en confusion. Il est encore hors d'apparence, que le Monde aît été formé, dans une suite de plusieurs siécles, comme il faudroit le croire, s'il avoit été produit par les seules loix du mouvement. Toutes le histoires nous le représentent tel qu'il est aujourdhui. D'où l'on a conclu qu'une Cause sage & toute puissante y a présidé pour en avancer la production. On a vû enfin que les animaux n'ont point été engendrez de la terre, parce que si cela s'étoit fait autrefois, rien n'empêcheroit qu'on ne vît encore aujourdhui de semblables productions. C'est pourtant une folie de croire que des Hommes sortent de terre, comme des Limaçons ou des Champignons, & Antisthéne railloit agréablement les Athéniens qui se vantoient de cette origine. On a fait voir démonstrativement, que le genre humain, émane d'une seule source, *d'un seul sang*, parce que le Créateur-là ainsi voulu. Il faut tâcher présentement de découvrir un peu plus distinctement, *l'existence d'un Etre spirituel :* & pour cet effet, il faut s'arrêter à considérer l'Homme plus exactement.

Lib. 4. §. 29.

L'Esprit de l'Homme est indivisible.

Chacun convient que l'Homme est un composé de Corps & d'Ame. On a parlé de son corps, que doit-on croire de son ame, ou de son esprit? Il y a long-tems qu'on s'est apperçû, que l'Esprit de l'Homme étoit indivisible, parce qu'on voyoit qu'encore qu'il animât tout le corps, néanmoins on remarquoit, que le bras ou la jambe d'un homme étoit coupée & emportée en un instant, sans que son ame, ou son esprit fut divisé ni diminué. Il demeuroit toûjours semblable à lui-même & suffisant à toutes ses opérations com-

comme il etoit auparavant. Or si l'Ame de l'Homme ne peut-être divisée, il faut nécessairement, que ce soit un point, ou que ce ne soit pas un corps. Ce seroit une extravagance de dire que l'esprit de l'Homme fût un point mathématique, puisque le point mathématique n'existe que dans l'imagination. Ce n'est pas aussi un point physique, ou un atôme. Cette ridicule pensée n'est jamais tombée dans l'esprit d'aucun homme, non pas même d'aucun Epicurien. Puis donc que l'ame de l'Homme ne peut-être divisée, & que ce n'est ni un atôme, ni un point, il s'ensuit manifestement que ce n'est pas un corps,

Lucréce ne dit rien de raisonnable quand il veut expliquer la nature de l'Esprit humain.

Lucréce après avoir parlé d'atômes subtils, [a] qui agitent le corps, sans en augmenter, ou diminuer le poids, comme on voit que l'odeur d'une rose, ou du vin, quand elle est évaporée, n'ôte rien à la pesanteur de ces corps: Lucréce, dis-je, voulant ensuite rechercher ce qui peut produire le sentiment en l'Homme, s'est trouvé fort embarassé dans ses principes. Il parle d'une quatrième nature de l'ame qui n'a point de nom, & qui est composée des parties les plus déliees & les plus polies, qui sont comme l'ame de l'ame elle-même. On peut lire le troisiême Livre de ce Poëte Philosophe; & on verra sans peine que sa Philosophie est pleine de ténébres & d'obscurité; qu'elle ne satisfait nullement la raison, quand il s'agit d'expliquer ce qui est essentiel à l'Homme. Elle ne donne aucune raison de ses pensées, de ses délibérations, de ses jugemens. Qu'on examine avec soin ce qu'il dit, on trouvera, qu'il n'explique rien de l'ame que ce qui nous est commun avec les bêtes, & qu'il ne passe pas au delà des mouvemens, des sensations, & des *Lib. 3. & 4.*

[a] Lucréce au Livr. 3. ℣. 242.
Quarta quoque his igitur quadam naturæ necesse'st
Attribuatur. Ea est omninò nominis expers:
Quâ neque mobilius quidquam, neque tenuius exstat.
Et plus bas au ℣. 274.
Nam penitus prorsum latet hac natura, subestque
Nec magis hac infrà quidquam est in corpore nostro
Atque anima'st animæ proporro totius ipsa.

Il est nécessaire d'ajoûter à ce que nous avons dit, une quatrième nature, à laquelle il est impossible de donner aucun nom. Il n'y a rien de plus délié ni de plus actif... Cette nature de l'esprit nous est entiérement cachée. Il n'y a rien de plus intime, ni de plus étroitement uni à nôtre corps: & c'est à proprement parler l'ame de nôtre ame.

& des passions. Il faut donc prendre une autre route, pour connoitre la nature de l'esprit humain.

De la nature de l'Ame.

On ne peut trop reconnoitre ici l'obligation qu'on a, à M. Descartes. Ses méditations sont un trésor d'un prix infini, & pour les combattre, il faut ne les pas entendre. Saint Augustin avoit reconnu, à la vérité, *qu'il étoit, parce qu'il pensoit*, qu'il étoit une chose qui pense, mais il n'avoit pas assez approfondi cet important sujet. Efforçons nous de le connoître.

Quand nous fermons les yeux, & que nous voulons chercher à fond la nature de nous mêmes, nous trouvons d'abord que nous pensons. Pour exemple je pense *qu'il est impossible que ce qui a été fait, ne soit pas fait.* Davantage je sens & je connois que j'ai cette pensée. J'y fais réfléxion pour connoître si elle est vraye ou fausse, & je sçai ce que c'est que *vérité* & *fausseté*, je sçai & j'affirme qu'elle est véritable, je nie qu'elle soit fausse. J'ai encore l'idée & la connoissance d'une *affirmation*, & d'une *négation.* Je voudrois connoître aussi clairement toutes les véritez que je cherche, & je suis chagrin de trouver des obscuritez & des embarras; je travaille à les dissiper & à donner à mes connoissances, de l'ordre & de la clarté. J'apperçois donc que je *veux* & que je *ne veux pas*, & je suis plus convaincu que toutes ces choses sont & se font au dedans de moi, que je ne suis convaincu, que je sens de la chaleur ou du froid. Je rappelle ces idées toutes les fois qu'il me plaît. J'y pense quand je veux, & aussi long-tems que j'en ai envie. J'en détourne mon esprit toutes les fois qu'il me plaît, pour l'appliquer à d'autres objets. Voilà beaucoup d'actions & d'opérations, dont je suis intérieurement convaincu. Quelle en est la cause? C'est mon Esprit, cela est vrai. Mais qu'elle est sa Nature?

Si c'est un corps, ces actions auront nécessairement quelque teinture de cette nature corporelle: & il faudra de toute nécessité que ces opérations, ces actions soient un corps, ou quelques qualitez d'un corps. Or prémiérement ce n'est pas un corps, puisque ce sont des actions. Il faudroit donc que

ce

ce fussent des modes, des qualitez, ou des accidens d'un corps. Cependanr il est certain que tout mode, tout accident de corps, suppose infailliblement ce sujet dans lequel il existe, ou il l'enferme clairement dans son idée, ou il conduit nécessairement l'esprit, à reconnoitre la liaison qu'il a par quelqu'endroit, avec le corps & la matiére qui le soutient, comme son sujet & le produit comme son effet.

Dès qu'on se représente pour exemple un mouvement, l'esprit se porte aussi-tôt à concevoir un corps étendu, qui a des parties les unes hors des autres, qui peuvent être tantôt en un lieu & tantôt en un autre, ce qui fait le mouvement. Si on a l'idée d'une figure, on conçoit aussi-tôt un corps figuré, qui est étendu & qui a ses parties en telles, & telles situations, ce qui fait sa figure: en un mot si on pense à quelque chose de figuré, de mol ou de dur, de sec ou de liquide, qui soit en mouvement ou en repos, l'esprit se porte d'abord à se représenter une substance qui a des parties les unes séparées des autres, & qui est nécessairement étenduë. Tout ce qu'on peut s'imaginer, qui appartienne au corps, toutes les propriétez de la figure & du mouvement conduisent infailliblement l'esprit à reconnoitre cette étenduë, parce que toutes les actions, & toutes les qualitez du corps en émanent comme de leur origine: ce sont autant de ruisseaux qui meinent nécessairement l'esprit à cette source. On conclut donc certainement que la cause de toutes ces actions, le sujet de toutes ces qualitez est une substance étenduë.

Les opérations de l'esprit n'ont aucune liaison avec le corps.

Mais quand on passe à la méditation des opérations de l'Ame, à ces pensées, à ces affirmations, à ces négations, à ces idées de verité, de fausseté, à cet acte de vouloir & de ne pas vouloir, quoi-que ce soient des actions que l'on connoisse clairement & distinctement, aucune d'elles néanmoins ne conduit l'Esprit à se former l'idée d'une substance matérielle & étenduë. Il faut bien de nécessité conclurre qu'elles n'ont aucune liaison essentielle avec le corps. Si *les pensées, les jugemens, les volontez* n'étoient que des modes ou des qualitez d'*une substance corporelle*, il seroit autant im-

 possible

possible de se les représenter & d'en examiner la nature, sans supposer & sans reconnoitre une matiére étenduë, qu'il est impossible, de se former l'idée d'*une figure* ou d'*un mouvement*, sans être contraint d'admettre un corps étendu, pour leur sujet.

On examine la nature des opérations de l'esprit, qui sont plus faciles à connoitre que les opérations du corps.

Dira-t-on qu'on ne connoît pas la nature des opérations de l'ame ? Mais c'est dire une chose manifestement fausse. Car, quand j'affirme *qu'il est impossible que ce qui a été fait, n'ait pas été fait*, je conçois clairement & distinctement toutes les idées qui composent ce jugement. Je les raporte clairement & distinctement l'une à l'autre, pour former ce jugement d'*impossibilité*, què je trouve dans la proposition.

Si je compare cette connoissance avec celle que j'ai du *mouvement*, elle me paroit infiniment plus claire & plus certaine. Souvent je ne connois pas la cause d'un mouvement, & un corps me paroît quelquesfois en mouvement, quoiqu'il soit en repos. Quand je suis assis sur le tillac d'un vaisseau qui met à la voile, le port d'où je pars, paroit s'éloigner de moi: & d'autre côté, quoi-que je sois assis & en repos, je ne laisse pas de m'éloigner du port avec vitesse, parce que le mouvement dépend de la relation que j'ai avec plusieurs corps, desorte que je suis en même tems en mouvement à l'égard des uns, & en repos à l'égard des autres. Toutes ces obscuritez ne se trouvent point, dans les opérations de mon Ame: je les connois distinctement. Cependant malgré l'obscurité & l'embarras que je rencontre dans l'idee du mouvement, je ne laisse pas d'appercevoir clairement, qu'il suppose un corps, une matiére étenduë: d'où vient donc que dans ces idées claires & distinctes, que j'ai de mes pensées, de mes jugemens & de mes volontez, je n'y vois aucune liaison nécessaire avec la matiére, avec le corps étendu? Il faut le répéter encore une fois, & on ne sçauroit trop le redire, si les jugemens & les volontez étoient des modes, des qualitez, ou des accidens du corps, ce seroient des modes & des accidens d'une espéce fort extraordinaire & fort singuliére. Puisque, quelqu'effort qu'on fasse pour en trouver le fond & le sujet qui les soûtient, on n'y apperçoit point

point de corps, & que de quelque côté qu'on les tourne, par quelqu'endroit qu'on les examine, on n'y trouve aucune liaison avec une matiére étenduë.

Arrêtons nous un moment à faire la dissection de ce jugement, *qu'il est impossible, que ce qui a été fait, n'aît pas été fait.* On peut y trouver quatre parties, la prémiére sera cette idée, *ce qui a été fait;* la seconde, cette proposition *n'aît pas été fait;* la troisiême sera cette conclusion, *ce qui a été fait, n'aît pas été fait:* & la quatriême, *l'impossibilité* qu'il y a, que ce qui a été fait, n'aît pas été fait, qui est *l'affirmation* ou le jugement que je fais de ces idées. Où trouvera-t-on la matiére & l'étenduë, dans cés idées? Sera-ce dans cette idée qui me représente *ce qui a été fait*, non sans doute. Si on médite attentivement sur cet acte de l'entendement, on sentira, on appercevra, que c'est un acte, une idée indivisible, qui n'est pas composée de parties.

On pourroit bien d'abord s'imaginer que l'idée qu'on a de quelqu'objet particulier, comme d'un cheval, ou d'un arbre seroit quelque chose d'étendu, parce qu'on se figure ces idées comme de petits portraits semblables aux choses qu'elles nous représentent. Mais quand on y fait plus de réfléxion, on conçoit aisément que cela ne peut-être. Car quand je dis *ce qui a été fait*, je n'ai l'idée, ni le portrait d'aucune chose. Mon imagination ne me sert ici de rien, je ne me représente ni cheval, ni arbres, ni riviéres, ni montagnes, & mon esprit ne se forme l'idée d'aucune chose particuliére, il conçoit en général l'existence d'une chose. S'il suppose que cette chose ne soit pas étenduë, quoi-qu'elle agisse, comme quand je dis, *je pense, donc je suis*, ce qui n'emporte aucune idée d'étenduë, il conçoit néanmoins clairement, que cette chose ayant été, il est impossible qu'elle n'aît pas été. Par conséquent cette idée *ce qui a été fait*, n'est pas une idée qui aît reçû quelqu'extension, ni aucune impression de corps étendu. Elle existe pourtant dans mon ame, je le sçai, je le sens. Si donc cette idée avoit quelque figure, quelqu'extension, quelque mouvement, comme elle ne provient pas de l'objet, elle auroit été produite par mon esprit, parce que mon esprit seroit lui-même, quel-

On examine ce que c'est que cette idée, ce qui a été fait.

que chose d'étendu. Or si cette idée sort de mon esprit, parce qu'il est formellement matériel & étendu, elle aura reçû de cette extension qui l'aura produite, une liaison nécessaire avec elle, qui la fera connoître & la présentera d'abord à l'esprit.

Cependant de quelque côté que je tourne cette idée, non seulement je n'y apperçois aucune connexion nécessaire avec l'étenduë: mais au contraire, je conçois une incompatibilité manifeste de ma pensée avec l'étenduë. Car quand j'examine si cette idée, *ce qui a été fait*, est ronde, quarrée, ou triangulaire, d'abord je vois une figure, une distance de ces parties, des côtez différens. Je conçois que cette figure, quarrée ou ronde, peut devenir plus grande, plus petite jusqu'à l'infini, & je conçois que tout cela ne peut appartenir à cette idée *ce qui a été fait*, elle ne peut être ni plus grande, ni plus petite. Je ni conçois, ni centre, ni circonférence, ni base, ni angle, ni diamétre, ni aucune autre chose, qui résulte des attributs d'un corps. Desorte que si je disois que ma pensée fut quelque chose de corporel, soit qu'il s'agisse de corps, ou de quelque qualité de corps, non-seulement je parlerois sans raison, mais même contre la raison. Car je comprens clairement, que dès que je veux attribuer à la pensée quelque chose qui soit corporel, ou quelqu'attribut de corps, ce sont autant de ténébres & d'obscuritez que je verse sur la connoissance que j'en ai. La nature de l'idée se souléve d'elle-même, contre tous les attributs corporels & les rejette. N'est-ce pas une preuve fort sensible, qu'on veut y fourrer une matiére étrangére qu'elle repousse, & avec laquelle elle ne peut avoir d'union ni de societé. Or cette antipathie de la pensée, avec tous les attributs de la matiére & du corps, si subtil, si délié, si agité qu'il puisse être, seroit sans contredit impossible, si la pensée émanoit d'une substance corporelle & étenduë.

Il y a en moi quelque chose qui pense, cela est certain: & il est encore certain que je connois clairement ce que c'est que la pensée, je dis pour exemple à ce moment que je pense, *qu'il est impossible que ce qui a été fait, n'ait pas été fait*. On ne sçauroit dire que je connoisse moins la nature de cette pensée, que celle

le d'une ligne, d'un mouvement ou de la situation d'un corps. Il s'agit presentement de rechercher si *cette chose qui pense*, est une substance corporelle ou étenduë, ou bien si c'est une substance qui ne soit pas étenduë, qu'on appelle *un esprit*.

Je ne trouve rien de plus propre a bien examiner cette question, que la méthode de l'incomparable Descartes. Il suppose qu'il ne connoit encore rien au monde que ceci, *je pense; je suis*, afin de voir où cette connoissance nous conduira. On examine ensuite avec toute la distinction, & toute la précision possible, la nature des pensées, ce que c'est que *l'affirmation*, ou la *négation*, ce que c'est que *je veux* ou *je ne veux pas*, ce que c'est que *vérité* ou *fausseté*. Et dans tout cet examen de tant d'opérations claires & distinctes de l'Esprit, on n'apperçoit aucune qualité, aucun mode, aucune liaison nécessaire de toutes ces opérations spirituelles, avec la matiére, avec une substance étenduë. Au contraire on a supposé qu'elle ne subsistoit pas encore, & cependant dans cét examen des opérations de l'esprit, dans cette recherche de la nature de la cause qui les produit, on n'a rien trouvé qui obligeât d'avoir recours à l'existence d'une substance étenduë. On a donc raison de conclurre, qu'une substance qui pense n'est pas une chose étenduë, ou un corps.

On objecte en vain qu'on ne connoit pas toutes les opérations du corps.

Mais on dit qu'une substance étenduë, peut produire des opérations sans que nous puissions connoître comment elles les produit: je l'avouë. Mais il est vrai aussi que ce qu'on apperçoit de l'effet qui est produit par le corps a toûjours de lui-même quelque raport à la substance étenduë. Je vois pour exemple que le fer mis à une certaine distance de l'aimant, s'approche ensuite pour se joindre à cette pierre. Je n'en connois pas la cause: mais je ne vois ici qu'un mouvement, qui peut-être produit par un corps; & rien ne porte mon esprit, à chercher d'autre cause, qu'une substance étenduë. Il en est de même de tous les phénoménes de la nature. En un mot dès qu'on se représente ou figure, ou division, ou mouvement, ou situation, ces idées nous font concevoir malgré nous un corps, une substance étenduë: & toutes les actions que l'on conçoit certainement appartenir à une

à une ſubſtance corporelle, ſont liées à cette ſubſtance par quelqu'un de ces attributs, par la ſituation, par la figure, ou par le mouvement, parce qu'ils en ſont des proprietez inſeparables.

Mais, dès qu'on paſſe aux opérations de l'eſprit, à ſes penſées, à ſes jugemens, à ſes volontez, toutes ces idées de ſituation, de figure, de mouvement, de ſubſtance étenduë diſparoiſſent. Et quoi-que je me connoiſſe moi-même, & que je ſçache ce que je fais, quand je réfléchis ſur mes connoiſſances & ſur mes volontez; quoi-que je faſſe effort pour les pénétrer, & pour en connoître la nature, pour ſçavoir ſi une penſée, un jugement, une volonté eſt jointe à mon eſprit par quelque figure, par quelqu'étenduë, ou par quelque mouvement, je trouve que cela n'eſt pas. Dès que je veux y joindre quelqu'étendüe & diviſer la moitié d'une volonté, ou d'une réfléxion, à la conſidérer comme une action de mon eſprit, ſans aucun raport aux objets que je veux, ou ſur leſquels je réfléchis, je trouve que cette moitié de volonté, ou de réfléxion, eſt quelque choſe d'incompatible avec l'idée que j'ai de ma volonté & de ma réfléxion: on peut raiſonner de même ſi on tâche d'y joindre la figure & le mouvement. Il faut donc néceſſairement conclurre, que l'Eſprit humain n'eſt pas une ſubſtance corporelle, ou étendüe. Car ſi cela étoit, il ſeroit impoſſible, que ces idées de penſées & d'étendüe, de jugement & de figure, de volonté & de diviſibilité, euſſent ſi peu d'union & de liaiſon entr'elles, qu'elles parûſſent incompatibles & inalliables, par toutes les connoiſſances que nous en avons. Il ne ſera plus néceſſaire de s'arrêter aux autres parties de ce jugement que nous formons, quand nous diſons, *qu'il eſt impoſſible, que ce qui a été fait n'aît pas été fait*, parce que les réfléxions que nous avons faites ſur cette prémiére idée expliquent la nature des autres.

L'Eſprit ſe forme des idées de ce qui n'eſt pas, & qui ne peuvent par conſéquent être

La ſeconde partie de ce jugement eſt cette idée, *n'aît pas été fait*. Je demande d'où péut venir cette idée? Si l'eſprit humain étoit un corps, & que ſes pénſées & ſes idées ne fuſſent que les effets d'un corps ou les impreſſions d'un objet

objet corporel, il n'auroit jamais d'idées que de ce qui est effectivement. Concevez un corps, si délié qu'il soit, qui n'ait aucune impression, d'aucun corps, il s'ensuivra nécessairement qu'il n'aura aucune connoissance. Mais on ne comprendra jamais que ce corps délié, qu'on nomme *esprit*, puisse s'appercevoir & faire réfléxion qu'il n'a aucune connoissance. Car quel corps, quel objet pourroit lui imprimer ce mouvement, qu'on nomme *connoissance?* Cependant à considérer cette réfléxion *je ne pense à rien*, comme un acte de l'esprit, il est clair que c'est une action, autant réelle que celle-ci, *je pense à quelque chose.* Quelle sera donc la cause, de cette idée *je ne pense à rien?* Dira-t-on, que c'est, parce qu'il n'y a aucun objet qui excite l'ame à penser? Mais il s'ensuit seulement de là, que l'ame ne doit pas penser, parce que cette absence de tout objet, est un pur néant qui ne peut rien produire. Or néanmoins l'esprit agit réellement & effectivement, quand il fait cette reflexion, *je ne pense à rien.* Dira-t-on, que c'est l'esprit lui-même, qui s'apperçoit de cette situation, dans laquelle il est privé de l'impression de toutes sortes d'objets? Mais c'est parler, pour parler, & sans sçavoir ce qu'on dit. Car il est clair, à examiner de près cette réponse, que sans y penser, on pose ici deux sortes d'Esprits, ou deux parties d'un même esprit, ce qui est la même chose. On parle d'un esprit qui est dans une telle situation, supposé que ce soit dans une situation de repos, qui fait qu'on ne pense à rien, & un autre Esprit ou une autre partie d'esprit, qui s'apperçoit de cette situation tranquille, surquoi il fait cette réfléxion, *je ne pense à rien.* produites, par aucun corps.

On voit par cet examen que la question reviendra toûjours, car il s'agira encore de sçavoir, ce qui est cause, que cette partie d'esprit fait cette réfléxion, *je ne pense à rien.* Et tant qu'on parlera de substance corporelle & étendüe, qui doit recevoir d'ailleurs l'impression de la pensée, il faudra aller à l'infini, pour trouver la prémiére cause de cette idée *je ne pense à rien.* Or ce progrès à l'infini est absurde & impossible, sur tout dans une Cause finie & bornée comme

eſt l'eſprit de l'Homme. Il faut donc de toute néceſſité que la cauſe de cette réfléxion, *je ne penſe à rien*, ſoit une cauſe qui tire la penſée de ſon propre fond, une cauſe à laquelle la faculté de penſer ſoit eſſentielle: d'où vient quelle penſe non-ſeulement à la vûë d'un objet, ou d'une ſubſtance pour en conſidérer les qualitez & les effets; mais qu'elle s'exerce auſſi ſur le néant, par la faculté eſſentielle qu'elle a de penſer. Ainſi elle ne ſe repréſente pas ſeulement *ce qui a été fait*, elle raiſonne encore ſur ce qui *n'a pas été fait*; elle compare l'idée de *ce qui eſt*, & de *ce qui n'eſt pas*; elle juge ces deux idées incompatibles; elle comprend ce que c'eſt que l'*être* & le *néant*; elle conçoit que comme *tout ce qui exiſte* eſt capable de quelqu'action, de même auſſi le *néant* eſt une idée dont on ne ſçauroit affirmer quoi-que ce ſoit, n'ayant ni attributs, ni qualitez, ni actions, ſelon cette maxime, *non entis nullæ ſunt affectiones*. Par conſéquent, puiſque l'eſprit humain raiſonne ſur ce qui *n'eſt pas*, comme ſur *ce qui eſt*, il s'enſuit qu'il agit & qu'il penſe ſans être aidé d'aucun objet. Il n'y a donc que la ſeule faculté qu'il a de penſer, qui ſoit le principe de ſes actions, tellement qu'il faut de néceſſité admettre dans la nature une ſubſtance, dont l'eſſence conſiſte dans la faculté de penſer.

On veut ſçavoir ſi cette ſubſtance eſt étendüe: la queſtion eſt facile à décider. Car entre une ſubſtance dont *l'eſſence eſt de penſer*, & entre *une penſée*, il n'y a rien entre deux, c'eſt une cauſe qui atteint immédiatement ſon effet: deſorte qu'il ne faut pas croire, que l'étendüe, la figure ou le mouvement ayent pû s'y gliſſer par des voyes ſubreptices & ſecrétes, pour y demeurer *incognitò*. Si elles y ſont, il faut néceſſairement, ou que *la penſée*, ou que *la faculté de penſer*, les découvre. Il eſt pourtant clair par ce que nous avons dit, que ni la faculté de penſer, ni la penſée, ne renferment aucune idée d'étendüe, de figure ou de mouvement. Il eſt donc certain que la *ſubſtance qui penſe* ou l'eſprit humain, n'eſt pas *une ſubſtance étendüe*, c'eſt-à-dire un corps.

Si l'eſprit étoit un corps, il ne pourroit

La troiſiéme partie de ce jugement, *qu'il eſt impoſſible que ce qui a été fait, n'aît pas été fait*, c'eſt la répugnance que ces

ces deux idées ont l'une avec l'autre, *ce qui a été fait, ne peut n'avoir pas été fait.* Ce feroit une rare découverte de nous apprendre, par quel mouvement d'atômes, l'homme pourroit former ce jugement. On comprend bien, que le corps peut recevoir des impreffions de ce qui eft: mais on ne conçoit point qu'il en puiffe recevoir de ce qui n'eft pas. Quand on voit de la neige, on peut joindre l'idée de *blanc*, à celle de l'objet. Quand on voit un quarré, on à l'idée d'un quarré. Mais qu'elle puiffance, qu'elle faculté, qu'elle impreffion pourroit faire, fi l'efprit étoit un corps qu'il raffemblât ces idées, pour juger de leur proportion & de leur difproportion, pour découvrir, qu'une telle propriété, qu'un tel effet peut appartenir à ce corps, & qu'une autre propriété ne lui peut appartenir? Néanmoins dans ce jugement, que nous examinons, l'efprit compare deux idées, dont il n'a aucun objet qu'il aît pû appercevoir, par les impreffions qu'il en auroit reçûës. L'une eft *ce qui a été fait*, ou ce qui a été. C'eft un objet fi univerfel qu'il comprend tout; qu'il foit, ou qu'il ne foit pas, il n'importe, il fuffit qu'il aît été. Il faut donc que l'efprit s'excite foi-même, à penfer à ce qui a été, parce qu'aucun objet préfent n'eft pas capable de lui-même, d'imprimer à l'efprit aucune idee du paffé. A cette idée du paffé, ón en joint une autre de ce qui n'eft pas, *ce qui a été fait, ne peut n'avoir pas été fait.* Je voudrois bien qu'on me dît, d'où l'ame puiferoit ce raifonnement de poffibilité, & d'impoffibilité, ou de contradiction, fi elle n'avoit pas en elle-même la faculté de raifonner?

Comparer les idées entre elles.

Mais afin que l'on comprenne mieux la queftion, il faut fçavoir ce qu'on entend ici, quand on parle d'une fubftance qui a en foi-même la faculté de raifonner. On oppofe cette idée & cette définition, à la penfée de ceux qui confidérent l'ame, comme un certain affemblage de petits corps déliez, fubtils & fort agitez qui fe trouvent dans le corps humain, foit au cœur foit au cerveau, où ils recoivent les impreffions des objets qui nous environnent & agiffent fuivant ces différentes impreffions; d'où il s'enfuit que toutes les idées & les penfées n'y font produites, que par les impref-

sions des objets. De fait, si l'Esprit humain n'est autre chose qu'un assemblage de ces petits corps, on ne conçoit pas que les impressions des objets, puissent y apporter d'autre changement que de nouveaux mouvemens, ou de nouvelles déterminations de mouvement, de nouvelles figures ou de nouvelles situations. Cela est clair & toutes ces choses néanmoins n'ont aucun raport naturel avec l'idée, qu'elles impriment dans l'ame. Il faut nécessairement que ce soient des signes d'institution, qui supposent une Cause qui les ait établis ou qui les connoisse.

Les signes d'institution prouvent que l'Esprit n'est pas corporel.

On prendra l'exemple de la parole pour mieux faire concevoir la force de l'argument. Quand on entend dire *Dieu*, l'Arabe reçoit le même mouvement d'air à la prononciation de ce mot que le François, le tympan de son oreille; ces petits os qu'on nomme l'enclume & le marteau reçoivent de ce mouvement d'air, la même secousse & le même tremblement qui se fait dans l'oreille & dans la tête d'une personne qui entend la langue Françoise. Par conséquent tous ces petits corps, qu'on suppose composer l'esprit humain, sont remuez de la même maniére & reçoivent les mêmes impressions dans la tête d'un Arabe que dans celle des François. Or si ces petits Esprits, composent l'Esprit humain, il s'ensuit nécessairement que l'Esprit humain recevra les mêmes impressions & les mêmes idées à la prononciation du nom de *Dieu*, soit que ce soit l'esprit d'un Arabe, ou que ce soit l'esprit d'un François, parce que ces petits corps subtils & agitez, qui composent l'Esprit humain, selon Epicure & les Athées, ne sont pas d'un autre nature chez les Arabes que chez les François. Pourquoi donc l'Esprit de l'Arabe ne se forme-t-il à la prononciation du nom de *Dieu*, aucune autre idée que celle d'un son, & que l'esprit d'un François, joint à l'idée de ce son, celle d'un Etre tout parfait, Créateur du Ciel & de la Terre? Voici un détroit pour les Athées, & pour tous ceux qui nient la spiritualité de l'ame, d'où ils ne pourront se retirer, puisque jamais ils ne pourront rendre raison de cette différence qui se rencontre entre l'esprit de l'Arabe & celui du François.

Cet

Cet argument est sensible quoi-qu'on n'y fasse pas assez de reflexion. Car chacun sait que cette différence vient de l'etablissement des Langues; suivant lequel on est convenu de joindre au son de ce mot *Dieu*, l'idée d'un *Etre tout parfait*. Et comme l'Arabe, qui ne sait pas la Langue Françoise, ignore cette convention, il ne reçoit que la seule idée du son, sans y en joindre aucune autre. Cette vérité est constante, & il n'en faut pas davantage pour détruire les principes d'Epicure. Car je voudrois bien savoir, s'il n'y avoit dans l'homme une substance qui eût d'elle-même, & essentiellement la faculté de penser, & de tirer les idées de son propre fond, selon les besoins qu'elle en a, à qui s'addresséroit-on, quand on avertiroit un Arabe de se former les mêmes idées à l'ouie de ce mot *Dieu*, que celles qu'il joint au mot *Alla?* Quelle seroit la partie contractante dans cette convention, *à ce mot Dieu, je joindrai l'idée d'un Etre tout parfait*. Ce ne sera pas ce Corps sensible & palpable chacun en convient. Ce ne sera pas aussi cet amas de corps subtils & agitez, qui font l'Esprit humain selon le sentiment d'Epicure, parce que ces Esprits recoivent toutes les impressions de l'objet, sans pouvoir rien faire au delà. Or ces impressions étoient les mêmes & parfaitement semblables, lorsque l'Arabe entendoit prononçer ce mot *Dieu*, sans sçavoir pourtant ce qu'il signifioit.

Dira-t-on que depuis qu'on entend la langue Françoise le mot *Dieu*, produise d'autres mouvemens? Mais cela n'est pas vrai, le mouvement de l'air ne change pas à la prononciation du mot *Dieu*, depuis que l'Arabe sçait ce que ce nom signifie. La langue, le gosier & les lévres gardent toûjours la même situation pour le prononcer: & par consequent le mouvement de l'air étant toûjours semblable, il doit nécessairement produire les mêmes impressions dans l'oreille & dans le cerveau de l'Arabe qui l'écoute, depuis qu'il sçait la signification du mot, comme il faisoit auparavant. Il faut donc necessairement qu'il y aît, quelqu'autre Cause que ces petits corps, avec laquelle on convienne qu'à l'ouie de ce mot *Dieu* elle se représentera l'*Etre tout parfait*;

fait; de la même maniére, qu'on peut convenir, avec le Gouverneur d'une Place assiégée, qu'à la décharge de vingt ou trente volées de canon, il doit assûrer ses habitans qu'ils seront bien-tôt secourus. Mais comme ces signaux seroient inutils, si on ne supposoit dans la Place un Gouverneur sage & intelligent, pour raisonner & pour tirer de ces signaux les conséquences, dont on seroit convenu avec lui: de même aussi, il est nécessaire, de concevoir dans l'homme un principe capable de former telles ou telles idées, à telle ou telle détermination, à tel ou tel mouvement de ces petits corps, qui reçoivent quelqu'impression de la prononciation des mots, comme l'idée d'un *Etre tout parfait*, à la prononciation du mot *Dieu*. Ainsi il est clair & certain qu'il y doit avoir dans l'Homme une Cause dont l'essence soit de pouvoir penser, avec laquelle on convient de la signification des mots. Il est encore clair & certain que cette Cause ne peut-être une substance matérielle, parce que l'on convient avec elle, qu'au mouvement de la matiére, ou de ces petits corps, elle se formera telle, ou telle idée. Il est donc clair & certain que l'Ame de l'Homme n'est pas un corps, mais que c'est une substance distinguée du corps, de laquelle l'essence est de penser, c'est-à-dire, d'avoir la faculté de penser.

Il en est de même des objets visibles.

On pourroit peut-être s'imaginer, qu'il en est autrement des idées des objets, que nous appercevons par la vûë, que de celles que nous avons reçûës par l'ouïe: on se tromperoit néanmoins. A considérer la chose de près, il n'est pas difficile de reconnoître, qu'il en est de l'idée des objets qui se présentent à nos yeux, comme des sons qui frappent l'oreille; & comme il est nécessaire qu'on soit convenu avec un Arabe, qu'il se représentera un Etre tout parfait, à la prononciation du mot françois *Dieu*, il faut aussi de même, qu'il y ait une certaine convention entre les impressions que les objets font au fond de nos yeux & nôtre esprit, pour se représenter tels ou tels objets, à la présence de telles ou de telles impressions. Car prémiérement, quand on a les yeux ouverts en pensant fortement à quelqu'autre chose, il arrive très souvent qu'on n'apperçoit pas les objets, qui sont devant

devant nous, quoi-qu'ils envoyent à nos yeux, les mêmes eſpéces & les mêmes raïons, que lors qu'on y fait plus d'attention. Deſorte qu'outre tout ce qui ſe paſſe dans l'œil & au cerveau, il faut qu'il y aît encore quelque cauſe qui conſidère & qui examine ces impreſſions de l'objet, pour le voir & pour le connoître.

Mais il faut encore que cette cauſe qui examine ces impreſſions, puiſſe ſe former à leur préſence l'idée de l'objet, qu'elles nous font connoître. Car il ne faut pas s'imaginer que ces impreſſions que produit un objet dans nôtre œil & dans le cerveau puiſſent être ſemblables à cet objet. Je ſçai qu'il y a des [a] Philoſophes qui ſe repréſentent ce qui émane des corps, & qu'ils nomment *des eſpéces intentionnelles*, comme de petits portraits de l'objet: mais cette philoſophie ne paroît pas conforme à la raiſon. Car quand je regarde un cheval noir, pour exemple, ſi ce qui émane de ce cheval, qu'on appelle *eſpéce intentionelle*, étoit ſemblable au cheval, l'air devroit recevoir l'impreſſion de la noirceur, puiſque cette eſpéce doit être imprimée dans l'air, ou dans l'eau ou dans le verre au travers duquel elle paſſe, avant que de venir à mon œil: & on ne pourra rendre aucune raiſon ſuffiſante de cette différence qui s'y trouve, ni dire pourquoi cette eſpéce intentionnelle imprimeroit ſa reſſemblance dans mon œil, & dans les eſprits du cerveau, ſi elle ne les a pas imprimées dans l'air, parce que les eſprits du cerveau ſont & plus ſubtils & plus agitez, que n'eſt l'air, ou l'eau & le criſtal,

[a] Lucréce lib. 4. ℣. 726.
Nunc age quæ moveant animum res accipe, & unde
Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis,
Principio hoc dico, rerum ſimulacra vagari
Multa modis multis, in cunctas undique parteis
Tenuia, quæ facilè inter ſe junguntur in auris
Obvia cum veniunt . . . . .
Et plus bas ℣. 751.
Quæ cum mobiliter ſummâ levitate feruntur
Ut prius oſtendi; facilè uno commovet ictu
Quælibet una animum, nobis ſubtilis imago:
Tenuis enim mens eſt, & mirè mobilis ipſa.

Voyons préſentement ce qui peut mouvoir l'eſprit, & recherchons en peu de mots d'où il reçoit les impreſſions qu'il a. Je dis prémiérement que les objets envoient de toutes parts & de différentes maniéres, pluſieurs petits corps qui ſe joignent dans les airs quand ils ſe rencontrent, afin de repréſenter l'objet, qui les envoye...... Qui étant agitez avec beaucoup de légéreté, comme je l'ai déja montré, chacune de ces eſpéces forme aiſément d'un ſeul coup, une image de l'objet dans l'ame, parce que l'eſprit eſt fort délié & fort ſuſceptible de mouvement.

criſtal, par le moyen deſquels cette eſpéce eſt parvenuë juſqu'à moi.

On ne peut pas encore à mon avis, ſuivant cette philoſophie rendre de raiſon ſuffiſante, pourquoi nous n'appercevons pas les objets dans l'obſcurité. Car quand je ſuis dans une chambre fermée, proche d'un objet, pourquoi ne l'appercevrois-je pas, s'il envoye de lui-même *des eſpéces intentionnelles*, qui le repreſentent? J'en ſuis proche, j'ouvre les yeux; je fais tous mes efforts pour l'appercevoir, & pourtant je ne vois rien. Il faut donc croire de toute néceſſité, que je n'apperçois les objets, que par la lumiére qu'ils réfléchiſſent à mes yeux, qui eſt diverſement déterminée, ſelon la diverſité de la figure, du mouvement & de la couleur de l'objet. Or entre des rayons de lumiére diverſement déterminez, & l'objet que j'apperçois, pour exemple, *un cheval noir*, il y a ſi peu de proportion & de reſſemblance, qu'il faut reconnoître une Cauſe ſupérieure à tous ces mouvemens, qui ayant en ſoi-même la faculté de penſer, produit des idées, de tel ou de tel objet, à la préſence de telles, ou de telles impreſſions, que les objets cauſent dans le cerveau, par l'organe des yeux, comme par celui de l'oreille.

Quelle ſera donc cette cauſe? Si c'eſt un corps, on retombe dans toutes les difficultez, comme auparavant. On ne trouvera que des mouvemens & des figures: & rien de tout cela n'eſt la penſée que je cherche. Sera-ce huit, dix ou douze atômes, qui compoſeront cette penſée, & cette réfléxion, ou quel autre nombre on voudra? Suppoſons que ce ſoit dix atômes, je demande ce que fait chacun de ces atômes, eſt-ce une partie de ma penſée, ou ne l'eſt elle pas? Si elle n'eſt pas une partie de ma penſée, elle n'y contribuë rien, ſi elle en eſt une partie, ce ſera la dixiême. Or bien loin que je conçoive la dixiême partie d'une penſée, qu'au contraire je ſens clairement que ma penſée eſt indiviſible, & qu'elle n'a point de parties. Soit que je penſe à tout un cheval, ou que je ne penſe qu'à ſon œil, ma penſée eſt toûjours une penſée & une action de mon ame de même nature & de même

me espéce. Soit que je pense à la vaste étendüe de l'Univers, ou que je médite sur un atôme d'Epicure & sur un point matémathique, soit que je pense à l'Etre ou que je médite sur le Néant, je pense, je raisonne, je fais des réfléxions: & toutes ces opérations de mon ame, sont en qualité d'actions de mon esprit, toutes semblables, & parfaitement uniformes. Elles ne sont donc pas un amas de certains petits corps, puisque dans une diversité si grande & si infinie d'objets, entre l'Etre & le Néant qui doivent faire des impressions si opposées & si contraires sur ces petits corps, j'apperçois toûjours que je pense également, & que mes pensées, sont toûjours de même nature, en qualité d'actions de l'ame & de l'esprit. Il faut donc de toute nécessité, que l'Esprit soit d'une autre espéce que le corps, & d'une nature supérieure au corps, puisqu'il s'exerce & qu'il agit sur le néant comme sur le corps, sur ce qui n'est pas, comme sur ce qui existe.

Dira-t-on que la pensée, est un assemblage de ces dix atômes, ou de quelqu'autre nombre qu'on voudra choisir? Mais si c'est un assemblage de dix atômes. Ces atômes pour former la pensée seront en mouvement, ou en repos. S'ils sont en mouvement, je demande de qui ils ont reçû mouvement? S'ils l'ont reçû de l'objet, on en aura la pensée autant de tems que durera cette impression. Ce sera comme une boule poussée par un mail; elle produira tout le mouvement, qu'elle aura reçû: il ne sera pas à son pouvoir de l'augmenter ni de le diminuer, de le faire cesser & de le recommençer. Or cela est manifestement contre l'expérience. Dans toutes les pensées de choses indifférentes, où les passions du cœur n'ont aucun interêt, je pense quand il me plaît, & quand il me plaît, je quitte ma pensée; je la rappelle quand je veux, ou j'en choisis d'autres à ma phantaisie. Je suis donc le maître & le principe de ces pensées, ou de ces mouvemens, si on veut parler ainsi. Et par conséquent il y a chez moi, une Cause supérieure à toutes ces déterminations de petits corps, à toutes ces impressions que l'objet peut produire. Or une cause supérieure à tous ces corps, ne peut

pas être corporelle. Il seroit encore plus ridicule de s'imaginer, que la pensée consistât dans le repos de l'assemblage de ces petits corps, & on ne s'arrêtera pas à refuter cette imagination.

Dieu nous a donné le pouvoir de former des idées, lorsque nous avons l'impression des Corps.

Il faut donc reconnoître nécessairement dans l'Homme un principe, une cause qui a en elle-même, & dans son essence la faculté de penser, de délibérer, de juger, & de vouloir : quoi-qu'elle exerce ordinairement ses opérations à la présence d'un objet qui cause telle ou telle détermination aux esprits du maux qui sont dans le cerveau, de même qu'un Arabe se forme l'idée d'un Etre tout parfait à ce nom de *Dieu*, quand on lui a appris la signification de ce mot. Si on demande, qui a enseigné à nôtre Esprit à se former telles ou tellés pensées, à la présence de telles, ou de telles déterminations & impressions, il est certain que ce ne peut-être aucune autre Cause que l'Auteur de nôtre nature.

Ayant reçû de cet Auteur, un Etre, un Esprit qui a la faculté de penser, il recherche, il approfondit ces idées. Il les compare les unes avec les autres, & voit leur conformité, ou leur disproportion. Il juge dans la proposition que nous examinons *que ce qui a été fait, ne peut, n'avoir pas eté fait*. Ainsi *ce qui n'a pas été fait*, un pur néant qui ne peut produire aucune impression parce qu'il ne peut agir, ne laisse pas d'être l'objet de la pensée, de même que ce qui existe. L'Esprit par sa propre vertu, & par la faculté qu'il a de penser, tire le néant de ses abymes, pour le confronter avec l'être, & pour reconnoître, que ces deux idées du *néant* & de l'*être* se détruisent réciproquement.

Un Corps ne peut juger de ce qui implique contradiction.

Je voudrois bien qu'on me dît, ce qui peut conduire mon esprit à s'appercevoir *des choses qui impliquent coutradiction?* On conçoit facilement que l'esprit peut recevoir de différens objets, des idées qui sont contraires & opposées. On voit des objets, de couleur blanche, on en voit d'autres, de couleur noire, on sent & le chaud & le froid. Mais pour juger qu'il est impossible qu'il y aît une montagne sans vallée, qu'il est impossible que deux ne soient pas deux, il faut que l'esprit aille beaucoup plus loin que là où la seule perception de l'objet le conduit. Car quand on dit qu'*une*

chose

chose implique contradiction, on ne veut pas seulement dire, qu'on ne connoît point de puissance capable de la produire: mais on assûre formellement que la chose ne peut-être faite, même par une puissance infinie. Il faut pour cet effet que l'Esprit humain tire de son propre fond, d'autres idées que celles là seules, que les objets peuvent produire. Ainsi dans la proposition que nous examinons, on voit cette idée de *ce qui n'a pas été fait*, qui ne vient d'aucun objet, c'est l'idée du Néant, on y voit encore une idée de l'incompatibilité qu'il y a entre *l'être* & le *néant*, qui nous fait juger *qu'il est impossible que ce qui a été fait, n'ait pas été fait*. D'où vient cette idée d'incompatibilité, ce jugement d'impossibilité, si ce n'est d'une Cause supérieure à toutes les impressions des objets, qui connoît la nature de ces idées, qui réfléchit sur elles & qui prononce son jugement? Il me semble qu'il est autant facile d'appercevoir & de sentir au dedans de nous, cet Esprit supérieur aux corps quelques déliez & subtils qu'ils soient, qui agit & qui s'exerce sur ces idées, comme il est aisé de reconnoître un habile Peintre, dans une galerie ornée de tableaux qui considére & qui juge de la beauté, ou de la grossiéreté de ces ouvrages, & de le distinguer de ces peintures.

On a de la peine à concevoir la nature de l'Esprit, parce qu'on suppose toujours sans y penser que c'est un corps.

Si on médite attentivement ce que nous venons de dire dans ce chapitre, je ne doute pas qu'on n'y trouve des preuves démonstratives de la différence essentielle qu'il y a entre l'esprit humain & un corps. On parle de la connoissance de la nature de l'Esprit, comme d'une chose fort obscure: mais on ne prent pas garde, que cette obscurité ne vient que d'un faux supposé dont-on ne s'apperçoit pas, qui est que l'Ame est corporelle. Delà vient que si on se sert des idées qu'on a du corps & de ses attributs, pour les employer à la recherche de la nature de l'esprit, on s'embarasse, on s'égare infiniment plus, que si on vouloit trouver de la ressemblance & de l'égalité, en des choses inégales & dissemblables. Mais si on laisse à part toutes ces idées que nous avons du corps & de ses attributs les plus essentiels, de son étenduë, de sa figure, de sa situation & de ses mouvemens; en

en un mot si sans penser au Corps, on s'applique à connoître la nature de l'Esprit, on trouvera qu'il n'y à rien de plus facile à connoître ni de plus manifeste, que la nature de nôtre Esprit. Nous sentons, nous connoissons toutes ses opérations; & nous sommes pleinement convaincus que nous les sentons & que nous les connoissons. On sent & on connoit ses idées, ses pensées, ses déliberations, ses doutes, ses jugemens, ses volontez. Soit qu'il s'arrête pour réfléchir, ou qu'il avance dans ses connoissances, soit qu'il pense, ou qu'il ne pense pas, c'est-à-dire, qu'il n'aît que des pensées vagues, à quoi on ne fait aucune attention, soit qu'il affirme, ou qu'il nie; qu'il connoisse une vérité ou une fausseté; qu'il vueille quelque chose, ou qu'il ne la vueille pas, tout cela nous est clairement connu. On pénétre toutes ces opérations, on les sent, on les connoît: & quand je m'arrête à toutes ces choses, pour définir l'Esprit, *une substance qui pense*, cette proposition est de toutes les propositions, celle que je sens & que je connois le plus certainement, le plus clairement & avec le plus de distinction. Il n'y a ni doute, ni obscurité: la lumiére du Soleil n'est ni plus claire, ni plus sensible. Je connois donc mon esprit clairement & certainement.

D'où peuvent donc venir les ténébres qu'on y rencontre? Ce n'est pas de la nature de mon Esprit; elle brille de sa propre clarté & se manifeste d'elle-même. D'où peut donc sortir cette obscurité, que plusieurs croyent y appercevoir? Elle ne peut, sans contredit, procéder d'aucune autre origine, que du préjugé secret, mais faux, qu'on a, que l'Esprit humain est ce qu'il n'est pas. On bâtit sans s'en appercevoir sur ce principe, que tout ce qui existe est corporel & matériel,& supposant sans y prendre garde que l'Esprit doit être un corps, on recherche qu'elle est la nature de ce corps. C'est pourqoui les idées d'étenduë, de figure & de mouvement, sortent continuellement de ce principe qu'on a supposé sans réfléxion,pour se présenter à l'Esprit: & parce qu'elles sont inalliables & incompatibles d'elles-mêmes avec la nature de l'Esprit, delà viennent ces ténébres & ces obscuritez, qui nous aveuglent & qui nous font croire, que la nature de l'Esprit ne se peut connoître. A suivre

vre le faux principe qu'on ſuppoſe, il ne faut pas s'en étonner. Car dire dans cette penſée, que l'eſprit de l'homme ne ſe peut connoître, c'eſt dire que l'Eſprit n'eſt pas un corps ou une ſubſtance étenduë, & cela eſt véritable & certain. Rien au monde n'eſt plus différent d'aucune choſe, que la nature de l'eſprit l'eſt de la nature du corps.

Il eſt tems de former une démonſtration, de tout ce qu'on a expliqué dans ce chapitre, afin que ceux qui n'auront pas compris d'abord les preuves & les raiſons qu'on a alléguées, puiſſent les rélire & les raporter à cet argument, qu'on réduira en forme, pour ſatisfaire ceux qui ont le goût de l'Ecole.

On forme l'argument qu'on a expliqué dans ce chapitre, pour prouver que l'eſprit humain n'eſt pas corporel.

Deux choſes ſont différentes en nature & en eſpéce, quand elles ont des propriétez, des qualitez, & des effets oppoſez, & qu'elles produiſent des idées diverſes, & requiérent des définitions différentes, pour repréſenter leur nature & leur eſſence. Cette propoſition ne peut-être conteſtée; elle renferme toutes les ſources & toutes les cauſes de diſtinction & de diverſité, qu'on peut ſe figurer entre deux objets. Si on recherche, pourquoi une pierre n'eſt pas un cheval, pourquoi de l'eau n'eſt pas du feu; on n'en peut rendre d'autre raiſon, ſinon que les idées que nous en avons ſont différentes, qu'on les définit diverſement, que leurs propriétez, leurs qualitez, & leurs effets ſont diſſemblables & de différente nature.

Or il eſt certain que les idées que nous avons de l'Eſprit humain & du Corps en général, ſont différentes, de même que leurs définitions. Leurs propriétez, leurs attributs, leurs opérations, leurs effets, n'ont rien de commun, & ſont entiérement diſſemblables. On connoit clairement que l'eſſence d'un corps conſiſte à être étendu, diviſible, figuré & ſuſceptible de mouvement & de repos. On connoît clairement que l'eſſence d'un Eſprit eſt de penſer, de délibérer, de raiſonner, de juger & de vouloir: & on connoit encore clairement, comme on l'a montré, qu'une penſée, un jugement & une volonté, n'enferment, ni étenduë, ni figure, ni diviſibilité.

Donc il s'enſuit néceſſairement, que la nature de l'Eſprit eſt différente de la nature du Corps, c'eſt-à-dire, que l'Eſ-

prit n'est pas un Corps. Je ne sçai ce qu'on peut appeller démonstration, si ceci n'en est pas une.

CHAPITRE VIII.

Preuves de l'Existence d'un Etre spirituel, tirées de la Liberté de l'Homme.

Ce que c'est que la volonté.

ON a mis ci-dessus entre les opérations de l'Ame ses volontez ou ces actions par lesquelles elle veut ou ne veut pas quelque chose. Il faut présentement examiner la nature de ces actions, pour reconnoître si elles peuvent sortir d'un principe matériel, ou si elles sont des actes d'un Etre spirituel. La volonté, est à proprement parler, l'Ame de l'homme considérée, comme ayant en soi-même un pouvoir sur ses propres actions, & sur celles du Corps qui lui sont soûmises. Une acte de volonté, emporte deux choses, la connoissance de soi-même, & celle de son indépendance. Il faut remarquer pour une seule fois, que quand on parle ici d'indépendance, on n'exclut pas la dépendance où nous sommes du Créateur. C'est donc ce pouvoir & cette indépendance de l'Ame, qu'on nomme *Liberté.*

L'Homme ne peut douter de sa Liberté.

Je ne comprens pas, qu'il y aît des personnes raisonnables, qui puissent douter un moment de leur liberté, puisque c'est une vérité & un fait de connoissance & de sentiment. Il n'y a rien de plus vif que ce sentiment; il n'y a rien de plus clair que cette connoissance. Néanmoins cette Liberté toute claire & certaine qu'elle est, n'est qu'une chimére selon la philosophie d'Epicure, & dans le systême des Athées. Car, s'il n'y a point d'Etre spirituel en l'Homme, si tout y est corps, tout y doit suivre nécessairement l'impression qu'on reçoit des objets, & tout ce que les Hommes font, ne seroit qu'une suite nécessaire, inséparable & inévitable, de l'impression & du mouvement qu'on auroit reçû de l'objet. On doit agir par la même fatalité, que se meut une bille poussée par le billard : soit qu'elle rencontre une autre

autre bille, à laquelle, elle communique une partie de son mouvement, ou qu'elle soit réfléchie par les côtez de la table sur laquelle elle roule, il faut nécessairement, qu'elle suive l'impression qu'elle a reçûë. Il n'est pas à son pouvoir, ni de s'arrêter & de suspendre son mouvement, ni d'en changer en façon du monde la détermination. Or pour croire que l'homme agisse de cette maniére, il faut s'étourdir l'esprit jusqu'à ce dégré d'assoupissement, qu'on ne puisse faire aucune réfléxion sur soi-même & sur ses actions.

Epicure a été obligé de sentir & de reconnoître ce principe de liberté & ce pouvoir que nous avons sur nos actions. Mais quand il en a voulu rechercher la Cause, on peut dire qu'il s'est expliqué d'une maniére, qui fait honte à la raison. Il dit [a] que, si les atômes se portoient toûjours en droite ligne de haut en bas par leur propre poids, il y auroit une fatalité de destin, dans tous les mouvemens. Mais comme il apperçoit une Liberté de mouvement, dans les animaux comme dans les hommes, il dit que la cause de cette Liberte, vient de la déclinaison du mouvement des atômes. N'est-ce pas là une belle philosophie? N'est-ce pas une honte *Lib. 2. ℣. 250. & seqq.*

te

[a] Lucrece au livre 2 ℣. 246. parle ainsi pour refuter le destin & la nécessité, & pour établir la liberté.

Namque hoc in promptu, manifestumque esse videmus
Pondera, quantum in se est, non posse obliqua meare
Ex supero cùm precipitant, quod cernere possis,
Sed nihil omnino rectà regione viai
Declinare, quis est, qui possit cernere sese?
Denique si semper motus connectitur omnis
Et vetere exoritur semper novus ordine certo:
Nec declinando faciunt primordia motus
Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,
Ex infinito ne caussam, caussa sequatur:
Libera per terras, unde hæc animantibus exstat,
Per quam progredimur, quò ducit quemque voluptas
Unde est hæc, inquam, fatis avolsa voluntas?

Quelques-uns lisent ce vers *unde est hæc* ... avant celui qui le précéde *per quam progredimur.*

Lucrece dit, qu'il est facile d'appercevoir & que nous le voyons clairement que les corps pésans ne sauroient d'eux mêmes aller obliquement, quand ils sont précipitez d'en haut, comme il est facile de voir. Mais il n'est pas si aisé de connoître quand ils se détournent un peu de la ligne droite. Enfin, si tout mouvement est toûjours dans une telle concaténation de causes qu'un nouveau suive d'un autre qui le précéde; & si les principes en déclinant ne font point un autre principe de mouvement qui rompe les loix du destin, depuis qu'une cause n'en suive toûjours une autre à l'infini, d'où vient que la volonté des Animaux qui sont sur la Terre demeure libre? D'où vient, dis-je, que cette volonté, par laquelle nous allons où la volupté nous entraine, est arrachée au destin?

te que l'Esprit humain ait pû digérer de telles sottises, de telles absurditez ?

La Liberté est une chimére dans la philosophie d'Epicure.

On a montré que la pesanteur de ces atômes est impossible. Mais supposons qu'elle soit véritable, il s'ensuit que ce mouvement de déclinaison, est inventé à plaisir, parce que s'il y a réellement un *haut* & un *bas*, dans l'espace infini de l'Univers, ce qui est ridicule, il faudroit néanmoins réjetter ce mouvement de déclinaison, parce que le poids d'un atôme le portant en bas, il y doit nécessairement tendre toûjours en droite ligne, par le chemin le plus court, puisqu'il ne peut rencontrer d'obstacle en cet espace vuide, & que rien ne peut changer la détermination de son mouvement.

La déclinaison des atômes ne sert de rien pour éviter la fatalité.

Posons encore cette déclinaison du mouvement des atômes ; comment Epicure pourra-t-il rompre la fatalité du destin, à l'aide de cette déclinaison ? C'est un vain secours pour lui, parce que la raison apperçoit clairement, qu'un corps qui à reçû une impression de mouvement la suit nécessairement en toutes ses différentes déterminations : & soit qu'il aille de bas en haut, de droite à gauche, soit qu'il se meuve en ligne droite, ou de biais, il suit toûjours avec la même nécessité, toute l'impression, qu'il a reçûë d'un autre corps, ou celle que son propre poids lui donne pour parler avec Epicure. Il semble que ce Philosophe n'ait conçû de fatalité & de destin, que dans la ligne droite de haut en bas, & qu'il fasse consister la liberté dans les réfléxions & dans les bricoles du mouvement. Est-il possible qu'on aît pû amuser l'Esprit humain de telles impertinences ? Ce Philosophe s'est servi de cette déclinaison d'atômes, à tout usage. Nous avons vû qu'il l'a employée, à faire rencontrer ses atômes pour se joindre, & pour former quelque corps composé. Ainsi la même déclinaison de principes, qui a formé, le bois & les pierres, fait présentement la liberté de l'Homme. Peut-on, sans s'aveugler soi-même digérer de telles absurditez ? Avec tout cela néanmoins Epicure n'a encore rien gagné, car il est obligé d'avouër malgré lui, que la volonté donne le principe, à toutes les déterminations

de

de nos actions, & que de là le mouvement s'imprime dans les membres du corps.

Declinamus item motus, nec tempore certo,
Nec regione loci certa, sed ubi ipsa tulit mens.
Nam dubio procul his rebus sua cuique voluntas
Principium dat: & hinc motus per membra geruntur.

On voit que ce Philosophe, contraint de dire, ce qu'il sentoit en lui-même, a parlé de la volonté, comme du prémier principe de nos mouvemens. C'est une verité qu'il n'a pû étouffer, quoi-que dans ses principes, la volonté ne soit qu'un nom, qui ne peut signifier rien autre chose, que la détermination des petits atômes qui font mouvoir nos corps. Mais il s'agit de connoître quel est ce prémier principe de détermination, & de sçavoir si ce sont les objets, ou quelqu'autre Cause supérieure à toutes les impressions que les objets sont capables de produire. Aussi ses Sectateurs, & généralement tous ceux qui nient l'existence d'un Etre spirituel sont contraints d'avouër, que nous agissons nécessairement suivant les différentes déterminations que nous recevons des objets. Ils croyent que la liberté ne consiste en autre chose, qu'en ce que nous connoissons, que nous sentons ces mouvemens, & que de plus nous ne sentons aucune violence, ni aucune contrainte dans nos actions, ce qui fait que nous croyons agir librement. Je ne prétens pas exaggerer les funestes suites de ce sentiment: cela ne fait rien à la verité, c'est la défendre fort mal que d'employer les injures & les invectives, il faut agir, par raison. On ne peut trop remarquer que cet Epicure, qui a tant fait d'effort pour éloigner toute sorte de destin & de nécessité, jusqu'à nier la connoissance des futurs contingens & la verité déterminée de l'une de ces deux propositions contradictoires, comme celle-ci, *ou il pleuvra demain, ou il ne pleuvra pas*, ce même Epicure, dis-je, a détruit toute sorte de Liberté, dans l'Homme même, puisque tout s'y fait par la fatale nécessité du mouvement de déclinaison, de ses atômes.

Libr. de fato. Il ne sera pas inutile d'entendre un moment Cicéron [b] raisonner sur cette Philosophie d'Epicure. *Passons, dit-il, à d'autres choses. Chrysippe forme ainsi son argument, s'il y a quelque mouvement qui n'aît point de cause* déterminée, *il s'ensuivra que toute proposition, que les Dialecticiens appellent axiome, ne sera pas, ou vraye, ou fausse. Car ce qui n'aura pas de cause efficiente, ne sera ni vrai, ni faux. Or toute proposition est ou véritable, ou fausse. Il n'y a donc point de mouvement qui n'ait sa propre Cause. Que si cela est ainsi toutes les choses qui se font, se font*

[b] Cicéron au livre du Destin, *Alia videamus, concludit enim Chrysippus hoc modo: si est motus sine causa, non omnis enunciatio, quod ἀξίωμα Dialectici appellant, aut vera, aut falsa erit; causas enim efficientes quod non habebit, id nec falsum erit. Omnis autem enunciatio aut vera, aut falsa est, motus ergo sine causâ nullus est. Quòd si ita est, omnia quæ fiunt, causis fiunt antegressis; sed si ita est, omnia fato fiunt: efficitur igitur fato fieri, quæcunque fiant. Hic primùm si mihi libeat assentiri Epicuro & negare omnem enunciationem, aut veram esse, aut falsam: eam plagam potius accipiam, quàm fato omnia fieri comprobem. Illa enim sententia aliquid habet disputationis; hæc vero non est tolerabilis. Itaque contendit omnes nervos Chrysippus ut persuadeat omne ἀξίωμα aut verum esse, aut falsum. Ut enim Epicurus veretur ne si hoc concesserit, concedendum sit fato fieri, quæcunque fiant: si enim alterutrum ex æternitate verum sit, esse id etiam certum: & si certum, etiam necessarium: ita & necessarium & fatum confirmari putat: sic Chrysippus metuit, ne, si non obtinuerit, omne quod enuntietur aut verum esse aut falsum, omnia fato fieri possint, & ex causis æternis rerum futurarum. Sed Epicurus declinatione atomi, vitari fati necessitatem putat. Itaque tertius quidam motus oritur extra pondus & plagam, cùm declinat atomus intervallo minimo. Id appellat ἐλάχιστον. Quam declinationem sine causa fieri, si minus verbis re cogitur confiteri. Non enim atomus, ab atomo pulsa declinat. Nam qui potest pelli alia ab aliâ, si gravitate feruntur ad perpendiculum corpora individua, rectis lineis, ut Epicuro placet? Sequitur enim ut si alia ab alia, nunquam depellatur, ne contingat quidem alia, aliam. Ex quo efficitur, ut jam si sit atomus, eaque declinet, declinare sine causa. Hanc rationem Epicurus induxit ob eam rem, quòd veritus est, ne si semper atomus gravitate ferretur, naturali ac necessariâ, nihil liberum nobis esset, cum ita moveretur animus, ut atomorum motu cogeretur. Hunc Democritus auctor atomorum, accipere maluit, necessitate omnia fieri, quàm à corporibus individuis naturales motus avellere. Acutiùs Carneades qui docebat posse Epicureos suam causam sine hâc commentitia declinatione defendere. Nam cùm doceret esse posse quendam animi motum voluntarium, id fuit defendi melius quàm introducere declinationem, cujus præsertim causam reperire non possunt. Quo defenso facile Chrysippo possent resistere, cum enim concessissent motum nullum esse sine causâ, non concederent omnia quæ fierent, fieri causis antecedentibus: voluntatis enim nostra, non esse causas externas & antecedenteis.*

Et quelques lignes après, il ajoute: *Rursus autem ne omnes à Physicis irrideamur, si dicamus quicquam fieri sine causa, distinguendum est & ita dicendum ipsius individui hanc esse naturam ut pondere & gravitate moveatur, eamque ipsam esse causam cur ita feratur. Similiter ad animorum motus voluntarios, non est requirenda externa causa motus enim voluntarius eam naturam in seipso continet ut sit in nostra potestate, nobisque pareat: nec id sine causâ, ejus enim rei causa, ipsa natura est.*

font par des causes précedentes. Et si cela est, tout se fait par la nécessité du destin. Il s'ensuit donc, que tout ce qui se fait, se fait par la force du destin. Je dirai prémiérement ici, que s'il est permis d'être du sentiment d'Epicure, & de nier que toute proposition soit véritable ou fausse, j'accepterai plûtôt ce parti, que de reconnoître, que tout se fasse par la fatalité du destin. Ce prémier sentiment a sa probabilité, qu'on peut défendre: mais celui-ci n'est pas soûtenable. C'est pourquoi Chrysippe employe toutes ses forces pour persuader que toute proposition est nécessairement veritable ou fausse. Car comme Epicure craint que s'il accordoit cela, il ne soit aussi contraint d'admettre le destin en tout ce qui se fait. Puisque si une proposition est vraye ou fausse de toute éternité, elle sera aussi certaine: & si elle est certaine, elle est aussi nécessaire: desorte qu'il croit que la nécessité & le destin, s'en pourront légitimement conclurre. Chrysipe pareillement a eu peur que toutes choses ne se fissent pas, par la vertu du destin, & par les causes éternelles des évenemens futurs, s'il n'établissoit que toute propoption est nécessairement vraye ou fausse. Mais Epicure a crû éviter la fatale nécessité du destin, par la déclinaison de l'atôme. C'est pourquoi il propose une troisiéme espèce de mouvement, outre la pésanteur & la rencontre, ou le choc d'un atôme, sçavoir lorsque l'atôme décline tant soit peu, ce qu'il appelle le moindre mouvement qu'on puisse imaginer. Mais quoi-qu'il ne demeure pas d'accord que cette déclinaison se fasse sans aucune cause, il est pourtant contraint en effet d'en convenir. Car un atôme ne reçoit pas ce mouvement de déclinaison, par le choc d'un autre atôme. Car comment pourroit-il être détourné & poussé l'un par l'autre, si ces petits corps sont portez en bas en droite ligne & à plomb par leur pésanteur, comme il plaît à Epicure de le dire. Il s'ensuit que si l'un ne pousse jamais l'autre, aussi l'un ne touchera jamais l'autre: D'où on doit tirer cette conséquence que si c'est un atôme qui décline, il le fait sans qu'il y ait aucune cause de cette déclinaison, Epicure a introduit cette maniére de philosopher, parce qu'il craignoit que si l'atôme étoit toûjours emporté, naturellement & nécessairement par sa pésanteur, il n'y eut aucune liberté dans l'homme, puisque l'Esprit seroit toûjours mû, selon qu'il y seroit contraint par le mouvement des atômes. De là vient que Démocrite l'Auteur de cette Philoso-

phie d'atômes, a mieux aimé admettre une nécessité inévitable en toutes choses, que d'arracher les mouvemens naturels, à ces petits corps indivisibles. Carneades étoit plus subtil, quand il enseignoit que les Epicuriens, pouvoient soûtenir leur thése, sans cette chimérique déclinaison d'atomes. Car comme il croyoit qu'il y pouvoit avoir un certain mouvement de l'Esprit, qui étoit volontaire & libre, il valoit mieux admettre cette supposition, que d'introduire un mouvement de déclinaison, vû sur tout qu'ils ne pouvoient trouver la cause de ce mouvement. Ce qui étant posé, il leur eut été facile de répondre à Chrysippe, car quoi-qu'ils eussent avoüé, qu'il n'y avoit aucun mouvement qui n'eut sa cause, ils n'auroient pas néanmoins été contraints de convenir, que tout ce qui se fait, se fasse par des causes anterieures: parce que nôtre volonté n'a point de causes exterieures ni précédentes. Et un peu plus bas, il ajoûte, *mais afin que nous ne soyons pas exposez à la raillerie des Physiciens, en disant que quelque chose se fasse sans avoir une cause de sa production, il faut distinguer & dire, que telle est la nature du sujet qui agit, qu'il soit mis en mouvement par son propre poids & par sa pésanteur, qui est la propre cause de ses mouvemens, sans qu'il en faille rechercher d'autre. De même, aussi quand on passe aux mouvemens volontaires de l'ame, il n'en faut point rechercher de cause exterieure. Car un mouvement volontaire est de telle nature de lui-même, qu'il demeure toûjours en nôtre pouvoir & sous nôtre commandement: néanmoins cela ne se fait pas sans qu'il ait sa cause: mais cette cause n'est autre que sa propre nature.* On voit dans ce raisonnement de Ciceron, que la raison s'est apperçûë, du ridicule de la philosophie Epicurienne, & de sa déclinaison d'atômes. Elle a senti & reconnu ces mouvemens volontaires qui partent de nôtre ame, & qui n'ont point d'autre principe, que la nature même de nôtre ame & nôtre propre volonté.

Pour éclaircir autant que nous pourrons, cette question, afin de sçavoir si nous jouïssons de quelque liberté, & ce que c'est que cette Liberté, il faut faire quelques remarques. Mais il faut auparavant se souvenir qu'on n'examine point ici l'usage de la Liberté, ni dans la morale, ni dans la religion. On veut seulement en philosophe considérer son essence.

Je demande donc prémiérement qu'on se forme une idée de ce qu'on entend, quand on prononce le mot de *Liberté*. Si on porte cette idée jusqu'au plus haut dégré ou elle puisse aller, on trouvera que la Liberté signifie *un pouvoir de faire ce qu'on veut, & parce qu'on le veut, de telle sorte que si on ne le vouloit pas, on ne le feroit pas : on feroit même toute autre chose que ce qu'on fait, si on le vouloit.* Nous nous servirons de cette description de la Liberté, parce que nous ne pouvons nous en former une plus grande idée. Si on dit, qu'il n'y a point de telle Liberté, c'est dequoi il n'est pas question, présentement. Il suffit qu'on demeure d'accord que cette idée nous représente une véritable Liberté.

On examine la nature de la Liberté.

Il n'est pas encore question de sçavoir, qu'elle est nôtre dépendance du Créateur. Il s'agit uniquement de rechercher si nous avons un tel pouvoir, une telle Liberté, soit que nous ayons reçû cette Liberté d'un autre, ou que nous ne l'ayons pas reçûë, soit quelle puisse être détruite, ou quelle ne le puisse être, il n'importe présentement. Il faut seulement rechercher si cette puissance, cette Liberté, telle que nous l'avons décrite, se rencontre chez nous. Car si elle s'y trouve, il faudra de nécessité demeurer d'accord que nous sommes véritablement Libres.

Ceux qui n'admettent aucune autre substance, que le corps, ne reconnoissent point d'autre Liberté, que celle qui consiste dans ces deux choses, l'une, que nous avons la connoissance de nos actions, l'autre, que nous voulons faire ces actions. Mais parce qu'ici le mot de *vouloir* est équivoque, il faut remarquer, que suivant leurs pensées, *vouloir* ne signifie à proprement parler autre chose, que *consentir à l'action qui se fait*, & ne s'y opposer pas, en un mot, c'est la faire sans contrainte. Pour exemple, si une boule poussée par un mail, avoit la connoissance de son mouvement, & qu'elle voulut bien se mouvoir, c'est-à-dire, que ce mouvement ne se fit pas contre son consentement & par contrainte, ces Philosophes diroient que cette boule se mouvroit librement, & ils ne feroient aucune difficulté de lui accorder à cet égard autant de liberté qu'à l'Homme.

Ce que c'est que la Liberté selon Spinoza & Lucréce.

Cet exemple eſt de Spinoſa lui-même : Lucréce apporte l'exemple des chevaux, qui s'efforcent de vouloir courir, quand on ouvre la barriére. Voilà l'idée que cette philoſophie donne de la Liberté humaine, qui ne conſiſte en autre choſe, comme ils le répétent ſi ſouvent, qu'en ce que les hommes ſentent & ſont convaincus qu'ils ont la connoiſſance de leurs mouvemens, quoi-qu'ils ignorent les cauſes qui les y ont déterminez. Si une pierre qui tombe, ſi une riviere qui coule, avoit la connoiſſance de ſon mouvement, elle ſeroit Libre ſuivant ces Philoſophes.

Spinoſa ad Propoſ. 26. Corollarium.

On reprend l'idee de l'ame par la connoiſſance.

On a déja montré dans le chapître précédent, que la connoiſſance eſt néceſſairement l'effet d'une ſubſtance ſpirituelle, qui tire de ſon fond & de ſon eſſence, l'idée des objets, à la préſence des impreſſions qu'ils produiſent. C'eſt pourquoi ſans connoître qu'elle eſt la nature de l'impreſſion que produit la vûë d'un Eléphant, ſans ſçavoir ſi ce qui émane de ce Corps touche mon cerveau, ou les eſprits qui ſont dans mon cerveau, comme un corps rond touche un plan, dans un point, ou s'il les touche, comme un plan fait un autre plan dans toute l'étenduë de ſa ſurface, ce que je devrois néanmoins connoître & ſçavoir prémiérement, ſi l'ame n'étoit qu'un corps, parce que c'eſt le prémier effet, qu'un corps produit ſur un autre corps; ſans ſçavoir, dis-je, toutes ces choſes, ſans les connoître ni les ſentir, mon Ame ſe forme d'abord une idée de l'Eléphant, qui ne peut avoir d'elle-même aucun raport, avec ce qu'il y a de plus naturel dans l'impreſſion de l'objet, non plus qu'il n'y en a aucun, entre une volée de canon & l'eſpérance d'un ſecours, que le Gouverneur d'une ville aſſiégée conçoit, lorſqu'il entend un coup de canon. Donc on doit conclurre qu'il y a au dedans de nous un Gouverneur, un Eſprit, d'une nature autant différente du corps, que le Gouverneur d'une place eſt diffépar ſes murailles & de ſes baſtions. Outre que l'Eſprit aidé de ſes ſeuls raiſonnemens, ſe forme des idées, qu'aucun objet n'a pû produire, comme lors qu'aidé de l'Aſtronomie, il ſe repréſente, le vaſte corps du Soleil & des Etoilles, & leur diſtance immenſe, ou lors qu'il raiſoune ſur cet-

te

te maxime, *que de rien on ne fait rien.* Cette cause, cette substance qui connoit & qui raisonne, n'est pas un corps, puisque pour la connoitre, on n'a besoin ni de figure, ni d'étendue, ni de mouvement. Ses actions suffisent pour nous la représenter, car la maniére d'agir, suit toûjours la maniére d'exister, c'est une maxime incontestable: desorte que les actions de l'Esprit n'ayant rien de conforme avec les actions du corps, il s'ensuit nécessairement qne l'Esprit n'a rien de commun avec le Corps, & qu'il est d'une autre nature. Ainsi la connoissance seule suffit, pour établir nécessairement l'existence d'un Etre spirituel.

La Liberté ne consiste pas dans la simple perception des objets.

Passons à l'examen de la Liberté. Nous avons posé cidessus que la Liberté étoit le pouvoir qu'on a de faire ce qu'on veut, parce qu'on le veut: desorte que si on ne le vouloit pas, on ne le feroit pas: on agiroit même si on vouloit, tout autrement qu'on ne fait. Or je pose en fait, qu'une telle liberté se trouve dans l'Homme, qu'il la sent, qu'il la connoit & que malgré lui, & malgré les faux principes, dont il s'efforce de s'aveugler, il en doit être convaincu. Il faut prémiérement la considérer dans l'Esprit, ensuite on la verra exercer son empire sur le corps. Il est vrai que ce pouuoir ne s'étend pas à faire concevoir à l'ame l'idée d'une mouche, ou d'une pierre, à la vûë d'un Eléphant, parce que cette pure perception des idées, dépend de la convention, que l'Auteur de nôtre nature à établie, pour nous faire concevoir les objets, à la présence des impressions qu'ils produisent au dedans de nous. De même qu'il n'est pas au pouvoir d'un Gouverneur de ville, de ne point penser à un secours, à la vuë des signaux dont on est convenu pour le faire concevoir. Ce n'est donc pas là, où il faut chercher la liberté, je veux dire dans la perception des objets. Il faut nécessairement que les idées nous les représentent tels qu'ils sont, autrement nous n'aurions aucune connoissance des objets, qui sont hors de nous. Mais quand on parle de liberté, on entend ce pouvoir, qui met nos esprits & nos corps en œuvre, & qui les fait cesser quand il lui plait.

Mais dans le pouvoir qu'on a d'appliquer l'esprit à la méditation.

Ainſi quand je veux penſer à quelque choſe, comme à la vertu que l'Aiman a d'attirer le fer: n'eſt-il pas certain, que j'applique mon ame, à méditer cette queſtion, toutes les fois qu'il me plait, & que je l'en détourne quand je veux? Le fait eſt conſtant, ce ſeroit chicaner honteuſement que de vouloir en douter. Il ne s'agit plus que d'en découvrir la cauſe. On voit prémiérement, que l'objet n'eſt pas devant mes yeux, je n'ai ni fer, ni aimant, ce n'eſt donc pas l'objet qui m'a déterminé a y penſer. Je ſçai bien que quand nous avons vû une fois quelque choſe, il reſte quelques traces quelques veſtiges dans le cerveau, qui facilitent la détermination des eſprits: c'eſt ce qu'on appelle *la mémoire*. Il peut arriver delà que quelquesfois ces eſprits coulent d'eux-mêmes dans ces traces, ſans que nous en ſachions la cauſe, ou mêmes un objet qui a quelque raport, quelque liaiſon avec celui qu'ils répréſentent, peut les avoir excitez & reveillez pour agir. Alors l'objet vient de lui-même ſe préſenter à nôtre imagination, & même quand les eſprits animaux ſont émus par quelque forte paſſion, l'objet ſe repréſente malgré nous, & quoi-que nous facions, il occupe nôtre penſée. Tout cela ſe fait, on n'en diſconvient pas: & on avouë que les objets ſeuls, ou quelque diſpoſition du corps que nous ne connoiſſons pas, en peut-être la cauſe.

Mais il n'eſt pas queſtion de cela: car outre toutes ces raiſons qui peuvent exciter en mon Eſprit une telle penſée, je ſens que j'ai le pouvoir de la produire toutes les fois que je veux. Je penſe à ce moment, pourquoi l'aimant attire le fer: dans un moment, ſi je veux je n'y penſerai plus, & j'occuperai mon Eſprit à méditer ſur le flux & le reflux de la mer: de là je paſſerai, s'il me plait, à rechercher la cauſe de la péſanteur: enſuite je rapellerai, ſi je véux, la penſée de l'aiman, & je la conſerverai tant qu'il me plaira. On ne peut agir plus librement & la deſcription que nous avons donnée de la Liberté, convient exactement au pouvoir que j'ai ſur mon Eſprit, ſur moi-même. Non-ſeulement j'ai ce pouvoir: mais je ſens & je ſçai que je l'ai. Je ſens & je ſçai que c'eſt ce pouvoir qui me détermine à penſer ſur une telle

queſtion,

question, & que je n'y suis déterminé, par aucune autre cause.

Puis donc que c'est une vérité d'expérience, de connoissance & de sentiment, on doit la considérer comme un fait incontestable, plûtôt que comme une question dont on doive disputer. Cependant l'Epicurien combat ici par opiniâtreté, il prétend que nous sommes déterminez à méditer & à rechercher pourquoi l'Aiman attire le fer, par quelque cause que nous ne connoissons pas: & que nous croyons être libre, parceque nous ne sentons ni force, ni contrainte qui nous fasse agir: faudra-t-il donc éternellement répéter les mêmes choses? Il est vrai qu'il arrive quelquesfois que la pensée de l'Aiman survient à mon Esprit, sans que je sache comment elle y vient, ni pourquoi elle y vient: mais on parle ici d'une autre détermination, lorsque je pense à l'Aiman, parce que je veux y penser. Car ne voit-on pas, que ce n'est plus une cause inconnuë, qui me détermine à penser? C'est ma propre volonté, je le sai, je le sens, & je le connois aussi certainement, que je suis convaincu de mon existence.

Ce pouvoir que nous avons d'appliquer nôtre esprit à la méditation ne peut provenir d'un corps.

Quelle est donc cette Volonté, ou cet Esprit qui veut? C'est la même chose. Si c'est un corps, il faut qu'il aît reçû sa détermination, ou son moûvement d'une autre cause, & celle-ci encore d'une autre, & ainsi de même jusqu'à l'infini. Or bien loin d'être embarassé dans la recherche de ces causes qu'on fait remonter jusqu'à l'infini, je sens & je sai que ma volonté n'a point d'autre cause qu'elle même. Je le veux parce que je le veux. Ma volonté, mon Esprit est donc le propre principe de ses actions; il se connoît lui-même; il agit de lui-même; il fait réfléxion sur lui-même & sur ses opérations: tout cela n'appartient point à un corps. Ce seroit une chose fort étrange, si mon Esprit étoit un corps, de voir que, quand je me représente un Esprit, j'ai d'abord l'idée d'une substance qui se connoît, qui réfléchit sur soi-même, qui est le prémier principe de ses actions, qui agit quand elle veut, qui cesse d'agir quand il lui plaît: & qu'au contraire je ne trouve rien de semblable, quand je me repré-

ſente un corps, une ſubſtance matérielle & étenduë.

Il ne faut pas grande pénétration pour conclurre de tout ceci, que puiſque l'Eſprit de l'Homme ſe connoît ſi bien lui-même, qu'il connoît ſi diſtinctement ſes penſées, ſes jugemens, ſes volontez; & qu'il ne connoît, ni n'apperçoit en toutes ces opérations, ni figure, ni étenduë, qui ſont néanmoins des attributs eſſentiels du Corps; il ne faut pas, dis-je, grande pénétration pour conclurre que l'Eſprit de l'Homme n'eſt pas un corps. Cette vérité, quoi-qu'on puiſſe dire, eſt des prémiéres & des plus claires. Il n'y auroit pas la moindre difficulté, ſi on ne vouloit point rendre l'Ame humaine, ce qu'elle n'eſt pas, en faiſant effort de ſe la repréſenter comme un corps.

Il eſt pourtant aiſé de reconnoître, que l'idée de corps, n'eſt nullement néceſſaire dans la recherche de la nature de l'ame. Elle ne l'eſt pas pour nous perſuader que l'ame ſoit une ſubſtance, il ſuffit pour cela qu'elle penſe, qu'elle agiſſe, puiſque pour penſer & pour agir il faut néceſſairement être & ſubſiſter. L'idée de corps n'eſt pas plus néceſſaire, pour nous repréſenter les penſées de l'ame, puiſqu'au contraire tous les attributs, toutes les proprietez d'un corps, ſont incompatibles avec les idées que nous avons de la nature des penſées. Ainſi dans cet exemple que nous avons propoſé, on ſçait que l'Eſprit réfléchit ſur ſoi-même, & qu'il eſt le propre principe de ſes volontez: & on ne comprend pas que la matiére quelque ſubtile qu'elle ſoit, puiſſe être capable de réfléxions & de volontez, ni qu'elle puiſſe ſe mouvoir d'elle-même, ſans recevoir l'impreſſion de quelqu'autre cauſe.

Il faut reprendre la queſtion, que nous examinons. J'ai le pouvoir de penſer à la vertu de l'Aiman, autant de fois qu'il me plaît. Je quitte, je rapelle cette penſée, quand je veux: & je ſçai qu'il n'y a point d'autre cauſe de cette application de mon Eſprit, que ma ſeule Volonté: cela ſuffit pour décider la queſtion. Cependant ſi on l'examine encore plus à fond, on trouvera que la philoſophie d'Epicure n'eſt pas ſoutenable. Car ſi l'Ame eſt corporelle, ſes mou-

vemens feront de même nature & parfaitement femblables, aux mouvemens des corps. Or un corps qui eft en repos, ne fe met jamais de lui-même en mouvement, il faut qu'il lui foit communiqué d'ailleurs. Ainfi lorfque je veux former la penfée de l'Aiman, il faut qu'il y aît une caufe qui imprime ce mouvement, aux efprits qui forment cette penfée. Dans le cas que nous propofons, il n'y a point d'autre caufe qui me faffe penfer à la vertu de l'Aiman que ma volonté. Je demande ce que fera, que cette Volonté ? Si c'eft un Corps, je demande, qui peut l'avoir mis en mouvement? Si on dit que c'eft un corps, je demanderai encore qui aura mis ce corps en mouvement & ainfi jufqu'à l'infini, ce qui eft abfurde. Mais de plus je fçai & je fens que ma volonté, eft elle même la propre caufe de fes actions. Elle fe donne à elle-même fes volontez, & ce qu'on appellera fi on veut, fes mouvemens. Or un corps ne peut fe le donner à foi-même: donc la Volonté n'eft pas un corps.

Davantage, quand un corps a reçû une impreffion de mouvement, il demeure en cet état tant que cette impreffion dure: il n'eft pas en fon pouvoir de l'augmenter ni de la diminuer. Il faut néceffairement qu'il achéve fa courfe, s'il n'y a point d'obftacle qui l'en empêche. Une boule, qui a reçû une impreffion, pour rouler fur un plan l'efpace de cent pas, ne peut s'arrêter ni à cinquante ni à foixante, de même qu'elle ne pourra pas aller jufqu'à cent trente ou cent quarente pas. Appliquons ce raifonnement à l'Ame, fi ces petits corps, ont reçû une impreffion, pour me faire naître la penfée de l'Aiman, pendant un quart-d'heure, ou une demie-heure, il ne fe pourra pas faire, que je ne penfe à l'Aiman, pendant un quart-d'heure ou une demie-heure, ni plus, ni moins. Or cela eft manifeftement contre l'expérience: fi je veux, je quitterai la penfée de l'Aiman après une minute de tems, & fi je veux je la conferverai, & la continuerai pendant plufieurs heures. Je fens & je fçai que cela dépend de ma Volonté. C'eft un Recteur que j'ai chez moi, qui conduit tout, felon fon bon plaifir; il met les efprits de mon imagination en mouvement, quand il veut; il

ouvre & ferme quand il lui plaît ces valvules, ces petites écluses de mon cerveau, qui déterminent le cours de ses esprits. En un instant & en un clin d'œil, ce Recteur les fait agir, comme il lui plaît, par le simple acte de la volonté. Je veux penser à la vertu de l'Aiman; j'y pense. Je veux m'appliquer à méditer la pesanteur des corps, ou la nature de l'air, l'immense élevation des Astres, ou le lieu du centre de la Terre, le Néant, ou l'Etre, le Tems ou l'Eternité; je fais toutes ces opérations, je forme toutes ces pensées parce que je le veux. Elles durent, elles cessent, elles changent comme il me plaît. Il y a donc sans contredit au dedans de moi, un principe, une Cause supérieure, qui régit mes pensées, qui les fait naître, qui les éloigne & qui les rapelle en un instant, & à son commandement: &, par conséquent, il y a dans l'Homme un Esprit libre, qui agit sur soi-même, comme il lui plaît. Or la Liberté n'est pas une qualité de corps, ni de matiére. Car dans un corps tout y est nécessaire & déterminé, tout y est produit par une cause nécessairement déterminée à opérer son effet.

On examine la Liberté à l'égard des opérations du Corps.

A l'égard des opérations du Corps, le pouvoir absolu de de la volonté n'est pas moins sensible. Je veux mouvoir mon bras, je le remuë aussi-tôt: je veux parler & je parle à l'instant; je veux me lever, ou m'asseoir, je le fais au moment que je le veux. On est intérieurement convaincu de toutes ces véritez; personne ne les nie. Il ne s'agit que de sçavoir, si c'est une liberté, de laquelle nous jouïssons, ou s'il faut croire seulement, que nous avons la connoissance de tous ces divers mouvemens dont nous sommes capables, & que nous sçavons que nous les faisons sans violence & sans contrainte, comme les Epicuriens le disent. Pour moi je suis persuadé qu'il faut être entêté de ses principes jusqu'à l'aveuglement, pour ne pas reconnoître & ne pas confesser, ce sentiment que nous avons de cet empire absolu, que nôtre Volonté a sur tous les mouvemens du corps qui sont soumis à sa jurisdiction. Je parle des mouvemens qui sont soumis à sa jurisdiction, parce qu'il y en a qui ne dépendent nullement de son pouvoir, comme la circulation du sang,

& tou-

& toutes les fermentations qui se font dans nos corps, indépendamment de la volonté. Les fonctions du cœur, du foye & généralement de toutes les parties qui servent à la vie de mon corps, ne dépendent point de l'empire de ma volonté. Je puis bien, il est vrai, arrêter & suspendre la respiration, par le seul acte de ma volonté : mais je doute fort, qu'on puisse s'étouffer soi-même, par ce seul acte de volonté, quoi-que son pouvoir se manifeste assez, en cela seul que je puis arrêter & suspendre ma respiration, puisqu'il faut pour cet effet reconnoître un maître, qui exerce un empire sur le corps, capable d'arrêter ses mouvemens les plus naturels.

Mais il faut considérer ici, ces mouvemens, qui sont sans contredit soumis à la direction de ma volonté, comme sont ceux, de parler, de mouvoir le bras, de marcher & de se reposer. Il est certain, que ma volonté les régit avec toute la liberté, qu'on puisse imaginer, lorsque le corps est bien constitué, & qu'il ne s'y rencontre point d'obstacle insurmontable. Quoi-qu'on puisse dire, je sens, & je sçai deux choses, également claires & certaines : l'une, que je parle, quand je veux parler, & l'autre que je parle, parce que je veux parler, de sorte que si je voulois, je me tairois. Ces deux choses, parler, & ne parler pas, qui sont contradictoirement opposées, sont également en mon pouvoir. Rien au monde n'est capable d'obscurcir ces véritez, ni de m'empêcher de reconnoître ce pouvoir que j'ai sur ces actions. On ne peut donner, ni se former une idée de la Liberté, quelque grande, quelqu'indépendante qu'elle puisse être, que je n'éprouve, & ne reconnoisse en moi-même, à cet égard. Je suis donc libre, & par conséquent ces principes d'Epicure, qui n'admettent dans l'Homme aucune autre premiére cause de ses mouvemens, que la détermination des corps, sont contraires à l'expérience, à la connoissance & au sentiment que nous avons de nous mêmes. Il est ridicule de dire, que je crois être libre, parce que je suis capable & susceptible de plusieurs déterminations à divers mouvemens, que je ne connois pas. Car je sçai, je connois & je sens, que ces déterminations,

qui font que je parle ou que je me tais, dépendent de ma volonté : & je suis plus persuadé, qu'elle en est la cause, que je ne le suis, que le Soleil soit la cause de la clarté du jour.

Il ne s'agit donc plus que de rechercher la nature de cette Volonté, ou de cet acte de volonté qui fait que je parle quand je veux. Je supposerai ici qu'on a la connoissance de l'anatomie du corps, & après avoir posé toutes les différentes déterminations, que le gosier, la languette, le palais, la langue, les dens & les lévres, donnent à l'air qui sort du poumon, pour faire les différentes articulations de la voix, je remonterai jusqu'à la prémiére source des esprits animaux, qui coulent dans les nerfs & dans les muscles pour faire mouvoir ces ressorts.

Il faut s'arrêter à ce prémier point d'où partent ces esprits, pour couler dans les nerfs & dans les muscles, afin de me faire parler. Je demande, qu'elle est la cause de ce prémier mouvement? Posons, afin de nous faire mieux entendre, qu'il y aît une petite soupape, ou écluse, qu'il faille ouvrir pour parler, ou fermer pour se taire. Qui est-ce qui fait ouvrir, ou fermer cette soupape? On dit que c'est l'impression d'un objet : j'avoüe que quelquesfois cela se peut faire. Mais dans l'exemple proposé, je n'ai que ma Volonté, qui me fasse parler & qui me fera parler, ou taire, tout autant de fois qu'il me plaira. Il faut donc nécessairement, croire que c'est cette Volonté qui fait lever ou baisser cette petite écluse.

Comment le fait-elle? Est-ce par quelqu'attouchement corporel, par quelque mouvement de corps? Cela ne peut-être pour plusieurs raisons. Prémiérement, si c'est par un mouvement corporel, je demanderai qui a mis ce corps en mouvement pour lever la soupape, si c'est un autre corps, je ferai encore la même demande, & ainsi jusqu'à l'infini, ce qui est ridicule. Si on dit que c'est un corps qui s'est donné à lui-même ce mouvement : ce sera donc ce petit corps, qui fera ma volonté. Or c'est la derniére de toutes les extravagances, de dire qu'un petit atôme soit ma volonté. Car si cet atôme en mouvement fait ma volonté, supposons que

ce

ce soit pour parler, tant qu'il sera en mouvement je n'aurai d'autre connoissance de ma volonté, que d'une volonté qui peut me faire parler. Or cela est manifestement faux, car quand je parle, parce que je veux parler, je sens & je connois effectivement que le pouvoir de ma volonté n'est point diminué, ni changé, & que quand je parle, j'ai à chaque instant le pouvoir de me taire. Je puis l'exercer comme il me plaît, desorte que si cet Atôme en mouvement est toute ma volonté, il s'ensuivroit qu'un atôme en mouvement, sçauroit qu'il est en mouvement, qu'il sera en repos quand il voudra, & quoi-qu'il soit en mouvement, il aura l'idee & le pouvoir d'un repos qu'il n'a pas. De même que s'il est en repos, il aura l'idée & le pouvoir d'un mouvement, quoiqu'il en soit privé. Heureux atôme qui a tant de connoissance & tant de pouuoir ! Car cette connoissance & ce pouvoir ne lui viennent pas d'ailleurs : si on le disoit, nous remonterions à la source pour trouver ce prémier Atôme intelligent & voulant. S'il l'a de lui-même, il l'aura toûjours, soit qu'il soit dans l'homme, ou hors de l'homme, soit qu'après la mort de l homme, il se rencontre dans l'air ou dans une pomme. Qui pourroit digérer de semblables absurditez ?

C'est pourtant à de telles absurditez que le systême d'Epicure & des Athées conduit naturellement : & ils nous feroient un plaisir insigne de nous apprendre, de quelle maniére ils satisfont leur raison sur ces monstrueuses difficultez. Mais cela n'est pas possible. On reçoit ces misérables principes sans les examiner, car pour peu qu'on entre dans leur discution, peur peu qu'on examine la nature de l'Ame & de la Volonté, on connoit aisément, qu'elle ne peut-être une substance corporelle, toutes ces opérations sont trop différentes de celles du corps, pour lui en attribuer la nature. La volonté est un acte simple & indivisible, qui se fait en un instant, qui porte avec soi, sa réflexion & la connoissance de soi-même : ce que le corps ne peut faire & ne peut avoir. C'est cette Volonté qui d'elle-même & par elle-même hausse & baisse cette soupape, cette écluse, qui fait couler les esprits dans les organes nécessaires à parler, ou à se taire.

C'est

C'eſt cette Volonté qui me fait préſentement quitter la plume, pour aller à la promenade. L'Epicurien dit que les objets m'y déterminent. J'avoüe, qu'en effet le beau tems eſt une raiſon de la volonté que j'ai de me promener. Mais il faut diſtinguer entre les raiſons & l'acte de la volonté. L'Homme doit toûjours avoir des raiſons de ſa conduite, parce qu'il eſt Homme, c'eſt-à-dire, un Etre raiſonnable: mais il ſe détermine toûjours ſuivant ſes raiſons, par ſa volonté, & par le pouvoir qu'il a ſur ſes actions. Sur tout quand il arrive, qu'on met ce pouvoir en conteſtation, comme préſentement, & qu'il s'agit de le prouver. Comme à ce moment que je veux aller me promener, quoi-que tous les objets m'y invitent, & que toutes les raiſons que j'ai dans l'eſprit m'y ſollicitent, néanmoins s'il s'agit de prouver ma Liberté, & de montrer le pouvoir que j'ai ſur mes actions, je ſens que je puis à chaque inſtant, aller à la promenade ou n'y pas aller. Ce n'eſt point que je ſois déterminé à l'un ou à l'autre, par des raiſons qui me ſoient inconnuës, au contraire je ſçai & je connois celles qui m'engagent à la promenade, j'en ſens toute la force: & d'autre côté je ſçai & je ſuis perſuadé, qu'il n'y a que ma Volonté qui me retienne, afin de montrer le pouvoir qu'elle a ſur mes actions. Si je n'étois déterminé que par les objets, je ſerois ſemblable à ces Chevaux dont parle Lucréce, qui ayant été retenus, & ſe ſentant animez par l'Ecuyer qui les monte, henniſſent & battent la terre du pied, par le violent déſir qu'ils ont de courir, parce que les eſprits animaux étant excitez, ne peuvent plus être reprimez que par de grands efforts.

Lucret. Lib. 2. ℣. 263.

Nonne vides etiam patefactis tempore puncto
Carceribus, non poſſe tamen prorumpere Equorum
Vim cupidam tam deſubitò, quàm mens avet ipſa.

Mais je ſens, chez moi, un Maître, un Recteur de tous mes mouvemens, qui me gouverne avec un pouvoir ſi abſolu, qu'il peut ne me donner d'autre raiſon que ſa volonté & ſon bon plaiſir, ſoit qu'il me faſſe agir, ſoit qu'il reprime mes mouvemens. Le beau tems, m'invite à ſortir, ou les pluyes & les brouillards m'engagent à demeurer dans ma cham-

chambre: souvent même mes forces sont si épuisées, que j'ai de la peine à marcher. Cependant si je veux, je ne sortirai pas, quand il fait un beau jour. Je sortirai au contraire malgré les pluyes & les brouillards, parceque je le veux. Je sens, je connois & je suis persuadé que je n'ai point d'autre raison, que ma volonté. Il s'ensuit donc nécessairement que ma volonté me régit comme il lui plaît, indépendamment de toute autre détermination ou impression d'objet. Si l'Homme agissoit suivant la seule impression des objets, cette impression produiroit toûjours nécessairement, tout le mouvement qu'elle est capable de produire.

Représentez vous une machine, dont on lâche un ressort pour faire mouvoir son bras & pour la faire avancer de quatre pas, on conçoit clairement, qu'elle doit de nécessité faire quatre pas & remuer le bras. Elle ne sçauroit s'arrêter à deux ni à trois pas, il faut en faire quatre, elle ne peut ne pas mouvoir son bras, il faut absolument qu'elle le remuë. Nous agirions de même en toutes choses, si nous n'étions qu'un composé de petits corps, susceptible des mouvemens que les impressions des objets peuvent produire, en faisant agir tantôt un ressort & tantôt un autre.

De bonne foi, oseroit-on soutenir que nous agissions de la sorte, & que nous nous croyons libres seulement, parceque nous avons la connoissance de nos mouvemens, & que nous ne sentons ni force ni contrainte? C'est ce que dit Lucréce; c'est ce qu'à dit Spinosa après lui; & c'est uniquement ce qu'on peut dire, dans ce systême qui nie l'existence des Esprits. Mais ne sçait-on pas, & ne sent-on pas, que nous avons chez nous le maître de la machine, qui conduit les ressorts comme il lui plaît? Et n'est-on pas persuadé, que ce maître est au-dessus de toutes les déterminations & de toutes les impressions des objets? Puisque malgré toutes les raisons & toutes les déterminations qui me portent & me poussent à me promener, je sens & je suis persuadé, que ma volonté, d'un seul acte de son bon plaisir, peut arrêter & suspendre à chaque instant, l'effet de tous ces ressorts lâchez, qui me font agir. Je sens, & je connois le maître de ces ressorts, autant

différent d'eux, que l'est un homme, des marionnettes qu'il fait marcher & danser. Si je n'agissois que par ces ressorts lâchez, par les impressions des objets, il faudroit nécessairement que j'accomplisse tous les mouvemens, qu'ils seroient capables de produire, de même qu'une bille poussée, achéve sur la table du billard tout le mouvement qu'elle à reçû. Or il est certain, par la connoissance & par le sentiment que nous avons de nous mêmes, que cela n'est pas véritable dans les mouvemens de nos corps, & qu'à chaque instant, à chaque pas, je puis arrêter ces ressorts & en faire agir d'autres. Je sens même & je connois que quand j'agis, ce même principe, cette volonté peut à chaque instant faire cesser mes mouvemens & mes actions, & m'en faire commencer d'autres contraires & opposez. Il faut bien de nécessité conclurre, que ce prémier principe, cette Volonté, ce Recteur de tous les ressorts qui composent mon corps est au-dessus d'eux, & qu'il est d'une autre nature, c'est-à-dire, qu'il est d'une nature spirituelle.

On répond à l'exemple de la boule, allégué par Spinosa.

Spinosa dit que si une boule poussée par un mail, avoit, pendant qu'elle roule d'elle-même, la connoissance de son mouvement, elle croiroit être libre, parce que tant que l'impression de mouvement dureroit, elle croiroit se mouvoir sans force extérieure & sans contrainte. L'exemple de Spinosa servira à faire mieux comprendre la fausseté & l'erreur de ses principes. Supposons qu'on puisse raisonner avec cette boule, & lui demander si elle a le pouvoir de s'arrêter, de suspendre d'elle-même par sa volonté, son mouvement & de le changer comme il lui plairoit. Si la boule disoit qu'elle eût ce pouvoir, & qu'elle changeroit ses mouvemens comme il lui plairoit, alors ce ne sera plus une boule que de nom & à cause de sa figure; mais elle sera en effet une créature très libre & nous raisonnerions sur sa liberté & sur sa volonté, comme nous avons fait, sur la volonté de l'Homme. Il ne nous importe en quel sujet se rencontre un Etre spirituel, pourvû qu'il s'en trouve. Si cette boule répond qu'elle n'a pas le pouvoir de s'arrêter, mais qu'elle ne veut pas aussi s'arrêter: je continuerai à faire la même instance sur sa volonté, & je demanderai,

derai, ſi elle peut changer cette volonté ? Si elle le peut, elle eſt libre : ſi elle ne le peut, elle n'a pas de liberté.

On ſe ſert d'un autre exemple pour faire comprendre que l'Homme eſt libre.

Un autre exemple ſera plus juſte pour éclaircir toutes ces petites difficultez, dont on tâche d'obſcurcir l'idée vive & diſtincte que nous avons de nôtre liberté. Poſons un Homme au ſommet d'une colline ou d'une dune, qui ſe laiſſe gliſſer de haut en bas ſur le ſable. Dès qu'une fois il s'eſt abandonné au poids de ſon corps, ſa propre peſanteur l'entraine en bas. Si on interroge cet homme au milieu de ſa deſcente, pour ſçavoir s'il deſcend librement, que répondra-t-il pour parler juſte & exactement ? Il ſçait qu'il gliſſe ſur le ſable, & parce qu'il s'eſt laiſſé gliſſer par un acte de ſa volonté, il connoît à cet égard qu'il deſcend & qu'il veut deſcendre. Et comme ce prémier acte de ſa volonté influë en quelque façon ſur toute cette deſcente, il peut dire, qu'il deſcend librement, parcequ'il en a la connoiſſance & la volonté. Mais ſi on l'oblige de réfléchir ſur la peſanteur de ſon corps qui le fait gliſſer & qui le tire en bas, & qu'on lui demande s'il pourroit s'arrêter s'il vouloit : alors il ſentira & confeſſera qu'il n'a plus cette liberté, parce que l'action dépend du poids du corps, dont l'acte eſt hors de la juriſdiction du pouvoir de ſa volonté. D'où il paroît ſenſiblement que la liberté de la volonté, ne conſiſte pas ſeulement en quelqu'eſpéce d'acquieſcement qu'elle peut donner à nos mouvemens : mais en ce qu'elle à le pouvoir de les changer, de les ſupprimer, de les arrêter & de les recommencer à chaque inſtant, ſelon qu'il lui plaît ; ce qu'un corps eſt incapable de faire. Par conſéquent la Liberté, la Volonté de l'Homme ne peut être une faculté corporelle : il faut néceſſairement que ce ſoit une Cauſe ſupérieure à tous les corps, au-deſſus de leurs mouvemens, qu'elle régit comme elle veut, & ainſi on doit croire qu'elle eſt d'une autre nature.

On prouve la Liberté par le pouvoir qu'elle a de nous faire agir contre l'inclination naturelle.

On pourroit alléguer pluſieurs occaſions dans la vie humaine, ou l'empire de cette liberté, s'exerce avec tant de pouvoir qu'elle domte le corps & reprime avec violence tous ces mouvemens. Dans l'exercice de la vertu, où il s'agit de réſiſter à une forte paſſion, tous les mouvemens du corps ſont

déterminez par la passion : mais la volonté s'y oppose & les reprime, par la seule raison du devoir. Ce procédé sans doute, suffit pour faire remarquer en l'Homme quelqu'autre cause, que la machine du Corps.

D'autre côté quand on fait réfléxion, sur tant de personnes qui se sont privez de la vie, sans y être poussez ni par la folie, ni par la fureur, ni par le desespoir, mais par la seule vanité de faire parler d'eux, ou pour montrer la force de leur Esprit, ou seulement pour éviter les incommoditez de la vieillesse & de l'avenir, il faut nécessairement reconnoître, ce pouvoir de la Liberté, plus fort que tous les mouvemens de la nature, ni que le désir de sa conservation. Il faut connoître l'avenir & s'y figurer des sujets de miséres & de crainte. Le corps n'en est pas capable ; les objets n'agissent sur les corps que pour le tems présent : l'avenir n'existe pas encore, & ce qui n'est pas, ne peut agir sur le corps. Il faut une faculté qui raisonne, & qui pénétre au delà de ce qui existe actuellement, dequoi un corps n'est pas capable. Mais il faut encore outre cela, une autorité plus grande que l'amour de la vie. Quel pouvoir ne faut-il pas exercer sur ce corps, pour contraindre de sang froid la main à prendre un poignard, pour se l'enfonçer dans le cœur. Toutes ces choses, ces bons & ces mauvais exemples, prouvent sensiblement, que l'ame est d'une autre nature que le corps. Car enfin la Liberté de l'Homme, n'est plus une chimére, si pour n'être pas une chimére, il suffit de démontrer l'existence d'un sujet. Or s'il y a de la liberté dans l'Homme, il y a nécessairement, & de l'aveu même de ceux contre qui on dispute, un Etre qui n'est pas un corps.

CHA-

CHAPITRE IX.

Réponse aux difficultez qu'on peut faire, contre la Doctrine contenuë, dans les deux Chapîtres précédens.

ON a fait voir ci-dessus par des preuves sensibles & incontestables, que l'Ame de l'Homme est un Etre spirituel. Mais pour mieux comprendre, cette question dans toute son étenduë, & connoître plus facilement les difficultez dont on pourroit l'obscurcir & l'embarasser, il faut considérer le corps de l'Homme en deux maniéres.

Le corps de l'Homme doit être considéré en deux maniéres.

La prémiére est, de regarder ce Corps comme un instrument, dont l'Ame se sert, pour exercer ses fonctions. Si l'Esprit a la faculté de penser, le Corps lui a été donné comme un organe, qui lui fournit ce qui est néceſſaire, afin qu'il puisse se former les idées des choses sensibles & corporelles. Ainsi l'œil sert à l'Ame pour recevoir les rayons de lumiére que les objets réfléchissent. La prunelle qui s'ouvre & qui se resserre selon que les objets sont plus ou moins éloignez: les humeurs, qui servent à faire les réfractions des rayons, afin de les réünir sur la tunique qu'on appelle rétine, à cause qu'elle est composée des fibres du nerf optique, tracez comme une rets, transmettent au cerveau, par le moyen des esprits animaux cette impression, ce mouvement à la présence duquel l'Ame se forme l'idée de l'objet: de même qu'un Gouverneur d'une Place assiégée, se forme à la vûë de quelques signaux, l'idée d'un secours qui s'approche. Ainsi quoique ce soit l'Ame qui apperçoive l'objet, elle ne le fait néanmoins, que par le moyen de l'œil: & l'Ame ne peut pas plus voir les objets, sans yeux, qu'un graveur quelqu'habileté qu'il ait, quelqu'habitude que sa main ait aquise, peut graver sans burin.

Prémiérement comme un instrument de l'Ame.

La philosophie d'Epicure, montre ici son foible, comme par tout ailleurs, quand elle veut prouver que les yeux vôyent d'eux-mêmes, Lucréce en donne de pitoyables preuves, lors-

On refute ce que Lucréce dit de la vûe.

qu'il ſoutient, que ſi les yeux ne peuvent rien appercevoir d'eux-mêmes, il faudra dire que l'eſprit regarde par les yeux comme par des fenêtres ouvertes. Plus j'examine les raiſonnemens de ces Philoſophes, plus j'en découvre la foibleſſe & le néant. Où Lucréce a-t-il appris cette conſéquence que, ſi les yeux ne voyent pas d'eux-mêmes, il *s'enſuit que l'Eſprit regarde par les yeux comme par des fenêtres ouvertes?* Je ne ſçai s'il y avoit du tems de Lucréce, des gens qui admiſſent cette conſéquence, je n'y en connois pas. Au contraire je ſçai, qu'elle eſt ridicule. Car quoi-que les yeux n'apperçoivent rien d'eux-mêmes, l'Ame s'en ſert comme d'organes & d'inſtrumens pour voir: de même qu'un Ecrivain, & un Sculpteur employent la plume & le burin pour écrire, & pour graver, quoi-qu'il ſoit ridicule de dire qu'une plume, ou un burin puiſſent écrire ou graver d'eux-mêmes. Cependant ce [a] Philoſophe croit, que *c'eſt ſe tromper de gayeté de cœur vû*, dit-il, *que les ſens démontrent le contraire, car il ſe fait au ſens une contraction, & les yeux rentrent en eux-mêmes, lors principalement que nous avons de la peine à regarder des choſes éclatantes, parce que la Lumiére éblouït nos yeux: ce qui ne ſeroit pas, ſi les yeux n'étoient que des fenêtres: car les portes par leſquelles nous regardons étant ouvertes, n'en reçoivent aucune peine. Que ſi nos yeux doivent être ici conſiderez comme des fenêtres, il ſemble que les yeux étant arrachez, l'Eſprit doive diſcerner les objets plus clairement, de même que quand les portes ſont ôtées.* Peut-on raiſonner plus mal, puiſque c'eſt juſtement comme ſi on diſoit,

[a] Lucréce Lib. 3. ℣. 360.

Dicere porrò oculos, nullam rem cernere poſſe:
Sed per eos animum, ut foribus ſpectare recluſis,
Deſipere'ſt, contrà cùm ſenſus ducat eorum:
Senſus enim trahit, atque acies detrudit ad ipſas;
Fulgida præſertim, cùm cernere ſæpe nequimus
Lumina luminibus, quia nobis præpediuntur:
Quod foribus non fit. Neque enim, quà cernimus ipſi
Oſtia ſuſcipiunt ullum recluſa laborem.
Præterea ſi pro foribus ſunt lumina noſtra:
Jam magis exemptis oculis debere videtur
Cernere rès animus, ſublatis poſtibus ipſis.

Il combat enſuite le ſentiment de Démocrite, ce qui ne fait rien à nôtre queſtion. Il y en a qui au lieu de *deſipere'ſt* liſent *difficile'eſt*, & qui ont *dicat eorum* & non pas *ducat*. M. Creech Anglois qui vient de nous donner une nouvelle édition de Lucréce, remarque qu'un *Epicharmus* étoit dans le ſentiment que l'on combat ici, il diſoit νοῦς ὁρῇ νοῦς ἀκούει. *L'ame voit, l'ame entend.* Cela peut avoir un bon ſens: mais on ne connoît pas aſſez la penſée de ce Philoſophe, pour en juger.

ſoit, que ſi la plume & le burin, n'écrivent, & ne gravent pas d'eux-mêmes, il s'enſuit que l'Ecrivain, & le Graveur doivent écrire, ou graver plus facilement, ſans plume & ſans burin.

Secondement, le corps doit être conſideré, comme faiſant avec l'ame un tout qu'on appelle homme.

L'autre maniére, ſelon laquelle on doit ici, conſidérer le corps de l'Homme, c'eſt qu'il ne doit pas être ſeulement regardé, comme un inſtrument dont l'Ame ſe ſert, mais encore comme une partie eſſentielle, qui compoſe avec l'Ame, un tout qu'on appelle *Homme*. Deſorte que toutes les actions qu'on appelle *humaines*, doivent procéder de ce *tout*, ſelon cette maxime, *actiones ſunt ſuppoſitorum*, c'eſt-à-dire, que les actions doivent émaner de leur *tout*, ou du principe total & complet, qui les produit. Ainſi, afin qu'une action, ſoit parfaitement humaine & libre, ce n'eſt pas aſſez, qu'elle ſoit produite par l'Ame, il faut que le corps y concourre autant qu'il eſt capable d'y concourir.

On explique cette penſée par l'exemple d'un Pilote uni eſſentiellement à ſon Vaiſſeau.

Suppoſons, pour exemple, afin de mieux comprendre ce que nous diſons, qu'un maître Pilote, qui tient le gouvernail, & conduit le Vaiſſeau, y fût tellement attaché, qu'il en fût inſéparable, & qu'il compoſât l'eſſence de ce navire qu'on nommeroit, *un Navire vivant & animé*. Les actions que ce Pilote feroit comme Homme, parler, manger, écrire & méditer, ne ſeroient pas des actions de ce *Vaiſſeau vivant*, parce que le Vaiſſeau, n'y auroit aucune part. Mais faire voile au Sud ou à l'Eſt de deſſein formé ſans y être emporté, malgré ſoi, par la force des vens, tourner, revirer, mettre à l'ancre, toutes ces actions ſeroient des actions, de ce Vaiſſeau vivant, qui ſuppoſent néceſſairement & le Pilote & le Vaiſſeau. Cette comparaiſon, nous fait connoître qu'elles ſont ces actions de l'Homme qui ſont à proprement parler humaines & libres. Le corps de l'homme peut-être agité par la violence du mal, ou de la phrénéſie. C'eſt un Vaiſſeau emporté, par l'orage & par la tempête à quoi le Pilote ne peut apporter aucun remede. Poſons encore un Vaiſſeau, mal frabiqué, un gouvernail mal fait, le Pilote avec tout ſon art, ne pourra le conduire comme il ſouhaite; de même auſſi un corps mal formé, un tempérament dépra-

vé,

vé, produira des actions déréglées, je ne parle point de la morale, je raisonne ici en Physicien. L'Esprit humain, ne pourra pas plus apporter de reméde à ce déréglement, pour le corriger, qu'un Pilote au desordre du mouvement de son Vaisseau.

On répond aux difficultez de Lucrece.

Si on comprend bien une fois ces véritez, on n'aura plus de peine, à découvrir la fausseté des conséquences, que Lucréce tire, des maladies & des incommoditez du Corps, qui traversent les opérations de l'Ame, pour prouver qu'elle est corporelle. Car dès qu'on aura bien compris que le Corps est un organe dont l'Esprit se sert, & qu'il est deplus une partie essentielle de ce composé qu'on appelle *Homme*, on n'aura pas plus d'embarras à se représenter, que toutes ces incommoditez du Corps sont des obstacles à l'Ame dans ses fonctions, sans qu'il s'ensuive de là qu'elle soit corporelle, qu'on en a, à concevoir qu'un Pilote n'est pas fait de bois, de fer, de cordage, & de voile, comme son Vaisseau, quoiqu'il ne puisse le conduire, quand il est mal fabriqué, ou qu'il y survient des empêchemens insurmontables. Pour achever la comparaison, disons encore, que comme il ne s'ensuit pas, que le Pilote périsse & soit anéanti, quoique son Vaisseau soit usé de viellesse, ou brisé par la tempête: de même aussi il ne s'ensuit pas que l'Ame de l'Homme périsse, quoique le Corps soit détruit par les maladies ou par l'âge. Car, comme on conçoit que le Pilote ne se détruit pas, quand les ais de son Vaisseau se brisent, parcequ'on sait que le Pilote est d'une autre nature que le bois; de même aussi on doit concevoir, que l'Esprit ne périt pas avec le Corps, parce qu'il est d'une autre nature que le Corps.

Pourquoi un Homme raisonne mieux qu'un Enfant, & pourquoi les Enfans ne se souviennent pas de leurs pensées? Lucréce liv. 3. ỷ. 447.

Ainsi on ne s'étonnera pas qu'un Homme en âge de perfection raisonne mieux qu'un Enfant, parceque le cerveau d'un Homme est plus formé & plus propre à recevoir distinctement les impressions des objets, qui ne peuvent guéres laisser de traces durables dans la substance molle du cerveau d'un Enfant. On ne s'étonnera pas qu'on n'aît aucune mémoire des sensations obscures, & des foibles pensées qu'on

qu'on peut avoir euës au ventre de sa mére, puisqu'outre ce peu de consistence du cerveau, toutes ces pensées se formant sans aucune attention, elles n'impriment aucun vestige capable de nous en faire ressouvenir. Combien de fois, nous arrive-t-il pendant le sommeil, de songer que nous parlons & même avec élégance, dont pourtant il ne nous reste aucun souvenir, quand nous sommes réveillez.

Ethic. part. 3. propos. 2. & annexa. Objections de Spinosa, touchant les songes.

Mais Spinosa va plus loin & dit, que nous songeons quelquesfois, que nous songeons, & qu'en dormant nous faisons les mêmes choses, qu'étant éveillez; nous ne voulons pas dire, tout ce que nous sçavons; nous jugeons quoi qu'en songeant, que nous ne devons pas publier des secrets qu'on nous a confiez, & qu'enfin nous faisons plusieurs autres choses semblables, qui requiérent des opérations de l'Ame, égales à celles que nous sentons, quand nous sommes éveillez & que nous croyons agir librement. C'est ici le fort de Spinosa, il voudroit bien sçavoir, dit-il, s'il faut admettre deux sortes de décrets, & d'espéce différente, l'une, de ceux qui dorment, ou qui sont insensez, l'autre, de ceux qui sont éveillez & qui agissent raisonnablement & librement.

On n'aura pas de peine à répondre à ceux qui sont embarassez de ces raisonnemens, s'ils ont bien compris ce que nous avons dit de la nature de l'Homme.

On explique de quelle maniere les songes se font.

Car on sçait prémiérement que l'Ame se formant nécessairement de certaines idées, à de certaines impressions ou de certains mouvemens qui se produisent dans le cerveau, il s'ensuit que quand ces mêmes mouvemens se font en dormant, lorsque les esprits animaux repassent sur les vestiges que l'impression de l'objet à tracez, l'Ame doit nécessairement se former les idées qu'ils font naître, d'où viennent les songes. Et comme il arrive que, quand on nous recommande le secret de quelque chose, ou que nous jugeons à propos de nous taire, ce décret que nous faisons d'observer le silence, forme quelqu'impression dans le cerveau: aussi quand nous songeons de ces choses secrettes, cette même impression se renouvelle & alors tout en songeant, noûs jugeons que nous devons nous taire.

En un mot comme les idées, que nous avons, sont ordinairement liées les unes avec les autres, il arrive que dans les songes, l'une excite l'autre, quelquesfois mêmes elles nous représentent des objets, qui ne sont plus il y a déja longtems, & dont nous aurions mêmes de la peine à nous ressouvenir. Il arrive encore, que, comme lorsque nous commençons à nous reveiller ou que n'étant endormis qu'à demi, nous nous appercevons que nous songeons, souvent mêmes par les réfléxions que nous faisons sur nos songes, nous laissons dans le cerveau quelques impressions, qui nous représentent que nous songeons; lors aussi que ces impressions se retraçent par les songes que nous faisons, alors nous songeons, que nous faisons des songes. Toutes ces opérations, bien loin de prouver que l'Ame ne soit qu'un corps, qu'au contraire elles démontrent que l'Ame est un principe incorporel qui ne sommeille pas, mais qui agit toûjours, quoique ce soit avec un organe lié & embarassé par le sommeil.

Comparaison d'un Homme endormi avec un Lut mal accordé.

Afin de mieux comprendre comment cela se fait, il faut se représenter le corps d'un Homme éveillé, comme un Lut dont toutes les cordes sont tenduës & accordées, & le corps d'un Homme endormi comme un Lut, dont il n'y a qu'une ou deux cordes tenduës, le reste étant relâché, & incapable de former aucun accord, avec les autres cordes. Cela posé, comme il est clair, qu'un Joüeur de Lut, formera les tons, qui peuvent être formez par les cordes qui sont tenduës, mais qu'il ne pourra pas faire une juste harmonie, ni joüer un air de musique qui requiert les autres cordes qui sont détenduës: de même aussi, l'esprit d'un Homme endormi pourra bien se former quelqu'idée, causée par le mouvement de quelques esprits, de quelques petits corps: mais il ne pourra pas réfléchir sur ces idées, ni les pousser dans toute l'étenduë nécessaire, parce qu'il faudroit pour cela, y en joindre beaucoup d'autres, qu'il ne peut produire à cause du sommeil qui a détendu la machine dont il se sert, & qui en a amorti les mouvemens.

Pourquoi on est ordinairement embarassé dans les songes.

C'est pourquoi les idées des songes sont très foibles, & ne causent ordinairement que de l'embarras. Si on songe qu'on

qu'on soit poursuivi par un ennemi, on croit souvent qu'on ne sçauroit crier au secours, ni s'enfuïr, parceque cette idée du danger, où nous croyons être exposez, qui causeroit si on étoit éveillé l'un ou l'autre de ces actions, ne pouvant les produire à cause du repos des ressorts de la machine de nos corps, fait naître alors l'idée de ces obstacles, qui pourroient effectivement, nous empêcher d'éviter le danger qui nous menace.

De ceux qui marchent en dormant.

Spinosa fait une instance & dit, qu'il y a de certaines personnes qui marchent en dormant, & passent sur des lieux si difficiles, qui n'oseroient les traverser s'ils étoient éveillez, & qu'il y auroit même du danger à les réveiller, en ce tems-là, parce qu'on les mettroit en état de tomber s'ils connoissoient le danger où ils sont exposez.

Je n'ai point vû de ces sortes de gens, pour les examiner: je sçai qu'il y en a, & je n'en doute aucunement: mais je suis persuadé, que leur sommeil est d'une espéce qui n'est pas ordinaire. Je l'appellerai un demi-sommeil, pour expliquer mieux la raison de leurs mouvemens. Je le nomme ainsi, parce que je suppose prémiérement qu'ils ont les yeux ouverts & qu'ils apperçoivent les objets: autrement ils ne pourroient marcher ni passer par des chemins étroits & difficiles, comme on dit qu'ils font. Je suppose secondement qu'il y a quelques parties de leur cerveau, qui sont encore assoupies, par le sommeil, qui fait que l'Ame ne se peut servir de cet organe tout entier, pour faire ses opérations, si cela n'étoit, ils ne seroient plus endormis, & la supposition seroit fausse. Cela posé, il n'est pas difficile d'expliquer la cause de leur mouvement. Ils sont assez éveillez pour voir & pour marcher: & comme il n'est requis pour marcher, que de poser ses pieds sur un lieu ferme, quelqu'étroit que puisse être le chemin par où ils passent, pourvû qu'il soit assez large pour poser le pied, cela suffit.

Mais, dit-on, ils n'oseroient y passer s'ils étoient éveillez. Je l'avoüe, parcequ'alors l'Ame se servant de tous les organes du corps, ressent alors toutes les impressions, que lui peuvent donner les idées du danger où il est,

& cette crainte fait qu'on tremble, & que les jambes ne ſont plus ſi fermes, ni les pas ſi aſſûrez. Cela eſt ſi certain que, quand on a ſurmonté cette crainte par quelqu'habitude, alors l'homme éveillé fait beaucoup plus, que tous ces demi-endormis, comme il paroît par les danſeurs de cordes, & par ceux qui montent ſur les tours les plus hautes & ſur les clochers les plus élevez. Ainſi l'action de ces dormeurs, tient plus de la machine du Corps que de la régie de l'Eſprit. Or on ſçait que les bêtes ſont plus propres à marcher ſur des précipices eſcarpez, que ne ſont les hommes. Et les Cavaliers les plus prudens, quand ils ſont obligez de paſſer par ces précipices, ne trouvent guéres de moyen plus ſûr, que de laiſſer aller leurs chevaux, ſe contentant de les ſoutenir de la bride.

Quelle différence il y a dans les jugemens d'un Homme endormi, ou d'un Homme éveillé.

Tous ces exemples de ſonges, que Spinoſa allégue avec tant de bruit, ne ſervent donc de rien, pour prouver ce qu'il prétend, & ne ſont nullement contraires à la nature de l'Eſprit de l'Homme. Mais il demande s'il y a donc deux ſortes de jugement ou de décret, l'un, d'un homme endormi, différent du jugement ou du décret, que forme un homme éveillé. Je repondrai à Spinoſa deux choſes, la prémiére, que ces jugemens, ces décrets d'un homme endormi, qui juge, qu'il doit taire quelques choſes, & ne pas divulguer un ſecret, qu'on lui a confié, n'eſt à proprement parler, qu'une ſimple perception de l'idée, qu'il faut ſe taire, dont il eſt reſté des traçes & des veſtiges dans le cerveau, qui ſe réveille en dormant, lorſque les Eſprits animaux repaſſent ſur ces veſtiges.

Il faut diſtinguer deux ſortes de jugemens.

Mais je dirai davantage, & j'avoüerai à Spinoſa, qu'il y a deux ſortes de décrets & de jugement qu'on peut obſerver en un homme, l'un, *de l'Ame ſeule*, qui ſe forme dans les enfans, en ceux qui dorment, ou dans les malades & les inſenſez. L'autre eſpéce de jugement eſt de l'homme bien conſtitué, ſain & éveillé. Pour bien entendre ceci, il faut reprendre la ſeconde remarque que nous avons faite ci-deſſus ſur le corps de l'Homme. Il n'eſt pas ſeulement un organe de l'Ame; c'eſt auſſi une partie eſſentielle, de ce

ce composé qu'on appelle *Homme*. Desorte, que pour produire des actions véritablement humaines & libres, il faut que le corps y concourre avec l'Ame, autant qu'il est capable d'y concourir; de même qu'un Vaisseau, dans la supposition que nous avons faite ci-dessus, doit concourir avec le Pilote, pour faire une action d'un Vaisseau vivant & animé, comme il seroit, si le Pilote étoit assez étroitement uni avec le Vaisseau pour faire une partie essentielle, d'un tout qu'on nommeroit, *un Vaisseau vivant*.

On examine plus distinctement les actions d'un Homme endormi.

Ainsi il est aisé de comprendre, que les actions d'un homme endormi, ne sont pas à proprement parler humaines ni libres, parceque le Corps n'y concourt pas autant qu'il le peut. Assoupi qu'il est & enchainé par le sommeil, l'Ame ne peut s'en servir pour toutes ses fonctions. Le sens commun a appris cette vérité à tous les hommes, puisqu'aucune Loi n'a jamais ordonné de peines, aux actions d'un homme endormi à cause qu'on les juge privées de liberté. Ce n'est pas néanmoins que la Liberté réside dans le Corps: l'Ame seule en est le siége, la source & l'origine. Mais c'est parceque l'Ame a besoin d'un corps prêt à obéir à tous ses commandemens, pour exercer toutes ses fonctions, de même qu'un Joüeur de Lut, doit avoir un Lut dont toutes les cordes soit tenduës & accordées, pour joüer les chansons & les airs, avec justesse & avec harmonie.

Pour parler plus clairement, on doit sçavoir, que pour faire une action Libre, l'Ame doit réfléchir sur ses idées, afin de délibérer & de prendre une résolution, qu'on nomme Libre, parce qu'elle est formée avec connoissance & avec réfléxion. Et comme pour faire ces réfléxions & ces délibérations, l'Esprit a besoin de fixer ses idées pour les considérer, d'en rappeller d'autres pour les comparer ensemble, le sommeil apportant des obstacles invincibles à ces opérations de l'Ame, il s'ensuit nécessairement que l'Ame en cet état, ne peut exercer sa liberté. Car pour fixer une idée, afin de l'examiner & de la considérer, il faut arrêter les esprits animaux en l'état où ils doivent être pour la représenter; il faut empêcher que d'autres esprits animaux ne

viennent à la traverse, imprimer à l'Ame malgré elle, d'autres idées. Il faut pour délibérer, confronter des idées qui ont du rapport, ou de l'opposition entr'elles : & pour cet effet, il faut que les Esprits du cerveau, soient disposez à se mouvoir & à partir au prémier ordre de la volonté. Or toutes ces dispositions ne se rencontrent pas dans le corps de l'Homme pendant le sommeil, par conséquent l'Ame ne peut agir librement.

Quand on dort, les Esprits animaux, roulent à l'avanture. Tantôt l'Ame reçoit une idée de ces mouvemens, & incontinent après, une autre vient qui n'a aucun raport à la prémiére. Il y a de petites écluses ouvertes, qui devroient être fermées, & d'autres fermées, qui devroient être ouvertes: desorte qu'on peut dire, qu'entre un homme endormi & un homme éveillé, il y a la même différence, que celle qu'on peut remarquer dans une ville assiégée, lorsque la garnison dort, ou qu'elle est dispersée, selon la phantaisie de chaque soldat, ou lors qu'elle est en bataille sur la place d'armes pour attendre les ordres du Gouverneur. Il y a donc, quoiqu'en dise Spinosa, une différence infinie entre le décret de l'Ame d'un homme endormi, & celui de cette même Ame quand on est éveillé, qui fait que l'un est libre & que l'autre ne l'est pas.

La diff.rence qu'il y a entré un Homme sage & un Homme insensé.

C'est cette même différence qui se trouve encore, entre un homme sain, & un homme malade, de ces maladies qui attaquent le cerveau ; entre un homme raisonnable & un insensé. Dans ces malades, comme dans les personnes insensées, les ressorts de la machine sont détraquez. Or l'Ame n'a été unie au Corps, que comme à un Corps bien constitué, pour exercer ses opérations. Comme elle n'a pas reçû le pouvoir de remédier par sa volonté à ces maladies & à ces accidens, qui démontent les ressorts de cette machine, elle en est entrainée, sans pouvoir exercer sa liberté. On ne peut pas dire néanmoins que l'Ame aît perdu la faculté de raisonner & de vouloir, non plus qu'on ne peut dire, qu'un Ecrivain aît perdu la faculté d'écrire, parce qu'il n'a qu'une plume mal taillée, dont il ne peut se bien servir.

Si on examine avec soin, la différence qui se rencontre entre un homme raisonnable & un homme insensé, on ne la trouvera pas dans les pensées; souvent les plus sages, ont des pensées autant extravagantes, que les plus insensez. Elle ne se trouvera donc cette différence, qu'en ce que l'homme sage & raisonnable retient toutes ces pensées extravagantes, au lieu que le fou les publie, n'ayant pas le pouvoir de les supprimer: desorte que l'insensé est proprement celui qui dit tout ce qu'il pense, & l'homme sage est celui qui dit seulement ce qu'il veut dire, & ce qu'il juge devoir être dit.

Instance de Spinosa, que l'Homme insensé croit être libre.

Enfin Spinosa fait sa derniére objection & dit, que l'homme insensé croit être libre, autant que l'homme sage & raisonnable. Je n'en doute pas: mais quelle conséquence en voudroit-on tirer? Ce sera, dit Spinosa, que la Liberté n'est rien autre chose, que l'opinion qu'on a d'être libre, parce qu'on fait ce qu'on veut.

Réponse.

Il seroit facile par le méme raisonnement de prouver que la santé, n'est qu'une opinion chimérique, parce qu'il y a des malades, qui à l'heure méme de leur mort, & lors qu'on les voit à l'agonie, soutiennent néanmoins qu'ils se portent bien. Ceux qui voudront répondre à cet argument, trouveront en même tems la réponse à l'objection de Spinosa. Car, comme ce malade a beau dire qu'il se porte bien, on voit manifestement le contraire, dans tous les symptômes d'une mort qui est proche: de même aussi un insensé a beau se vanter de sa liberté, on voit clairement dans toutes ses actions, que l'usage en est entiérement interrompu.

Cè qu'on a dit, suffit pour répondre aux argumens de Lucréce, contre la nature spirituelle de l'Ame.

Il seroit inutile présentement, d'employer le tems à répondre aux argumens que Lucréce a recherchez avec tant d'effort dans son troisiéme Livre, pour prouver que l'Ame est corporelle. Je suis assûré qu'il n'y en a pas un seul qui ne tombe de lui-même, si on a bien compris ce que nous avons dit. On concevra sans peine quel peut-être l'effet du tempérament, & comment il se conserve dans une même famille, comment il y a des maladies de race, qui passent du pére aux enfans. Enfin on concevra facilement, que le Corps

étant

etant joint à l'Ame, pour lui servir d'organe & d'instrument pour exercer ses fonctions, dès que cet organe est si corrompu qu'il ne peut plus servir à aucune des fonctions de la vie, cette union de l'Ame au Corps, cesse d'elle-même, au moment de la mort. Et comme le Corps, fait une partie essentielle de ce tout qu'on appelle *Homme*, on parle juste, quand on dit que l'Homme meurt, ou qu'il est mort, quoique cette expression, n'emporte nullement la mort de l'Ame.

CHAPITRE X.

Réponse à cette objection, qu'on ne connoît pas la nature de l'Ame.

On dit que l'essence des choses étant inconnue il est impossible de donner une juste définition de l'Ame.

IL y a des Sçavans qui conviennent, que ce qu'on nomme *Esprit* ou *Ame*, a de fait des qualitez fort différentes, de celles qu'on attribuë, à ce qu'on appelle *Corps*: mais ils croyent qu'il ne s'ensuit pas delà, que l'Ame soit une substance d'une autre espéce, parceque nous connoissons si peu l'essence des choses, qu'on n'en sçauroit donner de justes définitions. Ils croyent qu'il faut demeurer suspendu & indéterminé, quand il s'agit de définir précisément la nature de quelqu'Etre, & que le plus sûr est de se tenir rétranchez dans une humble ignorance.

On ne sçauroit disconvenir que cette modeste retenuë ne soit sage & loüable en plusieurs rencontres. Mais dans la question dont il s'agit, c'est porter à mon avis trop loin le doute & l'indétermination, & donner sans raison trop de prise aux Spinosistes, qui nient la spiritualité de l'Ame.

Spinosa n'en dit pas davantage.

Je ne voi pas que Spinosa lui-même en demande davantage, Car il s'est renfermé dans une définition si générale de la substance, qu'elle convient à tout ce qui n'est pas un mode, ni un accident. Il dit que toute la différence qu'on y peut appercevoir, comme celle qui se trouve entre ce qu'on nomme *Esprit* & ce qu'on appelle *Corps*, ne vient que des diverses modifications, qui sortent néanmoins d'une même source & possédent un même sujet. Il

Il est donc nécessaire d'examiner avec attention, cette difficulté, pour reconnoître, si on peut dire avec certitude que l'Esprit ou l'Ame de l'Homme ne soit pas un Corps. Chacun sçait que le mot d'esprit n'est pas équivoque & qu'il signifie ici, *ce qui pense, qui raisonne & qui veut.*

J'avoüe prémiérement qu'il y a beaucoup de choses que nous ne connoissons pas. Mais il ne faut pas pour cela devenir Pyrrhonien, & ne parler jamais que par un *il semble*, sans rien déterminer.

Il est vrai qu'il y a plusieurs choses qu'on ne connoit pas.

Je demande secondement, s'il n'est pas véritable, qu'on apperçoit en de certains sujets des qualitez si dissemblables & si opposées, des différences si essentielles, qu'on peut assûrer positivement, que l'un n'est pas l'autre, & qu'ils sont de nature différente, & de diverses espéces.

Mais on connoit néanmoins qu'une chose n'est pas une autre.

Je voudrois bien sçavoir s'il n'est pas vrai de dire, qu'un cheval n'est pas une pierre, qu'un triangle n'est pas un cercle. Il n'y a modestie philosophique qui tienne, on en conviendra sans doute. Et on se rendroit aûtant ridicule que Pyrrhon, si on disoit, il me semble, qu'un cheval n'est pas une pierre, qu'un triangle n'est pas un cercle, mais au fond je n'en sçai rien, parce que leur essence ne m'est pas connuë, & que leur nature est impénétrable. Il est donc constant qu'on peut quelquesfois se déterminer, & assûrer sans aucun doute, qu'une telle chose n'est pas autre chose.

On en allégue des exemples.

Il faut voir présentement par quelles raisons & sur quels fondemens, on forme ce jugement, & on appercevra d'abord, qu'on est déterminé à croire que deux êtres sont de différente nature, parce que leurs actions & leur propriétez sont différentes. Tout triangle, excepté le sphérique, à ses trois angles égaux à deux droits. Tout cercle, à les parties de sa circonférence, également éloignées du centre. Ces différentes idées suffisent, pour affirmer que la nature du triangle est différente de celle du cercle.

Sur quoi on se fonde pour croire que deux êtres sont différents.

Suivons cette métode: tout corps est figuré, soit qu'on se représente les pierres, les plantes, ou les animaux, soit qu'on se forme une idée de l'eau, du feu, de l'air ou des atômes, quelques petits que soient ces corps, il y a toûjours quel-

On examine les idées qu'on a de la nature du Corps.

que figure. Tout corps est susceptible de mouvement, mais pour être en mouvement, il faut qu'il chasse un autre corps, ou qu'il trouve du vuide, afin de changer de place & de passer d'un lieu à l'autre. Tout corps est nécessairement étendu, parce qu'il a des parties les unes hors des autres, ce qui emporte de nécessité absoluë l'extension. Ces idées sont aussi claires, que l'idée d'un triangle ou d'un cercle. On ne sçauroit concevoir un corps sans parties, plus aisément qu'un triangle sans angles. Il est donc constant, malgré la modestie la plus affectée, qu'on doit être persuadé que tout corps est étendu, mobile & figuré.

De ses actions.

Il est encore certain, que toutes les actions d'un corps, se ressentent nécessairement de sa nature & qu'elles participent à ses influences, parceque tout effet posséde ce qu'il a de sa cause. Quand on connoît la nature de la cause, on conçoit celle de l'effet: comme d'autre côté, quand on connoît distinctement la nature d'un effet, on peut juger sans erreur, qu'elle doit être la nature de la cause qui l'a produit.

Si on réfléchit sur toutes les actions des Corps, on y voit un raport & une liaison avec l'étenduë, la mobilité, & la figure. Il est impossible qu'il en soit autrement, parcequ'un effet doit avoir nécessairement de la ressemblance avec sa Cause.

On considére les actions de l'Esprit humain.

Mais si on examine les actions de l'esprit, la pensée, la réflexion, le jugement, les actes de volonté, toutes choses que l'Homme connoît, qu'il sent, qu'il voit intérieurement, on n'y apperçoit ni mouvement, ni figure, ni étenduë. On n'y reconnoît ni raport, ni liaison avec ces propriétez inséparables du corps, quelque petit, quelque mince qu'il soit. N'en doit-on pas conclurre, que ces actions émanent d'une Cause qui n'est pas un corps? Il faut nécessairement le croire & s'exprimer ainsi, ou il ne faut point dire qu'un cheval n'est pas une pierre, qu'un triangle n'est pas un cercle.

Dira-t-on qu'on ne sçait pas ce que c'est. Mais alors la dispute ne consistera plus que dans le nom. Car, quoi-que ce soit, il suffit de connoître que ce n'est pas un corps, suivant l'idée

l'idée que nous avons de tous les corps qui nous sont connus. Puisqu'enfin nous jugeons de tous les corps, qui sont mobiles, figurez & étendus, non que nous penétrions intimement leurs essences : mais parce que leurs actions & leurs effets, nous persuadent qu'ils ont de telles propriétez. Et par conséquent des effets qui n'ont rien de corporel, doivent nécessairement conduire l'esprit, à concevoir une cause qui n'a rien de corporel : on n'en demande pas davantage.

De là on conclut qu'il faut dire, qu'un Esprit n'est pas un Corps.

Ainsi pour ne pas choquer la modestie outrée de ces Philosophes dont nous parlons, avoüons que la nature du Corps, comme celle de l'Esprit, ne nous est pas intimement connuë : mais aussi il faut qu'ils avoüent, que comme tout ce que nous connoissons clairement & distinctement de ce qu'on appelle *Corps*, est entiérement différent de tout ce que nous connoissons clairement dans ce qu'on nomme *Esprit*, il s'ensuit que toutes nos lumiéres & nos connoissances requiérent, que nous croyons & que nous disions, qu'un Esprit n'est pas un Corps.

Desorte que je conclus qu'il faut être Pyrrhonien à toute outrance, & n'oser dire, pour parler exactement, *que la Terre n'est pas le Soleil, qu'une pierre n'est pas une étoille*, ou il faut dire que l'Esprit de l'homme, cette Cause, qui pense, qui réfléchit, qui veut, n'est pas un Corps.

Les sens de l'Homme doivent être corrigez par la raison.

Cela est encore plus sensible, quand on s'applique avec attention à méditer la nature de l'homme. Car comment pourroit-on se persuader qu'il n'y aît rien dans l'homme au delà du corps, quelque petit, quelqu'agité qu'on se le figure, puisque pour chercher la vérité, il faut presque toûjours corriger les jugemens des sens & de l'imagination qui nous conduisent ordinairement dans l'erreur.

De la vuë.

On peut lire sur ce sujet le chap. 5. & les suivans du Liv. 1. de la Recherche de la Verité.

Les yeux nous trompent quand il faut parler juste de la grandeur des corps. La Lune nous paroit à la vuë beaucoup plus grande, que les étoiles les plus brillantes. Ils nous représentent le Soleil & la Lune de la largeur seulement d'un ou de deux pieds. Ce raport de nos yeux est infiniment éloigné de la vérité, il faut corriger ces erreurs par la raison. D'autre côté quand on considére les plus petits insectes avec

des microſcopes combien de parties, combien de beautez n'apperçoit-on pas, que nos yeux ne pouvoient découvrir? Ces lentilles de verre n'ajoûtent rien néanmoins à ces objets : & ſi les humeurs de nos yeux faiſoient le même effet que ces microſcopes, n'eſt-il pas vrai, que nous verrions les objets d'une toute autre façon qu'ils ne nous paroiſſent?

Nous ne nous trompons pas moins dans les figures. Elles paroiſſent changer ſelon l'approche, ou l'éloignement où elles ſont. Une tour quarrée, nous paroît ronde quand nous la voyons de loin. Pour les plus petites figures des corps qui n'ont point de proportion conſidérable avec le nôtre, nous ne pouvons les appercevoir qu'avec le ſecours des microſcopes. Un bâton paroît ou rompu ou tortu quand il eſt moitié dans l'eau & moitié dans l'air, parce que les rayons viennent par réfraction à nos yeux. Lorſque la Lune ſe léve ou ſe couche, elle nous paroît plus grande, que quand elle eſt élevée ſur l'horizon, quoi-qu'alors elle ſoit plus proche de nous, & que par conſéquent elle doive nous paroître plus grande. Mais nous en jugeons ainſi, parce que lorſqu'elle eſt à l'horizon, nôtre vûë voit des campagnes entre deux, qui ſervent à nous en faire concevoir l'éloignement & la grandeur.

Des autres ſens.

On a accoûtumé en général d'attribuër aux corps qui ſont hors de nous, les mêmes ſenſations qu'ils produiſent en nous. Et quoi-que la brûlure ne ſoit qu'une chaleur exceſſive, qui ſépare violemment les parties de nos corps & nous cauſe de la douleur, on ne laiſſe pas d'attribuer de la chaleur au feu, parce qu'il nous échauffe, quoi-qu'on ne diſe pas que le feu ſoit *brûlé*, encore qu'il nous brûle. On dit que l'abſinthe eſt amére, à cauſe du ſentiment qu'elle produit ſur nôtre langue, quoi-que peut-être il y ait des hommes, ou des animaux qui la nommeroient *douce*, par la même raiſon. Il y en a qui aiment une odeur, que d'autres fuyent. Une maladie ſuffit, pour produire des changemens conſidérables dans toutes nos ſenſations. Toutes ces véritez ſont prouvées par l'expérience.

D'où on conclut que l'Eſprit n'eſt pas corporel.

Mais, pour peu qu'on raiſonne ſur ces faits inconteſtables, n'ap-

n'apperçoit-on pas qu'il y doit avoir nécessairement dans l'homme, une Cause superieure à tous ces sens, à tous ces organes du Corps, une Cause qui s'en sert pour découvrir la vérité, & qui est d'ailleurs capable de corriger leurs erreurs? Je voudrois bien sçavoir, qui auroit pû apprendre le prémier aux hommes que le Soleil est plus grand qu'il ne paroît à nos yeux? Il faut bien de nécessité reconnoître dans l'homme un principe de raisonnement distingué de tous les mouvemens de ces petits corps, qui font les sensations & l'imagination; & par conséquent il faut admettre dans l'homme, une substance, une Cause audessus de ces petits Corps qui agit indépendamment d'eux.

CHAPITRE XI.

De l'Existence de Dieu, qui est un Etre spirituel, Créateur de l'Univers.

IL est tems à cette heure, de prouver directement l'existence de Dieu. Il faudroit être incapable de tout raisonnement, pour ne pas reconnoître, qu'il y a nécessairement quelqu'Etre, qui existe de soi-même, parce que tous les Etres n'ayant pas cette existence nécessaire, puisqu'ils naissent & qu'ils périssent, comme les plantes & les animaux, il s'ensuit qu'il y a quelqu'Etre, qui ne périt pas & qui existe nécessairement. *Il y a un Etre qui existe de soi-même.*

La plûpart des Philosophes ont attribué ce privilége à l'Univers. D'autres ayant vû, que quelque parties de l'Univers, étoient sujettes à la corruption, n'ont reconnu d'existence nécessaire qu'en faveur des Cieux. Et d'autres enfin, ayant découvert des corruptions, & des changemens dans les Cieux & dans les Astres, & ayant remarque qu'une même matiére est susceptible de plusieurs formes, par la différente situation, & par les diverses figures qu'elle peut recevoir, n'ont crû rien d'éternel ni de nécessaire, que la matiére, ou le corps dont l'Univers est composé. C'est cet- *Ce que les Philosophes ont cru.*

te matiére, ce sont ces petits corps, qu'ils ont crû exister nécessairement & de toute éternité par eux-mêmes ; sans qu'aucune Cause aît pû les produire, ni qu'aucune Cause puisse les détruire.

Ils ont tous dit que la matiére etoit éternelle.

Ceux-là mêmes d'entre les Philosophes qui ont admis une Cause intelligente pour la formation de l'Univers, à cause du bel ordre & de l'arrangement où sont toutes ses parties, n'ont pû se persuader que cette Cause intelligente aît produit la matiére. Ils ont crû que, si cette Cause spirituelle avoit formé l'Univers comme un sage Ouvrier, une matiere préexistente lui étoit autant nécessaire, que des matériaux le sont à un Architecte. Mais tous les autres Philosophes, qui n'ont admis que la matiére, ont crû que le Monde étoit éternel, ou que cette matiére seule étant en mouvement avoit formé l'Univers.

On a prouvé que le monde n'est pas de toute éternité.

On a montré dans la prémiére Dissertation, que le Monde n'a pas été de toute éternité. Et comme c'est un fait, qui ne peut se connoître que par l'Histoire du Monde, on a démontré que le Monde ne subsiste que depuis le tems que Moyse l'a indiqué dans son histoire, par des preuves sensibles & qui ne souffrent aucune difficulté.

Le systême d'Epicure & de Spinosa n'est pas soutenable.

Il ne reste plus que les Philosophes Epicuriens, qui enseignent que le mouvement de la matiére suffit pour avoir formé le Monde & toutes les créatures qui y sont. Spinosa a fort travaillé, pour soutenir ce systême. Il s'est efforcé de le prouver dans les formes d'une démonstration Mathématique. Cette méthode en a surpris plusieurs : & parce qu'il a affecté de se servir des noms ordinaires de *Dieu*, d'*entendement*, & de *volonté*, quoi-qu'il n'en donne ni idée, ni définition, qu'on puisse concevoir, il n'est pourtant que trop certain que plusieurs s'y laissent entraîner.

Il n'y a rien de plus obscur que la prétenduë démonstration de Spinosa.

Cépendant on peut dire que rien au monde n'est plus obscur, ni plus embarassé que cette prétenduë démonstration. Ce ne sont par tout que termes équivoques & captieux, dont souvent on ne peut se former aucune idée. Et si on n'étoit pas naturellement incrédule, sur cette grande vérité de l'existence d'un Etre spirituel, parce qu'il ne tombe pas sous les sens.

sens ; si on suivoit cette maxime de n'admettre rien que ce que l'on conçoit clairement, que Spinosa lui-même reconnoit, on trouveroit qu'il n'y a rien de plus mal prouvé, que ce qu'il croit avoir démontré. Mais quand on voit des définitions, des axiômes, des principes accordez, & des propositions qu'on prétend en tirer, la hardiesse de cette métode éblouït: & je suis très assûré, que plusieurs, se laissent persuader par les raisonnemens de cet Auteur, quoi-qu'ils ne les entendent pas.

Ethices pars 1. definit. 7.
Ce que dit Spinosa de la liberté est ridicule.

N'est-ce pas, pour exemple, une plaisante définition * de la Liberté, quand il dit, qu'*une chose est Libre, qui agit par la seule nécessité de sa nature, & qui est déterminée par elle seule à agir*, puisque selon cette définition, le feu & les autres Causes naturelles, seront autant libres que l'homme, quand il veut parler ou marcher. Ce qu'il y a de captieux est, en ce qu'il ne définit point du tout la Liberté. Car quoi-qu'il soit vrai, que les agens libres soient déterminez par leur seule nature à agir ; sa Liberté néanmoins ne vient pas delà: mais de ce que la nature de ces Etres est libre, c'est-à-dire, qu'ils ont un tel pouvoir sur leurs actions, qu'ils n'agissent que parce qu'ils veulent agir, desorte que s'ils ne vouloient pas agir, ils n'agiroient pas, ils pourroient même agir autrement qu'ils ne font. Ainsi la Liberté, suppose nécessairement une volonté dirigée par connoissance: c'est l'idée que tous les hommes ont naturellement de la Liberté. Spinosa se jouë d'eux, & veut leur faire prendre le change par la mauvaise définition qu'il en a donnée.

C'est assez dans la métode des Mathématiques d'avoir trouvé du faux, dans une seule position, pour renverser toute la démonstration. En effet, la prétenduë démonstration de Spinosa roule continuellement sur ce faux principe, que Dieu est un Agent nécessaire, qui agit toûjours nécessairement dans toute l'étenduë de ses forces, comme nous le verrons dans la suite.

N'est-

* Spinosa. Ethices Pars 1. De Deo, definit. 7. *Ea res libera dicetur, quæ ex solâ suæ naturæ necessitate existit, & à se sola ad agendum determinatur: necessaria autem, vel potius coacta, quæ ab alio determinatur ad existendum, & operandum certâ ac determinatâ ratione.*

Spinoza remonte toûjours de Cause en Cause jusqu'à l'infini, ce qui est absurde.

N'est-ce pas encore une [b] proposition fort surprenante que la 28, où il affirme que *chaque chose qui est finie, & qui a une existence determinée, ne peut exister, ni être determinée à agir, si elle ne l'est par une autre Cause qui est aussi finie & determinée; & celle-ci le sera encore par une autre Cause, & ainsi de même jusqu'à l'infini.* Je suis certain que cette proposition est moins intelligible, que la quadrature du cercle. On veut néanmoins se faire accroire qu'on l'entend, & se laisser persuader par de telles démonstrations. Spinosa n'est pas plus clair dans la preuve de sa proposition, quand il parle de *Dieu modifié, d'une modification finie*, laquelle modification de Dieu, a dû être produite par une autre modification finie, & celle-ci encore par une autre jusqu'à l'infini. Quel enigme! Quel galimathias! C'est pourtant ce que Spinosa appelle une démonstration, & ce qu'on veut croire sur la parole de Spinosa, sans l'entendre, non plus, qu'il ne s'est entendu lui-même.

Qu'on dise que Dieu forme un homme, ou une pierre, parce qu'il s'est voulu déterminer, ou modifier à créer un Etre fini, qu'il soit véritable ou faux, cela est clair, & intelligible. Mais dire qu'une pierre aît été formée, par une détermination particuliére de la matiére qu'on nomme Dieu, & que cette détermination, aura été produite par une autre & toûjours ainsi jusqu'à l'infini, c'est dire ce qui n'est pas intelligible, & à quoi on ne comprend autre chose que des contradictions, ou du moins des obscuritez & des difficultez inexplicables, que Spinosa prétend prouver, parceque Dieu est une cause toûjours déterminée selon lui, soit par

[b] Propositio 28. *Quodcunque singulare, seu quævis res quæ finita est & determinatam habet existentiam non potest existere, nec ad operandum determinari nisi ad existendum & operandum determinetur ab alia causa, quæ etiam finita est & determinatam habet existentiam: & rursus hæc causa non potest etiam existere, neque ad operandum determinari, nisi ab alia, quæ etiam finita est, & determinatam habet existentiam, determinetur ad existendum & operandum & sic in infinitum.*

Dans la démonstration de la proposition, il dit entre autre chose. *Debuit ergo sequi,* id scilicet quod est determinatum ad existendum & operandum, *vel ad existendum & operandum determinari à Deo, vel aliquo ejus attributo; quatenus modificatum est modificatione, quæ finita est & determinatam habet existentiam. Quod erat primum. Deinde hæc rursus causa, sive hic modus, debuit etiam determinari ab alia, quæ etiam finita est, & determinatam habet existentiam, & rursus hæc ultimia, ab alia & sic semper in infinitum.*

par sa nature, soit par quelque modification finie, dont le nombre est infini.

Autre ambiguité de Spinosa quand il parle des affections de Dieu.

Je voudrois bien sçavoir, si on est persuadé de la vérité de cette [c] proposition de Spinosa qui est la 30. *qu'un entendement, qui est actuellement fini ou infini, ne peut comprendre autre chose, que les attributs de Dieu ou ses affections.* Car si, par les affections de Dieu, Spinosa vouloit parler des créatures, ou des ouvrages de Dieu, encore entendroit on ce qu'il voudroit dire & la dispute ne seroit plus qu'avec ceux, qui soutiennent qu'on peut comprendre l'impossible & l'être de raison, puisqu'en effet on conçoit clairement la vérité de cette maxime, *que le néant ne peut agir, non entis nullæ sunt affectiones.* Mais parler des affections de Dieu, pour vouloir dire en termes obscurs & captieux les modifications de la matiére, c'est se joüer de ses Lecteurs & supposer une chose fausse, sçavoir que les pensées ne soient que des modifications de la matiére.

Spinosa donne une définition absurde de la volonté.

Quand Spinosa dit dans sa [d] proposition 32. *Que la volonté ne peut-être appellée une Cause Libre; mais seulement nécessaire,* il faut remarquer qu'il détruit toute sorte de Liberté, puisqu'il ne croit pas mêmes que la volonté de Dieu soit libre. C'est pourquoi il pose dans la 33. proposition, *que les choses n'ont pû être produites par Dieu autrement, ni dans un autre ordre qu'elles ont été produites.* Il n'étoit pas nécessaire de chercher fort loin la preuve de cette proposition, comme a fait Spinosa. Car si la volonté de Dieu n'est pas libre, mais nécessaire, il s'ensuit démonstrativement que tout ce qui existe n'a pû être formé d'une autre maniére qu'il l'est. Cet Auteur prétend encore prouver sa Thêse par l'éternité des décrets de Dieu. Mais ce seroit entrer dans l'explication de la nature de Dieu, que nous réserverons, pour d'autres Dissertations, s'il plaît à Dieu de nous donner assez de vie & de santé pour cela. *Scholium.*

Ce qu'on veut prouver ici.

Nous n'avons d'autre vûë en celles-ci, que de prouver ces trois points, l'un que Dieu existe, l'autre qu'il est un Etre

[c] Propositio 30. *Intellectus actu finitus, aut actu infinitus Dei attributa, Deique affectiones comprehendere debet, & nihil aliud.*

[d] Propositio 32. *Voluntas non potest vocari causa libera; sed tantum necessaria.*

Etre ſpirituel, & le troiſiéme qu'il a créé le Monde au tems que Moyſe l'à déſigné dans ſon hiſtoire. C'eſt à quoi nous nous bornerons, ſans vouloir obſcurcir ces véritez, par des queſtions qu'on pourroit faire ſur la nature de Dieu; dont nous ne pouvons concevoir l'infini, parce que nôtre Eſprit eſt fini & borné. Quand nous traiterons de cette Nature eternelle & infinie, nous ferons voir que l'Ecriture ſainte, nous en a appris, tout ce que la raiſon humaine en peut concevoir, pour le ſalut & pour l'utilité de la vie. Nous ſommes contens à cette heure, de prouver que ce Dieu Auteur de l'Univers, n'eſt pas la matiére de l'Univers, comme Spinoſa à voulu ſi fauſſement le démontrer. Nous avons voulu, d'avance donner quelques exemples de l'obſcurité & de la fauſſeté de ſes principes & de ſa démonſtration, nous le reprendrons encore dans la ſuite: mais auparavant il faut établir la vérité de cette propoſition, *qu'il y a un Etre ſpirituel, Créateur de la matiére & de l'Univers.*

On a déja prouvé que la matiére a dû recevoir ſon mouvement d'ailleurs.

On a déja fait voir dans cette Diſſertation, que la Matiére doit avoir reçû le mouvement de quelqu'autre Cauſe, puiſqu'il n'eſt pas de ſon eſſence, & qu'elle n'a pû ſe le donner à elle-même. Delà il s'enſuit, qu'il y a quelqu'autre choſe, quelqu'autre ſubſtance que la matiére, & que cette ſubſtance n'eſt pas un Corps, car la même difficulté retourneroit toûjours juſqu'à l'infini. Spinoſa ne croit pas qu'il y aît d'abſurdité, à remonter ainſi de cauſe en cauſe à l'infini, c'eſt ſe précipiter dans l'abyme, pour ne pas vouloir ſe rendre, ni abandonner ſon ſyſtême.

Il eſt ridicule de remonter de Cauſe en Cauſe juſqu'à l'infini.

J'avoüe que nôtre eſprit ne comprend pas l'infini: mais il comprend clairement, qu'un tel mouvement, un tel effet, un tel homme doit avoir ſa prémiére cauſe. Car ſi on ne pouvoit remonter à la prémiére cauſe, on ne pourroit en deſcendant, rencontrer jamais le dernier effet; ce qui eſt manifeſtement faux, puiſque le mouvement qui ſe fait à l'inſtant que je parle, eſt de néceſſité le dernier. Cependant on conçoit ſans peine, que remonter de l'effet à la cauſe, ou deſcendre de la cauſe à l'effet, ſont des choſes unies de la même maniére, qu'une montagne avec ſa vallée: deſor-

te que comme on trouve le dernier effet, on doit aussi rencontrer la prémiére cause. Qu'on ne dise pas, qu'on peut commencer une ligne au point ou je suis, & la tirer jusqu'à l'infini, de même qu'on peut commencer un nombre, & l'augmenter jusqu'à l'infini, de telle sorte qu'il y ait un prémier nombre, un prémier point, sans qu'on puisse trouver le dernier. Ce seroit un sophisme facile à reconnoître, car il n'est pas question d'une ligne qu'on puisse tirer, ni d'un nombre qu'on puisse augmenter; mais il s'agit d'une ligne formée, & d'un nombre achevé. Et comme toute ligne qu'on achéve après l'avoir commencée, tout nombre qu'on cesse d'augmenter est nécessairement fini, ainsi de même le mouvement, l'effet qui se produit à l'instant étant fini, il faut que le nombre des Causes, qui concourent à cet effet, le soit aussi.

On peut éclaircir encore ce que nous disons par un exemple assez sensible. Les Philosophes croyent, que la matiére est divisible à l'infini, & en donnent des démonstrations. Epicure lui-même, qui enseignoit que l'atôme étoit indivisible à cause de sa dureté, parce qu'il n'avoit ni pores, ni vuide, ne laissoit pas de le reconnoître étendu. Diogene Laërce remarque qu'il avoit fait un Traité de l'Angle de l'atôme. Il s'ensuivoit donc que l'atôme étant étendu, avoit nécessairement des parties, les unes hors des autres, autrement il n'auroit pas été étendu. Or parce que tout corps a ses parties les unes hors des autres, on conclut démonstrativement qu'il est divisible. Car être divisible, ne signifie autre chose qu'avoir parties, & parties. Il est donc constant que tout corps est divisible à l'infini. Cependant, quand on parle d'une division actuelle & réélle des parties du Corps, elle est toûjours nécessairement finie. Il en est de même des causes & des effets de la Nature. Quand elle en pourroit produire d'autres, & encore d'autres à l'infini, les causes néanmoins & les effets qui existent actuellement à cet instant doivent être finis en nombre; & il est ridicule de croire qu'il faille remonter jusqu'à l'infini pour trouver la prémiére cause du mouvement. De plus quand on parle du mouvement

 de

de la matiére, on ne s'arrête pas à une ſeule partie de la matiére, pour pouvoir donner lieu à Spinoſa d'échapper en diſant que cette partie de la matiére a reçû ſon mouvement d'une autre partie, & celle-là, d'une autre, & ainſi de même juſqu'à l'infini: mais on parle de toute la matiere, quelle-qu'elle ſoit, finie, ou infinie il n'importe. On dit que le mouvement n'étant pas de l'eſſence de la matiére, puiſqu'elle peut-être conçûë & définie ſans le mouvement, il faut néceſſairement qu'elle l'aît reçû d'ailleurs. Elle ne peut pas l'avoir reçû du néant, car le néant ne peut agir. Il y a donc une autre cauſe, qui a imprimé le mouvement à la matiére, qui ne peut-être ni matiére ni corps. C'eſt ce que nous appellons un Eſprit, une Subſtance qui agit & qui n'eſt pourtant pas un corps.

On a prouvé que l'Univers ne s'eſt pas formé ſucceſſivement.

On a encore montré dans cette Diſſertation, qu'il paroît par l'Hiſtoire du Monde, que l'Univers n'a pas été formé par une longue ſucceſſion de tems, comme il faudroit néceſſairement le croire & le dire, ſi une Cauſe toute puiſſante & intelligente, n'avoit pas préſidé dans la création, afin de l'achever & de le mettre d'abord en ſa perfection. Car s'il s'étoit formé par le ſeul mouvement de la matiére, pourquoi ſe ſeroit-elle ſi épuiſée dans ces commencemens, qu'elle ne puiſſe plus, & n'aît pû depuis pluſieurs ſiécles, former des aſtres nouveaux, pourquoi ne produiroit elle pas tous les jours des animaux & des hommes, par d'autres voyes que par celles de la génération, ſi elle en a produits autresfois? Ce qui eſt pourtant inconnu dans toutes les hiſtoires. Il faut donc croire qu'une Cauſe intelligente & toute puiſſante, a formé dès le commencement cet Univers en cet état de perfection où nous le voyons aujourdhui.

On a montré qu'il y a du deſſein dans l'Auteur de l'Univers.

On a fait voir qu'il y a du deſſein, dans la cauſe qui a produit l'Univers. Spinoſa n'oſeroit pas néanmoins attribuer une vûë & une fin à ſa matiére informe. Il ne lui en donne qu'entant qu'elle eſt modifiée de telle, ou de telle maniére, c'eſt-à-dire, que parcequ'il y a des animaux & des hommes. Or c'eſt pourtant la derniére des abſurditez de croire & de dire que l'œil n'ait pas été fait pour voir, ni l'oreille

l'oreille pour entendre. Il faut dans ce malheureux systême réformer le langage humain, le plus raisonnable & le mieux établi, afin de ne pas admettre de connoissance & d'intelligence, dans le prémier Auteur du Monde & des Créatures.

Et que le Corps humain ne seroit pas si conforme en tous les Hommes s'il étoit sorti de la Terre.

Il n'est pas moins absurde, de croire que si les prémiers hommes sont sortis de la Terre, ils ayent reçû par tout la même figure de corps & les mêmes traits, sans que l'un aît eu une partie plus que l'autre, ou dans une autre situation. Mais c'est parler conformément à la raison & à l'expérience de dire, que le genre humain est sorti d'un même moule, & qu'il a été fait d'un même sang. Tous ces argumens doivent convaincre la raison, qu'il y a dans l'Univers, un autre Agent que la matiere, supérieur à la matiére, qui la régit & en dispose comme il lui plaît.

On ne doit pas nier l'existence d'un Etre spirituel, parce qu'on ne l'apperçoit pas des sens.

C'est pourtant ce qu'on nie, & ce que Spinosa à entrepris de détruire: pourquoi le nie-t-on? Est-ce, parce que cet Etre spirituel, ne tombe pas sous les sens? Mais combien de choses reçoit-on, qu'on n'apperçoit que par le seul raisonnement. La matiére subtile, qui est la prémiére cause de tous les ressorts, & la pesanteur ou la cause qui pousse en bas les corps qu'on nomme pesans, se peuvent-elles connoître par d'autres voyes, que par les raisonnemens qu'on fait, sur la vûë de leurs effets? L'élévation des Astres, la vaste grandeur de leurs corps, la rapidité de leur mouvement; toutes ces choses & tant d'autres qui sont l'objet des sciences humaines, ne peuvent être apperçûës autrement que par des raisonnemens, qui sont souvent si élevez audessus de l'imagination, qu'elles les détruit, dès qu'on veut s'en servir pour les comprendre. Je suis assûré qu'après qu'on a fait de grans efforts de raison, pour concevoir que le Soleil est un million de fois plus grand que la Terre, un seul coup d'œil suffit pour nous rendre incrédules malgré tous nos raisonnemens.

Il faut le chercher par le raisonnement.

Il faut donc rechercher par le raisonnement, s'il n'y a point dans l'Univers d'autres êtres que la matiére & le corps. Mais comment l'homme pourroit-il en douter? L'homme qui sent, qui sçait, & qui connoît qu'il a au dedans de lui

un principe, qui le fait penser & raisonner. On dit que c'est son corps qui raisonne: mais quand il se sert de son Esprit, & qu'il fait par sa raison l'anatomie de son corps, il se distingue autant de son cerveau, & de tous ces esprits qui y coulent, que l'Anatomiste se distingue du corps, dont il fait la dissection. Cet Esprit se connoît parfaitement lui-même, il sçait qu'il agit, qu'il pense & qu'il veut. Il connoît parfaitement la nature de ses pensées & de ses volontez. Il connoît parfaitement ce que c'est, qu'être étendu & figuré. Ce seroit une chose fort étrange, si cet Esprit lui-même étoit quelque chose d'étendu & de figuré, qu'il n'en sût rien, & qu'il crût être quelqu'autre chose, lors même qu'il fait attention, à la figure & à l'étenduë, & qu'il compare la connoissance qu'il a de lui-même & de toutes ses opérations, avec la connoissance, qu'il a du corps & de ses actions. Par tout ailleurs, quand on apperçoit clairement de la diversité, & de la dissemblance entre deux Causes & entre leurs effets, on conclut certainement que deux causes sont différentes & que l'une n'est pas l'autre. Pourquoi donc ne conclûroit-on pas que l'Esprit humain n'est point un Corps, puisqu'il n'a rien de commun avec le corps, si ce n'est qu'il existe & qû'il est quelque chose, de même que le corps.

Mais c'est un même sujet, dit Spinosa, c'est une même matiére, qui a de différentes modifications; quand on la considére comme une matiére qui pense, on la nomme Esprit, & lorsqu'on se la représente comme une matiére étenduë & figurée, on l'appelle un Corps. S'il suffisoit de parler & de distinguer, pour prouver ce qu'on veut soutenir à quelque prix que ce soit, on pourroit aisément croire les choses, les plus impossibles & les plus contradictoires. Je voudrois bien sçavoir ce qu'auroit dit Spinosa, à un homme assez ridicule pour affirmer qu'un cercle est un triangle, & qui auroit répondu à ceux qui lui auroient objecté la différence des définitions & des propriétez du cercle & du triangle, pour prouver que ces figures sont différentes, que c'est pourtant la même figure, mais diversement modifiée; que quand on la considére comme une figure qui a tous les cô-

tez de la circonférence egalement distans du centre, & que cette circonférence ne touche jamais une ligne droite ou un plan que par un point, on la nomme *cercle*: mais que quand on la considére comme une figure composée de trois angles & de trois côtez, ou d'une base & de deux côtez, alors on la nomme *triangle*: cette réponse seroit semblable à celle de Spinosa. Cependant je suis certain que Spinosa se seroit moqué d'un tel homme, & qu'il lui auroit dit, que ces deux figures, ayant des définitions & des propriétez diverses, sont nécessairement différentes, malgré sa distinction imaginaire, & son frivole *quatenus*.

Ainsi en attendant que les hommes soient faits d'une autre espéce, & qu'ils raisonnent d'une autre maniére qu'ils ne font, & tant qu'on croira qu'un cercle n'est pas un triangle, qu'une pierre n'est pas un cheval, parce qu'ils ont des définitions, des propriétez diverses, & des effets différens, nous concluërons par les mêmes raisons, & nous croirons que l'Esprit humain n'est pas un corps.

Spinosa donne une définition ridicule de l'entendement.

Cette idée de l'Esprit est beaucoup plus claire, si je ne me trompe, que ce que dit Spinosa * en la proposition 11. de la seconde partie de son Ethique. *Que ce qui constitue prémiérement l'être actuel de l'entendement humain n'est autre chose, que l'idée de chaque chose singuliére qui existe actuellement.* On voit que Spinosa confond les pensées & les idées, avec la faculté de penser & de former les idées. Si l'idée faisoit actuellement l'entendement humain, il y auroit autant de différence à proprement parler entre entendement & entendement, comme il y en a entre les idées, ce qui est absurde. On conçoit naturellement que comme le même œil voit diverses couleurs, aussi le même entendement forme diverses idées. C'étoit donc la faculté de former des idées que Spinosa devoit définir, & ne pas nous dire, qu'une idée fait l'être actuel de l'Esprit humain. Il ne se trompe pas moins quand il dit que l'idée ne peut-être que d'une chose qui existe actuellement. L'Esprit ne comprend il pas la vérité

* Spinosa. Ethices pars 2. de Mente propositio 11. *Primum, quod actuale mentis humanæ esse constituit, nihil aliud est, quàm idea rei alicujus singularis actu existentis.*

rité de cette maxime *que le néant ne peut agir*, & s'il la comprend, il faut de néceſſité qu'il en aît quelqu'idée. Que ſi l'idée fait l'être actuel de l'entendement, cette idée du néant fera l'être actuel de l'Eſprit humain, tantôt cet Eſprit humain ſera une affirmation & tantôt une négation, tantot ce ſera un doute, quelle folie! Ne voit-on pas, ne ſent-on pas qu'il y a une faculté qui forme ces idées, ces penſées & ces jugemens, & puiſque le corps ne peut avoir cette faculté, il faut qu'elle réſide en un ſujet, en une ſubſtance qui ne ſoit pas un corps.

On raisonne encore ſur la Liberté de l'homme.

La Liberté que l'homme ſent & qu'il éprouve en lui-même, eſt encore une démonſtration claire & évidente, qu'il a une faculté, une ſubſtance, qui agit d'une autre maniére que le corps, parceque tout corps eſt néceſſairement déterminé dans ſes mouvemens. Suppoſons un atôme dans le cerveau ou ailleurs, il n'importe, le lieu & l'eſpace que parcourt un corps dans un mouvement, n'en change pas la nature; ſuppoſons donc un Atôme déterminé à aller d'Orient en Occident, il faut néceſſairement, qu'il ſuive l'impreſſion qu'il a reçûë, ſans pouvoir ſe détourner ni au Midi, ni au Septentrion. Poſons encore, par impoſſible, que cet Atôme aît la connoiſſance & la volonté du mouvement qu'il a d'Orient en Occident. Peut-on comprendre qu'il puiſſe avoir la connoiſſance d'un pouvoir qu'il auroit, de ſuſpendre à chaque inſtant ſon mouvement, de le recommencer, ou de le déterminer au Midi, ou au Septentrion? Non ſans doute, il ne pourroit avoir ni cette connoiſſance, ni cette volonté, parcequ'en effet il n'a pas ce pouvoir. Il faut pour changer la détermination de ce mouvement, ou pour l'arrêter, qu'une autre cauſe, qu'un autre corps ſurvienne, qu'il ne connoît pas. Au lieu que l'homme connoît, & eſt intérieurement perſuadé qu'il a à chaque inſtant le pouvoir de ſuſpendre, ou de changer ſes mouvemens, & par conſéquent il faut de toute néceſſité qu'il y aît en l'homme un autre principe que les atômes, qui régiſſe ſes réfléxions, & les mouvemens de ſon corps. Ainſi on ne peut douter qu'il n'y aît dans l'homme une ſubſtance qui agiſſe & qui ſoit d'une autre nature que le corps.

Quoi-

Quoi-que cette vérité soit de connoissance & de sentiment, & une des véritez les plus claires de l'Ame, néanmoins Spinosa la nie absolument dans la proposition 48 de la seconde Partie de son Ethique : *Il n'y a*, dit-il, *dans l'entendement nulle volonté libre, ou absoluë : mais l'Esprit est déterminé à vouloir ceci ou cela, par une cause qui est aussi déterminée par une autre & celle-là, par une autre jusqu'à l'infini.* Il faut avoir un grand penchant à suivre un méchant systême, pour le recevoir sans l'entendre. Car je suis assûré qu'autant qu'il est certain que nous sentons nôtre propre Liberté, autant est-il véritable, qu'on ne sçauroit comprendre distinctement ce que Spinosa veut dire. Est-ce que cet enchainement de causes infinies, qui doivent nous déterminer à agir, est plus intelligible que le sentiment & la connoissance que j'ai de ma liberté ?

Spinosa pose encore comme un principe de sa Philosophie, que l'Esprit n'a aucune faculté de penser ni de vouloir, mais seulement il avoüe, qu'il a telles & telles pensées, telles ou telles volontez. Plus on examine ce systême & plus il est aisé d'en sentir la fausseté. On comprend à travers ces ténébres, car jamais stile ne fut plus mystérieux ni plus captieux : on comprend, dis-je, que Spinosa, entend que l'entendement, quel-qu'il puisse être, n'a que la seule faculté de recevoir l'idée de l'objet, de la même maniére qu'un miroir. Mais quand on lira ce que nous avons dit de l'Esprit de l'homme, on sera persuadé que ces pensées, ces réfléxions vont beaucoup au delà, de la simple perception de l'objet, & qu'il y a dans l'Esprit humain, une faculté de penser, qu'on reconnoit en soi-même plus facilement, qu'on ne sent le pouvoir qu'on a de parler ou de marcher. Or cette faculté de penser, si différente de toutes les facultez du corps, démontre invinciblement qu'il y a dans l'homme, une substance d'une nature différente du corps.

Demonstr. propos. 49.

L'Esprit de l'Homme n'existe pas de lui-même, & doit par conséquent avoir une autre cause de son existence.

Mais, s'il y a dans l'homme un Esprit, une substance différente du corps, il faut nécessairement, qu'il y ait dans l'Univers, une substance distinguée de la matiére, qui ait de la connoissance & de la volonté. Car puisque l'Esprit de

de l'homme est de cette espéce & qu'il n'est pas de lui-même, puisqu'il n'existe pas nécessairement, il faut qu'il ait reçû son existence de quelqu'autre Cause, qui subsiste par soi-même & nécessairement.

On recherche ce qui doit exister nécessairement de l'Esprit & du Corps.

Il y a donc dans l'Univers Esprit, & Corps: & il faut que l'un des deux existe nécessairement & qu'il ait produit l'autre. Il ne s'agit donc que d'examiner, laquelle de ces deux substances peut avoir produit l'autre. Je sçai qu'il y a des gens qui croyent que la matiére existe de toute éternité, & que tous les Philosophes, ont été dans ce sentiment, parce qu'ils n'ont pû concevoir, que la matiére ait été produite par le simple acte de la volonté, ou de la puissance d'un Esprit, c'est la même chose. On a déja refuté dans la prémiére Dissertation, l'éternité de la matiére. On a montré qu'à comparer les difficultez, elles sont infiniment plus grandes & plus considérables à supposer une matiére éternelle, que non pas à parler d'un Esprit qui existe de toute éternité. Car à poser une matiére éternelle, il faut aussi poser des effets & des mouvemens qui répondent à cette éternité: & ces effets & ces mouvemens ne s'accordent pas avec l'Histoire du Monde. Au contraire on conçoit que les actions d'un Esprit, peuvent se terminer éternellement à des pensées sans produire rien autre chose de matériel & de sensible, supposé qu'il puisse le faire, quand il voudra & quand il lui plaira. Mais présentement on n'a pas en vûë de combattre l'éternité de la matiére, qu'autant qu'il est nécessaire pour établir la possibilité & la vérité de la création des Corps, nous dirons, si on veut des atômes.

Ch. II.

Prémiére proposition. *Il n'y a qu'un seul Etre qui existe nécessairement.*

La prémiére proposition, que je poserai, pour établir cette vérité, c'est *qu'il n'y a, & qu'il n'y peut avoir qu'un seul Etre qui existe nécessairement, & de soi-même.*

Cela se démontre sans peine. Car si on voit beaucoup d'êtres qui n'existent pas nécessairement, on conclut légitimement, qu'il y en doit avoir quelqu'un, dont l'existence soit nécessaire. Ceci est clair: tout ce qui existe, existe par la vertu d'autrui, ou par la propre vertu de son essence. Or on ne peut pas dire que toutes choses existent par la vertu d'autrui,

parce

parceque celui qui dit *toutes choses* n'excepte rien ; desorte qu'il n'y peut pas avoir au delà de *toutes choses*, quelqu'autre Etre par la vertu duquel elles existent. Donc toutes choses n'existent pas, par la vertu d'autrui. D'autre côté il est certain, que toutes choses n'existent pas par leur propre vertu, c'est-à-dire par la force de leurs essences. Car si cela étoit, elles existeroient toutes nécessairement, ce qui n'est pas véritable, puisque plusieurs êtres périssent. Il faut donc absolument conclurre, que les choses, qui subsistent en un tems & ne subsistent plus en un autre, ou même que l'on conçoit ne pouvoir pas subsister, reçoivent leur existence d'un autre Etre, puisqu'elles ne l'ont pas d'elles-mêmes.

Il faut s'expliquer plus clairement par quelques exemples. On dit que ce qui existe nécessairement doit renfermer l'existence dans son essence, c'est-à-dire, qu'on ne peut concevoir ni définir cet Etre, sans concevoir en même tems qu'il doit nécessairement exister. Ainsi quand on dit que l'*Homme* est un animal raisonnable, que *le Soleil* est l'Astre qui fait le jour, que *la Terre* est un globe composé de terre & d'eau, qu'*un Cercle* est une figure de laquelle toutes les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales ; toutes ces idées que nous nous formons de l'Homme, du Soleil, de la Terre, & du Cercle, ces définitions que nous en donnons, n'emportent pas que ces choses doivent exister nécessairement, ou qu'il soit impossible qu'elles ne soient pas. Car il n'implique pas contradiction, que ce Soleil, cette Terre, l'Homme & le Cercle ne soient pas. Quand donc elles existent, il faut nécessairement conclurre, qu'elles doivent avoir reçû leur existence d'ailleurs, puisqu'elles ne la possédent pas d'elles-mêmes, ni de leur propre essence. Delà il s'ensuit qu'il y doit avoir quelqu'Etre qui leur donne l'existence. Or cet Etre doit subsister par lui-même, ou par autrui. On ne peut aller jusqu'à l'infini, car on ne peut pas dire que toutes choses subsistent par la vertu d'autrui, puisque celui qui dit *toutes choses*, comprend tout & n'excepte rien. Il faut donc qu'il y ait quelque chose, qui subsiste par sa propre vertu, ou par sa propre essence, c'est-à-dire, qu'il

qu'il y a nécessairement quelqu'Etre, dont l'essence emporte avec soi, de toute nécessité l'existence.

Il n'y a qu'un seul Etre qui existe nécessairement.

Or dès qu'on a trouvé un seul Etre, qui existe nécessairement, la raison s'arrête-là, comme au principe de toutes choses. Elle n'a plus de moyen ni de raison pour en trouver d'eux. Tous les autres Etres, sont des Effets de cette source & de cette prémiére Cause. La raison vouloit qu'on cherchât un Etre subsistant par soi-même : il falloit nécessairement qu'il y en eût un. Aussi-tôt qu'elle la trouvé, elle est satisfaite & ne demande plus rien davantage. Il n'y a donc qu'un seul Etre qui existe nécessairement. Et même, il n'y en peut avoir plusieurs, non-seulement parce que l'Esprit n'a aucune raison, pour en supposer plusieurs: mais aussi parceque toutes les lumiéres de l'Esprit, nous disent qu'un seul suffit, ce qui paroîtra plus clairement par la seconde proposition que nous allons poser.

Seconde proposition. *Cet Etre qui existe nécessairement doit avoir toutes les perfections.*

Cette seconde proposition est, *qu'un Etre qui existe nécessairement doit avoir toutes les perfections.* La vérité de cette proposition se fera sentir, dès qu'on fera réfléxion, que hors de cet Etre, il n'y a que le néant. Car, puisque le néant ne peut agir, selon cette maxime *non Entis, nullæ sunt affectiones*, il s'ensuit nécessairement, que tout ce qu'il y a de perfections ou de réalitez dans l'Univers, doit provenir originairement de ce prémier Etre, comme de sa source: autrement il faudroit croire que le Néant seroit le prémier principe de ces perfections, & de ces réalitez, ce qui est absurde & impossible selon la maxime *non entis, nullæ sunt affectiones*.

Le prémier Etre, l'Etre qui existe par soi même, est donc nécessairement tout parfait. Il est la source de tout ce qu'il y a de réél; car qui parle de *réalité*, parle de perfection. Saint Paul avoit donc raison de dire aux Athéniens, que nous avons en Dieu, en cet Etre tout parfait, *l'être, la vie, & le mouvement*. C'est une conséquence qui suit nécessairement, des lumiéres naturelles de la raison.

On examine l'argument de M. Descartes.

C'est aussi la démonstration du grand Descartes qui éblouït d'abord, & fait par sa trop grande clarté qu'elle ne produit pas

pas tout l'effet, qu'elle doit produire, parce que le peu d'habitude qu'on a de bien méditer ces véritez abstraites qui ne tombent pas sous les sens, nous fait croire, que l'existence de Dieu, est une vérité qu'on ne peut trouver, que par de grans efforts d'Esprit, quoi-qu'elle se présente d'elle-même a nos yeux. Car on sçait naturellement que les perfections qui se rencontrent dans les Créatures, ne peuvent avoir le néant pour leur origine, & qu'elles doivent avoir quelqu'autre source, qui doit nécessairement exister. Ainsi on peut dire, que la prémiére vérité, le prémier raisonnement qui se présente à l'Esprit est celui-ci. *Un Etre qui à toutes les perfections, doit nécessairement exister, parceque l'existence est la prémiére & la plus grande de toutes les perfections. Or Dieu est un Etre qui a toutes les perfections. Donc Dieu est un Etre qui à nécessairement l'existence, ou qui existe necessairement.* On peut tourner autrement l'argument, pour en sentir toute la force. Un Etre qui existe par soi-même, doit nécessairement avoir toutes les perfections. Pourquoi? parceque l'existence est la prémiére & la plus grande de toutes les perfections: car sans l'existence, tout est un pur néant. Or le plus grand effort qu'on puisse se représenter, en une Cause, c'est de tirer quelque chose du néant. Ce qu'on dit de l'éternité de l'essence des choses, comme cette proposition, qu'un triangle est une figure composée de trois angles, n'a de vérité, que par raport à l'entendement de Dieu, & à sa puissance ou à la *possibilité* du triangle: hors delà ce n'est rien. Il est donc certain que l'Etre qui existe de par soi-même, est la cause de tout ce qui existe, & par conséquent, tout ce qu'il y a de perfection, doit se trouver en Dieu, autrement cette perfection auroit été produite par le néant, ce qui est impossible. Puis donc que Dieu est la cause de tout ce qui a l'être, il doit nécessairement avoir toutes sortes de perfections.

Delà nous formerons une troisiême proposition, l'*Etre qui existe nécessairement & qui renferme toutes sortes de perfections, doit être un Esprit & ne peut-être un Corps.* La verité de cette proposition se connoîtra nécessairement par celle-ci. *Une substance spirituelle, est infiniment plus noble & plus parfaite dans son* Troisiême proposition. *Cet Etre tout parfait doit être un Esprit.*

essence & dans ses opérations, qu'une substance corporelle: & elle contient d'une maniére plus éminente les perfections du Corps, que le Corps même. Donc l'Etre tout parfait doit être une substance spirituelle. Je ne vois pas qu'on puisse raisonnablement douter de la vérité de cette proposition, pour peu qu'on l'examine. N'est-il pas certain prémiérement que se connoître soi-même, & sçavoir qu'on existe, est quelque chose d'infiniment plus grand & plus parfait, que de n'avoir aucune connoissance, ni aucun sentiment de son existence? Cela ne souffre aucune difficulté. Or un Esprit se connoit lui-même, il a le sentiment & la connoissance de son existence, ce qu'un corps n'a pas, quelque vaste, quelque excellent qu'on se le représente.

On argumente contre Spinosa.

Il faut ici presser Spinosa & le tirer de son obscurité. Pour cela il faut demander à ses Sectateurs, si cette Matiére qu'il nomme Dieu, & à laquelle il attribue de la connoissance, en ce qu'elle est modifiée dans les animaux & dans l'homme, si, dis-je, cette Matiére a d'elle-même la connoissance de son existence, & si elle l'avoit avant qu'il y eût ni hommes, ni animaux? Il faut qu'ils avoüent qu'elle ne l'avoit pas. Si elle ne l'avoit pas, comment à-t-elle pû la donner aux hommes, puisqu'on ne peut donner ce qu'on n'a pas? Ils diront sans doute qu'elle avoit la connoissance, non pas formellement, mais éminemment, c'est-à-dire, qu'encore qu'elle n'eût pas une connoissance actuelle de son existence, elle pouvoit néanmoins l'avoir; lorsqu'elle formeroit l'homme. Mais cette réponse est l'absurdité même. Car avoir quelque chose *éminemment*, c'est posséder quelque chose de beaucoup plus noble, qui contient dans son excellence ce qu'on n'a pas formellement, Or sans contredit, il feroit ridicule de dire que n'avoir point de connoissance de soi-même, soit quelque chose de plus noble & de plus excellent que d'avoir cette connoissance. On ne sçauroit donc dire raisonnablement, qu'une Matiére dépourvûë de connoissance & de sentiment, soit quelque chose de plus noble & de plus excellent qu'un Etre qui se connoît lui-même. Cependant cette Matiére dépourvûë de connoissance, est le Dieu de Spinosa, l'Etre qui

qui a toutes les perfections. Peut-on rien dire de moins raisonnable?

On sçait encore, quand on fait réfléxion attentivement sur soi-même, que la connoissance, que nous avons de nôtre existence, est quelque chose de si intérieur, de si intime à nous même, qu'il n'en peut-être séparé. Ce n'est pas un accident qui puisse nous survenir, ou s'éloigner de nous indifféremment: il est de nôtre essence. Ce seroit quelque chose de fort étrange, s'il consistoit en de certains mouvemens de quelques petits corps; que ces mouvemens continuassent toûjours de même, sans changer pendant des quatre-vingt, & des centaines d'années. Mais ce seroit encore quelque chose de plus surprenant si cette espéce de mouvement, qu'on appelle connoissance, ne se pouvoit rencontrer que dans la tête d'un homme: & qu'elle ne se fût point trouvée dans une matiére infinie en son essence & dans ses mouvemens.

Peut-on en bonne conscience se persuader qu'une matiére pleine de toutes perfections, ayant toutes sortes de mouvemens jusqu'à l'infini, car c'est ce que Spinosa répéte cent fois, n'aît pû se connoître elle-même; & que néanmoins il arrive qu'aussi-tôt que quelques-unes de ces particules ont formé la tête d'un enfant, d'abord ces mille ou deux mille atômes, le nombre n'y fait rien, se connoissent eux-mêmes, s'appliquent à connoître l'Univers, l'éternité, l'infinité, la matiére, les esprits; qu'ils raisonnent sur l'étenduë de la matiére, sur sa figure, sur ses mouvemens; & qu'ils recherchent si ce qu'on appelle l'Esprit de l'homme, est quelque chose différent d'eux-mêmes, ou s'ils composent eux-mêmes la nature de cet Esprit. En vérité ces opérations sont si différentes de tout ce que ces deux mille atômes avoient fait auparavant, que c'est se faire violence, de n'en vouloir pas reconnoître une autre Cause, qu'on ne trouvera ni dans la matiére ni dans la nature des Corps. Car se représentera-t-on des figures? Cette matiére les avoit auparavant. Se représentera-t-on des mouvemens? Elle les a eûs de toute éternité, & de toutes les sortes. Enfin *je pense donc je suis*, la

la plus excellente de toutes les opérations de l'Etre, feroit néanmoins quelque chofe que la matiére, le Dieu de Spinofa, l'Etre tout parfait, n'auroit pû faire que par le fecours de la tête d'un homme, n'eft-ce pas la derniére de toutes les abfurditez?

La matiére peut produire des corps, mais non pas des penfées.

Qu'on dife, que cette matiére ait produit le Soleil & les Cieux; je le veux. Je conçois clairement que les Cieux & le Soleil font compofez de matiére, & je ne remarque rien dans les Corps céleftes, que ce que je trouve renfermé dans la nature du corps. Qu'on parle de la même forte, des pierres, des plantes, de la terre & de la mer, j'en demeure d'accord: il n'y a rien dans ces compofez, que je n'apperçoive clairement dans la matiére qui les a produits. J'y vois des figures & des mouvemens, & je ne trouve rien dans l'effet, que je ne rencontre dans la caufe: mais dès qu'on me parle de penfées, de réfléxions, de jugemens & de volontez, toutes les idées que j'ai du corps & de la matiére, ne me font d'aucune utilité. Je tourne & retourne cette matiére en toutes façons. Je confidére fes mouvemens, fes figures, je les examine de tous côtez, & je n'y vois rien qui répondent aux idées que j'ai de l'Efprit & de fes opérations. Je tâche de comprendre fes mouvemens depuis les plus grands, jufques aux moindres, depuis les mouvemens de Cieux; jufqu'à ceux d'un Atôme: & par tout, où je porte ma penfée je ne trouve rien qui foit capable de cette action, que je fais chez moi, *je penfe donc je fuis*. Je dirois donc fans raifon que la matiére eft capable de cette opération. Et par conféquent je dois conclurre tout au moins, que les actions de l'Efprit font de telle nature, qu'on ne conçoit pas que la matiére foit capable de les produire: mais parler ainfi, c'eft dire, qu'on ne conçoit pas que la nature de l'Efprit de l'homme foit femblable à la nature de la matiére, ou du corps. Or fi la connoiffance de foi-même, eft quelque chofe de beaucoup plus excellent, que de ne fe pas connoître foimême, il s'enfuit de toute néceffité, que le prémier Etre qui exifte par foi-même, & qui a toutes les perfections doit avoir formellement la connoiffance, & par conféquent cette pre-

prémiére Cause doit être ce que nous appellons Esprit, & non pas la matiére de Spinosa, qui est dépourvûë, de toute connoissance de soi-même.

Le mouvement des Corps n'a rien de semblable aux opérations de l'Esprit.

Si on examine la maniére dont l'Esprit fait ses opérations, on avoüera qu'elle est infiniment plus parfaite que la maniére suivant laquelle le Corps agit dans tous ses mouvemens. Il faut du tems au Corps, pour passer d'un lieu en un autre. Il faut dans ses mouvemens, qu'il fasse effort pour agir selon la vertu de sa masse, afin de chasser un autre corps; quand il veut occuper son lieu. Le Corps A ne peut mouvoir le Corps B, qu'il ne s'approche du Corps B ou selon sa superficie immédiatement, ou par l'entremise de quelqu'autre Corps qui émane du Corps A; parceque les parties du Corps B ne pouvant être pénétrées par les parties du Corps A, il faut nécessairement qu'elles soient poussées hors de la place qu'elles occupent. Ainsi tout mouvement de corps, qui occupe la place d'un autre, suppose de nécessité, effort, attouchement, & changement de lieu. Mais dans les opérations de l'Esprit, on ne trouve rien de tout cela. En un instant l'Esprit raisonne, sur la distance de l'Orient & de l'Occident; en un instant il passe de l'idée de l'Univers, à celle d'un Atôme, de l'Etre au Néant, du Corps à l'Esprit, de l'Eternité qui a précédé, à Celle qui suivra. Il raisonne sur des axiomes qui n'ont rien de corporel. Il conçoit qu'un point mathématique qui n'a point de parties, s'il touchoit un autre point de même nature, le toucheroit tout entier par son tout, sans former jamais ni masse, ni étenduë. De quel corps est-il aidé dans ce raisonnement; puisque la nature de tous les Corps est opposée à cette idée? On ne conçoit, ni on ne sent aucun mouvement, aucun attouchement, ni aucun changement de place, ni de lieu dans toutes ces opérations de l'Esprit. On comprend donc facilement que ces opérations, sont de nature si différente, de toutes celles que l'on conçoit être les plus essentielles à la Matiére, qu'il faut nécessairement demeurer d'accord qu'elles partent d'un Principe & d'un Etre fort différent du Corps & infiniment plus noble & plus excel-

lent que le corps. Donc l'Etre souverainement parfait doit être de toute nécessité un Esprit & non pas un Corps.

L'acte de la volonté n'a rien de semblable au mouvement des Corps.

L'Esprit agit par sa volonté, on ne peut rien concevoir de plus grand ni de plus excellent. Agir par sa volonté, c'est être à soi-même le principe de ses actions; c'est connoître & sentir qu'on est le maître de ses actions; c'est agir en un instant; c'est agir, sans mouvement qui fasse passer d'un lieu à l'autre; c'est être présent par tout pour agir dans toute l'étenduë des choses qui sont du ressort de cette volonté. Il n'y a ni près, ni loin: je remuë en un instant le pied, de même que la main: je ne fais pas plus d'effort pour vouloir penser aux Cieux, ou aux espaces imaginaires d'Epicure, que pour vouloir penser à moi-même. Je pense que je pense: & ainsi, si je veux, ces réfléxions iront jusqu'à l'infini. Sera-ce un petit atôme, qui se réfléchira, pour me faire avoir ces réfléxions que je fais sur mes pensées? Mais si cet atôme qui fait mon idée, supposons que cela soit, à reçu une impression pour faire un bond & se réfléchir, il faudra nécessairement que je réfléchisse sur ma pensée, & même malgré moi, tant que cet atôme aura épuisé la force qu'il a de bondir. S'il n'a pas reçû d'impression assez forte, pour réfléchir, d'où lui viendra-t-elle? Car il est certain que je puis réfléchir sur ma pensée, & penser que je pense, autant de fois qu'il me plaira. Ne voit-on pas facilement que pour peu qu'on anatomise le systême d'Epicure & de Spinosa, on n'y trouve que des précipices, & des absurditez.

Spinosa ne dit que des absurditez au sujet de la volonté.

Il est aisé de remarquer que pourvû que Spinosa parle, & qu'il donne à des mots qui ne signifient rien, la forme d'une démonstration, il est content. Si on l'en veut croire, la volonté n'est rien. Ce ne sera, ni faculté, ni puissance, mais seulement un acte de l'entendement qui apperçoit l'idée qu'il a, c'est ainsi qu'il raisonne. Il faut avoüer que si on trouve quelqu'embarras à réfuter de telles extravagances, il ne vient que de la hardiesse qu'il a, de nier des véritez de connoissance & de sentiment. Il pourroit avec une pareille hardiesse nier que je pense, car je ne suis pas plus convaincu de ma pensée, que je le suis de ma volonté & du pouvoir que j'ai, de

faire

faire réflexion tout autant de fois qu'il me plaira sur ma pensée. Et de plus je suis autant convaincu, qu'outre la connoissance & la pensée que j'ai de l'acte présent de ma volonté, j'ai encore la connoissance & le sentiment du pouvoir ou de la faculté que j'ai d'exercer cet acte selon mon bon plaisir, autant que je le suis, que le pouvoir que j'ai de marcher, ou d'écrire, est quelque chose de différent d'un pas que je fais, ou de ce mot que je trace sur ce papier. Concluons donc que l'Etre tout parfait, doit exercer ses opérations de la maniére la plus noble & la plus excellente, qui est sans contredit celle d'agir par sa volonté.

Le Corps peut être divisé.

Enfin il est de l'essence du Corps, d'avoir des parties & par conséquent de pouvoir être divisé. Or sans contredit ce qui peut être divisé, n'est pas de nature si noble & si excellente, que ce qui ne le peut être, parceque toute divisibilité, suppose un tout qui peut être divisé & affoibli. Spinosa toûjours obscur & toûjours captieux se découvre ici sensiblement. Il nie que la Matiére soit divisible: au contraire il pose formellement cette proposition, que la Substance, c'est-à-dire, la Matiére ou le Corps, car il n'en connoît point d'autre, est indivisible. La preuve qu'il en donne est un sophisme, qui suffira, pour le faire connoître & pour juger de sa prétenduë démonstration. Comment croit-on que cet Auteur prouve que la Matiére soit indivisible? C'est parce qu'il considére métaphysiquement l'essence, ou la définition qu'il donne de la Matiére, ou de la Substance: & parceque la définition ou l'essence de toutes choses, c'est d'être précisément ce qu'elle est, sans pouvoir être ni augmentée, ni diminuée, ni divisée, delà il conclut que le Corps est indivisible. Ce sophisme est semblable, à celui-ci. L'Essence d'un triangle consiste à être une figure composée de trois angles, on ne peut ni en ajoûter, ni en diminuer. Donc le triangle est un corps, ou une figure indivisible. Ainsi comme l'essence du Corps est d'être *une substance étenduë*, il est certain que cette essence est indivisible. Si on ôte ou la substance, ou l'extension, on détruit nécessairement la nature du Corps. A cet égard donc le Corps est quelque chose d'indivisible.

On montre que l'argument de Spinosa est un Sophisme.

Mais Spinosa donne grossiérement le change à ses Lecteurs, ce n'est pas dequoi il s'agit. On prétend que ce corps ou cette substance étenduë, à des parties les unes hors des autres, quoiqu'à parler métaphysiquement elles soient toutes de même nature. Delà on conclut sans détruire l'essence du Corps, que s'il a des parties les unes hors des autres, le tout est plus grand que sa partie, & par conséquent il est plus noble, & plus excellent; il a plus de force & plus de vertu, quand il a toutes ses parties, que lorsqu'il est séparé & divisé. Or toutes ces idées *de tout plus grand que sa partie, de forces augmentées ou diminuées, de parties que l'on conçoit pouvoir être divisées*, ne peuvent convenir, ni à l'idée d'un Esprit ni à celles d'un Etre tout parfait. Car que seroit-ce qu'une partie d'Esprit, ou celle d'un Etre tout parfait? Cette partie seroit elle un Esprit, un Etre tout parfait, ou ne seroit elle pas un Etre tout parfait ni un Esprit? Il est aisé de concevoir les absurditez qui s'ensuivroient d'une si ridicule supposition. Concluons donc que l'Esprit n'est pas un Corps, qu'il est d'une nature infiniment plus excellente que le Corps, & que par consequent l'Etre tout parfait qui existe nécessairement doit être de la nature d'un Esprit, & ne peut être de la nature de la Matiére, ou du Corps.

Démonstration pour prouver l'existence d'un Etre spirituel & tout parfait, qui a produit la Matiere.

De toutes ces propositions, qu'on vient de poser, d'examiner, & de prouver, on peut présentement former cette démonstration. *Il n'y a & il n'y peut avoir qu'un seul Etre, qui existe nécessairement & de soi-même.* C'est nôtre premiére proposition: *Et cet Etre qui existe nécessairement, doit avoir toutes les perfections.* Cela paroît par la seconde proposition que nous avons posée.

Or cet Etre qui existe nécessairement, & qui renferme toutes sortes de perfections doit être un Esprit & ne peut-être un Corps. C'est nôtre troisiême proposition.

Donc tout ce qui existe, comme la Matiére & le Corps doit avoir reçû son existence, de cet Etre tout parfait qui est un Esprit & n'est pas un Corps. C'est-à-dire, en d'autres termes que la Matiére a été crée, & a reçû son Etre de cet Esprit tout parfait & tout puissant.

Spinosa

Spinosa a fait de grands efforts, pour prouver qu'il n'y a qu'une seule substance d'une seule espéce, qui est le Corps, & qu'une substance n'en peut produire une autre: c'est en quoi consiste sa prétenduë démonstration. Outre ce qu'on a déja fait voir des égaremens de Spinosa, quand on la trouvé en son chemin, nous ferons encore quelques réfléxion sur ses raisonnemens dans le Chapître suivant. Nous nous contenterons à cette heure, de prier le Lecteur de rappeller, à son Esprit, ce qu'on a prouvé dans cette Dissertation. On a démontré invinciblement, qu'il y a deux sortes de substance, l'une spirituelle qui pense, l'autre corporelle qui est étenduë & figurée. On a montré que cette substance spirituelle, est infiniment supérieure en tout à la substance corporelle. On a prouvé que cette substance doit être nécessairement la prémiére Cause du mouvement qui se rencontre dans la matiére; que cette souveraine Cause a mis dès le commencement, le Monde en cet état de perfection, où nous le voyons; qu'elle a formé l'Univers & surtout les Animaux dans la vûë & dans le dessein de les rendre propres à la fin qu'elle se proposoit. On a montré encore que le genre humain a tiré son origine d'un seul homme, ce qui suppose nécessairement un mystére, & une vûë dans cette prémiére Cause. Enfin on a prouvé que ce prémier Etre, doit avoir nécessairement toutes les perfections. Voilà le fait établi, & quand nous n'en pourrions dire davantage, il seroit toûjours certain & incontestable, que la Matiére ou le Corps a reçû son Etre, de ce prémier principe.

Récapitulation de ce qu'on a dit dans ce Chapître contre Spinosa.

Mais il ne sera pas inutile de faire encore quelques réfléxions, afin de mieux comprendre la possibilité de la création de la Matiére. La prémiére est la supériorité de l'Etre spirituel sur le corporel. Quand on considére le Corps & la Matiére par raport à l'Esprit, on conçoit d'abord sans sans aucune peine, que la matiére est infiniment audessous de l'Esprit. Elle ne peut l'atteindre, ni l'aborder, ni agir sur lui directement, ni par ses propres forces. Tout ce qu'elle peut faire, ne va qu'à lui donner occasion de former des idées & des pensées, qu'il tire de son propre fond, comme

Réfléxions pour prouver la création de la Matiére.

Le Corps ne peut à proprement parler agir sur l'Esprit.

par exemple, de se former l'idée d'un Etre tout parfait, à la prononciation de ce mot *Dieu*, quoi-que le son qu'il forme, n'ait aucun raport naturel avec l'idée de cet Etre souverain, non plus que des rayons de lumiére, que le corps d'un Cheval envoye à mon œil, & la réfraction qui se fait de ces rayons, causées par les tuniques & par les humeurs qui composent le corps de l'œil, ne peuvent d'eux mêmes & par leur vertu naturelle, produire l'idée que je me forme d'un cheval, de sa couleur, de sa distance & de ses mouvemens. Ainsi à proprement parler le Corps n'a aucune vertu d'agir sur l'Esprit.

L'Esprit est supérieur au Corps par la connoissance.

Mais quand on considére l'Esprit, par raport à la Matiére, ou au Corps, on connoît une certaine supériorité & éminence de vertu qu'il a sur lui, qui fait concevoir qu'il le renferme & le contient, par cette supériorité d'éminence & de vertu. L'Esprit a deux facultez, ou il agit en deux maniéres: il connoît, & il veut. Par sa connoissance, il pénétre toutes les proprietez, toutes les actions du Corps. Il connoît son étenduë, ou sa quantité, les raports que les figures ont les unes avec les autres & compose sur cela, la science des mathématiques. Il examine les nombres & les proportions, par l'Arithmétique & l'Algébre. Il considére ses mouvemens, & forme des régles & des maximes, pour les connoître. En un mot il paroît par les sciences & par la philosophie, qu'il n'y a point de corps sur lequel l'Esprit n'excerce, ou ne puisse exercer ses opérations.

Et par sa volonté.

Le pouvoir que l'Esprit a sur le corps, paroîtra encore plus sensiblement, si on considére la Volonté. Car nous connoissons & nous sentons, que nous pouvons mettre nos Corps en mouvement, par le seul acte de nôtre Volonté. On ne répetera point ce qu'on a déja dit de la machine de nos corps, pour comprendre de quelle maniére le mouvement se fait. On parle de la prémiére détermination des esprits animaux, qui coulent dans mon bras, aussi-tôt, & à l'instant que je veux le mouvoir. Je connois, je sens, & je suis persuadé, que cette détermination se fait aussi-tôt que je veux, & toutes les fois que je le veux: je sçai, je sens, & je

je suis persuadé, que cette prémiére détermination, n'a point d'autre Cause que ma Volonté. C'est déja beaucoup d'avoir trouvé un mode du Corps, ou une façon d'être très réélle & très positive, comme est le mouvement, qui est néanmoins produit par la seule volonté de l'Esprit. Car cette prémiére détermination de ces petits corps qui font mouvoir mon bras, étoit un pur néant avant qu'elle existat. Aussitôt qu'elle est, c'est quelque chose de réél. Voilà donc quelque petite réalité créée, ou tirée du néant par le seul acte de ma volonté. Si donc ma Volonté peut produire, ou créér une détermination de mouvement, disons même un mouvement dans mon Corps, il n'est pas impossible qu'une volonté en produise ailleurs. Car mon Corps, à considérer sa nature de corps n'est pas d'une autre espéce que les autres, pour donner de soi-même, plus de prise sur lui à ma Volonté, qu'un autre corps. Il est essentiellement étendu & figuré comme les autres. C'est, dit-on, parceque mon corps est uni à mon ame: je l'avoüe. Mais qu'est-ce que cette union? Car enfin elle ne change pas la nature de l'Esprit & du Corps. Et puisqu'un tel Esprit, a du pouvoir sur un tel Corps, pour y créér des mouvemens. Il s'ensuit nécessairement, que l'Esprit est élevé au-dessus du Corps, & qu'il peut agir sur lui. Par conséquent il n'est pas impossible qu'il y aît un Esprit, qui agisse par sa Volonté, sur tout l'Univers, & qu'il y produise des mouvemens.

Une volonté infinie a pu produire l'Univers.

Or si cet Esprit a un pouvoir infini, rien n'empêche de concevoir, qu'il aît pû créér & produire la Matiére, ou le Corps par sa puissance infinie qui est sa Volonté. Prémiérement on ne sçauroit douter, qu'il n'y aît un Etre, qui agisse par sa Volonté: c'est ainsi que nôtre Esprit agit, nous le connoissons, nous le sentons, nous en sommes persuadez. Il n'y a donc aucun obstacle de la part d'une puissance qui agisse par un acte de sa Volonté: il y en a effectivement de cette espéce. D'autre côté il n'y peut avoir d'obstacle de la part du néant, car le néant ne peut agir: & de plus nous connoissons & nous sentons, que nôtre Volonté produit chez nous des déterminations, des mouvemens qui n'étoient

pas

pas auparavant, & que la Volonté tire par conséquent du néant. Desorte que tirer le mouvement du néant, ou en tirer la matiére, c'est une même espéce d'opération, qui demande seulement une Volonté plus puissante.

Pourquoi on a de la peine à comprendre l'opération de la Volonté.

Cela est très clair, à mon avis, & pourtant c'est ce qu'on ne peut comprendre. Pourquoi? En voici, sans doute la raison. C'est parce qu'on veut se représenter cette opération, par l'imagination. Or comme l'imagination ne peut se former l'idée du néant, il faut nécessairement, tant qu'on se sert de cette faculté, se représenter un sujet sur lequel on agisse, & cela est si véritable, qu'on a posé pour maxime, qu'il faut approcher & toucher ce sujet sur lequel on agit, *nemo agit in distans.* Mais si on quitte cette faculté qui se représente toûjours des Corps, pour consulter l'esprit & la raison, on trouve que ces deux maximes sont fausses. Quand je dis, pour exemple *que de rien, on ne peut rien faire*, où est, je vous prie, le sujet sur lequel mon Esprit s'exerce présentement, afin de faire concevoir que cette maxime *ex nihilo, nihil fit* est fausse? Et quand on considére attentivement l'opération d'une volonté, on conçoit clairement, qu'elle doit produire elle-même son sujet, bien loin qu'elle suppose un sujet pour agir. Car qu'est-ce qu'un acte de volonté? Ce n'est pas un émanation de Corps, qui puisse, ou qui doive toucher un autre Corps pour agir. C'est un acte purement spirituel, incapable de mouvement & d'attouchement, il faut donc nécessairement qu'il produise lui-même son effet, qui est son propre sujet. Je veux rémuër mon bras, & à l'instant de cet acte de ma Volonté, une petite écluse s'ouvre qui laisse couler les esprits dans les nerfs & dans les muscles qui causent le moûvement de mon bras. Je demande qui a causé l'ouverture de cette petite écluse? C'est sans contre-dit l'acte de ma Volonté. Comment l'a-t-il ouverte? Car cet acte n'est pas un corps, il n'a pû la toucher. Il faut donc nécessairement qu'il l'aît produite par sa propre vertu.

Posons présentement une Volonté infinie & toute-puissante. Ne faudra-t-il pas dire, que comme je conçois que ma Volonté veut que je marche, ce que je fais à l'instant, aussi

cette

cette Volonté toute-puiſſante, veut que la Matiére ſoit & exiſte, & la Matiere exiſte auſſi-tôt. Elle veut qu'une telle choſe ſoit, & elle eſt. C'eſt ainſi que Moyſe a parlé de la Création: on ne peut s'expliquer plus exactement, ni plus préciſément. Enfin un Etre qui a toutes les perfections, doit néceſſairement avoir celle de faire & de produire tout ce qu'il veut.

Geneſ. ch. 1.

CHAPITRE XII.

Où l'on fait voir la fauſſeté des principes de la Démonſtration de Spinoſa.

Dès qu'on a prouvé deux ſortes de ſubſtances, toute la Philoſophie de Spinoſa tombe d'elle-même.

IL ne feroit pas fort néceſſaire de répondre préſentement à Spinoſa ; parceque ſa démonſtration, n'étant fondée que ſur ce faux principe, qu'il n'y peut avoir qu'une ſeule ſubſtance, a été ſuffiſamment refutée dans toute cette Diſſertation, où l'on a établi manifeſtement & démonſtrativement, l'exiſtence de deux ſubſtances, l'une qui eſt étenduë & corporelle, & l'autre qui ne l'eſt pas. Cependant pour ne laiſſer aucune difficulté, en un ſujet ſi important, il ne ſera pas inutile, de découvrir les endroits où cet Auteur s'égare, & fait prendre le change à l'eſprit de ſes Lecteurs.

Sa méthode eſt captieuſe.

Il a ſuivi la méthode des mathématiques, pour en impoſer, ſous l'apparence d'une démonſtration. Mais rien n'eſt plus obſcur que cette démonſtration: les termes ne ſont pas ſouvent intelligibles. Il leur donne un ſens ſi différent de leurs idées & de leur ſignification ordinaire, que je ſuis très perſuadé, que ſi pluſieurs de ceux qui ſe ſont voulu laiſſer entraîner à ſes raiſonnemens, entreprenoient de vouloir expliquer cette prétenduë démonſtration, ils ne pourroient en venir à bout. On les entend dire, qu'il n'y a point d'autre ſubſtance que la Matiére; qu'on n'a point de Liberté, que l'homme croit être libre, parce qu'il connoît ſes actions, & qu'il ſent qu'il n'agit point par contrainte : quoi-

qu'au fond selon cette Philosophie, tout soit déterminé & produit par la nécessité, de la nature de la Cause qui agit: voilà ce qu'ils sçavent & ce qu'ils disent. Mais si on leur demandoit, pourquoi ils n'admettent qu'une Substance; comment-ils conçoivent qu'un Corps soit capable de penser, & de réfléchir sur ses connoissances; pourquoi ils ne reçoivent pas ce principe de Liberté & de Volonté que l'on connoit & que l'on sent, on s'appercevroit facilement qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'il disent, ni aucune autre raison de nier la liberté de l'homme, que la seule prévention & l'opiniâtreté.

C'est pourquoi, afin de les aider à revenir de cet entêtement, nous les supplions de nous suivre, dans l'examen que nous ferons de quelques principes, qui sont la base & le fondement de tous ces faux raisonnemens.

La définition que Spinosa donne de la substance est equivoque.

Le prémier point d'égarement qui est la source de l'erreur se trouve dans la troisième définition, que Spinosa pose dans la prémiére partie de son Ethique qui traitte de Dieu. Il définit ainsi la substance, *J'entend, par la substance ce qui est en soi,* * *& est conçû par soi-même: c'est-à-dire, ce dont la conception, n'a pas besoin de la conception d'une autre chose, dont elle doive être formée.*

Cette définition est captieuse, car elle peut recevoir un sens vrai & faux. La substance en général, enferme deux rélations fort différentes, l'une de l'autre. Elle peut avoir son raport aux accidens, dont elle est le sujet, pour exemple, un cheval peut-être blanc, ou noir, grand ou petit; mais la noirceur ou la blancheur, la grande ou la petite taille d'un cheval ne peut être ou exister sans le cheval. A cet égard il est vrai de dire, que la substance du cheval, subsiste de soi-même, ce qu'on ne peut dire de ces accidens, blanc ou noir, grand ou petit. Ces termes supposent, nécessairement quelque sujet qui les soutienne, dans lequel & par lequel ils subsistent.

Il y a deux sortes d'existences.

Mais à l'égard de l'existence, il y en a de deux sortes, une qui

* Spinosa. Ethices pars prima de Deo. Definitiones def. 3. *Per substantiam intelligo id, quod in se est, & per se concipitur: hoc est id, cujus conceptus non indiget conceptu alterius rei, à quo formari debeat.*

qui est nécessaire, & une qui ne l'est pas. Desorte que la substance par raport à l'existence est aussi de deux sortes, une qui existe necessairement, & l'autre qui n'existe pas nécessairement. La substance qui existe nécessairement est celle-là seule, qui renferme l'existence dans son essence & dans sa définition, & cette substance est unique, c'est *l'Etre tout parfait*, parceque l'Etre qui a toutes les perfections a nécessairement l'existence. La substance qui n'existe pas nécessairement est celle qui ne contient pas l'existence dans sa définition. Car si la substance, enfermoit nécessairement l'existence, tout ce qui renferme l'idée de substance, renfermeroit aussi l'idée d'une existence nécessaire: or cela est manifestement faux. Car l'idée d'un cheval, d'une pierre, d'un homme enferme nécessairement l'idée de substance; mais elle ne contient nullement l'idée d'une existence, bien loin, de renfermer l'idée d'une existence nécessaire. On ne peut concevoir un cheval, sans concevoir une substance; c'est dequoi on ne sçauroit disconvenir. Or si l'idée d'existence étoit essentielle à l'idée de substance, on ne pourroit concevoir la substance, sans concevoir l'existence, c'est-à-dire, qu'on ne pourroit concevoir une pierre ou un cheval, sans concevoir qu'il existe, ce qui est très faux.

On définit un homme, *un animal raisonnable*. Examinons où se trouvera, l'existence nécessaire. Ce ne sera pas, en ce qu'il est *raisonnable*, ni en ce qu'il est *animal*, Spinosa en convient, ce ne sont selon lui que des modifications de la Matiére. Ce ne sera donc qu'en ce sens, qu'il est *Substance*, ou pour parler plus clairement, ce sera la substance qui le compose qui a une existence nécessaire. Si cela est, il s'ensuivra nécessairement, que la substance d'une pierre, ou d'vn homme, car en qualité de substance c'est la même chose, il s'ensuivra, dis-je, que la substance d'un pierre, existant nécessairement, sera un Etre tout parfait, puisque l'être tout parfeit; n'est autre chose de l'aveu de tout le Monde, que cet Etre, qui renferme dans son essence, l'existence. Peut-on dire une plus grande absurdité?

On répondroit inutilement, que la pierre n'est qu'une

petite partie de la ſubſtance de l'Univers, parceque la définition de la ſubſtance, eſt ſimple & indiviſible. Elle convient autant à la ſubſtance, qui forme cette pierre, qu'à la ſubſtance qui compoſe l'Univers. Quand on y concevroit des parties & de la diviſibilité, ce que néanmoins Spinoſa ne veut pas, ces parties à parler métaphyſiquement auroient la même eſſence que le tout, & ayant l'exiſtence néceſſaire, elles auroient toutes les perfections. Ainſi une pierre, un grain de ſable, étant autant ſubſtance que tout l'Univers, il auroit auſſi autant d'attributs & de perfections que tout l'Univers. Ce grain de ſable, ſeroit à parler exactement, autant le Dieu de Spinoſa que toute la matiére de l'Univers. La raiſon humaine doit ſoupirer & gémir de ſe voir capable de tant d'extravagance, que Spinoſa lui en a fait commettre. Il ne faut pas s'étonner ſi ayant poſé des principes ſi faux & ſi abſurdes, il n'a produit que des monſtres.

On explique l'equivoque.

Mais il ne ſera pas difficile de redreſſer ici la raiſon, qui ne voudra pas s'égarer. On peut d'abord ſe former une idée de l'Etre ſimple, par oppoſition au Néant: & alors on peut définir la Subſtance *ce qui eſt*. Enſuite, quand on fait réfléxion ſur l'exiſtence, on conçoit une ſubſtance *qui exiſte néceſſairement*; & c'eſt l'Etre tout parfait qui ſubſiſte par ſoi-même, & par la vertu propre de ſon Eſſence. Après quoi on conçoit une exiſtence empruntée de ce prémier Etre, & de laquelle on ne jouït que par ſa vertu. Or mettant à part les idées de métaphyſique & ces noms *d'eſſence*, *d'exiſtence*, *de ſubſtauce*, qui n'ont aucune diſtinction réélle entre elles, mais ſeulement dans les diverſes conceptions de l'entendement, il faudra, pour parler plus intelligiblement & plus humainement, dire que, puiſqu'il y a deux ſortes d'exiſtences, l'une néceſſaire, & l'autre qui ne l'eſt pas, il y a auſſi de toute néceſſité deux ſortes de ſubſtances, l'une qui exiſte néceſſairement qui eſt *Dieu*, & l'autre qui n'exiſte pas néceſſairement, parce qu'elle n'exiſte que par la vertu du prémier Etre, qui ſont *les Créatures*.

La définition de Spinoſa ne vaut donc rien du tout. Elle confond, ce qui doit être néceſſairement diſtingué, l'eſ-

fence qu'il nomme ſubſtance avec l'exiſtence.

On ne ſuivra pas Spinoſa pour remarquer tous les défauts de ſes raiſonnemens, ce ſeroit un ouvrage long & fort ennuyeux. Car peut-être n'y a-t-il guéres de métaphyſique plus obſcure & plus difficile, que l'Ethique de cet Auteur. Nous croyons qu'après toutes les preuves qu'on a données de l'exiſtence d'un Etre ſpirituel & intelligent, ſi néceſſaire pour la conſtitution & pour la formation de l'hómme, la raiſon humaine doit embraſſer ce parti, à moins que les preuves qu'on a alléguées, ne ſoient détruites par des argumens clairs, démonſtratifs & invincibles. C'eſt pourquoi nous nous réduirons uniquement à répondre aux propoſitions de Spinoſa, par leſquelles il veut démontrer, qu'il n'y a qu'une ſeule Subſtance qui eſt le Corps, qu'il n'y en peut avoir deux, & qu'une ſubſtance ne peut produire une autre ſubſtance.

Nous n'y trouverons pas grande difficulté après avoir découvert la fauſſeté, ou l'équivoque qu'il y a, dans la définition qu'il a donnée de la Subſtance [b]. Je paſſerai ſa premiére propoſition ſans m'y arrêter : il dit dans la ſeconde, *que deux ſubſtances ayent des attributs différens n'ont rien de commun entr'elles.* Et dans la démonſtration de cette propoſition, il n'allégue d'autres preuves que la définition qu'il a donnée de la Subſtance, laquelle étant fauſſe, on n'en peut légitimement rien conclurre, & par conſéquent cette propoſition eſt nulle. Mais afin d'en faire mieux comprendre le faux, il n'y a qu'à conſidérer l'exiſtence & l'eſſence d'une choſe, pour découvrir ce ſophiſme. Car puiſque Spinoſa convient qu'il y a deux ſortes d'exiſtences, l'une néceſſaire & l'autre qui ne l'eſt pas, il s'enſuit que deux Subſtances, qui auront de différens attributs comme l'étenduë & la penſée, conviendront entr'elles dans une exiſtence de même eſpéce, c'eſt-à-dire qu'elles ſeront ſemblables en ce que l'une & l'autre n'exiſteront pas néceſſairement, & que l'une & l'autre exiſteront par la vertu d'une autre cauſe qui les aura produites.

Examen de la ſeconde propoſition de Spinoſa.

 Deux

[b] Ethices Pars 1. De Deo. Propoſitio 1. *Subſtantia prior eſt naturâ ſuis affectionibus.*

Propoſitio 2. *Duæ ſubſtantiæ, diverſa attributa habentes, nihil inter ſe commune habent.*

Deux essences, ou deux substances, parfaitement semblables, dans leurs proprietez essencielles, & dans une existence de même espéce seront différentes en ce que l'existence de l'une, aura précédé celle de l'autre, ou en ce que l'une n'est pas l'autre. Quand Pierre seroit semblable à Jean en toutes choses, ils sont différens en ce que Pierre n'est pas Jean, & que Jean n'est pas Pierre.

Posons les atômes d'Epicure ce sont des substances, qui existent nécessairement dans le principe d'Epicure, ils ont toûjours été, & ils seront toûjours, rien ne les peut détruire. Il est pourtant certain que l'atôme A n'est pas l'atôme B, & que l'atôme B n'est pas l'atôme A; desorte qu'on ne comprend rien à ce que dit Spinosa. S'il dit quelque chose de concevable, cela ne peut avoir de fondement & de vrai-semblance, que par raport à des idées métaphysiques, qui ne mettent rien de réél dans la nature. Tantôt Spinosa confond l'espéce avec l'individu, & tantôt l'individu avec l'espéce. Si vous définissez une pierre & un cheval, la définition n'a rien de semblable qu'en ce qu'ils sont un corps. Si vous considérez un corps & un esprit, ils ne conviennent qu'en ce qu'ils sont une substance, qui est le sujet de différens accidens.

Mais si vous considérez une chose qui existe nécessairement, & une qui n'existe que par la vertu d'autrui, c'est alors à proprement parler, que ces deux choses n'ont rien de semblable, parcequ'en effet une existence nécessaire, n'a rien de commun avec une existence qui ne l'est pas; elles sont contradictoirement opposée à cet égard. Ainsi cette proposition de Spinosa, que deux substances, qui ont des attributs différens, n'ont rien de commun entr'elles, n'est pas véritable. Car de même qu'un cercle & un triangle, quoiqu'ils ayent des proprietez diverses & des définitions différentes, conviennent néanmoins en cela, que le cercle & le triangle sont des figures: de même aussi la substance qui pense, & la substance étendue, quoi-qu'elles ayent des définitions & des proprietez différentes, conviennent pourtant en ceci, que l'Esprit & le Corps sont des Substances.

Mais,

Mais, dira-t-on, Spinosa parle de la Substance précisément & considérée en elle-même. Suivons donc Spinosa. Je raporte la définition de la substance à l'existence, & je dis, si cette substance n'existe pas, ce n'est qu'une idée, une définition, qui ne met rien dans l'être des choses: Si elle existe, alors l'esprit & le corps conviennent en substance & en existence. Mais, selon Spinosa, qui dit une substance dit une chose qui existe nécessairement. Je répons que cela n'est pas vrai, & que l'existence n'est pas plus renfermée dans la définition de la substance en général, que dans la définition de l'homme. Enfin on dit, & c'est ici le dernier retranchement, que la substance est un Etre qui subsiste par soi-même. Voici donc où est l'équivoque, comme nous l'avons remarqué. Car, puisque le systême de Spinosa n'est fondé uniquement que sur cette définition, avant qu'il puisse argumenter & tirer des conséquences de cette définition, il faut préalablement convenir avec moi du sens de la définition. Or, quand je définis la substance *un Etre qui subsiste par soi-même*, ce n'est pas pour dire qu'il existe nécessairement, je n'en ai pas la pensée, c'est uniquement pour la distinguer des accidens, qui ne peuvent subsister que dans la substance, & par la vertu de la substance. On voit donc, ou l'on ne veut rien voir, que tout ce systême de Spinosa, cette fastueuse démonstration n'est fondée que sur une équivoque frivole & facile à dissiper.

Examen de sa troisiême proposition.

La troisiême proposition de Spinosa est, ' *que dans les choses qui n'ont rien de commun entre elles, l'une ne peut être la cause de l'autre*. Cette proposition à l'expliquer précisément est fausse, ou dans le seul sens véritable quel peut avoir on n'en peut rien conclurre. Elle est fausse dans toutes les causes morales & occasionnelles. Le son du nom de Dieu n'a rien de commun avec l'idée du Créateur, qu'il produit dans mon esprit. Un malheur arrivé à mon ami n'a rien de commun avec la tristesse que j'en reçois. Elle est fausse encore cette proposition lorsque la cause est beaucoup plus excellente

' Propositio 3. *Quæ res nihil inter se commune habent, earum una alterius causa esse non potest.*

cellente, que l'effet qu'elle produit, quand je rémuë le bras par l'acte de ma volonté, le mouvement n'a rien de commun de sa nature avec l'acte de ma volonté, ils sont très différens. Quand je forme cette pensée & ce jugement, que *le Néant ne peut agir*, qu'y a-t-il de commun entre mon esprit & l'objet de cette pensée ? Je ne suis pas un triangle, cependant je m'en forme une idée, & j'examine les proprietez du triangle. Je ne suis pas un vuide, je recherche néanmoins, s'il y en peut avoir dans la nature. Spinosa a cru qu'il n'y avoit point de Substances spirituelles, tout est Corps selon lui. Combien de fois cependant Spinosa a-t-il été contraint de se représenter une Substánce spirituelle, afin de s'efforcer d'en détruire l'existence. Il y a donc des Causes qui produisent des effets avec lesquels elles n'ont rien de commun, parcequ'elles ne les produisent pas par une émanation de leur essence, ni dans toute l'étenduë de leurs forces.

Mais surtout, quand on a posé une Cause qui agit par sa volonté, il est aisé de conclure que cette Cause peut produire des effets, qui n'ont rien de commun avec elle, parceque la Volonté se peut étendre à des choses contraires & opposées. Un pinceau imbû de noir, ne peut produire que la noirceur: mais le Peintre peut employer telle couleur qu'il lui plaît. Après tout, si on donne à la proposition de Spinosa toute l'étenduë qu'elle doit avoir, il n'en pourra rien conclure, quoiqu'on la lui accorde. Car quelque différence qu'il y aît entre l'Esprit & le Corps, ils ont néanmoins cela de commun entre eux, qu'ils enferment l'un & l'autre dans leur définition l'idée de Substance; qu'ils peuvent l'un & l'autre exister & être tirez du Néant. Spinosa avouë qu'il y a une existence nécessaire & une qui ne l'est pas, l'une est la cause de l'autre, quoique pourtant à proprement parler, elles n'ayent rien de commun entre elles que le nom.

Examen de sa quatrième proposition.

La quatrième proposition de Spinosa ne nous arrêtera pas beaucoup, [d] *deux ou plusieurs choses distinctes sont distinguées entre elles, ou par la diversité des attributs des Substances, ou par la*

[d] Propositio 4. *Duæ, aut plures res distinctæ, vel interse distinguuntur, ex diversitate attributorum substantiarum; vel ex diversitate earundem affectionum.*

la diversité de leurs accidens qu'il appelle *des affections*. La preuve roule toûjours sur la fausse définition de la Substance, ou sur son équivoque. Nous dirons en un mot qu'il y a diversité d'essence, quand l'une est conçûë & définie autrement que l'autre, ce qui fait l'espéce, comme on parle dans l'Ecole. Ainsi un cheval n'est pas un homme, un cercle n'est pas un triangle, car on définit toutes ces choses diversement. Mais il y a aussi diversité d'existence, l'une est nécessaire, l'autre ne l'est pas. Et entre les existences qui ne sont pas nécessaires, elles se distinguent par nombres, l'une n'est pas l'autre; le triangle A n'est pas le triangle B. Titius, n'est pas Mévius. Davus n'est pas Oedippe. Cette proposition ainsi expliquée, la suivante n'aura pas plus de difficulté.

C'est la cinquiême, conçûë en ces termes. [e] *Il n'y peut avoir dans l'Univers deux, ou plusieurs Substances de même nature, ou de même attribut.* Si Spinosa ne parle que de l'essence des choses, ou de leur définition, il ne dit rien. Car ce qu'il dit, ne signifie rien autre chose, sinon qu'il n'y peut avoir dans l'Univers deux Essences différentes, qui ayent une même essence: qui en doute? Mais si Spinosa entend qu'il n'y peut avoir dans l'Univers une Essence, qui se trouve en plusieurs sujets singuliers, de même que l'Essence du triangle se trouve dans le triangle A & dans le triangle B, ou comme l'idée, l'essence de la Substance se peut trouver dans l'Etre qui pense, & dans l'Etre étendu, il dit une chose manifestement fausse, & qu'il n'entreprend pas même de prouver.

Examen de la cinquiême proposition.

Nous voici enfin arrivez à la sixiême proposition, que Spinosa a abordée, par les détours & les chemins couverts que nous avons vûs. [f] *Une Substance, dit-il, ne peut-être produite par une autre Substance.* Comment le démontre-t-il? Par la proposition précédente, par la seconde & par la troisiême. Mais puisque nous les avons réfutées, celle-ci tombe & se détruit sans autre examen. On comprend aisément que Spinosa ayant mal défini la Substance, cette proposition, qui en

Examen de la sixiême proposition.

[e] Propositio 5. *In rerum naturâ non possunt dari duæ, aut plures substantiæ ejusdem naturæ, sive attributi.*

[f] Propositio 6. *Una substantia non potest produci ab aliâ substantiâ.*

en eſt la concluſion doit être néceſſairement fauſſe. Car au fond la Subſtance de Spinoſa ne ſignifie autre choſe, que la définition de la ſubſtance, ou l'idée de ſon eſſence : or il eſt certain qu'une définition, n'en produit pas une autre. Mais comme tous ces dégrez métaphyſiques de l'Etre, ne ſubſiſtent & ne ſont diſtinguez que par l'entendement ; & que dans la nature ils n'ont d'être réel & effectif qu'en vertu de l'exiſtence, il faut parler de la Subſtance comme exiſtente, quand on veut conſidérer la réalité de ſes effets. Or dans un tel rocher, être exiſtant, être ſubſtance, être pierre, c'eſt la même choſe, il faut donc en parler comme d'une ſubſtance exiſtente, quand on le conſidére, comme étant actuellement dans l'être des choſes. Et par conſéquent, comme une ſubſtance exiſtente, peut exiſter néceſſairement & par ſoi-même, ou par la vertu d'autrui ; il s'enſuit qu'une ſubſtance peut-être produite par une autre ſubſtance. Car qui dit une ſubſtance qui exiſte par la vertu d'autrui, dit une ſubſtance qui a été produite, & qui a reçû ſon être d'une autre ſubſtance.

Examen de la ſeptiême propoſition.

Après toutes ces équivoques & tous ces ſophiſmes, Spinoſa croyant avoir conduit ſon Lecteur, où il ſouhaitoit, léve le maſque dans ſa ſeptiême propoſition. [b] *Il appartient, dit-il, à la nature de la Subſtance, d'exiſter.* Comment le prouve-t-il ? Par la propoſition précédente, qui eſt fauſſe. Je voudrois bien ſçavoir pourquoi Spinoſa n'a pas agi plus franchement, & plus ſincérement. Car ſi l'eſſence & la définition de la Subſtance emporte néceſſairement l'exiſtence, comme il le dit dans la démonſtration de cette propoſition, pourquoi ne s'en eſt-il pas expliqué clairement dans la définition, qu'il a donnée de la ſubſtance & que nous avons examinée ci-deſſus, au lieu de ſe cacher ſous l'équivoque fâcheuſe, de *ſubſiſter par ſoi-même*, ce qui n'eſt véritable que par raport aux accidens, & point du tout à l'exiſtence ?

Spinoſa a beau faire, il ne détruira pas les idées les plus claires & les plus naturelles. La Subſtance ne dit autre choſe, qu'un Etre qui exiſte, ſans être un accident attaché à un

[b] Propoſitio 7. *Ad naturam ſubſtantiæ pertinet exiſtere.*

un sujet. Or on sçait naturellement que tout ce qui existe sans être accident, n'existe pas néanmoins nécessairement. Donc l'idée & l'essence de la Substance n'emporte pas nécessairement l'existence avec elle. Cet Auteur n'a consulté que son imagination ; & comme elle nous représente, qu'un homme meurt, quoi-que la matiére de son corps demeure ; que l'eau s'exhale, & qu'elle prend en s'exhalant la nature de vapeur ; qu'un bois se peut consumer, & se changer en cendres & en air, il a sur cela parlé de la matiére comme d'un Etre qui existoit nécessairement, comme d'un Dieu. Si au contraire il eût écouté la raison, elle lui eût dit, que nous concevons sans peine qu'une partie de la Matiére peut-être détruite & anéantie, sans que cela implique contradiction, d'où il eût conclu que la matiére n'est pas cet Etre qui doit exister par soi-même & nécessairement. Car l'idée d'une existence nécessaire, est incompatible avec l'idée de destruction. Il eût encore compris, que l'idée seule de l'Esprit humain, en supposant même qu'il n'y a point de corps, suffisoit, pour connoître l'existence nécessaire de l'Etre tout parfait. Or ce seroit une chose fort étrange, si la Matiére étoit cet Etre tout parfait, qu'on pût connoître son existence sans supposer celle de la Matiére. Cela me paroît autant impossible, que de prétendre connoître l'existence d'un triangle, en supposant que la figure n'existe pas.

On n'entrera pas plus avant dans l'examen des propositions de Spinosa ; parce que les fondemens étant détruits, il seroit inutile de s'appliquer davantage à renverser le bâtiment. Outre que cet ouvrage seroit long & difficile, n'étant qu'une Métaphysique fort abstraite & fort obscure. Cependant comme cette matiére est difficile à comprendre, nous la retoucherons encore d'une autre maniére, & quand ce ne seroit que des répétitions, elles ne seront pas néanmoins inutiles.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même ſujet, avec la Concluſion de cette Diſſertation.

On donne en abrégé l'idée de la Philoſophie de Spinoſa.

QUoique Spinoſa aît affecté une grande obſcurité, couverte d'une méthode Mathématique & d'une forme de démonſtration, il n'eſt pas impoſſible néanmoins de pénétrer ſes ſentimens. Et pour les mettre au jour ſans voiles & ſans déguiſemens, il faut remarquer prémiérement qu'il n'admet qu'une ſeule Subſtance qui eſt unique & infinie; c'eſt ce qu'il poſe dans la propoſition 5 de la prémiére partie de ſon Ethique, où il traitte de Dieu. Il conclut de là dans la propoſition 6. qu'une Subſtance n'en peut produire une autre.

Secondement cet Auteur avoüe que la penſée eſt un mode entiérement différent de l'étenduë. Mais malgré cette notable diverſité, il prétend que tous ces modes appartiennent à un même ſujet, qui eſt la Subſtance corporelle.

En troiſiéme lieu il croit que la penſée eſt une idée qui ſurvient à cette ſubſtance corporelle: deſorte que ſelon ſon ſentiment il n'y a point de faculté de penſer, ce qu'on nomme *entendement*. Et pour marquer que cette faculté n'eſt qu'une chimére, il veut entendre par ce nom telles, & telles idées, & quand on les comprend toutes, cet amas fait ſelon Spinoſa l'entendement de Dieu.

Voyez la Propoſ. 11. part. 2.

En quatriême lieu, la Volonté n'eſt pas auſſi une faculté ſelon cet Auteur: en ce ſens c'eſt un Etre de raiſon. Car la Volonté de même que l'Entendement ne conſiſte ſelon ſes principes, qu'en de certaines idées, & certaines maniéres de penſer.

Voyez Propoſ. 32 part. 1. Demonſtr.

En cinquiême lieu, il n'y a aucune liberté dans les Créatures: elles agiſſent toutes néceſſairement, ſuivant les impreſſions de la prémiére Cauſe, qui ſeule jouit de Liberté ſelon Spinoſa, parce qu'elle eſt indépendante & qu'elle agit ſeule, par la néceſſité de ſa propre nature.

En

En sixiéme lieu, cet Auteur, ne pouvant trouver aucune premiére Cause d'un tel mouvement, ni d'une telle pensée, ou d'une telle volonté, dit que ce mouvement, cette pensé, ou cette volonté, est produite par une autre, celle-là par une autre; & ainsi de même jusqu'à l'infini.

Voilà en peu de mots l'abbrégé de cette belle Philosophie, qu'on débite avec un air de confiance & de démonstration. Après ce qu'on a examiné dans cette Dissertation, il ne sera pas difficile d'en faire voir l'absurdité par les raisonnemens les plus clairs & les plus certains, dont l'Esprit puisse être convaincu.

On doit admettre deux sortes de substance.

Il faut reprendre toutes ces suppositions. Spinosa dit, qu'il n'y a qu'une seule substance. Cela est obscur, qu'entend-t-il par une seule substance? Est-ce une substance semblable? Ou est-ce une substance singuliére unique en nombre, comme on parle dans l'Ecole? Posons un Corps A qui se meut vers l'Orient, & un Corps B qui se meut vers l'Occident, dira-t-on, que c'est le même Corps? Non sans doute. On peut dire tout au plus, que ce sont des Corps de même nature, s'ils sont semblables. Puis donc que ce sont deux Corps, ils ont chacun leur existence propre, & différente l'une de l'autre. Ce que Spinosa peut répondre, sera, que ces deux Corps sont partie d'une même matiére: alors la dispute ne sera plus que sur le nom. Ce que nous appellons deux Corps, il le nomme deux parties d'une même matiére. De même aussi, posons un sujet C qui pense aux proprietez d'un triangle, & un sujet D, qui pense au flux & réflux de la Mer, dira-t-on, que c'est un même sujet qui pense à ces deux choses? Non, il faudra raisonner de ces deux sujets, comme on a fait ci-dessus des deux corps. Ainsi cette unité de substance ne signifie autre chose, que la conformité de son essence & de sa nature dans plusieurs sujets distinguez. Or il faut remarquer que tous ces sujets singuliers & distinguez n'ont point d'existence nécessaire, ou n'existent pas nécessairement. Il faut raisonner de chacun d'eux, selon l'axiome que Spinosa pose lui-même, touchant l'Homme. *L'Essence de l'Homme*, dit-il, *n'enferme pas une existence né-*

Voyez la desinit 7. de la 2. part.

Voyez Axiom. 1. part. 2.

ceſſaire, c'eſt-à-dire, que ſuivant l'ordre de la Nature, il ſe peut auſſi-bien faire, qu'un tel ou un tel homme exiſte, comme qu'il n'exiſte pas. Cette maxime ſe peut appliquer à tous les Etres ſinguliers. Il n'y a que Dieu ſeul qui exiſte néceſſairement.

La preuve de Spinoſa pour prouver l'exiſtence néceſſaire d'une ſubſtance corporelle, eſt un ſophiſme. Voyez la defin. 3. part. 1.

Spinoſa entreprend en ſecond lieu, de prouver que la Subſtance corporelle exiſte auſſi néceſſairement. Mais ſa preuve eſt un pur ſophiſme, qui ſaute aux yeux, parcequ'au lieu de définir la ſubſtance corporelle, il ſe contente de définir la ſubſtance en général, *par ce qui eſt en ſoi-même, ou qui ſe conçoit par ſoi-même: c'eſt-à-dire, ce dont la conception ou l'idée, n'a pas beſoin de la conception d'une autre choſe dont elle doive être formée.* Il eſt certain que cette définition n'appartient qu'à Dieu, & ne peut convenir à aucun des Etres ſinguliers qui exiſtent dans la Nature. Ce qui pourroit faire équivoque ſeroit que ces Etres particuliers ont des accidens, qui ne peuvent exiſter ſans la ſubſtance, comme pour exemple le mouvement d'un homme, ne peut être ſans l'homme: mais l'homme peut être conſidéré ſans ce mouvement.

Voyez la Propoſ. 24. part. 1.

Le ſophiſme de Spinoſa eſt ſenſible, en ce que n'ayant parlé dans ſa définition que de la Subſtance, il y joint enſuite le mot de *corporelle*, ſans ſe mettre en peine de trouver l'idée de ce mot, dans ſa définition. Mais ſi on examine avec attention, ce que peut ſignifier le nom de *corporelle*, & qu'elle eſt l'idée que nous en pouvons avoir, on trouvera qu'une ſubſtance corporelle eſt néceſſairement étenduë, & par conſéquent figurée, & ſuſceptible de mouvement. Cela paroît, parceque tous les corps que nous connoiſſons, ſont étendus & figurez. Diviſez-les tant qu'il vous plaira, faites en des atômes, vous les trouverez toûjours étendus. Vous vous repréſenterez néceſſairement qu'ils ont des parties, ou qu'ils n'en ont point. Si vous vous les figurez ſans parties, vous perdez auſſi-tôt l'idée de corps: ſi vous y mettez des parties, ils ſont néceſſairement étendus: car qui dit *étendu*, ne dit autre choſe qu'avoir les parties, les unes hors des autres. Or l'idée d'une ſubſtance, qui a des parties les unes hors des autres, n'emporte pas avec ſoi l'idée d'une exiſtence néceſſaire,

faire; car si cela étoit, tout ce qui est étendu subsisteroit nécessairement. Par conséquent la définition de la Substance que donne Spinosa, ne signifie pas une Substance corporelle, comme il prétend le prouver, par une longue chaine de propositions & de raisonnemens.

C'est une vaine fuite de dire que nous ne connoissons pas la véritable nature d'une substance corporelle. Car si on ne la connoît pas, d'où Spinosa prétend il conclurre, qu'elle existe nécessairement? Mais deplus il est certain, que si tous les corps que nous connoissons, sont étendus, en tout tems & de quelque maniére qu'on les conçoive; si on ne peut concevoir un Corps, sans y concevoir de l'étenduë, pourquoi nier que l'étenduë soit de l'Essence d'un Corps? N'est-ce pas de même que si on entreprenoit de nier, qu'il soit de l'Essence d'un Cercle d'avoir toutes les parties de sa circonférence également éloignées du centre, sous ce vain prétexte, que la nature du cercle ne nous seroit point parfaitement connuë? *Il ne sert de rien de dire qu'on ne connoit pas la nature de la substance corporelle.*

Il est donc vrai, quoi-qu'on en dise, que l'*étenduë* est un attribut d'une certaine substance que nous nommons *corporelle*, & qu'ainsi il est de son essence, suivant la définition que Spinosa lui-même donne d'un attribut. Or puisque l'*étenduë* qui est un attribut de la substance corporelle, n'a rien de commun avec *la pensée*, comme Spinosa l'avoüe lui-même plusieurs fois, il s'ensuit nécessairement que la *Substance corporelle* n'est pas la *Substance qui pense*. Car selon la seconde proposition de la prémiére partie, des Substances qui ont de différens attributs n'ont entre elles rien de commun. Et quoi-qu'ensuite Spinosa dise le contraire, dans les propositions 9, 10 & 11, où il soutient qu'une même Substance peut avoir des attributs différens, c'est à ses Sectateurs & non pas à nous, à lever cette contradiction. *Voyez defin. 4. part. 1.* *Voyez aussi les propos. 4. & 5.*

On peut aussi remarquer que ce même Philosophe parle de la *pensée*, d'une maniére fort différente, puisque tantôt il dit, que ce n'est qu'une modification de la Substance, qui n'a rien de commun avec la modification de cette même substance, qu'on nomme *étenduë*, & tantôt il en parle comme d'un *La pensée est un attribut différent de l'étendue.*

Propos. 11. part. 1.

d'un attribut, lorsqu'il définit Dieu *une substance composée d'une infinité d'attributs*. A raisonner juste selon cette Philosophie on tombe dans cette absurdité, de dire que l'Essence de Dieu est composée de deux essences entiérement différentes. Car *la pensée* & *l'étenduë* n'ont rien de commun de l'aveu de Spinosa. Or la pensée & l'étenduë sont selon lui des attributs de Dieu. Il est encore vrai selon Spinosa qu'un attribut compose l'essence de la chose, dont il est attribut. Donc l'essence de Dieu est composée de deux essences, ou de deux natures entiérement différentes.

Il est absurde de nier qu'il n'y aît aucune faculté de penser.

Cette absurdité sera plus sensible, si on examine ce que Spinosa dit des Etres qui pensent, que nous avons posé en troisiéme lieu pour l'explication de cette philosophie. Il nie qu'il y aît aucune *faculté de penser*, depeur qu'on n'en concluë qu'il y ait une substance dont la nature soit de penser: & il prétend que par *l'entendement* il ne faut entendre autre chose que *les idées actuelles*, qui surviennent à l'homme. Il faut avoir un grand penchant à adopter l'absurdité pour recevoir, une philosophie si ridicule. Afin de mieux comprendre cette absurdité, il faut considérer cette Substance en elle-même, & par abstraction de tous les êtres singuliers & particuliérement de l'homme. Car puisque l'existence d'aucun homme n'est nécessaire, il n'est pas impossible qu'il n'y aît point d'homme dans l'Univers. Je demande donc si cette Substance considérée ainsi précisément & en elle-même, à des pensées ou si elles n'en a pas.. Si elle n'a point de pensées, comment a-t-elle pû en donner à l'homme, puisqu'on ne peut donner ce qu'on n'a pas?

Si elle a des pensées, je demande d'où elles lui sont venues? Sera-ce de dehors? Mais outre cette substance, il n'y a rien. Sera-ce de dedans? Mais Spinosa nie qu'il y aît aucune *faculté de penser*, aucun *entendement en puissance*, comme il parle. De plus si ces pensées viennent de dedans, ou de la nature de la substance, elles se trouveront dans tous les êtres qui posséderont cette substance, desorte que les pierres raisonneront aussi-bien que les hommes. Si on répond, qu'afin que cette Substance aît quelque connoissance, il est nécess-

néceſſaire qu'elle ſoit modifiée ou façonnée, de la maniére que l'homme eſt formé, ne ſera-ce pas un Dieu d'une aſſez plaiſante fabrique? Un Dieu qui tout infini qu'il eſt, eſt privé de toute connoiſſance, à moins qu'il n'y aît quelques atômes de cette Subſtance infinie, modifiées & façonnées comme eſt l'Homme, afin qu'on puiſſe dire que ce Dieu à quelque connoiſſance: c'eſt-à-dire en deux mots, que ſans le genre humain, Dieu n'auroit aucune connoiſſance. Et s'il en eſt privé, le bon ſens n'enſeigne-t-il pas naturellement, qu'il n'a pû la donner au genre humain.

Selon Spinoſa un Vaiſſeau plein d'eau aura autant de connoiſſance qu'un homme.

Je ſouhaiterois que ceux qui examinent avec attention tout ce que Spinoſa dit du Corps humain dans la ſeconde partie de ſon Ethique, afin de faire comprendre comment-il peut-être ſuſceptible des idées qu'il reçoit, m'appriſſent pourquoi, ſelon cette philoſophie, un vaiſſeau de cryſtal plein d'eau, ne ſeroit pas autant capable de connoiſſance & de ſentiment que l'homme. Car il reçoit les idées des objets, de même que nos yeux. Il eſt ſuſceptible des impreſſions que ces objets lui peuvent donner: deſorte que s'il n'y a point d'entendement, ou de faculté capable de penſer & de raiſonner à la preſence de ces idées; & que les connoiſſances & les refléxions ne ſoient autre choſe que ces idées mêmes, il s'enſuit néceſſairement que, comme elles ſont dans un vaiſſeau plein d'eau, autant que dans la tête d'un homme qui regarde la Lune & les Etoilles, ce Vaiſſeau doit avoir autant de connoiſſance de la Lune & des Etoilles que l'Homme. On ne peut y trouver aucune différence, qu'on ne la cherche, dans un Cauſe ſupérieure à toutes ces idées, qui les ſent, qui les compare l'une à l'autre, & qui raiſonne ſur leur confrontation, pour en tirer des conſéquences, qui font qu'il conçoit le corps de la Lune & des Etoilles beaucoup plus grand, que ne le repréſente l'idée, qui frappe l'imagination. On ne s'étendra pas davantage ſur cette matiére, parce qu'on en a dit aſſez au Chapître 7. de cette Diſſertation.

De la Liberté.

On ne s'arrêtera pas non plus, à réfuter ici, ce que Spinoſa dit de la Liberté: on peut lire ci-deſſus le Chap. 8. Il faut

se faire violence, & vouloir à toute force être trompé, pour croire qu'on n'a pas le pouvoir de parler ou de se taire, de marcher, ou de se reposer; & qu'on ne croit être libre dans ces actions, que parce qu'on ignore, comme dit Spinosa, les Causes qui nous déterminent. C'est, à mon avis, la derniére de toutes les extravagances, d'entreprendre de faire accroire à un homme, qu'il n'a pas le pouvoir d'ouvrir, ou de fermer les yeux.

Il est ridicule de remonter toûjours à l'infini, sans s'arrêter à une premiére Cause.

Il n'y a pas moins d'absurdité, à avoir toûjours recours à une infinité de Causes particuliéres, pour rendre la raison d'un mouvement ou d'une pensée. Je sens que j'ouvre les yeux maintenant, parce que je veux les ouvrir. Et dire que cette volonté est produite par une autre cause, & celle-ci par une autre jusqu'à l'infini, c'est vouloir faire renoncer l'homme à ce qu'il connoît & à ce qu'il sent, pour défendre une absurdité, par une autre absurdité. Desorte qu'on peut dire que ces prétenduës démonstrations de Spinosa, ne sont autre chose qu'un tissu d'extravagances.

En quel sens on doit dire que toutes choses sont en Dieu.

Il ne reste plus qu'une difficulté, qui est commune à Spinosa avec beaucoup d'autres. On dit que, si Dieu est un Etre infini, il doit renfermer tous les Etres, tellement qu'il ne se peut rien trouver hors de Dieu, parce qu'il n'y peut rien avoir hors de l'infini. Je ne comprends pas pourquoi on veut s'embarasser de cette difficulté. Car il est vrai que Dieu renferme tout, puisque tout ce qui existe, n'existe que par la vertu de son Etre. Il faut considérer les Créatures en Dieu comme les pensées & les idées dans nôtre Ame. Il est certain que l'Esprit humain contient toutes ses idées: & il est encore certain, que ces idées ne sont pas formellement nôtre Esprit. Spinosa le prétend: mais il se trompe. Il faut renoncer à l'expérience & au sentiment qu'on a de soi-même, pour ne pas reconnoître, que l'Esprit est une faculté qui agit. S'il ne recevoit que les idées, de même que l'œil ne fait que recevoir les espéces des objets, il s'ensuivroit que comme dans les ténébres, ou lorsque j'ai les yeux fermez, j'ai beau faire des efforts pour voir, cela est inutile, je ne voi rien, parce qu'il n'y arrive point d'espéce d'objet à mes yeux: de même aussi si l'es-

si l'esprit étoit de même nature, je ne penserois pas quand je voudrois. Il faudroit attendre, que les idées se présentassent d'elles-mêmes, au lieu que je sçai, que je les forme quand il me plaît. Ainsi donc, comme mes pensées subsistent dans mon esprit, quoi-que les idées soient d'une autre nature que mon esprit, dont elles ne sont que les productions: aussi toutes les Créatures subsistent en Dieu, quoi-qu'elles ne soient pas de la même nature que Dieu, & qu'elles n'en soient que les effets. Il ne faut plus se faire une difficulté, de ce qu'un corps est d'une autre nature qu'un esprit. Car la difficulté de Spinosa, n'est fondée que sur ce qu'une substance ne peut produire une autre substance: desorte qu'il n'opposeroit pas moins de difficultez, à reconnoître qu'un Esprit peut produire un Esprit. Mais comme Spinosa, lui-même, croit que la matiére par ses divers mouvemens peut produire des composez, dont l'existence n'est pas nécessaire, de même aussi il n'est pas beaucoup plus difficile de concevoir qu'un Esprit infini peut, par des actes de sa Volonté, produire des Etres, desquels l'existence est toûjours dépendante de sa Volonté.

Conclusion de cette Dissertation.

Puis donc qu'on a montré dans cette Dissertation, que la Matiére n'a pû se donner à elle-même le mouvement; que le Monde autant qu'il est connu par l'histoire, à épuisé toute la Matiére, dès le commencement de sa formation, d'où il paroît qu'elle a été employée, par un Architecte qui a voulu achever son ouvrage; puisque les organes du Corps des animaux ont été faits manifestement, pour l'usage auquel ils ont été destinez, & qu'il faut se faire violence, pour ne pas croire que l'œil aît été fait pour voir, & l'oreille pour entendre; & que l'expérience comme la raison empêche qu'on ne croye que les Animaux, & sur tout l'Homme soient sortis de la terre par hazard, vû que les hommes étant semblables par toute la terre en figure & en traits, doivent nécessairement être issus d'une même source & d'un même sang, ce qui prouve manifestement un Créateur & un Créateur qui a eu ses vûës & ses desseins: puis enfin qu'il est certain par la nature de l'homme, qu'il y a des Etres spirituels &

Mmm 2 intel-

intelligens qui agissent par connoissance & par volonté, ce qui est infiniment relevé au-dessus des operations du Corps : il s'ensuit évidemment, que *ce seul Etre tout parfait, qui existe nécessairement est un Etre spirituel, qui doit avoir donné par sa Volonté l'être à la Matière, & à tout ce qui existe*.

FIN DE LA SECONDE DISSERTATION.





DISSERTATIONS SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

TROISIEME DISSERTATION.

Où l'on traite de la Religion des Juifs.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de la Démonſtration qui fait le ſujet de cette Diſſertation.

L'Univers nous a ſervi dans les Diſſertations précédentes, de démonſtration pour prouver l'exiſtence de Dieu. Son hiſtoire conforme au ſyſtême de Moyſe, ne permet pas de douter de ſa vérité. Et comme il n'étoit pas naturellement poſſible que l'Eſprit hu-

humain pût connoître le tems de la naissance du Monde, ni parler d'un Déluge universel, non plus que d'un seul langage commun à tout le genre humain, il s'ensuit clairement que ces suppositions ne peuvent être véritables, sans admettre une connoissance plus qu'ordinaire & humaine.

On a vû encore, qu'à considérer l'Univers comme un effet, par raport à sa Cause, il doit nécessairement avoir été formé par un Etre sage & intelligent. Car enfin il y a des Créatures intelligentes, qui ne peuvent avoir été produites par une Cause brûte & insensible, suivant cette maxime certaine & incontestable, que l'effet ne peut-être plus noble ni plus excellent que sa cause, parceque l'effet n'a rien qu'il n'ait reçû de la cause qui la produit.

Pourquoi on n'employe point toutes ces histoires qu'on fait d'esprits bons ou mauvais.

Il y a une autre sorte d'argumens tirée de plusieurs choses extraordinaires, qui supposent l'existence de quelques esprits bons ou mauvais, c'est-à-dire, amis ou ennemis du genre humain. Cet argument, s'il étoit bien prouvé, seroit certain, & démonstratif, parceque ceux qui nient l'existence d'un Dieu tel que Moyse nous l'a fait connoître, ne reconnoissent aucun Esprit dans l'Univers. Mais comme on a débité tant de contes & de fables sur ce sujet, qu'on ne sçauroit distinguer le vrai, du faux, & que la prudence ne veut pas qu'on bâtisse sur des fondemens douteux, nous voulons bien négliger ces histoires, pour n'avancer ici que des preuves claires & convaincantes. Nous aimons mieux renoncer à quelques parties de nos droits, que de donner aux Libertins le moindre lieu de nous accuser de trop de crédulité. C'est à eux, à prendre garde que, comme nous ne voulons pas être trop crédules, ils ne doivent pas aussi être incrédules contre toutes les lumiéres de la raison, & toutes les preuves du bon sens.

On à montré que dans la Nature, tout nous porte à reconnoître un souverain Etre, sage, intelligent, tout puissant & tout parfait, soit par l'Histoire du Monde, soit par le raisonnement. On passera présentement à l'exámen de la Religion. Nous n'avons pas dessein d'entrer dans l'explication de ses dogmes, de son culte, ni de ses loix, cela nous engageroit dans un trop grand ouvrage, au lieu que nous tâchons d'abbreger

bréger celui-ci le plus qu'il est possible, depeur que la grosseur du Volume ne rebute, & n'empêche d'en entreprendre la Lecture.

C'est pourquoi nous nous réduirons aux réfléxions nécessaires, pour conduire l'esprit à reconnoître, qu'il y a dans la véritable Religion, des caractéres qui la mettent au-dessus des efforts ordinaires de l'Esprit humain. On a vû de tout tems, en tous lieux, & parmi toutes les Nations, des traces & des sentimens de Religion: j'entens par la Religion, la connoissance & le culte de Dieu. Mais on trouvera que parmi toutes les Nations du Monde, excepté une seule, cette connoissance de Dieu étoit si obscure & si embarassée, & le culte si absurde, si corrompu, qu'on n'y peut remarquer, que du trouble & des égaremens de la raison, qui font souffrir le bon sens. Il n'ŷ a qu'une seule Nation presque inconnuë & méprisée de toutes les autres, qui aît eu une Religion pure & raisonnable dans ses dogmes, dans son culte & dans ses Loix: d'où vient cette différence? Cette Nation n'étoit pas d'une espéce distinguée du reste des hommes, & naturellement elle n'avoit ni plus d'esprit, ni plus de génie, ni plus d'industrie que les autres. Au contraire les Grecs & les Romains l'emportoient en fait de science & de politique, sur tous les autres Peuples de la Terre. D'où vient donc qu'en matiére de Religion, le Juif, cette Nation disgraciée du genre humain, a excellé? D'où vient que nous avons reçû d'eux les connoissances les plus sublimes, les Loix les plus sages & les plus équitables, le culte le plus pur pour le tems, & le plus raisonnable qui fût sur la Terre: & cela dès l'enfance du Monde, dès la prémiére antiquité? S'il n'y a ici de l'extraordinaire, & des efforts plus qu'humains, je ne sçai ce qui mérite le nom d'extraordinaire, & de divin. Dira-t-on, que c'est l'effet du tempérament & du génie de la Nation, ou l'effet de quelque constellation? Car enfin l'impiété est une telle manie, qu'il n'y a point d'extravagance qu'elle n'adopte, & dont elle ne cherche à s'étourdir, plûtôt que de se rendre à la raison. Mais ces constellations, ce tempérament devoit être à peu près semblable, au même pays & dans les mê-

C'est une chose extraordinaire qu'une seule Nation aît eû la connoissance de Dieu, & de la Religion

mes climats. Cependant il n'y a guéres eu d'idolâtrie plus grossiére & plus ridicule que celle des Egyptiens, des Cananéens, & de ces antiques Zabiens, qui étoient tous Voisins des Juifs. On verra néanmoins au milieu de ces ténébres & de ces confusions, la lumiére, la connoissance & la raison subsister pures & sans mêlange dans une petite contrée, & y persévérer constamment pendant un grand nombre de siécles, malgré les révolutions des choses humaines, malgré les guerres & les divisions, qui bouleversent les Sociétez & changent les Etats. Ne faut-il pas se faire violence, quand on fait attention à toutes ces choses, pour ne pas dire de la Palestine ce que Jacob disoit autresfois du pays de Béthel, *de vrai l'Eternel*, la vérité *est ici & je n'en sçavois rien*? C'est ce qu'on entreprend de prouver dans cette Dissertation.

CHAPITRE II.

De la Nation des Juifs.

Le Juif plein de ses avantages, méprisoit les autres Peuples.

ON peut dire du Peuple Juif, qu'il a eu autant de bonne opinion de lui-même, que les autres Nations ont eu de mépris pour lui. Remplis & pénétrez qu'ils étoient de leurs avantages & des graces du Ciel, ils disoient que le Juif qui habitoit dans la Palestine étoit semblable à celui qui posséde Dieu: mais que hors de ce pays, il étoit comme celui qui n'a point de Dieu. C'est ainsi que parle l'Auteur du Livre intitulé *Cosri*: & c'est peut-être à ce préjugé que Jesus-Christ avoit égard, quand il disoit à la Samaritaine, *l'heure vient que vous n'adorerez ni en cette Montagne, ni en Jérusalem*, ce qui fut accompli quelques années après cette prédiction. Ce Peuple traittoit avec tant d'inégalité & tant de sévérité les Etrangers qui habitoient chez eux, qu'un seul Juge & un seul Témoin suffisoit pour leur faire leur procès, quoi-que cette procédure fût formellement contre leurs coûtumes & contre leur Loi. Ils requeroient

Part. 2.

Jean 4.

Voyez Seldenus de Jure Gentium.

roient un si grand changement dans leurs prosélytes, & un si grand renoncement à toutes choses, qu'ils ne faisoient aucune difficulté d'enseigner, que Dieu donnoit une autre Ame à ceux qui quittoient l'idolâtrie, pour professer leur Religion. C'est pourquoi le Nouveau Testament parle souvent de *regénération* comme d'une expression usitée : d'où vient que Jesus-Christ s'étonna que Nicodême fut surpris d'entendre dire, *qu'il falloit renaître pour entrer au Royaume des Cieux*, puisqu'étant Docteur d'Israël, ces façons de parler lui devoient être connuës & familiéres. *Jean. 3.*

D'autre côté les autres Nations portoient si loin leur haine & leur mépris pour ce Peuple, que Quintilien ce grand Maître de l'éloquence parlant des causes qu'il y peut avoir de noter quelqu'un d'infamie dit, [a] *que c'est aussi quelque chose d'infame aux fondateurs des Villes, d'y avoir recueilli quelque Nation pernicieuse aux autres, comme est le prémier Auteur de la superstition Judaïque, & les loix odieuses des Graques.* C'est pousser l'horreur à un terrible excès pour des Romains, qui s'accommodoient sans peine de toutes sortes de Religions, & qu'ils recevoient toutes les divinitez des Peuples vaincus dans leur Capitole. Tacite dit, que les Juifs sont *la partie la plus vile de tous les Peuples de l'Orient qui étoient assujettis à l'Empire.* *Les autres Peuples les méprisent.* *Institut. lib. 3. cap. 7.*

On sçait que les Juifs reçûrent ce nom de la tribu de Juda, lorsque le Royaume de David fut divisé au tems de Roboam, & que dix tribus se revoltérent & se choisirent Jéroboam pour Roi. Depuis ce tems-là on parla du Royaume d'Israël & du Royaume de Juda, parceque la Tribu de Juda demeura fidéle avec la Tribu de Benjamin & les Levites, à la famille de David. Enfin on nomma ce pays *la Judée*, du nom de la Tribu. Il est vrai, qu'on trouve ce nom dans le prémier Livre de Samuël, lorsque les gens de David lui dirent, *Voici nous qui demeurons en Juda, nous avons peur des Philistins, combien plus quand nous serons allez en Ceïla.* Ce que les versions Gréques & Latines ont traduit, *nous* *Quand on parla de Juifs & de la Judée.* *1 Sam. ch. 23. v. 3.*

[a] Quintilianus Institut. lib. 5 cap. 7. *Et est conditoribus Urbium infame, contraxisse aliquam perniciosam cæteris gentem, qualis est primus Judaicæ superstitionis auctor & Gracchorum leges invisæ.*

aimerions en Judee. Mais ce nom de *Judee* en cet endroit, ne s'entend proprement que du pays qui etoit échû à la Tribu de Juda, & n'a pas encore toute l'étenduë qu'il reçût, depuis que le Royaume d'Israël eut été detruit par les Rois d'Assyrie : alors le nom de Judée s'étendit à tout le pays. C'est en ce sens qu'il se prend dans Jérémie & dans tous les autres Prophétes qui ont écrit depuis la destruction du Royaume d'Israël : & comme on parla de la *Judée*, on nomma aussi ses habitans *Juifs*. On les voit distinguez par ce nom des Israëlites, sous le régne d'Achaz, car il est remar-
2 Rois ch. 16. ŷ. 6. qué aux Livres des Rois, que le Roi de Syrie ayant remis Elath en la puissance des Syriens, en dépossèda les Juifs.

Genes. 32. Le nom d'*Israëlites*, ne reçoit aucune difficulté, il vient sans contredit, du Patriarche Jacob, à qui Dieu imposa le nom d'Israël.

D'où vient le nom d'Hébreux.

Pour le nom d'*Hébreux*, que cette Nation porte fort souvent, il est plus difficile d'en connoître l'étymologie, parceque les uns la tirent d'*Heber*, & les autres pretendent qu'elle est dérivée d'un verbe hébreu qui signi- (עבר) fie *passer*, comme qui diroit *passager*, à cause qu'Abraham avoit passé l'Euphrate, pour venir s'établir au pays de Canaan. Ces deux différentes explications ont partagé tous les Interprétes anciens & modernes. Ceux qui tirent cette étymologie [b] d'*Héber* prétendent qu'elle est plus conforme aux régles de la Grammaire. Les autres, qui rejettent cette explication, croyent qu'il n'y a aucune raison, pour laquelle un seul descendant d'Héber auroit laissé le nom d'Hébreu à sa postérité, plûtôt que les autres. Ils s'appuyent encore de la version Gréque des Septante qui a traduit *passager*, ce mot qui se lit pour la prémiére fois au verset 13 du chap. 14 de la Génêse, lorsqu'ils est dit, qu'on avertit *Abram l'Hebreu*, de la captivité de Lot. La Version Gréque dit, (τῷ περάτῃ) qu'on en porta les nouvelles à *Abram le passager*, ce qui a fait que presque tous les péres Grecs sont dans ce sentiment : aussi faut-il avouër que la Version Gréque doit être ici (העברי) de grand poids. Il y a même un article joint à ce mot, qui semble

[b] Ceux qui rejettent l'explication du mot *Hébreu*, pour dire *passager*, prétendent que s'il étoit dérivé du verbe עבר, il faudroit dire *hober* שבר & non pas עבר *heber*.

ſemble marquer autre choſe, que le ſimple ſurnom d'une famille. Il paroît avoir plus d'emphâſe & dire, qu'on porta la nouvelle de la défaite des Rois de Sodome à Abram *le paſſager*, ou *l'étranger*, qui étoit venu de delà l'Euphrate, & qui paſſoit d'un lieu à un autre, logeant ſous des tentes. Pourquoi donc faire cette remarque à cette occaſion? C'étoit ſans doute pour relever la gloire du combat que ce Paſſager, cet Etranger donna avec tant de ſuccès, contre une Armée victorieuſe. Quoi-qu'il en ſoit cette diverſité de ſentimens eſt de trop petite conſéquence pour nous y arrêter plus longtems: & ſi on reçoit cette étymologie, il eſt beaucoup plus vraiſemblable d'en chercher la raiſon dans le paſſage de l'Euphrate & dans les voyages d'Abraham, que dans l'allégorie d'Euſébe, qui dit qu'elle vient de ce qu'on paſſoit du commerce des choſes terreſtres, à la contemplation de Dieu. *Præparat. Evang. lib. 7. §. 3.*

Réflexion ſur les allégories. Cette métode de chercher des allégories, dans le ſens de l'Ecriture, que Philon & Origéne ont tant affectée, ne doit être miſe en uſage, qu'avec beaucoup de jugement & de circonſpection. Le bon ſens ne ſe contente pas d'un trait d'imagination, ſi facilement que quelques-uns ſe le figurent. Il faut pour ſoutenir les véritez de la Religion, des raiſonnemens plus graves & plus ſolides, ſurtout au ſiécle où nous ſommes, où l'Eſprit eſt aſſez cultivé pour ne ſe payer pas de paroles, & de vaines idées, ſans preuves & ſans fondement.

Des différentes eſpéces de gouvernement qu'eurent les Iſraëlites. Les Iſraëlites étant ſortis d'Egypte, furent d'abord ſous la conduite de Moyſe qui les en avoit tirez. Après ſa mort Joſué les fit entrer dans la terre de Canaan, & les en mit en poſſeſſion. Le gouvernement de cette Nation, fut alors entre les mains de ces Hommes que Dieu ſuſcitoit extraordinairement pour régir ce Peuple, & pour le délivrer des mains de ſes Ennemis. L'Hiſtoire ſainte les appelle *Juges*, & on voit dans l'hiſtoire des Tyriens & des Carthaginois des Magiſtrats de [c] même nom. Il ne faut pas douter auſſi que le ſouverain *Suffetes.*

 Sacri-

[c] Les Carthaginois nommoient leurs Magiſtrats *Suffetes*, & pluſieurs croyent que ce mot eſt dérivé du nom Hébreu que ſignifie *Juges*. Scaliger en donne néanmoins une autre Etymologie qu'il tire du mot צפה *Tzuffe* ou *Suffe*, qui ſignifie *Ephore*, *Evêque*, *Inſpecteur*. Mais la premiére de ces Etymologies me paroît plus vrai-ſemblable & mieux ſoûtenuë.

Sacrificateur n'aît eu par le pouvoir de la charge, beaucoup de part au gouvernemen: l'histoire d'Eli en est une preuve assez convaincante. Enfin ce Peuple voulut avoir des Rois, comme les Nations Voisines. On en compte vingt trois depuis Saül jusqu'à Sédécias qui fut emmené captif en Babylone, après la destruction de Jérusalem & du Temple. Au retour de la captivité, ce Peuple fut conduit par des Gouverneurs ou des Ethnarques, sous l'autorité des Rois de Perses. L'Histoire sainte nous apprend que Zorobabel, & le Pontife Jéhoschuah, Esdras & Néhémie furent de ce nombre. On commença à rebâtir le Temple sous Cyrus, & après quelques années d'interruption, il fut achevé sous Darius, & les murs de Jérusalem relevez sous Artaxerce. Nous ne nous arrêtons pas à quelques difficultez de Cronologie, touchant quelques années de plus ou de moins, cela ne fait rien à nôtre sujet.

Antiq. lib. 11. cap. 8.

Lors qu'Alexandre le Grand eut passé en Asie, Joseph l Historien Juif, raconte que Sanaballet Gouverneur de Samarie, obtint de ce Conquérant la permission de bâtir un Temple sur la montagne de Garizim, pour y établir Pontife, son gendre Manassé, frére de Jaddua souverain Sacrificateur des Juifs. Il y a des Sçavans qui prétendent que ce Sanaballet ou Samballat est le même, que celui dont il est parlé dans Néhémie: d'autres le nient, parcequ'ils croyent que Néhémie auroit parlé de ce schisme s'il fut arrivé de son tems. Mais cette raison, à mon avis, n'est pas concluante; car, puisque Néhémie ne dit rien d'Aléxandre le Grand, il faut croire, qu'il mourut avant que ce Conquérant fut entré en Asie. Mais comme d'autre côté, ce Sanaballet dont Néhémie fait mention dans son Histoire, n'est pas seulement Gouverneur de Samarie; mais aussi beau-pére du fils d'un souverain Pontife de la Nation Juive, il n'y a guéres de lieu de douter, qu'il ne soit le méme Sanaballet qui rechercha la faveur d'Aléxandre. Aussi Joseph remarque expressément, qu'il étoit alors fort âgé. Il n'est pas plus surprenant de voir Sanaballet vivre jusqu'au tems de ce Prince, que Simeon le Pontife qui alla au devant de lui, puisqu'on prétend que ce Simeon étoit un de ces six vingt personnes qui composoient la grande Synagogue au tems d Esdras.

Néhémie ch. 13. ℣. 28.

Après

Après la mort d'Aléxandre, Ptolomée Roi d'Egypte entra dans Jérusalem un jour de Sabbat, & la prit, parceque les Juifs ne voulurent pas se défendre en ce jour de repos. Joseph cite pour temoin de cet événement Agatarchide Cnidien, dont il cite ces paroles: *Un Peuple qui porte le nom de Juifs, & qui habite une grande & forte Ville nommée Jérusalem, n'ayant pas voulu, par une folle superstition, prendre les armes, a souffert que Ptolomée s'en soit rendu le maître, & un rude maître.* Ce Prince fit passer plusieurs Juifs en Egypte, & leur donna droit de Bourgeoisie dans Aléxandrie, comme aux Macédoniens: c'est pourquoi on les voit dans la suite, puissans & en grand nombre dans cette Ville. Il faut remarquer ici en passant que la célébre Version Gréque de la Bible qu'on nomme des Septante, se fit, ou s'acheva sous Ptolomée Philadelphe fils & Successeur de ce prémier Ptolomée. *Jos. Antiq. lib. 12. cap. 1.*

Les Juifs étoient alors gouvernez par les souverains Sacrificateurs. Onias se broüilla avec le Roi d'Egypte: Joseph fils de sa sœur fit sa paix. Simon fils d'Onias lui succéda, & un autre Onias fils de Simon, obtint après son pére le Pontificat, sous lequel les Lacédémoniens, à ce que dit Joseph, contractérent alliance avec les Juifs. Après la mort de cet Onias, les Rois de Syrie trop puissans entreprirent de disposer à leur gré du souverain Sacerdoce des Juifs. Antiochus le conféra à Jason frére d'Onias, & ensuite étant mal-satisfait de sa conduite, il le donna à Onias. Ces divisions firent que plusieurs Juifs se retirérent auprès d'Antiochus, abjurérent leur Religion, & furent la cause de tous les maux qui arrivérent ensuite à leur Patrie. Ce fut cet Antiochus, à qui un Ambassadeur Romain demanda réponse sur la paix qu'il lui offroit ou sur la guerre qu'il lui déclaroit, s'il ne vouloit pas se désister de celle qu'il faisoit au Roi d'Egypte, & l'obligea de se déterminer avant que de sortir d'un cercle, qu'il avoit tracé autour de lui avec sa baguétte. Ayant été contraint de retourner avec son Armée, il entra dans Jérusalem & la pilla: quelque tems après, il y revint & y exerca toutes sortes de cruautez & de profanations. *Antiq. lib. 12. ch. 5.*

Ce fut alors qu'un Sacrificateur nommé Mattathias du *Des Machabées.*

Bourg de Modin & de la race d'Asmonée, entreprit avec ses cinq fils, la délivrance de sa Patrie & le rétablissement de la Religion. Le troisiéme de ses enfans s'appelloit Judas & fut surnommé *Machabée*, dont l'Histoire est si connuë. Quelques-uns veulent qne ce mot *Machabée*, soit venu de quatre lettres qui étoient dans son drapeau, les prémiéres de quatre mots hébreux qui signifient, *qui est comme toi entre les Dieux*. D'autres veulent que ce nom fut composé de deux mots hébreux qui signifient *la playe*, ou *la délivrance sera par moi*.

מ.כ.ב.י.

מכה בי

Du Temple des Juifs en Egypte.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici, que pendant ces troubles Antiochus Eupator ayant fait trancher la tête au Souverain Pontife Onias, & donné cette charge à Alcim, un autre Onias neveu du Pontife décapité se retira en Egypte, où le Roi Ptolomée Philométor lui permit de bâtir un Temple semblable à celui de Jérusalem en la contrée de Bubaste, du gouvernement d'Héliopolis. Ce Juif alléguoit pour soutenir cette entreprise, l'endroit du Prophéte Esaïe, qui dit, *qu'il y auroit dans l'Egypte un lieu consacré à Dieu*.

Antiq. lib. 13. ch. 6.

Des Rois Asmonéens.

Judas Machabée s'étant rendu maître après plusieurs victoires, fut consacré souverain Sacrificateur : ses fréres lui succédérent dans cette dignité. Ils étoient en même tems, & les souverains Pontifes & les Généraux de l'Armée des Juifs. Enfin Aristobule fils d'Hircan & petit fils de Simon frére de Judas Machabée changea en Royaume la Principauté des Juifs, & se fit couronner Roi, quatre cens quatre-vingt-un an après le retour de la captivité.

Antiq. lib. 13. ch. 19

Ce Régne des Asmonéens fut fort troublé par des divisions domestiques. Les Romains s'en mêlérent au tems des guerres d'Hircan & d'Aristobule : & Scaurus Officier de Pompée fut le prémier qui entra dans ces différens. Il ordonna à Arétas Roi des Arabes, qui soutenoit Hircan par les pratiques d'Antipater pére d'Hérode, de se retirer ; ce qu'il fit. Pompée ayant pris connoissance lui-même du différent des deux fréres, & étant irrité de ce que les soldats d'Aristobule refusérent d'ouvrir les portes à Gabinius qu'il avoit envoyé pour exécuter le Traité qu'il avoit fait avec Aristobule, assiégea Jérusalem & la prit avec le Temple, sous le Consulat de C. Antonius & de M. Tullius Ciceron. C'étoit un jour de jeûne

jeûne, & la frayeur de la mort n'empêcha pas ceux, qui étoient occupez aux ceremonies réligieuses, de les continuer. Joseph cite, pour temoins de la vérité de cette histoire, Strabon, Nicolas de Damas & Tite-Live. Pompée emmena avec lui Aristobule à Rome. Son fils Aléxandre arma dans la Judée, Gabinius le défit & confirma Hircan dans la charge de Souverain Sacrificateur. Aristobule s'échapa de Rome avec Antigone son fils & vint en Judée. Les Romains le vainquirent dans une Bataille & le renvoyérent prisonnier à Rome. Gabinius laissa Crassus en sa place, qui allant faire la guerre aux Parthes, pilla le Temple de Jérusalem. Ce Général des Romains ayant été tué par les Parthes, Cassius se retira en Syrie pour la defendre, & Antipater s'aquit un grand crédit auprès de lui. Cet homme adroit s'avança dans le Gouvernement, à cause de la foiblesse d'Hircan, & éleva ses Enfans aux prémiéres charges du pays. Enfin Hérode fut déclaré Roi de Judée par le Sénat Romain, au commencement de la cent vingt-quatrième Olympiade, sous le Consulat de C. Domitius Calvinus, & de C. Asinius Pollion. C'est une question fort agitée, de sçavoir si Hérode doit être considéré comme un Etranger: mais comme elle ne fait rien à nôtre sujet, nous nous contenterons de remarquer, que Cypron femme d'Antipater étant Arabe, ses enfans ne pouvoient en façon du monde, selon les loix & les coûtumes des Juifs, parvenir aux grands emplois de la Nation & beaucoup moins sur le Thrône.

Antiq. lib. 14. ch. 8.

Jos. Antiq. lib. 14. ch. 26.

Antiq. lib. 14. ch. 12.

De la derniére desolation des Juifs.

La Judée ayant été reduite en Province de l'Empire Romain, après qu'Archélaüs y eut régné dix ans depuis la mort d'Hérode, l'avarice & la dureté des Gouverneurs Romains portérent cette Nation fiére & impatiente à la revolte qui lui attira cette sanglante guerre, qui causa la ruïne de Jérusalem & du Temple: elle est trop connuë, pour en parler. Depuis ce desastre, cette Nation se vit dispersée & accablée de toutes sortes de malheurs. Il y a quelqu'apparence que l'amour de la Patrie & la sainteté du lieu où Jérusalem avoit été, les porta à tâcher de se rétablir sur ses ruïnes, puisque l'histoire nous apprend, que l'Empereur Adrien, y ayant voulu établir une colonie, & bâtir un Temple à Jupiter au même lieu

où avoit été le Temple de Dieu, cela causa une sanglante guerre, dans laquelle une multitude de Juifs périt. Ils s'y étoient rassemblez de tous côtez, & la plûpart d'eux se retiroient en des voutes souterraines qu'ils avoient faites. Dion écrit qu'il en périt plus de cinq cens mille, par les armes de Jule Sévére, qu'Adrien avoit envoyé contre eux. Eusébe ne parle que de Tinius Rufus, mais comme il n'étoit que Gouverneur de la Palestine, il faut croire, qu'il fut d'abord Général de cette guerre & qu'ensuite l'Empereur y envoya de plus grandes forces, sous la conduite de Sévére qu'il fit venir d'Angleterre pour cette expédition. Les Juifs étoient animez à cette révolte par l'Imposteur Barcochébe: mais ils furent si abbatus, qu'on leur interdit l'entrée de la Judée, & qu'on ne leur permit la vûë du lieu, où avoit été le Temple, qu'un seul jour de l'année, qui étoit, selon le sentiment de M. de Valois, le jour d'une grande foire, qui se célébroit au lieu nommé Térébinthe. Ainsi Jérusalem qui avoit été détruite par Tite, devint sous Adrien une Colonie Romaine, qui porta le nom d'Elie, jusqu'au tems de l'Empereur Constantin, où on commença de lui rendre son prémier nom de Jérusalem. Voilà en peu de mots l'histoire des Juifs, qui sont encore dispersez parmi toutes les Nations du Monde, sans être confondus avec elles: ce qui ne paroît pas être sans mystére.

Euseb. Lib. 4.

Vales. in Not. in Euseb. Lib. 4. cap. 6.

Du Sanédrin.

On s'étonnera sans doute, que dans cet abbrégé de l'Histoire Juive, on n'ait point parlé de ce grand Conseil si connu sous le nom de *Sanedrin*, & si vanté par les Sçavans. Plusieurs prétendent que ce Conseil composé de soixante-dix ou onze Personnes, fut institué par Moyse, au désert, & d'autres par Esdras depuis le retour de la captivité. Nous ne pouvons donc nous dispenser de dire ici, ce que nous en croyons.

Les Juifs sont âpres défenseurs de l'antiquité de ce Sanédrin, parce qu'ils en font l'appui & le fondement de leurs traditions. L'Auteur du Livre intitulé *Cosri*, dit, que le don de Prophétie dura sous le second Temple pendant quarente ans, & que les Anciens du Peuple furent aidez de

la

la présence Divine qui avoit été dans le prémier Temple, השכינה mais qu'il ne faut plus attendre ce bonheur qu'au tems des miracles, & par une vertu extraordinaire, semblable à celle dont Abraham & Moyse furent revétus; & telle qu'aura le Messie que nous attendons, dit ce Rabbin. Aprés ces quarnte ans vinrent ces Sages, qu'on appelle les Hommes de la grande Synagogue, qui reçûrent la Cabale, ou la tradition des Prophétes. D'autres Rabbins croyent qu'il faut mettre le commencement de cette grande Synagogue incontinent aprés le rétablissement du Temple. Quoi-qu'il en soit, il est certain que les Juifs font de ce Sanédrin, l'origine & le fondement de toutes leurs traditions. Car c'est une maxime chez eux *que Moïse ayant reçu la Loi sur Sinaï*, (ici par la Loi, il faut entendre la tradition, ou l'explication de la Loi) Moyse, dis-je, l'ayant reçûë, *la donna à Josué, Josué aux Anciens, les Anciens aux Prophétes & les Prophétes aux Hommes de la grande Synagogue.* [d] Il ne faut pas s'étonner si une science si frivole, fait tant d'efforts pour se parer d'un grand nom.

Pirke Aboth. cap. 1.

Pour moi, j'avoüe franchement, quoiqu'en disent tant de grands Hommes, que je ne trouve dans l'Histoire sainte aucun fondement à l'établissement de ce grand Conseil, qui auroit été le souverain Tribunal de la République des Juifs. Je sçai que Moyse, pour se soulager, avoit établi suivant l'ordre de Dieu, un Conseil de soixante-dix personnes, de même qu'auparavant par l'avis de son beau-pére, il avoit créé plusieurs Chefs & Capitaines, pour conduire le Peuple. Mais ces Charges paroissent n'avoir été qu'à tems, pendant que le Peuple étoit au désert. Du moins

On ne voit aucune trace de ce Sanédrin dans l'Histoire Sainte.

Nombr. ch. 11 ꝟ. 16.
Exod. 18.

Ooo ne

[d] Le Traité du Talmud, nommé *Pirke Aboth* ou *les Chapitres des Péres*, au Chap. 1. dit, que Simeon, surnommé le Juste, (que Galatin a fort mal confondu avec celui dont il est parlé au chap. 2. de S. Luc) fut le dernier de la grande Synagogue établie par Esdras. Il eut pour successeur Antigonus de Soco, qui donna à Sadoc un de ses disciples, le prétexte de former la Secte des Sadducéens, parcequ'il enseignoit qu'il ne falloit pas avoir un esprit mercénaire & interessé dans la service de Dieu. On parle ensuite de deux Joses, l'un fils de Joëzer, l'autre fils de Jochanan, de Jéhoschua fils de Pérachia, & de Nittai, de Jéhuda fils de Tabbée & de Simeon fils de Schata, de Schémajah & d'Abtalion, d'Hillel & de Schammai, de Gamaliel & de Simeon son fils. Ce Gamaliel est celui qui avoit été le maître de S. Paul.

ne voit-on pas dans la suite de l'histoire de ce Peuple, aucun vestige de ce Tribunal souverain, soit au tems des Juges, soit sous le régne des Rois. Dans le Livre de Josué, il n'est fait mention des Chefs de Tribus, que pour aider Josué à faire le partage de la terre de Canaan: par tout ailleurs il agit seul & avec authorité. Il ne faut pas croire que ces Chefs de Tribus fussent ces septante Conseillers, que Moyse s'étoit associé pour juger Israël. Ce Gouvernement changea, quand on eut pris possession de la Canaan, puisqu'il
Jos. 22. ℣. 14. est remarqué au Livre de Josué, *qu'il y avoit en tous les milliers d'Israël un Chef de chaque maison de leurs Péres*, qu'on assembloit, quand la nécessité le requéroit : mais il ne paroît d'aucun endroit, qu'ils ayent formé un Tribunal perpétuel pour régir l'Etat & la Religion. Quand les Enfans d'Israël eurent entendu, que les Tribus qui habitoient au delà du Jourdain, avoient érigé un Autel sur le bord de ce fleuve, en retournant chez eux, il est remarqué que toute l'Assemblée du Peuple fut convoquée dans la crainte d'un schisme, & qu'elle envoya des Députez pour s'informer de l'intention de leurs fréres, sans qu'il soit fait aucune mention de ce grand Conseil.

Après la mort de Josué le Pays se trouva sans Gouverneur, & l'Autorité souveraine devoit être par conséquent toute entiére entre les mains de ce Conseil. Desorte que s'il eût subsisté tel qu'on prétend, il en seroit souvent parlé dans l'histoire des Juges, où l'on voit ce Peuple réduit plusieurs fois, dans un état de servitude, & attendre de la miséricorde de Dieu un Libérateur, qui prenoit ensuite pendant sa vie les rénes du Gouvernement. Cependant il n'est pas dit un seul mot de ce Conseil souverain, & on n'en peut remarquer ni traces, ni indices. Au contraire l'Ecriture ne nous donne aucune autre idée de ce Gouvernement (je parle de tout le Corps de la République) que celle que nous en devons con-
Jug. ch. 11. ℣. 16, 19. cevoir par ces paroles : *Et l'Eternel leur suscitoit des Juges, qui les délivroient de la main de ceux qui les pilloient. Puis il arrivoit que quand le Juge mouroit, ils se corrompoient plus que leurs Péres, allant après d'autres Dieux, pour les servir & se prosler-*

proſterner devant eux. Quand Dieu leur donnoit quelque Juge, on ne lit pas qu'ils ayent pris aucune réſolution avec ce Senat; mais il envoyoit de ſon autorité, des gens pour aſſembler le Peuple. Ce procédé ne s'accorde gueres avec la ſuppoſition d'un Tribunal ſouverain. Ce Juge agiſſoit avec la même autorité, dans la Religion, comme dans l'Etat. Quelquesfois une Tribu ſe choiſiſſoit un Juge, qui gouvernoit enſuite toute la République, comme il paroît par l'hiſtoire de Jephté. *Jug. ch. 11.*

Lorſque les Habitans de Guibha, ville de la Tribu de Benjamin, eurent commis le crime, dont il eſt parlé au Chap. 19 des Juges. L'Hiſtoire ſainte nous dit, que le Lévite ayant coupé par morceaux le corps mort de ſa Concubine, les envoya dans toutes les Tribus d'Iſraël, afin de les émouvoir à la vengeance. Pourquoi ne pas adreſſer ſes plaintes au Tribunal Souverain, s'il y en eût eu quelqu'un, afin d'avoir juſtice s'il étoit poſſible, avant que d'émouvoir le Peuple à la guerre? Enfin il paroît aſſez par cette hiſtoire des Juges, qu'il n'y avoit aucune Autorité ſouveraine, qui réglât les affaires de la République. C'eſt pourquoi il eſt ſouvent remarqué, *qu'en ce tems-là, il n'y avoit point de Roi en Iſraël, & que chacun faiſoit ce qu'il lui ſembloit bon.* Peut-on faire de réfléxion plus incompatible, avec la ſuppoſition d'un Tribunal Souverain? Car il n'y avoit point encore eu de Roi en Iſraël: & ſi Moyſe eût créé au déſert un Conſeil ſouverain de ſoixante-dix Hommes, pour régir les affaires avec autorité, la République n'auroit point changé de face. Si on vouloit dire, que ce Tribunal même ne ſubſiſtoit pas, à cauſe des deſordres des guerres, cette réponſe ne ſerviroit de rien. Car il faudroit croire que les Juges auroient toûjours rétabli la République dans ſa prémiére forme de Gouvernement, & l'Hiſtorien auroit dû remarquer, qu'alors il n'y avoit point de Tribunal Souverain, & non pas de Roi, comme il s'explique. Auſſi pour peu qu'on faſſe attention au Gouvernement des Iſraëlites dans le tems des Juges, on appercevra ſans peine, que chaque Tribu ſe gouvernoit indépendamment ſelon ſa prudence; & qu'ils ne s'aſſembloient

en commun que lorsqu'ils en avoient la facilité, & que quelque nécessité pressante le requéroit, à peu près comme les Cantons des Suisses le font aujourdhui. Pour la Religion, la plus grande autorité residoit sans doute entre les mains du Pontife, qui ne paroît pas avoir eu grand crédit, en ces tems de troubles & de miséres.

Si on passe à l'histoire de Samuël, on n'y trouve pas plus de vestiges de ce Tribunal. Car il est remarqué que ce Prophéte *jugea Israël tous les jours de sa vie, & qu'il alloit tous les ans à Bethel, à Guilgal & à Mitspa, & jugeoit Israël en tous ces lieux-là.* L'histoire remarque deplus, que Samuël étant âgé, établit ses fils pour juger Israël. De quel droit auroit il pû former cette entreprise, s'il y eût eu un Tribunal Souverain de la République; puisque ses fils n'étoient ni Prophétes, ni appellez de Dieu au Gouvernement, d'une façon extraordinaire?

1 Sam. ch. 7.

ch. 8.

Quand ce Peuple demanda un Roi à Samuël, ce Tribunal qui étoit si fort intéressé à cette proposition, n'y paroît néanmoins en aucune maniére. Sous le régne des Rois, on voit un Gouvernement absolu, sans y trouver la moindre apparence d'y supposer ce Tribunal. David ne les consulte pas dans tout son régne, ni au tems de la rébellion d'Absalom, ni quand il s'agit de faire couronner Salomon, malgré la faction d'Adonija. Lorsque le Pontife Jehojada voulut faire déclarer Roi Joas, qu'il avoit dérobé aux fureurs d'Athalie, & caché pendant six années, c'étoit une rencontre, où ce célébre Tribunal auroit dû agir & faire quelque figure: on ne le trouve néanmoins en aucun endroit. Enfin je ne comprens pas, comment-on peut s'imaginer, qu'il y auroit eu dans la République d'Israël ou des Juifs, un Sénat si auguste, contre le profond silence de l'Histoire sainte, qui ne lui donne ni action, ni mouvement, & le laisse toûjours enseveli dans l'obscurité. Il est parlé quelquesfois dans Jérémie, à la vérité, des Principaux du Peuple: mais on n'en peut rien conclurre, car il n'y a ni Etat ni Principauté, qui n'ait ses Grands, ses Conseillers & ses Magistrats.

Ceux qui croyent qu'Esdras forma cette auguste Compagnie,

gnes n'ont pas de plus fortes preuves de leur opinion. Il est vrai que ce Sacrificateur vint en Jérusalem avec des Patentes du Roi de Perses, pour créér des Magistrats, parce qu'un Peuple ne peut vivre en Societé sans Magistrat. Mais on ne voit nulle part, l'érection d'un Tribunal Souverain composé de soixante-dix personnes. S'il est parlé des Chefs du Peuple, il en est fait mention de même, du tems de Zorobabel avant qu'Esdras fut arrivé en Jérusalem, parceque parmi toutes sortes de Nations, quelqu'en soit le Gouvernement, il y a toûjours des Chefs de maison, qui ont naturellement plus d'autorité que les autres. Mais il est aisé de juger que ces Chefs ne formoient pas une Compagnie, dont le nombre fut limité, & qui agît souverainement par le droit d'un caractére & en vertu de leur charge, plûtôt que de leur naissance. Car lorsqu'il fallut réformer des abus considérables, qui s'étoient glissez parmi ce Peuple, qui étoit retourné en Judée, l'Histoire sainte dit, qu'on agit ainsi : *On mit à part Esdras le Sacrificateur & ceux qui étoient les Chefs des Péres selon les Maisons de leurs Péres tous nommez par leurs Noms, lesquels s'assirent au prémier jour au dixiéme mois, pour s'informer du fait.* Néhémie en donne la même idée : quand il fut arrivé à Jérusalem, il la visita secrétement, sans en rien déclarer, nous dit-il, *ni aux Juifs, ni aux Sacrificateurs, ni aux Principaux, ni aux Magistrats, ni au reste de ceux qui manioient les affaires.* On ne parleroit pas ainsi dans un Etat, où il y auroit un Conseil Souverain. Quand Néhémie fit signer l'alliance de Dieu qu'on avoit renouvellée, il parle de plus de quatre-vingt Personnes qui la signérent au nom de tous. Desorte qu'on ne trouve en aucun lieu de l'Histoire sainte, ce fameux Sanédrin.

Esdras ch. 7.

Esd. ch. 10. ℣. 16.

Néhém. ch. 2. ℣. 16.

Néh. ch. 10.

Après le retour de la captivité, l'Histoire ne parle que des Gouverneurs de la Nation, & des souverains Sacrificateurs, jusqu'à ce qu'enfin les Machabées, ou les Asmonéens érigérent cet Etat en Royaume. Dans cet espace de tems les Juifs se divisérent en deux Sectes fameuses : il y eut des Pharisiens, & des Sadducéens. Ceux-ci donnérent de rudes atteintes à la Religion. Ils nioient l'existence des Esprits & la ré-

résurrection des morts. Toutes ces disputes étoient proprement & naturellement de la compétence du Sanédrin. Pourquoi donc n'en est-il point parlé dans l'Histoire? Pourquoi ce Conseil ne se donne-t-il aucun mouvement dont on ait la moindre connoissance? Ce silence, cette inaction n'est pas concevable.

De l'établissement du Sanédrin.

Mais que deviendra donc ce Sanédrin si vanté des Juifs, & qui subsistoit sans contredit, au tems de Jesus-Christ? Pour établir ce qui nous paroît de plus vrai-semblable, il faut remarquer, comme nous venons de le dire, qu'environ le tems des Machabées il s'éleva des Sectes parmi les Juifs. On parla de Pharisiens, de Sadducéens, & d'Esséniens: Joseph fait Judas le Galiléen Auteur d'une quatriême. Les Pharisiens, s'appliquérent fort aux cérémonies, & à un certain extérieur de dévotion qui leur gagna l'affection du Peuple, quoi-que les Gens de qualité fussent du parti des Sadducéens. Car pour les Esséniens ils n'entroient guéres dans le commerce de la Vie civile; c'est pour cela qu'il n'en est point parlé dans l'histoire du Nouveau Testament. Les Pharisiens, pour soutenir leurs sentimens, faisoient valoir la tradition de leurs Péres, & le Peuple dépendoit d'eux & les regardoit comme les dépositaires de la vérité. Ce crédit les rendit si puissans, qu'ils voulurent enfin gouverner leurs Rois. Hircan fils de Simon Machabée s'étoit d'abord attaché à eux, parce qu'il avoit été leur Disciple: mais comme les Pharisiens devinrent jaloux de son authorité, il les abandonna & se rangea du côté des Sadducéens, ce qui le rendit avec ses Enfans, odieux à tout le Peuple. Alexandre en fut persécuté, & lors qu'il se vit à l'extrémité, il conseilla à la Reine Aléxandra sa femme, de se réjoindre aux Pharisiens & de suivre leurs conseils; ce qu'elle fit. Elle les laissoit disposer de tout & commandoit même au Peuple de leur obéir, desorte qu'elle n'avoit que le nom de Reine, comme dit Joseph, pendant que les Pharisiens jouïssoient de tout le pouvoir que donne la Royauté. Ce qui fit qu'Aristobule son fils, la voyant fort malade se déroba de nuit, pour se saisir des places fortes de la Judée, parce qu'il craignoit

Joseph. Antiq. lib. 13. ch. 18.

Lib. 13. ch. 24.

gnoit

gnoit de tomber sous la puissance trop absolüe des Pharisiens. Hircan, l'aîné d'Aristobule, mais fort peu capable du gouvernement, entra en guerre avec son frére. Antipater Iduméen pére d'Herode eut l'adresse de s'insinuer dans ses bonnes graces & de le gouverner. Cet homme étoit fort habile, fort ruse & fort entreprenant, & on ne peut douter qu'il n'aït fait ses efforts pour gagner les Pharisiens ennemis d'Aristobule. Après plusieurs guerres entre les deux fréres, dont les Romains se mêlérent à leur ordinaire, Gabinius mena Hircan à Jérusalem pour y faire les fonctions de son Sacerdoce, divisa toute la Province en cinq parties, & y établit autant de siéges pour rendre la justice, le prémier à Jérusalem, le second à Gadara, le troisiême à Amath, le quatriême à Jérico, le cinquiême à Séphoris en Galilée. *Ainsi*, dit Joseph, *les Juifs affranchis de la domination des Rois se trouvérent sous un gouvernement aristocratique.* *Antiq. Lib. 14. ch. 10.*

Voilà, à mon avis la naissance & l'établissement du *Sanédrin*. Il reçût ce nom de la langue Gréque qui étoit familiére à tout l'Orient. Les Pharisiens y eurent le plus de crédit, à cause de l'amour du Peuple, & du parti d'Hircan dont ils étoient, comme par le crédit d'Antipater qui le soûtenoit, & qui avoit l'adresse se de faire aimer des Romains. Ce Conseil de Jérusalem fut Souverain, & il y avoit appel des autres à celui-ci, qui se saisissoit des grandes causes, comme on peut le recueillir de ce qu'ils ajournérent Hérode à comparoître devant eux, & de la peine qu'eut Hircan à le sauver de leurs mains. Enfin, ce *Sanédrin* se rendit maître de la Religion, & comme il étoit pour la plûpart composé de Pharisiens, les traductions si vantées dans le Talmud furent soûtenuës de son autorité. *Lib. 14 ch. 17.*

C'est-là ce qui me paroît de plus vrai semblable touchant ce Tribunal, & nous avons cru que cette digression n'étoit pas inutile, pour donner plus de connoissance de la Nation des Juifs.

C'est une chose étrange que tant de Sçavans hommes soûtiennent avec les Juifs l'antiquité de ce *Sanédrin*, puisqu'il n'y a rien, à mon avis, de plus foible que leurs raisons.

Les

Les Docteurs Juifs prétendent que ce Conseil composé
Nomb. ch. 11. ℣. 16. de septante Hommes que Dieu créa pour le soulagement de Moyse, devoit durer toûjours, à cause que Dieu dit, *assemble moi septante Hommes*. Selon ces Rabbins dans cette phrase *assemble moi*, ce *moi* signifie une durée qui ne doit recevoir aucun changement. Mais ce raisonnement n'a aucune force; quand Dieu dit, *assemble moi*; c'est pour dire, *fai assembler en ma présence*, parce qu'il vouloit leur donner un esprit extraordinaire de sagesse & de prudence, comme il paroît par l'histoire de ceux qui étoient restez au camp, &
℣. 14. qui prophétizoient. Deplus il est clair, que la création de ces Officiers se fit pour un tems & dans la vûë de soulager Moyse.

Il faut avoüer que la prévention fait faire de terribles efforts à l'Esprit, pour chercher dans l'Ecriture des explications conformes à nos préjugez. Car ces grands Hommes qui sont prévenus pour le Sanédrin, croyent l'appercevoir en plusieurs endroits de l'Histoire sainte, où sans le dessein qu'ils ont de l'y placer, on n'y en trouveroit pas le moin-
1 Sam. ch. 6. dre indice. Si on lit que Dieu punit de mort cinquante mille & septante hommes, pour avoir régardé dans l'Arche, ils prétendent que ces soixante-dix hommes étoient les Conseillers qui composoient le Sanédrin. Il y a mêmes des Docteurs Juifs qui croyent qu'il n'y eut que ces Magistrats punis, & que l'Histoire sacrée parle de soixante-dix mille hommes, parceque ces Conseillers étoient estimez plus qu'un Peuple, à cause de leur mérite & de leur charge. Il y en a aussi qui entendent ce grand Conseil par les *Céréthiens* & les *Péléthiens* dont Bénajas étoit chef, quoi-qu'il soit assez clair que ces gens, quels qu'ils ayent été, furent employez à la garde du Roi.

2 Cron. ch. 19. ℣. 11. Si on lit au tems de la réforme, que fit le Roi Josaphat, qu'Amarias le souverain Sacrificateur seroit Chef de tous les Tribunaux dans les matiéres de la Religion, comme Zébadias dans toutes les affaires du Roi; Grotius lui-même ce grand homme croît, qu'il est parlé en cet endroit du *Sané-*
נשיא *drin* & de ces deux Présidens, le prémier desquels se nommoit,

mort, *Le Prince du Senat*, & l'autre, *le Pére de la Maison du Jugement*. Cependant il n'y a là aucune marque de ce *Sanédrin*, car la Loi de Moyse renvoyoit au souverain Sacrificateur les décisions touchant les explications de la Loi, sans le moindre raport à ce Conseil, dont il n'est fait aucune mention: & la nécessité vouloit encore, que le Roi de Juda établît un Chef dans les affaires de l'Etat. אב בית דין

On prétend sans aucune preuve, que ce grand Conseil aît été transporté en Babylone avec le Roi Jehojakim, à cause qu'il est parlé des Capitaines, des Eunuques, des Puissans du Pays, & des gens du Roi, qui furent emmenez avec lui en captivité: on croit même qu'on les mit à mort. Est-ce donc que par tout ou l'on trouvera les titres de *Grands*, de *Puissans*, de *Chefs*, il faudra entendre aussi-tôt ce Conseil Souverain, comme si c'étoit quelque chose d'extraordinaire qu'il y eût des Grands, des Chefs, des Puissans dans un Royaume ou dans un Etat? C'est pourtant sur ces titres seuls que Grotius se fonde, pour croire qu'il est parlé du *Sanédrin* dans le Prophéte Jérémie, parcequ'il est dit que les Principaux de Juda allérent de la Maison du Roi, au Temple de l'Eternel & s'assirent à l'entrée de la Porte neuve: quoi-que selon la paraphrase Caldaïque sur les Livres des Rois & des Croniques, cette Porte fût à l'Orient du Temple, & que selon le sçavant Maimonides le siége du *Sanédrin* fut à l'Occident, au tems du second Temple. Il est aussi parlé dans les Livres des Machabées & dans l'histoire de Judith, du Sénat des Juifs: mais cela se dit sans aucune conséquence pour ce prétendu *Sanédrin*, puisque depuis Esdras la République des Juifs dut nécessairement avoir quelque Conseil pour son Gouvernement.

2 Rois ch. 24 ℣. 12. 15.

Ch. 26. ℣. 10.

2 Rois ch. 15. ℣. 35. 2 Cron. ch. 27. ℣. 3.

1 Macha. ch. 1. ℣ 27. & ch. 12. ℣. 6.

On n'a pas de meilleurs argumens, pour croire que le siége de ce Sénat ait été à Silo, à Mizpah, à Gilgal, à Nobe, à Gabaon, dans la Maison d'Obed & ensuite en Jérusalem. Vous diriez qu'on eut une connoissance exacte de cette Assemblée, quoi-que toute cette histoire ne soit fondée que sur ce que l'Ecriture nous parle du Tabernacle, en ces différens lieux.

Il y a encore moins d'apparence, à faire de Jonatan un Président du *Sanédrin*, & de donner la même charge à Achias, ou à Benajas, sous le Régne de David.

On peut remarquer sans peine jusqu'où un préjugé peut emporter l'Esprit, quelque sçavoir & quelque jugement qu'on aît; puisque Grotius s'est imaginé, que le Roi Sédécias disoit de Jérémie, à ces Magistrats, *voici il est entre vos mains, car le Roi ne peut rien par-dessus vous*, parce que le *Sanédrin* avoit seul le droit de juger les faux Prophétes, tel qu'on prétendoit que fût Jérémie. Mais il ne faut que lire cette histoire, pour voir que dans ce tems de guerre & de trouble, les Grands de la Cour de Sédecias animez contre Jérémie à cause de ses fâcheuses prédictions, vouloient se défaire de lui, quand même le Roi n'y consentiroit pas: desorte que toute leur conduite ne paroît autre chose, qu'une démarche séditieuse, sans aucune formalité de jugement.

Jeremie ch. 38.

Je suis persuadé que si on compare avec quelqu'attention, ces preuves dont-on prétend soûtenir l'antiquité du *Sanédrin* des Juifs, avec celles que nous avons alléguées, pour établir nôtre conjecture, on avouëra, que ce Conseil dont le nom est aujourd'hui si célébre parmi les Juifs, ne se forma que quelques tems avant Jesus-Christ. Le Docte Pétau a eu la même pensée, touchant Gabinius, qu'il fait comme nous, le véritable Auteur de l'érection de ce Tribunal; mais il n'en avoit dit qu'un mot en passant, [a] lorsqu'il recherche si l'Année, chez les Juifs étoit ou Lunaire ou Solaire.

Doct. Temp. Lib. 2. cap. 27.

Ce Conseil s'assembloit comme chacun sçait, dans une des chambres du Temple de Jérusalem. Il changea de lieu environ quarente ans avant la ruïne de cette Ville, à cause de la multitude des meurtres, qui se commettoient, parce qu'ils n'osoient ou ne pouvoient à cause des Romains punir de mort les coupables. Ils disoient pour excuses, qu'il ne leur étoit pas permis de prononcer un arrêt de mort, que lorsqu'ils étoient assemblez dans le Temple. Après qu'ils eurent transporté

[a] Le Sanédrin passa de la chambre pavée ou voutée qui étoit dans le Temple, aux Pavillons qui étoient sur la montagne du Temple, delà il vint à Jérusalem, delà à Jafné, de Jafné à Usha, d'Usha à Sepharaîim, delà à Beth Sairim, de Beth-Sairim à Sepphora, de Sepphora à Tybériades.

porté ce siege : sept ou huit fois en différens lieux, ils s'arrêtérent enfin à Tyberiades, qui fut leur derniére demeure.

CHAPITRE III.

De la connoissance, que les autres Peuples ont euë des Juifs.

COmme les Juifs, contens du revenu de leurs terres avoient peu de commerce avec les autres Nations, & que les Etrangers y étoient contraints & gênez en beaucoup de choses, ils ne furent presque pas connus des autres Peuples. D'ailleurs leur Religion qui condamnoit toutes les autres, & qui n'inspiroit pour elles que de l'horreur, faisoit que les autres Nations les regardoient avec mépris & avec indignation. Desorte que tous les témoignages, qu'on peut raporter des Historiens au sujet des Juifs, ne servent qu'à prouver que cette Nation est des plus anciennes & qu'elle a eu une Religion singuliére, & distinguée de toutes les autres Religions.

Les Juifs ont été peu connus des autres Peuples.

Plusieurs Auteurs ont confondu les Juifs avec les Syriens. Quelques-uns ont tiré leur origine des Indiens: mais la plûpart les font venir des Egyptiens, ce qui s'accorde avec l'Histoire sainte, qui nous apprend que Jacob vint habiter en Egypte avec sa famille, & que plus de deux cens ans après, sa postérité en sortit fort nombreuse, & vint s'établir dans la Canaan.

On les a fait originaires des Egyptiens.

Joseph Historien Juif, Clément d'Aléxandrie & Eusébe dans sa préparation Evangélique, citent plusieurs Auteurs qui ont parlé des Juifs. Joseph dans sa réponse à Apion, raporte des passages d'Auteurs Egyptiens, Phéniciens & Grecs qui en ont fait mention. Il allégue ce que Manéthon a dit de la Dynastie des Pasteurs d'Egypte. Cette preuve est bonne, parceque dans le chaos de ces vaines Dynasties où l'on ne sauroit rien connoître, cette Dynastie des Pasteurs ne peut avoir d'autre fondement que l'Histoire des Israëli-

On les confond avec les Syriens.

Lib. 2. ch. 5.

tes, quoi-qu'en disent les Sçavans, qui ont voulu éclaircer ces ténébres. Le même Joseph cite les annales des Tyriens qui font mention de David & de Salomon, & un Ménandre d'Ephése qui en parle aussi. Il allégue Bérose, qui parle de la captivité des Juifs. Hérodote fait mention des Syriens de la Palestine, qui observent la coûtume de se faire circoncire, ce qui se doit manifestement entendre des Juifs. Il cite un Cléarque disciple d'Aristote, qui introduit dans un certain Dialogue, ce grand Philosophe, parlant d'un Juif qu'il avoit connu, dans la conversation duquel, il remarque qu'il y avoit beaucoup à apprendre. Eusébe allégue le même temoignage, quoi-que ce récit soit fort suspect, puis qu'Aristote y fait descendre les Juifs de ces Philosophes & Sages des Indes qu'on nomme *Calans*. Il allégue encore un Hécatée Abdérite qui parle d'un Ezéchias Sacrificateur Juif, qui suivit Ptolomée dans l'Armée duquel il y avoit un autre Juif, nommé Mausolan, qui tua d'un coup de fléche un oiseau en l'air, pendant qu'un Devin en observoit le vol. C'étoit pour détruire cette superstition, *car* dit-il, *s'il avoit eu quelque connoissance de l'avenir, seroit-il venu ici, pour y recevoir la mort par l'une des fléches du Juif Mausolan.*

Ch. 6.
Ch. 8.
Quelques-uns mêmes les font descendre des Indiens.
Prep. Evang. Lib. 9. §. 5.

Après ces témoignages de l'antiquité des Juifs Joseph s'applique dans son second Livre à refuter les calomnies d'Appion. Il disoit que les Juifs étoient originaires d'Egypte, qu'ils en furent chassez à cause de la lépre; qu'ils marchérent pendant six jours, ce qui leur causa des ulcéres dans les aînes, *& que le septiême ayant recouvré leur santé & étant arrivez dans la Judée, ils le nommérent Sabbat, à cause que les Egyptiens donnent à cette maladie le nom de Sabbatosim.* Il les accuse encore d'adorer la tête d'un Ane, sur le raport de Polidonius, & d'Appollonius Molon.

Ce qu'en dit Appion.
Libr. 2. ch. 1.
Ch. 4.

Dans les fragmens de Diodore de Sicile, que nous avons dans Photius, il paroît qu'il a écrit plusieurs choses des Juifs. Il dit qu'ils ont en horreur les autres Nations & leurs Dieux; qu'étans chassez d'Egypte par la faim & par la maladie, quelques-uns se retirérent en Gréce sous la conduite de

Ce que Diodore de Sicile en a écrit.
Libr. 34 & 40 dans Photius.

de Danaüs & de Cadmus, que les autres avec Moyse leur Chef allerent en Judée, où ils bâtirent Jérusalem. Il ajoûte qu'Antiochus étant entré au Temple, trouva une Statuë de pierre qui représentoit un homme avec une longue barbe assis sur un Ane, qui étoit la figure de Moyse. Il dit que ce Roi fit immoler un pourceau sur l'autel, & qu'il commanda qu'on arrosât les Livres sacrez de son sang. Il parle du nombre des douzes Tribus pour égaler celui des mois; de la défense de faire des images, parce qu'ils n'adorent pas Dieu sous la figure humaine, & qu'ils croyent qu'il n'y a pas d'autre Divinité que le Ciel. Enfin il dit qu'ils ont tant d'aversion pour tous les autres Peuples, que pour en être plus séparez, ils ont des Loix, des Coutumes & des Cerémonies opposées à toutes les autres Nations.

Libr. 1.

Témoignage de Diogéne Laërce.

Diogéne Laërce fait descendre les Juifs, & les Gymnosophistes, des Mages, de qui il dit, qu'ils sont toûjours occupez au culte des Dieux; qu'ils regardent les principales parties de l'Univers comme des Divinitez; qu'ils rejettent les statuës & les représentations, & croyent que les Dieux leur apparoissent, & que l'air est rempli de Spectres, qu'on peut découvrir avec une bonne vûë. Ils font profession de deviner, & de prédire les choses à venir. Aristote croit que ces Mages sont plus anciens que les Egyptiens, & qu'ils parlent de deux principes, l'un bon & l'autre mauvais. Ils nomment le bon Jupiter ou *Orosmades*, l'autre *Orcus* & *Areimanus*, & s'imaginent que les hommes retourneront en vie. C'est de ces gens, que quelques-uns au raport de Laërce, font descendre les Juifs.

De Plutarque Sympos. Lib. 4. quæst. 5.

Plutarque n'en parle pas plus juste, en raportant leur origine aux Egyptiens. Il ne sçait s'ils ont de la vénération, ou de l'horreur pour le pourceau. Mais il croit qu'ils ne mangent pas de sa chair, parceque cet animal est employé par les Egyptiens à rémuer la terre pour couvrir les semences après l'inondation du Nil: il parle aussi, de la lépre à quoi cet animal est sujet. Il s'efforce de prouver que les Juifs adorent Bacchus, parceque la fête des tabernacles arrive au tems des Vendanges, quoi-qu'il aît confondu le jour du jeû-

ne & de l'expiation avec cette fête. Il tire l'étymologie du nom de Sabbat de *Sabbos*, que plusieurs donnent à Bacchus, & remarque que les Juifs font grand' chére en ce jour. Enfin il prétend soutenir son opinion, par les vétemens du Pontife, qui est mitré & qui porte, dit-il, une peau de chévreau brodée d'or.

Νεβρίδα χρυσόπαστον.

On a fort parlé de leurs jeûnes Lib. 4. ch. 14.

Les Juifs ont été célébres parmi les autres Peuples, à cause de leurs jeûnes. Athénée parle d'une certaine Secte, qui jeûnoit jusqu'au lever des étoilles. Il dit de ces gens, *qu'ils ont trouvé cette bonne philosophie*, & le Docte Casaubon croit avec beaucoup de vrai-semblance, qu'il faut entendre les Juifs, ou les Chrétiens, & peut-être les uns & les autres, car souvent aux prémiers siécles de l'Eglise, les Auteurs Païens les confondoient ensemble: Martial reproche aux Juifs qu'ils sentoient mauvais, à cause de leurs jeûnes, c'étoit d'ailleurs un proverbe, que la mauvaise odeur d'une personne à jeun. Auguste dans Suétone écrivoit à Tibére qu'un Juif n'observoit pas plus volontiers le jeûne du Sabbat, qu'il avoit fait, le jour qu'il lui écrivoit.

Epigram. Lib. 4. Ep. 4. in Bassum.

νηστείας ὄζει

Sueton. in Octav. cap. 76.

Philon in Légat.

Les Romains sur tout, avoient le dernier mépris pour cette Nation. Il y a de l'apparence que la plûpart des Juifs qui étoient à Rome, furent des Esclaves, ou des gens qui avoient recouvré leur Liberté. Juvenal & Horace en parlent avec le dernier mépris. Horace se moquant de leur crédulité, nomme un Juif *Appella*. Quelques-uns disent, que c'étoit le nom propre d'un Juif, & d'autres croyent qu'on avoit accoutumé de donner ce nom aux Affranchis, comme cela paroît en quelqu'endroit des Lettres de Ciceron, où il dit à celui à qui il écrivoit, qu'il ne le diroit pas même à Appella son affranchi.

Témoignage de Tacite Histor. Lib. 5.

Tacite parlant des guerres de Judée, dit, que les Juifs étoient des fugitifs de l'Ile de Créte. Il le conclut de la ressemblance du nom avec le mont *Ida*. Quelques-uns croyent, ajoûte-t-il, que sous le régne d'*Isis*, il sortit d'Egypte une multitude de ces gens, sous la conduite de Jérosolyme & de Juda. D'autres, selon cet Auteur, donnent aux Juifs des commencemens plus illustres. Ils croyent que c'est le même Peu-

ple

ple qui est celebre dans Homére, sous le nom de Solymes, & qui donna ensuite à la Ville qu'on bâtit le nom de Jérusalem. Plusieurs Auteurs conviennent, selon Tacite, qu'une maladie étant survenuë en Egypte (c'est de la Lépre qu'il veut parler) le Roi Occhoris ayant consulté l'oracle de Jupiter Hammon, commanda à cette Nation, de sortir de son pays, comme étant odieuse aux Dieux; que cette multitude étant au desespoir se laissa conduire par Moyse, comme par un Homme tout divin. Ils étoient réduits à la derniére extrémité par la soif, lorsque Moyse conjectura qu'il devoit suivre un troupeau d'Anes sauvages, qui leur firent trouver de l'eau. Après quoi ils marchérent pendant six jours & arrivérent le septiéme, au lieu où ils bâtirent leur Ville & le Temple. Moyse pour s'assujettir mieux la Nation, leur donna des rites & des coutumes contraires au reste des mortels. Tout ce qui est sacré chez nous, dit Tacite, leur est profane, & ce que nous avons en abomination, leur est permis. Ils consacrérent dans le lieu Saint la représentation d'un Ane, qui leur avoit fait trouver de l'eau, dans leur nécessité. Ils sacrifient un Bélier en haine de Jupiter Hammon. Ils immolent un bœuf, à cause que les Egyptiens en font une Divinité, sous le nom d'Apis. Ils s'abstiennent de la viande de pourceau depeur de la Lépre. Ils observent plusieurs jeûnes, à cause de la faim qu'ils endurérent, & se servent de pains sans levain, parce qu'ils furent contraints de vivre de bled dérobé. Ils se reposent le septiéme jour, parceque ce fut la fin de leur marche & de leurs travaux: & le repos leur ayant plû, ils consacrérent encore la septiéme année à l'oisiveté. D'autres croyent enfin, au raport du même Tacite, qu'ils rendent des honneurs divins à Saturne, ayant reçû ce culte des habitans du mont Ida, qu'ils disent être les fondateurs des Juifs, après qu'ils eurent été chassez de Créte avec Saturne. Ils prétendent prouver ce sentiment par la célébration du septiéme jour, consacré, à ce qu'ils s'imaginent, à l'honneur des sept Planétes, parceque celle de Saturne est supérieure à toutes les autres. Les rites de cette Nation, de quelque maniére qu'ils ayent été introduits, se soutien-

Voyez Dion. Cassius Lib. 36.

tiennent par leur antiquité, & les autres instituts de ce Peuple, n'ont de vigueur que celle qu'ils tirent de leur propre iniquité. Delà vient que les plus méchans qui abandonnoient la Religion de leurs Péres se retiroient chez eux, ce qui augmenta l'état de la Nation, qui garde sa foi avec opiniâtreté, & exerce la miséricorde avec promptitude envers ses Compatriotes, de même qu'elle a une haine irreconciliable envers tous les autres. Ils sont circoncis, & font recevoir la circoncision à tous ceux qui veulent embrasser leur Religion, comme aussi ils les engagent à mépriser les Dieux qu'ils avoient auparavant servis, & à n'avoir aucune estime, pour leurs péres, pour leurs enfans, ni pour leurs parens. Ils croyent les ames éternelles, d'où leur vient le mépris de la mort. Les Egyptiens révérent beaucoup d'animaux & des représentations faites à plaisir: mais les Juifs conçoivent en esprit l'idée d'une seule Divinité, souveraine, éternelle & immuable; & tiennent pour profanes ceux qui représentent les Dieux semblables à des Créatures mortelles. Ils n'ont aucune statuë dans leurs Villes, ni dans leur Temple, & ne font cet honneur ni aux Rois, ni à César. Et comme leurs Prêtres se servent de flûtes & de tambours, qu'ils sont couronnez de lierre, & qu'on trouva une vigne dans le Temple, plusieurs ont crû qu'ils adoroient Bacchus, quoique leurs cérémonies conviennent très peu à cette Divinité: puisque les rites de Bacchus ne consistent qu'en fêtes & en jeux, & que les coûtumes des Juifs, sont absurdes & sordides. Voilà de quelle sorte ce judicieux Historien parle des Juifs, mêlant quelques véritez parmi beaucoup de fables & d'impostures. Il paroît avoir pris quelque chose de Joseph, à quoi la haine de la Nation lui a fait joindre les calomnies des autres Auteurs.

Témoignage de Justin. Lib. 36. c. 2.

Justin fait les Juifs originaires de Damas, & dit, que la Ville tira son nom du Roi: après Damas il met Azélus. Je me trompe fort, ou ces deux Rois sont inventez sur le nom du serviteur d'Abraham, *Eliézer de Damas.* Après Azélus, cet Auteur parle d'Adores, d'Abraham & d'Israël, qui furent Rois de Damas. Il donne dix enfans à Israël, qu'on

nom-

nomma Juifs en mémoire de Juda. Il dit que Joseph étoit le plus jeune, & que ses fréres jaloux le vendirent à des Marchans qui l'emménerent en Egypte, où il devint habile dans l'art des Magiciens, & fut en peu de tems le favori du Roi. Il parle des songes qu'il expliqua touchant la famine qui devoit arriver. Moyse selon cet Auteur, fut le fils de Joseph & se rendit recommandable par la science de son pére & par sa beauté: mais les Egyptiens affligez de maladie, le chasférent avec tous les malades du pays par le commandement de l'oracle. Moyse devenu Chef de ces malades bannis emporta des choses sacrées en Egypte: ceci a un raport manifeste aux Vaisseaux des Egyptiens, dont l'Histoire sainte parle. Ce Peuple ayant voulu recouvrer par les armes, le vol qu'on leur avoit fait, fut contraint de retourner, à cause des tempêtes. Moyse retournant à Damas leur premiére Patrie parvint à la montagne de Sina, fatigué d'un chemin de sept jours, & d'une faim qu'il fallut endurer dans les déserts de l'Arabie. C'est pourquoil ils consacrérent le septiême au Jeûne, en mémoire de cet événement. Et comme ils avoient été chassez, à cause de leur maladie, pour éviter un semblable malheur, ils affectérent de se distinguer de toutes les autres Nations, par leurs coûtumes & par leurs cérémonies. Après Moyse, son fils Aruas qui avoit été Prêtre en Egypte, fut créé Roi, & depuis ce tems, la Royauté & le Sacerdoce ont toûjours été unis chez les Juifs.

Tous ces témoignages favorisent l'antiquité des Juifs & la verité de l'Histoire Sainte.

On voit par tous ces témoignages des Auteurs profanes, que la Nation des Juifs est très ancienne, & tout ce qu'on en dit, tout altéré & corrompu qu'il est, fait assez connoître néanmoins, qu'il a été tiré de l'Histoire sainte: desorte que bien loin que cette Histoire sacrée touchant le peuple Juif, puisse être refutée par les Auteurs profanes, qu'au contraire tout ce qu'ils racontent de ce Peuple, doit être nécessairement expliqué par l'Ecriture, pour avoir quelque vrai-semblance. Ainsi on voit dans ce que nous venons de raporter, beaucoup de traits, qui sont manifestement pris de l'histoire de ce Peuple: & ce qu'ils ajoûtent tous de la maladie, qui obligea les Egyptiens de les chasser, n'a d'autre

Qqq fon-

fondement que la Lépre, au sujet de laquelle on lit beaucoup d'ordonnances dans les loix de Moyse.

Le mépris qu'on avoit d'eux faisoit, qu'on s'informoit peu de leurs sentimens. Comme ils n'adoroient pas Dieu devant aucune image, & que d'ailleurs ils parloient souvent de la majesté de Dieu, & des Cieux comme de son Palais & de son Trône, & que même ils appelloient souvent la Divinité du nom de *Cieux*, ils ont été accusez d'adorer les Cieux, & les Nuées, à cause sans doute que l'Histoire sainte parle souvent de l'appatition de Dieu dans une Nuée.

Témoignage de Juvenal.

Juvenal a parlé de ce Peuple dans une de ses Satyres, & si je ne me trompe, il ajoint ensemble les Chrétiens & les Juifs. Il reproche aux Romains, que plusieurs d'eux embrassoient ces Religions étrangéres.

Sat. 14.

Quidam sortiti metuentem Sabbata Patrem
Nil præter nubes, & cæli numen adorant
Nil distare putant humanâ carne Suillâ
Quâ pater abstinuit, mox & preputia ponunt.

Cela regarde manifestement les Juifs, puisqu'il parle de la circoncision & de la chair de pourceau. Mais quand il ajoûte qu'ils méprisent les Loix Romaines, je ne sçai s'il n'a pas égard aux persécutions que les Chrétiens enduroient pour ne pas renonçer leurs loix.

Romanas autem soliti contemnere leges
Judaïcum ediscunt & servant ac metuunt jus
Tradidit arcano quodcunque Volumine Moses.
Non monstrare vias, eadem nisi sacra colenti
Quæsitum ad fontem solos deducere Verpos.

On explique le passage de Juvenal.

On a de la peine à expliquer ces deux derniers Vers, où le Poëte dit, qui ne veulent montrer le chemin de la fontaine, qu'à ceux de leur Loi. Cela n'a pas de sens si on le raporte aux Juifs: car on sçavoit à Rome où étoit le lieu de leur assemblée, c'étoit à la Porte Capéne, où étoit l'Arc des Horaces, & d'ailleurs il n'y a aucune apparence de croire

que

que les Juifs de Judée ayent eu cette incivilité, ou qu'ils ayent ofe refuser d'enseigner le chemin des fontaines aux Romains, eux qui étoient alors si soumis à ce Peuple. Je croirois donc que Juvenal parle des Chrétiens, qui faisoient des assemblées en secret à cause de la persécution, & qui n'en montroient le chemin qu'à ceux qui vouloient professer leur foi: desorte que par la fontaine, où ils conduisoient leurs Sectateurs, il faut entendre à mon avis, l'eau du Batême. On avoit si peu de connoissance de la Religion des Juifs, que Martial a fait une Divinité du nom *Anchialus*, dans cette Epigramme, où il dit: *Epigram. lib. 11. Epig. 95.*

Ecce negas, jurasque mihi per templa tonantis
Non credo: jura verpe per Anchialum.

Ils entendoient les Juifs jurer par *Hecal-ja*, *le Temple de l'Eternel*, & delà ce Poëte fait ce mot barbare *Anchialus*, comme M. le Moine la fort heureusement conjecturé. Car cela est plus simple que la conjecture de Scaliger, qui tire ce mot de *im chai eloa*, *comme l'Eternel est vivant*. Puisque le Poëte [a] oppose ce serment à celui qu'on faisoit par les Temples de Jupiter tonnant.

Pourquoi les Juifs sont accusez d'adorer la tête d'un Ane.

La plus grande difficulté qu'il y ait, en tout ce qu'on a inventé contre les Juifs, c'est de sçavoir sur quel fondement on peut les avoir accusez d'adorer la tête d'un Ane. Il y a même des Sçavans qui prétendent, qu'on doit lire dans Juvenal au lieu de *Cæli Numen*, *Cilli Numen*, la Divinité d'un Ane. Mais comme Juvenal parle des Nuées, il est plus naturel, d'y joindre les Cieux, & cette Critique ne me paroît pas nécessaire. Quelques-uns croyent que cette calomnie d'adorer la tête d'un Ane est venuë, de ce que la Loy de Moyse ordonnoit aux Israëlites de racheter le prémier né d'un Ane, ce qu'ils attribuoient à la vénération *Exod. 13.*

 qu'ils

[a] Il paroît qu'il y a eu quelques Juifs, quoiqu'en très petit nombre, qui s'appliquoient aux belles Lettres. Car outre ce Poëte, dont Martial fait mention, outre Joseph & Philon qui sont assez connus, on parle d'un Aristobule Philosophe Pépatéticien: Clément d'Aléxandrie le cite avec un Ezéchias Poëte Tragique, & Photius raporte des témoignages d'un Juste de Tibériade. *Stromat. lib. 1. Cod. 33.*

Petrone in Catalect. & Plutarque Symp. 4. qu'ils avoient pour cet animal : de même qu'ils ont crû que les Juifs adoroient le pourceau, à cause qu'ils n'en mangeoient pas. Mais cette calomnie auroit été plus ancienne, si elle eût eu ce fondement : & néanmoins on ne voit guéres qu'on aît formé cette accusation contre les Juifs, avant que les Romains fussent entrez dans la Judée & dans le Temple de Jérusalem.

D'autres ont crû, que ce qui avoit donné lieu à cette fable étoit l'histoire d'Hana qui trouva les Mulets au désert, quand il paissoit les Anes de son Pére. *Gen. 36. ℣. 24.* Mais, outre que le mot de l'original peut signifier des eaux, je ne vois aucune liaison entre cet événement, & l'adoration de la tête d'un Ane. Mr. le Févre cet habile Critique à crû que le Temple qu'Onias fit bâtir en Egypte, dont nous avons parlé au Chapître précédent, donna occasion à l'imposture, parceque les Juifs d'Egypte avoient accoûtumé de dire, *qu'ils alloient au Temple d'Onias*, ce qui se peut dire d'une maniére plus abrégée dans la langue Gréque. *Tan. Fabr. Ep. Tom. 2. Epist. 19.* *εἰς τὴν Ὀνίου ou εἰς τὸ Ὀνεῖον.* Et comme le mot, d'*Onias* ou d'*Onion* a beaucoup de raport en cette langue avec celui d'*Ane*, on auroit à cause de cela, inventé cette calomnie. Cette conjecture est subtile, mais elle n'a pas toute la solidité, qu'il seroit nécessaire, parce que les Juifs étoient considérez principalement dans la Judée, & on ne cherchoit guéres leurs cérémonies ailleurs qu'en Jérusalem. Aussi Joseph n'a point connu la raison de cette calomnie, & il n'allégue que la fable d'Appion, d'une tête d'Ane qui étoit d'or, trouvée dans le Temple de Jérusalem, environ le tems d'Antiochus. *Lib. 2. contr. Appion ch. 4.* On peut lire ce conte dans Joseph, nous ne le raporterons pas. Je connois un habile homme qui croit que cette calomnie étoit fondée sur la figure des Chérubins, qui avoient quatre faces, entre lesquelles étoit celle d'un Veau, dont par haine de la Nation, on auroit formé cette accusation. Si la figure des Chérubins du Lieu saint, étoit connuë avec certitude, il n'y auroit rien de plus vrai-semblable que cette conjecture.

J'ai crû autrefois que cette accusation seroit venuë des Egyptiens en haine d'Ochus le neuviême Successeur de Cyrus,

rus. Ils l'appelloient l'*Ane Roux*, & le dépeignoient sous la figure d'un Glaive, & encore sous celle d'un Ane, au raport de Plutarque. Or ce Prince fit de grands biens aux Juifs, & plusieurs croyent que ce fut cet Artaxerce qui épousa Esther: desorte que, comme on ne peut douter que les Juifs n'ayent été fort attachez à ce Prince, je m'imaginois que les Egyptiens les auroient accusez par raillerie d'adorer la tête d'un Ane. Mais depuis que j'ai considéré, que la calomnie, n'a été inventée qu'environ le tems de l'Evangile, j'ai abandonné cette conjecture. Il est plus naturel & plus simple, à mon avis, de chercher les fondemens de cette accusation, dans les ornemens de tête du souverain Pontife. On sçait qu'il portoit sur son front une lame d'or, où le nom de Dieu étoit écrit. Il avoit encore une Mitre & une Tiare sur cette Mitre. Ce qui me fait croire que ces ornemens firent naître cette calomnie; c'est prémiérement le nom de Dieu gravé sur la lame d'or: en second lieu le respect qu'ils avoient pour ces vétemens. Lors que les Juifs furent réduits sous l'Empire des Romains, les Gouverneurs se saisirent de ces habits Sacrez. On les alloit prendre quand on en avoit besoin, on reconnoissoit le sceau sous lequel ils étoient, & on les reportoit avec cérémonie. Joseph *Lib. 2. ch. 4.* dans sa réponse à Appion nous apprend, que Possidonius & Appollonius Molon, qui avoient fourni à Appion la matiére de ces calomnies, disoient que les Juifs avoient dans leur sacré trésor une tête d'Ane, qui étoit d'or. Cette fable ne peut avoir d'autre fondement que la tiâre du Pontife & la lame d'or qui y étoit attachée. Peut-être que sa figure ou l'élevation des mains du Pontife, quand il bénissoit le Peuple, avoit donné lieu à cette raillerie. Quoi-qu'il en soit les Etrangers n'ignoroient pas la cérémonie de la fête des expiations, ou le souverain Sacrificateur revétoit avec beaucoup de solemnité les habits Pontificaux pour entrer dans le Sanctuaire. Le Peuple étoit prosterné pendant qu'il faisoit une priére, pour envoyer le bouc au désert: desorte que les Payens qui n'avoient que très peu de connoïssance de cette Religion, crurent que les Juifs adoroient leur Pontife.

En lib. 40. tife. Diodore de Sicile [b] l'écrit formellement dans les extraits que nous en avons dans Photius, où il dit que le Peuple Juif prosterné à terre, adore son Pontife, de qui il reçoit l'explication de la Loi.

La Religion des Juifs modernes est pleine de fables.

Nous ne dirons rien des Juifs de nôtre tems. Ils sont attachez à leur Talmud, quoi-qu'il faille avoüer, que cet ouvrage est rempli de contes ridicules, ou de mystéres inconnus. Peut-on regarder autrement que comme des fables extravagantes, ce qu'ils disent d'Adam qu'il fut séparé d'Eve pendant cent trente ans, & qu'il coucha avec une femme nommée Lilit, qui étoit un Démon, d'où naquirent des Spectres, des Démons, qu'on nommoit *Lilin*, & *Schädde*. C'est à cause de ce beau conte, qu'ils s'imaginent qu'il est écrit dans la Génêse, qu'après ces cent trente ans, Adam engendra des Enfans semblables à lui, parce qu'auparavant il n'avoit eu que des Esprits malins. Nous ne nous arrêterons pas à grossir ce Volume de semblables contes, qui ne font rien à nôtre sujet. C'est un malheur sur lequel on ne peut faire trop d'attention de voir la Religion de ce Peuple, à qui Dieu avoit autrefois confié ses Oracles, accablée & comme enterrée, sous un amas de traditions si vaines & si ridicules.

CHAPITRE IV.

De Moyse.

Les Libertins nient tout comme les Chicaneurs.

LEs Libertins en fait de Religion, sont assez semblables à ces mauvais Chicaneurs, qui contestent tout à leurs parties, jusqu'aux faits & aux qualitez les plus incontestables. Toûjours retranchez dans cette maxime de l'Ecole, que celui qui affirme doit prouver ce qu'il dit, il n'y a point de proposition, point de vérité, quelqu'in-

[b] Diodore de Sicile dans les extraits du livre 40. dit, πρὸς τοῦτο τὸ μέρος οὕτως εὐπειθεῖς τοὺς ἰουδαίους ὥστε παραχρῆμα πίπτοντας ἐπὶ τὴν γῆν προσκυνεῖν τὸν τοῖς ἑρμηνεύοντα ἀρχιερέα. *Ajoûtez à cela que les Juifs sont à cet égard si faciles à conduire, que d'abord se prosternant en terre, ils adorent le Pontife qui leur explique la Loi.*

qu'indifférente quelle soit, qui n'aît besoin de passeport & de preuve. Je ne sçai, s'ils ne voudroient point nier, qu'il y eût eu autrefois un homme, qu'on appelloit *Moyse*.

Puis donc qu'il faut gagner le terrain pied à pied avec ces gens, voyons ce qu'ils prétendroient nier. Pourront-ils douter, qu'il y ait un Peuple Juif? Non sans doute. Douteront-ils que ce Peuple occupoit la Palestine, au tems d'Auguste, de Cesar & de Pompée? Encore moins. Nieront-ils que ce Peuple aît eu son Histoire & ses Loix? Ils ne le peuvent. Nieront-ils que cette Histoire & ces Loix ayent eu leurs Auteurs? Ce seroit la derniére des extravagances. Ne voudront-ils pas demeurer d'accord, que cet Auteur des Loix Judaïques, & de ces Livres qui portent le nom de *Pentateuque*, à cause du nombre de cinq, se nommoit *Moyse*? Mais que leur fait ce nom, il n'est d'aucune conséquence. Il ne s'agit donc, que de sçavoir le tems où il a vécû, Ils n'avançent sur cela rien de fixe, ni de certain: pourvû qu'ils nient sans aucune raison, ce qu'on en dit, cela leur suffit. Ils s'imaginent qu'à l'ombre d'une antiquité si reculée, ils pourront aisément se retrancher dans une obscurité inconnuë, sans qu'on les y puisse forcer. Il faut donc les pousser dans ce vain retranchement, & leur montrer, que Moyse a été reconnu sans contestation pour le Législateur des Juifs, & qu'il a été tout ensemble, & le prémier Historien, & le prémier Législateur, dont les Histoires & les Loix soient venuës jusqu'à nous. Nous parlerons de Moyse en ce Chapître, & nous traitterons de ses Livres dans les suivans.

Ce qu'on peut dire de Moyse est une question terminée il y a long-tems.

Si le nom & les Livres de Moyse avoient été long-tems ensévelis dans l'oubli & dans une profonde obscurité, & que n'ayant été connus, qu'au tems de Jesus-Christ pour exemple, on voulût néanmoins leur attribuer une antiquité reculée, sans aucune autre preuve, que la prétention du Peuple Juif, j'avoüerois alors, que la raison ne nous permettroit pas d'être si crédules. On sçait assez que l'amoûr des Peuples pour leur noblesse & pour leur antiquité, leur a fait inventer de faux titres, qui ne se refutent que trop d'eux-mêmes.

mêmes. Mais les Juifs ayant été le mépris & l'horreur des autres Peuples, parceque leur Religion condamnoit toutes les autres, & que leurs coûtumes n'avoient rien qui ne fût contraire & opposé à celles des autres Nations, on n'eut pour eux aucune indulgence. On leur disputa tous leurs priviléges, & on s'efforça de les rendre l'objet d'une juste aversion. Desorte qu'on peut dire que les Libertins ont eu, il y a long-tems des Avocats qui ont plaidé leur cause contre les Juifs: & comme ces Avocats étoient plus qu'on n'est aujourdhui à portée de les repousser, & de refuter leurs prétentions, c'est un procès jugé, il y a long-tems dont on ne peut plus revenir.

Comme la question de l'âge du Monde avoit été agitée, entre les Epicuriens & tous les autres Philosophes: de même aussi depuis que les Juifs eurent quelque communication avec les autres Peuples, sous l'Empire des Grecs & des Romains, les tîtres de leur antiquité & de leurs loix furent examinez avec rigueur. Ce fut souvent le sujet d'une contestation fort âpre & fort échauffée. Il faut oüir sur cela Justin Martyr, qui écrivoit environ cent cinquante ans après Jesus-Christ. *Je n'entreprendrai pas*, dit-il, *de prouver ces choses seulement par nos Histoires sacrées, auxquelles vous ne voulez pas ajoûter foi, à cause de l'erreur de vos Ancêtres, qui est enracinée dans vos ames. Mais je me servirai des monumens de vos propres Auteurs, tirez de Livres qui ne font rien à nôtre Religion, afin de vous faire connoître que Moyse nôtre Docteur & l'Auteur de nôtre Religion est beaucoup plus ancien, que vos Législateurs, vos Philosophes, vos Poëtes & tous vos Sages, comme les histoires Gréques nous l'apprennent. Car ces histoires font mention de Moyse le Conducteur & le Prince de la Nation Juive, & croyent qu'il vécut environ le tems d'Ogyges & d'Inachus, que quelques-uns des vôtres ont crû avoir été nez de la Terre. C'est ainsi que Polémon en parle au prémier Livre de son histoire des Grecs, de même qu'Appion fils de Posidonius en son Traité contre les Juifs. Ce même Appion au Livr. 4. de ses histoires dit, qu'au tems qu'Inachus régnoit chez les Argiens, les Juifs sous la conduite de Moyse se séparérent d'Amasis Roi d'Egypte.*

Cohort ad Græcos.

te. Ptolomée Mendésien, qui a écrit l'histoire d'Egypte est d'accord avec Appion en tout cela. Deplus Hellanicus, Philochorus qui à écrit de l'Etat de l'Attique, Castor, Thallus, Aléxandre surnommé Polyhistor, à cause du grand nombre de ses histoires, & pardessus tous Philon & Joseph, qui ont beaucoup écrit des Juifs, ont tous parlé de Moyse, comme du Chef de la Nation, & comme étant de la prémiére antiquité. On peut en lire davantage dans ce prémier Pére de l'Eglise, si on excepte Clément Romain, dont on a quelques lettres, & d'autres petites piéces d'Auteurs incertains. Il paroît du discours de Justin, prémiérement que la question de l'antiquité de Moyse étoit connuë & décidée; secondement que les Payens en convenoient & n'alléguoient rien de contraire; en troisiéme lieu, que les Livres de Joseph touchant l'antiquité des Juifs étoient publics. Or on voit dans ces Livres & sur tout dans sa belle & sçavante réponse à Appion, les témoignages des Etrangers en faveur de l'antiquité des Juifs & de Moyse. Il y réfute fortement ce qu'Appion avoit avancé touchant Moyse, qu'il avoit été chassé d'Egypte à cause de la Lépre. Et comment les Grecs auroient-ils pû, disputer l'antiquité à Moyse, eux qui avoüoient qu'il n'y avoit rien d'exact ni de certain dans leurs histoires, avant le tems des Olympiades, & qu'ils demeuroient d'accord que Cadmus avoit apporté le prémier l'usage des lettres dans la Gréce?

Les Docteurs de l'Eglise ont toujours supposé ce fait comme incontestable.

On ne peut assez remarquer que tous les Docteurs de l'Eglise Chrétienne, ont bâti sur ces principes dans leurs disputes contre les Payens, tant ils étoient assûrez qu'ils ne pouvoient être contredits. Ce seroit une chose fort étrange & fort injuste, si on vouloit aujourdhui contester un fait, dont les mortels ennemis de la Religion demeuroient d'accord, il y a plus de deux mille ans, au tems où les preuves étoient plus à la main & les informations plus faciles. Clément d'Aléxandrie après avoir posé que la Philosophie, c'est-à-dire, l'étude de la sagesse avoit passé des Barbares chez les Grecs, & après avoir parlé de plusieurs Législateurs dans un passage que nous avons raporté ail-

Stromat. Libr. 1.

leurs, ajoûte, que la Nation des Juifs est de beaucoup la plus ancienne. Il dit que Mégasthene, Auteur qui a vecû au tems de Séleucus Nicanor, au troisiéme Livre de l'histoire des Indes, reconnoît que tout ce que les Anciens ont dit de la Nature, a été aussi enseigné hors de la Gréce, chez les Indiens par les Brachmanes, & en Syrie par ceux qu'on appelle Juifs. Ce Docteur Chrétien ajoûte encore avec la même confiance, que si on compare les tems, l'âge de Moyse l'emporte de beaucoup sur tous les autres par son antiquité, & que ces Peuples que les Grecs nomment Barbares, ont eté non-seulement les prémiers Auteurs de la Philosophie, mais aussi les Inventeurs des arts. Les Egyptiens, à ce qu'il croit, ont enseigné les premiers l'Astronomie aux hommes: il se trompe sans doute, car les Babyloniens semblent avoir été les prémiers Astronomes. Clément parle ensuite de l'invention de plusieurs choses: & nous pouvons remarquer ici, que des Sçavans croyent que l'Architecture a pris son origine & sa perfection du Temple de Salomon.

Ce Docte Ecrivain passe ensuite aux Législateurs. On croit, dit-il, que Zaleucus de Locre fit le prémier des Loix. D'autres attribuent cet honneur à Minos fils de Jupiter, au tems de Lynceüs. Ce Lynceüs, ajoûte-t-il, fut après Danaüs, qui ne vint en Gréce, qu'à la dixiéme génération, après Inachus & Moyse. Lycurgue ne parut que plusieurs années après la prise de Troye: & fut le Législateur des Lacédémoniens. Dracon qui donna des Loix aux Athéniens, vivoit environ la 39 Olympiade. Ce même Auteur met la sortie des Israëlites hors d'Egypte, au tems d'Inachus. Et pour montrer qu'il parloit avec une grande connoissance de l'Histoire, il ajoûte, que depuis le tems de Moyse & d'Inachus, jusqu'au second déluge qui arriva sous Deucalion, & à l'incendie qui se fit sous Phaëton, au tems de Crotopus, il y eut quatre générations, qui font environ cent trente ans. Depuis ce déluge jusqu'à l'embrâsement du mont Ida, où l'on trouva le fer, Trasyllus dit, qu'il y eut soixante treize ans. Delà jusqu'à l'enlévement de Ganyméde soixante quinze ans. D'où jusqu'à l'expédition de Persée, lorsque Glaucus institua les jeux de l'Isthme

à cau-

à cause de Mélicerte, on compte quinze ans. Depuis cette expédition, jusqu'à la fondation de Troye, trente quatre ans. Soixante quatre jusqu'aux Argonautes. Delà trente trois jusqu'à Thesée. D'où jusqu'au fameux siége de Thébes par sept Rois, il n'y eut que dix ans d'interval; & trois autres jusqu'au combat Olympique qu'Hercule institua à l'honneur de Pélops. D'où jusqu'à l'expédition des Amazones dans l'Attique on compte neuf ans, & delà onze autres années, jusqu'à l'Apothéose d'Hercule. D'où jusqu'au rapt d'Héléne, il ne s'écoula que quatre ans, & dix autres depuis la prise de Troye, jusqu'à la descente d'Enée, & soixante un jusqu'à celle des Héraclides. D'où enfin jusqu'à l'Olympiade instituée par Iphite on compte trois cens trente huit ans.

Nous avons voulu raporter ce fragment de Cronologie entre plusieurs autres, dont parle Clément d'Aléxandrie, pour faire connoître que les prémiers Chrétiens n'ignoroient pas l'histoire, & qu'ils parloient avec connoissance, des controverses qu'ils auroient pû avoir avec les Payens, au sujet de l'antiquité de Moyse & des Juifs. Cependant en toutes ces disputes, ils ont posé pour certain & comme un point incontestable, que les Israëlites sortirent d'Egypte sous la conduite de Moyse, au tems d'Inachus. Ne seroit-ce pas la plus grande de toutes les extravagances, de prétendre nier aujourdhui, ce que les Payens n'osoient alors contester?

Celsus ce sçavant ami de Lucien, & cet ennemi juré du nom Chrétien, n'ignoroit rien de ce qui auroit pû détruire les fondemens de la Religion, touchant l'âge du Monde, ou l'antiquité de Moyse & du Peuple Juif. Il dit que chaque Nation a été jalouse de son antiquité, que les Egyptiens, les Phrygiens & les Arcadiens ont eu plusieurs disputes sur ce sujet; que quelques-uns ne faisoient aucune difficulté de se dire sortis de terre, afin qu'on ne pût trouver de plus antiques ancêtres. Il ajoûte, que les Juifs ont composé sur ce plan, la fable du prémier homme formé de terre par les mains de Dieu, & se raille de la même maniére, de l'histoire de la tentation de la Femme par le Serpent. Après avoir parlé du

Orig. contr. Cels. Libr. 4.

Libr. 1.

Dieu

Dieu des Philosophes, il dit, que les Juifs, pauvres Bergers, suivirent leur Chef Moyse & que s'étant laissé tromper par de grossiéres fourbes, ils crûrent qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu En un mot ces Ennemis de la Relsgion se sont souvent raillez des histoires de l'Ecriture sainte, qui leur paroissoient incroyables: mais à l'égard des principaux fondemens du Systême de la Religion, comme l'âge du Monde, l'antiquité de Moyse & de ses Livres, ils n'ont pû rien dire a l'encontre. Les Péres de l'Eglise qui leur ont répondu, n'ont allégué aucunes objections, formées pour détruire ces principes. Ils n'auroient pû néanmoins les dissimuler, ces écrits des Payens étoient trop connus. Au contraire, souvent Origene renvoye Celsus à ses propres Auteurs pour être convaincu de l'antiquité de Moyse & de ses Loix. Il se plaint de ce que Celsus parle de Nations qu'il appelle très sages comme les Egyptiens, les Assyriens, les Indiens, les Perses, les Odryses, ceux de Samothrace & d'Eléusine, sans faire mention des Juifs. Cependant Hermippus [a] dit en son prémier Livre des Législateurs, que Pythagore avoit apporté des Juifs, sa Philosophie en Gréce. Il y reste encore, ajoute-t-il, un traité d'Hécatée touchant les Juifs, où il approuve si fort la sagesse de cette Nation, qu'Herennius Philon en ses Mémoires des Juifs, doute si cet écrit est véritablement d'Hécatée; ou s'il en est, il croit que cet Auteur s'est laissé faussement persuader par ce Peuple. Origéne cite encore Joseph & Tatien, qui ont écrit de l'antiquité des Juifs. Répétons le donc encore une fois, cette question de l'antiquité des Juifs, de Moyse & de ses Loix étoit & fort connuë & fort agitée: & néanmoins les Payens n'avoient rien de solide à y opposer. Celsus lui-même avoit recours à ces prétenduës inondations & à ces déluges supposez, dont nous avons tant parlé dans nôtre

ἀγροίκοις ἀπάταις.

Libr. 1. & Libr. 4. contr. Celsum.

[a] Spencer dans ses Notes sur Origéne croit, que cet Hermippe est celui de Smirne, cité par plusieurs Auteurs & principalement par Diogéne Laërce & par Athénée. Il vivoit au tems de Ptolomée Evergétes. Vossius croit que c'est celui de Béryte, qui vivoit sous Adrien. L'opinion de Spencer me paroît plus vraisemblable. Car les Juifs faisoient assez de figure en Egypte sous les Ptolomées, pour avoir été comptez pour quelque chose, par les Auteurs de ces tems-là: au lieu qu'ils étoient en trop mauvaise odeur sous l'Empire d'Adrien, pour avoir osé en dire quelque bien.

tre prémiére Differtation. Ce qu'il y a de remarquable dans ces réponses de Celsus, est, qu'il étoit si pressé par toutes les histoires, qui étoient conformes au systême de Moyse, qu'il ne faisoit pas difficulté de parler d'incendies & d'inondations, contre ses propres principes, afin de s'enveloper de ces ténébres chimériques. Car étant Epicurien, il devoit convenir de la nouveauté du Monde, comme tous ceux de sa Secte, qui posoient pour principe, qu'il n'y avoit rien de certain dans l'histoire, avant la guerre de Thébes, & le siége de Troye. Au Livre 4. Origéne se contente de dire à Celsus, que les histoires des Grecs lui apprendront l'antiquité de Moyse, que quelques-uns de ses propres Auteurs font contemporain d'Inachus fils de Phoronée. Tous ceux qui ont écrit pour les Chrétiens, ou pour les Juifs, avant Eusébe de Césarée en ont usé de même. Peut-on se figurer une hardiesse de trempe si dure ou si mauvaise, pour parler de la sorte, si cela n'eût été & connu & certain?

Saint Cyrille qui a écrit contre Julien, ennemi déclaré des Chrétiens, bâtit encore sur les mêmes principes. Montrons, dit-il, que Moyse qui l'emporte sur tous les autres pour l'antiquité, a enseigné une Doctrine saine & éloignée de toute erreur, touchant l'Etre ineffable & souverain, le principe de tous les Etres. Il a parlé trés bien de la création du Monde. Il a donné des loix admirables, concernant la justice & la piété. Ceux, que les Grecs ont renommez pour leur sagesse, les ont compilées & insérées dans leurs ouvrages. Il cite aprés Joseph, les Auteurs qui ont fait mention de Moyse, & parle de Polémon, de Ptolomée Mendésien, d'Hellanicus, de Philocorus, de Castor, de Diodore. Il traitte dans ce même Livre de la Cronologie sacrée, & en fait voir la conformité avec l'histoire profane. Cyrille auroit-il parlé si décisivement, sans répondre aux difficultez des Payens, si elles eussent eu quelque force, ou quelqu'apparence de raison? Saint Augustin en use de même, dans son Traité de la Cité de Dieu. On peut lire ce qu'il dit de l'âge du Monde au Chapitre 10. du Livre 12, le Chapitre 8 du Livre 18. où il parle de l'âge de Moyse, & au Chapitre 2 du Livre 18, où il

Libr. 1. contre Julien.

il se sert des écrits de Varron, de qui Ciceron fait si souvent l'éloge, & auquel on avoit érigé une Statuë dans la prémiére Bibliothéque, qui fut renduë publique à Rome, par Asinius Pollion.

J'avois oublié de remarquer qu'un Historien nommé Eupolémus, en son Traité des Rois des Juifs dit, que Moyse le prémier de tous les Sages, avoit appris à ce Peuple l'art de la Grammaire, & que Cadmus l'aporta de Phénicie aux Grecs, ce qui confirme la conjecture que nous avons avancée dans la prémiére Dissertation, que Moyse est le prémier Auteur des Lettres & de l'Ecriture. Cet Eupolémus a été cité quelque part par Joseph, si je ne me trompe, & par Saint Cyrille au Livre 7. contre Julien.

C'est donc un fait constant & avéré, par tous les écrits des prémiers Docteurs de l'Eglise, que l'antiquité des Juifs & de Moyse qu'on a fait contemporain d'Inachus, à été reconnuë par les Payens. Joseph les renvoye souvent à leurs livres. Ceux, dit-il, qui ne voudront pas m'en croire, peuvent consulter les ouvrages de leurs propres Auteurs.

On ne peut douter de l'antiquité de Moyse, duquel presque tous les Auteurs ont parlé, comme d'un Législateur.

Eusébe a été le prémier, qui en a parlé autrement. Il a crû que Moyse avoit vécû au tems de Cécrops le prémier Roi des Athéniens, quatre cens ans après Inachus. Nous n'entrerons pas dans cette dispute de Cronologie. On sçait qu'il est difficile de faire un calcul exact de l'histoire des Juges: & d'ailleurs tous les Auteurs qui ont vécû avant Eusébe, ayant fait Moyse contemporain d'Inachus, laissent un fort préjugé contre l'opinion d'Eusébe. Quoi-qu'il en soit personne n'a jamais douté que Moyse n'eût été long-tems avant le siége de Troye.

Si on vouloit revoquer en doute les témoignages de tant d'Auteurs, que les Docteurs de l'Eglise ont citez à leur avantage avec tant de confiance, lors mêmes qu'ils étoient sous le dur joug des Empereurs Payens, on se montreroit ridiculement incrédule. Mais que ne fait-on pas? Que ne dit-on pas aujourdhui, pour détruire la Religion? Ces Auteurs, dit-on, ne se trouvent plus, c'est peut-être assez, pour s'inscrire en faux contre leurs dépositions. C'est un bonheur qu'il nous en reste encore assez pour justifier ce fait.

Pré-

Prémiérement, il est certain, que tous ceux qui ont parlé des Législateurs, ont fait mention de Moyse. Diodore de Sicile dit: « Qu'ils ont tous affecté de faire croire qu'ils „ avoient reçû leurs Loix de quelque Divinité. Car chez les „ Arimaspes, un Zatraustes se vantoit d'un bon Génie: chez „ les Gétes Zamolxis parloit de Vesta, & parmi les Juifs „ Moyse a feint, qu'il avoit reçû ses Loix du Dieu JAO (c'est „ JEHOVA, qu'il veut dire) soit qu'ils eussent consideré cet-„ te fiction, utile à la Societé, ajoute cet Auteur, soit qu'ils „ eussent crû que le Peuple seroit plus soûmis & plus obéïs-„ sant par le respect qu'ils auroient pour la majesté, & pour „ le pouvoir de ces Divinitez, qui leur donnoient des Loix. Il parle ensuite de six Législateurs des Egyptiens, le prémier fut Mnévis, le second Sasychez, le troisiéme Sésostris, le quatriême Bocchoris, le cinquiême Amasis, qui fit cette sage reponse aux Eliens, qui l'avoient consulté, pour sçavoir comment-ils pourroient juger avec équité dans les jeux Olympiques. *Ce sera*, dit-il, *si aucun des Eliens n'entre en lice*, pour dire qu'ils n'y devoient avoir aucun intérêt particulier. Le sixiême Législateur dont Diodore fait mention, fut Darius, le pére de Xerxes.

Libr. 1.

Παρὰ δὲ τοῖς Ἰουδαίοις Μωσῆν τὸν Ἰαῶ ἐπικαλουμενον θεόν.

Strabon parlant des Juifs, dit, que Moyse étoit un Prêtre Egyptien, qu'il condamnoit ceux qui représentoient la Divinité, sous l'image des Bêtes, puisque Dieu n'est autre chose que l'Univers que nous voyons. Cet Auteur attribuë à la superstition, l'abstinence de quelques viandes & la circoncision. Il remarque, comme Diodore de Sicile, que les Législateurs raportoient leurs Loix aux Dieux, & qu'ils consultoient les Oracles pour cet effet, comme fit Lycurgue le Legislateur des Lacédémoniens. « Tels ont été, dit-il, Amphia-„ raüs, & Trophonius, Orphée & Musée, & chez les Gétes „ Zamolxis Pythagoricien, un Décineüs, qui prophétizoit „ à Bérébyste de nôtre tems, & un Achaïcarus; & chez les „ Indiens les Gymnosophistes, chez les Perses les Mages & „ ceux qui se mêloient de faire des pronostics, ou dans l'eau, „ ou dans des bassins, ou par le moyen des morts; chez les „ Assyriens les Caldéens; chez les Romains ceux qu'on ap-„ pelle

Libr. 16.

„ pelle Etrusces, ou Haruspices. Tel étoit Moyse & ses „ Successeurs.

Preparat. Evang. Libr. 9 §. 27.

Dans Eusébe, un Artapan dit beaucoup de choses de Moyse. Il remarque entre autres, qu'à cause de la Verge, dont il se servit, comme il en est si souvent parlé dans l'Histoire sainte, les Egyptiens avoient consacré dans leurs temples une Verge, à laquelle ils rendoient le même culte qu'à la Déesse Isis. Je m'imagine que cet Auteur a formé cette conjecture, sur la régle des accroissemens du Nil, qu'on gardoit dans le Temple. Le même Eusébe parle avec Clément d'Alexandrie, du Juif Aristobule Péripatéticien, qui dédia ses Livres à Ptolomée Philométor, où il dit, que Platon avoit pris beaucoup de choses de Moyse. Car si on l'en croit, il y avoit eu une Version de la Bible avant celle des Septante, & même avant le tems d'Alexandre le Grand & l'Empire des Perses. Au même lieu Eusébe raporte encore ces paroles de Numénius Philosophe Pythagoricien, *que Platon n'étoit, qu'un Moyse Athénien.* Il cite encore ce même Numénius au Livr. 3. du bien, où il parle de Jannes & de Jambres, sçavans dans les mystéres des Egyptiens, qui furent choisis pour résister à Musée le Chef des Juifs, & pour éloigner les miséres qu'il attiroit sur l'Egypte.

Τὶ γὰρ ἐστὶ Πλάτων ἢ Μωϋσῆς ἀττικίζων.

Libr. 30. Sect. 2.

Pline a écrit quelque chose d'approchant de Numénius à l'égard de la Magie, qu'il attribuë à Moyse. Car, après avoir beaucoup parlé de cette fatale science, & de Zoroastre & d'Osthanes, il ajoûte, qu'il y a encore une autre Secte de Magie, inventée par Moyse, par Jamnes & Jotape, & pratiquée par les Juifs, mais qu'elle n'est venuë que long-tems après Zoroastre : & que la Cyprienne est encore beaucoup plus nouvelle. On ne sçait pas qu'elle est cette Magie Cyprienne dont il veut parler. Quelques-uns croyent, qu'il faut l'entendre du Christianisme qui auroit été porté dans cette Ile par S. Barnabé; d'autres l'expliquent des Prêtres de la Venus de Paphos.

Cod. 890.

Dans Photius on lit quelques extraits de Ptolomée Ephestion, où il dit que Moyse le Législateur des Hébreux fut appellé *Alpha.* Il dérive ce nom d'un mot Grec qui signifie une

une maladie qui a du raport à la Lépre; mais c'est une ignorance de l'Auteur. Si Moyse a eté ainsi nommé, c'est parce qu'il étoit le Conducteur du Peuple Juif, de même que la lettre A est à la tête de l'Alphabet, ou parcequ'il étoit le prémier Législateur & le prémier Auteur. Il y a des exemples de semblables Epithétes données à d'autres Auteurs. ἄλφα.

Il semble que l'histoire de Moyse exposé dans un coffre sur le Nil, aît donné lieu à ce qu'on dit d'Acrise qui enferma sa fille Danaé & son enfant Persée, & les fit jetter dans la mer: Lucien en a fait un dialogue. Enfin le nom de Moyse étoit si connu, que ceux-là mêmes qui n'en connoissoient pas plus que le nom, en ont parlé. Suidas raporte, qu'Alexandre Polyhistor, qui fut disciple de Crates, Précepteur & Affranchi de Cornelius Lentulus, écrivit cinq Livres de Rome, dans lesquels il fait mention d'une femme d'entre les Hébreux, qu'on nommoit *Moso*, qui a écrit la Loi de ce Peuple. *Lucien. Dialog. de Doris & de Thétis.*

D'autre côté, les Juifs pour exalter Moyse, ne se sont pas abstenus de contes & de fables. Philon dit, que la fille de Pharaon feignit d'être grosse, afin de le rendre légitime. Les Rabbins soûtiennent, qu'il s'y fit plus de miracles par Moyse, ou à son occasion, pendant l'espace de six-vingt ans, qu'il n'y en eut depuis la création du Monde jusqu'à la destruction du prémier Temple. Ils n'en comptent que soixante quatorze en ce long espace de tems, & soixante seize pendant la vie de Moyse. On lit dans le Talmud, qu'il y avoit douze dégrez pour monter sur la montagne de Nébo, & que Moyse les franchit tous d'un pas, parce qu'il étoit haut de dix coudées, à ce que disent les Docteurs Juifs. Cependant cette taille n'est pas encore suffisante pour un si grand pas, aussi y a-t-il des Docteurs qui tâchent d'adoucir cette absurdité par quelque favorable interprétation; tant il est vrai que le Talmud est rempli de fables. On dispute fort sur sa mort & touchant son sépulcre. Le Talmud dit, qu'il y en a qui ont crû qu'il n'étoit pas mort; & des Péres de l'Eglise ont été dans ce sentiment. Mais la plûpart des Juifs & des Chrétiens, croyent avec raison qu'il *Les Juifs racontent des choses fabuleuses, au sujet de Moyse.* *Dans la Vie de Moyse.* *Voyez Episcopius Inst. Lib. 3. cap. 3.*

eſt mort, & qu'on a ignoré le lieu de ſon ſépulcre.

On en lit une hiſtoire dans le Talmud qui ſent fort ſa fable

Hiſtor. Hornii p. 364.

Hornius en raconte une autre que nous raporterons ici, parce qu'elle a quélque raport à Moyſe. Il dit, qu'en l'année 1655 quelques Bergers Maronites, ayant reconnu que des bêtes de leurs troupeaux qui s'étoient egarées, ſentoient une bonne odeur, après avoir fait une exacte recherche, trouvérent enfin une grote d'où il ſortoit une agréable ſenteur; il y avoit dans cette grote un ſépulcre, dequoi ils donnérent avis au Patriarche des Maronites. On y trouva cette inſcription *Moyſe ſerviteur du Seigneur*, ce qui émeut une grande conteſtation entre les Chrétiens de l'Orient, les Européens & les Juifs, pardevant le Bacha de Damas & le Mufti. On fit fermer cette grote. Hornius parle d'un Juif nommé Jecoma fils de Gad, qui prouva, que ſuppoſé même la vérité de cette hiſtoire, ce n'étoit pas le corps de Moyſe le Légiſlateur, mais d'un autre; & M. de Wagenſeil dans ſon Sota conjecture, que c'étoit peut-être le ſepulcre de Moyſe Maimonides. Le Talmud dit, que Dieu voulut rendre le lieu de la ſépulture de Moyſe inconnu, afin que les Juifs ne puſſent avoir recours à ſon interceſſion, lorſque le Sanctuaire ſeroit déſolé, parce que Dieu ne vouloit pas ſe laiſſer fléchir alors, par les priéres de Moyſe. C'eſt aſſez parler des contes des Rabbins, & de l'ignorance des Payens, qui ſervent également à établir la vérité & la ſimplicité de l'Hiſtoire ſainte.

Il faut maintenant conclurre de tout ce qu'on a raporté dans ce Chapître, que Moyſe a été reconnu pour le plus ancien des Auteurs & des Légiſlateurs. Joſeph dans ſes Antiquitez, qui ont été connuës des Payens, lui attribuë hardiment ces prérogatives, ſans craindre d'être refuté. *La ſeule antiquité de l'hiſtoire de Moyſe*, dit-il dans ſa Préface, *le met à couvert du ſoupçon qu'on pourroit avoir qu'il aît mêlé dans ſes écrits quelque choſe de fabuleux: car il vivoit, il y a plus de deux mille ans, qui ſont des ſiécles qui ont precédé toutes les fictions des Poëtes, leſquels n'ont oſé raporter ſi haut la naiſſance de leurs Dieux & encore moins les actions de leurs Héros, &*

& les ordonnances de leurs Légiflateurs. Voila un deffi dans les formes, pour difputer de l'antiquité. Les Chrétiens ont fuivi Jofeph; Tatien a dit la même chofe, & Origéne avec Tatien & tous les Docteurs de l'Eglife. Ils ont tous pofé ces principes, que les Grecs ne connoiffent aucun Auteur qui eût écrit avant la guerre de Troye & que Cadmus avoit aporté les Lettres de Phénicie en Gréce. Que répondoient à cela les Payens? Ont ils nié, ces faits fur lefquels les Juifs & les Chrétiens s'appuyoient? Non Ils ont tous demeuré d'accord que le Peuple Juif étoit une des Nations les plus antiques; que Moyfe étoit leur Légiflateur; & qu'il vivoit au tems d'Inachus & fous le régne d'Amafis Roi d'Egypte: Appion, Celfus, Porphyre, & par-deffus tout l'Empereur Julien qui avoit une grande connoiffance des faintes Lettres, & qui a écrit avec autant d'efprit, que d'aigreur contre les Chrétiens Cependant quoi-qu'on fût très-bien, que ces faits étoient autant de queftions capitales à la Religion qu'il vouloit détruire, & que ces queftions, fur lefquelles les Juifs & les Chrétiens faifoient ferme, avoient été propofées & agitées depuis long-tems; quoi-que dis-je, on n'ignorât pas toutes ces chofes, néanmoins ni ce fçavant Empereur ni fon Maître Libanius, n'ont ofé difconvenir de ces faits. Concluons donc que le bon fens & l'équité ne permettent pas de douter, que Moyfe aît été l'Auteur des Loix du Peuple Juifs, & le prémier des Légiflateurs, foit qu'il aît vecû au tems d'Inachus comme ils l'ont tous crû, ou qu'il aît été au tems de Cécrops, comme Eufébe l'a voulu.

CHAPITRE V.

De l'Antiquité des Livres facrez.

IL ne feroit pas fort néceffaire, de prouver l'antiquité des Livres facrez, après avoir parlé de l'age de Moyfe: puis qu'étant reconnu pour le Légiflateur des Juifs, il s'enfuit que les Livres qu'on lui attribue, ont une même antiquité.

L'antiquité des Livres facrez fuit de l'Antiquité de Moyfe.

quité. Mais comme les ennemis de la Religion ne laissent rien passer sans preuves, il faut encore s'arrêter ici & faire voir, que l'antiquité du Pentateuque est égale à celle de Moyse.

Les Livres de l'Ancien Testament étoient connus au tems de Jesus-Christ.

On n'accusera pas sans doute les Chrétiens d'être les Auteurs de l'Ancien Testament, puisque les Juifs ennemis des Chrétiens & du Nouveau Testament, reconnoissent la Divinité de la Loi & des Prophétes, & que les Chrétiens les ont reçûs de leurs mains. Les Livres du Vieux Testament subsistoient donc, lorsque Jesus-Christ vint sur la terre, il y a dix sept siécles.

Au tems d'Antiochus.

On ne peut douter que ces Livres n'ayent été connus au tems d'Antiochus Epiphane. Il persécuta trop cruellement les Juifs à cause de leur Religion, pour n'avoir pas rendu célébres les Livres sacrez.

Au tems des prémiers Ptolomées.

Au tems des deux Ptolomées, ces Livres devinrent publics par la Version Gréque des Septante. Alors l'Histoire sacrée & la prétention des Juifs, furent mises au jour : on pût les connoître & les examiner. Ils vivoient en Egypte avec les Egyptiens, & les Grecs, avec les Historiens & les Philosophes. C'étoit le véritable tems de leur contester leurs droits, s'ils eussent été mal établis. Les Payens y étoient engagez par l'honneur de leurs Dieux, que les livres des Juifs traittent avec mépris & avec horreur. D'ailleurs il y avoit assez de Juifs apostats, & mêmes des Sacrificateurs, pour découvrir la fourbe & le mystére, s'il y en eût eu, & si les Livres sacrez eussent été des ouvrages supposez, par Esdras, par Néhémie ou par quelqu'autre, depuis le retour de la captivité. Car lorsqu'on fit la Version Gréque, on touchoit à la main le tems du rétablissement de Jérusalem.

Preuves de l'antiquité de ces Livres.

Ce Sanaballet Samaritain qui y fit tant d'oppositions est le même qui obtint de Darius & ensuite d'Alexandre, la permission de bâtir un Temple sur la montagne de Garizim. Tant d'Ennemis & tant d'obstacles ne laissent aucun lieu, à l'imposture, & ne permettent pas mêmes, qu'on en forme le soupçon. Néanmoins, quoi-que les Ennemis des Juifs eussent été aidez de tout ce qui pouvoit servir à convaincre

vaincre ce Peuple de fourbe, ou de mensonge; quoi-que les Payens eussent tant d'intérêt à détruire la créance qu'on auroit pû ajoûter à une histoire, considérable en elle-même par l'excellence de sa matiére, & à des loix qui condamnoient & leur culte & leurs Dieux; quoi-que, dis-je, tant de raisons ayent du solliciter les Payens, à rechercher l'imposture des Juifs touchant leurs livres sacrez, ils n'ont pû cependant rien alléguer qui fut capable de détruire l'antiquité de ces livres. Au contraire ils sont tous convenus que les Juifs étoient sortis d'Egypte, dès la prémiére antiquité, au tems d'Inachus & que Moyse étoit leur Conducteur & leur Législateur.

Par les Juifs qui s'établirent ailleurs qu'en Judée.

Mais on ne sçauroit trop remarquer, qu'alors il y avoit des preuves claires & incontestables de la vérité de cette Histoire, ce qui fit, que les Payens furent contraints de convenir de l'antiquité des Juifs & de leurs Loix. Il y avoit des restes de cette Nation sous l'Empire des Séleucides, soit qu'ils fussent des dix Tribus d'Israël qui furent transportez en Assyrie, soit que ce fut des Juifs, qui ne voulurent pas retourner en Judée, quand les Rois de Perse leur en accordérent la permission Qu'est-ce qui pouvoit engager ces Juifs Babyloniens à recevoir les Livres sacrez, si n'eussent été convaincus de leur vérité? Encore si ces livres n'eussent parlé que de l'antiquité & des priviléges de leur Nation, s'ils n'eussent renfermé que des doctrines & des loix recommandables par elles-mêmes, & pratiquables en tous lieux, on pourroit croire, qu'en les recevant-ils se feroient fait honneur. Mais ces loix leur imposent des Cérémonies dures & difficiles à observer, des Cérémonies qui les exposent à la raillerie & à la haine des autres Nations; enfin ces loix défendent de sacrifier à Dieu, & d'observer les plus considérables cérémonies de la loi, ailleurs que dans le Temple de Jérusalem. Y a-t-il la moindre vrai-semblance, que les Juifs qui ne retournérent pas en Jérusalem, eussent voulu consentir à une imposture, dont il ne leur revenoit, que la nécessité de se charger d'un inutile joug qui les exposoit à la risée des Peuples, & qui les privoit du droit d'offrir des Sacrifices, au lieu où ils vouloient s'établir, ni d'y célébrer les fêtes

les plus sollennelles de leur Religion ? Les Payens faisoient sans doute attention à toutes ces choses, quand ils sont convenus de l'antiquité des loix de Moyse.

Par la haine des Samaritains contre les Juifs, quoiqu'ils reçussent le Pentateuque.

Ils voyoient de plus les Samaritains, qui observoient les mêmes Loix, quoi-qu'ils fussent ennemis des Juifs, & que les Juifs de leur côté, ne voulussent avoir aucun commerce avec eux. Cette aversion reciproque étoit une preuve invincible de l'antiquité des Loix de Moyse, puisque les Samaritains recevoient ces Loix, quoi-qu'ils ne demeurassent pas d'accord que Jérusalem fut le seul lieu, où il étoit permis d'offrir des sacrifices. On ne peut douter de la vérité de ces faits, c'est-à-dire, qu'il y ait eu des Samaritains, qu'ils ayent été ennemis des Juifs, & que malgré cette aversion, ils adoroient le Dieu des Patriarches, & reconnoissoient la vérité de l'histoire de Moyse. Il est impossible de joindre toutes ces choses ensemble, sans l'Histoire sacrée, qui nous apprend que le Roi d'Assyrie envoya des Cuthéens, habiter le Pays d'Israël, après qu'il eût été désolé. Ces nouveaux habitans y apportérent leurs Idoles : mais étant punis d'une maniére extraordinaire, ils demandérent un Sacrificateur qui leur aprit la maniére, dont on servoit le Dieu des Cieux, au Pays où ils étoient. Ce Peuple voulut se joindre aux Juifs, quand ils retournérent de Babylone. On voit dans Esdras, dans Néhémie, les oppositions qu'ils formérent au rétablissement du Temple. Joseph nous parle de la permission qu'eût Sanaballet de bâtir un Temple dont son gendre Manassé fut le Pontife. Partout on les voit, animez contre les Juifs dans leur adversité, & les flatter au tems de leur prospérité. Quelques-fois mêmes, ils eurent de célébres disputes avec eux au sujet de la Religion. Pourquoi donc des Nations si ennemies, se seroient elles rencontrées, à se vanter des mêmes Loix, si ces Loix de Moyse eussent été inventées, ou du tems de la captivité, ou sous les Rois de Juda ? Les Samaritains rejettent tous les Livres sacrez, excepté les cinq livres de Moyse. Pourquoi ont ils plus de respect pour ces livres ? Si ce n'est, parceque ces livres étoient reçûs de tous les Israëlites, avant que Jéroboam eût séparé

dix

dix Tribus de la famille de David. On ne ſçauroit guéres comprendre ce raiſonnement ſans en ſentir la force & la néceſſité. Car enfin il y a encore aujourdhui des Samaritains, & les Juifs ne ſont pas de meilleure intelligence avec eux, qu'ils étoient autrefois. Quelque pauvre que ſoit un Juif, il ne voudroit pas s'allier avec le plus riche des Samaritains. Quelque corrompuë qu'aît été la Religion des Samaritains, ils ſont toûjours fort attachez à la Loi de Moyſe & aux cérémonies. Leurs Croniques raportent qu'Alexandre le Grand, leur ayant commandé, de lui ériger des Statuës comme faiſoient les autres Peuples, ils appellérent tous leurs enfans *Aléxandre*, & dirent à ce Conquérant, voilà les Statuës vivantes, qui ſont toutes des *Aléxandres*, conſacrez à vôtre honneur. Le zéle de ces Samaritains, de même que l'attachement des Juifs à leur Loi, me fait concevoir, qu'il y doit avoir de l'extraordinaire. Car d'où vient que de tous les Peuples qui ont été autrefois au Monde, chaque Nation a changé ſa Religion, ſes Coûtumes & ſes Loix, juſques-là que chez les Payens mêmes, il n'y reſte pas la moindre trace de l'ancien Paganiſme ? Au lieu qu'on voit des Juifs, des Karaïtes mêmes qui ſont des Juifs originaires apparemment des anciens Saducéens, & des Samaritains, qui tous, quoi-que diviſez par une mutuelle averſion, conviennent néanmoins en ceci, qu'ils reçoivent unanimement la loi de Moyſe, & conviennent de ſon antiquité & de ſa divinité. Il faut bien croire qu'ils ont été tellement convaincus de ces véritez, que ni miſéres, ni mépris, ni perſécutions, ni les différens lieux, ni les viciſſitudes des tems n'ont pû les arracher de leurs cœurs.

Voyez exercit. Antimor. Hotting.

Il y a eu des Sçavans en ce ſiécle, qui n'ont rien épargné pour avoir connoiſſance des Samaritains, dont quelques Rabbins avoient parlé dans leurs rélations : & leurs peines ont eu des ſuccès aſſez heureux, pour nous avoir procuré le Pentateuque des Samaritains, écrit en leur langue, outre des Verſions de ce Pentateuque en d'autres langues. On a encore une Cronique de cette Nation, ſous le titre de livre de Joſué, de laquelle Scaliger avoit fort parlé, & dont Hottin-

Du Pentateuque Samaritain.

Hottinger a donné le Sommaire. Elle s'étend depuis la mort de Moyse jusqu'après l'Empire d'Adrien. Les Sçavans se sont fort échauffez au sujet de ce Pentateuque Samaritain. Les uns ont prétendu, que ce Peuple avoit conservé les anciens caractéres de la langue Hébraïque, que les Juifs abandonnérent au Pays de Babylone, pour se servir des caractéres Caldéens. Si cela est véritable, ce Pentateuque est sans contredit le monument le plus antique qui soit dans l'Univers: d'autres lui disputent cette antiquité. Nous n'entrerons pas dans cette controverse: mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, autant que cela fait à nôtre sujet, que depuis le retour de la captivité, on ne voit pas dans l'histoire aucun tems propre à s'imaginer que les Samaritains auroient reçû la loi des Juifs. On ne sçauroit guéres placer cette conjecture avec quelque vrai-semblance, qu'au tems où se fit la Version Gréque des Septante, ou lorsque le Sacrificateur Manassé passa chez les Samaritains, pour y exercer le Sacerdoce. Néanmoins quand on réfléchit meurement sur l'histoire, on ne peut appercevoir aucun fondement raisonnable à cette conjecture. Car ce fut alors que la haine de ces deux Nations éclata le plus. Il y eut alors plusieurs disputes entre ces deux Peuples touchant la Religion & l'antiquité. Comment les Samaritains eussent-ils osé entrer en contestation avec les Juifs, s'ils eussent reçû d'eux tout nouvellement leurs loix? Et comment les Juifs ne leur eussent-ils pas réproché leur hardiesse, s'ils eussent eu dequoi les convaincre, que les Oracles dont les Samaritains se vantoient, venoient originairement de chez eux?

On doit donc conclurre, que comme les Juifs servent aujourdhui à convaincre les plus incrédules, qu'il n'y a eu aucune collusion entre les Auteurs de l'Ancien Testament & les Apôtres de Jesus-Christ, quoi-que les écrits des Prophétes soient comme la base & le fondement de l'Evangile: aussi n'y a-t-il eu aucune secréte intelligence entre les Samaritains & les Juifs, pour donner du crédit aux écrits de Moyse. Et comme la haine des Juifs à l'égard de l'Evangile, ne laisse aucun lieu de soupçonner les Chrétiens, d'avoir sup-

posé

posé les écrits de l'Ancien Testament : de même aussi, la haine & l'animosité des Samaritains contre les Juifs, ne permet pas qu'on puisse accuser les Juifs en façon du Monde, de s'être vanté à faux de l'antiquité de leurs loix & de Moyse leur Législateur. Répétons-le encore une fois, les Payens avoient toutes ces choses en vûë, quand ils ont reconnu, que les loix des Juifs étoient les prémiéres de toutes loix, & que Moyse ce grand Législateur vivoit au tems d'Inachus. On trouveroit peu d'histoires, peu de loix dans le Monde, de l'établissement desquelles on puisse être plus assûré par la contestation des parties, & par des informations & certaines & constantes.

CHAPITRE VI.

Où l'on prouve l'antiquité des Livres sacrez par des preuves tirées des Livres mêmes.

On pourroit user d'une juste prescription contre les Libertins.

ON a montré au Chapître précédent l'antiquité des livres de Moyse, par des conséquences tirées de l'histoire, à quoi il seroit difficile que les Libertins pussent faire aucune réponse raisonnable. Car après tout, disputer aujourdhui des faits & des points d'histoires, qu'on ne contestoit pas, il y a deux mille ans, c'est approcher fort d'une opiniâtreté ridicule & extravagante. Et je ne sçai, si jamais il y pourroit avoir de prescription plus équitable, que celle dont on useroit à l'égard du Libertin, qui voudroit nier sans preuve & sans raison des véritez, dont les Payens sont convenus, quelqu'avantage qu'ils eussent eu à les rejetter, si cela eût pû se faire avec quelqu'ombre de vraisemblance.

Il n'y a aucune apparence d'accuser l'histoire de Moyse d'imposture.

Cependant pour ne rien négliger de ce qui peut servir à nous persuader une vérité si importante, nous nous appliquerons en ce Chapître à faire remarquer dans les livres de Moyse, des indices & des caractéres de leur antiquité. Il n'est pas impossible, qu'un Auteur suppose une imposture:

mais que dans une histoire d'un grand nombre de siécles, on ne remarque rien qui ne soit conforme aux coûtumes du tems, dont on parle; quoi-que l'Auteur, sans prendre garde à soi parle des choses comme elles étoient, sans affectation & sans art, sans contredit cette simple vérité historique, à je ne sçai quoi, de convaincant & de démonstratif, à quoi on ne peut résister, sans se faire violence, & sans y apporter un esprit de chicane & de méchante incrédulité.

Il faut rapeller ici, ce qu'on a dit dans la prémiére de ces Dissertations, où l'on a montré sur les matiéres qu'on y traitoit, que l'Ecriture en avoit parlé de telle sorte, qu'on y pouvoit toûjours remarquer une conformité avec la prémiére antiquité. On continüera dans ce Chapître cet argument, à quoi on doit d'autant plus prendre garde, que les Libertins se raillent souvent de l'Histoire sainte, à cause qu'elle est éloignée de nos maniéres, & qu'ils ignorent la coûtume des prémiers siécles du Monde.

Conformité de l'Histoire sainte avec les autres touchant les prémiers Hommes.

On voit dans le livre de la Genêse, cette simplicité des prémiers hommes. Moyse dit que Dieu forma l'homme de la terre: tous les Auteurs ont crû généralement que les prémiers hommes en étoient sortis. Mais Moyse seul, nous apprend deux choses, qui lévent toutes les difficultez qu'on pourroit avoir; l'une, que l'homme fut l'ouvrage de Dieu, & non pas une simple production de la Terre; l'autre, que Dieu ne forma qu'un seul homme, dont les autres tirérent leur origine, d'où vient leur ressemblance & leur conformité malgré la différence des climats.

Moyse fait vivre les prémiers hommes des fruits de la Terre. Tous les Historiens ont dit la même chose, de la prémiére antiquité.

Moyse donne aux prémiers hommes, des peaux de bêtes pour se couvrir. L'histoire confirme cette vérité. Pausanias remarque même, qu'il y avoit un Canton au Pays des Locriens qu'on nommoit *Ozole*, parceque les habitans se vêtirent long-tems de peaux d'animaux mal préparées, qui rendoient à cause de cela, une mauvaise odeur.

Libr. 10. Phocic.

Moyse occupe ces prémiers hommes à cultiver la terre, & à

& à nourrir des troupeaux. Il seroit inutile de raporter ici des témoignages des Anciens, pour montrer que ces occupations furent les prémiers métiers des hommes. On étoit si persuadé, que les prémiers hommes avoient vécû des fruits de la terre, tels, qu'elle les produisoit sans aucune préparation, qu'il y avoit un proverbe chez les Grecs, qui parloit de *Vie mouluë*, lors sans doute qu'on se servit de farine & de pain, pour l'opposer à la simplicité des prémiers hommes. *ἀληλεσμένος βίος.*

Moyse attribuë une longue vie aux Patriarches du genre humain. On peut lire dans Joseph & dans la Préparation Evangélique d'Eusébe, un grand nombre d'Auteurs, qui attestent que les prémiers hommes vivoient environ mille ans.

Des Cantiques.

On voit dans la Genêse, la coûtume de composer des chansons, touchant quelques faits mémorables, parce qu'alors l'usage de l'Ecriture n'étoit pas connu. L'histoire nous apprend, que cette coûtume a été pratiquée, par toutes les Nations de l'antiquité.

De la Sépulture.

On y voit un grand soin de la sépulture des morts, Abraham acheta une caverne, qui est nommée double, à cause, sans doute, qu'il y avoit deux issuës. Cette coûtume d'enterrer les morts dans ces sortes de voutes soûterraines fut long-tems en usage, comme il paroît par l'histoire de la Matrone d'Ephése, raportée par Pétrone. On voit aussi dans le Livre de Samuel l'usage de brûler les corps & de ramasser les os, si pratiqué par les Anciens, comme il paroît dans Homére. Cependant les Israëlites enterrérent toûjours leurs morts, & je ne me souvien que de ce seul exemple des corps de Saül & de ses fils, que les Habitans de Jabes brûlérent, afin peut-être d'en pouvoir plus aisément cacher les restes. *1 Sam. ch. 31.*

De l'hospitalité.

On voit l'hospitalité pratiquée par Abraham & par Lot. Il n'y avoit rien de plus sacré dans la prémiére antiquité. Abraham va au devant des passans pour les prier d'entrer chez lui. Diodore de Sicile parle d'un certain Gellias d'Agrigente en Sicile qui fit bâtir des hôtelleries, pour les Etran-

 gers,

gers, qu'il faisoit inviter pour y entrer. Diodore loüe cette pratique, & dit, qu'elle est très ancienne.

Du travail des Anciens.

Le livre de la Genêse nous représente souvent les Patriarches travaillant de leurs propres mains, quoi-qu'ils fussent riches & puissans, & qu'ils eussent un grand nombre de Serviteurs. Leurs Femmes sont aussi très souvent occupées à la cuisine. On vivoit ainsi dans cette premiére antiquité. Homére nous représente ces Héros de la Gréce, appliquez à engraisser leurs terres, à [a] cultiver les plantes de leurs propres mains, & à se préparer eux-mêmes leur manger. On peut lire encore sur cela Athénée. Hérodote remarque que les Anciens avoient peu d'argent & beaucoup de troupeaux, & qu'ils vivoient dans une si grande simplicité, que dans une Ville de Macédoine, Lébée femme du Roi de ce lieu, faisoit elle même la cuisine.

Genes. 18. ℣ 6. Levit. 26 ℣. 26.

Liv. 1. cap. 14.

Lib. 8. Urania.

Les filles vont à la Fontaine.

On voit souvent dans l'Histoire sainte, des filles de bon lieu, aller puiser de l'eau. Rebecca y vient avec sa cruche, Rachel, & les filles de Jéthro y aménent leurs troupeaux: & dans l'histoire de Samuël, il est remarqué que Saül demanda aux filles qui étoient sorties pour puiser de l'eau, où étoit le Voyant. Il paroît par toutes les histoires que cette occupation étoit particuliére aux filles. Arrien dans l'histoire de Gordius pére de Midas, parle d'une fille qui alloit à la fontaine. Il reste un fragment des annales de Q. Fabius Pictor, où il dit que Rhée, selon l'usage établi, par lequel les filles alloient puiser de l'eau pour les Sacrifices, sortit pour aller à la fontaine, qui étoit au bocage de Mars. Tite-Live remarque la même chose de la fille de Tarpéius, laquelle livra le capitole à Tatius.

Libr. 2.

Lib. 3. cap. 11.

Dans

[a] Homére au dernier Livre de l'Odyssée dit, qu'Ulysse trouva Laërce, occupé à engraisser les plantes de son Jardin; c'est ainsi que Ciceron & Pline ont traduit, λιστρεύοντα φυτόν.

Casaubon en ses Notes sur Athénée Libr. 1. Cap. 14. raporte les paroles d'un Auteur anonyme qui parlant des coûtumes des Thessaliens, fort attachez à l'Antiquité dit, qu'il est honnête en Thessalie de prendre de son haras des chevaux & des mulets pour les dompter, de prendre un beuf, de le tuer soi-même, de l'écorcher & de le couper par morceaux, quoi qu'en Sicile ce soit un ouvrage servile & honteux. C'est ainsi qu'il s'exprime en son langage Dorien: Θεσσαλοῖσι καλὸν τὼς ἵππως, ἐκ τᾶς ἀγέλας λαβόντι, αὐτὼς δαμάσαι καὶ τὼς ὀρέας. Βῶν τε λαβόντι αὐτὼς σφάξαι καὶ ἐκδεῖραι καὶ κατακόψαι. ἐν σικελίᾳ δὲ αἰσχρὸν καὶ δώλων ἔργα.

Dans les repas des hommes de ces prémiers siécles, il n'est ordinairement parlé, que de chair de bœuf & de veau. Il n'y est fait aucune mention de poisson, & si la Loi de Moyse ordonne qu'on observe quelque distinction entre les poissons, ce réglement semble être fait plûtôt en vûë de l'avenir, que pour le tems présent. On vivoit de la même maniére parmi les autres Peuples en ces prémiers tems, comme on l'apprend d'Athénée, & de ses refléxions sur Homére. Les Héros d'Homére ne mangent que des brébis & des bœufs: on n'y parle point de poisson. L'usage n'en vint qu'un peu tard, lorsque les hommes cherchérent la variété & la délicatesse du manger: le poisson emporta le prix sur toutes les autres viandes. Ce fut alors une honte & un opprobre de manger seul: c'étoit une injure qu'on faisoit marcher du [b] pair, avec le nom de Voleur. *Des repas des Anciens.*

Il paroît dans l'Histoire sainte qu'on étoit assis à table; que chaque Convié avoit peut-être sa table particuliére; du moins il est certain, qu'on donnoit à chacun sa portion. Joseph en fit mettre devant Benjamin son frére utérin, cinq fois plus que devant les autres. L'histoire de Samuël remarque, qu'on avoit gardé à Saül sa part du festin. Toutes ces coûtumes se trouvent observées par la prémiére antiquité: cela se voit dans Homére. Athénée remarque que les Héros de ce Poëte avoient chacun leur table, selon le sentiment de plusieurs: pour lui, il ne croit pas qu'on entre bien dans la pensée d'Homére, & Casaubon en doute après lui. Mais il est certain, qu'on distribuoit à chacun sa part du [c] festin, d'où vient qu'il est si souvent parlé dans Homére d'*une portion égale*. *Ils étoient assis.* *1 Sam. ch. 9.*

 Moyse

[b] Athénée en son Livre 1. parle de cette frugalité des Anciens & remarque, qu'on ne mangea du poisson que tard. Mais il devint ensuite les délices de la table, on nommoit *obsonium* en général, pour dire *du poisson*. Ce même Auteur cite au même lieu, ce reproche d'Ameipsias: Ἐῤῥ' ἐς κόρακας μονοφάγε, καὶ τοιχωρύχε., *Va-t-en bien loin, mange-seul, & perceur de mur.*

[c] Voyez Athénée Libr. 1. chap. 7. & chap. 10. on lit souvent dans Homére ce mot ἴσον pour ἶσον *égal* & δαὶς ἴση pour μοῖρα, *une portion égale*. Cet Auteur dit, qu'au commencement chacun se jettoit sur les viandes, d'où vient le mot ἀταρτηρία, qui signifie *arrogance*, parceque ce vice éclattoit le plus dans ce desordre des festins ἐν ταῖς θαλίαις. Homére remarque souvent qu'on étoit assis à table. Duris dit, qu'au festin d'Aléxandre le Grand, il y avoit quatre cens Seigneurs, assis sur des siéges d'or & d'argent.

Genes. 38.
Les Anciens se servoient de cachets & de bâtons.

Moyse dit, que Judas envoya à Tamar son cachet & son bâton. Il est parlé de ces deux choses dans l'antiquité. L'anneau de Gygès, & l'anneau de Polycrate sont fort connus: cet usage vint d'Orient en Gréce, & passa delà chez les Romains. Il n'y a rien de plus ordinaire à Homére que de parler du Sceptre ou du bâton de ses Héros. On lit dans Plutarque une petite histoire de Solon, d'où il paroît que les plus riches Athéniens marchoient avec un bâton. Cet Auteur dit que Solon alla trouver Thespis, à qui il reprocha qu'il devoit avoir honte de mentir sur le théatre, si publiquement qu'il faisoit; à quoi Thespis ayant répondu, que ce n'étoit que pour rire, Solon en colére & frappant la terre de son bâton, dit, mais il est à craindre que ce jeu ne passe bien-tôt dans les affaires les plus sérieuses & les plus importantes.

Ce que dit l'Histoire sainte de l'Egypte est conforme aux relations des autres Auteurs.

Si on fait réfléxion sur l'idée que Moyse nous donne de l'Egypte, tout ce qu'il en dit s'accorde parfaitement avec les histoires les plus anciennes. On y parle de Pharaon comme d'un grand Roi. Les Sacrificateurs y sont puissans & y tiennent un rang très considérable. On y voit un grand soin d'embaumer les corps, & une grande pompe dans les funérailles. Il est souvent fait mention du fin lin d'Egypte, & de la délicatesse de ses oignons, pour lesquels les Israëlites avoient tant de regret. Toutes ces remarques se font aussi par les autres Auteurs.

Des Autels & des Colonnes.

Nous ne dirons rien ici des ces autels, de ces pyles & de ces colonnes érigées pour servir de monument à quelque action mémorable, parceque nous en avons parlé ailleurs. On doit seulement remarquer, que Moyse ne parle pas dans tout le livre de la Genêse, d'aucune inscription sur ces monumens, parceque l'usage de l'Ecriture étoit alors inconnu.

De divers Pronostics.

Si on sort de la Genêse, pour avancer dans l'Histoire du Monde; on voit l'idolâtrie, la superstition, les diverses maniéres de faire des pronostics, les images, les statuës, les bocages & tout ce qu'une dévotion ignorante & fausse a pû inventer. Auparavant il est parlé des Téraphins de Laban, & de cette Ville des Caldéens qu'on nommoit *Ur*, ce qui fait

fait conjecturer, qu'on y adoroit le Soleil & le feu, parceque ce nom *Ur*, est semblable à celui d'*Eliopole*, ou Ville du Soleil, commun à tant de Citez.

Des Enigmes & des Robes. *Jug. ch. 14.* *1 Sam. ch. 18.*

Dans l'histoire de Samson, il est parlé de ces disputes, où l'on proposoit des énigmes & des robes de rechange, qui en étoient le prix. Il n'est rien de plus connu dans l'antiquité, que ces énigmes & ces robes pour présens. Nous avons parlé des énigmes dans la prémiére Dissertation. Pour les robes, les Rois de Perses en donnoient aux Ambassadeurs qu'on leur envoyoit, comme le raporte Elien. Dans Xénophon, Cyrus donne un colier d'or & une veste Persienne à un Cilicien, & Quinte-Curce rapporte qu'on donna dix paires d'habits à chacun de ces soldats Grecs que la cruauté des Perses avoit rendus difformes & hideux.

Elien. Lib. 1. Var. Hist. cap. 22. *Xenoph. Libr. 1. exped. Cyri.* *Curt. Libr. 5. cap. 5.*

De la barbe des Anciens. *2 Sam. ch. 10.*

Dans l'histoire de Samuël, il est parlé de ces Ambassadeurs de David au Roi Hanun & du mauvais traitement qu'ils reçûrent de ce Prince. Il est remarqué qu'il leur fit raser la moitié de la barbe, & que David leur permit de se retirer à part, jusqu'à ce que cette difformité cessât. Cette coûtume de laisser croître le poil de la barbe, paroît en usage parmi les autres Peuples. Pline remarque que la mode de se raser ne commença à s'introduire qu'au tems d'Alexandre le Grand, les uns se coupoient le poil de la barbe jusqu'à la [a] peau, les autres sur le peigne.

Libr. 7. cap. 19.

De la joye des Vendanges. *Lib. 2. cap. 3.* ἀπὸ τῆς τρύγης.

Il est parlé dans Esaïe de la joye & des chansons de la Vendange. Athénée remarque que la Comédie se nommoit d'abord Tragédie, qu'il dérive d'un mot Grec qui signifie Vendange, parce qu'en ce tems-là, les excès du vin firent naître ces sortes de divertissemens au Village de l'Attique nommé Icare.

Toutes ces remarques & celles qu'on y peut joindre de nôtre prémiére Dissertation, suffisent pour faire connoître que les Livres sacrez ont été véritablement composez au tems

[a] Plaute dans ses Captifs Act. 2. Scen. 2. parle de ces deux maniéres de raser.

Nunc senex est in tonstrinâ, nunc jam cultros attinet
Ne id quidem involucre injicere voluit, vestem ut ne inquinet
Sed utrum strictimne attonsurum dicam esse, an per pectinem.
Nescio: verùm si frugi est; usque admutilabit probe.

tems dont il eſt parlé. Puiſque ſans aucune affectation de l'Auteur, on remarque dans la ſimplicité de l'hiſtoire, un petit mot qui ne ſe dit qu'en paſſant, & qui eſt ſi conforme aux coûtumes des ſiécles dont on parle, que ces preuves ſuffiſent, pour perſuader la ſincérité, auſſi-bien que l'antiquité de l'hiſtoire, quand on y fait quelque réfléxion avec un eſprit deſintéreſſé. Car il ſeroit fort difficile, pour ne pas dire impoſſible, que dans une hiſtoire de tant de ſiécles, un impoſteur eût pû prendre garde a lui-même de ſi près, qu'il ne lui fût pas échappé un mot, contraire aux coûtumes des tems dont il parle.

Des armes d'airain. Il eſt fait mention long-tems d'armes d'airain, pour exemple, parceque les armes de fer ou d'acier, ne furent connuës que fort tard. Il n'eſt parlé de chevaux & de chariots de guerre, en toute la Genéſe, que dans l'Egypte, parceque ce pays étoit propre aux Haras, & que ces anciens Rois avoient aſſez de puiſſance, pour avoir des équippages de guerre. Et on ſçait d'ailleurs que ces chariots furent d'uſage de bonne heure: cela paroît par Homére.

Du grand nombre de leurs Armées. Il paroît par les guerres des Iſraëlites, que leurs Armées étoient compoſées d'une multitude innombrable de troupes. On en eſt ſurpris, quand on ſe repréſente le peu d'étenduë du pays. Mais il faut ſçavoir, qu'en ces tems-là, tous ceux qui étoient capables de porter les armes, marchoient à la guerre. C'eſt pourquoi la Loi de Moyſe marque diſtinctement, ceux qu'on devoit en diſpenſer. C'eſt à cauſe de cette coûtume, qu'il eſt ſi ſouvent parlé dans les hiſtoires de cette prémiére antiquité, d'un nombre incroyable de ſoldats dans les armées de Sémiramis, dans celles de Séſoſtris, ou dans les irruptions des Scythes. Il n'y demeuroit au pays que les Femmes & des Eſclaves. Cela paroit par l'hiſtoire des Femmes des Scythes & des Lacédémoniens, qui épouſérent leurs Eſclaves. Catulle dit fort bien de la guerre de Troye, quelle rendit la [c] Gréce déſerte.

Des Vens dont parle l'Ecriture. L'Ecriture ne parle que de quatre Vens & des quatre points

[c] Catulle Carm. 66. ad Mallium.
Ad quam, cum properans fertur ſimul undique pubes
Græca penetrales, deſeruiſſe focos.

points de l'Univers: la prémiére antiquité n'en connoissoit, pas davantage. L'Ecriture ne parle point d'*heure*, pour signifier une partie du jour comme nous l'appellons aujourdhui. Ce nom n'est employé en ce sens que dans le Nouveau Testament. Aussi les Sçavans prouvent que ce mot d'*heure*, ne se lit que fort tard dans les écrits des anciens Auteurs, au sens que nous lui donnons aujourdhui.

Des mois de l'Année.

Dans les Livres de Moyse, les mois ne sont ordinairement distinguez, que par les nombres de prémier, de second, de troisiéme... Après le retour de la captivité, chaque mois eut son propre nom. On changea même ceux qu'ils avoient auparavant. Au livre des Rois, le mois qui est appellé *Ziu*, se nomme après la captivité *Ajar*: & dans les écrits d'Esdras, de Néhémie, & d'Esther, on trouve les noms de *Kisleu*, de *Tébet*, de *Nisan*, de *Sivan*, & d'*Adar*. D'où vient cette diversité, si ce n'est de la différence des tems où l'on écrivoit? Or puisque Moyse a distingué par le nombre seul, des mois, qui ont des noms propres au tems des Rois, c'est une preuve certaine, que Moyse a écrit auparavant.

1 Rois 6. ℣. 1.

Des Empires dont l'Histoire sainte nous parle.

Enfin l'Histoire sainte nous parle des Rois d'Egypte & d'Assyrie, outre tous ces petits Rois de Villes dont les autres Auteurs font aussi mention. Elle parle des Rois d'Arabie, d'Ethiopie, des Rois de Syrie, des Médes & des Perses, & elle parle de chacun d'eux au tems, où les autres histoires nous apprennent qu'ils ont régné. Peut-on souhaiter plus de marques de vérité, d'antiquité & de sincerité? Elle parle de Babel, de Ninive, de Tyr & de Sydon: elle fait mention de l'yvoire, tout cela est conforme à l'histoire étrangére. Il me semble qu'il ne faut faire attention à quoi-que ce soit, ou ignorer entiérement l'histoire de l'antiquité, pour douter de la fidélité des Livres sacrez.

Argument de l'antiquité des livres de Moyse, tiré du Livre des Pseaumes.

Nous ajoûterons à toutes ces remarques un raisonnement, avant que de finir ce Chapître. On ne peut douter, que le livre des Pseaumes n'ait été composé après la Loi de Moyse, car il en est toûjours parlé, & ces saintes méditations n'ont aucun autre objet de leurs réflexions que cette sainte Loi. On ne peut encore douter que la plûpart de ces Canti-

 ques

ques n'ayent été composez par David, & on y peut remarquer ces caractéres d'antiquité, dont nous avons déja parlé. Il y est fait mention d'armes d'airain, au Pseaume dix-huitiéme. Il paroît par le Pseaume 20 que les chevaux n'étoient pas encore d'usage parmi les Israëlites. On commença seulement sous les régnes de David & de Salomon d'en faire venir d'Egypte. Il est parlé souvent dans ces cantiques, de filets tendus en cachette pour surprendre les hommes. J'avouë que ce pourroit être une métaphore prise des chasseurs : mais aussi, on pourroit croire, qu'on tendoit alors des filets & des trébuchets aux hommes, comme aux bêtes. Puisqu'il est certain que cela se pratiquoit dans l'antiquité, comme on peut le recueillir de l'histoire de Thésée dans Plutarque, & de ce brigand qu'il tua, que cet Auteur surnomme *Pytuocamptes*, parce qu'il courboit des sapins, pour attraper les passans.

On ne sçauroit donc raisonnablement douter de l'antiquité des Livres de Moyse, puisque d'autres Ouvrages si anciens, en parlent comme d'une Loi qui étoit long-tems auparavant. Tout s'unit & s'accorde à prouver cette antiquité.

CHAPITRE VII.

Prémier argument pour la divinité des Loix de Moyse, fondé sur leur antiquité, & sur ce qu'elles n'ont reçû aucun changement.

Les Loix sont le plus pur ouvrage de la raison humaine.

TOus ceux qui ont traitté des Loix, les ont regardées comme le chef d'œuvre de la raison humaine. Platon a crû que les prémiers Législateurs avoient un esprit d'une nature supérieure aux autres, & qu'il étoit nécessaire, qu'il en fût distingué presqu'autant que les hommes le sont des troupeaux qu'ils conduisent. Il ne se peut rien de mieux pensé, que ce qu'a écrit Ciceron au second Livre des Loix. *On doit*, dit-il, *entendre que tel précepte ou telle*

telle prohibition faite par le Peuple à la force d'inciter à faire le bien, ou de retirer du crime. Cette efficace des Loix n'est pas seulement plus ancienne que les Citez & les Peuples, mais elle est égale à l'existence de la Divinité, qui soûtient & régit les Cieux & la Terre. Car l'entendement divin ne peut-être sans la raison; & la raison divine ne peut pas, ne point avoir cette vertu de faire des réglemens touchant le bien & le mal. Et quoi-qu'il ne soit écrit nulle part, qu'un seul fit résistance sur un pont à toutes les forces de l'ennemi, pendant qu'on couperoit le pont par derriére, on n'en doit pas moins croire, que Cocles fit une si grande action selon la loi & la conduite de cette vertu qu'on nomme vaillance & générosité. Quoi-que sous le régne de Tarquin il n'y eût à Rome aucune Loi écrite, touchant le viol, il n'en est pas moins véritable que Sext-Tarquin agit contre cette loi éternelle, quand il fit violence à Lucréce. Car cette droite raison, qui porte au bien & qui retire du mal est émanée du sein de la Nature: & elle n'a pas commencé d'être loi, lors seulement qu'elle a été écrite, mais dès le moment qu'elle a existé. Or elle a existé au même tems, que l'entendement divin. C'est pourquoi il faut conclurre, que cette Loi véritable & primordiale, soit dans ses préceptes, ou dans ses défenses, est la raison même du grand Jupiter.

Si donc les Loix sont l'ouvrage le plus pur de la raison, il s'ensuit que plus une Loi est parfaite, & propre à son dessein, plus aussi doit-on reconnoître de lumiére & de raison dans son Auteur. Or si la Loi de Moyse est tout ensemble & la plus ancienne & la plus parfaite, il s'ensuit qu'elle est extraordinaire & divine. Car naturellement les ouvrages de l'Esprit exigent des réformations & des changemens, qui ne se font qu'avec le tems avant que de parvenir à leur perfection. Les Loix pour la plûpart doivent leur origine, aux desordres & aux crimes des hommes. Il a fallu du tems pour les connoître, & pour trouver les moyens d'y remédier. Ainsi il n'y a point d'Etat, où les loix ne se soient formées sur d'autres, & dans lesquelles on n'aît changé beaucoup de chôses, pour mettre ordre aux besoins des Peuples. On ne trouvera guéres d'Etat, où l'on n'aît plusieurs fois aboli & revoqué des

Les Loix requiérent beaucoup de tems avant que de parvenir à quelqu'état de perfection.

des Loix, pour en établir de nouvelles. Moyse seul en a donné au Peuple Juif, qu'il a toûjours considérées comme sacrées & inviolables. Il y a là certainement quelque chose de singulier, qu'on ne rencontre pas ailleurs.

Les Loix de Moyse sont de beaucoup les plus anciennes. De Zaleucus Cicer. de Leg. 2.

Si on fait la revûë des Loix des autres Nations, elles sont prémiérement postérieures de beaucoup aux Loix de Moyse Quelques-uns veulent que Zaléucus aît donné les prémieres loix à ceux de Locres; mais l'historien Timée, nie dans Ciceron, que ce Zaléucus aît jamais été. Lucien parle du Législateur de Crotone nommé Zaléthus, qui est sans doute le même que Zaléucus. Il en raconte une histoire toute autre que celle dont on parle ordinairement, car il dit que ce Législateur ayant été lui-même surpris en adultére, se précipita dans le feu. D'autres ont écrit que ce Zaléucus avoit copié ses loix sur celles qui étoient écrites, sur des colonnes de l'Aréopage à Athénes.

Lucian. Apol. pro Merced. Cond.

De Minos.

L'opinion la plus commune de tous les Historiens Grecs est, que Minos à été le prémier des Législateurs Il régnoit dans l'Isle de Créte, au tems que Pandion étoit Roi de l'Attique. Le marbre du Comte d'Arondel, le met à l'an 1168 de son Epoque, c'est-à-dire, 1432 ans avant Jesus-Christ. Ce Minos eut pour petit-fils un autre Minos, au tems de Thésée. Ses deux fréres Sarpédon & Radamanthe furent fort célébres, principalement ce dernier qui fut renommé pour sa justice.

De Licurgue.

Il y a beaucoup d'apparence quoi-qu'en dise Polybe, que les Loix des Lacédémoniens furent prises des Crétains, quand il n'y auroit d'autre preuve, que ces [a] festins publics qui se célébroient en Créte & à Sparte. Lycurgue fut le Législateur des Lacédémoniens: Xénophon appelle ses loix très anciennes. Diogéne Laërce dit, que Lycurgue envoya de Créte à Sparte un Poëte Lyrique nommé Thales, pour adoucir par ses Vers, les esprits féroces des Lacédémoniens & les porter au bien: ce fut apparemment lorsqu'il forma le dessein de

[a] De Rep. Laced.

[a] Les Crétains nommoient ἀνδρεῖα ces repas, qui se faisoient aux dépens du public en de certains tems. Mais dans Sparte ceux qui vouloient assister à ces festins contribuoient aux frais. Lycurgue avoit ordonné qu'on y vécut sobrement, d'où ils prirent le nom de φειδίτια du verbe φείδω.

de leur donner des loix. Ce même Auteur ajoûte, que Lycurgue alla en Egypte, où il apprit à séparer les soldats des Artisans. La défense d'écrire ses loix étoit une de ses ordonnances. On sçait qu'il vécût environ le tems des Olympiades. Aristote a crû, qu'il les établit conjointement avec Iphite, & que ce fut à cause de cela, qu'on lisoit sur le Disque le nom de Lycurgue. Lucien a écrit formellement que ce *De Gymnas.* Législateur étant déja âgé, publia ses [b] Loix à son retour de Créte. Il y avoit été attiré par le bruit qu'avoient les Crétains d'avoir de très belles ordonnances, qu'ils avoient reçûës de Minos fils de Jupiter. On ne doit pas oublier en parlant des Loix de Sparte, la remarque d'Eusébe, que les Lacé- *Prepar. Evang. lib. 8. § 8.* démoniens avec toute leur austérité, & leur grand attachement à leurs coûtumes, n'ont pas laissé d'abandonner leurs loix, en perdant leur liberté : au lieu que les Juifs les retiennent avec zéle, nonobstant leur dispersion parmi tous les Peuples de la terre, & malgré les miséres qu'ils endurent.

La Gréce ne connoissoit rien de plus antique, que l'Aréo- *De l'Aréopage.* page d'Athénes. On en tiroit l'origine de cette fameuse dispute qu'il y eut entre Mars & Neptune à l'occasion d'Hallirothius fils de Neptune, que Mars avoit tué. On appella ce lieu le rocher de Mars ou l'Aréopage. C'étoit au tems que Cranaüs régnoit dans Athénes, l'an 1268 de l'Epoque du marbre d'Arondel, ou l'an 1532 avant Jesus-Christ. Ce Tribunal fut pendant quelque tems exposé à l'air. Il y avoit au même lieu deux bancs d'argent, l'un se nommoit, la pierre d'*injure*, sur lequel l'Accusateur étoit assis & l'au- *ὕβρεως* tre la pierre d'*impudence*, sur lequel étoit le Criminel. Epi- *ἀναιδείας.* ménides y fit construire des autels sous ces mêmes noms, & à sa persuasion les Athéniens y bâtirent un temple, afin que ces Magistrats y pussent être à couvert : ce bâtiment subsistoit encore au tems de Vitruve. Après le célébre jugement qui fut prononcé dans la cause d'Oreste, on consacra un troisiême autel & un temple aux Euménides. On commençoit l'ins-

[b] Lucien au Dialogue *de Gymnas.* parlant de Lycurgue dit, πρεσβύτης ἤδη ὢν ἔγραψε τοὺς νόμους αὐτοῖς, Κρήτηθεν ἀφικόμενος. ἀποδεδημήκει δὲ παρὰ τοὺς Κρῆτας. ὅτι ἤκουεν εὐνομωτάτους εἶναι, Μίνω τοῦ Διὸς νομοθετήσαντος ἐν αὐτοῖς.

l'instruction du procès par les Sacrifices, & après le Serment pris des parties, chacun plaidoit sa cause. S'ils s'éloignoient du fait, l'Huissier leur imposoit silence & les y rapelloit. Les Juges gardoient un profond silence, & c'etoit un proverbe parmi les Grecs de dire, *plus Taciturnes que les Aréopagites*. Ils opinoient avec des marques qu'ils jettoient dans deux Urnes que l'Huissier leur presentoit. Dans celle qu'on nommoit *l'Urne de mort*, on mettoit des marques noires & percées, afin qu'on ne pût s'y méprendre. On jettoit dans l'*Urne de miséricorde*, les marques blanches. Si le nombre se trouvoit égal l'Huissier jettoit dans l'Urne de miséricorde, la marque qu'on nommoit de Minerve. Quand l'Huissier avoit compté les marques, il traçoit avec l'ongle sur une tablette de cire une ligne courte, lorsque le criminel étoit absous, ou une longue s'il étoit condamné. Nous n'avons pû nous dispenser de donner quelqu'idée de ce fameux Tribunal, dont on dit que les arrêts furent toûjours si équitables, qu'aucune des parties ne s'en plaignit. On disoit ordinairement *être jugé à l'Aréopage*, pour parler d'une sentence juste & équitable.

Ἀρεοπαγίτου σιωπηλότερος.

εἰς Ἄρειον πάγον κεκλῆσθαι.

Des Loix d'Athénes.

Les loix étoient écrites sur des Colomnes. Dracon fut le prémier Législateur, de qui les ordonnances furent écrites & exposées en public, si on en croit Joseph. Tatien, Clément d'Alexandrie, Eusébe & Suidas disent qu'il vécût vers la trente neuviême Olympiade. Il punissoit de mort toute sorte de desobéïssance, & répondit à ceux qui lui demandérent, pourquoi il étoit si sevére & si cruel, qu'il croyoit les plus petits péchez dignes de mort, & qu'il n'avoit pas de plus grand supplice pour les autres. Plutarque dit, qu'il croyoit tous les péchez égaux, sentiment qui fut dans la suite, l'opinion des Stoïciens. Solon donna ensuite d'autres loix aux Athéniens, parceque celles de Dracon, n'étoient plus supportables. La plus commune opinion est que ces loix furent écrites sur des [c] tables de bois, d'où vient que le sage

De Dracon.

De Solon.

[c] Aulugelle, *Liv.* 11. *cap.* 12. de même que Diogéne Laërce dans la Vie de Solon, d[illegible] que les Loix de ce Magistrat furent écrites sur des Tables de bois. Plutarque & Porphyre croyent qu'elles étoient quarrées. Harpocration & Suidas après lui, veu-

sage Pittacus, interrogé par Crésus, quel étoit l'Empire le plus puissant, répondit *celui du bois*, voulant parler des loix, parce qu'alors la coûtume étoit de graver les ordonnances publiques sur le bois. On remarque que les loix de Solon etoient écrites de telle sorte que la premiére ligne alloit de la gauche à la droite, & la seconde en retournant de la droite à la gauche. Ces tables furent mises d'abord à la forteresse, mais Ephialte les transporta au Palais & dans la place publique. Pausanias parle encore de Calades, qui étoit représenté dans Athénes écrivant des loix.

Libr. 12. de Charondas.

Diodore de Sicile, nous parle du Législateur des Thuriens en Italie nommé Charondas, qui examina avec soin les loix des autres Peuples, pour former les siennes. Elles furent fort célébres, & Diodore en parle beaucoup. Il favorisa les Lettres, & fut le prémier, autant que j'ai pû le remarquer, qui ordonna des gages à ceux qui les enseignoient. Il punissoit les calomniateurs, d'une honte si grande, que plusieurs se tuérent eux-mêmes, pour l'éviter. Il n'ordonnoit aux déserteurs que la honte d'étre trois jours dans la place publique, habillez en femmes. Ce Législateur vivoit environ la quatre-vingt-sixiéme Olympiade. Le dessein de rendre ses loix inviolables, lui avoit fait faire cette ordonnance, que si quelqu'un souhaitoit qu'on corrigeât quelque loi, il devoit avoir la corde au cou, pendant que le Peuple examineroit sa proposition. Si elle étoit trouvée raisonnable il en échappoit, sinon, on l'étrangloit.

Les Loix étoient interpretées par les Sages.

Nous ne parlerons pas d'un Zamolxis en Thrace, d'un Anacharsis chez les Scythes, d'un Butta chez les Indiens, d'un Décineüs & d'autres dont on ne connoît que les noms. On doit remarquer en général, que les loix des Nations étoient ordinairement confiées aux sages, aux Philosophes, ou

veulent qu'elles ayént été de pierres, le Scoliaste d'Aristophane sur les oiseaux, & Pollux *Lib. 8. c. 10.* prétendent qu'elles étoient d'airain. On distingue entre ces Tables qu'on appelloit *Axes Ais*, qui étoient quarrées, & celles qu'on nommoit *Cyrbes*, qui étoient triangulaires. On écrivoit sur celles-ci les Loix publiques & celles des sacrifices, & sur les prémiéres on gravoit les réglemens particuliers.

[d] Pausanias parlant de cette Statuë de Calades, dit, Καλάδης Ἀθηναίοις ὡς λέγεται νόμους γράψαι. La Version a rendu, *Calades que les Athéniens disent avoir été Législateur*. On doit plûtôt traduire à mon avis, *Calades donnant, à ce qu'on dit, des Loix aux Athéniens.*

ou aux Prêtres. Autrefois à Rome, l'interprétation du Droit appartenoit au Collége des Pontifes: & par les instituts d'Athénes, on croyoit que Thésée avoit laissé ce droit aux *Eupatrides*, comme Plutarque le raporte dans la Vie de ce Héros. Dieu avoit aussi commandé dans sa loi que s'il y naissoit quelque différent touchant l'interprétation de la loi, on s'en rapportât au jugement des Sacrificateurs.

Des Loix d'Egypte.

On ne sçauroit rien dire de certain des Législateurs d'Egypte, parceque leur histoire est comme ensévelie dans cette grande & fausse antiquité, qu'ils ont affectée. Les Prêtres y étoient tout puissans, comme parmi plusieurs autres Peuples. Ils ont fort vanté leur Hermès ou Mercure, surnommé Trimégiste, parce qu'il étoit à ce qu'on s'imagine Philosophe, Prêtre & Roi. Les Péres de l'Eglise en ont fort parlé, & ont crû que c'étoit Moyse: d'autres disent qu'il a vécû après [a] Moyse. Mais tout ce qu'on en dit, n'est fondé que sur le nom de Trismégiste & sur des conjectures fort incertaines. Nous avons parlé ci-dessus de six Législateurs d'Egypte dont Diodore de Sicile fait mention.

Des Loix de Rome.

Diod. Sic. Livre 12.

Den. d'Halic. Libr. 6.

Des douze Tables.

Id. Libr. 10.

A Rome, les loix n'étoient au commencement, autre chose que les réglemens des Rois & du Sénat. Tarquin fit ôter les tables de Servius. Après les Rois, la République fut gouvernée par les ordonnances des Consuls. Enfin après plusieurs divisions du Peuple & du Sénat on forma la loi des douze Tables vers la quatre-vingt-quatriême Olympiade. Ces desordres vinrent de ce que la populace vouloit une remise de ses dettes, afin qu'ils ne fussent pas assujettis à l'esclavage, & prétendoit qu'on devoit leur distribuer les terres conquises. Cela causa une retraitte du petit Peuple sur le mont Sacré, l'an de la Ville 260, sous le Consulat de Virginius & de Véturius. Ils demandérent des loix qui fussent égales à tous, & que la décision des Procès ne dépendît plus de la volonté des Consuls & des Rois, comme jusqu'alors cela avoit été pratiqué. Ces séditions contraignirent le Sénat de députer en Gréce P. Posthumius, Ser. Sulpicius

[a] Lact. de irâ Dei cap. 11. It. lib. 1. Inst. Divin. cap. 6. Arnob. lib. 4. adv. Gent. August. lib. 18. de Civit. Dei cap. 39. Euseb. lib. 1. de præpar. cap. 9.

picius & A. Manlius, l'an 300 pour s'informer des loix de ce Peuple & pour les raporter, afin qu'on en formât un corps de loix, comme il paroîtroit être le plus utile à l'Etat. Ils revinrent l'an 303, & l'on choisit dix hommes, pour exécuter ce dessein. Il y eut vacation de toute sorte de magistrature pendant ce tems-là. Enfin, après beaucoup de conférences, on composa dix tables de loix, auxquelles on en ajoûta deux autres: & ces douze Tables ainsi nommées, parce qu'elles étoient écrites sur des tables d'airain, furent les loix écrites, pour le gouvernement de l'Etat.

Id. excerpt en Legat.

Il paroît par ce récit abbrégé de l'histoire des loix, autant que les Auteurs nous en ont donné connoissance, que les loix de Moyse sont très certainement les prémiéres de toutes les loix. Cela est très considérable, car selon Ciceron, *ce qui est très ancien approche le plus près de la Divinité.*

Les Loix de Moyse sont les prémiéres.

Lib. 2. de Leg.

La prémiére réfléxion qu'on doit faire sur les loix de Moyse, c'est que depuis le prémier moment qu'elles ont été données aux Israëlites, on n'y a apporté aucun changement. C'est, à mon avis, une preuve sensible & convaincante de leur divinité. Du moins il faut croire que le Peuple, qui les a reçûës, a été très persuadé de leur origine divine, puisqu'on les a toûjours considérées comme sacrées & inviolables.

On n'y a fait aucun changement.

Toutes les autres Nations, sçachant que les loix n'étoient faites que pour leur commodité, & pour leur bien, se sont toûjours données le droit & l'autorité de les corriger, & de les changer. On les abrogeoit, on y en ajoûtoit sans façon, toutes les fois que le tems & les conjonctures l'exigeoient. Et quoi-que les Législateurs se soient tous parez du nom de quelque Divinité, le Peuple en étoit au fond si peu persuadé, que cet auguste titre ne mettoit pas leurs ordonnances à couvert de leurs atteintes. La seule Nation des Juifs a respecté jusqu'aux moindres lettres de ses loix. Ni la longueur du tems, ni les changemens de l'Etat, ni le plus dur esclavage, ou les plus grandes miséres n'ont pas été capables de les engager à y faire la moindre altération. Est-ce donc que les Juifs sont d'une autre espéce que le reste des hommes? Non. C'est plûtôt que leurs loix sont d'une autre

 source,

source, & d'une autre origine, qui étant divine, & reconnuë telle par ce Peuple, a toûjours produit dans leurs cœurs le respect & la vénération.

L'observation des Loix de Moyse est tres difficile.

Il est vrai que si ces loix n'avoient rien de pénible, & qu'elles s'accommodassent en tout, aux désirs du cœur humain, on pourroit s'imaginer que cette facilité, & cette complaisance du Législateur auroit pû engager ce Peuple à les conserver & à les observer, pour ne pas recevoir un joug plus dur ni plus pesant. Mais tout au contraire, il n'y eut jamais de Loix plus dures, ni plus insuportables. Elles contenoient mille & mille préceptes, qui ne contribuoient rien à la douceur de la vie ni au repos de la Société Ce n'étoit qu'un poids inutile, importun & accablant à le considérer en lui-même, & par rapport à cette vie & au gouvernement de l'Etat. A quoi bon cette circoncision? A quoi servoient, je vous prie, tant d'ablutions, pour des soüillures cérémonielles, c'est-à-dire, imaginaires & chimériques si on les regarde, comme de simples instituts humains. A quoi servoit cette septiême année, pendant laquelle la terre se reposoit, qui a tant de fois exposé la Nation à une grande disette, lors qu'elle fut contrainte de payer des impôts, aux puissances étrangéres qui l'assujettirent? D'où vient, qu'ils crurent ne pouvoir tirer un plus grand avantage de la faveur qu'Aléxandre le Grand leur témoigna, que d'en obtenir la remise des impôts en cette septiême année.

Les Israblites ont été persuadez de la Divinité de leurs Loix.

Pour peu qu'on veüille raisonner juste, on ne pourra douter, que cette Nation, n'aît été très persuadée de la divinité de ses loix, puis qu'elle a eû pour elles, un respect toûjours inviolable, malgré la pesanteur accablante de leur joug. Pourroit-on dire que Moyse leur en auroit imposé? Non. Car les preuves qu'il donne dans son histoire, de leur divinité, étoient si faciles à connoître & à examiner, qu'on n'auroit pû en faire accroire aux plus simples. Numa s'étoit vanté de sa Nymphe Egérie, Lycurgue de son Oracle, un autre Législateur de quelqu'autre Divinité. Mais comme il falloit les en croire sur leur parole, on en fut peu persuadé, & on ne se fit pas une affaire de toucher à leurs loix,

de

de les revoquer, ou de les changer comme on le jugea à propos. Moyse ne s'arrête pas à dire que Dieu lui parloit en secret : son histoire est une longue suite de miracles, faits à la vûë de tout un grand Peuple, & pendant plusieurs siécles. Pour dire, que toute une Nation aït conspiré de péres en fils, pendant plus de quinze siécles, afin de soûtenir une imposture, il faut s'étourdir soi-même & vouloir parler, sans être persuadé de ce qu'on dit. Je comprens aisément qu'un certain nombre de Prêtres, peuvent s'unir pour inventer une histoire propre à donner plus de crédit & plus de créance, à des loix qui flattent une Nation, d'une feinte antiquité. On peut avancer à coup sûr dans une antiquité obscure & reculée, tant de miracles qu'on veut, parce qu'on n'est plus à portée d'en pouvoir faire l'examen. Ainsi les Prêtres d'Egypte, se disant être les seuls dépositaires de l'histoire & des loix de cette Nation, pouvoient produire au tems de Ptolomée & de Manéton, de fausses annales qui sortoient tout à coup, comme de dessous terre, & inférer dans ces annales, tantôt qu'un Agneau avoit parlé, tantôt que le Soleil s'étoit par trois diverses fois couché, où il devoit se lever. Ces tems étoient inconnus, on pouvoit à plaisir y supposer ce qu'on vouloit : la Nation croyoit en être plus illustre, & les Prêtres maîtres de ce sécret, se rendoient plus accréditez parmi le Peuple. Mais on ne sçauroit rien dire de semblable de l'histoire des Juifs. Nous avons montré, qu'elle est des plus anciennes, par des preuves incontestables. Leurs Annales composées par différens Auteurs, paroissoient au tems, que les choses dont on parle se passoient. Les personnes les plus âgées de ce Peuple étoient des témoins de cette histoire. Ce n'étoit pas un mystére réservé aux seuls Sacrificateurs. Ce n'étoit point un histoire qu'on supposât avoir croupi pendant des milliers de siécles, dans les archives du Sanctuaire. Elles étoient entre les mains de tout le monde : c'est un fait certain. D'où il s'ensuit invinciblement, que si les miracles dont elles nous parlent n'eussent été que des contes & des fables, c'étoit des fables, connuës telles par des millions d'ames, & des fables

dont on autorisoit les loix les plus sévéres, les plus accablantes & les plus importunes, qui eussent jamais été. Je ne vois qu'une incrédulité extravagante & sans pudeur, qui puisse se retirer dans ce ridicule retranchement. Car le bon sens nous doit contraindre d'être persuadez de la divinité de ces loix, qui ont été soutenuës par tant de miracles, dont l'histoire a toûjours été & si publique & si connuë, qu'on ne s'est jamais avisé de s'inscrire en faux à l'encontre. On est convenu de son antiquité; ç'en est assez, pour en conclurre certainement sa vérité & sa divinité.

Les Loix ont eu besoin de tems pour se perfectionner.

On doit faire encore sur cette antiquité des loix de Moyse, une autre réfléxion. On a vû dans la prémiére Dissertation de cet Ouvrage, que toutes les productions de l'Esprit humain se perfectionnent avec le tems. La vie des prémiers Peuples fut farouche & grossiére: on eut peine à les réduire sous le joug équitable des loix. Il fallut que la force de quelque Conquérant, le dessein de conserver son Empire, ou la nécessité de leur propre conservation, les y contraignît. Quelques hommes d'un esprit plus élevé que les autres, entreprirent de faire des réglemens pour le maintien de la Société. On regarda ces gens extraordinaires avec admiration: Platon dans ses Dialogues en a parlé comme de Héros, qui faisoient une espéce d'hommes particuliére, entre les Dieux & le commun des hommes. Plusieurs Nations rendirent aussi un culte divin à leurs Législateurs. Cependant avec tous ces éloges, il est certain que les prémiéres loix ne furent que des ébauches fort imparfaites, comme le sont ordinairement, les prémiers ouvrages de la raison. Il fallut attendre du tems, & des réfléxions des Sages, qu'elles reçûssent une forme plus réguliére, & plus propre à servir aux besoins de la Société. Desorte qu'on peut définir les Loix, des propositions établies sur le bon sens & sur la raison instruite par le tems & par une longue expérience.

Cela posé, il s'ensuit que les loix de Moyse étant de beaucoup les prémiéres de toutes les loix, publiées dans le tems de l'enfance & de la grossiéreté du genre humain, devoient être fort informes & fort imparfaites: ou si elles sont plus

par-

parfaites que les autres, il faut nécessairement croire, qu'il y a eu dans le Législateur des Juifs quelque chose de plus qu'humain.

Des formalitez qu'on observoit dans Athénes pour faire une Loi.

Voyez M. Petit des Loix Attiques.

Pour comprendre plus clairement la nécessité de cette conséquence, il ne sera pas inutile de donner quelqu'idée, des travaux de la raison, pour former une loi. On avoit cette coutume dans Athénes, d'assembler le Peuple tous les ans pour s'informer s'il y avoit assez de loix établies; ou s'il en falloit revoquer quelques-unes & en ajoûter de nouvelles. Si on jugeoit nécessaire de former quelque nouveau réglement, on choisissoit d'abord dix hommes, un de chaque Tribu, afin d'aviser en quels termes on concevroit cette loi. Quelques-uns croyent qu'après que la loi avoit reçû cette prémiére forme, elle devoit être ensuite examinée par dix autres personnes. Lorsqu'ils l'avoient approuvée, ils la proposoient au Sénat, composé de cinq cens personnes, avec une ample déduction de toutes les raisons, qui pouvoient servir à son établissement. Si ce conseil la rejettoit, on n'en parloit plus: s'il l'approuvoit, on la proposoit au Peuple & elles étoient affichées aux statuës des Archontes qui étoient dans le Céramique, proche du Palais ou le Sénat s'assembloit. Cela se faisoit tous les jours jusqu'à la troisiéme assemblée de la prémiére Prytanie, c'est-à-dire, lorsque les Magistrats choisis de la prémiére Tribu entroient en charge, pour la troisiéme fois de l'année. A cette troisiéme assemblée, quand il n'y avoit point eu d'opposition, les dix Présidens des Magistrats des dix Tribus, en faisoient raport au Peuple pour la derniére fois, ensuite dequoi elle passoit en loi ferme & établie. Quand il s'agissoit de revoquer une loi, on choisissoit cinq Avocats, pour la soutenir de toutes les raisons qu'ils trouveroient propres à cet effet.

Ce qui se faisoit à Rome pour le même effet.

On observoit à peu près à Rome les mêmes formalitez. Le Magistrat qui devoit proposer quelque nouvelle loi, l'écrivoit à son logis & en consultoit avec les Sçavans, afin qu'on n'établît rien contre l'utilité & la volonté du Peuple. Ensuite, le raport de cette loi se faisoit au Sénat; si ce n'est lorsque le Magistrat appuyé de la faction du Peuple, cherchoit à l'éta-

l'établir sans la participation du Sénat, ce qui causa souvent des troubles & des séditions. Quand les choses se faisoient dans l'ordre, après que le Sénat avoit été consulté & qu'il avoit approuvé la loi, on l'exposoit en public, afin que chacun pût la lire & l'examiner. Cela se pratiquoit pendant le tems de trois foires, pour donner aux Paisans mêmes la connoissance de la loi. Après ce tems, le Magistrat assembloit le Peuple, chacun avoit la liberté de parler. On alloit ensuite aux avis ou des Centuries, ou des Tribus, & l'on concluoit à la pluralité des suffrages; on confirmoit la loi par serment, & on l'écrivoit ensuite sur des tables d'airain.

Ne doit-on pas conclurre de cette conduite des deux plus sages Républiques, qui ayent été au Monde, que les loix doivent être regardées, ainsi que nous l'avons déja dit, comme la production la plus pure, que la raison humaine aît pû former, instruite par le tems, par une longue expérience, & par toutes les réfléxions dont l'Esprit humain a été capable, dans l'espace de plusieurs siécles?

Les Loix de ces Peuples devroient naturellement avoir été plus parfaite que celles des Juifs.

Mais qui ne croiroit, qu'en comparant les loix des Juifs, d'une Nation, pour laquelle tous les autres Peuples n'ont eu que du mépris, qui ne croiroit, dis-je, qu'en comparant leurs loix avec celles de Rome & d'Athénes, faites avec tant de déliberations & de circonspections, sous la direction de tant de Sages & de Politiques, on dût trouver une différence infinie, à l'avantage des loix des Grecs & des Romains? Defait, à parler dans l'ordre de la nature, cela doit être & ne peut-être autrement. Que doit-on donc croire, quand on voit que les loix de Moyse renferment plus de sagesse, plus d'équité & des maximes plus assûrées pour un bon gouvernement, que ces loix des Grecs & des Romains? Ce n'est pas une démonstration mathématique de la divinité des loix de Moyse, je l'avouë, parce que le sujet n'en peut avoir: mais néanmoins c'est une preuve aussi concluante, & aussi forte pour nous convaincre, que les loix de Moyse tirent leur origine d'une autre source que de la raison humaine, que le seroit une démonstration dans toutes les formes.

On

On a mille fois changé les loix dans Athénes & dans Rome. Les Romains après avoir extrait ce qu'il y avoit de plus raisonnable dans les loix de la Gréce, en formérent leurs douze tables. Elles ne suffirent pas néanmoins, il fallut y joindre des décrets du Peuple, des arrêts du Sénat, des consultations de Jurisconsultes, des réponses des Empereurs; dequoi on composa enfin les Codes, les Instituts, les Novelles & les Pandectes: tant il est difficile de prévoir toutes les difficultez, qui peuvent survenir dans la Société du genre humain.

Voici pourtant Moyse, le seul Moyse, qui dès le tems qu'à peine la raison humaine se connoissoit elle-même, donne des loix à tout un Peuple qui n'ont reçû aucun changement. On les a telles aujourdhui, qu'elles furent publiées au commencement. Et cependant ces prémiéres de toutes les loix, sont encore maintenant les plus sages de toutes les loix. Ne s'ensuit-il pas invinciblement que Moyse a été plus qu'homme, c'est-à-dire, qu'il a été inspiré divinement?

CHAPITRE VIII.

Autre argument pour la divinité des Loix de Moyse, fondé sur quelques réfléxions, sur la nature de ces Loix.

La divinité de Loix de Moyse paroit par leur antiquité.

IL faut toûjours se représenter que nous parlons des prémiéres de toutes les loix, faites comme nous l'avons prouvé, lorsque la raison commençoit à se connoître & à se façonner, & que les hommes n'avoient que très peu d'humanité.

Je pose en fait, qu'une personne qui aura quelqu'idée de l'Histoire du Monde, & de cette rustique antiquité, quand on lui dira, que ces loix ont été conçûës dans les tems de cette rusticité, se persuadera, que les Livres sacrez, s'il ne les a jamais lûs, seront marquez au coin de cette raison grossiére,

ſiére, qui ne commençoit qu'avec peine à diſtinguer le genre humain, des bêtes brutes & ſauvages. Mais quel ſera ſon étonnement, quand il y verra une ſageſſe extraordinaire ſoit pour la Religion, ſoit pour la Police & le Gouvernement.

Par les connoiſſances qu'elles donnent aux hommes.

Ce Légiſlateur des Juifs, qui ſe vante d'avoir reçû ſes Loix de Dieu, en donne des preuves inconteſtables. Son hiſtoire eſt pleine de caractéres divins. Elle nous apprend que Dieu a créé le Monde, & tire la raiſon de mille embarras, où elle ſe trouvoit engagée, dans la recherche de la production de l'Univers. Elle nous dit, que Dieu envoya un déluge, qui fit périr tous les hommes, excepté une ſeule famille. Ce terrible événement, de même que le tems de la création du Monde, & de la multiplicité des langages, ne pouvoit être connu par tous les efforts de l'Eſprit humain. Il falloit une vûë qui eût précédé la création, & qui s'étendit à tout l'Univers, pour parler de ces choſes. Néanmoins ce ſeul Moyſe dans les ſiécles mêmes de la plus profonde ignorance, a découvert des véritez prouvées par l'Hiſtoire entiére du Monde, établies par le bon ſens le plus épuré ; quoi-que les plus ſages d'entre les autres Peuples, ſe ſoient extrémement égarez dans la recherche de cette importante queſtion. Moyſe ſeul nous a dit qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & que ce Dieu n'étoit ni le Ciel, ni la Terre, ni le Soleil, ni les Aſtres ; mais le Créateur des Cieux & de la Terre. D'où vient tant de lumiére & de ſageſſe en un ſeul homme, au tems & dans des pays, ou les uns adoroient comme Dieu le Ciel & la Terre, le ſoleil & les autres Aſtres ſous des noms différens, ſous divers emblêmes, & lui rendoient un culte ridicule & barbare? Il eſt vrai qu'à la fin, après pluſieurs efforts quelques Philoſophes parlérent d'un ſouverain Etre: mais pour peu qu'on les ſuive, la raiſon ne ſoutient plus ce beau commencement. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que ce ſouverain Etre, ni quel emploi lui donner dans la formation & dans le gouvernement de l'Univers.

Par la ſincerité de la Religion qu'elles établiſſent ſans aucune vûë de Politique.

Moyſe apprend aux hommes, que la Religion doit avoir la vérité pour ſon unique fondement : cela eſt conforme à la raiſon. Les plus ſages des Payens, diſoient au contraire, qu'il

qu'il falloit suivre la Religion de ses Ancêtres : & qu'il étoit périlleux de parler sincérement de la Divinité, en présence du Peuple. Ils se servoient de cette pensée qu'il y avoit des Dieux, autant qu'ils la croyoient propre à retenir le Peuple dans la crainte & dans le respect. Et quoi-qu'ils parlassent magnifiquement de la droite raison & de cette Lumiére éternelle, qui a mis une différence essentielle entre le Vice & la Vertu, la Loi [a] du Magistrat vouloit néanmoins qu'on reçût les Dieux que l'Autorité publique admettroit, & qu'on révérât avec soin les Divinitez de ses Ayeux. Toutes ces loix n'avoient d'autres vûës que la politique & l'autorité du Magistrat, sans aucun raport à la vérité. Moyse n'a point de ces égards humains. Il nous apprend qu'il n'y a qu'un Dieu, & que toute l'Autorité souveraine d'un Etat n'a pas ce pouvoir de créer une nouvelle Divinité, ni d'en recevoir de fausses & d'étrangéres. Le bon sens ne peut disconvenir de l'équité de cette ordonnance. Pourquoi donc ne se trouve-t-elle que dans les seules loix de Moyse ? Pourquoi ce Législateur est-il l'unique, qui n'aît point eu cette complaisance pour le pouvoir souverain, de le rendre maître de la Religion ? Au contraire il enjoint au Roi, d'avoir la loi écrite de sa propre main, & le soûmet à l'observatîon de ses Ordonnances, comme le moindre de ses sujets.

Voyez Ciceron au Livre 2. des Loix.

La raison nous convainc, que si la Religion est quelque chose de véritable, sa nature doit être fixe, constante & indépendante de l'autorité des hommes. Pourquoi donc tous les Législateurs, excepté Moyse, ont-ils parlé de la Reli-

[a] Ciceron au second Livre des Loix, cite ces paroles de la Loi, touchant la Religion, *Separatim nemo habessit Deos, neve novos: sed ne advenas, nisi publicè adscitos privatim colunto. Constructa à patribus delubra habento, Lucos in agris habento & larum sedes, ritus familia, patrumque servanto. Divos & eos qui cælestes semper habiti, colunto & ollos, quos in cælum merita vocaverint Herculem, Liberum, Æsculapium, Castorem, Pollucem, Quirinum.* C'est-à-dire, que personne n'aît à part ses Dieux, & n'en reçoive de nouveaux ; qu'il ne rende en particulier aucun culte aux Divinitez étrangéres, si elles n'ont été introduites publiquement ; qu'ils gardent les lieux Sacrez construits par leurs péres ; qu'ils ayent des bocages en leurs terres ; qu'ils conservent le siége de leurs Dieux domestiques, & les rites de leurs familles & de leurs péres ; qu'ils révérent les Divinitez, soit celles qu'on a toûjours regardées pour être d'une celeste origine, soit ces hommes que leurs mérites ont élévez au rang des Dieux, comme Hercule, Bacchus, Esculape, Castor, Pollux & Quirinus.

gion comme d'une chose vague & indéterminée, qui ne devoit recevoir sa forme, que de l'autorité du gouvernement? C'est une chose fort surprenante, que Moyse marche toûjours dans les voyes d'une raison également solide & droite.

Par la difference essentielle qu'elles mettent entre le Vice & la Vertu, ce que les Philosophes ne faisoient pas.

Comme la Religion étoit dépendante de l'autorité publique, on se tromperoit de croire que les autres loix eussent eu des fondemens plus solides. Quoi-que Ciceron parle quelquesfois magnifiquement de cette raison éternelle, qui est la source & le prémier principe des loix, il est pourtant certain que la plûpart des Philosophes n'ont parlé du bien & du mal, du Vice & de la Vertu, que comme de choses variables & arbitraires, qui n'avoient aucun être fixe & constant, que par raport aux loix du Gouvernement. Et comme ces loix étoient sujettes à variation, aussi le Vice & la Vertu pouvoient changer avec elles. Diogéne Laërce raporte qu'Archelaüs le Maître de Socrate, enseignoit, que ce qu'on nommoit *juste* ou *injuste*, n'étoit point différent de soi-même, ni de leur propre nature, mais seulement par la loi. Le même Auteur dit quelque chose de semblable du Philosophe Théodore, qui ne croyoit rien de deshonnête de sa propre nature. Tous les Pyrrhoniens furent de ce sentiment. Aristote lui-même semble n'avoir pas été fort éloigné de cette pensée. Ces Philosophes ne cherchoient pas la distinction du bien & du mal, ailleurs que dans la loi & dans la coûtume; parce, disoient-ils, que si ces choses étoient en elles-mêmes de différente nature, elles seroient également connuës de tous les hommes. C'est l'argument de Pyrrhon dans Diogéne Laërce, qui n'est pas fort concluant, puisque les hommes ne raisonnent pas également bien en tous lieux, quoi-que leur nature soit d'être raisonnables. On peut assûrer si je ne me trompe, qu'avant Socrate & Platon le Vice & la Vertu étoient des choses fort arbitraires, qui étoient réglées uniquement par les loix. Ces Philosophes, ayant parlé d'*idées* dans l'entendement de l'Etre souverain, qui déterminoient la nature des Etres, on commença à donner au bien & à la Vertu, une existence plus fixe & plus réelle: encore croit-on avec quelqu'apparence de raison que

Lib. 2.

Platon

Platon n'a pas distingué l'honnête de l'utile, comme il paroît dans son Hippias. Quoi-qu'il en soit l'Académie revint bientôt avec ses doutes, & on mit toûjours en question, si ce qui est honnête & juste, doit être naturellement distingué de ce qui est utile. Euthydême dans Thucydide dit qu'à un Roi, rien n'est injuste quand il est utile. Le Philosophe Carnéades, voulant établir ce sentiment, soutient que les hommes s'étoient fait un droit différent, selon leurs coûtumes & leurs tempéramens, n'ayant d'autres vûës que leur propre utilité ; que cette utilité étoit la grande régle de leur conduite, qu'il n'y avoit point par conséquent de droit ni d'équité naturelle; ou que s'il y en avoit, elle devenoit une grande sotise, lorsqu'on s'incommodoit soi-même, pour être utile aux autres. Ce Philosophe abusoit de son esprit. S'il eût fait réfléxion que l'homme étant capable de raisonner & de parler, est fait pour vivre en Société: s'il eût pensé que les nécessitez de la vie, contraignent les hommes de s'unir, afin de pourvoir à leurs besoins, il eût reconnu que l'amour du prochain devoit être le prémier fondement de la Société, la régle du bien & du mal, par raport au prochain. Selon cette maxime du bon sens & de l'Evangile, qui nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Il est donc certain que si les hommes doivent vivre en Société pour s'entraider dans les nécessitez de la vie, & parce que leur nature raisonnable les y porte, la conservation de la Société requiert nécessairement qu'on établisse de certaines loix, qui empêchent les hommes de violer ces devoirs réciproques que la Société exige de nous. Il est vrai, que tous les Législateurs ne se sont pas également apperçûs, de tout ce qui étoit nécessaire à un sage & juste gouvernement. La férocité des hommes dans ces prémiers commencemens n'étoit pas capable d'être si-tôt réduite sous une juste autorité. Et d'ailleurs la raison humaine étoit trop bornée, pour s'appercevoir d'elle-même & sans aucun secours, de tout ce qui étoit équitable & droit. L'Esprit étoit trop accablé sous la pesanteur de l'ignorance & des mauvaises coûtumes, pour pou-

pouvoir s'en retirer & les condamner ; c'eſt ce qui a fait autoriſer tant de loix contraires à la raiſon & a l'equité. On en donnera dans la ſuite quelques exemples.

La nature de la Morale eſt fixe dans les Loix de Moyſe.

Mais d'où vient que Moyſe le prémier de tous les Légiſlateurs n'eſt point tombé dans aucun de ces égaremens ? Ses loix civiles & morales, peuvent étre conſiderées comme la ſource de tout le droit. Six préceptes, ſix lignes de la ſeconde Table du Décalogue, contiennent originairement la Morale la plus belle & la plus ſainte qu'on puiſſe obſerver à l'égard du prochain.

Si on poſe qu'il y a un Dieu, il s'enſuit que les hommes qui en ont quelqu'idée, doivent leurs reſpects & leur vénération à cet Etre ſouverain. Ainſi Dieu & le Prochain ſont deux objets qui fixent & déterminent la nature du bien & du mal, & ne la laiſſent pas vague & informe, pour attendre ſon être du bon plaiſir, ou du caprice du Légiſlateur. Mais quel autre que Moyſe a pû mieux comprendre, ce que Dieu & le Prochain exigeoient de nous ?

De même que la Religion. Lib. 2. de Leg.

La Religion étoit abſurde, ridicule & barbare dans la penſée & dans la pratique du Peuple. Ciceron même avoit honte de ce que les [b] Athéniens à la ſollicitation d'Epiménides, euſſent érigé des autels à l'impudence & à la *Contumélie*, ſi on peut exprimer ainſi, un mot que nous n'avons pas dans nôtre langue. Combien de fois les plus ſages Républiques, ont elles condamné des rites criminels & honteux, qui ſe pratiquoient ailleurs ouvertement, parce qu'ils étoient ſoutenus des loix & de l'autorité ? En un mot par tout, on ne parloit des Dieux que par des raiſons de Politique. Thales un des ſept Sages, diſoit au raport de Ciceron, qu'il falloit pour bien conduire les hommes, qu'ils cruſſent que les Dieux étoient par tout, & qu'ils voyoient toutes choſes : d'où provenoit cette maxime que la ſeule crainte avoit fait naître les Dieux, comme s'il étoit néceſſaire de conduire les hommes, par

[b] Ciceron lib. 2. de Leg. *Nam illud vitioſum Athenis, quod Cylonio Scelere expiato, Epimenide Crete ſuadente, fecerunt Contumeliæ fanum, & Impudentiæ : virtutes enim non vitia conſecrare decet.*
Au même lieu il dit encore, *Et quod Thales, qui ſapientiſſimus inter ſeptem fuit, homines exiſtimare oportere Deos omnia cernere, Deorum omnia eſſe plena : fore enim omnes caſtiores, veluti quo in fanis eſſet maxime religioſus.*

par de vaines frayeurs, de méme que les petits enfans. Moyse seul voulant soutenir ses loix de l'autorité de Dieu, commence par l'établissement de son existence, en nous aprenant qu'il a créé les Cieux & la Terre. Il ignore tous ces Dieux associez, toutes ces Divinitez subalternes, & sans permettre au Magistrat ni à l'Autorité publique, aucun pouvoir sur cet article comme tous les autres Législateurs avoient fait, la loi de Moyse dit formellement : *Tu n'auras point d'autres Dieux que moi.* Quoi-que cette défense dût attirer à ce Peuple, la haine & l'aversion des autres Nations, desquelles on condamnoit & les Dieux & la Religion; quoique cette loi les exposât à toute la fureur d'un Vainqueur idolâtre, qui voudroit leur faire recevoir ses Dieux, néanmoins la Politique ne peut rien sur ce sage Législateur, point de complaisance, point de relâchement, la loi subsiste sans aucun adoucissement, sans aucune exception : *Tu n'auras point d'autres Dieux que moi.* La vérité & la raison autorisent cette Loi, quoi-que la Politique ne s'en accommode pas. Car puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu & un seul Créateur de l'Univers, il doit être adoré seul, sans qu'aucun autre Etre puisse partager avec lui cet honneur.

Si on considére les écrits de Moyse, comme une histoire, & qu'on les compare avec les Ouvrages des autres Auteurs, on y trouve une différence qui parle hautement pour la divinité de l'Histoire sainte. Tous les événemens se raportent à Dieu. Tout est régi par sa providence, pour la punition des méchans & pour la recompense des bons. Si le Peuple est victorieux, c'est un effet de la bonté de Dieu, s'il est battu & subjugué par l'Ennemi, cette défaite, cet esclavage est un effet des châtimens de Dieu. La divinité est un objet que ce sage Historien ne perd jamais de vûë; l'Esprit humain n'est pas capable d'une si forte application, & d'une attention si continuée & si peu distraite. Il n'y a point d'Historien, qui n'aît entré dans le domestique & dans la vie privée des Princes & des Rois: leurs plus grans efforts étoient de nous marquer les maximes de leur Gouvernement. Mais l'Histoire sacrée laisse toutes ces vûës, & toûjours tournée vers Dieu, elle ne

Dans l'Histoire Sainte tout se raporte à la Divinité.

nous parle des actions du Peuple & des Rois, que par raport à Dieu & à la Religion. Ce caractére si singulier & si unique qu'on voit dans des Ouvrages composez en différens tems & par diverses personnes, ne seroit-il pas divin ?

Les seules Loix de Moyse condamnent des crimes qui étoient permis ailleurs.

Du crime contre nature.

N'est-ce pas une puissante preuve de la divinité des loix de Moyse, que ce seul Législateur aît condamné des crimes pratiquez sans remords, parmi toutes les autres Nations, qui les regardoient mêmes comme des choses permises & indifférentes d'elles-mêmes. Ceux qui connoissent l'Histoire de l'Antiquité sçavent qu'un crime abominable, un péché contre nature, que la pudeur ne permet pas de nommer, fut pourtant considéré de tous les autres Peuples, comme une chose indifférente, contre laquelle les loix ne devoient faire ni défense ni réglement. Ce vice si ancien, comme l'histoire de ces Villes qui attirérent sur elles le feu du Ciel, le témoigne; ce vice si généralement pratiqué par toutes les Nations, se trouve interdit par la Loi de Moyse, comme une abomination. D'où vient une si grande opposition entre Moyse & tous les autres Législateurs, disons même, tous les Philosophes ? Les uns regardent comme indifférent & permis, ce que Moyse considére comme quelque chose d'exécrable & digne de la plus sévére punition. Cette contrariété de sentimens, en laquelle le Législateur des Juifs se trouve seul, contre tous les autres ne peut-être trop remarquée. Si la pudeur le pouvoit souffrir, nous pourrions exposer ici la honte de toute l'Antiquité, excepté le seul Peuple de Dieu. Disons-le encore une fois, d'où pouvoit venir une si grande diversité de sentiment ? Ce n'étoit ni du tempérament, ni du climat: la raison seule & la vertu en pouvoient être la cause. Mais d'où vient que ce crime n'a pas été connu par la raison, chez toutes les autres Nations ? Car après tout, la raison éclairée de la loi de Moyse, ne peut s'aveugler à se point, de persévérer dans son ignorance, & de ne pas appercevoir aujourdhui un crime si palpable & si énorme, malgré l'insensibilité de toute l'antiquité à cet égard. Je ne sçai si on peut réfléchir attentivement sur cette défense si conforme à la nature & à la raison, sans reconnoître dans l'esprit de Moyse quelque mou-

mouvement plus qu'humain, quand on pense sur tout aux malheureuses coûtumes de son siécle.

De la fornication. On peut faire les mêmes réfléxions à l'égard de la défense de la simple fornication. Moyse ne veut pas qu'il y ait aucune prostituée au milieu du Peuple de Dieu. Les autres Législateurs n'avoient pas eu seulement la pensée, d'arrêter ces impuretez & ces desordres. Personne ne s'en cachoit, personne n'en avoit honte, non pas mêmes les Philosophes, ni les plus Sages. D'où provenoient ces deréglemens? C'étoit assûrément de deux mauvaises sources. La prémiére, de ce qu'ils n'admettoient aucune autre distinction entre le Vice & la Vertu, que celle-là seule, que les loix y mettoient; l'autre étoit, que les loix ne régloient les actions de la vie, que par raport au Gouvernement de l'Etat. Tout ce qui ne troubloit point les familles ni l'Etat leur étoit indifférent, & les loix n'en prenoient aucun soin. Moyse seul, dans les tems même que les hommes étoient si farouches & si grossiers, à élevé sa vûë jusqu'au Ciel, & a étendu ses loix à toutes ces actions, qui pouvoient contribuer à la pureté de l'ame, cherchant le bien en lui-même, & la vertu dans sa propre essence, & dans la conformité avec cette raison éternelle, que quelques Philosophes avoient tant vantée, sans en bien connoître la nature, ni la véritable étenduë. Ne faut-il donc pas en conclurre, que les vûës de Moyse ont été plus qu'humaines?

De l'exposition des Enfans. Je ne voi pas que les Législateurs se soient occupez à défendre aux péres & aux méres, d'exposer leurs enfans quand il leur plaisoit; quoi-que cette barbarie étouffât la nature, dans ses plus forts mouvemens & dans ses impressions les plus vives. Néanmoins cette coûtume dénaturée, qui engageoit les Péres & les Méres en des demarches si honteuses & si criminelles, dont les bêtes brutes elles-mêmes sont incapables; cette barbare coûtume, dis-je, a été pratiquée de tous les Peuples. Elle servoit d'embellissement au Théatre, & faisoit le sujet des Comédies. Platon lui-même ce sage Platon, vouloit dans ses loix comme le raporte Eusébe, que si une femme après quarente ans devenoit grosse, elle s'efforçât de faire périr son fruit, ou que s'il vénoit au jour, il fût aussi-tôt exposé, sans *Prepar. lib. 13. §. 19.*

sans qu'on lui donnât aucune nourriture. Quelle cruauté! Quelle inhumanité! Parmi les Lacédémoniens si un enfant étoit robuste on le conservoit, s'il étoit foible, ou estropié, on l'exposoit proche du Taygete en un lieu nommé *Apothetas*, à cause, sans doute, de cette exposition. Cette cruelle coûtume duroit encore au tems de Lucien, il en parle dans ses Dialogues. Elien fait mention d'une loi, qui defendoit aux Thébains d'exposer leurs enfans & de les jetter dans le desert. On donne aussi cette loüange à Romulus, d'avoir fait une semblable défense: & Strabon loüe les Egyptiens de ce qu'ils élevoient leurs enfans. Toutes ces défenses font connoître, combien ce procédé dénaturé étoit en vogue. Les Assyriens, ni les Perses n'étoient pas plus humains à cet égard, comme on peut le conjecturer de l'histoire de Sémiramis & de Cyrus, qui furent l'un & l'autre exposez au désert. C'étoit assez l'ordinaire de mettre quelque marque, quelque bijou sur l'enfant, afin qu'on pût le reconnoître au cas qu'il fut élevé par d'autres, comme il paroît par les Comédies des Anciens. Moyse seul de son tems, s'oppose à cette barbarie. C'étoit un meurtre chez les Hébreux, sujet aux peines de l'Homicide. Tous les Docteurs en conviennent, & Tacite a fort bien dit de cette Nation, [e] qu'elle a pris un grand soin de se multiplier, parce qu'il est défendu de tuër aucun de sa postérité. N'est-ce donc pas, une preuve assez sensible de la divinité des loix de Moyse, puisqu'elles se soûtiennent par tout dans les voyes de la raison & de l'équité, sans y faire un faux pas, lorsque toutes les autres s'en égarent & bronchent si lourdement. On donnoit ordinairement aux péres un pouvoir de vie & de mort sur leurs enfans: ç'en étoit trop. Moyse seul à sçû préscrire aux Enfans le respect, l'honneur & l'obéïssance qu'ils doivent à leurs péres & à leurs méres, sans aller jusqu'à cet excès, & à cette extrémité. Cela est sage, cela est divin.

Plutarque en la Vie de Lycurgue.

Lucien. Dial. Cataplus.

Var. Hist. lib. 2. cap. 7.

Lib. 17.

Histor. lib. 3.

Ex. 21. ℣. 17

Des Enchantemens.

Combien voit-on de pratiques puériles & superstitieuses au sujet des enchantemens, desquels non-seulement le simple Peuple étoit prévenu & faussement persuadé, mais le Législateur,

[e] Tacite Histor. lib. 3. parlant des Hébreux, dit, *Augendæ multitudini consulitur, nam & necare quemquam ex agnatis, nefas.*

lateur lui-même, paroît avoir été & trop simple & trop crédule. On lit dans les douze Tables, qui étoient comme nous l'avons vû ci-dessus, la production du bon sens des Grecs & des Romains: on lit, dis-je, dans ces loix, *que si quelqu'un usoit d'enchantement sur la moisson, il devoit être dévoüé à* [d] *Céres, que si quelqu'un composoit ou récitoit un carme, pour porter préjudice à quelqu'un, cela fût puni, comme un crime capital.* Moyse a méprisé ce vain grimoire, sçachant que ce n'étoit qu'une folle superstition. Il n'a rien craint de ce côté-là pour les moissons du Peuple de Dieu: mais il a défendu sous de grosses peines, de s'abandonner à toutes ces sottises impies & criminelles. Les loix Romaines vouloient, *qu'on observât les auspices, & qu'on obéït aux Augures.* On sçait que toute la terre étoit remplie de ces superstitions. On examinoit les entrailles des bêtes, & le vol des oiseaux. On faisoit des présages de plusieurs maniéres. On cherchoit la connoissauce de l'avenir dans les astres, dans les songes, dans les prémiéres paroles qu'on entendoit proférer à quelqu'un. Les Rabbins mêmes, après la venuë de Jesus-Christ, se servoient de cette derniére espéce de pronostic, qu'ils nommérent, *la fille de la Voix*, ou la Voix céleste: enfin on consultoit les Morts. Tous les Peuples ont été entêtez de ces vains Oracles; on ne parloit que de bons ou de mauvais présages, à la rencontre de certains animaux. On en cherchoit dans un tintement d'oreilles, dans un éternuëment, dans un frémissement de corps. Les plus Sages, comme les plus idiots, y avoient égard: & il seroit à souhaiter, qu'il n'en fût demeuré aucun reste parmi le Peuple Chrétien. Les Talismans, les Caractéres magiques étoient recherchez. Ce n'étoit pas seulement en particulier, que ces superstitions se pratiquoient, elles étoient autorisées par les loix & érigées en charges publiques, fort briguées des Grands & des Politiques, parceque si les présages n'étoient pas favorables, on ne pouvoit rien conclurre. Plus d'une fois la malice d'un Augure rompit les assemblées dans Rome, & fit casser,

Cicer. de Leg. lib. 3.

Des prédictions.

Zzz

[d] Dans les fragmens de Dénis d'Halicarnasse, on lit cette Loi: *Qui fruges excantassit Cereri sacer esto. Item si quis carmen occentassit, actitassit, condidissit quod alteri flagitium faxit, capital esto.*

Ciceron au liv. 3. des Loix rapotte cette Loi, *Auspicia servanto, auguri parento.*

ser, ou recommencer la création des Consuls. Le bruit d'une Souris suffisoit souvent à une faction, pour traverser l'election d'un Consul qu'elle n'aimoit pas. Il n'y avoit point de Roi, point de Général, qui ne consultât son Augure, son Devin avant que de passer à l'exécution de quelqu'entreprise, soit qu'il ajoûtât foi lui-même, à ces superstitions, soit qu'il voulût s'en servir, pour animer ses troupes par l'espérance d'un bon succès.

Voilà l'état du Monde, du Sénat Romain & du Peuple, des Rois & des Sujets, des Sages & des Ignorans, toûjours appliquez à ces bagatelles superstitieuses. Comment s'est-il pû faire que Moyse les aît généralement condamnées, & défenduës dans sa Loi sans aucune exception? Quoi n'admirera-t-on pas qu'un seul homme se soit opposé à ce torrent, qui entraînoit toute la Terre? Il parle de Prophétes, & de l'Oracle de l'Urim & du Tummin; parceque c'étoit des voyes par lesquelles le Dieu de l'Univers, le Maître de l'avenir faisoit sçavoir sa volonté. Mais excepté ces deux voyes, toutes les autres étoient interdites au Peuple Israëlite. *Il ne se trouvera point parmi vous aucun qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, ni devin usant de prédictions, ni gens qui fassent des prognostics de tems, ni aucun qui use de présages, ni aucun sorcier. Ni enchanteur usant d'enchantement, ni homme consultant un Esprit de Python, ni diseur de bonne avanture, ni aucun qui interroge les morts.*

Deuter. ch. 18. ℣. 16.

Des Eunuques.

Les Nations de l'Orient admettoient les Eunuques, auprès des Princes, & les employoient au maniment des affaires. Quelques-uns croient que *Bagoas*, dont il est souvent fait mention, signifie en général *Eunuque*. Ces hommes mutilez étant renfermez dans les Palais de ces Rois de si difficile accès, avoient un moyen aisé d'entrer dans leur secret, & de parvenir aux plus grandes charges du Gouvernement. Ainsi dans la suite, la condition d'Eunuque ne fut pas un état dont-on eut honte. J'ose bien assûrer que Moyse fut le seul dans l'Orient, qui osa les noter d'infamie & les bannir *de la congrégation de l'Eternel*: quoi-que les Rois de Juda se soient laissez entrainer dans la suite, à l'exemple de leurs Voisins.

M. Chévreau dans son Histoire.

Deut. 23 ℣. 1.

2 Rois ch. 24. ℣. 12, 15.

Enfin

Des jours heureux & malheureux.

Enfin la derniére remarque que nous voulons faire, c'est au sujet des jours qu'on croyoit heureux, ou malheureux. Il n'y a rien de plus ancien que cette superstition. Hésiode dit qu'un des jours est une * mére & l'autre comme une marâtre. Les Calendriers des Grecs & des Romains les marquoient dans leurs Tables. Si on avoit perdu une bataille, qui eût mis l'Etat en danger, ou s'il étoit arrivé quelque notable malheur, on ne manquoit guéres de proscrire ce jour dans les siécles suivans. Néanmoins pour peu que l'on eût consulté le bon sens, on auroit condamné, ces vaines frayeurs. Car dans la révolution du tems, les mêmes jours d'une année, ne rencontrent pas les mêmes conjonctures ni la même situation de causes, pour produire les mêmes effets. Cependant les Peuples les plus sages étoient fort occupez & fort remplis de cette superstition. Moyse seul en a connu le néant: & non-seulement dans ses loix, mais aussi dans toute l'histoire du Peuple de Dieu, on ne voit pas le moindre vestige, de ces jours heureux & malheureux.

Qu'il y a de grandeur d'ame & d'élévation d'esprit en toutes ces défenses. Ne faut-il pas croire, que l'esprit de Moyse étoit plus épuré & sa raison plus droite, que celle du reste des humains? Nous n'y insisterons pas davantage, parceque pour sentir la force de ce raisonnement, il faut le méditer.

CHAPITRE IX.

Où l'on traitte le même sujet par quelques réfléxions, sur les Loix de Moyse, par raport au Gouvernement.

ON feroit un gros Volume, si on vouloit examiner en particulier les loix de Moyse. Nous ne l'entreprendrons pas: nous nous contenterons d'arrêter l'esprit sur quelques-unes, pour y faire remarquer une sagesse plus qu'humaine.

* Hésiode sur la fin des Oeuvres & des Jours, parle de la différence des jours, & conclut, Ἄλλοτε μητρυιὴ πέλει ἡμέρη, ἄλλοτε μήτηρ

La Loi de Moyse rend la Religion supérieure à l'Etat, malgré toutes les raisons de politique.

Tous les Législateurs n'ont point eu de vûë plus grande & plus noble que le repos ou l'aggrandissement de l'Etat. Comme ils étoient peu pénétrez de l'existence de leurs Dieux & de le vérité de la Religion, on peut remarquer aisément que la Religion étoit sousordonnée à l'Etat, qu'elle cédoit à ses nécessitez & s'accommodoit à ses besoins. Moyse seul rempli des idées de Dieu, & de l'excellence de la Religion, qui comprend nos devoirs envers Dieu & envers les Hommes, n'a pas eu de plus grand dessein, que de conserver la Religion, quoiqu'il en dût couter à l'Etat. Il ne veut pas que son Peuple vaincu, ou soûmis au joug d'un Etranger, participe en façon du Monde à ses idolâtries. Il leur ordonne de choisir plûtôt la mort & les plus dures extrémitez. D'autre côté il ne veut pas, que son Peuple vainqueur aît aucune complaisance, pour l'idolâtrie des Peuples vaincus. Cependant il ne faut pas être grand politique, pour prévoir les troubles, que cette rigueur pourroit causer dans l'Etat. Aussi ne voit-on pas que les Athéniens, les Lacédémoniens, ni les Romains, ayent jamais poussé à la revolte, les Nations qu'ils avoient soûmises, pour leur avoir interdit l'exercice de leur idolâtrie. Les Perses seuls brûlérent les Temples des Grecs: mais ce n'étoit pas, par aucun mouvement de zéle, ils n'agissoient que par animosité & par les fureurs de la guerre: à quoi il faut ajoûter, que ces Peuples ne vouloient point de Temples, & disoient que c'étoit une folie, de prétendre y renfermer la divinité.

Pour le Législateur des Juifs, le service de Dieu étoit son principal dessein. Comme Dieu s'étoit choisi ce Peuple & qu'alors chaque Nation avoit sa divinité, la guerre entre Peuple & Peuple, sembloit en quelque maniére commettre les Idoles avec le vrai Dieu, dans ces tems d'ignorance & d'idolâtrie. En ces malheureux tems, où Dieu avoit abandonné les hommes à eux-mêmes jusqu'à ce que la vérité commise au Peuple Juif, se répandît dans l'Univers, en ces malheureux tems, dis-je, la vérité se soûtenoit comme par les armes. Dieu se nommoit l'*Eternel des armées*, & quand son Peuple étoit victorieux, il vouloit qu'il brisât les Idoles, qu'il démolît les bocages, sans consulter la prudence humaine, sans crain-

dre

dre de mettre au desespoir des Peuples subjuguez, en voyant les Objets de leur dévotion brisez & anéantis. *Vous démolirez,* dit la Loi, *leurs Autels, vous briserez leurs statuës, vous couperez leurs bocages & brûlerez au feu leurs images taillées.* La Politique des autres Nations n'en usoit pas de même: Rome s'accommodoit de la Religion des Vaincus, & donnoit place à leurs Dieux dans son Capitole.

Deut. ch. 7. ℣. 5.

On ne trouve guéres de Législateur, si hardi que d'avoir osé défendre qu'on n'adjoûtât, ni qu'on ne diminuât rien à ses Loix. Tout étoit soûmis au bien de l'Etat. C'étoit le grand & l'unique principe, à quoi les Loix, les Coûtumes, la Religion même, tout devoit céder & se soumettre. Moyse seul veut que tout ploye sous ses Loïx. Il ne connoît ni miséres, ni profit, ni trouble, ni repos, ni paix, ni guerres capables de faire une exception. *Vous n'ajoûterez rien à la parole que je vous commande & vous n'en diminuerez rien, afin de garder les commandemens de vôtre Dieu, que je vous propose.*

La Loi de Moyse ne peut recevoir de changement.

Deut. ch. 4. ℣. 2.

Les autres Législateurs pour donner plus de force à leurs Loix, avoient bien parlé de quelque Divinité; mais comme ils étoient convaincus de l'imposture, ils n'en parloient qu'en passant, & comme en tremblant, sans s'y arrêter, & n'avoient garde de poser ce fait comme une vérité fondamentale, & comme le grand principe de leurs conséquences, parceque la prudence ne veut pas, qu'on insiste long-tems sur un mensonge, ni qu'on donne le loisir de l'envisager & de l'examiner, bien loin d'en faire l'unique appui de conséquences importantes. Mais Moyse, assûré qu'il étoit, que le Peuple étoit témoin de tout ce qu'il disoit, les oblige continuellement d'y faire réfléxion: *Où est,* dit-il, *la Nation si grande, qui aït ses Dieux près de soi comme nous avons l'Eternel, en tout-ce en quoi nous l'invoquons? Et où est la Nation si grande qui aït des statuts & des droits justes, comme est toute cette Loi-ci, que je mets aujourdhui devant vous? Seulement prend garde à toi & gardes avec soin ton ame, depeur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont vûës, & depeur qu'elles ne se départent de ton cœur tous les jours de ta vie: mais que tu les enseignes à tes enfans & aux enfans de tes enfans. Au jour que tu te tins devant l'Eternel ton Dieu en Horeb, après que l'Eternel m'eut*

La Loi de Moyse parle avec assûrance de l'Existence de Dieu.

Deut. ch. 4. ℣. 7. & suiv.

m'eut dit : Assemble moi le Peuple, afin que je leur fasse entendre mes paroles qu'ils apprendront, pour me craindre tout le tems qu'ils seront vivans sur la terre, & pour les enseigner à leurs enfans. Et que vous vous approchâtes & vous tintes sous la montagne. Or la montagne étoit ardente de feu jusqu'au milieu du Ciel, & il y avoit ténébres, nuées & obscurité. L'Eternel vous parla du milieu du feu. Vous entendiez bien une voix qui parloit, mais vous ne voyez aucune ressemblance. Il vous fit entendre son alliance, qu'il vous commanda d'observer, sçavoir dix Paroles, qu'il a écrites en deux Tables de pierres.

C'est parler sans contredit avec beaucoup de confiance, & tant d'assûrance ne s'accorde guéres avec l'imposture. Mais encore de quelle nature seroit cette imposture? Si cette Loi n'eût servi qu'à un vain honneur de la Nation, on pourroit s'imaginer, que le Peuple Israëlite n'auroit pas voulu contredire son Législateur; qu'ils auroient mieux aimé consentir à une fourbe si grossiére, & en imposer à leur postérité. Mais elle étoit le fondement de mille ordonnances difficiles & épineuses, & ce mensonge supposé n'alloit qu'à consacrer une imposture, qui assujettissoit ce Peuple sous un joug de cérémonies inutiles & accablantes. A quoi leur servoit la circoncision, & tant de souillures cérémonielles, qui consumoient tout leur tems & les exposoit à la raillerie des autres Peuples?

La Loi de Moyse ne souffre point d'Idole, & surquoi cette deffense si opposée aux desirs du cœur est fondée.

Alors chaque Nation avoit ses Idoles, & le genre humain se plaisoit à ces Dieux *qui marchoient devant eux*. Moyse leur défend d'en avoir, ni de se représenter la Divinité sous la forme d'aucune créature. C'étoit faire violence à la fausse dévotion du cœur. Sur quoi fonde-t-il cette défense? Sur l'histoire que nous avons raportée, parce qu'ils avoient entendu la voix de Dieu sur la montagne, sans voir aucun objet.

Deut. 4. ℣. 15. & suiv.

Vous prendrez donc bien garde à vos ames, car vous n'avez vû aucune ressemblance, au jour que l'Eternel vôtre Dieu vous a parlé en Horeb du milieu du feu, depeur que vous ne vous corrompiez & ne vous fassiez quelqu'image taillée, ou quelque ressemblance qui vous représente quelque chose qui soit effigie de mâle ou de femelle; ou aucune représentation de quelque bête qui soit en la terre, de quelqu'oi-

qu'oiseau qui vole sous les Cieux, de quelque reptile qui rampe sur la terre, ou de quelque poisson qui nage dans les eaux. Depeur aussi qu'élevant tes yeux aux Cieux, & qu'ayant vû le Soleil, la Lune & les Etoilles & toute l'armée des Cieux, tu ne sois poussé à te prosterner devant ces choses & à les servir, vû que l'Eternel ton Dieu les a départies à tous les Peuples qui sont sous le Ciel universel. En un autre endroit il dit: *Or il avint que si-tôt que vous eutes entendu cette voix du milieu des ténébres, car la montagne étoit tout en feu, vous, sçavoir les Chefs de vos Tribus & vos Anciens, vous vous approchâtes de moi & me dites: Voici l'Eternel nôtre Dieu nous a fait voir sa gloire & sa grandeur, & nous avons oui sa voix du milieu du feu: aujourdhui nous avons vû que Dieu a parlé avec l'homme & que l'homme est demeuré en vie. Et maintenant pourquoi mourrions nous? Car ce grand feu-là nous consumera. Si nous entendons encore une fois la voix de l'Eternel nôtre Dieu, nous mourrons. Car qui est l'homme, quel qu'il soit, qui aît entendu comme nous, la voix du Dieu vivant, parlant du milieu du feu & soit demeuré en vie. Approche toi donc & écoute tout ce que l'Eternel nôtre Dieu dira, puis tu nous rediras tout ce que l'Eternel nôtre Dieu t'aura dit & nous l'écouterons & le ferons.* Deut. 5. ℣. 23. & suiv.

Il faut ici se souvenir de ce que nous avons prouvé, que l'histoire de Moyse n'est pas un Ouvrage qui aît paru plusieurs siécles après les événemens, qu'elle raconte & qu'elle auroit pû supposer. Nous avons montré qu'elle a vû le jour au tems, qu'elle dit, & toutes les autres histoires le supposent. C'est de ce grand principe de la divinité de ces loix, que Moyse tire tant de conséquences, qui supposent la crainte ou la protection de Dieu. *Enquiers toi des prémiers tems qui ont été avant toi, depuis le jour que Dieu a créé l'homme sur la Terre, & depuis un bout des Cieux jusqu'à l'autre, si jamais rien a été fait comme cette grande chose, si rien de semblable a été entendu. Sçavoir si un Peuple a oui la voix de Dieu, parlant du milieu du feu, comme tu l'as entenduë & soit demeuré en vie. Ou si Dieu a fait une telle épreuve venant pour prendre à soi une Nation du milieu d'un autre Peuple par des épreuves, par des signes & des miracles, par des batailles, & avec une main forte & un bras étendu, & par des choses extrêmement terribles selon tout ce que l'Eternel vôtre* Deut. 4. ℣. 32.

Dieu a fait en Egypte sous vos yeux & en vôtre faveur. Ce qui t a été montré afin que tu connûsses, que l'Eternel est celui qui est Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre que lui. Et ailleurs il les prend à témoin de ce qu'il leur dit. *Vous avez vû tout ce que l'Eternel a fait en vôtre présence au pays d'Egypte, à Pharaon, à tous ses Serviteurs & à tout son Pays. Et je vous ai conduits quarente ans par le désert, sans que vos vétemens se soient usez sur vous. Vous n'avez point mangé de pain, ni bû de vin, ni de cervoise afin que vous connoissiez que je suis l'Eternel vôtre Dieu.* Cela passe de beaucoup l'imposture, & si cette histoire n'est pas véritable, c'est la plus grande de toutes les extravagances. Cependant c'est un principe, sur lequel Moyse appuye continuellement. Il ne veut pas que le Peuple craigne des Ennemis beaucoup plus forts que lui, en nombre & en force, parceque ce Dieu qui leur avoit parlé du milieu du feu, les détruiroit. *Ne les craignez point, car l'Eternel vôtre Dieu est celui qui combat pour vous.* On comprend bien qu'on peut animer des soldats, par quelque songe, par quelqu'augure, par quelque présage d'un heureux succès: mais qu'on les méne au combat, se confiant sur le bras d'une Divinité, qui les a déja protégez par beaucoup de miracles qu'ils ont eux-mêmes vûs; c'est une hardiesse si folle, au cas que les faits ne soient par certains, qu'elle passe toute imagination. *Si tu dis en ton cœur, ces Nations-là sont en plus grand nombre que moi, comment les pourrai-je déposséder? Ne les crain point, mais qu'il te souvienne de ce que l'Eternel ton Dieu a fait à Pharaon & à tous les Egyptiens, de ces grandes épreuves que tes yeux ont vûës, des signes, des miracles, de la main forte & du bras étendu avec lequel l'Eternel ton Dieu t'a fait sortir hors d'Egypte. Il sera de même à tous ces Peuples dont tu pourrois avoir peur. L'Eternel ton Dieu envoïera mêmes des frélons jusqu'à ce que soient péris ceux qui resteront, & ceux qui se seront cachez de devant toi. Tu ne t'effrayeras point à cause d'eux: car l'Eternel ton Dieu, le Dieu fort, grand & terrible est au milieu de toi.* Seroit-il possible qu'un Législateur sage & prudent eût voulu toûjours appuyer & faire ferme sur une imposture, sur une chimére! Non sans doute. On ne peut pourtant disconvenir, que Moyse n'aît été non-seulement le prémier, mais

Deut. ch. 29.

Deut. 3. ℣. 22.

Deut. 7. ℣. 17. & les suiv.

mais encore le plus ſage de tous les Légiſlateurs. On doit être fort perſuadé, que ſi on eût pû douter tant ſoit peu, de ces faits extraordinaires, de ces miracles ſurprenans, il auroit paſſé légérement par-deſſus, car il ne faut pas être fort aviſé, pour ſçavoir qu'on ne doit pas trop inſiſter, ſur un menſonge, ni ſur une fourbe.

Les loix de Moyſe vont au ſoulagement du petit peuple.

Le grand deſſein des Loix, tendant au repos de la Société, le Légiſlateur doit avoir principalement en vûë, d'empêcher que les Grands n'oppriment les autres. La populace fit grand bruit dans Athénes, pour obtenir quelque remiſe de leurs Créanciers, comme Diogéne Laërce nous l'apprend dans la Vie de Solon. Combien de ſéditions vit-on autrefois dans Rome, parceque le petit Peuple opprimé, ſe rebella contre les Grands? On compoſa les douze Tables, pour appaiſer ces troubles & y apporter du reméde: mais ce fut inutilement. Cette playe ſaigna toûjours, elle ſervit de prétexte à tous les ambitieux pour opprimer le Sénat, & cauſa enfin la ruïne de la République.

Des Etrangers.

Mais on ne peut rien concevoir de plus ſage, que les loix de Moyſe, au ſujet des Etrangers, des Pauvres, des Veuves & des Orphelins, & touchant les Eſclaves. Il ne veut pas, il eſt vrai; que les Iſraëlites s'allient avec les Etrangers, depeur *Deut. 7. ỽ. 3.* que ces alliances ne leur ſoient des piéges, qui les faſſent égarer & les détournent du ſervice de Dieu. Mais après cette précaution, il commande qu'on ait pour les Etrangers, qui ſe trouveroient au milieu d'eux, toute ſorte de douceur & d'humanité. *Tu ne fouleras point, ni n'opprimeras l'Etranger; car* *Exod. 22. ỽ. 21.* *vous avez été Etrangers au pays d'Egypte.* Cette Loi eſt ſouvent répétée. *Si quelqu'Etranger ſéjourne en vôtre pays*, eſt- *Levit. 19.* il dit au Lévitique: *Vous ne lui ferez point de tort. L'Etranger* *ỽ. 33.* *qui ſéjourne entre vous, vous ſera comme celui qui eſt né entre vous & vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez été Etrangers au Pays d'Egypte. Je ſuis l'Eternel vôtre Dieu.* D'où vient, je vous ſupplie, cette Sauvegarde; *je ſuis l'Eternel vôtre Dieu*, appoſée perpétuellement à la Loi, ſi ce n'eſt, parceque les Iſraëlites ne pouvoient douter de l'exiſtence de Dieu? Si Moyſe leur en eût voulu impoſer, il n'auroit

pas répété si souvent sa chimére, disons-le sans blasphême.

De l'enlévement des hommes. Voyez Homére Iliade 1.℣.150. & seqq. & Odyss. lib. 3. & lib. 24.

Il n'y avoit rien de plus ordinaire dans la prémiére antiquité, que l'enlévement des hommes. On ne se faisoit aucune honte de cette barbare pyraterie. Les histoires anciennes sont pleines de ces violences, il faudroit l'ignorer entiérement pour en douter. Je ne me souviens pas d'avoir lû que les Législateurs l'eussent défendu. Moyse seul, s'oppose à ces coûtumes sauvages, du tems de la plus barbare antiquité. *Celui qui aura dérobé un homme & l'aura vendu, ou s'il est trouvé entre ses mains, on le fera mourir de mort*

Exod. 21. ℣. 16

Des Veuves & des Orphelins. Exod. 22 ℣. 22. & suiv.

Peut-on voir plus de sagesse & d'humanité qu'en ordonne Moyse, à l'égard des Veuves & des Orphelins. *Vous n'affligerez point la Veuve ni l'Orphelin, si vous les affligez en quoi-que ce soit, & qu'ils crient à moi tant soit peu, certainement j'entendrai leur cri. Alors ma colère s'embrasera & je vous tuërai par l'épée. Vos femmes seront Veuves & vos enfans Orphelins.*

Des Pauvres.

Pour les pauvres, combien de beaux & de divins réglemens ne lit-on pas dans ces loix de Moyse? S'agit-il des aumônes? Il y avoit des dîmes pour les pauvres. On ne devoit pas achever la moisson de son champ, ni vendanger sa Vigne, ni batre ses Oliviers avec la derniére exactitude. Au contraire, il falloit en laisser quelque reste aux Pauvres, & le revenu de la septiême année leur étoit commun avec les propriétaires. S'agit-il de leur prêter? Ecoutez la Loi: *Si tu prêtes quelqu'argent à mon Peuple, sçavoir au Pauvre qui est avec toi, tu ne te porteras point envers lui, à la façon des Usuriers: Vous ne mettrez point sur lui d'usure. Si tu prens en gage le vêtement de ton prochain en quelque sorte que ce soit, tu le lui rendras avant le Soleil couché. Car cela seul est sa couverture, c'est son vêtement pour sa peau, où coucheroit-il? S'il avient donc qu'il crie à moi, je l'entendrai, car je suis miséricordieux.* Deplus il ne veut pas qu'on différe de payer le salaire d'un pauvre ouvrier, *le loyer de ton mercenaire ne demeurera point par devers toi, jusqu'au lendemain.* Ailleurs cette même loi est répétée en termes plus exprès. *Tu ne feras point de tort au mercenaire pauvre & nécessiteux d'entre tes fréres, ou d'entre les étrangers qui demeurent en ton Pays, en quelqu'une de tes demeures. Tu lui donneras son loïer le jour même qu'il*

Exod. 22. ℣. 25. & suiv.

Deut. 24. ℣. 14.

qu'il aura travaillé, avant que le Soleil se couche: car il est pau-
vre & c'est ce à quoi s'attend son ame, afin qu'il ne crie point con-
tre toi à l'Eternel & qu'il n'y aît point de péché en toi. On lit en
ce même Chapître cette ordonnance touchant le prêt & les
gages. *On ne prendra point pour gage les deux meules, non pas* ℣. 6.
même la meule d'enhaut, parce qu'on prendroit la vie de son pro- ℣. 10.
chain en gage. Et un peu plus bas: *Quand tu auras droit d'exi-*
ger de ton prochain quelque chose qui te soit dûë, tu n'entreras point
en sa maison pour prendre son gage: mais tu te tiendras dehors &
l'homme duquel tu exiges le gage te l'apportera dehors: & si l'hom-
me est pauvre, tu ne te coucheras point, ayant encore son gage: mais
tu ne manqueras point à lui rendre son gage, si-tôt que le Soleil sera
couché, afin qu'il couche dans son accoûtrement & te bénie, & ce-
la te sera justice devant l'Eternel ton Dieu. La raison la plus
épurée, ne peut se représenter rien de plus raisonnable ni de
mieux conçû.

Si on examine ces loix de Moyse, touchant les Serviteurs *Des Serviteurs.*
& les Esclaves, on ne trouvera rien qui ne soit digne d'admi-
ration. Toutes les autres Nations avoient dépouillé l'huma-
nité à l'égard de leurs Esclaves. On eût dit que les malheurs
de la vie, qui précipitoient un homme dans la servitude, le
réduisoit en même tems au rang des bêtes. Les loix donnoient
un pouvoir absolu de vie & de mort sur ces misérables: c'étoit
un héritage dont chacun pouvoit disposer à son plaisir. Il est
vrai que les Athéniens & généralement tous les Grecs, furent
quelques tems sans avoir des Esclaves, comme Hérodote nous
l'apprend sur la fin de son sixième Livre. Mais cette coûtume
étoit en usage dans l'Orient & en Egypte dès la prémiére anti-
quité. Les Lacédémoniens ayant vaincu les Ilotes, les soû- *Plutarque dans la Vie de Lycurgue.*
mirent à une si dure captivité que d'abord que les Ephores en-
troient en charge, ils commençoient à leur déclarer la guerre,
afin qu'il n'y eût point de crime de les mettre à mort. Et mê-
me souvent les Lacédémoniens, alloient de côté & d'autre pour
tuer ceux qui paroissoient les plus robustes. Les Esclaves fai-
soient une principale partie des richesses des Anciens. L'His-
toire sainte en donne plus de trois cens au Patriarche Abra-
ham. Athénée remarque sur les Croniques d'Etésicles *Athénée lib. 6. ch. 10.*

que Démetrius le Phalérien trouva dans Athénes la cent dixiéme Olympiade, vingt-un mille Citoyens, dix mille Habitans étrangers & quatre cent mille Serviteurs. Le même Auteur dit, que Chrysippe mettoit une distinction entre *serviteur* & *domestique*, parceque le serviteur pouvoit être affranchi: mais le domestique étoit toûjours esclave: les Historiens néanmoins n'observent guéres cette distinction.

Id. Ib. ch. 19.

δοῦλος & οἰκέτης.

Casaubon remarque qu'on leur donnoit ordinairement des noms d'une ou de deux syllabes, afin, sans doute, de les appeller plus facilement. On doit remarquer que la conduite des Anciens à l'égard de leurs Esclaves passoit d'un excès à l'autre, d'une maniére ridicule. Car le même Athénée nous apprend que ces Maîtres qui traittoient leurs Esclaves avec tant de rigueur les régaloient aux jours de la fête de Saturne, & les servoient eux-mêmes à table. Cette coûtume étoit presque universelle. Elle se pratiquoit à Rome, en Gréce & à Babylone au mois *Loi.*

Casaub. in Athen. lib. 14.

Lib. 14. cap. 10.

Voyez Alex. ab Alex. Genial. Dict. lib. 2. cap 22.

Moyse seul, ce prémier & ce grand Législateur a fait des réglemens, touchant les Serviteurs, qui passent la sagesse humaine. Prémiérement il ordonne dans le Décalogue, qu'on laissât reposer & les serviteurs & les bêtes le septiéme jour. La nature, elle-même, n'est pas toûjours en travail, il faut avoir quelque relâche, pour durer. *Six jours tu travailleras, mais le septiéme est le repos de l'Eternel ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en ce jour, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni ton étranger qui est dans tes portes, afin que ton serviteur & ta servante se reposent comme toi, & qu'il te souvienne que tu as été sous la servitude d'Egypte.*

Exod. 20. ℣. 9, 10.

Deut. 5. ℣. 14.

Un Maître avoit un pouvoir absolu de vie & de mort sur son Esclave, comme sur ses bêtes. Moyse a borné ce pouvoir: *Si quelqu'un a frappé son Esclave d'un bâton, desorte qu'il soit mort sous sa main, on ne manquerà pas d'en faire punition. Toutefois s'il survit un jour ou deux, punition n'en sera point faite, car c'est son argent.* Cette exception est extrémement sage: plus on la médite plus on y trouve d'équité. *Si quelqu'un frappe l'œil de son serviteur, ou de sa servante, & lui gâte*

Exod. 21. ℣. 20, 21.

Exod. 21. ℣. 26, 27.

te l'œil, il l'affranchira pour son œil. Que s'il fait tomber une dent à son Esclave, il l'affranchira pour sa dent. Mais ce Législateur avoit encore donné à l'Esclavage des bornes beaucoup plus étroites. *Si tu achètes un Esclave Hébreu, il te servira six ans, & au septiéme il sortira pour être franc sans rien payer. S'il est venu avec son corps seulement, il sortira avec son corps. S'il avoit une femme, sa femme aussi sortira avec lui. Si son Maître lui a donné une femme qui lui ait enfanté fils ou filles, la femme & les enfans seront à son Maître: mais il sortira avec son corps. Que si l'Esclave dit franchement, j'aime mon Maître, ma femme & mes enfans, je ne sortirai point franc. Alors son Maître le fera venir devant les Juges & le fera approcher de la porte, ou du poteau & son Maître lui percera l'oreille d'une alêne, & il lui servira à toûjours.* Ce terme de *toûjours*, ne se doit étendre que jusqu'au tems du Jubilé. Car la loi du Jubilé, qui se trouve au Chapître 25 du Lévitique ordonnoit qu'en la cinquantiême année, toute sorte de ventes & d'achats finît, & que chacun retournât en sa possession; desorte que l'achat d'Esclave, de maison, & de terre, n'étoit proprement que [a] l'achat de l'usufruit jusqu'au tems du Jubilé. Moyse vouloit encore que l'humanité à l'égard des Esclaves s'étendît plus loin, qu'à la seule Liberté. *Quand tu renvoïeras ton Esclave franc d'avec toi, tu ne le renvoïeras point vuide: mais tu ne manqueras point de le charger de quelque chose de ton troupeau, de ton aire, & de ta cuve. Tu lui donneras de ce en quoi l'Eternel ton Dieu, t'aura bênit.* Moyse ordonne, que le Maître perçat d'une alêne l'oreille de son Serviteur, lorsqu'il vouloit demeurer avec lui au delà de la septiême année. Je ne sçai, si on ne pourroit point dire, que c'étoit une marque de servitude qu'il lui imprimoit, comme les autres Nations avoient accoutumé de faire à leurs Esclaves. Xénophon nous apprend que les Esclaves avoient accoûtumé de porter une marque publique sur leur corps. On voit des médailles ou les Samiens, sont appellez *Stigmatisez*, *Samii Literati*, parceque le nombre de leurs Citoyens étant fort dimi-

Exod. 21. ℣. 2. & suiv.

Deut. 15. ℣. 13.

Lib. 1. Rer. Memorab. δημοσίῳ σημάντρῳ.

[a] L'usufruit n'est autre chose selon les Jurisconsultes Instit. lib. 2. titr. 4. que *Jus alienis rebus utendi, fruendi salvâ rerum substantia.* Ce qui s'étend à toutes les choses qui ne se consument pas, par l'usage.

diminué, ils affranchirent leurs Esclaves & leur donnérent droit de bourgeoisie. Nous ne rapporterons pas les ordonnances de Moyse, en faveur des filles esclaves. On peut les lire dans le Chapitre 21 de l'Exode, & y remarquer autant de sagesse que d'humanité.

De la Loi de Jubilé.

Mais il faut considérer plus attentivement la Loi du Jubilé. C'étoit un fondement inebranlable du repos de l'Etat. Ce qui a troublé ordinairement les Républiques, venoit d'une trop grande puissance, que quelques-uns des Citoyens aquéroient. On s'étoit fort appliqué dans Athénes & ailleurs à prévenir cet excès de crédit & de pouvoir. Les Athéniens avec toute leur sagesse avoient été contraints, de pratiquer une espéce d'exil contre la justice & l'équité. On le nommoit l'*Ostracisme*, parce qu'on écrivoit sur un têt les noms de ceux qui pouvoient être suspects, par leur trop grand crédit. A Syracuse on l'écrivoit sur une feüille d'olivier & il se nommoit *Pétalisme*, mais il ne dura pas long-tems. Un nommé Clisthéne fut le prémier qui introduisit dans Athénes l'*Ostracisme*, & qui en fut le prémier puni. D'autres croient qu'il fut inventé du tems de Théséе. Il y en a qui le rapportent au siécle de Pisistrate, & qui disent qu'Hipparque fut le prémier puni de cet exil. Quoiqu'il en soit, on bannissoit souvent un honnête homme pour dix ans, par la seule raison qu'il avoit bien servi la République, & qu'il étoit aimé des Citoïens. On ne peut rien faire de plus injuste, quelle qu'en fût la raison d'Etat. Mais Moyse va au devant de toutes ces craintes politiques. Il falloit, par la Loi du Jubilé, que les maisons & les terres retournassent à leur ancien Possesseur: desorte que le pouvoir d'un Citoyen ne pouvoit ni trop s'accroître ni devenir suspect, puisque d'ailleurs ce Peuple étant sans négoce, ses richesses ne consistoient ordinairement que dans le revenu des héritages de ses Péres.

Diod. de Sicile lib. 11.

Elien. Hist. lib. 13. cap. 24.

Théophraste dans Suidas. Eusebe en ses Cron. le Scholiast. d'Aristoph.

Diod. de Sicile, & Harpocration.

Des Loix en faveur des Infirmes.

On peut dire sans exaggération, que le soin de ce Législateur est extraordinaire & sa vûë plus qu'humaine. Combien d'égards veut-il qu'on aît, pour les personnes affligées de quelqu'infirmité. *Tu ne parleras point mal du sourd & ne mettras point devant l'aveugle, rien qui soit capable de le faire trébucher:*

Levit. 19 ℣ 14.

bucher: mais tu auras peur de ton Dieu. Je suis l'Eternel. Il veut qu'on respecte la vieillesse. Dans les commencemens de la République Romaine, les Vieillards y furent en grand honneur: on ne trouvoit rien de plus digne d'être honoré que la Vieillesse. Les Jeunes gens avoient des égards pour les personnes âgées, qui approchoient d'un culte religieux. Cette coûtume étoit venuë de Lacédémone, où Lycurgue avoit ordonné qu'on honorât la vieillesse sur toutes choses. Mais Aulu-Gelle nous apprend, que quand Rome voulut augmenter ses forces, les Vieillards inutiles à ces projets, virent tomber les égards qu'on avoit pour eux. La Politique l'emporta sur le droit de la nature, & par la loi Julie, celui des Consuls qui étoit marié & qui avoit le plus d'enfans, entroit en charge le prémier, préférablement à son Collégue. Mais Moyse toûjours inébranlable sur la Justice & sur l'équité, veut qu'on respecte la Vieillesse sans aucune exception. *Léve toi devant les cheveux blancs & honore la personne de l'ancien, & aye peur de ton Dieu; Je suis l'Eternel.* Il veut que la crainte de Dieu, soit le grand motif de ce respect, parce que le Magistrat n'avoit aucun droit de punir cette irrévérence.

Des Vieillards.

Aul. Gell. liv. 2. cap. 15.

Levit. 19. ℣. 32.

Si on examine les loix de Moyse, sur le devoir des Juges, sur les jugemens & sur les peines, on y trouvera tant de prudence, tant d'équité, que leur divinité se fera sentir. Les plus sages Gouvernemens ont été fort occupez à régler le devoir des Magistrats, afin de les conduire dans les voyes de la Justice & prévenir toutes sortes de prévarications. Moyse en peu de mots renferme, tout ce qu'on peut concevoir de plus sage & de plus utile à ce dessein. *Tu ne pervertiras point le droit, & tu n'auras point égard à l'apparence des personnes. Tu ne prendras aucun présent,* [b] *car le présent aveugle les yeux des Sages & renverse les paroles des Justes.* Il recommande ailleurs aux Juges de n'avoir aucun égard aux miséres ni à la pauvreté, pour se laisser émouvoir à une injuste compassion, *Tu n'honoreras point le chétif en son procès.* Mais il veut principalement qu'on ne néglige point le droit des pau-

Deut. 16. ℣. 19.

Exod. 23. ℣. 3.

[b] C'est ce que le droit Romain appelle *crimen repetundarum.* Instit. lib. 4. tit. 18.

℣. 6. pauvres. *Tu ne pervertiras point le droit de l'indigent qui est parmi toi en son procès. Tu n'opprimeras point l'Etranger, car vous sçavez ce que c'est, que d'être étrangers.* La loi pour les peines
Exod. 21. ℣. 23. & suiv. étoit, *s'il y a cas de mort tu donneras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, playe pour playe, meurtrissure pour meurtrissure.* On dispute fort si on doit entendre ces ordonnances à la lettre, ou si la loi enjoint seulement, de proportionner le plus qu'il est possible la peine, au crime, soit par une amande, ou de quelqu'autre maniére. Les Docteurs Hébreux sont dans ce dernier sentiment, qui paroît plus conforme à la raison & à l'équité. Car si on entendoit à la rigueur les paroles de la loi, une République, un Etat se verroit bientôt peuplé d'invalides & d'estropiez. Outre, que dans ce même Chapitre,
℣. 18. Moyse ordonne que *si quelques-uns se battent & que l'un ait frappé l'autre d'une pierre ou du poing, dont il ne soit point mort; mais en soit tombé au lit. S'il se léve & marche dehors s'appuyant sur son bâton, celui qui l'aura frappé rendra l'intérêt de ce qu'il a chomé & le fera guérir entiérement.* Il est fort vrai-semblable que ces paroles expliquent la loi du Talion. Cosri remarque néanmoins que les Caraïtes observent cette loi à la lettre: c'est sans doute en haine de la tradition. Quoi-qu'il en soit, on ne peut douter que cette loi du Talion n'ait été ob-
Lib. 11. servée à la lettre, par d'autres Nations. Car Diodore de Sicile nous apprend qu'elle fut réformée chez les Thuriens, à cause qu'un borgne ayant eu l'œil crévé, & étant rendu aveu-
Agell. Noct. lib. 20. cap. 1. Voyez aussi Alex. ab Alex. lib. 6. cap. 10. glé, la peine du Talion, n'y eut pas mis l'égalité. Aulu-Gelle raporte [c] une dispute sur le Talion, que la loi des douze Tables ordonnoit, au cas que le Criminel n'accordât pas avec sa Partie. Et Sext-Cécilius répond dans cet Auteur, aux difficultez du Philosophe Favorin.

Des Asyles. On peut dire que presque toutes les Nations ont trop étendu le droit d'asyle, ou qu'on en a mal usé. Les Temples & les Autels jouïssoient par tout de ce droit pour quelque crime que ce

[c] Aulugelle au liv. 20. dans le chap. 1. raporte cette Loi du Talion en ces termes, *si membrum rupit, ni cum eo pacit, talio esto.* La Loi d'Athénes étoit si exact sur la peine du Talion, qu'elle ordonnoit qu'on crévât les deux yeux, à celui qui auroit crévé l'œil d'un borgne. Voyez M. Petit. de Leg. Att. Tit. 3. de Damnis.

ce fût. Quelques Lacédémoniens ayant été enfermez dans Athénes après la mort de Codrus, se retirérent à l'Aréopage, proche des Autels des Euménides, & on leur fit grace. C'est le prémier exemple du droit d'Asyle qu'on trouve chez les Grecs. Cette coûtume étoit fort générale. Plaute fait souvent embrasser un [a] Autel à des Esclaves qui craignent le châtiment. Cadmus accorda le droit d'Asyle à la Ville de Thébes quand il la bâtit: plusieurs imitérent son exemple. Les sépulcres des Héros jouïssoient én plusieurs endroits de ce privilége, comme aussi les statuës des Empereurs. Cet abus alla si loin qu'on fut obligé de le réformer, car l'impunité des crimes, ne peut d'elle-même que troubler la Société. On peut comprendre ce que peut une fausse dévotion, par l'histoire de Pausanias qui étant convaincu de crime de lése-majesté, se retira au Temple de Minerve, où les Lacédémoniens aimérent mieux le faire mourir de faim en murant la porte, que d'user de violence pour l'en retirer. On étoit allé même jusques-là, que de parler d'asyle pour les bêtes. Tibére se crût obligé, par quelque motif que ce fût, de corriger ces abus, & de retrancher ce droit d'Asyle en beaucoup de lieux. Mais cela ne dura pas long-tems. *Alex. ab Alex. lib. 4. cap. 12. Id. lib. 3. cap. 20.*

Pour le Législateur des Juifs, il n'admet aucun asyle en faveur des crimes commis volontairement & de dessein formé. *Si quelqu'un s'estléve de propos déliberé contre son prochain, pour le tuër, tu le tireras de mon Autel afin qu'il meure.* Les Docteurs des Juifs n'accordent à l'Autel le droit d'Asyle, qu'au même cas, que Moyse avoit excepté, sçavoir pour les meutres commis par hazard, pour lesquels, il avoit ordonné des Villes de refuge. On peut encore ici remarquer sa sagesse en ce qu'il vouloit, que le meurtrier s'éloignât des yeux des parens du mort. Il ne vouloit pas mêmes qu'on les tirât en cause, s'ils avoient tué le meurtrier, avant qu'il eût atteint une de ces Villes de refuge accordant cette impunité à la douleur & aux boüillons du sang. Il ne faut pas oublier ici en passant de remarquer, la circonspection de laquelle Moyse se sert, pour soûmettre tous les événemens à la Providence & ne rien donner au hazard. *Exod. 21. ℣. 14.* *Deut. 19. ℣. 5, 6.*

[a] Plaute Mostellar. Act. 5. Scen. 1. *Ego interim hanc aram occupabo.*

Exod. 21. ℣ 13. Car parlant des meurtres faits sans aucun dessein, il dit: *Toutefois celui qui n'aura point aguetté; mais Dieu par occasion l'aura fait rencontrer sous sa main, je t'ordonnerai un lieu auquel il s'enfuira.*

Des témoins. Deut. 17. ℣. 6, 7. *Deut.* 19. ℣. 15. La loi ordonnoit, qu'on ne décidât rien que sur le témoignage de deux ou de trois témoins, & elle vouloit qu'en cas de punition de mort, la main des témoins fût la prémiére, sur le Criminel, afin que le témoin reconnût qu'il se rendoit responsable de son sang, si son témoignage n'étoit pas véritable.

De l'Homicide. Exod. 21. L'Homicide est quelque chose de si criant, que Moyse, pour en donner plus d'horreur, vouloit qu'on fît mourir une bête qui auroit tué un homme. Et même lorsque le Maître du bœuf avoit été averti avec protestation, la loi rendoit le maître responsable du crime, & vouloit qu'on le fît mourir. On pourra peut-être trouver étrange qu'un si sage Législateur ait soûmis les bêtes, aux peines de la loi. Mais il faut penser que ce supplice n'étoit, que pour imprimer plus d'aversion du crime. Cela se pratique encore aujourdhui, en de certaines occasions. Je n'alléguerai pas l'histoire de Pharnuce un des trois Généraux de Cavallerie de Xerxes, qui ayant été blessé par son cheval qui s'étoit cabré, lui fit couper les jarrêts au même lieu, à ce que dit Hérodote. Mais j'aime *Lib.* 7. mieux remarquer qu'entre les cinq Tribunaux d'Athénes, il *Du procès fait à des choses inanimées.* y en avoit un au Prytanée, pour juger des homicides inconnus & des choses inanimées, parce que Dracon avoit ordonné qu'on ôtât du territoire, tout ce qui avoit causé la mort d'un homme, même une pierre qui auroit tué quelqu'un, en tombant par hazard. Je me souviens très bien d'avoir lû quelque part, le procès fait à une hache pour ce sujet.

Du Larcin. A l'égard des Vols & des Larrons, se peut-il rien trouver de plus sage, que les loix de Moyse. Toute la jurisprudence a été fort occupée à régler les conjonctures, où il étoit permis de tuer un Voleur, pour une défense légitime & innocente. Mais la loi de Moyse décide tous ces cas avec tant d'équité, qu'il faut demeurer d'accord, qu'elle nous a expliqué un droit naturel, pratiqué par les Peuples les plus sages & les plus polis.

Si le Larron est trouvé perçant la maison & qu'il soit frappé à Exod. 23. ℣. 2.
mort, le Soleil n'etant pas leve, celui qui l'aura frappé ne sera
point coupable de meurtre. Mais si le Soleil est levé, il sera cou-
pable de meurtre, parcequ'alors on doit presumer que sa vie
ne courre aucun risque, & qu'il n'est plus dans le cas d'une
defense nécessaire & legitime. La loi des [e] douze Tables est
semblable à l'ordonnance de Moyse.

Lorsque la cause étoit douteuse, & le fait caché, comme *De la recherche qu'on en faisoit.*
un vol recelé, un dépos nié, qu'ordonnoient, je vous
prie, les loix des douze Tables, cet abbrége de la prudence
des Grecs & des Romains? Elles permettoient à celui qui en-
troit dans la [f] maison, pour chercher ce qui avoit été derobé,
d'y entrer nud, & n'étant ceint que d'un petit tablier, la loi
Romaine fait mention, d'une plaque qu'il mettoit devant son
visage. Quelques-uns expliquent ce que Plaute appelle *Pi-*
pulum, un Serment fait par les Dieux, qu'il ne portoit rien dans
la maison où il entroit, & prétendent confirmer leur senti-
ment, parceque dit Platon dans ses loix. Mais la plûpart en-
tendent le *Pipulum*, dont Plaute parle, des imprécations qu'on
donnoit à celui qu'on soupçonnoit de Larcin. Defait le Cui-
sinier dans Plaute, paroit si en colére contre l'avare Euchion, *Aulular. Act. 3.*
que quand il menace de le déferer par le *Pipulum*, s'il ne lui
rendoit ses outils, on ne sçauroit guéres l'expliquer que dans
un sens d'imprécation. Ce procédé n'étoit pas fort raison-
nable.

Moyse est infiniment plus sage, quand il ordonne qu'on dé- *Ce que Moyse en ordonne.*
cidera ce différent douteux, par l'entremise du Serment: *Le*
Bbbb 2 *jure-*

[e] La Loi des douze Tables dit, *si nox*
furtum faxit, si im aliquis occisit, jure
caesus esto. Si quelqu'un vole de nuit, &
qu'on le tue, celui qui l'a tué, en a eu le
droit.

[f] La Loi d'Athénes Tit. 5. des Vols, dit,
φωρᾶν γυμνὸν χιτωνίσκον ἔχοντα ἄζωστον
εἰσιέναι εἰς τὴν οἰκίαν, ἐπὶ τῷ φωρᾶσαι. La
Loi des douze Tables porte, *Quos testi-*
monium defuerit, is terticis diebos ob por-
tom ofvagolatom esto. C'est-à-dire, *Cui*
testimonium defuerit, is tertio die ob fur-
tum obvagulatum ito. Item, *forta par lan-*
cem liciomque concepta ut ei manifesta
vindicato.

Dans Plaute en son *Antularia*, Act. 3.
Congrio menace Euchion en ces termes.
Ita me bene amet Laverna, c'etoit la
Déesse des Voleurs que les Grecs nom-
moient Περιδίκη, *tu jam nisi reddi.*
Mihi vasa jubes, pipulo differam hic te
ante ades.

On ne peut expliquer ces paroles, par ce
que dit Platon Lib. 12. des Loix. φωρᾶν,
προομόσας τοὺς νομίμους θεοὺς Celui qui alloit
chercher le Vol, juroit auparavant par les
Divinitez, requises en cette occasion.

Exod. 22. ℣. 11. *jurement de l'Eternel entreviendra entre les deux parties, sçavoir s'il n'a point mis sa main sur le bien de son prochain, & le propriétaire se contentera du Serment & l'autre ne le rendra point.* Il vouloit ce sage Législateur, que la crainte de Dieu, fût par tout le grand & le prémier motif de la conduite du Peuple.

Deut. 26. ℣. 12, & suiv. *Quand tu auras achevé de mettre à part toutes les dîmes de ton revenu en la troisième année, qui est l'an des dîmes, tu les donneras au Lévite, à l'Etranger, à l'Orphelin, & à la Veuve: & ils les mangeront au lieu de ta demeure & en seront rassasiez. Et tu diras en la présence de l'Eternel ton Dieu, j'ai entiérement ôté de ma maison, ce qui étoit sacré, & mêmes j'ai donné au Lévite, à l'Etranger, à l'Orphelin, à la Veuve selon tous tes commandemens. Je n'ai rien transgressé de tes commandemens & ne les ai point oubliez: Je n'en ai point mangé en mon affliction, & n'en ai rien ôté pour l'appliquer à quelque usage souillé, & n'en ai point donné pour le mort.* Comme cela se pratiquoit, parmi toutes les autres Nations. *J'ai obéï à la voix de l'Eternel mon Dieu, j'ai fait selon tout ce que tu m'avois commandé.*

Exod. 22. ℣. 1, 4. Lorsque le Voleur étoit connu, la loi de Moyse vouloit qu'il restituât cinq bœufs pour un, qu'il auroit tue, ou vendu: mais, si le vol étoit trouvé en son entier, il ne rendoit que le double. Aulu-Gelle nous apprend que les prémiéres loix de Rome ordonnoient la même chose: & que la loi des douze Tables vouloit qu'il rendît le quadruple. Peut-être que si on connoissoit plus distinctement l'histoire de ces loix, on sçauroit qu'elles supposoient les différens cas, dont Moyse parle. Au reste, on doit remarquer ici, que le Larcin étoit permis, au milieu de beaucoup de Nations. Chacun sçait que les Lacédémoniens le regardoient dans les jeunes gens, comme une épreuve de leur industrie & de leur subtilité. Les Egyptiens eux-mêmes, cette Nation si antique & si sage, ne le deffendoient pas. Diodore de Sicile dit, que ceux qui vouloient faire le métier de Voleur, donnoient leurs noms au Chef des Larrons, à qui ils apportoient les Vols, qu'ils faisoient. Ce Capitaine les rendoit à ceux auxquels ils appartenoient, en payant le quart.

A. Gell. lib. 11. cap. 18.

Diod. de Sicile lib. 1.

De quelques autres Loix Politiques.

On seroit trop long, si on vouloit entrer davantage dans le

le détail des loix de Moyse. Il ordonne à celui qui fait bâtir une maison de mettre des balustrades autour du toit, pour empêcher qu'on ne tombât en bas, en s'y promenant. Il veut que celui qui creuse un puits ou une fosse la couvre, depeur que quelque bête n'y tombe. Et au cas que cela arrive, celui qui a fait le puits, doit rendre l'argent de la bête à son Maître, en prenant la bête qui a été tuée Lorsqu'on assiége une Ville en tems de guerre, il ne veut point qu'on coupe les arbres fruitiers. Qu'elle humanité pour des siécles si sauvages & si barbares!

Exod. 21.

Deut. 20. ℣. 19.

Du Divorce.

Si ce Législateur permet le divorce, il n'accorde ce droit qu'à l'homme seul: encore y joint-il une condition fort considérable, pour empêcher que ces sortes de séparations, ne se fissent point légérement. Car le mari, ne pouvoit plus réprendre la femme qu'il avoit quittée. Il prévient l'injustice qu'un pére pourroit faire au partage de ses biens, en favorisant les enfans d'une femme qu'il aimeroit, au préjudice des droits, de l'Aîné d'une femme qu'il n'aimeroit pas.

Deut. 21. ℣. 16.

Loix contre la Vengeance,

Enfin la derniére loi de ce Législateur, que nous voulons considérer, est une loi qui surpasse de beaucoup la morale des Philosophes, & les plus sages loix des Payens. Je parle de la défense qu'il fait de se vanger, & d'agir par des mouvemens de haine, à l'égard de son Ennemi. Tous les autres Peuples n'ont point poussé la vertu jusques-là. Xénophon tout sage qu'il étoit, à écrit, qu'il falloit vaincre ses amis par des bienfaits, & ses ennemis par des offenses. Il est bien vrai que les Lacédémoniens souffroient patiemment les injures, d'où vient que Pétrone dit, j'ai déja digéré trois injures avec une ame laconique: mais cette patience ne partoit d'aucun motif de véritable vertu. Hésiode qui a donné de si beaux préceptes de morale, ne veut pas néanmoins qu'on aime son ennemi. Ils abandonnoient la nature à son penchant, & leurs plus beaux sentimens, n'ont pas été au delà de ce conseil, *qu'il falloit être ami comme pouvant devenir ennemi, & qu'il falloit haïr, comme pouvant être quelque jour ami.*

Xenoph. Rer. Memor. lib. 1.

Hesiod. Oper. Dies 1.

A. Gell. lib. 1. cap. 3.

De l'Amour de ses Ennemis.

Moyse plus sage & plus humain que tous les Législateurs, dit: *Tu ne haïras point ton frére en ton cœur; Tu n'useras point de*

Levit. 19. ℣. 17. 18.

de Vengeance & ne la garderas point aux Enfans de ton Peuple mais tu aimeras ton prochain comme toi mêmes, je suis l'Eternel.
Exod. 23. ℣. 4. *Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi, ou son âne égaré, tu ne manqueras pas de le lui ramener. Si tu vois l'âne de celui qui te hait tombé sous sa charge, tu te donneras garde de le laisser en cet*
Deut. 22. ℣. 2. *état sans le soulager. Que si ton frere ne demeure point près de toi, ou que tu ne le connoisse point, tu retireras néanmoins sa bête égarée dans ta maison. Elle sera avec toi, jusqu'à ce que ton frére la cherche & alors tu la lui rendras.*

Si on fait réfléxion présentement sur la sagesse & la sainteté de ces Loix, sur leur antiquité, qui sont deux choses dont on ne peut raisonnablement douter, on aura peine à ne se pas persuader, qu'il y a quelque chose d'extraordinaire & de divin.

CHAPITRE X.

Où l'on fait quelques Réfléxions sur les Loix de Moyse, touchant les Cérémonies.

ON n'a pas dessein d'entrer ici dans l'examen de chaque Cérémonie, ni dans les raisons de leur établissement. On ne les connoît pas assez pour en parler avec quelqu'assûrance. Mais comme la raison, pourroit trouver quelque difficulté à voir tant de choses indifférentes d'elles-mêmes, consacrées ou deffenduës dans la Religion, il ne sera pas inutile de s'arrêter à quelques raisons générales, pour concevoir, quels ont pû être les motifs de l'établissement de tant de cérémonies, dont Moyse à chargé le Peuple Juit.

On est naturellement porté aux cérémonies.

La prémiére réfléxion qu'on doit faire, c'est qu'en matiére de Réligion, l'inclination naturelle de l'homme le porte aux cérémonies. Une Religion, abstraite, simple & spirituelle n'étoit guéres à la portée des prémiers hommes, avant que la raison eût été plus formée & l'Esprît plus façonné. Cain & Abel offrirent à Dieu des fruits de leurs travaux, en recon-

reconnoissance de ses biens. Et dès ce tems-là Cain se flattoit, que Dieu recevroit son sacrifice, sans avoir égard aux mauvaises dispositions de son cœur. Rachel se servit du prétexte de quelqu'incommodité, pour ne se pas lever en la presence de Laban son pére, & pour lui donner la pensée, qu'elle n'étoit pas en état de cacher ses Dieux, où les Idoles qu'il cherchoit. *Genes. ch. 31.*

Il faut donc se représenter que le culte des Cérémonies se saisit d'abord de l'Esprit humain. On sçavoit naturellement qu'il falloit obéir à la Divinité, pour lui plaire, & que les crimes exposoient les hommes à sa vengeance: desorte qu'on eut recours aux Victimes & aux Sacrifices pour l'appaiser. On sçavoit encore naturellement que la pureté de l'Esprit & du cœur étoit agréable aux yeux de Dieu. Et quand une fois on eut commencé à servir la Divinité devant les Idoles, cette idée de pureté, qui étoit jointe à la Religion s'étendit jusqu'aux choses corporelles. On joignit aux Sacrifices, les ablutions & les eaux de purification. *Lib. 1.* On lit dans l'abbrégé des deux prémiers Livres d'Athénée ce Vers [a] d'un Poëte Cyrénien, que *les Dieux accòrdent les biens les plus prétieux, à ceux qui se lavent trois fois.* Ils avoient pour cet effet des eaux lustrales dans leurs Temples. Ils mettoient ces purifications en pratique, s'il y avoit eu un mort dans une maison, si on avoit ouï parler de quelques prodiges, & principalement lorsqu'on étoit soüillé de quelque meurtre. Les Dieux qu'on invoquoit dans ces purifications étoient ordinairement [b] Jupiter, Apollon, Hercule, Junon & Venus. On apprend de Théocrite, de Virgile & d'Ovide qu'on employoit souvent les fémmes à ce ministére: & je me trompe fort, si ce n'est cette coûtume, qui a fait parler de *Sorciéres*, plûtôt que de *Sorciers*. *Exod. 22. ✝. 18.* Moyse lui-même ordonnoit dans sa loi, *qu'on ne laissât point vivre la sorciére*, quoi-que les [c] Interprétes Grecs, ayent

[a] Athénée au commencement du prémier Livre:

Τοῖς δ' ἀπομαξαμένοισι, Θεοὶ διδόασιν ἄμεινον.

[b] On appelloit alors Jupiter τροπαῖος, Appollon ἀποτροπαῖος, Hercules ἀλεξίκακος, parce qu'ils eloignoient les maux dont on étoit menacé. Junon se nommoit *Sospita*, & Venus *Cluacina*.

Théocrite a composé une piéce où il fait entrer une Magicienne. Virgile l'a imité dans une de ses églogues, & Ovid. Livre. 2. de l'art d'aimer dit:

Et veniat quæ lustret anus, lectumque, locumque.

[c] Ce terme de *Sorciére*, de la Version Françoise au ✝. 18. du Ch. 22. de l'Exode, est

ayent traduit *empoisonneurs*. On avoit accoûtumé dans ces purifications de faire quelques circuits, autour de ce qui devoit être purifié, d'y faire quelques aspersions avec du laurier, & des encensemens avec du souphre, & des herbes qu'on brûloit, entre lesquelles la Vervaine étoit principalement employée, & donnoit à cause de cela, son nom à toutes les au-

Lib. 25. *Sect.* 59. tres, qui servoient au même usage. Pline parlant de cette herbe dit, qu'on s'en servoit à nettoyer l'autel de Jupiter, & à purifier les maisons.

Des purifications pour le Meurtre.

Dans la prémiére antiquité, on considéroit un homme tellement soüillé par le meurtre, qu'on évitoit d'avoir aucun commerce avec lui, jusqu'à ce que son crime eût été expié &

Lib. 4. qu'il en eût été purifié. Diodore de Sicile raconte que Pélée ayant tué imprudemment son frére Phocus, fut banni par son pére, & qu'il se retira en Thessalie, où il fut purifié par le Roi Actor, & adopté ensuite, pour être admis à la suc-

Lib. 5. cession de la Couronne de Phthie. Il raporte ailleurs une même histoire de Triopas, qui fut purifié du meurtre de son fré-

Lib. 1. re par Mellisée Roi de la Chersonêse. Hérodote dit la même chose d'Adraste fils de Midas, exilé à cause du meurtre de son frére, qu'il avoit tué par malheur: Crésus fit l'expiation de

Lib. 2. ce crime. Denis d'Halicarnasse nous apprend que les fils du Roi Ancus, incitoient le Peuple à chasser Tarquin l'Ancien, parce qu'ils vouloient le rendre auteur de la mort de l'Augure Névius, & le traiter d'impur & de soüillé à cause de ce

Lib. 4. meurtre. Le même Auteur raporte que le Roi Servius après avoir fait la revûë du Peuple Romain, purifia l'assemblée par les sacrifices d'un taureau, d'un bélier, & d'un bouc, ayant auparavant fait faire à ces Victimes, le tour du camp par trois

Lib. 5. fois. Et lors qu'une faction entreprit de rétablir les Tarquins, & qu'il y eut quelques-uns des conjurez de tuez dans la place des assemblées, il fallut expier ces meurtres par les purifications. Il seroit inutile de nous étendre davantage, pour en raporter plus d'exemples, l'histoire de l'Antiquité en est remplie,

est rendu dans la Version Latine par celui de *Malifica*, qui use de *Malefices*. La Version Gréque à le mot φαρμακυς. Et M. Petit dans ses Loix Attiques, remarque après Eustache sur le Livr. 10. de l'Odyssée qu'on appelloit φάρμακοι, ceux qui servoient à faire l'expiation d'un meurtre.

plie. Les loix ordonnoient formellement qu'un homme coupable de meurtre par malheur, fût absent un an durant, jusqu'à ce qu'il eût appaisé quelqu'un des [a] parens du mort, & qu'il eût satisfait aux rites de la purification. Athénée nous apprend qu'on éteignoit un tison pris de l'autel, dans un Vaisseau plein d'eau, & que cette eau servoit ensuite aux usages sacrez. Ce même Auteur nous apprend encore au même lieu sur le raport de Cleidémus, comment se faisoit la purification pour un Mort. *Il falloit creuser une fosse à l'Occident, proche du sépulcre, ensuite les yeux tournez vers le Couchant, on versoit de l'eau auprès de la fosse, en disant, je fais cette* [b] *ablution aux Dieux, à qui il la faut, & auxquels il est juste de la faire, après quoi on versoit encore des compositions faites pour l'onction.* Le même Athénée nous dit aussi, sur le raport de Néanthe Cyzicénien au Livre des Mystéres qu'Epiménides expia la Ville d'Athénes, avec du sang humain, & que le jeune homme Cratinus se dévoüa pour cet effet. Cette purification d'Athénes, par Epiménides de Créte, est si célèbre dans l'histoire, qu'il est surprenant qu'on ne sçache pas néanmoins, le tems où elle se fit : les Historiens ayant raporté des choses qui ne s'accordent pas entre elles, à plus de cent cinquante ans près. Il y observa, des cérémonies assez conformes à celles du jour de l'expiation chez les Juifs. Le marbre d'Arondel, marque la prémiére purification de cette Ville, sous le régne de Pandion, l'an de son Epoque 1062, c'est-à-dire, 1326 ans avant Jesus-Christ. Elle se faisoit ordinairement le sixiême jour du mois Thargalion,

Ath. lib. 9. cap. 18. nomme ce Vaisseau χέρνιψ

Lib. 13.

Cccc

[a] M. Petit, de Leg. Attic. Lib. 7. Tit. 1. *De Sicariis* rapporte cette Loi, *Qui alium casu, fortuitò necassit in annum deportator, donec aliquem ex cognatis occisi placarit; revertitor vero peractis sacris & lustrationibus.*

[b] Athen. *lib. 9. cap. 18.* sur la fin, parlant de cette ablution, pour un Mort, ou pour l'expiation de ceux qui étoient dans le crime, rapporte de quelle maniére elle se faisoit, sur le témoignage de Cleidémus *lib. 1. exeget.* Il faut remarquer que les Athéniens nommoient cette Purification ἀπόνιμμα. Voici comme en parle Cleidémus. ὀρύξαι βόθυνον πρὸς ἑσπέραν τοῦ σήματος, ἔπειτα παρὰ τὸν βόθυνον πρὸς ἑσπέραν βλέπων ὕδωρ καταχεῖν, λέγοντα τάδε, ὑμῖν ἀπόνιμμα οἷς χρὴ καὶ οἷς θέμις, ἔπειτ' αὖθις μύρον καταχεῖν. La Version est un peu obscure, il semble qu'elle ait entendu πρὸς ἑσπέραν, *vers le soir*, ce que nous croyons, qu'il faut expliquer *à l'Occident*, elle a aussi mal expliqué le Grec en ces termes, *deinde conversis in eam fossam oculis sub vesperam.* Nôtre Version nous paroît meilleure. Athénée allégue encore le témoignage de Dorothée, que nous ne rapportons pas ici.

lion, qui répondoit au mois d'Août en partie: on immoloit un homme & une femme pour les deux sexes. On faisoit la même chose à Rome au mois de Février.

Des Soüillures dans le Mariage.

Chacun sçait encore, qu'on s'étoit figuré dans l'état des personnes mariées, diverses occasions, où ils ne pouvoient s'appliquer aux choses sacrées ni en approcher, avant que de s'être lavez & purifiez. Nous ne devons rien particulariser: mais il faut remarquer seulement qu'après l'accouchement, on lavoit avec soin & l'Enfant & tout ce qui pouvoit avoir contracté quelque soüillure. C'est pourquoi dans l'Amphytrion de Plaute, Sosie se plaint, qu'arrivant justement au dixiéme mois de la grossesse d'Alcméne, il venoit pour tirer de l'eau. On observoit encore des [r] purifications, au jour qu'on imposoit les noms aux Enfans.

Des Purifications à cause des Morts.

Lib. 12.

De Quaest. Rom.

A l'égard des corps morts, les Anciens croyoient, que tout ce qui concernoit les morts & leurs sépultures, ne s'accordoit pas avec le culte des Dieux célestes. Diodore de Sicile dit, que les Athéniens pour faire cesser la peste, firent purifier l'Ile de Délos, suivant l'avis de l'Oracle, en transportant ailleurs les cadavres qui y étoient enterrez. Et Plutarque nous apprend, que les Grecs regardoient comme prophanes & soüillez, ceux là mêmes qui étoient vivans, parce qu'on leur avoit fait des funérailles sur un faux bruit, qui s'étoit répandu de leur mort. Il n'étoit pas permis de donner aucune marque d'afliction à cause d'un mort, quand on étoit occupé au culte sacré. Le même Plutarque raporte dans la Vie de Poplicola, que comme ce grand homme faisoit la dédicace du Capitole, son frére l'ayant averti de la mort de son propre fils, il répondit, *jettez le corps où vous voudrez, je ne reçois aucune nouvelle de deuil*, & acheva la cérémonie.

Les Cérémonies occupoient l'esprit & le cœur.

Enfin on doit poser ici, pour un principe incontestable, que les sacrifices, les eaux de purification, & plusieurs autres cérémo-

[r] On avoit accoûtumé d'employer des femmes à la purification des Enfans. On nommoit ces jours ὀνομαστήρια à cause qu'on leur imposoit les noms. Festus dit, qu'on appelloit ces vieilles Prêtresses, *Piatrix, Saga, Simpulatrix*, & en Grec ἀπο-μάκτριαι. Plaute en parle en son *Mil. Glor.* *Tum ps.itricem, clementer non potest quin munerem.* Je ne puis me dispenser de payer liberalement, celle qui fera la purification.

rémonies, occupoient tous les dehors de la Religion des prémiers hommes. Alors il auroit fallu les refondre, & les faire d'une autre espéce, afin qu'ils pussent consentir de se voir tout d'un coup privez, de toutes sortes de cérémonies. L'Histoire sacrée nous apprend, que les Israëlites eurent beaucoup de peine à servir Dieu, sans en avoir aucune représentation. Ils contraignirent Aaron de leur faire une Idole: & cette inclination grossiére les précipita souvent dans l'Idolâtrie. Dieu voulut y avoir quelqu'égard, & dompter le penchant qu'ils avoient pour cette fausse & puérile dévotion, en les occupant à l'observation de plusieurs cérémonies, parceque d'ailleurs les autres Nations auroient conçû des idées fort desavantageuses du Dieu d'Israël, si la Religion qu'il prescrivoit à son Peuple, n'eût eu aucun égard à ces cérémonies, qui s'étoient mises en possession de l'esprit & du cœur de tous les Peuples.

Dieu eut quelqu'égard à ce penchant de l'Homme.

C'est-là, à mon avis, une des principales raisons de l'institution des cérémonies. Il falloit purifier le Territoire, où l'on trouvoit un corps, mort sans connoître l'Homicide. Il y avoit des purifications pour tout ce qui touchoit un mort. On contractoit même quelque soüillure, du seul attouchement d'un animal mort. Il y avoit plusieurs cérémonies, que les femmes devoient observer en diverses occasions, & principalement dans le tems de leurs couches. On éloignoit les Lépreux du Camp: il y avoit des rites particuliers, pour leur purification. On ne sçait quelle étoit cette maladie: il falloit qu'elle fût particuliére en ces pays-là, car elle nous est aujourdhui entiérement inconnuë.

Mais avec circonspection, de peur qu'elles n'entretinssent le peuple dans l'erreur.

Mais on ne sçauroit trop remarquer, la sagesse de Dieu, dans l'établissement de tant de cérémonies. Prémiérement il n'y avoit ni sacrifice, ni aucune cérémonie, ordonnée pour les péchez commis volontairement contre la loi morale, afin qu'on fût persuadé, que ces choses n'étoient ni de prix, ni de mérite à faire l'expiation d'un véritable péché, excepté quelque péché d'infirmité, dont-il est parlé au Chapître sixiéme du Lévitique. Tous les autres sacrifices des particuliers, n'étoient ordonnez que pour quelque soüillu-

re cérémonielle. Encore Dieu ne vouloit-il pas, qu'on pût croire, qu'il eût quelqu'égard au mérite de la Victime. Car les Victimes n'étoient pas toûjours proportionnées à la grandeur du délit, puisque dans le sacrifice de la grande expiation, qui se faisoit pour toute l'assemblée & pour tous les péchez du Peuple, on immoloit seulement un bouc, & on en conduisoit un autre au désert, chargé des iniquitez de la Nation. L'Idolâtrie eut exigé des écatombes, pour un sacrifice si notable.

La seconde remarque qu'on doit faire, c'est que Dieu n'a jamais permis, que son Peuple se reposât sur la pratique de ces Cérémonies. Il le fait continuellement avertir par ses Prophétes, & par ses Ministres, que l'observation la plus exacte de tous ces rites, est de nulle utilité, sans la sanctification. Il leur déclare même, que sans une véritable piété, il n'avoit

Esaie ch. 1. que de l'horreur pour ce culte; *Qu'ai je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez, dit le Seigneur? tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux & des boucs. Lors que vous venez devant moi pour entrer dans mon Temple, qui vous a démandé que vous eussiez ces dons dans les mains? Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement. L'encens m'est en abomination: je ne puis plus souffrir vos nouvelles Lunes, vos Sabbats & vos autres Fêtes, je suis las de vos assemblées solemnelles, je hai vos solemnitez des nouvelles Lunes, & des autres jours, elles me sont devenuës à charge: je suis las de les souffrir. Lors que vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous: & lors que vous multiplierez vos priéres je ne vous écouterai point; parce que vos mains sont pleines de sang. Lavez vous, purifiez vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien.* Le Roi David avoit dit auparavant la

Ps. 50. même chose que le Prophéte. Car il introduit Dieu dans un de ses Pseaumes, parlant ainsi à son Peuple, *Ecoute mon Peuple, & je te parlerai: écoute Israël, & je te prendrai toi-même à témoin: c'est moi qui suis ton Dieu. Je ne t'accuserai point de ne m'avoir pas offert des Sacrifices: car tes holocaustes sont*

toûjours

toûjours devant mes yeux. Mais je n'ai que faire des veaux de tes étables, ni des boucs de tes parcs : car toutes les bêtes des forêts sont à moi; & les animaux qui paissent sur mille montagnes. Je sçai le compte de tous les oiseaux du Ciel: & je tiens sous ma main toutes les bêtes farouches. Si j'ai faim, je ne te le dirai point, car le monde & tout ce qu'il enferme est à moi. Mangerai-je la chair des taureaux, & boirai-je le sang des boucs? Offrez à Dieu des Sacrifices d'actions de graces: & rendez vos vœux au Très-haut. Invoque moi au jour de l'affliction, je t'en délivrerai & tu me glorifieras. Qu'il y a de beauté & de grandeur dans ces mouvemens! Ils font assez connoître, que les Cérémonies n'avoient pas été instituées pour être partie de la véritable essence de la Religion, mais par des vûës particuliéres, qui ne devoient pas durer toûjours. Nous avons déja remarqué que Dieu avoit égard à cette enfance du Monde, où l'on auroit tiré de fâcheuses conséquences, contre l'honneur de la Divinité, si un Prêtre se fût appliqué au culte sacré, avant que de s'être lavé & purifié; si une Femme avec ses incommoditez ordinaires fût entrée dans un Temple; où si on eût passé d'un Cimetiére dans un lieu Saint, avant que d'avoir fait les ablutions requises. Dieu s'accommoda alors à l'infirmité de la raison, & voulut *que toute justice s'accomplît*, pour parler comme Jesus-Christ fit à Jean Baptiste.

L'autre vûë de Dieu dans l'établissement de toutes ces Cérémonies, étoit de séparer son Peuple de toutes les autres Nations de la Terre, de telle sorte qu'il ne pût se confondre avec elles. Il y avoit de grans mystéres cachez & renfermez dans cette distinction du Peuple Juif, de tous les autres Peuples du Monde. Prémiérement ce Peuple étoit honoré de la révélation. *Dieu lui avoit déclaré & confié ses Oracles, & n'avoit pas fait de même aux autres Nations.* Il falloit que la raison humaine fût convaincuë de la vérité de ce fait, par sa propre expérience. Abandonnée qu'elle étoit à elle-même, par tout ailleurs, que dans la Palestine, elle fut contrainte de reconnoître ses ténébres & son ignorance, en matiére de Religion, lors qu'elle rencontra chez une Nation petite & méprisée de toutes les autres, des véritez qu'elle avoit cherchées

Les Cérémonies ont été données pour séparer le Peuple d'Israël des autres Nations.

Ps. 147.

chées inutilement à Babylone & à Memphis, dans Athénes & dans Rome. Desorte que, comme la Révélation devoit passer pendant plus de deux mille ans, par un canal étroit & resserré, il falloit du moins que ce Canal ne confondit pas ses eaux, afin que, quand le tems de leur débordement seroit venu, on pût les reconnoître & remonter sans peine jusqu'à leur source. Si le Monde entier eût été honoré de ces graces, une longue possession leur eût fait oublier, dans la suite des siécles, de quelle main on les auroit reçûës: la raison se les seroit appropriées; *on auroit encensé à ses rets & à ses filets*, pour me servir des termes d'un Prophéte. Il étoit donc de l'honneur de la révélation qu'elle fût long-tems inconnuë, pendant que la raison humaine travailloit à mettre au jour les fruits de tous ses efforts, afin que lors qu'elle éclatteroit, la différence en fût plus sensible, par la comparaison, qu'on en feroit. Tous les Peuples, excepté un seul, furent privez de la révélation, pendant tout ce tems des travaux de la raison humaine, depeur qu'on n'attribuât les ténébres & les défauts de l'esprit, au climat, ou à la grossiéreté du tempérament. Ainsi comme une Nation unique jouïssoit de ce bonheur, il étoit de l'honneur de la vérité qu'elle fût tellement distinguée de toutes les autres que ni la prospérité, ni les miséres ne pussent jamais les confondre. Cela fit que dans toutes les actions, & dans toutes les coûtumes de la vie, les Juifs étoient obligez d'observer quelques cérémonies particuliéres.

La prémiére & la principale de toutes ces cérémonies fut la circoncision. Dieu voulut marquer son Peuple sur le corps, d'un caractére qui pût les distinguer sans erreur. Cette cérémonie avoit du raport à l'alliance: Dieu avoit promis à Abraham un fils, lorsque sa femme n'étoit plus en état d'en pouvoir espérer. Une postérité nombreuse devoit naître de ce fils: & de cette postérité devoit sortir le Messie, dans l'accomplissement des tems, pour étendre la connoissance de Dieu à tous les hommes. C'est pourquoi Dieu établit alors la circoncision qui avoit quelque rélation à toutes ces promesses. Je ne doute pas que cette cérémonie, n'aît été dans

la

la ſuite, le prétexte à pluſieurs myſtéres honteux, qui ſe pratiquoient en Egypte, & à Eleuſine. La pudeur ne nous permet pas de les expliquer.

On doit conſidérer la circonciſion d'Abraham comme la prémiére, qui aît été miſe en uſage : & je doute même, qu'aucun autre Peuple que les deſcendans d'Abraham l'aît jamais pratiquée. Je m'étonne que des gens ſçavans, apuyent ſi fort ſur un paſſage d'Hérodote, qui dit que les Egyptiens ſont circoncis, & que les Ethiopiens, les Phéniciens, les Syriens (il veut dire les Juifs) & les habitans de la Colchide, ont pris cette coûtume des Egyptiens. A quoi il faut joindre le témoignage de Diodore de Sicile, qui aſſûre que les Egyptiens ſe vantoient que les Juifs, les Syriens & ceux de Colchos, étoient originaires de leur Nation, parcequ'ils circonciſoient leurs Enfans. Je ne me ſouvien pas d'avoir lû ailleurs, que la circonciſion aît été en uſage chez les Egyptiens. Cependant il y a quelques Sçavans aujourdhui, qui prétendent que cette cérémonie eſt venuë originairement des Egyptiens, & qu'elle étoit autant ancienne, parmi cette Nation, que chez le Peuple de Dieu. Je ne comprens pas dans quelle vûë on peut avancer des propoſitions ſi hardies & ſi peu ſoutenuës. Car prémiérement, à ne conſulter que l'hiſtoire, l'antiquité de celle des Juifs l'emporte de beaucoup ſur toutes les autres, comme nous l'avons vû: deſorte que quand il ſeroit inconteſtable, que la circonciſion eût été pratiquée par les Egyptiens, il faudroit conclurre qu'ils auroient reçû cette coûtume de la poſtérité d'Abraham. Quand on lit dans la Genêſe l'hiſtoire de ce Patriarche, il me ſemble qu'il eſt aiſé d'appercevoir, que Dieu lui impoſe une cérémonie qui n'étoit alors ni connuë, ni pratiquée en aucun endroit de la terre; & que Dieu en ordonnoit la pratique afin de diſtinguer ſa poſtérité de toutes les autres. Et comment auroit-il choiſi cette marque de diſtinction, ſi elle eût été uſitée par les Egyptiens Voiſins de la Paleſtine?

La Circonciſion eſt venue des Hebreux, & non pas des Egyptiens.

Lib. 2.

Lib. 1.

Mais, à parler franchement, je crois qu'il eſt permis de douter, que les Egyptiens ayent été circoncis. Je n'allé-

Les Egyptiens n'etoient pas circoncis.

guerai

guerai pas, pour le prouver, ce que disent quelques Docteurs Juifs, que les Israëlites qui étoient en Egypte tâchérent après la mort de Joseph, de faire évanoüir les marques de la circoncision, afin de se confondre avec les Egyptiens, & de ne pouvoir être reconnus: ce qui suppose manifestement que ce Peuple n'étoit pas circoncis, du moins selon le sentiment de ces Docteurs. Mais je souhaite qu'on fasse réfléxion sur la conduite des autres Peuples à l'égard des Juifs. On s'est par tout récrié contre leur circoncision, comme quelque chose de ridicule & de honteux. Quand ils furent connus à Rome, cette cérémonie fut la matiére des railleries, des Historiens, & des Poëtes, & le sujet de plusieurs épigrammes. On appelloit ordinairement le Juif de ce nom: un Circoncis & un Juif, c'étoit une même chose. Seroit-il possible, qu'on n'eût rien dit des Egyptiens, s'ils eussent eu cette coûtume? Leur dévotion fut long-tems mal reçûë dans Rome: on avoit presque autant d'horreur pour leur superstion, que pour la Religion des Juifs. Les arrêts du Sénat, les chassérent quelquefois de la Ville les uns & les autres sans aucune distinction. Pourquoi donc n'a-t-on jamais reproché aux Egyptiens la circoncision? On se raille souvent de leurs Dieux: Juvenal n'a pas épargné la Religion ni les coûtumes des Egyptiens, en haine de Crispin, qui étoit de cette Nation. Il a composé contre eux, une Satyre toute entiére: & plusieurs croient, qu'elle fut composée en Egypte. Peut-on s'imaginer que Juvenal n'aît jamais reproché à Crispin, ni en général aux Egyptiens, le rite de la circoncision, si elle y eût été pratiquée, vû qu'il s'en raille si souvent, quand il parle des Juifs? Lucain, qui a voulu parler savamment de l'Egypte, ne dit rien de la circoncision. J'avouë que ce profond silence, ne nous laisse guéres la liberté, de se persuader que les Egyptiens ayent jamais été circoncis. Mais que faudra-t-il donc croire du passage d'Hérodote? Je dis qu'Hérodote a pû se tromper, & qu'il s'est mépris, pour avoir peut-être entendu parler, de quelques Juifs qui s'étoient retirez en Egypte, après la désolation de leur pays, & pour les avoir confondu avec les Egyptiens.

Verpus.

Juven. Satyr. 15.

Satyr. 14.

Le

Le dessein de Dieu étant donc de distinguer par des coûtumes, des rites, & des cerémonies, son Peuple, des autres Nations, il ne faut pas douter, qu'il ne leur aît donné plusieurs ordonnances dans cette vûë. Si on avoit quelque connoissance de la Religion & des coûtumes de leurs Voisins, on verroit sans doute, que Dieu leur a souvent prescrit, des cérémonies opposées, afin de les séparer d'eux, & de les éloigner de leur idolâtrie. Le sçavant Rabbin Moyse Maimonides prétend que la plus grande partie de leurs cérémonies, étoit instituée dans le dessein de les distinguer des *Zabiens*, Nation antique dont nous ne connoissons que le nom, que les Sçavans dérivent d'un mot, qui signifie *Orient*, desorte-que Zabiens signifieroit *Orientaux*. Le Docte M. Spencer, a fait un sçavant & agréable traitté, des cérémonies des Juifs. Il est vrai que quelquefois, il fait trop de fondement, sur quelque passage de l'histoire profane pour y bâtir son systême. Pour exemple, quand il entend par le *Meni* du Prophéte Esaïe, le prémier Roi d'Egypte, qu'Hérodote appelle *Men*, il est fort difficile de se satisfaire d'une si légére conjecture: & il est beaucoup plus vrai-semblable que le Prophéte veut parler de la Lune, comme nous l'avons remarqué dans nôtre prémiére Dissertation.

Les Cérémonies distinguoient le peuple Juif de leurs voisins.

Des Zabiens.

Es. 65. ℣. 11.

En un mot, comme il est certain que Dieu a voulu distinguer, son Peuple des autres, par les cérémonies, il est ridicule & injuste d'en critiquer l'établissement, comme si chaque cérémonie devoit avoir des caractéres, d'une sagesse extraordinaire. Dieu lui-même n'a pas voulu qu'on doutât du dessein qu'il avoit d'éloigner son Peuple, de l'Idolâtrie, & des coûtumes des autres Nations: il le dit souvent dans sa Loi. C'est pour cette raison, qu'il interdit avec tant de sévérité, les Images, les Bocages & les hauts Lieux. C'est pour cela, qu'il deffendoit d'offrir des Sacrifices ailleurs que là, où il auroit mis son nom, c'est-à-dire, là où seroit son Temple & son Arche, desorte qu'il falloit y venir célébrer la Pâque & les autres fêtes solemnelles.

On doit les considérer dans cette vûe.

Enfin, quand on raporte ces cérémonies à l'Evangile & à la mort de Jesus-Christ, on y trouve assez de convenance,

Et par raport à l'Evangile.

pour les embellir & leur donner un éclat qui brille au delà de la ſageſſe humaine. C'étoit une condeſcendance de la Divinité qui ſe conformoit aux foibleſſes de l'eſprit, pendant cette minorité du genre humain, qui ne devoit pas durer toûjours; mais c'étoit une condeſcendance digne de la bonté & de la ſageſſe de Dieu, qui avoit tracé dans les ombres de cette nuit, un craïon & une ébauche de la lumiére de grace & de ſes véritez éternelles.

CHAPITRE XI.

Concluſion de cette Diſſertation.

IL faut maintenent ſe repréſenter, ce que nous avons prouvé dans cette Diſſertation. On a vû que la Nation des Juifs, étoit de nulle conſidération, parmi les autres Peuples. A peine fut-elle connuë de quelques-uns, qui n'en parlérent qu'avec mépris, ou avec horreur. Leur Religion oppoſée à toutes les autres qu'elle condamnoit, ſans avoir pour elles aucune tolérance, leurs cérémonies ſi particuliéres, & ſi extraordinaires, dont on ne concevoit pas les raiſons, cauſoient cette averſion ſi générale, qu'on avoit pour eux.

On a montré que Moyſe a été leur Légiſlateur, & que leurs loix, ont été les prémiéres de toutes les Loix, dont l'hiſtoire nous aît laiſſé quelque connoiſſance. On a encore montré, que les Livres ſacrez de l'ancien Teſtament, ont des caractéres de la prémiére antiquité. Deſorte que, ſans entrer dans cette vaine critique, pour ſçavoir s'il n'y a point eu quelque mot, quelque petit verſet inſéré dans les ouvrages de Moyſe après ſa mort, il nous ſuffit de poſer pour certain, que le corps de l'Hiſtoire & des Loix de Moyſe, eſt non-ſeulement le prémier de tous les Livres, mais encore on ne peut raiſonnablement douter, qu'il n'aît été compoſé par Moyſe, comme le Peuple des Juifs l'a toûjours crû. Car enfin le nom de *Moyſe* ne fait rien à l'ouvrage, ni aux conſéquences

qu'on

qu'on en tire. Si ce Livre sacré est le prémier de tous les Livres ; si ce Livre contient les Loix des Juïfs du consentement unanime de toute la Nation, & mêmes des Caraïtes & des Samaritains, qui sont ennemis des Juifs, quoi-qu'ils reçoivent les Loix de Moyse ; si les Samaritains & les Juifs & toute l'Antiquité avec eux demeurent d'accord, que Moyse a été leur Législateur, pourquoi vouloir douter de ce fait, comme si le seul nom de *Moyse*, étoit le sujet de la contestation ? Au lieu que les preuves qu'on prétend tirer de la sagesse toute divine des Livres sacrez, n'exigent d'autre principe, que celui-ci qui est incontestable, sçavoir que les Loix contenuës dans ces Livres, sont les premiéres, & les plus sages de toutes les Loix, comme nous l'avons montré.

Qu'il seroit à souhaiter, qu'on pût se représenter vivement quel étoit l'état du Monde, la Police de la Société, la Religion des Peuples, en ces prémiers tems, où il est certain, que les Juifs avoient déja & leur Religion & leurs Loix. La comparaison, qu'on en feroit, seroit si fort à leur avantage, qu'elle saisiroit & l'esprit & le cœur. Il faut sçavoir qu'en ce tems-là, on faisoit un Dieu, d'un Homme pour avoir seulement délivré les grands chemins, de quelqu'insigne Voleur. On érigeoit des Autels & des Temples dans les lieux où étoient leurs tombeaux, & on célébroit des jeux à leur honneur. L'invention de quelqu'art, de quelque chose d'utile à la vie, suffisoit pour faire rendre à un homme, un culte sacré, & des honneurs divins. La Gréce n'eut rien de plus vénérable que les mystéres d'Eléüsine qui ne tendoient qu'à célébrer la génération des animaux & des hommes, & le bonheur que les Moissons avoient aporté au genre humain. La dévotion d'Egypte pour son Isis, ne regardoit que la fertilité du pays, causée par le Soleil, par la Lune & par le Nil. En un mot, si nous pouvions dépeindre ici au naturel la barbarie, & la férocité des Peuples dans cette antiquité, & passer ensuite à la considération de la Police, & de la Religion des Juifs, on auroit de la peine à se persuader, que ces gens fussent des hommes de même espéce que le reste du genre humain.

Mais, quand mêmes nous descendrons aux siécles qui suivirent,

rent, pendant lesquels la raison humaine se cultiva & se façonna, & que nous y considérerons tous ses efforts, il faudra pourtant avouër, que tous ces travaux des Sages, des Politiques & des Philosophes, & toutes les plus belles productions de l'esprit, étoient de beaucoup au-dessous de ce qu'on trouvoit au milieu de la petite Nation des Juifs, le rebut & le mépris de toutes les autres.

Représentons nous donc un Homme qui voyageât par toute la Terre, pour s'informer de la Religion des Peuples. S'il passoit en Egypte, plein des préjugez avantageux de l'antiquité & de la sagesse de cette Nation, qu'elle Religion y trouvoit-il? La plus ridicule de toutes les Religions. Il ne faut qu'ouïr sur cela Juvenal & Plutarque. Car sans parler de l'infamie de leur *Phallus*, que Mélampus aporta d'Egypte en Gréce, ni des fables d'Isis, d'Osiris, de Typhon & de Sérapis, qui ne sont propres à étre récitées qu'aux petits Enfans, que pouvoit-on croire, quand on voyoit [a] des Villes & des Bourgs en armes les uns contre les autres, parceque les uns mangeoient, ce que les autres adoroient comme leurs Dieux? Il ne faut pas oublier, que, quelques grossiers qu'ayent été les prémiers rites de la Religion, on avoit établi pour un principe sacré & inviolable, qu'il falloit garder la Religion de ses Ancêtres, & ne rien changer au culte usité dans sa Patrie. C'étoit la réponse de l'Oracle, à quoi les plus Sages n'osoient contredire.

Xenoph. lib. 1. Rer. memorab.

Si on passoit d'Egypte en Gréce, cette Patrie des Sciences & du bon sens. Qu'elle étoit, bon Dieu! la face de la Religion? Con-

[a] Juvenal en sa Satyre 15. ✠. 75. dit, que les Ombres étoient en guerre avec les habitans de Tentire à cause du Crocodile,

Terga, fuga celeri præstant instantibus ombris
Qui vicina colunt, umbrosa Tentyra palmæ

M. de Saumaise dans ses *exercit. sur Pline p.* 452. croit qu'il faut lire *Pampæ*, au lieu de *Palmæ*, qui étoit un Bourg proche de Tentire. Ceux-ci tuoient le Crocodile que les autres adoroient. Plutarque dit la même chose en son Traité d'Isis des Oxyrinchites & des Cynopolites. Il y eut guerre entre eux à cause d'un poisson que les prémiers adoroient, & que les autres mangeoient, & à cause d'un Chien tué par les Oxyrinchites, & adoré par les Cynopolites. M. de Saumaise croit donc que Juvenal s'est trompé, parceque les Ombres sont éloignez de Tentire, & que d'ailleurs Plutarque & Juvenal étant contemporains, ont voulu sans doute parler de la même histoire. Néanmoins on peut dire contre la conjecture de ce grand Homme, que Juvenal ayant été en Egypte, auroit du connoître ce fait, mieux que Plutarque.

Confidéroit on les dévotions du Peuple, & l'histoire de la Religion, de la maniére qu'on l'exposoit aux yeux du Public? Toutes les fables des Poëtes étoient autant de véritez sacrées, autorizées par des Prêtres, par un culte établi, & par des Liturgies pratiquées, & établies par l'usage. Les Sages, les Philosophes s'en moquoient en secret: mais ils n'avoient garde de s'opposer au torrent. Après tout, ils n'avoient pas des principes de Religion, qui fussent beaucoup plus solides. Ils parloient à la vérité d'un Etre souverain, d'un prémier principe, mais avec tant d'obscurité & tant d'incertitude, qu'il auroit été fort difficile, d'établir des maximes certaines de Religion sur leur Philosophie. Les uns vouloient, que le Monde eût été de toute éternité, sans parler d'aucun Recteur de l'Univers. Les autres supposoient une matiére éternelle, qui avoit produit ce Monde. Quelle adoration, quel culte, qu'elle obeïssance pouvoit-on rendre à un Etre brûte & inanimé? Platon après Anaximéne parla d'un Esprit, mais cette Philosophie étoit fort embarassée: & d'ailleurs elle ne sortoit pas de l'école, & ne changeoit rien à la Religion. Eusébe remarque fort bien, qu'encore que Platon appréhendât que la jeunesse ne se corrompît, par l'histoire des Dieux, il ne vouloit pas néanmoins, qu'on changeât, quoi-que ce fût aux dogmes publics, ni au culte reçû. Et Origéne disoit fort à propos, que ceux qui parloient du souverain bien, comme de quelque chose d'ineffable, & qui philosophoient assez raisonnablement de la Nature divine, étoient les mêmes, qui descendoient au Pyrée, pour y adorer Diane & pour assister aux spectacles. *Lib. 6. contre Celse.*

Ce culte horrible & sauvage qui faisoit immoler des Victimes humaines étoit pratiqué, parmi presque toutes les Nations. Porphyre le prouve dans Eusébe, par le témoignage de plusieurs Auteurs. Ce n'étoit pas seulement sur les Autels de Busiris, ou de la Diane Taurique dans la Chersonêse, qu'on versoit le sang humain. Ce n'étoit pas seulement dans Carthage, qu'on immoloit des enfans à Saturne, sans que les méres osassent faire paroître quelques mouvemens de compassion. Ce n'étoit pas au seul Jupiter d'Ithôme, à qui Aris- *Euseb. Prep. Evang. lib. 4. §. 16.* *Plutarque de la Superst.*

toméne de Messéne, fit un Sacrifice de trois cens hommes, dont Théopompe Roi de Sparte fut du nombre, qu'on immoloit des Victimes humaines. Mais ces barbares sacrifices s'offroient en tous lieux. Ni la sagesse d'Athénes, ni la Police de Rome, ne purent délivrer ces fameuses Républiques de ces malheurs. Adrien fut le prémier des Empereurs qui s'efforça d'abolir cette cruelle dévotion. Jean Malela dit, que c'étoit la coûtume, quand on posoit les fondemens d'une Ville, de sacrifier une Vierge pour en être le génie, & il en raporte plusieurs exemples. Outre l'histoire si connuë d'Iphigénie, un Aristodéme Messénien, immola sa fille de sa propre main malgré son fiancé, parceque l'Oracle en demandoit une, de la famille des Epytides, de laquelle ce malheureux Pére étoit.

Lib. 2.

Pausanias lib. 4. Messeni.

Diodore de Sicile raporte, qu'à Carthage dans un tems de peste, Hamilcar Chef des Carthaginois, sacrifia un enfant à Saturne, & fit précipiter dans la mer un nombre considérable de Sacrificateurs, pour être autant de Victimes à Neptune. D'où vient ce proverbe dans Plaute, *Saturni hostia*, *hostie de Saturne*, pour dire un homme dévoüé à la mort. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces abominables Sacrifices, durérent jusqu'au tems de l'Evangile, lors mêmes, que la raison étoit éclairée, & secouruë de tous les efforts de la Philosophie. Tite-Live nous apprend que sous le consulat de Terence Varron, l'an de la Ville 537, on pratiqua des Sacrifices extraordinaires, par l'ordre des Livres secrets & sacrez. Entre autres, on enterra vifs à la place aux bœufs, un Grec & une Gréque, un Gaulois & une Gauloise. Cet Auteur remarque, qu'auparavant Rome n'avoit pas été soüillée par ces Victimes humaines : je ne sçai si cela est fort certain. Macrobe assûre qu'on avoit accoûtumé d'immoler des Enfans à *Mana Genita* pour la conservation des familles. Nous n'irons pas chercher des exemples de cette barbarie, chez les Nations moins humaines & plus féroces, car si le culte étoit si barbare dans Athénes & à Rome, quel pouvoit-il être ailleurs ? Il ne faut pas s'étonner si un Poëte Libertin s'est écrié, que la Religion étoit cause de plusieurs événemens tragiques : *Tantum Religio potuit suadere malorum.*

Lib. 14.

Plaut. Amph. Act. 4. Sect. 2.

Lib. 22. cap. 56.

Lib. 1. Saturn. cap. 7.

Si

Si on la considére dans ses mouvemens les plus tranquilles & les plus moderez, on trouvera que Strabon a eu raison de dire, qu'elle consistoit en des mystéres secrets, & en des jours de fêtes, qu'on célébroit par des Sacrifices, avec de la musique, des danses & des jeux. C'est pourquoi les plus sages en parloient comme d'une invention nécessaire à contenir la populace. Polybe en jugeoit ainsi, ou je me trompe fort, quoi-qu'il paroisse un homme & fort sage & fort judicieux. Je n'aurois jamais fait, si je voulois raporter, les fables & les contes, dont le Peuple étoit persuadé, par une pieuse, mais folle crédulité. Il faut lire sur cela Pausanias, qui paroît lui-même fort rempli de ces sottes superstitions, je me contenterai d'un seul exemple. Il raporte que proche de la petite Ville d'*Egia*, il y avoit un étang consacré à Neptune, d'où l'on n'osoit tirer aucun poisson, parcequ'on croyoit que les hommes qui en prenoient, étoient incontinent transformez eux-mêmes en poissons. On peut dire en général de toutes ces Religions, qu'elles se soutenoient sur deux appuis, sur le secret, qui rendoit l'ignorance vénérable & sur l'autorité: & on pourroit très bien appliquer à ce sujet ce que Pline à dit des Médécins, que leur crédit n'étoit fondé que sur la langue Gréque, que le Peuple n'entendoit pas: & que plus, ils se rendoient intelligibles, moins on avoit de foi en eux.

Lib. 10. — *In excerpt. lib. 6.* — *Lib. 3. Laconica.* — *Lib. 29 Sect 5.*

Représentons nous donc encore une fois, un homme de bon sens, qui a voyagé en Egypte & à Carthage, dans la Thrace & en Scythie, dans les Gaules, & dans la Germanie, en Gréce & à Rome, qui a pratiqué les Philosophes & les Politiques, qui a découvert les mystéres des Sacrificateurs, aussi bien que les dogmes publiquement enseignez, & les cultes pratiquez ouvertement en tous ces différens pays. L'esprit chargé de toutes ces Généalogies de Dieux, & des Légendes de tant de Héros, étonné de tant de cultes inhumains, la raison embarrassée de tant d'opinions différentes qui partageoient les Philosophes, il arrive en cet état dans la Judée. Il remarque sur les Frontiéres de ce pays, ces mêmes ténebres, ces mêmes horreurs. On y sacrifie des Enfans à Moloc, où on les fait passer par le feu pour les purifier. Il n'en est pas surpris, c'est

c'eſt ce qu'il a remarqué par toute la Terre. Mais dès qu'il eſt dans la Judée, plein de mépris & d'horreur pour ce Peuple, qui étoit le rebut des autres Nations, il entre en converſation avec un ſimple Artiſan, ou avec le prémier Laboureur qu'il rencontre, & il entend cet homme, lui parler d'un Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, qu'on doit adorer, & à qui il faut obéïr, en pratiquant les Loix qu'il leur a données. Sa curioſité réveillée, l'engage à prendre connoiſſance de ces Loix, il en voit la ſageſſe & la ſainteté. Là il apprend le tems qui s'eſt écoulé depuis la création du Monde, à quoi rien ne peut contredire. Il apprend que le véritable culte qu'exige la Divinité, conſiſte dans la piété & dans la ſainteté de la vie. Il y trouve des cérémonies, mais il n'y rencontre rien d'impur, de cruel, ni de barbare. Il remarque dans ce Peuple une fidélité, & un attachement inviolable pour ces Loix. Elles lui donnent une idée ſublime de la puiſſance d'un Dieu, qui agît par le ſimple acte de ſa Volonté, qui conduit le Monde & dirige tous les événemens, en recompenſant les Gens de bien, & puniſſant les méchans. Je voudrois bien qu'on m'apprît ce qu'auroit pû croire cet Homme, voyant tant de lumiére, tant de connoiſſance, tant de ſageſſe, parmi les plus ſimples de ce Peuple ſi abjet & ſi mépriſé. Les femmes & les enfans lui découvrent plus de grandes véritez, que n'avoient fait tous les Philoſophes d'Athénes. Pourra-t-il s'empêcher de reconnoître & de confeſſer, qu'il y a parmi ces Gens, quelque choſe d'extraordinaire & de divin? Non ſans doute. Ce Peuple n'étoit pas d'une autre eſpéce que les autres. Il n'avoit dans les arts & dans les ſciences humaines, ni plus d'induſtrie, ni plus de capacité. Au contraire il cédoit en toutes choſes aux autres Peuples, excepté en Religion. Il faut donc néceſſairement conclurre, que la Religion de ce Peuple émanoit d'une autre ſource, que de ſon eſprit & de ſon raiſonnement.

Fin de la Troiſiéme Diſſertation.

DISSER-



DISSERTATIONS SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

QUATRIEME DISSERTATION.

Où l'on prouve cette vérité, par l'établissement du Christianisme.

CHAPITRE PREMIER.

La Religion Chrétienne est la seule de toutes les Religions, qui se soit faite elle-même des Sectateurs.

La Religion Chrétienne est plus conforme à la raison qu'aucune autre qui ait jamais été.

ON n'a pas dessein d'examiner ici les dogmes de l'Evangile. Quoi-qu'il y en aît quelques-uns, où la raison ne pouvoit atteindre, & où elle a besoin d'être soutenuë de l'autorité de la révélation, il est pourtant vrai de dire, que jamais Religion n'a été plus con-

conforme aux lumiéres, les plus naturelles & les plus pures de l'Esprit humain. Si on considére la nature de Dieu qui est un Esprit, ou qu'on fasse réfléxion sur l'excellence de l'homme, on trouvera sans peine, que l'Evangile apprend aux hommes la maniére de servir Dieu, la plus proportionnée à la Majesté divine, & à la nature humaine, soit que l'on considére l'excellence & la dignité de l'homme, soit qu'on aît égard à ses foiblesses & à ses défauts. Cette Religion propose une résurrection & une vie éternelle: ce prix infini répond à la bonté & au pouvoir de Dieu, qui veut nous recompenser. Tout autre bonheur, est trop au-dessous de la bonté de Dieu. Celui qui tire l'homme du néant, & qui lui conserve la vie, veut le rendre éternellement heureux. Disons-le encore une fois, c'est une conséquence juste & naturellelle de sa bonté & de son pouvoir.

Le Culte que Dieu exige, n'est qu'une suite nécessaire des devoirs de l'homme, une adoration intérieure d'une Ame qui sent son néant, & qui connoît ce souverain Principe de toutes choses, en qui elle a l'être, la vie & le mouvement. Invoquer ce souverain Etre, le prier, obéir à ses commandemens; rentrer dans son devoir par la repentance, quand on s'est égaré, c'est un culte, que la nature-même apprend à tous les hommes. Et s'il y en a peu qui ayent connu ce devoir, cette erreur ne provenoit que de la fausse idée qu'ils s'étoient formée de la Divinité.

Cependant, quoi-que le Christianisme soit comme une émanation de la droite raison, à l'égard de ses Loix & du Culte qu'il prescrit, Jesus-Christ seul nous a enseigné ces saintes véritez. Pourquoi ne les a-t-on point connuës auparavant? Pourquoi le genre humain a-t-il croupi pendant une longue suite de siécles, dans un égarement si grossier, dans des ténébres si épaisses, qu'on n'y pouvoit appercevoir qu'avec peine, quelques étincelles des lumiéres de la raison & du bon sens? S'il n'y a ici quelque chose d'extraordinaire & de divin, je ne comprens pas ce qui peut & qui doit, porter ce beau nom.

On a montré la force de cette conséquence par raport à Moysé

Moyse & à la Religion des Juifs. Mais cette Religion avoit encore des cérémonies, dont le joug étoit autant inutile qu'accablant. Et on ne se trompera pas beaucoup, quand on croira, que ces cérémonies étoient des nuages & des ombres, afin qu'il restât encore quelque chose à faire à Jesus-Christ, pour mettre la vérité & le salut de l'homme dans tout son jour.

On pourroit entrer dans l'examen de toutes ces choses: mais il nous conduiroit trop loin. Il faut le renvoyer à la méditation du Lecteur, & se contenter de prouver l'existence de Dieu, par l'établissement du Christianisme.

Pour y procéder avec ordre, il faut considérer prémiérement cette proposition, *que la Religion Chrétienne, est la seule de toutes les Religions, qui ait produit & formé elle-même ses Sectateurs.* On prouvera dans la suite la vérité de ce fait, & l'on montrera qu'il y a eu effectivement des Chrétiens, incontinent après Jesus-Christ.

Les fausses Religions, quelques ridicules qu'elles fussent, avoient des Sectateurs, parce que les Hommes eux-mêmes les avoient inventées.

Quand on fait attention à tant de fausses Religions remplies de fables puériles & honteuses, qu'on proposoit aux Peuples, pour objet de leur foi, & pour fondement du Culte public & de la Liturgie, on est surpris de voir des Hommes raisonnables & fort sensez d'ailleurs, occupez à des cultes religieux, qui faisoient honte à la raison, & cela en s'appuyant sur des contes & des légendes de Divinitez qui faisoient rougir le bon sens, & qui étoient indignes d'être proposez à de petits enfans. Mais quand on fait réfléxion, que ces Divinitez & ces fables étoient la propre invention des Peuples, qui s'étoient faits des Dieux & des Religions à leur mode, & comme ils avoient voulu, il n'y a plus lieu de s'étonner, de voir tant de fables consacrées, tant de cultes honteux pratiquez. Chacun adoroit & servoit l'Ouvrage de ses mains.

Une Isis, & une Cibéle, une Minerve, & une Venus n'avoient pas persuadé leur divinité aux Egyptiens, aux Phrygiens, aux habitans d'Athénes ou de Rhodes. Mais ces Peuples s'étoient faits eux-mêmes à plaisir ces Idôles. Les Mystéres d'Eléusine, vénérables par toute la Gréce; les Augures si redoutables aux Romains, n'avoient pas contraint ces grands esprits de les recevoir, par la persuasion, & par la conviction

de leur vérité, ni de leur fainteté: mais ces fameufes Républiques avoient jugé à propos d'établir ces fauffes devotions. Deforte qu'on ne fçavoit ce que c'étoit, d'examiner une Religion quelque ridicule qu'elle fût, ni aucun culte, quoique barbare, cruel, & honteux. Les Religions étoient reçûës parmi les hommes comme les modes, & les coûtumes: on ne difputoit pas à l'encontre. La Religion d'Ifis fut d'abord condamnée à Rome par des raifons d'état, avant que les Romains fe fuffent affujettis l'Egypte: mais elle y fut reçûë incontinent après qu'elle eût été réduite, fous leur domination, Ils fe moquoient de ces Peuples qui adoroient les Animaux. Mais ces mêmes Romains avoient reçû de Peffinunte une fouche ou une pierre informe qu'ils adoroient comme la Mére des Dieux, dont le culte n'étoit pas moins infenfé, que celui d'Ifis. Ils avoient reçû d'Epidaure un Serpent qu'ils révéroient comme Efculape. Le célébre Jupiter Hammon, avoit la tête d'un bouc, & fi les Egyptiens euffent ofé critiquer la dévotion Romaine, ils n'y euffent pas trouvé moins de ridicule, que les Romains en remarquoient chez eux. Ces poulets qui déterminoient un confeil de guerre à donner bataille, ou à demeurer renfermé dans le camp malgré les infultes & le deffi des ennemis; le bruit d'une fouris qui fuffifoit pour invalider l'élection d'un Conful, ou d'un Dictateur, & renvoyer l'affemblée à un jour plus heureux; ce clou qu'on fichoit avec tant de pompe, pendant les calamitez de la République: toutes ces chofes n'étoient pas moins ridicules, que la dévotion d'Egypte. Quand on confidére en un mot, toutes ces Religions, on ne peut prefque revenir de l'étonnement où l'on eft. Et fi nous avions le moindre argument qui nous en fît douter, jamais nous ne pourrions nous perfuader, que des hommes raifonnables, ayent pû fi fort, en matiére de Religion, renonçer au fens commun.

La Politique difpofoit de la Religion.

Mais comme ils étoient eux-mêmes les Auteurs de ces pitoyables fuperftitions, elles paffoient d'une poftérité à l'autre, toûjours facrées & vénérables, fous le nom de tradition d'Ayeux, & de culte ou de Divinitez de la Patrie, qu'il falloit & recevoir & conferver. Quand il y arrivoit quelque chan-

changement à la Religion, ce n'étoit point par une suite de quelqu'examen qu'on auroit fait, c'étoit uniquement par une loi de l'Etat, qui n'avoit d'autre vûë que la Police & le Gouvernement.

Répétons-le donc encore une fois, il ne faut pas s'étonner, si les hommes avoient reçû des Dieux si peu dignes de ce nom, & pratiqué des cultes, quelques bizares & extravagans qu'ils fussent; c'étoit le propre effet de leur imagination, c'étoit le propre ouvrage de leurs mains. La Politique vouloit qu'on apprivoisât les Nations vaincuës, en recevant leurs Dieux, aussi le Capitole en étoit rempli. Et quoique la Raison se revoltât contre ses Religions dès qu'on les regardoit de près, néanmoins on n'osoit les contredire: & ces sortes de disputes, étoient renfermées avec grand soin, dans le domestique & parmi les Confidens des plus sages Philosophes.

Les Juifs mêmes avoient une Religion propre à leur Nation.

Il est même véritable de dire, que la Religion des Juifs toute sainte & divine qu'elle étoit, n'avoit pas formé son Peuple: mais elle avoit été donnée à cette Nation, au désert: & l'on pouvoit assûrer du Peuple Juif, comme des autres, qu'il professoit la Religion qu'il avoit reçûë de ces Ancêtres, & qui étoit autorisée par les loix de la République & du Gouvernement.

Quel étoit l'état du Monde au tems de Jesus-Christ.

Tel étoit l'état du Monde, quand Jesus-Christ vint sur la Terre. Toutes les Nations étoient en possession de leur Religions, elles les voyoient soûtenuës d'une grande antiquité, dont le seul nom est toûjours vénérable: leur origine étoit presque la même que celle de la Nation. Les Romains, se voyoient les maîtres du Monde, & pouvoient attribuër quelque partie du succès de leurs armes, au pouvoir de leurs Dieux. Les Grecs se souvenoient, que les sciences & les plus belles productions de l'esprit avoient pris naissance au milieu d'eux, ou qu'elles s'y étoient perfectionnées. Les uns & les autres s'accordoient dans le culte des mêmes Divinitez. La seule Nation des Juifs les condamnoit, mais c'étoit une Nation qu'ils considéroient comme le rebut du genre humain. On en parloit comme d'un Peuple mal-faisant & odieux au reste des hommes.

 Tout

Les difficultez qui s'opposoient à l'etablissement de l'Evangile.

Tout étoit dans ces dispositions, lorsque les Disciples de Jesus-Christ viennent proposer l'Evangile, sans être soutenus ni de Prince, ni de Peuple, ni d'aucun Magistrat. Cette Doctrine trouve tous les hommes occupez, ou remplis de leurs propres Religions. Cette Doctrine porte d'ailleurs avec elle mille obstacles insurmontables, à parler humainement. Elle combat toutes les autres Religions, & condamne toutes les dévotions, comme autant d'idolâtries & d'abominations. Il faut pour la recevoir, renoncer à des préjugez d'éducation & de pratique, soutenus d'un exemple général, & répandu par toute la Terre. Il faut condamner ses Péres & ses Ayeux, faire le procès à toute l'Antiquité, & confesser que pendant trois ou quatre mille ans, la raison humaine a été aveugle & n'a produit en fait de Religion, que des monstres & des phantômes. De bonne foi, cela n'est-il pas naturellement impossible? Il faut instruire des Romains, mais ce Peuple n'osoit toucher à la Religion, sans la permission du Sénat. Il faut enseigner des Grecs: mais c'étoit chez eux une maxime sacrée, qu'il falloit servir les Dieux de la Patrie. On veut persuader les Ephésiens de renoncer au culte de Diane: mais la Diane, la grande Diane des Ephésiens étoit l'honneur de cette Ville, & étendoit sa réputation de tous côtez. En un mot, le prémier pas qu'il falloit faire, pour recevoir l'Evangile, étoit de reconnoître, que tout le genre humain étoit dans l'aveuglement & dans l'erreur, & qu'il y avoit été abîmé de tout tems. Il falloit, sans contredit, une forte persuasion & de puissans motifs pour franchir de pareils obstacles. Si on pense de plus que l'Evangile sortoit du milieu des Juifs, Nation haïe & méprisée de toutes les autres, on trouvoit d'abord un fâcheux préjugé qui arrêtoit l'esprit tout court: mais ce préjugé se fortifioit, quand on considéroit que l'Evangile qui bâtissoit sur les fondemens du Judaïsme, étoit & desavoüé & rejetté des Juifs.

A considérer le Christianisme de plus près, on trouvoit d'autres obstacles, qui n'étoient pas moins difficiles à surmonter. Si les véritez de l'Evangile détruisoient les connoissances de l'esprit, ou plûtôt ses ténébres, pour lui donner

ner de nouveaux principes & des véritez inconnuës auparavant, elles n'apportoient pas un moindre changement dans le cœur. Jamais Loix n'ont été plus opposées aux passions humaines. Jesus-Christ parle de ce changement comme d'un renoncement à soi-même. Les Apôtres le regardent comme un nouveau cœur, & comme la production d'une nouvelle créature. Ainsi il falloit pour faire un Chrétien, subjuguer également & l'esprit & le cœur.

Mais encore qu'elle étoit la recompense, dont cette nouvelle Religion flattoit les Hommes, pour les engager à la recevoir. On les voit à la vérité essuyer des peines, soutenir des travaux, affronter des périls & la mort même, afin d'acquérir les biens & les honneurs du Monde. Mais cette Religion, toute pénible qu'elle étoit au cœur humain, ne proposoit dans cette vie que des miséres & du mépris. Sa recompense supposoit deux choses, que l'Esprit humain traitoit de chiméres : l'une étoit la fin du Monde & un Jugement universel : l'autre la Résurrection des Morts. Il faut traverser ces abîmes, avant qu'on puisse parvenir à la joüissance des biens que l'Evangile promettoit. N'est il pas vrai qu'à voir cette Religion hérissée de tant de grandes difficultez, environnée de tant d'obstacles naturellement insurmontables, on ne fera aucun doute, qu'elle ne dût être & méprisée & rejettée de tous les hommes. Encore si elle étoit proposée par le Gouvernement, & par les Magistrats d'un Peuple qui n'eût aucune Religion, & qui voulût s'en faire une, comme toutes les autres Nations en avoient faites, il ne faudroit pas s'étonner qu'elle eût été reçûë, comme tant d'autres l'avoient été. Mais elle trouve tous les Peuples préocupez, & pénétrez de leurs propres Religions, elle n'a pour les en retirer que sa propre vérité. Cependant cette Religion toute inaccessible qu'elle étoit à l'esprit & au cœur, prévénus par des préjugez enracinez; toute périlleuse qu'étoit sa profession, par les persécutions où elle exposoit ses Sectateurs, & de la part des Juifs & de la part des Gentils; cette Religion, dis-je, s'est faite des Disciples, chez les Juifs & chez les Gentils. Elle a arraché les uns du sein de l'Ido-

lâtrie,

lâtrie, les autres de l'attachement qu'ils avoient pour des cérémonies instituées de Dieu. Il faut donc nécessairement que la Vérité de l'Evangile aît été soutenuë de preuves & d'argumens, à quoi l'esprit le plus prévenu & le cœur le plus opposé ne pouvoient résister. C'est la démonstration que nous voulons établir dans cette Dissertation.

CHAPITRE II.

On prouve qu'il y a eu des Chrétiens quelque tems après Jesus-Christ.

La vérité de l'Evangile dépend de certains faits, qu'il étoit facile de connoitre.

LA Religion Chrétienne n'est pas de la nature de ces sciences spéculatives, qui consistent en des propositions dont la vérité ou la fausseté se peut examiner, sans aucun raport aux lieux, ni aux tems. Mais le Christianisme est fondé sur l'histoire de l'Evangile, & sur la vérité des faits, qui y sont récitez : desorte qu'il est de la derniére conséquence de sçavoir s'il y a eu des Chrétiens, au tems que l'Histoire sacrée le remarque, & quelques années après la venuë de Jesus-Christ. Car l'examen de ces faits notables comme sont la vie, la mort & la résurrection de Jesus-Christ, la conduite de ses Disciples, le don des Miracles qu'ils conféroient à ceux à qui ils imposoient les mains, ne pouvoit être sujet à l'erreur: il ne falloit que des yeux pour s'assûrer de la vérité. J'avouë que si le nom Chrétien n'eût été connu sur la terre, que quatre ou cinq cens ans, après la naissance de Jesus-Christ, il n'auroit pas été impossible d'en imposer à la simplicité, & à la crédulité de quelques hommes, par une histoire faite à plaisir. Mais qu'on puisse recevoir une histoire pleine de merveilles autant extraordinaires & surprenantes que celles de l'Evangile, dans le tems mêmes où il y avoit tant de témoins, qui pouvoient la soûtenir ou la détruire; & sur tout une histoire qui intéressoit si fort le repos de la vie, qui parloit d'un bonheur ou d'un malheur éternel : recevoir, dis-je, cette histoire, sans supposer qu'on étoit entiérement convaincu de

sa

sa vérité ; c'est ce qui passe toute vrai-semblance, & qui n'est aucunement possible. Ainsi toute la question consiste à sçavoir, s'il y a eu des Chrétiens dès le commencement de l'Evangile. Car s'il y en a eu, sa verité est incontestable ; parceque les Chrétiens étant obligez de renoncer à leurs prémiéres connoissances, & de s'exposer à des misères & à des persécutions, sans aucune récompense temporelle, il n'y pouvoit avoir d'autres motifs qu'une forte persuasion de la vérité, qui les pût engager & retenir dans cette profession.

Or on ne peut revoquer en doute qu'il n'y aît eu des Chrétiens, qui firent une profession ouverte de l'Evangile aussitôt qu'il fut annoncé & prêché. L'histoire des Actes des Apôtres, nous apprend comment la prémiére Eglise Chrétienne se forma en Jérusalem, au jour de la Pentecôte qui suivit la mort de Jesus-Christ. Elle nous apprend, que le nom de Jesus-Christ fut annoncé aux Gentils par Saint Pierre ; que les Disciples de ce divin Sauveur furent nommez *Chrétiens*, prémiérement dans la Ville d'Antioche. Elle nous parle des persecutions qu'ils souffrirent de la part des Juifs, du martyre de Saint Estienne & de l'Apôtre Saint Jaques. Elle nous récite la conversion & les travaux de Saint Paul, pour porter la foi, en tant de lieux où il forma des Eglises, auxquelles il adressa ensuite les Epîtres que nous avons dans le Nouveau Testament.

Les autres Historiens ne nous permettent pas de douter qu'il n'y aît eu des Chrétiens, au tems dont nous parlons. Suétone remarque dans la Vie de l'Empereur Claude, qu'*il chassa les Juifs de Rome, parcequ'ils étoient toujours en trouble, à la sollicitation de Chrest*. L'Histoire sacrée fait la même remarque dans le Livre des Actes des Apôtres. Suétone dit encore dans la Vie de Néron, [a] *que les Chrétiens gens addonnez à une superstition*

On prouve qu'il y a eu des des Chrétiens par les Auteurs profanes.

Sueton. Claud. cap. 44.

Act. ch. 18.

Nero cap. 16

[a] Suetone *de Imper. Claud. cap. 44. Judaeos impulsore Chresto assidue tumultuantes, Roma expulit.* In vitâ Neronis *cap. 16. afflicti suppliciis Christiani, Genus hominum superstitionis novæ ac malefica.* Il y en a qui lisent *Cherestro*, d'autres *Chresto*, ou *Chireste*. Mais Tertullien à *Chresto*, qui est le plus vrai semblable. Le célébre Mr. Cuper dans ses Notes sur Lactance, remarque que Suétone, nomme *Chrestus* pour *Christus*, parce que *Chrestus* étoit un mot usité chez les Romains, comme il paroît par les Inscriptions, & il croit que les Sçavans se trompent de s'imaginer que ce nom aît été changé par mépris, plûtôt que par une simple erreur. Je ne doute pas qu'il n'aît raison ; car si on remonte à l'étymologie de ce mot dans la langue Gréque,

stition nouvelle & malfaisante, furent punis de divers supplices: on ne s'arrête pas à ce qu'il en dit, c'est assez qu'il parle des Chrétiens. Tacite qui composoit ses annales au tems de l'Empereur Adrien, parlant de cette incendie de Rome qui dura six jours, & ne laissa que quatre parties de la Ville, qui étoit divisée en quatorze, dit, que Néron pour éloigner les soupçons que le Peuple avoit conçûs, qu'il en fut l'Auteur, chargea les Chrétiens de ce crime. [b] *C'est pourquoi*, dit ce judicieux Historien, *Néron pour dissiper ce fâcheux bruit, supposa des criminels, qu'il tourmenta par les supplices les plus recherchez. Le Vulgaire les appelloit Chrétiens, gens odieux à cause de leurs crimes. L'Auteur de ce nom est Christ qui fut supplicié par*

Dion Cassius lib. 55.

Tacite Annales lib. 15.

Gréque, il se prend toûjours en bonne part, & n'a pas d'autre signification que celle de *bon*, ou d'*utile*. Plutarque dans ses Questions Gréques, demande quels sont ceux qu'on appelloit Χρηστοὶ chez les Arcadiens & les Lacédémonieus, & pour réponse il parle d'un traité fait entre les Lacédémoniens & les Tégéates, gravé sur une colonne érigée proche du Fleuve Alphée, qui contenoit que les Tégéates devoient chasser les Messéniens hors de leur pays, μὴ ἐξεῖναι χρηστοὺς ποιεῖν. Il est à mon avis difficile de donner à ces paroles un autre sens que celui-ci, qu'il ne leur seroit pas permis d'en faire d'honnêtes gens, c'est-à-dire sans doute, de souffrir qu'ils eussent une bonne éducation, digne de personnes honnêtes & libres. Au reste j'avouë que je n'entens pas l'interprétation d'Aristote, que Plutarque raporte. Tertullien dit très bien dans son Apologie, *Christianis vero, quantum interpretatio est, de unctione deducitur. Sed & cum perperam Christianus pronuntiatur à vobis, (nam nec nominis certa est pronunciatio apud vos) de suavitate vel benignitate compositum est.* Ce mot de *Chrétien* à l'égard de l'interprétation est dérivé du mot *Onction*; mais quand vous le prononcez autrement, il n'est composé que de douceur & de bénignité.

[b] Tacite Annalium lib. 15. §. 6. *Sed non ope humana, non largitionibus principis aut deum placamentis decedebat infamia, quin jussum incendium crederetur. Ergo abolendo rumore Nero subdidit reos, & quæsitissimis pœnis affecit, quos per flagitia invisos, vulgus Christianos appellabat. Auctor nominis ejus Christus qui Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum, supplicio affectus erat. Repressaque in præsens exitiabilis superstitio rursus erumpebat, non modo per Judæam originem ejus mali, sed per Urbem etiam quo cuncta undique atrocia, aut pudenda confluunt, celebranturque. Igitur primo correpti qui fatebantur, deinde indicio eorum multitudo ingens, haut perinde in crimine incendii, quàm odio humani generis convicti sunt. Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut Crucibus affixi, aut flammandi, atque ubi defecisset Dies, in usum nocturni Luminis urerentur. Hortos suos ei spectaculo Nero obtulerat, & Circense ludicrum edebat habitu auriga permixtus plebi, vel * circulo insistens. Unde quanquàm adversus sontes & novissima exempla meritos, miseratio oriebatur, tamquàm non utilitate publicâ, sed in sævitiam unius absumerentur.*

* leg. *curriculo.*

Grutére raporte une Inscription trouvée en Portugal, qui fait mention de cette persécution. Elle est faite à l'honneur de Néron, pour avoir délivré la Province des Brigans, & de ceux qui vouloient insinuër au genre humain une nouvelle superstition. *Neroni. Cl. Cæs. Aug. Pont. Max. ob Provinc. latronib. & his. qui, novam generi. hum. superstition. inculcab. purgatam.* Scaliger doute de l'antiquité de cette Inscription: mais d'autres croyent que Scaliger en doute sans sujet.

par Ponce Pilate Gouverneur de la Judée, sous l'Empire de Tibére. Cette pernicieuse superstition, reprimée pour quelque tems, reprenoit de nouvelles forces, & s'étendoit non-seulement dans la Judée d'où étoit sorti ce mal, mais aussi dans la Ville, où tout ce qu'il y a d'atroce & de honteux se retire & se pratique. Les prémiers qui furent arrêtez confessérent, qu'ils étoient Chrétiens. (C'est ainsi qu'il faut entendre la pensée de Tacite) *On connût par cette confession, que la multitude de ces gens étoit grande, ils furent convaincus plûtôt par la haine qu'ils portoient au genre humain, qu'à cause de l'incendie. On joignit d'outrageuses insultes à leur dernier malheur, car on les couvrit de peaux de bêtes sauvages pour les faire déchirer par les chiens, d'autres furent attachez en croix, d'autres furent brûlez & servirent de flambeaux pendant la nuit. Néron avoit offert ses jardins pour ce spectable. Il donnoit les jeux du cirque mêlé parmi le petit Peuple en habit de Cocher & poussant son char. Desorte qu'encore qu'on crût que ces coupables méritassent les derniers supplices, on eut pourtant compassion d'eux, les voyant immolez à la cruauté d'un seul homme, plûtôt qu'à l'utilité publique.* Cette persécution, qu'on regarde comme la prémiére des dix, dont parle l'histoire Ecclésiastique, arriva l'an de Rome 817, sous le Consulat de C. Lécanius, ou selon Dion C. Bassus & M. Licinius. Tibére mourut l'an de Rome 790, aprés avoir régné environ vingt-trois années; desorte qu'à compter depuis la mort de Jesus-Christ, qui arriva l'an dix-huitiême de cet Empereur jusqu'à cette prémiére persécution, il n'y avoit pas plus de trente trois ans. Dion Cassius dit, que Néron souhaitoit de voir périr sa Patrie, & que ce Monstre avoit envoyé des Incendiaires qui faisoient semblant d'être yvres. *Liv. 62.*

Saint Augustin s'étonne que Sénéque, qui a censuré le Sabbat des Juifs, comme un tems perdu dans l'oisivité, n'ait point parlé des Chrétiens. Il croit que ce silence venoit, de ce que la prudence ne lui permettoit pas d'en dire du bien, ni la conscience du mal. Mais il y a plus d'apparence de croire qu'il les a confondus avec les Juifs, ou qu'il ne les a pas connus, parceque cette persécution, qui les découvrit, n'arriva qu'un an, avant la mort de Séneque. *August. de Civitate Dei lib. 6. cap. 11.*

Domitien, autre Néron, commença à persécuter les Chrétiens, mais il changea bien-tôt d'avis, & rappella ceux qu'il avoit exilez, comme nous l'apprend Tertulien : ce qui arriva peu de tems avant sa mort. Ce que les Historiens nous apprennent de Domitien, rend le fait très vrai-semblable, & s'accorde très bien avec ce que les Docteurs de l'Eglise en ont écrit. Dio lib. 67. ex Xiphilino. Car Dion nous assure, que cet Empereur *fit mourir Fabius Clément Consul, quoi-qu'il eût épousé Flavie Domitille, parente de Domitien, les ayant accusez l'un & l'autre de crime d'impieté. Pour lequel sujet aussi d'autres qui avoient embrassé les coûtumes des Juifs, furent condamnez. Une partie d'eux fut condamnée à mort, l'autre dépoüillée de ses biens. Pour Domitille, elle fut seulement reléguée en l'Ile de Pandatére.* C'étoit la coûtume des Gentils, de comprendre les Juifs & les Chrétiens sous le même crime d'athéisme & d'impiété. Il est donc certain que cet Empereur ennemi des Sciences & de la Philosophie, qui voulut encore se faire nommer *Seigneur & Dieu*, persécuta les Chrétiens, comme les Péres de l'Eglise l'ont dit. Mais cette persécution fut bien-tôt suivie de sa mort. Nerva qui lui succéda, abolit ces condamnations, & le même Auteur nous apprend, *qu'il absout ceux qui avoient été condamnez pour crime d'impieté, & rapella ceux qui avoient été exilez.* On croit même sur un passage de Lampridius dans la Vie de Sévére qu'Adrien avoit des sentimens favorables au Christianisme, parcequ'il avoit commandé, qu'on bâtit des Temples sans aucunes statuës, qu'on nommoit à cause de cela *Adriens*, parcequ'ils n'avoient aucun nom d'Idole, à laquelle ils fussent consacrez. Cela ne s'accorde pas trop néanmoins avec ce que dit Spartien de cet Empereur, qu'il étoit fort attaché aux superstitions Romaines, qu'il méprisa les Etrangéres, exerça l'Office de grand Pontife, & se fit initier aux mystéres d'Eléüsine. On sçait encore que le second Pline consul-

Lamprid. cap. 44.

Dio. libr. 68.

ta

[c] Dio lib. 67. ex Xiphilino, κἀν τῷ αὐτῷ ἔτει, ἄλλους τε πολλοὺς, καὶ τὸν Φλάβιον Κλήμεντα, ὑπατεύοντα, καίπερ ἀνεψιὸν ὄντα, καὶ γυναῖκα καὶ αὐτὴν συγγενῆ ἑαυτοῦ Φλαβίαν Δομιτίλλαν ἔχοντα, κατέσφαξεν ὁ Δομιτιανός. ἐπηνέχθη δὲ ἀμφοῖν ἔγκλημα ἀθεότητος. ὑφ' ἧς καὶ ἄλλοι ἐς τὰ τῶν Ἰουδαίων ἤθη ἐξοκέλλοντες πολλοὶ κατεδικάσθησαν καὶ οἱ μὲν ἀπέθανον, οἱ δὲ, τῶν γοῦν οὐσιῶν ἐστερήθησαν. ἡ δὲ Δομιτίλλα ὑπερωρίσθη μόνον ες Πανδατέριαν.

Dio lib. 68. καὶ ὁ Νέρουας τούς τε κρινομένους ἐπ' ἀσεβείᾳ ἀφῆκε, καὶ τοὺς φεύγοντας κατήγαγε

ta l'Empereur Trajan, pour sçavoir de quelle maniére il se conduiroit à l'égard des Chretiens qui étoient en grand nombre, & que cet Empereur lui donna ordre de ne les point rechercher, mais de les punir quand ils seroient dénoncez.

Il est donc manifeste par le témoignage de l'histoire & de tant d'Auteurs non suspects, qu'aussi-tôt après la mort de Jesus-Christ il y eut des Chrétiens qui reçûrent l'Evangile. Car, s'il y en avoit à Rome du tems de Néron, sans parler du tems de l'Empereur Claude, on ne peut douter, qu'il n'y en aít eu beaucoup d'avantage en Gréce & dans l'Asie Mineure, qui étoient des pays plus proches de la Judée, où Jesus-Christ avoit vecû, & d'où il avoit envoyé ses Apôtres, annoncer sa doctrine à tous les autres Peuples.

Quand on joint l'histoire Ecclésiastique avec l'histoire de l'Empire, on avouëra qu'il y a beaucoup moins de raisons de douter, qu'il y ait eu des Chrétiens, dont le nom, la doctrine & les Livres sacrez soient parvenus jusqu'à nous, qu'il n'y en a de revoquer en doute, ce qu'on a écrit des Empereurs Romains. Car il ne nous reste rien de tout ce grand Empire, que l'histoire des siécles passez, au lieu que l'histoire de l'Eglise qui subsiste encore aujourdhui, est suivie de siécles en siécles, depuis Jesus-Christ jusqu'à nous.

CHAPITRE III.

De Jesus-Christ.

ON n'a pas dessein de traiter ici en Théologien la nature de Jesus-Christ. On veut uniquement s'arrêter aux faits qui regardent l'histoire, & prouver qu'il a vecû au tems marqué dans l'Evangile. *On parle ici de Jesus-Christ en Historien.*

Cette question est décidée d'une maniére invincible dans le Chapitre précédent, où l'on a prouvé qu'il y a eu des Chrétiens, incontinent après la mort de ce Sauveur. Car ils ne portoient ce nom de *Chrétiens*, qu'à cause de Jesus-Christ. *Puis qu'il y a eu des Chrétiens, on ne peut douter que Jesus-Christ n'ait été.*

 Sué-

Suétone le nomme *Chreſt*: Tacite dit, qu'il fut mis à mort ſous Tibére par Ponce Pilate ; & Pline remarque, qu'on chantoit dès le point du jour des hymnes à Chriſt, comme à un Dieu. Quoi-que les Juifs n'en parlent qu'avec exécration, ils n'oſent pourtant diſconvenir du fait. Leurs plus anciens Auteurs en demeurent d'accord.

Ainſi, quand les Chrétiens prouvent que Jeſus-Chriſt à été, ils démontrent en même tems la vérité de l'Evangile, je veux dire, qu'en ſe nommant *Chrétiens*, ils reconnoiſſoient & recevoient l'hiſtoire de la Vie, de la Mort & de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, en un mot, l'hiſtoire de l'Evangile & des Actes des Apôtres. Deſorte qu'en poſant ce fait inconteſtable, qu'au tems des Apôtres & incontinent après la mort de Jeſus, il y a eu un grand nombre de perſonnes, qui ont reçû la doctrine des Apôtres de Jeſus-Chriſt, il faut néceſſairement croire, ou qu'ils ont été lourdement trompez, ou que l'hiſtoire de l'Evangile eſt véritable & divine. Et par conſéquent s'il eſt impoſſible qu'ils ayent pû être trompez, comme nous le montrerons dans cette Diſſertation, il faudra de toute néceſſité reconnoître la divinité du Chriſtianiſme.

On convient que Jeſus-Chriſt a vécu au tems qu'on le dit.

La prémiére remarque que nous ferons, c'eſt que perſonne n'a jamais nié que Jeſus-Chriſt aît été au tems marqué dans l'hiſtoire. Les Chrétiens ont eu de grandes diſputes avec les Payens : mais aucun des Payens ne s'eſt jamais aviſé de les accuſer, de reconnoître un Héros Chimérique, qui n'auroit jamais vecû parmi les hommes. Cela néanmoins leur eût été très facile, lorſqu'ils diſputoient en un ſiecle, où l'on touchoit à la main, le tems de la naiſſance & de la mort de Jeſus-Chriſt. Je ne m'arrête pas à ce que dit Euſébe, après Tertullien, que Tibére fit un raport au Sénat, touchant ce que Pilate lui avoit écrit de Jeſus-Chriſt, & que n'ayant pû perſuader cette illuſtre Compagnie de le mettre au rang des Dieux, il défendit ſous peine de mort, de tourmenter les Chrétiens. Ce récit eſt fort ſuſpect, puiſque Tibére ſurvéquit ſi peu à Jeſus-Chriſt, qu'il n'y a aucune apparence qu'il ſe ſoit mis en peine, de favoriſer les Diſciples de ce Sauveur. Je ne fais pas plus de fond ſur ce qu'on dit de l'Oracle que

Euſebe Cronique lib. 1.

Joann. Antioc. Malela lib. 9.

que reçût Auguste, qu'un Enfant des Hébreux régneroit après lui, ni sur cet Autel qu'il érigea au Capitole avec cette inscription : *C'est l'Autel du prémier né de Dieu.* Mais le témoignage que le même Eusébe cite de Porphyre est beaucoup plus vrai semblable. *Eusébe Demonstrat. Evang. lib. 3.* Ce Philosophe tout ennemi des Chrétiens qu'il étoit, dit, que les Dieux avoient rendu ce témoignage de Jesus-Christ, qu'il étoit religieux & que son ame jouïssoit après sa mort de l'immortalité. D'où il conclut, qu'on ne devoit point avoir horreur de ses Sectateurs : mais qu'il falloit seulement avoir pitié de leur ignorance. Celse qui a écrit avec tant d'aigreur contre le Christianisme, n'a pas eu la pensée de nier que Jesus-Christ aît été : *Origines lib. 1. contr. Celsum.* mais il dit qu'il avoit fait des miracles par la vertu de la Magie, & qu'il avoit banni les Magiciens de sa République, depeur qu'ils n'en fissent autant que lui. A quoi Origéne répond, qu'il étoit constant, que les Chrétiens faisoient des miracles, par la vertu du nom de Jesus-Christ. Lucien ami de Celse & ennemi de toutes sortes de Religions, dit, que Celse avoit écrit contre les Magiciens, c'étoit apparemment contre les Chrétiens. *Dialog. Pseudomantis.* Le même Lucien fait souvent mention des Chrétiens, quand il parle de ce faux Prophéte nommé Aléxandre. Cet Imposteur avoit accoûtumé de joindre les Chrétiens avec les Epicuriens, comme étant tous des Athées. Il fit publier dans Athénes, que *si quelqu'un étoit venu pour considérer ses mystéres, & qu'il fût ou* [a] *Athée, ou Chrétien, ou Epicurien qu'il s'éloignât.* Il disoit souvent, *mettez hors les Chrétiens.* Dans la mort de Pérégrin [b] il parle de Jesus-Christ, de sa crucifixion, de la charité que les Chrétiens avoient pour les Confesseurs du nom de

[a] Lucien au Dialogue intitulé *Pseudomantis*, parlant de l'imposteur Alexandre, dit qu'étant à Athénes il ordonna que les Athées, les Epicuriens, & les Chrétiens s'éloignassent εἴ τις ἄθεος, ἢ χριστιανὸς, ἢ ἐπικούρειος ἥκει, κατάσκοπος τῶν ὀργίων, φευγέτω. Item ἔξω χριστιανούς.

[b] Il y a plusieurs manuscrits, où Lucien est fort mutilé en cet endroit : & quelques Anciens manuscrits en rendent cette raison, que c'est à cause que Lucien se raille du Christianisme διὰ τὸ ἐν τούτῳ ἀποσκώπτειν εἰς τὸν χριστιανισμόν. Il seroit à souhaiter que ce faux zéle n'eût point défiguré les Auteurs ; car tout sert à la vérité. Il appelle ces répas qu'on croit être les Agapes δεῖπνα ποικίλα

On voit aussi dans les Ouvrages qu'on donne à Lucien un Dialogue intitulé *Philopatris*, qui ne peut être qu'une production de ces fraudes pieuses, qui ne font pas grand honneur aux Chrétiens. Mais la vérité ne doit pas être responsable de toutes les démarches, où un zéle inconsidéré peut les avoir engagez, sous prétexte de bonne intention.

de Christ: on croit encore qu'il a parlé de leurs Agapes. Enfin Julien lui-même, qui connoissoit le Christianisme, & qui le haïssoit mortellement, reproche aux Chrétiens dans S. Cyrille, qu'ils séduisoient les simples, & parlant de Corneille & de Sergius, dont il est fait mention au livre des Actes des Apôtres, il dit, que cela arriva sous Tibére & sous Claude. Desorte que c'est une vérité constante, que jamais aucun Payen, n'a eu la hardiesse de revoquer en doute, si Jesus-Christ avoit vecû sur la terre, au tems marqué par l'Histoire sainte. Justin Martyr dans sa seconde Apologie pose hardiment ce fait, que Jesus-Christ avoit souffert le supplice de la croix, sous le Gouvernement de Ponce Pilate au tems de l'Empereur Tibére. Et personne n'a jamais entrepris de nier cette vérité. Cette multitude d'Hérétiques dont parle S. Irénée, qui n'avoient rien de Chrétien que le nom, qu'ils deshonoroient par leurs extravagances, convenoient tous néanmoins, que Jesus avoit vécû sous le Gouvernement de Pilate & sous l'Empire de Tibére.

Cyrill. lib. 5.

Les Juifs ont crû la venue d'un Messie.

La seconde remarque qu'il faut faire, regarde les Juifs. Ils ont crû de tout tems, qu'il viendroit un Messie qui seroit leur Libérateur. Cette opinion occupoit fort leurs esprits, au tems de Jesus-Christ. Ils attendent encore aujourdhui ce Messie, parceque les Prophétes leur promettent en plusieurs endroits, une grande délivrance, qu'un fils de David devoit leur procurer. Tacite nous apprend, quand il parle du siége de Jérusalem, qu'il s'y fit des prodiges étonnans, qui menaçoient de ruïne cette Capitale de la Judée. Il dit, [a] « Qu'on „ vît des armées de feu au Ciel, que les portes du Temple „ s'ouvrirent en un instant, qu'on ouït une voix plus qu'hu„ maine, que les Dieux se retiroient, & qu'il se fit un grand „ bruit; qui indiquoit leur sortie: ce qui n'intimidoit néan„ moins

Tacitus Histor. Libr. 5.

[a] Tacite libr. 5. Histor. §. 3. *Visæ per cælum concurrere acies, rutilantia arma, & subito nubium igne collucere templum. Expassæ repente delubri fores, & audita major humanâ vox, excedère Deos. Simul ingens motus excedentium. Quæ pauci in metum trahebant Pluribus persuasio inerat, antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judaâ rerum potirentur, quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant. Sed vulgus more humanæ cupidinis, sibi tantam fatorum multitudinem interpretati, ne adversis quidem ad vera mutabantur.*

„ moins que peu de monde, parceque la plus grande partie „ étoit persuadée, qu'il étoit prédit dans les anciens livres „ des Sacrificateurs, qu'en ce même tems, l'Orient assujetti „ reprendroit vigueur, & que des Gens sortis de la Judée se „ rendroient les Maîtres du Monde: toutes prédictions qui „ à travers leurs obscuritez regardoient Vespasien & Tite. „ Mais le Peuple se promettoit une grande prospérité en ver- „ tu de ces Oracles, comme d'ailleurs c'est l'ordinaire de se „ flatter dans les choses qu'on souhaite: & dans cette con- „ fiance il demeuroit ferme & inébranlable dans l'adversité. Il paroît delà, que Tacite avoit lû Joseph, ou que, ce que cet Historien Juif a écrit, étoit raporté par d'autres. Quoiqu'il en soit, on voit qu'en ce tems-là, on espéroit suivant les Prophéties la venuë du Libérateur des Juifs. Joseph nous aprend, lui-même, qu'il se servit adroitement de ces prédictions, pour en faire sa Cour à Vespasien: Dion raporte la même chose, car il dit qu'entre autres présages de la fortune de Vespasien, [d] *Joseph Juif de Nation qui avoit été fait prisonnier, lui dit en riant, vous ordonnez présentement qu'on me mette aux fers, mais vous m'en tirerez dans un an, après que vous aurez été proclamé Empereur.* [e] Eusébe écrit que Vespasien fit rechercher avec soin la famille de David, afin qu'elle ne servît pas de prétexte à quelque revolte. Il est donc certain qu'en ce tems-là, le Peuple Juif attendoit le Messie que les Prophéties leur faisoient espérer.

Dio. Lib. 66.

Eusébe Livr. 1. de ses Chroniques.

Voyez l'histoire Ecclesiastique d'Eusébe Lib. 3. ch. 12.

Pourquoi les Juifs rejettérent Jesus-Christ.

Les faux préjugez qu'ils s'étoient formez du Messie, leur firent rejetter Jesus-Christ. Car comme ils étoient assujettis aux Romains, l'impatience, le désir de la Liberté, l'orgueil de la Nation leur tourna l'esprit du côté d'un Messie Victorieux & triomphant de leurs Ennemis. Le voile des Prophéties, qui couvroit les biens célestes, de l'ombre des avantages terrestres & temporels, les entretint dans cette fausse espérance,

[d] Dio Hist. Rom. lib. 66. Ἰώσηπος δὲ ἀνὴρ Ἰουδαῖος ἀχθείς τε ὑπ' αὐτοῦ πρότερον καὶ δεθεὶς ἐγέλασε καὶ ἔφη, Νῦν μέν με δήσεις, μετ' ἐνιαυτὸν δὲ λύσεις αὐτοκράτωρ γενόμενος.

[e] Eusébe remarque encore, *Liv. 3. Hist. Eccl. au ch. 10.* sur le raport d'Hégésippus, que quelques Hérétiques déférérent à Domitien, deux des parens de Jesus-Christ, comme étant de la famille Royale de David, ce qu'ils confessérent: mais ayant avoüé qu'ils ne possédoient pas ensemble la valeur de plus de neuf mille deniers, cet Empereur les méprisa & les renvoya.

rance, & leur fit méconnoître & rejetter Jesus-Christ, de qui *le régne*, comme il le dit lui-même, *n'etoit pas de ce Monde.* Au lieu de reconnoître dans sa mort, la vérité & l'accomplissement de tant de Sacrifices, qui ne pouvoient purifier la conscience, sa croix leur fut un scandale, & une matiére de chûte & d'egarement. Cependant ils n'ont pû nier la vérité de ce fait, que Jesus-Christ est venu, au tems que nous le croyons, & qu'il a été condamné à la mort par leurs Ancêtres. Il n'ont pas même osé contester les miracles, parcequ'il y en avoit des preuves trop incontestables. Ils ont mieux aimé l'accuser de Magie dans leur [f] Talmud, & dire mille extravagances & mille blasphémes, qu'il vaut mieux laisser ensévelis dans le silence, que de les mettre au jour.

Examen du passage de Joseph touchant Jesus-Christ.

Nous ne pouvons nous dispenser, de parler ici du témoignage de Joseph l'Historien de cette Nation. Nous avons déja remarqué, que son Histoire fut publique & connuë des Romains, aussi-tôt qu'elle fut écrite. Car quand on compare ce que Tacite a remarqué de la prise de Jerusalem, dans le peu qui nous en reste, avec l'histoire de la guerre des Juifs écrite par Joseph, il est difficile de n'être pas persuadé, que Tacite avoit lû cette histoire aussi-bien que Dion. On a fort disputé le témoignage que cet Auteur Juif rend à Jesus-Christ, & une grande partie des Sçavans le tient pour suspect, à cause qu'il parle, comme un homme persuadé de la vérité, plûtôt que comme un Juif. J'ai suivi long-tems cette opinion, n'osant pas contredire, des personnes dont je respecte les lumiéres & le sçavoir. Mais enfin, quelque défiance & quelqu'aversion que j'aye naturellement de toutes les fraudes pieuses, je n'ai pû m'empêcher de changer de sentiment. Ce n'est point dans la vûë de servir à la cause, comme on parle; car il suffit, que

[f] Les Juif dans le Talmud *Babyl. Schabb.* 140, 2. appellent Jesus-Christ le fils de Satdæ סטדא, qui veut dire femme adultére; & disent qu'il apporta d'Egypte le secret de la Magie, dans des incisions qu'il s'étoit faites dans la chair, pour n'être pas reconnu par les Magiciens d'Egypte, qui ne vouloient pas, qu'on portât hors de leur pays cette rare invention. C'est ce qu'ils répétent encore au traitté du Sanhédrin, où ils disent: *Qu'au tems des Vépres de Pâques, on pendit Jesus, & qu'un Héraut avoit publié auparavant pendant quarente jours, disant, qu'on alloit lapider un homme qui usoit de prestiges, pour séduire Israel & les conduire à l'Idolâtrie.* Ils font encore d'autres contes du Voyage de Jesus-Christ en Egypte avec le Rabbin Josua fils de Pérakias, pour éviter la persécution du Roi Jannai.

que Jesus-Christ aît été effectivement, pour la démonstration de la vérité du Christianisme. D'ailleurs il est certain que Joseph étoit Juif, & quand il auroit mal parlé de Jesus-Christ, il n'y auroit rien de surprenant.

Voici ce que dit cet Auteur: *En ce même tems étoit Jesus qui étoit un homme sage, si toutefois il faut le nommer simplement un homme, tant ses œuvres étoient admirables. Il enseignoit ceux qui prenoient plaisir à être instruits de la vérité, & il fut suivi non-seulement de plusieurs* [a] *Juifs, mais de plusieurs Gentils. C'étoit le Christ. Des principaux de nôtre Nation l'ayant accusé devant Pilate, il le fit crucifier. Ceux qui l'avoient aimé durant sa vie, ne l'abandonnérent pas après sa mort. Il leur apparut vivant & ressuscité le troisiéme jour, comme les Saints Prophétes l'avoient prédit, & qu'il feroit plusieurs autres miracles. C'est de lui que les Chrétiens que nous voyons encore aujourdhui ont tiré leur nom.* Ceux qui disent que ce passage a été supposé alléguent le silence de Justin Martyr, qui dans son Dialogue avec Tryphon, ne s'est point servi du témoignage de Joseph. J'avouë que cette difficulté est très considérable. On peut dire, néanmoins que Justin s'est appliqué uniquement à convaincre Tryphon par les saintes Ecritures: ou qu'il a composé cet Ouvrage avant que d'avoir lû Joseph, puisqu'il ne fait aucune mention du témoignage de cet Auteur touchant Jean Baptiste, quoi-qu'on ne le regarde pas comme supposé. On se sert encore d'Origéne, qui avoüe dans ses Livres contre Celsus que Joseph n'avoit pas reconnu Jesus-Christ. Il veut dire seulement que Joseph n'étoit pas Chrétien, ce qui est véritable. La seule difficulté qu'il y a, consiste dans les paroles mêmes de cet Auteur, parcequ'on a peine à comprendre, comment-il auroit pû parler de la sorte, sans reconnoître Jesus-Christ. Mais pour se tirer de cet embarras, il faut se représen-

Joseph. Livr. 18. Antiq. ch. 4.

ter

[a] Joseph, Antiq. Lib. 18. cap. 4. γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς σοφὸς ἀνήρ, εἴ γε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή. ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν σὺν ἡδονῇ τἀληθῆ δεχομένων· καὶ πολλοὺς μὲν τῶν Ἰουδαίων, πολλοὺς δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο· ὁ χριστὸς οὗτος ἦν. καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου, οὐκ ἐξεπαύσαντο οἱ τὸ πρῶτον αὐτὸν ἀγαπήσαντες. ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν τῶν θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτοῦ θαυμάσια, εἰρηκότων. εἰς ἔτι τε νῦν τῶν χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὠνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον.

ter que Joseph a voulu insérer dans son histoire, tout ce qui pouvoit servir à l'honneur de sa Nation. Et comme les Chrétiens étoient déja fort connus, & qu'ils étoient confondus avec les Juifs, par les Gentils, & parcequ'ils reconnoissoient le même Dieu que les Juifs, & parcequ'ils recevoient la divinité de leurs Livres, d'où vient que Celsus dans [b] Origene dit, que le Christianisme est une Secte dépendante du Judaïsme, Joseph pour parler avec honneur de Jesus-Christ, a raporté à peu près ce que les Chrétiens en croyoient. C'est ainsi que cet Auteur se fait honneur d'un Judas Esséen dont les prédictions, dit-il, ne manquoient jamais de se trouver véritables. Deplus Joseph a parlé de Jean Baptiste honorablement. Or ce Prophéte avoit tant de raport à Jesus-Christ, qu'il étoit difficile, de parler de l'un, sans dire quelque chose de l'autre. D'ailleurs on n'a pû trouver jusqu'à cette heure aucun manuscrit, qui n'aît ce passage: & quoi-que ces manuscrits ne soient pas fort anciens, on n'en sçauroit rien conclurre, puis qu'Eusébe a raporté dans son histoire Ecclésiastique ces paroles de Joseph mot à mot, comme nous les trouvons aujourdhui. Quelqu'un a voulu accuser Eusébe d'être lui-même l'Auteur de ce passage: mais cette pensée n'a aucune vrai-semblance. Le Livre de Joseph étoit alors trop connu, pour oser y insérer une piéce de cette importance. Et d'ailleurs quand on voit la hardiesse avec laquelle Eusébe cite ce témoignage, il est impossible de se persuader qu'il ait osé faire sonner si haut sa propre imposture. Car après avoir raporté les paroles de Joseph, il ajoûte incontinent: [c] *Puis donc que cet Historien sorti du milieu des Juifs a fait mention dans ses Livres de Jean Baptiste & de nôtre Sauveur, il ne reste aucune vaine excuse à ceux qui ont forgé des mémoires contre eux, pour éviter les justes reproches qu'on peut leur faire, d'être des gens sans honneur.* L'impudence même n'oseroit parler avec tant d'assûrance

Antiq. Libr. 13. cap. 19.

Livr. 18. ch. 7.

Euseb. Histor. Eccles. Libr. 1. cap. 11.

[b] Celse, dans Origéne *Livr.* 1. dit, que les dogmes barbares du Judaïsme venoient d'en haut, comme ils disoient, & que le Christianisme en dépendoit. ἐξ ἧς βάρβαρόν φησιν ἄνωθεν εἶναι τὸ δόγμα, δηλονότι τὸν Ἰουδαϊσμὸν, οὗ Χριστιανισμὸς ἤρτηται.

[c] Eusébe Histor. Ecclesiast. Lib. 1. cap. 11. Ταῦτα τοῦ ἐξ αὐτῶν Ἑβραίων συγγραφέως ἀνέκαθεν τῇ ἑαυτοῦ γραφῇ περὶ τοῦ Ἰωάννου βαπτιστοῦ καὶ τοῦ σωτῆρος ἡμῶν παραδεδωκότος, τίς ἂν ἔτι λείποιτο ἀποφυγὴ, τοῦ μὴ ἀναισχύντους ἀπελέγχεσθαι τοὺς καὶ αὐτῶν πλασαμένους ὑπομνήματα.

rance d'un mensonge, qu'elle auroit produit. S'il étoit donc certain que ce passage eût été ajoûté, j'aimerois mieux en faire Auteur le Prêtre Cajus, que quelques-uns prenoient pour Joseph, comme Photius nous l'apprend. *Photius. Cod 48.*

CHAPITRE IV.

On y fait quelques réfléxions sur les Loix de l'Evangile, & sur la conduite des prémiers Chrétiens.

ON doit poser maintenant pour un fait incontestable, que Jesus-Christ a vécû sur la terre, au tems auquel l'histoire de l'Evangile nous dit, qu'il a été condamné à la mort par les Juifs: & qu'il y a eu des Disciples qu'on nommoit Chrétiens incontinent après sa mort. Il est encore certain, que ces Chrétiens ont été persécutez à cause de leur Religion.

Le Christianisme n'a rien qui doive le faire haïr des Magistrats.

Si on considére cette Religion en elle-même, par raport à la Vie civile, elle n'enseignoit rien, qui ne fût utile & profitable à la Société. Elle fait de bons citoyens & de fidéles sujets & leur apprend à être soûmis non-seulement par la crainte du châtiment, cela ne suffiroit pas souvent pour soutenir le repos public; mais aussi par la conscience, parceque les Puissances supérieures sont *établies de Dieu. Que toute personne soit sujette aux Puissances Supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne soit établie de Dieu: & les puissances qui subsistent, c'est Dieu qui les a ordonnées. C'est pourquoi celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordonnance de Dieu: & ceux qui y résistent feront venir la condamnation sur eux-mêmes... C'est pourquoi il faut être sujets, non seulement pour la crainte de la colére, mais aussi pour la conscience, mêmes à cause de cela, vous payerez les tributs.* Il n'y a point sans contredit de plus pressant motif d'une juste soûmission, que celui de la conscience. La crainte n'est pas un ressort qui agisse en tout tems; elle peut bien contenir les méchans dans leur devoir, mais elle ne peut faire de bons sujets. Il est donc certain que le Christianisme conserve la Socié- *Ep. Rom. ch. 13.*

Société & le repos de la Vie civile, & qu'il le ſoutient de tous lès appuis qu'on peut lui donner; j'entens, la crainte & la conſcience.

Sa morale eſt ſainte & élevée au-deſſus de la morale des Philoſophes. Evang. Matth. ch. 5.

De l'amour des Ennemis.

Si on conſidére les devoirs mutuels, qu'on ſe doit les uns aux autres dans les néceſſitez de la vie, on ne peut les porter plus loin que fait l'Evangile. Cette divine Religion nous ordonne *d'aimer nos ennemis, de rendre le bien pour le mal, &* mêmes *de ſurmonter le mal, par le bien.* Que cela eſt grand & fort au-deſſus de l'équité naturelle! Sous la Loi, comme Dieu n'avoit pas traité une Alliance particuliére avec d'autres Peuples que les ſeuls Iſraëlites, cette Nation favoriſée avoit des égards particuliers pour ſes Compatriotes, fort différens de ceux qu'elle avoit pour les autres Nations. Le nom de *prochain*, ne s'étendoit guéres au delà des Iſraëlites: mais l'Evangile appellant tous les hommes au ſalut, oblige le Chrétien de regarder tous les hommes comme des prochains, qu'on doit aimer, & à qui on doit rendre le bien pour le mal. C'eſt à cet égard principalement que cette ſainte Religion, nous ordonne d'imiter nôtre Dieu, parcequ'il fait du bien à tous les hommes, faiſant lever ſon Soleil & tomber la pluye ſur les terres des méchans & des bons, ſans aucune diſtinction. Ne faire du bien qu'à nos amis & à ceux de qui nous eſpérons recevoir le ſemblable, ce n'eſt pas ſans contredit un grand effort de vertu, la prudence nous y conduit, & la nature d'elle-même nous y pouſſe. Mais aimer ſes ennemis & leur faire du bien, c'eſt plus que la nature ne nous preſcrit. Auſſi les Gentils n'ont point connu ce dégré de perfection, comme nous l'avons prouvé dans la Diſſertation précédente. Il n'y a que la ſeule Révélation qui aît entrepris de preſcrire une loi, ſi contraire aux déſirs du cœur & à l'impétuoſité de nos mouvemens. C'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt, s'eſt fait un honneur, de nous faire entrer dans une voye que les Payens n'avoient point frayée, & par laquelle ils n'avoient point encore paſſé. Leurs plus beaux mouvemens & leurs plus grands efforts, je parle mêmes de ces faſtüeux Stoïciens & des Epictétes, ne conſiſtoient qu'à ſoutenir conſtamment les injures, l'adverſité & les douleurs. Mais Jeſus-Chriſt va beaucoup plus loin.

Vous

Vous avez entendu qu'il a eté dit, tu aimeras ton prochain & haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis, aimez vos ennemis, benissez ceux qui vous maudissent: faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous courent sus, & qui vous persécutent, afin que vous soyez enfans de vôtre Pére qui est aux Cieux: Car il fait lever son Soleil sur les méchans & sur les bons, & il envoye sa pluye sur les justes & sur les injustes. Et si vous aimez ceux qui vous aiment, quel salaire en aurez vous? Les Péagers mêmes n'en font-ils pas autant? Si vous faites accueïl seulement à vos fréres, que faites vous plus que les autres? Les Péagers mêmes ne font-ils pas le semblable? Soyez donc parfaits, comme vôtre Pére qui est aux Cieux est parfait. Il faut remarquer ici, que les Péagers étoient des gens, pour qui les Juifs avoient la derniére horreur: c'est pourquoi on les voit dans l'Evangile toûjours joints avec les Gentils & les gens de vie déreglée. Les plus sages des Payens en parloient aussi avec mépris, parceque cette profession engageoit ceux qui l'exerçoient, en des violences & des exactions odieuses au Peuple. Sur tout les Juifs ne voyoient qu'avec exécration, ceux qui prétoient leur ministére pour exiger ces marques de leurs miséres & de leur sujettion. Suëtone remarque comme un éloge fort singulier, qu'on aît érigé une statuë à Sabin avec cette inscription, *au bon Publicain.*

Matth. 5. ℣. 43. & les suiv.

Talmud Sanédrin.

Suet. in Vesp as. cap. 1. καλῶς τελωνή-σαντι

De la patience dans les afflictions.

A l'égard des afflictions, qu'on pouvoit ressentir dans la profession de la vérité, Jesus-Christ n'ordonne pas seulement, qu'on les souffre avec patience & grandeur de courage: mais il veut même, qu'on s'en réjouïsse comme des autres miséres de la vie, *Bien-heureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolez... Bien-heureux sont ceux qui sont persécutez pour justice: car le Royaume des Cieux est à eux. Vous serez bien-heureux quand on vous aura injuriez & persécutez, & quand à cause de moi, on aura dit contre vous, en mentant, quelque mauvaise parole que ce soit. Réjouïssez-vous & vous égayez: parceque vôtre salaire est grand aux Cieux.* L'Apôtre Saint Paul suivant ce principe disoit aux Romains: *Nous ne nous glorifions pas seulement dans l'espérance de la gloire de Dieu, mais mémes dans les afflictions; sçachant que l'affliction produit la patience; la patience l'epreuve; &*

Matth. 5. ℣. 4.

Ep. aux Rom. ch. 5. ℣. 3.

& l'épreuve l'espérance. Or l'espérance ne confond point, parceque l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs.

De la charité pour les Pauvres. Si on examine les préceptes qui regardent la charité qu'on doit avoir pour les pauvres, jamais aucune Religion ne l'a portée à un plus haut point, & n'y a poussé les hommes par de plus puissans motifs. Elle veut que nous considérions les Pauvres en Dieu, comme étant des Créatures, qu'il appelle avec nous à un même salut, & qu'il honore de mêmes graces. Elle nous représente Dieu, comme s'intéressant plus à la pratique de cette vertu, que d'aucune autre. Il met sur son compte les aumones, pour en être lui-même le rémunérateur, Rom. 13. parceque l'amour du prochain est l'accomplissement de la Loi. Rendre service aux Riches & aux gens d'autorité & de crédit, c'est une action de prudence, c'est nous servir nous-mêmes. Mais faire du bien aux Pauvres, de qui on ne peut rien attendre ni espérer, les mouvemens du cœur ne vont pas là, si on excepte quelque sentiment de pitié & de compassion, que la vûë de la misére excite, dans les cœurs de ceux qui ont de l'humanité. Il n'y a donc que la crainte de Dieu qui puisse nous engager à préter sans rien espérer, & sans chercher toutes les précautions, qu'on employe ordinairement pour assûrer sa dette. Il n'y a que la crainte de Dieu, qui nous porte à donner de nôtre peu & de nôtre nécessaire, comme la pite de la Veuve, dont il est parlé dans l'Evangile, parceque Dieu nous assûre qu'il a plus d'égard au cœur de celui qui fait l'oblation, qu'à l'oblation même. En un mot nous n'avons rien, qui anime plus nos cœurs, que le désir d'être bien-heureux : & c'est par ce motif que Jesus-Christ nous porte à faire du bien aux Pauvres & à soulager les affligez, comme si le bonheur éternel étoit inséparablement attaché, à ces actes de Matth. 25. charité. Voici la maniére, selon laquelle se formera au dernier jour, l'arrêt irrevocable de mort, ou de vie éternelle : *Venez les bénits de mon Pére, possédez en héritage le Royaume, qui vous a été préparé dès la fondation du Monde, car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger : J'ai eu soif & vous m'avez donné à boire. J'étois étranger & vous m'avez recüeillli. J'étois nud & vous m'avez vétu : J'étois malade & vous m'avez*

vez visité, j'étois en prison & vous étes venus vers moi; car en vérité, je vous dis que, parceque vous l'avez fait à un de ces plus petits de mes fréres, vous me l'avez fait.

On seroit trop long, si on vouloit donner ici, l'idée de la sainteté des préceptes du Christianisme. Mais comme on les rencontre par tout dans le Nouveau Testament, & qu'ils sont clairs & faciles à comprendre, il y a peu de personnes qui n'en puissent avoir facilement la connoissance. C'est peu, pour cette Doctrine, de corriger les actions extérieures, quoi-que ce soit beaucoup, par raport à la Vie civile & au repos de la Société. Mais ayant toûjours Dieu en vûë, elle défend les regards impurs & les mauvais désirs, comme les meurtres & les adultéres. Elle déclare que celui qui hait son frére, se flatte vainement de connoître Dieu & de l'aimer. Saint Paul craignoit de trouver chez les Corinthiens *des querelles, des envies, des coléres, des disputes, des médisances, des murmures, des enflures d'orgueil, des desordres.* Les Loix civiles sont peu occupées à régler ces sortes de péchez, excepté peut-être les Libelles diffamatoires, qu'elles ont interdits.

Matth. 5.
Ep. 1. de S. Jean.
Ep. 2. Corinth. ch. 12. ℣. 20.

Des devoirs particuliers.

Si on descend au détail des devoirs, que le Christianisme prescrit à chacun, dans les diverses conditions de la vie, quel éclat de sainteté & de divinité n'y appercevra-t-on pas? La condition des femmes dans l'Orient étoit plûtôt un esclavage qu'une condition libre: mais la Religion Chrétienne, qui ordonne aux femmes, *d'être sujettes à leurs maris comme au Seigneur*, enjoint aussi aux maris d'aimer leurs femmes, *comme Christ a aimé l'Eglise & s'est donné lui-méme pour elle*, afin que par cet amour, ils engagent leurs femmes à s'aquitter fidélement de leur devoir. Il ne faut pas douter que ce ne soit la pensée de Saint Paul, quand il presse la comparaison de l'amour de Jesus-Christ pour son Eglise, par cet endroit. Car aprés avoir dit, qu'il *s'est donné lui-méme pour elle*, il ajoûte, *afin de la sanctifier, aprés l'avoir nettoyée du lavement d'eau par la parole, pour se la rendre une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni autre chose semblable: mais afin qu'elle fût sainte & irrépréhensible.*

Ep. aux Ephes. ch. 5. & ch. 6.

La crainte de Dieu en doit être l'unique motif.

Dans cette Religion, la crainte de Dieu est toûjours le grand prin-

principe & le prémier mobile des actions, & mêmes de celles qui ont la nature même pour leur fondement, comme le respect, l'obéïssance que les enfans doivent à leurs péres & à leurs méres. *Enfans obéïssez à vos péres & à vos méres au Seigneur, car cela est juste.* On a fait des traitez de Morale pour l'éducation des Enfans : mais jamais loi, n'a si équitablement dirigé ce pouvoir de l'autorité paternelle que Saint Paul le fait en deux petits mots, *Péres n'irritez point vos enfans, mais nourrissez-les en la discipline & en la remontrance du Seigneur.* Ce peu de mots suffit pour ouvrir l'esprit, afin que les péres rendent le joug de l'obéïssance aisé, utile, & profitable à leurs enfans.

Les Serviteurs & les Esclaves, outrez souvent de la dureté de leur condition, ne servent ces Maîtres fâcheux que par la seule crainte des peines: hors de là, ils s'abandonnent souvent à leurs chagrins & au ressentiment. Mais le Christianisme leur imprime des motifs, plus honnêtes & plus doux. *Serviteurs obéïssez à ceux qui sont vos Maîtres selon la chair, avec crainte & tremblement*, c'est-à-dire avec un humble respect, *dans la simplicité de vôtre cœur comme à Christ: ne servant point à l'œil comme voulant complaire aux hommes: mais comme serviteurs de Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu, servant avec affection le Seigneur & non pas les hommes, & sçachant que chacun recevra du Seigneur le bien qu'il aura fait, soit Esclave, soit Libre.* Pour les Maîtres, qui regardoient leurs Esclaves comme leur propre bien, dont ils pouvoient disposer à leur gré sans que les Loix se missent beaucoup en peine de les régler, ni de modérer l'abus qu'ils pouvoient faire de leur authorité; à l'égard, dis-je, des Maîtres, les précéptes du Christianisme sont encore plus divins. *Et vous Maîtres, faites envers eux le semblable, relâchez la rigueur des menaces, & sçachez que le Seigneur d'eux & de vous est aux Cieux & qu'envers lui, il n'y a point d'acception de personnes.* Enfin dans tous ces différens états qui exigent l'obéïssance, soit d'enfans, de sujets ou de serviteurs, l'Evangile veut qu'on agisse sur ce principe invariable, *qu'il vaut mieux obéïr à Dieu, qu'aux hommes.*

Il eſt difficile de faire une ſérieuſe attention à tous ces beaux préceptes, à ce renoncement au Monde & à ſoi-même, & en général à toute la ſainteté, que la Religion Chrétienne nous preſcrit, ſans être frappez de ſa divinité. Car d'où vient que les plus ſages des Philoſophes, qui ſe ſont rendus célébres par quelques préceptes de Morale, qu'on a recueillis avec ſoin, comme on le peut voir dans l'hiſtoire que Diogéne Laërce nous en a laiſſée: d'où vient, dis-je, que ces Philoſophes ne ſe ſont pas ſoutenus, & qu'on voit dans leur Morale des chôſes lourdes & groſſiéres; pendant que les Ecrivains ſacrez ſont toûjours dans cette élévation toute ſainte & céleſte, qu'on ne ſçauroit aſſez admirer? Il ſemble que le bon ſens autoriſoit cette maxime, *qu'on ne doit pas faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît*, à quoi Jeſus-Chriſt raporte toute la Loi & les Prophétes. Pourquoi donc Jeſus-Chriſt ſeul & ſes Diſciples ont-ils apperçû, toutes les conſéquences, qui naiſſoient de ce principe? *Aimer ſes ennemis, pardonner des injures, rendre le bien pour le mal*, ſont ſans contredit des ſuites néceſſaires de cette maxime. Car, pour peu que nous nous conſultions nous-mêmes, nous ſentons aiſément, que nous ne pouvons pas vivre long-tems dans la Société, ſans donner à nos prochains, quelque ſujet de plainte & d'indignation contre nous. Et comme nous ſouhaiterions alors, qu'ils dépoüillaſſent toute ſorte de reſſentiment, qu'ils oubliaſſent les injures qu'ils ont reçûës, pour nous faire du bien, & pour nous rendre les ſervices, dont ils ſont capables, on devoit auſſi conclurre, que ceux qu'ils nous offenſent ſont en droit d'eſpérer qu'on en uſera avec eux, de la même maniére que nous ſouhaiterions qu'on agît avec nous. Cependant ni les Socrates, ni les Platons, ni les Ariſtides, n'ont point connu cette juſte conſéquence. Toute la vertu de leur Morale s'eſt réduite à mépriſer les injures, ou à ſe vanger de ſes Ennemis. Mais les Apôtres de Jeſus-Chriſt, nous apprennent par leur exemple à dire, *nous ſommes perſécutez & nous prions, on dit du mal de nous, & nous béniſſons nos ennemis*. La raiſon de cette différence eſt ſenſible. Pour ſe vaincre ſoi-même juſqu'à rendre le bien pour le mal; pour renoncer à ſoi-même & au monde;

pour posséder les biens & les honneurs de la terre, avec un cœur autant détaché du monde, qui si on étoit hors du monde, il faut être pénétré de l'idé de biens plus excellens, que les biens du monde & être animé d'une espérance plus forte & plus excellente. Les Gentils ne connoissoient rien de certain après cette vie. Ils n'avoient que de foibles conjectures sur l'état d'une autre vie. Mais les Chrétiens persuadez d'une résurrection, & d'un bonheur éternel; convaincus de l'existence d'un Dieu, qui conduisoit toutes choses par sa providence, & qui rendroit quelque jour à chacun selon ses œuvres, se doivent faire un devoir, & une obligation capitale, de vivre dans sa crainte & d'obéïr à ses commandemens.

De la vie des prémiers Chrétiens.

C'est pourquoi, quand on considére la vie des prémiers Chrétiens, lorsque la piété étoit dans sa ferveur, on y voit reluire l'efficace & la vertu de la divinité de l'Evangile, dans la sainteté & l'innocence de leur conduite. Ils disoient hardiment dans leurs Apologies, que n'étant ni accusez, ni convaincus d'aucun crime il étoit surprenant, qu'on les punît à cause du seul nom de *Chrétien*, dont ils se faisoient honneur. Pline leur rend un témoignage de leur innocence, qui ne peut-être suspect: il étoit fondé sur des informations juridiques. Origéne répond hardiment à Celse, qu'il étoit étonnant, qu'il voulût ajoûter foi aux Egyptiens & contester le témoignage des Chrétiens qui étoit soutenu, par la sainteté de leur vie.

Lib. 10. Epist. 97.

Origen. contr. Cels. lib. 2.

Si on considére la prémiére Eglise Chrétienne, qui se forma en Jérusalem, quel plus grand détachement du monde peut-on se représenter, que celui qu'on voit parmi ces prémiers Chrétiens, qui vendoient leurs héritages, & en apportoient le prix aux Apôtres, pour être employé au soulagement des Pauvres? Et qu'elle plus grande charité pourroit-on se figurer, que de n'être qu'un cœur & qu'une ame, comme l'Histoire sainte le remarque?

Les Docteurs de l'Eglise nous apprennent, que les Chrétiens n'assistoient à aucun spectacle; soit pour éviter de communiquer à l'idolâtrie, soit parceque la pudeur ne les pouvoit souffrir, ou qu'enfin l'humanité ne devoit pas se faire un divertissement

ment de voir des hommes s'entretuer, comme faisoient les Gladiateurs, que Tertullien appelle des Victimes que l'oisiveté de la Gréce nourrissoit pour son plaisir. Théophile disoit que la pureté de l'ame étoit requise pour voir Dieu, comme la netteté d'une glace de miroir, pour bien représenter l'objet. Et ailleurs il fait un beau portrait de la vie des Chrétiens, de même que Justin Martyr, Tertullien, Origéne, & tant d'autres qui ont fort insisté dans leur Apologie, sur la sainteté des prémiers fidéles. Ils en tiroient leurs plus forts argumens pour la vérité de la Religion, avec tant de hardiesse & de confiance, qu'on doit être persuadé, qu'ils ne craignoient pas, qu'on pût les convaincre de s'attribuer des éloges, qu'ils n'auroient pas méritez.

Tertull. de Testim. anima. cap. 18.
Theoph. ad Autolg. lib. 1.
Lib. 3.

Il y a quelque difficulté à sçavoir, si ces prémiers Chrétiens portoient les armes, parcequ'ils poussoient si loin l'amour du prochain, qu'ils évitoient de suivre cette profession de violence & de sang. Athénagoras dit, qu'il ne leur étoit pas permis de regarder les supplices. Mais il semble que cet Auteur n'aît voulu parler que des Gladiateurs, ou des Criminels qu'on exposoit aux bêtes, dont on se faisoit un divertissement. Julien disoit qu'on ne devoit pas donner le Gouvernement des Provinces aux Chrétiens, parceque leur Loi leur défendoit de punir de mort les Criminels.

Si les prémiers Chrétiens ont exercé la profession des armes.
Athénag. Leg. pro Christianis.
Socrate Libr. 3.

Pour la guerre, Tertullien & Origéne en ont parlé si diversement, qu'il faut les lire avec application, pour accorder ce qu'ils en ont écrit. Car tantôt il semble, qu'ils ayent crû que cette profession fût absolument interdite aux Chrétiens, & tantôt ils leur permettent de l'exercer. Il y a un endroit dans Tertullien, qui explique cette contrariété apparente de sentiment, par une distinction qu'il met entre les Chrétiens qui n'étoient pas engagez à porter les armes, & ceux qui embrassoient la foi, étant déja enrollez & liez par le serment militaire. Ces Docteurs ne veulent pas que les Chrétiens suivent cette profession, lorsqu'il leur est libre de ne s'y pas engager, parcequ'en ce tems-là, la profession des armes engageoit dans plusieurs démarches qui avoient quelque raport à l'Idolâtrie, & parceque l'Etat ne manquoit pas d'autres sujets, capables

Tertull. Libr. De Coron. Milit. cap. 11.

de défendre l'Empire, & sur tout parcequ'ils vouloient faire concevoir aux Payens, l'excellence de la sainteté Chrétienne, par une vie éloignée de toute sorte de violence & de rapine. Ils ne craignirent pas d'étendre jusqu'à l'excès les préceptes de l'Evangile, qui leur défendoient la vengeance, ou qui leur préscrivoient le renoncement au monde. Cependant ces mêmes Docteurs consentoient que les soldats qui se convertissoient à la foi, persistassent dans leur emploi. *Nous remplissons*, disoit Tertullien, *vos Villes, vos Camps & vos Armées.* Ce Docteur allégue l'exemple de Corneille, à qui Saint Pierre n'enjoignit pas de renoncer à la profession des armes qu'il exerçoit avant sa conversion, comme d'autre côté, il croyoit que les Chrétiens ne devoient pas porter les armes, parceque Jesus-Christ avoit dit à Saint Pierre, *remets ton épée en son fourreau.*

Voyez Grotius de Jur. Pac. & Belli Lib. 1. cap. 2. & 3.

Au reste, on ne s'étendra pas ici, à prouver que la guerre est permise aux Chrétiens, lorsqu'elle est juste & que la nécessité y contraint. Cette question a été si souvent examinée, qu'on peut s'en instruire aisément. Je ne comprens pas, comment des Chrétiens ont pû s'imaginer, qu'un Royaume, ou quelqu'Etat que se puisse être, converti au Christianisme, dût être exposé en proye au prémier ennemi. Du moins, si Jesus-Christ eût exigé des Princes & des Magistrats Chrétiens, une conduite si opposée à leurs charges, & à l'épée que Dieu leur a mise en main, il faut demeurer d'accord, que ce commandement si contraire à la nature, à la prudence & au Gouvernement de l'Etat, eût dû être enseigné si clairement & si expressément, qu'on n'eût pu en façon du monde en douter. Car pour conserver un Etat, & pour maintenir la Société civile, sans avoir le droit de repousser la force, par la force, il faut supposer de continuels miracles, que Dieu ne s'est point engagé de faire, & que Jesus-Christ ni ses Apôtres n'ont fait espérer en aucun endroit.

Il est vrai, que l'Evangile desarme le particulier comme particulier, parcequ'il nous défend tout désir & tout mouvement de vengeance. Mais il n'interdit pas au Prince, ni au Magistrat, la protection de leurs Sujets, ce qui ne se peut faire,

re ordinairement, qu'en repouſſant par les armes, les efforts d'Ennemis injuſtes & violens.

Ils n'aſſiſtoient pas au ſpectacls.

Outre cette débonnaireté ſinguliére des prémiers Chrétiens, il faut encore conſidérer leur averſion extréme pour tout ce qui avoit quelque raport à l'idolâtrie. Nous avons déja remarqué que c'étoit une des raiſons qui leur faiſoit fuïr les ſpectacles, parce dit Tertullien, que l'idolâtrie en étoit la prémiére origine & qu'on ne les recherchoit, que comme des plaiſirs du monde, à quoi les Chrétiens avoient renoncé. *Pourquoi*, dit-il, *êtes vous ſi ingrat, que de n'être pas ſatisfait de tant de joyes que Dieu vous préſente? Qu'y a-t-il de plus agréable que la reconciliation avec Dieu & avec le Seigneur;* * *que de contempler la vérité qui nous eſt révélée; que de reconnoître ſes erreurs, & de ſentir le pardon de ſes péchez paſſez? Quelle plus ſolide contentement, que de pouvoir mépriſer les voluptez du ſiécle? Que de joüir d'une véritable liberté, & d'une conſcience paiſible? D'être content de ſon état, de n'avoir aucune crainte de la mort? De ſentir la juſte horreur qu'on doit avoir pour les Idoles des Nations, de chaſſer les Démons, de contribuer au ſalut des ames; de rechercher d'être éclairé dans la révélation, & de vivre à Dieu.*

Tertull. de Spectac. c. 14.

De Spectac. cap. 29.

On peut voir dans le Traité de l'Idolâtrie, compoſé par ce même Docteur, avec quelle circonſpection, les fidéles ſe conduiſoient pour éviter toute ſorte de communication, avec les choſes qui avoient le moindre raport aux Idoles. Ils ne vouloient ni couronner leurs portes aux jours de Fêtes, ni faire aucune illumination. Ils baniſſoient des ſaintes aſſemblées, ceux qui faiſoient des Idoles, les Aſtrologues, les Maîtres d'Ecoles qui recevoient des étrennes, & les Maîtres d'armes. Il refuſoient de nommer l'Empereur *Seigneur*, de jetter quelque grain d'encens au feu, & de rendre aucun culte à leurs Images. L'hiſtoire du Martyre de Polycarpe, nous apprend que

Tertull. de Idololat. cap. 15.

Cap. 9.

* Tertullien Libr. De Spectaculis Cap. 29. *Cur tam ingratus es, ut tot & tales voluptates à Deo contributas tibi ſatis non habeas, neque recognoſcas? Quid enim jocundius quàm Dei Patris & Domini reconciliatio, quàm veritatis revelatio; quàm errorum recognitio, quàm tantorum retrò criminum venia? Qua major voluptas, quàm faſtidium voluptatis? Quàm ſeculi totius contemptus? Quam vera libertas? Quàm conſcientia integra? Quàm vita ſufficiens? Quàm mortis timor nullus? Quòd calcas Deos Nationum? Quòd Dæmonia expellis? Quòd medicinas facis? Quòd révélationes petis? Quòd Deo vivis?*

Eusébe Histor. Ecclésiast. Libr. 4. cap. 15.

Τὴν καίσαρος τύχην.

que le Juge le sollicitoit à racheter sa vie, & que le Proconsul le pressoit de jurer seulement *par le génie de César*.

Cette ferme constance des Chrétiens, cette aversion des Idoles, anima les Payens contre eux, & leur attira la persécution de toutes parts, comme nous le verrons au Chapître suivant.

CHAPITRE V.

Du zéle & de la patience des prémiers Chrétiens, dans la persécution.

ON a montré que la vie des prémiers Chrétiens, étoit simple, innocente, sans haine & sans envie, pleine de charité & de douceur pour tous les hommes, faisant du bien à tous les hommes, mêmes à leurs ennemis, *mais principalement aux domestiques de la Foi*, suivant l'exhortation de Saint Paul. D'où vient que Julien leur ennemi, les proposoit en exemple aux Payens, pour les animer à être charitables aux Pauvres. Arnobe réprochoit avec justice aux Payens, leur haine contre les Chrétiens qui étoit sans aucun fondement: *Pourquoi*, dit-il, *nos Livres ont-ils merité d'être brûlez, & les lieux de nos assemblées démolis? On y adore le souverain Dieu, on y demande la grace & la paix, pour tous les Magistrats, pour les Armées, pour les Rois, pour nos Compatriotes, pour nos Ennemis. On n'y entend rien qui n'inspire l'humanité, la douceur, l'honnêteté, la chasteté & la pudeur. Nous communiquons de nos biens à ceux qui en ont besoin, étant unis avec tous les hommes, par le neud étroit, qui nous les fait considérer comme nos prochains.* Cette haine aussi & ces persécutions avoient été prédites par Jesus-Christ à ses Disciples, afin qu'ils n'en fussent pas surpris.

Arnob. advers. Gentes Libr. 4.

De la multitude des Martyrs.

On a disputé depuis peu, sur la multitude des Martyrs, parcequ'un sçavant homme a fait quelques Dissertations, pour en diminuer le nombre. Cependant quand on fait réfléxion, attentivement sur ce sujet, il semble qu'on ne puisse s'empê-

cher d'être persuadé, ou que la timidité & les foiblesses des Chrétiens furent grandes, ou que le nombre des Martyrs fut considerable. Je ne m'arrêterai pas à rechercher si la persécution de Néron s'étendit hors de la Ville de Rome; si celle qui se fit sous Domitien commença long-tems avant sa mort, ni si elle continua sous Nerva, ou si elle cessa entiérement. Ce sont des faits qu'on ne peut certainement prouver, par des témoignages formels des Historiens: on ne sçauroit guéres se déterminer que par des conjectures. Mais, quand on pense à l'état du Monde au tems de l'Evangile, & au naturel des hommes en matiére de Religion, il n'est pas difficile de concevoir, que les Chrétiens des prémiers siécles ne pûrent jouïr long-tems d'aucun repos. Les Juifs étoient de violens ennemis des Chrétiens; cela paroît dans le Livre des Actes des Apôtres & dans l'histoire Ecclésiastique. Ils ne pouvoient souffrir qu'ils adorassent une Personne que leurs Péres avoient persécutée & condamnée à la mort. Les Payens ne pouvoient souffrir, qu'on parlât de leurs Divinitez, comme d'Idoles, & de leurs dévotions, comme d'une Idolâtrie ignorante & grossiére. Les Prêtres de ces faux Dieux regardoient le Christianisme, comme la ruïne de leur autorité & de leur profit. En toutes Religions, ces Gens ont toûjours un grand crédit sur l'esprit du Peuple, qu'on met aisément en mouvement quand il s'agit de Religion. Les Politiques ne vouloient pas, qu'on touchât à une matiére si propre à émouvoir les esprits. Ainsi ils n'étoient pas d'humeur à souffrir une Religion, qui changeoit entiérement la face du Monde, en détruisant les dévotions & les cultes, qu'on avoit célébrez de tems immémorial. Les Chrétiens n'étoient pas seulement chargez d'impiété & d'athéisme, ce qui faisoit, qu'on les accusoit d'être cause des malheurs publics. Quand il arrivoit quelque fâcheux accidents, quelque mortalité, quelque stérilité, quelqu'inondation, quelque guerre, aussi-tôt on tâchoit d'appaiser la colére des Dieux, par le sang des Chrétiens. Mais on les accusoit encore d'être ennemis des Empereurs & rebelles au Magistrat, parcequ'ils ne vouloient pas rendre aux Empereurs, aucun honneur divin, ou qu'ils refusoient d'obéïr aux loix, quand

S. Cyprien Epit. 75.

la conſcience ne le leur permettoit pas. Celſe leur reproche dans Origéne, qu'ils étoient des Sujets inutiles à l'Empire, & qu'ils n'etoient d'aucun ſecours aux Empereurs. A quoi ce Docteur répond qu'ils les aidoient de leurs priéres: mais ce ſecours étoit peu conſidéré. Deſorte que les Chrétiens, pour tout dire en deux mots, étoient regardez comme des Ennemis des Dieux & de l'Etat. Etant ainſi l'objet de la haine publique, on ne ſçauroit guéres douter, que les Peuples n'ayent ſouvent perſécuté les Chrétiens. Et lorſqu'un Empereur avoit rendu contre eux quelqu'Edit pour autoriſer ces violénces, on doit croire qu'elles alloient loin, & que les Gouverneurs & les Magiſtrats des Provinces, animez par les Prêtres & par le Peuple, ne faiſoient pas grande difficulté de ſatisfaire cette fureur publique, en condamnant ces innocentes Victimes, contre leſquelles le Peuple étoit ſi injuſtement prévenu. Tellement que, quand un Edit étoit une fois publié contre les Chrétiens, il falloit qu'il fût revoqué, & même avec beaucoup de fermeté de la part de l'Empereur, afin qu'on lui obéir, & que la perſécution ceſſât. Or on ne peut pas diſconvenir, que la révocation de ces cruels Edits, ne ſoit très rare dans l'hiſtoire. Deſorte que je voi peu d'apparence de douter, que le nombre des Martyrs n'aît été beaucoup plus grand, qu'on ne ſe l'imagine.

Orig. contre Celſe Libr. 1.

Un certain Auteur a écrit que les Chrétiens & les Juifs, de même que les Gentils adoroient dans Aléxandrie l'Idole de Sérapis. D'où un ſçavant Homme conclut que les Chrétiens commettoient cette Idolâtrie, par la crainte de la perſécution. C'eſt; à mon avis, leur faire grand tort, ſur une preuve fort légére & fort incertaine. Je ne nie pas qu'il n'y ait eu des foibles & des timides: mais cela ne doit pas tirer à conſéquence, pour les charger de ce blâme, puiſque les Payens eux-mêmes, les accuſoient d'opiniâtreté, dans ce mépris, qu'ils avoient de la mort. Cécilien leur reproche dans Minutius Félix: [b] *Qu'ils mépriſoient des tourmens préſens, pendant*

Vopiſcus in Saturnino

Marsham.

[b] Ex Marc. Minutii Felicis Octavio. Cæcilianus parle ainſi des Chrétiens, *Spernunt tormenta præſentia dum incerta metuunt & futura: & dum mori poſt mortem timent, interim mori non timent. Ita illis pavorem fallax ſpes ſolatia rediviva blanditur.*

dant qu'ils redoutoient des peines incertaines, & à venir. Ils ne craignent pas de mourir présentement, parcequ'ils appréhendent de mourir après leur mort, desorte que l'espérance trompeuse d'un bonheur après cette vie, adoucit leurs frayeurs. Origéne dit, *Orig. in Psalm.* qu'ils étoient fidéles, lorsqu'ils étoient des Martyrs, & qu'ils *84. homil. 4.* alloient comme des Victimes aux assemblées. Je crois mêmes avoir lû dans cet Auteur, cette pensée outrée, que le Démon étoit cause que la persécution se rallentissoit quelquefois, & qu'ils joüissoient de paix, parcequ'il leur envioit la gloire du martyre. S. Cyprien disoit à Démétrien que les Chrétiens ne souffroient pas l'adversité comme le reste des hommes, parceque les afflictions les fortifioient, lorsque les autres en étoient abbatus. Tertullien parle d'une persécution qui se fit en *Tertullianus* Asie, & dit que tous les Chrétiens qui étoient dans la Ville *ad Scapulam.* se présentérent devant le Tribunal du Magistrat Arrius Antonin, afin de professer leur foi. Il fut étonné de leur résolution, & en ayant fait conduire quelques-uns au supplice, il dit aux autres: [c] *malheureux si vous voulez périr, n'avez-vous* *De Spectac.* *pas des cordes & des précipices?* Aussi ce Docteur nommoit-il les Chrétiens *une espéce d'hommes, toûjours préparez à la mort.* Arrien attribuoit cette opiniâtreté à la coûtume plûtôt qu'à la fureur; [d] *on peut*, dit-il, *avoir cette disposition par manie, ou par la coûtume comme les Galiléens.* Marc Auréle, *M. Aur. lib.* parlant de la constance â souffrir la mort, dit, *qu'elle doit ve-* *11. §. 3.* *nir d'une ferme & raisonnable résolution, & non pas d'une opiniâtreté enracinée, comme font les Chrétiens.* Galien remarque que cette constance des Chrétiens passoit en proverbe, *on feroit plûtôt changer de sentiment ceux qui suivent Moyse & Christ.* Et Saint Augustin dit, que l'Oracle répondit à Porphyre, *August. [illegible] 19* qui s'informoit comme on pourroit retirer une femme du *de Civit. Dei.* Christianisme, *qu'on écriroit plûtôt sur de l'eau, ou qu'on voleroit plûtôt dans les airs.* Il est donc certain que les Chrétiens étoient persécutez & qu'ils souffroient la mort avec un grand courage, en priant même, pour leurs ennemis.

 On

[c] ὦ δειλοὶ εἰ θέλετε ἀποθνήσκειν, κρημνοὺς ἢ βρόχους ἔχετε. Id. Tertull. de Spectac. dit, que les Chrétiens étoient *expeditum morti genus.*

[d] Arrianus ad Epictet. lib. 4. cap. 7. ὑπὸ μανίας μὲν δύναταί τις οὕτως διατεθῆναι πρὸς ταῦτα, καὶ ὑπὸ ἔθους ὡς οἱ Γαλιλαῖοι.

Objection contre le martyre des Chrétiens.

On dit, qu'on ne peut rien conclurre du matryre des Chrétiens, parcequ'une prévention d'esprit suffit, pour faire mépriser la mort, soit par l'affection d'une vaine gloire, comme un Calanus Indien, qui se brûla à la vûë de l'armée d'Aléxandre, soit par quelque fausse imagination. Ciceron dit, que la mort nous prive des miséres de la vie & non pas de ses biens: mais Ciceron le dit sans le prouver. On parle d'un certain Hégésias de Cyréne, qui traitta cette matiére avec tant de force & de persuasion, que plusieurs se donnérent la mort, ce qui obligea le Roi Ptolomée de lui faire défense, de parler davantage sur ce sujet. Il y a une Epigramme de Callimachus sur un Cléombrote, qui se précipita dans la mer, après avoir lû Platon. Quand cela seroit véritable, je n'en serois pas surpris. L'histoire nous parle de plusieurs Philosophes qui ont renoncé sans peine à la vie, & mêmes des Epicuriens, qui n'espéroient rien après la mort. On voit encore aujourdhui dans l'Orient des femmes qui se brûlent sur le corps de leurs maris: & Mr. Bernier nous parle de certains Idolâtres, qui s'empressent à se faire écraser, sous les rouës du chariot qui porte leur Idole.

Cicer. Tuscul. Lib. 1.

Réponse à cette objection.

Mais il y a une différence infinie, de la conduite des Chrétiens, à celle de ces Personnes qui ont méprisé la mort. Et pour la connoître il faut remarquer deux choses. L'une, que ces Martyrs volontaires de leurs coûtumes, ou de leur chiméres, sont en très petit nombre, en comparaison des Martyrs du Christianisme, qui ont été exposez pendant plus de trois cens ans, à la fureur de tous les autres Peuples. L'autre remarque qu'on doit faire principalement, c'est de considérer, si ces personnes, qui méprisoient la mort parmi les Gentils, avoient des raisons suffisantes pour produire un effet si grand & si contraire aux inclinations les plus naturelles. On n'a rien de plus cher que la vie; & pour la mépriser, ou pour y renoncer, il faut avoir de puissans motifs. Demandez à un Epicurien, pourquoi il vouloit mourir de faim, qu'auroit-il pû répondre de raisonnable? Seroit-ce les miséres ou les maladies, qui leur auroient causé cette impatience? Mais alors c'étoit un desespoir plûtôt qu'une action bien sensée. C'étoit peut-être quelque Vieil-

Vieillard qui s'efforçoit d'aquérir une vaine réputation, & de l'achetter, de quelques jours qui lui restoient à vivre. Une pauvre femme se jette souvent malgré elle, dans le bucher du còrps de son Epoux, par la crainte d'une fausse honte, qu'une barbare coûtume à attachée à celles qui refusent de mourir avec leurs Maris. Or, sans contredit, ces raisons séparées de tout préjugé, ne sont pas de poids à devoir l'emporter sur l'amour de la vie. Les Epicuriens regardoient la mort comme un anéantissement. Les autres, parloient de l'état de l'Ame avec tant d'incertitude, que leurs connoissances, ni leur persuasion n'étoient pas assez fortes d'elles-mêmes, pour produire de si grands mouvemens. Mais quand on considére la conduite des Chrétiens, on n'y voit aucune démarche qui ne soit soutenuë de la prudence & de la raison. Prémiérement ils ne méprisent point la vie, par un faste de Philosophe, ni par une vaine ostentation. Ils aiment à en jouïr autant que Dieu leur permet. Ils ne cherchent pas la persécution, & ne vont pas de dessein formé, affronter la fureur de leurs Ennemis. Jesus-Christ lui-même leur permet & leur conseille, lorsqu'ils seront persécutez en un lieu, de se retiter en un autre. Mais quand ils sont exposez à cette extrémité de renoncer la vérité, ou de répandre leur sang, pour la profession de leur foi, alors ils se font un devoir indispensable, d'être fidéles à Dieu, parce que Dieu le leur commande, avec promesse de les recompenser d'une vie éternelle. S'il est donc véritable, que les Chrétiens étoient persuadez d'une résurrection qui seroit suivie d'un bonheur éternel, en faveur de ceux qui auroient été fermes & constans dans la profession de leur foi, au milieu mêmes des peines les plus cruëlles & les plus honteuses, ou s'ils craignoient des tourmens qui dureroient toûjours au cas qu'ils eussent la foibleste de craindre les hommes, plus que Dieu; si, dis-je, les Chrétiens étoient persuadez de ces véritez, il ne faut pas s'étonner qu'ils ayent méprisé la mort. Des promesses si excellentes étoient capables d'opérer la patience & la joye même des Martyrs, au milieu des plus cruels supplices. Desorte que si on demande, pourquoi Dieu permit que les prémiers Chrétiens furent si long-tems persécutez?

Matth. 13.

tez? Il eſt aiſé d'appercevoir, que la providence voulut les conduire, par une voye ſemée d'épines & de croix, non-ſeulement pour la gloire du nom de Dieu, mais encore pour nous confirmer la vérité de l'Evangile. Quand une profeſſion, n'exige rien qui ſoit difficile à pratiquer, on peut la ſuivre légérement & ſans beaucoup d'examen: mais quand elle nous engage à vaincre nos paſſions, à nous ſurmonter nous-mêmes, à renoncer au monde, & à s'expoſer à toutes ſortes d'afflictions, on n'eſt pas naturellement ſi crédule, ni ſi diſpoſé à s'engager dans une profeſſion, dont les ſuites ſont & ſi pénibles & ſi périlleuſes.

Concluons donc que les Chrétiens des prémiers ſiécles étoient contraints par l'amour de la vie, le plus grand reſſort du cœur humain, de bien conſidérer les preuves de la vérité de l'Evangile, tellement que ſi ces preuves étoient de nature à être facilement examinées, nous ne pouvons douter aujourdhui de leur vérité, puiſque tant de Martyrs en ont été & perſuadez & convaincus.

CHAPITRE VI.

Des preuves de la vérité de l'Evangile & prémiérement des Prophéties.

Les progrès de l'Evangile, dont la profeſſion étoit ſi pénible, & qui donnoit une eſpérance peu vrai-ſemblable, eſt une preuve certaine de la vérité.

IL eſt impoſſible de faire une ſérieuſe attention aux progrès de l'Evangile, ſans être intérieurement frappez de cette conſéquence, qu'il falloit que les démonſtrations qu'on donnoit de ſa vérité, fuſſent claires, convaincantes & à la portée des plus ſimples. Car, ſi on ne ſuppoſe ces argumens au-deſſus de tout doute & de toute conteſtation, jamais une Doctrine, ſi extraordinaire & hors de toute apparence ne fut entrée dans l'eſprit humain. Qu'on ſe repréſente une Religion, qui met l'homme en guerre avec lui-même, afin d'emmener *ſes penſées captives & priſonniéres à l'obéiſſance de Dieu;* qui l'engage à renoncer à ſoi-même, & à ſe charger de la croix de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, à entretenir

ſon

ſon cœur dans des diſpoſitions propres à ſoutenir conſtamment les afflictions les plus ſenſibles & la perſécution la plus cruelle à laquelle on étoit expoſé: qu'on ſe repréſente, dis-je, une Religion, dont la profeſſion ne parle que de miſéres dans cette vie, & ne donne d'autre eſpérance, que celle d'une réſurrection, lorſque le Monde finira, voici un étrange problême; lorſque Dieu jugera tous les hommes qui ont été, & qui vivront dans la ſuite des ſiécles, voici encore une autre propoſition qui n'eſt pas moins ſurprenante; lors que Dieu aura reſuſcité tous les hommes, toutes propoſitions auxquelles l'eſprit de l'homme ne pouvoit atteindre; je ſuis aſſûré, dis-je, qu'à la vûë de toutes ces choſes on conviendra, qu'une telle Religion devoit être généralement rejettée & mépriſée, ou que ſa vérité devoit être ſoutenuë de preuves ſi fortes qu'elles entrainoient le cœur malgré lui, & ne permettoient pas à l'eſprit humain d'en douter. On n'eſt pas naturellement ſi ennemi de ſoi-même ni de ſon repos, que de ſe précipiter de ſang froid dans la miſére, ſans avoir de bonnes raiſons & de puiſſans motifs de ſa conduite. Des hommes un peu ſenſez ne s'aviſeront guéres d'abandonner des Religions anciennes, dans leſquelles ils ont été nez & élevez, pour embraſſer des ſentimens nouveaux remplis de paradoxes inouïs, comme ſont la fin du Monde, un jugement univerſel, une réſurrection, & une vie éternelle: ſur tout lorſque pour ſe conſerver le droit de cette eſpérance, il faut être toûjours expoſez à la haine publique, & traittez comme les ennemis du genre humain. Une telle conduite ſuppoſe néceſſairement, ou la derniére de toutes les extravagances, ou une conviction pleine & entiére de la vérité.

Les preuves de l'Evangile ſont faciles à connoître.

S'il falloit, pour connoître la vérité de cette Religion, propoſer des principes, établir des maximes, former des propoſitions, donner des défininons, faire des ſyſtêmes, examiner des conſéquences enchainées les unes dans les autres: s'il falloit une grande lecture, un eſprit pénétrant, judicieux & profond, pour diſcuter un grand étalage de ſcience, j'avouë que la conduite des prémiers Chrétiens me feroit ſuſpecte. Je craindrois qu'il ne leur fût arrivé, ce que nous voyons tous

les jours. Ils pourroient s'être trompez dans leur examen, & quelques Sçavans séduits par de faux raisonnemens, auroient pû entraîner les autres. C'est ainsi qu'en toutes sortes de sciences, on voit des Sectes partagées, entre le pour & le contre, entre le oui & le non. Mais dequoi s'agit-il, pour établir le fondement du Christianisme? Il n'est question que d'un seul fait, qui est de sçavoir si Jesus-Christ, qui a fait tant de miracles, qui est mort sur la croix; est véritablement ressuscité. Ses Disciples prouvent la vérité de ce fait, non-seulement par leur témoignage, & par un témoignage unanime & conforme, perpétuel & constant: mais ils souffrent la mort pour en soutenir la vérité, & font plusieurs miracles, au nom & par la vertu de Jesus-Christ ressuscité. C'est dequoi il s'agit uniquement. Il faut sçavoir s'il est vrai qu'ils guérissent les malades, qu'ils ressuscitent les morts, & qu'ils conférent le pouvoir d'opérer ces mêmes merveilles à ceux à qui ils imposent les mains. Il n'est pas nécessaire d'être Philosophes, ni d'avoir un grand esprit, pour comprendre la vérité de ces argumens, c'est assez d'un peu de sens commun; & il suffit de n'être pas insensé.

Les Apôtres devoient instruire les Juifs par les écrits de l'Ancien Testament.

Mais il faut remarquer, que les Juifs avoient les saintes Ecritures, & que Jesus-Christ étant le Messie que ce Peuple attendoit, il étoit nécessaire de leur montrer par ces divins oracles, que Jesus étoit ce Messie promis, & que l'état où Jesus-Christ mettoit l'Eglise, avoit été prédit par les Prophêtes. C'est pourquoi, lorsque les Apôtres annoncent l'Evangile aux Juifs, ils font des miracles à la vérité, Moyse en avoit fait, & le Messie devoit opérer de plus grandes merveilles que Moyse: néanmoins ils insistent principalement sur les Ecritures, afin que les Juifs prévenus en faveur de leur Loi, fussent persuadez, que cette Loi même les obligeoit à recevoir l'Evangile.

Plusieurs Docteurs anciens & modernes ont traitté cette matiére dans toute son étenduë. Eusébe a fait une gros Volume de la préparation & de la démonstration Evangélique. Un sçavant Prélat de France a imité Eusébe. Plusieurs autres se sont appliquez à montrer le raport de l'Ancien Testament

tament avec le Nouveau, & ont ſuivi à la trace la promeſſe du Meſſie, depuis le Livre de la Genêſe juſqu'au Prophéte Malachie. C'eſt une matiére épuiſée, ſur laquelle, pour ne point fatiguer le Lecteur de redites, on ſe contentera de faire quelques réfléxions.

La prémiére eſt, que tous les Juifs conviennent que Dieu leur avoit promis un Meſſie, qui ſeroit leur Libérateur. La ſeconde, qu'avant Jeſus-Chriſt, on étoit perſuadé que ce Meſſie n'étoit pas encore venu. On doit ici conſidérer, que, quand Dieu a fait quelque notable promeſſe à ſon Peuple, il a voulu auſſi marquer le tems de ſon accompliſſement. L'honneur de la Révélation, vouloit qu'il en uſât ainſi. Car comme Dieu ſeul peut connoître l'avenir, ſeul auſſi il peut le prédire. Mais afin que ces prédictions ne fuſſent pas de la nature de ces conjectures ambiguës, qu'on peut appliquer aux événemens, à l'aide de quelque vrai-ſemblance, & de quelque petite conformité, il les a toûjours marquées, par quelques circonſtances de nom, de tems, ou de lieu, qui conduiſoient l'eſprit à reconnoître leur accompliſſement. Quand Dieu parla à Noé d'un déluge, il en détermina le tems à ſix vingt ans. Quand il déclara à Abraham, qu'il donneroit la Canaan à ſa poſtérité, il l'avertit qu'elle ſeroit auparavant affligée, & que l'a promeſſe qu'il lui faiſoit, ne s'accompliroit qu'après quatre cens ans. Quand il promet aux Juifs de les retirer de la captivité de Babylone, il les avertit que ce ſeroit après ſoixante dix années. Le Prophéte Eſaïe avoit même appris le nom de ce Libérateur, c'étoit Cyrus. Il ne faut donc pas douter, que la promeſſe du Meſſie, la plus grande & la plus importante de toutes les promeſſes, que Dieu aît faites aux hommes, n'aît été déſignée par toutes les circonſtances de nom, de tems, de lieu, & de tous les autres caractéres qui pouvoient & devoient faire connoître le Meſſie lorſqu'il ſeroit venu.

Quand Dieu a fait quelque promeſſe conſidérable, il a marqué le tems de ſon accompliſſement.

Gen. 6.

Gen. 15. ℣. 13

Nous parlerons préſentement du tems. On doit faire cette remarque, comme nous l'avons déja dit, qu'avant Jeſus-Chriſt, on étoit perſuadé, que le Meſſie n'étoit pas encore venu. Aujourdhui, ſi les Juifs veulent parler de bonne foi, ils

Du tems où le Meſſie devoit venir.

ils ne ſçavent plus que penſer de leur Meſſie. Les uns diſent qu'il eſt venu, mais qu'il ſe cache à cauſe de leurs péchez. Les autres croyent que ſa venuë eſt retardée pour la même raiſon. Cette réponſe ne peut guéres les ſatisfaire dans le ſecret de leurs cœurs, car ſi on pouvoit dire des prédictions ou des promeſſes de Dieu, que l'exécution en pût être ſi long-tems différée, quoique Dieu n'aît point parlé de ce retardement, on ne pourroit faire aucun fond ſur les Prophéties, ni en conclurre rien de certain. C'eſt faire tort au Saint Eſprit, d'avoir cette imagination, parcequ'il y a une différence infinie entre les prédictions des Prophétes, & les faux Oracles des Prêtres de l'Idole. Quand on entend dire aux Juifs, non-ſeulement que le Meſſie eſt caché, ou que ſa venuë eſt différée, mais encore, *qu'il ne faut point calculer les tems*, ce procédé eſt fort ſuſpect, & fait aſſez connoître que le tems du Meſſie, dont-il ſemble que les Prophétes avoient parlé eſt écoulé, & que ce retranchement forcé, où ils ſe ſont retirez, n'eſt inventé que pour ſoûtenir la diſpute & chicaner le terrein, juſqu'à la derniére extrémité. Car on ne peut douter que les Prophétes n'ayent indiqué le tems du Meſſie, avec pluſieurs autres circonſtances, qui le montroient à l'œil & ne ſouffroient pas qu'on s'y méprît. Je veux qu'elles ayent eu quelqu'obſcurité avant que l'événement les éclaircît: ces voiles ſont de l'eſſence d'une Prophétie, parcequ'enfin une Prophétie n'eſt pas une hiſtoire. Mais depuis qu'elles ſont une fois accomplies, ces petits nuages s'écartent d'eux-mêmes, la vérité en ſort comme le Soleil du milieu des nuées, pour diſſiper les ombres & les obſcuritez.

C'eſt ce qu'on peut aiſément remarquer dans le raport des
Gen. 49. ℣. 10. Prophétes à l'Evangile. Jacob avoit prédit, *que le Scéptre ne ſeroit point ôté de Juda, ni le Légiſlateur du milieu de ſa poſtérité, juſqu'à ce que* SCILO *ou celui qui doit être envoyé ſoit venu, & c'eſt à lui qu'appartient l'aſſemblée des Peuples.* Les Samaritains reçoivent cette prédiction comme les Juifs, quoi-qu'ils ſoient leurs ennemis déclarez. Il faut ſçavoir au ſujet de cette Prophétie, que les trois Paraphraſes la raportent au Meſſie, qu'on entend par le mot de *Scilo*, & on croit

croit que le Targum, ou la Parapharase Caldaïque, sur le Pentateuque a été composée par Onkélos, & par Jonatan, qui a aussi expliqué tous les Prophétes, environ le tems de Jesus-Christ. Car il y en a qui croient que cet Onkélos fut un Docteur prosélyte contemporain de Gamaliel, le Maître de S. Paul. Si ce Paraphraste étoit le même qu'Aquilas, comme la conformité du nom pourroit le persuader, l'argument seroit encore plus fort, puisque cet Aquilas dont-on a encore une Version Gréque a vécû après Jesus-Christ. Le Talmud & ensuite d'autres Docteurs Juifs ont tous entendu cette Prophétie du Messie. Ceux qui se sont efforcez d'arracher cette preuve aux Chrétiens, n'ont pû inventer aucune explication, qui eût la moindre vrai-semblance. Les uns par Sçilo, ont voulu entendre Saül, & d'autres Nabucadnetsar: mais ni les uns, ni les autres, n'ont rien dit de conforme à la vérité, puisque Jacob attribuë sans contredit, une prérogative à la Tribu de Juda, qui ne devoit cesser qu'après la venuë du Messie. Ce privilége est d'avoir un Sceptre & un Législateur, c'est-à-dire, d'avoir une autorité indépendante, & de former un Etat, ce que les Juifs ont toûjours fait, jusqu'au tems de Jesus-Christ. Je ne m'arrête pas à ceux qui au lieu de *Sceptre*, prétendent qu'il faut entendre *la Verge des châtimens*, comme le mot de l'original le signifie quelquefois. Car ce nom étant joint avec celui de *Législateur*, & étant déterminé par ce sens, il est certain qu'il faut l'expliquer par un *Sceptre* & non point par *une Verge de correction.*

Si on lit les Prophétes avec quelqu'attention, on apperçoit sans peine; qu'après avoir parlé de la captivité de Babylone, & du rétablissement des Juifs, ils ont inséré toutes les prédictions & les promesses d'un Messie, dans le bonheur que Dieu promettoit aux Juifs après leur captivité. C'est dequoi on ne sçauroit disconvenir, si on veut agir de bonne foi. Cela étant posé, ne faut-il pas demeurer d'accord, qu'il n'est pas possible que les Prophétes eussent tant de fois averti le Peuple Juif, d'une captivité qui ne devoit durer que soixante & dix ans, après laquelle ils promettoient le Messie, s'il étoit véritable, qu'avant la venuë de ce Messie, les Juifs eussent dû

être encore affligez & punis par une autre désolation, infiniment plus grande, plus pesante, & qui devoit durer un si grand nombre de siécles. Car, quoi-qu'il en soit, il y a plus de seize siécles, que ce Peuple est dispersé par toute la terre, sans Etat, sans Gouvernement, sans Magistrat. Puis donc qu'on ne trouve en aucun endroit des Prophétes, la prediction d'une si longue & si triste désolation, qui dût arriver avant la venuë du Messie, & qu'au contraire, tous les Prophétes ont promis aux Juifs ce bonheur, après le retablissement de la captivité de Babylone, sans parler d'aucun délai, ni d'aucune interruption, c'est une démonstration certaine que le Messie doit être venu.

Voyez la Préface de Buxtorfe au Livre intitulé Cosri.

Je sçai bien, que de certains Rabbins font leurs efforts pour soûtenir, qu'ils jouïssent encore en quelque lieu inconnu, de quelque forme de Gouvernement. Le Rabbin Isaac fils d'Abraham, déclare dans un petit livre intitulé, *la Voix de l'Evangéliste*, qu'il avoit oui dire toute sa vie, que les dix Tribus possédoient un Etat, au-delà du fleuve Sabbation, & il dit que l'an de Christ 1562, comme il alloit de Constantinople en Egypte, un Turc fort âgé qui etoit dans le Vaisseau, l'avoit assûré que les Juifs avoient encore un Royaume quelque part. Tous ces vains efforts de Rabbins devroient, ce semble, ouvrir les yeux à ce pauvre Peuple. Car enfin le Monde est trop connu aujourdhui, pour n'être pas persuadé que ce prétendu Royaume est imaginaire, & ce fleuve Sabbation une chimére. Desorte que n'ayant plus ni Sceptre, ni Législateur, il faut nécessairement suivant la Prophétie de Jacob, expliquée par leur Talmud & par leurs plus anciens Docteurs, que le Messie soit venu.

Aggée. ch. 2. ℣. 7, 9.

Malachie ch. 3 ℣. 1.

Le Prophéte Aggée, parlant du second Temple avoit prédit, que Dieu *le rempliroit de gloire*, ce que le Rab-Aquiba & le Talmud au Traitté du Sanédrin, entendent de la venuë du Messie. Aussi le Prophéte Malachie avoit promis que Dieu envoyeroit son Messager, pour préparer le chemin devant lui, *& incontinent*, ajoûte-t-il, *le Seigneur que vous cherchez entrera en son Temple & l'Ange de l'alliance, lequel vous souhaitez. Voici, il vient, dit l'Eternel des Armées.* Le sçavant, Kim-

Kimki, & Rab-Chasdai, dans une certaine Lettre dont parle Buxtorf en sa préface sur Cosri, entendent par cet Ange de l'Alliance, le Messie. Remarquez que Dieu répéte souvent dans Malachie, *qu'il vient*, & *que son jour est près*, ce qui ne s'accorde guéres avec l'attente des Juifs d'aujourdhui. Le Prophéte Aggée avoit dit au même endroit que nous avons cité ci-dessus, parlant de la gloire du second Temple, qu'elle seroit plus grande que la gloire du prémier. Les Docteurs Juifs qui veulent raporter cette gloire à la magnificence des bâtimens du Temple, qu'Hérode repara, se trompent lourdement, non-seulement en ce qu'ils font injure à cet égard, à la gloire de Salomon & de son Temple, & que même du côté de la beauté & de l'élégance de la structure, le Temple d'Ephése, & d'autres l'auroient emporté de beaucoup, si ce qu'en disent les Histoires est véritable. Mais la gloire du Temple du vrai Dieu, consiste principalement en des ornemens spirituels, en quoi le second Temple a été préférable au prémier, par la gloire qu'il a reçûë de la présence du Seigneur. Aussi le Prophéte faisoit assez comprendre aux Juifs, que la gloire dont il parloit ne regardoit pas les bâtimens, quand il dit immédiatement auparavant *l'argent est à moi, & l'or est à moi, dit l'Eternel des Armées.* Car cette maniére de parler veut dire dans le stile de l'Ecriture, que Dieu ne recherchoit pas ces sortes d'ornemens, de même qu'il dit: *Les Cieux sont mon Thrône & la Terre est le marche-pied de mes pieds, quelle Maison pourriez-vous me bâtir?* Et au Pseaume 50, *Toutes les bêtes des forêts & des montagnes m'appartiennent, la terre habitable est à moi*, afin d'en conclurre qu'il requéroit de l'homme, autre chose que les sacrifices. Ainsi de même, Dieu dit que l'or & l'argent, sont à lui, pour nous apprendre que la gloire du second Temple seroit d'une toute autre nature, que celle qui peut venir des matériaux. Malachie a expliqué la pensée d'Aggée, quand il nous a dit, que le *Seigneur entreroit dans son Temple.* Il est donc constant, que le Messie devoit venir pendant la durée du second Temple, & que par conséquent le tems de sa venuë est passé, puisqu'il y a plus de seize siécles, que le second

Es. ch. 66.

cond Temple est détruit. C'est inutilement que les Rabbins parlent d'un Troisiême au tems du Messie, puisque les Prophétes n'en font mention en aucun endroit. Aussi les plus sages d'entre le Juifs, n'attendent pas de Temple materiel sous le Messie: mais une Maison spirituelle, à quoi il semble que l'Apôtre Saint Pierre aît fait allusion quand il dit aux Fidéles: *Vous aussi comme des pierres vives, vous étes edifiez pour être une maison spirituelle.*

בית רוחנית

1 Pierr. ch. 2, ℣. 5.

Abbrégé de l'histoire du Temple de Jérusalem.

Il ne sera pas hors de propos de faire ici en abbrégé, l'histoire du Temple de Jérusalem. Salomon l'ayant bâti, il subsista plus de quatre cens ans, nous ne touchons pas aux difficultez de la Cronologie. Après ce tems, il fut détruit par les Babyloniens. Les Juifs l'ayant rebâti par la permission de Cyrus, il fut prophané & soüillé par Antiochus: mais il ne fut pas démoli. Il fut pillé par Crassus: d'autres Romains comme Sosius & Pompée n'eurent pas, pour ce sacré lieu, le respect qui lui étoit dû, cependant il ne fut pas détruit. Hérode le repara avec magnificence. Pilate auroit bien voulu y donner quelqu'atteinte, mais il fut conservé jusqu'au tems de la mort de Jesus-Christ. Incontinent après, il servit de retraite aux séditieux, & fut entiérement ruïné par les armes Romaines, sans que les Juifs ayent pu depuis ce tems-là, le relever.

Tant que le Temple à été nécessaire, Dieu l'a conservé.

Il faudroit être fort aveugle, pour ne pas reconnoître ici la main de la Providence. Dieu avoit imposé au Peuple Juif, un joug de cérémonies, pour les occuper jusqu'à la venuë du Messie, qui devoit appeller tous les Peuples de la Terre au salut, & faire cesser par conséquent cette distinction, que ces cérémonies avoient mises entre les Juifs & les autres Nations. Ce culte cérémoniel ne se pratiquoit que dans le Temple: desorte que les cérémonies cessant, le Temple destiné à cette liturgie n'étoit plus nécessaire. Tant qu'il fut utile à la Religion, Dieu le conserva suivant ses promesses. Il suscita Cyrus pour accorder aux Juifs captifs la liberté de le rebâtir. Cambyse, fils de Cyrus n'eut pas la même bonté pour ce Peuple. La haine des Samaritains prévalut, & ce rétablissement fut interrompu. Mais Darius, que

que plusieurs croient être le même Roi de Perse que l'histoire Gréque appelle Artaxerce, surnommé Longue-main, renouvelle la permission de Cyrus & le bâtiment s'acheva. Si Antiochus reduit les Juifs à la derniére extrémité, les Machabées les delivrérent, comme par miracle & purifiérent le Temple.

Mais l'Evangile étant annoncé, & les cérémonies n'étant plus d'aucun usage, le Temple fut détruit: & depuis plus de seize siécles, quelques efforts que les Juifs ayent fait ils n'ont pû le rétablir. Au commencement du second siécle, au tems d'Adrien, ils en formérent le dessein sous la conduite d'un Barcobas: mais ces mouvemens ne firent qu'augmenter leurs miséres & appesantir leur joug. Au troisiéme siécle, la célebre Zénobie, Reine des Osroëniens les favorisoit & fit de grands efforts pour leur procurer quelque liberté: mais cette Princesse fut enfin vaincuë, & menée en triomphe à Rome. Au quatriéme siécle l'Empereur Julien qui méditoit la ruïne du Christianisme, entreprit de rebâtir ce Temple; mais Ammian Marcellin nous apprend, qu'on en fut empêché par des feux souterrains, qui sortoient des lieux qu'on creusoit, pour jetter les fondemens: cet Auteur Payen ne doit pas être suspect. Sur la fin du cinquiéme siécle & sous l'Empire de Théodose, les Juifs eurent beaucoup de crédit à la Cour de ce Prince. Il leur permit d'avoir des Synagogues fort illustres à Tybériade: mais ils n'eurent aucune pensée de rebâtir leur Temple. Au neuviéme siécle, les Mahométans s'étant rendus les maîtres de Jérusalem, y bâtirent un Temple. Les Juifs eux-mêmes indiquérent au Calife le lieu, où avoit été le Temple de Salomon, & la pierre de Jacob ou de Seth qui étoit, disoient-ils, une Relique du fameux Temple que ce Roi avoit fait bâtir. Il semble qu'ils ayent perdu depuis ce tems-là, le dessein de le rédifier. Car quoi-que les Turcs soient fort avares, & que tous les Chrétiens ayent des Temples en Jérusalem, ils ne permettent pas néanmoins aux Juifs, d'y bâtir ni Chapelle, ni Autel. On peut dire même que ce Peuple ne s'en met plus en peine. Tant d'efforts inutiles leur ont fait croire que cette entreprise appartient

L'Evangile l'ayant rendu inutile, il fut aussi-tôt détruit.

Ammian Marcell. Lib. 23. cap. 1.

au Messie, & qu'elle ne les regarde pas. Ne faut-il pas être plus qu'aveugle, pour ne pas reconnoître la main adorable de la Providence.

Daniel ch. 9. ℣. 24. & les suiv.

Le Prophéte Daniel avoit fait plus que tous les autres, car il avoit calculé le tems de la venuë du Messie : *Enten donc la parole & enten la Vision. Il y a septante semaines déterminées sur ton Peuple & sur ta Sainte Ville, pour mettre fin à la méchanceté, & consumer le péché, & faire propitiation pour l'iniquité & amener la justice des siécles & pour clorre la Vision & la Prophétie & oindre le Saint des Saints. Tu connoîtras donc & entendras que depuis l'issuë de la parole, qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ le Conducteur, il y a sept semaines & soixante & deux semaines, & seront réédifiées les places & la bréche, & cela en tems d'angoisse. Et après ces soixante deux semaines le Christ sera retranché, & non pas pour soi. Puis le Peuple du Conducteur qui viendra détruira la Ville & le Sanctuaire, & la fin en sera avec débordement & les desolations sont déterminées jusqu'au bout de la guerre. Et il confirmera l'alliance à plusieurs par une semaine, & au milieu de cette semaine-là, il fera cesser le sacrifice & l'oblation : puis après par le moyen des ailes abominables qui causeront la désolation voire jusques à la consomption mêmes déterminées, la désolation se fondra sur le désolé.*

Il faut se faire violence, quand on lit l'histoire de l'Evangile, & le siége de Jérusalem, pour ne pas confesser qu'elle est une explication claire & nette de la Prophétie de Daniel. Il y a peu de Prophétes à qui Dieu aît révélé plus clairement l'avenir. On voit les guerres des Ptolomées & des Séléücides dans les Chapîtres dixiême & onziême. Et quand on posséde l'histoire depuis l'expédition de Xerxes en Gréce, jusqu'à Antiochus Ephiphane qui persécuta cruellement les Juifs, comme depuis cet Antiochus & l'histoire des Machabées, jusqu'à la ruïne de Jérusalem par Vespasien & par Tite son fils, il faut nécessairement croire, ou que le Livre de Daniel est supposé & écrit après l'événement, ou reconnoître une Divinité arbitre des événemens & de l'avenir.

Pourquoi les Juifs excluent

Porphyre a crû que ce Livre avoit été composé sur l'histoire

toire, tant il trouvoit les prédictions claires : mais il s'est trompé lourdement. Les Juifs n'ont osé le rejetter du canon des Livres sacrez. Joseph nous apprend que le souverain Sacrificateur en parla à Aléxandre le Grand, & qu'il lui fit voir que ce Prophete avoit parlé de ses conquêtes. Je ne sçai dans quelle vûë les Auteurs du Talmud attribuent cette Prophétie aux hommes de la grande Synagoge, ni pourquoi ils excluent le Livre de Daniel, de la Classe des Prophétes, pour le réduire à celle des Auteurs qui nomment simplement des Ecrivains sacrez, sous prétexte que Daniel étoit un Politique élevé à la Cour des Rois de Babylone, & qu'il ne paroît pas avoir eu de ces extâses qu'ils attribuent aux Prophétes. Il n'y a rien de moins solide que ces raisonnemens, puisque David, quoi-que Roi, fut honoré du don de Prophétie, & qu'Esaïe etoit un Prince de la famille Royale.

Daniel du rang des Prophetes.

Agiographes.

A l'égard des Visions, aucun Prophéte, n'en a jamais eu de plus grandes, ni de mieux circonstanciées. Cependant les Juifs le lisent rarement. Je doute fort que la difficulté de la langue Chaldaïque en soit la raison, plûtôt que la supputation qu'on y trouve du tems où le Messie devoit venir. Cette Cronologie est embarassée chez les Juifs, parce qu'ils ne comptent que quatre Rois de Perse, au lieu de treize. Les Docteurs Chrétiens sont partagez, parce qu'on ne sçait pas précisément, s'il faut commencer la prémiére année des semaines de Daniel, au tems que Jérémie prophétisa, ou lorsque l'Edit de rétablissement fut publié. Eusebe dit, que la pensée d'Africain étoit, qu'il falloit commencer ce calcul l'an vingtiême d'Artaxerxe qui permit à Néhémie d'aller à Jerusalem, qui fut l'an quatriême de la 83 Olympiade, d'où jusqu'à l'an quinziême de l'Empire de Tybére, qui fut la seconde année de la 202 Olympiade, il y a 475 ans, ou 490 années lunaires. Pour Eusebe, il fait une autre supputation & commence les années de Daniel à la 66 Olympiade, qui fut la seconde année de Darius, d'où jusqu'à l'an 15 d'Auguste, où il fut le maître de l'Egypte, & confirma le Royaume à Hérode en la 186 Olympiade, il y a 484 ans qui font les sept & les soixante deux semaines, dont le Pro-

Des septante semaines d'années dont parle Daniel.

phéte parle. Quoi-qu'il en soit, on ne peut douter de deux choses, l'une, que le tems marqué par le Prophéte, doit être écoulé, il y a déja plusieurs siécles: l'autre que ce tems s'est accompli, au siécle de Jesus-Christ.

Il faut remarquer pour l'intelligence de la Prophétie, qu'on ne doit pas la confondre avec celle qui regarde Antiochus, dont le Prophéte parle aux Chapitres précédens & suivans. Ces désolations qu'il a décrites, ont des caractéres trop différens pour ne les pas distinguer. En l'une le Sanctuaire sera soüillé: mais il sera encore purifié: en l'autre il sera détruit, sans qu'on promette aucun rétablissement. En l'une de ces persécutions, le Roi persécuteur aura encore la guerre avec le Roi du Midi, c'est-à-dire, le Roi d'Egypte. En l'autre le Peuple de Dieu sera détruit, par le Peuple du Conducteur: ce sont les Romains, qui ne vouloient point ouïr parler de Roi, tout assujettis qu'ils étoient sous la puissance des Empereurs. En l'une, il n'est faite aucune mention du Christ: en l'autre il en est parlé distinctement, comme de sa mort & de la propitiation pour le pèché. Enfin dans les Visions & dans les Songes du Prophéte, qu'il récite aux Chapîtres 7, 8, 10 & 11, Dieu lui révéla, ce qui devoit arriver au Peuple Juif, dans toutes les différentes révolutions de l'Empire des Perses, de celui d'Alexandre le Grand & de ses Successeurs. Mais au Chap. 9. le Prophéte ayant fait sa requête pour Jérusalem, Dieu lui fit connoître son dernier décret touchant cette Ville, & révéla à son Prophéte le tems où le Christ viendroit, ce qui lui arriveroit, & ensuite les malheurs, que la conduite de cette Nation à l'égard du Christ attireroit sur elle. Antiochus profana le Sanctuaire, & y mit *l'abomination qui causa la désolation:* car il y fit placer l'Idole de Jupiter. Mais les Romains le détruisirent entiérement, & leurs armées qui marchoient sous ces aigles redoutables, que le soldat révéroit, réduisirent le Temple en cendres & Jérusalem en masures. C'est pourquoi le Prophéte parle dès *aîles abominables qui causeront une désolation entiére & consommée.* Jesus-Christ indiquoit aux Juifs cette triste prédiction, afin que ses Disciples y fissent réflexion: *Quand vous verrez Jérusalem être environnée d'armées,*

Chap. 8. & 11.

Le Prophéte distingue la désolation qui arriva par les armes d'Antiochus, de la destruction que causa l'Armée des Romains.

Chap. 11. ℣. 31.

Ch. 9 ℣. 27.

Luc. 21. ℣. 20.

mées, ſçachez alors que ſa déſolation eſt fort proche. Or quand vous verrez, dit-il ailleurs, *l'abomination de la déſolation*, (*qui a été prédite par le Prophéte Daniel*) *être établie là où elle ne doit point être*: (*que celui qui lit l'entende*) *alors que ceux qui ſont en Judée, s'enfuyent aux montagnes.* Et dans l'Evangile de Saint Matthieu, on lit cette prédiction de Jeſus-Chriſt: *Car où ſera le corps mort, là s'aſſembleront auſſi les Aigles.* On ne peut guéres douter que ces paroles n'ayent du raport à la Prophétie de Daniel, qui avoit parlé *du retranchement de Chriſt*. Voilà *le corps mort*, dont parle le Sauveur, *& des Aîles abominables, qui causeront la déſolation*, qui ſont les *Aigles* Romaines, aſſemblées autour de Jéruſalem pour l'aſſiéger. L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous apprend, que l'Egliſe Chrétienne de Jéruſalem profita de l'avis de Jeſus-Chriſt & ſe retira à Pella, en conſervant toûjours le tître d'Egliſe de Jéruſalem.

Marc. 13. ℣. 14.

Matth. ch. 24. ℣. 28.

De la conformité des Prophétes avec l'Evangile.

Si l'on fait des extraits de certains endroits de l'Ancien Teſtament, dont on ne peut remplir le ſens parfaitement, par raport au tems où les Prophétes écrivoient, il faut avouër de bonne foi, qu'il y a eu de l'extraordinaire, dans ces Auteurs qui ont tracé d'avance, l'hiſtoire de l'Evangile juſqu'aux moindres circonſtances. Le Prophéte Michée, avoit dit de Bethléem, que, quoiqu'elle fut petite & peu conſidérable, elle ſeroit pourtant diſtinguée par la naiſſance *du Seigneur d'Iſraël, dont les iſſuës ſont dès les jours des ſiécles.* Ce Prophéte vivoit au tems d'Eſaïe & prophétizoit, touchant l'état des Juifs après le retour de la captivité. Les Juifs ſont fort embaraſſez à chercher celui qui peut avoir rempli toute l'idée de cette Prophétie. Zorobabel ne fut pas aſſez grand Prince pour la ſoutenir; & quoi-qu'il fût de la Maiſon de David, c'eſt peu de choſe néanmoins pour dire, *que ſes iſſuës ſoient dès les jours de l'éternité.* Sur tout quand on veut raporter à ce Prince, ce que dit le Prophéte, de la gloire des Iſraëlites au Chapitre précédent. *Mais il adviendra aux derniers jours, que la montagne de la Maiſon de l'Eternel ſera affermie au ſommet des montagnes; & qu'elle ſera élevée par-deſſus les coteaux: & que les Peuples y aborderont. Et pluſieurs Nations iront & diront: Venez & montons à la montagne de l'Eternel & à la Maiſon du Dieu de Jacob:*

Michée 5. ℣. 2.

Michée ch. 4. ℣. 1.

Jacob : & il nous enſeignera touchant ſes voyes , & nous marcherons dans ſes ſentiers. Car la Loi ſortira de Sion & la Parole de l'Eternel de Jéruſalem. Il exercera ſon gouvernement parmi pluſieurs Peuples , & reprendra les fortes Nations & les plus éloignées : Elles forgeront leurs épées en hoyaux & leurs hallebardes en ſerpes. Une Nation ne levera plus l'épée contre l'autre , & ne s'adonneront plus à la guerre. Mais chacun s'aſſoira ſous ſa Vigne & ſous ſon Figuyer : & n'y aura perſonne qui les épouvante. Car la bouche de l'Eternel des Armées a parlé.

Il y a des Prophéties qui doivent neceſſairement avoir été accomplies, puiſque Jéruſalem ne ſubſiſte plus.

Les Juifs oſeroient ils dire,que ces grandes promeſſes auroient été accomplies,depuis leur rétabliſſement, juſqu'à la venue de J. C.? Non ſans doute. Ce Peuple fut ſi peu conſiderable , que la moindre Province de l'Empire des Perſes,des Rois de Syrie, ou d'Egypte , faiſoit beaucoup plus de bruit dans le Monde que la Judée. Après que les Romains les eurent aſſujettis , ils en firent une partie du Gouvernement de Syrie , & le Procurateur Romain qui gouvernoit les Juifs, recevoit les ordres du Gouverneur de Syrie qui avoit ſon ſiége à Céſarée. Enfin ils furent détruits , & diſperſez comme ils ſont encore aujourdhui. Où eſt donc l'accompliſſement de tant de magnifiques promeſſes que Dieu avoit faites à cette Jéruſalem, & à ce Temple qu'on devoit rebâtir ? Quand eſt-ce que la Loi eſt ſortie de Sion , pour ſe repandre ſur les autres Nations ? Quand eſt-ce que les autres Peuples ont dit : *Venez montons à la montagne de Sion , à la Maiſon du Dieu de Jacob , afin qu'il nous enſeigne ſes voyes ?* Non-ſeulement, cela n'eſt pas arrivé avant Jeſus-Chriſt, mais même ces Prophéties ne pourroient plus s'accomplir. Ce Temple , cette Maiſon du Dieu de Jacob ne ſubſiſte plus. Cette Jéruſalem auſſi n'eſt plus. Après avoir été enſévelie près de cent ans ſous ſes maſures , Adrien y fait bâtir une Ville qu'il appella *Elie* de ſon nom. Elle fut ainſi nommée pendant plus de deux cens ans. Et ſi les Chrétiens n'euſſent crû, qu'ils devoient réſuſciter un nom auſſi célébre , qu'étoit le nom de Jéruſalem , il ne ſeroit plus connu.

Peut-on s'imaginer de bonne foi, que tous les Auteurs ſacrez ayent conduit l'hiſtoire de Jéruſalem , du Temple & de la Nation, juſqu'à cette gloire , & cette grande réputation dont

dont parle Michée & tous les autres Prophétes avec lui, sans dire un mot de cette desolation, qui a déja presque autant duré, que l'Etat de ces mêmes Israëlites, depuis leur sortie d'Egypte, jusqu'à leur destruction. La captivité de Babylone, fut moins que rien, si on la compare, & pour les miséres & pour la durée, avec l'état présent des Juifs. Cependant Dieu la fit souvent prédire, afin que ce Peuple n'allât pas s'imaginer, qu'elle fût contraire aux promesses de Dieu: c'est une matiére que tous les Prophétes ont traittée. Pourquoi n'auroient-ils pas dit un seul mot de cette longue désolation, si ce n'est que le dessein de Dieu est accompli, & son œuvre achevé, depuis qu'il a fait sortir le salut de Sion pour s'étendre jusqu'au bout de la Terre, comme il l'avoit promis.

Objection.

On nous dit qu'on ne voit pas encore l'exécution de cette promesse, & que le Monde est tout rempli d'Idolâtrie. Mais il est aisé de voir, que cette objection ne fait rien au dessein de Dieu. Puisqu'il a levé ce grand obstacle, que l'alliance particuliére qu'il avoit traittée avec les Juifs y apportoit. Il a fait cesser ces cérémonies qui séparoient son Peuple des autres Nations. Il appelle sans aucune distinction, tous les hommes au salut. On ne connoît plus le Juif distingué par préférence, du Grec, du Scythe, & du Barbare. *Allez*, dit Jesus-Christ à ses Disciples, *enseignez toutes les Nations.* Voilà l'accomplissement des Prophéties & l'exécution du dessein de Dieu. Et comme la servitude où les Israëlites furent tant de fois réduits, & les miséres qu'ils endurérent comme il paroît de l'histoire des Juges, n'étoient pas contraires aux promesses de Dieu: aussi les Idolâtries & les erreurs qui divisent les hommes ne sont pas opposées d'avantage au dessein que Dieu a eu de rendre le salut accessible à tous les hommes, en les appellant à sa connoissance.

Réponse. Le dessein de Dieu est accompli, quoique l'Idolâtrie soit encore parmi les hommes.

Matth. 28.

Il en est de même des guerres & des divisions, qui déchirent le genre humain: outre que la Paix que Dieu promet, la véritable paix de Dieu, est la paix de l'Ame, le contentement de l'esprit, par le sentiment des graces de Dieu, & par l'espérance d'un bonheur éternel. Les Juifs ne sçauroient disconvenir, que ce ne soit là, le véritable sens de la Paix promise par

Et qu'il y ait encore des guerres & des divisions.

par les Prophétes. Puisque c'est une maxime générale & sans aucune exception: *qu'il n'y a point de Paix pour le méchant.* Desorte que quand ils parlent de manger son pain, sous son figuyer, sans aucune frayeur; cela se doit entendre nécessairement dans un sens spirituel. Car cette prédiction fut véritable à la lettre, pendant le Régne de Salomon, quoiqu'alors il ne fut pas moins certain qu'en tout autre tems, *qu'il n'y avoit point de Paix pour le méchant.* Enfin Dieu fait predire la Paix, par ses Prophétes à cause que sous la Loi, il se nommoit l'*Eternel des Armées*, parceque pour donner la terre de Canaan à son Peuple, & pour l'y maintenir, il étoit nécessaire, de combattre & de vaincre des ennemis: mais sous l'Evangile, le Chrétien en tous lieux, en tout pays, peut jouir des graces du Ciel & de l'effet des promesses de Dieu. Cette alliance ne fait naître d'elle-même aucune guerre, & les armes du

Ep. aux Ephes. Ch. 6. Chrétien, comme Chrétien, ne sont point charnelles mais spirituelles, comme S. Paul l'enseigne aux Ephésiens.

Esaie Ch. 7. ℣. 14. Le Prophéte Esaïe avoit donné pour signe au Roi de Juda, *qu'une Vierge seroit enceinte, qu'elle enfanteroit un fils & qu'on appelleroit son nom Emmanuël.* C'est ainsi que toutes les Versions Gréques ont traduit ce passage. Je veux qu'il soit permis d'entendre par cette Vierge, ou la Reine, ou plûtôt la

Ch. 8. ℣. 1, 3. femme du Prophéte, parceque le Chapître suivant parle du fils du Prophéte, à qui il impose un nom, qui a du raport à la délivrance du Peuple, & au butin qu'on devoit remporter sur les ennemis. Cependant il est certain, que la naissance de Jesus-Christ de la Vierge Marie, explique beaucoup plus clairement ces paroles énigmatiques & qu'elle en remplit

Ch. 9. ℣. 5. 6. mieux le sens: principalement si on joint cette prédiction avec ce que dit le Prophéte au Chapître neuviême. Il y promet la paix, & dit qu'on jettera au feu les instrumens de la guerre. *Car l'Enfant nous est né, le fils nous a été donné, l'Empire a été posé sur son épaule, & il sera appellé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Pére d'éternité, le Prince de la Paix. Il n'y aura point de fin aux bornes de son Empire, ni à la prospérité du Throne de David & de son Régne qui sera affermi dans l'équité & dans la justice depuis ce tems-la jusques à jamais. La jalousie de l'Eter-*

l'Eternel des Armées fera cela. Quand il feroit vrai, qu'Ezéchias n'auroit pas été né auparavant, cette description auroit trop d'hyperbole, si elle étoit renfermée dans le seul Régne d'Ezéchias. Où trouveroit-on cette Paix, & l'étenduë, comme la durée de cet Empire. Mais puis que le Prophéte avoit parlé de sa femme, comme on n'en peut douter, si on veut admettre un sens litteral de ces paroles: *Voici la Vierge sera enceinte*, & ayant dit ensuite, *l'Enfant nous est né*, ce qui a de soi-même un raport manifeste au fils de cette Vierge, qui ne fut pourtant jamais Roi s'il faut l'entendre du fils d'Esaïe, il s'ensuit nécessairement, que ces deux parties essentielles dans le sens litteral, doivent se réünir, comme elles sont en la personne de Jesus-Christ, qui est tout ensemble & *le fils d'une Vierge*, & *le Prince d'Eternité & de Paix*, duquel le Royaume durera éternellement.

Comment la Providence a conduit les Prophétes.

Il faut donc concevoir la conduite de la Providence à l'égard des Prophétes, pour entrer justement dans le sens des Ecritures. Quelquefois ils ont prophétizé ayant directement en vûë l'avenir. Quelquefois ils employoient des actions mysterieuses, pour représenter les choses qui devoient arriver. Mais souvent la Providence, leur présentoit des conjonctures & des circonstances, qui leur imprimoient des idées telles que pour les expliquer, ils se servoient de termes & d'expressions, qui en disoient beaucoup plus, qu'il n'en étoit alors, afin que l'esprit demeurât suspendu, dans l'attente de leur accomplissement. Ainsi pour parler du rétablissement de Jerusalem, & du retour de la captivité, tous les Prophétes nous ont donné une idée de cet état, à laquelle il n'a jamais répondu si on s'arrête à l'histoire de ce Peuple, afin qu'on fût contraint d'en chercher la vérité dans l'evangile, qui nous a expliqué ces enigmes & eclairci ces obscuritez.

De la mort du Messie.

La mort du Messie, condamné par les Juifs étoit un grand mystére, & hors de toute vraisemblance à parler humainement. Car quoiqu'Isaac eût été prêt d'être immolé avant que Dieu lui confirmât son alliance; quoi que ce Peuple eût d'abord rejetté Moyse, lors qu'il voulut les délivrer; Quoi que les Enfans de Jacob eussent vendu aux Etrangers, Joseph leur

leur frére qui fut ensuite leur Conservateur & leur Protecteur; quoi-que David eût été long-tems persecuté par ceux-là mêmes qu'il avoit plus d'une fois délivrez des Philistins, il est pourtant vrai, que ces types étoient trop obscurs, pour y appercevoir la mort du Messie, qui étoit l'attente & la gloire d'Israël. Il étoit donc nécessaire, il étoit de la sagesse de Dieu, de disperser dans les Prophéties, des traits de cette vérite si surprenante, afin que quand on rejoindroit tous ces divers coups de pinceau, on pût en former un tableau parfait de la mort de Jesus-Christ.

C'est pourquoi quand on rassemble les idées que nous donnent le Pseaume 22, le Chapître 53 du Prophéte Esaïe, & ce que Daniel avoit prédit du retranchement du Christ, quelqu'effort qu'on fasse pour y chercher un sens literal, il y reste tant de vuide, tant de sens incomplet, tant de paroles qui ne sont soutenuës d'aucun fait, qu'il faut avouër, que l'histoire seule de la mort de Jesus-Christ, & de sa résurrection en est le véritable dénouëment & l'entier accomplissement.

Is. Es. 50. ℣. 6.

Si Jesus-Christ fait son entrée en Jérusalem, monté sur le Poulain d'une l'Anesse, cela avoit été prédit. S'il est trahi par un de ses Disciples, pour trente piéces d'argent, qu'il reporta ensuite, dont on acheta le champ d'un Potier, cela avoit été prédit. S'il est condamné par les Romains à mourir sur la croix, entre deux Brigands; si on lui donne du Vinaigre pour appaiser sa soif, s'il est mis dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimathée, & s'il resuscite au troisiéme jour, cela avoit été & figuré & prédit.

Zach. 9. ℣. 9. Esaie 62. ℣. 11. Ps. 69. Zach. 1. ℣. 12. Es. 53. ℣. 9. Ps. 69. ℣. 22. Ps. 22. Esaie 53. ℣. 10.

Démonstration de la vérité de l'Evangile par les prophéties.

Rassemblons toutes ces preuves, dont les Apôtres se servoient pour confirmer aux Juifs la vérité de l'Evangile, par la Loi & par les Prophétes qu'ils recevoient, comme les Oracles de Dieu. Voici leur démonstration : l'histoire de l'Evangile, en ce qui concernoit les faits étoit certaine, Jesus-Christ étoit de la famille de David, il avoit fait plusieurs miracles dans la Judée, il étoit mort sur la croix, & sa mort étoit accompagnée de toutes les circonstances, qui avoient été prédites. Desorte que cette histoire étoit la véritable clef & le dénouëment de toutes ces Prophéties, qui avoient été obscures,

ſcures juſques alors, comme il paroît par le diſcours que fit l'Eunuque de la Reine Candace à Philippe, au ſujet du Ch. 53 d'Eſaie. La Vocation des Gentils à la connoiſſance du vrai Dieu, avoit été prédite en pluſieurs lieux de l'Ecriture, néanmoins les Juifs ne pouvoient la comprendre, ni y donner leur conſentement. Le véritable culte de Dieu conſiſte en des adorations ſpirituelles ſoutenuës de la ſainteté de la vie, & de la pureté du cœur: & les cérémonies hors delà, n'étoient qu'un joug inutile & accablant, une liturgie qui n'étoit plus pratiquable dès que le nom de Dieu ſeroit reconnu, depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, du Midi au Septentrion. Il eſt pourtant certain, que les Prophétes avoient ſouvent parlé de ce tems à venir, où l'étenduë de la connoiſſance de Dieu ſeroit ſans bornes. Toutes ces choſes ſe trouvoient unies dans la prédication de l'Evangile. Les Juifs voyoient toutes ces véritez, & tous ces faits qui ſe raportoient à leurs Prophéties & qui les expliquoient. Deſorte que non-ſeulement l'Evangile étoit ſuffiſamment prouvé par les Prophétes; mais ce raport de l'Evangile, avec des hiſtoires écrites ſi long-tems auparavant, avec des prédictions qui ſe rencontrent dans des Livres que les plus grands Ennemis de l'Evangile ont fournis, pour n'être point ſuſpects de colluſion, ni d'intelligence: ce raport, dis-je, de l'Evangile avec la Loi & les Prophétes des Juifs, eſt un argument clair & convaincant de l'Exiſtence d'un Dieu, qui a révélé dès le commencement du Monde, le plan d'une Religion, qui s'eſt toûjours ſoutenuë & élevée ſur les mêmes fondemens, malgré les viciſſitudes & les changemens, à quoi toutes les choſes humaines ſont aſſujetties, & principalement les ouvrages de l'eſprit de l'homme, qui ſont, comme l'expérience univerſelle l'apprend, variables, ſelon les tems & les lieux, les coûtumes & le tempérament des Peuples.

Eſaie ch. 1. Pſ. 50, & 51.

CHAPITRE VII.

Des Miracles, qui font les autres preuves de la vérité de l'Evangile.

Il y a eu des Chrétiens dès le commencement de l'Evangile.

ON a montré dans les Chapitres précédens que dès le tems des Apôtres, il y a eu des Chrétiens, qui étoient persécutez à cause du nom de Christ & de la profession de l'Evangile. Ces Chrétiens s'engageoient à combattre leurs passions, à renoncer au monde, à souffrir constamment la persécution la plus cruelle plûtôt que de renoncer leur foi, parce qu'espérant une résurrection & une vie Eternelle, ils étoient très persuadez que les afflictions de la vie présente, n'étoient pas de poids à emporter la balance, sur la gloire de la Vie à venir.

Ils ont dû se convaincre de la vérité de la résurrection de Jesus-Christ.

Il ne s'agissoit donc que d'être persuadé, de la vérité de la résurrection, du jugement universel & de l'éternité d'une autre Vie. Et pour établir la vérité de la résurrection, il ne falloit que prouver que Jesus-Christ étoit ressuscité. C'est un fait, qui ne demande point, qu'on éclaircisse des propositions abstraites, ni des problêmes embarassans. Il y a des témoins qui ont vû attentivement & plusieurs fois ce Sauveur ressuscité. Il leur a parlé, il est monté au Ciel à leur vûë. Un de ces témoins, qui avoit persécuté avec chaleur, l'Eglise Chrétienne naissante, fut converti, parceque Jesus-Christ apparut lui-même à ce Saul persécuteur, pour en faire un Paul Apôtre des Gentils. Il fut choisi sans doute pour porter la foi aux Gentils, & pour les dispenser de l'observance des cérémonies de la Loi, parcequ'ayant été Disciple de Gamaliel, & Pharisien zélé, ce grand changement ne pouvoit être suspect. Il falloit que la cause qui l'avoit produit eût toute la vérité, & l'efficace nécessaire pour une si grande œuvre.

De la Conversion de S. Paul.

Les Témoins ne peuvent être légitimement reprochez.

Ces témoins étoient tels qu'on ne pouvoit détruire la validité de leur témoignage. Ce n'étoit pas un esprit de libertinage, qui les portoit à prêcher une Doctrine autant pure & sainte

sainte que l'Evangile. Ce n'étoit pas le dessein de parvenir aux honneurs du Monde, ou d'amasser des richesses: la prédication de l'Evangile leur attiroit de toutes parts la persécution. Ce ne pouvoit être aussi par un esprit d'ambition & de vaine gloire, car il ne s'agissoit pas d'établir un systême, qui requît un esprit vif & brillant, un profond sçavoir, une belle literature. Souvent le désir de cette fausse, mais éclattante réputation, emporte l'esprit beaucoup au delà des bornes de la vérité. Mais il n'étoit question ici que d'un fait, dont les plus simples pouvoient attester. Il ne s'agissoit que de sçavoir s'ils avoient vû Jesus-Christ ressuscité. Cette question n'est pas de nature à chatoüiller un Esprit vain, & attiré par le désir d'une grande réputation. Si le fait est certain, la Religion Chrétienne est divine, s'il n'est pas véritable, elle est mal inventée: & ces Auteurs ne peuvent passer dans l'esprit des hommes que pour de ridicules Imposteurs, ou pour de pauvres Idiots qui ont été grossiérement trompez. C'est de part & d'autre un pauvre renom fort, & une triste recompense pour commettre le repos de sa vie, & s'exposer aux plus terribles afflictions. Que Zenon nie qu'il y aît du mouvement; que Pyrrhon doute de tout, encore peut-on faire paroître la force & la subtilité de l'esprit à défendre ces paradoxes. Mais quel esprit, qu'elle subtilité faut-il, pour inventer qu'on a vû un mort ressuscité, ou qu'on auroit été trompé, par une illusion & par un phantôme? On ne trouve en toute cette conduite, qu'une stupide simplicité, ou un cœur méchant & mal tourné. Il faut même poser en fait, que quelques simples qu'ayent été les Apôtres, ils n'auroient pû être trompez, de la maniére, dont ils racontent que Jesus-Christ leur étoit apparu après sa mort. Car ce ne fut pas une apparition momentanée, faite une seule fois: Jesus-Christ pendant quarente jours, conversa plusieurs fois avec eux. Il se fit toucher d'eux, il parla, il but, il mangea avec eux: desorte que tout ce récit doit être une imposture, ou une vérité incontestable. Il est impossible que c'ait été une imposture, puisque tant de témoins & St. Paul même qui n'y avoit aucune part, ont déposé unanimement la vérité de ce

 fait,

fait, & ont mieux aimé souffrir la mort, que de retracter leurs dépositions. Il faut avouër que dans tout autre sujet, qu'en matiére de Religion, où le cœur humain combat jusqu'à l'extrémité, on n'auroit pas la pensée de douter d'un fait si avéré & si bien prouvé.

Pourquoi Jesus-Christ n'a pas conversé avec les hommes depuis sa Résurrection?

Mais, dit-on, pourquoi Jesus-Christ ne s'est-il pas montré dans le Temple, ni aux Pharisiens depuis sa résurrection, afin que chacun en fût persuadé? C'est parceque, quand Dieu parle, & qu'il donne des preuves convaincantes de la vérité de sa parole, il en veut être cru. C'est ainsi, c'est par la voye de la foi, qu'il veut sauver les hommes. Après tout, quand Jesus-Christ se seroit montré aux Pharisiens, je ne voi pas pourquoi nous en croirions aujourdhui les Pharisiens plûtôt que les Apôtres? Un fait n'est pas plus certain, pour avoir cent mille témoins, que pour n'en avoir que dix mille ou que cent. Au contraire si les Pharisiens & les Conducteurs du Peuple Juif eussent parlé de la résurrection de Jesus-Christ, on auroit crû que c'étoit un complot fait entre eux, pour soutenir la vanité de la Nation, qui se flattoit d'être favorisée des graces célestes, préférablement aux autres Peuples. Mais quand on voit cette résurrection du Seigneur contestée par une partie de la Nation, & confirmée par une autre partie; quand on fait réfléxion que ces Maîtres du Peuple, s'étoient rendus indignes du bonheur, d'être les témoins de la résurrection de Jesus-Christ qu'ils avoient persécuté & condamné à la mort, & que mêmes ils persécutoient ceux d'entre eux, qui attestoient cette vérité, il faut demeurer d'accord, que cette contestation & la persécution qu'ils firent aux prémiers Chretiens, n'ont servi qu'à mettre cette vérité, au-dessus de tout doute & de toute contradiction. D'où vient, qu'ils ne produisirent pas le corps mort de Jesus-Christ, pour arrêter les progrès de l'Evangile dans Jérusalem? Est-ce que ses Disciples l'avoient enlevé comme l'histoire de l'Evangile remarque qu'ils s'efforcérent de le persuader, & comme Justin Martyr le dit, qui nous apprend que ces Conducteurs de la Nation, envoyérent des Gens de tous côtez, qui publioient ce prétendu stratagême des Disciples du Seigneur? Mais le Monde

Monde étant ainsi prévenu contre les Disciples de Jesus-Christ, & averti de leur ruse, devoit donc nécessairement être en garde contre eux, & ne les croire que sur de bonnes preuves.

Les Apôtres ont employé le raisonnement & les Miracles pour convertir les Gentils.

Nous avons considéré les argumens dont ils se servoient à l'égard des Juifs, en leur prouvant par les Prophétes que le Messie devoit ressusciter. Mais à l'égard des Gentils, qui ne connoissoient par la divinité des saintes Ecritures, il paroît par le Livre des Actes des Apôtres, qu'ils se servirent de raisonnemens, pour leur enseigner la vérité d'un seul Dieu, & qu'ils employérent principalement les miracles, pour les convaincre de la vérité de la résurrection de Jesus-Christ, & de cette puissance infinie qu'il avoit, pour ressusciter & pour sauver ceux qui croiroient en lui.

Les Miracles étoient nécessaires à l'égard des Juifs.

Jean ch. 15.

Ces Miracles servirent à persuader les Juifs & les Gentils. Ils étoient nécessaires aux Juifs, pour les faire consentir, à quitter des cérémonies qui étoient établies de Dieu, & confirmées par de grands miracles. C'est pourquoi Jesus-Christ disoit, qu'ils n'auroient point péché, quand ils auroient refusé de le recevoir, s'il n'eut fait au milieu d'eux, des œuvres que personne n'avoit jamais faites, parce qu'il falloit être persuadé, que c'étoit le même Dieu, qui avoit ordonné ces cérémonies, qui y mettoit fin, & que Jesus-Christ étoit plus grand que Moyse.

Et sur tout à l'égard des Gentils.

Mais ces Miracles étoient la principale & la seule démonstration qui pouvoit convaincre les Gentils. Ils pouvoient recevoir la vérité d'un Dieu, créateur, & admirer la sainteté des préceptes de l'Evangile qui brilloit d'elle-même: les seules lumiéres de l'Esprit suffisoient pour cet effet. Mais pour croire la résurrection de Jesus-Christ, il falloit des preuves sensibles, d'un fait si extraordinaire & si divin: desorte qu'outre le témoignage des Apôtres, les Miracles faits au nom de Jesus-Christ, les en convainquoient pleinement.

Puisqu'il y a eu des hommes convertis, l'histoire des Miracles est nécessairement véritable.

Il faut se représenter maintenant tous les Miracles que les Disciples de Jesus-Christ ont faits en son nom. Si le récit que nous en avons, est véritable, l'Evangile est divin: cette conséquence ne souffre aucune difficulté. Si l'histoire est fausse, la

la conversion des hommes étoit impossible, & le nom de Chrétien n'auroit jamais été connu. Pour le mieux comprendre, il faut rapeller ici ce que nous avons prouvé dans cette Dissertation. On a montré, que l'Evangile seul s'est formé un Peuple, qu'il a retiré du sein des autres Religions, desquelles le cœur étoit occupé & l'esprit prévenu. On ne change pas si facilement de sentiment en matiére de Religion, quand elle s'est saisie de l'ame, & qu'elle a répandu ses influences sur les principes & sur la conduite de la Vie humaine. Sur tout quand la Religion qu'on veut embrasser engage à condamner toute l'antiquité, & presque tout le genre humain: & qu'outre cela, elle exige une sainteté pénible, & expose ses Sectateurs aux miséres de la vie, & aux plus cruelles suites d'une haine publique. C'est ce que faisoit l'Evangile, opposé qu'il étoit à toutes les autres Religions. Cependant cette Doctrine a retiré des gens abymez dans l'idolâtrie. Elle a fait des Chrétiens dès le commencement de l'Evangile, malgré les efforts des préventions de l'esprit & les fureurs de la persécution. Il ne s'agissoit pourtant pour décider cette grande question, que de sçavoir si les Apôtres de Jesus-Christ faisoient des Miracles de la maniére que l'histoire nous l'apprend. S'ils en ont fait, la divinité de l'Evangile est démonstrativement établie: s'ils n'en ont point fait, c'est une fable & un mensonge grossier, & tout ce qu'il y a eu de Chrétiens dans les deux prémiers siécles, ont été autant de misérables imposteurs. Oseroit-on de bonne foi avancer une telle extravagance?

Si l'histoire des Miracles n'est pas vraye, les Chrétiens des deux prémiers siécles ont été des Imposteurs.

Il faut remarquer que je mets ici au rang des Imposteurs tous les Chrétiens des deux prémiers siécles: en voici la raison. Les Apôtres n'avoient pas reçû seulement pour eux, le don de faire des Miracles, mais ils avoient aussi ce privilége de conférer ce pouvoir à ceux, auxquels ils imposoient les mains; & enfin sans descendre plus bas, ni étendre davantage le pouvoir de faire des Miracles, il y avoit une troisiéme génération, pour témoin des Miracles que les Disciples des Apôtres avoient faits. Desorte qu'il faut que ces trois générations sans exception, ayent conspiré à séduire le genre humain,

main, & cela, pour se rendre l'objet de la haine & de la persécution : ou bien il faut reconnoître qu'ils avoient vû les Miracles, & qu'ils n'avoient pû s'y tromper. Que trois générations ayent consenti à une fourbe si inutile & si périlleuse, pour en imposer au genre humain, c'est sans contredit ce qu'on ne sçauroit se persuader, quoi-qu'on en dise. Il ne reste donc qu'à examiner, s'ils ont pû être séduits par de faux Miracles.

On : trompe l'exam Mirac

Mais on connoîtra facilement que cela n'étoit pas possible : car si on examine prémiérement la nature des Miracles, ils ne peuvent en façon du monde être regardez comme des prestiges où des artifices d'un Esprit soit diabolique, soit humain. Parler en un instant des langages auparavant inconnus, guérir en un instant des malades, rendre la vûë aux aveugles, faire marcher droit des boiteux, & ressusciter des morts au nom de Jesus-Christ, c'est assûrément ce qu'on doit appeller des Miracles, ou ce mot de *Miracle*, seroit inintelligible, & ne signifieroit rien. Il ne faut donc plus parler de prestiges. Si on considére en second lieu la maniére dont ces merveilles ont été faites, on y trouve encore moins de lieu, & moins d'apparence à les rendre suspects de fourbe & d'imposture. Ces œuvres extraordinaires, ne se font point en des lieux retirez, ni dans le secret, sous les yeux de quelques Disciples prévenus ou initiez dans les mystéres. On les fait au milieu des Villes, dans des places publiques, sous les yeux d'une multitude. Les Apôtres parlérent aux Juifs assemblez pour la Fête de la Pentecôte, à chacun d'eux en son propre idiome, quoi qu'auparavant la plûpart d'eux ne connussent que le langage grossier de Galilée : S. Pierre à la vuë de la multitude, guérit ce boiteux qui étoit à la porte du Temple. En un mot S. Pierre & S. Paul étoient si renommez par les Miracles qu'ils faisoient, qu'on exposoit les malades au passage de l'un, afin qu'au moins son ombre les touchât & les guérît, & l'on portoit les mouchoirs de l'autre, pour opérer ces mêmes merveilles. Cette histoire est-elle fausse ? Ce récit est-il fabuleux ? Mais si cela est, pourquoi y a-t-il eu des Chrétiens ? Etoit-il si aisé & si facile ? Y avoit-il tant davantage à s'engager dans le Christianisme,

tianisme, pour s'imaginer qu'un pitoyable Roman, tissu de fables & de fourbes pût obliger les hommes à renoncer a leurs prémiéres Religions, pour en recevoir une autre dont la profession étoit si difficile en elle-même, & si dangereuse dans ses suites?

Suivons cette histoire, les Apôtres conférent le pouvoir de faire des Miracles à tous ceux à qui ils imposent les mains. Peut-on, je vous supplie, faire accroire à un homme qu'il auroit reçû le don de parler des langues qu'il ne connoissoit pas auparavant, de guérir des malades, s'il ne l'avoit pas effectivement? Cette imagination choqueroit le bon sens & feroit honte à la raison. Cependant les Apôtres prennent souvent ceux à qui ils écrivoient, à témoin de ce fait, qu'ils leur avoient conféré le don des Miracles. Il y avoit dans l'Eglise de Corinthe, tant de personnes qui avoient reçû ce pouvoir, que cela causoit quelque confusion dans l'Eglise, & S. Paul se crût obligé de leur en écrire, pour mettre l'ordre dans leur Assemblée. Seroit-ce bien une chimére, ou un entêtement de cet Apôtre? Mais cette chimére auroit elle pû persuader toute une grande assemblée, & faire croire à plusieurs d'entre eux, qu'ils faisoient des Miracles, si ce fait n'eût pas été certain? Il faut donc conclurre nécessairement, que s'il y a eu des Chrétiens dans Corinthe & ailleurs comme on n'en peut douter, l'histoire de l'Evangile, la vérité des Miracles est certaine & incontestable. Je suis assûré que plus on s'appliquera à y faire refléxion, & plus on appercevra cette vérité, pour la sentir & en être persuadé.

1 Cor. ch. 14.

On le prouve par un exemple.

Posons, pour exemple, qu'il s'élevât aujourdhui un Imposteur, qui voulût entreprendre de persuader aux hommes qu'en se précipitant dans la mer, ils trouveroient au fond de ses abîmes, des lieux de délices & d'immortalité, le croiroit-on sur sa parole? Non, sans doute, il faudroit pour se laisser légérement persuader une semblable proposition, que les hommes eussent perdu le sens & la raison. C'est à peu près la même proposition que les Apôtres faisoient au genre humain. Ils présentoient une Religion, contraire aux inclinations du cœur, & qui exppofoit ses Sectateurs à toutes sortes

de

de miséres & de persécutions: mais ils promettoient après la fin du Monde, une résurrection, & une vie immortelle. On ne voyoit guéres plus d'apparence à ces promesses, qu'à rencontrer des lieux enchantez, dans les abymes de l'Ocean. Ainsi comme tous les prémiers Chrétiens n'ont pas été des foux ni des insensez, on ne peut croire qu'ils se soient laissé persuader légérement & témérairement, des propositions si peu vrai-semblables. Le cœur de l'homme est naturellement trop deffiant, principalement quand il y va de ses plus grands intérêts. Et comme nous ne croirions pas facilement celui qui voudroit nous persuader de nous précipiter dans la mer, de même aussi, on ne doit pas douter que les prémiers Chrétiens n'ayent exigé des prémiers Docteurs du Christianisme des preuves convaincantes, au-dessus de toute critique & de toute exception. Les Miracles étoient de nature à ne pouvoir tromper personne. On connoissoit les Malades qui étoient guéris au nom de Jesus Christ. On connoissoit les Morts, qui recevoient une seconde fois la vie. On sçavoit sans pouvoir y être trompez, si l'on avoit véritablement reçû le don de faire des Miracles. Retournons à la conclusion: puisqu'il y a eu des Chrétiens dans les deux prémiers siécles, après la naissance de Jesus-Christ, pendant lesquels les Miracles ont duré; il faut nécessairement que la vérité de ces Miracles aît été certaine & incontestable.

La conversion des hommes, prouve la vérité des Miracles.

C'est à quoi on doit faire attention en troisiéme lieu. Je le répéte encore une fois, la Religion Chrétienne s'est formée un Peuple. Ce glorieux effet lui appartient à elle seule, préférablement à toutes les autres Religions, qui ont jamais été au Monde, comme on la montré ci-dessus. Or faire renoncer à des opinions presque aussi vieilles que le Monde, & desquelles on a été imbu dès l'enfance, des opinions soutenuës de l'antiquité, suivies des Philosophes, des Orateurs, des Politiques, des Rois & des Grands de la terre, pour embrasser de nouveaux sentimens, au-dessus de toute croyance & de toute vrai-semblance, des sentimens méprisez, rejettez, & condamnez par toute la terre; des sentimens, en un mot, qui attiroient sur ceux qui les professoient la haine, l'indignation, &

& la fureur du reste des hommes, il faut pour produire un effet si rare & si divin, une cause, une démonstration toute divine. Les argumens, les raisonnemens ne pouvoient aller jusques-là, il falloit des preuves plus sensibles de la volonté de Dieu. Telle étoit aussi la nature des Miracles qui se démontroient, & se faisoient également sentir aux sens & à la raison. Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici sur cette matiére, que les Gentils au tems de S. Augustin & de S. Chrysostome, commençoient à vouloir douter des miracles, qui avoient été faits aux prémiers siécles du Christianisme, parce qu'alors ils avoient cessé. Mais comme ils n'avoient pas osé entreprendre de les nier dans ces commencemens où ils étoient si fréquens & si connus, c'est une preuve certaine, qu'il n'y avoit aucune apparence de les contester. Il est pourtant vrai que S. Augustin parle de certains Miracles qui se faisoient encore de son tems: mais à parler franchement, il faut être fort crédule pour y ajoûter foi. J'aime mieux entendre M. Auréle, dire que Diognéte l'avoit averti, de ne pas croire légérement qu'on pût chasser & conjurer les Démons: la précaution de ce Payen tendoit assûrément à détourner l'esprit de ce jeune Prince, de faire attention aux Miracles des Chrétiens. Mais on prouve delà évidemment, qu'alors on parloit beaucoup de cette espéce de miracles.

August. Libr. 22, de Civit. Dei cap. 8.

On objecte pourquoi il n'y a pas eu plus de monde converti.

On ne peut opposer à toutes ces choses qu'une seule difficulté. On dit, s'il y a eu des hommes persuadez par les Miracles, pourquoi n'y en a-t-il pas eu davantage? Pourquoi le Monde n'a-t-il pas été converti? Pourquoi y a-t-il eu des Incrédules, & des gens qui ont contesté ces Miracles?

Réponse.

On ne dira rien ici, dont le Libertin ne puisse & ne doive convenir. C'est pourquoi je répondrai, que tous les hommes n'ont pas été convertis, par les prémiers Docteurs du Christianisme, quoi-qu'ils soutinssent leurs prédications de plusieurs Miracles, parceque la plûpart n'y faisoient ni attention, ni réfléxion, occupez qu'ils étoient dans les emplois du monde, ou tellement prévenus de l'antiquité & du faste de leurs Religions, que la nouveauté seule du Christianisme, leur tenoit lieu de préjugé, & de préscription contre l'Evangile:

On peut consulter ici pour une plus ample réponse un excellent petit Traité des Causes de l'incrédulité.

gile. Mais je dirai qu'outre ces choses, ils résistérent aux Miracles, parce qu'alors le monde étoit infatué, d'une vaine magie, & de tant d'autres fausses sciences, qui s'attribuoient toutes, soit par prestiges, soit par prévention, la fausse réputation, de faire des prodiges surprenans; desorte que ceux qui étoient d'ailleurs préoccupez de l'amour du monde, de ses honneurs & de ses biens, ne voulurent entrer dans aucune discution, ni dans aucun examen, qui leur auroit fait connoître la différence infinie qu'il y avoit entre les Miracles des Disciples de Jesus-Christ, & les faux Miracles dont les Imposteurs se vantoient, comme on le fera voir au Chapître suivant.

CHAPITRE VIII.

De la différence qu'il y a entre les Miracles de l'Evangile, & les faux Miracles du Paganisme.

L'importance de cette question.

LA question qu'on se propose d'examiner dans ce Chapître a occupé depuis long-tems les Esprits, parce qu'elle est de la derniére importance. Il ne s'agit pas de moins que de discerner les plus grans efforts de la puissance de Dieu, des prestiges des Hommes, ou des Démons, & de sçavoir connoître les argumens invincibles, dont Dieu a soutenu sa vérité, pour ne les pas confondre avec des actions qui peuvent surprendre & embarasser la raison. Prémiérement il est certain, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse opérer des Miracles, parce qu'il faut pour faire un Miracle, ou renverser les loix de la nature, ou agir indépendamment de ces loix. On entend ici par la Nature toutes les créatures, qui agissent suivant leurs forces dans la sphére de leur activité. Il n'y a qu'une puissance infinie qui puisse tirer quelque chose du Néant, desorte que guérir des malades, par un seul acte de volonté, c'est une œuvre qui est sans contredit au-dessus de toutes les forces des créatures, parceque les corps n'agissent que par des impressions de mouvement, qu'ils reçoivent d'au-

De la Nature d'un vrai miracle.

tres corps, & qui ne peuvent ſe faire en un inſtant. Ainſi reſſuſciter des morts, rendre la vûë aux aveugles, & l'ouïe aux ſourds, nétoïer des lépreux & faire toutes ces choſes à la parole & par un ſeul acte de commandement, c'eſt agir par tout & en tous lieux, puiſque la volonté s'étend à l'infini: c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt guériſſoit les malades éloignez de lui, de même que ceux qu'on lui préſentoit. A examiner la maniére dont ſe fait un Miracle, qui eſt le moyen le plus certain d'en connoître la vérité, il n'y a point de caractére plus infaillible que celui d'agir par la parole & par un ſimple acte de volonté. Quelquefois les Prophétes ont fait quelqu'action, qui n'avoit aucun raport à l'œuvre qui étoit produite, & qui ne ſervoit qu'à rendre l'eſprit plus attentif. Quand Moyſe frappoit de ſa Verge la mer Rouge pour faire retirer ſes flots, ou quand il frappoit le rocher pour en faire ſortir de l'eau; quand Eliſée toucha de la manteline d'Elie le Jourdain, pour le traverſer; quand Jeſus-Chriſt mit de la bouë ſur les yeux d'un aveugle; quand on expoſoit les malades à l'ombre de S. Pierre, ou qu'on les touchoit des mouchoirs de S. Paul: toutes ces choſes n'avoient aucun raport, ni aucune liaiſon avec l'effet qui ſuivoit. Il falloit néceſſairement rechercher une cauſe ſupérieure à la nature, qui diſposât des créatures à ſa volonté. Deſorte que le caractére le plus certain d'un Miracle, étoit lorſque l'opération ſe faiſoit, par un ſimple acte de volonté, & d'une Volonté, au commandement de laquelle tout étoit ſoumis.

Il n'a été emploïé que pour de grandes raiſons.

Il faut remarquer ſecondement que le Créateur ayant formé l'Univers, & le conduiſant par des loix certaines & conſtantes qu'il a impoſées aux Créatures, conformément à leur nature, il ne les viole jamais, ſans de grandes raiſons & que pour des effets importans. Les Rabbins n'ont pas mal dit à ce ſujet, *que la nature eſt prétieuſe aux yeux de Dieu.* C'eſt pourquoi on ne voit pas dans l'Hiſtoire ſainte, que Dieu aît employé les Miracles, que dans la vûë de prouver la vérité de ſa parole, & pour autoriſer la miſſion de ceux qui parloient en ſon nom, & qui étoient honorez de quelque commiſſion de ſa part. Alors ſes Miracles étoient abſolument néceſſaires, parceque l'eſprit

l'esprit ne pouvoit par la raison, découvrir de lui-même la vérité de la commission des Prophétes. Pour reconnoître un Dieu, l'Univers offroit à la raison, des preuves & des démonstrations suffisantes & convaincantes. Mais pour croire que Dieu envoyoit Moyse, afin de retirer son Peuple de l'esclavage d'Egypte & les mettre en possession de la Canaan; pour croire que ce Législateur avoit reçû ses loix de Dieu; pour persuader les Israëlites, que les Juges & les Prophétes étoient extraordinairement animez de l'Esprit de Dieu; & enfin pour persuader les hommes que Jesus-Christ étoit le Messie, & que les Apôtres annonçoient le salut en son nom, il falloit des Miracles, parce que le raisonnement seule sans ce secours, ne suffisoit pas, pour convaincre l'esprit de ces véritez. C'est pourquoi on peut dire que la sagesse de Dieu, avoit réservé les Miracles, afin de les mettre en usage dans ces grandes occasions.

On ne doit pas croire que Dieu ait jamais permis, que les Miracles conduisissent les hommes dans l'erreur.

Mais il faut remarquer en troisiéme lieu, que la bonté de Dieu ne pouvoit souffrir, que des preuves si infaillibles & si authentiques fussent jamais employées pour précipiter les hommes dans l'erreur. Quand on sera réflexion, que la raison connoissoit naturellement, qu'une œuvre au dessus des loix de la nature, ne pouvoit être faite que par le Maître de la Nature, & qu'aussi-tôt qu'on croit être persuadé que Dieu parle, on est en obligation de recevoir ce qu'il dit, il faut à mon avis poser pour une maxime certaine, que la bonté de Dieu ne pouvoit permettre que les Démons pussent faire aucune action si surprenante & si extraordinaire, qu'elle entrainât les hommes malgré eux dans l'idolâtrie, parce qu'ils n'auroient pû s'empêcher de prendre le change, étant trompez par de faux Miracles si approchans des vrais Miracles & si semblables, qu'on n'auroit pû les distinguer.

Je n'ai jamais pû me persuader que Dieu aît voulu tromper le genre humain de la sorte. Ce sentiment me paroissoit être un blasphême injurieux à la sagesse de Dieu & à l'amour qu'il a toûjours démontré aux hommes. Cependant j'étois embarassé de tant d'histoires d'Oracle, de prodiges, qu'on trouve si souvent dans les Auteurs. Mais après y avoir

meurement pensé, & lû ces Histoires avec attention, j'ai trouvé qu'il n'y a rien de moins certain que les récits qu'on nous a faits, & que ce seroit être crédule jusqu'à l'excès, que d'y ajoûter foi.

Les Epicuriens ont nié les miracles du Paganisme.

On peut remarquer d'abord, qu'il y a toûjours eu parmi les Grecs & les Romains une Secte d'Epicuriens qui se moquoit de ces Oracles & de ces Prodiges. Cette Secte étoit fort en vogue, les beaux Esprits pour la plûpart & les Gens de qualité la suivoient, parce que les Religions du Paganisme étoient si ridicules & si hideuses, qu'ils ne les considéroient que comme un amusement du petit Peuple. Cependant si ces Oracles, qui ont duré si long-tems, eussent été & véritables & sincéres, combien de fois les autres Philosophes s'en seroient-ils servis, pour convaincre ces Athees & ces Incrédules? On comprend sans peine, qu'un fait extraordinaire quoique véritable, peut être revoqué en doute par des opiniâtres: mais que de longues suites d'Oracles, employez souvent pour décider les plus grans différens des Etats, puissent être contestées sans de fortes raisons, c'est ce qu'on ne peut aisément concevoir. Il falloit bien que ces Epicuriens fussent assurez de l'imposture, pour oser nier ces Oracles qui étoient consultez de toutes parts, & à quoi les Politiques avoient souvent recours, pour appaiser les tumultes & les séditions du Peuple. On disoit que l'Oracle de Delphes avoit été reconnu par des Chévres, qui s'étant approchées d'une ouverture de terre, où l'on posa depuis le trépied, sautoient & bondissoient plus haut & bêloient, d'une voix fort différente de l'ordinaire, celui qui les gardoit se nommoit Coréta. C'étoit un beau coup d'essai pour un Oracle, & ce fut un raison pour immoler des Chévres à ce Dieu. On institua d'abord de jeunes Prêtresses d'Appollon; mais le crime que commit un Echécrate Thessalien, fit qu'on n'en consacra plus que de Vieilles. Ce jeu servoit à contenir le peuple dans le devoir, lors que les Magistrats faisoient répondre à l'Oracle ce qu'ils souhaitoient, afin qu'on s'y soûmît, comme à la décision des Dieux: & ce fut la principale raison qui les soûtint. Cependant on les méprisa

On s'est moqué des Oracles.

Diodore de Sicile Lib. 15.

Plutarque de Orac. defect.

prifa en peu de tems, parcequ'on remarqua que leur ré-
ponfes étoient ambiguës, & fauffes, quand on les conful-
toit fur l'avenir: d'où vient qu'on appelloit Apollon, d'un λόξιας.
mot Grec qui fignifie l'*oblique* ou l'*ambigu*. Lyfandre ce Diod. Sicul.
Général des Lacédémoniens s'efforca de corrompre avec Libr. 13.
de l'argent l'Oracle de Delphes, afin qu'il lui fût favorable,
dans le deffein qu'il avoit d'envahir la Royauté. Paufanias
raconte une hiftoire femblable de Cléoménes, qui chaffa Dé-
maratus. Les Rhodiens ayant été affiégez par Démétrius &
fecourus par Ptolomée, confultérent l'Oracle de Jupiter
Hammon, pour fçavoir s'ils devoient rendre au Roi d'E-
gypte des honneurs divins: à quoi l'Oracle ayant confenti,
ils lui érigérent un Temple. Ces Prophétes impofteurs
étoient encore d'habiles Courtifans, & ce furent eux qui Pauf. Lib. 1.
firent du fils de Philippe, un fils de Jupiter. Hérodote M. van Dalen.
parle des plaintes que Créfus faifoit de l'Apollon de Del- Herod. Libr. 6.
phes, qui l'avoit trompé, quoiqu'il eût orné fon Temple Herod. Libr. 1.
de riches offrandes. Ce même Auteur raconte qu'un Arif-
todic de Cûme interrogea l'Oracle de Milet, pour favoir fi
on devoit rendre Pactyas aux Perfes, qui le redemandoient,
ce que l'Oracle ayant approuvé, cet homme mécontent
abbatit des nids de paffereaux, qui étoient au Temple de
l'Idole. Le Dieu irrité demanda pourquoi, il chaffoit ces
Oifeaux hors de cet afyle? A quoi Ariftodic répondit, en
lui demandant pourquoi il vouloit qu'on rendit Pactyas en
violant le droit d'afyle. L'Oracle pouffé à bout répliqua,
*puiffiez vous périr Impies que vous êtes, & ne venez plus me
troubler.*

Il paroît de cette Hiftoire le peu de cas que les perfonnes
d'Efprit faifoient de ces Oracles. Mais comme il y a toû-
jours des gens foibles & portez à la fuperftition, outre l'ef-
prit du peuple qui fe plaît au prodige, il ne faut pas dou-
ter que plufieurs n'ayent embelli ou augmenté les réponfes
des Oracles après l'événement, pour y faire trouver plus de
conformité. Deforte qu'on ne doit pas raifonner fur quelques
hiftoires d'Oracles, pour en conclurre la divinité. Mais
pour procéder raifonnablement fur ce fujet, il faut pofer ce
prin-

principe que si les Oracles eussent été rendus par une cause capable de connoître l'avenir, ils ne s'y seroient pas trompez, comme cela est arrivé tant de fois. On doit croire que les Directeurs de l'Oracle s'informoient avec soin, de ceux qui venoient le consulter pour s'instruire de ce qui étoit nécessaire, afin de former des conjectures qu'ils envelopoient le plus qu'ils pouvoient, pour les rendre susceptibles de tous les sens qui pouvoient répondre aux événemens. Hérodote remarque encore que les Rois de Lacedémone comptoient beaucoup sur les *Pythiens*, c'est ainsi qu'on nommoit les personnes qu'on envoyoit à Delphes consulter l'Oracle. Ils leur faisoient beaucoup d'honneur, & mangeoient avec eux en public: desorte qu'on ne doit pas douter que ces Gens n'ayent été de leur confidence, & disposez toûjours à faire rendre des réponses favorables au Gouvernement. Il en étoit apparemment de même dans les autres Etats. On a traitté cette matiére avec tant d'exactitude & d'érudition, qu'il seroit inutile de nous y arrêter plus longtems. Les plus superstitieux des Payens, comme Pausanias, regardoient ces Oracles comme fort suspects. Il dit de celui d'Amphilochus, qui étoit à Mallus Ville de Cilicie, qu'il étoit le moins sujet à l'erreur. Je ne doute pas, qu'on n'aît affecté de répondre en Vers, comme Théopompe nous en assûre dans Plutarque, afin de mieux couvrir l'obscurité & l'ambiguité des paroles. Eusébe en a traitté dans sa préparation Evangélique, où il prouve que ce n'étoit qu'une pure tromperie de gens rusez. Il remarque que, quand il étoit arrivé par hazard que l'événement avoit répondu à la prédiction, on gravoit alors l'Oracle sur des colonnes pour le rendre public, & connu à toute la Terre, & en imposer au Peuple: mais on laissoit ensévelir dans l'oubli, tous les autres qui étoient faux & trompeurs. Ce Docteur refute au même endroit, les Oracles par les écrits des Philosophes, & entre autres d'un Oenomaüs Philosophe Cynique. Il remarque aussi que les Aristotéliciens, les Philosophes Cyniques & les Epicuriens s'accordoient à les rejetter. Ciceron a écrit, contre ces Impostures: desorte qu'on ne voit que les seuls Stoïciens, qui ayent tâché

Mr. Vandalen.

Pausf. Lib. 1.

Libr. 4.

tâché de les soutenir, parce sans doute, qu'ils croyoient en tirer de fortes conséquences pour établir leur destin, selon lequel tous les événemens futurs, mêmes ceux qu'on regarde comme les plus contingens, arrivoient nécessairement.

Ajouter foi à ces Oracles des Payens, c'est faire tort à la Divinité.

Il est étrange que des Chrétiens ayent une crédulité puérile pour ces Oracles, que les Payens eux-mêmes méprisoient & dont ils se moquoient. Car on ne peut les admettre, sans faire injure à la Divinité. C'est un principe certain, qu'il n'y a que Dieu seul, comme le souverain Maître des tems, qui puisse certainement connoître & prédire l'avenir. Aussi quand il l'a fait, ses prédictions ont été si claires, & marquées de de tant de circonstances, qu'on ne pouvoit s'y méprendre. Il est aisé d'appercevoir que l'avenir de quelque nature qu'il soit, est présent aux yeux du Maître de l'Univers: & quelque difficulté qu'on aît à comprendre, comment cela se peut faire, la chose néanmoins est si certaine dans les Prophétes, qu'on ne sçauroit en façon du monde, la revoquer en doute. Mais aussi plus on y conçoit de difficultez, plus on doit être persuadé, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse prédire l'avenir.

On ne peut pas dire, que Dieu aît permis aux Démons de le prédire, non-seulement, parceque cette permission ne s'accorderoit pas avec la bonté de Dieu, qui ne veut point porter de vive force les hommes à l'idolâtrie ni les pousser dans l'erreur: mais encore, parceque Dieu a voulu dans sa parole, indiquer aux hommes la prédiction de l'avenir, comme un caractére incontestable de la Divinité, ce qui ne feroit pas véritable, s'il y eût eu des Oracles certains, ailleurs que parmi son Peuple. C'est pourquoi les Prophétes insultent souvent les Idoles de ce qu'elles ne peuvent prédire l'avenir: *Qu'elles nous disent ce qui doit arriver*, s'écrient les Prophétes, *& nous connoîtrons que ce sont des Dieux* Cela suffit pour comprendre le blasphême qu'il y a d'attribuer aux Démons, le pouvoir de connoître & de prédire l'avenir.

Voyez Esaïe ch. 44.

Ce qu'on doit juger de l'histoire des Miracles & des prodiges.

Il est vrai que toutes les histoires sont remplies de récits de miracles & de prodiges, selon le génie des Auteurs, dequoi il ne faut pas s'étonner. L'esprit de l'homme est naturellement porté, à parler de choses extraordinaires : & dans le

tems de grandes révolutions, les Peuples suspendus entre la crainte & l'espérance, attentifs à de grands événemens, supposoient que les Dieux entrant dans la partie, faisoient connoître par quelque prodige le succès qui devoit arriver. Si quelques pierres tomboient des montagnes, sur le raport de quelque Paysan, on disoit qu'il en étoit tombé du Ciel; si on appercevoit quelque goutte de liqueur rouge, on publioit qu'il avoit plû du sang; si quelque bœuf mugissoit d'un son un peu extraordinaire, quelqu'un assûroit qu'il avoit parlé. Ces prodiges étoient ordinairement favorables au Prince Victorieux, ç'en étoit assez pour autoriser ces contes. On n'a guéres accoûtumé de raporter ces sortes d'histoires sans les augmenter. Ainsi de bouche en bouche, de récit en récit, un rien devenoit insensiblement quelque chose de grand & de prodigieux, comme cela se voit tous les jours. Ces traditions toutes fabuleuses qu'elles étoient, sont venuës jusqu'à nous, par la simplicité & par la crédulité de quelques Historiens. *Pausan. Libr. 1.* C'est ainsi que Pausanias raconte que dans la Campagne proche de Paros, que Miltiades fils de Cimon, avoit assiégée inutilement & avec perte, on entendoit toutes les nuits des hennissemens de chevaux, & des spectres qui combattoient. Il ajoûte que ceux qui s'y étoient rencontrez par hazard, en étoit sortis sans danger: mais que ceux que la curiosité y conduisoit, étoient mal-traitez. *Herod. Libr. 5.* Hérodote a écrit que, quand les Athéniens voulurent raporter d'Egine les Statuës de Damias & d'Auxesias, qui avoient auparavant appartenu aux Epidauriens, ils ne purent les ôter de leur place: & que comme ils tiroient ces Statuës avec des cordes, elles se mirent à genou: mais Hérodote n'en croit rien. Ce même Auteur nous parle de plusieurs visions qui apparurent aux Grecs, au tems de la guerre de Xerxes. *Libr. 7.* Il dit que deux Phantômes se montrérent à Xerxes & à Artaban pendant leur sommeil, dont l'un persuadoit d'entreprendre la guerre & l'autre les en détournoit. Combien de fois Tite-Live raporte-t-il des signes & des prodiges, qui précédérent les grandes calamitez des Romains? Dès le tems d'Hésiode on parloit de pluye de sang, il en a fait mention dans le bouclier d'Hercule.

cule [a]. On lit dans les histoires Gréques de Xénophon plusieurs prodiges arrivez avant la bataille de Leuctres, les Temples s'ouvrirent d'eux-mêmes, les armes d'Hercule disparurent: mais on disoit aussi que c'étoit un artifice. Polybe dit qu'avant la bataille de Cannes, on ne parloit d'autres choses, que de prodiges. Appien remarque qu'au tems des guerres civiles de César & de Pompée, il plut du sang, que les Statuës furent couvertes de sueur, que la foudre tomba sur plusieurs Temples, & qu'une Mule engendra. Il dit encore que des Corbeaux par leurs cris & même en tirant la robe de Ciceron, éveillérent ce fameux Orateur, qui étoit au rang des proscripts, & que ses Esclaves étonnez du prodige, l'emportérent dans sa Litiére: mais tous ces avertissemens furent inutiles, il fut pris & mis à mort. Aurélius Victor dans la Vie de Trajan raporte qu'à son avénement à l'Empire, une Corneille cria du haut du Capitole, *cela ira bien*. Ainsi il ne faut pas douter qu'au tems de l'Evangile, l'esprit du Peuple ne fût plein de ces sortes d'histoires merveilleuses, ce qui rendoit les Miracles d'une nécessité absoluë, afin de persuader les Gentils.

Xenoph. Histor. Grec. Lib. 4.

Polybe Lib. 3.

Appien Tome 2. Lib. 2.

Libr. 4.

καλῶς ἔσται.

Il faut encore remarquer que le Peuple est porté à se faire honneur de ces merveilles, pour rendre leur pays célébre & y attirer la curiosité des Etrangers. Ainsi on parloit d'une Chapelle de Venus de Paphos, sur l'Autel de laquelle il ne pleuvoit pas: & dans une Ville de la Troade, il y avoit une Statuë de Minerve dont les Victimes ne se corrompoient jamais. Xénophon raporte qu'en la Presqu-Ile Achérusiade, on montroit les vestiges de la descente d'Hercule aux Enfers, pour en tirer Cerbére. On voyoit à Rome, à ce que dit Pline, les côtes de ce Monstre marin, auquel Andromède fut exposée, Scaurus beau fils de Sylla, les avoit fait apporter de Joppe, lorsqu'il étoit Edile. Méla néanmoins soutient que de son tems on les montroit encore à Joppe, ou Japha. Justin dit, que les Métapontins montroient dans le Temple de Minerve les outils, avec quoi Epée avoit fabriqué le Cheval de Troye. Ailleurs

Tacit. Histor. Libr. 2. §. 1.

Pline Lib. 2. cap. 96.

Just. Lib. 20. cap. 2.

[a] Hésiode dans le Bouclier d'Hercule parlant du combat de Cygnns, dit qu'il tonna, & qu'il tomba du Ciel des goutes de sang. μέγα δ' ἔκτυπε μητίετα Ζεὺς κὰδ δ' ἄρ' ἀπ' οὐρανόθεν ψιάδας βάλεν αἱματοέσσας.

on montroit la dent du Sanglier de Calédoine. On portoit en pompe les os d'Europe dans la Ville de Corinthe, un certain jour de Fête, comme Athénée nous l'apprend, & le Scoliaste de Théocrite. Tite-Live raporte, que quand on voulut transporter, la Junon de Veïe à Rome, quelqu'un lui ayant demandé, soit par un esprit inspiré, soit en raillant, si elle vouloit aller à Rome, elle répondit, *qu'elle le vouloit*. Plusieurs affirmérent qu'ils avoient entendu la voix, & qu'ils l'avoient vû faire signe qu'elle y consentoit, ce que pourtant, cet Auteur traite de fable: de même que ce qu'il ajoûte, qu'on la tira de son siége sans aucun effort, & qu'elle se rendit fort légére & fort aisée à porter. Diogéne Laërce raporte dans la vie de cet Epiménides de Créte, qui purifia Athénes, qu'il avoit dormi cinquante sept ans dans une grotte. Toutes ces traditions, dont les histoires sont remplies, quoi-que fabuleuses, ne laissoient pas d'en imposer au Peuple, qui se plaît à parler de miracles & de prodiges. Ces faux monumens, dont on se faisoit honneur, joints à l'obscurité de l'antiquité, leur tenoient lieu de preuves & d'argumens.

Athen. Lib. 17. cap. 6.
In Idyll. 2. Theocr.
Tite-Live Lib. 5. cap. 23.

La Superstition autorisoit ces contes.

Deplus les Anciens étoient fort portez à la superstition. Ils cherchoient par tout des augures, un tintement d'oreilles, un éternûment, un frémissement étoient autant de présages. Athénée nous apprend, qu'on regardoit la tête de l'homme, comme quelque chose de sacré & de divin, à cause dequoi ils rendoient un honneur religieux aux éternûmens. Xénophon raconte dans l'expédition de Cyrus, que comme il donnoit courage à ses soldats, quelqu'un ayant éternué, on adora les Dieux pour le bon augure qu'on recevoit. Casaubon remarque sur Athénée que d'autres parloient de l'éternûment comme d'une maladie, d'où vient qu'ils disoient, *Jupiter vous conserve*. Les Juifs parlent aussi beaucoup de cette maladie, qu'ils nomment *Ascerah*. Le vol d'un oiseau à la droite, ou à la gauche, & la rencontre de certains animaux, étoient pour les Payens autant de pronostics de bonne ou de mauvaise fortune. Ils parloient comme d'un mauvais présage, de rompre le pain, c'étoit une des maximes énigmatiques de Pythagore.

Athen. Lib. 2. cap. 25.

Ζεῦ σῶσον.

אסכרה

ἄρτον μὴ καταγνύναι.

On regardoit du sel renversé, comme un signe de discorde & de

& de querelle, parce qu'on confidéroit le fel comme un fymbole d'union & d'amitié; c'eft pourquoi les Anciens avoient accoûtumé d'en préfenter aux Hôtes qui recevoient chez eux. Un Commentateur de [b] Lycophron, en rend la raifon. Si celui qui cherchoit des aufpices appercevoit un éclair à fa gauche, c'étoit un heureux préfage, parcequ'on regardoit l'Orient dans les aufpices, & qu'ainfi l'éclair partoit du Septentrion, la partie du Ciel la plus élevée. Denys d'Halicarnaffe remarque, qu'à Rome on avoit accoutumé de dire aux Magiftrats qui prénoient poffeffion de leur charge, qu'on avoit vû un éclair à leurs gauches, quand même cela n'auroit pas été véritable. Il n'y auroit point de fin à marquer toutes ces petites fuperftitions que les Peuples trop crédules & trop amateurs des pronoftics recevoient. Il y a même de l'apparence que l'Avare de Plaute ne vouloit pas qu'on ôtât les Araignées de fon logis, parceque quand elles tiroient leur fil de haut en bas, c'étoit figne qu'on auroit de l'argent. L'Origine des Harufpices, qui confidéroient les entrailles des Victimes, étoit venuë des Etrufques, qui font aujourdhui les Peuples de Tofcane. Ciceron fe raille de cette fcience, & ne la croit pas digne d'être refutée. On difoit qu'un Tages né d'une motte de terre l'avoit enfeignée à ce Peuple. L'Auteur des Augures chez les Grecs, n'étoit guéres plus croyable, c'étoit un Melampus fils d'Amithaon, qui entendoit à ce qu'on dit le langage des bêtes. On peut juger par ce peu d'exemples, comme l'efprit étoit difpofé à recevoir fans beaucoup d'examen, tous les contes qui tenoient du prodige: & lorfqu'un Auteur étoit infecté de ces erreurs populaires, comme Appien & Paufanias entre autres le paroiffent, il ne faut pas s'étonner, fi leurs Livres font pleins de ces fables. Il faut raifonner ici comme Eufébe faifoit des Oracles, lorfque l'événement ne répondoit pas au préfage, on le laiffoit enféveli dans le filence: mais lorfque par hazard le fuccès y étoit conforme,

Den. d'Hali: Libr. 2.

Plaut. Aulular. Act. 1. Sen. 2.

[b] Ifaac Tzézes fur Lycophron, dit, ἅλα δὲ ἐτίθουν οἱ παλαιοὶ ἐν ταῖς τῶν ξενίων καταρχαῖς συμβολικῶς, ἐπιχέοντες, ὥσπερ ἅλς ἐκ δύο φύσεων τῆς ὑδατώδους, καὶ γεηρᾶς εἰς μίαν φύσιν ἐπάγη τὴν τοῦ ἁλὸς, οὕτω πηγῆναι καὶ τούτους εἰς μίαν ὁμόνοιαν. Les Anciens préfentoient du fel à leurs hôtes pour prémiére libation myftique, en fouhaitant que comme la nature du fel eft compofée de deux autres, de l'eau & de la terre; qu'auffi de mêmes ils devoient être unis dans une conformité de fentimens.

forme, on le publioit avec éclat, & cela suffisoit pour autoriser la superstition.

Car au reste tous les gens d'Esprit, & la plûpart des Philosophes, excepté les Pythagoriciens, se moquoient de ces superstitions. Ils savoient que les Augures & les Devins, trouvoient d'heureux présages pour la faction qu'ils vouloient favoriser. Ces sortes de gens étoient ordinairement de la dépendance du Prince & du Magistrat, & toûjours à la dévotion du Général des Armées, ou s'ils leur étoient contraires, alors
Plutarque en la Vie d'Epaminondas. un habile Général ne faisoit aucune difficulté de les mépriser. Les Thébains ayant reçû des Oracles, qu'ils avoient consultez, des réponses contraires les unes aux autres, Epaminondas mit les unes à droite, les autres à gauche, & continua son chemin. Ce grand Homme néanmoins ne les méprisa pas toûjours. On est naturellement timide & circonspect, quand il y va de la vie. Il n'osoit monter sur des Vaisseaux, si ce
Pausan Lib. 8. que dit Pausanias est véritable, parceque l'Oracle l'avoit averti, qu'il se donnât garde de la Mer. Mais sa précaution fût inutile, car il fût tué en un lieu qui portoit ce nom. Un Romain fit jetter dans l'eau les poulets des Augures, *afin qu'ils bussent*, disoit-il, *puis qu'ils ne vouloient pas manger.* Un autre Général ordonna, qu'on changeroit l'ordre & le nom d'un jour où il vouloit donner bataille, parceque le Devin l'assûroit qu'il étoit malheureux. Euripide disoit fort bien, qu'une [c] conjecture prudente est le meilleur de tous les Augures. Menandre cet admirable Auteur, dont il ne nous reste que quelques petits fragmens, se raille agréablement d'un superstitieux, dans deux ou trois [d] Vers que Clément d'A-
Stromat. Lib. 6. lexandrie raporte: *Les Dieux voudroient-ils me faire quelque bien*, dit le superstitieux, *puis qu'en me chaussant j'ai rompu la courroye de mon soulier droit? Voilà une belle raison, Badaut*, lui répond il, *elle s'est rompuë, parce qu'elle étoit pourrie, & que tu es si chiche, que tu n'as pas voulu en acheter de neuves.* On

[c] Arrian lib. 7. cite ce Vers d'Euripides,
μάντις δ' ἄριστος ὅστις εἰκάζει καλῶς.

[d] Clément Aléxandrin *Strom. lib. 6.* cite ces Vers de Ménandre dans son Superstitieux.

Ἀγαθόν τι μοὶ γένοιτο, πολύτιμοι θεοί,
ὑποδούμενος, τὸν ἱμάντα τοῦ δεξιοῦ ἐμβάδος
διέρρηξα.
εἰκότως· ὦ φλήναφε σαπρὸς γὰρ ἦν
σὺ δὲ μικρολόγος οὐκ ἤθελες καινὰς πρίασθαι.

On voit clairement d'un côté la simple crédulité du Peuple, pour ces choses, & de l'autre, le mépris que les Gens qui avoient quelque jugement, en faisoient.

Les Auteurs ne disent jamais qu'ils ayent vû des Miracles, & les plus ridicieux en doutoient.

Il faut remarquer en général sur toutes ces histoires de Miracles, que les Auteurs ne disent jamais qu'ils en ayent vû aucun. Il les débitent toûjours sur des récits & sur des oüi-dire. Et quand quelqu'Auteur grave, à voulu nous apprendre ce qu'il en croyoit, il est aisé d'appercevoir qu'ils n'y ajoûtoit pas grand-foi. Polybe se moque de Théopompe, qui disoit, que les corps de ceux qui entroient au Temple de Jupiter dans l'Arcadie, n'avoient plus * d'ombre. Car il ajoûte, qu'il faut pardonner aux Ecrivains, qui rapportent ces sortes de prodiges, afin d'entretenir la dévotion de la populace: mais qu'on ne peut les excuser de sortir hors des bornes & d'aller jusqu'à un ridicule excès. Tacite parlant des prodiges qu'on racontoit de toutes parts, au tems de la guerre d'Othon & de Vitellius dit, que dans la rudesse & la grossiéreté du genre humain, on s'entretenoit de ces prodiges, mêmes en tems de paix; mais qu'au siécle où il écrivoit, on ne faisoit courir ces bruits, qu'en un tems de trouble & de frayeur. Plutarque dans la Vie de Camille ayant récité des prodiges, dont on parloit alors, dit, qu'il faut se donner garde de tout croire, ou de ne rien croire. Il s'imaginoit sans doute, qu'il étoit de sa prudence de faire ce jugement; mais la question étoit de connoître ce qu'on devoit recevoir parmi cette multitude innombrable de récits fabuleux. Nous avons déja remarqué que les Philosophes & toutes les personnes d'esprit se railloient de ces contes. Lors que l'Evangile eut éclairé l'Esprit, quoiqu'on parlât beaucoup des Miracles des Chrétiens, on n'osa plus faire sonner si haut les faux Miracles du Paganisme, parcequ'on les examinoit, & qu'on y prénoit garde de plus près. Les Oracles se tûrent, à ce qu'on disoit: & Porphyre dans Eusébe se plaint qu'Esculape ne guérissoit plus de malades, depuis qu'il y avoit des Chrétiens au monde.

Excerpt. Polybe en Libr. 16.

Tacite Hist. Libr. 1. cap. 22.

Euseb. Prepar. Evangl. Libr. 5.

Mais

* Excerpt. ex lib. 16. Polyb. ὅσα μὲν οὖν συντείνει πρὸς τὸ διασώζειν τὴν τοῦ πλήθους εὐσέβειαν πρὸς τὸ θεῖον, δοτέον ἐςὶ συγγνώμην ἐνίοις τῶν συγγραφέων, τερατευομένοις καὶ λογοποιοῦσι περὶ τὰ τοιαῦτα. τὸ δὲ ὑπερβάλλον οὐ συγχωρητέον.

Mais il y avoit encore deux ſortes de gens qui ſéduiſoient les autres, par de vaines apparences d'actions extraordinaires & miraculeuſes. Les uns étoient de certains faiſeurs de tours d'adreſſe, comme ſont à peu près aujourdhui les tours de gibbeciére, & les autres étoient ceux qu'on nommoit Magiciens.

Des Charlatans.

Plin. Libr. 7. cap. 2.

On peut mettre au prémier rang ceux dont Xénophon parle dans ſon Feſtin : on y voit des Marionnettes & des ſauts périlleux. Pline & Solin diſent, que des Habitans du Mont Soracte, ſelon M. de Saumaiſe, qui les diſtingue des Hirpins voiſins des Samnites, & les nomme Hirpes, marchoient ſur des charbons ardens. Virgile [f] en parle, & Varron dit, qu'ils graiſſoient la plante de leurs piés de quelque médicament qui avoit la force de réſiſter au feu. On remarque encore, que les Sacrificateurs qui immoloient les victimes avoient ſouvent l'adreſſe d'ôter les roignons, & de les cacher, pendant que ceux pour qui on ſacrifioit les conſidéroient pour y trouver d'heureux préſages. C'eſt la cauſe pour laquelle on parle ſouvent de Victimes ſans cœur & ſans foye. On offroit d'autres Victimes pour avoir de meilleurs auſpices, ce qui étoit toûjours au profit des Sacrificateurs. Les Poëtes Comiques ſe raillent ſouvent de la ſimplicité des hommes d'être les duppes de ces Impoſteurs.

Athen. Lib. 1. cap. 16.

Athénée dit que les Hiſtiens ou Orites, avoient mis dans leur Théatre une Statuë d'airain à un certain Théodore, qui eſt nommé d'un mot grec qui ſignifie proprement ſelon la remarque du Docte Caſaubon, ce que nous appellons aujourdhui [g] *un Joüeur de Gobelets*. Plutarque fait auſſi mention de ces Gens qui avaloient des épées de Lacédémone, qui étoient courtes : il nomme ces perſonnes des faiſeurs de merveilles ou de miracles. C'eſt le nom qu'on donnoit d'ordinaire à tout ce qui étoit incroyable & ſurprenant. D'où vient qu'Ariſtote, au raport d'un de ſes Commentateurs dit, que ceux

θαυματοποιοί.

[f] Virgile,

---- *Et medium freti pietate per ignem*
Cultores multâ, premimus veſtigia prunâ.

[g] Le mot Grec eſt ψηφολόγος, qui dérobe un jetton, on les nommoit auſſi ψηφοκλέπτης & ψηφοπαίκτης, parce qu'ayant fait voir un jetton, ils lui faiſoient changer de place adroitement, ſans que les Spectateurs s'en apperçuſſent.

ceux qui entretenoient le peuple, consumoient le jour à leur parler de ces sortes de merveilles, & des rélations du Boristhéne & du Phase, d'où l'on racontoit des prodiges. Toutes ces choses avoient donné lieu à cette maxime, que les merveilles & les prodiges étoient pour les foux. *ἐν τοῖς θαυμάσι.* *θαύματα μωροῖς.*

Mais ce qu'on doit ici le plus considérer, est la Magie, dont la plûpart des hommes étoient infectez. L'amour de la vie & de la santé, avec le désir de connoître l'avenir, étant des passions naturelles de l'homme, il y eut dès la prémiére Antiquité des gens assez rusez pour chatoüiller les hommes par ce foible, & pour leur promettre des éclaircissemens sur leur fortune à venir, & dés remédes secrets & infaillibles pour rétablir en peu de momens leur santé. Cette vaine & profane science est si ancienne, que Moyse en défendit l'usage dans sa Loi. Il ne faut pas douter qu'aussitôt qu'on eut remarqué des Hommes à qui Dieu révéloit l'avenir par des songes, ou par des oracles, on ne se soit efforcé de les imiter. Laban avoit ses Dieux, que l'Ecriture nomme *Téraphins*, d'où quelques Sçavans croyent qu'est venu le nom & l'usage des trépieds, si fameux parmi les Gentils, de même que les bassins d'airain de Dodone, du mot Hébreu qui signifie serpent & airain. Quoiqu'il en soit, on voit dans la Loi de Moyse la défense de pratiquer tous ces Arts, qui prétendoient approfondir les secrets de la Divinité. Il y avoit des Astrologues qui promettoient de lire la destinée de l'homme dans les Astres. D'autres se vantoient d'expliquer les Songes, d'autres d'interroger les Morts. Hérodote dit, que Cypsélus le Tyran de Corinthe, envoya à l'Oracle des Morts, & que sa femme Mélysse apparut, pour répondre à ce qu'il demandoit. En un mot ces Devins étoient de tant d'espéces différentes, qu'il faudroit nous arrêter ici trop long-tems pour en parler. On s'efforca ensuite de rechercher les vertus secrétes des Créatures, des Pierres, des Minéraux, des Métaux, des Plantes & des Animaux, & l'on promit beaucoup de merveilles par le moyen de cette science. *De la Magie.* *Lib. 5.*

Pline en parle fort au long dans son Livr. 30. Il dit que la Magie fut une Science composée de trois autres, de la Religion,

ligion, de la Médecine, & de l'Astrologie: " Deforte,
„ ajoûte-il, que les facultez de l'homme étant obsédées, &
„ comme garottées par ce triple lien, cette vaine science s'é-
„ leva si haut, qu'elle s'est emparée de l'esprit de la plûpart
„ des Peuples & que dans l'Orient elle commande au Roi des
„ Rois, c'est-à-dire, au Roi des Perses ou des Parthes. Il est surprenant que l'esprit de l'homme aît donné dans ces sottises & dans ces puérilitez. Il faut bien croire que l'amour du merveilleux, l'emporte sur la raison. Car à peine pourroit-on concevoir tant de foiblesse dans l'esprit humain, si l'expérience nous permettoit d'en douter. Pour exemple, Pline parlant de l'œuf de serpent dit, que les Magiciens s'en servent à plusieurs choses. Il sert, disent-ils, à remporter des victoires, à gagner des procès, & pour avoir un facile accès auprès des Grands. Il remarque que l'Empereur Claude fit mourir un Chevalier Romain, sans autre raison qu'on aît pû connoître, que parcequ'il portoit un œuf de serpent dans

Pline Livr. 37. son sein, pour gagner sa cause. Il cite ailleurs un Poëte qui dit, que le Diamant est propre à chasser les Spectres nocturnes, les mauvais [b] songes & les poisons. Ailleurs encore il

Sect. 56. dit, que l'œil de la tortue des Indes est très propre aux prodiges des Magiciens, parce qu'étant détrempé avec du miel, & mis sur la langue, il donne la connoissance de l'avenir. Il raporte aussi que la pierre *Ananchitide* sert dans l'hydromantie, à faire descendre les Dieux, & la *Synochitide*, à évoquer les Ombres des Enfers. Les herbes n'avoient pas moins de vertu, il allégue un Pythagore de Samos qui en avoit fait un Traité: cela ne fait-il pas pitié? Néanmoins on peut lire dans cet Auteur plusieurs exemples de même nature, sur tout pour guérir des malades. Ce qui donnoit fort la vogue à cette vaine Science, étoit que ces Magiciens dans l'Orient, n'étoient pas des personnes du simple Peuple. Ils étoient presque tous de la famille Royale parmi les Perses, les Caldéens, les Ethiopiens & les Indiens, & ils ne communiquoient leur sçavoir qu'à peu de Gens & avec beaucoup de difficulté.

Pho-

[b] Marbodeus lib. de Lapid. Pret. de Adamante.
Et noctis Lemures, & somnia vana repellit
Atra venena fugat.

Photius nous apprend dans les extraits du Philosophe Jamblique, qu'il y avoit plusieurs espéces de Magie. En l'une on se servoit de Sauterelle, en l'autre de Lions, & dans l'autre on employoit des Rats: celle-ci fut la prémiére de toutes. On employoit aussi dans cette fatale science la grêle, les serpens, les morts, & ceux qui parloient du creux de l'estomach, comme on en voit encore aujourdhui. Toutes ces choses, servoient aux prestiges de ces gens, afin de prédire l'avenir. Il est encore parlé dans Photius d'une femme qui se vantoit de voir l'avenir dans un verre plein d'eau. Il fait aussi mention sur le raport de Diodore de Sicile d'un certain Syrien dans la Ville d'Apamée, dont le Maître se nommoit Antigone. Il appelle cet Esclave Magicien & faiseur de Miracles, & dit qu'il se mêloit de prédire l'avenir, & quoi-qu'il se trompât ordinairement, néanmoins quand par hazard l'événement répondoit à ses prédictions, on l'écoutoit avec applaudissement. Aussi Quinte-Curce parlant d'eux, dit très-bien de la Magie, *s'il faut l'appeller un art, plûtot qu'un jeu d'Imposteurs*.

Cod. 94.
Cod. 243.
Cod. 244.
Τερατουργός.
Quint. Curt. Lib. 7.

Cette vaine science employoit encore les paroles & les nombres, d'où vient ce célébre charme *Abraxadabra*, dont on se servoit contre la fiévre demi-tierce, & duquel tant d'Auteurs ont parlé, qui ne signifie autre chose, comme St. Irenée l'a remarqué, que le nombre 365 par raport à l'année & au Soleil, que ces Idolâtres adoroient comme le grand Dieu. Sénéque remarque que les Magiciens qui étoient sans doute à Athénes au tems de la mort de Platon lui offrirent des sacrifices, à cause qu'ayant vécû quatre-vingt-deux ans, il avoit accompli le nombre parfait neuf fois neuf, tant ils cherchoient de mystére dans la combinaison des nombres.

Lib. 1. cap. 23.
Epist. 58.

Les Philosophes Grecs, sur tout Pythagore & Démocrite, eurent beaucoup de commerce avec les Magiciens d'Egypte & de Perse. C'est pourquoi les Pythagoriciens cachoient leur sçavoir, sous des nombres & des enigmes: le silence & le secret étoient fort usitez chez eux. On ne peut douter, que cette Secte de Juifs, qu'on nommoit Esséens, ne fut infectée de cette fausse science. Ils abusoient du nom de Dieu & des

noms des Anges. Ils se vantoient de prédire l'avenir & de faire des guérisons merveilleuses. Il y a même beaucoup de vraisemblance que la Cabale si occupée dans le mystére des nombres, tiroit de là son origine. Et je me trompe fort, si ce n'étoit à cause de cela, que Jesus-Christ disoit aux Juifs, si je chasse les Démons par la vertu du Prince des Démons, pourquoi vos fils n'en font-ils pas autant? Car c'est ainsi qu'il faut entendre sa pensée, si je jette les Démons dehors par la vertu de la Magie, pourquoi vos fils, qui s'en mêlent, n'en font-ils pas de même? On doit joindre à toutes ces remarques, pour en confirmer la vérité, ce que S. Irénée nous apprend des prestiges, ou des tours de soupplesse & des ruses dont les Hérétiques se servoient. Il parle en particulier de ceux d'un certain Héresiarque nommé Marc, d'où il sera aisé de juger des autres, & de comprendre combien il étoit nécessaire que Jesus-Christ avertît ses Disciples, qu'ils se gardassent des faux Prophétes & des faux Christs, qui se vanteroient de faire des Miracles en son nom pour séduire les fidéles.

Matth. 12.

Lib. chap. 8. & 9.

Au tems de l'Evangile le monde étoit sujeté de ces erreurs & de ces vaines superstitions.

Si on se forme présentement quelqu'idée du genre humain, au tems de l'Evangile, on le verra tout prévenu & pénétré, de ces fausses sciences. On étoit non-seulement séduit par l'adresse des Imposteurs, mais on attribuoit à l'Astrologie, aux Oracles la vertu de déclarer l'avenir. On pratiquoit mille & mille faux secrets, à quoi on donnoit l'efficace d'opérer des effets miraculeux. Les élémens, les morts, les paroles, les nombres, tout étoit employé dans cet art pernicieux. Il faisoit qu'on donnoit créance aux événemens, les plus prodigieux & les plus fabuleux. Mais on voit généralement qu'il n'y avoit que la populace ou les plus simples, qui portassent leur crédulité jusques-là. Ceux qui ne recevoient pas aveuglement ce qu'on leur disoit, rejettoient tous ces contes & les méprisoient. Je ne voi pas pourquoi des Chrétiens seroient aujourdhui plus crédules, que les Sages des Payens, puisque nous reconnoissons tous, que des actions qui sont au-dessus des Loix de la Nature, ne peuvent être produites que par le Maître de la Nature, & qu'elles surpassent le pouvoir des Esprits.

Il

Il est certain qu'on ne sçauroit déterminer quel est le pouvoir des Intelligences séparées de la matiére. Mais comme il est renfermé dans les bornes que le Créateur leur a prescrites, on ne peut le connoître que par la révélation. Et comme cette révélation, de même que la raison, nous apprend que Dieu seul peut prédire l'avenir & faire des Miracles, on doit nécessairement conclurre que toutes ces merveilles n'ont jamais été opérées, que par le pouvoir infini du Créateur, qui ne la jamais employé pour confirmer l'idolâtrie. C'est à mon avis commettre un blasphême que d'avoir cette imagination: desorte qu'on doit, sans craindre de pousser l'incrédulité trop loin, rejetter tous ces contes & n'y avoir aucun égard. Aussi quand on pense que les prédictions & les Miracles étoient réservez pour servir de preuves & de démonstrations à la révélation, & à l'établissement de l'Evangile, on doit conclurre nécessairement que Dieu ne pouvoit permettre aux Démons, d'employer ces mêmes argumens pour soutenir le mensonge, & l'erreur. Car si cela étoit, les Miracles n'auroient été d'aucun usage, pour démontrer la vérité de l'Evangile. *On doit rejetter tous ces contes.*

On pourroit objecter ici les Miracles des Magiciens d'Egypte: c'est la seule difficulté qu'il y a dans cette matiére. Surquoi il faut remarquer prémiérement que ces Sages d'Egypte ne purent avec tout leur sçavoir, expliquer les songes de Pharaon, non plus que les Caldéens ceux du Roi de Babylone. Mais à l'égard des prodiges qu'ils firent, il faut se souvenir, que Dieu vouloit punir l'Egypte & son Roi à cause des cruautez qu'ils avoient exercées envers le Peuple de Dieu. Pour cet effet Dieu avertit Moyse qu'*il endurciroit Pharaon*, afin d'ajoûter playe sur playe pour punir ces méchans. Que fait Dieu pour endurcir ce Peuple & ce Roi? Il opére luimême des Miracles à la parole des Magiciens, car enfin soit que leurs Verges ayent été changées en Serpens, ou qu'on aît fait illusion aux sens, c'est toûjours la même chose à l'égard des hommes & de l'effet qu'ils pouvoient produire. Mais l'Ecriture nous dit trop positivement que les Verges des Magiciens furent changées en Serpens, pour en douter. On pourroit d'abord trouver étrange que Dieu aît employé son bras, *Des Magiciens d'Egypte, Exode chap 7. & 8.* *Exod. 7. ℣. 3.* *Exod. 7. ℣. 12.*

bras, à servir des Enchanteurs. Cependant si on y fait attention, cela n'est pas plus étonnant, que de voir la Providence Divine employer Balaam à bénir les Israëlites & à prédire la venuë du Messie; ou à voir le Prophéte de Béthel, qui avoit contre-fait une Vision, pour séduire le Prophéte de Juda, à cause qu'il avoit condamné les Idoles de Jéroboam, honoré ensuite d'une Vision céleste, touchant la punition de l'homme de Dieu. Il faut pourtant observer avec soin la conduite de Dieu dans ces rencontres. Quoiqu'il fasse des Miracles pour endurcir Pharaon, il ne permet pas néanmoins que cet endurcissement soit innocent de la part de ce méchant Roi. Car il mit une si notable distinction entre la conduite de Moyse & le procédé des Magiciens, qu'il falloit être incité par un cœur corrompu, pour ne pas ajoûter foi à Moyse, plûtôt qu'aux Enchanteurs.

Nombr. 22.

1 Rois ch. 13.

De la Pythonisse, 1 Sam. ch. 28.

On peut dire la même chose de la Pythonisse, auprès de laquelle Saül se retira, pour consulter Samuël: sur tout si on veut croire, avec l'Auteur de la Sapience, que ce fut véritablement Samuël qui lui apparut. Ces deux insignes pécheurs Pharaon & Saül furent punis par ces voyes extraordinaires, que la Révélation nous à aprises. On ne lit que dans ces deux seules occasions, de semblables Miracles, ce qui seroit plus ordinaire, si les Démons avoient tout le pouvoir qu'on leur attribue.

Pourquoi il y avoit tant de possedez en Judée lorsque Jesus Christ étoit sur la Terre?

Il est vrai qu'au tems de Jesus-Christ, il est parlé de plusieurs possédez dans l'histoire de l'Evangile, ce qu'on ne trouve pas ailleurs, excepté peut-être Saül. Mais la raison de cet extraordinaire est facile à comprendre. Dieu lâcha alors la bride à ces Esprits ennemis du genre humain, pour donner matiére à la gloire de son fils, & pour rendre la délivrance de ces malheureux, le caractére du Messie qui devoit délivrer le Monde de la puissance du Prince des ténébres. C'est pourquoi il disoit aux Juifs: *Si je jette les Diables dehors par l'esprit de Dieu, vrayement le Royaume de Dieu est parvenu à vous.* Aussi les Pharisiens ayant par malice, contredit cette auguste preuve du Messie, commirent ce crime irrémissible, le blasphême contre le Saint Esprit.

Matth. 12. ℣. 28.

Pourquoi on doit recevoir

Concluons dont encore une fois, que tous les Miracles, les pro-

prodiges, & les Oracles dont les histoires du Paganisme sont remplies, ne sont que des fables ou des impostures, ou tout au plus des secrets de la Nature & de la Chymie. Mais, dira-t-on, pourquoi recevoir plûtôt les Miracles de l'Evangile? Je répons qu'il y a une différence infinie. Ces Miracles du Paganisme n'ont produit aucun effet, proportionné à leur grandeur & à leur vertu. On en parle & c'est tout. Mais les Miracles de l'Evangile ont persuadé les hommes de la vérité de cette doctrine salutaire. Ils les ont arraché d'entre les bras de l'idolâtrie, & des honneurs du Monde, pour leur faire recevoir une doctrine qui les exposoit aux miséres & à la persécution. Les Chretiens ont souffert la mort dans l'espérance qu'ils avoient d'une résurrection & d'une autre vie. Pourquoi avoient-ils une espérance si contraire à toutes les apparences, & une espérance si fort enracinée dans leurs Ames, qu'ils ont préféré la plus cruelle mort aux plaisirs de la vie, si ce n'est que les Miracles ne leur permettoient pas de douter que Jesus-Christ eût eté ressuscité, puisqu'on opéroit tant de merveilles en son nom? Ces Miracles se faisoient à la vûë du public, par un grand nombre de personnes pendant les deux prémiers siécles de l'Eglise. L'examen en étoit facile, il ne pouvoit être suspect, ni sujet à l'erreur. Donc, puisqu'il y a eu des Chrétiens, l'histoire des Miracles est sans contrédit, véritable & certaine.

les Miracles de l'Evangile?

Celsus avouë dans Origéne, qu'il avoit connu un certain Denys Egyptien, qui disoit, que la Magie n'avoit de pouvoir que sur les Esprits grossiers & corrompus: mais qu'à l'égard des autres, elle n'étoit d'aucune efficace. Cependant ce même Celsus quoiqu'Epicurien, objectoit aux Chrétiens ce que faisoient certains Egyptiens. Ils chassoient, dit-il, les Démons hors des possédez, ils guérissoient les malades, ils évoquoient les ames des morts, ils faisoient paroître des festins somptueux, & des spectres qu'ils se mouvoient, & tout cela dans les lieux publics. Mais si ces prodiges étoient véritables, pourquoi ces gens n'ont-ils point fait de Disciples, ni de Sectes, comme les Chrétiens? Pourquoi la Religion des Egyptiens a-t-elle été raillée & méprisée de toutes les autres Na-

Libr. 6.

Libr. 1.

Nations, pendant que l'Evangile s'est formé un Peuple malgré tous les obstacles qu'il falloit surmonter? Origéne a donc raison de nier ce que dit Celsus; & de remarquer que tous ces vains spectacles ne se faisoient que pour divertir la populace, & nullement pour corriger les mœurs.

Voyez l'Irenée lib. 2. cap. 56. 57. libr. 1. cap. 24.

Disons donc que les Miracles étoient nécessaires dans ces prémiers siécles pour prouver la vérité de l'Evangile, à cause de cette Magie, de laquelle les Peuples & sur tout les Hérétiques étoient prévenus. Ils étoient encore nécessaires à cause des faux Christs, & pour consoler les fidéles & soûtenir leur foi dans ces tems d'affliction, mais principalement pour l'établissement du Christianisme & pour la conversion des Gentils.

Ainsi tout conclut pour la divinité du Christianisme. Car outre cette sainteté excellente de la morale de l'Evangile, les prédictions des Prophétes dont on voit l'accomplissement, & les Miracles qui ont été faits, & qui ont converti des Juifs & des Payens, nonobstant les miséres & les persécutions que la profession de cette Religion leur attiroit de toutes parts, prouvent assez sensiblement l'efficace d'une Cause toute-puissante & la vertu de Dieu.

CHAPITRE DERNIER.

RECAPITULATION

De toutes les Dissertations de ce Livre.

LA conduite des Hommes à l'égard de la Religion, est quelque chose de fort surprenant. Car quoi-que ce soit la prémiére de toutes les professions de la Vie qui doive engager le cœur à prendre parti, il est pourtant certain, qu'il n'y en a aucune qui soit moins suivie par connoissance, par délibération & par choix. On a accoûtumé de demeurer attaché à la Religion, à laquelle la naissance nous a unis. On y vit dans une entiére indolence, occupé qu'on est des affai-

res

res de cette vie. Sans connoître souvent la Religion de son pays, on combat pour elle comme pour le salut de la Patrie : le Chrétien pour l'Evangile, le Mahométan pour son Alcoran.

Il ne faut pas aller loin, pour trouver la cause de ce zéle qui est universellement répandu, dans le cœur de tous les Hommes. On sçait qu'il faut mourir, chacun est bien aise de former à tout hazard, quelqu'espérance au delà de la mort. On a naturellement une secrette idée du Maître de l'Univers, du Souverain Arbitre des événemens ; & quoique cette idée soit couverte de plusieurs nuages difficiles à pénétrer, elle ne laisse pas néanmoins d'agir dans les sombres retraites de l'Ame, pour porter l'Homme à rendre quelque culte à ce Maître de l'Univers. On ne peut douter que cette connoissance naturelle, quelqu'obscure qu'elle soit, & cette espérance de quelque bonheur après la mort, quoi-que très douteuse & très incertaine, n'ayent fait naître cet instinct de Religion qui a produit tant de faux cultes, tant de honteuses superstitions.

Mais d'autre côté, quand il s'agit de recevoir la véritable Religion dans son cœur, & de l'admettre pour régle & pour principe de la conduite de la vie, on se trouve naturellement prévenu contre la piété, parceque les passions de l'homme sont ennemies déclarées de ses loix & de ses maximes. Le cœur engagé dans ce mauvais parti, entraine l'esprit de toutes ses forces, soit pour l'empêcher d'examiner la Religion, soit pour la lui faire considérer d'un œil malin, d'un jugement corrompu.

De fait, on peut remarquer deux sortes d'Athées & de Libertins dans le Monde. Les uns, rejettent la Religion, par un pur principe de débauche : le nom seul de *Piété* excite leur raillerie, ou leur mépris. Combien en voit-on (plût à Dieu qu'on n'en vît pas tant) qui méprisent l'Ecriture sainte, & qui s'en moquent, sans l'avoir jamais luë, ou du moins sans avoir apporté autant d'application à l'entendre, qu'ils en ont pour quelque fable ou quelque Roman ? D'autres encore plus mal intentionnez recherchent avec soin, toutes les difficultez qui peuvent naître de tant d'événemens singuliers &

 inoüis,

inoüis, qu'on lit dans cette Histoire sacrée, afin de détruire toute la créance qu'elle doit avoir. On nous cite l'Histoire de Samson, on allégue celle de Jonas, afin d'exposer la Révélation à la critique de l'incrédulité: & tel qui ne trouve pas étrange que les Auteurs qui ont écrit la Vie d'Aléxandre le Grand, nous ayent parle d'une Baleine ou de quelqu'autre Monstre marin, qui renversa la digue qu'on élevoit dans la Mer pour le siége de Tyr, croit néanmoins avoir une forte raison de douter de l'histoire du Prophéte Jonas, à cause qu'on dit qu'il n'y a point de Baleine dans la Méditerranée.

Je ne voudrois pas néanmoins entreprendre de soûtenir la vérité de l'Histoire sainte, par la vrai-semblance qu'il faudroit trouver dans tous ses récits. J'avouë que souvent-il n'y en a pas. Je demeurerai d'accord, si on veut, que l'histoire de Samson & de Jonas, de même que la sortie des Israëlites hors d'Egypte, & ce qui leur arriva au désert, bien loin d'être vrai-semblable, qu'au contraire tout ce que nous lisons est naturellement impossible. C'est pourquoi la lecture de ces saints Oracles, requiert nécessairement qu'on soit persuadé de *l'Existence de Dieu & de la divinité de ces saintes Lettres.* Alors les événemens les plus extraordinaires, ne sont pas pour cela incroyables. Car à quoi ne doit-on point s'attendre, quand on sçait que cette Histoire contient le récit des exploits du bras de Dieu? C'est vainement alors, que l'incrédulité se raillera d'un déluge, d'un passage au travers de la Mer Rouge, de la séparation des eaux du Jourdain, de la chûte des murs de Jérico. C'est vainement alors, qu'on voudra critiquer le récit de la vie de Samson, ou l'histoire de Jonas. Ce Dieu qui a créé l'Univers, & qui l'a tiré du néant, peut encore avoir fait infiniment plus de merveilles, que l'Histoire sainte n'en raconte. Si une fois on est persuadé que cette Histoire aît été écrite par des Hommes inspirez de Dieu, tout esprit de critique & d'incrédulité doit cesser & s'abbatre devant cette souveraine Majesté.

Il est donc certain, qu'on ne sçauroit trop étudier ces deux points fondamentaux de la connoissance, & de l'espérance des hommes, qu'*il y a un Dieu, & que ce grand Dieu s'est fait* con-

connoître à nous & nous a révélé sa volonté dans sa parole, afin de nous rendre éternellement heureux après cette Vie. Voilà sans contredit la source unique d'un véritable bonheur. Le rejetter sans le connoître, & sans faire ses efforts pour en examiner toutes les preuves, pendant que l'on consume son tems à donner quelque petit établissement à ses affaires & à sa fortune, c'est une extravagance, c'est une fureur. Que la mort enléve un homme, avant qu'il aît eu le tems d'amasser beaucoup de richesses, ou d'acquerir la réputation d'habile Jurisconsulte, de sage Magistrat, de Politique prudent, de subtile Philosophe, de grand Capitaine,. ce n'est pas un grand malheur, pour ce qui subsiste de l'Homme après la mort, quoi-que ce puisse être. Mais si dans cette éternité où la mort le conduit, il reste quelque chose de l'Homme, capable de connoissance & de sentiment, ces malheureux qui méprisent la Religion & la Divinité ne peuvent attendre qu'un état de peines & de frayeurs; & des peines & des frayeurs à quoi on ne voit point de fin. De bonne foi la raison peut-elle consentir qu'on courre le hazard d'être éternellement malheureux? Non, sans doute, & il est vrai qu'il y a dans la conduite de ceux qui sont Athées & Libertins sans aucune connoissance, mais par un seul esprit de débauche & d'impiété; il y a, dis-je, un déréglement qui va jusqu'à la folie, jusqu'à la fureur. Car enfin si un Esprit n'est pas ébranlé par la crainte d'un malheur éternel, dequoi pourroit-il être touché? Sa stupidité, son indolence criminelle paroit-être un mal sans reméde.

D'autres croyent avoir des argumens, pour rejetter la Religion. Ils parlent de Dieu, parceque la raison nous enseigne qu'il faut qu'il y aît un certain Etre, une certaine Substance, de laquelle l'Univers soit formé. Mais si on parle d'un Dieu qui jugera les Hommes, pour rendre à chacun selon ses œuvres, cette idée de Dieu les choque & les irrite. Une telle Divinité n'a été inventée, si on les croit, que pour contenir le petit Peuple dans son devoir. Ce seroit donc peu de chose de prouver à ces Gens l'Existence de Dieu, si on n'établissoit en même tems, la divinité des saintes Lettres. On a beau dire pour persuader la Religion, qu'à la croire, il n'y a rien à

 crain-

craindre & tout à espérer: cela ne suffit pas. Car si on ne connoît certainement quelque bonheur ou quelques peines après cette vie, on ne sera pas disposé à mettre continuellement son cœur à la gêne: on ne se fera pas toûjours violence pour néant. C'est pourquoi on a joint dans ce Livre, la divinité de l'Ecriture avec l'Existence de Dieu, pour établir en même tems les fondemens de la Religion de telle maniére & avec tant d'évidence, qu'il n'y restât pas la moindre difficulté, touchant les fondemens de la foi. Cela sera sensible à tous ceux qui sont capables de suivre un raisonnement.

Car il est certain, que si Moyse à parlé juste du tems de la création du Monde, il a été divinement inspiré, ou du moins il nous a raporté une tradition divine: & de quelque façon que cela soit arrivé, cette tradition ou cette inspiration immédiate supose nécessairement un Dieu qui s'est révélé aux hommes. On ne sçauroit douter de la vérité de cette conséquence; car, pour parler de la naissance de l'Univers, il faut avoir une vûë qui aît parcouru l'Univers: cela est infiniment au delà de la portée de l'Esprit humain. Ce n'est pas encore tout ce qui est nécessaire, pour bien parler de la Création. Il faut deplus que celui qui marque précisément le tems où l'Univers, la Terre, les Hommes ont commencé d'être, aît une connoissance qui précéde l'Univers & l'existence de la Terre & du Genre humain. Desorte que c'est une conséquence sans replique que si Moyse à véritablement posé l'époque de la création du Monde, il a reçû des lumiéres du Créateur de l'Univers. On doit conclurre de même, au sujet du déluge universel, qui fit périr tout le genre humain excepté une seule famille: car c'est une rénaissance du Monde, touchant laquelle il faut raisonner comme sur la prémiére Création. Puisque Moyse s'étant retranché deux mille ans de l'âge du Monde sans aucune nécessité, & ayant raproché la naissance du genre humain, au lieu de la reculer dans une antiquité inconnuë & impénétrable, comme un Imposteur eut infailliblement fait, il s'ensuit que si cette Histoire du déluge est véritable, cette connoissance de la destruction entiére du genre humain, est si fort au delà de la portée de l'Esprit de l'homme, qu'il faut pour l'atteindre avoir des lumiéres plus que naturelles. L'A-

L'Athée se raille de ce déluge, & soûtient qu'il est impossible, par un faux raisonnement fondé sur une mauvaise metode. Car si au lieu de s'embarasser, pour sçavoir d'où pouvoient venir ces eaux qui couvrirent le dessus du Monde habité, il raisonnoit d'une autre maniére, il seroit persuadé qu'on ne doit pas s'arrêter à ces difficultez, parceque cette histoire déclare que cette inondation arriva par le pouvoir de celui qui par sa parole a formé les Cieux, la Terre & les Eaux de la Mer. Desorte que la question n'est pas si le déluge étoit possible au Créateur du Monde, il faudroit être incapable de raisonner pour en douter: il ne s'agît donc que d'examiner si la supposition de cet Etre Souverain, Créateur de l'Univers est véritable. Or dans la recherche de cette vérité, il ne faut que suivre l'histoire de Moyse. Il parle d'un déluge universel, arrivé seize ou dix-sept siécles tout au plus, avant le tems où il écrivoit, qui détruisit tout le genre humain excepté Noé & sa famille. Voici une nouvelle origine de la Société civile. Si un seul homme étoit issu d'une autre source, l'histoire de Moyse seroit fausse. C'étoit donner beaucoup de prise sur son systéme, s'il eût été faux. Mais aussi, si dans une telle situation, qui l'exposoit si facilement à la contradiction, on n'a pû le convaincre de faux, il faut nécessairement le recevoir pour vrai, & croire la Divinité qu'il suppose.

Enfin Moyse nous apprend encore un fait qui n'est guéres moins extraordinaire que le déluge. Il parle d'un tems où tous les Hommes ne parloient qu'un seul & même langage; qui a dit cela à Moyse? Encore si cejtems eût été enfoncé dans les ténébres d'une obscure antiquité, peut-être n'auroit-on aucun droit d'en tirer des consequences. Mais il n'y avoit pas douze siécles que Moyse supposoit cette uniformité de langage par toute la Terre. Ne m'avouëra-t-on pas que cet Historien est extrémement hardi, pour avancer des faits de cette nature, avec tant de confiance? Quand il n'y auroit que cela, quand on pense, dis je, que suivant cette histoire, il y a eu un certain tems, qu'on marque précisément, où toute la Société du genre humain ne connoissoit qu'une même langue; il y a éu encore un certain tems où la Terre se vit désolee, & habitée

bitée par une ſeule famille, qui devoit repeupler le Monde, il faut néceſſairement que Moyſe ſoit inſenſé, de nous avoir débité ces contes, ou que la connoiſſance qu'il a euë de ces faits, ſoit plus qu'humaine.

Deſorte, que comme il ne s'agit que de prouver ces faits extraordinaires, ſi l'Hiſtoire en eſt certaine, il s'enſuit invinciblement non ſeulement qu'il y a un Dieu qui a créé le Monde, mais auſſi, il eſt encore certain que ce Dieu à donné à Moyſe une connoiſſance, qu'il ne pouvoit avoir que par la révélation: & puiſque Dieu a voulu que cette hiſtoire portât des caractéres d'une révélation divine, on ne doit pas croire que Dieu aît abandonné cet Auteur pour nous débiter des fables & des menſonges, après avoir captivé nos eſprits par la connoiſſance extraordinaire & divine qu'il nous a donnée, de la Création, de l'hiſtoire du déluge, & de l'uniformité, comme de la multiplicité des langages.

Demande-t-on des preuves de la vérité de cette Hiſtoire? Elle a toutes celles qu'elle peut avoir. Une Hiſtoire ſe prouve d'elle-même, lors qu'elle eſt ſuivie & circonſtanciée, & que dans le fil de ſes narrations, on rencontre beaucoup de raport avec les Hiſtoires Etrangéres, & avec des faits connus d'ailleurs, par d'autres récits & par d'autres monumens. C'eſt ce qu'on trouve dans l'hiſtoire de Moyſe. Si elle parle des Aſſyriens, des Egyptiens, ce qu'on y entrevoit touchant ces Nations, ſe retrouve dans ce que les autres Auteurs en ont écrit.

En un mot, une Hiſtoire ne peut avoir d'autres preuves, ni de meilleurs argumens de ſa vérité, que ſa conformité avec d'autres Auteurs, ſoit qu'ils parlent d'une même Nation, ſoit qu'ils traitent des Peuples Voiſins, ou généralement de ceux qui ont eu quelque choſe de commun avec le Peuple dont on écrit l'hiſtoire. L'Eſprit n'en demande pas davantage dans ces ſortes de matiéres, pour ſe laiſſer perſuader. Or l'Hiſtoire de Moyſe a beaucoup plus de ces ſortes de preuves qu'aucune autre qui ſoit, parceque renfermant l'hiſtoire univerſelle du Monde, il eſt néceſſaire que toutes les autres hiſtoires s'y raportent. Mais d'autre côté auſſi, ſi cette conformi-

formité est certaine, on ne peut sans injustice & sans se faire violence, revoquer en doute la vérité de cette Histoire, non plus que sa divinité. Il est vrai que quelquefois on ne pourroit rien conclurre de ce que des Historiens ne paroîtroient pas contraires ni opposez, parceque n'ayant pas fait de réflexion sur le même fait, sur le même événement, on ne peut conclurre de leur silence, aucune conformité de sentiment. Mais la matiére que Moyse traitte est si ample, puis qu'elle contient l'époque de l'Univers qu'aucun Auteur ne pouvoit rien écrire qui ne touchât à son sujet.

Il n'y avoit au Monde incontinent après le déluge que Noë avec ses trois fils & leurs femmes, s'il y a quelqu'Histoire quelque monument qui prouve, que dix-huit siécles auparavant, il y ait eu quelqu'autre homme duquel une Nation, une famille, ou quelque personne ait tiré son origine, l'histoire de Moyse est fausse. Il n'y avoit selon Moyse que douze siécles pour le plus, qu'on ne parloit qu'un même langage par toute la Terre. Si cela est certain, l'histoire de Moyse est véritable & divine. Si ce fait n'est pas véritable, jamais supposition n'a été plus facile à détruire, jamais question ne fut plus facile à décider. Autrement il faudroit dire qu'on n'auroit pas plus de connoissance de cette Antiquité, que du Néant qui a précédé la création: encore seroit-ce une grande merveille que Moyse eût prévû cette ignorance universelle du tems dont il parloit, pour y jetter à coup sûr les fondemens de son histoire. Voilà précisément l'état de la question, comme on l'a établi dans les deux prémiers Chapîtres de la prémiére Dissertation de cet Ouvrage.

Mais on a prouvé amplement dans les huit autres Chapîtres suivans, qu'il étoit facile d'avoir la connoissance de ce prémier Monde. On s'y est étendu, afin de mieux convaincre les Libertins qui se mêlent de raisonner, & pour les persuader que l'ignorance entiére de l'Antiquité qu'on affecte de publier & de faire valoir, est supposée sans aucune preuve, & mêmes contre la connoissance que nous avons des coûtumes de cette prémiére Antiquité. Comme les Athées appuyent fort sur cette prétenduë obscurité, nous

nous sommes aussi appliquez à montrer les maniéres des Peuples les plus anciens, avec toute l'exactitude qu'on pouvoit désirer, afin de contraindre le Libertin de confesser qu'on a raison pour exemple, de conclurre qu'il n'y avoit rien de considérable en Gréce deux mille ans avant la Naissance de Jesus-Christ, parceque tous les Auteurs qui en parlent n'y remarquent ni Villes, ni Temples, ni Statuës, ni Colonnes, ni Sépulcres, ni aucun autre monument. On ne voit aucune Loi dans la Société civile, aucun rite dans la Religion, les fables mêmes des Héros ne remontent pas plus haut. Mais depuis ce tems-là on voit les Hommes de ce Pays quitter leur grossiére rusticité, dans leurs demeures, dans leurs vivres, & dans leurs habits. On bâtit des Villes, on édifie des Temples, on érige des Statuës aux Dieux, aux Héros, aux Hommes vivans & aux morts. On se réünit en société, on se deffend contre les insultes de ses Voisins, & contre les courses des Etrangers. On établit des Loix, on les grave sur des colonnes: & enfin l'Esprit ayant suffisamment pourvû au nécessaire de la vie, se tourne du côté des Sciences & des Arts, pour en faire la découverte, pour en avancer la connoissance, & pour la perfectionner. Dans la Religion, outre la somptuosité & la solidité des édifices, on avoit établi des Jeux, des Sacrifices, dont la tradition qui se conservoit dans les hymnes & dans les liturgies, & qui se répétoit tous les ans, retraçoit dans l'Esprit l'histoire de la prémiére Antiquité. Toutes ces choses réünies versent une lumiére abondante & suffisante pour dissiper assez les ténébres de l'Antiquité, afin de nous faire appercevoir le tems où il y avoit des Habitans dans un Pays, & pour le distinguer des Siécles où il n'y avoit aucune Société de formée, soit parcequ'il n'y avoit alors aucun Habitant, soit parcequ'ils y étoient en si petit nombre, qu'ils y demeuroient sans éclat & sans bruit, ce qui ne put durer longtems.

Dès que l'on connoît certainement le point fixe, où la Gréce a commencé à se peupler, on va ensuite plus loin, & on peut raisonner avec certitude. Le genre humain, se multiplie

tiplie de proche à proche, & se déborde comme l'eau, prémierement dans les Terres du Voisinage, avant que de s'étendre plus loin. Moyse en met la source proche des bords de l'Euphrate: les Assyriens & les Egyptiens furent les prémiers Peuples qui commencérent à faire grosse figure dans le Monde. Cet endroit, où Moyse place la source du genre humain, ces prémiers Peuples dont il parle, tout s'accorde avec l'histoire du Monde, avec les différentes époques des Nations, & les divers dégrez d'antiquité qu'on leur attribuë. Par le tems où la Gréce s'est peuplée, on peut juger certainement que ni l'Asie ni l'Afrique ne pouvoient avoir été habitées des milliers de siécles auparavant. La Gréce étoit contiguë à ces parties du Monde, seroit elle demeurée inculte & déserte durant plusieurs siécles, comme une Ile enchantée qu'on n'auroit pû appercevoir, pendant que des Climats plus éloignez auroient été peuplez long-tems avant ce pays? Ainsi puisque la Gréce n'a point connu d'habitans que deux mille ans avant la naissance de Jesus-Christ, on doit être persuadé que l'Asie & l'Afrique, n'avoient eu que le tems nécessaire à se peupler en assez grand nombre, pour engager les Hommes à chercher d'autres demeures.

Aussi quand on fait refléxion sur les Colonies que la Gréce envoya de tous côtez, on voit les Terres eloignées du Pays natal des prémiers Hommes, si abandonnées au prémier occupant, qu'une petite bande d'Avanturiers étoit capable de se choisir un établissement à leur gré.

Dira-t-on qu'il ne faut pas juger de toute la Terre habitable, par les pays que l'histoire nous fait connoître? Mais il n'y a rien de moins raisonnable que cette objection. On établit la vérité de l'histoire de Moyse, par toutes les connoissances que nous avons de l'histoire universelle du Monde. Le Libertin dit, que nous ne connoissons pas tout. Hé bien soit, qu'en veut-il conclurre? Parlera-t-il d'un Monde inconnu pour chicaner, j'aimerois autant qu'il fondât sa difficulté sur le Monde, qu'on prétend être dans la Lune. Pourquoi donc se faire violence, depeur de se laisser persuader? Moyse a posé un commencement où il dit, que Dieu créa au

commencement les Cieux & la Terre. Il continuë son histoire de siécle en siécle, de génération en génération, s'attachant particuliérement à l'histoire des Israëlites & du Peuple Juif que d'autres Auteurs ont continuée jusqu'au tems des Rois de Perses.

Alors les Grecs commencérent à s'appliquer aux Sciences. Car chacun sçait que Solon & Thales, mis au rang des sept Sages, furent contemporains de Crésus qui fut vaincu par Cyrus. On commença donc peu de tems après, à rechercher la nature de l'Univers. La dispute s'émut entre les Philosophes sur l'âge du Monde, les uns parlant de l'éternité, les autres le faisant fort nouveau. Cette question fut si long-tems agitée, qu'on ne doit pas douter, que quand les Juifs & les Chrétiens parlérent définitivement de l'âge de l'Univers, les Philosophes Payens ne fussent fort préparez sur la matiére. Les Epicuriens soûtenoient comme un fait incontestable, qu'on ne connoissoit rien en Gréce de plus ancien, que les guerres de Thébes & de Troye. Ceux qui parloient de l'éternité du Monde, étoient si éloignez de produire des preuves & des argumens de cette prétention, qu'ils étoient contraints d'avoir recours à des inondations & à des embrasemens supposez. Ainsi l'Histoire, la Cronologie de Moyse étoit conforme, il y a près de trois mille ans, à toutes les autres Histoires: ce seroit quelque chose de fort étrange, qu'on eût depuis ce tems-là déterré quelque monument, capable de l'ébranler & de la détruire.

Mais aussi cela n'est pas, les Terres qu'on a découvertes, le nouveau Monde est peuplé de gens si grossiers, si dépourvûs de toutes les commoditez de la vie, qu'on doit être persuadez que la source du genre humain ne se rencontre pas chez eux. Ainsi la conséquence qu'on tire de la conformité de l'histoire Sainte avec toutes les autres, n'est sujette à aucune exception.

Si parmi de certains peuples on parle d'un calcul de plusieurs milliers de Siécles, cela se dit sans aucun fondement & par la seule vanité de s'attribuer une grande antiquité, sans suite, sans liaison, sans preuves, & mêmes contre toute sorte de vrai-semblance. De-

Desorte qu'on peut raporter à l'Histoire de Moyse, comme nous l'avons montré, non-seulement la connoissance du Monde entier, mais encore les fables des fausses Religions. Les plus anciens Auteurs laissent entrevoir une tradition corrompuë des véritez que Moyse nous a apprises; & d'ailleurs les Langues & l'Ecriture déposent en faveur de la Langue Hébraïque, dont elles tirent leur origine.

Tous ces faits, se trouvent exactement éclaircis & prouvez dans la prémiére Dissertation de cet Ouvrage. On y a examiné les coûtumes de la prémiére antiquité, on y a fait voir fort au long les moyens & la facilité qu'il y avoit d'écrire l'Histoire; & après l'avoir examinée, après avoir reconnu sa conformité & son raport avec les Livres sacrez, n'est-on pas en droit de conclurre, n'est-on pas dans la juste nécessité d'être persuadé que l'Histoire de Moyse est véritable, puisque jamais aucune Histoire, aucun fait n'a été soûtenu de tant de preuves? Davantage on doit être encore persuadé de sa divinité, puisqu'elle contient des faits qui n'ont pû être connus que par la révélation.

Ces raisonnemens sont à portée de toutes sortes d'esprits, parceque pour connoître par l'histoire, que Dieu a créé le Monde en un tel tems, il ne faut que sçavoir lire, & remarquer que toutes les autres histoires n'ont rien de plus ancien, rien qui aille au-delà du déluge; & que dans cet âge du Monde, dont parle Moyse, on voit le genre humain sortir de son enfance & de sa grossiéreté, pour se réduire en Société sous le gouvernement & l'autorité des Loix. On le voit quitter sa rusticité & son ignorance, pour s'avancer dans la connoissance des Arts & des Sciences. Desorte que ces changemens d'état & de condition, dont toutes les histoires parlent, nous montrent visiblement, & nous font comme toucher à la main le tems de la naissance du Monde & celui de sa perfection.

Il est plus difficile de rechercher en Philosophe, le Principe & la Cause de l'Univers, parceque cette question demande qu'on distingue l'essence du Corps, de la nature de l'Esprit, les facultez de l'un, des propriétez de l'autre: ce qui ne se peut faire sans beaucoup d'attention & de méditation. On est

ſi peu accoûtumé d'élever ſon eſprit au-deſſus des objets corporels, qu'on a peine d'en concevoir d'autres que ceux-là ſeuls que l'imagination peut nous repréſenter, quoi-qu'elle ne puiſſe ſe former aucune idée que d'objets étendus & figurez, Lors donc qu'il s'agit de rechercher, ſi l'Eſprit & le Corps ſont deux ſubſtances de différentes eſpéces, il faut ſçavoir que l'imagination n'eſt pas capable de ſe figurer un Etre ſpirituel. C'eſt aſſez d'y employer la raiſon toute ſeule, & de concevoir la force des argumens qui établiſſent la vérité d'une ſubſtance ſpirituelle par ſes effets & par ſes opérations. Il ne faut pas croire que cette diſtinction qu'on fait obſerver entre *l'Imagination* & *l'Entendement* ſoit une nouvelle Philoſophie, puiſque l'Auteur des Queſtions & des Réponſes aux Grecs, que quelques-uns attribuent à Juſtin Martyr, s'en eſt ſervi pour prouver qu'il y a une ſubſtance incorporelle.

On a montré évidemment dans la ſeconde Diſſertation de cet Ouvrage l'exiſtence d'un Etre ſpirituel, parcequ'il y doit avoir une Cauſe qui ait imprimé le mouvement à la matiére. Elle ne peut ſe le donner à elle même, parceque le mouvement n'eſt pas de ſon eſſence. Cela eſt facile à comprendre, car ſi le mouvement étoit de l'eſſence du corps, il n'en pourroit être ſéparé, & on ne verroit jamais de corps en repos. Il faut donc néceſſairement que le Corps ou la matiére aît reçû ſon mouvement d'un autre Cauſe qui ne doit pas être un Corps, parceque la même queſtion, la même difficulté reviendroit toûjours. Et d'ailleurs quand nous faiſons réflexion ſur nous-mêmes, nous connoiſſons, & nous ſentons que nôtre Volonté eſt le prémier principe de nos mouvemens. Nous remuons la main, pour exemple, parceque nous voulons la mouvoir. D'où il s'enſuit clairement, qu'il y a une ſorte de Cauſe dans l'Univers qui imprime le mouvement à la matiére, par un acte de Volonté : & on ne doit pas douter que cette Cauſe qui a imprimé le mouvement à la matiére, ne ſoit la même Cauſe qui lui a donné l'être. Car, pour croire qu'une Cauſe agiſſe par ſa volonté ſur un ſujet, il faut néceſſairement que ce ſujet ſoit de ſa dépendance ; il faut dire mêmes à parler exactement qu'une Volonté produit ſon effet, en lui donnant l'être. De-

ſorte

sorte que la matiere qui a reçû le mouvement d'une autre Cause, doit être nécessairement de la dépendance de cette Cause. Or dans l'etat où nous considérons la matiére, cette dependance ne peut consister que dans *l'Existence* & dans *l'Etre*, qu'elle doit avoir reçû de la Cause qui lui a donné le mouvement, puis qu'avant son mouvement, elle n'a rien autre chose que *l'Etre*, à parler précisément. Il falloit en un mot, que cette matiére fut l'effet de cette Volonté toute puissante, afin qu'elle pût avoir & la force & le droit d'en disposer selon son bon plaisir.

C'est pourquoi, quand on considére l'Univers, on y voit par tout des caractéres d'une Cause intelligente & toute puissante. On peut remarquer la puissance infinie de cette Cause, en ce que l'Univers a reçû d'abord toute la perfection que nous y remarquons aujourdhui. N'est-il pas certain, néanmoins, que si une matiére infinie, à force de tems & de mouvement, avoit fait enfin rencontrer des parties propres à former la Terre, & d'autres pour faire le Soleil & les Etoilles, on auroit vû & l'on verroit encore, cette même matiére, ce même mouvement, produire tantôt un Corps & tantôt un autre. Car une matiére infinie ne peut être épuisée, un mouvement perpétuel & sans régle ne peut laisser les choses long-tems en un même état. Cependant depuis plus de trois mille ans que le Monde nous est assez connu par l'Histoire, quel changement y a-t-on vû? A-t-on pû remarquer de nouvelles Terres, ou de nouveaux Soleils? On a fort observé les Cieux, quelle variation y a-t-on découverte? On parle de huit ou dix Etoilles qui ont paru & disparu ensuite, pendant tout ce long espace de tems, quelle conséquence en pourroit-on tirer? Il y a lieu de croire que c'étoit des Cométes, dont le mouvement auroit été fort lent, ou imperceptible, à cause de leur trop grand éloignement. Il se pourroit faire encore, qu'une Etoille auroit été cachée par le corps d'une autre. Quoi qu'il en soit, ce peu d'Astres nouveaux qu'on a vû paroître & disparoître pendant quelques annees, ne peut donner atteinte à la force de ce raisonnement, & de cette conséquence, que

l'Univers a été formé par une Cause toute puissante, puis qu'il a été mis dans l'état & dans l'ordre où nous le voyons, sans avoir reçû depuis tant de siécles aucun notable changement: ce qui seroit infailliblement arrivé plusieurs fois, & qui arriveroit souvent, si le Monde n'étoit autre chose que l'effet du mouvement d'une matiére infinie, & éternelle.

Mais de plus, quand on fait réflexion sur la disposition & sur l'ordre de l'Univers, il faut se faire violence pour ne pas reconnoître qu'il y a de l'intelligence & du dessein dans la Cause qui l'a formé. Nous ne connoissons qu'une très petite partie de ce dessein, que le profit qui nous revient de quelques Créatures nous fait entrevoir. Si on me demanmandoit pourquoi l'Univers est si immense qu'on n'y peut concevoir de bornes? A quoi bon une multitude innombrable d'Astres d'une grandeur si vaste, que l'imagination se perd, dès qu'on fait quelqu'effort pour s'en former une idée; si, dis-je, on m'en demandoit la raison, je ne pourrois rien répondre que ce que l'Ecriture m'a appris du dessein du Créateur, *qu'il a tout fait pour sa gloire;* je dirois que l'Univers, les Cieux & les Astres sont d'une immensité inconcevable, parce qu'il falloit que la grandeur de l'Ouvrage répondit à la puissance infinie de son Auteur. Néanmoins quand on s'arrête à l'utilité que nous recevons du Soleil & de la Lune, des pluyes & des riviéres, des changemens de saisons, de la retraite des eaux dans les abîmes de la Mer, pour rendre la Terre habitable, il est difficile de ne pas reconnoître dans l'Auteur de l'Univers, quelque vûë, quelque dessein de rendre la Terre commode à ses Habitans. Mais supposons qu'on puisse dire que nous raisonnons de la sorte, parceque nous jugeons de tout par raport à nous-mêmes: & que dans ce préjugé nous attribuons à la prémiére de toutes les Causes des vûës, qui ne sont autre chose que des effets de nôtre prévention: qu'on raisonne ainsi, si on veut, je n'y trouve rien à redire. Mais que dira-t-on quand on considérera l'Homme, les Animaux, & la structure de leurs Corps? C'est un composé d'organes & d'instrumens destinez à des usages

usages particuliers pour la conservation & l'entretien de la machine. Je sçai & je connois que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre, & les piés pour marcher. On peut croire que le Soleil à d'autres usages que ceux-là seuls d'éclairer & d'échauffer, je ne connois pas assez la nature de cet Astre, pour en determiner tous les effets. Mais je connois distinctement à quoi sert mon œil dans mon corps, je sçai qu'il m'est donné pour voir, & il est si véritable qu'il ne m'a été donné que pour cet effet, que ceux qui ont perdu les yeux ne se trouvent privez d'aucune autre chose de ce qu'ils possédoient auparavant, que du seul avantage de voir; il en est de même de l'oreille & des piés à l'égard de leur effets. C'est donc un fait incontestable que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour oüir, & les piés pour marcher: & par conséquent des principes qui détruisent cette vérité sont des principes faux & insoûtenables. C'est néanmoins ce qui suit nécessairement des principes de l'Athéïsme & du Libertinage. Ceux qui recoivent ce malheureux systême, sans l'entendre, doivent sçavoir que si l'Univers n'a pas été créé par une Cause intelligente, c'est par hazard que nous nous servons de nos yeux pour voir, de l'oreille pour oüir, & des piés pour marcher, quoique tous ces organes ne soient pas capables de produire aucun autre effet. En vérité, si une conséquence fausse & absurde suffit pour renverser des principes dont elle est une suite nécessaire, n'est ce pas assez pour détruire les principes des Athées, le systême d'Epicure & de Spinosa, de sçavoir que suivant ces principes il seroit faux de dire, que *l'œil eut été fait pour voir, l'oreille pour oüir, les piés pour marcher*: l'absurdité de la conséquence est palpable.

En voici une autre qui n'est pas moins grossiére, ni moins déraisonnable, quoiqu'elle soit une suite nécessaire de ces mêmes principes. Car, s'il n'y a point de Cause intelligente qui aît formé l'Homme & les Animaux avec la vertu de conserver leur espéce par la voye de la génération, il faut croire que la Terre par sa propre vertu, aura produit & tiré de ses propres entrailles l'Homme & tous les Animaux: & si cela

s'est

s'eſt fait autrefois, pourquoi ne ſe feroit-il pas encore aujourdhui? Eſt-ce que la Terre ſeroit trop vieille? ou que la matiére propre à former les Animaux ſeroit épuiſée? Mais qui pourroit ſe contenter d'une ſi pauvre réponſe? Car il eſt certain que les Animaux étant multipliez ſur la Terre, il faudroit plûtôt dire, que les matériaux propres à former les Bêtes & les Hommes, ſont en plus grand nombre, tout taillez & beaucoup mieux diſpoſez qu'ils n'étoient au commencement. Ainſi s'il a jamais été véritable, qu'on aît vû des Lions, des Eléphans, des Chevaux & des Bœufs ſortir de Terre, on en verroit encore aujourdhui plus que jamais. Si donc cela ne ſe fait pas, comme il eſt conſtant, c'eſt parce qu'il ne s'eſt jamais fait, & que la Terre n'a pas le pouvoir & la vertu de produire des Etres vivans, qui doivent par conſéquent avoir une autre Cauſe que la Terre.

Cette vérité paroîtra, principalement ſi on médite avec quelque application ſur la nature de l'Homme. Je voudrois bien qu'on me dît, ſuppoſé que la Terre eût le pouvoir de produire des Etres raiſonnables, pourquoi il n'y a par toute la Terre, que l'Homme qui raiſonne? Pourquoi cet Homme eſt ſi ſemblable par toute la Terre, dans toutes ſes parties & dans toutes les figures de ſon Corps, ſans qu'on y trouve la moindre diverſité? La Terre a des Climats ſi différens qu'ils n'ont rien de ſemblable que le nom. Pourquoi donc des Hommes formez en des Pays ſi contraires en toutes choſes, ont ils néanmoins toutes les parties de leurs Corps ſi uniformes en ordre, en ſituation & en figures? Au midi, au Septentrion, à l'Orient comme à l'Occident, le Corps de l'homme eſt par tout le même, dans l'intérieur, comme à l'extérieur. Il eſt bien évident que la Terre ne l'a pas produit dans ſon ſein au hazard & à l'avanture: ſi cela étoit, il ſe reſſentiroit de l'inégalité de ſes Climats. Les Européens & les Américains n'auroient pas reçû d'une Cauſe ſi diverſifiée, un Corps ſi conforme dans tous ſes organes & en toutes ſes figures, juſques aux moindres linéamens Il faut donc ſuppoſer de toute néceſſité, que le genre humain eſt ſorti d'un même moule, & qu'il tire ſon origine d'un ſeul ſang. Pourroit-on

on souhaiter des preuves plus sensibles de l'absurdité d'un systême que cette conséquence, que les Hommes sortiroient tous les jours de terre, comme les Herbes & les Plantes, si les principes des Athées étoient certains?

Il y a donc une Cause sage, intelligente & infiniment puissante qui a créé le Monde, en tirant par un seul acte de sa Volonté, la matiére des Cieux & de la Terre des abîmes du Néant. La nature de l'Homme suffit pour nous faire découvrir une Substance spirituelle beaucoup plus excellente que le Corps. On trouve dans la recherche de l'essence de l'Ame humaine, que ses idées, ses pensées, ses connoissances, ses délibérations, & ses jugemens, n'ayant rien de commun avec l'essence d'un Corps, avec son etenduë capable de division jusqu'à l'infini, avec ses figures, sa situation, son repos ou ses mouvemens, on doit croire que l'Ame de l'Homme n'est pas de la nature des Corps. On peut encore concevoir, que l'Esprit de l'Homme ayant la faculté de penser & d'étendre ses opérations en un instant aux Cieux & sur la Terre, au passé & à l'avenir; sur le Néant, comme sur l'Etre, au tems & à l'éternité, on peut, dis-je, concevoir que l'Esprit avec de telles facultez, n'a rien de corporel, puisque toutes les actions & tous les mouvemens des Corps n'ont rien de commun avec ces maniéres d'agir de l'Esprit humain. Davantage l'Ame agit sur le Corps qui lui est uni, par un seul acte de sa volonté & de son bon plaisir: le Corps se léve & marche à l'instant que la Volonté commande, la Matiére va plus pesamment dans ses opérations, parceque ses mouvemens les plus vîtes & les plus précipitez requiérent nécessairement du tems. Joint que l'Ame de l'Homme connoît, & est intérieurement persuadée, qu'elle renferme en elle-même le principe de ses connoissances, & des mouvemens qu'elle imprime au Corps: au lieu que le Corps est de telle nature, qu'il doit nécessairement être mis en mouvement par quelque Cause étrangére, pour pouvoir produire quelqu'action.

Toute cette différence qu'on peut remarquer entre l'Esprit & le Corps, est si fort à l'avantage de l'Ame, & la rend si su-

ſi ſupérieure au Corps, qu'on peut de là ſe former aiſément l'idée de la Cauſe ſpirituelle infiniment puiſſante, qui a créé la matiére & formé l'Univers, par ſa volonté.

Epicure avoit parlé d'Atômes, qui étant durs, impénétrables, mobiles & figurez, ne pouvoient former ce qu'on appelle *Eſprit*, qui n'eſt ni étendu ni figuré.

Spinoſa s'eſt caché dans de plus ſombres ténébres, & quoi que nous ne puiſſions concevoir un corps ſans parties, & par conſéquent ſans étenduë, néanmoins il lui a plu de définir la Subſtance, qu'il fait unique & corporelle, *une Subſtance infinie & indiviſible:* & pour exprimer plus clairement ſa penſée, il dit dans l'explication de la Propoſition 15. qu'à la vérité ſi on conſidére la quantité par l'imagination, elle paroîtra finie, compoſée de parties, & par conſéquent diviſible: mais ſi on s'applique à la concevoir de l'Eſprit, on la trouvera alors ſimple, infinie & indiviſible.

Voyez les Propoſitions 12. & 13. de la premiere partie.

Cet endroit de la Philoſophie de Spinoſa explique aſſez ſa penſée. Ainſi ajoûtons ici à ce qu'on a dit dans la ſecon- Diſſertation, que puiſque Spinoſa admet la quantité dans ſa Subſtance corporelle & une quantité infinie & indiviſible, nous aurons bientôt trouvé le Dieu de Spinoſa. Car cette Subſtance étenduë, unique, infinie, & indiviſible, ne peut être autre choſe que l'eſpace que nous concevons être occupé ou rempli par l'Univers, pour parler d'une maniére intelligible. Or, cet eſpace n'eſt rien ſi vous le diſtinguez du Corps qui le remplit. Concevons pour cela un pié en quarré dans l'Univers: j'examine qu'elle eſt cette matiére, eſt-ce une pierre, eſt-ce de l'eau, de l'air, ou la matiére ſubtile, qui pénétre tous les Corps par les canaux, par les pores les plus petits? Mais cette matiére ſubtile eſt étenduë, figurée, & capable de mouvement. Ce n'eſt donc pas un Eſprit, car un Eſprit n'eſt rien de tout cela. Spinoſa en dit de même de ſa Subſtance, qui eſt étenduë, quoiqu'elle ſoit infinie & indiviſible. Que ſera-ce donc enfin que cet eſpace quarré que l'on connoît dans l'Univers? Ce n'eſt ni cette pierre, ni cette eau, ni cet air, ni cette matiére ſubtile qu'il contient, puiſque toutes ces Subſtances ſont capa-

bles

bles de mouvement, & que cet espace est immobile de sa nature. On seroit long-tems à rechercher l'essence de cet espace que Spinosa a pris pour la Substance, pour son Dieu, quoiqu'au fond ce ne soit rien autre chose qu'un Nom.

Pour le comprendre, il faut remarquer, que tout Corps laisse deux idées invariables qui demeurent dans l'entendement, indépendamment du Corps. La prémiére est une idée de son étenduë, quand je considére pour exemple un quarré de bois, dès que j'ai une fois l'idée de ce quarré, je me représente aussitôt cet espace sans le joindre au bois, parceque la pierre, la terre, l'eau & l'air peuvent être renfermez dans un même espace, desorte que je me forme à la fin une idée de cet espace, qui ne me représente ni bois, ni pierre, ni terre, ni eau, ni aucun autre Corps. De plus, quand je joins à cette idée la rélation qu'a cet espace avec des points fixes de l'Univers, que je me figure à l'Orient & à l'Occident, je considére alors cet espace comme immobile, parceque je le fixe par mon imagination & mon raisonnement à l'endroit où je l'ai une fois déterminé. Si présentement nous raisonnons de l'Univers comme nous avons fait sur ce quarré, nous aurons l'idée de cet Espace, unique, infini, qui fait la Substance & le Dieu de Spinosa.

Or, il est certain que ce ne sont que des mots, & qu'il est impossible que cet Espace soit distingué du Corps. Car enfin si cet Espace étoit la Substance de Spinosa, il n'auroit jamais pû rien produire. La raison est claire, puisque cet espace doit nécessairement démeurer toûjours ce qu'il est, sans pouvoir recevoir aucun changement ni en son tout, ni dans ses parties. On conçoit clairement que ce quarré d'un pié, que je me figure dans cet espace infini, doit nécessairement occuper la même place qu'il occupe; il faut raisonner de mêmes du quarré d'un pouce, ou d'une ligne. Et par conséquent, s'il n'y a point d'autre Substance, il est inutile de parler comme fait Spinosa d'affections ou de modifications de Substance, elle demeurera toûjours la même sans recevoir ni mouvement, ni aucun autre changement.

Cela est absurde, c'est pourquoi la Substance de Spinosa

est chimérique. L'Espace en lui-même & indépendamment de nôtre imagination, n'est autre chose que le Corps avec toutes ses propriétez qui sont de nature différente de celles de l'Esprit: & ce que l'Espace dit plus que le Corps, n'emporte que des noms, qui ne sont soûtenus que des idées de l'entendement.

Il faut donc poser dans l'Univers une Substance spirituelle, infinie en sagesse & en puissance. Le principe de tous les Etres, la source de toutes les perfections, la prémiére de toutes les Causes qui a créé le Monde au tems que Moyse le remarque. L'histoire & la Philosophie, les faits & les raisonnemens soutiennent également cette vérité, sans laisser à l'Athée que des doutes volontaires, & de vaines difficultez. Car enfin il faut qu'il y aît une Substance qui existe nécessairement, c'est-à-dire, une Substance de laquelle l'existence soit inséparable de l'essence. C'est la démonstration de Descartes: disons encore, que c'est la démonstration de Moyse, quand il raporte ces paroles de Dieu, JE SUIS CELUI QUI EST, & qui s'appelle JE SUIS.

Après avoir considéré la nature en Historien & en Philosophe, on a passé à l'examen de la Religion, pour y découvrir des preuves d'une révélation qui se distingue infiniment, des efforts naturels de l'Esprit humain. On a donc prouvé dans la troisiême Dissertation, prémiérement que la Nation des Juifs est des plus anciennes, & que Moyse a été son Législateur, long-tems avant qu'on parlât de Loix parmi les autres Nations. On a vû que ce Peuple distingué de tous les autres par ses Cérémonies & par sa Religion, en étoit aussi haï & méprisé. Il n'étoit connu ni par sa valeur, ni par son Empire: un petit pays le renfermoit, où il étoit toûjours exposé aux prémiéres irruptions des Princes Voisins. Les Sciences ni l'industrie, l'habileté ni la prudence ne distinguoient point les Juifs, des Grecs ni des Romains: ces derniers, au contraire, l'emportoient de beaucoup sur les autres Nations. Desorte que parler des Juifs, c'étoit parler aux Grecs & aux Romains, des derniers de tous les Hommes.

Mais

Mais si on considére la Religion de ce Peuple si méprisé, qui n'admirera la sublimité de ses dogmes, la sagesse & la sainteté de ses loix, la pureté de son culte? On y apprend que tout est soûmis aux ordres de la Providence, & que Dieu est le Maître de tous les événemens: desorte que c'est un Dieu qu'on doit aimer & craindre.

On voit les autres Peuples long-tems abandonnez à leur propre caprice & à la férocité de leur tempérament. On les voit former des rudimens de Loix & de Société. On les voit se civiliser avec le tems, & rassembler de tous côtez ce qu'ils trouvoient de sage & d'équitable dans les constitutions de différens Pays, pour corriger leurs Loix, soit pour y ajoûter, soit pour en retrancher selon que le besoin de l'Etat le requéroit, à quoi la Loi devoit en toutes rencontres s'assujettir & se conformer. Desorte qu'on peut dire que parmi tous les Peuples, le corps des Loix n'a pas été seulement long-tems informe, mais en tout tems il a toûjours été susceptible de changement & de révocation, selon les nécessitez de l'Etat.

Mais on ne trouve rien de semblable dans les Loix du Peuple Juif. Prémiérement elles sont de beaucoup les plus anciennes de toutes les Loix. En second lieu, elles sont fermes & invariables, sans fléchir, sans condescendre aux besoins de l'Etat. Il faut au contraire que l'Etat en toutes occasions ploye sous leur joug, & s'accommode à leur rigueur. Par tout ailleurs le Peuple est audessus de la Loi, parce-qu'il est plus que la Loi: elles doivent toutes leur naissance au Peuple, & ne sont faites que pour son utilité. Mais la Loi de Moyse, la seule Loi des Juifs est audessus du Peuple. On pourroit dire sans beaucoup hazarder, que ce Peuple n'auroit été fait que pour la Loi. On ne connoît ni vûë de Politique ni aucun besoin de l'Etat, quelque pressant qu'il fût, qui soit une raison valable pour dispenser de la Loi. Pourquoi donc cette Nation se seroit elle renduë si esclave de ces Loix, si ces Loix n'eussent eu d'autre origine, que l'autorité ou la prudence de leurs Ancêtres? Pourquoi n'y a-t-il que cette Nation au Monde, où l'observation

des Loix fut plus considérable, que le salut de la République ? L'Etat dût il périr, & être accablé sous le pouvoir d'un Vainqueur idolâtre, la Loi leur défend d'adorer aucun autre Dieu que le Créateur des Cieux & de la Terre. Leurs Ennemis se sont-ils liguez contre eux, la Loi leur interdit toute sorte d'alliance avec les Idolâtres, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Quelque pressé qu'on soit par la faim, la Loi leur ordonne de laisser reposer la Terre chaque septième année. Pourquoi donc ce Peuple se seroit-il réduit lui-même sous l'oppression & sous l'accablement de sa Loi, si cette Loi n'eût tiré son autorité d'une autre source que du pouvoir public, & si on n'eût reconnu pour Auteur de ces Réglemens & de ces Ordonnances, un Dieu à qui on doit une souveraine & entiére obéïssance? Voilà l'unique raison qui fait que parmi la seule Nation des Juifs, la Loi est plus que le Peuple. Dans tout autre Etat, il est vrai d'assûrer que les Loix sont faites pour le Peuple, & qu'elles ne sont point de nature si rigide & si inflexible, qu'elles ne puissent & ne doivent céder aux nécessitez de l'Etat: tout y est soûmis & sousordonné au bien public. Mais ici on ne dira rien de trop, quand on dira que le Peuple est fait pour la Loi, parce qu'étant formé pour servir Dieu, la Religion est quelque chose de plus sacré que l'Etat. C'est de Dieu & de la Religion, que ce Peuple reçoit ses Loix & son Gouvernement. Il semble que ces réfléxions seules suffiroient, pour persuader en remontant à la prémiére origine de ces Loix Judaïques, que la Nation qui les reçût, dut être pleinement convaincûë de la divinité de leur Auteur, pour les transmettre à leur postérité, sans laisser au Souverain Magistrat, ni au Corps de la Nation le droit d'y apporter le moindre changement, pour les accommoder au bien public, & aux nécessitez les plus pressantes de la Nation.

La vérité de cette source divine, de laquelle ces Loix émanent, paroît clairement, quand on pense, que ces Loix sont encore les plus sages & les mieux établies. N'est-ce pas un caractére invincible de divinité, qu'un ouvrage de l'Esprit formé dans le tems que la raison humaine ne se connoissoit

qu'avec

qu'avec peine, & que tous ses efforts n'alloient qu'à ébaucher ses productions, cet Ouvrage, dis-je, de Moyse soit dans une si grande perfection, qu'on ne peut aujourdhui que l'admirer. Cet Auteur se vante de la divinité de ses Loix, & pour le persuader il met à leur tête, comme pour Préface, une Histoire abbrégée du genre humain, & de la Création des Cieux & de la Terre. Cette Histoire à des argumens incontestables de son antiquité, de sa vérité & de sa divinité, comme on l'a montré dans ces Dissertations. Elle décide en deux mots une question qui ténoit l'Esprit à la torture. Moyse nous apprend 1. que le Monde n'est pas éternel; 2. qu'une Cause spirituelle, intelligente & toute puissante l'a formé; 3. que cette Cause a tiré du Néant la matiére dont le Monde est composé, par un seul acte de sa Volonté. Chacune de ces questions avoit épuisé inutilement les efforts de la raison humaine. Quelques Philosophes s'étoient bien apperçûs à la vérité, que le Monde ne pouvoit être éternel, parceque l'Histoire universelle leur représentoit la naissance, la propagation du genre humain, & les progrès de son habitation sur la Terre. Mais sitôt qu'ils vouloient rechercher de quelle maniére le Monde avoit été formé, ils retomboient aussitôt dans l'aveuglement & dans un labyrinthe qui les tenoit dans un continuel égarement.

Il paroît par les réflexions qu'on a faites sur ces divines Loix dans la troisiéme Dissertations, qu'elles contiennent une sainteté si parfaite, qu'elle comprend en peu de mots tous les devoirs de l'homme, par raport à Dieu & au prochain. Ces divines Loix pourvoient abondamment aux besoins des Veuves & des Orfelins, des Etrangers & des Esclaves, des Vieillards & des Infirmes. Les Loix humaines les plus graves & les mieux établies toléroient des crimes abominables, ou les permettoient expressément: les Ordonnances de Moyse sont seules exemptes de ces deffauts. L'Esprit humain s'étoit occupé en tous lieux, à rechercher l'avenir par de faux Oracles, & par un grand nombre de Superstitions puériles: la Loi de Moyse deffend toutes ces vaines curiositez, elle nous fait comprendre que Dieu seul est
le

le Souverain Arbitre des événemens; que c'eſt lui ſeul qui peut en donner aux Hommes la connoiſſance par la révélation de ſa Volonté. Il faut, ſans contredit, être ſoûtenu d'une vertu extraordinaire, pour s'élever ſi haut audeſſus des forces humaines, & pour donner à la raiſon un modele de perfection, dès le tems qu'enſévelie dans l'ignorance & dans l'aveuglement, elle paroiſſoit être indomptable & incapable de toute diſcipline.

Mais ſur tout cette divinité des Loix de Moyſe paroît dans la Religion des Juifs, ſi on la compare avec toutes les autres Religions. On voit à Rome cet Auguſte Sénat, ces Maîtres de la Terre occupez à mille ſuperſtitions, dont la Raiſon avoit honte, pour peu qu'on la voulût conſulter. Si on mettoit au jour tous ces faux cultes qu'ils rendoient à leurs Dieux domeſtiques, à une Veſta, au Jupiter du Pays Latin, à Saturne, & à la Mére des Dieux, que ne verroit-on pas? Si de Rome on paſſoit à Athénes pour conſulter les Philoſophes, ces Maîtres des Sciences, qui enſeignoient aux autres à cultiver la Raiſon, on n'entendoit que des diſputes, on ne voyoit que des combats dans les Ecoles: & ſur quoi? Sur les queſtions les plus importantes pour le repos de la Société. On recherche s'il y a un Dieu; on examine ſi ce Dieu eſt l'Air, l'Eau ou le Feu, ou la Matiére en général. On diſpute s'il y a une Providence, & ſi elle s'étend juſqu'à veiller ſur la conduite des humains & ſur les événemens de la vie. On demande ſi les choſes arrivent par un deſtin aveugle & inévitable, ou s'il y a lieu dans la vie à la délibération, au choix, & à la liberté. Enfin l'immortalité de l'Ame eſt un problême fort douteux: pour un Philoſophe qui croit que l'Ame eſt immortelle, il y en a cent autres qui le nient. Voilà les épines de l'Ecole, qui tenoient l'eſprit ſuſpendu & partagé ſur ces connoiſſances que la Raiſon recherche, auſſitôt qu'elle eſt capable de quelque mouvement. On peut dire néanmoins que c'étoit là l'état de la nature humaine, conſidérée par ſon plus bel endroit, & par le côté où elle avoit exercé ſes plus grans efforts. Car hors de l'Ecole quel étoit l'état d'Athénes? Cette Ville ſi célébre par les Sciences, étoit toute

toute occupee de ces vaines superstitions. Les mystéres d'Eleusine si vantez faisoient la plus grande dévotion de ce Peuple, & la pudeur autant que l'affectation qu'on a euë de cacher ce mystére ne permettent pas aujourdhui d'en parler. Les Egyptiens sont ils consultez sur la Religion, quels contes, quelles fables ne débiteront-ils pas touchant leur Isis, leur Osiris, un Typhon, un Apis, un Sérapis? On y voit les plantes & les Animaux adorez. C'est beaucoup néanmoins que les Autels n'y soient pas couverts de sang humain. Car en quel lieu de la Terre ne sacrifioit-on pas aux Idoles, ces funestes Victimes? On voit dans l'histoire Sainte, un Roi de Moab offrir son fils aîné en holocauste, sur les murailles de la Ville dans laquelle il étoit assiégé. 2 Rois Ch. 3. Les Voisins du Peuple de Dieu offroient en sacrifice leurs enfans à Moloc. Enfin dans Athénes & dans Rome, à Tyr & à Charthage, dans la Germanie & dans les Gaules, le sang humain couloit au pié des Autels, dans le tems des calamitez publiques, & lors qu'on jugeoit à propos de faire quelqu'effort extraordinaire, pour appaiser la colére des Dieux. C'étoit là la face de la Terre & l'idée qu'un Voyageur eût euë de la Religion des Peuples. Il eut trouvé par tout, l'Esprit humain rempli de fables ridicules & de grossiéres absurditez sans aucune connoissance de Dieu; & par tout il eut vû un culte ou puéril, ou cruel & barbare qui n'inspiroit rien que l'indignation & l'horreur. Quand donc ce Voyageur aborde la Judée, il y vient avec tous les fâcheux préjugez que les autres Nations lui ont donnez de ce Peuple, pour lequel, elles n'ont toutes que de la haine & du mépris. Que pouvoit il donc attendre en fait de Religion, d'une Nation si vile, l'aversion de toutes les autres? Si les Peuples les plus sages, n'ont produit que des absurditez palpables, que de cruelles dévotions en matiére de Religion, que doit on espérer d'une Nation, que les autres traitent comme le rebut du genre humain? Néanmoins dès qu'on a mis le pié dans la Judée, qui ne croiroit être entré dans un nouveau Monde, & converser avec des hommes d'une autre espéce. On aprend du prémier Laboureur qu'on rencontre plus de grandes véritez,

que les Catons, les Cicerons & le Sénat Romain n'en connoissoient; plus que Pythagore & Thales, Socrate, Platon & Aristote n'en sçavoient; plus qu'on n'en enseignoit au Lycée, ou à l'Académie. On aprend de ce Laboureur l'existence d'un Dieu qui a créé le Monde, & qui le conduit par sa providence. On apprend à connoître un Dieu de qui on doit attendre les pluyes de la bonne saison, pour faire une heureuse recolte des biens de la Terre, un Dieu qu'il adore, qu'il craint & qu'il sert, & duquel il révére les Loix, en tâchant de les mettre en pratique. On trouve dans la maison de ce Laboureur, un Livre qui contient l'Histoire du Monde, & qui nous apprend des événemens si singuliers & si grands que l'Esprit humain ne pouvoit les produire, un Livre qui renferme des Loix vénérables par leur antiquité, comme par la sagesse & par la sainteté de leurs ordonnances. Ce Livre enseigne touchant l'Univers, tout ce que la Philosophie s'étoit efforcée en vain, de découvrir. Ce Livre contient des Loix plus entiéres & plus parfaites que celles de Rome ni d'Athénes, quoi-que ces Loix des Juifs soient de beaucoup les prémiéres de toutes les Loix, & qu'elles ayent été les mêmes qu'elles sont aujourdhui, dès le commencement de leur publication: au lieu qu'à Rome & dans Athénes, on étoit obligé de réformer les Loix, encore qu'elles eussent épuisé pendant plusieurs siécles, les plus grands efforts de l'Esprit humain. N'est-ce pas quelque chose d'extraordinaire & de divin, que dans Moyse seul, la raison se soit trouvée si épurée, si élevée au-dessus d'elle-même, lorsque par tout ailleurs, elle ne faisoit que broncher & que bégayer? Si on va à Jérusalem, la Capitale de la Judée; si on monte au Temple, on y voit des Cérémonies & des Sacrifices: mais on remarque deux choses très considérables touchant ces cérémonies. L'une, que ce Culte étoit de lui-même incapable de plaire à Dieu. Etoit-il séparé de la sainteté de la vie & de la pureté du cœur, Dieu déclaroit, qu'il n'avoit pour ce culte, quelqu'exacte qu'en fût l'observance, que de l'aversion & du mépris. L'autre chose qu'on devoit remarquer, c'étoit que, comme Dieu avoit

eu

eu dessein de distinguer par les cérémonies, son Peuple des autres Nations, il vouloit aussi par ce Temple, le seul lieu où l'on pouvoit offrir des Sacrifices, le tenir attaché à la Judée, afin qu'on pût aisément remarquer au tems de l'Evangile, la suite de la Révélation, & ce canal par lequel elle avoit coulé pendant les siécles de ténébres & d'obscurité. Si ce Peuple n'eût été séparé des autres Nations par des barriéres insurmontables, il se seroit confondu avec elles, & dans ce mélange confus, on auroit eu plus de peine à reconnoître le bras de Dieu. Mais à voir un petit Peuple presqu'inconnu, le mépris du genre humain, n'ayant rien de distingué par son Empire & ne s'étant point rendu célébre par ses arts ni par ses sciences; à voir ce Peuple si sçavant dans l'histoire de la naissance du Monde, si bien instruit touchant la Divinité, la Providence, & le culte qu'on doit rendre à Dieu, si sagement conduit par des Loix, qui sont une source de justice & d'équité, quoi-qu'elles ayent été données au tems que par tout ailleurs, la force, la violence faisoit la Loi; à voir, dis-je, toutes ces choses, en comparant cette petite Nation avec les autres, il faut avouër de nécessité qu'elle a dû tirer ses connoissances & ses loix d'une autre source, que de la seule raison humaine. Cette source étoit trop trouble & trop fangeuse dans tous les autres Climats de la Terre, pour couler si claire & si pûre dans la seule Palestine, s'il n'y eût eu rien d'extraordinaire, & de divin.

Mais l'Evangile achéve de mettre au jour toute la divinité de cette Religion, par le raport qu'il y a du Christianisme à la loi de Moyse & aux Prophétes. On a montré la certitude de ce fait, que Jesus-Christ avoit vécû au tems de l'Empereur Tibére; qu'il avoit été condamné à la mort, & que peu de tems après on vit des Chrétiens, qui l'adoroient comme leur Dieu & leur Sauveur. Ils faisoient profession de croire que Jesus-Christ étoit ressuscité, & qu'ils ressusciteroient aussi à la fin de ce Monde.

Voici trois articles de foi qui surpassent toute créance, le prémier que le Monde doit prendre fin; le second que tous les Hommes qui ont jamais été, ressusciteront; le troisiéme,

ſiême, qu'il y aura un jugement univerſel, pour rendre à chacun ſelon le bien ou le mal qu'on aura fait. Les plus grands efforts de l'Eſprit humain ſont ici inutiles: ces véritez ne ſont pas de nature à être prouvées par le raiſonnement. Elles ſuppoſent un Dieu, Maître de l'Univers & ſouverain Arbitre des mortels, qui a déterminé un jour en ſon Conſeil, pour juger les Vivans & les Morts. Il faut donc pour cela une déclaration claire & certaine de ſa Volonté. C'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt: il eſt mort, il eſt reſſuſcité, afin que ſa réſurrection fût un témoignage autentique de la vérité de ſes promeſſes, & une aſſûrance inconteſtable que nous reſſuſciterions, comme il étoit reſſuſcité.

Ainſi toutes les preuves de la vérité de l'Evangile ſe réduiſent à ſçavoir ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité. Donnons le choix à l'incrédulité & au libertinage, quels argumens pourroit on exiger afin d'être convaincu de ce fait? Faudroit il que Jeſus-Chriſt ſe montrât des Cieux? Mais ne croyons nous, que ce que nous voyons? Quoi? conſidérons nous la génération, qui nous a précédé, comme une chimére, parceque nous ne la voyons pas ſous nos yeux? Pour un fait que nous voyons, nous en croyons mille que nous ne voyons pas. Nous admettons toutes ſortes de preuves & d'informations: & lors que nous les trouvons bonnes & convaincantes, nous ne doutons plus de la vérité du fait. C'eſt ainſi qu'on vit dans le monde & qu'on ſe ſert de ſa raiſon pour ſe conduire. Faudroit-il que la ſeule Réſurrection de Jeſus-Chriſt fût un fait incapable de toutes preuves, & qu'on ne dût recevoir que ſur le témoignage de ſes propres yeux? Mais au contraire, les argumens que nous avons de cette vérité, ſont infiniment plus forts, que tous ceux que l'incrédulité pourroit raiſonnablement déſirer. Quand Jeſus-Chriſt, après qu'il fut ſorti du tombeau, auroit converſé avec les hommes pendant pluſieurs années, pendant quelques ſiécles, ne faudroit il pas aujourdhui, s'en raporter à la vérité de l'Hiſtoire? Quand mêmes il apparoîtroit aujourdhui en quelque lieu, ceux qui ne l'auroient pas vû feroient les mêmes difficultez: deſorte qu'il faudroit, ſelon le prin-

principe des Incrédules, que Jesus-Christ apparût à tous les hommes en tout tems & en tous lieux. Peut on rien imaginer de plus absurde? Quoi? l'homme qui se conduit dans la Vie, par des conséquences que la raison & la prudence lui dictent, ne sera plus en fait de Religion, qu'une souche ou une bête brute incapable de raisonnement, ne croyant rien, ne connoissant rien que ce qui peut frapper ses yeux? Encore, quand Jesus-Christ converseroit avec les hommes, je ne vois pas pourquoi l'incrédulité ne pourroit pas revoquer en doute sa mort & sa résurrection. J'ose bien assurer que si on étoit accoutumé à voir un homme immortel, l'incrédulité s'efforceroit enfin d'y trouver des causes naturelles, dans la constitution de son corps.

Tout considéré donc, on avouëra, si on fait de justes réflexions sur les raisons qu'on a alléguées pour prouver la Résurrection du Seigneur Jesus, qu'elles ont toute la force qu'on pouvoit souhaiter. Peut on penser attentivement à l'état des prémiers Chétiens sans être pénétré des motifs de leur foi? Ces prémiers Chrétiens étoient persécutez à cause de leur Religion par les Juifs & par les Payens. D'ailleurs l'Evangile n'avoit aucune complaisance pour les passions, ni pour les foiblesses du cœur humain. Non seulement il en condamne tous les deffauts; mais il n'approuve pas même l'attachement qu'on a pour le monde, pour ses biens & pour ses honneurs. Desorte qu'un Chrétien en ces heureux tems, étoit un homme séparé du Monde, en guerre perpétuelle avec son propre cœur; & de plus c'étoit un homme exposé au mépris, ou à la fureur de tous les autres. Si ces Chrétiens ne sont pas insensez, ils doivent avoir quelques raisons & de fortes raisons, d'une conduite si opposée au reste des hommes. Ecoutons-les: ils nous disent qu'ils content peu la durée incertaine de cette Vie en comparaison d'une éternité, pendant laquelle on sera heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal qu'on aura fait. Si ce qu'ils disent de cette éternité, de ce bonheur & de ce malheur, est véritable, la prudence veut sans contredit qu'ils agissent comme ils font.

Si nous leur demandons, pourquoi ils espérent une éternité après cette Vie, ils répondent que Jesus-Christ, qui leur a fait cette promesse, est mort sur la croix & qu'il est ressuscité au troisiême jour. La preuve est convaincante; mais il s'agit de sçavoir si elle est certaine. Voici le point décisif de toutes ces grandes questions, car si Jesus-Christ est ressuscité, tout ce qu'il nous a promis est certain, & s'accomplira infailliblement. Interrogeons donc ces prémiers Chrétiens; demandons leur pourquoi ils croient que Jesus-Christ soit ressuscité. Ils nous diront, qu'outre le témoignage de personnes de probité qui attestent avoir vu ce Jesus & avoir conversé avec lui après sa mort, ils ont encore vu les Disciples de ce Sauveur faire plusieurs miracles en son nom: & qu'ils leur ont même conféré le pouvoir d'en faire par la vertu de ce grand nom.

Ce que nous disent ces prémiers Chrétiens, est véritable ou faux. S'il est véritable, l'Histoire de l'Evangile est certaine. S'il est faux, ce seroit à parler sans blasphême, la fable la plus mal inventée qui fût jamais: bien loin d'être proposée à des hommes raisonnables, elle ne seroit pas mêmes digne d'être récitée à des Enfans. Cependant cette histoire de la Résurrection de Jesus-Christ, s'est fait recevoir chez les Juifs & chez les Payens: & malgré cette attache naturelle qu'on a pour sa Religion, l'Evangile a tiré des hommes d'entre les bras des anciennes opinions, dans lesquelles ils avoient été nourris & élévez.

Le Juif étoit prévenu avec raison, pour le culte des cérémonies. Il leur avoit été donné de Dieu, il avoit été autorisé & soutenu par une infinité de merveilles; & ils en jouïssoient depuis plus de deux mille ans.

Le Payen regardoit ces Idoles comme des Dieux, qu'on servoit de toute antiquité. Il pouvoit croire dans son ignorance, que ces fausses Divinitez, avoient recompensé leurs Adorateurs, de la gloire & des Empires de la Terre. Ce n'étoit pas peu de chose pour l'Evangile que d'arracher tant de préjugez si enracinez dans le cœur humain. On change de condition sans beaucoup de peine, quand on y trouve quelqu'avan-

qu'avantage. Mais le Juif & le Payen n'appercevoient que des miseres présentes dans la profession de l'Evangile, outre ce combat intérieur, ce renoncement à soi-même, que la sainteté de cette Religion exige, plus pénible souvent, & plus difficile à soutenir, que les afflictions. Il est donc constant que le Juif & le Payen, lorsqu'ils embrassoient l'Evangile, renonçoient à des avantages & à des biens présens, & s'exposoient à des peines & à des miséres très certaines. Quel pouvoit être le ressort, le grand ressort d'une action si extraordinaire? Ce ne pouvoit être que la conviction de la résurrection de Jesus-Christ, par les miracles qu'ils voyoient faire & qu'ils opéroient eux-mêmes en son Nom. Delà ils concluoient, & ils concluoient démonstrativement, pour la vérité de l'Evangile. Par conséquent, dès qu'on a posé en fait, qu'au tems où on commença à prêcher l'Evangile, cette sainte Doctrine se fit un Peuple, qu'elle choisit entre les Payens & les Juifs, malgré tous les obstacles du Monde, de la persécution & de l'amour de la vie: si-tôt, dis-je, qu'on a posé ces faits, il faut nécessairement convenir que ces prémiers Chrétiens furent persuadez de la vérité de l'Evangile, par les miracles qui se firent au nom de Jesus-Christ. La divinité de l'Evangile confirme celle de l'Ancien Testament, parceque l'histoire de l'Evangile est l'explication & le dénouëment de plusieurs endroits qui se rencontrent dans la Loi & dans les Prophétes, qui seroient obscurs & sans aucun sens, s'ils étoient séparez du Commentaire de l'Evangile.

Ce n'est pas encore une petite preuve de la vérité de la Révélation, que tant d'Autheurs en des tems si éloignez les uns des autres, ayent toujours eu le même point de vuë toujours suivi le même plan, & bâti sur les mêmes fondemens, pour l'exécution d'un même dessein.

Voilà un Tableau racourçi des matiéres qui sont expliquées & prouvées dans ces Dissertations: qu'on nous dise ce qu'on pourroit souhaiter davantage pour être persuadé de l'existence de Dieu? Ouvre-t-on les yeux, on voit les Cieux & la Terre, on comprend que celui qui les a faits doit être tout puissant: on ne peut douter que Moyse n'en

aît

aît donné la connoiſſance; puiſque lui ſeul entre les Hommes qui furent jamais, a oſé définir l'âge du Monde, & marquer préciſément le tems de ſa naiſſance, à quoi cependant toutes les autres hiſtoires ſe raportent & ſe trouvent uniformes.

Je ne ſçai ſur quoi on pourroit apuier le moindre doute & la moindre difficulté. Conſidére-t-on l'hiſtoire univerſelle du Monde? S'il y a des preuves certaines, elles ſoutiennent l'Hiſtoire de Moyſe. S'il y a des conjectures qui ayent quelque probabilité, elles ſont favorables à l'Hiſtoire ſainte. La plûpart mêmes des plus anciennes fables ſemblent ſortir d'une tradition altérée & corrompuë, dont la vérité ſe trouve dans les Livres Sacrez. Deſorte qu'en matiére d'Hiſtoire, preuves certaines, fables, conjectures, tout parle en faveur du ſyſtême de Moyſe, tout conclud qu'il y a un Dieu qui créa au commencement les Cieux & la Terre.

Si on cherche en Philoſophe la Cauſe de l'Univers, car il n'y a pas plus d'apparence à dire, que le Monde n'aît point eu de commencement, qu'à ſoutenir que la Haye, Rome, Londres ou Paris ſeroient de toute éternité; ſi, dis-je, on veut rechercher la Cauſe de l'Univers, le mouvement de la matiére, le raport des Créatures les unes aux autres, les Corps organiſez des Animaux, la reſſemblance du Corps humain dans tous les Climats, toutes ces choſes prouvent démonſtrativement l'exiſtence d'une Cauſe ſéparée de la matiére, qui agit avec connoiſſance, qui a ſes vûës & ſes deſſeins. Et d'ailleurs la connoiſſance & la liberté que les hommes ſentent en eux-mêmes, demandent abſolument qu'on poſe dans l'Univers un principe ſpirituel, qui exerce une puiſſance infinie agiſſant par ſa volonté. Cette Philoſophie ſe ſoutient, ſes voyes ſont ſûres & droites. Au lieu que la Philoſophie des Athées trouve à chaque pas des difficultez inſurmontables, des abîmes ſous ſes piés. Ainſi la Nature & la Raiſon concluent également qu'il y a un Dieu.

Si on conſidére la Religion, on voit par tout ſur ce ſujet la Raiſon de l'Homme, aveugle & déraiſonnable. Un ſeul Peuple pendant plus de quatre mille ans, connoît ſeul ce Dieu Créa-

Créateur du Ciel & de la Terre. C'est d'un seul Livre, que ce Peuple regarde comme Sacré, qu'on tire ces véritez de la Création du Monde & d'autres événemens qui sont de beaucoup hors de l'étenduë des forces de l'Esprit humain. En un mot, ce Peuple seul sçait rendre à la Divinité un culte digne de l'Homme, & proportionné à la Majesté de Dieu.

Enfin, Jesus-Christ est venu promettre clairement aux Hommes une Résurrection & une Vie éternelle. Il est lui-même ressuscité, & ses prémiers Disciples firent tant de merveilles en son Nom, qu'ils persuadérent des Juifs & des Payens, & leur firent surmonter tous les obstacles & toutes les difficultez qui s'opposoient à leur conversion. Ne faut il donc pas demeurer d'accord, que de quelque côté qu'on tourne l'esprit, tout crie, tout démontre qu'il y a un Dieu Créateur des Cieux & de la Terre. Si le Libertin le plus entêté médite sur cet ouvrage, & qu'il veuille comparer ses difficultez, avec les raisons & les preuves que nous avons produites, je doute qu'il puisse tenir ferme dans son incrédulité.

Après tout, vû qu'il y a un Dieu, c'est une conséquence nécessaire qu'on doit le craindre & l'honorer: puisqu'il nous a fait connoître sa volonté, on doit travailler à s'y conformer. Cette Vie présente passe avec rapidité, c'est un grand avantage si on sçait en faire son profit, de connoître ce grand Dieu, le Maître du tems & de l'éternité, le Souverain Arbitre de la Vie & de la Mort. Puisse cette grande Vérité que nous avons tâché de mettre au jour avec évidence, se faire sentir à l'esprit & au cœur, pour y produire des impressions salutaires.

FIN.